

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

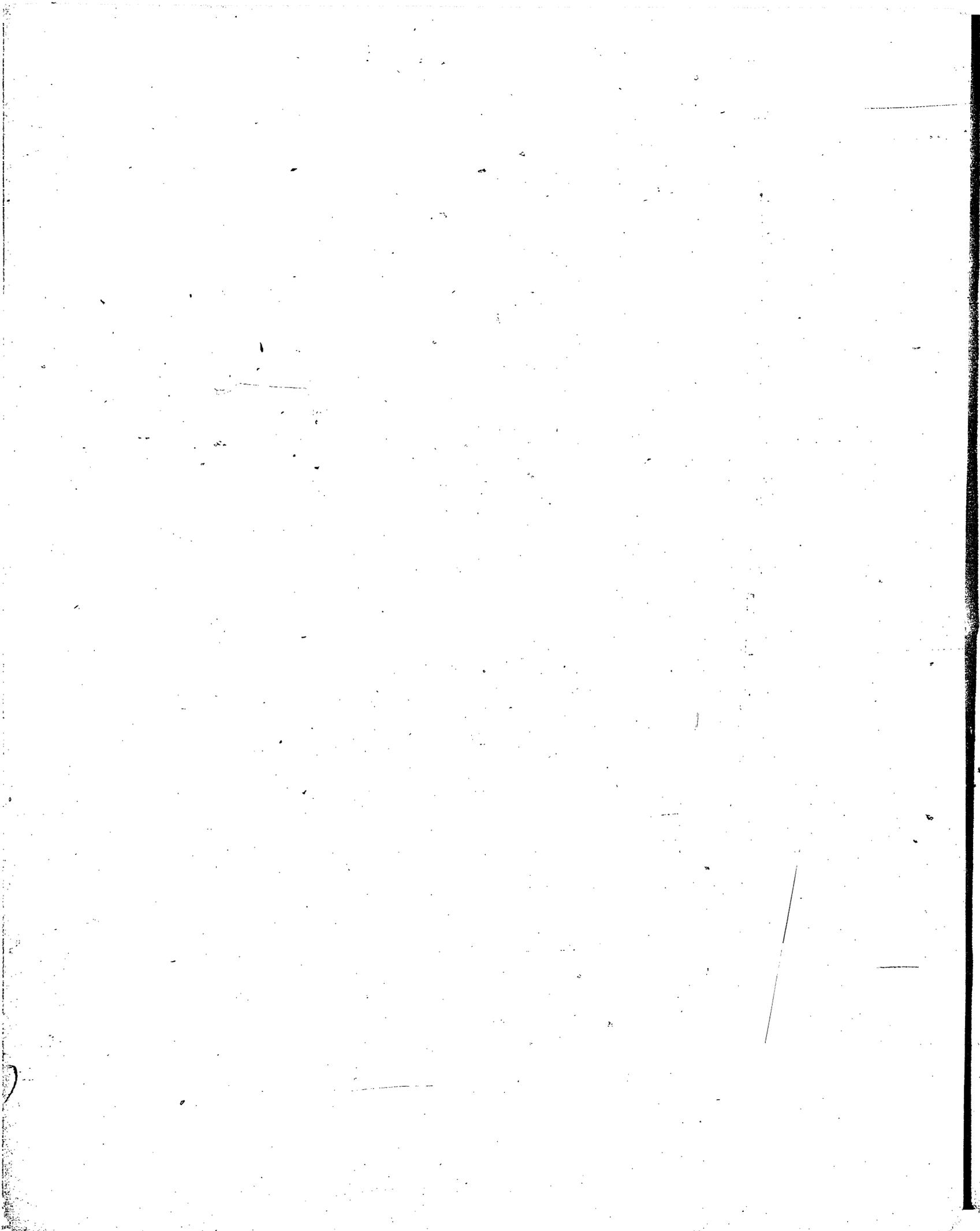
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Irregular pagination: I - XVI, [1] - 586, 589 - 610 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
12X	16X	20X	24X	28X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



1517

E S S A I

SUR CETTE QUESTION:

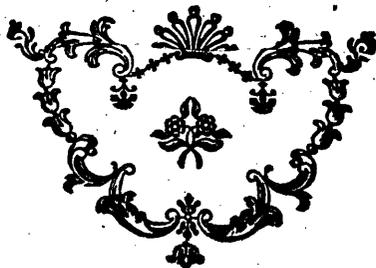
QUAND ET COMMENT

L'AMÉRIQUE

A-T-ELLE ÉTÉ PEUPLÉE

D'HOMMES ET D'ANIMAUX?

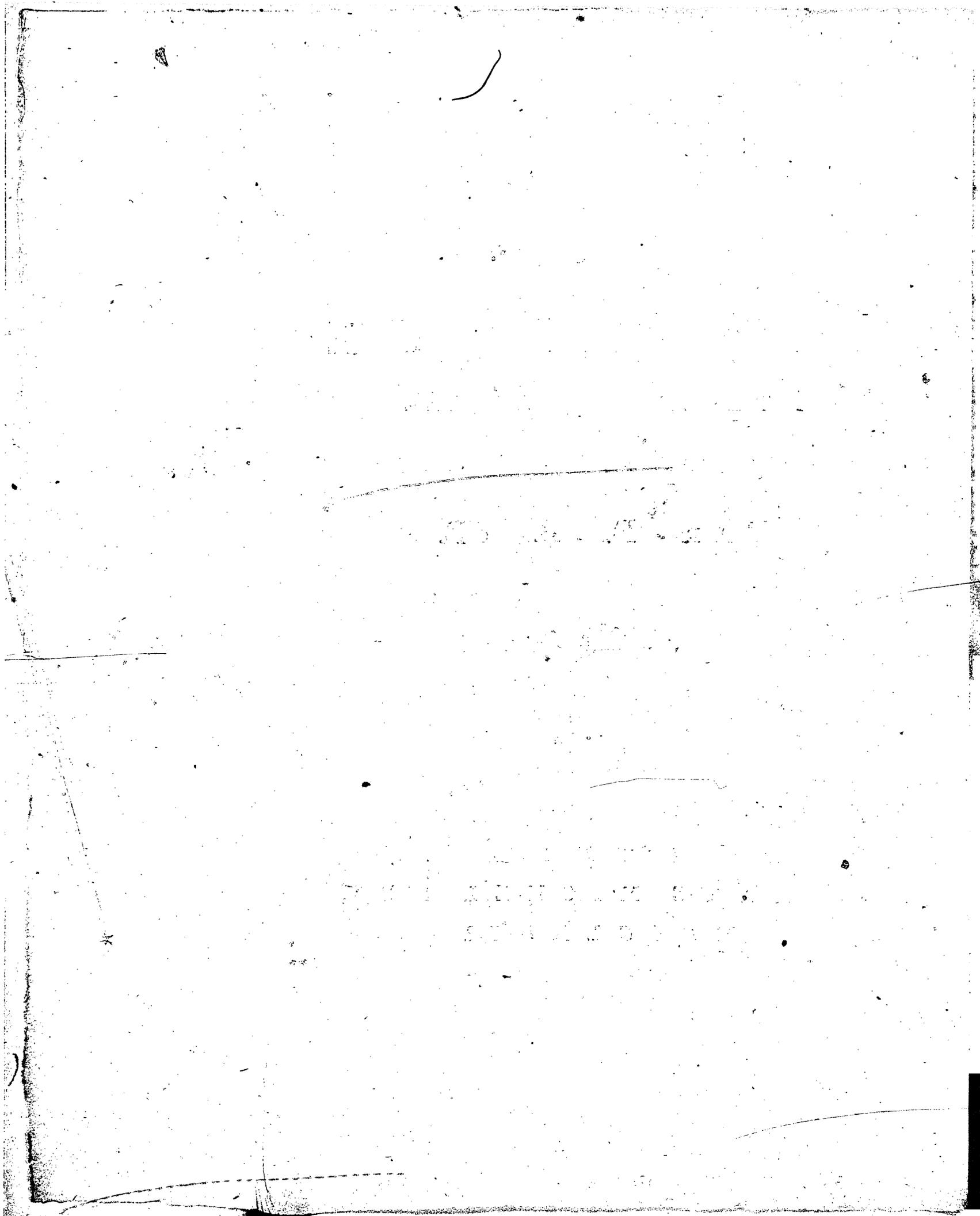
PAR E. B. d'E.



A A M S T E R D A M,

Chez M A R C M I C H E L R E Y,

M D C C L X V I I



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LOUIS EUGÈNE

DUC DE WURTEMBERG ET DE TECK,

COMTE DE MONTBÉLIARD,

SEIGNEUR DE HEIDERSHEIM,
ET DE JUSTINGEN,

CHEVALIER DES ORDRES DE SA MAJESTÉ
TRÈS-CHRÉTIENNE,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE SES ARMÉES, &c.

MONSEIGNEUR,

*L'Ouvrage que j'offre au public sous les auspices de Votre
Altesse est le fruit d'un loisir littéraire, dont il est si doux d'user*

dans le sein d'une profonde paix, & que le sujet pourroit rendre intéressant, s'il a le bonheur d'obtenir son approbation. Si Elle y voit quelques idées qui s'écartent des routes battues, & qui pourroient même avoir l'air de paradoxe; outre que je ne les donne que comme des hypothèses, je me flatte qu'elles trouveront grace auprès d'Elle, lorsqu'Elle voudra bien observer que l'ouvrage entier manifeste les intentions les plus pures, & le plus grand éloignement pour tout ce qui pourroit donner atteinte à la religion.

Si Votre Altesse est surprise de la liberté que je prends de lui dédier cette partie de mes recherches, je la supplie de croire qu'elle ne m'a point été inspirée par la vaine gloire. Que de motifs imposans auroient pu cependant la justifier, si j'en avois été susceptible! Sa haute naissance, issu comme l'est Votre Altesse, d'une des plus anciennes Maisons Ducales de l'Allemagne, qui depuis un grand nombre de siècles brille dans les Fastes de l'Empire; formé sous les yeux d'un des plus Monarques de l'Europe; les talens peu communs que Votre Altesse a fait briller dès l'âge le plus tendre dans l'art de la guerre, & qui dans tant d'occasions difficiles ont fait admirer également sa sagesse & sa valeur; le lustre dont Elle a joui dans les Cours, desquelles Elle a fait les délices; ses dignités & ses exploits, eussent pu être pour moi des motifs bien séduisants, si je n'y eusse pas été déterminé bien plus fortement, & presque uniquement, par ses lumieres & par ses vertus.

Je l'avoue, Monseigneur, la vénération universelle que Votre Altesse s'est attirée dans tous les pays, même en Suisse, depuis le moment qu'Elle y a établi son séjour, a suffi pour entraîner mon hommage. Dans ce pays isolé de tout le faste des Cours, ses habitans satisfaits d'un sort libre & heureux se laissent rarement éblouir par des apparences qui ne seroient que brillan-

tes. Dans leur simplicité ils admirent bien moins les vertus héroïques, que les vertus chrétiennes, morales & civiles, qui seules ont droit à leur estime, parce qu'elles seules font la félicité des peuples, & le solide bonheur de l'humanité.

Je ne fais ici, Monseigneur, qu'exprimer la voix du peuple, qu'on a toujours considérée comme étant en quelque façon la voix de Dieu. Et comment pourrois-je me séparer de cette voix touchante & universelle, de cette unanimité qui réunit les suffrages de tous les ordres des citoyens, des Sçavans & du vulgaire, de tout ce qui a du goût & du sentiment, du peuple même, qui voit tous les jours Votre Altesse s'abaisser jusqu'à lui par son affabilité, par les actes & les expressions du cœur le plus humain & le plus compatissant? Ah! Monseigneur, ce cri général ne sçauroit être l'effet d'une adulation politique & intéressée, & malgré son extrême modestie, je doute qu'Elle puisse voir sans une espece d'attendrissement ces épanchemens d'estime générale, dont la seule candeur Helvétique peut être la source.

Que de choses ne pourrois-je pas dire, malgré celles que j'ignore par le soin que Votre Altesse prend de les cacher, sans la crainte de lui déplaire! Que de traits brillans ne dévoilerois-je pas de cette bonté généreuse & prévenante, de cette humanité tendre & compatissante qui décelent une ame véritablement élevée & magnanime! Qu'il est beau & supérieur à l'éclat de sa naissance de se regarder comme citoyen du monde! qu'il est beau, surtout dans un Prince, d'envisager les autres hommes comme des freres; de considérer, comme Votre Altesse daigne le faire, le pays qu'Elle honore de sa présence, comme sa Patrie; d'y revêtir en quelque sorte le caractère de citoyen; de concourir à son bien-être, & de s'unir à

des compagnies de Patriotes, qui travaillent à son lustre & à son bonheur!

C'est à cet homme si rare dans tous les ordres, & si difficile à trouver dans le sien propre, que s'adresse ce tribut, effet si naturel de la vénération publique, & foible expression de la mienne.

Vivez, Prince illustre, Philosophe bienfaisant, ami des hommes! Vivez pour l'honneur de ce siècle, dont la corruption rendroit à tant d'égards ses fastes peu honorables à la postérité, si l'on n'y voyoit de tems en tems des noms respectables de personnes du plus haut rang, dignes des âges les plus vertueux.

Puissiez-vous, Monseigneur, couler des jours aussi heureux que brillans jusqu'à la vieillesse la plus tardive, pour la gloire de votre illustre Maison, pour les délices de ceux qui aiment & honorent la vertu, pour servir d'exemple ou de frein à ceux qui n'en sentent pas le prix!

Permettez, Monseigneur, qu'en qualité d'un des plus zélés & des plus sincères admirateurs de Votre Altesse, j'aye l'honneur de me dire,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE

Le très-humble, très-obéissant
& très-dévoué Serviteur.

Paris le 1^{er} Juin 1765.

E. B. d'E.

P R É F A C E.

On regarde un livre sans préface comme un corps sans tête. Ce n'est cependant pas cette considération qui m'a engagé à faire celle-ci. La nature de l'ouvrage que je publie m'oblige à rendre compte de ce qui l'a occasionné.

Dès ma jeunesse j'ai passionnément aimé la lecture, & à mesure que j'avançois en âge, je me suis attaché par degrés à des matières toujours plus sérieuses. Dans mes heures de récréation j'ai fait mes délices de l'histoire, de la géographie & surtout des voyages, dont j'ai lu toutes les relations que j'ai pu me procurer.

Il y a plus de vingt-cinq ans qu'un ami me communiqua une lettre d'un Savant fort connu dans la République des Lettres, dans laquelle il soutenoit que l'*Asie est contigue à l'Amérique*. Je venois de lire diverses relations nouvelles qui mettoient hors de doute le fait contraire. J'en écrivis à cet ami, & pour combattre ce système je citois ces ouvrages qui, pour la plupart, étoient écrits en Allemand, & donnés par les voyageurs au service de la Russie. Ma réponse fut communiquée à ce Savant qui souhaita de voir ces ouvrages, & d'entretenir avec moi une correspondance qui ne finit qu'avec sa vie.

Dans tout le cours de ce commerce épistolaire il m'avoit témoigné une si forte envie de me connoître personnellement que je profitai de la première occasion pour lui faire visite.

Nous eumes sur ce sujet de longues & de fréquentes conversations dont je vais donner le précis en forme de dialogues. Les lettres P. & E. désignent les interlocuteurs.

Après que j'eus convaincu ce Savant de son erreur, il me dit que s'il étoit démontré que l'Asie & l'Amérique ne forment point un même continent, il étoit impossible de comprendre comment, quand & par où l'Amérique avoit pu être peuplée d'hommes & d'animaux.

E. Cette difficulté m'a souvent occupé : & je n'y ai trouvé qu'une seule solution qui assurément ne vous plaira pas, partisan comme vous l'êtes de Woodward.

P. Comment donc ! Vous m'étonnez. Faites-moi part de cette solution, je vous prie.

E. Je crois fermement que les plus anciens habitans de l'Amérique & la plus grande partie des animaux qu'on y trouve, sont antédiluviens.

P. Quoi ! vous supposez donc que le déluge n'a pas été universel : que faites-vous donc des déclarations expressees de l'Écriture ?

Je lui exposai alors la plupart des réflexions que je déduits dans le corps de cet ouvrage, sur ce sujet. Après avoir rêvé un peu, il dit ;

P. J'avoue que je ne puis être de votre avis, mais je conviens que vos raisons sont frappantes & nouvelles : il y en a peu que j'aye lues dans les auteurs : elles méritent d'être communiquées au public, & je vous y exhorte.

E. Vous m'excuserez. Plusieurs raisons m'en empêchent. J'ai deux emplois à desservir dont un seul demande un homme tout entier.

P. Si vous n'avez point d'autres raisons pour vous dispenser de cette tâche, vous n'en avez point de valable: Chacun fait combien vous êtes laborieux & que vous avez pour l'étude un goût si décidé que vous ne sauriez-vous en passer malgré vos nombreuses occupations. Travaillez donc sur cette matière & donnez-y le tems que vous employeriez également à d'autres études.

E. J'ai par devers moi une autre raison d'un tout autre poids. Vous avez pu comprendre que j'ai des idées toutes nouvelles & que personne n'a encore manifestées. Je craindrois de les mettre au jour: On les trouveroit trop hardies & singulieres.

Ici mon Savant, homme des plus graves & des plus sérieux, se mit fortement à rire, & il me dit que j'étois en cela bien différent de tous les auteurs, puisqu'il n'en est aucun qui ne cherche sa gloire à proposer quelque idée particulière que ceux qui l'avoient précédé n'eussent point encore eue; & que moi tout au contraire je craignois de me faire connoître par des recherches & des réflexions nouvelles.

E. Oui c'est-la mon cas: je ne suis point auteur, je n'ai ni le loisir, ni l'envie de le devenir. Je ne mets point ma gloire à passer pour tel. Mon état & mon genre de vie s'y opposent. Et puis, qui se chargerait d'imprimer l'ouvrage d'un inconnu?

P. Quant à cet article, j'en fais mon affaire. je suis assez connu, pour qu'on soit persuadé que je ne recommanderois pas un mauvais livre. Quant à la première objection, permettez-moi de vous demander si vous verriez avec plaisir que d'autres auteurs publiassent les diverses idées nouvelles que vous avez & vous otassent le mérite de la découverte & de l'invention. C'est cependant ce qui vous arrivera infailliblement, puisque les mêmes idées qui vous sont venues peuvent aussi venir à d'autres.

J'avoue que je fus frappé de cette réflexion & je sentis qu'un pareil accident me feroit de la peine.

De retour chez moi j'employai quelques heures de mon loisir à former le plan de mon ouvrage qui ensuite fut bien amplifié. Effrayé moi-même de voir où tout cela me menoit, j'informai ce Savant de mon embarras, en lui disant que des occupations indispensables me laissoient trop peu de loisir pour exécuter un projet d'une si vaste étendue. Il ne goûta pas mes excuses, & me répondit que je n'avois qu'à travailler peu-à-peu & sans me presser, & que je serois moi-même étonné de me trouver au bout de mon ouvrage.

A demi-persuadé, je ramassai des matériaux. Mais plus j'avançois & plus je voyois que mon ouvrage seroit plus vaste que je ne l'avois supposé, ce qui joint à de nouvelles occupations qui me survinrent de tems à autre me le fit perdre de vue.

Je l'avois même pour ainsi dire entièrement abandonné, lorsque je vis arriver ce que ce Savant m'avoit prédit, & qu'il ne cessoit de me répéter, la
traduc-

traduction François des premières parties de l'Histoire Universelle par une Société de Gens de Lettres, parut. J'y trouvai indiqué en peu de mots mon système sur les causes possibles du déluge: on y citoit un Auteur Anglois que je n'ai pu, malgré mes recherches, me procurer. Cet incident me réveilla. Je repris l'ouvrage qui avoit été longtems interrompu, ce que je fis d'autant plus volontiers que diverses personnes, auxquelles j'avois communiqué mes principes, m'encouragerent fortement.

Ce léger dépit qui m'avoit fait reprendre la plume passa bientôt, & de nouveaux emplois me donnerent des occupations qui me l'arracherent des mains, jusqu'à ce qu'un événement tout semblable me la fit reprendre.

M^e. Kruger publia un ouvrage en Allemand intitulé *Histoire de la terre dans les tems les plus reculés*, & il me tomba dans le même tems entre les mains un manuscrit François sur l'*origine des Negres*, dont l'extrait a été inséré ensuite dans l'Histoire Universelle. Je fus surpris de trouver dans la première mes idées sur la destruction antérieure de notre terre & dans la dernière une partie de mon opinion sur l'origine des Negres. Je repris mon ouvrage & le conduisis assez loin, malgré diverses interruptions qui étoient quelquefois de plusieurs années. Mais enfin ayant obtenu un emploi qui me tiroit des embarras & des distractions de la Capitale, j'ai profité de mon loisir pour mettre la dernière main à cet ouvrage, & lui donner la forme qu'il a actuellement. J'y ai travaillé au moins pendant vingt-cinq ans de cette manière, en rapportant aux vûes que je m'étois proposées les lectures diverses qui me fournissoient de nouveaux faits, de nouvelles idées, des difficultés que je ne me suis jamais dissimulées, & des solutions.

Il n'y a que peu d'années que j'ai lu les antiquités chronologiques de *Fakson*, où j'ai trouvé une érudition immense. Son système de chronologie n'est pas le mien, mais je n'ai pas laissé de profiter de ses vastes lumières sur bien des faits & des raisonnemens qu'il rapporte. J'ai principalement été frappé de ce qu'il m'enleve encore une idée particulière que j'avois sur les Anges qu'il regarde aussi bien que moi comme les premiers habitans de notre globe. Il n'y a même pour ainsi dire point de jour où je ne lise quelque ouvrage qui me fournit de nouvelles idées. Encore depuis peu (*) j'ai reçu l'*Egypte ancienne* par M. d'Origni. Le livre est excellent & j'en attends la suite avec la dernière impatience. Je ne suis cependant pas en tout de son opinion, mais il me paroît qu'il n'y a que le préjugé général sur l'universalité du déluge, qui l'ait empêché d'être de la mienne.

Je ne rapporterai point tout ce que divers Savans qui ont lu mon ouvrage en manuscrit m'en ont dit pour m'exciter à le rendre public. Ce n'est point la gloire que je cherche puisque je veux garder l'anonyme, & que je fais mon possible pour ne pas me laisser deviner. N'étant point connu, je ferai d'ailleurs moins sensible à la critique.

J'en distingue deux sortes: l'une est destinée à éclaircir la vérité & à répandre du jour sur la matière. Bien loin de redouter cette espèce de critique je la demande, ne desirant rien davantage que d'être instruit & redres-

(*) En 1762.

fé par des personnes plus éclairées & plus habiles que moi. L'autre est celle des Zoïles envieux qui n'ont d'autre but que de critiquer, de blâmer, de médire à tort & à travers & d'épancher leur bile. Je m'en mets peu en peine, ils ne sauroient m'offenser par leurs fausses imputations. Je soupçonne que ces gens-là diront:

1. Que j'attaque la religion en attaquant le système reçu sur l'universalité du déluge, & même en partie l'inspiration des Auteurs sacrés. Mais j'espère que la lecture impartiale de l'ouvrage me justifiera pleinement sur ces deux points. On y verra aussi que les Peres de l'Eglise les plus célèbres & divers Auteurs anciens & modernes ont pensé comme moi.

Quant à l'article de l'inspiration de nos Auteurs sacrés en particulier, je ne pense pas que personne puisse confondre mon opinion avec celle de l'Auteur des sentimens de quelques Théologiens d'Hollande sur l'Histoire Critique du Vieux Testament par le Pere Simon. Il donne dans une extrémité que j'ai tâché d'éviter toute ma vie, dans les affaires politiques & civiles, comme dans les religieuses. Ce livre ne m'est connu que depuis peu, quoiqu'il ait été publié l'an 1685. Je n'y ai point puisé mes principes, mais j'ai fort approuvé ce qu'il dit sur l'inspiration des faits historiques, pag. 232. & suivantes. Si le passage n'étoit pas trop long pour une préface je l'insérerois ici. Le lecteur curieux peut consulter l'ouvrage même.

2. On m'accusera de plagiat, & l'on dira que dans le cours de cet ouvrage j'allegue divers faits & que j'employe diverses idées qui se trouvent dans d'autres Auteurs.

Je répons en distinguant entre les faits & les réflexions. On ne voudroit pas sans-doute que j'eusse inventé des faits: & si j'ai profité de quelques réflexions qu'on lit dans d'autres Auteurs, je n'ai rien fait en cela que d'user du droit incontestable qu'ont tous les écrivains, de se rendre propres les preuves & les argumens qu'ils trouvent bons & solides, & de les alléguer; mais je tâche toujours de les rendre plus sensibles, & de les appuyer par d'autres. Enfin, on comprend aisément qu'il peut y avoir dans mon livre diverses observations que je crois miennes, parce que je ne les avois lues dans aucun ouvrage avant que de les avoir couchées sur le papier. Elles ont pu se présenter à mon esprit, comme elles se sont présentées à d'autres, & il est certain qu'en effet j'en ai eu plusieurs que je n'avois jamais ni ouïes ni lues.

Si quelqu'un étoit d'assez mauvaise humeur pour attaquer mon style, je le lui abandonne; je ne médite pas grammaticalement. Occupé des choses plutôt que des mots je me borne à exprimer clairement des réflexions sentées: ainsi je conseille à ceux qui préfèrent le style à la solidité, de se borner à la lecture des livres du tems, qui n'ont pour la plupart d'autre mérite qu'un style agréable & fleuri. Aussi un Auteur moderne dit fort agréablement: „ Nous sommes dans un siècle si éclairé, qu'on ne lit que pour s'amuser, on n'a plus besoin de s'instruire”: Et un autre dans la préface même d'un livre de pur amusement, dit de certains mémoires. „ C'est par les choses & non par les expressions & le style, qu'ils doivent plaire.” S'il en juge ainsi dans un genre

d'ouvrages où souvent le style est la seule chose qui les fasse lire, combien plus doit-on penser ainsi dans un autre genre qui est tout scientifique!

Je dois encore avertir que dans la citation des passages de l'Écriture, je ne me suis pas servi constamment de la même version: souvent même j'ai traduit sur l'original, & je me suis contenté d'en exprimer le sens.

Quoi qu'il en soit, je ne donne point ce que j'avance pour des oracles: comme j'ai usé du privilège de la nature en m'écartant des idées reçues, je laisse aussi très-volontiers à mes lecteurs le droit de n'être pas de mon avis. Tout ce que je souhaite, c'est que cet Écrit serve à éclaircir la vérité, à détruire l'irreligion & à confirmer notre sainte Religion.



TABLE GENERALE

DES MATIERES.

INTRODUCTION. Pag. 1

PREMIERE PARTIE

Contenant l'examen de divers Systèmes proposés sur l'origine des Américains, & l'exposition du sentiment de l'Auteur.

LIVRE PREMIER.

Examen de divers systèmes proposés sur l'origine des Américains.

CHAPITRE I. <i>Système de Grotius.</i>	Page 3
II. <i>Systèmes de De Laet, & de Hornius.</i>	4
III. <i>De quelques autres conjectures.</i>	5
IV. <i>Du transport des animaux en Amérique.</i>	6

LIVRE SECOND.

Exposition du sentiment de l'Auteur sur la population de l'Amérique.

CHAPITRE I. <i>Comment l'Amérique s'est peuplée.</i>	Page 7
II. <i>De l'Isle Atlantide mentionnée par Platon.</i>	9
III. <i>Anciens Habitans de l'Amérique.</i>	15
IV. <i>Antiquités remarquables trouvées en Amérique.</i>	16
V. <i>Causes de la barbarie d'un peuple.</i>	19
VI. <i>Comment se font les migrations.</i>	21
VII. <i>Les Américains sont de race Chinoise anté-diluvienne.</i>	25
VIII. <i>Religion des Péruviens & leur Gouvernement.</i>	30
IX. <i>D'où étoit venu l'Inca Manco-Capac qui a fondé le Royaume du Pérou.</i>	34
X. <i>Origine des Mexicains.</i>	38
XI. <i>D'où sont venus les Animaux de l'Amérique.</i>	45

SECONDE PARTIE.

Contenant les preuves du nouveau Système sur la population de l'Amérique.

LIVRE PREMIER.

De la prétendue Universalité du Déluge.

CHAPITRE I. <i>Des raisons alléguées pour établir l'universalité du Déluge.</i>	Page 49
II. <i>De l'inspiration des Ecrivains sacrés: Idées que l'on doit s'en former.</i>	50
III. <i>Le choix des faits & des circonstances n'est pas toujours d'inspiration divine.</i>	57
IV. <i>Les récits philosophiques & astronomiques ne sont pas d'inspiration divine.</i>	60
V. <i>Véracité des Ecrivains sacrés quant à l'histoire.</i>	62
VI. <i>Il y a des erreurs réelles dans les circonstances historiques rapportées par nos Ecrivains sacrés.</i>	64
VII. <i>Quelques Livres composés par des Auteurs avoüement inspirés, sont perdus.</i>	73
CHAPITRE VIII. <i>Le style de l'écriture Sainte est accommodé au génie des Auteurs & à la grossièreté du peuple Juif.</i>	75
IX. <i>Le style du Vieux Testament est hyperbolique.</i>	79
X. <i>Le style du Nouveau Testament est hyperbolique.</i>	79
XI. <i>Application de ces remarques aux expressions de Moÿse sur le déluge.</i>	83

LIVRE SECOND.

Divers Systèmes sur le Déluge.

CHAPITRE I. <i>Rapport de la Terre & de la Mer.</i>	87
II. <i>Condensation de l'air en eau. Système de Woodward.</i>	89
III. <i>Réveries de Whiston.</i>	90
IV. <i>Le mouvement diurne du Soleil a commencé à la création.</i>	93
V. <i>Situation du Paradis terrestre.</i>	97
VI. <i>Il y avoit des mers avant le Déluge.</i>	98
VII. <i>La population avant le Déluge étoit très-grande.</i>	104
VIII. <i>Il y a eu des nuages, de la pluie, & l'on a vu l'Arc-en-Ciel avant le Déluge.</i>	III
IX. <i>On a mangé de la chair avant</i>	III

TABLE GENERALE.

le déluge & l'on a bu du vin.	Page 113
CHAPITRE X. Les parties de notre globe ne sont pas rangées suivant leur pesanteur spécifique.	117
XI. Origine des sources.	119
XII. Les orbites des planetes n'étoient pas originaires des cercles parfaits.	ibid.
XIII. Profondeur de la mer.	124
XIV. L'Amérique a du être très-peu lée avant le déluge.	125
XV. Les eaux du déluge ont du faire périr toutes les plantes terrestres qu'elles ont couvertes.	128
XVI. Incertitude du Système moderne sur les Comètes, & erreurs grossières de celui de Whiston.	129
XVII. Vapeurs des Comètes & leur ténuité suivant Whiston.	132
XVIII. Chaleur prétendue de la Comète.	134
XIX. Si notre terre a été l'atmosphère d'une Comète.	140
XX. Du feu central de la terre.	142
XXI. Fond du système de Whiston exposé & examiné.	151
XXII. Sur la conflagration de notre globe.	166
XXIII. L'Arche ne s'est pas arrêtée sur le Caucase.	174
XXIV. Narration du Déluge suivant Whiston.	176
XXV. Changemens arrivés à la Terre par le Déluge, suivant Whiston.	192
XXVI. Changemens arrivés à la Lune par le Déluge, suivant Whiston.	202
XXVII. L'Arche n'a pu être construite sur le Caucase.	205
XXVIII. Origine des eaux du Déluge suivant Whiston, & comment elles se sont retirées.	207
XXIX. Examen du système de M. Bertrand.	227
XXX. Exposition du système de l'Auteur, déclinaison du centre de gravité.	229

LIVRE TROISIEME.

Origine des Pétrifications.

CHAPITRE I. Les Pétrifications ne doivent pas être toutes attribuées au Déluge.	Page 233
I. Préexistence de la matière de notre globe à la création rapportée par Moïse.	235
III. Le chaos n'est pas éternel.	237

CHAPITRE IV. Système de l'Auteur sur la préexistence de notre globe.	341
V. Notre Terre a été habitée avant que d'être réduite en chaos.	244
VI. Les Anges ont été les anciens habitans de notre globe.	250

LIVRE QUATRIEME.

Preuves de la non-universalité du Déluge.

CHAPITRE I. Il est impossible d'imaginer une quantité d'eau suffisante pour un déluge universel.	Page 265
II. L'Arche n'auroit pu contenir tout ce qui dut y entrer.	267
III. Il étoit impossible de soigner tant de milliers d'animaux.	272
IV. Les animaux n'auroient jamais pu se rendre en Amérique à leur sortie de l'Arche.	273
V. Il n'y a eu de pays détruits que ceux qui furent endurcis à la prédication de Noé.	275

LIVRE CINQUIEME.

Examen de la Chronologie du Texte Hébreu, du Code Samaritain & de la Version Grecque.

CHAPITRE I. Histoire des Samaritains & ses trois périodes.	Page 280
II. De la langue & des caractères des Samaritains.	292
III. Erreurs & corruption du Code Samaritain.	299
IV. Chronologie des Samaritains.	303
V. De la Version des LXX. Histoire des Grecs Héliénistes.	305
VI. Histoire de la Version des LXX. & de la Fable d'Aristée.	308
VII. Additions fabuleuses faites au récit d'Aristée.	316
VIII. Auteur de la Version des LXX.	319
IX. Opinions diverses des Juifs sur la Version des LXX.	321
X. Citations de Jésus-Christ & de ses Apôtres prises des LXX.	322
XI. Opinion des Pères de l'Eglise sur les LXX.	324
XII. Jugement que l'Eglise primitive a porté de la Version des LXX.	329
XIII. Fautes & erreurs grossières & importantes qui se trouvent dans les LXX. & qui ont été tirées du Code Samaritain.	334

TABLE GENERALE.

CHAPITRE XIV. Observations sur *Cain* qui se trouve dans les LXX. & dans nos Exemplaires de St. Luc. 335
 XV. Réflexions sur la Chronologie du Code Samaritain & des LXX. 339
 XVI. Récapitulation. 348

LIVRE SIXIEME.

Examen du Texte Hébreu; préférence que mérite sa Chronologie.

CHAPITRE I. Histoire des Juifs Hébreux. Pag 350
 II. Le Texte original est dans la langue Hébraïque ancienne qui n'a point souffert dans la suite de changement essentiel. 353
 III. S. Matthieu a écrit son Evangile en Hébreu. 357
 IV. De la langue Grecque. 362
 V. Des caractères Hébreux; leur origine & leur antiquité. 363
 VI. Les Juifs n'ont point voulu corrompre le Texte Hébreu. 373
 VII. Preuves du soin que les Juifs ont toujours eu du Texte Hébreu. 375
 VIII. Des Paraphrases Chaldaïques 377
 IX. Les Juifs ne pouvoient corrompre le Texte Hébreu quand ils l'auroient voulu. 380
 X. Le Rabbin Akiba n'a pu corrompre le Texte Hébreu. 383
 XI. Le Texte Hébreu n'a pas été falsifié par le Synode tenu au Grand-Caire ni par les Mazorettes. 387
 XII. Des variantes du Code Hébreu. 389
 XIII. Tradition faussement attribuée aux Juifs. 390
 XIV. Tradition des Juifs & des disciples d'Elie sur la venue du Messie & sur la durée du monde. 391

Addition au sixieme Livre.

CRITIQUE,

Des nouveaux éclaircissens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains. 397

LIVRE SEPTIEME.

Examen de l'Histoire ancienne & de la Chronologie des Egyptiens, des Ethiopiens, des Assyriens & des autres Peuples Orientaux.

CHAPITRE I. Crédibilité de l'Histoire ancienne des Egyptiens. Page 412

CHAPITRE II. L'Egypte a été peuplée avant le déluge: Et de l'ancienne mesure du temps. 414

III. Histoire antédiluvienne des Egyptiens descendans de Cain. 417

IV. Antiquité des Pyramides. 419

V. Histoire des Egyptiens immédiatement après le déluge, & celle d'Osiris. 420

VI. Si l'on admet l'universalité du déluge, ce qu'il y a de plus certain dans l'Histoire Egyptienne est inexplicable. 423

VII. Fragment & généalogie de Sanchoniaton. 428

VIII. Des Ethiopiens. Dispute entre les Egyptiens & les Ethiopiens sur leur antiquité. Ce qu'en disent Diodore de Sicile & divers Auteurs. 431

IX. Des Amazones Africaines. 434

X. Les Ethiopiens ne descendent pas de Chus. *ibid.*

XI. Les Ethiopiens ne sont pas une colonie d'Indiens. 435

XII. Les Ethiopiens ont été très-renommés pour leur sagesse & leur antiquité. 436

XIII. Origine des Nègres ou Ethiopiens-Simes. 438

XIV. La zone torride n'est point entièrement habitée par des Nègres, & les Blancs ne devierent jamais semblables aux Egyptiens-Simes. 439

XV. Le climat ne produit point les caractères distinctifs des Ethiopiens-Simes ou véritables Nègres. L'auteur de la *Venus-Physique* réfuté. 440

XVI. Système d'un Anonyme sur l'origine des Nègres, en partie approuvé. 442

XVII. Observations & système de M. Mitchell sur la couleur des Nègres. 443

XVIII. Cause de la couleur bazonnée, jaunâtre ou tuforée, de divers peuples. 444

XIX. La noirceur & les autres caractères distinctifs des Nègres-Simes viennent d'une cause surnaturelle & de la malediction que Dieu prononça contre Cain, dont les Nègres sont descendus. 445

XX. Objections proposées & réfutées de manière à confirmer le système de la vraie origine des Nègres-Simes. 448

XXI. Chronologie des Babyloniens & des Assyriens; son incertitude. 453

XXII. Ctesias défendu: son autorité est préférable à celle d'Hérodote. *ibid.*

XXIII. Observations sur ce que les Auteurs de l'Histoire Universelle disent des Babyloniens. 456

TABLE GÉNÉRALE.

CHAPITRE XXIV. Assur fondateur de la ville de Ninive & du Royaume d'Assyrie.	Page 458
XXV. Nimbrod fonda le Royaume de Babylone.	460
XXVI. Epoque de la dispersion du genre humain.	461
XXVII. Histoire de Ninus & de Sémiramis. Confirmation du calcul Hébreu.	463
XXVIII. Ce que les Assyriens & les Babyloniens disent du déluge, & des temps qui l'ont précédé.	469
XXIX. Des Scythes.	472
XXX. Des Indes.	474
XXXI. Des Arabes & des Péniens.	475

LIVRE HUITIÈME.

Histoire des Chinois.

CHAPITRE I. Authenticité de l'Histoire des Chinois. Objections & Réponses.	Page 476
II. Ce que c'est que les cordelettes Chinoises.	489
III. Récapitulation des preuves qui établissent l'authenticité de l'Histoire Chinoise.	493
IV. Différens calculs des Auteurs Chinois pour fixer le règne d'Yao.	494
V. M. Freret rejette mal-à-propos la Chronologie de Ssé-ma-couang pour suivre le Tsou-chou au sujet d'Yao.	ibid.
VI. Diverses opinions des Chronologistes Chinois sur Yao.	497
VII. Histoire Chinoise jusqu'à Fohi.	499
VIII. Explication des fables ou traditions Chinoises.	501
IX. Pourquoi on a tâché d'abrèger la Chronologie Chinoise.	503
X. Les cinq générations qui ont précédé Fohi sont antédiluviennes.	507
XI. L'Histoire ancienne & la Chronologie des Chinois sont inexplicables en supposant l'universalité du déluge. Ni Poun-ku, ni Fohi, ni Yao ne peuvent être Noé.	508
XII. Poun-ku est Adam.	510
XIII. Réfutation des raisons qu'on allègue pour montrer que Fohi est Noé.	511

CHAPITRE XIV. Le déluge est arrivé sous Yao.	Page 516
XV. Les Chinois descendent d'Abel aussi bien que les Scythes.	519
XVI. Les Chinois ne sauroient descendre ni de Sem ni de Japhet.	523
XVII. Confirmation de ce qui a été exposé ci-dessus, & examen des opinions de M. de Guignes dans son Histoire des Huns.	525
XVIII. Résumé de tout ce qui a été exposé ci-dessus de la Chronologie Chinoise & de la non-universalité du Déluge.	528
XIX. Famine extraordinaire dont l'Histoire Chinoise fait mention.	531

LIVRE NEUVIÈME.

Des Scythes, des Celtes, des Thraces, des Grecs, des Italiens &c.

CHAPITRE I. Les Celtes ne descendent point de Gomer.	Page 534
II. Les divers pays ont été habités par des peuples venus des montagnes & non point par mer.	535
III. Origine des Thraces.	536
IV. Origine des Grecs.	537
V. Origine des Dieux des Grecs.	543
VI. Récapitulation des preuves sur l'ancienneté des Grecs & de leurs traditions.	547
VII. Ancienneté des peuples d'Italie.	552
VIII. Des Aborigènes.	554
IX. Les peuples septentrionaux sont Celtes d'origine.	558
X. D'où sont sortis ces divers Peuples?	563
XI. Premières migrations des Scythes & des Celtes.	572
XII. Religion & langue des Celtes.	582
CHAPITRE XIII. La langue Hébraïque n'a pas été la langue générale & primitive; & de la confusion des langues.	592
XIV. Histoire des Celtes.	595
XV. Opinion des divers Peuples sur le déluge.	604
XVI. Récapitulation générale. Conclusion.	609

E R R A T A

Pag. L. l. 3. quant, lisez, quand, dans tous les volumes.

4. l. 15 l'expédition, ajoutez, dont parle la relation de Mr.
 12. l. 29. Aurones, l. Aufones.
 24. l. 5. Cópac l. Capac.
 25. l. 33. les Américains, l. les Péruviens.
 — 36. de l'Orient, ajoutez, à en considérer la situation d'après notre Europe.
 28. l. 31. Puan-ku, l. Puon-ku,
 29. l. 40. Moa-Arimoa, l. Moa, Arimoa.
 41. l. 4. Moosfens, l. Moosfens.
 — Tahuglouks, l. Tahouglaouks.
 44. l. 11. de cette explication, l. d'explication.
 47. l. 18. Condos, l. Condor: il y en a encore beaucoup de cette sorte.
 - - 29. Abrothos. l. Abrothos.
 49. l. 13. Delugii, l. Diluvii,
 61. l. 23 bien, ajoutez, plus.
 65. l. 25. exactement, mettez un point, après Tsbhon une virgule.
 - - l. 33. Coufut. l. coufir.
 68. l. 26. ἐνομιζετε l. ἐνομιζετε
 74. l. 20. Jéseau l. Esaje.
 77. l. 37. ajoutez, & même pas à la lettre.
 78. l. 36. effacez il.
 79. l. 15. Κυπριου l. Κυπριου
 — ἡγεμονιστορας, l. ἡγεμονιστορας
 80. l. 9. πᾶσαντι l. πᾶσαν τῆν
 92. l. 19. Cator l. Caton.
 101. l. 2. dernière supposons la, ajoutez, comme nous l'avons fait ci-devant.
 106. l. 23. 103. l. 130.
 110. l. 8. cette, l. cet.
 125. l. 14. Abrothos. l. Abrothos.
 137. note, l. 10. fous, l. forts.
 146. l. dern. Corinthie, l. Carinthie.
 149. l. 21. jars. l. tan.
 152. l. 32. 31. jours. l. 3 jours.
 157. l. 13. compoit, l. comptoit.
 158. l. 13. 306. l. 360.
 189. l. pénult $\frac{1}{2}$ 000. l. $\frac{1}{2}$ 000.
 198. l. 25. 40000. l. 4000.
 217. l. 13. même faute.
 247. l. 17. étoiles, ajoutez, fixes.
 253. l. 35. Benial l. Beni-al.
 - - l. 38. sur Kragh, l. Surkragh.
 254. l. 24. Système l. Silence.
 267. l. 17. Goltshed, l. Gotsched.
 273. l. 17. quatre l. quatre-vingts.
 290. - - note, Abulphage, l. Abulpharage,
 292. l. 14. Caspzw. l. Carpzw.
 294. l. 23. Kium. l. Kiun.
 365. l. 21. Les Juifs &c. doit commeneer par un nouveau paragraphe.
 307. l. 2. דין l. דין On

Pag. 307. l. 3. דין l. דין On

332. l. 7. or l. ou.
 333. l. 19. 40. l. 46.
 341. l. 24. de celle du monde, l. de la fin du monde.
 344. l. 29. Kahalt, l. Kahath
 368. l. 17. & 21. Sté l. Hé
 370. l. 38. environ, l. moins de
 371. l. 16. après il a compté, mettez un point.
 373. l. 31. Caara l. Caaru.
 374. l. 3. & 30 & 7. ou Jod & Vau.
 389. l. 20. soi même l. moi même.
 392. l. 29. Schals Chéleth-Hakabola
 l. Schalscheleth Hakabala.
 413. l. 7. Syrene, l. Syéne.
 417. l. 30. Harutet Marut, l. Harul & Marul.
 420. l. 2. Agothodomon, l. Agathodæmon.
 422. l. 13. Athsib, l. Athrib.
 424. l. 42. Pathmsim, l. Pathrusim.
 525. l. 3. Didan, l. Dedan.
 427. l. 17. L'Assyrie, l. Abyssinie.
 430. l. 13. σοιχτων, l. σοιχτων.
 - - - Αγοσττοι, l. Αγοσττοι.
 - - - Θωοι, l. Θωοι.
 431. l. 30. & suiv. auroient du être placés comme vers, & non en prose.
 443. - la note devoit se trouver dans le Texte, à l'endroit (1)
 447. - Dans tout le paragraphe, qui commence l. 31. les Lettres Hébraïques étant mal exprimées, il y faut suppléer; p. Ex. lin. 12. ¶ doit être un 3, ou B. Hébreu, & le h un 4 ou l. & ainsi jusqu'à la fin du paragraphe.
 451. l. 18. Noé l. Nod.
 457. l. 5. Jupiter phyxius & Olympias, l. Jupiter Phyxius & Olympius.
 464. l. 43. Caicavus l. Caïcaous.
 520. l. dern. Cham-tien, l. Chang-tien
 539. l. 19. Syciome, l. Sycione.
 542. l. 13. veuille, lisez, veuille.
 543. l. 12. mélange & leurs voisins, lisez mélange de leurs voisins.
 547. l. 20. il faut, lisez, il faut.
 550. l. 38. confondus, lisez, confondus.
 553. l. 7. Oenotrens, lisez, Oenotriens,
 555. l. 31. donne, lisez, donné.
 664. l. 43. regne, lisez, régné.
 572. l. 16. régne, lisez, régné.
 574. l. 16. Effacez que
 575. l. 3. ils ont été encore séduits, lisez, ils étoient encore séduits.
 - - - 6. après Olympe, Eloignez la clôture de la parenthèse jusqu'après, situé.
 576. l. 5. Historiens, lisez, Historiens.
 580. l. 5. ignorolt, lisez, ignoroit.
 603. l. lig. 32. si on veut, lisez, si l'on veut.

ESSAI

SUR CETTE QUESTION:

QUANT ET COMMENT

L'AMÉRIQUE

A-T-ELLE ÉTÉ PEUPLÉE

D'HOMMES ET D'ANIMAUX?

INTRODUCTION.

LA diversité des opinions contribue au progrès de la vérité. Un Savant choisit un sujet, il l'examine & l'approfondit; il expose ses idées, les développe & les établit. D'autres, profitant des lumières répandues dans les ouvrages de ceux qui les ont précédés, pesent les systèmes proposés & les raisons qui les appuient; ils les confirment par de nouveaux argumens, ou ils les corrigent & les réfutent. Peu-à-peu la lumière succède aux ténèbres: la vérité prend la place de l'erreur, & les démonstrations sont substituées aux conjectures. Ces considérations, plutôt que l'envie de me distinguer par des sentimens nouveaux & singuliers, m'ont engagé à proposer mes idées sur la question également difficile & curieuse, savoir *Quand & comment l'Amérique a été peuplée d'hommes & d'animaux?*

De très-illustres écrivains du siècle passé, des philosophes, des voyageurs, des historiens & des théologiens ont écrit sur cette matière; mais ils n'ont fait que l'effleurer. Aucun n'a donné des raisons satisfaisantes de l'origine des Américains & de l'établissement des hommes en Amérique; encore moins a-t-on pu expliquer la question par rapport aux animaux. Il paroît même qu'aujourd'hui on a entièrement abandonné ce sujet, comme une énigme inexplicable, quoiqu'on dût y être naturellement ramené par les recherches que

les nations commerçantes font pour la découverte des parties Septentrionales de l'Asie & de l'Amérique.

Avant le tems de Descartes il y auroit eu sans doute du danger à discuter une pareille matière, dans la crainte de passer pour hétérodoxe, & d'être traité comme hérétique; mais dans ce siècle éclairé, où l'on permet aux hommes de faire usage de leur raison, & où l'on se pique de se mettre au dessus des préjugés, on ne doit plus se faire une peine de dire naturellement ce que l'on pense, non à la vérité pour donner ses idées comme infaillibles, à l'exemple de tant d'auteurs modernes, mais pour les proposer à l'examen des savans & les exciter à donner quelque chose de mieux.

L'ouvrage sera divisé en deux parties principales. Dans la première je réfuterai les opinions qu'on a proposées sur l'origine des habitans de l'Amérique. Cette réfutation sera suivie de l'exposition succincte de mon sentiment particulier sur le même objet. La seconde partie contiendra les preuves de mon système. J'y examinerai d'abord si l'on peut s'autoriser de l'Écriture pour soutenir l'universalité du déluge, ce qui me donnera occasion de proposer mes idées sur l'inspiration de nos Écrivains sacrés. J'entrerais ensuite dans la discussion de quelques systèmes imaginés pour fournir l'eau nécessaire à une inondation générale: les rêveries de Wiston en particulier fourniront un grand nombre d'articles. Je traiterai de l'origine des coquillages, &c. ces prétendues reliques du déluge. Je donnerai des preuves directes qui montreront invinciblement que cette inondation extraordinaire n'a pas tout détruit. Enfin j'exposerai les divers systèmes des chronologistes, & j'entrerais dans le détail de l'histoire ancienne des peuples les plus fameux: ce qui achevera d'opérer la conviction la plus complète que l'on puisse exiger dans une question de cette nature, en réunissant le témoignage de presque tous les auteurs anciens, & de toutes les nations, en faveur de mon sentiment sur la population de l'Amérique.



PREMIERE PARTIE

Contenant l'examen de divers systèmes proposés sur l'origine des Américains, & l'exposition du sentiment de l'Auteur.

LIVRE PREMIER.

Examen de divers systèmes proposés sur l'origine des Américains.

CHAPITRE I.

Système de Grotius.

GROTIUS, De Laet & Hornius, ont proposé divers systèmes sur l'origine des Américains. Ils ne manquent pas de se réfuter réciproquement les uns les autres : en quoi ils réussissent beaucoup mieux que lorsqu'ils veulent établir leur sentiment particulier.

Grotius distingue entre les habitans de la partie Septentrionale & ceux de la partie Méridionale de l'Amérique. Il veut que ceux-là descendent des Norvégiens, & ceux-ci des Chinois, des Ethiopiens, & d'autres peuples.

De Laet me paroît fondé à traiter cette idée de chimérique. D'abord on n'a pas de preuves que la Norwege ait jamais été assez peuplée, pour être dans le cas d'envoyer une partie de ses habitans chercher de nouvelles demeures. Ensuite le trajet par terre est tout-à-fait impossible, malgré la prétendue Isle de *Frislande*, que Grotius adopte de Zéni, & qui est plus qu'incertaine. Il auroit fallu suivant ce même Auteur, se rendre d'abord, en Islande, de-là en Groenlande & en Frislande, puis en Estotilande.

Quelle fantaisie ou plutôt quel miraculeux événement les auroit conduits à travers des mers glacées, des terres stériles & inhabitables, pour chercher un Pays dont ils ignoroient l'existence? N'auroient-ils pas plutôt avancé au Sud de l'Europe, Pays plus doux, plus voisin & plus connu que la partie Boréale de l'Amérique? Et ne l'ont-ils pas fait eux & leurs Compatriotes? Tous ces essaims des peuples du Nord, qui ont inondé autrefois l'Europe, n'en sont-ils pas des preuves incontestables?



C H A P I T R E II.

Systèmes de De Laet, & de Hornius.

De Laet & Hornius font venir de la Scythie le gros de la nation Amériquaine. Le premier même veut qu'ils viennent de plus loin, & les fait seulement passer par le milieu de la Scythie & des Scythes; peut-être suppose-t-il que ce furent des peuples chassés de leur terre natale qui vinrent s'établir en Amérique, ce qui seroit une supposition très-absurde. Une nation fugitive qui entre dans un Pays immense & peuplé, & qui au lieu de s'y arrêter, passe outre pour se rendre dans une région inconnue, dont elle ignore l'existence, est un phénomène qui révolte.

Le fond de l'opinion de De Laet & de Hornius pouvoit leur paroître assez probable. Ils conjecturoient que l'Asie & l'Amérique étoient jointes par quelque endroit; ce qui se trouve contraire aux découvertes plus modernes, les Moscovites ayant fait souvent le trajet par mer depuis le Léna jusqu'en Kamtschatka. Il n'en est pas moins vrai que l'Amérique est très-peu éloignée de ce dernier Pays; comme nous le savons par le Capitaine Tchirikou, Chef de l'expédition de l'Isle de la Croyere; le Médecin Stoeller & d'autres ont fait le trajet de Kamtschatka en Amérique. Ainsi suivant les connoissances générales & seulement conjecturales qu'on avoit alors, on ne pouvoit guere soutenir une opinion plus probable que celle de faire venir les Américains de la Tartarie.

Examinons cependant ce système, & nous trouverons sans peine qu'il ne peut avoir lieu; voyons premièrement ce que Grotius en dit. Il ne peut comprendre pourquoi les Scythes n'y ont point conduit de Chevaux, à quoi nous pouvons ajouter des Bestiaux: car nous savons que la plupart des anciens Scythes étoient Nomades & Pasteurs.

On a fait trois réponses à cette objection.

1°. Que les Tartares vers l'Océan glacial se servent de Rennes & non de Chevaux.

2°. Que la migration s'est faite dans des tems reculés où les Scythes ne servoient pas encore de Chevaux.

3°. Que le froid est si fort dans les endroits où ils ont passé, que les Chevaux n'ont pu le supporter; peut-être aussi que le fourrage & l'air ne leur convenoient pas.

La première réponse ne sauroit être admise, puisque l'on n'a pas plus de Rennes en Amérique que de Chevaux. Elles eussent pourtant été d'un grand secours aux habitans, pour se transporter par dessus la glace dans le Pays de leur nouveau domicile. Peut-on d'ailleurs ignorer que les contrées, où les habitans se servent de Rennes, ne sont pas assez peuplées pour avoir pu envoyer des Colonies en Amérique? Enfin il est sûr que les Samoïedes ne ressemblent en rien au gros de la nation Amériquaine.

Quant aux deux autres raisons, elles me paroissent si fortes que je les adopte; mais pour les faire valoir contre leurs Auteurs.

Si cette migration a eu lieu avant que les Chevaux fussent en usage, il faut qu'elle soit d'une bien plus ancienne date que ne le disent non seulement ceux

qui la placent au 4^e. siècle de l'Ere Chrétienne, mais encore ceux qui la font remonter jusqu'à la dispersion de Babel; puisqu'alors les Chevaux étoient connus aux hommes, ainsi que l'usage du fer, dont les Américains n'avoient aucune idée. Et s'il falloit remonter plus haut, où en seroit-on? Thubalkaïn lui-même n'a pas été le premier qui ait travaillé en fer & en airain, mais il a été un Maître expert, un Artisan habile, qui a perfectionné un art déjà connu. Il est plus que probable que l'on a employé le fer, lorsque Caïn bâtit la première ville.

Venons à la troisième raison: si le froid étoit trop fort pour les Chevaux & qu'il les ait fait périr dans le transport en Amérique, de quelle manière y sont donc venus les autres animaux, principalement ceux qu'on ne trouve qu'entre les Tropiques? Je ne conçois pas comment De Laet & Hornius n'ont pas songé à une conséquence qui suit naturellement de leur réponse & qui la tourne contre eux.

Au reste nous verrons bientôt qu'on a trouvé enfin des Chevaux & des bêtes à cornes en Amérique; cela ne leve pourtant pas la difficulté, vu que les premiers ne se trouvent que dans des contrées inconnues dont on ne fait rien que par des relations vagues, & que jamais on n'y a fait servir les dernières espèces d'animaux domestiques, & que même elles ne sont point de l'espèce de celles de Tartarie.

Passons à quelques autres points de leur système. Ils assurent que la navigation & des cas fortuits ont amené en Amérique des hommes de presque toutes les nations, des Juifs, des Ethiopiens, des Chinois, des Phéniciens, des Japonais, des Parthes, des Huns, des Coréens, & beaucoup d'autres.

Je ne disconviens pas qu'il ne soit très-vraisemblable que diverses nations y soient venues, mais non pas toutes celles qu'ils indiquent. Je ne puis sur-tout m'empêcher de rire des conséquences qu'ils tirent de la prétendue conformité d'un très-petit nombre de mots, ou de noms, de quelques langues Américaines avec d'autres mots des langues des autres pays. Rien n'est plus foible que les preuves tirées d'une étymologie forcée.

Je me trompe de parler d'étymologie. Ces Auteurs sont aussi ignorans dans ces langues que moi. Tout ne roule que sur une légère conformité de son.

De même comment se persuader que l'Amérique ait été l'Ophir & le Tharsis où les flottes de Salomon venoient commercer? Je ne dirai rien du Parvaïm qu'on prétend dérivé du Pérou. Cette étymologie a déjà été plusieurs fois sifflée comme elle le mérite. Je passe aussi sous silence plusieurs autres chefs, le défaut de l'aiguille aimantée, la longueur & la difficulté du trajet, &c.

Quant aux autres nations, peut-être aurons-nous occasion d'en parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage.

C H A P I T R E I I I

De quelques autres conjectures.

Acosta, l'Escarbot, Bréewood, Moraes, & autres font sortir les Américains pour la plupart des Tartares, des Carthaginois, des Juifs, &c.

L'Escarbot voudroit même faire croire qu'ils descendent de Cham; & quelques-uns des Espagnols.

Je ne dirai rien des rêveries de plusieurs Ecrivains qui, d'abord après la découverte de cette partie du monde, étant fort en peine de l'origine de ses habitans mirent en question s'ils descendoient d'Adam, ou s'ils étoient une espece mitoyenne entre les hommes & les singes; s'il y avoit eu deux Adams, l'un dans l'ancien, l'autre dans le nouveau monde, comme Théophraste le vouloit faire accroire, ou si les Maures s'étoient enfuis de l'Espagne en Amérique, suivant la relation fabuleuse de Purchas d'après Antoine Gaval Portugais.

D'autres demandoient s'ils étoient descendans des dix tribus d'Israël, ou des Celtes, des Cuffites ou des Egyptiens. Enfin on ne finiroit jamais, si on vouloit rapporter toutes les idées bizarres qu'on s'est formées à ce sujet. Il y en a eu même qui ont fait de l'Amérique la résidence de Noé, sans songer que, si par hasard le Mont Ararat se trouvoit en Amérique, les enfans de Noé n'eussent pas eu moins de peine à se transporter en Asie, en Europe, & en Afrique, que Noé à passer en Amérique, s'il est sorti de l'Arche en Arménie; sans compter que ce bon Patriarche, Patron des vignes, n'auroit pas manqué d'en planter au lieu de son arrivée en Amérique, où il n'a cependant jamais été question de vin.

* * * * *

C H A P I T R E I V.

Du transport des Animaux en Amérique.

Venons enfin aux animaux. Tous nos Auteurs en sont extrêmement embarrassés. Pour les oiseaux, ils les expédient par l'air, quoique les Condurs & plusieurs autres especes ne se trouvent qu'en Amérique; que les Penguins, les Flamengos puissent à peine se lever de terre par le moyen de leurs ailes; que les Colibris ne sachent seulement pas traverser d'une Isle à l'autre pour peu qu'elle soit éloignée; & que les Autruches ne se trouvent que dans les parties les plus méridionales de l'Afrique & de l'Amérique.

On veut que les quadrupèdes aient été transportés en partie sur des vaisseaux; ce qu'on soutient non seulement des animaux privés & domestiques, mais aussi de quelques-unes des bêtes sauvages, afin que les habitans eussent le plaisir de la chasse. Mais ces habitans qu'on fait ainsi passer sur des vaisseaux en Amérique, n'avoient guere plus d'esprit que les bêtes qu'ils conduisoient, de ne pas amener avec eux des Chevaux, des Bœufs, des Vaches, des Moutons, des Chevres, &c. qui leur eussent été d'une bien plus grande utilité.

Quant aux animaux pour la chasse, c'est un plaisir de voir quel honneur nos Auteurs font à ces pauvres Lapons, Samoïedes & autres Tartares, d'appuyer fort sérieusement leur opinion de l'exemple des Monarques qui par magnificence ont fait transporter des animaux d'un pays à l'autre dans le même dessein.

Ces suppositions méritent-elles d'être réfutées? En prendre la peine ce seroit montrer aussi peu de jugement que ceux qui les ont faites.

Je ne dirai rien ici des Insectes & des Amphibies: je me réserve à traiter cet article dans un autre endroit.

Je n'ai rapporté ces divers sentimens, que pour montrer qu'étant insoutenables, il falloit nécessairement recourir à un autre système qui expliquât d'une manière plus plausible l'origine des hommes & des animaux qu'on a trouvés en Amérique, lors de la découverte de ce nouveau monde.



L I V R E S E C O N D.

Exposition du sentiment de l'Auteur sur la population de l'Amérique.

C H A P I T R E I.

Comment l'Amérique s'est peuplée.

JE pense que l'Amérique a été peuplée dès avant le Déluge. Cette grande inondation n'a pas détruit tout le genre humain: j'en donnerai des preuves incontestables; & je me flatte de les porter jusqu'à la démonstration. Je me crois donc en droit de les supposer ici, pour entrer d'abord dans l'exposition de mon sentiment sur la population de l'Amérique.

Mais on verra encore dans la suite de cet Ouvrage, que je suppose un Océan avant le déluge, contre l'opinion de Whiston. Ainsi l'on me demandera d'abord comment les habitans d'un monde ou continent ont pu passer dans l'autre; c'est ce qu'il faut expliquer.

En supposant un Océan avant le déluge, je ne pense pas qu'il fût alors d'une étendue aussi vaste qu'il l'est aujourd'hui. Au contraire, persuadé que la multiplication des hommes étoit très-grande, & le nombre des habitans de la terre infiniment supérieur à celui de nos jours; croyant d'ailleurs que tout le globe a ressenti plus ou moins les effets de cette inondation, je puis croire la surface de la terre plus étendue, & l'Océan plus resserré, qu'ils ne sont à présent. Il ne s'agit donc plus de faire passer les hommes par les mêmes endroits qu'on assigne ordinairement pour leur passage, je veux dire la partie de l'Asie la plus Septentrionale d'un côté, & la Groenlande de l'autre. Ils ont pu aborder en Amérique à-peu-près de tous les côtés du Nord. Il y a apparence que la Norwege, les Isles Britanniques, les Orcades, l'Islande, la prétendue Frislande, & d'autres Isles, ont été jointes à l'Isle de Terre-Neuve, & l'Isle de Terre-Neuve au Canada, ou à l'Acadie. On trouve ample matière à réflexion, lorsqu'on voit qu'en se roidissant contre toutes les difficultés qui naissent du système reçu, on tâche de fortifier celui-ci, quant à la migration des anciens peuples en Amérique, ou par des raisons moins que foibles, ou par des faits entièrement controvés, comme font les Auteurs de la grande Histoire universelle. Ils veulent bien douter (1) si l'Amérique n'est pas contiguë à l'Asie, quoique de nos jours il n'y ait plus aucun écolier en Géographie qui ne sache rendre raison du contraire; ils trouvent (2) du rapport entre certaines nations du Nouveau-Monde & les Tartares, & ils en concluent que ceux-là descendent de ceux-ci, ce qui peut être vrai dans un sens, tout comme on peut dire que nous descendons d'Adam; ce qui ne prouve rien pour le reste, vu qu'un peuple séparé des autres depuis quantité de siècles, doit devenir fau-

(1) Tom. XIII. p. 120.

(2) *Ibid.* p. 122.

vage & barbare: nous en parlerons plus bas. D'ailleurs la raison étant la même chez tous les peuples, il pourroit y avoir de la conformité entre eux dans les mœurs, les usages, les manières de vivre, les idées, &c. sans que pour cela l'un descendit de l'autre.

Ils disent (3) que, s'il y a un détroit, on a pu le passer sur les glaces avec des Rennes & de gros Chiens, dont se servent les sauvages Septentrionaux de l'Asie: en quoi ils détruisent eux-mêmes ce qu'ils veulent établir, puisqu'on n'a jamais vu en Amérique ni Rennes, ni gros Chiens originaires du pays; & quand même il s'y en trouveroit, les sauvages de l'Amérique ne se servent ni des uns ni des autres animaux. Ils assurent hardiment (4) qu'on trouve dans la Tartarie, des Lions, des Tigres, &c. ce qui est contraire à l'expérience; à moins qu'on n'y en ait à la Cour de quelque Chan; en ce cas on pourra dire avec autant de raison que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, le Dannemarc, la Suisse, &c. sont la patrie de ces bêtes, puisqu'on en a vu dans tous ces pays.

Je ne parlerai pas des étymologies qu'ils alleguent (5) ou plutôt de la prétendue ressemblance qu'ils mettent entre quelques mots: elles portent leur réfutation avec elles.

Ils prétendent (6) qu'une Colonie de Gallois s'est transportée en Amérique, & que le nom de Penguin, qu'on donne à un certain oiseau connu, est Breton; si ces Auteurs avoient prévu l'usage que je ferois d'une telle assertion, ils se seroient bien gardé de la rapporter.

Je leur accorderai donc la ressemblance de certains mots Américains & Gallois ou Bretons: mais alors qu'on se souvienne que, selon moi, la langue Celte est une langue ante-diluvienne, & peut-être la plus ancienne. Je démontrerai que les langues Chinoise, Ethiopienne, Hébraïque ou Arabe, Egyptienne ou Copte, &c. peuvent être de même antiquité, sans se ressembler, à cause qu'avant que les peuples se fussent divisés, on n'avoit besoin que de peu de mots, & que ce ne fut qu'après leur division, que la plus grande partie de chaque langue s'est formée. Enfin il est incontestable que c'est chez les Gallois & les Bretons, de même que chez quelques Allemands, qu'on trouve les restes les plus considérables de l'ancienne langue Celte; si donc on en trouve des vestiges dans l'Amérique, & que cependant il n'y ait pas la moindre apparence que depuis le déluge les Celtes aient passé dans le Nouveau-Monde, n'est-ce pas une bonne preuve que le gros de la nation s'est rendu en Amérique avant le déluge, & qu'elle conserve quelques mots de cette ancienne langue ante-diluvienne? On a donc pu passer en Amérique par le Nord, avant le déluge; les Celtes y ont pu pénétrer par le chemin que j'ai indiqué, depuis l'Angleterre, & autres Isles d'à-présent, ou plutôt depuis les Gaules & l'Espagne par l'Atlantide qui en étoit si voisine.

Les Scythes de même origine que les Celtes, ont pu se rendre encore plus facilement en Amérique. On apprend que cette partie du monde n'est éloignée du Kamtschatka, que d'une journée & demie, & qu'il y a une Isle entre
deux:

(3) *Ibid.* p. 121.

(4) *Ibid.* p. 122.

(5) *Ibid.* p. 123, 125.

(6) *Ibid.* p. 140, 141.

deux : la Terre de Gama, celle de la Compagnie, si ce n'est pas la même, l'Isle, ou presqu'Isle des Puchochotski dont parle Strahlenberg, &c. sont toutes peu éloignées de l'Asie & de l'Amérique. Si les Isles du Japon ont été contiguës à la Corée & au Jesso; si, suivant les apparences, les Philippines anciennes & nouvelles, les Carolines, les Marianes, les Moluques, les Isles de la Sonde, n'ont fait alors qu'un même continent avec l'Asie & la Terre des Papoës, qui alors faisoit une partie du continent Austral, sans les détroits qui s'y trouvent à présent au Sud de la nouvelle Hollande; si ce continent a été joint à l'Amérique vers le Chili & la Terre Magellanique, comme il y a toute raison imaginable de n'en pas douter, vu que la Terre de Quir doit être peu éloignée de la nouvelle Hollande, en étant peut-être la partie Orientale, & les Isles de Salomon peu distantes de celle-ci à l'Orient, & que delà le même De Quir, Hernandez, Gallegos, & autres ont vu pendant 800. (d'autres disent 1800. lieues) des Isles & des Terres presque sans interruption, jusques vers le Chili & le détroit; si l'on a découvert souvent des Isles & des côtes peu éloignées du Cap de Horn; si on ne peut contester les découvertes de Gonneville en 1505., celles de Dampier & de tant d'autres, de sorte que ces Terres Australes se trouvent par-tout, & environnent notre globe vers le Pole Antarctique, tantôt jusqu'à la ligne, comme la Terre des Papoës; tantôt à la distance de 10. degrés seulement, comme la terre de Quir & les Isles de Salomon; tantôt à 30. 40. & 50. degrés: si enfin tous ces pays n'ont été séparés des autres continents que par le déluge; & que cette séparation soit devenue plus grande par la suite des temps; comme Pyrrard de Laval nous apprend que presque chaque année quelqu'une des Maldives est enlevée par la mer; & comme le sauvage Moncacht-Apé a raconté au Sieur le Page du Praz, tenir d'un autre sauvage dans la partie Septentrionale de l'Amérique, peu éloignée de l'Asie, qu'un troisième sauvage avoit vu lui-même encore des terres qui depuis avoient été mangées par la mer: ce qui se trouve assez conforme à ce que Platon dit de l'Atlantide; on concevra aisément qu'avant le déluge il étoit aussi facile de se rendre en Amérique, qu'en Europe & en Afrique.



C H A P I T R E II.

De l'Isle Atlantide mentionnée par Platon.

L'Isle Atlantide tenoit peut-être aux Antilles, & à une partie des Terres Australes, ou si c'étoit en effet une Isle dès avant le déluge, elle en pouvoit & devoit être à si peu de distance, que les hommes purent se rendre facilement de l'une à l'autre; vu qu'il est probable, comme je le démontrerai, que l'Art de la Navigation n'a pas été entièrement inconnu avant le déluge.

On opposera à ce que je dis de l'Isle Atlantide, que presque tous les Savans l'ont rejetée comme fabuleuse, ou du moins comme purement allégorique. Mais pourquoi l'ont-ils rejetée? Justement à cause du système reçu, qu'on ne

pouvoit avoir aucune notion de ce qui s'étoit passé avant le déluge, & qu'ain-
 si il falloit faire main basse sur toutes les histoires qui remontoient au-delà.
 Cependant la plupart des Savans sont contraints d'avouer que les Rois ante-
 diluviens d'Egypte & ceux des Chaldéens, peuvent avoir existé, & qu'on en
 a pu conserver quelque idée, malgré la prétendue universalité absolue du dé-
 luge. Pourquoi les mêmes Egyptiens, qui avoient tant de mémoires composés
 avant le déluge, n'en pouvoient-ils pas conserver sur cette Isle, lorsque les
 Prêtres, qui en étoient les dépositaires, l'assuroient positivement à Solon? Et
 dans quel temps? Dans le temps que les Prêtres conservoient encore ces mé-
 moires, lesquels ne furent détruits qu'environ 40. à 50. ans après, sous Cam-
 byse, & ensuite sous ses successeurs. Du temps de Solon les mémoires, la lan-
 gue, les caractères, enfin tout subsistoit encore; le vieux Critias (7), âgé de
 90 ans, exaltoit fort tout ce que Solon avoit rapporté d'Egypte en fait d'his-
 toire (A); & le Prêtre Egyptien parlant de l'Atlantide, dit „ qu'elle étoit plus
 „ grande que la Lybie & l'Asie ensemble, apparemment l'Asie Mineure, pres-
 „ que la seule connue alors sous ce nom; qu'elle étoit située à l'entrée du dé-
 „ troit que les Grecs nommoient les colonnes d'Hercule; qu'on pouvoit faire
 „ le trajet de-là à d'autres Isles, & de celles-ci à un continent situé à l'opposi-
 „ te, & à la mer qu'on peut véritablement nommer mer interne (*Pontus*): car
 „ à cet endroit, dans les divers détroits de cette mer, il y a un port avec une
 „ entrée fort étroite: mais la terre que la grande mer entoure, est nommée
 „ avec raison continent (B). Dans cette Isle Atlantique, il y avoit des Rois
 „ puissans qui possédoient cette Isle & plusieurs autres, avec une partie du
 „ continent, & ils gouvernoient toute la Lybie jusqu'en Egypte, l'Europe jus-
 „ qu'à la Tyrhénie (C). Ces Rois réunissoient leurs forces pour réduire en
 „ servitude toutes les contrées; les vôtres, les nôtres, & toutes celles qui
 „ étoient situées aux bords de ces mers, ou au dedans du passage à cette mer;
 „ alors, ô Solon! la puissance de votre ville a brillé par dessus celle de tous les
 „ autres mortels; car elle a si fort excellé en courage & en l'art de la guerre,
 „ qu'après avoir vaincu les ennemis qui avoient fait cette irruption, elle a éri-
 „ gé des trophées; & lors qu'en partie on lui eut confié de la part des autres
 „ Grecs le commandement suprême, & qu'en partie elle fut abandonnée par
 „ d'autres Grecs, & que par-là elle fut mise dans le dernier danger & forcée
 „ de se défendre par elle-même, pourtant, quoique séparée & délaissée des
 „ autres, elle a empêché que ceux, qui n'étoient pas encore entièrement sub-
 „ jugués, ne le fussent tout-à-fait, & a été cause que nous qui habitons en de-
 „ çà des colonnes d'Hercule, fîmes entièrement remis en liberté (D).
 „ Dans la suite des temps il y eut des déluges & des tremblemens de ter-
 „ re, qui durèrent l'espace d'un jour & d'une nuit, tout ce genre d'hommes
 „ guerriers fut englouti, & cette Isle Atlantique enveloppée & submergée par
 „ les flots de la mer a disparu (E), ce qui est cause, que cette mer est encore
 „ d'un passage si difficile, parce qu'il est resté beaucoup de limon des débris de
 „ cette Isle (F)”.

Les Prêtres Egyptiens parlent (8) d'une guerre qu'il y avoit eu 9000 ans au-
 paravant entre ceux en-delà & ceux en-deçà des colonnes d'Hercule, ajou-

(7) *Plat. Tom. III. Edit. Servani. Tomus.*

(8) *Ibid. Critias. p. 110. & seq.*

tant que la ville d'Athènes étoit le chef-lieu de ceux-ci, qu'elle avoit dirigé la guerre, &c. (G) Chaque région qui est séparée d'un autre continent s'étendant en longueur, a la forme d'un Cap; & la mer, qui y est profonde, l'entoure presque partout, ce qui provient de ce qu'ayant essuyé plusieurs déluges dans ce grand espace de temps, la terre entre-deux a été emportée, desorte que ces Isles & Presqu'Isles sont restées comme les os d'un corps exténué par la maladie; plusieurs déluges ont précédé celui de Deucalion; &c. (H).

Solon a trouvé que les Egyptiens avoient traduit tous les noms dans leur langue (I).

Il n'est pas nécessaire de citer d'autres passages de Platon, mais je crois à propos d'accompagner de quelques remarques ceux que je viens de rapporter, soit pour fortifier notre système, soit pour répondre aux objections qu'on en pourroit tirer.

(A) On peut voir encore à ce sujet ce qui est dit vers la fin de cet ouvrage à l'article d'Athènes. Supposons que ce Critias ne soit que Platon même; quoique ce ne soit qu'une supposition gratuite; est-ce que ce divin Platon, comme on le nomme généralement, ou son Précepteur Solon, eût ajouté foi à des fornettes? Ou en eût-il voulu imposer à ses compatriotes? Trouve-t-on quelque chose dans tous ses autres ouvrages, qui puisse nous donner une si mauvaise idée de lui? A qui pourra-t-on ajouter foi, si l'on rejette le témoignage de Platon qui a été reconnu en tout temps pour le plus éclairé & le plus vertueux d'entre les payens; voilà déjà un préjugé des plus forts en faveur de la vérité de cette histoire. On traite de menteur Ctésias ou Hérodote suivant le parti qu'on prend entre les deux; & ce n'est pourtant que sur leur récit qu'on se fonde pour l'histoire importante de l'Empire Assyrien, il faudra donc nier à plus forte raison l'existence de ce fameux Empire.

(B) On voit dans la description de ce pays quelque chose de si frappant & qui porte un caractère de vérité si bien marqué, qu'on ne sçauroit refuser de lui donner une entière croyance; si quelqu'un de nos jours avoit devant les yeux une carte Géographique de l'Amérique & de la mer qui la sépare d'avec l'Europe & l'Afrique, & qu'il voulût imaginer un pareil pays, ignorant cette description de Platon, ou plutôt des Prêtres Egyptiens, il ne sçauroit s'y prendre autrement, lui donner d'autre figure, situation, & distance que celles qu'on lui assigne ici. Cette Isle devoit être plus grande que la Lybie & l'Asie ensemble, elle devoit s'étendre beaucoup en longueur; delà on pouvoit passer dans d'autres Isles, & de celles-ci au continent; ne diroit-on pas, que le Prêtre, ou Platon, avoit tout mesuré? Si l'on suppose un pays aussi long, sera-t-il extrêmement éloigné des Antilles? Et des Antilles ne pourra-t-on pas passer au continent? Je crois même que ces Antilles de même que les Açores & les Canaries en sont des restes, ou comme Platon s'exprime, des os de corps; & la raison pourquoi il en est resté si peu, est expliquée par Platon: c'est qu'il y avoit une mer entre ces terres; que cette mer est profonde, comme l'est encore celle d'Espagne, qu'elle a enlevé peu-à-peu de ces terres; qu'elle en a fait des Isles, ou qu'elle les a englouties tout-à-fait. Que peut-on dire de plus vraisemblable? Si toutes les histoires & tous les systèmes avoient les mêmes caractères

res de probabilité, on n'oseroit les contredire. On dira qu'il ne suffit pas qu'une histoire soit vraisemblable, qu'il faut que la vérité en soit prouvée, & que sans cela on confondroit l'histoire avec le roman. Il est vrai; mais voici mon raisonnement. Supposons que cette Isle Atlantide soit entièrement fabuleuse & inventée; alors qu'on m'explique qui d'entre tous les mortels a pu donner une connoissance si exacte au Prêtre Egyptien ou à Platon, de la situation des Antilles & du continent de l'Amérique, dix-neuf siècles avant la découverte de cette partie du monde, telle qu'elle se trouve ici? Ce nouveau monde étoit inconnu aux anciens. Platon ne donne aucune description du continent, mais seulement de l'Isle Atlantide, comme infiniment plus proche, & il n'en indique autre chose sinon que celle-ci n'est pas éloignée des Isles, & ces Isles du continent: ce qu'on pouvoit aisément apprendre. La Lybie & une partie de l'Europe étoient soumises aux Rois de l'Atlantide; les Athéniens ont battu leurs armées, & ont été les libérateurs des peuples Occidentaux, des Egyptiens même; ils auront fait sans doute quantité de prisonniers; quel miracle donc s'ils en ont appris des particularités? Combien en savons-nous des Pays Septentrionaux de l'Amérique seulement par le moyen des voisins, & des prisonniers, que ceux-ci font sur les peuples plus éloignés? Je le répète, qu'on m'explique ce fait inexplicable pour moi, que Platon ait connu & pu connoître la situation du continent de l'Amérique & des Antilles sans qu'aucune nation ancienne en ait eu connoissance; & si ces pays étoient connus des anciens, qu'on m'en donne une raison plus vraisemblable que celle que Platon en allègue. J'ose dire qu'elle est la seule à laquelle un esprit désintéressé puisse se rendre.

(C) Dès qu'on ne peut révoquer en doute l'existence de l'Atlantide, personne ne doutera qu'elle n'ait été peuplée, & qu'il n'ait pu & du y avoir des Rois, même puissans; que par conséquent l'histoire de leur domination sur la Lybie, & sur l'Espagne, jusqu'à la Tyrrhénie, ne soit rien moins qu'impossible; ce qui nous éclaircira beaucoup sur l'Antiquité des Ibériens, Sicules, Ligures, Umbriens, Aurones, Aborigènes, &c. & s'accorderoit avec leur qualité d'Indigènes, en nous faisant voir ces derniers se réfugiant dans les montagnes au temps du déluge qui a submergé l'Atlantide.

(D) Cet endroit révoltera le plus les Savans. Comment? La ville d'Athènes a été fondée par Cécrops, qui est seulement arrivé en Grèce 1582 ans avant l'Ere Chrétienne, & on nous voudra faire accroire que ses habitans ont déjà été les protecteurs des Grecs, qui de l'aveu même de ce système & de son Auteur, étoient pour la plupart des peuples nouveaux, & les anciens des barbares les plus barbares? Ne sont-ce pas des faussetés palpables?

Un peu de patience & nous expliquerons tout ceci. D'abord les Athéniens se font dits Autochthones; ils ont prétendu que leur ville étoit la plus ancienne, sans qu'ils aient jamais été contredits sur cet article par les autres Grecs, malgré leur orgueil & leur passion à vouloir disputer de l'ancienneté, des hauts faits & des exploits de leurs Héros. D'où je puis conclure que ces peuples concevoient parfaitement que fonder une ville ce n'étoit pas la faire exister, ni empêcher qu'elle n'eût pu exister bien des siècles auparavant, nous en avons des exemples dans les villes de Babylone & de Rome. Quant à la barbarie

des anciens Grecs, elle ne sert qu'à confirmer le fait. Le Prêtre Egyptien parlant d'un grand déluge, (9) assure que tout n'a pas péri en Egypte, que les habitans des montagnes & les pâtres ou bergers ont été conservés; mais que ceux qui habitoient les villes de la Grece ont été entraînés dans la mer par la violence des fleuves ou courans; que jamais l'Egypte n'a été entièrement inondée, & que c'est pour cela, que tout ce qui s'est passé dans ce pays & en Grece ou en d'autres endroits, de grand & de mémorable, étant resté gravé dans l'esprit de ceux qui ont échappé à cette catastrophe, a été conservé de toute ancienneté, & écrit sur des monumens.

Que pourroit-on dire, en faveur du systéme contraire, qui s'accordât aussi bien que le mien, avec cette relation? On y voit pourquoi la Thébaïde a eu d'autres habitans & une autre Religion que la Basse-Egypte, point sur lequel j'insisterai davantage en son lieu; on y voit que les villes & le plat-pays de la Grece ont été inondés & ruinés; & que par conséquent les restes de ces anciens habitans ont été obligés de se sauver sur les montagnes & plus avant dans les terres, où la nécessité la plus urgente & la misere la plus accablante a dû nécessairement les réduire à un état de barbarie; on voit en même temps que la ville d'Athenes a été ruinée par le déluge, comme les autres, & que Cérops l'ayant rétablie, il en a pu être nommé le fondateur avec justice, sans contredire la relation du Prêtre Egyptien.

(E) Ceci est non seulement possible, mais très-vraisemblable; le grand déluge Mosaique fut sans doute un miracle qui eut des causes, des effets & des suites les plus considérables; supposer des tremblemens de terre, pour faire sortir les eaux de l'abîme, c'est bien peu en comparaison de la destruction totale & du bouleversement entier de notre Terre, que Burnet, Woodward & Whiston supposent si gratuitement.

(F) Il parle du limon dont l'eau de cette mer est chargée. Il faut bien que ceci ait été véritable; vu qu'on ne doute pas que les Phéniciens n'y aient déjà navigué avant le temps de Platon: aussi les colonnes d'Hercule & ce détroit n'ont pu être connus que par la navigation; sans parler de Neptune, petit fils d'Uranus, qui doit avoir fait le voyage en qualité de chef & d'Amiral de la flotte de Jupiter son frere; & si ce fait avoit été erroné, on n'auroit osé l'avancer, ou il auroit été contredit. La conclusion que j'en tire, servira entr'autres à convaincre toute personne sensée du peu de fondement qui regne dans les systémes des trois Philosophes que je viens de nommer. Si les sages d'entre les Egyptiens & les Grecs ont pu croire, bien ou mal, que la mer se ressentoit encore par le limon qu'elle charioit, de la submersion & de la dissolution de l'Atlantide, après quelques siècles; qu'auroient-ils dit, si on leur eût assuré que toute notre terre n'avoit pas moins souffert, qu'elle a été dissoute, & formée entièrement de nouveau, & que pourtant elle a été desséchée après un certain nombre de jours, suivant Moïse? Les autres à la vérité lui donnent pour cela une ou plusieurs années, sans songer aux provisions qu'il falloit aux hommes & aux animaux; mais que seroient quelques années pour affermir & pour sécher un globe aussi vaste, en comparaison du temps qu'il falloit à la mer Atlantique,

(9) Platon, Timée, Tom. III.

avant que la terre & le limon de l'Atlantide eût pu se précipiter au fond & s'y affermir?

(G) Il n'y a rien à observer ici que le nombre des 9000 années, à quoi on répondra en divers endroits de cet ouvrage. Si l'on veut ne donner que quatre mois à l'année comme elle n'en a pas eu davantage, pendant longtemps, cela ne fera que 3000 ans: ce fera encore moins, si l'on fait quelques années d'un seul mois.

(H) On voit que le Prêtre Egyptien ne confondoit pas les déluges différens, comme faisoient les Grecs; entre les divers déluges dont il parle, il en distingue un grand qui a submergé l'Atlantide, qui a fait périr les habitans des villes de la Grece, qui même a inondé une partie de l'Egypte sans que pourtant les habitans des montagnes aient été noyés, & qui de plus a été accompagné de tremblemens de terre; tout ce détail doit donner une grande authenticité au reste de son récit, & à mon système qui y est conforme.

(I) Ce passage confirme encore, ce que je développerai dans la suite d'après d'autres auteurs, savoir que les peuples différens étoient accoutumés à traduire les noms étrangers dans leur langue, & que c'est une des sources de la confusion qui regne dans l'histoire ancienne.

Après avoir ainsi légitimé la relation de Platon, il ne s'agit plus que d'y ajouter qu'il n'est pas le seul qui ait parlé de l'Atlantide; Aristote, Strabon, Plin, Arnobe, Ælien, Proclus, Cosmas, Indopleustes, Plutarque, Onomacritias, & surtout Diodore, en font mention. Dira-t-on qu'ils n'ont fait que suivre Platon? Mais n'est-il pas certain qu'ils pouvoient consulter des écrits qui subsistoient de leur temps, & qui sont aujourd'hui perdus? D'ailleurs qui sont les Auteurs que je viens de nommer? Sont-ce des menteurs, des imbéciles? Au contraire, ils jouissent de la plus grande estime parmi les anciens & chez les modernes? Et ils étoient mieux en état que personne de juger s'il y avoit du vrai ou seulement de la vraisemblance à ce récit; d'autant plus que de leur temps, on savoit mieux ce que c'étoit que les navigations des Phéniciens & des Carthaginois, dont tant d'Auteurs parlent; entre autres Hannon lui-même, Crantor, Marcel, & d'autres; & ces peuples doivent avoir poussé leur commerce jusqu'en Amérique.

Il est donc avéré que l'Atlantide a existé; qu'elle étoit très-voisine de l'Europe; que les Rois de cette Isle ont dominé sur la Lybie & l'Espagne; qu'ils ont pu faire la guerre aux Grecs, même aux Egyptiens, comme on le peut conclure du passage cité; que par conséquent elle étoit fort peu éloignée de la terre ferme de ces deux continens de l'Europe & de l'Afrique, & fort peu encore des Isles & du continent de l'Amérique, jusqu'où ils ont étendu leur domination; ainsi elle fournit un trajet facile aux nations anté-diluviennes, pour se rendre dans ce monde perdu, & recouvré depuis deux ou trois siècles. Si d'ailleurs, comme il paroît, ces deux mers, l'interne, & l'externe, ont diminué de temps à autre l'étendue des terres, il est probable que dans les commencemens cette grande Isle & les autres ont été jointes aux deux continens, & que les Bretons & Gaulois, disons les Celtes, y ont passé, & y ont laissé quelques mots de leur langue, pour monumens de leur passage.

C H A P I T R E III

Anciens habitans de l'Amérique.

Voyons ce qu'on apprend du gros de la nation Américaine, des habitans qui se regardent comme indigenes, faisant une différence entre les hommes rouges (c'est ainsi qu'ils s'appellent) & les autres qui font des colonies postérieures.

On n'en peut apprendre aucune particularité, que par les colonies policées, les Mexiquains & les Péruviens, qui en s'y fixant, ont trouvé ces barbares, & ont conservé dans leurs archives, leur maniere de vivre, & tout ce qu'on en peut savoir: voici ce qu'on en a appris.

Les plus anciens habitans du Mexique étoient nommés Chichimécas (1), ils ne cultivoient aucune terre, vivoient de la chasse, mangeoient non seulement du gibier, mais encore des taupes, rats, fauterelles, vers, serpens & lézards, & aussi des herbes & des racines; ils habitoient les rochers, les cavernes, & les déserts, faisoient des corbeilles de jonc dans lesquelles ils mettoient leurs enfans, & les suspendoient aux branches des arbres, jusqu'à leur retour de la chasse; ils n'avoient ni Roi ni chef, ni Dieu ni culte; il se trouve encore de leurs descendans dans le Nouveau-Mexique; qu'on ne peut absolument obliger ni par de bons traitemens, ni par la force, de se soumettre à quelque gouvernement que ce soit: aussi-tôt qu'on veut les y forcer, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, & se disperfent tellement, qu'on ne peut pas seulement les déterrer; on suppose que les Otomeyes dans le Mexique en descendent, lesquels pourtant sont soumis à leurs supérieurs & ont été convertis au Christianisme; voilà les peuples qui furent trouvés dans le Mexique par les Navatlacas, la premiere des sept nations des Mexicains, dont nous parlerons ci-après.

Il en étoit de même des anciens habitans du Pérou.

„ (2) Il y avoit parmi les anciens Gentils des Indiens un peu meilleurs que
 „ des bêtes apprivoisées, & d'autres qui étoient pires que les animaux les plus
 „ sauvages, &c. chaque Province, chaque nation, chaque famille & chaque
 „ maison avoit ses Dieux différens de ceux des autres, &c. Ils adoroient in-
 „ différemment des herbes, des plantes, des fleurs, des arbres, des monta-
 „ gnes, des cavernes, des précipices, de grosses pierres, de petits cailloux,
 „ &c. quelques animaux pour leur cruauté, comme le lion & l'ours; d'autres
 „ pour leurs ruses, comme les singes & les renards; le chien pour sa fidélité;
 „ le loup-cervier pour sa vitesse; l'oiseau nommé Contur pour sa grandeur;
 „ & particulièrement ceux qui s'en disoient descendans; d'autres les aigles,
 „ les faucons, le chat-huant, la chouette, les couleuvres & les serpens, prin-
 „ cipalement les grands qui se trouvent dans le pays des Antis, & qui ont jus-
 „ qu'à 25 ou 30 pieds de longueur & autant de largeur (3).”

(1) D'Acosta L. VII. Chap. 2.

(2) Garcillasso de la Vega, Tom. I. p. 21, 22, 23. Edit. in 4^o.

(3) Apparemment de circonférence: voilà une espece d'animal dont il falloit un couple pour être conservé dans l'arche.

Je ne veux pas copier ce que l'Auteur dit de leurs Dieux, de leurs sacrifices humains, de leur barbarie & cruauté extrême, & de leur manière de vivre; on peut consulter sur cela l'ouvrage cité; il faut pourtant remarquer qu'ils vivoient d'une manière différente; les uns demeuroient dans un enclos ou parc; d'autres sur les sommets des montagnes, pour se mettre à l'abri des ennemis; d'autres se retiroient dans des cavernes; encore actuellement les Chirihuanes se ressentent toujours de la façon brutale de vivre de leurs peres, & ils ont à peine une langue pour exprimer leurs idées, quoi qu'ils soyent d'une même nation (4).

Ils vivoient sans habillement ni couverture, hommes & femmes; ceux des pays froids se couvroient de peaux de bêtes sauvages, par nécessité & pour se garantir du froid, encore paroît-il que l'Auteur ne parle pas des temps les plus reculés, car lorsqu'il rapporte le récit de son oncle, voici ce qu'il en dit (5).

„ Les hommes de ce temps-là, tels que des bêtes étoient sans police & sans religion, on ne parloit parmi eux ni de maison, ni de villes, & comme ils n'avoient aucune sorte d'esprit, ils ne savoient ni cultiver la terre, ni filer la laine, &c. leur vie étoit extrêmement sauvage, car ils la passaient ensemble deux-à-deux, ou trois-à-trois, selon qu'ils se rencontroient, & se retiroient dans des lieux souterrains & dans des cavernes. Les herbes des champs, les racinés des arbres, les fruits sauvages, & même la chair humaine étoient les alimens dont ils se nourrissoient comme des bêtes.”

C H A P I T R E I V.

Antiquités remarquables trouvées en Amérique.

N'oublions pas (1) que Mayta-Capac, le quatrième Ynca, voulant étendre son Empire, soumit la ville de Tiahuanacu, dont, dit l'Auteur, je dirai ici quelque chose & particulièrement de ces grands & incroyables bâtimens: le plus admirable chef-d'œuvre de tout ce pays est un Côteau, ou si vous voulez un Tertre, fait de main d'homme, qui est si haut, qu'il n'est pas possible de le croire. Les Indiens, qui semblent avoir voulu imiter la nature, dans la structure de ce mont, y avoient mis pour fondement de grandes masses de pierre fort bien cimentées, pour empêcher, que ces prodigieuses terrasses entassées les unes sur les autres ne s'éboulassent; mais on ignore dans quel dessein ils avoient fait ce merveilleux bâtiment. D'un autre côté assez loin de-là, on voyoit deux grands Géans taillés en pierre. Ils avoient des habits qui leur traînoient jusqu'à terre, & un bonnet à la tête, le tout usé par le temps & qui sentoient son antiquité. On remarquoit encore-là une muraille fort longue, & dont les pierres étoient si grandes, qu'on ne pouvoit com-
,, pren-

(4) Ceci confirme ma thèse, que chez des peuples barbares, qui ont besoin de peu de chose, la langue n'est rien moins que riche, & qu'il peut naître une autre langue chez une partie de la même nation sans miracle, parce qu'elle invente de nouveaux termes & mots, à mesure que ses besoins s'accroissent.

(5) *Ibid.* p. 33.

(1) *Ibid.* p. 126.

„ prendre comment des hommes avoient eu assez de force pour les y trans-
 „ porter; car il est certain que, dans cette étendue de terre, il n'y avoit que
 „ bien loin de-là, ni carrières, ni rochers d'où l'on pût avoir tiré toute cette
 „ masse énorme de pierre. L'on y voyoit aussi en d'autres endroits quantité
 „ de bâtimens extraordinaires, entre lesquels étoient remarquables de grandes
 „ portes dressées en divers lieux, & dont la plupart étoient dans leur entier,
 „ qui n'avoient aux quatre coins qu'une seule pierre dans leur structure; & ce
 „ qu'il y avoit de plus merveilleux, c'est qu'elles étoient presque toutes posées
 „ sur des pierres d'une grandeur incroyable; car il y en avoit de trente pieds
 „ de long, de quinze de large & de six de front; toutes ces pierres avec les
 „ portes étoient d'une seule piece, mais il n'est pas possible de s'imaginer avec
 „ quels outils elles pouvoient avoir été taillées. D'ailleurs il falloit nécessaire-
 „ ment qu'elles fussent incomparablement plus grandes, avant que d'être mi-
 „ ses en œuvre.

„ Ceux du pays disent que tous ces bâtimens, & d'autres semblables, dont
 „ il n'y a rien par écrit, furent faits avant le regne des Yncas, qui, à l'imi-
 „ tation de ceux-ci, firent bâtir la forteresse de Cusco; ils tiennent au reste,
 „ par la tradition qu'ils ont eue de pere en fils, que toutes ces merveilles se
 „ firent en une nuit, sans savoir qui en fut l'Architecte.

„ Quoi qu'il en soit, si l'on considère ces bâtimens avec quelque attention,
 „ on trouvera qu'ils sont demeurés imparfaits, & que ce ne sont que des com-
 „ mencemens de ce que les fondateurs avoient intention de faire.”

L'Auteur cite sur cet article la description de Pedro de Ciéca de Léon,
 Chap. CXV. & Diégo d'Alcobaça, camarade d'école de l'Auteur, où il ajoute
 que ces Antiquités sont près du Lac, que les Espagnols appellent *Chucuytu*, au
 lieu de *Chuquivitu*; „ on y voit des Edifices fort grands, & entr'autres une
 „ Cour de quinze brasses en quarré, & de deux étages de hauteur: à l'un des
 „ côtés de cette place il y a une salle de 45 pieds de long, & de 22 de large,
 „ couverte de chaume, comme sont les appartemens de la maison du soleil à
 „ Cusco; la place ou la basse-cour, dont je viens de parler, les murailles, la sal-
 „ le, le plancher, le toit, & les portes, sont tous d'une seule piece, ce qui est
 „ un chef-d'œuvre merveilleux, qu'on a pris & taillé dans un grand rocher.

„ Les murailles de la basse-cour ont trois quarts d'aune d'épaisseur, & bien
 „ que le toit de la salle soit de pierre, il semble néanmoins être de chaume:
 „ ce que les Indiens ont fait exprès afin de le faire mieux ressembler à leurs
 „ autres logemens, qu'ils ont accoutumés de couvrir de paille.

„ Le Marécage, ou le Lac, joint un des bords de la muraille, & ceux du
 „ pays croient que ces bâtimens sont dédiés au Créateur de l'univers. Il y a
 „ là tout-contre quantité d'autres pierres mises en œuvre, qui représentent di-
 „ verses figures d'hommes & de femmes, faites si au naturel qu'on les croiroit
 „ en vie; les unes tiennent des vases à la main, comme si elles vouloient boi-
 „ re; les autres sont assises, les autres debout, & les autres semblent vouloir
 „ passer un ruisseau, qui coule à travers ce bâtiment. Outre cela on y voit des
 „ statues qui représentent des femmes & des enfans qu'elles ont à leur sein, ou
 „ à leur côté, ou qui les tiennent par le pan de la robe, sans y comprendre
 „ plusieurs autres de toute façon.

„ Les Indiens d'aujourd'hui tiennent que ceux de ce temps-là furent transformés en ces statues, pour les péchés énormes qu'ils avoient commis, & particulièrement pour avoir lapidé un homme qui passoit par cette province.”

Voilà ce que Diégo d'Alcobaça, natif du pays, Vicaire & Prédicateur dans plusieurs Provinces du Pérou, en a écrit.

Je ne regrette pas la peine que j'ai prise de transcrire tout ce qui concerne ces admirables bâtimens, qui peuvent faire naître des idées & des réflexions importantes.

On voit que ces édifices étoient des monumens dignes des plus grands Monarques, & ne le cédoient en rien à ceux de Persépolis & de l'Égypte; peut-être même que, si les Espagnols étoient aussi curieux d'antiquités qu'avidés d'or, ce qui se trouve hors de terre ne seroit pas seul digne d'admiration.

Mais de quelle date sont ces monumens? qui les a fait construire? Ces questions très-aisées à faire, sont très-mal-aisées à résoudre, ne fût-ce que par conjecture.

Nous savons qu'ils sont antérieurs aux Yncas; quand même les Auteurs ne le diroient pas, on n'en seroit pas moins convaincu: en voici les raisons.

1°. Ce fut Mayta-Capac, le quatrième Ynca, qui en fit la découverte, en faisant la conquête de ladite ville, dès le commencement de son regne; & par conséquent; ces bâtimens ne peuvent avoir été construits par un de ses trois prédécesseurs qui ne possédoient pas le pays où ils sont situés.

2°. On ne voyoit aucune statue dans aucun Temple ni dans aucun palais des Yncas, de crainte qu'on ne leur adressât quelque adoration.

3°. L'habillement des deux Géans, qui traînoit à terre, & le bonnet qui couvroit leur tête, annoncent d'autres hommes que des habitans du Pérou; ni les Yncas; ni leurs sujets, ni les anciens habitans ne se servoient de pareils vêtemens.

Que pouvons-nous donc soupçonner? On voit par les fables que les habitans en racontotent; qu'il faut que ces ouvrages soient d'une grande antiquité. S'ils ont cru que ces édifices avoient été construits par art de Féerie, dans une seule nuit, cela peut provenir de ce que depuis longues années, des siècles mêmes, ces plaines n'étoient plus habitées; on voit en effet que tous ces peuples vivoient de la chasse, ne cultivoient aucune terre, & s'entrefaisoient continuellement une guerre sanglante & se mettoient pour cela en sûreté sur les montagnes, dans les cavernes & dans des déserts; ayant donc passé peut-être par ces quartiers quelquefois sans voir ces édifices, & les ayant aperçus une autre fois, ils auront cru bonnement qu'ils venoient d'être construits tout fraîchement par une main invisible.

D'autres, ne pouvant croire à cette création subite, trouvoient ces statues aussi bien faites, que si c'eussent été des personnes vivantes, & ne connoissant ni l'origine des bâtimens, ni l'art de la sculpture, y auront substitué une autre fable, imaginant que c'étoient des personnes métamorphosées en statues; ce qui s'est conservé de génération en génération. Comme donc ils disoient du temps que Garcillasso écrivoit cette Histoire, c'est-à-dire en 1504, qu'ils tenoient cette tradition de leurs ancêtres de père en fils, on peut juger encore mieux que ces monumens sont d'une antiquité très-reulée.

Voilà la conséquence que j'en tire en faveur de mon système.



C H A P I T R E V.

Causes de la barbarie d'un peuple.

Lorsqu'il est fait mention dans l'histoire, de peuples extrêmement barbares & sauvages, il faut de deux choses l'une: ou qu'ils soient venus dans ces pays, avant qu'ils fussent civilisés, ce qui est le cas des Troglodytes, de quelques Scythes, & d'autres; & que conservant leur barbarie, soit par bêtise, & par indolence, ou par leur manière de vivre de la chasse, de la pêche, &c. ou par la stérilité du pays, &c. ils ne sortent point de cet état semblable à celui des brutes (ce qui est pourtant fort rare, & ne dure pas des milliers d'années, car il se trouve toujours tôt ou tard de grands génies chez une nation barbare, qui viennent à bout de lui faire goûter une vie plus humaine & plus commode, témoin Fohi chez les Chinois, Pélasge chez les Grecs, & plusieurs autres, sans parler de l'exemple que nous avons eu de nos jours dans la personne de Pierre qui a mérité autant que tout autre le nom de Grand); ou qu'après avoir été civilisés, & avoir joui pendant plusieurs siècles des avantages de la société, ils soient détruits par des barbares, auxquels une partie échappe, soit qu'ils en soient la proie en qualité de leurs esclaves, ou qu'ils se mêlent avec eux, & soient obligés de renoncer à leur manière de vivre ancienne; alors les enfans qui en proviennent, n'en savent rien, & tombent enfin dans une barbarie extrême: ce qui fut le cas des Indiens Orientaux qui depuis le temps d'Osiris qui les civilisa, restèrent pendant plusieurs siècles aussi civilisés & policés qu'aucun peuple de l'Asie. Ce qu'on lit des Rois Porus, Sandrocottus, Taxile, &c. du temps de Sémiramis & d'Alexandre, en est une preuve convaincante, non-seulement par l'ordre qu'ils tenoient dans leurs armées, par lequel il se faisoient craindre bien plus que par leur multitude, vu que les Persans n'étoient pas des barbares, & qu'Alexandre ne craignoit point de les attaquer, au lieu qu'il n'osoit pas se hasarder contre les Indiens; mais, ce que j'admire bien plus, par leur ordre dans les villes, & les vertus morales qu'ils pratiquèrent; tel est cet exemple-ci: Alexandre vit dans une ville des Indes un bâtiment destiné pour entretenir les pauvres, & élever des enfans qui étoient sans secours. Et cependant que sont les Indiens aujourd'hui & depuis bien des siècles, surtout ceux de l'intérieur du pays, sinon des barbares? Il en est arrivé presque de même aux Egyptiens, aux Grecs, aux Romains, aux Gaulois, qui étoient non-seulement civilisés, mais chez lesquels les sciences, le goût, le luxe, étoient portés au suprême degré. Les Sarrazins chez les premiers, les Barbares Septentrionaux chez ces deux derniers peuples, les ont tous jettés dans une barbarie qui à la vérité n'a pas été si grossière que celle des sauvages, mais très-grande, en comparaison des temps antérieurs; & pendant ces temps de barbarie ils ont toujours conservé une manière de vivre qui chez les premiers Grecs, Italiens, Gaulois, & Germains, auroit paru fort parfaite; faisons-en l'application.

Si les Américains étoient descendus de Noé & de ses fils qui n'étoient

point barbares ni sauvages, ce que chacun doit accorder quand même il ignore ~~roit la somptuosité des premiers~~ Monarques Assyriens & Egyptiens; ils ne devoient pas à la vérité faire des progrès dans les arts & les sciences, parce qu'ils avoient à lutter, dans leurs longs & pénibles voyages, contre mille incommodités; cependant ils ne devoient pas perdre l'idée des besoins les plus pressans de la vie, & des arts les plus nécessaires. Aussi la force de la vérité a arraché à plusieurs Auteurs l'aveu très-remarquable, qu'il falloit que les Amériquains se fussent séparés des autres hommes, avant que l'usage du fer fût connu; quoiqu'il le fût, selon moi, de Caïn qui bâtit une ville, quoique l'opinion commune en attribue l'invention à Thubal-Caïn, mais toujours avant le déluge.

Il est donc probable que, si les Amériquains descendoient de Noé, ils n'auroient pas du tomber dans une telle barbarie que de ressembler à des bêtes sauvages; quoique d'un autre côté, ils n'auroient fait des progrès un peu considérables dans les arts, qu'après bien des siècles; vu que nous savons que les Scythes dont on veut les faire descendre, les Germains ou Teutons, les peuples du Nord, les Gaulois même, vécurent plusieurs siècles dans une espèce de barbarie, en comparaison de l'état où ils se sont trouvés depuis; & les Gaulois ne durent leur changement dans leur manière de vivre, qu'à leur commerce avec les Romains, & aux conquêtes que ceux-ci firent dans ce pays.

Qu'on ne dise point que, si Fohi a pu civiliser des peuples, ou si seulement Hoamti & Yao ont inventé tant d'arts, & introduit le luxe, quand même suivant mon système ils auroient été anté-diluviens, il y auroit eu de même un intervalle assez grand pour que les peuples du Pérou eussent pu inventer des arts & s'y perfectionner.

Je réponds que la différence est totale; les Chinois se sont séparés de leurs frères environ 900. ans avant Fohi, ils se sont rendus apparemment pour leur première marche dans les Indes, ou dans les Etats du Grand Mogol, puisqu'on place le Paradis aux environs de Babylone; ou peut-être même ont-ils passé le Gange, pour se mettre entièrement à couvert contre les Caïnites; le pays y étoit fertile, ils purent s'y arrêter deux ou trois siècles ou davantage, & inventer, comme il est dit des descendans de Puon-Ku, les arts les plus nécessaires à la vie; ensuite se rendre peu-à-peu à la Chine, dans la province de Xensi qui n'en est pas extrêmement éloignée. Leur barbarie ne consistoit proprement qu'en ce qu'ils vivoient dans un état de pure nature, ne connoissant presque aucune des commodités de la vie, encore bien moins le luxe, mais ils ne pouvoient être comparés avec ces sauvages antropophages de l'Amérique; Fohi avec le secours d'autres bons génies pouvoit perfectionner & exécuter plusieurs inventions utiles; il ramassa donc des gens dispersés, sur lesquels il n'avoit qu'une autorité précaire, comme celle des Yncas sur leurs sujets, fondée sur la supériorité de leur génie, & sur leurs bienfaits.

Il n'en est pas de même des Amériquains; supposons qu'ils se soient avancés en même temps & aussi loin que les Chinois; que l'on compare sur la Carte la distance qu'il y a entre le Gange & la Province de Xensi, avec celle depuis le même Gange, jusqu'aux environs du Cusco; & l'on trouvera qu'il n'y a aucune proportion, quand même on assigneroit quinze à vingt siècles pour faire ce chemin, si l'on prend les temps après le déluge.

C H A P I T R E VI.

Comment se font les migrations.

On dira que je n'y songe pas; qu'il suffiroit de donner seulement deux lieues de marche par an, pour faire venir les premiers hommes au Pérou. On se trompe; il est vrai que ceux qui jugent de ces migrations, non par réflexion, ou par raison, mais par préjugé; & qui voient devant leurs yeux des villes bien peuplées, des champs cultivés, des provisions en abondance, de beaux édifices, &c. ces gens-là se persuadent aisément, qu'une famille à demi-sauvage, arrive dans un pays désert, qu'elle y établit d'abord un Royaume, fonde des villes & des Temples, vit dans le luxe, & que les fils font de même, tout comme s'ils l'avoient exécuté par magie; ou avoient fait sortir les hommes de la terre comme Cadmus. Sur de vaines imaginations semblables, ils fondent des Royaumes puissans & nombreux; ils font voyager les Colonies fort à leur aise par des chemins royaux & des chaussées, en trouvant des provisions prêtes partout, des batteaux & des ponts sur les rivieres, ou pour passer quelque bras de mer, des logis pour séjourner; de cette maniere il est sûr qu'il auroit fallu peu d'années pour se rendre au Pérou.

Mais, pour moi qui ai des idées plus grossieres, je ne puis comprendre les choses autrement, sinon, qu'après le déluge il auroit fallu peut-être dix siècles avant de pouvoir peupler les trois parties de l'ancien Monde, depuis le Cap Finisterre, au Tschuktschoinofs, & depuis la nouvelle Zemble au Cap de Bonne-Espérance, comme nous le prouverons par la postérité connue des fils de Noé; qu'il auroit de même fallu plusieurs siècles pour faire peupler la terre jusqu'à l'Istme de Darien, vu l'étendue immense du continent Septentrional de l'Amérique.

De toutes ces réflexions je suis en droit de conclure qu'il n'y a eu que la nécessité & la trop grande population qui aient pu engager les premiers hommes à se séparer & à envoyer des Colonies de proche en proche, étant tout-à-fait contraire au bon sens de faire des voyages de plusieurs cens ou mille lieues à travers des forêts & des déserts, pour chercher un pays dont on ignoroit l'existence, ou au moins assez inconnu pour qu'on ignorât s'il valoit mieux que celui qui se trouvoit dans le voisinage. Il est donc manifeste qu'il a du se passer un temps infini avant que l'on ait pénétré au Pérou pour y fonder des Royaumes.

Si ceux qui y sont arrivés après plusieurs siècles, en les supposant fils de Noé, étoient des barbares & des sauvages à cause de leur vie toujours errante, combien de temps leur falloit-il pour devenir une nation civilisée, pour construire des édifices extraordinaires, & pousser l'art de la sculpture jusqu'à faire des figures qui sembloient vivantes? Si l'Empire dont les Chefs ont produit de telles merveilles a été non-seulement détruit, mais si même les peuples restans ont eu le temps de retomber dans une barbarie aussi affreuse qu'on nous l'a décrite, je demande si depuis le déluge jusqu'au dix ou onzieme siècles de

L'Ère Chrétienne, époque de l'arrivée des Yncas, rente-deux siècles auroient pu suffire à tous ces changemens de barbares en hommes civilisés qui devoient avoir poussé plusieurs arts au suprême degré, & de ceux-ci encore en sauvages, ressemblans plutôt à des bêtes féroces qu'à des hommes, & pour, avant tout cela, porter la population à un excès capable de forcer les peuples à se disperser & se séparer une infinité de fois pour chercher de nouveaux pays & de nouvelles demeures depuis la Tartarie, par ce continent immense de l'Amérique Septentrionale, jusqu'au Pérou? Nous avons des preuves sans réplique que la multiplication des fils de Noé mentionnés par Moïse a été telle pendant environ 530. ans jusqu'à la mort d'Esau, que de nouveaux peuples ont pu s'établir auprès d'eux & que ceux-ci ont pu envoyer des Colonies tout au plus dans les pays voisins. Si on prend cette proportion, on trouvera facilement combien il falloit de temps pour que leurs descendans fussent forcés de pénétrer jusqu'au Pérou, ce qui ne sauroit s'accorder avec les changemens successifs qui doivent être nécessairement arrivés.

En supposant au contraire que, suivant notre système, les plus anciens peuples de l'Amérique s'y trouvoient avant le déluge, rien de plus facile que d'expliquer tout ceci; il n'y aura à la vérité qu'environ quinze siècles de différence, depuis la première séparation des premiers hommes jusqu'au déluge, mais il y en a infiniment dans la multiplication & dans le nombre des habitans, comme nous aurons plus d'une occasion de le démontrer. Or ces gens-là ne devoient pas se faire tant de peine d'une pareille migration, étant accoutumés à une vie errante, & l'on ne sera pas surpris de les voir devenir entièrement barbares, puisqu'ils l'étoient déjà à demi, au lieu que, du temps de Noé, après l'invention de tous les arts nécessaires & même de luxe, on ne pourroit pas supposer ce changement si grand à moins de bien des siècles d'intervalle. Si donc ces habitans du Pérou s'y trouvoient déjà avant le déluge, il y auroit du temps de reste pour supposer que peu-à-peu ils se font civilisés, qu'il a pu naître chez eux de grands génies qui ont inventé des arts, & les ont portés à la grande perfection qu'exigent les édifices & les statues dont nous avons parlé; & depuis la ruine de cet empire dont nous ignorons jusqu'à l'existence, il y a eu encore assez de temps pour que le reste de ces peuples ait pu retomber dans la barbarie extrême, d'où les Yncas les ont retirés.

Au moins, je ne puis expliquer tout ceci autrement, à moins qu'on n'adopte la tradition du pays, que ces statues aient été des hommes pétrifiés par miracle, ou qu'on en fasse des pétrifications du déluge; en ce cas, je n'ai absolument rien à répliquer.

Nous pourrions dire à-peu-près la même chose des Pyramides qu'on trouve au Mexique. Elles sont fort anciennes & elles n'ont pu être construites par des Tartares, qui, s'ils avoient peuplé l'Amérique, se seroient établis plutôt dans la partie Septentrionale que dans la partie Méridionale.

Ces pyramides méritent qu'on y fasse attention. Gemelli Carreri en donne la description. Il est vrai que plusieurs Savans font peu de cas de la relation de ses voyages, le taxant d'altérer la vérité; mais puisqu'il cite des Auteurs & des personnes de considération dans le Mexique, pays aussi connu & aussi fréquenté qu'aucun autre peut l'être dans un aussi grand éloignement, & qu'ainsi il étoit

facile de le convaincre de fiction en ce point, ce que pourtant personne n'a fait, je puis adopter son récit jusqu'à ce qu'on ait prouvé le contraire.

Il rapporte que ces pyramides sont au Nord de Mexico; que celle de la Lune a deux côtés de 650. & les deux autres de 500 palmes de long, & que la hauteur paroît de 200 palmes; qu'elles ont des marches ou degrés comme celles d'Égypte, mais que les pierres en sont moins dures; qu'au haut de cette pyramide s'étoit trouvé une idole ou image de la Lune, que Sumarica, Evêque de Mexico, avoit fait briser par zèle de religion; que dans ces masses il y avoit des voutes, où on enterroit les Rois. A 200 pas de celle-ci, vers le midi, on voyoit la pyramide du Soleil, nommée Tonagli, dont deux côtés étoient de 1000 & les deux autres de 650 palmes, la hauteur un quart de plus que celle de la précédente; la statue du Soleil fut aussi renversée, mais ne pouvant rouler en bas, elle est restée à-peu-près à moitié chemin; elle avoit un creux dans l'estomac; où on mettoit le Soleil; les deux statues avoient été couvertes de lames d'or, qu'on avoit enlevées; la pierre en étoit très-dure, & le voyageur dit qu'on ne pouvoit comprendre, ni où on avoit pris cette pierre, puisqu'on n'en trouvoit point dans les environs; ni comment on avoit pu la travailler sans fer, & élever ces statues à une si grande hauteur. Les habitans nomment ces pyramides, *Cou*; on attribue leur construction aux *Ulmecos*, Colonie de l'Atlantide, dont les habitans doivent eux-même avoir été une Colonie venue d'Égypte; les Indiens disent que ces *Ulmecos* sont venus de l'Orient par mer; on n'a jamais pu découvrir le temps de cette construction; D. Carlos Siguenta les croit un peu antérieures au déluge.

Il y a eu autrefois au même endroit une grande ville dont on voit des ruines prodigieuses; & aux environs, des grottes tant naturelles qu'artificielles, outre quantité de petites montagnes qu'on croit avoir été élevées en l'honneur des idoles: il y en a une qu'on appelle *Tonagli Yguefia*; ou chûte du Soleil.

Ce ne sont pas, dit-il, les Mexicains proprement dits qui ont inventé les périodes d'année, de semaine, &c. ni les cycles, mais les anciens Payens, habitans de ces contrées. D. Juan d'Alva, descendant des anciens Rois de Tescuco, avoit conservé les traditions, les peintures & les hiéroglyphes particuliers des Indiens. D. Carlos, exécuteur testamentaire, les a communiqués à l'Auteur, ainsi qu'il l'affûre.

En supposant que tous ces faits sont véritables; les réflexions suivantes seront fondées.

1°. Que le pays du Mexique & ses environs doivent avoir été peuplés dès les temps les plus reculés, même avant le déluge.

2°. Que des monumens encore subsistans & des ruines si considérables, qui ne peuvent avoir pour auteurs ni les Mexicains, ni leurs derniers prédécesseurs, doivent leur existence à des peuples très-civilisés & chez lesquels les arts ont été portés à la dernière perfection.

3°. Que l'adoration du Soleil & de la Lune n'étant pas connue chez les habitans de l'Amérique Septentrionale, on ne sauroit révoquer en doute qu'anciennement un autre peuple civilisé ait occupé ces pays; d'autant plus que ni *Tonagli*, ni *Cou*, ne sont des mots Mexicains.

4°. Cela nous mène à une conjecture probable; que les *Natchez*, ayant leurs

grands Soleils autrefois du côté du Mexique, comme nous le verrons ci-après, doivent être une Colonie de ces anciens Mexicains.

5°. Que même les Yncas & leurs ancêtres doivent aussi en descendre, que ceux-ci ont passé l'Isthme de Darien, puis la rivière des Amazones, & qu'enfin Manco-Copac a pénétré dans le Pérou.

6°. Que peut-être ces Yncas ayant conservé cette origine, comme un secret, parmi leur famille, ceci a été cause que le reste des Yncas, après la conquête des Espagnols, s'est retiré, dit-on, en Guiane vers le Lac Parime, contrées qui pourroient bien avoir été leur ancienne Patrie, après qu'ils étoient entrés dans l'Amérique Méridionale.

7°. Pour ce qui regarde la réduction de l'année, de leurs semaines de 13 jours & de leurs cycles, par lesquels ils ne ressemblent à aucun autre peuple, nous en tirerons ailleurs les conséquences les plus naturelles.

Les Mexicains proprement ainsi nommés, qui sont la septième nation étrangère, venue au Mexique du dehors, y arrivèrent l'an 1324, & la première nation nommée Navatlacas, dont on croit les six autres descendus, y a trouvé les Chichimecas, barbares des plus sauvages, dont nous avons parlé; par conséquent, il y a la même réflexion à faire sur la barbarie de ces peuples & sur l'origine des pyramides, que nous avons faite au sujet des Péruviens; seulement pour appuyer notre système, nous ajouterons que ces sept nations disoient être venues du nouveau Mexique ou des pays contigus. Si donc ces nations ont fait si peu de chemin, si toutes les sept sont de même origine, ou du même pays, & ont eu besoin de 500 ans pour se rendre dans un pays voisin, & cela en sept diverses fois, & lors apparemment que l'excès de leur population les obligeoit de chercher de nouvelles demeures, ne suis-je pas fondé à supposer les anciens Péruviens, qui ont construit & orné ces édifices merveilleux, & leurs ancêtres barbares, d'une antiquité infiniment plus reculée, & qu'ils ne pouvoient tirer leur origine, que d'une nation établie dans cette partie du Monde avant le déluge?

On fera peut-être ici quelques objections.

1°. Si la partie Méridionale de l'Amérique a été peuplée avant le déluge, comment le Mexique ne l'a-t-il pas été de même? Etant plus proche du Nord, il devoit être plutôt peuplé. Si donc les sept nations ont trouvé de la place pour s'y établir, ma preuve en faveur des Péruviens tombera.

2°. Les édifices & les pyramides ne peuvent-elles pas avoir été construites par des Colonies venues de l'ancien Monde & sorties d'un peuple civilisé?

Je réponds d'abord à la première objection, que dans un espace de temps de vingt à trente siècles, des Peuples ont pu être détruits facilement, vu que nous apprenons que dans le Canada & la Louisiane cela est arrivé même depuis leur découverte; ces peuples ne pardonnant aucune injure, leur haine & leur vengeance ne se terminent que par l'entière destruction d'une nation. Ainsi la nation des Erries est entièrement détruite; celle des Hurons, la plus nombreuse & la plus formidable, a été réduite à un petit nombre; d'autres à 50, à 20, à 10 familles même; & les Iroquois, nation autrefois foible & peu guerrière, est devenue la plus forte, la plus puissante & la plus redoutable par les guerres

res qu'elle a eu à soutenir avec les nations voisines. C'est ainsi que les Romains sont parvenus au comble de la puissance.

Il est donc probable que la même chose est arrivée aux anciens habitans du Mexique & du Pérou.

Considérons en second lieu la maniere de vivre de ces peuples: les Péruviens étoient en assez petit nombre à l'arrivée des Yncas, mais lorsqu'ils eurent appris à vivre en hommes civilisés, ils s'accrurent à un point prodigieux; au lieu que dans leur état barbare, combien d'hommes, de femmes & d'enfans étoient dévorés par les bêtes féroces & par les serpens? combien périffoient par les maladies & d'autres accidens?

Troisièmement, puisque je suppose que les premiers habitans avant le déluge ont cherché les climats doux, & les terrains fertiles, il faut croire que la plupart des Colonies se sont rendues en Amérique, ou par les terres Australes, ou par l'Atlantide, & conséquemment que l'Amérique a pu être peuplée plutôt dans sa partie Méridionale que dans la Septentrionale, peut-être s'en est-il rendu une partie dans la Septentrionale, peut-être le Nouveau-Mexique & ce qui est à son Occident ont-ils été peuplés depuis la Tartarie, & qu'en ce cas, la même partie Septentrionale ayant eu des Chefs d'un plus grand génie qui y ont introduit des mœurs & une maniere plus douces & plus humaines, le gros de leur nation, infiniment plus multiplié que des sauvages qui se détruisoient les uns les autres, a eu besoin de se décharger de l'excès de sa population, au lieu que le Mexique avoit besoin d'habitans.

En quatrième lieu le Mexique n'a point été désert à l'arrivée des sept nations; elles y ont trouvé divers peuples; les Tlascaltecas même, une de ces nations, se virent obligés non-seulement de combattre les Chichimecas qu'ils disoient avoir été des Géans, mais d'user de stratagèmes, ou plutôt de perfidie, envers eux pour les vaincre, & les exterminer, au moins ceux qui leur résisterent: car les autres du même nom se soumirent & leurs descendans existent encore.

Je dirai à la seconde conjecture, que, si on m'en peut faire voir la moindre probabilité, je ne m'opiniâtrerai pas à la rejeter.



C H A P I T R E VII.

Les Américains sont de race Chinoise anté-diluvienne.

Voyons de quelle contrée ces étrangers pouvoient être venus au Pérou. Sera-ce de l'Orient ou de l'Occident?

De l'Orient? Mais, si conformément au sentiment vulgaire, cette Colonie n'y étoit venue qu'après le déluge, il faudroit nécessairement que la chose fût arrivée fort tard; d'ailleurs de quel endroit seroit sortie cette Colonie civilisée & si parfaitement instruite dans l'art de l'architecture, de la sculpture & apparemment dans tous les autres, vu que ce dernier ne sauroit se trouver à un tel

degré de perfection que chez des peuples qui jouissent de toutes les commodités de la vie & chez qui le luxe est monté à un très-haut point? Nous ne trouvons donc en Orient, que les Chinois & les Japonnois qui pussent fournir de tels hommes. Encore ne trouvons-nous rien chez eux d'aussi parfait en fait d'architecture & de sculpture; leurs statues n'approchent assurément pas de la beauté de celles de Praxitele, elles sont bien éloignées de paroître respirer; & de plus le goût de ces monumens n'est point conforme à celui de ces deux peuples; supposons pourtant qu'on puisse y trouver quelque conformité, comment les Chinois & les Japonnois auroient-ils pu pénétrer jusqu'au Pérou? S'ils avoient voulu s'y rendre par terre, la longueur du chemin ne les auroit-elle pas fait tomber dans la barbarie? Pourquoi ne se feroient-ils pas arrêtés au Mexique, sans aller chercher un pays si éloigné, dont ils n'avoient pas connoissance? On voit qu'il n'y a pas la moindre probabilité. S'ils avoient préféré la mer, le voyage par la mer du Sud est un trajet immense, entièrement impossible. Je fais que Mr. de Guignes prétend avoir découvert que les Chinois ont fait un commerce fort étendu dans l'Amérique environ l'an 458 de Jésus-Christ. Je ne nie point ce fait dont je ferai usage ci-après; mais aussi il avoue que, suivant la méthode de tous les anciens, ils n'ont pas osé se risquer en pleine mer; qu'ils ont abordé à l'Isle de Jesso, de-là au Kamtschatka, ensuite à la terre de Gama ou bien à celle qui fut découverte par Tchirikous, & enfin à une partie du continent de l'Amérique Septentrionale, située au Nord-Ouest de la Californie, laquelle partie ils nommoient Fousang. Il n'ose assurer qu'ils aient poussé plus loin, mais cette borne de leurs conquêtes se trouvoit encore très-éloignée de l'endroit où l'on voit ces monumens, c'est-à-dire de soixante à septante degrés, ou de douze à quatorze cens lieues; il faudroit donc supposer, sans la moindre ombre de preuve, qu'ils auroient encore côtoyé toute l'Amérique pendant ce long trajet, & ce qu'il y auroit de plus incompréhensible, qu'ils n'eussent fait aucun établissement dans toute cette vaste étendue de pays, jusqu'à ce qu'ils eussent abordé au Pérou. Je pense qu'on ne se persuadera pas que ces Chinois aient cinglé en pleine mer, jusques sur les côtes du Pérou, puisqu'aucun Pilote Européen, expérimenté, n'a encore osé entreprendre ce trajet, & que nos Mariniers ont besoin de tout leur savoir, & de toute leur prudence pour, depuis les Philippines en remontant jusqu'à environ le 30^e. degré, achever leur voyage en prenant terre à Acapulco, à cause des vents alisés qui soufflent constamment avec la dernière violence de l'Est à l'Ouest entre les Tropiques sur la mer du Sud, qui, en ce cas, est très-mal nommée pacifique. Les Chinois & les Japonnois n'auroient pu être jetés même par hazard sur les côtes du Pérou, vu que s'ils avoient été au milieu de la mer, les vents alisés les auroient rejettés vers la Chine, ou le Japon, ou les Philippines, ou les Moluques, &c. D'où je conclus que ces prétendues Colonies n'ont pu venir, ni de la Chine, ni du Japon, ni par conséquent de la partie Orientale de l'Asie.

Seroient-elles donc venues de l'Orient de l'Europe, ou de l'Afrique, ou de la Phénicie? La chose est tout aussi peu vraisemblable. A l'égard de cette architecture, aucun peuple de ces pays n'étoit à même de l'exécuter, si ce n'est

peut-être les Phéniciens: sous ce nom je comprends les Carthaginois comme en étant descendus, & les Egyptiens.

Je suppose que les premiers aient pu avoir quelque connoissance de l'Amérique. Cependant ces mariniers quelques habiles qu'ils aient pu être pour ces siècles reculés, se hazardoient rarement en pleine mer. Ainsi en cas qu'ils aient fait de propos délibéré quelques voyages en Amérique, cela ne sera pas arrivé fréquemment; & enfin comment auroient-ils pénétré jusqu'au Pérou? Peut-être en traversant ce continent immense, baigné par le fleuve des Amazones, que jamais les Européens n'ont osé découvrir par terre? Ou auroient-ils passé l'Isthme de Darien, & pris la même route que Valboa, sans pourtant laisser le moindre vestige de leurs conquêtes, ni de leurs Colonies sur les bords Orientaux du Nouveau-Monde? On voit bien que rien de tout cela ne sauroit entrer dans l'esprit de qui que ce soit.

Si l'on vouloit juger par la ressemblance de l'architecture & des statues, on pourroit croire que ce seroit un ouvrage des anciens Perses, cet ouvrage Péruvien ayant beaucoup de rapport avec le Tchilminar, ou les ruines de Persépolis, dont quelques Perses croient les bâtimens construits avant le déluge & qui du moins sont d'une très-grande antiquité: ce n'est pas que je sois assez insensé pour croire que des Perses soient venus au Pérou, & soient les Auteurs de ces monumens: on n'en sauroit donner aucune raison tant soit peu vraisemblable, mais je crois que ces ouvrages Péruviens peuvent être à-peu-près de la même antiquité que ceux de Tchilminar; que ne ressemblant, ni à ceux de l'Egypte, ni à ceux de la Chine ou du Japon, on ne peut supposer qu'une Colonie de l'ancien Monde ait pénétré alors dans ces pays, quoiqu'on ne se fasse aucune peine de trouver assez d'Egyptiens pour la construction des 20000 villes de leur pays, pour peupler presque toute l'Afrique & selon quelques-uns, encore la Chine; il me semble encore que la raison étant de tout pays & la même par tout pays, il est probable que quelques siècles après que les anciens eurent été établis au Pérou, le repos, l'aisance, & l'activité de l'esprit humain, auront fait naître chez eux la plupart des arts, ceux même qui servent au luxe; & que toutes ces circonstances y auront eu le même effet que chez les autres peuples qui se sont signalés par des monumens si admirables & si solides, que plusieurs subsistent encore de nos jours.

Si pourtant on préfère l'opinion qui attribue ces édifices à des étrangers, je ne m'y opposerai pas. Alors ne pourroit-on pas supposer que ceux qui les ont construits ont été de la même race, origine & nation, que les Yncas?

Je proposerai donc ma conjecture sur l'origine des uns & des autres.

Nous avons fait voir combien il est probable qu'avant le déluge, la Chine & le Japon ont été contigus au Nouveau-Monde, d'un côté par le Nord & particulièrement le Kamtschatka, & de l'autre par ces divers Archipels des Indes, où il ne doit pas y avoir eu un si grand nombre d'Isles isolées depuis la formation du globe: si elles avoient ainsi existé de tout temps, comment les bêtes carnassières & les reptiles vénimeux y auroient-ils été transportés, si la terre ne les y a pas produits lors de la création? On n'a qu'à jeter les yeux sur les cartes, ou sur un globe, pour être convaincu que depuis la Chine jusques

vers le Chili, & la terre des Patagons, il y a un espace de plusieurs mille lieues, qui a du faire un seul continent ou du moins n'avoir que de petits détroits aisés à passer. Il est même naturel de penser que la plus grande partie des Colonies auront préféré cette route à celle qu'on leur assigne, supposons par exemple entre le 40 à 50°. degré & le Pole Arctique.

Plusieurs Auteurs ont soupçonné que les Yncas étoient d'origine Chinoise; s'ils ont raison d'un côté, ils auront tort d'un autre, vu que la ressemblance est trop petite entre les Yncas & les Chinois qui ont vécu quelques siècles après le déluge, & que le trajet de la Chine au Pérou dans le 10. ou 11. siècle de l'Ere Chrétienne étoit impossible; mais la conformité est bien plus forte dans notre système.

En effet 1°. La multiplication des hommes étoit infiniment plus grande avant le déluge qu'après. Elle diminua de beaucoup lorsque l'âge des Patriarches fut abrégé, & leur vigueur diminuée en même proportion, suivant toutes les apparences. On en doit conclure que tous les pays du monde doivent avoir été remplis d'habitans avant le déluge.

2°. Suivant la Chronologie des Chinois, comparée à celle du texte Hébreu, Fohi a régné 600 ans avant le déluge.

3°. Fohi a du être un homme de grand génie & aidé de plusieurs autres qui n'étoient pas entièrement barbares.

4°. Ce peuple n'étoit pas non plus entièrement sauvage & d'une barbarie excessive, quoiqu'il ne fût pas policé.

5°. Je fais d'autant plus fondé à faire cette supposition, que, depuis la mort d'Abel où je fixe l'époque de leur séparation, jusqu'au regne de Fohi, il s'est écoulé plus de 900 ans, & que le trajet depuis la Syrie ou l'Assyrie, n'étoit pas immense, mais qu'en leur donnant un siècle ou un siècle & demi de séjour à chaque entrepôt, ils ont pu voir neuf siècles, ou six au moins, avant d'arriver à la Province de Xensu où Fohi fixa son premier établissement, & que par conséquent, ils avoient le temps d'inventer les arts les plus nécessaires.

6°. Il est prouvé qu'ils l'ont fait, soit par ce qui est rapporté des générations & des descendans de Puan-ku jusqu'à Fohi, soit parce qu'ils avoient, avant Fohi, l'usage des cordelettes pour conserver la mémoire des faits & actions qui s'étoient passées jusqu'au regne de celui-ci. Ce qui dénote une nation qui a commencé depuis longtemps à sortir peu-à-peu de sa barbarie.

7°. Il y a donc apparence que Fohi ne rassembla qu'une partie de ses troupes & de ces Colonies qui arriverent à la Chine, & que d'autres, sous des chefs ingénieux & habiles, ont passé plus avant au Midi, & ont peuplé toutes les Terres Australes dans lesquelles, après que ces terres furent séparées de l'Asie par le déluge & devenues presque inaccessibles pendant un grand nombre de siècles, ils ont conservé en partie leurs anciens usages, & en partie ont inventé plusieurs arts qu'ils ont même perfectionnés, comme il est arrivé chez divers peuples de l'ancien continent.

8°. Quoique ceux, qui abordent les côtes desdites Terres Australes, assurent qu'ils n'y trouvent que des sauvages, non seulement cela ne prouve rien contre la généralité des habitans: pas plus que si de ce qu'autrefois les Thraces, les Bretons, les Germains, les peuples du Nord de l'Europe, &c. étoient plus ou

moins barbares, ou de ce que la plupart des habitans des côtes de l'Afrique & de l'Asie l'ont été & le sont encore en partie, on vouloit conclurre que la Grèce, l'Italie, l'Egypte, l'Abyssinie, l'Assyrie, la Perse, &c. &c. étoient aussi habitées par des barbares. D'ailleurs, on a aussi découvert des nations policées dans quelques parties des Terres Australes, comme je vais le prouver.

9°. En 1505. le Sr. Binet Paulmier de Gonnevillè y aborda; y trouva des hommes doux, sociables & civilisés; amena avec lui en France le fils d'un de leurs rois, & n'y pouvant retourner, il fit ce jeune homme son gendre & son héritier (1).

Pierre-Fernand de Quiros découvrit en 1606 la terre connue sous son nom, plus que sous celui de Terre du St. Esprit, qu'il lui avoit donnée.

Il prit avec lui un jeune homme de ce pays qui apprit la langue Espagnole, il vécut encore quatre ans. Il raconta que les habitans avoient toutes fortes d'ustensiles, qu'ils labouroient les champs, plantoient des jardins, &c. enfin il fit une ample relation de leurs loix & coutumes qui montrèrent que ces peuples étoient civilisés. Ce qui est conforme à la relation des trois vaisseaux envoyés par la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales (2) sur un mémoire dressé par Mr. Pury. (3) Ces vaisseaux n'aborderent pas au continent des Terres Australes, quoiqu'elles fussent à leur portée & à leur vue, se trouvant trop affoiblis par un si long voyage, pour oser s'arrêter, mais ils prirent terre dans quelques Isles, où ils trouverent des peuples civilisés. A l'Isle de Pâques, par exemple, à 18. 30'. de latitude & 339. de longitude, ils en trouverent qui adoroient le soleil levant, qui avoient des idoles (peut-être que l'équipage le crut, faute d'entendre la langue) en forme d'hommes, sculptées en pierre, ils cultivoient & ensemençoient les champs; les femmes avoient des habits d'une étoffe dont la matiere étoit douce comme de la soie; leur Conseil souverain étoit composé des anciens, &c.

A la hauteur de 12 degrés de latitude méridionale en navigeant vers la Nouvelle-Bretagne, les mêmes vaisseaux trouverent trois Isles dont les habitans différoient peu des Européens; les femmes en étoient aussi blanches, les hommes un peu moins & comme hâtés par le soleil, fort civils, sociables, avec des habits d'une espèce de soie. Ils n'avoient absolument rien de sauvage dans leurs manieres, & ils marquoient un grand regret du départ de ces vaisseaux.

J'ajouterai en passant que dans l'Isle de Pâques il y avoit des habitans de quatre couleurs, des blancs, des noirs, des bruns & des rouges, ceux dont nous venons de parler sont blancs, ceux des Terres Australes que Schoutens a vus étoient aussi de diverses couleurs; à Madre de Dios, à l'extrémité Orientale de la Nouvelle-Guinée, les hommes sont blancs; dans la Nouvelle-Bretagne au cinquième degré, ils sont jaunes comme les métis; dans l'Archipel, que l'équipage de ces vaisseaux nomma les mille Isles, proche Moa-Arimoa, &c. les habitans sont petits & ressemblans entièrement aux Negres; à Macassar, qui

(1) Charlevoix Histoire du Canada, du Nouveau-Monde, & autres Relations.

(2) Histoire des Indes Orientales en Hollandois.

(3) Mr. Pury étoit un Suisse de nation qui s'est à la fin établi dans la Nouvelle-Géorgie, où il a bâti une ville nommée Purisbourg.

en est peu éloigné, les hommes sont grands, bien faits & jaunes, ce qui prouve que le climat ne peut que hâler la peau des blancs & que leur couleur primitive se soutient également malgré la proximité & l'éloignement du soleil. La bat dans sa relation de l'Afrique Occidentale (4) l'affaire positivement, & n'en peut soupçonner seulement la raison, par le préjugé ordinaire que tout le genre humain a péri dans le déluge.

10°. Que penserons-nous en particulier de l'usage des cordelettes ou Quipu que les Espagnols, nomment Quippos, que nous trouvons en usage chez les seuls Péruviens, sans que l'on en trouve aucun vestige dans tout le reste de l'Ancien-Monde à l'exception de ce que l'on fait par l'histoire ancienne des Chinois qui pourtant ont ignoré parfaitement l'existence du Pérou? cette conformité n'est pas la seule qu'on remarque entre les anciens Chinois & les Yncas; celle de l'adoration respectueuse de Pachacamac chez les derniers, & du Tien chez les premiers, est pour le moins aussi frappante.

C H A P I T R E V I I I .

Religion des Péruviens & leur gouvernement.

Pachacamac étant composé de *Pacha* le Monde, & de *Camac* participe du mot *Camar*, *animer*, veut dire celui qui est à l'univers ce que l'ame est au corps (1). On voit par le culte que les Péruviens lui rendoient, suivant l'Auteur cité, qu'ils entendoient par ce mot le Créateur du Monde. Atahuallpa, nommé par les Espagnols Atabalipa, disoit que Pachacamac avoit tiré ce grand Monde du néant. Tel est le Tien ou Ciel des Chinois. Il est vrai qu'on a accusé ceux-ci d'être idolâtres & d'avoir une idée grossière & matérielle de Dieu; il faut donc aussi nous croire coupables d'idolâtrie, lorsque nous disons *s'il plaît au ciel, le ciel m'en préserve, le ciel me soit propice*, &c. Personne ne doute pourtant que, par ces expressions, nous ne voulions dire le Dieu qui habite le ciel; aussi les Chinois se servent fort souvent du mot *Xam-ti*, par lequel ils entendent le souverain Gouverneur du ciel & de la terre; c'est donc à tort qu'on les accuse d'être ou Athées, ou idolâtres. Il en est de même des Péruviens, & c'étoit une calomnie des plus atroces de dire qu'ils adoroient le Diable, sous le nom de Pachacamac, & que de-là on ait pris la raison de l'accusation contre les deux peuples, qu'ils n'avoient point de nom pour désigner Dieu. Ne pourroit-on pas retorquer cet argument contre nous & dire que *Deus*, *Dieu* & *Gott* chez les Allemands, ne signifient point ce que nous entendons par le mot de Dieu, c'est nous qui sommes Athées, en quoi on ne se tromperoit guère, si les payens en jugeoient par les actions de la plupart de ceux qui se nomment Chrétiens. Le nom de Créateur même ne suffiroit pas; puisqu'on n'approuve point celui de Pachacamac & de Xamti. Nous ferons voir que le nom de *Deus* en Latin, dont on a fait celui de *Dieu* en François, est pris de *Zeus* le nom de Jupiter, Divinité moins connue par ses actions ver-

(4) Tom. II. p. 254.

(1) La Vega p. 60.

ueu ses que par celles d'un scélérat débauché à l'excès, ou de *Sid.* Laquelle des deux accusations sera donc mieux fondée? Il suffit pour les uns & pour les autres, qu'ainsi que les Chinois & les Péruviens, nous adorions sous ces divers noms le seul Etre suprême, invisible, Créateur & Conservateur de l'univers.

Il est vrai qu'il y a eu un temple élevé à l'honneur de Pachacamac dans le Pérou & un à celui de Xam-ti à la Chine, & que le premier même fut déshonoré par quantité de figures d'animaux qu'on y adoroit en même temps; mais qu'on observe que c'étoit chez les Yuncas, avant que les Yncas eussent subjugué leur Roi Cuys-mancu. Les Yuncas ayant entendu parler de Pachacamac, & la raison leur faisant comprendre qu'un Etre invisible & suprême devoit mériter leurs principales adorations, ils lui érigerent un Temple & firent un mélange affreux du vrai & ancien culte naturel, & de l'Idolâtrie qui regnoit auparavant chez eux; tout comme les Samaritains & les Athéniens adoroient les fausses Divinités du Paganisme & éleverent pourtant un Autel au Dieu inconnu, que S. Paul leur fit connoître. Aussi dès que l'Ynca Pachacutec eut soumis ces Yuncas, le principal Article du Traité de paix fut qu'ils abattroient toutes les Idoles du Temple de Pachacamac „ parce qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il y „ en eût dans son temple de moins majestueuses que lui, qui étoit le souverain „ Créateur de l'univers, & qu'à l'avenir ils ne lui dresseroient aucune statue „ & se contenteroient de l'adorer en leur cœur; puisqu'aussi bien n'étant pas „ visible, comme le soleil, ils ne pouvoient pas savoir sous quelle figure il le „ falloit représenter” (2).

Quelle pureté de religion pour des payens, lorsqu'on ne se fait pas de la peine de représenter Dieu sous quelque figure chez un grand nombre de Chrétiens! On dira que les Péruviens ont pourtant adoré le soleil; cela est vrai, mais outre que pour des hommes qui étoient privés de la Révélation, il n'est aucune idolâtrie plus excusable que le culte qu'on rend à cet Astre si brillant & si merveilleux, dont les influences sont regardées par les Chrétiens même comme les causes secondes de toute notre vie & de ce qui sert à la conserver, on sera convaincu par tout ce que notre Auteur en rapporte, qu'il y avoit une différence totale entre la vénération qu'ils témoignoit pour le soleil, & les adorations suprêmes qu'ils rendoient à Pachacamac; chez des peuples grossiers, disons même chez les peuples civilisés, ces adorations subalternes ne sont que trop souvent à l'excès, mais ceux qui ont plus de pénétration en feront toujours la distinction. Écoutons ce que notre Auteur dit de l'Ynca Tupac-Yupanqui.

Il avoit accoutumé de dire; „ plusieurs croient que le soleil est vivant, & „ qu'il est le Créateur de tout ce que l'on voit dans le monde, mais il me sem- „ ble que celui qui fait quelque chose y doit être présent nécessairement. Or „ plusieurs choses se font en l'absence du soleil, donc il ne les fait pas toutes. „ On peut conclure qu'il n'a pas de vie de ce qu'il ne cesse de faire sa course „ au ciel sans se lasser jamais, au lieu qu'il se lasseroit, (*un Etre matériel*) „ comme nous, s'il étoit vivant. S'il avoit une pleine liberté, il visiteroit as- „ surément quelque partie du ciel où il ne va jamais. L'on peut donc bien di- „ re qu'il en est de même de lui comme d'un animal qu'on a mis à l'attache, „ qui fait toujours le même tour, comme une fleche décochée qui ne va qu'au

(2) *Ibid.* p. 340.

„ lieu où l'archer la garde, sans qu'il lui soit possible d'y aller de son propre mouvement" (3). Le grand Huayna-Capac raisonnoit de même (4).

On voit par ces paroles remarquables, quelle opinion les Yncas avoient de cet Astre, que le peuple grossier regardoit comme l'Auteur de son origine, & si l'on doit être surpris que de pareils génies aient gouverné leur Empire avec une sagesse extraordinaire, en faisant régner parmi leurs sujets toutes les vertus morales, sans se proposer d'autre but que leur bonheur. On ne trouvera rien de semblable, je ne dirai pas chez les Grecs & les Romains, mais chez les Chrétiens, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant l'Auteur cité, & les Espagnols même qui, pour l'ordinaire, ont pris à tâche d'obscurcir leurs actions glorieuses, afin de pallier la cruauté dont ils ont usé à leur égard, & de cacher la différence extrême entre le bonheur dont les Péruviens jouissoient sous leurs Yncas, & la misère, la barbarie même dans laquelle ils croupissent depuis la conquête des Espagnols.

Si donc les Yncas jusqu'à Tupac Yupanqui n'ont pas voulu qu'on construisît un temple à Pachacamac, afin d'en éloigner toute idée matérielle & que la même chose se trouve chez les plus anciens Chinois; si Hoam-ti a été le premier qui ait élevé un temple à Xam-ti, & qu'auparavant Fohi & Xin-num lui aient sacrifié à découvert en plein air; si encore ensuite & jusqu'à nos jours ils lui ont toujours rendu un culte comme à un Etre suprême, invisible, sans statues, ni idoles; si les cordelettes ou Quippos dont les Chinois se sont servis avant Fohi & qui étoient en usage chez les Péruviens sous les Yncas, nous ont fait conjecturer que ceux-ci devoient être de la même origine que les Chinois & s'en être séparés dans le temps que Fohi s'établissoit dans le Xens; ce rapport entre leur religion & le culte qu'ils rendoient au souverain Etre sous les noms de Xam-ti & de Pachacamac, semble encore confirmer de nouveau cette conjecture, soit sur leur origine, soit sur le temps auquel ils se sont séparés.

La différence des langues ne peut fournir aucune raison contre cette opinion, si on réfléchit

1°. Que depuis cette séparation jusqu'à l'entrée des Yncas dans le Pérou, il s'est passé plus de 4000 ans, & que dans un tel espace de temps la langue a pu être changée du tout au tout, suivant l'axiôme que nous avons établi; qu'alors il ne falloit qu'environ 300 caractères aux Chinois pour exprimer toutes leurs idées, quoique celles sur la Divinité aient pu être conservées comme elles l'ont été aussi chez les Chinois.

2°. Nous voyons les traces & les preuves de ces changemens de la langue dans la même histoire du Pérou: les peuples presque innombrables, que les Yncas ont soumis à leur Empire dans une étendue de pays de plus de 1000 lieues en longueur, avoient tous des langues particulières, & ce ne fut que par les soins paternels & la politique la plus saine des Yncas, que la langue de Cuzco a été rendue universelle dans tout le Pérou. Aussi les Espagnols, qui sembloient avoir pris à cœur de détruire tout ce que les Yncas y avoient introduit d'utile, ont si bien fait que cette langue est presque perdue chez les Péruviens en général & qu'on ne connoît déjà plus rien depuis 200 ans, comme notre Auteur l'assure, de la langue particulière des Yncas.

Qu'on

(3) P. 433.

(4) P. 488.

Qu'on me permette encore une petite digression à cette occasion. Si je compare le gouvernement inimitable des Yncas avec celui des Espagnols, je ne fais si les Péruviens y ont plutôt perdu que gagné par rapport même à leur salut éternel.

Ces peuples suivoient sous les Yncas la loi naturelle dans toute sa pureté, & telle qu'on pouvoit la demander en toute rigueur, pourquoi? parce que les Yncas n'avoient rien tant à cœur, que d'inculquer au lit de la mort à leurs successeurs qu'ils devoient se montrer véritables fils du Soleil; l'imiter dans ses bienfaits envers tout le genre-humain; chercher uniquement le bonheur de leurs sujets & même des barbares leurs voisins; tous leurs Successeurs se gravoyent si profondément cette maxime dans le cœur qu'ils agissoient en conséquence pendant leur vie. Qu'en arriva-t-il? d'un côté, quantité de nations se fournirent à leur empire de plein gré, pour participer aux avantages dont jouissoient les sujets des Yncas; d'autres plus farouches, plus opiniâtres & remplis d'une fausse idée de liberté, se défendirent jusqu'à ce que forcés plutôt par les vertus sociables & l'humanité des Yncas, que par leurs armées, ils furent obligés d'avouer qu'il falloit que ces Monarques fussent véritablement fils du Soleil, vû leur clémence, leur humanité & leurs vertus bienfaisantes, dont tout le genre humain ressentoit les heureux effets; cette reconnoissance gravée au fond du cœur & les exemples que ces Yncas leur donnoient de toutes les vertus, les rendirent vertueux eux-mêmes, de sorte qu'on n'eut gueres besoin d'exécuter les loix qui ordonnoient les supplices des criminels, auxquels on faisoit grace très-rarement.

Au contraire les Espagnols non-seulement ont défiguré & laissé périr la langue générale par laquelle tous ces différens peuples furent liés entr'eux comme des freres, & vécurent ainsi dans une union admirable, mais au lieu de suivre la maxime des Yncas, ou plutôt celle de l'Évangile, & comme Jésus-Christ nous l'ordonne, de faire du bien à tout le monde à l'exemple de Dieu qui fait luire le soleil sur les bons & sur les méchans, & de faire connoître par nos actions que nous sommes les enfans de Dieu, ce qui auroit rendu les Péruviens aussi zelés pour le Christianisme, qu'ils l'étoient pour le culte & les mœurs que les Yncas leur enseignoient; à-présent ils sont forcés par la très-sainte Inquisition de se dire Chrétiens & sont dans le cœur des idolâtres pires qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils n'ont jamais fait une profession sincere du Christianisme, ils ont abandonné le culte du Pachacamac ou du Dieu suprême & invisible, & se sont livrés en secret à l'Idolatrie grossiere des naturels du pays. Sur qui retomberont tous ces péchés, sinon sur ces perversificateurs, qui sous l'ombre de leur prêcher l'Évangile, les ont perdus de corps & d'ame?

3°. Il n'est pas bien sûr qu'il n'y ait aucune ressemblance entre la langue Chinoise ou du moins entre une espece de langue Malaye usitée dans les Isles du Sud des Indes Orientales, & celle des Péruviens. Je ne connois ni la première, ni la seconde, ni la troisième de ces langues, aussi peu que mes Lecteurs; cependant j'ai été frappé de voir un certain génie entre ces deux dernières, & une analogie entre la dite Malaye & la Péruvienne. J'ai trouvé dans celle-ci les mots de Titicaca, Macaca, Cacaca, Coracora & autres à syl-

labes doublées & triplées, ce qui est fort commun dans les sardites Isles, comme on peut s'en convaincre en lisant les relations de ces pays, principalement l'histoire de Valentin; cependant je ne décide rien, laissant ces recherches à de plus savans que moi.

Il faut encore considérer que les Yncas se servoient d'une langue toute particulière, & qui n'étoit entendue de qui que ce fût du reste de la nation, & comme, après la conquête du Pérou par les Espagnols, le peu de la race des Yncas qui avoit échappé au fer meurtrier d'Atahualpa a été, ou exterminé par les conquérans, ou réduit à la misère, il ne faut pas être surpris si cette langue a été déjà perdue du temps de Garcillafco de la Vega, quoiqu'il fût par sa mere du sang des Yncas & né au commencement de la conquête. Ainsi nous ignorons si dans leur langue nous n'aurions pas trouvé des vestiges de l'ancienne langue Chinoise. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on manque de certitude, il est permis de conjecturer, pourvu que la vraisemblance ne soit pas choquée.

C H A P I T R E IX.

D'où étoit venu l'Ynca Manco-Capac qui a fondé le Royaume du Pérou.

Le premier Ynca Manco-Capac vint-il directement des Terres Australes, ou descendoit-il des hommes qui en étoient venus antérieurement?

Voilà une question mal-aisée à résoudre? Il y a des raisons pour & contre.

Si l'on considère que les peuples, qu'il trouva dans la contrée où il fonda Cuzco, étoient de la plus grande barbarie & que la plupart de leurs voisins n'étoient guere moins sauvages; qu'au contraire cet Ynca étoit un génie sublime, auquel la plupart des Arts étoient connus & qui connoissoit au plus haut degré la science la plus difficile, je veux dire celle du gouvernement, on en doit conclure qu'il étoit venu directement des Terres Australes, où, comme il est prouvé, les habillemens, plusieurs ustensiles, l'art de labourer & de semer la Terre, bref, une vie humaine & civilisée, ne sont pas des choses inconnues. Mais lorsqu'on considère aussi que ces Terres sont encore dans un certain éloignement du Pérou, vers le Sud-Ouest; que nous ne voyons aucune trace d'où on puisse seulement supposer que les Yncas aient jamais eu la moindre notion de l'art de la Navigation, que même on assure que l'Ynca Yupanqui fut le premier qui vit la mer du Sud; qu'en effet les Yncas se sont étendus fort loin au Nord & au Sud avant d'approcher les côtes de la mer; que le lac de Titicaca où Manco-Capac apparut la première fois, à ce qu'il disoit, en est fort éloigné, que la mer située à l'Ouest de ce lac est bordée de grandes montagnes, on sera porté à croire que ce premier Ynca vint de quelque endroit de la Terre ferme & même d'un endroit peu éloigné du lac Titicaca. On ne connoît pas l'intérieur du pays arrosé par le grand fleuve des Amazones & des rivières qui s'y jettent; on a pourtant des relations & des traditions, qu'il y a aussi des nations plus civilisées les unes que les autres (1). Nous voyons en ou-

(1) Nous avons vu ci-dessus à l'occasion de l'Ynca Yupanqui, qu'il avoit pu pénétrer vers le lac Parime, & que les des anciens habitans du Mexique, qu'ils ont vu des Yncas pourroient descendre de cette Colonie.

tre dans l'histoire de la Vega que Hancohuallu, Roi des Chancas, étoit un Prince d'un grand courage, magnanime & sage; que ne pouvant supporter la qualité de vassal qu'il avoit été obligé par les armes des Yncas d'accepter en échange de celle de Roi Souverain, & que ne voulant pas se rendre coupable de rébellion & d'ingratitude envers son Souverain, il prit le parti d'abandonner son pays avec la plus grande partie de ses sujets & de se retirer dans une contrée du même pays immense, au-delà des montagnes des Antis, que nous nommons Andes. Nous voyons dans la même histoire d'autres Rois & d'autres peuples civilisés, quoique fort inférieurs aux Yncas & à leurs sujets. Il y a donc apparence que quelques génies sublimes, peu contents de leur sort ou peut-être suspects, à cause de leurs qualités, au Souverain de leur pays, prirent le parti de s'expatrier eux-mêmes & de s'établir au pays de Cuzco où ils fondèrent un royaume comme l'histoire nous l'apprend.

On objectera qu'il n'y a que Manco-Capac & la Coya-Mama-Oello Huaco sa femme & sa sœur, qui aient fondé le royaume de Cuzco, nommé ensuite par les Européens en général Pérou, & qu'il n'est pas croyable que deux personnes seules eussent traversé tant de pays & imaginé, encore moins exécuté, une pareille entreprise.

Je réponds qu'en effet cela est incroyable, aussi je ne crois pas qu'ils soient venus de fort loin, au moins d'une traite. On voit bien d'ailleurs que cette histoire a été embellie par les Yncas, afin de s'attirer une plus grande admiration & de fortifier la croyance où l'on étoit qu'ils descendoient directement du Soleil; plusieurs Législateurs ayant supposé des missions divines, quoiqu'ils ne fussent pas autorisés comme Moïse l'étoit, & ayant forgé des merveilles où il n'y en avoit point: témoin l'Imposteur Mahomet.

Les Péruviens au Midi de Cuzco assurent qu'après un déluge, un homme apparut dans la contrée de Tiahuacanu, qui partagea la terre en quatre parties, entre quatre hommes, dont l'un fut Manco-Capac, qui eut la partie Septentrionale; Colla celle du Midi, Toccay celle de l'Orient, & Pinahua celle de l'Occident.

Disons à cette occasion, que nos Européens partisans du déluge universel & qui regardent ce fait comme un article de foi, aussi authentique que le Mystère de l'Incarnation, le plus grand, le plus sublime de notre Sainte Religion, expliquent ce déluge par le déluge de Noé, sans songer, que les Indiens ne parlent pas d'un déluge dans lequel tout le genre humain ait péri, & qu'ainsi cette preuve seroit contr'eux, que cette inondation étoit arrivée dans le Pérou & non dans l'Arménie, que cet homme a divisé la terre entre quatre & non entre trois hommes; que ce n'étoit même que le Pérou qui fut ainsi partagé; & enfin que Manco-Capac a été un de ces premiers hommes après ce déluge qui a vécu 400 & non près de 4000 ans avant l'arrivée des Espagnols.

À l'Orient & au Sud de Cuzco on dit que ces quatre hommes & leurs quatre femmes sortirent par trois fenêtres ou trous de certains rochers peu éloignés de la ville, & ces fenêtres furent ensuite fort en vénération & ornées d'or; on enrichit même de pierres précieuses celle du milieu, par où ils devoient être sortis; que Manco-Capac fixa sa demeure à Cuzco qu'il avoit fon-

dée, & qu'il subjuga les peuples des environs. Ils nomment les autres freres Ayar-Cachi, Ayar-Uchu, & Ayar-Sauca.

Les deux histoires, quoiqu'elles different un peu dans les circonstances, prouvent que malgré le soin que les Yncas prenoient de faire croire le merveilleux de leur origine, & qu'il n'y avoit que Manco-Capac & sa femme qui vinssent dans ces contrées, ils n'ont pu empêcher que la tradition de plusieurs soi-disant freres ne se soit conservée en partie; qu'ils doivent y être arrivés par terre soit depuis ces rochers & de l'intérieur du pays, soit depuis le lac de Titi-caca, qui en est éloigné au moins de 50 lieues, quant à son extrémité la plus Septentrionale; & la plus Méridionale l'est encore d'environ 30 lieues de plus; qu'ainsi dans ces temps de barbarie, & lorsque les sauvages, que Manco-Capac civilisa, avoient d'autres nations voisines seulement à quatre ou cinq lieues de chez eux, rien de plus facile à ce fondateur du puissant empire du Pérou, que de leur cacher son origine.

Cependant ce qui me décide en faveur de l'opinion qu'il est venu de l'intérieur des terres, quoiqu'originaire d'une nation sortie des Terres Australes, c'est la relation de l'origine & des mœurs des Natchez, que M^r. le Page Du Praz nous a donnée tout récemment. On y voit l'adoration du Soleil chez ces peuples; que leurs chefs se nomment soleils & qu'ils s'en disent issus; qu'ils assurent eux-mêmes n'être pas des hommes rouges, c'est-à-dire de la même nation que les autres qu'on trouve dans le Canada & dans la Louisiane; qu'ils ont habité, autant que M^r. Du Praz l'a pu comprendre, dans une partie du Mexique & que leur nation a été si nombreuse que le grand Soleil étoit souvent 5 à 6 années avant que d'apprendre des nouvelles de ceux qui en étoient les plus éloignés.

Notre Auteur conjecture sur ce fondement qu'ils sont d'origine Phénicienne à cause du culte du feu & parce qu'ils se disoient être venus originellement de l'Orient. Mais

1°. Ils ne disent point qu'ils y soient venus par mer: circonstance que la tradition auroit pu tout aussi bien conserver que le reste.

2°. Ce culte du feu est contredit par un autre Auteur qui n'en veut rien savoir (2).

3°. Si les Phéniciens, dont peut-être quelques-uns ont pu rester dans ce pays; abandonnés par leurs compatriotes, avoient été les peres d'un peuple aussi nombreux, il seroit incompréhensible que de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leurs arts, il ne leur fût resté que le culte du feu & qu'ils n'y eussent pas apporté du moins celui d'Hercule, leur plus grand Dieu de toute ancienneté, d'origine Phénicienne, & nommé Haro-Kel.

4°. Les Natchez, en disant qu'ils sont venus de l'Orient, ne parlent pas de leur dernière migration, puisqu'alors ils se sont réfugiés depuis le Mexique sur le bord Oriental du Mississipi, mais ils veulent parler de leur migration précédente. Or il est facile de comprendre, que l'Amérique ayant été plus peuplée depuis les Terres Australes, selon mon opinion, que depuis le Nord de l'Asie, & que toute l'Amérique l'ayant été avant le déluge, une partie de ces premières Colonies a pu pénétrer par l'Isthme de Darien aussi avant cette époque;

(2) Du Mont Description de la Louisiane.

d'autant plus que, suivant les apparences, l'Amérique ayant aussi du souffrir du grand déluge sous Noé, cet Isthme a pu être joint aux grandes Isles, qui n'en sont guere éloignées, comme Cuba, St. Domingue, la Jamaïque, &c; & que ce ne fut que par ce déluge qu'il a été si fort rétréci; si donc, selon les preuves, que nous en avons fournies, toute l'Amérique a été peuplée avant le déluge, ces peuples pouvoient avoir habité à-peu-près les mêmes pays où ils se trouvent à-présent ou une partie de l'Atlantide, qui tous sont situés à l'Orient du Mexique, & de-là être revenus vers le Sud-Est sur les rives du Mississipi, comme nous l'avons-remarqué à l'occasion des anciens Mexicains.

5°. J'observe qu'ils ne sont pas des hommes rouges comme la plus grande partie des habitans de l'Amérique Septentrionale, & qui, selon mes conjectures, peuvent descendre des Colonies qui s'y sont rendues par le Nord depuis l'Asie; par conséquent il ne sera pas surprenant que deux peuples dont l'un tire son origine des Terres Australes & l'autre du Nord de l'Asie, ne se ressemblent guere.

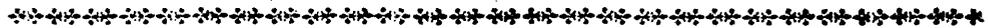
Je crois qu'il ne sera pas ici hors de sa place, d'expliquer un fait, qui pourroit former une objection tirée de ces hommes rouges Américains sans barbe, & sans poil, dont l'origine n'a pas donné moins de torture à l'esprit des Savans, que celle des Negres. Mais M. Du Praz & d'autres voyageurs levent tout doute, en assurant qu'ils ont coutume ou de l'arracher ou de l'empêcher de venir au moyen de certaines herbes. Si donc cette coutume est ancienne, il ne faut pas être surpris s'il naît parmi ces peuples des enfans entièrement sans poil. On a des exemples, que des enfans ont eu les mêmes défauts que leur pere ou leur mere. La même chose peut arriver ici, enforte que le peu de poil qui leur vient encore, peut être arraché facilement. J'ai vu moi-même un savant de mes amis, qui depuis sa jeunesse avoit pris l'habitude de s'arracher la barbe; aussi n'en n'avoit-il point; voilà donc tout le mystere développé par l'observation de M. Du Praz.

Pour ce qui est de leur rougeur, il ne faut pas se les figurer comme teints en écarlate; un hâle perpétué de génération en génération chez un peuple sauvage, qui court les bois & se nourrit de la chasse, produiroit le même effet chez nos François & même chez les peuples du Nord, dont la peau est naturellement de la plus grande blancheur. Et l'on fait que les Lapons, les Groenlandois, les Samoiedes, qui vivent à la sauvage, sont plus bruns que les Américains même. Revenons à la conclusion de notre raisonnement sur les Soleils ou chefs des Natchez; on voit donc qu'en se disant issus du Soleil, ils ont quelque conformité avec les Yncas & même avec plusieurs peuples Orientaux. Les Empereurs de la Chine prenoient le titre de fils du Soleil, ceux de l'Isle de Ceylan se nomment Tschuria-Rolet-Turascha, ou issus du Soleil, &c. Il seroit donc très possible qu'il y eût eu ou qu'on trouvât encore dans ce vaste continent de l'Amérique Méridionale, dans le voisinage du Pérou au-delà des Andes, quelque nation qui eût le même culte & les mêmes mœurs, qui fût ou qui eût été entièrement civilisée, & que Manco-Capac avec quelques-uns de cette nation eût formé l'entreprise de chercher un peuple sur lequel il pût établir une domination stable, en usant de la voie de la persuasion, en lui faisant

voir les avantages réels qu'ils percevroient d'une pareille maniere de vivre, ce qu'il a exécuté, comme on le voit par l'histoire.

Seroit-il impossible que Manco-Capac descendit de la même nation qui avoit déjà habité ce pays, & des Rois, ou Monarques, qui avoient exécuté ces merveilleux bâtimens & ces statues dont nous avons parlé? Que ses ancêtres en ayant été chassés par la guerre, lui en qualité de descendant auroit souhaité de rentrer en possession de ces pays, que d'un côté ne trouvant pas à propos de se déclarer pour descendant de ceux dont il devoit croire ces peuples ennemis, & d'autre côté ne trouvant pas son compte avec la nation qui habitoit cette contrée, il se soit rendu chez ceux qui habitoient les environs de Cuzco & y ait réussi?

Ce ne sont-là que des conjectures, mais elles ont un certain degré de probabilité.



C H A P I T R E X.

Origine des Mexicains.

Venons à-présent aux Mexicains dont l'origine n'a pas la moindre conformité avec celle des Yncas.

Nous avons vu ci-dessus, que les sept dernières nations qui sont entrées dans le Mexique, ont été nommées d'un commun nom *Navatlacas*; qu'elles sont toutes venues depuis le nouveau Mexique, ou peut-être de plus loin; que ceux de la première nation, les Suchimicos, sont sortis de leur pays environ l'an 820 de l'Ere Chrétienne; qu'ils ont erré pendant 80. ans, de sorte qu'ils ne sont entrés dans le Mexique que l'an 902; & que la dernière nation, celle qui a donné son nom au Mexique, n'y arriva qu'environ 100 ans avant l'arrivée des Espagnols.

Nous voyons que les sept nations, surtout la dernière, étoient civilisées & ne ressembloient en rien aux sauvages Chichimecas, anciens habitans du pays qu'elles subjuguèrent. Ces Mexicains avoient leurs Dieux, dont le principal étoit Vizlipuzli, outre Queza'coatl & plusieurs autres; leur langue n'avoit aucune ressemblance avec celle des autres peuples; les *x*, *z*, *t* & *l* étoient répétés à tout moment dans la plupart des mots; surtout les lettres & syllabes, *tl*, *tli*, *huil*, &c. s'y trouvoient très-souvent (1). Leur écriture étoit encore très-différente de celle des autres peuples. Il paroît donc que ces nations, n'avoient eu aucune communication avec d'autres quelconques; ce n'étoient ni des lettres comme chez les Européens & les Asiatiques; ni des Hiéroglyphes comme chez les Egyptiens; ni des figures arbitraires comme chez les Chinois; ni des

(1) Comme plusieurs grandes Dignités *Atlacabecacatl*, *Tlacacacatl*, *Esuabucacatl*, *Tlillacacatl*, un pays *Tlaltelulco*, le premier Roi *Acanapitli*; une ville & pays *Azacapuzalco*; un grand Général renommé parmi eux *Tlalcael-*

lel, le *Cacaotier*, *Cacaobuat*, &c. ceci suffit pour faire voir combien cette langue diffère de toutes les autres qui nous sont connues, & qu'elle doit être originale & très-ancienne.

cordelettes ou Quipu comme chez les Péruviens & anciens Chinois; mais la représentation grossière des choses mêmes.

Leur police, leurs loix, leur ordre en toute chose étoient admirables; quoique fort inférieurs à ceux des Yncas; vu qu'il n'y a jamais eu aucun autre peuple, où tous les Rois sans interruption aient cherché leur gloire uniquement dans la satisfaction inexprimable de rendre leurs sujets heureux, comme celui des Yncas. On voit aussi qu'ils devoient descendre d'un peuple très-ancien & civilisé, puisqu'ils avoient porté les arts à une très-grande perfection; qu'ils faisoient des ouvrages admirables & surprenans, & surtout puisqu'ils connoissoient le Calendrier, la division de l'année, & les cycles.

L'année étoit chez eux de 365 jours, savoir de 18 mois de 20 jours chacun, auxquels ils ajoutoient les 5 jours qu'ils nommoient des jours vuides, pendant lesquels ils ne faisoient que se divertir, & lorsqu'ils étoient passés, on recommençoit l'année. Chaque mois avoit son nom, son image & son signe; les jours de fêtes étoient marqués dans leur calendrier; leur semaine étoit de 13 jours; l'année de 4 parties désignées par une Maison, un Lapin, un Roseau & un Caillon, ou, suivant d'autres, un Briquet; leur période de 4 parties, avec les mêmes signes; & chaque signe ou période de 13 ans; ainsi un cycle de 52 ans. A chacune de ces révolutions ils s'attendoient à voir finir le Monde; ils brisoient leurs pots & vases la dernière nuit; ne préparoient aucune viande, ni ne mangeoient, mais faisoient bonne garde & attendoient en grande crainte si le jour vouloit revenir, & alors ils se réjouissoient, jouoient des tambours, trompettes, flûtes, & autres instrumens, croyant fermement que Dieu avoit ajouté à la durée du Monde une nouvelle période de 52 ans, ce qui est très-remarquable en faveur de l'antiquité de cette nation; parce qu'on ne sauroit supposer que ces Mexicains aient inventé ce cycle depuis leur entrée dans le Mexique, il faut qu'ils le tinssent de leurs ancêtres, & il devoit être fort ancien puisque ces Peuples le regardoient comme d'origine divine & qu'ils se croyoient assurés au renouvellement d'une nouvelle période, que Dieu en avoit ajouté une nouvelle de 52 ans, & que le Monde ne pourroit finir avant que celle qu'ils avoient commencée fût achevée.

On voit encore par-là que les Yncas étoient d'une origine toute différente, vu qu'ils avoient des années Lunaires, que les trouvant différentes des Solaires ils y ajoutoient les 11 jours restans, & que malgré leur sagesse & leur pénétration, ils étoient obligés d'avoir recours à des Tours construites à dessein pour observer les Solstices, les Equinoxes, & le commencement de chaque mois solaire, je veux dire de chaque 12^e. partie de l'année.

Observons ici que les Chinois ayant eu des cycles de 60 ans, dès le temps de Hoam-ti, cette invention est très-ancienne; que les peuples anté-diluviens dont la vie étoit très-longue & exempte de la plupart des soins frivoles que nous nous donnons pour satisfaire nos passions déréglées, ont trouvé assez de loisir pour faire des spéculations, & qu'ils y ont songé de bonne heure. En Europe où l'on est sorti plus tard de la barbarie qu'en bien d'autres endroits, & où les peuples ont eu une étendue de pays beaucoup plus vaste à parcourir pour y arriver, on a été obligé d'inventer la même chose sans aucun secours.

Il me paroît donc que je suis en droit de conclure de cette conformité &

en même temps de cette différence entre les cycles Chinois & les Mexicains, que la nation dont ceux-ci sont issus; & celle qui a formé le peuple Chinois, ont entrepris à-peu-près en même temps leur voyage vers l'Orient; qu'une partie s'est établie à la Chine sous Fohi, & qu'une autre a poussé plus loin & a fixé sa demeure dans la partie Septentrionale de l'Amérique entre le 30°. & 60°. degré de latitude & depuis le 200° au 270°. degré ou environ de longitude; que peut-être avant la séparation des deux Colonies, on a commencé à parler de la manière de fixer la durée de l'année & d'établir un cycle pour éviter toute erreur, mais que ce projet n'étant pas parvenu alors à sa maturité, les Chinois après leur établissement ont fait leur cycle de 60 ans, & la nation dont les Mexicains sont sortis, celui de 52 ans.

Ce que j'avance ici n'est que conjecture; mais il suffit que nous ayons démontré que cette nation ne tient rien des Tartares, ni des Chinois, soit pour la langue, ou les mœurs, ou la Religion, ou le cycle des années, &c. & qu'elle doive être d'une très-grande antiquité anté-diluvienne.

Je pousse plus loin mes idées; il est naturel de croire que par toute la Terre en général & ici en particulier, on ne s'est avancé plus avant dans le pays, qu'à mesure qu'on en a été chassé par d'autres, ou que le peuple s'est multiplié au point d'être obligé de se chercher de nouvelles demeures. Les hommes rouges, ou sauvages de l'Amérique Septentrionale pouvoient être arrivés des premiers dans le temps qu'ils se trouvoient encore dans un état de barbarie & sans chefs, ou qu'ils étoient chassés par d'autres plus civilisés; peut-être ces sauvages descendent-ils de gens dispersés par le libertinage, ou bien de peuples qui après avoir été civilisés sont retombés dans la barbarie, après les guerres que ces peuples se sont faites & qu'ils se font encore de nos jours. Pour nos Mexicains ou Navatlacas, je suppose qu'il a existé, ou qu'il existe peut-être en partie de nos jours, un puissant empire au Nord & Nord-Ouest du nouveau Mexique, lequel ou a été referré par d'autres peuples, ou s'est multiplié au point de se voir obligé d'envoyer des Colonies ailleurs; & que c'est ainsi que les sept nations se sont rendues dans l'espace de six à sept siècles, l'une après l'autre, au Mexique.

On fera surpris de m'entendre parler d'un puissant empire au Nord & Nord-Ouest du nouveau Mexique, & d'ajouter que, peut-être, il existe encore aujourd'hui. J'espère pourtant qu'on ne me taxera pas de rêver, lorsque j'aurai déduit les raisons que j'ai de le soupçonner.

Quant aux temps anciens, je me flatte d'avoir prouvé ma thèse d'une manière incontestable. Un peuple civilisé, instruit dans les arts, qui a des loix excellentes, de l'ordre dans sa police, une Religion, un culte réglé, des Prêtres, des Oracles &c. &c. ne peut être qu'un peuple civilisé, puissant, gouverné par un chef qui peut se rendre formidable à ses voisins, & qui ayant une supériorité si marquée sur eux par le génie, doit parvenir infailliblement à une supériorité de puissance qui est suivie de conquêtes. Ceci ne sçauroit être contesté: celui qui le feroit, feroit réfuté par toute l'histoire ancienne & moderne, par celle des Yncas même; par conséquent les Navatlacas devoient sortir d'un peuple & d'un empire puissant.

Pour

Pour prouver que de nos jours il en existe encore un pareil ou du moins qu'il y a des restes de l'empire d'un peuple civilisé dans ces contrées, je vais légitimer mes conjectures par les faits suivans.

1°. Le Baron de la Hontan parle des Moosembeks & des Tahuglouks, d'une manière à prouver ma thèse: je fais qu'on a taxé de fable toute sa relation, elle est pourtant assez conforme aux relations suivantes: M^r. Buache nous assure qu'il a vu des mémoires tous nouveaux qui paroissent justifier ceux de la Hontan.

2°. Charlevoix dans sa description du Canada (2), parlant des Aïoués à la hauteur de 40^d. 30, dit qu'ils voyagent beaucoup, qu'ils font 25 à 30 lieues par jour; qu'ils racontent que dans trois ils arrivent chez les Omans, qui ont la peau blanche & les cheveux blancs, surtout les femmes. Que cette nation est toujours en guerre avec les Panis, & autres sauvages plus éloignés à l'Occident, & qu'on leur a oui parler d'un grand lac fort éloigné de chez eux, aux environs duquel il y a des peuples qui ressemblent aux François; qui ont des boutons à leurs habits; qui bâtissent des villes; qui se servent de chevaux pour la chasse du bœuf, lesquels ils couvrent de peaux de buffles, mais qui n'ont point d'autres armes que l'arc & les fleches, &c.

3°. Le même parlant du Missouri, dit (3), les Sioux rapportent certaines circonstances qui font croire, qu'il y a dans ce continent des Espagnols ou d'autres Colonies Européennes beaucoup plus au Nord que ce que nous connoissons du nouveau Mexique & de la Californie, &c.

4°. La relation de Moncacht-Apé chez le Page Du Praz, parle d'hommes qui viennent dans des bateaux enlever des hommes & du bois de teinture, qui sont habillés avec des tuniques & se servent d'armes à feu.

5°. Celle des Espagnols sous Antoine d'Espéjo, qui ont trouvé dans les parties Septentrionales, ou contiguës du nouveau Mexique, diverses étoffes & marchandises qui ne dénotoient rien moins qu'un peuple sauvage dans le voisinage.

6°. Ajoutez à ceci les diverses relations des sauvages qui parlent de grands lacs, d'hommes qui y arrivent sur des bateaux ou vaisseaux; les uns sans cheveux sur la tête & qu'ils nomment pour cela des têtes pelées, d'autres qui ont de la barbe, &c. ajoutant que ces nations viennent ramasser de l'or sur les bords de ces lacs; que d'autres leur apportent plusieurs ouvrages & ustensiles, entr'autres des haches d'une autre figure que les nôtres, &c. (4).

Je crois ainsi avoir établi ma conjecture d'une façon qui approche beaucoup de la certitude. Il est vrai, que les Auteurs ne pouvant se figurer que parmi les barbares (5) il y ait un peuple civilisé, supposent que ce sont ou des Colonies Européennes, ou des Négocians qui y viennent de la Chine ou du Japon.

(2) Tom. III.

(3) *Ibid* pag. 301.

(4) Voyez le Mémoire de M^r. Buache de 1753 avec un autre servant de réfutation à celui-ci, dans la nouvelle Bibliothèque Germanique Tom. XVI. & XVII.

(5) Nous nommons tous les Américains barbares par le même orgueil qui a fait donner ce nom par les Grecs à tous les autres peuples, quoique nous connoissions outre l'Empire Mexicain, celui des Yncas qui étoient moins barbares que nous.

Pour peu qu'on voulût faire usage de sa raison, on trouveroit l'une & l'autre supposition insoutenable.

Il est vrai que d'un côté les chevaux dont Charlevoix parle, & de l'autre les armes à feu dont Moncacht-Apé fait mention, peuvent faire recevoir avidence une pareille idée; mais pour peu qu'on veuille prendre la peine de réfléchir on verra qu'il n'est pas question des Européens, ni dans l'un ni dans l'autre cas; depuis quand les Européens se servent-ils de peaux de buffles pour couvrir les chevaux, & des arcs & des fleches pour la chasse? Et dans le second fait Moncacht-Apé a si bien fait connoître la différence qui se trouve entre les armes à feu, la poudre & les habillemens de la nation dont il parle, d'avec ceux des Européens, qu'on ne sauroit supposer un moment qu'il soit ici question d'eux.

Ajoutez une raison qui seroit décisive, quand même on n'en n'auroit point d'autre. Qui sont ces Européens? Des Espagnols qui ne connoissent pas même tout le Nouveau-Mexique, bien loin de savoir quels peuples habitent seulement les contrées voisines qui en sont au Nord & Nord-Ouest? Les François, qui ont une très-petite notion des pays situés à l'Ouest du Mississipi & de tous ceux qui se trouvent entre ce fleuve & le Nouveau-Mexique, ne savent rien des pays plus éloignés à l'Ouest que par la relation des sauvages? Les Anglois, qui n'en ont d'autre connoissance, à cause de l'éloignement de leurs Colonies, que par les relations des François & des Espagnols? Les Hollandois, qui ne possèdent en Amérique que Surinam, & Curaçao sur les côtes Orientales de ce continent? Les Russiens, qui ignoroient le voisinage de l'Amérique, il y a 40 à 60 ans? Les Portugais, qui se sont contentés du Brésil? Ce sont peut-être des Hongrois ou des Suisses? Enfin on voit que cette supposition est insoutenable; & quelque soin que l'on prit à cacher une Colonie qui seroit même aussi ancienne qu'aucune autre des Européens, puisque les sauvages en ont parlé en tout temps, on en seroit aussi bien informé qu'on l'est du Mexique & du Pérou. Quant aux Chinois, je ne m'éloigne pas de l'opinion qui les dit intéressés en tout ceci, sans pourtant supposer un commerce actuel & continu entre la Chine, ou bien le Japon, avec l'Amérique.

Tous les faits y répugnent; les Chinois d'aujourd'hui ignorent presque jusqu'à l'existence de l'Amérique; les Japonnois ont appris des Européens seulement que le pays dans lequel un de leurs Pilotes fut jetté, pouvoit être celui qui est nommé l'Amérique par ceux-ci; les uns & les autres n'osent faire de pareils commerces éloignés sous peine de vie, & jamais aucun équipage Européen n'a rencontré de vaisseau Japonnois ou Chinois sur ces mers. Ces relations des sauvages ne sauroient donc regarder les Chinois, ou les Japonnois modernes.

Cependant comme on n'oseroit révoquer en doute le contenu de la dissertation de M^r. de Guignes (6), dont je n'ai vu que ce qui en est inféré dans le Journal des Savans (7); il n'y a point d'inconvénient à accorder que les Chinois ont fréquenté souvent les côtes au Nord-Ouest de la Californie dès l'an 458 de l'Ere Chrétienne; qu'ils y ont pu être abandonnés ensuite, tout comme on le suppose des Phéniciens & des Carthaginois, & que là ils ont formé une nation particulière, peut-être même un Royaume ou autre espèce de Gouver-

(6) Année 1752. pag. 612.

(7) Il auroit été bon de voir ce

ressant de l'histoire Chinoise plus développé.

nement; qu'ils y ont apporté des armes à feu, ou que leurs descendans les ont inventées comme à la Chine; on voit toujours par la relation de Moncacht-Apé, si elle n'est pas supposée par M. Dupraz, que ces armes sont plus grossières & plus imparfaites que celles des Chinois même, & que les habillemens de cette Colonie supposée Chinoise, ne ressemblent pas entièrement à ceux des Chinois modernes; quoiqu'il y ait des apparences & des ressemblances assez fortes pour faire supposer qu'il y a une nation Américaine, d'origine Chinoise en tout ou en partie.

On ne doit pourtant pas en conclure que tous ces peuples civilisés du Continent Septentrional de l'Amérique doivent leur origine à cette Colonie; les hommes barbus dont les sauvages parlent, ceux qui vont à la chasse, à cheval, armés d'arcs & de fleches, les Mosemlecks & Tahuglanks de la Hontan, &c. ne leur ressemblent en rien; & comme les Chinois y sont venus environ l'an 458 de l'Ere Chrétienne, & que les premiers Navatlacas sont sortis de leur pays l'an 820, c'est-à-dire environ 360 ans après, l'on comprend aisément d'un côté, que ces Chinois, nation très-féconde, ont pu se multiplier assez dans cet espace de temps pour avoir été obligés de s'étendre. Ce qui a resserré les autres nations voisines, lesquelles, quoiqu'aussi civilisées, devoient pourtant être inférieures aux Chinois qui avoient des armes à feu; & par conséquent les anciens habitans devoient se voir forcés d'envoyer sept Colonies, l'une après l'autre, dans l'espace de six à sept cens ans, vers les pays qui se trouvoient à leur Midi, nommés le Mexique par la septième & dernière de ces Colonies. L'on comprend d'un autre côté que ces Mexicains ne descendoient point des Chinois, vu que, comme je l'ai dit, il n'y avoit pas la moindre conformité entre ces deux nations, pour la Religion, les mœurs, les habillemens, les caracteres d'écriture, le cycle, &c. &c.

Comme nous ne connoissons point l'intérieur de l'Amérique Méridionale, je me vois obligé de passer sous silence ce qui peut concerner les mœurs, le Gouvernement, la Religion & les autres particularités de ses habitans; il faut pourtant que j'ajoute en général sur les peuples de l'Amérique, une réflexion que je n'ai fait que toucher légèrement au commencement de cet ouvrage.

C'est que l'usage du fer a été inconnu chez tous les peuples de l'Amérique que nous connoissons, avant l'arrivée des Européens, quoiqu'on en trouve des mines dans tous les pays, même au Pérou. Cette circonstance a paru si forte & si frappante à tous les Auteurs, que plusieurs ont été forcés d'avouer qu'il falloit que les Américains se fussent séparés des autres hommes avant que l'usage du fer eût été connu. Ils ont parfaitement raison; mais ils ne songent pas que ceci ne cadre absolument point avec le système reçu & ne sauroit s'accorder qu'avec le mien. Par qui l'usage du fer a-t-il été inventé? On répond ordinairement, par Thubal-Cain. Comment le prouve-t-on? Par le verset 22. du Chap. IV. de la Genèse, où il est dit que Thubal-Cain étoit un Maître de toute sorte d'ouvrages en fer & en bronze. Il n'y est point dit qu'il en ait été l'inventeur mais qu'il étoit un Maître habile, qui sans doute a perfectionné cet art, ce qui est désigné par l'épithete de Maître & les termes dans toute sorte; qu'on observe encore qu'il n'est pas sûr que Jabal ait inventé les Tentés,

puisque du temps d'Abel on a eu des Troupeaux & que Caïn a inventé l'art de bâtir des maisons & une ville même, ce qui exigeoit beaucoup plus de génie que l'art de coudre & joindre ensemble des peaux pour se faire quelque réduit & pour pouvoir se mettre à l'abri des injures de l'air. Il n'y a donc pas la moindre apparence que ces arts n'ayent été inventés que 15 à 1600 ans après la création, vu que ces hommes doivent avoir vécu à-peu-près alors, étant la dernière génération de Caïn dont Moyse fasse mention; & Naëma leur sœur étant supposée par quelques Auteurs avoir été la femme de Noé. Si donc il n'est pas probable que Jabal ait inventé les Tentes, quoiqu'il soit dit que de lui sont venus ceux qui vivoient sous des Tentes & élevoient du bétail, ce qui peut être encore susceptible de cette explication, combien moins peut-on supposer que Thubal-Caïn ait été le premier qui ait travaillé en fer; vu que Moyse ne se sert pas de la même expression.

On demandera à cette occasion de quelle maniere j'explique donc ce terme, *que de Jabal sont venus*, &c. Je dis que je m'en fers en faveur de mon système; cette expression est toujours employée par Moyse lorsqu'il veut dire *en sont descendus*, ainsi Jabal ayant été de la dernière génération avant le déluge, & comme on ignore si lui & ses freres ont été des impies, la vie errante que les pasteurs ou bergers menoient sous des Tentes, a pu éloigner cette famille de quelques cens lieues du théâtre de la catastrophe funeste aux habitans de ces pays, peut-être jusques dans la Seythie, &c. & ils ont pu être à l'abri de ce fléau général; peut-être même qu'une partie des Curdes & des Turcomans qui en tout temps ont conservé cette maniere de vivre & font grand cas d'une certaine liberté, en est encore un reste; si donc Moyse dit que ceux qui habitent dans les Tentes & qui élevent du bétail en descendent, ou en sont descendus, il faut qu'il parle des peuples qui existoient de son temps & que lui-même n'ait pas cru, ni voulu assurer que tout le genre humain, à l'exception de huit personnes, ait péri par le déluge.

On dira que Moyse parlant de Jubal nous apprend que de lui sont venus ceux qui jouent du violon & de la flûte, paroles qui ne souffrent point d'explication, puisqu'une pareille occupation ne sauroit convenir à tout un peuple. Je réponds

1°. Que chez les anciens, comme on le voit entr'autres chez les Egyptiens & encore de nos jours chez les Malabares, une partie du peuple & certaines familles conservent leurs métiers & professions de génération en génération. Il a pu arriver la même chose parmi les descendans de Jubal qui étoient tous des musiciens & joueurs d'instrumens.

2°. Mais supposons que Moyse veuille dire qu'ils sont les inventeurs de la Musique instrumentale, cela ne changeroit rien à ce que j'ai observé de Jabal; comment peut-on le prendre pour l'inventeur de l'art d'élever le bétail, lorsque cet art, ou la bergerie, a été connu, & pratiqué par Abel & depuis lui pendant près de quinze siècles jusqu'à Jabal? Que dis-je? Quand même l'Ecriture n'en parleroit pas, le bon sens nous convaincroit que c'étoit le plus ancien & le premier genre de vie. Tous les anciens Auteurs, payens & autres, s'accordent à ce sujet. Si donc le fait est incontestable, il faudra donner à cette expression le sens qu'elle a dans tout le reste de l'Ecriture.

Mais revenons à l'usage du fer. Supposons que Thubal-Cain en ait été l'inventeur; supposons même contre le Texte formel, qu'il n'ait sçu, ni le fondre, ni le travailler. L'Arche de Noé & la Tour de Babel ont-ils été construits sans fer & sans des instrumens faits de ce métal? Personne ne s'aviserait de l'assurer. Comment donc les peuples qui descendoient de ceux auxquels l'usage du fer devoit être aussi familier qu'à nous, pouvoient-ils oublier un art aussi nécessaire? Le vulgaire se divertit avec la fable qu'à la dispersion de Babel chacun a emporté avec lui un sac, parce que ce mot s'est conservé dans toutes les langues les plus connues pour désigner un sac; ne devoit-on pas plutôt croire qu'un chacun a emporté un couteau, une hache, ou autre pareil ustensile de fer, comme des instrumens d'un usage indispensable? Si donc toutes les nations Américaines, les Péruviens même, qui découvroient les mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure, &c. & qui étoient des Artistes des plus habiles & des plus adroits à travailler les trois premiers métaux, n'avoient pas la moindre idée du fer & de son usage, qu'ils trouvoient pourtant si admirable, qu'un des principaux Péruviens admirant des ciseaux & des rasoirs, dit que si les Espagnols n'avoient apporté dans le pays que ces instrumens, ils n'en seroient pas trop payés par tout l'or & l'argent qu'ils en avoient fait sortir; on doit nécessairement conclure que leurs ancêtres ont dû s'être séparés de leurs frères avant que le fer fût connu & par conséquent longtemps avant le déluge.

Je crois que ce que je viens de dire suffit, quant aux habitans de l'Amérique, car je ne rechercherai pas quelles nations ont pu aborder par accident. Tout ce qu'on en dit n'est fondé que sur des conjectures, sur quelques étymologies ridicules & sur quelque conformité dans les mœurs; tout comme si des hommes qui descendent tous d'Adam & qui ont le même bon sens en partage, ne pouvoient & ne devoient pas avoir pensé de la même manière sur plusieurs points, quand même il n'y auroit jamais eu de liaison entre eux.

Je dois encore parler des animaux. Les Auteurs ont décrit un si grand nombre d'animaux inconnus en Europe qui n'ont pu avoir passé par le Nord, ni de la Tartarie, ni de la Groenlande, & qui n'ont pu trouver place dans l'Arche comme nous l'avons prouvé, que cette seule considération pourroit suffire pour établir notre système. Nous ajouterons cependant quelques remarques.

D'où vient que dans certaines Isles assez éloignées du continent on trouve des animaux terrestres & dans d'autres point?

C H A P I T R E X I.

D'où sont venus les Animaux de l'Amérique.

Je vais proposer deux opinions également favorables à mon système, l'une & l'autre plus que probables, & les seules par lesquelles on explique comment l'Amérique a pu être peuplée d'animaux.

La première est que Dieu dit (1): Que la terre produise des animaux vivans

(1) Gen. I. vs. 24.

selon leur espece, les animaux domestiques, les reptiles & les bêtes de la terre selon leur espece, & ainsi fut.

Il étoit dit auparavant (2) que la terre étoit informe & déserte, que les ténèbres étoient sur le fond de l'abîme, & que l'esprit de Dieu se mouvoit sur les eaux.

De ces déclarations on peut conclurre que l'esprit de Dieu fécondoit la terre & qu'il mit sa vertu productrice en action, comme une poule, en chauffant ses œufs, en développe le germe & en fait sortir les poulets.

Si donc Moïse parle ainsi de la terre en général, il faut de toute nécessité que toute la terre ait produit des animaux dans ses diverses parties & dans les différens climats, chacun suivant son espece, c'est-à-dire, non-seulement que ces especes ne devoient jamais varier considérablement, moins encore que deux différentes especes dussent en produire une troisième, comme le bon Pere Kircher l'a révé, pour pouvoir sauver la grandeur de l'Arche nécessaire pour tant d'animaux, en faisant venir l'Armadillos d'une Tortue & d'un Hérisson, la Marmotte d'un Chat & d'un Ecuréuil, quoiqu'elle ne tienne rien de l'agilité de l'un ou de l'autre; mais aussi que ceux qui devoient supporter le froid, comme les Ours blancs, les Rennes, les Elans étoient produits dans la Zone froide, les Lions, les Tigres, les Léopards & tant d'autres dans la Zone torride, d'autres sous la tempérée; & nous voyons qu'en effet, de leur nature, ils ne peuvent changer de climat & n'en sortent jamais.

On voit par-là comme s'éloignent du bon sens ceux qui prétendent soutenir que Dieu n'a créé qu'un couple de chaque sorte, quoique Moïse insinue clairement le contraire, non-seulement par le passage que je viens de citer, mais en ce que parlant de la formation de l'homme il dit expressément, que Dieu créa un mâle & une femelle (3), mais que des animaux, il dit simplement, que la terre produise des animaux (4). *Éc.*

Et Dieu créa les animaux sur la terre, chacun suivant son espece, *Éc.* Par conséquent, l'opinion que Dieu ne créa qu'un couple de chaque sorte est destituée de tout fondement & de toute vraisemblance.

Dira-t-on que la terre n'a produit que des arbres & des herbes, & seulement à l'endroit où Dieu a formé l'homme & dans le Paradis. Tout le reste de la terre étoit-il donc un désert? Y a-t-on porté ensuite des plants d'arbres & des graines pour en multiplier l'espece? Il faudroit soutenir de même cette absurdité, vu que Moïse se sert des mêmes expressions (5); que la terre produise des herbes qui portent semence & des arbres fruitiers qui portent fruit chacun selon son espece, & contiennent leur graine.

On soutiendra donc que les animaux sont tous sortis du même coin de terre où Adam a été formé. Cette opinion a quelque vraisemblance & serviroit à expliquer pourquoi nous voyons tant d'hommes vivre en bêtes, être moins sages & plus méchans, & qu'au contraire il y a des bêtes qui surpassent tant d'hommes en plusieurs qualités.

Parlons sérieusement, il faudra encore dire la même chose des oiseaux &

(2) *Ibid.* vs. 2.

(3) *Ibid.* vs. 27.

(4) *Ibid.* vs. 25.

(5) *Ibid.* vs. 11.

des poissons; Dieu se sert encore des mêmes termes (6): Que l'eau se meuve avec des animaux vivans & avec des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament, & Dieu créa les grandes baleines, &c.

Il faudra, dis-je, supposer que ce ne fut que l'eau des quatre rivières du Paradis, ou bien d'autres voisines de l'endroit où Adam fut formé, qui aient eu seules cette vertu productrice; mais quelles difficultés ne se présentent point ici, & comment les savans les résoudre-ils? Je plains d'avance non-seulement les oiseaux, comme les grandes autruches, qui n'auront certainement point pu passer dans l'Amérique Méridionale, à moins que les Seigneurs Patagons n'en aient fait chercher en Afrique pour se donner le plaisir de la chasse de ces oiseaux; je plains les Penguins & autres parmi les médiocres; & les Collbris parmi les petits; mais encore les Baleines qui auroient été obligées de faire le tour par la Zone torride, & autour du Cap de Bonne Espérance, ou bien par ces Archipels d'Isles aux Indes Orientales, vers le Japon & le détroit de Vries ou d'Anian, pour se rendre à la mer Glaciale, poissons qui ne s'éloignent jamais, au moins les plus grandes sortes, des glaces. Que dirons-nous des Hippopotames, des Crocodiles, des Caymans, des Chiens marins & autres Amphibies? Il auroit fallu les faire transporter par les Rocs & Condos, les uns vers le Nord, les autres dans le Gange, le Menan, le Nil, le Niger & en Amérique. Et les poissons d'eau douce, qui les a transportés dans tous les lacs, les rivières & les ruisseaux innombrables de tout notre globe? Comme on ne peut disconvenir de l'extrême absurdité d'une pareille assertion à l'égard des poissons, des arbres, des plantes, on sera convaincu qu'il en est de même des animaux terrestres.

Passons à la seconde opinion. Si la première n'étoit pas si fortement prouvée on pourroit dire que, suivant ma conjecture, on a pu passer en Amérique par l'Atlantide, par les Terres Australes, & par le Nord; peut-être même depuis l'Afrique, si selon quelques-uns il y a des nations dans le Brésil entièrement semblables aux Negres, & qu'on considère que les Abrothos s'étendant environ 70 à 80 lieues en mer, l'Amérique a pu s'avancer autrefois beaucoup plus du côté de l'Afrique, que peut-être même elle y étoit contiguë, & qu'ainsi les animaux ont pu y passer avant le déluge.

Je suis pourtant entièrement persuadé qu'il faut s'en tenir à la première opinion; mais que l'on adopte l'une ou l'autre il sera aisé de comprendre pourquoi on trouve des animaux terrestres dans quelques Isles & non dans d'autres. Celles où l'on en trouve, sont élevées, ont des montagnes & des collines; les animaux ont pu s'y sauver dans le temps du déluge; au lieu que les Isles qui étoient privées de cet avantage ayant été entièrement inondées, les animaux y ont péri, comme on le conçoit aisément.

On fera peut-être une autre objection; si la vertu fécondante a été la même par toute la terre suivant les climats, d'où vient qu'on ne trouve pas les mêmes animaux sous les mêmes climats? Je réponds

1°. Que le fait n'est pas bien certain; nous voyons par la relation de Charlevoix, qu'il y a des chevaux dans une contrée de la partie inconnue de l'Amé-

(6) *Ibid.* vs. 20, 21.

rique Septentrionale. A la vérité on pourroit douter s'ils n'y ont pas été amenés par les Chinois, ou par d'autres, mais alors ce sera l'article suivant qui répondra à cette objection. Dans la même partie de l'Amérique Septentrionale, depuis les bords Occidentaux du Mississipi, jusques dans les régions inconnues, tout est rempli de bœufs sauvages; aussi ce n'est pas tant le manque de bœufs, de vaches, de chevaux, &c. qui m'empêche de croire que les Tartares ou Scythes aient peuplé ce pays dans les temps postérieurs au déluge, que la vie pastorale de ces peuples dont le soin de ces troupeaux étoit l'unique occupation: vie & occupation dont des Américains n'ont jamais eu la moindre idée.

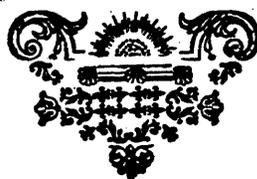
Quant aux animaux sauvages, on découvre de plus en plus dans la partie des Isles & de la terre ferme de l'Asie, qui est située sous la Zone torride, & suivant Labat (7) dans l'Afrique, les mêmes especes qu'on a trouvées sous la même Zone en Amérique.

2°. Quand même on seroit persuadé qu'il y a une grande diversité d'animaux dans ces différentes parties de la terre, des Rennes par exemple, qu'on n'a pas vu jusqu'ici dans le Nord de l'Amérique: des Moutons Européens, des Chevres, &c. dans les climats tempérés: des Huanacos, des Vicunnas, & autres du Pérou dans l'Afrique, &c. & quantité d'autres; la volonté du Créateur ne seroit-elle pas une raison suffisante? Il lui a plu de diversifier les arbres & les plantes.

Nous ne voyons des Cacaotiers, des plantes de Vanille, de celles qui nourrissent l'Insecte Cochenille, & tant d'autres qu'en Amérique. Nous ne trouvons les Noix Muscades & les Giroffles que dans les Moluques, ou peut-être encore dans quelques-unes des Philippines; la Cannelle fine naît dans l'Isle de Ceylan; le Caffé est originaire de l'Arabie, & ainsi du reste; si donc, on ne peut donner aucune raison de cette diversité que la volonté du Créateur suprême, elle suffira aussi pour les animaux.

(7) Relation de l'Afrique Occidentale.

Fin de la première partie.



SECONDE PARTIE

*Contenant les preuves du nouveau système sur la population
de l'Amérique.*

LIVRE PREMIER.

De la prétendue universalité du Déluge.

CHAPITRE I.

Des raisons alléguées pour établir l'universalité du Déluge.

LES raisons que l'on peut alléguer en faveur de l'universalité du Déluge se réduisent à deux.

La première se tire des expressions générales que l'Écriture Sainte emploie dans le récit de cet événement.

Les prétendues reliques du déluge appelées par Scheuchzer les témoins du Déluge, *Delugii testes*, forment la seconde. Elles méritent d'être examinées l'une & l'autre.

Avant d'entrer en matière, nous observerons par rapport à la première qu'il est odieux de voir tant de théologiens traiter de Déistes, tous ceux qui nient l'universalité du déluge & qui assurent qu'il ne faut pas se tenir rigoureusement à la lettre de l'Écriture Sainte.

Quoi, parce que le Déiste rejette cette universalité, & qu'il y trouve des contradictions, tous ceux qui font la même chose sont Déistes? Excellent raisonnement! Les Déistes mangent & boivent; par conséquent tous ceux qui mangent & qui boivent sont Déistes.

Les défenseurs de la Révélation prendroient un parti qui les éloigneroit entièrement de leur but en soutenant partout le sens littéral de l'Écriture.

Ils sont donc forcés de l'expliquer, pour ne pas faire tomber nos Écrivains sacrés dans des contradictions & dans des erreurs très-grossières; aussi chaque savant critique prend ce parti. Delà des Livres, des Volumes, au transport desquels toutes les flottes des François & des Anglois ne suffiroient pas. C'est justement ce qui confirme les Déistes dans leur incrédulité, & sur quoi ils fondent leur triomphe imaginaire.

Si l'on vouloit renoncer aux anciens préjugés, il y auroit des moyens tout-à-fait simples pour revendiquer l'autorité divine des Écritures contre leurs ennemis. Et c'est sur quoi nous allons proposer nos idées.

C H A P I T R E II.

De l'inspiration des Ecrivains sacrés ; idées que l'on doit s'en former.

Commençons par chercher la vérité. En supposant un homme qui fût créé dans l'âge de raison, mais sans aucune étude, ni expérience, ni révélation, & qui ne fût prévenu sur aucune Religion, il verroit les astres & tous les divers objets de la terre ; les animaux, les arbres, les plantes, les fruits, les minéraux, l'eau, le feu, &c. il en seroit étonné, & en voudroit savoir l'origine ; ses desirs à cet égard s'enflammeroient à mesure qu'il apprendroit à connoître l'usage & l'utilité de toutes ces choses. Il viendrait bientôt à soupçonner qu'il existe un Auteur de l'univers, que toutes ces choses, leur renouvellement, l'ordre admirable qui y regne ne peuvent qu'être l'ouvrage d'un Etre intelligent, suprême, tout-puissant & au-dessus de toutes nos conceptions ; & plus il réfléchiroit sur cette pensée, plus il se convaincroit de sa vérité.

Sentant de plus en plus le nombre infini des bienfaits de cet Etre inconnu, il seroit pénétré de cette bonté incompréhensible, & convaincu qu'il n'a, par aucun endroit, mérité ces faveurs ; & quand même il seroit possible qu'il fit quelque chose qui pût être agréable à cet Etre suprême, il ne sauroit apprendre ses volontés & lui témoigner sa reconnaissance. Cette idée le pénétreroit de douleur, il chercheroit de toutes parts des connoissances dont il sentiroit le besoin. Il éléveroit son cœur à Dieu pour le remercier humblement de tous ses bienfaits, & pour le prier de se révéler à lui.

Notre Philalèthe iroit voyager, il trouveroit des hommes unis en société, il y appercevroit un culte religieux. Ravi en admiration il se diroit à lui-même ; voici ce que je cherche ; voilà des gens qui connoissent cet Etre divin, qui l'adorent, qui lui rendent hommage. Ils pourront m'apprendre ce qu'il faut que je fasse pour me rendre agréable à cette Intelligence suprême qui répand chaque jour de nouveaux bienfaits sur moi. Il examine ce culte ; mais quelle surprise ! Les peuples qu'il rencontre adorent les uns les astres, d'autres des animaux, d'autres des idoles affreuses.

Il demande les raisons de ce culte ; on ne lui répond rien de satisfaisant. Continuant sa route, il rencontre un Philosophe solitaire qui lui communique les écrits de *Socrate*, de *Platon*, de *Cicéron*, de *Séneque*. Il y trouve des idées conformes en plusieurs points aux siennes. Cependant mille doutes subsistent, qu'il ne peut fixer. Il entrevoit des vérités qui jettent de loin quelques rayons sur son esprit encore couvert de ténèbres. Il ne peut concevoir que cette Bonté suprême qui comble de biens temporels les hommes, ne leur ait pas enseigné plus clairement l'immortalité de leur ame, & la manière de rendre éternellement heureuse cette partie la plus noble de nous-mêmes. Il s'informe où il pourra trouver cette révélation. Il rencontre un Dervis qui l'assure, que c'est par la Religion de Mahomet, le grand Prophète, & l'ami de Dieu qu'il sera éclairé. Il lui parle de l'unité de Dieu créateur des cieux & de la terre ; il lui inspire de l'horreur pour les idoles ; & lui enseigne une morale très-pure. Frap-

pé de ces premières idées, ce Philosophe commence à se croire arrivé au port.

Deux choses néanmoins l'arrêtent; l'idée que l'Alcoran donne de la félicité à venir; & la mention qu'il fait des Juifs & des Chrétiens. La première ne s'accorde ni avec l'excellence de l'âme, ni avec la haute idée qu'il avoit conçue de Dieu. Pour l'autre scrupule, il voit que les Mahométans parlent avec vénération de deux grands Prophetes, de Moufa Législateur des Juifs & d'Issa Législateur des Chrétiens. Il va donc trouver les Juifs qui lui font voir l'excellence de leur Religion, la divinité de leurs Ecrits. Ils lui prouvent qu'ils ont les seuls fastes de notre globe depuis sa création; que Dieu s'est lui-même manifesté aux Auteurs de ces Livres d'une manière très-particulière; qu'il a conversé avec Abraham, avec Moïse comme un ami; enfin, que la doctrine qui y est enseignée, nous donne de Dieu, de son culte & de nos devoirs, des idées qui ne peuvent venir que de Dieu.

Prévenu en faveur de cette Religion, il ne peut comprendre comment tous les peuples ne sont pas Juifs.

Il entend parler des Chrétiens contre lesquels les Juifs proferent des injures horribles. Il se fait aussi instruire dans le Christianisme; il est tout surpris de voir les Chrétiens vénérer les mêmes Livres dont les Juifs font tant de cas.

Mon homme croit s'être trompé & se trouver encore chez les Juifs; mais on lui fait voir le contraire; que même les Juifs sont accusés de n'ajouter pas foi en tout & partout à ces Livres qu'ils nomment divins. On le lui prouve par les passages qui regardent le Messie, méprisé & rejeté par les Juifs malgré l'évidence des textes les plus clairs. On lui fait voir la suite de cet ouvrage divin, le Nouveau-Testament dans lequel se manifeste une morale encore plus pure, enfin tous les mystères qui regardent le culte de la Divinité & la félicité à-venir. Il en est charmé. Il dira: Voilà donc enfin ce que je cherchois & ce que je n'ai pu trouver ailleurs. Je veux m'y tenir. Je veux suivre les préceptes que je trouve dans cette sainte doctrine; je veux enfin vivre & mourir Chrétien.

Cependant il trouve des Athées, des Déistes, des Pyrrhoniens qui lui disent: Bon, vous adoptez bien aveuglément tout ce qui est écrit dans ces Livres? Vous les croyez divins? N'avez-vous pas pris garde à toutes les erreurs qui s'y trouvent par rapport à la Philosophie, à la Chronologie, à quelques circonstances de l'histoire? N'avez-vous pas remarqué que souvent il y est parlé improprement de Dieu, & d'une manière qui ne s'accorde pas avec l'idée qu'on veut nous en donner? Comment pouvez-vous donc vous livrer à la prévention, dont on vous a imbu, que tout ceci soit d'inspiration divine? Que répondroit notre Philalthe?

Il diroit sans doute: Tout cela m'embarrasse très-peu. La saine raison sans autre secours, m'a convaincu pleinement que tout ce que je vois est l'ouvrage d'un Etre unique, suprême, intelligent, tout-puissant, tout-bon, qui nous comble de bienfaits sans que nous ayons jamais pu les mériter; j'ai senti quelque chose au-dedans de moi, plus noble, plus parfait que mon corps, & qui naturellement doit lui survivre. J'ai jugé par-là, que cet Etre infiniment par-

fait, infiniment bon, ne sauroit avoir voulu nous laisser dans une crasse ignorance à tous ces égards; qu'au contraire il aura manifesté sa volonté, qu'il se fera fait connoître; qu'il aura instruit les hommes de la manière dont ils doivent se gouverner pour lui plaire, & pour rendre heureuse, après que leur corps sera détruit, cette partie que je crois devoir lui survivre: je n'ai épargné ni soins ni recherches pour y parvenir; j'ai réussi.

Tout ce que je vois dans la loi des Chrétiens s'accorde si parfaitement avec ce dont je n'avois qu'une idée très-confuse, que je suis convaincu de sa vérité entière. Que m'importent donc tous ces passages que vous alléguiez? Que m'importe qu'ils soient corrompus, ou que les hommes, quoique divinement inspirés, aient erré dans ces circonstances de nulle importance pour moi, ou enfin qu'ils soient inexplicables pour nous? Si tout ceci avoit été nécessaire pour la connoissance de Dieu, pour l'avancement de sa gloire, pour mon salut éternel, Dieu auroit agi tout autrement. Il suffit que je n'aie pas lieu de douter de ce que Dieu a fait écrire par ses serviteurs, pour être la règle de notre foi & de nos mœurs. C'est tout ce que je demandois, tout ce que je cherchois. Je ne confondrai jamais l'un avec l'autre. Je respecterai le tout, l'un comme écrit *par inspiration immédiate* & comme venant de Dieu même, & le reste comme écrit *par ces hommes inspirés*, par conséquent, pieux & véridiques, qui ne prétendoient en imposer à qui que ce soit, mais qui rapportoient le tout comme ils le savoient, soit par eux-mêmes soit par d'autres, enfin qui s'exprimoient comme ils le jugeoient & pensoient au plus près de leur conscience.

De tout ce raisonnement, l'on voit l'idée que je me forme de l'inspiration. Bien loin que je croie que tout le style, les termes, les mots, les lettres de l'Écriture sainte soient d'inspiration immédiate, je ne crois point même que tout ce qui regarde la Philosophie, l'Histoire, la Chronologie, &c. le soit dans tous les points, sans exception. Et même en supposant l'inspiration également directe & parfaite en tout, j'ajoute que le style de l'Écriture, & principalement du Vieux Testament est tellement hyperbolique, figuré, & accommodé au génie du vulgaire, le tout à la manière des Orientaux, que si on prenoit les expressions à la lettre, on tomberoit souvent dans des ridicules, dans des impiétés, dans des blasphèmes mêmes: ce qui exposeroit nécessairement notre sainte Religion à la profanation & à la dérision des impies.

Prouvons la première thèse dans toute son étendue & examinons ce que l'Écriture même nous en dit. Si les Écrivains sacrés ont toujours constamment & à tous égards été immédiatement inspirés, pourquoi St. Paul distingue-t-il si souvent entre ce qu'il dit par ordre du Seigneur & ce qu'il dit de soi-même & par conseil. Par exemple (1 Cor. VII. 6.) *Je dis ceci par conseil & non par commandement*, & (vs. 10.) *Ce n'est pas moi qui l'ordonne, mais le Seigneur*. Il revient (vs. 12.) & dit *aux autres, Je dis & non le Seigneur*; ce qui comprend tout le reste du Chapitre.

Mais ce qui mérite infiniment attention, c'est ce qu'il dit dans le même Chapitre (vs. 25.) „ *Pour ce qui est des vierges, je n'ai point reçu de commandement du seigneur. Mais je vous donne un conseil, comme ayant eu part à la miséricorde du Seigneur, pour lui être fidèle; & (vs. 40.) Toutefois elle sera plus*

heureuse, selon mon sentiment, si elle demeure comme elle est. Or je crois que j'ai aussi l'Esprit de Dieu.

Ce que S^t. Paul dit ici explique parfaitement mes idées. Il étoit homme inspiré, & il assure que s'il ordonne certaines choses qui lui ont été révélées de Dieu, il en dit d'autres de soi-même, par manière de conseil, sans que Dieu les lui ait dictées ni inspirées immédiatement; qu'il les dit en qualité de vase sacré du Seigneur. Il ne cache point aux Corinthiens la différence. Il n'use ni de fraude ni de dissimulation. Il croit ses enseignemens, & ses conseils particuliers très-bons, il les exhorte à les suivre par les motifs les plus forts; disant (vs. 25.) qu'il donne le conseil, comme ayant eu part à la miséricorde du Seigneur pour être fidèle, c'est-à-dire comme un homme sur lequel la miséricorde divine a agi pour l'éclairer de façon à ne leur rien dire qui ne soit conforme aux volontés du Seigneur: ce qu'il explique mieux encore (vs. 40.) par ces paroles: Or je crois que j'ai aussi l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire, c'est moi & non le Seigneur qui le dit, c'est mon propre sentiment. Cependant ne le rejetez pas pour cela, car j'ai aussi l'Esprit de Dieu.

Ne seroit-il pas ridicule de faire pareille distinction entre ce qu'il dit, & ce que dit le Seigneur, si le tout étoit également inspiré immédiatement, & de tâcher par des raisonnemens à leur faire recevoir ce qu'il dit de lui même? Il n'avoit qu'à omettre cette distinction, & leur annoncer le tout de la part de Dieu. Mais non. S^t. Paul étoit trop pieux, trop saint, pour leur en imposer dans la moindre chose, quand même il auroit pu parvenir plus aisément à son but par une fraude pieuse.

Faisons un dilemme: ou S^t. Paul a tout écrit par inspiration, ou non; si c'est le premier, c'est donc par inspiration qu'il assure que ce n'est pas le Seigneur qui ordonne, mais que c'est son conseil: par conséquent point d'inspiration immédiate, & mon sentiment est vrai; si c'est le dernier, voilà mon opinion prouvée; ainsi elle l'est, quelque parti que l'on choisisse. De même S^t. Paul écrivoit-il par inspiration, lorsqu'il disoit qu'il ne se souvenoit pas de ceux qu'il avoit baptisés, (1 Cor. I. 14, 15.) & lorsqu'il se vanta de certaines choses dont-il se repentit dans la suite? (2 Cor. XII. 11.)?

Les salutations qu'il fait à divers fideles & de la part de divers fideles à la fin de ses Epitres, & plusieurs choses minimes qui sont bonnes pour des lettres, mais très-indifférentes pour le salut, sont-elles d'inspiration divine? Falloit-il être nécessairement inspiré pour cela?

La salutation de Tertius, qui a écrit de sa main toute l'Epitre de S^t. Paul aux Romains, étoit-elle aussi inspirée? Qui oseroit soutenir de pareilles absurdités? Ne comprendra-t-on jamais que par de telles opinions, on fortifie les prétendus Esprits forts, les Déistes dans leur incrédulité? Ils en prennent occasion de tourner en ridicule notre sainte Religion & les divins Livres qui en sont la source.

En vain pour détruire mon opinion allégueroit-on ce que S^t. Paul dit (2 Tim. III. 16, 17.) & S^t. Pierre (2 Epitre. I. 20, 21.) Ces passages fortifient plutôt ma thèse qu'ils ne l'ébranlent.

Voici le premier passage. „ Toute Ecriture divinement inspirée est utile „ pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justi-

„ ce afin que l'homme de Dieu soit accompli & parfaitement propre pour toute bonne œuvre. ”

Afin qu'on ne m'accuse pas de mauvaise foi, je dirai que quelques-uns traduisent. *Toute l'Écriture est divinement inspirée & utile*, &c. N'importe; & afin qu'on ait moins d'occasion de disputer sur les mots, je veux bien adopter cette dernière traduction qui revient dans le fond au même, excepté qu'en conservant la première on pourroit dire que S^t. Paul ne parlant que de celle qui est divinement inspirée, il reconnoît par-là qu'il y en a une autre, ou une partie qui ne l'est pas, & qui n'est pas donnée pour le même but; la différence ne sera pourtant pas grande lorsque nous aurons prouvé qu'en effet ce n'est point toute l'Écriture sans exception qui nous conduit à ce but, & la conséquence sera claire que S^t. Paul n'a pas voulu parler du reste comme étant divinement inspiré.

Il assure donc expressément, fortement & d'une manière qui ne laisse aucune obscurité ni doute, à quel but Dieu a inspiré l'Écriture. Qu'on relise le passage, & je suis entièrement convaincu qu'on ne sauroit sans crime ôter un seul Iota, ni douter de la moindre expression sur tout ce qui regarde la foi & les mœurs, de tout ce enfin qui rend l'homme de Dieu accompli & parfaitement propre à toute bonne œuvre. Mais est-ce que tout le contenu de l'Écriture, tout ce qui regarde l'Histoire, la Chronologie, & la Philosophie, tend à ce but ou peut y conduire? C'est ce que je nie formellement avec une foule d'Auteurs célèbres, Catholiques Romains & Protestans.

S^t. Jérôme dit. „ A quoi me sert-il de savoir combien d'années Mathusalem a vécu, à quel âge Salomon a pris femme, afin qu'on ne croie pas que Roam ait été né dans sa onzième année, & tant d'autres pareilles questions? ” Et partout il en agissoit de même, suivant également la Chronologie des Hébreux & celle des LXX, dans la pensée où il étoit que cela n'intéressoit ni la foi ni les mœurs; S^t. Augustin a pensé de même & plusieurs autres. J'ai cité à dessein des Pères de l'Église, parce qu'ils étoient si fort attachés à la lettre de l'Écriture, qu'ils auroient excommunié tout Chrétien qui auroit osé soutenir la rondeur de la terre, l'existence des Antipodes & le système Copernicain, parce qu'ils croyoient ces systèmes, ces assertions, & avec raison, contraires à l'Écriture. Cependant cette distinction entre les articles de foi ou des mœurs, & ce qui est purement historique & indifférent, leur paroïssoit si simple & si claire, qu'ils ne se faisoient point de peine de l'adopter.

Nous voyons *Sixtus Senensis*, *Melchior Canus*, & autres, qui étoient dans ces idées. Je ne parlerai point de *Morin*, j'attendrai jusqu'à ce que j'examine ses idées sur les divers Codes & les Chronologies; je ne dirai rien de *Le Clerc* qu'on a cherché à rendre suspect à cause de ses pensées libres; ni d'une infinité d'autres. Il suffit de renvoyer le Lecteur aux raisonnemens excellens de M^r. *Chais* dans le Préliminaire de sa Bible avec un commentaire littéral imprimée en 1743. & suivantes in 4^{vo}. lesquels doivent convaincre toute personne non-prévenue.

Voici le second passage. Le S^t. Apôtre, après avoir dit aux fideles (vs. 19, 20.) que les Prophéties avoient été obscures jusqu'à leur accomplissement, ajoute: „ Car la Prophétie n'a point été apportée autrefois par la volonté humaine, mais les saints hommes de Dieu étant poussés par le S^t. Esprit ont parlé. ”

Puisqu'il s'agit ici des Prophéties seules, pourquoi l'appliquer à toutes les

circonstances historiques, à tous les passages indifférens même de l'Écriture? Un grand Théologien Protestant, M^r. Ostervald, dit dans la remarque sur le passage précédent, qu'il s'agit uniquement des Prophéties & non de toute l'Écriture sainte, lorsque S^t. Pierre dit *nulle Prophétie de l'Écriture n'est d'une interprétation particulière*; mais il n'exclut point le verset suivant, où le même terme se trouve. Le terme de *Prophétie* étant répété immédiatement après & tout le reste y étant relatif, on ne doutera pas que l'Apôtre ne parle des Prophéties uniquement. Si quelqu'un refusoit de se rendre à ce raisonnement, à cette démonstration même, & insistoit en prétendant qu'il s'agit ici de toute l'Écriture sainte; on pourroit donner à ces paroles une autre explication, & dire que le texte porte *Φερόμενοι* ce qui veut dire, *portés, poussés, excités*; comme divers Auteurs assurent avoir été portés, poussés, excités, par des personnes de considération à donner, ou à écrire telle histoire, ou tel ouvrage, sans que pourtant il soit jamais entré dans l'esprit de qui que ce soit de ces Écrivains que l'ouvrage même leur ait été inspiré ou dicté par ces personnes. Je pourrois très-bien admettre ce sens, & reconnoître l'inspiration des Livres sacrés quant aux articles essentiels, comme le prouve le premier passage allégué, & en même temps l'excellence de la doctrine révélée.

Cependant pour contenter mes adversaires, je me tiendrai au premier raisonnement; je supposerai qu'il s'agit ici d'inspiration, mais je nie qu'il y soit parlé d'autre chose que des Prophéties, des enseignemens pour la foi & les mœurs.

Puisque nous sommes sur le chapitre des Prophetes, examinons ce qui les regarde & on sera convaincu de plus en plus de la solidité de mes raisonnemens. Ne trouve-t-on pas dans leurs discours la même distinction, que nous avons vue dans les écrits de S^t. Paul? A la vérité les Prophetes n'employent pas les mêmes expressions que l'Apôtre quand il dit: *Ce n'est pas le Seigneur qui l'ordonne, c'est moi qui le conseille*; mais on voit, on sent cette différence; il y a des préceptes, qui comme les Prophéties, dérivent sans doute immédiatement de Dieu par inspiration. Le reste est historique, la diversité des matieres étant si grande, celle de leur origine se fait assez sentir; ils disoient ordinairement dans le premier cas: *Dieu dit, va & di à ce peuple, l'Eternel a parlé. L'Eternel me dit; ainsi a dit l'Eternel. La parole de l'Eternel me fut adressée & il me dit: écoute la parole que l'Eternel a prononcée, &c.* Au lieu que s'ils ne parlent pas par l'ordre formel & par l'inspiration immédiate de Dieu nous lisons simplement: *Or il arriva dans les jours d'Achaz, &c. & Paschur frappa le Prophete Jérémie & le mit dans la prison.* Souvent ils parlent ainsi en tierce personne: *ce sont ici les paroles des lettres que Jérémie le Prophete envoya de Jérusalem aux anciens de ceux qui avoient été transportés, &c.*

Ces passages peuvent suffire pour faire voir la distinction que l'Écrivain sacré trouve à-propos de faire entre les paroles qu'il annonce par l'ordre & par l'inspiration du Seigneur, & celles qu'il dit en qualité d'historien fidele, rempli de zele pour la vérité & pour la gloire de Dieu.

La même chose se trouve dans les écrits de Moïse; tantôt il dit: *Et l'Eternel parla à Moïse.* Et tantôt c'est un historien qui nous rapporte très-fidèlement tout ce qu'il fait, soit par tradition, soit pour l'avoir su & vu par lui-même.

Aussi les Rabins malgré leur scrupuleuse vénération pour les Livres de

l'Ancien Testament qui composent le Canon de l'Écriture, en font cependant trois classes.

La loi est tellement divine, suivant eux, qu'elle a précédé la création; ils assurent qu'aucun Prophète n'a égalé Moïse, qu'il a été toujours inspiré & qu'il a conversé familièrement avec Dieu comme un ami. Les autres Prophètes n'ont été que des instrumens purement passifs, inspirés autant de fois que Dieu a jugé à propos de s'en servir; qu'enfin les Auteurs des Livres Hagiographes étoient des hommes saints qui avoient simplement écrit par l'ordre de Dieu. On voit donc que les Juifs à qui les Oracles de Dieu ont été confiés, ont été à-peu-près dans l'idée que je propose. C'est ce que l'on verra encore dans d'autres endroits de cet ouvrage.

Un Auteur ingénieux, dans un ouvrage intitulé (1) *Conjectures sur la Genèse* (imprimé à Bruxelles 1753. 8°.) fait quelques observations qui favorisent mon opinion. Je n'en transcrirai qu'un passage. „ Il n'est donc pas possible, dit-il, „ que Moïse ait pu savoir par lui-même ce qu'il rapporte dans la Genèse, & „ par conséquent il faut, ou qu'il en ait été instruit par révélation, ou qu'il ait „ appris par le rapport de ceux qui en avoient été eux-mêmes les témoins.

„ Je ne connois personne qui ait avancé la première opinion & je crois que „ personne ne s'avisera jamais de l'avancer. Moïse parle dans la Genèse comme „ un simple historien. Il ne dit nulle part que ce qu'il raconte lui ait été inspiré. „ On ne doit donc point supposer cette révélation sans aucun fondement.

„ Quand les Prophètes ont parlé des choses qui leur avoient été révélées, ils „ n'ont point manqué d'avertir qu'ils parloient au nom de Dieu & de sa part, „ & c'est ainsi que Moïse en a usé lui-même dans les autres livres du Pentateuque, „ quand il a eu quelque révélation à communiquer au peuple Hébreu „ ou quelque ordre de Dieu à lui intimer. Auroit-il négligé la même précaution „ en composant le livre de la Genèse, s'il s'étoit trouvé dans les mêmes „ circonstances?

„ Il faut donc avouer que Moïse n'a pu faire l'histoire des événemens racontés „ dans la Genèse & qui renferment un espace de 2369 ans & jusqu'à „ sa naissance 2433, ou suivant le Calcul des LXX. passé 4000 ans, espace si „ considérable qu'il n'admet point ou peu de tradition orale malgré la longue „ vie des Patriarches, selon Usserius, que sur la connoissance qu'il en avoit „ eue de ses ancêtres lesquels en avoient été successivement les témoins.

„ Mais il faut en même temps convenir aussi que Moïse a été éclairé d'une „ manière particulière & par inspiration dans le choix des faits qu'il tenoit de „ ses ancêtres & des circonstances de ces faits. Et c'est-là le fondement de la „ foi divine que nous devons à l'histoire qu'il nous a laissée.”

Je n'en copierai pas davantage; chacun peut consulter l'ouvrage même. Je me borne à faire deux remarques sur ce passage.

1°. Notre Auteur suppose que personne n'a avancé que Moïse ait été instruit par révélation de l'histoire rapportée dans la Genèse. Il se trompe. Plusieurs font de cette opinion. Sans quoi, comment soutenir l'universalité du Déluge que je tâche principalement de combattre par cet ouvrage?

Il s

(1) On croit que c'est le P. Anselme.

Ils cherchent même à l'appuyer en disant que sans une Révélation il n'auroit pu nous donner l'histoire de la Création, temps où aucun homme n'existoit encore. Mais ils ne pensent pas qu'on ne sauroit douter que Dieu n'en ait instruit Adam lui-même & que celui-ci ne l'ait communiqué & inculqué à ses enfans pour les fortifier dans la crainte de Dieu, dans une gratitude & une adoration intime. Car, malgré le style laconique de Moÿse, nous voyons que Dieu s'est manifesté fort fréquemment aux premiers hommes, & qu'il les a honorés de sa conversation.

Il est donc plus naturel de penser que Dieu dès le commencement a révélé aux hommes les circonstances de cet événement, qu'elles sont parvenues à Moÿse par la tradition ou par des monumens historiques, que de croire que Dieu ait voulu lui révéler directement tout ce qui s'est passé pendant vingt-quatre siècles ou plus.

2°. Quant au dernier article du passage, je le regarde comme un compliment que notre Auteur fait à ceux qui sont dans les idées vulgaires, afin de n'être pas traité d'hérétique. Car ce qu'il ajoute, savoir, que *le choix & les circonstances des faits* sont d'inspiration divine, renverse tout son système.



C H A P I T R E I I I.

Le choix des faits & des circonstances n'est pas toujours d'inspiration divine.

Parmi quantité de faits & de circonstances de peu ou point d'importance que Moÿse rapporte, choisissons en seulement un pour exemple.

Il rapporte que Lamech prit deux femmes, Ada & Zilla, que la *premiere* enfanta Jabal, le pere de ceux qui habitent sous les tentes & des pasteurs, & Jubal son frere, le pere de ceux qui touchent le violon & les orgues; que Zilla enfanta Tubalcaïn forgeur de toute sorte d'instrumens d'airain & de fer, & que la sœur de Tubalcaïn fut Naëma ou Nahama.

Ce seul passage, sans parler de la harangue que Lamech fit à ses femmes, a bien exercé les critiques, & ce n'est pas sans raison. Aussitôt qu'on soutient que tout, sans exception, est inspiré immédiatement par le S^t. Esprit, la premiere pensée qui se présente à l'esprit, c'est de se demander: mais, à quel dessein Dieu nous a-t-il voulu révéler ces circonstances qui nous paroissent de si peu d'importance? Il faut donc à la premiere supposition en ajouter une seconde, & croire bonnement qu'il y a du mystere dans un tel récit, & qu'il est plus important qu'il ne paroît.

On s'est donc mis l'esprit à la torture pour deviner l'énigme, & voici ce qu'on a imaginé.

Pour les deux femmes de Lamech ou de Lemec, oh! cela est facile. C'est un des argumens les plus forts qu'on employe contre la polygamie. On assure que le S^t. Esprit nous a voulu enseigner par-là, que Lemec de la race de Caïn, a été le premier Polygame, & par conséquent nous en inspirer de l'horreur.

Quelle conséquence frivole! Moÿse dit-il que Lemec étoit un impie? Qu'il a été le premier Polygame? Qu'il a commis en cela un grand péché? C'est cependant ce qu'il devoit exprimer, s'il avoit eu le but qu'on lui attribue.

D'autres disent que ces femmes ont été nommées pour leur faire honneur, & en qualité de meres de trois inventeurs des arts. Quels génies sublimes qui après bien des veilles nous donnent de pareilles découvertes! Où est-ce que Moÿse les nomme inventeurs? Jabal & Jubal étoient les peres des Pasteurs & des Musiciens & non les inventeurs des arts qu'ils exerçoient. Les premiers arts n'ont-ils pas été les plus simples? On chercha à se mettre à couvert des injures de l'air, on se retira dans des cavernes formées par la nature; ensuite réfléchissant sur l'ombrage que donnent les arbres, les premiers hommes auront construit des cabanes de branchages, comme les sauvages; après quoi ayant remarqué combien leurs habits faits de peaux préservoient leurs corps, & combien les cabanes de branchages duroient peu, ils auront fait des tentes de peaux comme les Turcomans.

Tout cela doit avoir précédé de longtems l'invention d'une Architecture quelconque & l'art de construire des maisons. Ce n'est qu'ensuite qu'on a bâti des Villes. Cependant Caïn a bâti une Ville; le Texte est clair & formel & on voudra que Jabal dans la sixieme génération après Caïn, laquelle, à ce qu'on prétend, doit avoir été de celle qui a péri dans le déluge, inventa seulement alors les tentes? Mais ce qui regarde les Pasteurs doit décider de tout. On veut donc qu'il ait inventé ce genre de vie tandis qu'Abel tant de siècles avant lui, fut tué en qualité de berger ou de pasteur?

Thubalcaïn non-seulement n'est point nommé inventeur de l'art de forger, & de manier les métaux; mais comment veut-on que Caïn ait bâti une Ville sans connoître l'usage du fer?

Nahama, qu'a-t-elle inventé? Peut-être les mouches & le fard, ou bien quelque mode en coëffure, ou les Pantins? N'est-il pas pardonnable que, d'après le Bereschith Rabba, Cumberland pour cette unique raison l'ait cru la femme de Noé? En effet, si tout ce passage en ce qu'on y parle des femmes de Lamech & de quelque peu de ses enfans, y a été inséré à quelque dessein, il en faut chercher d'autres que ceux qu'on allegue ordinairement, & qu'on vient de rapporter. Pour moi je n'y fais pas tant de façon. Je crois, suivant les principes de notre Auteur, que Moÿse a ramassé tous les fragmens des Mémoires les plus authentiques, & qu'il en a composé son histoire; que sans doute ceux de l'histoire anté-diluvienne comme les plus anciens & dont la plupart avoient péri dans cette catastrophe fatale qui détruisit presque tous les habitans de ces contrées, étoient les plus rares: il en a donné ce qu'il a trouvé & entr'autres ce morceau qui doit avoir appartenu à la famille de Lamech, sans qu'on puisse savoir à quelle occasion & à quel dessein il a été écrit; car, je le répète, dire que c'est pour faire honneur à ces gens comme inventeurs des arts, c'est apprêter à rire à ses dépens.

Supposons cependant pour un moment, qu'ils aient inventé ce qu'on leur attribue: seroit-il possible qu'on pût soutenir, avec notre Auteur, que le choix des faits & de leurs circonstances est d'inspiration divine? Qu'on me dise à quel but Dieu a voulu nous faire une telle révélation? Sera-ce pour nous faire

connoître les inventeurs des tentes & les premiers ménagiers qui ont fait danser leurs freres les pâtres, & l'excellence supérieure de ces professions, tandis qu'on ne fait mention des inventeurs ni de l'écriture ni des lettres ni de l'art de moudre les bleds & d'en faire du pain, enfin d'aucun des arts nécessaires à la vie, & des sciences les plus sublimes? Ceci a-t-il l'air je ne dis pas de la vérité, mais de la moindre vraisemblance?

On doit donc être convaincu que Dieu n'y a participé en rien, qu'en ce qu'il a porté & excité Moysé à écrire une histoire depuis la Création du Monde jusqu'à son temps avec toute l'exaëtitude & la fidélité d'un Historien sincere. Qu'on lise toute l'histoire des temps qui ont précédé Moysé, on trouvera une infinité de passages qui sont de même nature, & qui ne sauroient être d'inspiration divine.

C'est donc une contradiction formelle dans notre savant anonyme d'attribuer le choix des faits & des circonstances à cette inspiration, & de former un système aussi excellent & aussi ingénieux, mais qui ne sauroit s'accorder avec ses suppositions. Comment? suivant l'Auteur, Moysé a cousu ensemble deux, trois, quatre, même cinq Mémoires différens. De-là, suivant lui, tant de répétitions, tant de diversités, tant de confusion, qui ont donné la torture à l'esprit de tous nos critiques & qui ne sauroient être débrouillées, ni comprises sans la méthode qu'il a inventée?

C'est Dieu qui est l'Auteur de tout ceci, qui a inspiré Moysé pour agir ainsi, afin que nous & nos ancêtres fussions dans l'erreur jusqu'à nos jours. Je demande, comment accorder ces circonstances? Au lieu que suivant notre système on ne peut rien attribuer à Dieu qui ne s'en est point mêlé, comme n'étant d'aucune importance pour la foi ni pour les mœurs, ni à Moysé qui agit comme il l'entendoit, toujours avec une sincérité & une véracité soutenue.

Qu'on ne dise point que par mon système je charge nos Ecrivains sacrés de diverses faussetés capables de jeter les hommes dans l'erreur.

La parole, soit de vive voix, soit par écrit, a pour but de communiquer ses idées, & ses pensées. Un homme qui dit des mensonges, ou qui communique des erreurs qu'il connoît pour telles, agit contre ce but. Si par ces paroles il induit de propos délibéré son prochain dans l'erreur, il agit directement contre la fin que Dieu s'est proposée en accordant à l'homme la faculté de s'exprimer d'une manière si admirable, si miraculeuse. Mais si un homme est dans l'erreur lui-même, & qu'il la communique à un autre, il n'est pas moins véridique; au lieu que souvent un homme est menteur en disant la vérité.

Je m'explique par un exemple. Un homme grand nouvelliste reçoit une lettre de Versailles par laquelle on lui marque que le Roi a eu une légère indisposition, qu'il est rétabli, que même le jour auparavant il a été à la chasse. Il communique cette nouvelle à un ami particulier qui en fait part à d'autres. Cependant le premier, pour tromper le public, assure dans une compagnie que le Roi est mort. Par le courier suivant on apprend la mort du Roi à n'en pouvoir douter. Qui des deux est le menteur? Sans doute c'est celui qui a indiqué le fait qui s'est trouvé vrai, & l'homme qui a soutenu le contraire n'a pas agi contre la véracité, puisqu'il a parlé conformément à ce qu'il savoit de cet événement.

C H A P I T R E VI.

Les récits philosophiques & astronomiques ne sont pas d'inspiration divine.

Appliquons au cas présent l'observation par laquelle j'ai terminé le chapitre précédent.

Je commence par les faits philosophiques, astronomiques, &c. de l'écriture. (Gen. I. vs. 16, 17.) „ Dieu donc fit deux grands luminaires; le plus grand luminaire pour dominer sur le jour, & le moindre pour dominer sur la nuit; & aussi les étoiles; & Dieu les mit dans l'étendue des cieus pour luire sur la terre.”

Le soleil & la lune dont Moyse parle sont-ils les plus grands luminaires dans l'étendue des cieus? Sont-ils tels que les étoiles ne méritent pas d'entrer en comparaison avec eux? Sont-ils comme Moyse les suppose? les seuls grands luminaires? Ne sommes-nous pas convaincus par les observations des Astronomes qu'il y a une infinité d'étoiles fixes qui surpassent le soleil en grandeur, & qu'il n'y en a guere d'aussi petits que la lune? Si l'on prenoit ces paroles à la lettre ne tomberoit-on pas dans l'erreur? On dira que le S^t. Esprit a parlé *ad captum vulgi*. C'est le grand cheval de bataille, c'est l'explication favorite, c'est l'unique échappatoire dont on se sert pour sauver ces passages & pour n'être pas obligé de convenir qu'une pareille narration n'a pas été inspirée immédiatement par le S^t. Esprit. Tout ceci ne servira pourtant de rien, aussi longtemps que mon axiome & ma these subsistent. D'autres prétendent que l'Historien ne dit pas formellement que le soleil & la lune soient les plus grands corps célestes, mais les plus grands luminaires. Or on ne sauroit disconvenir, ajoutent-ils, que la lune ne nous éclaire infiniment plus que toutes les étoiles ensemble, quoique celles-ci soient des corps infiniment plus grands. Cette distinction n'est que spécieuse: le luminaire est le corps même qui donne de la lumière; qui dit un grand luminaire, dit un grand corps lumineux.

Il s'agit donc toujours de décider si ce que Moyse dit de ces grands luminaires & des étoiles, en donne une idée juste ou erronnée. Le dernier est incontestable.

Mais celui qui donne ou qui fortifie par des paroles expresses une idée qu'il fait être erronnée, agit directement contre la vérité; que le sujet en soit considérable ou non, il n'importe. Supposez qu'un Européen apportât un cerf-volant aux Indes & qu'il dît que c'est une linotte de l'Europe, il feroit un mensonge; quand même la chose seroit entièrement indifférente. Or chacun avouera que Dieu ne sauroit parler contre la vérité, ni induire en erreur pour les choses même de nulle importance. La vérité fait son essence; & on veut cependant que le S^t. Esprit ait inspiré à Moyse des faits, des mots, des termes qui devoient naturellement & nécessairement induire les Juifs en erreur! J'applique ces mêmes réflexions aux divers passages qui sont contraires au système de Copernic.

(Josué X. 12, 13.) „ Et il dit (Josué) en présence d'Israël, soleil arrête-toi

„ à Gabaon, & Lune dans la vallée d'Ajalon! Et le soleil s'arrêta, & la lune
 „ s'arrêta jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Ceci n'est-il
 „ pas écrit au Livre du Droiturier? Le soleil donc s'arrêta au milieu des cieux
 „ & ne se hâta point de se coucher environ un jour entier.

(Ps. XIX. 6, 7.) David parlant du soleil dit; „ Tellement qu'il est sembla-
 „ ble à un époux qui sort de sa chambre nuptiale, & se réjouit comme un
 „ vaillant pour faire sa course. Son départ est d'un des bouts des cieux & son
 „ tour s'acheve à l'autre bout &c. (Eccl. I. 5.) Le soleil se leve aussi & le so-
 „ leil se couche, & il aspire vers le lieu où il se leve.

(Esaie XXXVIII. 8.) „ Et le soleil retrograda de dix degrés.”

Enfin quantité de passages qui prouvent que les Ecrivains sacrés ne con-
 noissoient point la physique moderne. Que dire? Comment excuser Dieu de
 nous tromper ainsi? Au lieu que le St. Esprit laissant parler les Historiens sa-
 crés, suivant leurs idées, dans tout ce qui ne regarde en rien la foi & les
 mœurs, il n'y a absolument rien à dire ni à critiquer, parce qu'il ne vouloit
 pas leur révéler des choses, plus capables de porter préjudice à la Religion,
 que de l'avancer. Car ces hommes pieux auroient crû devoir en faire part au
 peuple suivant leur sincérité scrupuleuse; ce qui les auroit fait passer pour des
 imposteurs chez les Juifs, le peuple de l'univers le plus grossier & le plus sou-
 mis à l'empire des sens; à moins qu'on ne prétendît se tirer d'affaire en soute-
 nant que Dieu les avoit inspirés sur la Philosophie, mais avec défense de
 communiquer leurs connoissances aux hommes, ce qui seroit pire & attaqueroit
 bien la gloire & la véracité de Dieu, puisqu'il leur auroit enseigné qu'il est per-
 mis d'induire les peuples dans l'erreur, ou de les y confirmer sur certains
 points indifférens. Quelle idée on donneroit de Dieu! Au lieu que ce grand
 Etre en laissant les prophètes dans l'ignorance, comme il les y a laissés eux &
 tous les hommes jusqu'à présent, sur mille & mille points des sciences profa-
 nes, & même des sciences divines, parce qu'ils ne sont pas nécessaires au salut;
 n'a pas agi contre ses perfections divines, ni contre sa véracité. Autre chose
 est de nous laisser dans des erreurs qui ne sauroient préjudicier à notre salut, &
 autre chose nous induire dans l'erreur & dire une chose pour l'autre.

Examinons succinctement, mais de plus près, ces passages cités. Josué dit
 au soleil de s'arrêter quoique les Copernicains démontrent qu'il ne sort point
 de sa place. Il en fait de même pour la lune. Il croit donc que le soleil & la
 lune faisoient également leur course. Il leur ordonne de s'arrêter sur Gabaon &
 sur la vallée d'Ajalon, quoique les habitans de ces lieux & encore bien plus
 ceux qui étoient plus avancés vers l'Occident, auroient vu tout le contraire.
 Il assure par deux fois que le soleil s'arrêta à ce commandement. Mais, ce qu'il
 y a de remarquable, on veut qu'aucun Livre Canonique ne se soit perdu. On
 ne connoit pourtant plus ce Livre du Droiturier ou Jaschar, par conséquent il
 n'étoit pas Canonique; & cependant, l'Auteur du Livre de Josué cite pour ga-
 rant de sa relation ce livre de Jaschar, il faut donc qu'alors on ait été dans
 mes idées; qu'on n'ait pas cru ces histoires d'inspiration immédiate, & qu'il
 ne fût pas absurde alors de citer un Auteur non-Canonique pour mieux persua-
 der de la vérité de ce qu'on rapportoit; comme il l'auroit été à un Ecrivain

immédiatement inspiré de Dieu de s'appuyer d'un témoignage profane.

Quant à David, Salomon, & Esaïe, on voit qu'ils ont tous été dans le système ancien & vulgaire. Encore aujourd'hui on viendroit aisément à bout de la plupart des gens du commun, & on leur seroit goûter le système de Copernic, sans le scrupule qu'ils ont d'adopter quelque chose qui soit entièrement contraire à l'Écriture; que dis-je? malgré la raison qui domine de nos jours dans tout ce qui regarde les sciences profanes, combien de Savans qui sont obligés d'aller bride en main à l'égard de ce système & d'autres vérités physiques, dans les pays sujets à l'Inquisition? Il y en a bon nombre même parmi les Ecclésiastiques Protestants qui se scandalisent qu'on ose se déclarer contre un système fondé sur la S^c. Écriture: que faire? Malgré toute la peine qu'on s'est donnée de concilier celle-ci avec le système de Copernic, tout est si forcé, qu'il faut de toute nécessité retomber dans la barbarie, adopter un firmament semblable à une calotte ou voute d'airain, suivant Job, qui étoit pourtant le meilleur Philosophe dont la S^c. Écriture nous ait conservé l'ouvrage; les eaux supérieures des anciens, le système de Ptolémée; nier les Antipodes, la rondeur de la terre, la grandeur & l'usage des étoiles fixes, & tant d'autres découvertes dont aucun savant, ou personne qui a la moindre teinture des sciences, ne doute plus; bref renoncer à la raison même, pour se conformer à ce que les Ecrivains sacrés ont dit sur tous ces points. Il est impossible de faire autrement, si l'on n'adopte pas mon système, & si on ne croit pas que toutes ces erreurs philosophiques n'ont pas été inspirées par le S^c. Esprit.



C H A P I T R E V.

Vérasité des Ecrivains sacrés quant à l'histoire.

Quant à l'histoire des Livres saints, je suis bien éloigné d'en révoquer en doute l'authenticité. Je la crois au contraire parfaitement assurée par les assertions suivantes.

1°. Si, comme nous l'avons démontré dans l'Introduction à la question présente qu'on ne doit jamais perdre de vue, il faut de toute nécessité que l'Être suprême nous ait favorisé d'une révélation, pour se faire connoître, pour nous enseigner la manière de le servir & pour nous conduire dans la voie du salut, il est incontestable qu'il a pris toutes les mesures nécessaires à cet effet. *Qui vult finem vult etiam media*, c'est un axiome reçu. Or comment auroit-il pu y parvenir, s'il n'avoit pas donné une histoire générale de tout ce qui s'est passé de plus important depuis le commencement du monde jusqu'à la venue du Messie, sur-tout de la création, & de toute l'œconomie divine, dont toutes les parties fondées sur la vérité se servent réciproquement de preuves? Si Dieu n'avoit fait communiquer que la Loi de Moïse & ensuite les Prophéties, sans aucune suite historique de faits, on auroit rejeté le tout comme contrové; il falloit donc absolument une histoire, & la commencer dès la création, la continuer, la lier, pour nous faire admirer la sagesse, la toute-puissance, la justi-

ce, la bonté infinie de Dieu, qui y brillent par-tout, & nous doivent jetter dans l'admiration, dans les sentimens d'une vénération profonde & d'un dévouement parfait pour un Etre si sage, si juste, si-miséricordieux. Suivant mon système, tout le fond & le gros de l'histoire, tout ce qui est essentiel pour la foi & les mœurs est véritable, & nous ne devons pas douter un instant que tout n'ait été dirigé de manière que rien ne s'en est perdu, ni corrompu; je dis rien de tout ce qui peut y être nécessaire. Aussi malgré tous les efforts que les auteurs des Chronologies Samaritaines & Grecques ont faits pour rendre suspect le Code Hébreu, malgré la quantité de variantes qu'ils ont ramassées pour fortifier leurs raisons, l'effet a été tout contraire, ou du moins il devroit l'être, puisque des savans du premier ordre qui ont pris la peine de les examiner ont assuré qu'en tout ce qui regarde la foi & les mœurs, il n'y a pas une seule variante qui soit de conséquence; & qu'il étoit très-indifférent de se servir de l'une ou de l'autre. Par contre il est certain qu'il y a des contradictions & des difficultés sans fin, en ce qui est parfaitement indifférent. Dieu n'auroit-il pas précisément voulu nous apprendre par-là que nous ne devons faire une attention si scrupuleuse qu'autant que l'Ecriture tend au but pour lequel elle nous a été donnée; & que nous devons faire la distinction dont je parle, pour ne pas nous rendre coupables d'une espèce d'Idolâtrie, en adorant pour ainsi dire chaque lettre de la Bible?

Car, s'il étoit autrement, peut-il tomber dans l'esprit d'un homme raisonnable, que Dieu ait voulu agir immédiatement sur l'Ecrivain qu'il inspiroit pour lui faire écrire telle circonstance, tel terme, tel mot, telle lettre, & qu'après ce grand miracle, il en ait permis la perte, ou la corruption par les fautes des copistes? Il n'est pas à présumer qu'il l'ait voulu, moins encore que cela soit arrivé contre sa volonté. Ce seroit un pur blasphème.

2°. Quand on regarderoit tous les Auteurs des Livres sacrés, comme non inspirés, il me semble que cette opinion ne dérogeroit en rien à l'autorité & à l'authenticité de l'histoire sainte. Elle auroit des avantages infinis sur les histoires profanes. En effet, c'est une histoire conservée depuis Moïse, ce qui fait seulement jusqu'à l'Ere Chrétienne & selon la supputation du Texte Hébreu, 1600 ans, & ce de l'aveu constant de tout un peuple, même de plusieurs savans étrangers ses ennemis; tandis que pour l'histoire Assyrienne, Babilonienne & Perse, il ne reste que des Ecrivains d'une nation étrangère, & quelques petits fragmens des Auteurs nationaux, traduits dans une autre langue. De même les Egyptiens ne nous fournissent que des fragmens indéchiffrables. Enfin il n'est aucun de ces Auteurs qui soit reconnu comme infailible chez sa nation même.

3°. Observons que l'histoire sacrée n'est point contredite par la profane; que si certains faits sont passés sous silence dans cette dernière, il en est d'autres des temps postérieurs qui s'accordent avec ceux de l'histoire sainte.

4°. Quant aux faits arrivés dans les temps les plus reculés, à la création & aux siècles qui l'ont suivie, tous les Auteurs profanes en parlent si confusément, qu'on n'y voit qu'incertitude & qu'on n'en trouve rien de précis, que dans la sainte Ecriture. Et même l'on voit que ce qui se trouve dans les Poètes & les Historiens profanes doit avoir été dans son origine conforme à l'histoire de Moïse & ne peut être complété & expliqué que par elle.

5°. Si on prise tant & avec raison les historiens impartiaux, sinceres, & véridiques comme Guicciardin, de Thou, & plusieurs autres qui cependant n'étoient pas exempts d'erreurs; combien doit-on estimer des hommes, je ne dis pas pieux, sinceres, amis de Dieu, remplis de l'esprit de vérité; mais si scrupuleux qu'ils ont rapporté avec toute l'ingénuité possible leurs propres fautes & les crimes de la nation, qui a conservé elle-même avec un soin infini les monumens de sa honte, & même les Prophetes qui y ont mis le comble en la convainquant de son aveuglement sur le Messie! Qu'on me fasse voir la dixième partie de ces raisons ou de raisons pareilles en faveur de l'authenticité de quelque autre historien, je ne dis pas de ceux qui ont précédé l'Ere Chrétienne, mais des siècles suivans, & alors seulement je permettrai qu'on forme des scrupules & des objections contre le gros de l'histoire sacrée: je dis le gros, le fond de l'histoire sainte. S'il y a de l'erreur & des contradictions sur certaines circonstances indifférentes, elles ne font rien contre son authenticité. Est-il un seul historien, le plus véridique, le plus fidele, le moins partial, qui soit sans erreur dans toutes les circonstances de son histoire? Personne n'osera le soutenir. A-t-on jamais vu rejeter toute une histoire, parce qu'on y avoit apperçu quelque incertitude dans quelque point peu important?

On ne commence à douter de bien des faits, que lorsque l'histoire est remplie de mensonges, de fables, de partialités & qu'elle est unanimement contredite par plusieurs autres. Que dis-je? la diversité des circonstances avec lesquelles les divers Auteurs rapportent un fait principal, ne sert qu'à affermir la certitude de ce fait.

A-t-on jamais révoqué en doute la vérité de la bataille donnée entre Tamerlan & Bajazeth, quoique les Auteurs different si fort pour le temps & pour le lieu? On la place tantôt dans la Mésopotamie, sur les bords de l'Euphrate; tantôt aux environs de Pruse en Bythinie; tantôt à Angora dans la Galatie. Pour les années, on la date en 1397. 1399. 1401. 1402. On s'accorde pourtant sur la bataille même & sur ses suites, & on seroit hué à juste titre, si on en vouloit conclure que les faits principaux sont faux, parce qu'on ne s'accorde pas sur les circonstances. Voilà précisément le cas de l'histoire sainte. La contradiction & l'erreur manifestes qu'on y trouve à l'égard de certaines circonstances, ne sauroient lui porter aucun préjudice sur le principal, auprès de toute personne qui ne cherche pas à la rejeter de gaieté de cœur & contre le bon sens.

C H A P I T R E VI.

Il y a des erreurs réelles dans les circonstances historiques rapportées par nos Ecrivains sacrés.

Ceux qui refusent de reconnoître des erreurs & des contradictions dans l'histoire sainte, disent qu'elles sont seulement apparentes, & ils tâchent de les con-

concilier. Mais qu'ils sachent que par leur zèle indiscret ils fappent toute l'Écriture. Les ennemis de notre sainte Religion en prennent avantage pour l'anéantir, car elles sont si nombreuses que si on vouloit les rapporter toutes & les accompagner de quelques réflexions il y auroit de quoi fournir à des volumes entiers.

Rapportons en seulement quelques exemples : (*Genese XXVI. vs. 34.*) il est dit : „ Or Esau, âgé de quarante ans, épousa Judith fille de Béeri Héthien & „ Basmath, fille d'Elon Héthien. (*Chap. XXVIII. 9.*) Il alla vers les Ismaélites, & prit pour femme outre celles qu'il avoit Mahalath, fille d'Ismaël, &c. „ sœur de Nébajoth.”

Par contre (*Chap. XXVI.*) il est dit, Esau prit ses femmes des filles de Ca- „ naan, savoir Hada fille d'Elon le Héthien & Aholibama fille de Hana & petite fille de Tfibon Hévien & aussi Basmath, fille d'Ismaël sœur de Nébajoth.

Voilà des contradictions en bon nombre, quoi qu'en peu de mots ; dans le premier passage, il est parlé d'une Basmath fille d'Elon aussi Héthien, & la fille d'Ismaël y est nommée Mahalath ; dans le second on ne trouve ni Judith ni Béeri, le seul Héthien c'est Elon & sa fille nommée Hada ; mais pour le second, s'il doit répondre à Judith & à Béeri Héthien, je n'y trouve pas plus de ressemblance qu'entre Louis & Montezuma, ou comment trouver de la ressemblance entre Judith & Aholibama, entre Béeri & Hana ? Outre que Béeri étoit Héthien & Hana Hévien, dans le premier passage Basmath étoit fille d'Elon & dans le second elle fut la fille d'Ismaël, nommée dans le premier Mahalath.

On ne fauroit nier que le dernier ne soit préférable. Tout le chapitre roule uniquement sur la descendance d'Esau, laquelle est spécifiée très-exactement Tfibon. Ana & Aholibama y sont nommées encore une fois. Mais M^{rs}. les conciliateurs s'en mettent fort peu en peine. Ils assurent hardiment que toutes ces personnes ont porté deux noms, & malgré même la différence de la nation, ils n'y trouvent aucun obstacle. Voilà ce qui s'appelle trancher la difficulté & couper le nœud gordien ; le mal est que moi & bien d'autres en demandent des preuves, & toute leur décision est inutile, dès qu'on ne les croit pas sur leur parole. Ne vaut-il pas mieux adopter la solution de notre Auteur anonyme en supposant plusieurs Mémoires que Moïse cousut ensemble, & auxquels par un scrupule, peut-être poussé trop loin, il n'a rien voulu changer ? Mais alors il ne faut pas dire que le choix des faits & de toutes les circonstances aient été d'inspiration divine.

Passons tout d'un coup à un de ces passages qui ont si fort exercé les critiques, & même quelques Peres de l'Eglise ; c'est l'âge de Salomon lorsqu'il se maria avec Nahama & qu'il eut Roboam. On est d'accord que Salomon n'étoit qu'un *jeune garçon*, comme il se nomme lui-même, lorsqu'il monta sur le trône : il regna quarante ans & mourut dans sa cinquante-deuxième année, ce qui est incontestable. Cependant Roboam avoit 41 ans, lorsqu'il lui succéda. Plusieurs critiques ont pris le parti de suivre Joseph, & de donner 80 ans de règne à Salomon. Vaut-il mieux contredire formellement l'Écriture où deux passages de différens livres sont d'accord, & de les croire apparemment cor-

rompus, pour suivre un Auteur profane rempli d'erreurs même volontaires, que de dire avec tant de Théologiens anciens & modernes, que cette question n'est de nulle importance, qu'il y a là quelque erreur & de l'obscurité qui ne vient point d'inspiration?

Puisque nous parlons de Roboam, rapportons encore une contradiction qui se trouve dans son histoire (*Rois XV. 2. 2 Chron. XI. 21.*). La femme la plus chérie de Roboam & mere d'Abija est nommée Mahaca, fille d'Absalom; & *Chap. XIII. 2.* elle est nommée Michaja fille d'Uriel de Gibha. Comment concilier cela? Supposé que Mahaca & Michaja soit le même nom; c'est tout ce qu'on pourroit accorder par complaisance; mais pour Absalom & Uriel de Gibha il n'y a pas moyen d'en faire une même personne; d'autant moins qu'on voit (*vs. 18.*) que les deux femmes qui y sont nommées étoient aussi ses parentes & de race Royale, comment auroit-il osé préférer & la mere & le fils, s'ils descendoient d'un simple particulier? au lieu qu'étant fille d'Absalom il n'y a rien à dire; il faut bien qu'elle ait été fille d'Absalom & nommée Mahaca ou Maacha d'après sa grand' mere, la mere d'Absalom; mais que dirons-nous lorsque (*1. Rois Chap. XV. 10 & 13.*) Mahaca fille d'Abiscalon est nommée la mere d'Assa, par conséquent femme & non mere d'Abija?

Venons à un autre passage si souvent discuté, il s'agit de l'âge d'Achasja. (*2 Rois chap. VIII. vs. 17.*) Il est dit que Joram fils de Josaphat étoit âgé de 32 ans, lorsqu'il commença à régner, & qu'il régna huit ans (*vs. 25, 26;*) qu'Achasja son fils lui succéda à l'âge de 22, que sa mere se nommoit Athalia fille d'Amri Roi d'Israël; celui-ci fut pere d'Achab, & celui-ci contemporain de Josaphat. Cette Athalie est encore nommée mere d'Achasja *Chap. XI. 1.* & il est dit qu'elle se saisit de la Régence, au préjudice de son petit fils Joas; suivant (*Chroniques XXII. vs. 2.*) Achasja étoit âgé de 42 ans, lorsqu'on le fit Roi; & il régna un an. Notez qu'il étoit le cadet de ses freres, ceux-ci ayant tous été tués; comment concilier tout ceci? Il faudroit qu'il fût venu au monde 2 ans, avant son pere, mais on dira que l'un ou l'autre nombre est erronné; en effet, il n'a pu avoir en même temps 22 & 42 ans; & en ce cas on rejettera ce dernier nombre; mais alors où restera l'inspiration du S^t. Esprit; il doit avoir agi immédiatement sur les Auteurs qui n'ont été, selon quelques-uns, que des instrumens purement passifs? Ceci ne sauroit se soutenir; cependant voyons s'il ne reste plus aucune difficulté, en ne donnant que 22 ans, à Ahasja. Il étoit donc né lorsque son pere avoit 18 ans & engendré lorsqu'il en avoit 17. Tout ceci pourroit être absolument: un homme à 17 ans est capable d'engendrer; mais il reste une difficulté; il étoit le cadet & ses freres avoient été tous tués par les gens de guerre, venus avec les Arabes du Camp. Je ne dirai rien des autres contradictions, comme, par exemple, au Chapitre précédent (*vs. 17.*) Ahasias est nommé Joahas & (*Rois chap. 2. & 13.*) il est dit que Jéhu rencontra les freres d'Ahasia Roi de Juda (par conséquent il n'étoit pas resté seul) & qu'il les fit tuer au nombre de 42. Et je ne sais comment ils ont pu être engendrés par Joram avant sa 17^e. année. Je ne veux pas m'arrêter aux explications qu'on s'efforce de donner; on prétend faire d'Athalia la grand-mere d'Ahasias, par conséquent la bis-ayeule de Joas. Enfin il n'y a point d'absurdité qu'on ne donne pour une vérité prouvée, afin de se tirer

d'un si mauvais pas. N'est-il donc pas plus naturel de dire simplement, qu'il peut y avoir de l'erreur dans ces circonstances qui n'ont aucune influence sur la foi & sur les mœurs, & qui par conséquent sont sur le compte des Auteurs, & non du S^t. Esprit qui n'a inspiré les Ecrivains sacrés que lorsqu'il s'est agi de rendre l'homme de Dieu parfait & accompli en toute bonne œuvre, comme Saint Paul nous l'apprend. Il seroit superflu d'alléguer un plus grand nombre de passages de même nature qui se trouvent dans le Vieux Testament. Mais il faut aussi en apporter du Nouveau pour faire voir que dans toutes les économies le S^t. Esprit n'a inspiré que les choses qui peuvent regarder la voie du salut & non des circonstances de peu d'importance. Commençons par les Généalogies de Jésus-Christ qui sont si différentes dans S^t. Matthieu & dans S^t. Luc; elles ont donné bien de la tablature aux savans.

J'avouerai qu'elles m'ont fort exercé aussi; j'y trouvois tant d'erreurs & de contradictions, que, malgré les soins que tant de savans se sont donnés pour les justifier & les éclaircir, je n'en étois point satisfait; je ne pouvois pas dire que cet article fût indifférent, je ne pouvois pas accorder non plus que le S^t. Esprit eût permis qu'il s'y fût glissé des erreurs.

Après donc avoir examiné quantité d'Auteurs qui traitent ce sujet, je pris le parti de m'en tenir aux réflexions suivantes:

1^o. Qu'il y a des obscurités qui ne sont point des erreurs & qui peuvent être éclaircies, 2^o. qu'il y a des erreurs manifestes ou des négligences des Auteurs, mais qui ne sont point importantes. Tout ce qui s'y trouve d'important, est que les Evangélistes avoient pour but, comme ils le devoient, de prouver aux Juifs que le Messie étoit descendu de David, ou qu'il étoit fils de David, suivant les Prophéties, tel qu'ils l'attendoient alors & qu'ils l'attendent encore aujourd'hui; tout le reste n'est pas de plus grande importance que les autres circonstances historiques qui, suivant notre système, doivent être mises comme indifférentes sur le compte des Auteurs, & non du S^t. Esprit.

De ce nombre infini d'Auteurs qui ont tâché d'éclaircir ces difficultés, je trouve que Sigism. Jacob Baumgarten a le mieux réussi dans le principal; car pour les autres circonstances peu importantes, je ne puis approuver son opinion en tout. Voici ce qu'il en dit. (1)

1^o. La première difficulté consiste toujours en ce qu'on demande. Pourquoi, si Jésus-Christ a été fils de la S^{te}. Vierge Marie, & non de Joseph, S^t. Matthieu & S^t. Luc donnent-ils seulement la Généalogie de ce dernier?

On a si bien senti la conséquence de cette question que la plupart des savans ont tâché de prouver qu'elle appartient de-même directement ou indirectement à la mere de notre Seigneur; les uns assignent celle de S^t. Matthieu ou celle de S^t. Luc à la S^{te}. Vierge, les autres les lui attribuent seulement par conséquence & en supposant, contre ce que nous trouvons dans l'Écriture, que chaque Juif

(1) Dans sa brochure Allemande traduite du Latin, & intitulée: Dissertation sur la Généalogie de Jésus-Christ, Hall. 1754; 8^o. Il paroît qu'il s'est flatté d'avoir été le premier qui ait eu cette idée; apparemment qu'il n'a pas connu une brochure de J. C. Hejbronner, Juif converti, imprimée en 1717. in 4^o. Il est vrai que celle-ci est très-succincte; toute son explication ne contenant qu'un peu plus de six pages in 4^o. au lieu que celle de Baumgarten en contient, outre le Titre, 62 in 8^o.

devoit prendre une femme, non-seulement dans sa Tribu, mais dans sa famille même; Baumgarten & Heilbronner croient que la Généalogie de Joseph se trouve dans S^t. Mathieu & celle de la S^{te}. Vierge dans S^t. Luc; sentiment qui est soutenu par des raisonnemens, des citations & des autorités de si grand poids qu'il est non-seulement probable, mais on peut dire prouvé. Voici leurs raisonnemens amplifiés par les miens. S^t. Mathieu a écrit son Evangile en Hébreu, suivant quelques uns, ou du moins en faveur des Hébreux, environ 8 ans après l'Ascension de N. S. suivant l'opinion générale. Quantité de ces Juifs prosélytes croyoient en Jésus-Christ en qualité de Messie, sans cependant vouloir avouer qu'il fût conçu du S^t. Esprit, mais ils le croyoient fils de Joseph: erreurs qu'on attribue aux Nazaréens du premier siècle. S^t. Mathieu, quoiqu'il ne fût point porté à les fortifier dans cette erreur comme il le manifeste par les paroles qui suivent immédiatement cette Généalogie, donnant pourtant celle de Joseph, laissant le soin à S^t. Luc de donner celle de sa promise; & c'étoit pour dire aux Juifs qu'il vouloit convertir: Vous nommez le Messie par dérision fils de Joseph le Charpentier: quand même cela seroit vrai, quelle conséquence en tirez-vous? Est-il moins fils ou descendant de David? Vous convenez que le Messie le doit être. Voici la Généalogie de ce Joseph que vous méprisez, & vous y verrez clairement qu'il en descend, même par Salomon & tous les Rois ses descendans.

2°. Voici à-présent celle de S^t. Luc, qui exige une explication bien raisonnée, vu que suivant toutes les observations on pourroit croire que cette Généalogie doit aussi appartenir à Joseph & non à Marie.

Jésus étoit, comme on le croyoit, de Joseph, d'Héli, de Mathal, de Levi, &c. C'est-à-dire le fils. Mais il faut prendre garde que dans le Grec il y a *ὁ υἱὸς ἐνομίσθητο υἱὸς Ἰωσήφ*. Or on ne sauroit donner aucune raison pourquoi ces mots *ὁ υἱὸς* se suivent. Ils ne font point de sens: ils signifient littéralement *qu'il étoit nommé fils de Joseph*. Encore s'il y avoit *qui étoit & fut nommé*, &c. Mais cet *ὅς* se trouvant omis, il est clair qu'il y faut un autre sens. Le voici, *qui étoit, étant nommé fils de Joseph, Fils d'Héli*, & alors toute difficulté cesse. Car les femmes ne se trouvant jamais dans aucune Généalogie, & par contre les petits fils, arriere petits fils, descendans, étant souvent nommés fils, S^t. Luc devoit donc nommer Jésus fils d'Héli, puisqu'il étoit obligé de sauter sa mere comme femme.

On dira que ce n'est qu'une conjecture, reçue à la vérité de plusieurs; mais non prouvée. On se trompe. En voici des preuves bien fortes. Les Talmudistes disent expressément que la Généalogie de la mere ne se compte pas.

Les mêmes avouent que Miriam ou Marie a été fille d'Héli, à quoi ils ajoutent par une haine envenimée contre Notre Sauveur, que quelqu'un a vu dans une vision, qu'elle est tourmentée dans les Enfers par les supplices les plus cruels qu'on puisse imaginer. Et dans un autre endroit du Talmud, il est fait mention encore de la même Miriam, & on ne sauroit nier que cette Marie ou Miriam ne fût la S^{te}. Vierge, puisque c'est la même qui dans le Talmud Babylonien est souvent nommée *Stada* ou *Sattada*. Par lequel nom, ils ont sans contredit toujours voulu dénoter la mere de Jésus-Christ.

3°. La vérité de ces Généalogies a été si bien connue du temps des Apô-

tres, que les anciens Juifs n'ont jamais osé avancer qu'elles fussent fausses. C'est presque seulement de nos jours que quelques-uns l'ont fait comme, *p. Ex.* Isaac ben Abraham dans son *מורה נבוכים* & quelques autres; & même dans le Talmud Massichta Sanhedrin, on avoue que Jésus-Christ est issu du sang Royal: ce qui confond bien les Juifs qui voudroient bien pouvoir expliquer autrement le sens de ce passage.

Si donc les Juifs avouent que Miriam a été fille d'Heli, comme nous l'avons: s'ils n'ont pas osé, dans le temps qu'ils auroient été à même de prouver l'erreur s'il y en avoit eu, taxer les Généalogies de Joseph & de Marie de fausseté: s'ils ont été forcés d'avouer que le Messie étoit du sang Royal de David; si tout cela a été connu & reçu du temps de la venue du Messie, du temps de la Prédication de l'Evangile, & encore quelques siècles après, lorsque le Talmud de Babylone fut fabriqué, je ne crois pas qu'on puisse former le moindre doute sur le fond & l'essentiel de ces Généalogies que les ennemis de la Religion Chrétienne, soit Juifs, soit Déistes ou autres, sont forcés d'admettre, quand même ils découvroient quelques erreurs ou quelques omissions dans le reste qui est moins important. Et c'est de quoi nous allons parler.

On s'est donné bien de la peine de prouver que le Zorobabel & le Salathiel de S^t. Luc, ne sont pas le Zorobabel & le Salathiel de S^t. Mathieu, ceux-ci descendant de David par Salomon & ceux-là par Nathan.

Il faut avouer qu'on fait beaucoup, si l'on accorde sans preuve, qu'un pere & un fils ne sont pas les mêmes que les autres du même nom & à-peu-près à égale distance de David, en ajoutant ceux que S^t. Mathieu a omis. Cependant accordons-le. Mais il reste une difficulté que je ne puis résoudre. Ce sera donc le Zorobabel de S^t. Mathieu qui est nommé (1 *Chron. III. 19.*) fils de Phadaja, & celui-ci fils de Salathiel. Voilà donc déjà une négligence de S^t. Mathieu qui a omis Phadaja, sans qu'on en comprenne la raison & qui ne s'accorde pas avec la qualité d'historien qui écrit tout par inspiration. Il y a plus; l'Auteur des Chroniques, nomme sept fils de Zorobabel, & on n'y trouve point cet Abiud de S^t. Mathieu. Comment faire?

Les uns ont recouru au moyen simple dont ils se servent si souvent, d'affirmer hardiment que quelqu'un de ces fils a porté aussi le nom d'Abiud. Supposons-le encore, quoique contre toute vraisemblance. Mais lequel sera-ce? Il faudroit croire que ce fut Hanania puisque sa seule postérité est dénombrée (2) jusques à la neuvième génération. Hascuba & ses quatre frères sont nommés fils de Mescullam le frère d'Hanania, je ne sais par quelle raison, puisque le texte ne le porte pas, & le reste de ces versions ne s'accorde pas non plus avec le reste de cette Généalogie. Mais par malheur les noms indiqués par S^t. Mathieu ne s'y accordent pas.

Les autres tranchent encore plus court en assurant qu'Abiud, quoique fils de Zorobabel, n'est pas moins omis par l'Auteur des Livres des Chroniques. Mais en ce cas qu'ils prennent garde que ceci ne serve encore à fortifier mon système. Le S^t. Esprit qui a prédit par les Prophetes des faits qui devoient arriver, des noms qui devoient être portés par certaines personnes après un ou

(2) Dans d'autres versions.

plusieurs siècles, auroit-il omis le nom d'un des ancêtres du Messie, d'un homme mort depuis longtemps? Ne voit-on pas que, de quelque côté qu'on se tourne, cette Chronologie des Chroniques ne vient point du S^t. Esprit, mais d'un Auteur qui étoit homme, quoi qu'homme véridique & fidele.

Il dit que Joram fut pere d'Hosias, il omet donc Achafias, Joas & Amasias qui se trouvent entre deux, tous fils l'un de l'autre. On donne pour raison qu'ils étoient des impies & que pour cela on ne vouloit pas les placer parmi les ancêtres de Notre Sauveur. Quelle raison pitoyable! Afa qui s'y trouve étoit-il meilleur que Joas? L'un & l'autre a bien commencé & mal fini. Y eut-il de plus méchant Roi dans Juda qu'Achas? Et pourtant il n'est pas omis. Ammon & Jojakin étoient-ils des Rois pieux? Difons plutôt que nous voyons dans plusieurs passages de l'écriture que les Auteurs sacrés n'étoient pas assez exacts dans les Généalogies pour en donner toute la suite; que souvent ils ont omis des noms & qu'il leur suffisoit de prouver que tel descendoit d'un tel pere comme ici. On savoit assez qu'Hosias descendoit de Joram. Il n'étoit donc pas nécessaire de dire que c'étoit par Amasias, par Joas & par Achafias. Mais prétendre que le S^t. Esprit eût ordonné à S^t. Mathieu de les omettre, c'est-ce que je trouverois fort mal imaginé.

On fait encore quelques autres difficultés pour rendre cette Généalogie suspecte, mais de si peu d'importance que je les passerai sous silence; & j'ajouterai seulement ce que j'ai déjà dit plus haut; que de pareilles erreurs & négligences ne font rien contre l'authenticité de la Généalogie & contre le but pour lequel elle a été donnée, qui étoit uniquement de prouver que Jésus-Christ étoit fils ou descendant de David & que par conséquent il étoit le Messie promis, comme il se légitimoit par ses miracles, par les Prophéties & par sa doctrine.

Revenons à mon grand principe & tout est naturellement expliqué. Les incrédules, les Déistes sont confondus. Le S^t. Esprit n'a inspiré les Auteurs sacrés qu'entant qu'ils devoient nous conduire dans la voie du salut, nous fortifier dans la foi & dans les bonnes mœurs; les autres circonstances qui ne font d'aucune importance ont été abandonnées au génie & à la volonté des Ecrivains sacrés, comme nous le verrons encore mieux dans les exemples suivans.

S^t. Math (IX. 18.) dit: „ un des Chefs vint, qui se prosterna devant lui & lui
 „ dit: Ma fille vient de mourir, mais viens lui imposer les mains, & elle vivra.
 (S^t. Marc, V. vs. 22, 23.) „ Et un des Chefs de la Synagogue vint & pa-
 „ yant vu il se jeta à ses pieds & il le pria instamment disant: Ma petite fille
 „ est à l'extrémité, je te prie de venir lui imposer les mains & elle vivra.
 (Et vs. 35.) „ Des gens du Chef de la Synagogue, vinrent lui dire, ta fille
 „ est morte, ne donne pas davantage de peine au maître.
 (S^t. Luc. VIII. 41, 42. &c.) „ Il le pria, dit-il, de venir dans sa maison,
 „ parce qu'il avoit une fille unique d'environ 12 ans, qui se mouroit, &c.
 „ (vs. 49.) Quelqu'un vint de chez le Chef de la Synagogue qui lui dit: Ta
 „ fille est morte, ne fatigue pas davantage le Maître.”

Laquelle des deux circonstances est vraie? La fille étoit-elle morte? Saint Mathieu le dit. Ou, étoit-elle malade à l'extrémité? S^t. Marc & S^t. Luc l'assurent. Il n'y a point d'équivoque.

S^t. Math. (VIII. 5. & suivans) dit: „ un Centenier vint à lui, le priant,

„ & lui disant : Seigneur, mon serviteur est au lit dans la maison, malade de
 „ paralysie & fort tourmenté. Et Jésus lui dit : J'irai & le guérirai ; & le Cen-
 „ tenier répondit & lui dit, &c. (vs. 13.) Alors Jésus dit au Centenier, &c.
 „ (S. Luc. VII. 2. & suivans.) „ Et il y avoit un Centenier, dont le serviteur,
 „ qui lui étoit fort cher, étoit malade & s'en alloit mourir, & ayant entendu
 „ parler de Jésus, il envoya vers lui des Anciens des Juifs pour le prier de
 „ venir guérir son serviteur ; étant donc venus vers Jésus, ils le prièrent ins-
 „ tamment disant qu'il étoit digne qu'on lui accordât cela ; car il aime notre
 „ nation & c'est lui qui nous a fait bâtir la Synagogue. Jésus donc s'en alla
 „ avec eux. Et comme déjà il n'étoit plus guere loin de la maison, le Cente-
 „ nier envoya vers lui de ses amis pour lui dire : Seigneur ne t'incommode
 „ point, car je ne mérite pas que tu entres dans ma maison ; c'est pourquoi
 „ aussi je ne me suis pas jugé digne d'aller vers toi.”

Voilà donc encore des passages qui se contredisent absolument par les cir-
 constances. S. Mathieu nous donne un Dialogue entre Jésus & le Centenier
 lui-même. S. Luc au contraire dit expressément qu'il n'est pas venu, qu'il n'a
 pas même osé venir, qu'il a envoyé les Anciens des Juifs, & ensuite de ses
 amis. Lequel faut-il croire ?

S. Mathieu, S. Luc. & S. Jean rapportent unanimement que S. Pierre
 ayant si fort vanté son courage & sa fidélité, Jésus lui dit : „ En cette même
 „ nuit avant que le Coq ait chanté, tu me renieras trois fois.” Ou suivant
 „ S. Luc „ Je te dis que le Coq ne chantera point aujourd'hui que tu n'aies
 „ nié trois fois de me connoître.” L'accomplissement de cette prophétie est
 rapporté en conséquence. S. Marc. dit au contraire : „ Alors Jésus lui dit : Je
 „ te dis en vérité qu'aujourd'hui cette même nuit avant que le Coq ait chanté
 „ deux fois tu me renieras trois fois.” Puis il rapporte l'accomplissement aussi
 conforme à cette prédiction.

Que dire à tout cela ? Le voici, & sans multiplier les exemples, je dirai que,
 si absolument on veut insister que tous les faits, toutes les circonstances, tous
 les mots, aient été écrits par les Auteurs sacrés comme instrumens passifs &
 que c'est le S. Esprit qui parle, il est impossible d'échapper aux reproches in-
 sultans des ennemis de la Religion. Comment ! diront-ils, un homme véridi-
 que pour peu qu'il ait de mémoire ne s'avisera jamais de raconter la même his-
 toire avec des circonstances diverses & absolument contraires, & on ose assu-
 rer que c'est Dieu lui-même qui parle ! Mais si on adopte mon système, ils
 n'auront plus rien de raisonnable à objecter. Le fond de l'histoire Évangélique
 n'en souffre point. Que dis-je ? Comme nous l'avons dit plus haut, ces cir-
 constances minutieuses rapportées diversément confirment fortement le fond de
 chaque histoire en particulier & du tout en général. Le premier passage est rap-
 porté pour nous faire part d'un des miracles de Jésus-Christ & de la foi d'un
 Juif de qualité, d'un Juif qui n'étoit pas ignorant, puisqu'il étoit Chef de la Sy-
 nagogue. Le second nous rapporte un miracle extraordinaire, d'avoir guéri un
 malade sans l'approcher, & une foi sans exemple dans un Payen. Le troisieme
 marque la présomption d'un Disciple chéri du Seigneur & sa foiblesse, comme
 aussi la justesse de la prédiction de Jésus-Christ. Tout ceci est attesté unanime-
 ment par les quatre Évangélistes ; &, je le répète, cette diversité sert à confir-

mer les faits que le St. Esprit a eu en vue, & la narration faite par ses serviteurs. Ainsi on peut aussi peu rejeter ce qu'il y a d'essentiel dans l'histoire Evangélique, que de rejeter toute, oui, toute l'histoire profane, parce qu'il n'y a aucun Auteur qui s'accorde exactement avec l'autre dans toutes les circonstances, lors même qu'il n'a fait que le copier pour le principal.

Que dis-je! on ne rejette point Manéthon, Erathostene, Syncelle, la Chronique d'Egypte, &c. quoiqu'ils ne s'accordent presqu'en rien. On tâche de les expliquer l'un par l'autre & de les arranger au mieux possible. On feroit même charmé de découvrir encore d'autres pareils monumens, devroient-ils encore être plus mutilés. Au lieu qu'ici l'histoire Evangélique, en tout ce qui peut être utile à la foi & aux mœurs, est d'une harmonie admirable.

Je demanderois encore si ceux qui étoient inspirés de Dieu étoient pour toutes les sciences ou seulement pour certaines parties de quelques-unes. Si on accorde ce dernier, je n'ai plus rien à dire, me trouvant dans la même idée. Si par contre on soutient le premier, j'en démontrerai l'absurdité par des raisonnemens palpables, & par l'Écriture même.

On fait que bien des Ecrivains ont poussé le Panégyrique de Moyse si loin qu'on croiroit qu'ils ont voulu se moquer de ce grand Législateur. Rosenbach a écrit *de omni scientiâ Mosâicâ*. Les Juifs parmi leurs autres rêveries lui donnent pour Précepteur l'Ange *Métatron*. Pfeiffer a donné une *Pansophia Mosâica*; Arnold Bachin; Denfon, une *Pansophia enchiretica*. Enfin Clément d'Alexandrie, Eusebe, Philon, Edmond Dikinson & autres le font passer pour le plus grand de tous les Philosophes. Cependant comme ils ont été réfutés par Lambecius, Buddæus, Morhof, Ursin, Stolle & tant d'autres, je ne m'en mêlerai pas. Il suffira pour le but que je me propose de donner un échantillon de leurs rêveries. Ils assurent que Moyse a été grand Astronome parce qu'il a su dire que le soleil a été créé pour éclairer pendant le jour, & la lune pour éclairer pendant la nuit; qu'il a été grand Philosophe, pour avoir distingué entre les eaux supérieures & les inférieures; grand Géographe, puisqu'il a su décrire le voyage des Israélites par le désert & ainsi du reste. Est-ce sans raison que j'ai cru qu'on pourroit les taxer d'avoir parlé par ironie & d'avoir voulu tourner en ridicule cet Ecrivain véritablement respectable?

Si Moyse avoit été inspiré de maniere que, suivant ce que les Juifs en pensent, il ait toujours agi par inspiration, à quoi bon le conseil que son beau-pere Jethro ou Réguel Payen d'origine, lui donna? Conseil qu'il trouva excellent & qu'il suivit. Pourquoi St. Etienne rapporte-t-il (*Act. VII. 22.*) pour faire honneur à Moyse, à sa sagesse & à son grand savoir, qu'il fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens? Si on disoit que tel lac, ou telle riviere a causé une inondation, & qu'outre la crue des eaux on l'attribueroit à un sceau d'eau que quelqu'un y auroit versé, cette addition ne seroit pas encore aussi ridiculement imaginée, que de dire que la sagesse divine de Moyse a été augmentée par l'instruction des Egyptiens, s'il avoit été instruit & inspiré pour tout par le St. Esprit, Dieu étant l'origine de tous les biens, de toutes les sciences, & qui fait part de ses dons aux hommes suivant son bon plaisir.

(*Exod. XXXI. 2. & 6. & XXXV. 30 & 34.*) Betsaléel & Aholiab ont été rem-

remplis de l'Esprit de Dieu en industrie, en intelligence, en science, pour toutes sortes d'ouvrages. Voilà donc des hommes qui étoient inspirés particulièrement pour des ouvrages & qui auroient été tout de même aussi peu propres à gouverner le peuple, que Moÿse à leur servir de compagnon.

S^t. Paul n'a pas même été inspiré pour tout ce qui le regardoit, & Dieu a inspiré d'autres personnes pour lui annoncer des choses qui le concernoient. Par Ex. (*Act. XX. 22, 23. XXI. 4.*) il dit: „ & maintenant étant lié par l'Esprit, je m'en vais à Jérusalem, *ne sachant pas ce qui m'y doit arriver; si ce n'est que l'Esprit m'avertit de ville en ville, que des liens & des afflictions m'y attendent.* ” *Éc.* Peut-être veut-il justement dire par-là que l'Esprit de Dieu ne se manifestoit pas à lui dans cette occasion & à cet égard. „ Ils disoient par l'Esprit à Paul qu'il ne montât point à Jérusalem, *Éc.* Agabus le Prophète prit la ceinture de Paul & s'en liant les mains & les pieds, il dit: „ Voici ce que dit l'Esprit, c'est ainsi que lieront les Juifs dans Jérusalem l'homme à qui est cette ceinture. Et ils le livreront entre les mains des Gentils. ”

Mais afin d'abrèger, voici qui décidera cette question. Qu'on lise tout le *Ch. XII.* de la première Epître du même S^t. Paul aux Corinthiens, & on sera convaincu que ceux, qui sont inspirés par le S^t. Esprit même pour ce qui regarde la foi & la voie du salut, ne le sont pas pour toutes ses parties. Cet Apôtre dit qu'il y a différens dons dans diverses personnes, mais qui partent tous du même Esprit. Il se sert même d'une comparaison fort juste, pour les en convaincre, que le pied n'est pas la main, ni l'oreille l'œil, & qu'ils composent pourtant tous un même corps. Enfin il s'en explique si clairement & avec tant de soin que je n'ai besoin que d'y renvoyer mes Lecteurs pour les convaincre que je ne dis rien ici que d'après ce S^t. Apôtre.



C H A P I T R E . V I I .

Quelques Livres composés par des Auteurs d'inspiration, sont perdus.

Encore une remarque & je finirai cet article. D'où vient qu'on dispute tant si des Livres Canoniques sont perdus? N'est-ce pas par ce préjugé que le S^t. Esprit est l'Auteur immédiat de tous ces Livres, & que les Auteurs n'en ont été que des Instrumens passifs? Si on pouvoit, ou qu'on voulût faire la distinction qui fait le fond de mon système, la dispute cesseroit dans le moment. On diroit que tous ces Livres perdus écrits peut-être par des hommes inspirés, quoique non par inspiration, pouvoient contenir des choses qui auroient été utiles à la foi & aux mœurs, mais non absolument nécessaires; que s'ils avoient été conservés ils auroient sans doute fait partie du Canon de la Bible, mais que ce n'est pas une perte qui puisse nous porter préjudice.

Parlons de quelques-uns de ces Livres. Dans celui des Rois il est toujours parlé des Chroniques. On dit que ceux-ci nous ont été conservés sous ce même

nom ; mais on ne prend pas garde qu'on cite tantôt les Chroniques des Rois de Juda & tantôt celles des Rois d'Israël ; ce sont deux Chroniques différentes, laquelle est parvenue jusqu'à nous ? Laquelle est perdue ? On l'ignore. J'ai déjà parlé ci-dessus du Livre de Jafchar. Il faut que ce fût un Livre Canonique, puisque l'Auteur de celui de Josué, homme sans doute inspiré, a trouvé à propos de le citer, pour fortifier le récit qu'il fait d'un miracle. Nous trouvons citée la Chronique du Prophete Nathan. On veut que ce soit le Livre des Rois, soit ; quoique le Livre des Rois soit cité sous ce nom & doive être différent de celui de Nathan, & que je ne conçoive pas pourquoi les Juifs qui font tout leur possible pour concilier une grande autorité à l'Écriture Sainte, n'eussent pas préféré le titre de Chronique du Prophete Nathan à celui de Livre des Rois, ou à celui des Prophetes antérieurs ; au lieu qu'ils ont conservé avec soin les noms de tous les petits Prophetes. Mais que sont devenues les Prophéties d'Ahia de Silo, les Visions de Jédi le Prophete ? (2 Chron. IX. 29.) Se peut-il que des Prophetes du Seigneur, qui ont écrit des Prophéties & des Visions, ne l'aient pas fait par l'inspiration divine qu'on accorde si libéralement à tous les Auteurs pour toutes les circonstances de l'histoire les moins essentielles ? L'histoire de Sémaja le Prophete (Ch. XII. 15.) n'est elle pas dans le même cas ; de même que le Livre de Jéhu fils d'Hanani le Prophete ? L'histoire d'Ofias qui a été écrite par le Prophete Jéfaou, où se trouve-t-elle ?

Voyons aussi ce que nous trouvons dans le N. T. L'Apôtre St. Jude parle de la dispute entre l'Archange Michaël & le Démon sur le Corps de Moÿse, qu'on croit être tirée d'un Livre qui avoit pour titre *l'Assomption de Moÿse*. Il cite encore un autre Livre, celui d'Hénoch non moins apocryphe, mais encore connu dans la premiere Eglise. St. Paul nomme les Magiciens de l'Égypte, *Jannes & Jambres* ou *Mambres*, sans doute d'après la tradition reçue chez les Juifs. Tout cela a donné bien de l'occupation aux savans. Ces citations tirées de Livres Apocryphes se trouvent dans des Auteurs Canoniques.

Pour sauver l'honneur de l'inspiration, ils disent que ces passages devoient Canoniques d'Apocryphes qu'ils étoient ; puisque ces Apôtres avoient écrit par inspiration. Quels excellens argumens ! Parlons sérieusement. Ne doivent-ils pas exciter la pitié, même des sentimens douloureux, lorsqu'on voit que par de pareilles raisons, si l'on peut donner ce nom à ces puérités, on fournit des armes aux incrédules contre notre Sainte Religion, en ayant recours à une inspiration expresse pour nous indiquer les noms des Magiciens, &c. ? Ne vaudroit-il pas mieux se taire si on ne veut pas adopter mon système qui seul peut fournir les armes convenables pour combattre les Déistes avec succès ?

J'oubliois presque une réflexion qui mérite attention. Chacun convient que, dans l'Écriture & particulièrement dans le Pentateuque, on trouve des noms de lieux & de villes tout autres & plus nouveaux qu'ils n'étoient du temps de Moÿse. Comment explique-t-on cela ? Tout aussi mal que le reste. Les uns soutiennent que Moÿse les a donnés par un esprit de Prophétie, & les autres que les Auteurs de ces changemens ont été inspirés pour les faire. Ne voit-on pas clairement que, si on vouloit à dessein rendre ridicule notre Religion, on ne sauroit s'y prendre mieux ? Ne sont-ce pas-là des minuties ? Et notre salut en eût-il souffert, si on avoit attendu à imposer les noms de Dan, de Hé-

bron, &c. jusqu'au temps qu'on les leur a imposés effectivement ? N'est-ce pas inspirer une idée de cet Etre Suprême toute contraire à celle qu'on en doit avoir, lorsqu'on lui attribue d'avoir fait agir son St. Esprit pour des choses qui ne sont absolument d'aucune importance, ni même d'aucune utilité ? On voit donc par tout ce que je viens d'exposer, qu'il est impossible, qu'il est contraire à l'honneur du grand Dieu, que sans excepter aucun article d'astronomie, de philosophie, &c. aucune circonstance historique, aucun terme, aucun mot, enfin sans excepter quoi que ce soit, tout le contenu de l'Ecriture Sainte provienne immédiatement de Dieu.



C H A P I T R E V I I I.

Le style de l'Ecriture Sainte est accommodé au génie des Auteurs & à la grossiereté du peuple Juif.

N'exposons point l'Ecriture aux railleries des impies en insistant sur des minuties qui ne tiennent point à l'essentiel. Abandonnons, nous ne saurions mieux faire, les ouvrages avancés aux ennemis, & ne nous attachons qu'à la conservation du corps de la place. En refusant de céder un pouce de terrain, on leur donne par-là des armes & du courage; ils en prennent occasion de saper de plus en plus la forteresse par les fondemens.

Ce n'est pas que je ne prétende encore prouver que, quand même l'Ecriture sainte seroit inspirée en entier sans aucune exception quelconque, cela ne renverferoit pas mon système sur le déluge, vu qu'il est impossible de prendre à la lettre une infinité de passages sans tomber dans les plus grandes absurdités. Je vais parler du style qui est si différent chez les Prophetes suivant leur naissance & leur éducation.

1°. Les Auteurs sacrés font parler Dieu ou parlent de lui très souvent pour s'accommoder à la maniere de parler humaine & pour se faire mieux comprendre d'un peuple grossier tel que les Juifs.

2°. Le style de l'Ancien Testament, est oriental & hyperbolique & l'on voit ce même style figuré dans bien des passages du Nouveau.

Donnons en des preuves, quoiqu'en petit nombre, pour ne pas devenir trop prolix.

1°. Puisque l'histoire du déluge est tirée de la Genèse, je crois qu'il convient d'y prendre aussi quelques-uns de mes exemples.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut des deux grands luminaires. On voit bien que Moyse parle de ces corps célestes comme ils paroissent à nos yeux & de la maniere qu'un Paysan les conçoit. Passons à d'autres expressions.

Dieu vit ce qu'il avoit fait & qu'il étoit bon (Gen. I.) Cette expression si souvent répétée est-elle juste si on la prend dans le style simple ? On parleroit ainsi d'un Artisan qui après avoir fait avec un grand soin un ouvrage, l'examineroit pour voir s'il n'y manque plus rien, & qui trouveroit enfin *qu'il est bon ?*

Mais cela s'accorde-t-il avec l'idée que nous devons avoir de Dieu qui a vu

de toute éternité ce globe qu'il vouloit créer dans le temps? Est-il nécessaire qu'il en fasse la révision ensuite, pour voir s'il n'y manque rien? Ce Dieu qui, comme dit St. Paul (*Rom. IV. vs. 15. 17.*) appelle les choses qui ne sont point comme si elles étoient, (Expression aussi sublime qu'il y en ait) a connu de toute éternité toutes les parties de la Création comme si elles eussent été dès-lors.

Il en est de même de ce qui est dit de Dieu après avoir fait l'homme, (*Gen. II. 18.*) Il semble que seulement alors il s'aperçut qu'il manquoit une aide à Adam; qu'il la chercha premièrement chez les animaux & que ne l'ayant pas trouvée, il en créa une (*vs. 2*); qu'il planta un Jardin (*vs. 8.*); que Dieu se reposa (*Ch. III. 8.*); que Dieu se promenoit par le Jardin (*vs. 21.*); qu'il leur fit des robes de peau & les en revêtit (*Ch. VI. 6, 7.*); que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme & qu'il en eut un grand déplaisir dans son cœur.

Je ne m'arrêterai pas à ce terme de cœur qui suppose un corps à l'Être le plus spirituel, ni à son repentir, quoique de pareilles manières de parler si impropres reviennent fort fréquemment dans l'Écriture: mais ici il est dit, qu'il en eut un grand déplaisir dans son cœur, c'est-à-dire: d'avoir fait l'homme. Peut-on rien dire de plus indécent, si en parlant de Dieu on ne prenoit pas des expressions semblables dans le style figuré? C'est tout ce qu'on pourroit dire d'un homme qui, après avoir pris du soin & des peines pour faire un ouvrage, se verroit trompé dans son attente, & que bien loin d'en tirer l'usage pour lequel il l'avoit fait & l'utilité qu'il en espéroit, il trouvât qu'il en arrivoit tout le contraire & qu'il n'avoit pas été assez sage pour en prévoir les inconvéniens. N'est-ce pas-là un pur b'asphême si on veut prendre ces expressions à la lettre? Il est dit (*Ch. VIII. vs. 1.*) que Dieu se souvint de Noé & des siens, comme s'il les avoit oubliés.

(*Ch. VIII. vs. 21.*) „Et Dieu flaira une suave odeur qui l'appaîsa & dit en son cœur: Je ne maudirai plus la terre, &c.”

Que signifioient de pareilles expressions appliquées à Dieu, s'il falloit les prendre à la lettre?

C H A P I T R E IX.

Le style du Vieux Testament est hyperbolique.

L'Écriture Sainte est toute remplie de manières de parler populaires, pour être à la portée d'un peuple ignorant, grossier, attaché aux sens; je veux parler des Juifs. Aussi tous les savans conviennent qu'il ne faut point les entendre à la lettre. Je passe donc au second article, sur lequel je m'étendrai davantage, parce que si je fais voir que le même style hyperbolique dont Moyse se sert dans sa description du déluge, est employé presque par-tout dans l'Ancien & même dans le Nouveau Testament, personne ne pourra nier qu'il ne soit permis de se servir des mêmes explications, lorsque les expressions seront les mêmes, ou de même nature.

Commençons par les passages où se retrouvent les termes de *tout le monde*,

toute la terre & autres semblables, employés dans la description du déluge. (*Deut. II. 25.*) Moïse rapporte que l'Éternel avoit dit: „ Aujourd'hui je commencerai à jeter la frayeur & la peur de ton nom, sur *tous les peuples qui sont sous les cieux*; car ayant oui parler de toi, ils trembleront & ils seront en angoisse, se à cause de ta présence.”

Le terme Hébreu veut dire même une angoisse extrême. Mais je demande, si *tous les peuples* sous les Cieux ont été dans la frayeur, dans la peur, dans l'angoisse; & si ceci ne doit pas être entendu seulement des Cananéens & tout au plus de quelques-uns de leurs plus proches voisins?

Exod. IX. 6. „ Et tout le bétail des Egyptiens mourut.” Cependant (*vs. 25.*) il est dit simplement que la grêle a frappé les bêtes; & (*Ch. XIII. 15.*) que l'Éternel tua les premiers nés entre les bêtes. Comment! Lorsque *tout* le bétail mourut, il y en eut d'abord bon nombre que la grêle pût frapper; & ensuite, il en resta encore pour que les premiers nés pussent être tués!

Au *Ch. X.* il est dit que la grêle frappa *toutes* les herbes des champs & brisa *tous* les arbres; ensuite un ou deux jours après, les sauterelles brouterent *toute* l'herbe de la terre, & *tout* le fruit des arbres que la grêle avoit laissé. Tout cela pris dans le sens littéral n'est-il pas contradictoire?

Dieu menace les Iduméens & dit: „ Et *toute* l'armée des Cieux se fondra & les Cieux seront mis en un rouleau comme un livre. Et *toute* leur armée tombera comme la feuille de vigne.” Il s'agit, non de la destruction entière mais d'une grande défaite des Iduméens, un petit peuple, & cependant il est dit que l'armée des Cieux se fondra & que les Cieux seront mis en rouleau. Quelle hyperbole! on en peut juger en expliquant ce terme par le même *Dan. VIII. 8.* & autres.

Deut. XXXIV. 1. 23. il est dit que Dieu fit voir à Moïse sur le Mont Nebo *toute* la terre promise: ce qui est impossible.

Lorsque Jérémie parle de la dévastation de la Palestine (*Ch. IV. 23.*) qu'on examine les hyperboles qu'il emploie. „ J'ai regardé la terre, & là voici sans forme & vuide comme à la création, & les Cieux, & il n'y avoit point de clarté; j'ai regardé les montagnes, & voici elles branlent, & *toutes* les collines sont renversées, &c. J'ai regardé, & voici il n'y a pas un seul homme, & *tous* les oiseaux des Cieux s'en sont fuis, &c. Car ainsi a dit l'Éternel, *toute* la terre ne fera que défolation, toutefois je ne la détruirai point entièrement.” On peut lire le reste à l'endroit cité. Ces termes ne sont-ils pas équivalens à ceux que Moïse emploie dans la description du déluge? Cependant en bonne critique on ne sauroit les appliquer qu'à la seule Palestine.

Qu'on lise ce qu'Ezéchiel (*Ch. XXIX. 8, 9. 12.*) dit contre l'Égypte, où Dieu assure qu'il y exterminera les hommes & les bêtes, que ce pays sera désert & ne fera point habité pendant 40 ans, &c. Quelqu'un osera-t-il dire que cette menace ait été accomplie à la lettre? Ailleurs (*Ch. XXX. 12.*) il emploie des hyperboles plus exagérées encore. Et je mettrai à sec les fleuves, dit-il. (*Ch. XXXII.*) *Tout* le peuple d'Égypte sera exterminé, de même que *toutes* les bêtes. (*Ch. XXXV. 7. 9.*) Il dit contre Edom, „ Qu'il en fera un désert perpétuel, que personne n'y passera & n'y habitera.”

Dans une autre Prédiction contre Israël il dit (Ch. XXXVIII. 20.) „ Et les
 „ poissons de la mer & les oiseaux des Cieux, & les bêtes des champs & tout
 „ reptile qui rampe sur la terre, & tous les hommes qui sont sur la terre trem-
 „ bleront à cause de ma présence; Et les montagnes seront renversées, & les
 „ tours trembleront & toutes les murailles seront renversées par terre.”
 Osée dit aussi (Ch. IV. 3.) que les bêtes des champs, les oiseaux des Cieux
 & les poissons de la mer seront exterminés.

Rien en un mot de plus commun que les hyperboles; 2 Chron. XXXVI. 23.
 Cyrus dit: „ Dieu m'a donné tous les Royaumes de la terre”; quoique son nom
 célèbre ne soit jamais parvenu chez les Chinois habitans de la même partie du
 Monde, bien loin qu'il ait possédé seulement le quart de l'Asie, moins encore
 le reste du monde. Faut il en être surpris? Plusieurs Rois dans les Indes, Rois
 de barbares presque nuds, se donnent des titres pour le moins aussi fastueux
 & tout-à-fait risibles. Pourquoi donc en traduisant mot à mot, ne pas rabattre
 sur la signification des termes qui sont infiniment plus forts dans les langues
 Européennes, que dans les Orientales? Que dis-je! dans nos langues mêmes on
 ne sauroit rien prendre à la lettre. L'on reçoit comme un axiôme incontestable,
Verba valent usu; quelques-uns ont changé par la mode & ont pris une au-
 tre signification; d'autres existent encore, mais chacun fait à quoi s'en tenir:
 donnons des exemples de l'un & de l'autre.

On donnoit le nom de *garce* autrefois à une jeune fille, c'étoit le féminin de
gars, d'où on a fait *garçon*. Les jeunes hommes, les Princes même ne se fai-
 soient pas honte de porter ce nom, ni les filles celui de *garces*. Je suppose
 qu'aujourd'hui on donnât au public une histoire du moyen âge, qu'on en chan-
 géât le style Gaulois en un autre plus épuré & qu'on laissât subsister le mot de
garce, ou qu'on en mît un autre en place qui signifîât ce qu'on entend de nos
 jours par ce terme, seroit ce bien fait?

Pour exemple de l'autre cas, qu'on songe combien dans toutes les lettres on
 assure d'une estime parfaite, d'un dévouement sans égal, d'une affection sin-
 cere, des personnes qu'on méprise, qu'on hait au souverain degré, & que des
 personnes d'un haut rang se disent serviteurs d'autres, qu'à peine ils daigne-
 roient recevoir au nombre des leurs. Que sur-tout les Allemands & les Italiens
 sont si ridicules dans leurs titres, qu'on le seroit encore plus, si on vouloit sou-
 tenir qu'il les faut prendre à la lettre. Holberg dans son Voyage de Klimius
 en donne une description satyrique fort agréable. Il rapporte qu'un Allemand
 voyageant en Italie, il entra dans une hôtellerie, dont l'hôte se nommoit à
 tout moment son esclave, *Schiarvo*; que l'Allemand le prenant à la lettre & se
 sentant du goût pour l'hôtesse, ordonna au nouvel esclave de la lui amener;
 mais qu'alors il fut bien détrompé & se trouva heureux de se tirer des mains
 de cet esclave la vie sauve.

Sophonie dans sa Prédiction contre Jérusalem (Ch. III. 8.) assure que toute
 la terre doit être dévorée par le feu de la jalousie de l'Eternel.



C H A P I T R E X.

Le style du Nouveau Testament est hyperbolique.

Passons aux exemples que fournit le Nouveau Testament & commençons par un passage qui a fort exercé les Commentateurs. Je veux parler du premier dénombrement que César Auguste fit faire de tous les habitans de toute la terre, du temps que Quirinus ou Cyrénus étoit Gouverneur de la Syrie.

Ce peu de mots contient plusieurs difficultés que les sçavans n'ont pu lever entièrement.

Je ne puis m'empêcher de me plaindre que quelques Auteurs des Versions, apparemment pour diminuer le nombre des difficultés, ne se sont pas fait scrupule de s'éloigner du texte & de donner une version altérée & corrompue. Ils omettent le mot *premier* & au lieu de dire que c'étoit du temps de Quirinus, ils disent, (*S. Luc. Ch. II.*) *auparavant que Quirinus fût Gouverneur*, &c. quoi que dans le Texte il y ait (*vs. 2.*) *αυτη η απογραφή πρώτη, έγινετο ηυελουενοντες της Συρίας Κυρηνίου.* Est-il permis d'altérer ainsi le texte, par une version aussi corrompue? De pareils interprètes font-ils du bien à la Religion en usant de semblables subterfuges, on peut même dire de semblables fraudes? Ils veulent diminuer le nombre des difficultés; mais n'ouvrent-ils pas un champ libre aux incrédules de s'élever contre notre sainte Religion, en attribuant à tous ce qui n'est qu'une invention des esprits foibles, qui prévenus, que tout a été dicté par le St. Esprit, n'ont pas voulu avouer qu'il y eût des erreurs. Un Auteur moderne qui ne veut pas non plus avouer cette erreur, (1) est cependant obligé de convenir que Quirinus ou Cyrénus ne fut Gouverneur qu'après qu'Archélaus fut dépouillé de ces pays & qu'ils furent confisqués, que celui-ci fut fils d'Hérode, l'Infanticide, & qu'il régna encore dix ans après la mort de Cyrénus, & que par conséquent ce dénombrement fait du temps de la naissance du Messie, n'a pu arriver sous Quirinus. Il suppose que le premier dénombrement général se fit l'an de Rome 725; que l'an 743. fut la naissance de Jesus-Christ; l'an 757. le dénombrement particulier en Italie; l'an 760. celui de Judée sous Quirinus; l'an 767. encore un général. Par conséquent celui qui se fit à la naissance de Jesus-Christ n'a pu être le premier dénombrement général qui s'est fait 18 ans plutôt, ni sous Quirinus qui se trouve 17 ans plus tard, ni un dénombrement général: celui de Quirinus n'ayant été que particulier dans la Judée. Ainsi c'est une erreur aussi manifeste qu'il se puisse. Que dit notre Auteur pour ajuster son système?

Il observe que les Chronologistes ont employé toutes sortes d'explications & de conciliations, mais qu'elles sont toutes d'une telle nature qu'on ne les auroit jamais adoptées, si l'Historien n'avoit pas été un Evangéliste dont l'autorité devoit être défendue.

Voilà donc l'unique cause de la torture qu'on se donne pour sauver une con-

(1.) Behr, Dissertations pour l'éclaircissement de l'ancienne Chronologie & Histoire, en Allemand, Leipzig 1752. 8°.

tradition si manifeste: Notre Auteur rejette toutes les explications précédentes & avec raison. Mais la sienne vaut-elle mieux? Je n'en crois rien. Elle contredit manifestement le bon sens. Il dit que l'Évangile a divisé l'histoire de Jésus-Christ en trois périodes. Patience pour cela. Ensuite il veut, qu'il désigne le commencement de cette période, par ces mots *lorsqu'il fut donné un Edit par l'Empereur Auguste; & la fin par ceux-ci, lorsque Cyrénus fut Gouverneur du pays de Judée.* Si l'on ne voyoit par tous ses ouvrages, qu'il est très savant, on croiroit qu'il n'a jamais lû le texte. *Ἐγένετο δὲ ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις ἔξῃδι δόγμα παρὰ Καίσαρος Ἀυγούστου, ἀπογράφεσθαι πᾶσαν τὴν διουμένην.* Où est-il donc dit *lorsqu'il fut donné un Edit & lorsque Cyrénus fut Gouverneur?* Chacun qui entend tant soit peu le Grec l'interprétera tout autrement, savoir: Il arriva dans ces jours (de la naissance de Jésus-Christ) qu'il fut publié, qu'il sortit un Edit d'Auguste César pour faire une description, un dénombrement de toute la terre habitable. Quand est-ce que ceci arriva? Le texte le dit sans équivoque dans le verset qui suit. *Cette description (la première) se fit lorsque Cyrénus gouvernoit la Syrie, ou en Latin Gubernante Cyrenio Syriam.*

Comment donc, contre un texte si formel, oser affirmer qu'il est ici parlé de deux époques, du commencement & de la fin d'une période de 17 ans, lorsque S. Luc détermine par les mots, *αὕτη ἡ ἀπογραφή*, que cette même description, ou ce dénombrement, dont il vient de parler, a été faite par Cyrénus? Est-il permis de vouloir persuader de pareilles choses aux personnes qui n'examinent pas le texte?

Il fait la même chose au sujet de deux autres contradictions (S. Luc. Ch. III. 1, 2.): l'une sur Ponce Pilate, & l'autre sur Anne & Caïphe. Il avoue que S. Jean a baptisé Jésus-Christ l'an 771. de Rome, qu'Anne a été déposé la même année, qu'il a eu pour successeurs Ismaël, Eléazar & Simon, que seulement en 774, Caïphe fut souverain sacrificateur & Pilate envoyé en Judée en 777; & pourtant il veut concilier tout cela en disant que tout est de la même période & par conséquent qu'il n'y a point de contradiction. Je ne veux pas m'arrêter aux raisonnemens qu'il fait sur cette 15^e. année de Tibère. Il suppose qu'en 757. il fut nommé César, & que quoi qu'Auguste mourût seulement en 767, il faut compter cette 15^e. année depuis 757 qui ne fût que la 14^e. avant le Baptême de Jésus-Christ. Je ne dirai rien non plus de ce qu'il trouve à propos de passer sous silence, que dans cette 15^e. année Hérode étoit Tétrarque de la Galilée, Philippe son frere de l'Iturée & de la Trachonite, & Lyfania d'Abylene. Je remarquerai seulement qu'il commet la même erreur ici que sur le dénombrement; il ne s'agit point de diverses années d'une période, mais d'un temps déterminé & d'une année indiquée. L'Évangéliste s'exprime d'une manière précise & positive: dans l'année 15^e. du Gouvernement de Tibère César, lorsque Ponce Pilate gouvernoit la Judée, *ἡγεμονεύοντος*, & de même des trois Tétrarques, *Τετραρχούντος* & des souverains Pontifes, il est dit *ἐκ ἀρχιερέων Ἀννα καὶ Καϊάφα, ἐγένετο, &c.* Voilà donc le temps précis déterminé dans la même année, sans quoi il faudroit dire que pendant toute cette période, *la parole de Dieu fut adressée à Jean & qu'il baptisoit jusqu'à la fin de la période, ce qui s'étend jusqu'à la mort de Jésus-Christ, que notre Auteur place,*

ce, je ne fais pourquoi, dans sa 35^e. année en 778. Cependant il dit lui-même que S^t. Jean fut décapité en 775, & Jésus-Christ ne commença sa fonction de Messie qu'après la captivité de S^t. Jean, quoique généralement on place cette fonction dans la 30^e. année du Seigneur.

Cette digression faite à l'occasion du dénombrement étoit d'autant plus nécessaire, qu'elle sert de preuve convaincante que les Auteurs sacrés n'étoient pas toujours exacts dans les circonstances de l'histoire, surtout de l'histoire profane, & que par conséquent on ne doit pas soutenir avec un zèle inconsidéré & préjudiciable à la Religion, que tout leur a été inspiré immédiatement par le S^t. Esprit, mais qu'il faut dire avec S^t. Augustin: „ Ils pouvoient écrire „ tantôt comme des hommes particuliers avec une fidélité historique, & tantôt comme des Prophetes qui suivent l'inspiration de Dieu.” Quelques erreurs ne sont pas incompatibles avec la fidélité historique, lorsqu'on rapporte le tout comme on le croit, & les Juifs en général étoient si ignorans & l'ont été jusqu'à-présent dans l'Histoire & dans la Chronologie profane, que jamais ils n'ont taxé d'erreur ce récit de S^t. Luc, dont le but étoit simplement quant au dénombrement, de faire voir que Joseph étoit de la maison de David, & quant aux autres circonstances contenues au *Ch. III.* elles sont de si petite importance qu'elles auroient pu être omises sans aucun préjudice de la Religion.

Je reviens à mon sujet & je dis que S^t. Luc se sert d'un terme bien fort. Moïse parlant du déluge dit *toute la terre*, au lieu que l'Evangeliste parlant de ce dénombrement dit *toute la terre habitable*. Si de nos jours on dit: cela est connu de *toute la terre*, de *tout le monde*; souvent on entend par-là simplement une partie d'une petite ville, ou une partie d'un pays. Mais si l'on se feroit dans le discours de *toute la terre habitée*, ou *habitable*, ce seroit justement pour faire voir qu'on veut dire bien plus & qu'on veut parler en effet de *toute la terre*. P. Ex. on ne trouvera *sur toute la terre habitée* aucun homme qui n'ait quelque idée de la Divinité; on ne trouve aucun des monstres dont parle Solin, &c. Nous voulons parler en effet de *toute la terre*. Cependant S^t. Luc se sert des termes *πᾶσαν τὴν οἰκουμένην*. Il faudroit donc les prendre à la lettre & c'est ce qu'on ne fait pas. On répond: Nous savons assez qu'il ne s'agit pas de toute la terre: mais seulement de l'Empire Romain. Examinons un peu cette réponse. Nous avons vu ci-dessus que le premier dénombrement général se fit l'an de Rome 725. Ce n'étoit donc pas celui dont il s'agit, ni le dernier de 767. Behr assure qu'il y en a eu un troisieme dont on ne trouve pas l'année dans l'histoire; & par-là il se croit le maître de l'adapter à son calcul.

Il suppose donc que c'étoit à l'occasion de la mort d'Agrippa arrivée en 742, donnant pour raison que ce Prince ayant gouverné tout l'Orient, il étoit nécessaire après son décès de savoir de nouveau l'état de ces pays. Accordons cette supposition quoiqu'elle soit avancée sans preuves. Mais alors aura-ce été un dénombrement général & universel pour tout l'Empire Romain, pour toute la terre? L'Empire Romain, ou l'Europe qui faisoit au moins les $\frac{7}{8}$ du tout, qu'avoit-il besoin d'un dénombrement général à cause de la mort d'Agrippa qui gouvernoit seulement l'Orient? On voit donc par-là qu'en 743. soit à la naissance de Jésus-Christ, il n'a été que particulier, & c'est ce qui a été cause que S^t. Luc qui a écrit environ 20 ans après l'Ascension de Jésus-Christ, l'a pu

confondre aisément avec celui qui fut fait sous Cyrénus, qui étoit aussi un dénombrement particulier. Que dire alors du terme *toute la terre habitable*? Mais supposons le général pour un moment. L'Empire Romain consistoit en Europe, dans l'Italie, les Gaules, l'Espagne, partie de l'Angleterre, une petite partie de la Germanie, une petite partie de la Pannonie, la Grece, la Dalmatie, &c. Par contre l'Ecosse, l'Irlande, la Suede, le Dannemarc, la Russie, la Pologne ou Sarmatie, la plus grande partie de la Germanie & de la Pannonie ou de l'Hongrie, ne reconnoissoient point la domination des Empereurs Romains. En Asie ils possédoient à la fin l'Asie Mineure, la Palestine, la Syrie, &c. en Afrique l'Egypte & les Mauritanies; mais toutes les autres parties de ces deux vastes Régions du Monde ne leur étoient pas soumises. Que dis-je? ils n'en connoissoient que la moindre portion. Pour l'Amérique, il n'en est pas seulement question. Si donc ils pouvoient donner le nom de *toute la terre habitable* à l'Empire Romain, combien plus Moysé pouvoit-il donner le nom de *toute la terre* à ce qui avoit été inondé, lui qui ne connoissoit ni terres ni peuples au delà des pays & des provinces qui en effet avoient été exposées à ce fléau & dont les habitans avoient péri pour la plupart?

Passons à un autre exemple. Il est dit *Math. IV. 8. Luc. IV. 5, 6, 7.* que *Satan mena notre Seigneur sur une fort haute Montagne & lui montra tous les Royaumes du monde & leur gloire.* Comment expliquer ce passage? On conviendra aisément que quand même le Démon auroit transporté notre Seigneur sur le Caucase de Whiston ou sur les Andes, il n'auroit pu lui montrer la cent-millième partie du Monde. Cependant le texte est formel. Il faut que le Diable ait eu le secret de lui faire voir même les Antipodes, ou bien qu'il l'ait élevé dans les airs & qu'il l'y ait soutenu pendant 24 heures, jusqu'à ce que la terre eût achevé son mouvement diurne. Mais il est parlé d'une montagne, & d'une haute montagne, d'où la vue pût s'étendre bien loin. Il est dit qu'il lui fit voir *tous les Royaumes du monde dans un moment.* Enfin s'il avoit fallu pour cela 24 heures, le Démon auroit été obligé de l'élever au-dessus de notre atmosphère, afin de n'être pas entraîné dans le mouvement journalier, & alors il n'auroit pu discerner ces Royaumes, encore moins leur gloire. Supposons-le assez proche de notre globe; comment lui auroit-il pu faire voir en même temps les terres situées vers les deux Poles?

Avouons qu'il faut encore plus restreindre les expressions de l'Évangéliste, *tous les Royaumes & leur gloire*, que je ne suis obligé de restreindre celles de *toute la terre*, qui se trouvent dans le récit de Moysé.

Il est dit ailleurs (*S. Math. III. 5. S. Marc. I. 5.*) que ceux de Jérusalem & de toute la Judée & de tout le pays des environs venoient à S. Jean & que tous étoient baptisés & confessoient leurs péchés. Ces paroles doivent-elles se prendre à la lettre? Tous ceux de toute la Judée, sans exception, même de tout le pays des environs, sont-ils venus pour être baptisés? Je crois encore que l'exception est ici beaucoup plus grande que dans l'histoire du déluge, car je confesse que presque tous ceux des pays qui étoient connus de Moysé ont péri, même bon nombre des habitans des pays dont Moysé ignoroit l'existence; au lieu que ceux qui furent baptisés de Jérusalem, de la Judée & des pays circonvoisins, ne faisoient certainement qu'une bien petite partie de tous les habitans.

C H A P I T R E X I.

Application de ces remarques aux expressions de Moÿse sur le déluge.

Les exemples que je viens de citer peuvent suffire pour faire voir que les termes, *toute la terre, tout le monde*, sont plus souvent pris dans l'Écriture pour une partie que pour le tout; & que par conséquent nous ne devons pas dans l'histoire seule du déluge nous attacher absolument à la lettre.

On m'objectera qu'ici les raisons du déluge, ses effets & encore une assemblage d'autres termes que celui de *toute la terre*, ne peuvent nous laisser douter de cette universalité. Examinons cette instance, & rapportons impartialement les passages qui servent de fondement à nos adverfaires: nous serons convaincus qu'ils ne sont point inexplicables.

Gen. VI. 6. 7. „ L'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme & dit: J'exterminerai de dessus la terre, les hommes que j'ai créés, depuis les hommes jusqu'au bétail, jusqu'à tout ce qui se meut, même jusqu'aux oiseaux des Cieux, car je me repens de les avoir faits.”

Vs. 12. „ Dieu donc regarda la terre; & voici elle étoit corrompue: car toute chair avoit corrompu sa voie sur la terre.”

Vs. 13. „ Et Dieu dit à Noé: La fin de toute chair est venue devant moi, car ils ont rempli la terre d'extorsions; & voici je les détruirai avec la terre.”

Vs. 17. „ Et voici je ferai venir un déluge d'eaux sur la terre pour détruire toute chair qui a esprit de vie en soi sous les Cieux, & tout ce qui est sur la terre expirera.”

Ch. VII. 19, 20. „ Et les eaux se renforcerent prodigieusement sur la terre & toutes les plus hautes montagnes qui étoient sous tous les Cieux furent couvertes. Les eaux se renforcerent de 15 coudées plus haut. Ainsi les montagnes furent couvertes.”

Vs. 21, 22, 23. „ Et toute chair qui se mouvoit sur la terre expira, tant des oiseaux que du bétail, des bêtes & de tous les reptiles qui se traînent sur la terre & tous les hommes. Toutes les choses qui étoient sur le sec & qui avoient respiration & vie en leurs narines moururent. Tout ce donc qui subsistoit fut exterminé depuis les hommes jusqu'aux bêtes, jusqu'aux reptiles & jusqu'aux oiseaux des Cieux, & ils furent exterminés de dessus la terre. Noé demeura de reste & ce qui étoit avec lui dans l'arche.”

Ch. VIII. 21. „ Et l'Éternel flaira une odeur qui l'appaisa & dit en son cœur: Je ne maudirai plus la terre à l'occasion des hommes, car l'imagination du cœur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse. Et je ne détruirai plus tout ce qui vit, comme j'ai fait.”

Je crois avoir rapporté fidèlement tout ce que Moÿse dit & tout ce que le parti contraire peut alléguer en sa faveur. Voyons si ces passages sont aussi concluans qu'on les suppose.

Je ferai plus, je réduirai tout ceci en thèses & en argumens en leur faveur, & alors je tâcherai d'y répondre.

1°. Dieu se repentit d'avoir fait l'homme: il a vu que *toute* chair avoit corrompu sa voie sur la terre; & c'est pour cela, qu'il a déclaré qu'il détruira *tout* Etre vivant. Si la corruption a été générale, la punition devoit l'être de même.

2°. Il dit non-seulement qu'il détruira tous les hommes & tous les animaux; mais il se sert de l'expression, *tout ce qui a esprit de vie en soi*.

3°. Il dit que cela a été exécuté, & qu'il ne le fera plus.

4°. Enfin il est dit que *toutes* les plus hautes montagnes sous les Cieux furent couvertes & que les eaux se renforcerent quinze coudées plus haut. Par conséquent les loix de la nature & de la pesanteur exigeoient que toute la terre fût couverte également.

Je ne veux pas m'arrêter ici à examiner la corruption générale du genre humain & la hauteur des eaux & leur effet; j'en parlerai ailleurs. Je ne toucherai qu'aux expressions employées dans ce récit, afin de les comparer avec celles dont nous venons de parler.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit sur le repentir de Dieu; j'y ajouterai seulement que, s'il s'agissoit d'une des fausses Divinités du Paganisme telles qu'Homere nous les représente, on croiroit par cette description, qu'après la création Dieu n'a plus pris garde aux actions des hommes; mais qu'alors s'en étant souvenu, & allant les visiter, il fut surpris de les voir plongés dans de tels crimes, & que saisi d'une colere violente, il prit la résolution d'exterminer toute la race humaine & même tout Etre vivant qui cependant n'avoit pas péché; que la terre même alloit être détruite; mais qu'après le sacrifice de Noé Dieu s'est apaisé & ravié (*Absit blasphemia*) en réfléchissant que l'homme n'étoit pas tant en faute, puisque par sa nature, l'imagination du cœur de l'homme étoit mauvaise dès sa jeunesse. Peut-on méconnoître dans ce style les phrases humaines, populaires, adaptées à la foiblesse, à la grossiereté des Juifs, dont toute l'Ecriture, le Pentateuque, & spécialement la Genese sont remplis. Nous en avons allégué divers exemples, auxquels nous pourrions en ajouter plusieurs autres tirés du Livre de la Genese, qui se distinguent par les expressions hyperboliques.

Gen. XVIII. 20, 21. „ Dieu dit à Abraham, parce que le cri de Sodome & de Gomorrhe est augmenté & que leur péché est très-grief; je descendrai maintenant & je verrai s'ils ont entièrement fait ce dont le cri est venu jusqu'à moi; & si cela n'est pas, je le saurai.”

Ces expressions ne sont-elles pas de la même nature? Qui osera prendre tout ceci à la lettre sans blasphémer?

Si donc Dieu a cru pouvoir parler ainsi, ou faire parler l'historien dans un article important de l'histoire, pourquoi en convenir dans un point, & prendre tout le reste du récit à la lettre, sans vouloir convenir que c'est de la même manière que ce style est employé dans toute la narration? Sur-tout lorsque nous voyons par toutes les citations que nous avons rapportées des écrits des Prophetes, que leur style est si souvent figuré & exagéré: telles sont ces citations. „ Que toute l'armée des Cieux se fondera, que les Cieux seront mis en un rouleau, que la terre étoit sans forme & vuide, que les montagnes branlent, que toutes les collines seront renversées, qu'il n'y a pas un seul homme, que

„ tous les oiseaux des Cieux s'en sont fuis, que toute la terre ne fera que desolation, qu'il exterminera tous les hommes & toutes les bêtes en Egypte, que le pays sera désert & point habité pendant quarante ans, que tous les poissons de la mer, les oiseaux des Cieux, les bêtes des champs, tout reptile qui rampe sur la terre, &c. trembleront, que les montagnes seront renversées & que toutes les tours trembleront & toutes les murailles seront renversées, que toute la terre sera dévorée par le feu de la jalousie de l'Eternel.”

Est-il possible que tous ceux, qui accoutumés à ces manières de parler & convaincus qu'aucune de ces prédictions n'a été exécutée à la lettre ni à beaucoup près, refusent d'admettre aucune modification lorsqu'il s'agit du déluge? Ne faut-il pas s'aveugler volontairement pour se persuader que Moïse ignorant l'existence de toute l'Europe, (les Isles exceptées) des Provinces Orientales de la Perse, des Indes, de la Chine, de la grande Scythie, de l'intérieur de l'Afrique, ait eu la moindre pensée de vouloir en parler? Je suis aussi persuadé que qui que ce soit, qu'il a cru fermement la destruction entière du genre humain qu'il croyoit exister tout entier dans l'enceinte des pays qu'il connoissoit. Faut-il en être surpris? Lorsque Dieu détruisit les quatre villes infames, les filles de Lot croyoient que tout le genre humain étoit exterminé; c'est pourquoi elles dirent: Il n'y a personne sur la terre pour venir vers nous, selon la coutume de tous les pays. (*Gen. XIX. 31.*) Pourquoi donc Noé, ses fils & les Juifs, peuple le plus ignorant de la terre en fait d'histoire & de Géographie, n'auroient-ils pas du croire & même être très-persuadés que toute ame vivante avoit péri, sur-tout puisque, suivant mes idées, l'inondation a été la plus forte entre les mers Méditerranée, Noire, Caspienne & Rouge. Que dis-je? Si Dieu leur avoit fait révéler le contraire par la bouche de Moïse, à quoi cette instruction auroit-elle servi, si ce n'est peut-être à faire lapider cet Envoyé de Dieu comme un Imposteur? Des gens aussi féroces & aussi opiniâtres que les Juifs, auroient toujours ajouté plus de foi aux traditions de leurs Ancêtres, qu'à une Révélation immédiate même de Dieu; & cette circonstance, quand même ils l'auroient reçue comme véritable, auroit-elle eu quelque influence sur la foi & sur les mœurs? Il suffit qu'un déluge universel; tel qu'on se le figure en prenant le récit de Moïse à la lettre, soit contredit par tous les autres peuples, par leurs histoires, & par des faits incontestables, pour qu'on doive réduire ce récit à ses justes bornes, comme tant d'autres passages.

Qu'on ne dise pas: Quelle entreprise de vouloir corriger l'histoire sainte sur les Auteurs profanes? Non, ce n'est pas-là mon intention? Je me suis assez expliqué. Je regarde l'histoire contenue dans nos Livres saints avec vénération. Je la préfère de beaucoup à toute autre histoire. Mais il n'y a rien à dire lorsque des passages sujets à explication sont conciliés avec les Auteurs profanes, de manière que cette explication ne porte aucun préjudice à la foi ni aux mœurs. Les critiques ne suivent-ils pas la même règle en toute autre occasion? Il n'y a que sur l'article du déluge qu'ils refusent jusqu'à la moindre limitation. Nous avons cité l'article du dénombrement sous Auguste, de l'anachronisme à l'égard de Pilate, d'Anne & de Caïphe.

Rien n'auroit été plus court pour résoudre cette difficulté que de dire: Com-

ment? On ose préférer l'histoire profane, Romaine & Juive à ce que l'Ecrivain sacré en dit? Quelle impiété! Cependant on ne le fait pas. On adopte cette histoire profane & l'on se donne toutes les peines imaginables pour concilier l'une avec l'autre. Il n'y a que la seule, oui, la seule histoire du déluge, où malgré tout ce que nous voyons & lisons dans l'histoire sainte, malgré son style hyperbolique en tant d'endroits, malgré cette foule de passages qu'on avoue forcément ne pouvoir adopter à la lettre & sans explication; malgré ce que les histoires profanes des Egyptiens, Assyriens, Chinois, Grecs disent de contraire; malgré la saine raison; enfin malgré le peu de nécessité qu'il y a pour notre salut de la croire sans restriction; il n'y a, dis-je, que cette histoire particulière sur laquelle on ne veut entrer en aucune composition, comme si la Religion Chrétienne y étoit compromise. Si l'on agissoit dans ce cas, avec la même prudence critique que l'on suit dans tout autre, on admettroit mon explication qui est infiniment plus conforme à la conduite, & aux perfections de l'Etre suprême, que de soutenir que tous les hommes, excepté Noé & une petite partie de sa famille ont péri.

Fin du Livre premier.



LIVRE

LIVRE SECON D.

Divers systèmes sur le Déluge.

C H A P I T R E I.

Rapport de la Terre & de la Mer.

LA seconde preuve que l'on allègue en faveur de l'universalité du Déluge, est tirée des prétendues reliques qui nous en restent. Avant que d'y répondre, je crois qu'il convient d'examiner les principaux systèmes que les savans ont proposés sur le déluge.

Le premier & le plus ancien est que les eaux de l'abîme & celles du ciel réunies composèrent une masse d'eau si énorme qu'elle surpassa les plus hautes montagnes de quinze coudées; mais depuis qu'on n'est plus si crédule, & qu'on veut tout examiner à fond, on a été surpris de trouver par un calcul exact, qu'il auroit fallu plus de dix, suivant d'autres 20 ou 22 Océans pour fournir une quantité d'eau qui pût s'élever ainsi par dessus les plus hautes montagnes de la terre.

Pour nous en convaincre, parcourons l'espace de terre & de mer qui occupe la surface de notre globe, & nous trouverons qu'il n'est pas bien sûr, comme on le prétend communément, que la surface de la mer surpassé celle de la terre. Examinons-en une partie après l'autre. Commençons par le premier Méridien jusqu'au bout de l'Europe, jusqu'au 90°. degré de longitude, qui fait le quart du globe; déjà depuis le 35°. degré de latitude méridionale, jusqu'au delà du 70°. de latitude septentrionale, il n'y a de mer que 30 degrés de large depuis la ligne jusqu'au Cap de Bonne espérance & autant depuis l'Angleterre jusqu'à la partie la plus septentrionale de la Norvege, & au delà du susdit Cap, pas tout-à-fait la même largeur vers l'Est, le reste n'étant que peu de chose. Depuis le 70°. degré de lat. sept. au pôle il ne reste que 20. degrés, qui prennent peu d'espace pour la longitude, vu qu'ils s'étrécissent si considérablement qu'elle se perd enfin tout-à-fait. Cependant dans cet espace se trouve encore la nouvelle Zemble, le Spitzberg, partie de la Groenlande, peut être encore d'autres terres, suivant l'idée de M. de L'Isle & par conséquent la mer est peu de chose en comparaison de la terre. Quant à la partie méridionale, depuis 35. jusqu'à 90. degrés, ou au Pole Antarctique, l'espace est grand; cependant nous savons par Dampier, Gonneville & autres, qu'un peu au S. E. du Cap de Bonne-Espérance se trouvent les Terres Australes; & en 1739 on en'a découvert un Cap aux environs du 53°. degré de lat. & du 8°. degré de longi-

tude; par-là nous trouverons que de ce côté il y a encore plus de terre que de mer. La place ci-dessus marquée à l'Est de la Cafrerie est très-peu de chose, elle est parsemée d'Isles & de bas-fonds & par conséquent on pourroit plutôt la compter terre qu'eau.

Avançons jusqu'au 180°. degré de longitude, & nous trouverons que l'Asie tient tout l'espace & toute la largeur à peu près depuis la Ligne jusqu'au 72°. degré. Supposons qu'il n'y ait plus de terre au-delà vers le Pôle, ce qui est plus qu'incertain, vu ce que j'ai dit ci-dessus, ceci se doit compter pour rien par la même raison que j'ai déjà indiquée. Vers le Sud depuis la Ligne, il est vrai, au côté occidental de cette partie que nous examinons, les Géographes ne marquent qu'une vaste mer, quoique les relations les plus exactes nous assurent que quantité de vaisseaux, sur-tout Hollandois, ont péri sur les côtes des Terres Australes, parce qu'ils les ont toujours trouvées plus proches qu'ils ne les croyoient. Pour la partie orientale, on sait que la terre des Papous commence sous la Ligne, qu'elle est suivie de la Nouvelle Guinée; celle-ci par Carpentarias, la Nouvelle Hollande & autres terres inconnues.

Venons à la 3^e. partie, depuis 180 à 270 degrés. Pour ici on croira qu'il n'y a que de la mer; on se tromperoit beaucoup. Vers le Nord la Californie ou le continent septentrional inconnu, qui tire peu-à-peu au N. O. depuis environ 38. degrés de lat. fait un continent immense, qui suivant la prétendue Relation de l'Amiral de Fuentes, ou Del Fonte s'étend jusqu'au Pôle. Entre ce continent & la Ligne, il y a quantité d'Isles. Au-delà on trouve les Isles de Salomon dont celle de Guadalcanal est si grande qu'on n'a su déterminer si ce n'étoit peut-être pas le commencement de la terre de Quir, située plus vers le Ouest, & d'où l'on doit pouvoir naviguer le long des côtés près de 2000 ou suivant le moindre calcul 800 lieues, jusques tout proche des côtes de l'Amérique. Que ce soit donc un continent ou une grande quantité d'Isles, il sera toujours démontré que l'étendue & la quantité des terres de cette partie du globe, peut bien égaler, pour la surface même, celle de la mer.

Enfin sur la quatrième & dernière partie, depuis 270 à 360. degrés, il y a le vaste continent de l'Amérique incomparablement plus étendu que la mer, qui se trouve entre cette partie du monde & celles de l'Europe & de l'Asie, avec ce qui est à l'Ouest de l'Amérique Méridionale; sur-tout, si au Nord, on ajoute aux terres la plus grande partie de la Groenlande, & au Sud quelque chose des Terres Australes. On voit par-là que pour la surface même, il n'est pas sûr que la mer égale la terre, bien loin de la surpasser; mais quelle n'est pas la profondeur de la terre, si on la compare à celle de la mer? En supposant que l'eau fût entièrement séparée de tout le reste, il est évident qu'elle ne feroit pas la centième partie du globe.

Le diamètre de la terre doit être d'environ 1700 à 1800 lieues d'Allemagne. Or les Philosophes sont généralement dans l'idée que la profondeur de la mer répond à la hauteur des montagnes. Si donc les plus hautes montagnes, n'ont qu'une hauteur perpendiculaire d'un peu plus de 2 lieues, à l'exception du Caucase, des Andes & de quelques autres, vu que le reste est d'environ 12,000. pas, ce qui ne fait pas deux lieues & demie, la plus grande profondeur

deur de la mer n'en doit pas avoir davantage (1). Il est même fort douteux qu'elle en ait autant. Qu'on réfléchisse en outre que, comme il est dit ci-dessus, il y a pour le moins autant de terre pour la surface même que d'eau, & que dans la mer on trouve plus de bancs, de bas-fonds & d'endroits où la sonde peut atteindre, que d'endroits sans fond, faute d'inventions & d'instrumens pour les fonder.

On ne sauroit nier que je ne donne beaucoup, si j'accorde pour l'eau, toute la surface de la terre & de la mer, l'un dans l'autre, à une lieue de profondeur. La surface du globe de la terre est de 9,288,000 lieues quarrées; je suppose donc autant de lieues cubes, la mer comptée pour la moitié de la surface de notre globe, sans vouloir déduire ce que la figure de la terre en ôteroit, puisqu'à une lieue de profondeur, ou si la terre avoit de tous côtés une lieue moins de diametre, la surface ou la périphérie ne seroit pas si grande. Mais enfin j'admets cette quantité entiere, si on veut même pour faire compte rond, dix millions. Que sera-ce en comparaison du reste, puisque tout le globe contient 2,662,560,000. lieues cubes? Rabattons les 560,000, & ne laissons que 2,662 millions; de quoi il faudra rabattre les 10 millions ci-dessus, ce qui est un rien. Ainsi je n'ai pas dit beaucoup en posant $\frac{1}{10}$, je devrois dire $\frac{1}{27}$. Ceci posé, tout l'Océan, quand même sa place seroit restée à sec, n'auroit pu suffire à beaucoup près, & d'autant moins que plus les montagnes sont hautes & plus la périphérie de la terre est grande. Enfin, il faut nécessairement que, si tout l'univers a été inondé, non-seulement la mer n'ait pas du sortir de ses bornes, mais hauffer à proportion.

On dira: A quoi sert tout ce calcul, puisqu'il ne s'agit plus de ce système de nos jours? On verra pourtant que je trouverai occasion d'en faire usage en examinant d'autres systèmes plus récents.



C H A P I T R E II.

Condensation de l'air en eau; système de Woodward.

Il y a des Physiciens qui prétendent que l'air a été condensé en eau; mais ceci ne les sauve pas. L'air ne sauroit être condensé entièrement en eau: il contient sans-doute bien des parties aqueuses; cependant l'air reste air, sans quoi, il faudroit le rayer entièrement de nos systèmes de Physique & encore moins lui accorder le nom d'élément que les anciens lui donnoient. Il ne resteroit que l'eau grossiere & l'eau raréfiée. Mais si tout l'air avoit disparu, comment Noé & ceux qui étoient avec lui auroient-ils pu vivre? Nous voyons qu'un air tant soit peu raréfié étouffe tous les animaux par sa subtilité.

D'autres ont pris le contrepied, & soutiennent que l'eau s'est raréfiée; sans songer que ce n'auroit plus été de l'eau, mais des nuages; qui n'auroient pu

(1) Les plus hautes montagnes de la Suisse le jagne ou une lieue & un tiers de France. n'ont que 20000 pieds qui font une lieue d'Al-

noyer aucun être vivant & il auroit fallu faire naviger l'arche dans l'air & non pas sur les eaux. Quant à celui de Burnet, je ne pense pas qu'il ait un seul partisan; les raisons par lesquelles on l'a combattu sont trop fortes pour qu'il n'y ait pas succombé, & je ne crois pas qu'aujourd'hui personne s'avise de nier l'existence des montagnes, des rivières, des sources, &c. avant le déluge; ainsi je le passe sous silence.

Celui de Woodward est encore reçu par quelques-uns; on fait combien Scheuchzer & Bourguet en ont été infatués. M. Bertrand dans son excellent ouvrage sur la structure intérieure de la terre m'a épargné la peine de réfuter ce système. J'ajouterai pourtant encore une réflexion.

Supposons le système de Woodward fondé & véritable; où Noë a-t-il mis toutes les fortes de poissons, les Baleines & tant d'autres? Il lui auroit fallu encore une autre arche infiniment plus grande que la première, pour en contenir de toutes les espèces.

On dira que je raille en voulant garantir les poissons de l'eau qui est leur élément. Point du tout. Je parle très-sérieusement. Voici comme je raisonne. J'ai dit & j'ai fait voir ci-dessus que toute la masse de notre globe contient environ 2,600 millions de lieues cubes de terre ou matière terrestre & 10 millions d'eau.

Donnons à l'eau 30 millions; donnons lui la moitié de la terre, 1,350 millions, c'est agir bien généreusement. En faisant un mélange égal, partie de terre & d'eau, on n'aura plus de l'eau mais une boue épaisse & l'on sera forcé d'avouer qu'aucun poisson, pas même ceux qui vivent dans les marécages n'y auroient pu conserver leur vie. Sans parler des raisons tranchantes que M. Bertrand donne & qui de puis longtemps m'ont paru invincibles, savoir que l'arche de Noë, à moins d'être enlevée à la lune ou ailleurs hors de notre globe comme quelques-uns l'ont rêvé d'Hénoch, & quelques Partisans de la Version des LXX. de Mathusalem, l'arche dis-je, n'auroit pas été placée sur la surface des eaux, mais de la boue, pas même de la boue, elle auroit été engloutie & enfoncée dans cette pâte. Tous ces lits des prétendues reliques du déluge, toute la terre même seroit restée si molle, qu'il lui auroit fallu peut-être des siècles avant que d'acquérir le degré de fermeté & de consistance nécessaire pour être habitable.

C H A P I T R E III.

Réveries de Whiston.

Le système de Whiston est le plus universellement reçu. Je ne sais comment m'y prendre pour l'examiner, je serai même contraint d'être plus prolix à cet égard que je ne me l'étois proposé. Commençons par trois réflexions.

1°. Je me suis servi d'une traduction, & je trouve tant de contradictions dans cet ouvrage que je ne fais s'il les faut attribuer à l'Auteur ou au Traducteur. Je n'en ose taxer l'Auteur parce que cela répugne au bon sens, & je n'o-

se les mettre à la charge du traducteur parce qu'elles sont trop formelles & pour la plupart souvent répétées & suivies de raisonnemens, que je ne puis attribuer qu'à l'Auteur, à moins que le Traducteur n'eût changé tout l'ouvrage, ce qui n'est point vraisemblable.

2°. Les Sectateurs de Whiston le citent & donnent une théorie qui differe en bien des points de celle de leur maître.

3°. Je ne raisonnerai ici sur ce qu'il dit de la création, qu'autant que cela convient à son systéme sur le déluge, vu que j'en parlerai plus amplement aussitôt que j'aurai achevé ce que j'ai à dire sur celui-ci. Par contre, je ne puis m'empêcher de rapporter diverses autres opinions de Whiston & d'y faire mes réflexions, qu'on croira superflues pour cette these. Cependant cet Auteur les ayant rapportées uniquement à cette occasion, j'espere qu'on m'excusera, si j'use de la même liberté.

Après que l'Auteur a supposé que la terre a été formée dans le temps que Moysé rapporte, d'un chaos & d'une matiere créée longtemps auparavant; que les systémes planétaires & la lumière ne furent pas créés alors; que les paroles de l'écriture doivent être expliquées & non pas prises à la lettre, que les jours de la création sont des années & autres hypothéses, il soutient

- 1°. Que le mouvement diurne n'a commencé qu'après la chute de l'homme.
- 2°. Que le Paradis étoit situé à l'endroit où est aujourd'hui le golfe Perlique; qui se trouvoit alors sous la ligne.
- 3°. Que seulement après la chute de l'homme la terre suivit un cours elliptique; & dans un autre endroit, il attribue ces changemens à la prétendue comete du déluge.
- 4°. Qu'avant le déluge il n'y avoit point d'Océan ni de division entre les deux continens de notre terre, l'un plus grand que l'autre, & que les nuées s'étoient formées au commencement. En d'autres endroits il assure cependant que la mer, la terre & les rivieres étoient avant le déluge à-peu-près comme à-présent.
- 5°. Que les animaux avant la chute de l'homme avoient des qualités plus approchantes de la raison.
- 6°. Que la chaleur étoit alors plus forte.
- 7°. Le paradis plus fertile que le reste de la terre.
- 8°. Le nombre des hommes plus grand avant le déluge.
- 9°. Point de nuages épais alors.
- 10°. Qu'il étoit défendu de manger la chair des animaux.
- 11°. Les colonnes des montagnes sont moins pesantes & compactes que les autres colonnes.
- 12°. Que toutes les Orbites des Planetes sont des cercles parfaits.
- 13°. Que l'Océan a peu d'Isles au milieu & que sa plus grande profondeur se trouve au milieu.
- 14°. Que l'Amérique a été peuplée par voye de navigation, ou par art, & que c'est de-là que la colombe apporta la branche d'olivier.
- 15°. Systéme sur la Comete, ses vapeurs & leur terminés.

- 16°. Sa chaleur.
- 17°. Notre terre étoit l'atmosphère d'une Comète.
- 18°. Ce qui est cause du feu central.
- 19°. Comme aussi des sources chaudes, des volcans, des tremblemens de terre, &c.
- 20°. Les Comètes ont passé souvent par des systèmes planétaires.
- 21°. Une Comète a été cause du déluge.
- 22°. Sa grandeur.
- 23°. Une Comète détruira aussi la terre par le feu & la rendra à jamais Comète. Réstitution de la terre.
- 24°. Grandeur de sa queue & calcul.
- 25°. La terre passa par son atmosphère & sa queue.
- 26°. Elle ne fut point vue par ceux qui survécurent au déluge.
- 27°. Elle n'a pas achevé sa révolution.
- 28°. Ce qui fera l'année Platonique.
- 29°. L'arche a reposé sur le mont Caucase, alors la plus haute montagne du monde, proche laquelle elle avoit été bâtie.
- 30°. Prouvé par sa situation à l'Orient de Babylone & les témoignages de Pator, Raleig, Heiling, &c.
- 31°. Année, mois & jour du commencement du déluge.
- 32°. Attribué à des causes extraordinaires, & à la Providence.
- 33°. Après la première pluie de 40 jours & ensuite un intervalle de 15 jours, recommencerent d'autres pluies qui durèrent 95 jours.
- 34°. Les eaux étoient alors tranquilles & sans orages.
- 35°. Il y eut pourtant de grands orages du temps du déluge.
- 36°. L'inondation fut universelle.
- 37°. Une nouvelle croûte enduisoit la terre; & des couches de marbre, &c. furent formées; item, celles des coquillages.
- 38°. Les plantes furent arrachées au printemps.
- 39°. La lune n'en a presque rien souffert.
- 40°. Phénomènes qui se rapportent au déluge.
- 41°. Sources de l'abîme, ou des eaux souterraines qui en sortirent par la pression d'une colonne le même jour que les pluies commencerent, & rentrerent aussi le même jour que les pluies cessèrent.
- 42°. Elles ne sortirent pas le jour que Noé entra dans l'arche.
- 43°. Le déluge n'inonda d'abord que l'un des deux hémisphères.
- 44°. Vapeurs qui descendirent & furent mêlées de parties terrestres.
- 45°. Calcul de l'eau des pluies, des vapeurs & des eaux souterraines.
- 46°. Diminution première causée par les vents.
- 47°. Le reste de la quantité immense d'eau ne put se réduire que dans les cavités de la terre où elle s'est rendue par les fentes & les crevasses.
- 48°. Les eaux de l'abîme ont causé de grandes confusions dans la terre.
- 49°. L'ancienne terre est entièrement perdue pour nous.
- 50°. La terre devint alors inhabitable pour plusieurs années.

Voilà à-peu-près à quoi se réduisent les thèses du système de Whiston. Examinons les l'une après l'autre aussi succinctement qu'il se peut faire, & rapportons toujours autant qu'il est possible, les propres termes de l'Auteur selon la traduction, ou du moins le sens, si nous pouvons le déchiffrer; ce que nous accompagnerons de nos réflexions.

* * * * *

C H A P I T R E IV.

Le mouvement diurne du soleil a commencé à la création.

Au Livre second, Hypothese III, Whiston dit expressément que, quoique le mouvement annuel de la terre ait pris son origine dès le commencement de la création rapportée par Moïse, son mouvement circulaire & diurne, n'a pourtant commencé qu'après la chute de l'homme.

Il trouve lui-même que c'est le plus grand paradoxe qu'on puisse affirmer, mais il prétend le prouver par d'autres hypothèses. Savoir

- 1°. Qu'un jour & une année étoient la même chose.
- 2°. Que le soleil & la lune se levoient au couchant & se couchoient au levant.
- 3°. Que par toute la terre il y avoit un équinoxe perpétuel.
- 4°. Que l'Ecliptique & l'Equateur étoient la même chose.
- 5°. Que les Pôles ne se trouvoient pour ceux, qui vivoient sous l'Ecliptique, ni élevés ni enfoncés, mais à l'horizon.

Ces cinq dernières hypothèses n'étant pas moins sujettes à des doutes que la thèse même, l'Auteur cherche aussi à les établir par des preuves. Il dit de la première, que cette opinion n'a rien de contraire à l'Écriture, parce que si la terre n'avoit qu'un mouvement annuel, cette année ne faisoit qu'un jour. Ainsi en parlant des jours, cela se pouvoit entendre des années.

Mais cela seroit bon, si Moïse avoit écrit alors & non lorsque les jours étoient de vingt-quatre heures. Il faut donc entendre ceux-ci & non ceux d'une révolution annuelle entière, si nous voulons que cela soit conforme à l'Écriture.

Il rapporte des passages de l'Écriture, où les termes de jours & d'années son synonymes. *Gen. IV. 3. V. 43. Josué XIII. XXIII. 1. Juges XVII. 10. 1 Sam. II. 11. 1 Rois II. 11.* & quantité d'autres, qui ne font absolument rien à cette question. Ainsi on peut dire là-dessus que qui prouve trop ne prouve rien; puisque cet argument prouveroit que du temps de Moïse, de Josué, &c. les jours & les années étoient de même durée.

Il ajoute qu'un jour n'auroit pas suffi pour bien des ouvrages de la création & que par conséquent il faut que ces jours fussent des années. Il cite pour exemple le troisième, mais surtout le sixième jour, où se fit la production de tous les animaux terrestres, la délibération sur la création de l'homme & sa création même, le privilège donné à l'homme de dominer sur les animaux, l'exercice de cette autorité, ou la dénomination de ces animaux; ce qui supposoit, dit-il, une connoissance acquise par l'expérience & par une attentive

contemplation de la nature de chaque espèce, une pratique de la langue & de tous les termes. Ce fut encore dans ce jour qu'après une recherche exacte, il ne se trouva point d'aide pour Adam, que Dieu fit ensuite tomber sur lui un profond sommeil qui dura quelque temps, que Dieu prit une de ses côtes & en fit une femme; que Dieu amena la femme à l'homme qui avoua qu'elle provenoit de lui, qui lui imposa un nom convenable, l'accepta pour femme, & ils reçurent tous deux la bénédiction; que Dieu leur assigna de même qu'aux animaux les fruits de la terre pour nourriture; qu'à la vérité, dit-il, Dieu peut faire tout dans un moment; mais que l'homme ne le pouvoit pas & qu'il y a là plusieurs actions de l'homme qui devoient emporter une bonne partie d'une année.

Examinons ces difficultés. Dès que notre Auteur avoue que Dieu peut tout faire dans un moment, il reste assez de temps pour tout ce qui regarde l'homme: & qui oseroit contester cette puissance à Dieu qui, suivant l'expression de l'Écriture, appelle les Cieux & la terre, & ils viennent à ses ordres? Que veut dire Whiston par cette délibération de Dieu? Veut-il se moquer & profaner? Dieu ayant résolu de toute éternité de créer le monde & tout ce qu'il contient, doit-il au moment de l'exécution employer le temps à délibérer? Falloit-il du temps à Dieu pour donner à l'homme la domination sur les animaux? Falloit-il des sollicitations, des audiences, des expéditions à la Chancellerie? Falloit-il du temps pour s'apercevoir qu'il manquoit une aide à Adam?

Quant à la Science qu'il attribue à Adam, est-ce une Science infusée ou non? S'il nie qu'elle ait été infusée, c'est contre le bon sens. Toute sa vie auroit à peine suffi, quelque longue qu'elle eût été, à inventer une langue avec tous les termes nécessaires, & à développer la nature des animaux & des autres créatures. Puis donc qu'il pouvoit parler & se faire entendre d'Eve qui n'a jamais eu que je sache de maître de langue, puisqu'il a pu imposer des noms aux animaux, soit dans quelques heures ou dans quelques mois, il faut qu'il ait eu de tout ceci une science infusée que personne ne s'avise de nier. En ce cas voilà toute cette difficulté qui s'en va en fumée, il ne lui falloit donc ni des jours, ni des mois, ni des années, pour cette dénomination, en supposant même que ces noms conviennent précisément à la nature des animaux: ce qui n'est pourtant démontré ni par l'histoire, ni par les noms mêmes.

On dira peut-être: il falloit du temps pour faire venir tous les animaux auprès d'Adam & les faire passer en revue, &c. Cela seroit bon, s'il étoit certain que toutes les espèces d'animaux eussent comparu devant lui. Pour moi, je crois qu'il ne s'est agi que des animaux domestiques, ou tout au plus de ceux du paradis.

Dieu ayant sans doute placé chacun des animaux, suivant sa nature dans le climat auquel il étoit destiné, ceux qui devoient essuyer les frimats & les glaces, & s'y accoutumer, ne seront pas venus sous la ligne, où notre Auteur place le paradis. Ce que j'avance ici convient même mieux au système de notre Auteur, que sa propre hypothèse, vu qu'il soutient que Dieu a placé la semence de ces animaux dans la terre, d'où ils sortirent. Si donc la terre a été imprégnée de cette semence, les animaux auront été produits dans toutes les parties du monde. Or une année n'auroit pas suffi aux animaux de l'Afrique, de l'Amérique, des Régions Polaires, &c. pour faire ce voyage, & encore moins

à Adam pour examiner & connoître leur nature, comme Whiston le suppose.

Quant au sommeil; qui a dit à Whiston qu'il ait été de plusieurs heures? Une ou deux ne suffisoient-elles pas? Je dis du côté de l'homme. Du côté de Dieu, il n'en est pas question. Il pouvoit former une femme & un monde dans un seul moment.

Moyse en fait une description très-succincte & l'action n'exigeoit pas plus de temps que le récit de l'histoire, à moins que notre Auteur n'ait été dans l'idée qu'il avoit fallu préparer un festin de noces & y inviter les Prédamites. Les fruits de la terre assignés à l'homme & aux animaux pour leur nourriture ne pouvoient pas prendre une minute.

Venons à la seconde hypothese qui doit servir de preuve à la principale.

L'Auteur cite pour l'établir Hérodote & Platon. Hérodote, dit-il, assure que depuis 10,340 ans, jusqu'à son temps, le soleil avoit changé quatre fois son cours, & s'étoit levé au couchant. Platon dit de même, que le mouvement du monde entier se dirigeoit tantôt vers la même voie qu'à présent & tantôt à l'opposite.

Un Auteur qui s'appuie de pareilles frivolités & de telles rêveries, ne craint-il pas qu'on le traite aussi de rêveur? Il convient que la terre a pris son commencement quant à sa figure & à sa constitution présente, au temps que Moyse a déterminé.

A quoi bon rapporter les 10,340 ans d'Hérodote? Ne sera-t-il pas obligé d'avouer que tout le temps dont cette période surpasse celle qui s'est écoulée depuis la création de la terre, jusqu'au temps d'Hérodote, doit être relégué dans le pays des fables?

D'ailleurs un événement si extraordinaire n'auroit-il pas été connu & célèbre chez tous les peuples, chez tous les historiens, principalement chez les historiens sacrés, qui sont les plus anciens? D'où vient que les plus anciens parmi les profanes, les Chinois, n'en font aucune mention?

Encore une réflexion. Si ceci est arrivé quatre fois dans l'espace de 10,340 ans, cela devroit arriver encore du moins toujours à la fin d'une période de 2,500 ans, à moins d'attribuer un événement contraire à toutes les loix de la nature, au pur hazard. Par conséquent depuis Hérodote, nous aurions dû voir la même chose, deux ou du moins une fois. Comment un homme sensé peut-il s'appuyer sur de pareilles preuves?

Il en est de même du témoignage de Platon. Dire que le mouvement du monde se dirigeoit tantôt vers un point tantôt vers le point opposé, sans déterminer ni fixer aucune période de révolution, c'est dire que cela arrive ordinairement après un certain nombre d'années: c'est mentir à l'expérience.

Venons à la troisième hypothese. Whiston cite plusieurs Auteurs, principalement Plutarque qui dit d'après Leucippe, que les Régions Boréales s'étoient extrêmement affaïllées & comprimées, & que celles du Sud avoient été comme brûlées par le feu.

Comment nous citer continuellement des Auteurs Payens & point d'autres, pour prouver des hypotheses sur ce qui doit s'être passé avant la chute? Eux qui ignoroient non-seulement ces particularités de nouvelle invention, mais le peu même de ce que Moyse rapporte? Encore voit-on facilement que ceci

n'est fondé que sur leur opinion erronnée; savoir que les Régions Boréales étoient inhabitables par le froid, & les Méridionales par la chaleur excessive. Tout cela ne fait rien à la question.

Supposons cependant que ce témoignage soit des plus authentiques. Comment l'Auteur veut-il le concilier avec son système? Les terres Méridionales étoient-elles comme brûlées par le feu avant la chute? Ce malheur étoit-il une suite de leur situation, de leur nature, ou un pur accident? Si c'est par leur nature, comment veut-il que la terre ait été en général plus fertile & son habitation plus agréable? Les hommes étoient donc excusables de pécher, puisque sans cet événement, après leur multiplication, une grande partie auroit été obligée d'habiter ces Régions brûlées. Si c'est par accident, que n'amene-t-il encore une des Comètes qui sont à ses ordres pour expliquer ce phénomène?

Pour établir la thèse d'un équinoxe perpétuel, il se fonde encore sur les Peres de l'Eglise & sur les Poètes, lorsqu'ils parlent de l'âge d'or. Mais les premiers n'étoient pas Philosophes, à beaucoup près, & d'ailleurs il n'est pas sûr que ces Peres aient été dans l'idée de l'Auteur.

Quant aux Poètes, il a été dit ci-dessus qu'ils ne pouvoient avoir aucune connoissance du court espace de temps qui s'est écoulé avant la chute. Aussi ne parlent-ils, ni de six jours, ni de six ans, mais de siècles.

L'Auteur se fait pourtant une objection qui mérite une discussion particulière. La voici: suivant cette hypothèse, il faudroit que les jours & les nuits eussent été de six mois, comme ils le sont à-présent sous le Pôle, ce qui ne sauroit s'accorder avec la félicité dont on suppose que les premiers hommes ont joui avant la chute, & dont ils auroient joui en tout temps s'ils n'avoient jamais péché.

Voici comme il tâche de la résoudre:

„ Il dit que nos jugemens sur un système sont fort trompeurs & souvent déraisonnables, que Dieu en arrangeant tout pour l'état des créatures comme il convient à son dessein, ne borne point par-là sa puissance & sa Providence, ce, par laquelle il peut composer d'autres substances avec la même facilité, ou les disposer d'une toute autre manière, & en d'autres situations. Les jours, dit-il, dans Jupiter *p. ex.* ne sont-ils pas de dix heures, ceux de la Lune presque 72 fois plus longs que les nôtres; & pourtant on n'en peut tirer la conséquence que ces corps ne soient pas propres à être habités.”

L'objection me paroît aussi forte que la solution est foible. Il ne s'agit point des habitans d'un autre globe, sans quoi il auroit pu ajouter à la différence des jours, celle de leur éloignement du soleil, qui est d'une toute autre importance, & qui prête les armes les plus fortes à ceux qui nient qu'ils soient habités. Mais il voit que cela auroit ruiné sa solution de fond en comble, parce qu'on lui auroit dit que ces Planetes ne conviennent pas pour l'habitation des créatures de notre globe, mais que Dieu ayant formé divers globes, il a aussi créé des créatures d'une nature convenable à ces mêmes globes, ce que ceux qui ajustent tout à ce qu'ils voient, ne peuvent comprendre.

Rien cependant de plus facile; supposons pour un moment que les mers, les lacs & les rivières de l'ancien continent n'eussent jamais produit de poissons, ni aucun autre animal aquatique; & que des voyageurs en ayant trouvé
en

en Amérique en eussent fait mention; tout le monde, les Philosophes eux-mêmes, se seroient d'abord élevés contre ces gens-là & les auroient traités de menteurs; ils auroient soutenu & prouvé par l'expérience qu'aucune créature vivante ne sauroit vivre dans l'eau.

Cependant une autre expérience les auroit desabusés, en leur montrant que Dieu a créé des Etres qui non-seulement peuvent supporter l'eau, mais encore qui s'en peuvent aussi peu passer, que nous de l'air, & par conséquent que des créatures dans les Planetes ne sont pas d'une impossibilité aussi grande que le vulgaire se l'imagine. Mais il ne s'agit pas ici de cela; il faudroit que Dieu eût créé l'homme d'une nature entièrement différente de celle qu'il a à-présent & que cette nature eût changé tout-à-fait par la chute. Ce qui n'a été supposé jusqu'à présent par aucun homme raisonnable. Je ne puis cependant assez admirer notre Auteur, dont le but est d'anéantir les miracles & de tout attribuer à des causes naturelles, qui pour combattre les miracles de l'Ecriture est obligé à tous momens d'avoir recours à des miracles infinis, comme nous aurons encore souvent occasion de l'observer.

La 4^e. & 5^e. hypothèses qui roulent sur la même question que la 3^e. n'ont pas besoin d'être discutées.

Puis donc que ces cinq hypothèses dont il appuie la première, sont insoutenable, il est clair que sa thèse ne sauroit être admise comme prouvée.

C H A P I T R E V.

Situation du Paradis terrestre.

Livre II. Hypothèse IV. L'Auteur fixe la situation du paradis à l'endroit où se trouve à présent le Golfe Persique: ce qu'il prétend prouver

1^o. Par la Tradition des Juifs, qui porte que le paradis étoit situé sous la première ligne de l'équinoxe perpétuel, par conséquent aussi éloigné du Sud, que le Tropicque du Cancer.

Nous remarquons que cette Tradition ne prouve pas grand' chose; outre que les Juifs étoient des Astronomes fort chétifs, si l'on suppose le paradis proche Babylone, ou vers l'Arménie avec d'autres Auteurs, l'éloignement n'est pas si grand que les Juifs en aient pu faire la différence. Mais il y a plus, cette tradition contredit une autre hypothèse de l'Auteur qui veut qu'avant la chute le paradis fût situé sous l'équateur. Or en parlant du paradis, il falloit parler de sa situation comme elle se trouvoit lors de son existence. Si donc alors il se trouvoit sous l'équateur, comment notre Auteur peut-il appeler à son secours cette Tradition qui le place à la première ligne de l'équinoxe au Tropicque du Cancer? Et s'il ne veut pas convenir qu'il se trouvoit plus au Nord, mais soutenir qu'il ait été sous le Tropicque, il ne pourra prouver son hypothèse, vu que le Golfe Persique ou de Basra se trouve aussi au Nord de ce même Tropicque & non sous la première ligne de l'équinoxe.

2^o. Whiston ajoute que les fleuves de Gihon & de Pison se sont perdus;

N

parce que leur lit étoit où se trouve à présent le Golfe Persique. Mais l'Auteur n'en apporte aucune preuve. Que dis-je? Cette supposition contredit manifestement l'histoire de Moÿse. Qu'on examine *Gen. II. 11. 12. 13. 14.* on verra que Moÿse parle de ces deux fleuves comme de ceux d'Hyddkel & de Phrat, desquels on ne s'avisera pas de dire qu'ils n'existoient plus du temps de Moÿse, puisqu'ils existent encore.

Moÿse nous indique encore où il faut les chercher, l'un dans le pays de Hévilah & l'autre dans celui de Cus, l'un & l'autre est aussi nommé ailleurs (*Eccl. ou Syrach XXIV.*)

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces pays ont pris leurs noms des descendans de Noé, & cependant ils ne devoient plus exister après le déluge, lorsque ceux-ci ont existé. Quelle extravagance! Sans parler de ce que Moÿse en dit, savoir qu'on y trouve de l'Or, le Bdellion & l'Onix.

Ce seroit perdre son temps que de suivre Whiston dans toutes les autres suppositions qu'il entasse sur cet article. Je me contente de remarquer que je ne puis comprendre la cause du changement arrivé au cours de la terre après la chute de l'homme & le changement de l'Ecliptique. Encore s'il nous avoit donné un autre Roman d'une Comete, il en auroit pu arranger toutes les circonstances à sa fantaisie, comme lorsqu'il a été question du déluge. Ses sectateurs sont plus prudents; ils ne placent ce changement qu'au déluge, quoiqu'il reste toujours les difficultés insurmontables rapportées dans la remarque sur la première these. Et il est très-sûr que, suivant l'Auteur même, tout le globe, toute sa surface plus grande selon lui qu'à-présent, ayant suffi à-peine au nombre des habitans, ils eussent été mal à leur aise par un équinoxe perpétuel? Mais nous en parlerons plus amplement lorsqu'il s'agira de l'hypothese treizieme.

C H A P I T R E VI.

Il y avoit des mers avant le Déluge.

Whiston dit encore qu'avant le déluge il n'y avoit point d'Océan, ni de division entre les deux continens de notre terre, dont l'un est plus grand que l'autre, & que les nuées formées au commencement étoient redescendues sur la terre pour former les lacs.

Ce n'est pas, ajoute-t-il Thèse XLIII, que la terre avant le déluge fût entièrement dépourvue de lacs, mais elle n'avoit point d'Océan ni de vastes réservoirs d'eaux qui séparassent les deux continens & qui en couvrirent une si grande partie, comme à-présent: paradoxe, qu'il prétend prouver en disant que le nombre des hommes avant le déluge n'auroit pu trouver à se placer sur notre terre; s'il y avoit eu autant d'eau qu'à-présent; que l'arche de Noé a servi de modèle au premier vaisseau & qu'aparavant les vaisseaux n'étoient pas connus, suivant l'opinion de tous les Auteurs, puisque Dieu avoit été obligé d'indiquer lui-même la construction de l'arche; que l'inondation de l'Atlantide de Platon prouve la naissance de l'Océan & qu'une grande partie de la terre a

fait place à la mer; que cette hypothese convient avec le témoignage de Joseph qui dit que du temps du déluge Dieu avoit changé la terre en mer; que les vapeurs qui se sont élevées à la création n'ont pu suffire à former un Océan dans l'espace d'un demi-jour ou d'une demi-année; que la Comete auroit causé sur l'Océan un flux & reflux qui auroit rendu inutile le but & la destination du déluge & auroit sans-doute submergé l'arche & tout ce qu'elle contenoit, ce qui n'a pu arriver par le flux & reflux de lacs.

Mais qui ne seroit surpris des contradictions où l'Auteur tombe?

Hypothese XV. il dit expressément: La premiere terre avoit des sources, des fontaines, des fleuves & des rivieres comme à-présent & à-peu-près aux mêmes endroits, ce qui est une conséquence naturelle de la distinction de la terre entre la mer & le sec, puisque la terre seroit inhabitable sans cela, & que les vapeurs, de quelque façon qu'elles soient condensées sur les parties élevées de la terre, descendent naturellement, creusent des canaux & tombent dans la mer. Que sont devenues les rivieres, si elles ne se sont pas jettées dans la mer?

Livre IV. Solution XV. il dit en termes plus exprès encore, que la premiere terre avoit la mer & la terre sèche divisées à-peu-près comme elles le sont à-présent, & que le sec étoit situé à-peu-près comme ses parties le sont encore.

Solut. XVIII. Les eaux des lacs de la premiere terre étoient salées & celles des fleuves douces, comme à-présent.

Solut. XIX. Les lacs avoient leur flux & reflux comme à-présent. Si tout cela est vrai, comme il le dit & que j'en suis convaincu en général, il faut qu'il y ait eu un Océan. Si la terre étoit à-peu-près alors comme à-présent; si elle étoit divisée comme aujourd'hui; si les lacs étoient salés, ce qui se trouve très-rarement dans les lacs; s'ils avoient un flux & reflux, qui ne se fait pourtant sentir ordinairement qu'à la mer; si enfin il y avoit une mer comme il le dit expressément, son hypothese sera fautive. Mais allons plus loin.

Je ne disconviens pas qu'il n'y ait eu bien du changement par ce déluge & par d'autres grandes inondations; mais pour la mer, voyons ce que Moÿse en dit. *Gen. I. 9. 10.* „Et Dieu dit que les eaux au dessous des Cieux soient rassemblées en un même lieu & que le sec paroisse, & ainsi fut.

„Et Dieu nomma le sec, terre; & il nomma aussi l'amas des eaux, mer.”

Voilà donc d'abord le nom de mer מַיִם, le même terme qui signifie mer partout, comme הַיָּם la mer rouge ou des roseaux, & autres qui ont été nommées mer en tout tems; les Hébreux même donnoient le nom de מַיִם à l'occident & au midi, parce qu'ils avoient le יַם הַיָּבֵיט vers l'occident & le יַם הַיָּמִי vers le midi. La description qu'en donne Moÿse ne laisse pas d'autre idée que celle d'un Océan: puisque Dieu a rassemblé les eaux sous les Cieux en un même lieu & qu'il en a fait un *amas* nommé mer, on est forcé de convenir que ce fut un *amas* d'eaux & non pas plusieurs *amas* qui composoient cette grande mer. Les lacs dispersés sur la terre n'étoient point un objet assez considérable, pour les comprendre sous le nom d'*amas*, & d'*amas* en un seul & même lieu.

Passons à l'examen des preuves.

Le nombre des hommes n'est pas assez constaté, comme nous le remarquons en son lieu; cependant si d'un côté le calcul des habitans d'aujourd'hui

n'est pas juste & qu'il soit trop modique, vu les terres inconnues, & que de l'autre il y ait des contrées si dépeuplées qu'elles pourroient contenir un beaucoup plus grand nombre d'habitans, nous trouverons qu'en réduisant le calcul de l'Auteur à sa juste valeur, il n'est pas besoin de supposer une si grande étendue de pays inconnus à la place de l'Océan.

Ce qu'il dit de l'arche est frivole; une preuve négative ne fut jamais reçue. Quelles absurdités n'en résulteroit-il pas? On tomberoit dans un ridicule excessif, si on vouloit nier l'existence de tout ce dont l'Écriture ne fait point mention dans son histoire anté-diluvienne. Je ne veux pas assurer qu'avant le déluge il y ait eu de grands vaisseaux. Cependant l'affirmative est plus probable que la négative. Les hommes vivoient plusieurs siècles, ils n'étoient pas occupés de mille affaires & de bagatelles. Ils pouvoient donc s'appliquer aux inventions, & nous sommes convaincus qu'ils l'ont fait. Caïn a bâti une ville. Combien d'inventions ne falloit-il pas pour en venir à bout? & cependant il étoit le premier homme né. Ses descendans Jabal & Jubal & Thubal-Caïn avoient aussi inventé & perfectionné des arts. Ce dernier forgeoit toutes sortes d'instrumens d'airain & de fer, c'est-à-dire qu'il perfectionna cet art, puisqu'il falloit sans doute déjà des instrumens à Caïn pour bâtir sa ville.

Il est d'ailleurs manifeste que les arts dont les principes sont les plus faciles, ont été les premiers connus des hommes.

La navigation aura donc été connue du plus au moins de très-bonne heure. Il y avoit des lacs & des rivières, une pièce de bois qui y tomboit, flottoit sur l'eau, un homme y sera tombé par accident & se fera attaché à quelque pièce de bois flottante. Tout cela a pu & du donner occasion à ces gens désœuvrés de songer à profiter de cette découverte pour traverser les rivières & les lacs: ce n'est pas-là une supposition gratuite comme la plupart de celles de notre Auteur.

Nous voyons que tous les peuples sauvages se sont hazardés sur les eaux. Nous voyons parmi nous les enfans qui n'ont jamais vu de bateau, s'ils sont dans le voisinage d'un étang, méditer & ruminer comment se procurer quelque machine pour se promener sur l'eau. Ils prennent quelque planche & comme elle ne fait pas l'effet désiré, ils inventent peu-à-peu des especes de radeaux. Si donc encore aujourd'hui cette idée vient aisément à des enfans, elle sera sans-doute venue aux hommes avant le déluge, qui vivant 8 à 9 siècles ont du la perfectionner; surtout si leur nombre a été si grand qu'ils aient été obligés de chercher d'autres demeures en navigeant premièrement au-delà d'un détroit & par un petit trajet, ensuite en pleine mer lorsqu'ils furent devenus plus hardis & plus habiles. Par conséquent s'il est démontré qu'il y ait eu un Océan avant le déluge, les raisonnemens de l'Auteur tournent contre lui.

La raison tirée de l'arche ne mérite aucune attention. Comment peut-on dire qu'elle ait servi de modèle, lorsque jamais on n'a entendu parler d'un autre bâtiment pareil? L'ordre de Dieu n'est pas plus concluant que si on disoit: Voilà un homme qui, quoi qu'Architecte, ne fait pas bâtir une maison, parce qu'on lui remet un plan sur lequel il la doit exécuter. Ainsi Dieu donna à Moïse l'ordre pour le Tabernacle, avec la manière de le faire; les ouvriers en auroient pu faire un sans cela, mais sans cela ils n'auroient pu savoir de quelle manière Dieu vouloit qu'il fût exécuté & fabriqué.

Quant à l'histoire de l'Atlantide de Platon, quoiqu'elle mérite quelque attention, elle n'est pas universellement reçue. Mais supposons-la. Elle prouve seulement que des pays ont été submergés & engloutis, soit par ce déluge ou par d'autres. Personne n'en disconvient: par contre elle ne conclut rien pour montrer qu'une si grande partie de la terre ait été convertie en mer.

Le passage de Joseph pris à la lettre ne prouve rien parce qu'il prouve trop. Il n'y auroit plus de terre; elle ne seroit qu'un seul Océan; or cela étant faux l'on doit nécessairement prendre ses expressions dans le sens le plus naturel. C'est que pendant le déluge qu'il suppose universel, les eaux ont couvert toutes les montagnes sous le ciel, par conséquent rien de plus véritable dans ce cas que de dire que la terre a été changée en mer. Il faut être bien passionné pour un système, & cependant être persuadé de son peu de solidité, pour se servir de pareilles raisons.

Quant aux vapeurs, l'Auteur avoit dit *Livre IV. Ch. I. Solut. VI. Coroll. 2.* que celles du temps de la création ne pouvoient fournir que pour les lacs & les rivières, & *Solut. VII.* que le soleil dans un demi-jour, ou suivant lui un demi-an, avoit comprimé les vapeurs à un degré si extraordinaire qu'elles avoient été obligées par la nuit suivante de six mois, de redescendre, de devenir des eaux inférieures de supérieures qu'elles étoient, & qu'elles avoient rempli les lacs & les mares, ce qui étoit l'amas d'eau dont Moïse parloit; & delà il conclut que ces eaux provenant des vapeurs n'ont pu suffire pour composer un Océan.

Tout ceci contredit l'écriture & la raison. Moïse dit expressément (*Gen. I. 7.*) que Dieu sépara les eaux au-dessus de l'étendue d'avec celles au-dessous de l'étendue; elles existoient donc avant d'être séparées; elles furent & restèrent séparées si Dieu les sépara; les eaux au-dessous ne sont donc pas montées & redescendues; mais celles qui restèrent sur la terre furent rassemblées le lendemain, & non un an après, dans un même lieu, & furent nommées mer. Cette assertion de l'Auteur n'est pas moins contraire à la raison. Je ne puis comprendre comment les vapeurs font redescendues sur la terre & ont formé des lacs, des rivières & des sources, en les supposant seulement telles qu'il les falloit pour la subsistance de ce monde innombrable qui se trouvoit sur la terre, suivant notre Auteur, avant le déluge, sans que ces mêmes vapeurs se soient converties en pluie. Elles se sont condensées, puisqu'elles ont pu former des lacs, des rivières, &c. Mais quelqu'un peut-il concevoir qu'elles soient descendues en forme de vapeurs pour former des lacs? Tout cela est au-dessus de ma portée; & n'est-ce pas multiplier les actions sans nécessité contre la lettre claire de l'histoire, & même contre son système?

Suivant Whiston, le globe étoit couvert d'eau, & Dieu sépara ces eaux. Si donc après que Dieu eut formé les eaux au-dessus de l'étendue, ou plutôt qu'il leur eut assigné cette place, qu'étoit-il besoin de faire résoudre le reste de ces eaux, au-dessous de l'étendue, en vapeurs, les faire monter, ensuite redescendre & se convertir en eau pour former les lacs? A quoi bon, dis-je, cette manipulation, ce changement de l'eau en vapeurs, & ce rechangeement de vapeurs en eau? La même opération n'a-t-elle pas du se faire plus naturellement, suivant l'histoire de Moïse, en ramassant ces eaux sous l'étendue, en un seul

& même lieu de la surface de la terre où elles étoient répandues?

De-même si ces vapeurs ne pouvoient descendre sans pluie, comment veut-il qu'il n'y en ait point eu avant le déluge, & comment cette pluie s'accorderoit-elle avec ce que Moyse dit (*Gen. II. 5.*), & que l'Auteur cite lui même?

Pour ce qu'il dit du flux & reflux que la Comete avoit causé, il doit premièrement prouver que la Comete ait apparu & qu'elle ait été cause du déluge, ce qui sera discuté ailleurs; du moins ce flux & reflux n'auroit pas opéré plus d'effet que la pression de la Comete, & le jallissement des eaux de l'abîme.

Reste encore la partie de cet article qui regarde la division des continents. S'il y a eu un Ocean, comme il a été prouvé, il doit y avoir eu deux continents.

Je passe au second article. L'Auteur décide que l'un des continents est plus grand que l'autre, en ajoutant que la plus grande partie des deux se trouve au Nord de la ligne, & que le centre de chaque partie est à environ 16 ou 18 degrés de latitude septentrionale.

Quant à la première assertion, elle paroît au premier abord très-véritable, il y a pourtant bien à redire.

Examinons d'abord si l'Amérique est de beaucoup plus petite que les trois autres parties du monde. Le P. Hennepin assure que le Mississipi est plus grand que toute l'Europe. Et qu'est-ce que le Mississipi? Une contrée qui ne fait pas le tiers de l'Amérique septentrionale, quand même on y joindroit tout le Canada. Supposons le tout depuis 265 à 310 degrés de longitude, & du 25°. au 60°. de latitude; on trouvera que toutes les Colonies que les Anglois ont en terre-ferme, y sont comprises & même une partie de celles des Espagnols. Cependant voilà encore depuis la ligne 25 degrés de latitude où se trouve le vaste empire du Mexique & d'autres pays; & depuis le 60°. d. au Pôle encore 30 degrés. Pour la longitude on fait que les anciennes & les nouvelles découvertes s'accordent en ce qu'entre le continent de l'Asie & celui de l'Amérique, il y a un détroit, & la relation de l'Amiral de Fonte ou Fuentes publiée récemment par M. de Fisle; veut que ces pays septentrionaux de l'Amérique s'étendent jusqu'au Pôle.

Il est donc démontré que le Mississipi fait la moindre partie du continent septentrional de l'Amérique, & pourtant le P. Hennepin assure qu'il est plus grand que l'Europe.

Si nous examinons la partie méridionale, quelle étendue immense! Sa largeur est traversée par le fleuve des Amazones, dont le cours est de 1,200, suivant d'autres, de 1,800 lieues; supposons qu'en ligne droite il n'y ait que 30 degrés, & ajoutant tout le pays depuis la ligne jusqu'au 52°. ou 55°. degré de latitude au Cap Horn, cela fera un continent immense; & il y aura lieu de douter si les trois autres continents ensemble le surpassent en étendue, vu que l'Europe & l'Asie ne s'étendent qu'au 70°. ou 72°. degré, sans compter les Isles. L'Asie quant au continent du côté méridional n'atteint pas seulement à la ligne, & l'Afrique tout au plus à 35 degrés. Il n'est donc pas décidé encore si notre hémisphère est plus grand que l'hémisphère opposé.

Voyons si l'Auteur est mieux fondé à soutenir que la partie la plus vaste de ces continents se trouve au Nord de la ligne. Il me paroît que cette supposition n'est pas plus décidée que la précédente. Déjà l'Afrique & la partie mé-

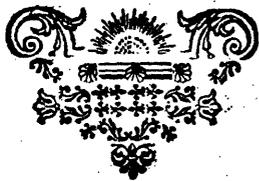
tionale de l'Amérique, forment une vaste surface. Ce n'est rien encore. Considérons les Terres Australes, & je ne sais si elles n'emporteront pas la balance. En Asie elles commencent tout près de la ligne avec la terre des Papous, la N. Guinée, &c. Les Terres Antarctiques occupent tout le tour du globe au midi; depuis le Cap de Bonne-Espérance, en tournant soit au Sud ou au Sud-Est, on trouve par-tout des terres à 45, 50 ou 55. degrés. Témoins Dampier & autres. Depuis le Cap Horn pour peu qu'on soit poussé au S. O. on est porté sur ces terres. A l'Orient, quelques-uns prétendent que les Isles à l'Est du détroit le Maire font déjà partie du continent, ou en sont peu éloignées à l'Ouest.

Hernandez Gallejo doit avoir fait route plus de 1200 lieues le long de ce continent. La terre de Quir, à 10 ou 12 degrés de latitude, doit être aussi grande que l'Asie-Mineure, la Perse, &c. ensemble. Si on considère tout ceci, on ne fera pas fort convaincu de la démonstration prétendue de l'Auteur.

Reste l'affertion que le centre de la terre-ferme est à 16 ou 18 degrés de latitude. Il se réfère aux Cartes Géographiques. Je ne veux point d'autre juge. Pour l'Europe, il n'en est pas question; l'Asie n'est pas non plus dans le cas. Le centre de l'Afrique & sa plus grande largeur de même que de l'Amérique septentrionale est sous la ligne. Au 16°. ou 18°. degré de lat. septentrionale de l'Amérique se trouve l'Isthme. Qui ne voit que les Cartes Géographiques démontrent parfaitement le contraire de ce que l'Auteur assure? Si donc il ose soutenir des principes démentis par des faits exposés aux yeux de tout le monde, quel jugement doit-on porter du reste de ses hypothèses?

Il avance que les animaux approchoient alors plus de la raison qu'à présent; peut-être ont-ils aussi péché; Je n'en trouve rien. Que la chaleur étoit plus forte. Il falloit donc que la constitution & la nature des hommes fût toute autre, sans quoi ils auroient été grillés, puisque l'Auteur suppose le paradis sous la ligne & la chaleur plus forte qu'aujourd'hui.

De même je ne suis pas fort persuadé qu'il y eût une grande différence entre la fertilité du paradis & celle du reste de la terre. Tout, suivant moi, se réduit à une différence telle que nous en voyons souvent dans l'espace d'une lieue & moins, un terroir un peu plus fertile, des ruisseaux & des rivières, des arbres & des plantes de presque toutes les sortes que Dieu y avoit rassemblés, & voilà tout. Si la différence avoit été trop grande, & que le genre humain, après sa multiplication, eût été obligé de se disperser par toute la terre, les hommes auroient été punis, quand même ils n'auroient pas péché, ce que je ne puis concilier avec la justice & la bonté divine.



C H A P I T R E VII

La population avant le déluge étoit très-grande.

Whiston parle souvent du nombre des hommes qui vivoient avant le déluge, & il le fait monter fort haut. Cela, dit-il, se prouve par la longue vie des premiers peres, dont il y en a deux qui ont engendré à l'âge de 65 & 70 ans.

Il paroît aussi qu'à la mort d'Abel la terre étoit déjà fort peuplée, quoi qu'Adam n'eût que 130 ans. La vie des hommes avant le déluge étoit d'une durée à-peu-près égale d'environ 900 ans. Suivant la proportion de leur vie à la notre, leurs descendans ou familles devoient être au moins 40 fois plus nombreuses que celles de nos jours, à compter celles-ci selon la plus grande fécondité. Les générations se suivoient de beaucoup plus près & existoient en même temps, au-lieu que les nôtres ne se suivent que dans un grand éloignement. Nous voyons que dans le temps que la vie des hommes étoit déjà fort abrégée, les descendans de Jacob par ses fils monterent en 266 ans, à la quantité de 600,000 hommes de 20 ans & au-dessus, capables de porter les armes; & suivant le calcul de M^r. Grave, la proportion pour les divers âges devoit faire la somme d'un million 764,700 mâles & environ un million 635,300 du sexe féminin: si on y ajoute les 43,000 Lévites, leurs femmes & leurs filles omises, toute la somme se montera à 3 millions 343,000 ames: calcul qui montre que le nombre des Israélites a doublé à-peu-près tous les 14 ans; si nous suivions la même progression jusqu'au déluge, nous aurions un nombre innombrable. De plus l'Auteur suppose qu'au temps du déluge le nombre des hommes se montoit à 80,232 millions, au lieu qu'aujourd'hui on suppose qu'il n'y en a que 350 millions. Il soutient que ce calcul fait le nombre plutôt trop petit que trop grand. Cependant il le réduit seulement à 100 fois plus qu'aujourd'hui, ou 35,000 millions.

~~Qu'on me permette de m'arrêter ici, non pour critiquer l'Auteur, mais pour discuter cette question à fond.~~ Je m'étois proposé d'en traiter ailleurs, cependant comme elle se trouve parmi les hypothèses de l'Auteur, il vaut mieux ne la pas séparer, & lorsque je la rappellerai dans le cours de cet ouvrage on pourra toujours recourir à ce passage.

Si l'Auteur avoit été entièrement dans mon système, & qu'il eût poussé son calcul en conséquence de ses raisonnemens, il auroit encore doublé le nombre des hommes. Mais il étoit dans l'ancien préjugé dont plusieurs savans de nos jours sont encore prévenus, savoir que l'Écriture parle toujours du premier né en nommant un des descendans d'Adam.

Il est vrai qu'ils ont pu y être induits, soit par le silence de Moÿse sur les fils aînés, soit par ses expressions. Seth après avoir engendré Hénois vécut 807 ans, & il engendra des fils & des filles. Et comme il n'en étoit fait aucune mention dans l'ordre de l'histoire qu'après qu'il eut engendré Hénois, & ainsi des autres, ils crurent que c'étoit aussi l'ordre du temps & qu'auparavant il n'en avoit point engendré. Je

Je ne puis pourtant comprendre comment on a pu tomber dans une erreur aussi grossière. Si Moÿse qui est dans sa narration d'une brièveté sans égale, avoit voulu prévenir cette erreur; il auroit du dire: „ Seth engendra des fils „ & des filles & entr'autres Hénos à l'âge de 105 ans, & après il engendra „ encore des fils & des filles.” Mais, suivant l'usage de son siècle, il vouloit narrer les faits dans le style le plus laconique, & l'expression dont il se fert est fort équivalente. Il ne dit pas: Après avoir engendré Hénos, il engendra *seulement* alors des fils & des filles, mais qu'il vécut tant d'années; les termes *engendra des fils & des filles*, se rapportent ainsi en général à toute sa vie & non à la période désignée par le mot *après* ou *ensuite*.

Je conviens qu'on pourroit contester cette explication, & qu'elle seroit tout-à-fait arbitraire, si je ne pouvois l'appuyer des raisonnemens les plus convaincans.

Allons à la source. Quel est le dessein de Moÿse en nommant ces descendans d'Adam & non d'autres? Personne n'osera nier, ni révoquer en doute, que ce ne soit uniquement pour déduire la généalogie jusqu'à Noé. Après le déluge, il la reprend jusqu'à Abraham, à la postérité duquel le Messie étoit promis. Dès-lors, par une Providence admirable & adorable, elle s'est conservée soigneusement chez les Juifs jusqu'à la venue du Messie, afin qu'ils fussent convaincus qu'il étoit en effet le Messie de la postérité d'Abraham & de la Tribu de Juda, qui avoit été promis aux Patriarches. Ce qui est encore prouvé parce que peu de temps après la mort & la passion de notre Sauveur, à la destruction de Jérusalem, les Juifs ont perdu cette généalogie qu'ils avoient conservée dans la première destruction & pendant la Captivité de Babylone. Avouons que c'est-là le doigt de Dieu, & que Moÿse en donnant cette généalogie n'a point eu d'autre but. Aussi nous la voyons rapportée & rétrogradée par S^t. Luc jusqu'à Adam.

Cela étant incontestable, je demande qui s'est jamais avisé de placer dans une généalogie, pour prouver sa lignée, tous les fils de ses ancêtres, à moins que par vanité, on en ait rempli l'Arbre généalogique. Mais si Moÿse avoit voulu nous donner un tel ouvrage, il auroit eu bien à faire, puisque suivant notre Auteur il auroit fallu nommer les 80,232 millions & même leurs ancêtres décédés. Personne apparemment ne voudra soutenir une telle absurdité.

Si on vouloit, par exemple, nous donner les ancêtres de l'Empereur Charles VI. dernier mort, y feroit-on entrer tous les Princes de la Maison d'Autriche? Je n'en crois rien; pas même ce grand Empereur Charles V., ni le Chef de cette Maison, depuis que l'Empire resta sans interruption dans la Maison d'Autriche; je veux dire Albert II. Mais on commenceroit (outre Rodolphe) lors de ladite Epoque à Frédéric III, ou à son pere Erneste, alors suivroit Maximilien I. Ferdinand I. Mais Maximilien II, Rodolphe II. & Mathias feroient omis; on mettroit à leur place Charles II, Duc d'Autriche, Ferdinand II, Ferdinand III, Léopold, & en omettant Joseph, Charles VI. Diroit-on pour cela que tous ceux-ci étoient les aînés & que leurs peres n'avoient point eu d'autres enfans? Il paroît que dans les généalogies de l'Ecriture on a toujours suivi cette méthode.

S^t. Mathieu dans sa généalogie de Jésus-Christ dit *p. Ex.* Jessé engendra David, David engendra Salomon, &c. J'espère qu'on ne dira pas que David & Salomon étoient les aînés de la famille, l'Écriture dit le contraire. Ainsi pourquoi vouloir à toute force qu'Hénos & tous ceux qui sont mentionnés *Gen. V. & XI.* fussent les aînés? Tournons cette preuve autrement, & d'une manière si convaincante, qu'il ne puisse rester aucun doute. S^t. Mathieu nomme sa généalogie *βιβλὸς γενέσεως*. S'il a écrit en Hébreu, ou si les Nazaréens ont traduit son Évangile dans cette langue, comment s'y seront-ils pris? De quels termes Hébraïques se seront-ils servis? Ceux qui entendent l'Hébreu n'en assigneront point d'autre que celui de cet ouvrage sacrilège des Juifs, Toldosch Jesu, ספר תולדות, précisément le même, dont Moïse se sert, pour sa généalogie d'Adam à Noé. S^t. Mathieu, qui étant Hébreu de nation a connu le génie de la langue & la valeur des termes, en a pris, si jamais il a écrit en Grec, une expression précisément équivalente, & dans le même but, en donnant la généalogie de Jésus-Christ depuis Abraham, comme Moïse celle de Noé depuis Adam, & de la même manière il a omis les aînés en ne faisant mention que des ancêtres de Jésus-Christ. Comment peut-on s'aveugler au point de ne pas reconnoître la même chose chez Moïse?

Autre preuve. Caïn étoit sans-doute l'aîné des fils d'Adam. Moïse parle de plusieurs de ses descendans; & après cela abandonnant toute cette race, il revient aux ancêtres de Noé. De quelle manière commence-t-il sa généalogie?

„ C'est ici le dénombrement de la postérité d'Adam depuis le jour que Dieu
 „ le créa, &c. ainsi Adam vécut 103 ans & engendra à sa ressemblance, &c.
 „ & lui donna le nom de Seth, & les jours d'Adam après qu'il eut engendré
 „ Seth, furent 800 ans, & il engendra des fils & des filles.”

On trouve bien des choses remarquables dans ce passage. Ce que Moïse dit ici est-il vrai ou faux ou sujet à explication? On ne peut pas dire qu'il soit vrai à la lettre. Moïse se sert de tels termes que, s'il n'avoit pas rapporté la naissance de Caïn & d'Abel avec le reste de leur histoire, ou auroit beaucoup plus de raison d'assurer qu'il n'avoit point engendré jusqu'à la naissance de Seth. Ces expressions, le dénombrement de la postérité, &c. depuis le jour que Dieu créa l'homme, devoient nous assurer que depuis ce jour-là il n'a été engendré d'hommes que ceux qui sont mentionnés dans ce dénombrement. Ce qui est contraire à la vérité & à l'histoire même de Moïse. Et ce qui devoit nous fortifier dans l'erreur est qu'il fait seulement ici la différence entre Adam & ses fils, en disant qu'Adam a été fait à la ressemblance de Dieu & qu'il engendra un fils à sa propre ressemblance, cela devoit donc nous confirmer, dis-je, que Seth étoit le premier à la ressemblance d'Adam. Cependant à la ressemblance de qui Caïn & Abel ont-ils été engendrés? n'est ce pas à celle d'Adam? Tout ce que Moïse dit ici n'est donc pas vrai à la lettre. On ne peut pas dire non plus, que ce récit soit faux, puisqu'il s'est expliqué dans le chapitre précédent. Par conséquent on sera forcé de convenir qu'une pareille expression doit être expliquée de la manière que j'ai dite.

Encore une réflexion (F). Du moins pourra-t-on dire qu'Adam n'engendra aucun fils ni fille avant Seth, puisqu'il n'en est point parlé & qu'il est dit qu'a-

(1) Voyez la Bible avec le sens littéral. Tom. I. p. 63. Rem.

près qu'il eut engendré Seth, &c. il engendra des fils & des filles. Je fais qu'il y a eu des rêveurs parmi les Juifs, les Mahométans & les Chrétiens même, qui n'osant pas soutenir cette opinion en plein, vu qu'ils donnent des sœurs & même jumelles à Caïn & à Abel, quoiqu'il n'en soit point fait mention dans l'Écriture, ont du moins soutenu qu'il y avoit eu une continence volontaire entre Adam & Eve depuis la mort d'Abel jusqu'à ce que Seth fût engendré. Cette fable est d'autant plus ridicule, que s'appuyant sur le silence de l'Écriture à l'égard des freres aînés de Seth, ils assurent un fait dont l'Écriture ne parle point, & qui est encore moins probable que celui des autres enfans d'Adam, pendant l'espace de 130 ans. Supposons cependant cette fable très-véritable, & que leur affliction sur la mort d'Abel ait été si forte que leur concupiscence en ait été si longtemps amortie: il restera toujours une autre difficulté. Caïn & Abel en offrant un sacrifice au Seigneur étoient sans-doute d'un certain âge, dans celui de la raison. Ceux même qui prétendent qu'il s'agit toujours des premiers nés dans cette généalogie, seront d'autant plus de ce sentiment, qu'ils supposent qu'un homme de 80 à 90 ans n'étoit pas alors dans un âge plus mûr, qu'aujourd'hui à 10 ou 15, & qu'ils regardent même comme précoce la qualité de pere dans Caïn à 70 ans, dans Mahalaël & Hénoch à 65; & ils auroient raison, si, comme ils le disent fort ridiculement, Jared ne fut pere qu'à 162, Mathusalem à 187, Lamech à 182. Je dis donc que Caïn & Abel devoient être d'un certain âge. Aussi l'Écriture dit au bout de quelque temps, ou selon l'Hébreu *à la fin des jours*, ce qui marque qu'il s'étoit écoulé un long espace de temps; & en ce cas par quelle raison ces deux freres étant nés d'abord après la chute & peut-être à la fois, Adam n'auroit-il engendré aucun enfant, jusqu'à la mort d'Abel, dans l'espace d'environ 127 ans? Le fait me paroît incroyable & le contraire incontestable.

Pour moi, je crois que les Patriarches ont été en état d'engendrer pour le moins aussitôt que nous, ou même plutôt, & que l'on se trompe grossièrement lorsqu'on suppose qu'il devoit y avoir de la proportion entre le grand âge des Patriarches, & leur faculté d'engendrer, je veux dire que leur enfance & leur jeunesse duroit à proportion. Si tout étoit à proportion de notre âge, il faudroit comparer leurs siècles à nos dixaines & alors Caïn auroit engendré à l'âge de 7 ans, Mahalaël & Hénoch à l'âge de 6; ce qui seroit absurde; il s'ensuivroit encore qu'à l'âge de 6 à 700 ans ils auroient été caducs, & qu'ils auroient passé les 200 à 250 ans restans dans une vieillesse incommode & misérable, ce que personne ne voudra adopter. Mais pourquoi faire de pareilles suppositions? Ne pouvons-nous pas conclure plutôt qu'Adam étant sorti tout fraîchement des mains de Dieu, jouissoit d'une perfection, d'une santé & d'une vigueur sans égale, & que ses enfans s'en ressentoient? *Fortes gignuntur Fortibus.* Nous en voyons l'exemple encore de nos jours. Les enfans nés de parens sains & vigoureux qui n'ont aucune maladie héréditaire ni le sang corrompu, s'en ressentent toute leur vie, pour peu qu'ils soient sobres & modérés. Souvent même cette vigueur passe à leurs descendans. Comment donc ces Patriarches, ayant Adam pour pere ou pour ayeul, vivant modérément, sans excès, ne connoissant aucun luxe, jouissant d'un air pur, n'auroient-ils pas été autant

& plus formés que nous à l'âge de 20 ans? On dira que les arbres qui durent longtemps ont besoin de plus de temps pour croître: cela n'est pas vrai généralement. J'ai vu moi-même des arbres fruitiers en divers fonds. Ceux qui étoient en bonne terre & qui se trouvoient sains, croissoient promptement, devenoient gros, portoient des fruits de bonne heure & en abondance, & duroient longtemps.

D'autres dans un mauvais sol languissoient, n'avançoient point, portoient lentement, peu & de mauvais fruits, & périssoient dans peu d'années. En Amérique, dans un bon fond, les arbres croissent d'une vitesse prodigieuse, portent des fruits dans la seconde ou troisième année; & pourtant on voit, p. Ex. des cacaotiers sauvages qui paroissent avoir grand nombre de siècles, & ne cessent d'être aussi fertiles que jamais. Chez nous les chênes dans un bon fond, portent des glands assez jeunes, quoiqu'ils durent des siècles, au lieu que j'en ai vu planter de jeunes qui n'ont fait que languir. Il en est de même des animaux. Les cerfs entrent en rut dès leur 3^{me}. année, mais ils sont empêchés de s'accoupler par les plus vieux, auxquels ils ne peuvent résister. Supposons qu'ils n'entrent en rut que dans la sixième année, quelle proportion avec leur âge, puisqu'ils vivent plusieurs siècles, comme les histoires en font foi?

Passons aux hommes; sur les côtes de Coromandel & de Malabar on marie des enfans de 12, de 10 ans & au-dessous, qui engendrent. Cependant les voyageurs assurent qu'il n'est pas rare d'y voir des personnes âgées de plus de 100 ans, & encore leur pays n'est pas des plus sains.

Mais pourquoi aller si loin? On voit parmi nous des hommes sains & vigoureux, qui pour éviter la débauche se sont mariés jeunes, ont eu beaucoup d'enfans & ont conservé leur vigueur jusques dans un âge fort avancé; par contre d'autres, d'une santé foible & ruinée, qui ont eu peu ou point d'enfans, ont toujours langué & sont morts assez jeunes. Tout ceci prouve ma thèse, que les premiers hommes ont pu se marier jeunes, & avoir des enfans depuis leur jeunesse jusques sur leurs vieux jours.

L'Auteur ne remarque pas sans raison, que les générations se suivoient de près & que les nôtres ne se suivent qu'à une grande distance. Combien de jeunes-gens qui n'ont jamais vu leur Bisayeul, leur Ayeul même? Supposons pourtant que chacun voie encore son Ayeul, ce sera le plus ordinairement dans le temps que ni l'Ayeul ni le petit-fils ne seront pas en état d'avoir des enfans, l'un étant trop vieux & l'autre trop jeune. Par contre, Adam vit tous ses descendans excepté Noé. Mathusalah vécut encore avec lui 234 ans, & Lamech 56 ans. Il y a toute apparence qu'Adam & Mathusalah eurent encore des enfans en même temps, par conséquent aussi tous ses descendans contemporains de celui-ci, & encore plus ceux qui se trouvoient entre deux. Ceci est très-digne de remarque, que 8 personnes descendantes l'une de l'autre engendrent en même temps & pendant tant de siècles. Si donc à cette circonstance on ajoute l'air pur & sain dont ils jouissoient & leur manière de vivre toute simple, avec le sang pur qui couloit dans leurs veines, on reconnoitra qu'une mort prématurée devoit être un accident extraordinaire; au lieu que chez nous on remarque qu'il en meurt $\frac{2}{5}$ au-dessous d'un an, $\frac{1}{10}$ au-dessous de 5 ans, $\frac{1}{33}$ au-dessous de dix, autant au-dessous de 20, $\frac{2}{25}$ entre 20 & 30, $\frac{1}{10}$ jusqu'à 40, au-

tant jusqu'à 50, $\frac{2}{5}$ jusqu'à 60, $\frac{1}{7}$ jusqu'à 70, & le reste au-dessus. Voilà donc d'environ 25,000 personnes, $\frac{2}{5}$ qui ne viennent pas à l'âge où l'on se marie ordinairement, au-lieu qu'on peut supposer par les raisons que j'ai indiquées, qu'alors c'étoit beaucoup si $\frac{1}{100}$ mouroit dans la jeunesse. Quelle différence énorme tout ceci ne doit il pas faire dans la multiplication des habitans du premier monde ?

Pour faire sentir combien leur nombre devoit être grand, on peut encore très-bien supposer que la Polygamie a été introduite dans la plupart des familles anté-diluviennes.

Lamech, de la race de Caïn, étoit Polygame, suivant l'Écriture. On dit à la vérité que c'est lui qui l'a introduite. Sur quel fondement ? Parce que c'est le premier dont l'Écriture parle comme d'un Polygame. Belle raison ! Chaque fois donc que l'Écriture parle pour la première fois d'une chose, on devra dire qu'une pareille ne fera jamais arrivée auparavant ?

Nous aurons occasion de pousser ces raisonnemens au sujet d'une autre thèse de l'Auteur.

Il en est d'autres qui, en soutenant que Lamech a introduit la Polygamie, s'appuient de la raison qu'il a été un impie de la race de Caïn, & s'en servent en même temps à prouver que la Polygamie est un grand crime.

Quant à la première raison, elle est non-seulement frivole, mais contre la charité. Qui peut assurer que Caïn ne se soit pas converti ? Du moins la connoissance de son péché dont il sentoit tout le poids, en disant *mon péché est trop grand pour être porté ou pardonné*, est un grand pas vers la repentance. Mais supposons qu'il soit mort dans l'impénitence, s'ensuit-il que tous ses descendans aient été des scélérats & des réprouvés ?

Ceux qui raisonnent ainsi doivent craindre qu'on ne porte le même jugement contre eux, n'y ayant personne dans le monde qui n'ait eu des méchans & des impies parmi ses ancêtres. Il paroît même que Jésus-Christ ait voulu nous guérir de ce manque de charité, en nous mettant sous les yeux plusieurs de ses ancêtres dont la conduite a été déréglée. *P. Ex.* Phares fut engendré par Juda de Thamar, sa bru, par inceste ; Boas par Salma de Rahab qu'on représente comme une femme publique ; & combien y en avoit-il parmi les Rois de Juda qui étoient idolâtres & méchans ? Cependant Jésus-Christ ne dédaigna pas d'en descendre, sans doute pour nous apprendre que Dieu ne punit pas l'iniquité des ancêtres dans leurs descendans qui peuvent également avoir part aux grâces & à l'esprit de Dieu. Les Séthites se trouvoient dans la même idée puisqu'ils ne se faisoient pas de la peine d'imposer les noms des Caïnites à leurs fils, comme Hénoch, Jared, Lamech.

Cham a été matrité de Noé, cependant ne se trouve-t-il pas plusieurs Théologiens qui prétendent qu'il a été le Melchisédec, ou du moins que Melchisédec étoit un des descendans de Cham ?

Enfin nous voyons de nos jours des peres vicieux qui ont des enfans vertueux & *vice versa*.

Cela suffit quant au premier point de ce raisonnement.

Quant au second qui donne la Polygamie pour un grand crime, je ne puis

me persuader qu'elle l'ait été sous l'Ancien Testament.

Un Prince, un Magistrat donne des loix contre tous les abus qui s'introduisent, ou qu'on prévoit pouvoir se commettre. Comment Dieu ne l'auroit il pas fait ?

Cependant il n'en a point donné là-dessus. Jacob avoit deux femmes qui même étoient sœurs, outre deux concubines, & Dieu se manifestoit à lui comme à un ami; il lui faisoit même un honneur qu'il n'avoit jamais accordé à d'autre, il luttoit avec lui & s'en laissoit vaincre. David, cette homme selon le cœur de Dieu, avoit un grand nombre de femmes, &c. Dieu donna à Moïse des loix sur tous les cas imaginables concernant le culte Divin, la morale, le mariage, la police, la santé même. Les loix sur le mariage sont très-détaillées, & Dieu ne donna aucune loi contre la Polygamie, abus qui étoit fort commun, tandis qu'il défendoit de ne point faire de mélange dans la femaille, ni dans les étoffes & d'autres choses d'aussi peu d'importance à nos yeux. Il faut donc dire qu'il a autorisé la Polygamie, ou qu'il l'a permise par son silence.

Je n'approuve ainsi, ni ne desapprouve les Polygâmes de l'Ancien Testament; mais je veux seulement faire voir que la Polygamie ayant été alors de permission divine, on ne peut pas conclure, Lamech étoit Polygame, ergo il étoit impie.

On dira, il est vrai: Dieu a toléré la Polygamie sous la loi, mais non pas avant le déluge. La distinction seroit frivole. Quoi! Dieu qui a imposé un joug pesant au peuple Juif, qui l'a gêné par quantité de loix, lui auroit permis un péché aussi grand qu'on nous représente la Polygamie? Dieu l'ayant permis au genre humain dans sa décadence & dans son état de langueur pour ainsi dire, ne l'auroit pas permis lorsqu'il se trouvoit dans toute sa fraîcheur, sa vigueur & dans une santé si parfaite que celle qui a suivi en est à-peine l'ombre? C'est ce qui paroît entièrement insoutenable. *Gen. V. 1.* il est dit, Quand les hommes eurent commencé à se multiplier sur la terre, & qu'ils eurent engendré des filles, &c. Plusieurs Auteurs sensés ont conclu delà que les filles étoient en plus grand nombre que les garçons & que cela avoit mis la Polygamie en usage.

Je ne donne ceci que pour une probabilité. Mais si la Polygamie avoit été introduite alors assez généralement, quel n'auroit pas été le nombre des hommes qui ont existé avant le déluge?

Il y a des Auteurs qui supposent qu'à la mort d'Abel il a existé plus de 4,000 âmes, d'autres poussent ce calcul jusqu'à 100,000. Le savant Commentateur de la Bible avec le sens littéral, veut que le nombre au temps du déluge soit monté à plus de 100,000 millions d'âmes, ajoutant que c'est 20 fois plus que la terre n'en contient à-présent. Ainsi il supposeroit le nombre des habitans d'aujourd'hui être de 5,000 millions: calcul que je trouve plus approchant du vraisemblable que celui de 350. Si au reste l'Auteur suppose que les hommes ont été en si grand nombre, qu'ils n'auroient pas trouvé à se placer sur la terre s'il y avoit eu un Océan, il n'a pas été dans le système de Telliamed qui donne dans une autre extrémité beaucoup plus ridicule.

C H A P I T R E V I I I .

Il y a eu des nuages, de la pluie, & l'on a vu l'arc-en-ciel avant le déluge.

Si je suis convenu avec Whiston que le nombre des habitans du premier monde étoit très-grand, je ne conviendrai pas avec cet Auteur de plusieurs autres principes. Il suppose qu'il n'y a point eu de nuages épars avant le déluge. „ L'air, dit-il (*Livre III. Ch. I. Phénomene XXVIII*) n'avoit alors aucune „ grosse masse de vapeurs ou de nuages qui s'y soutinssent pendant longtemps. „ Il n'avoit aucunes grosses gouttes de pluie qui tombassent en abondance à la „ fois en grosse pluie, mais la terre étoit arrosée par des brouillards subtils & „ doux qui se levoient le jour & retomboient la nuit en grande quantité. Cette „ opinion est une suite de l'air pur & rare qui enveloppoit originairement la „ terre. Ce qui s'accorde avec la description du siècle d'or & qu'avant le déluge il n'y avoit point d'arc-en-ciel.”

„ *Phén. XXXIX.* L'air avant le déluge étoit exempt de tout orage & de „ tous ces mouvemens sur la terre & sur mer que nous ne sentons que trop. „ Ce qui se prouve par le précédent, l'air n'ayant point de nuages, puisqu'il „ n'y avoit point d'arc-en-ciel, il ne pouvoit exister aucun vent violent qui „ chassât les nuages & les condensât en gouttes de pluie; ce qui devient aussi „ très-vraisemblable, par le temps calme qu'il a fait les cinq premiers mois du „ déluge.”

Quant à l'arc-en-ciel, il prétend prouver qu'il n'a point existé avant le déluge, par les paroles de l'Écriture.

Raisonnons un peu. Nous avons remarqué ci-dessus que l'Auteur soutient que toutes les eaux inférieures sont montées en vapeurs, & redescendues, pour former les lacs, les rivières, &c. Ici il accorde aussi qu'elles se sont élevées le jour & qu'elles sont redescendues la nuit, & en même temps il nie qu'il y ait eu des pluies. Comment le prouve-t-il? Parce, dit-il, qu'il n'y a point eu de vent qui les ait chassées, comprimées & condensées. Comment prouve-t-il qu'il n'y a point eu de vent? Parce qu'il n'y a point eu de nuages.

Voilà sa manière ordinaire de prouver. Il suppose une hypothèse & il la prouve par la suivante: il prouve la seconde par la première qui avoit besoin de la seconde prouvée pour être reçue. Par un cercle pareil tout est facile à prouver. Si on disoit, l'Auteur est timbré parce qu'il soutient une fausse hypothèse, & ensuite l'hypothèse est fautive parce que l'Auteur est timbré, que diroit-il d'un pareil argument? Ce seroit pourtant précisément suivre sa méthode.

Ajoutons que les brouillards s'amassent & se condensent par l'air, mais il n'y faut pas les vents forts qu'il suppose. Ne voyons-nous pas très-souvent les brouillards s'élever, former des nuages & retomber, sans ces vents violens? Quand même donc sa preuve & son assertion seroient aussi véritables qu'elles ne le sont pas, elles ne prouveroient rien. Où est-ce donc qu'il pêche cette hypothèse, qu'il n'y a point eu de pluie ni de vent avant le déluge? L'Écriture n'en parle pas; je l'ai dit & je ferai obligé de le répéter souvent contre l'Auteur, ces

preuves négatives ne servent à rien. Si nous examinons même les passages de l'Écriture qu'il fait valoir, ils seront plus favorables à mon système qu'au sien.

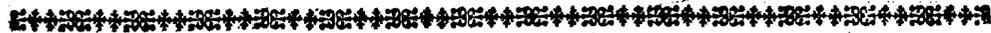
Gen. II. 5. 6. „ Car l'Éternel Dieu n'avoit point encore fait pleuvoir sur la terre, & il n'y avoit point d'homme pour cultiver la terre; mais une vapeur, ou brouillard s'élevoit de la terre, & arrosoit toute la surface de la terre.” Qui ne voit par-là que Moïse raconte ce qui s'est passé avant la formation de l'homme? Or dire que, parce qu'alors il n'étoit tombé aucune pluie, par conséquent il n'y en a point eu après, c'est comme si l'on disoit qu'alors il n'y avoit aucun homme pour cultiver la terre, & que par conséquent il n'y en a pas eu ensuite. Moïse joint l'un & l'autre, & fixe ainsi l'époque où les pluies commencèrent, & où l'homme fut formé.

L'Auteur convient que les vapeurs sont montées & redescendues; il dit que c'est en rosée, moi je dis que c'est en pluie. L'histoire n'en décidant rien, il faut avoir recours à la raison & à l'expérience; je me flatte qu'elles seront de mon côté, sur-tout par ce qui a été déjà dit ci-dessus Thèse 5^e. Toutes les eaux inférieures étant montées & redescendues pour former les lacs & les rivières, selon l'Auteur, je ne puis m'en former aucune idée, à-moins qu'elles ne soient tombées en pluie, & si les vapeurs sont toujours montées & descendues, je ne puis concevoir comment il n'y a eu ni nuages ni pluie. L'autre passage, (*Gen. VIII. 2.*) qu'il cite, prouve que tous les effets naturels ont été alors comme après le déluge. Dieu ne dit pas qu'il a changé quelque chose, mais que tant que la terre durera, les semences & les moissons, le froid & le chaud, l'été & l'hiver, le jour & la nuit, *ne cesseront point.* Ce n'étoit donc pas alors qu'arriva un changement dans l'équinoxe, ou que la terre prit un autre mouvement. Enfin ce n'est pas alors seulement que l'été & l'hiver, le chaud & le froid commencèrent; mais Dieu voulut que tout cela ne cessât point & que la terre n'éprouvât aucun changement essentiel. Il n'y est pas parlé de la pluie, il est vrai. Mais s'il n'est arrivé aucun changement essentiel dans tout l'ordre de la nature, il n'en sera pas arrivé à cet égard, puisqu'on ne sauroit concevoir qu'il y ait l'hiver & l'été, & apparemment le printemps & l'automne, sans nuages, sans pluie, & sans neige.

Considérons l'article de l'arc-en-ciel. S'il y a eu des nuages & par conséquent de la pluie avant le déluge, comme peu de personnes en ont douté jusqu'à présent, excepté Whiston & Burnet, il y a eu sans-doute un arc-en-ciel: la même cause aura produit les mêmes effets. Mais, pour ne pas tomber dans le même cercle vicieux de l'Auteur qui prouve des hypothèses par d'autres hypothèses, examinons si l'Écriture dit positivement que l'arc-en-ciel n'a paru qu'après le déluge. Il est dit *Gen. IX. 13.* „ *J'ai mis*” suivant le texte Hébreu & *non je mettrai* suivant ce que plusieurs ont traduit. „ *J'ai mis mon arc dans la nuée* „ & il sera pour signe de l'Alliance entre moi & la terre.” Par conséquent c'est un signe qu'il avoit déjà mis dans la nuée & qu'il n'y mettoit pas alors. C'étoit un signe arbitraire que Dieu choissoit fort convenablement, cet arc ne paroissant jamais qu'avec la pluie. Toutes les fois que la pluie survient & que l'arc se fait voir, nous avons le signe de l'alliance, qui nous assure que ces orages, quelque forts qu'ils soient, ne causeront jamais une inondation aussi considérable.

C'est

C'est donc comme si Dieu eût dit : „ Voici l'arc-en-ciel que vous avez souvent
 „ vu & admiré comme un Phénomène très-particulier, vous savez que le so-
 „ leil & la pluie le produisent. C'est cet arc que je vais vous donner pour signe
 „ de mon alliance, afin que chaque fois que vous le verrez vous vous souveniez
 „ du déluge & en même temps de l'alliance que je viens de contracter avec
 „ vous. ” Il en est de ce signe comme des autres que Dieu nous a donnés pour
 garans de ses promesses. Il avoit existé auparavant. Car le prépuce qu'il fal-
 loit retrancher par la circoncision, l'Agneau Pascal, l'eau du baptême, sont
 autant de signes de l'alliance divine & de ses promesses : tous ces signes ont
 existé avant que Dieu les eût consacrés à cet usage. C'est donc sans raison qu'on
 suppose qu'il n'y a point eu alors de pluie.



C H A P I T R E IX.

On a mangé de la chair avant le déluge & l'on a bu du vin.

Whiston soutient encore qu'il étoit défendu de manger la chair des ani-
 maux avant le déluge. „ Ceux, dit-il, qui vivoient avant le déluge, pouvoient
 „ manger des fruits de la terre, mais l'usage de la chair ne leur fut accordé
 „ qu'après le déluge. Car Dieu dit à nos premiers parens : Voici, je vous ai
 „ donné toute herbe portant semence, & qui est sur toute la terre; & tout ar-
 „ bre qui a en soi du fruit d'arbre portant semence, vous sera pour nourriture. ”

Ces sortes d'idées viennent uniquement, ou de ce qu'on prend le silence de
 l'Écriture pour une preuve, ou de ce qu'on ne distingue pas entre l'état d'in-
 nocence & celui d'après la chute de l'homme. J'ai déjà eu occasion de re-
 marquer combien les preuves négatives tirées de ce silence sont frivoles &
 qu'on pourroit par cette façon de raisonner tirer les conséquences les plus ab-
 surdes. Venons à l'autre point.

Dieu avoit donné cet ordre & cette permission aux Protoplastes dans leur
 état d'innocence, & il ne faut pas douter que, s'ils l'avoient conservée, ils
 n'auroient jamais mangé la chair des animaux, mais se feroient contentés des
 fruits, tout comme aussi ils ne se feroient jamais servis d'habillemens, de mai-
 sons & de mille autres choses que le besoin & le luxe a fait inventer à eux,
 ou à leurs successeurs.

On dira que pour les habits Dieu les leur a faits & qu'ainsi cette comparai-
 son n'est pas juste. Il est vrai que la permission de manger la chair n'est pas
 exprimée, mais du-moins voit-on par cet exemple que leur état, leur nature &
 leur constitution ont changé par la chute, & qu'ils sont devenus plus foibles.

La mort dont ils étoient menacés s'est emparée de leur corps & en a fait son
 siège; toutes les maladies s'y sont introduites & ont ruiné la santé, toute sa
 constitution s'est altérée & affoiblie, il ne lui restoit à proportion que peu de sa
 première vigueur. Les appétits déréglés, la concupiscence & les passions prirent
 le dessus. Ces maux réunis ne pouvoient manquer de déranger toute la machine.

Si Moÿse n'a pas exprimé cette permission, c'est parce qu'il ne l'a pas cru nécessaire, non plus que mille autres choses qu'il passe sous silence. J'ai parlé des maisons. Il est sûr que Dieu ne leur en avoit pas construit dans le paradis, où ces hommes sans-doute dans l'état d'innocence auroient vécu sous des berceaux d'arbres. Cependant Dieu ne leur a jamais donné la permission de bâtir ni maisons, ni villes. Elles n'en sont pas moins permises pour cela. Jérusalem a été nommée souvent la Cité sainte, & Dieu a ordonné qu'on lui construisît une maison. Enfin si on vouloit se servir des preuves négatives tirées du silence de l'Écriture, on tomberoit, je le répète, dans mille ridicules.

Je vais pourtant donner encore d'autres preuves. *Gen. III. 21.* Dieu fit à Adam & à sa femme des robes de peaux, & les en revêtit. Où est-ce que Dieu prit ces peaux? Est-ce qu'il les créa? Personne n'oseroit soutenir une pareille absurdité. Je fais qu'on dit que c'étoit des animaux qu'ils sacrifierent à Dieu par son ordre. Qu'on prenne garde à cette raison. Est-ce que celle qu'on allègue contre la permission de manger de la chair des animaux, ne tire pas sa force principale du silence de l'Écriture? Comment donc se servir d'une solution si contraire à cet axiome, vu qu'il ne se trouve pas le moindre vestige de cet ordre dans la même Écriture? On dit la même chose lorsqu'il s'agit du sacrifice de Caïn & d'Abel. On prétend qu'il a été prescrit par un ordre formel de Dieu. Je veux être plus conséquent que mes antagonistes. J'accorde que les sacrifices sont d'inspiration divine, quoique l'Écriture n'en dise pas un mot. Nous ne sommes pourtant pas encore au bout de nos difficultés. Il est dit *Ch. IV. 4.* qu'Abel offrit des premiers-nés de son troupeau & de leur graisse. Ce passage dérange les partisans de la prétendue défense ou non-permission de manger la chair. Ils prévoient qu'on leur demandera: Si Abel a offert de la graisse c'est-à-dire les morceaux les plus gras & les meilleurs de ses Genisses, de ses Veaux, ou de ses Agneaux, que fit-il du reste? Comment pouvoit-il savoir que c'étoit-là le meilleur, s'il n'en avoit jamais goûté? Ils tâchent de se tirer de cette objection par divers moyens. Les uns supposent que ce n'étoit pas la graisse qu'il offroit, mais le lait, la crème, le beurre, ou bien la laine. En disant que le même mot peut signifier de la graisse, du lait, ou du laitage, ou en affirmant que Dieu n'a créé de chaque sorte d'animaux qu'un couple, & qu'ainsi ils ne se seroient pas suffisamment multipliés pour en faire des sacrifices?

Quant à la première raison, je la trouve peu concluante. Il est vrai que la racine *חלב* *Lac mulsit*, ou le substantif *חלב* *Lac*, pourroit conduire à cette opinion; mais *חלב* est *adeps* & de tout temps on a lu ici *חלב* qui vient nécessairement de *חלב* & non de *חלב*. Aussi ce mot revient quantité de fois dans les Livres de Moÿse & ailleurs où il est parlé de la graisse du sacrifice.

Supposons que cette réponse ne suffise pas. Où est-ce que nous trouvons que Dieu ait jamais ordonné de lui sacrifier du laitage & sur-tout de la laine? Ne font-ce pas des assertions bien gratuites?

Lorsqu'on dit que Dieu n'a créé qu'un couple de chaque sorte d'animaux, quelles preuves en a-t-on? Il est dit *Gen. I. 24.* „ Que la terre produise des animaux vivans selon leur espèce. ” Est-ce donc que la seule terre aux environs du paradis avoit cette vertu productrice? Il n'y a pas apparence; bien plutôt on doit croire qu'elle en a produit dans toutes les parties du globe. Et si les

partisans de cette opinion ne veulent pas s'en désister, je leur demande encore une fois, si Dieu a créé les peaux dont il revêtit Adam & Eve, puisque si Dieu n'avoit créé qu'un couple de chaque sorte, le voilà détruit pour cette espèce, en tuant une ou plusieurs paires pour couvrir la nudité de nos premiers parens?

Accordons pourtant pour un moment cette thèse, quoique infoutenable, que Dieu n'a créé qu'un couple de chaque sorte. Est-ce que dans l'espace de 129 ans il n'en devoit pas provenir des troupeaux très-nombreux dans un temps où les animaux jouissoient de l'air le plus pur, de la constitution la meilleure, des pâturages les plus gras, &c. Encore aujourd'hui quelle augmentation ne voyons-nous pas dans nos troupeaux?

Venons à la thèse même. Nous savons que de tout temps & encore aujourd'hui, lorsqu'on fait des présens aux personnes qu'on veut honorer & dont on captive la bienveillance, on choisit tout ce qu'on a de plus exquis & de meilleur. Cette maxime a toujours été généralement reçue :

Munera, crede mihi, placant hominesque Deosque.

C'est donc à ce sentiment général qu'on doit rapporter la coutume de tous les peuples, des Juifs & des payens même qui ont offert à Dieu la graisse & tout ce qu'il y avoit de plus excellent parmi leur bétail. Qu'on ne dise pas que c'est Dieu qui en a donné l'ordre dans la Loi Lévitique. Mais dira-t-on que Dieu l'a demandé comme étant le meilleur par rapport à lui, puisqu'il ne se repaît pas de la graisse & du sang des animaux? C'étoit par rapport aux hommes pour lesquels les morceaux gras étoient sans contredit les plus délicats & les plus agréables, c'étoit afin de leur faire connoître qu'on doit sacrifier à Dieu tout ce que l'homme a de plus agréable & de plus précieux, & de les conduire ainsi au sacrifice du cœur & de la volonté. Cette raison ne pouvant être contestée, pourquoi Abel auroit-il offert à Dieu la graisse des animaux, ou de ses troupeaux? Pourquoi même Dieu le lui auroit-il ordonné, si même on veut supposer cet ordre dont il n'est point parlé? Abel auroit pu sacrifier aussi bien les os que la graisse, s'il n'avoit su que l'un valoit mieux que l'autre; & Dieu apparemment, quant à lui, l'auroit agréé également, ne regardant que le cœur, & l'intention qui auroit été également bonne & droite; il faut donc qu'Abel en ait su faire la différence par lui-même, & que par conséquent il ait connu le goût & la saveur de la chair & de la graisse.

Qu'on me permette d'ajouter ici que ceux qui s'appuyant sur le même silence de Moïse, soutiennent que le vin n'étoit pas connu avant le déluge, & que c'est Noé qui l'a inventé après être sorti de l'arche, me paroissent dans l'erreur. En effet qu'on se rappelle que Jésus-Christ parlant de la race réprouvée qui vivoit avant le déluge, dit qu'ils ont mangé & bu. On ne vaudra pas assurer qu'il parloit du manger & du boire ordinaire & de ce qu'exigeoit leur sustentation & la nourriture nécessaire, mais qu'il veut taxer d'excès, de luxe & de débauche les habitans du premier monde. Quelle débauche pouvoient-ils donc faire s'ils mangeoient seulement des fruits, s'ils broutoient l'herbe, & buvoient de l'eau? Dira-t-on qu'ils pouvoient avoir d'autres liqueurs fortes sans que pour cela ils eussent connu le vin? Quelle liqueur sera-ce? De la bière, boisson si

connue aujourd'hui, mais peut-être la plus difficile à inventer? Un homme, je ne dis pas stupide, mais ingénieux, à qui l'on diroit que c'est une eau tirée du bled & du houblon rumineroit des années entières avant de réussir à en faire. Sera-ce de l'eau de vie? Si on ne connoissoit ni biere ni vin, ni pareilles liqueurs, on n'aura pas eu apparemment de l'eau de vie. La distillation ne peut être comptée parmi les premières inventions. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit ci-dessus à l'occasion de l'invention de la navigation; qu'il faut toujours supposer que les inventions les plus faciles, & celles dont les principes se sont aisément offerts par les circonstances, doivent avoir été les premières. Le cidre, l'hydromel & le vin auront donc été les premières liqueurs fortes. Dès qu'il faut convenir qu'il y a eu parmi les plantes primitives de la création des ceps de vigne, il faut aussi accorder que le vin n'a pas été longtemps inconnu aux hommes.

Tout ceux qui ont été à portée d'avoir des raisins, ont bientôt expérimenté que le jus tiré des grains de ce fruit est une liqueur très-agréable, comme j'ai vu faire à des enfans qui ignoroient parfaitement que le vin se tiroit des raisins; bientôt ils en auront voulu avoir en quantité croyant qu'elle se conservoit toujours en moût. Il a fermenté & ils auront voulu goûter s'il ne s'étoit point corrompu; ils ont trouvé que non, qu'en perdant de sa douceur il acqueroit de la force, & se conservoit longtemps, & les voilà en train de cultiver une plante aussi utile qu'agréable. Je soutiens donc que le vin a été plutôt connu que le pain, vu qu'il falloit un temps infini avant de connoître l'usage du bled, la maniere de le moudre, & celle d'en faire le pain, au lieu que celle de tirer le jus du raisin se présentoit d'abord à l'idée de chacun.

On objecte que Noé, cet homme si pieux, ne se seroit pas enivré s'il avoit connu toute la force du vin. Cette raison ne conclut absolument rien. Noé connoissant le vin commença à planter la vigne; ses provisions étoient épuisées pendant la clôture qu'il avoit essuyée. Sévré de cette agréable liqueur à laquelle il étoit depuis longtemps accoutumé, aussitôt que le vin fut fait il voulut en boire; le vin étoit nouveau & fumeux, peut-être même que la différence du terroir après le déluge le rendoit tel, il lui donna à la tête, comme il arrive aux plus honnêtes gens, & le voilà pris contre sa volonté & son attente. Il n'est personne qui n'ait expérimenté combien la disposition est différente dans le même homme; souvent il est pris de deux verres de vin, & d'autres fois trois ou quatre bouteilles ne l'enivroient pas. Enfin, pour ne pas m'arrêter plus longtemps sur cet article, il suivroit des principes que j'attaque, que le vin devoit être défendu à jamais, puisque nous ne trouvons pas que Dieu ait jamais donné la permission d'en user.

Revenons à la chair des animaux & à la permission divine exprimée *Gen. IX. 2. 3.* Il me paroît que par une paraphrase raisonnable tout devient clair. C'est comme si Dieu avoit dit: Vous, les restes du genre humain, ou des nations vos compatriotes; vous savez que j'avois créé parfaits Adam & Eve, que je les avois menacés de la mort en cas de transgression de mes commandemens; ils n'ont pas laissé d'y contrevenir; j'ai été assez miséricordieux pour ne pas les punir de mort à l'instant même, me contentant de les rendre mortels. Leurs descendans ne se sont pas corrigés en reconnoissance de mes bontés infinies, au contraire ils ont fait pis, & se sont tellement corrompus qu'ils ont ex-

cité ma juste colere, & je les ai exterminés; ne craignez pourtant plus rien. Le genre humain auroit mérité que du moins je lui ôtasse la domination sur les animaux; je n'en ferai rien, je suis appaisé; je fais mon alliance avec vous, & pour preuve de cela, je vous confirme cette domination & vous rends derechef les maîtres absolus de la terre & de tous les animaux qui l'habitent; tellement qu'à l'avenir vous pourrez encore vous en servir pour votre nourriture comme par le passé.

Je crois que cette paraphrase est plus raisonnable que la these contraire.

* * * * *

C H A P I T R E X.

Les parties de notre globe ne sont pas rangées suivant leur pesanteur spécifique.

Les colonnes des montagnes sont moins pesantes & moins compactes que les autres colonnes. Paradoxe que l'Auteur avance *Livre II. Hypoth. II.* Et qu'il s'efforce de prouver.

„ Les montagnes, dit-il, consistent ordinairement en rochers & pierres qui à la vérité sont plus pesantes que la couche extérieure de la terre, ou la terre à jardin; mais en les comparant avec le fond de la terre, (la croute étant l'effet du déluge comme il sera démontré) ou avec les mines, nous trouverons la preuve de cette assertion.

„ D'ailleurs ces corps compactes & pesans des métaux d'or, d'argent, de plomb, &c. se trouvent pour la plupart, sinon uniquement & seulement, dans les entrailles des montagnes. On croiroit que, suivant ce système, ces métaux devroient se trouver plus proche du centre qu'ils ne se trouvent; en ce cas il faudroit aussi supposer que les colonnes qui les soutiennent, sont plus légères que les colonnes voisines: ce qui peut être accordé quant au tout, & qu'elles ne sont pas plus pesantes que d'autres qui se trouvent dans le même éloignement du centre.

„ Il ajoute que les montagnes sont l'origine & le commencement des sources & fontaines. Or il est prouvé par le D^r. Woodward, que celles-ci ne viennent pas des vapeurs ferrées & chassées contre les montagnes, ni de la seule chute des pluies & descente de l'humidité, mais des eaux qui viennent des entrailles de la terre & que ce sont des vapeurs excitées & élevées par une chaleur souterraine qui amene la plus grande partie de l'eau.

„ Il dit que les vapeurs se trouvent dans les montagnes & non dans les plaines, ce qui appuie la preuve précédente. Enfin que les tremblemens de terre sont les plus fréquens dans les pays montagneux, d'où il tire la même conséquence. Je ne dirai rien ici de ces deux dernières suppositions que je traiterai à l'occasion de la these 21. Examinons seulement les trois premières.

Dans l'hypothese précédente l'Auteur assure la même chose, en se référant aux loix de la pesanteur, en quoi il a raison; ce qui pourtant fait contre sa these. Si ces loix avoient lieu ici, tous les métaux, au-moins les pesans, comme

l'or, l'argent, le mercure, le plomb, &c. ne se trouveroient pas. Ils seroient cachés vers le centre, & nous seroient entièrement inconnus. Ou s'ils paroissent vers la surface de la terre, tout le dessous se trouveroit de la même matière ou d'une autre encore plus compacte, ce qui est contraire à l'expérience. Les métaux & les minéraux ne se trouvent jamais par couches, mais par veines de diverse grosseur & épaisseur, semblables à une matière végétative, y ayant un tronc, des branches, & de petits rameaux, sans suivre en aucune manière les loix de la gravité.

Bien plus, en Nigritie on trouve l'or à la surface de la terre, & ailleurs à une très-petite profondeur, & cela non dans les montagnes, mais dans les plaines qui sont pourtant, suivant l'Auteur, l'ouvrage du déluge. Pour ce qui regarde les montagnes, elles sont élevées au-dessus des plaines, & c'est dans ces montagnes que se trouvent ordinairement les métaux, c'est pourquoi les Allemands, nomment les mines *Bergwerk*, travaux des montagnes. En effet, c'est quelquefois dans des endroits élevés desdites montagnes, dont la colonne est de roche, ou au niveau de la plaine, que se trouvent les métaux & les minéraux, & quelquefois plus bas. Tout cela ne suit pas les loix de la pesanteur. Si la formation de ce globe, décrite par Moïse, avoit été réglée par ces loix, que les rochers & les pierres eussent été formés de sable, & que les particules métalliques se fussent posées en même temps suivant les loix de la gravité; je le répète, on ne devoit trouver aucun métal qu'à la profondeur de plusieurs mille pieds; que dis-je, à celle de plusieurs cents lieues de la surface de la terre, & ils devroient composer la première couche après le liquide, que Whiston suppose autour du feu central; encore ne sauroit-on comprendre comment ce liquide beaucoup moins pesant que toutes ces parties terrestres & métalliques, auroit pu les soutenir. Tout en un mot montre que les loix de la pesanteur n'ont point été observées, ni dans la création de la terre, ni dans cette croute supérieure, ou cette enveloppe qui, selon notre Auteur, a dû se rompre au temps du déluge.

On a creusé à une très-grande profondeur; (1) la première croute en une infinité d'endroits est de bonne terre, dans d'autres c'est du limon, de l'argile, des pierres, du gravier ou du sable, &c. souvent une couche de gravier aura au-dessous une couche d'argile ou de limon, & vice versa.

Ce que j'ai dit ci-dessus des mines se confirme par ce qu'on fait entr'autres de celle du Potosi, qui comme presque toutes les autres, a été découverte par hasard, la mine s'étant montrée dans la surface & à jour. On y a creusé & travaillé, & aujourd'hui la principale se trouve bien avant dans la montagne, toujours Sud & Nord, & à-peu-près horizontalement & non en profondeur. Elle n'est point en couche, mais à la façon d'un arbre. La veine dans son plus grand diamètre est de 6 pieds & dans le plus étroit d'un empan.

Il y a des mines à-demi-couchées qui ont de biais 150 à 200 toises de profondeur, ainsi elles passent la croute diluvienne rêvée par notre Auteur. Les matières qui se trouvent tout autour sont peu pesantes, & le rocher n'est pas des plus durs; de façon que les mines sont aisées à travailler. Mais ce qui renverse le système de l'Auteur de fond en comble, c'est que ces mines se trouvent

(1) Varenus décrit les diverses couches cifique n'est point observée. d'un puits très-profond dont la pesanteur spé-

plus riches à proportion qu'elles sont élevées, & plus chétives à mesure que l'on creuse. Est-ce donc par les loix de la pesanteur qu'elles ont été disposées ?

Voilà les deux premiers articles de cette hypothese examinés. Reste le troisieme.

CHAPITRE XI.

Origine des sources.

L'origine des sources est encore incertaine. Divers Auteurs ont proposé leurs opinions, mais aucun n'a démontré son systême. Il n'est pas décidé encore si elles viennent de l'intérieur de la terre, ou bien des vapeurs. Pour moi, je crois qu'on peut concilier les deux sentimens, & accorder qu'une partie vient de l'intérieur de la terre par une espece de circulation sans avoir recours au prétendu feu central, & qu'une autre partie plus grande encore vient des pluies & des vapeurs. Je pourrois appuyer cette idée par des preuves incontestables, mais c'est un sujet qui n'appartient pas proprement à celui que je traite & cela m'en éloigneroit trop.

CHAPITRE XII.

Les orbites des planetes n'étoient pas orginairement des cercles parfaits.

L'Auteur que je réfute prétend aussi que tous les orbites des planetes sont des cercles parfaits. „ Les orbites, dit-il, des planetes & particulièrement de „ la terre avant le déluge étoient orginairement des cercles parfaits. These si facile & si naturelle qu'on pourroit la recevoir comme démontrée & accordée. „ Cependant l'Auteur s'efforce de la prouver par les raisons suivantes.

„ 1°. Par le but & l'usage des planetes qui paroissent exiger particulièrement „ des orbites circulaires, puisquelles doivent servir vraisemblablement à la demeure de quelques êtres vivans, & au siege des plantes, qui sont nécessaires „ & utiles à leur nourriture, & quoique l'inégalité de l'éloignement de notre „ terre du soleil dans les divers points de son orbite, soit si peu remarquable, „ que nous en ressentons peu d'effet. Cette déclinaison seroit par contre très- „ sensible dans les autres orbites qui declineroient plus du centre, & auroit une „ très-grande influence dans les productions de la nature & dans la constitution „ des êtres vivans dans les Planetes qui y tournent, &c.

„ 2°. On le peut aussi conjecturer par les regles des opposés: si nous avons „ trouvé un mélange des Planetes & des Cometes dans les mêmes Régions du „ systême solaire & une confusion des cercles & des ordres des deux, notre „ proposition seroit plus que mandiée. Mais si nous trouvons que toutes les „ Cometes declinent infiniment du centre, se tournent, & que leurs coupures „ sont presque paraboliques ou à un degré infini de la déclinaison du centre, il

„ est probable que les Planetes se font mues originairement sans aucun degré de déclinaison, & ainsi en cercles parfaits, &c.

„ 3°. Cette these est confirmée par l'Astronomie des anciens qui se tenoient si fermes & avec tant d'obstination à la proposition & these du cercle, qu'il paroît que ceci est un effet d'une ancienne tradition, que les mouvemens célestes sont circulaires, quoique les sections coniques & la figure elliptique fussent connus de toute antiquité.

„ 4°. La grandeur de la déclinaison du centre des divers orbites & la position de leur Aphélie sont si différentes, & sans aucun but & ordre remarquable, au-moins autant qu'on en a pu découvrir, que tout l'univers peut paroître plutôt un effet des causes secondes dans les temps postérieurs, que l'ouvrage original, & un chef-d'œuvre du Créateur, &c.

„ Je suis donc dans l'idée qu'avant qu'il se soit passé aucune bonne ou mauvaise action des créatures, lorsque chacune étoit parfaite dans son espece, il est probable qu'alors le monde extérieur ou chaque état ou condition de la nature extérieure étoit uniforme & dans l'ordre, comme la constitution & disposition de chaque créature que le Monde contenoit, & que lorsqu'il y eut du changement parmi les Etres vivans & raisonnables, il en falloit aussi dans le Monde inanimé & corporel, &c.

„ 5°. Il est clair que plusieurs Cometes ont passé par le systême des Planetes & quelles ont du y causer des changemens considérables, que par conséquent la grandeur de la déclinaison du centre ne peut provenir que d'une pareille cause, & qu'anciennement les orbites des Planetes étoient originairement circulaires; comme par ex. si un habile Artiste avoit fait une Horloge avec beaucoup d'art, laquelle différeroit beaucoup de la véritable heure du jour, & qu'on y observeroit un empêchement & obstacle qui seroit capable de causer ce dérangement, il en concluroit facilement que cette erreur étoit causée par cet empêchement, & non que l'Horloge se trouvoit ainsi originairement & eut été construite ainsi par l'Artiste.

„ 6°. Il est clair que les petites Planetes au tour de Jupiter se tournent en cercle sans le moindre degré de déclinaison du centre, dequoi il s'ensuit, que le mouvement original des Planetes étoit aussi circulaire.

„ 7°. Que les Cometes causent toujours une déclinaison de la plaine des premiers orbites ou cercles & les rendent courbes en dedans & déclinans entr'eux, & comme ceci se voit dans les systêmes susdits, que les plaines des orbites circulaires autour de Jupiter, s'accordent entr'eux parfaitement & les plaines des cercles déclinans du centre autour du soleil, déclinent; il est clair que les systêmes planétaires ont du être parfaitement circulaires dans leur origine.”

Je ne fais si je me trompe, mais il me paroît que tout cela n'est qu'un vain babil.

1°. Ce raisonnement est de la dernière foiblesse. Comment prouve-t-il que le but des Planetes exigeoit la figure circulaire? S'il ne le prouve pas, toute son hypothese sera fausse. Il mesure tout à la constitution de notre terre, & la constitution de notre globe renverse toutes ses preuves, puisque notre terre dé-

cline

cline de près de 47. degrés, ainsi presque du quart entier de son cercle, ou $\frac{1}{4}$ de chaque côté de l'Ecliptique, quant à son mouvement annuel. Il sent lui-même que cette raison le condamne, c'est pourquoi il trouve à-propos de dire que la déclinaison de notre terre est peu remarquable. Par quel moyen prouvera-t-il la déclinaison des orbites des Planetes & sur-tout qu'elle soit plus forte que celle de notre terre?

Il y a plus: en se réglant sur notre terre, il falloit se servir des raisons de ceux qui nient que les Planetes soient habitées, en disant que leur éloignement du soleil plus grand pour les uns & moindre pour les autres, que ne l'est celui de notre terre, ne permet pas qu'il y ait des êtres vivans ni des plantes. Cependant il assure que, malgré cette différence énorme, les Planetes doivent être habitées, & il donne pour raison que Dieu arrange tout pour l'état des créatures, comme il convient à son dessein. Comment veut-il que la différence de la déclinaison fasse plus d'effet? C'est comme s'il disoit; ce n'est pas la proximité ou l'éloignement du feu, mais sa position en ligne directe ou de biais, qui cause le plus ou le moins de chaleur.

Mais considérons un peu notre terre. La figure elliptique & son orbite y gêne-t-elle quelque chose? Il paroît au-moins qu'elle n'a rien souffert par ce prétendu changement, ni dans sa constitution ni dans sa fertilité, & qu'elle n'est pas devenue moins propre à servir de demeure aux hommes. C'est Dieu qui l'a faite & l'on ne sauroit attribuer aucun changement au hazard. Nous ne saurions même comprendre qu'elle fût mieux dans un autre situation. Si l'orbite étoit circulaire & qu'il y eût un équinoxe perpétuel, nous jouirions à la vérité d'un printems continu. Par contre la Zone torride seroit entièrement brûlée, elle ne jouiroit point de ses saisons pluvieuses & deviendroit par conséquent inhabitable; le Nil, le Niger, le Mélan, n'arroseroient plus les campagnes de l'Egypte, de la Nigritie & de Siam. Ces pays deviendroient aussi stériles qu'ils sont à-présent fertiles. Et à quoi nous serviroit ce printems? Nos bleds, nos vignes, nos fruits nous apprendroient qu'il faut une chaleur plus forte, & que l'hyver même n'est pas la saison la moins utile par les pluies & les neiges qui fertilisent nos guerets. Qu'arriveroit-il aux pays plus septentrionaux, qui jouissent d'une forte chaleur en été, très-nécessaire pour mûrir leurs bleds, &c? Ne souffriroient-ils pas trop de leur situation, par une espèce de printems perpétuel, mais froid & privé de chaleur? Si donc nous voyons comme à l'œil la sagesse infinie du Souverain Etre dans la présente disposition de la terre & dans la distribution actuelle des saisons, & que par sa course & son orbite elliptique nous jouissons de tant d'avantages, dont nous serions privés dans tout autre système; est-il possible qu'on puisse soutenir, même imaginer, que l'orbite en cercle parfait soit préférable pour les habitans & pour les productions de la terre? Il ne s'agit pas ici de raisonner & de favoir en mathématicien, que le cercle est la figure la plus parfaite, mais si par rapport à notre terre elle seroit la plus convenable.

La seconde raison sera traitée lorsqu'il s'agira des Cometes, de même qu'une partie de la 5^e.

Venons à la 3^e. à laquelle je répliquerai simplement que les anciennes traditions ne doivent pas être méprisées entièrement. Mais dans le cas dont-il s'a-

git elles ne sont d'aucun poids. Ou les anciens Astronomes avoient déjà découvert que les orbites étoient elliptiques, ou ils les croyoient circulaires, lorsque leurs yeux & l'expérience les convainquoient du contraire. On devoit donc croire que de nos jours les savans doivent encore nier qu'il y ait des Antipodes, parce que pendant tant de milliers d'années les plus savans mêmes étoient dans cette opinion, quoique de nos jours personne ne pense à le soutenir? Si par contre ces Astronomes croyoient, comme il est vrai, que toutes les orbites étoient circulaires, comment faire servir de preuve une pareille idée qui ne provient que d'ignorance & du défaut d'expérience, sur-tout de celui des télescopes inventés presque de nos jours?

L'Auteur dans plusieurs passages de son ouvrage affecte d'être le grand défenseur du Christianisme. Il est fâcheux que les ongles & les dents du loup paroissent toujours sous la peau de la brebis. Que peut-on voir de plus envenimé que ce qu'il allègue dans la quatrième raison & dans la suivante? Si nous l'en croyons, notre monde n'est donc plus un chef-d'œuvre sorti des mains d'un Créateur infiniment sage & infiniment puissant. Il avoit bien le pouvoir de le créer parfait & il l'a créé tel; mais il n'a pas été assez puissant pour empêcher les causes secondes d'en détruire l'ordre & l'arrangement, & de le rendre d'une disposition contraire au but que Dieu pouvoit avoir. Par conséquent Dieu n'auroit pas rempli ses vues, il auroit cédé au pouvoir des causes secondes. Insensés mortels! qui voulez être plus sages que Dieu, entrer dans son conseil privé, pour ainsi dire, & nous assurer que les orbites sont sans aucun but & qu'ils manquent d'ordre dans la situation où ils se trouvent à-présent! Ne voyons-nous pas le contraire par l'économie admirable qui regne actuellement dans l'univers? Et si on veut absolument raisonner de tout suivant ce que nous voyons devant les yeux, nous nous servirons de la même comparaison de l'horloge dont nous parlerons sur la raison 5^e. Si un seul rouage d'une horloge est détraqué, toute la machine est gâtée, tout le mouvement cesse, ou est tellement changé qu'il ne sert plus à aucun usage; si un dérangement semblable s'étoit fait par les causes secondes dans les parties de l'univers, l'effet en auroit été le même & tout seroit détruit depuis ce temps-là. Reconnaissons donc que la même sagesse, la même puissance infinie qui a formé l'univers & toutes ses parties, les a créées & formées de la manière qu'elles se trouvent à-présent, comme répondant parfaitement à son but, & que le tout restera dans le même état jusqu'au moment fixé de la part de Dieu & connu par lui seul, où il trouvera à-propos de détruire cet univers ou d'en changer quelques systèmes ou du moins quelques globes, soit immédiatement, soit par le concours des causes secondes qui sont à ses ordres. Au reste à quoi bon cette prétendue perfection dans le temps qu'il n'y a eu aucune bonne ou mauvaise action des créatures, ou, ce qui revient au même, avant que celles-ci aient existé. En faveur de qui a-t-elle été établie, & comment la chute a-t-elle pu causer ce prétendu dérangement total? Ce seroit donc, comme nous l'allons dire, que Dieu auroit prévu que tout son bel ouvrage seroit défiguré par la chute, & qu'il n'auroit pu y remédier. Quelle impiété!

La 5^e. raison n'est pas moins impie que la précédente. Quant à la comparaison de l'horloge, il suppose qu'un grand Artiste auroit construit une horloge avec beaucoup d'art pour indiquer la véritable heure du jour, & qu'il y seroit

survenu un dérangement extérieur qui y produiroit un effet contraire. Ce dérangement, suivant l'Auteur, ne viendroit pas de l'horloger. Il se trompe, il faut que l'Artiste n'ait pas été assez habile pour composer l'horloge d'une façon à ne pouvoir jamais être dérangée. L'Auteur appliquant cet exemple aux prétendus dérangemens survenus dans les systèmes & les orbites planétaires, on n'aura pas beaucoup de peine à comprendre l'idée qu'il avoit de Dieu.

Ce que Whiston affirme dans sa sixième raison est-il bien prouvé? Est-il certain que les Satellites de Jupiter se meuvent en des cercles parfaits? Jupiter est éloigné de la terre suivant Cassini de 142919 demi-diamètres de la terre, ou de 122910340. lieues d'Allemagne ou de 163880453. soit près de 164 millions de lieues communes. Nous compterons la même distance pour ses Satellites vu que souvent ils sont plus proches lorsqu'ils se trouvent du côté de la terre, & souvent plus éloignés lorsqu'ils sont de l'autre côté. Or je demande comment distinguer à cet immense éloignement, si leur orbite est entièrement circulaire ou un peu elliptique?

Qu'on me permette une comparaison commune & à la portée de tout le monde. Je suppose que quelqu'un fit tourner de nuit un petit globe de feu, un petit charbon ou une mèche allumée à deux ou trois cens pas d'un autre globe, suivant la position où se trouveroit soit l'observateur, soit le cercle que ce feu, ou cette étincelle décriroit. Un cercle parfait pourroit lui paroître elliptique & *vice versa*. Comment donc pourroit-on assurer positivement que l'orbite de ces satellites soit parfaitement circulaire sans aucune déclinaison? Mais posons que ceci soit avéré, la conséquence n'en sera pas moins frivole. Voici en quelle forme il faut réduire ce syllogisme. S'il y a encore aujourd'hui des Planètes dont l'orbite soit circulaire il faut que les planètes, dont l'orbite est à-présent elliptique, l'aient eu originairement circulaire & qu'elle ait été dérangée dans la suite des temps. Or les Satellites de Jupiter sont des Planètes, & leur orbite est circulaire, *ergo*; on ne peut nier dans cet argument que la majeure, la mineure & la conséquence.

Faisons à ce sujet une petite remarque. L'Auteur suppose que les grandes ont une orbite elliptique, par conséquent aussi Jupiter. Si donc ce dérangement est arrivé par une Comète, comment pourra-t-on comprendre qu'une Comète ait pu passer par l'orbite de Jupiter & causer un si grand dérangement à un globe qui, suivant le calcul de M. Wolf, est 21952. fois plus grand que la terre, sans que les satellites en eussent souffert, eux qui sont si petits en comparaison de Jupiter, & si peu éloignés que le premier n'en est qu'à une distance de trois diamètres? Il faudroit que la Comète eût été extrêmement petite & qu'elle eût bien pris ses précautions, si à son passage elle n'avoit touché à aucun de ces satellites. Mais alors elle n'aura pu causer aucun changement à un corps aussi vaste que l'est Jupiter. Si par contre elle avoit été assez grande pour y causer un effet aussi considérable, elle en auroit fait un plus grand encore sur les satellites, vu que si elle avoit passé seulement à la distance d'un diamètre ou même de deux, ce qui est impossible, sa grandeur dut être telle que la Comète & la Planète se seroient heurtées, ou que la Comète par son attraction ou par sa pression auroit causé un dérangement dans Jupiter & auroit anéanti ou entraîné les satellites.

Mais peut-être voudra-t-on que Jupiter même ait aussi un orbite circulaire, quoiqu'on ait prouvé le contraire (1). Quelle conséquence en pourroit on tirer? Sinon qu'il a plu à Dieu de les créer dans cette forme en arrangeant tout le globe & sa constitution de manière que l'orbite circulaire convenoit mieux à Jupiter que l'elliptique, au-lieu qu'il lui a plu de disposer notre terre & les autres planetes d'une autre manière suivant leur nature & leur constitution. Ces conséquences d'une planete à une autre ne sont d'aucun poids, aussi peu que si on vouloit juger d'un édifice par l'autre. Le reste sera traité ci-après comme je l'ai dit. Nous passons à une autre these.

C H A P I T R E. XIII.

Profondeur de la mer.

L'Auteur s'explique ainsi *Liv. II. Hypothese LXVIII. & LXIX.* „ La profondeur de l'Océan est la plus grande où il est le plus éloigné de la terre ferme, & le moins vers les côtes, parce qu'elle est par degrés depuis le continent vers le milieu de l'Océan; la plupart des Isles de notre globe se trouvent à une petite distance des bords; & il en paroît très-peu vers le milieu de l'Océan.”

L'Auteur n'a pas mieux prouvé cette these que plusieurs autres, quoiqu'il cite à cet effet les cartes géographiques. Il est vrai que les Isles Antilles à l'Est de l'Amérique se trouvent peu éloignées du continent, & qu'il s'en trouve peu au milieu entre cette partie de la terre & l'Europe. Cependant il y en a, comme par Ex. les Açores, qui sont incontestablement des cimes de montagnes. Il faut donc que leurs bases s'étendent bien avant dans la mer. Je dis la même chose des bancs & des bas-fonds: & qui pourra nier qu'il n'y ait encore des montagnes moins élevées dans la mer dont les cimes ne paroissent pas? Qu'on se figure placé sur la plus haute montagne des Alpes & que tout fût inondé à la cime près, on ne pourra pas dire que tout le reste du pays soit plat & uni: on verroit si l'eau s'écouloit, qu'il y a encore une infinité de montagnes à l'entour mais d'une moindre hauteur, que même dans les pays les plus bas, il y a des monticules & des collines, & que par conséquent il est malaisé d'en décider; on peut s'en former une idée en Suisse, lorsque très-souvent en automne les brouillards couvrent tout le plat-pays pendant plusieurs semaines, tandis que les habitans des contrées montagneuses jouissent du soleil sans interruption; ils voient alors les autres cimes des montagnes comme autant d'Isles, plus où moins grandes à proportion de leur élévation; pour les collines & les montagnes moins élevées, elles sont cachées sous ces nuages ou brouillards; de-là on comprend aisément l'état des terres couvertes plus ou moins de la mer. Cependant il n'est pas prouvé, il n'est pas même probable, que la hauteur aille toujours en diminuant jusqu'au-milieu de l'Océan. Il est au contraire très-vraisemblable que ce qui est couvert d'eau n'est pas d'une autre nature que ce qui paroît à sec, qu'il y a des inégalités, peut-être même de hautes montagnes aux endroits que l'Auteur suppose les plus profonds. Il est sûr que la mer est d'une

(1) Voyez Kepler, Newton, Wolf, &c

grande profondeur vers les côtes d'Espagne, suivant le rapport de tous les Mariniers; & il paroît qu'il y a un vallon profond apparemment suivi par d'autres montagnes vers le milieu de l'Océan; comme M^r. Buache le soutient aussi, dans son essai de Géographie physique.

Examinons cette thèse plus exactement. L'Océan le plus vaste est sans doute la Mer-pacifique ou du Sud. Son milieu ou peu s'en faut en le fixant entre les deux continents de l'Asie & de l'Amérique, ou le Mexique en particulier, sera environ vers les Isles Mariannes. Voilà donc des montagnes marines; depuis ces Isles à l'Ouest, au Sud & au Nord, il y a encore des Isles sans nombre; au Sud-Est de-même; au Nord & Nord-Est, le continent, ou la partie septentrionale de l'Amérique: ainsi par-tout il y a des montagnes & des collines.

Si nous examinons la mer entre l'Afrique & l'Amérique; il y a non-seulement des Isles, mais les rochers d'Abrothos à une assez grande distance de la terre, puisqu'on les trouve pendant 70 lieues, & plus haut est l'Atlantide submergée, dont l'Auteur admet la tradition. Tout cela empêchera la trop grande profondeur de la mer. Quant à l'Océan entre l'Afrique, l'Asie & les Terres Australes, il y a quantité d'Isles par-tout, entr'autres celles de Ceylan & les Maldives qu'on peut supposer comme se trouvant au milieu. Par conséquent, je dirai simplement que la thèse de l'Auteur n'est pas prouvée, sans que pour cela je veuille précisément soutenir le contraire, le fond de la mer ne m'étant pas connu, n'y ayant jamais voyagé, aussi peu que l'Auteur.

C H A P I T R E X I V .

L'Amérique a du être très-peuplée avant le déluge.

Livre IV. Chap. IV. Solut. LXII. Coroll. 2. l'Auteur dit: „ que l'Amérique fut
 „ peuplée après le déluge par la navigation, n'y ayant aucune communication
 „ entr'elle & nous par terre; que ses anciens habitans ont entièrement péri
 „ dans le déluge, comme le témoignage de l'écriture, la considération de leur
 „ petit nombre & l'impossibilité de conserver les hommes dans une autre part
 „ que sur le Mont Caucafé la plus haute montagne du monde, proche le cen-
 „ tre du plus haut continent, s'accordent là-dessus (il est hors de toute con-
 „ testation qu'elle n'a pu être habitée que par ceux qui y sont venus depuis
 „ un autre continent par mer.)

„ *Coroll. 3.* La navigation quoiqu'inconnue avant le déluge n'est pourtant
 „ pas si nouvelle que quelques-uns se l'imaginent, avec quoi s'accordent les
 „ voyages triennaux dans les temps de Salomon & la Relation d'Hérodote
 „ d'un tour depuis la mer rouge, le long de l'Afrique, vers Gibraltar & la mer
 „ Méditerranée du temps de Pharaon Néchô.”

Les assertions de l'Auteur se réduisent à ce que

1°. Il n'y a point de communication entré l'ancien & le nouveau monde,
 par terre.

2°. Que les anciens habitans ont entièrement péri par le déluge.

- 3°. Qu'ils n'étoient alors qu'en petit nombre.
 4°. Qu'ils n'ont pu être conservés par une arche qui n'auroit pu être garantie que sur le Mont Caucase, n'y en ayant point d'autre qui l'égalé en hauteur.
 5°. Que la navigation est plus ancienne qu'on ne le croit.

Suivons l'Auteur pied-à-pied. Je n'ai rien à dire sur la première assertion, me trouvant dans la même idée.

Quant à la seconde, comme elle roule sur l'universalité du déluge ce sujet est traité amplement ailleurs. C'est pourquoi je le passerai ici sous silence.

Arrêtons nous donc à la troisième. Est-ce que cet Auteur qui nous a assuré que le nombre des hommes avant le déluge se montoit à 80000 millions, ou suivant son rabais postérieur, à 35000 millions, & qu'il trouvoit que s'il y eût eu un Océan, il auroit été impossible de trouver la place nécessaire pour l'habitation de tout ce Monde, est le même qui vient nous dire que le nombre des hommes en Amérique avant le déluge étoit petit? On ne le croiroit pas, si on ne le connoissoit pas pour favoriser les contradictions. Un calcul fera voir s'il est fondé à dire que les anciens habitans étoient en petit nombre.

L'Auteur dit ci-dessus *These IX.* qu'on faisoit monter aujourd'hui le nombre des hommes à 350 millions. J'ai rapporté qu'un autre le déterminé à 5000 millions. J'ai fait voir que celui-ci approchoit plus de la vérité que le premier, M. de Fresmontval accordant au seul empire de la Chine 300 millions. Son calcul est encore trop foible: dans la nouvelle collection des voyages, on trouve que la seule ville de Chang-hay & les Bourgs voisins, dans la Province de Pe-che-li, contiennent passé 200,000 tisserands qui fabriquent l'étoffe nommée Calico. Que cette Province paye, outre les péages d'un très-grand revenu, 32 millions de Taels, ou passé 240 millions de livres de France; ces deux faits font naître deux réflexions.

1°. Supposons ce qu'on ne peut supposer un moment, que tous les habitans de cette ville & de ces bourgs, soient tisserands, & que dans un pays où chacun se marie, où les femmes sont d'une fécondité sans égale, chacun n'ait outre sa femme que trois enfans, voilà un million. La Province a plus de 50, selon d'autres 100, villes de même grandeur plus ou moins, sans donner une préférence à Peking qui en vaut 5, même 10 des autres. Ainsi, sans compter le reste du pays, où il n'y a que des bourgs & des villages, voilà 50 millions pour cette seule Province; on en compte 16 sans y comprendre les Isles très-peuplées: voilà 800 millions.

2°. Calculons d'une autre manière: le Royaume de France ne produit au Roi que 200 millions, & il n'en entre dans ses coffres que 140 suivant les meilleurs Auteurs; les François par ces impôts se trouvent dans la misère, & les Chinois à leur aise; si on veut donc faire un calcul de comparaison, on trouvera que le nombre des habitans de la Chine doit excéder de beaucoup celui de 300 millions. Mettons le nombre à 4000 millions. C'est plus qu'on n'en peut demander. Posons en fait qu'alors comme à-présent la terre étoit habitée jusqu'au 70 degré de latitude des deux côtés. Accordons pour un moment qu'il n'y a point eu d'Océan, mais pourtant quantité de lacs & de rivières qui ont aussi pris de la place. Posons encore qu'en général la terre pourroit être encore quatre fois plus peuplée qu'elle ne l'est. Il y a des pays comme la Hollande, la Suisse, une partie de l'Angleterre & de l'Allemagne qui ne sauroient gueres être

plus peuplées; d'autres où il en pourroit subsister le double comme en France, en Italie, partie de l'Espagne; en d'autres le triple ou le quadruple *par Ex.* en Hongrie, dans les Etats du Grand-Seigneur, dans la Perse, dans les terres du grand Mogol, &c.

La plus grande partie de l'Amérique pourroit contenir 5 ou 6, en bien des endroits 10 fois plus d'habitans. C'est pourquoi j'ai mis en général le quadruple, ce qui feroit 16,000 millions. S'il n'y a point eu d'Océan il faut compter le double, c'est 32000 millions, posons les 35000. & alors tout fourmillerait de monde. Que seroit-ce si on les supposoit à 82000 ou bien selon d'autres à 100000 millions? Comment l'Auteur pourra-t-il soutenir son opinion que le nombre des habitans en Amérique avant le déluge étoit petit? On a déjà examiné ci-dessus la question de la multiplication du genre humain après le déluge: on le fera encore ci-après en passant en revue les différentes Chronologies. Nous observerons seulement ici que l'opinion générale des Auteurs, qui n'est pas contredite par Whiston, veut que l'Amérique ait été peuplée déjà dans les temps très-reculés. Or avant que le genre humain se soit si fort accru en nombre qu'il ait rempli toute l'Asie, & ce au point qu'une partie fut obligée de se chercher de nouvelles demeures, même dans des pays qui leur étoient inconnus, que dis-je? dont ils ignoroient l'existence, autant que l'ignorent encore presque en général leurs plus proches voisins, les Chinois, les Japonois, & les Tartares; il faut qu'il se soit écoulé bien des siècles, ce qui ne s'accorde nullement avec cette opinion.

Nous ne discuterons pas ici s'il y a eu besoin d'une arche, comme le dit l'Auteur dans sa quatrième réflexion: nous en parlerons ailleurs; mais supposons cette nécessité. Etoit-il impossible d'en construire une en Amérique? Etoit-il besoin pour sa conservation d'une si haute montagne? N'auroit-elle pas pu flotter sans dangers sur les eaux, jusqu'au dixième mois que les sommets des montagnes se montrèrent?

Voilà donc une raison qui ne prouve absolument rien. Celle qu'il tire de l'ancienneté de la navigation dans son cinquième article, n'est pas plus fondée. Tout ce qu'il peut dire pour soutenir sa thèse se réduit aux flottes de Salomon, & à la navigation sous Pharaon Nechô, & ces deux exemples font contre lui. Salomon envoyoit ses flottes environ 1300 ans après le déluge, encore malgré son génie & sa sagesse fut-il obligé d'avoir recours à Hiram Roi de Tyr, les Phéniciens étant à-peu-près les seuls qui entendissent la navigation; cet exemple ne fait même point voir qu'ils y excelloient alors. L'opinion, que ces flottes ont fait le voyage du Pérou, a été sifflée il y a longtemps. Reste celle des autres qui cherchent l'Ophir dans la Cherfonnese d'or, à Ceylan, à Sumatra, sur les côtes de Zofala, ou enfin en Espagne.

Tous ces endroits sont si peu éloignés de Tyr & de la Palestine, que les trois ans que les Phéniciens employoient à ce voyage, ne donnent pas assez grande opinion de leur habileté, pour qu'on puisse supposer avec aucune vraisemblance qu'eux & encore moins les autres peuples réputés barbares en comparaison, eussent fait alors le trajet d'une mer immense & inconnue pour passer dans un pays non-moins inconnu. Quant à la navigation rapportée par Hérodote, outre que tout le monde ne reçoit pas cette histoire comme avérée,

c'étoit environ 1700 ans après le déluge, qu'elle doit avoir été exécutée par les mêmes Phéniciens, & ce, à ce qu'il paroît, par hazard, vu qu'ensuite on n'a plus fait la même route, par conséquent cette opinion de l'Auteur n'est pas fondée, puisqu'elle s'en vont entièrement en fumée.

C H A P I T R E X V.

Les eaux du déluge ont du faire périr toutes les plantes terrestres qu'elles ont couvertes.

Livre IV. Ch. IV. Solut. LXXI. Coroll. 3. Après avoir assuré dans le Corollaire précédent, que le sédiment du déluge n'avoit pas couvert autant les montagnes, que les plaines, il ajoute ici: „D'où il est facile de comprendre de quel „ endroit le pigeon a apporté une branche ou feuille d'Olivier, car les arbres „ voisins de l'arche ou sur les sommets des montagnes les plus proches, ayant „ fort peu souffert par le déluge, & jout de tout le printems & de la moitié „ de l'été, ils devoient nécessairement avoir poussé des jets nouveaux & tendres, & s'être chargé de fleurs autant que jamais, desquels bourgeons ou „ jets le Pigeon a pu détacher un & l'apporter dans son bec à Noé.”

Nous appercevons encore dans cet article quantité de suppositions insoutenables.

Premièrement les eaux salées du déluge n'ont-elles pas fait périr ou du moins languir les arbres & les plantes?

En second lieu, les Oliviers croissent-ils ordinairement sur les montagnes? Je fais qu'il y a eu le mont des Oliviers proche Jérusalem, mais je ne fais pas moins par les Relations des voyageurs, que ce n'est qu'une colline; pour moi je ne les ai jamais vus dans les pays méridionaux de l'Europe, que dans les côteaux, dans les plaines & dans les vallons.

En troisième lieu, comment les sommets des basses montagnes & des collines ont-ils si peu souffert pendant sept mois & demi qu'ils ont été ensevelis sous les eaux?

En quatrième lieu, la contradiction n'est-elle pas manifeste, lorsque l'Auteur, s'accordant avec l'Ecriture, assure que ce fut au premier jour du dixième mois que les sommets des montagnes parurent? Encore veut-il supposer ailleurs que ce ne furent que les plus hautes après le Caucase: montagnes où il ne peut croître le moindre buisson bien loin qu'on y doive chercher des Oliviers; & qu'en même temps il avance que ces arbres avoient jout de tout le printems & de la moitié de l'été, lorsque la Colombe apporta une branche d'Olivier.

Au Ch. IV. Phénom. XLVII. Il dit que le déluge commença le 27^e. de Nov. qui répond au 28. du même mois de l'an 1698. par conséquent du vieux style, & feroit le 8^e. Déc. Comptons seulement depuis le 28 de Novembre, c'étoit selon l'Auteur le 17^e. jour du second mois, & le premier du dixième les sommets des montagnes se montrèrent. Ce fut donc le 11^e. du mois d'Août que les sommets parurent à découvert. Que veut il donc dire avec sa supposition, que ces arbres ont jout d'un printems entier & de la moitié d'un été, qu'ils ont jetté des bourgeons, & qu'ils étoient chargés de fleurs? Il faudra supposer en même

même temps qu'ils aient végété sous l'eau, disons plutôt, qu'il ne se souvient jamais à un endroit de ce qu'il a dit à un autre.

Quelle opinion doit-on avoir d'un Auteur qui se contredit à tout moment? Les theses que je viens d'examiner ne sont que des hors-d'œuvre dont l'Auteur se sert pour établir ou pour prouver les autres. Venons aux principales & commençons par celle qui regarde la Comete.



C H A P I T R E X V I.

Incertitude du système moderne sur les Cometes & erreurs grossieres de celui de Whiston.

Whiston s'explique de la maniere qui suit (*Lemme XLII.*): „ Les Cometes sont une espece de Planetes ou corps célestes qui se meuvent autour du soleil dans des orbites elliptiques; leurs cours périodiques sont aussi constans, certains & réglés que les mouvemens périodiques des Planetes, quoique le cours en ait été inconnu à l'ancien monde & qu'il n'ait été découvert que depuis peu.

„ *Lemme XLIII.* Ces orbites elliptiques sont si fort ovales & déclinantes du centre que, autant que nous pouvons le remarquer, elles different peu des paraboles & peuvent être considérées comme telles.”

„ *Lemme XLIV.* Les plaines dans lesquelles diverses Cometes se meuvent, different fort entr'elles & dans tous les angles de l'inclinaison imaginables entr'elles & avec l'angle de l'Ecliptique.

„ *Lemme XLV.* „ Le cours des Cometes dans leurs orbites n'est pas encore fixé d'aucune maniere, comme celui des Planetes l'est de l'Occident à l'Orient, mais les unes se meuvent d'un côté & les autres d'un autre sans distinction, comme de l'Orient à l'Occident du Midi au Septentrion, & vice versa.

„ *Lemme XLVI.* „ Les Cometes dans leur descente vers le Soleil & dans leur ascension depuis le soleil, passent par tout le système planétaire.”

N'ayant pas dessein d'écrire un traité sur les Cometes, les Lemmes ci-dessus peuvent suffire, & en les examinant il ne fera pas besoin de recherches ultérieures à ce sujet; c'est pourquoi nous allons les examiner pour procéder ensuite à l'examen des propositions de l'Auteur sur les vapeurs de la Comete & leur ténuité.

Je n'ignore pas que de nos jours le système sur les Cometes de Newton, de Whiston & autres, est suivi presque par tous les grands Philosophes; je ne dois donc pas vouloir en douter. Qu'on me permette pourtant de le regarder plutôt comme ingénieux, que comme démontré. Il me reste encore des raisons qui m'empêchent d'en être convaincu, & des objections que je ne puis lever ni résoudre.

Nous voyons, il est vrai, que les Cometes s'approchent du soleil, & qu'ensuite elles s'en éloignent. Est-il sûr que pour cela elles aient un cours périodique & réglé? Que les Philosophes qui veulent tout approfondir & parcourir toutes les catégories & les prédicamens, m'expliquent un peu mieux ce que sont ces corps vastes & quelquefois d'une grandeur immense, & quel est leur usage. Ce

sont, dit l'Auteur, des especes de Planetes; mais je le demande encore, à quel usage? Elles ne sont pas habitées: cela est clair, puisque l'Auteur assure que l'orbite des globes qui doivent servir à la demeure des Etres vivans, doit être circulaire, ou du moins ne s'en éloigner gueres, au lieu que les Cometes ont un cours elliptique, même parabolique. Sont-elles donc simplement créées pour parcourir l'étendue immense de l'univers? Ah! j'y suis; c'est la même chose que les bêtes carnassieres sur notre terre. Elles sont créées & placées dans cet espace infini pour aller à la chasse des autres planetes, les dévorer & s'en nourrir. Le systéme le prouve; elles passent par-ci par-là à travers des systémes planétaires, & malheur aux planetes qui se trouvent sur leur chemin & à leur portée, elles en sont aussitôt attaquées, inondées, brûlées ou chassées de leur orbite pour devenir Cometes en augmentant elles mêmes le nombre de ces bêtes destructives. Il faut bien que cela soit ainsi; autrement, à quoi serviroit leur course périodique? Si les Cometes ne s'approchoient du soleil que pour être embrasées & détruites, il faudroit, ou qu'après s'être approchées du soleil elles retournassent au lieu d'où elles sont venues & qu'elles y restassent tranquilles, ou qu'elles se contentassent d'un mouvement autour de leur axe & de leur orbite, comme auparavant; & elles ne feroient pas ce dégât suivant le systéme de l'Auteur; il faut donc qu'il y ait eu quelque but pareil qui leur ait assigné une excursion si immense par tant de systémes planétaires.

Encore une réflexion pour prouver mon idée. Les vapeurs & tout ce qui doit entretenir le feu de la Comete, toutes ses provisions en un mot doivent bientôt être consumées, il faut se ravitailler, & nécessairement gober quelque autre planete en chemin faisant; ce qui est un effet très-triste pour ces pauvres planetes, d'être exposées à ces avanies & de devenir elles-mêmes bongré malgré, des bêtes féroces pour détruire leurs collegues.

Je sais qu'on dit que ces Cometes redeviendront planetes. Whiston lui-même le dit dans un endroit & le nie dans un autre, ce que nous examinerons en son lieu. Mais supposons que cela soit. Une Comete doit suivant Newton & Whiston conserver sa chaleur plus de 50,000 ans. Les uns veulent que celle dont il s'agit ici la perde dans l'espace de 575^{1/2} (1). Aussi Whiston dans un autre endroit, qui sera discuté ci-après, assure que celle qui a causé le déluge n'a pas encore reparu, & avec la vitesse dont elle marche, combien de dégâts n'aura-t-elle pas causé en tant de milliers d'années? Elle aura détruit peut-être cent planetes; & lorsqu'elle trouvera à-propos de se reposer & qu'elle redeviendra terre, comme il est arrivé à la nôtre suivant Whiston, elle aura à sa place cent Cometes pour une, ainsi la désolation deviendra toujours plus grande & à la fin tous les systémes seront détruits & cela sans espérance de rétablissement.

Mais, dira-t-on, au lieu de railler sur ce systéme il faut en donner un meilleur. Je m'en garderai bien, je n'ai pas assez de présomption pour aller sur les brisées de si grands hommes & je n'ai pas l'imagination assez vive pour composer des Romans. Parlons pourtant un peu plus sérieusement.

D'où viennent tous ces systémes? N'est-ce pas de notre curiosité insatiable, de notre orgueil, de l'amour-propre le plus déréglé? Nous avons sur cette terre tant de meilleurs sujets à examiner, soit pour leur structure, soit pour leur

(1) Halley donne à la Comete de 1680. plus qu'à Saturne. pour sa plus grande distance du soleil, 14 fois

nature, leur ordre, leurs propriétés, leurs usages & leur utilité. Nous ne connoissons que très-imparfaitement la nature de notre ame, les parties de notre corps & leurs fonctions, & nous abandonnons ces intéressans objets pour nous perdre dans les espaces immenses, & pour décrire la nature, la figure, la structure, les fonctions des Etres qui se trouvent dans un éloignement immense. On ne connoît à fond & dans une parfaite précision aucune des choses que nous avons sous les yeux, mais pour ces corps éloignés nous osons déterminer leur marche, leurs mouvemens, à une minute près. Il ne manque pas un pouce au calcul que nous faisons de leur grandeur. N'est-ce pas précisément de cette espece de sages & de Philosophes dont St. Paul parle? N'est-ce point cette sagesse & cette Philosophie que les Apôtres condamnent en plusieurs endroits? Je ne desapprouve point cette étude ni ces recherches, pourvu que tout conduise à la gloire de l'Etre suprême. Je ne desapprouve que cette Philosophie qui veut tout expliquer & décider sans appel. Je condamne sur-tout ce systême de Whiston qui arrange tout suivant ses idées, qui ne paroît connoître que les causes secondes, qui les rend si puissantes qu'elles peuvent déranger l'ordre que Dieu lui-même a mis dans la création. Je me plains enfin de toutes ces hypotheses qui conduisent à la fatalité, à l'Athéisme & au naturalisme.

Il y a un Dieu Créateur, infiniment puissant, infiniment sage, infiniment bon, qui conserve, qui conduit, qui dirige tout conformément à ces perfections infinies. Il appelle les cieus & la terre, & ils viennent à sa voix. Pénétrés de ces grands principes de la Religion, je suis persuadé qu'il n'est rien d'inutile, moins encore de nuisible dans le Monde, comme l'on suppose les Cometes, & les Planetes devenues Cometes.

Si l'on me demande ce que c'est que les Cometes, je dirai: On voit que ce sont de grands corps célestes qui paroissent embrasés, qui s'approchent & s'éloignent du Soleil; mais de dire quel est leur usage, si elles ont un cours périodique, en combien d'années elles l'achevent, quelle est leur grandeur, leur chaleur, la constitution de leur noyau & de leur athmosphere, de leur queue & de sa dimension, & mille autres particularités qu'on prétend définir, calculer & décrire exactement, j'avoue que tout cela est au-dessus de ma portée.

Peut-être font-ce en effet des planetes qui ont achevé la période de leur durée, fixée par le Tout-puissant & qui après avoir été embrasées & purifiées par le feu de quelque Soleil ou d'une autre maniere inconnue, retournent à la place qu'elles occupoient auparavant, jusqu'au temps déterminé par la volonté du Créateur pour les retirer de nouveau du néant, en leur donnant une nouvelle forme & activité suivant sa même volonté. Mais nous en parlerons plus amplement ailleurs lorsqu'il s'agira de la géogonie.

Ayant ainsi exposé mon opinion, il seroit superflu de discuter les Lemmes de l'Auteur l'un après l'autre, seulement je remarquerai que l'Auteur convenant, Lemme XLV., de l'irrégularité de la course des Cometes, cette irrégularité doit plutôt appuyer mon idée, que la sienne.



C H A P I T R E X V I I .

Vapeurs des Cometes & leur ténuité suivant Whiston.

Passons aux vapeurs des Cometes & à leur ténuité; écoutons l'Auteur.

Lemme XLI. „ Outre le corps dense & compacte de la Comete & son atmosphère immense qui l'enveloppe, il y a encore une trace longue & claire, qu'il a reçue à son approche du Soleil & qui n'est autre chose que les parties les plus claires & les plus rares de son atmosphère, raréfiées par le Soleil, lesquelles étant par-là devenues plus légères, que l'atmosphère même du Soleil, se font voir en forme de trace par ces brouillards & exhalaisons des vapeurs contre les parties opposées au Soleil, & sont nommées la queue de la Comete.

Lemme XLII. „ Cette colonne cylindrique immense des vapeurs raréfiées, quoique son diamètre ou épaisseur soit ordinairement de plus de 400000 milles, (apparemment Angloises ou 133,333 lieues:) est tellement étendue & dans un état si raréfié qu'on peut distinguer à travers les étoiles fixes;

Lemme LXIII. „ Ces vapeurs si subtilement étendues se meuvent régulièrement avec la Comete même dans toute sa course, & par-tout cette queue la revêt, & ce par tout le système des planetes sans aucun dérangement.

„ Les grands espaces entre les planetes, & au-delà ne sont remplis d'aucune matiere subtile ou étherée, mais ils sont un vuide effectif.

Livre IV. Ch. I. Solut. V. „ Il assure que les exhalaisons d'une Comete composent la plus grande partie de sa queue laquelle est égale à un cylindre, dont la base est d'un million de milles, (333,333 lieues); & sa hauteur, la même que la distance du soleil à la terre savoir de 54 millions de milles (18 mil. de lieues), comme l'étoit celle de la fameuse Comete de 1681. suivant que Newton la représente.”

Comme nous aurons occasion de parler de ces vapeurs, lorsque l'Auteur prétendra expliquer les causes du deluge, nous n'en traiterons ici qu'en passant.

Si la Comete reçoit sa queue des vapeurs raréfiées par le Soleil & à son approche, d'où vient que, comme l'Auteur l'avoue par-tout ailleurs, nous voyons nous-mêmes cette queue non-seulement lorsque la Comete s'éloigne du Soleil, mais encore à son approche? Est-ce que l'effet précède la cause? Ou est-ce une des contradictions ordinaires de notre Auteur?

Si le diamètre de la queue de la Comete est ordinairement de 400,000 milles, il faut que toutes les Cometes soient de grandeur égale. J'aurois cru au contraire que ce diamètre répondoit à celui de l'aire du grand cercle de la Comete. D'où vient donc que l'Auteur lui-même donne ailleurs, comme nous l'avons vu ci-dessus, à la queue de la Comete de 1681, un diamètre plus grand de $\frac{1}{3}$? A-t-on jamais vu système rempli de tant de contradictions?

Si les vapeurs sont si rares & si dilatées, que malgré ce diamètre immense on peut voir à-travers & discerner les étoiles fixes, si elles sont telles qu'on peut voir la queue plus épaisse que la matiere étherée, que notre air même

ce qui est contraire à ce que l'Auteur dit ailleurs, & qu'en même temps ces vapeurs sont mêlées de parties terrestres, sulphureuses, métalliques, &c. Comment ces idées accumulées peuvent elles s'accorder ensemble? Ne sont-ce pas encore des contradictions manifestes & des plus énormes? Disons plutôt que ce diametre immense n'existe que dans l'idée de l'Auteur & de ses sectateurs. Il y a du-moins une difficulté qui m'arrête tout court, & m'empêche d'ajouter foi à cette épaisseur & à ce diametre énorme. Nous avons dit que nous pouvions appercevoir la queue de la Comete, posons seulement à la même distance que le soleil. C'est donc à 18 millions de lieues, selon Whiston, quoique d'autres fixent cette distance à près de 115 millions; comme nous le verrons plus bas. Il faut donc qu'elle soit composée de particules grossieres, à-peu-près comme nos brouillards auxquels l'Auteur les compare par une suite de ses contradictions. Les brouillards se condensent en nuages; que dis-je? les brouillards mêmes d'une étendue très-petite nous empêchent de voir, je ne dirai pas les étoiles, mais le Soleil. Supposons-les raréfiées presque à l'infini, je reviens toujours à ma these; elles forment un corps visible, par conséquent grossier; servons nous d'une comparaison sensible. Prenons une vitre d'un verre si clair, si transparent qu'elle n'empêche en aucune maniere de distinguer à travers tous les objets, tout comme s'il n'y avoit aucun corps entre deux; mais qu'on en place, je ne dirai pas mille, mais seulement cent l'un derriere l'autre, & on verra si alors on distinguera les objets demême (1). En un mot, je ne comprends pas qu'il doive y avoir de la différence entre des particules condensées, dans la même masse, & celles qui étant divisées presque à l'infini, sont pourtant rangées en ligne directe depuis nos yeux jusqu'à l'objet qui fait notre point de vue. Je ne puis m'imaginer, dis-je, que le rayon visuel puisse mieux pénétrer d'une maniere que d'une autre. Le même empêchement subsistera toujours. Nous en sommes convaincus par l'expérience. Il y a des brouillards légers, des vapeurs fort raréfiées. Nous ne saurions douter de leur différence. Souvent on ne peut voir à-travers seulement jusqu'à 20 pas, d'autres fois à cent d'autres à 200 ou 500 pas; mais quelque rares qu'ils soient, s'ils sont continus & sans interruption à une grande étendue, nous ne saurions jamais distinguer un objet placé à une très-grande distance (2). Si donc ces vapeurs, qui se trouvent en ligne directe de notre rayon visuel, étoient ramassées & condensées, par-là même qu'elles feroient la même quantité qui nous empêche de distinguer l'objet, elles produiroient le même effet; par conséquent des vapeurs en ligne directe, je ne dirai pas d'une queue de 333,333 lieues, mais seulement celles que l'Auteur pose dans le Lemme LXII de 133,333 lieues, composeroient un nuage si épais qu'on ne pourroit discernér à travers le So-

(1) Cette comparaison est la plus favorable qu'on puisse donner en faveur du système de Whiston. Le verre est transparent au-lieu que les particules de la queue qui ont contribué à former une croute à notre terre de 166 $\frac{2}{3}$ pieds, toute opaque & rien moins que transparente, doivent permettre encore moins de discernér à travers quelque objet que ce soit.

(2) Nous voyons qu'un brouillard qui se leve en nuage de la largeur de 100. ou 200 pas, arrête notre vue tout court sans qu'elle puisse absolument le percer. Et même les exhalaisons subtiles causées par les chaleurs de l'été, font le même effet, pour peu que l'étendue qu'elles occupent soit grande.

leil, & bien moins les étoiles fixes; si le Philosophe peut me montrer que mon raisonnement est erronné, je ne serai pas opiniâtre. Mais jusqu'à ce qu'il ait rempli cette tâche, qu'il me permette de conclure que son système a besoin de correction.

Si ces vapeurs sont d'une ténuité si incompréhensible, si cette queue est de la longueur de 18 millions de lieues ou qu'elle ait seulement environ 2½ millions de lieues comme l'Auteur le dit de celle dont il s'agit *Lemme XII.* qu'il a calculée en suivant les proportions; si cette queue a accompagné la Comete dans toute sa course au travers des systèmes planétaires: comment est-il possible que ces planetes ayant aussi leur force attractive, n'attirent pas la plus grande partie de ces vapeurs? Ces planetes surtout se trouvant souvent de beaucoup plus proche de cette queue que la Comete même? La pauvre Comete ne risque-t-elle point d'être deshabillée & dépouillée de son vêtement en chemin? On comprend sans peine que je suis révolté de cette longueur excessive & que je ne saurois l'admettre si l'Auteur ne l'a mesurée lui-même avec l'aune de France, ou la verge Angloise. Pour moi je ne veux pas m'en mêler. Quelque passion que j'aie pour les voyages, je ne saurois comment m'y prendre pour faire celui-ci, à moins que ces habiles Philosophes ne me prêtassent une voiture composée de leurs hypothèses, ne connoissant rien qui les égale en légèreté.

C H A P I T R E XVIII.

Chaleur prétendue de la Comete.

Liv. I. Lemme LXV. „ Quelques Cometes s'approchent si fort du Soleil dans leur périhélie, qu'elles s'échauffent infiniment & en sont consumées, & cela à un tel degré qu'elles ne sauroient perdre leur chaleur en plusieurs milliers d'années.

„ La Comete de 1680. 1681. a souffert dans son périhélie le 8 Oct. 1680, un degré de chaleur 28,000 mille fois plus forte que celle que nous ressentons en été & 2000 fois plus que celle du fer le plus ardent;” (ses sectateurs, entr'autres M. Gottsched, disent 9000:) „ de sorte que suivant le calcul de Newton, si la Comete étoit aussi grande que notre terre, aussi compacte que le fer & par-tout également échauffée, elle ne sauroit se refroidir dans notre air en 500,000 années, & par conséquent dans l'atmosphère du Soleil il lui faudroit un terme infiniment plus long.

„ Les Cometes, dit-il *Coroll. 1.* ne naissent pas uniquement des exhalaisons, des vapeurs & d'autres matieres qui peuvent aisément se dissiper, comme il avoit été supposé ci-devant, sans quoi elles seroient entièrement incapables de supporter une partie quelconque d'une chaleur si violente, sans une dissipation & dissolution totale, comme nous voyons pourtant qu'elles sont. Si l'atmosphère d'une Comete, ajoute-t-il, *Coroll. 2.* est principalement un fluide, & que pourtant une petite partie en peut être raréfiée

„ par la plus grande chaleur : ce qui apparait par la petite diminution de l'atmosphère, lorsque la queue est grande & la chaleur violente; il est clair que son fluide diffère fort de ceux qui sont connus sur notre globe. Car si la plus grande masse conserve sa constitution & situation pendant l'effet de la chaleur la plus violente qu'on puisse imaginer, laquelle dissiperait & rarifierait toutes les parties aqueuses & peut-être même les terrestres qui nous sont visibles; il faut que par sa densité puissante, par sa pesanteur, sa solidité, ou autre propriété, qui ne conviennent pas à nos fluides, ce soit une masse compacte, pesante & fluide, dont nous n'avons aucun exemple, ni aucun nom ou épithète pour la désigner.

Troisième Coroll. „ Quoique les vapeurs ou petites parties aqueuses soient le sujet le plus propre à une raréfaction prompte, & que pour certaine queue de Comète avant son approche du Soleil, ne soit autre chose qu'un brouillard composé de pareilles vapeurs; il est pourtant possible que la même queue, après le périhélie, soit composée en partie de corpuscules plus épais, plus pesans & moins transparents. Car si la violence de la chaleur dans le périhélie est suffisante pour dissoudre & raréfier non-seulement les vapeurs, mais du soufre, nitre, charbons & autres exhalaisons grossières & terrestres, tout ce qui peut jamais contenir quelque chose de la nature de l'atmosphère de la Comète fera agité, & élevé avec les vapeurs dans la queue, après un tel approche du Soleil dont nous parlons, &c. &c.

Les raisonnemens de l'Auteur sur les vapeurs des Comètes, auroient du être rapportés dans la thèse précédente. Mais l'Auteur les ayant joints en forme de corollaires à sa thèse de la chaleur, je n'ai pas voulu les en séparer. Faisons en ici l'examen.

J'avoue que cette manière de philosopher me frappe. Qu'on me permette une réflexion préliminaire. Je ne comprends pas que dans notre siècle où on a porté la politesse à son comble, on ne songe pas que souvent en voulant exercer cette qualité on donne dans un excès contraire; par exemple, autrefois en parlant des femmes d'un certain genre, on les nommoit tout crûment *p...* ensuite une *garce*, qui n'étoit que le féminin de *garçon*; après cela une femme commode, une femme vive, galante; aujourd'hui on dit *elle a du tempéramment*. Il en est arrivé de même des hommes, au lieu de dire tout net, c'est un fou, un rêveur; ensuite un hypocondriaque, un homme particulier, un misanthrope, on désigna enfin ce genre d'homme par le nom de philosophe, ce qui arrive souvent encore aujourd'hui. Pour prouver ce que j'avance, je vais rapporter une petite histoire très-véritable. Deux de mes amis qui évitoient toute compagnie bruyante, qui préféroient quelques amis choisis & une conversation raisonnable à tous les riens qui font si souvent l'entretien des gens d'esprit, ou soi-disants tels; qui en même temps aimoient la promenade & la lecture, avoient pris l'habitude pendant les beaux jours du printemps & de l'été de se promener en raisonnant, chacun avec un livre en poche. Parvenus à l'endroit fixé pour leur station, ils se reposoient à l'ombre des arbres ou dans quelque allée des bois, prenoient leurs livres & partageoient leur temps entre la lecture & la conversation. Un jour prati-

quant la même chose, il survint d'autre compagnie qui les surprit dans leur lecture. Voilà un de cette compagnie qui leur adressant la parole dit: Eh! Messieurs, vous voilà bien Philosophes! L'un de mes amis s'en trouvant choqué, lui repartit: Comment, Monsieur, vous prenez vous pour des fous? Voilà mon homme bien consterné de cette sortie vigoureuse sur un compliment qu'il croyoit très-gracieux; cependant tout le reste de la compagnie, le compagnon même de mon ami, se mettant à rire à ventre déboutonné, les deux Auteurs suivirent leur exemple, & la bonne humeur régna généralement.

Voilà donc la maniere indigne dont on traite les Philosophes, & cela est très insupportable. Je soupçonne à la vérité, qu'un système pareil à celui dont il s'agit, a pu donner occasion à l'abus qu'on fait d'un nom si vénérable.

Les petits génies, qui n'ont que le bon sens en partage, ignorent que celui-ci est fort au-dessous de plusieurs grands Philosophes de notre siècle; par exemple, ils ne pourront jamais comprendre de quelle maniere Newton, Whiston, Halley, Hein & d'autres ont pû si exactement compasser la marche des Cometes, prendre la dimension de leur grandeur, de leur hauteur, de leur diametre, soit du corps même, soit de l'atmosphere, soit enfin de la queue; en calculer exactement la chaleur & déterminer qu'elle est précisément 28,000 fois plus grande que la chaleur que nous éprouvons en été, & 2000 fois plus qu'un fer ardent; & qu'il faut 50,000 ans pour les refroidir dans l'air. Ce qui pis est & ne peut se souffrir, c'est que ces hommes avec leur sens commun prétendent encore de raisonner. Ils demanderont peut-être de quelle matiere doit donc être faite la Comete pour endurer & pour supporter une pareille chaleur? De tout ce que nous connoissons de matériel sur notre globe, rien n'y résisteroit. Le bois & tant d'autres matieres se réduisent en cendre, à laquelle il ne reste aucune chaleur. Tout corps embrasé & enflammé se disperse & ne forme plus un corps ramassé, solide, & d'une seule piece. Les pierres se calcinent & perdent aussi leur chaleur. Les fluides s'en vont en fumée & en exhalaisons. Il n'y a que les métaux qui durent quelque tems. Cependant un fer ardent, même à un seul degré de chaleur de plus, ou à dix, ou à vingt degrés, se fond & devient fluide; & si la même chaleur continue, il en est consumé & détruit, de même que tous les autres métaux. Que sera-ce d'une chaleur 2000 fois, je ne dirai pas 9000 fois plus forte que celle d'un fer ardent, elle détruiroit toute cette matiere, la réduiroit en cendre, ou du moins, si on veut toujours supposer une matiere compacte, elle se vitrifieroit, comme nous apprenons qu'il se trouve un miroir ardent qui vitrifie l'or.

Encore faudroit-il pour cela qu'elle pût se refroidir, sans quoi il resteroit toujours le même inconvénient: le verre se liquéfieroit par la chaleur & se dissiperoit. Si donc par hazard une Comete devenoit un globe de verre si énorme & qu'elle parcourût l'espace immense qu'on lui assigne, à quoi cela aboutiroit-il? Dans ce cas elle n'auroit point de queue, un verre n'a plus de vapeurs à fournir, ni ne peut supporter une grande chaleur. Je m'étonne de ce que ces grands Philosophes qui veulent faire venir une Comete pour réduire notre terre en cendres, ne se soient pas avisés d'un autre système. Nous voyons

voyons quels effets produisent les miroirs ardents, & si la Comete vitrifiée se mettoit entre la terre & le soleil & que la terre se trouvât précisément dans le foyer, elle la réduiroit sans-doute en cendres, cette combustion & cette conflagration seroit plus vraisemblable que celle qu'ils nous annoncent (1).

Ces mêmes esprits bornés s'aviseront peut-être encore d'ajouter que toutes les parties fluides se dissipent d'abord par la chaleur, & qu'elles montent en vapeurs; que bien loin, comme Newton l'a voulu prouver par une piece de bois fumante, que cette braise attire la fumée, c'est tout le contraire, elle s'en éloigne. Par conséquent on n'y apperçoit point d'attraction & sitôt que toutes les parties aqueuses ou fluides seront chassées du globe, la queue se perdra & se dissipera par l'étendue immense; la Comete sur-tout n'étant d'aucune Orbite d'un système, & passant au contraire par ceux des autres, elle doit d'autant plus perdre toutes ses vapeurs par l'attraction de celles-ci, & ne pas garder longtems sa queue ni son vêtement. Enfin sçais-je quelles objections ils y feront encore? Je ne prétends pas les résoudre. C'est l'affaire des Philosophes de bâtir des châteaux en l'air, de nouvelles hypotheses, pour confondre ces raisons qui n'ont pour tout fondement que le bon sens.

J'ajouterai encore quelques réflexions. On assure sur le rapport des yeux que la queue ne se trouve jamais du côté du Soleil, mais à l'opposé. Ne devrions-nous pas penser que c'est la clarté du Soleil qui nous empêche de la voir de ce côté, si en effet elle est composée de vapeurs? Et si la Comete attire ces exhalaisons à cause de sa grande chaleur, pourquoi le Soleil qui la lui a procurée & qui par conséquent doit posséder un degré de chaleur beaucoup plus grand sans comparaison, n'attire-t-il pas ou la Comete même ou du moins toute sa queue? Seroit-ce raisonner en Philosophe que de dire: Le Soleil a une force attractive infiniment plus forte que la Comete: le Soleil a communiqué à la Comete tout ce qu'elle a de chaleur & d'attraction, & cependant ne peut faire le même effet que la Comete qui en a reçu elle-même sa vertu & sa force à un degré infiniment moindre. Car enfin il faut que la chaleur violente de la Comete, cause cette prétendue attraction de sa queue immense de 18 millions de lieues communes, ou suivant Hein de près de 30 millions de lieues d'Allemagne ou de 40 millions de lieues ordinaires, ou il faut renoncer à cette hypothese. Dans le premier cas, le Soleil devoit attirer de tous côtés de pareilles queues de vapeurs depuis plus d'un million de mil-

(1) Examinons encore ce degré de chaleur: je me souviens qu'étant enfant, & me trouvant un jour à la cuisine, un valet dit à la cuisiniere, que telle eau étoit plus chaude que bouillante; celle-ci s'en moqua & dit qu'elle ne sçauroit acquérir un degré de chaleur plus fort lorsqu'elle étoit bouillante; ils disputèrent, j'en fis le rapport à mon pere & à mon précepteur qui décidèrent pour la cuisiniere. Les Philosophes n'y auroient donc pas été les plus fous, il est vrai qu'ils auroient dit: Vous êtes des ignorans, ne sçavez vous pas que nous jouissons des mêmes privileges des Pein-

tres & des Poëtes & qu'il nous est permis de représenter les choses autrement qu'elles ne sont, car de fait, un fer ardent sitôt qu'il devient liquide se trouve au plus haut degré de sa chaleur; cependant les Philosophes la veulent augmenter à 2000 ou à 9000 fois plus contre toute expérience. Il faut même supposer que ce corps de la Comete ainsi échauffé soit un corps solide & non liquide; il faut donc abolir la Physique expérimentale, le seul fondement de la Théorie: j'aimerois autant lire les contes de ma mere l'Oie que ceux-ci, du moins ils amusent.

lions de lieues à proportion de son degré de chaleur comparé à celui de la Comete, & même aussi la queue des Cometes qui l'approchent. Cela n'arrivant pas suivant le système de nos Philosophes, il faut qu'ils abandonnent celui-ci & qu'ils en bâtissent un autre sur un meilleur fondement.

Considérons un autre fait. Vénus & Mercure sont infiniment plus près du Soleil que notre terre, & pourtant personne ne s'est avisé de dire que malgré la chaleur qui est dans Mercure 654. fois plus grande que sur notre terre, Mercure ait été allumé & consumé par le feu du Soleil, aussi n'y remarque-t-on point la queue qui doit être la suite d'un pareil embrasement, quoique par un degré de chaleur un peu plus fort que l'ordinaire & beaucoup moindre que celui-là, on ait souvent vu des incendies dans les bois de notre terre.

Si la Comete étoit enflammée, d'où vient que nous ne la voyons pas brillante comme le Soleil ou du moins comme une étoile fixe? D'où vient que lorsqu'on la regarde avec les télescopes, elle paroît encore plus pâle & plus sombre? N'est-ce point parce que c'est un corps opaque, qui comme les Planetes, n'a de clarté & de lumière que celle qu'il tient du Soleil par réfraction? Peut-être dira-t-on que les Cometes sont entourées de vapeurs & être fumée, mais outre que cela doit être bien rare, suivant le système de de Auteurs, on prétend avoir observé que le Soleil même a des exhalaisons & de la fumée qui ne l'offusquent pourtant jamais d'une façon sensible.

Dans le *Corall. I.* notre Auteur est obligé de se rétracter de ses suppositions antérieures & de convenir que si le fluide de la Comete étoit de même nature que celui de notre terre, il ne seroit pas capable de supporter la moindre partie d'une chaleur si violente, vû qu'il se dissiperoit dans l'instant. Quelle conséquence en doit-on tirer? La plus naturelle seroit d'avouer ingénument que son système est erronné, & qu'il est dénué de vraisemblance. Mais cet aveu ne seroit pas son compte. En habile homme il trouve toujours un remède. Une hypothese de plus ne lui coûte rien; & cette hypothese la voici: *Ce fluide, dit-il, est d'une nature tout-à-fait incompréhensible pour nous; comme en effet, il le sera pour tout le monde; vû qu'il le suppose compacte, solide & en même tems fluide; apparemment c'est du vis-argent.* Je n'ai aucune notion d'un fluide différent qui approche tant soit peu des qualités qu'il lui plaît de réunir. Mais alors il faudra que ce Mercure, ou vis-argent, ne soit pas de la nature de celui de notre terre, sans quoi le feu l'auroit dissipé aussi vite & plus promptement que tout autre fluide.

Ces Philosophes doivent donc en inventer une nouvelle espece. Je les prie d'en prendre la peine. Cela ne leur doit rien coûter avec la fécondité de leur imagination dont ils donnent de si belles preuves. Seulement ils n'oublieront pas que cette matiere, quelle qu'elle soit est destinée à essuyer une chaleur 2000 fois plus forte que ne l'est un fer ardent, sans être ni consumée ni détruite pendant 50,000 ans. Je n'en connois point de telle, ni l'Auteur sans-doute non plus. Notre terre n'en offre point d'exemple. Cependant il est très-remarquable que Wisthon & ses sectateurs veulent tout faire cadrer à l'ordre, à la disposition, aux mouvemens, aux qualités qu'ils observent sur notre globe & qu'ils s'en éloignent en avouant qu'il faut supposer une matiere toute différente de celles que nous connoissons & absolument incompréhensible.

Pourquoi donc ne pas avouer aussi qu'on ne sauroit expliquer la qualité, la disposition, les mouvemens de ces corps, parce qu'ils suivent de tout autres regles que celles qu'on apperçoit dans notre globe? Leur édifice ne doit-il pas s'érouler par une pareille confession? Soutenir pareilles contrariétés, n'est permis qu'à de pareils grands génies.

L'Auteur fait voir *Caroll*. 3. qu'il ne fait plus à quel Saint se vouer. Cette matiere fluide de notre terre lui pese de plus en plus. Il la change en une autre sorte, dont personne n'a aucune idée & dont il ne fait rien non plus. Il lui fait toujours des vapeurs fort déhées, subtiles, & raréfiées, & il prétend qu'aucune autre matiere n'y est plus propre que la queue. Mais alors l'objection qu'il s'est formée avec justice, subsiste toujours. Il la mêle donc de parties sulphureuses, nitreuses, terrestres, de charbon même. Il a raison. Il comprend qu'un si grand feu doit aussi faire du charbon, si encore ce charbon peut subsister sans être réduit en cendre. Comment soutiendra-t-il alors la ténuité & la transparence extraordinaires de ces vapeurs? Et comme Mr. Gutman le raille avec raison! la Comete, dit-il, de 1680 a été si proche du Soleil & de la terre que notre globe a dû être incommodé de l'odeur du soufre de la queue de cette Comete, vû que cette queue s'est étendue de calcul fait à 29,838,321. lieues d'Allemagne, par conséquent encore de 896,441 desdites lieues ou 10,752,54. lieues communes au-delà de notre terre. Un si vaste espace tout autour de notre globe étant empesté par cette odeur, on auroit dû la sentir très fortement. Cependant Monsieur Gutman assure avoir parlé à bien des personnes qui ont vû la Comete, sans avoir été incommodées de cette odeur.

Le même Auteur propose une difficulté invincible contre la these, que la queue de la Comete est causée par les vapeurs excitées par la chaleur immense du corps de la Comete, sur quoi il pose deux autres theses qu'on ne sauroit nier. 1°. Il y a eu des observateurs qui ont fixé la longueur de cette queue en 1680, & spécialement le 17. à 70, à 90, d'autres à 75, à 80, même seulement à 60 degrés. Qu'on observe déjà cette différence d'un tiers & l'on jugera de la certitude de toutes ces dimensions. En prenant le calcul moyen de 70 degrés, cela fera 29,838,321. lieues d'Allemagne ou 39,784,428. lieues communes. Suivant ce que nous observons sur notre globe, il faudroit que l'air fût du moins de même hauteur, puisque les vapeurs ne peuvent s'élever que dans l'air. Sur notre globe l'air ne s'étend pas au-delà de 4 lieues d'Allemagne; ce qui se prouve par la réfraction de la lumiere du Soleil qui ne s'étend pas plus loin. Il est aussi reçu par tous les Astronomes que la hauteur de l'air est proportionnée à la grandeur du corps qui en est environné; par conséquent l'air se doit trouver à une grande hauteur aux Planetes supérieures. Mais si nous supposons que la Comete de 1681 ait été aussi grande que notre terre, elle n'auroit pas dû avoir plus d'air, & ainsi la longueur de sa queue n'auroit pas dû surpasser cette hauteur. Mais posons le double, posons 100, posons 1000 lieues de hauteur. Que sera-ce en comparaison de celle de 29 millions de lieues d'Allemagne? Mr. Gutman a tort. Il raisonne de travers: il n'a pas sans-doute lu ce que j'ai cité ci-dessous de Whiston, savoir qu'entre les Planetes, il n'y a ni air ni matiere éthérée, mais un vuide parfait. Pourquoi ne pas croi-

re Whiston sur sa parole lorsqu'il nous assure que les vapeurs peuvent subsister sans air? Il faut bien le croire aveuglément dans la plupart de ses autres hypothèses, sans quoi son système seroit d'abord emporté par ces vapeurs dans ce vuide immense, comme ayant une parfaite analogie avec lui. Mais par malheur le vuide n'est pas de l'air, ainsi l'objection de Mr. Gutman subsiste toujours.

2^o. Newton suppose que la Comete a eu une chaleur 28,000 fois plus forte que celle de l'été chez nous. C'est une thèse reçue en Physique, que la chaleur se communique. L'expérience le prouve. Si on mêle une pinte d'eau bouillante avec une de froide, l'eau chaude communiquera à l'eau froide la moitié de sa chaleur. Si la chaleur se communique aussi à l'air, la chaleur doit diminuer par sa communication & conséquemment par sa dilatation. Il est donc clair que cette chaleur augmentée 28,000 fois, diminue d'espace en espace, comme d'un quart de lieue à l'autre. Déterminons par des principes Physiques à quelle hauteur l'air montera dans sa dilatation: supposons que l'air du premier quart de lieue, ait le même degré de chaleur que la Comete & soit conséquemment dilaté 28,000 fois; le second quart de lieue ne le fera que de 14000 & ainsi graduellement; ajoutons-y cependant l'espace que pourroit causer l'extension ou dilatation. Poussons-la au plus haut calcul, elle ne sera pas de 16,475 lieues d'Allemagne au lieu de près de 30 millions. Si on ne peut admettre ce calcul, il faudra supposer un air de cette hauteur sans extension, ce qu'un homme sensé n'osera jamais soutenir.

C H A P I T R E X I X

Si notre terre a été l'atmosphère d'une Comete.

Livre II. Hypothèse 1. L'Auteur s'exprime de cette manière: „ L'ancien chaos ou masse informe, le principe de notre terre, étoit l'atmosphère d'une Comete.

„ §. 2. La grande masse de l'ancien chaos & de l'atmosphère est une substance fluide, ou un système de choses fluides, &c. *Gen. I.* il est dit que l'esprit de Dieu se mouvoit sur les eaux. Et il paroît que l'atmosphère d'une Comete est en grande partie fluide, puisqu'elle est transparente, & qu'elle éprouve des changemens & des mouvemens continuels dans ses parties.

Livre IV. Ch. 1. Solut. XIII. „ La terre habitable est fondée ou posée sur la surface des eaux, ou d'un abîme & d'une quantité extraordinaire de matière fluide.

„ *Solut. XIV.* La constitution intérieure de la terre ressemble à celle d'un œuf, le corps central par sa couleur de feu, par sa quantité & sa situation, représente le jaune: le grand abîme, le blanc par sa viscosité, sa fluidité médiocre, & sa situation entre deux. Enfin la croûte ou terre habitable, ressemble très-parfaitement à la coque par sa légèreté, son peu d'épaisseur, sa densité, les petites inégalités de la surface, & nous voyons aussi que la matière s'est rangée comme dans l'œuf suivant ses degrés de pesanteur.

Si j'entends un peu le Grec, le terme d'atmosphère rendu de mot à mot est la sphère des vapeurs. L'Auteur le prend lui-même dans ce sens. Je ne

puis donc comprendre comment un Philosophe peut soutenir que le chaos n'étoit composé que de vapeurs. Il est vrai que suivant la licence qu'il s'est donnée d'entasser contradictions sur contradictions, il dit ailleurs que l'intérieur de ce chaos qu'il compare ci-dessus au jaune d'œuf, est le corps même de la Comete, ou le noyau.

Passons à l'Auteur tout cela, & voyons comment il se tirera d'affaire.

Il dit que le fluide de l'abîme est une matiere visqueuse & médiocrement fluide. Il convient qu'il y a eu autrefois une croûte de plus grande étendue que celle d'aujourd'hui puisqu'au commencement il n'y avoit point, selon lui, d'Océan. Une atmosphère de vapeurs, sans autre mélange, peut-elle produire de telles matieres ? Quelques condensées qu'elles soient, ce ne sera que de l'eau. Posons qu'il y ait quelques parties terrestres mêlées; elles se trouveront en si petite quantité qu'elles ne méritent aucune attention. Il est vrai qu'il suppose que cette croûte est fort mince, & que le fluide est d'une quantité immense. Par où prouve-t-il cette supposition ? Par d'autres hypothèses & à sa maniere ordinaire. La terre a la forme d'un œuf, *ergo* le fluide est en grande quantité & la croûte est mince; & au-contraire, il y a beaucoup de fluide & peu de matiere compacte & solide, donc la terre ressemble à un œuf. Avec de pareils cercles d'argumens, il prouvera que le Ciel est de diamant, le Soleil d'or, la terre de musc & d'ambre, & lui le Philosophe le plus sensé.

Encore une réflexion. Notre terre est bien petite, puisque son diametre n'est que de 1720 lieues d'Allemagne, ou de 2293 lieues ordinaires. Il faut juger, suivant sa description, que le diametre du noyau, par conséquent du corps de la Comete d'autrefois, n'a été que d'environ 700 lieues communes: quelle pauvre origine pour notre terre, si la prétendue atmosphère n'en a pas fait partie!

Enfin si ces parties extérieures, qui ne sont pas du corps de la Comete, n'en étoient que l'atmosphère, c'est-à-dire des vapeurs; celui qui m'expliquera comment il peut sortir de ces vapeurs des montagnes immenses de marbre & de rocher, des minéraux, des cailloux, des pierres, du gravier, du sable en quantité infinie, *erit mihi magnus Apollo*.

Donnons un nouvel échantillon de sa logique. L'Esprit de Dieu se mouvoit sur les eaux, *ergo* toute la masse étoit fluide; il faudroit avoir aussi peu de bon sens que notre Auteur, pour prendre la peine de réfuter de tels argumens.

Il est vrai qu'il dit §. 6. qu'il est très-probable que les parties intérieures du chaos fluide sont composées de pièces plus compactes & plus pesantes, que les supérieures, ou l'eau, le fluide principal de notre globe.

Il a raison, si les loix de la gravité ont été observées dans la formation de notre globe. Je trouve cependant des montagnes de marbre & de rocher: je trouve des métaux, des cailloux, & autres matieres pesantes dans la surface. En Nigritie & ailleurs on trouve de l'or sans creuser: en d'autres endroits à une petite profondeur, comme il a été dit ci-dessus. Les fleuves qui en charient, ne vont pas le chercher dans la profondeur, & il leur faut de la pente pour descendre des montagnes.

Quand on creuse on rencontre souvent une matiere plus légère sous une plus pesante: & jusqu'à ce qu'on ait achevé le puits qu'on se propose de

creuser jusqu'au centre, & qu'on nous ait apporté quelque matière plus compacte que celles que nous connoissons, il faudra supposer qu'il n'y en a point, & ce n'est pas une petite preuve de la sagesse infinie de Dieu qu'il ne se soit pas conduit dans la création, suivant l'idée de nos Philosophes, ni suivant les loix de la gravité, sans quoi nous serions privés de tous les métaux, de tous les minéraux, des marbres, des pierres, du sable & d'autres matières compactes & pesantes dont nous ne saurions absolument nous passer.

C H A P I T R E X X .

Du Feu central de la terre.

„ Plusieurs Phénomènes très-remarquables, & l'ancienne tradition, dit
 „ l'Auteur dans le même livre & la même hypothèse §. 7, exigent & suppo-
 „ sent un feu central, ou une chaleur interne qui jette des vapeurs fortes &
 „ chaudes de tous côtés, depuis le centre à la périphérie de la terre; &
 „ comme, suivant les hypothèses ordinaires, il est très-difficile d'en donner
 „ une solution mécanique & philosophique, notre système rend tout clair &
 „ intelligible par une Comète, qui consiste, outre son atmosphère fluide &
 „ rare, dans un corps central étendu, compacte & solide, & qui s'approche
 „ quelquefois si près du Soleil, que la chaleur immense qu'elle en acquiert,
 „ quoiqu'elle cesse plutôt dans son atmosphère plus rare, ne pourra se perdre
 „ dans le corps central qu'après plusieurs milliers d'années; rien ne peut donc
 „ mieux convenir à l'état de notre terre, que de concéder que l'atmosphère
 „ d'une Comète a été son chaos, & le corps central la source & l'origine de
 „ la chaleur que notre terre paroît renfermer.
 „ Livre IV. Ch. I. Solut XII. Il répète la thèse d'une chaleur continuel-
 „ le qui vient du centre vers la surface de la terre.”

Nous allons traiter dans les deux thèses suivantes des effets de ce prétendu feu central. Bornons-nous ici à quelques réflexions sur ce feu central & son origine.

Il a été démontré ci-dessus qu'un tel échauffement du noyau d'une Comète se trouvoit, pour ne pas dire absurde ou très-peu vraisemblable, un conte agréable, surtout pour sa durée. J'ajoute une observation.

L'Auteur compare l'intérieur de la terre qui compose le centre au jaune de l'œuf, & il dit que cette partie consiste dans un corps ou noyau enflammé & échauffé; supposons-le solide, dur, compacte & seulement échauffé à un degré incompréhensible, quoique nous en ayons démontré l'impossibilité. Supposons-le liquide, si on veut, tout cela ne servira de rien. Supposons ensuite une si grande quantité d'eau ou d'autre liquide, qu'il compare au blanc d'œuf & qu'il nomme l'abîme des eaux, & qu'il paroît vouloir représenter de la grandeur d'environ $\frac{1}{2}$ de tout le globe. Il s'agira de savoir si c'est un liquide bitumineux, sulfureux, en un mot d'une matière propre à nourrir le feu, ou de la qualité des liquides que nous connoissons, & qui éteignent le feu. On ne prendra pas le premier parti apparemment, sans quoi notre pauvre terre auroit été détruite dès le commencement par le feu. Cette matière combusti-

ble se seroit allumée, & auroit consumé dans le moment la petite croute qui, autant que je le comprends suivant l'Auteur, tout au plus ne compose & surtout ne composoit avant le Déluge, qu'environ $\frac{1}{3}$ du tout. Supposons même que cette croute eût pu tenir bon pendant 1656 ans. Il ne seroit pas sorti de l'abîme des eaux, mais des feux qui auroient consumé toute la terre &c. qui auroient produit un Déluge de fleuves enflammés & non un Déluge d'eau. Il faut donc supposer un liquide comme notre eau. L'Auteur veut à la vérité qu'il soit visqueux, pour le mieux faire ressembler au blanc d'œuf; mais outre que ceci est avancé gratuitement & sans preuve, que même cette hypothèse est dénuée de toute vraisemblance, parce que nous n'avons aucune idée d'une inondation causée par un autre liquide que l'eau, ceci ne seroit encore rien; il faut donc que si ce liquide n'a pas eu la qualité d'augmenter le feu, il ait celle de l'éteindre; si on le nie, il faudra dire que le feu, ou la chaleur du corps échauffé, a prévalu sur la puissance de l'eau. Supposons encore ceci pour un moment: mais alors ce feu, cette chaleur auroit consumé ce liquide, il l'auroit diminué extrêmement déjà pendant 1656 ans & l'auroit mis hors d'état de causer une pareille inondation; & dans la suite toute l'eau auroit été en grande partie consumée ou dissipée en vapeurs qui en retombant auroient causé des Déluges perpétuels (1).

Puis donc qu'il est resté du fluide qui ne s'est ni dissipé ni consumé, il faut que ce feu central de Whiston soit imaginaire. Demandez-le à un païsan, à une femme même; ils sauront qu'un peu d'eau éteint un grand feu. Il faut donc que les Philosophes se conforment à cette idée, à moins qu'ils ne soient privilégiés d'aller contre le bon-sens & l'expérience. Il semble du moins que quelques Philosophes modernes, pour expliquer les choses les plus claires & les plus simples, se croient obligés de les embrouiller par leurs définitions & leurs explications, & de se rendre inintelligibles pour eux & pour d'autres; parce qu'ils veulent surpasser les anciens. Les Chaldéens & les Egyptiens disputant sur le principe de toutes choses & sur sa divinité, eurent recours pour décider leurs différends à une expérience très-simple: savoir d'examiner si le feu détruit l'eau, ou si c'est l'eau qui détruit le feu. Il se trouva alors que la dernière opinion remporta la victoire. Il en sera de même aujourd'hui & je ne connois ni argument ni expérience qui puisse me convaincre du contraire; d'où je conclus que si jamais il y a eu un feu central ou corps brûlant au centre de notre globe, il a dû être éteint depuis plusieurs milliers d'années par ce liquide immense qui l'entouroit de toutes parts, suivant leur propre hypothèse.

Livre II. Hypothèse II. 3. L'Auteur s'explique ainsi: „ Les montagnes „ sont l'origine principale & le principe des sources & fontaines. On a „ observé que les sources ne proviennent pas des vapeurs condensées & ramaf-

(1) Il n'y a pas de milieu, il faut que le liquide ait éteint le feu ou que le feu ait consumé l'eau: *utrum eligit?* On pourroit dire à la vérité que notre terre étant le chaos d'une Comète dont la matière est indéfinissable & absolument différente de tout ce que nous pouvons imaginer, il en est de même de ce liquide qui appartient à cette ancienne Comète. Par malheur les eaux de l'abîme en provenoient. Ces infortunés compatriotes de Noé se sont bien aperçus de même que ceux qui ont survécu au Déluge, que ce liquide ressembloit plus à l'eau commune qu'à un blanc d'œuf.

„ fées sur la cime des montagnes , ni des simples pluies ou des rosées comme quelques-uns ont soutenu ; mais quelles viennent en grande partie des eaux qui s'exhalent des entrailles de la terre & des vapeurs excitées par la chaleur souterraine. Hypothese, dit-il, que j'admets comme la plus véritable & raisonnable. Il paroît que les vapeurs ont un soubirail libre & ouvert vers les colonnes des montagnes &c.

„ §. 4. Tous les volcans se trouvent dans les entrailles de quelques montagnes , & on n'a jamais ouï dire qu'aucune plaine ou vallée y ait été sujette : ce qui prouve la matiere légère & la libre entrée de l'air dans l'intérieur de ces montagnes , sans laquelle aucun feu ni flamme ne pourroit subsister , &c.

„ §. 5. Les contrées montagneuses sont principalement sujettes aux tremblemens de terre ; par conséquent, elles sont non-seulement sulphureuses & inflammables, mais aussi creuses , percées , détachées , & spongieuses : sans ces qualités on ne pourroit pas bien expliquer les phénomènes des tremblemens de terre , surtout puisque , suivant l'hypothese sus-mentionnée, ils proviennent des vapeurs élevées par la chaleur des parties centrales & qui s'amassent en grande quantité.”

Ajoutons encore une these de Mr. Gottsched (1), grand partisan de Whiston, qui veut §. 599, que le feu central cause les bains chauds , la chaleur dans les mines, les caves , &c.

Examinons ces hypotheses l'une après l'autre.

L'Auteur fonde sa premiere these tant sur le feu central , que sur ce que suivant lui , §. 4. Ch. 5. les montagnes sont d'une matiere moins compacte, moins pesante , plus poreuse & spongieuse que le reste de notre terre. Nous avons déjà fait voir l'erreur de cette dernière supposition à l'occasion de la these 12^e. Il s'agit de savoir si l'effet ou les suites qu'il attribue à cette qualité, sont prouvées ; je veux dire que les sources sont des vapeurs élevées par le feu central. Il embrasse un système pour expliquer les sources. Personne ne s'y opposera, pourvu qu'il permette aux autres de lui préférer un système différent. Je ne rapporterai pas les raisons qu'on cite en faveur de celui qui attribue l'origine des fontaines uniquement aux vapeurs de l'atmosphère & aux pluies. Je renvoie simplement les lecteurs au *Spectacle de la Nature*, ouvrage à la portée de tout le monde dont la Philosophie est aimable, claire & non-hérissée & embrouillée par les prétendues explications de quelques modernes. En parlant des vapeurs élevées par le feu central il dit en rapportant l'opinion de ceux qui veulent faire passer l'eau de la mer par des canaux & les faire élever par des vapeurs : *Tom. III. Entret. XXI. 108. Mais dans tout ceci on arrange les choses comme on voudroit qu'elles fussent & non comme elles sont en effet.* Voilà précisément le cas de notre Auteur & de plusieurs de ses confreres. Sans répéter donc ce qui se trouve dans cet ouvrage & ailleurs, j'avoue que je panche plutôt pour le système de cet Auteur que pour celui de Whiston, les raisons m'en paroissant d'un poids infiniment supérieur.

En effet d'où vient que par de grandes sécheresses il y a des sources qui se perdent entièrement jusqu'au retour des pluies, & d'autres qui diminuent

con.

(1) *Premiers principes de la Philosophie*, Leipzig 1748 en Allemand.

considérablement ? On dira qu'il y a des sources qui proviennent des pluies & des exhalaisons & que la plus grande partie des autres en reçoivent quelque accroissement ; mais que la plus grande partie & les plus abondantes proviennent de ces vapeurs intérieures exaltées par la chaleur centrale, je n'en crois rien encore. J'ai vu dans les montagnes des sources qui sortoient des roches, & qui sans tarir entièrement, diminuoient de plus de la moitié. Si ces sources venoient des vapeurs souterraines élevées par le feu central elles n'auroient point dû diminuer. Bien plus ; il y a plusieurs siècles, que toutes les sources seroient taries ; d'autant plus que ce liquide doit être visqueux, & que par la chaleur centrale & cette évaporation immense il seroit desséché il y a longtemps ; par contre l'augmentation des eaux de la mer, où tous les fleuves composés des sources se rendent, auroit été si considérable qu'elle auroit inondé la terre de plus en plus, ce qui est contraire à l'expérience, & au système de quelques philosophes de nos jours qui prétendent que ces eaux diminuent chaque année ; quoique d'autres veuillent prouver le contraire par rapport à plusieurs contrées ; & aux observations qu'on y a faites, entre autres à celles des Lulofs & de Manfredi. N'est-il donc pas vraisemblable que les vapeurs de l'atmosphère concentrées en nuages, qui reposent ordinairement sur la cime des montagnes, les humectent, les pénètrent, & converties en eau se rendent dans les réservoirs construits par le Créateur dès la formation du globe ? Il n'est donc pas surprenant de voir cette différence dans les temps de la sécheresse. Il y a de grands réservoirs, il y en a de petits & de médiocres. Quelques montagnes renferment de grandes cavités, non à cause de leur prétendue matière légère ou spongieuse, mais au contraire à cause de leur dureté qui les conserve tant de siècles entiers, comme un réceptacle solidement construit par l'Auteur de toutes choses, dans les collines, & même dans les plaines, sous la surface de la terre ; les petits réservoirs sont le plutôt épuisés, d'autres durent plus longtemps, & les plus grands ne s'épuisent jamais entièrement, parce que nous n'avons point d'exemple de sécheresse, dût-elle durer plusieurs mois, où les cimes des montagnes soient entièrement exemptes de nuages pendant tout ce temps. Si donc l'eau diminue dans les sources les plus durables, la raison en est toute simple ; plus la quantité de l'eau est grande dans le réservoir & plus la pression l'est aussi, nous n'avons qu'à le voir dans un étang, lorsqu'il est plein & qu'on le débonde, l'eau sort avec une impétuosité qui diminue à proportion de la diminution de l'eau. Il en est de même ici ; & comme pendant une grande sécheresse ces nuages ne peuvent fournir autant d'eau à proportion de ce qui en découle par les sources, il faut nécessairement qu'elles y diminuent.

Le raisonnement de l'Auteur devoit faire conclure qu'il n'y a point de sources dans les plaines vu qu'il donne uniquement les montagnes pour le réceptacle & chapiteau, pour distiller ces vapeurs à cause de leur matière peu compacte, légère & poreuse. Cependant où en seroient les pays plats, les plus beaux & les plus fertiles de notre terre ? Il est vrai qu'on ne trouve point de fontaine jaillissante, s'il n'y a point de montagne ou de colline dans le voisinage ; chacun en comprend la raison : il faut une pente & une pression d'un lieu élevé, qui fasse remonter l'eau ; il n'y manque pourtant pas des puits, par

conséquent des sources qui ne s'y trouveroient pas, s'il leur falloit des montagnes entières pour chapiteaux & qu'elles fussent plus poreuses que le reste de notre terre.

Au reste il semble que l'Auteur ait vu lui-même les soupiraux de ces montagnes. En ce cas je ne lui pardonne pas de ne nous avoir pas donné la relation de son voyage à l'imitation de Lamekis & de Klein; il est vrai que je ne lui aurois pas conseillé de voyager chez les Potuans, il n'en auroit pas été mieux traité que Klein, & on n'auroit pas eu pour lui le respect qui est dû à ses réveries savantes.

S'il aime mieux avoir recours à des songes d'hommes éveillés, qu'à des expériences physiques, à lui permis d'attribuer les causes des volcans à un feu central. On fait comment Lemery a produit un vésuve en petit par le moyen du mache-fer & de la fleur de soufre. Nous savons que les montagnes contiennent quantité de pareilles matieres, pourquoi chercher de nouveaux systêmes, & des causes éloignées & inconnues, lorsqu'il s'en présente d'autres toutes simples & aisées à comprendre d'elles-mêmes?

Il faut sans-doute de l'air pour entretenir ce feu. Son systême en demande. C'est l'air en effet qui met les minéraux en mouvement & qui les enflamme. Cet air vient du dehors & non du centre de la terre; & ce feu central comment a-t-il pu se conserver si longtemps sans air, vu qu'il est entièrement enveloppé de cette masse immense de liquide qui ne permet pas la moindre entrée à cet élément?

Que veut-il dire par son expression, que les volcans sont dans les montagnes, & jamais dans les plaines? Si toutes ces propositions étoient aussi véritables que celles-ci, on ne s'aviferoit jamais de les contredire. On se sert du terme volcan pour éviter la circonlocution de montagne brûlante ou qui vomit du feu. Une montagne n'est pas une plaine; il n'est donc rien de plus vrai que de dire que les volcans ne se trouvent que dans les montagnes. S'il veut pourtant assurer qu'on n'a jamais vu une terre enflammée autre part que dans les montagnes, il se trompe. On en a découvert dans des Isles & dans des Continens; suivant le rapport des voyageurs; mais rarement. Pourquoi? Par la même raison que les minéraux & le soufre ne s'y trouvent pas si fréquemment que dans les montagnes, & que l'air ne peut s'y introduire si facilement: ce qui prouve précisément le contraire de ce que l'Auteur prétend prouver. Si cette chaleur & ces flammes provenoient du feu central, on devoit les éprouver dans les plaines autant & plus que dans les montagnes, vu qu'elles en sont encore moins éloignées; & que leur matiere quoi que l'Auteur en dise est moins compacte, n'y ayant que de la terre, de l'argile, du limon, du gravier, du sable, &c. & non des rochers, des marbres, des minéraux & d'autres corps compactes & de la plus grande dureté & solidité.

Examinons l'article 5^e. Je ne fais comment l'Auteur veut qu'on ajoute foi à ses hypothèses, en nous donnant pour avérés des faits qui sont faux d'une notoriété publique. Quels pays sont sujets aux tremblemens de terre? Est-ce la Suisse; le Tyrol; les Alpes d'Italie, les Pyrénées, la Sicile, la Carniole; la Corinthe, les pays du Nord, &c. où les tremblemens de terre sont aussi rares

que la neige dans les pays Méridionaux, ou la pluie en Egypte ? Ou bien, font-ce les plaines de l'Italie, de la Turquie, de l'Asie mineure, des Indes & d'autres pays semblables ? Les tremblemens de terre qu'on a essuyés par toute l'Europe & l'Afrique en 1755 & 1756 prouvent notre négative sans réplique. Ce qu'on en a senti en Suisse, pays le plus montagneux du monde, étoit peu de chose, & ils n'y ont causé aucun mal que dans un village du Valais, au lieu que chacun fait les defastres que les autres pays en ont soufferts.

Passons à la these de M. Gottsched. Je suis fâché d'être obligé de le réfuter, parce que son ouvrage est en général très-excellent. Je n'y condamne que sa passion de vouloir suivre le système de Whiston, que je ne saurois approuver.

Il veut donc que le feu central soit aussi cause des bains chauds. Il y en a plusieurs dans les montagnes, je ne le conteste pas; mais, comme suivant mes idées, ils ont la même origine & la même cause que les volcans, il ne faut pas s'en étonner, vu qu'il y a dans les montagnes le plus de minéraux. Il y en a pourtant aussi dans des plaines ou proche des collines peu élevées; comme à Aix-la-Chapelle, à Spa, à Bade en Suisse, à Habsbourg dans le même pays, & en tant d'autres lieux. Quoi qu'il en soit, proposons nos doutes. Pourquoi trouvent-on souvent proche de ces sources chaudes d'autres sources très-froides qui sortent d'une grande profondeur ? Pourquoi le feu central ne les échauffe-t-il pas également ? Pourquoi plusieurs de ces eaux conservent-elles leur chaleur beaucoup plus longtems que celles qu'on a chauffées sur le feu ? Cette eau dans le Japon avec laquelle on a martyrisé les Chrétiens conservoit sa chaleur plus de 3 fois plus longtems qu'une eau bouillante; à Bade en Suisse dans d'autres bains, il faut laisser entrer l'eau dans la baignoire le soir pour pouvoir s'y baigner le matin.

D'où vient cette grande chaleur ? Sera-ce du feu central ? Je ne dirai pas du centre même qui en est éloigné de passé 1100 lieues, mais de la circonférence de ce prétendu corps enflammé qui en fera toujours éloignée de près de huit cens lieues communes. Ou bien doit-on supposer avec les véritables Philosophes, que les minéraux en sont la cause, & dire avec le célèbre M. de Haller dans son Poëme inimitable des Alpes ? „ une riche source en sort, son onde est „ brûlante, elle roule ses flots fumants à travers l'herbe séchée, & brûle tout „ ce qu'elle touche ; son eau transparente est chargée de métaux liquides, un „ sel de Mars salutaire dore sa route, le sein de la terre l'échauffe ; & ses vei- „ nes bouillonnent par le combat intérieur d'un mélange de sels, c'est en vain „ que les vents & la neige combattent ses flots, le feu est leur essence & ses „ ondes sont elles-mêmes des flammes.” Voilà mon système, j'attendrai qu'on me donne des raisons suffisantes pour m'en faire changer.

Proposons encore une difficulté. Je ne puis m'ôter de l'esprit ce blanc d'œuf, cette quantité immense des eaux de l'abîme qui entourent le jaune, ou le corps central enflammé, ne pouvant comprendre comment la chaleur peut pénétrer cet abîme de 6 à 700 lieues communes de diamètre, embraser des montagnes, communiquer une chaleur si extraordinaire aux bains chauds, sans que cet Océan souterrain s'en ressentit. Peut-être répondra-t-on : Qui vous dit qu'il ne s'en ressent pas ? Eh bien, supposons qu'il soit d'une chaleur pour

le moins aussi forte que celle des bains chauds. Une pareille eau doit communiquer à une autre un degré de chaleur proportionné à celui qu'elle a; mais dans le déluge elle aura été encore plus chaude s'il est possible. Le centre enflammé & ardent de notre terre doit en avoir considérablement autour de lui, & avoir perdu beaucoup de sa chaleur depuis passé 4000 ans. C'est donc peu que nous ne supposions à cet Océan intérieur qu'une chaleur égale à celle des bains les plus chauds d'aujourd'hui. Ces misérables habitans d'alors auront donc été non noyés mais échaudés & étouffés, & les pauvres poissons étoient tout apprêtés; que fait-on si Noé & sa famille n'en ont pas pêché chaque jour de tout cuits pour leur nourriture en Water-foetjens à la façon hollandoise? Tout ce qui me fait de la peine est de savoir où l'on aura pris d'autres poissons pour repeupler la mer. Est-ce que Noé avoit une arche particulière pour eux? Mais treuve de badinage, je suis véritablement indigné & honteux pour ceux d'entre les Philosophes qui deshonnorent ce nom vénérable par de pareilles absurdités.

M^r. Gottsched attribue encore la chaleur des mines & des caves même à ce feu central. Est-il possible que par-tout ces Messieurs puissent ainsi abandonner le sens commun dont chaque individu du vulgaire fait meilleur usage?

Il n'est point de paysan un peu sensé qui ne leur puisse dire que la chaleur de ces mines & de ces caves n'est que comparative à celle qui regne au-dehors. On dit des bonnes caves, qu'elles sont fraîches en été & chaudes en hyver, parce que dans ces caves l'air ne peut pénétrer que difficilement & en petite quantité. L'air de dehors étant donc plus chaud en été & plus froid en hyver, fait trouver fort différent celui de la cave qui n'a point changé ou du moins très-peu. J'ai vu moi-même dans le département de mon administration une demeure creusée dans une roche molle qui, malgré la rigueur de l'hyver, n'avoit jamais besoin de chaleur artificielle, & jouissoit d'une fraîcheur perpétuelle en été, par la raison qu'étant impénétrable à l'air de trois côtés, le quatrième pouvoit aisément être garanti. Mais pourquoi aller si loin? Il n'y a personne qui n'ait dans sa maison un appartement ou salon frais en été, & qui ne sache qu'il l'est à raison de sa situation & du soin qu'on prend pour que l'air échauffé n'y puisse pénétrer. Ordinairement le vestibule devant le salon sera encore frais, un peu moins cependant que le salon, l'allée qui y conduit encore moins, plus on avance vers le plein air plus on trouve de chaleur en été & de froid en hyver, & l'on se rendroit aussi ridicule que l'Auteur si on perdoit son temps à démontrer que la chaleur apparente des caves en hyver ne provient pas du feu central, vu qu'en été elle y devoit être encore plus forte, celle du feu central devant toujours être la même du dedans & celle du soleil s'y joignant du dehors. Quant aux mines, outre la même raison des caves, on peut ajouter celle des bains chauds. Les minéraux doivent agir sur les eaux & les vapeurs qui s'y trouvent de la même manière & par conséquent contribuer à échauffer l'air de la même façon que l'eau chaude enfermée dans un bain ou une chambre échauffe l'air par ses vapeurs. On dit de-même de certaines eaux, qu'elles sont fraîches en été & chaudes en hyver. Cette différente température n'est qu'apparente, celles qui sont telles se trouvent ou dans les montagnes, lorsqu'elles sortent des rochers impénétrables à la chaleur, ou

des puits les plus profonds, par conséquent plus proches du feu central; ou des sources qui ne viennent pas de loin, car aussitôt qu'elles sont conduites depuis quelques mille pas elles seront peu fraîches en été, & seulement trop en hyver; l'air extérieur pouvant y pénétrer.

Encore une remarque sur les eaux; Whiston veut, comme il a été dit, que presque toutes les sources doivent leur origine au feu central, qui les fait monter en vapeurs dans les montagnes qui servent de chapiteaux à ce vaste alembic. En ce cas d'où vient qu'il y a des sources très-chaudes & d'autres très-froides? Les deux proviennent-elles de ces vapeurs dissoutes & ensuite condensées en eaux? Est-ce qu'après leur changement en eau elles ont conservé la chaleur de la distillation par le feu central, ou cette manipulation la leur a-t-elle fait perdre? Dans le premier cas toutes les sources devroient être chaudes, & dans le dernier cas elles ne pourroient être que froides. Il est donc incontestable que si l'Auteur soutient que toutes les sources de toutes les fontaines sans exception proviennent de la distillation causée par le feu central, son système sur les bains chauds ne sauroit être ni juste, ni même vraisemblable.

Considérons encore un fait; la chaleur intérieure de la terre, la chaleur qui provient du dedans, contribue le plus à la végétation des plantes. Nos jardiniers lorsqu'ils veulent élever des plantes exotiques qui croissent naturellement dans la zone torride, sont obligés d'avoir recours à une pareille chaleur artificielle, par des couches de fumier de cheval & de jars, soit pour faire germer les graines accoutumées à un climat un peu chaud, soit pour conserver certaines plantes & leurs racines toujours dans un certain degré de chaleur, auquel elles sont accoutumées, comme *p. ex.* les Acajou, Ananas, Barleria, Bauhinia, Bihai, Guajabara, Guajacum, Guanabanus, Caffé, Melocactus, Mimosa de quelques fortes, Papaja, Parkinsonia, Plumefia, Poinciana, Xilon, & quantité d'autres. Est-ce donc le feu central qui agit avec plus de force dans la zone torride que chez nous? Ou est-ce le soleil? Il n'y a qu'un philosophe qui puisse douter du dernier. Un paysan raisonne suivant le bon sens & l'expérience. Nous voyons des printems hâtifs, d'autres tardifs. Si le feu central avoit tant de force & qu'il produisît même les volcans selon l'opinion de nos Philosophes, aussitôt que la neige ne couvre plus la terre ce feu interne devroit prendre le dessus. Mais par malheur l'expérience y est contraire, & tous ceux qui creusent des puits ne se sont jamais apperçus de cette chaleur. Nos paysans disent au printems pour raison, lorsque les blés, les herbes, les jardinages &c. ont de la peine à pousser, que la chaleur n'est pas encore dans la terre, ou que la terre n'est pas encore réchauffée; ils ont raison; quand même le soleil donne sur la surface de la terre, il ne fait que très-peu d'effet; il faut que sa chaleur soit à un degré qu'elle puisse échauffer le sol à une certaine profondeur, vivifier les racines & faire germer les graines, sans quoi toute la force prétendue du feu central n'y fera rien. J'avoue humblement que le bon sens & l'expérience des paysans prévaudront toujours chez moi sur les spéculations des plus grands philosophes.

Livre II. Hypothese VII. §. 5. l'Auteur dit: „ Comme il est clair que beaucoup de Comètes ont passé par le système planétaire, que par ce passage

„ elles ont pu & du causer de grands changemens sans aucun miracle, & que
 „ la nature & la grandeur de la déclinaison présente du centre, ou ce désor-
 „ dre, n'est autre chose que ce qu'on devoit attendre de pareilles causes; il
 „ sera donc très-raisonnable de concéder que de tels effets sont arrivés, & que
 „ par conséquent il est vrai comme je le soutiens, que tout étoit originairement
 „ par ordre & en regle, que principalement les orbites planétaires étoient
 „ uniformes accordantes avec le centre & circulaires, comme nous l'avons
 „ prouvé.”

A ce que nous avons dit *Theses 13 & 17.* nous ajouterons quelques réflexions.
 Nous avons vu qu'il n'étoit pas sûr que les Comètes passent & aient passé par
 les systèmes planétaires, ou que, si jamais cela arrive, elles y passent souvent
 & ordinairement. Supposons donc pour faire plaisir aux sectateurs de Whiston
 que cela soit toujours ainsi. Supposons encore qu'elles puissent causer ces affreux
 dérangemens dont ils parlent, il me reste encore un doute. Les Philosophes
 des siècles précédens, qui étoient assez simples que de croire à la raison, la
 base de toute la logique & de l'art de raisonner, avoient pour axiome *a posse ad
 esse non valet consequentia.* Mais pareille regle étant surannée, notre Auteur
 ne prétend pas s'y laisser astreindre. Son syllogisme se trouve donc d'une figu-
 re nouvelle. Si les Comètes passent par les systèmes planétaires elles y causent
 du désordre. Or les Planètes ont aujourd'hui un cours elliptique qui est un
 grand dérangement, donc il est causé par le passage des Comètes. Quelle vas-
 te érudition! Quel génie incomparable! qui invente une nouvelle logique, qui
 rend les choses médiocrement obscures aussi claires que le chaos de sa Comète.
 Je ne sçais: je suis encore à la vieille mode. Je ne puis me faire à la nouvel-
 le, je crois toujours avec la simplicité possible comme je l'ai déjà dit sur la
 thèse 13^e. que le Dieu tout-puissant l'est assez pour conserver les planètes
 dans l'état qu'il croit le plus convenable à son but sans que les Comètes y puis-
 sent rien changer, gêner ni déranger. Et comme j'ignore parfaitement les
 raisons que Dieu a eues d'ordonner ces prétendues destructions, cette altéra-
 tion & ce dérangement dont nous n'avons aucune preuve, il seroit ridicule
 d'en chercher les causes & les effets. Je crois bien, comme il a été dit sur la
 thèse 17, que Dieu a fixé un terme à la durée de chaque planète & à celle de sa
 constitution présente, & qu'alors il la détruit ou la change par des moyens à
 nous inconnus, peut-être par des Comètes; mais l'on ne me persuadera ja-
 mais que ces Comètes agissent avec tant de hazard & de violence pendant leur
 course, qu'elles changent & détruisent les planètes seulement par accident, &
 suivant l'hypothèse & la comparaison de Whiston, pour ainsi dire, malgré la
 volonté de Dieu.



C H A P I T R E X X I

Fond du Système de Whiston exposé & examiné.

NOUS voici arrivés à une des thèses principales du Système de Whiston. Au Livre II. Hypothese X, l'Auteur s'exprime ainsi : „ Une Comete descen-
 „ dant dans le plan de l'Ecliptique vers son périhélie, passa tout près de notre
 „ terre, le premier jour du déluge. ” Ce que l'on prouve par le Lemme XLII.
 rapporté & discuté ci-dessus; & à cette occasion l'Auteur se félicite beaucoup
 d'avoir fait cette merveilleuse découverte. La raison principale pourquoi on a
 si longtemps ignoré ce phénomène, c'est que la cause n'en pouvoit être connue
 avant le déluge ni dans le temps qu'il eût lieu, & que le fait même ne pouvoit
 être non plus connu des habitans qui survécurent au déluge, ce que nous exa-
 minerons à la Thèse 28°. Il construit donc & pose tout l'édifice de cette hy-
 pothèse sur plusieurs Lemmes précédens.

Lemme XLVIII. „ Que par le passage d'une Comete proche de la terre, son
 „ orbite ci-devant circulaire, se changeroit dans une elliptique, & le soleil
 „ qui auroit été auparavant dans le centre du cercle se trouveroit alors dans le
 „ foyer de l'ellipse à l'endroit le plus proche où l'attraction de la Comete se
 „ feroit.

Lemme XLV. „ Que l'année après un tel passage d'une Comete seroit al-
 „ longée de 10 jours, 1 heure, 30 minutes.”

Lemme LII. „ Le temps de ce passage ou le commencement du déluge dé-
 „ terminé par l'endroit du périhélie, doit se trouver conforme à celui qui est
 „ rapporté dans l'histoire de Moïse.”

Lemme LV. „ Le même jour de ce passage ou commencement du déluge
 „ qui a été déterminé par les tables astronomiques des conjonctions du soleil
 „ & de la lune, doit s'accorder avec le temps déterminé par l'endroit du péri-
 „ hélie mentionné & avec le jour rapporté dans l'histoire de Moïse.”

Lemme LIII. „ La grandeur de l'accélération déterminée par le précédent
 „ (à priori) de la force de l'attraction de la Comete, doit s'accorder avec cel-
 „ le que le cercle présent & elliptique exige.”

Après avoir résumé ces Lemmes, il les applique à la thèse présente en af-
 firmant :

- 1°. Que l'orbite de la terre est à-présent elliptique.
- 2°. Que l'année avant le déluge étoit plus courte de 10 jours, 1 heure, 30 minutes: ce qu'il prétend prouver en disant que pendant très-longtemps après le déluge on n'a pu parvenir à déterminer la durée de l'année solaire, ce qui ne seroit pas arrivé si elle avoit été la même qu'avant le déluge, puisqu'alors la longue vie des Patriarches les avoit mis à même d'en déterminer la juste longueur, laquelle ils auroient gardée, s'ils n'avoient pas vu qu'elle différoit de celle qu'elle avoit actuellement; aussi, dit-il, s'est-il passé bien des siècles avant que les peuples les plus savans aient donné à l'année plus de 360 jours. La

raison en est. Selon lui, n'ayant observé que l'année étoit trop courte en ne lui donnant que 355 jours, ils avoient fait douze mois de 30 jours, par conséquent l'année de 366 jours, & qu'à la fin on y avoit joint les 5 jours, non en les partageant entre les divers mois, mais en les ajoutant à la fin comme épagomenes; que par conséquent il falloit attribuer ces différentes manières de compter à un changement arrivé depuis le déluge. Il tâche de prouver la même chose par la manière de compter des divers peuples, les uns par années solaires, & autres par années lunaires, parce qu'avant le déluge ces deux sortes d'années étoient égales par les deux mouvemens de la Lune, le mouvement diurne & celui d'un mois, qui étoient d'une régularité étonnante: il étoit impossible que le mouvement annuel vint de la même cause, étant très irrégulier par la déclinaison du centre du soleil qu'il juge si bien d'accord avec l'épacte de la Lune, ou le mouvement annuel dans un cercle parfaitement rond, avec 12 révolutions périodiques, ou 12 synodiques, qu'il est tout à fait incroyable que ce soit par accident ou sans aucun rapport de l'un à l'autre. „ C'est donc une preuve bien forte, dit-il, lorsqu'une thèse pose une telle déclinaison, & que par le calcul, il se trouve qu'elle ne peut être autrement & que par conséquent le changement étoit réel. „ Enfin il prouve que l'année ancienne à 12 mois étoit la nôtre, par l'histoire même du déluge. Il est dit dans le LXX. & dans Joseph que l'entrée dans l'arche & la sortie se fit le même jour de l'an, & le Texte Hébreu donne 10 jours de plus, ce que jusques-ici on n'a pu accorder ensemble.

„ Il assure §. 3. que le temps du passage de la Comète au commencement du déluge déterminé par l'endroit du périhélie s'accorde parfaitement avec celui de l'histoire de Moïse; savoir qu'il falloit que cet endroit ait été dans le 27. degré du Taureau, ce qui revient au 13. jour du second mois, suivant les tables astronomiques de Flamsteed, en rétrogradant le calcul de 4044 ans depuis 1696, laquelle harmonie se trouve si remarquable & admirable qu'on ne peut rien voir qui le soit davantage, ce qui fait une preuve convaincante de la solidité parfaite de ce système.

„ Comme la Lune accompagne toujours la terre, dit-il encore §. 4, il faut que cela soit arrivé 31 jours après la nouvelle, ou après la pleine lune: les tables astronomiques nous indiquent que dans l'année 2349 avant l'Ere Chrétienne ou l'an 2369 de la période Julienne, la nouvelle lune parut à Babilone le 24. Nov. à 11 heures avant midi & à 11 heures du 27. Nov.; c'étoit le 3. jour après la nouvelle lune, ce qui fait justement le 17. jour du 2. mois après l'Equinoxe Automnal, par conséquent admirablement accordant avec l'Histoire Sainte.

„ En 5. lieu la grandeur de la célérité déterminée par la force de l'attraction de la Comète s'accorde très bien avec celle que le cercle elliptique d'aujourd'hui exige suivant le calcul; & en vertu des Lemmes XXVII. & XXVIII. la vitesse que la terre a acquise par son premier changement d'un cercle rond en un elliptique paroît avoir été de $\frac{1}{1115}$ de toute la vitesse, ou telle qui dans 3. heures de temps la feroit avancer de 1248 milles, & si la Comète avoit été plus petite ou plus éloignée, la célérité y auroit été proportion-

née, laquelle conformité & harmonie ne peut donc autrement être considérée que comme une preuve très-forte de la réalité de nos hypothèses dont les conséquences sont si vraies & se prouvent réciproquement.

De tous ces beaux raisonnemens il tire les Corollaires suivans.

Coroll. 1. L'année ayant été de 355 jours 4 heures & 30 minutes; il est vraisemblable qu'elle a été de 12 mois, les 6 premiers de 30 jours, vu que les 5 dont Moysé parle étoient de 30 jours faisant 150 jours, & les autres de 29, ou bien 11 de 30 & le dernier de 25 jours; de la même manière comme on a ajouté ensuite aux 12 mois de 30 jours encore les 5 épagomenes. Il n'est pas facile de déterminer dans quels mois & quelles années on a ajouté les 4 heures & 30 minutes, apparemment tous les 6 ans, laquelle année devoit être intercalaire de 356 jours.

Coroll. 3. D'où nous comprenons la cause des confusions de l'Astronomie & de la Chronologie après le déluge; l'année solaire étoit la même que la lunaire, l'une & l'autre commença avec l'équinoxe & la pleine lune, on se servoit également des deux observations, mais après le déluge les uns se conformant au cours du Soleil, les autres à celui de la Lune, & les premiers voyant que les 355 jours ne convenoient plus, y ajoutèrent d'abord 5 jours; Coroll. 4. d'autant plus que ce nombre faisoit le milieu entre le véritable cours périodique du Soleil & les 12 révolutions de la Lune. Ce qu'on voit entr'autres par la Prophétie de Daniel où 360 jours sont pris pour une année complète.

Coroll. 5. le même jour du périhélie déterminé par les tables astronomiques, fait voir un exemple mémorable de la Providence divine pour la foi & confirmation des Livres sacrés, nous ayant accordé des moyens d'examiner & de déterminer après 4000 ans la vérité de leurs plus anciens Ecrivains & Auteurs, & ce dans un point des plus douteux & des plus contestés, & par des thèses incontestables & des tables astronomiques.

Coroll. 6. D'où il est clair que la Chronologie Samaritaine est fautive & que les 8 ou 9 siècles qui y sont ajoutés en doivent être retranchés; sans quoi les hypothèses du périhélie du jour que Noé entra dans l'arche & autres, seroient anéanties; par conséquent c'est le texte Hébreu qui est le véritable.

Coroll. 8. Si la grandeur de la Comète a été la moitié de celle de la terre, ce qui n'est pas fort éloigné de la vérité, comme il paroitra ci-après, elle se sera approchée 8 fois plus de la terre que la Lune, ou à 30000 miles (10000 lieues) de nous; la hauteur du flux & reflux aura été d'environ 8 miles, laquelle élévation paroît fort conforme aux phénomènes qui seront remarqués ci-après.

Ch. IV. solution des Phénomènes qui se rapportent au déluge universel & son effet sur la terre.

Solut. XLIV. Jusqu'à présent les difficultés pour résoudre la question & trouver les causes physiques de cet événement sans avoir recours à des miracles ni à une puissance divine directe, ont été insolubles; mais elles s'évanouissent entièrement depuis qu'on a découvert le système des Comètes & de leur atmosphère. Si nous considérons que la Comète est une masse mé-

„ lée, contenoit les mêmes corps & matières que notre terre, que les régions
 „ extérieures de son atmosphère sont des vapeurs manifestes, ou une sorte de
 „ brouillards, pareilles à celles que nous voyons souvent chez nous; que sa
 „ queue est une colonne des mêmes vapeurs raréfiées & étendues dans un plus
 „ grand degré que les vapeurs qui se trouvent dans notre atmosphère pen-
 „ dant les nuits & les jours les plus sereins, & qu'en outre une telle Comete
 „ est capable d'approcher si fort notre terre que dans son atmosphère & queue
 „ elle laisse sur la surface de la terre une très-grande quantité de vapeurs con-
 „ densées & épanduës; nous verrons qu'un déluge d'eau n'est point une cho-
 „ se impossible, & que par conséquent celui dont Moÿse parle peut être faci-
 „ lement expliqué.”

Il a fallu rapporter un peu prolixement les theses de l'Auteur, parce qu'elles
 sont la base de son système. Du reste ce sont toujours des pétitions de principe.
 Whiston peut à son gré disposer des circonstances, il les peut arranger selon
 son bon plaisir, il peut supposer une Comete de la grandeur & à telle proximi-
 té de la terre, qu'il trouvera à-propos. Il la fait paroître tel jour, lui donne
 telle vitesse; il agence enfin tout dans le meilleur ordre possible & suivant que
 la nécessité de son système l'exige. Il en est parfaitement le maître, & lors-
 que tout est arrangé, il soutient que n'y ayant aucune contradiction, & ayant
 trouvé le grand secret, si connu pourtant de tous les faiseurs de Romans, de
 bien combiner les circonstances inventées, c'est la preuve la plus forte & la
 plus incontestable, que tout est arrivé précisément comme la fécondité de son
 imagination le lui a représenté.

Exposons clairement ses hypotheses; les rapporter sera les réfuter.

Il dit *Lemme XLVIII.* „ L'orbite de la terre est à-présent elliptique; donc
 „ elle a été auparavant circulaire, donc ce changement provient d'une Come-
 „ te.” Quelles conséquences!

Lemme LVI. L'Auteur qui a besoin d'un prolongement de l'année de 10
 jours, 1 heure & 30 minutes, entasse pour cet effet raisonnemens sur raison-
 nemens; j'en suis surpris: il étoit facile à un bon calculateur de donner telle
 force qu'il jugeoit nécessaire à la Comete, de la créer telle qu'il en avoit be-
 soin, de la faire mouvoir à point nommé comme elle devoit pour cadrer avec
 son système. Il en est de même du temps dont-il s'agit *Lemme II.* si le déluge
 avoit commencé plutôt ou plus tard; il pouvoit avancer ou reculer sans peine
 l'arrivée de la Comete. Tout cela dépendoit de lui.

Quant aux tables astronomiques faites 4000 ans après, dont il parle *Lemme
 LV.* elles prouvent que 4000 ans auparavant, il y avoit telle conjonction.
 L'Auteur en a besoin, il fait venir précisément alors la Comete. Si les mêmes
 tables avoient indiqué une autre année, un autre mois, un autre jour, il étoit
 assez habile pour s'arranger en conséquence. Mais nous allons bientôt discuter
 tout ceci en examinant son système sur l'allongement de l'année.

L'accélération provenant de l'attraction de la Comete, suivant le *Lemme
 LVII.* n'est qu'une chimère. Il n'est pas encore déterminé ni prouvé que la Co-
 mete ait une grande force d'attraction. Par conséquent l'effet de cette attrac-
 tion est encore moins prouvé. Il me semble d'ailleurs que ceci est un peu

contradictoire. Un mouvement elliptique fait une route plus longue à proportion qu'un mouvement circulaire ; aussi l'Auteur assure que l'année a été allongée de plus de 10 jours. Ainsi je ne conçois pas comment il veut prouver cette accélération par l'allongement de l'année.

Venons à ces argumens en faveur de son année anté-diluvienne de 355 jours 4 heures 30 minutes. Rien de plus frivole que ses raisons. Comment veut-il prouver qu'elle ait été telle ? Par sa méthode ordinaire. Après un tel passage de la Comète, arrangé à sa manière, l'année devoit devenir plus longue de dix jours, une heure & trente minutes. Or il y a eu un tel passage, par conséquent l'année a été allongée d'autant ; & ensuite l'année est plus longue d'autant de jours, conséquemment il y a eu tel passage. Si de tels raisonnemens (qu'on m'excuse si je profane ce nom en le donnant à des verbiages) sont goûtés, il ne faut pas s'étonner qu'on aille jusqu'à faire des contes de fées philosophiques, dans lesquels les Comètes sont d'or & de diamant. Tout est aisé à prouver ainsi, & on a bien de l'obligation à Mr. Whiston d'avoir inventé une pareille méthode fort utile à tant de Philosophes de nos jours, mais qui ne réussiroit pas, si on se servoit de celle de nos ancêtres, gens simples, qui vouloient des démonstrations, des faits, des expériences. Je suis encore de ce bon vieux tems, je ne puis accepter comme prouvé le passage de la Comète fondé sur cet allongement de l'année qui n'est pas prouvé ; il semble même que ses partisans en aient honte ; puisque non-seulement ils disent que l'année a été avant le déluge de 360 jours, (1) mais qu'ils assurent que Whiston a prouvé cette même thèse, quoiqu'il soutienne par quantité de raisonnemens qu'elle a été de 355 jours 4 heures 30 minutes, & qu'elle a été allongée de 10 jours 1 heure 30 minutes, supposons donc que Whiston l'ait su par inspiration ; & il n'a eu d'autre voie pour s'en instruire. Est-il prouvé que les hommes avant le déluge en aient eu une parfaite connoissance ? Il dit que par leur grand âge & leur manière de vivre tranquille, ils pouvoient observer les astres & connoître la véritable longueur de l'année. Mais ce sont-là de pures conjectures, auxquelles il y a bien des raisons à opposer.

D'abord s'ils ont été si habiles, Noé & ses fils ne l'auroient pas été moins, ils auroient pu, pour mesurer la durée de l'année, se servir de la même méthode que leurs peres ; car enfin il falloit bien des siècles avant que de savoir comment s'y prendre pour former la période d'une année. Ils auront essayé premièrement de la déterminer par les révolutions de la Lune (2). Mais trouvant qu'elles ne répondoient pas à leur but, qui étoit de planter, de semer, de moissonner &c., il falloit songer à un nouvel expédient. Il n'y a pas apparence qu'ils y soient parvenus, puisque, (& c'est ici ma seconde remarque) encore longtems après chez les Grecs, dans le tems que les sciences fleurissoient chez eux & chez les Romains, leur année étoit de 360 jours. Les Grecs établirent le cycle dieteris de 24 mois, en mettant un mois inter-

(1) Gottsched §. 610.

(2) Encore ne pourra-t-on assurer s'ils se sont servis pour cela du calcul de son cours pe-

riodique ou du synodique ou du mois de l'illumination comme les anciens Juifs.

calaire pour 2 ans, & par conséquent ils augmentèrent la confusion, l'année devenant de 375 jours; ensuite le cycle tetracteric; & celui-ci n'étant gueres plus exact, ils introduisirent l'octoeteris qui, comme le plus approchant de la vérité, dura assez longtems. On y substitua l'enneadecaeteris qui eut encore ses défauts. Callipe en inventa un autre; Hypparque le trouvant encore défectueux en proposa un qui le fut moins, en supposant l'année de 365 jours 55 minutes & 12 secondes, ce qui en 300 ans faisoit un jour de trop. On croit communément que chez les Romains l'année ne fut d'abord que de 304 jours. Numa la mit à 355. Apparemment la Nymphé Egérie lui avoit révélé comme à Whiston que c'étoit sa durée avant le déluge. Enfin César la fixa à 365 jours & un quart. Comment donc veut-on que les Patriarches antédiluviens aient observé & sçu calculer la durée de l'année à une minute près, tandis qu'après le déluge dans l'espace d'environ 2300 ans parmi des peuples si adonnés aux sciences, & éclairés, on n'en a pu venir à bout, & que même de nos jours on se plaint encore de quelque irrégularité? On voit combien on a différencié dans les opinions, lorsque sous Gregoire XIII. on a entrepris la réformation du calendrier; on a cru adopter le calcul le plus exact; cependant nombre de savans y ont trouvé des erreurs; & le célèbre Viète en indiqua encore quantité en 1603. Nous voyons que chez les Grecs & les Romains on ne se fioit point à cette disposition de l'année, & qu'ils se régloient sur les astres. Hésiode renvoie les paysans aux Pleiades & à l'Arcture. Virgile fait aussi mention des astres; s'ils avoient crû pouvoir se fier à la supputation de leurs jours & de leurs années, ils auroient dit simplement p. ex. au milieu de tel mois.

3. Est-il sûr que leurs jours fussent divisés en heures; & qu'il y en eût 24? En a-t-on des preuves? On fait combien différoient & différencient encore, soit pour les heures, soit pour la maniere de les compter, les Babylo niens, les Juifs, les Italiens & les autres peuples. Quant aux minutes, il n'y a que Whiston qui s'avise d'attribuer aux Philosophes antédiluviens, l'honneur d'avoir donné 60 minutes à une heure; ce qu'il auroit pourtant fallu pour régler leur année à 355 jours 4 heures 30 minutes; allons plus loin. Concédon's à l'Auteur toutes ces suppositions. Il me reste un scrupule que l'Auteur même, quelque ingénieux qu'il soit pour inventer des hypothèses, ne sauroit résoudre. Il dit que leurs 6 premiers mois ont été de 30 jours. Cela est clair par le récit de Moïse; & les autres de 29, ou bien tous de 30, excepté le dernier. Il avoue par-là que c'est une conjecture; comment, s'il ignore ceci, veut-il soutenir que l'année ait été de tant de jours, d'heures & de minutes? Mais nous lui avons accordé cette conjecture; accordons-la lui encore. Il avoue qu'il ne fait dans quelle année ces 4 heures & 30 minutes ont été intercalées. Voilà donc une difficulté terrible qui pourroit renverser ce système des 355 jours 4 heures 3 minutes, & par-là aussi tout le magnifique édifice de la Comete, de son arrivée, de ses effets, & enfin, toute la peine infinie qu'il s'est donnée à cet égard.

Nous avons vu ci-dessus qu'il doit nécessairement s'être passé bien des siècles avant que les premiers hommes aient pu inventer une période quelconque

pour former une année ou une révolution d'un certain nombre de mois & d'années. Nous avons encore vu, que tous les peuples jusqu'à nos jours mêmes n'y ont pu réussir exactement, & que pendant plus de 200 ans ils ont conservé des erreurs assez grossières.

Suivant quelques-uns, les Egyptiens ne réformèrent leur calendrier que 1000 ans après le déluge, & ils en étoient les premiers correcteurs; les Chaldéens ou les Assyriens sous Nabonassar ne suivirent qu'environ 600 ans après. Les Arabes, qui de tout temps ont été de grands astronomes, ont encore leur année extrêmement défectueuse étant de près d'onze jours trop courte. Comment veut-on que ces Patriarches antédiluviens aient pu observer, bien moins encore intercaler, les 4 heures & 30 minutes? C'est une chose entièrement insoutenable. Or en 1650 ans à supposer, ce qui ne peut jamais être supposé, qu'Adam dès la première année de sa vie ait connu que l'année étoit d'environ 355 jours, ces 4 jours & 30 minutes auroient fait 30 ans & 352 jours, l'année comptée pour 355 jours suivant l'hypothèse.

Mais par cette concession l'Auteur ne seroit pas plus avancé. Il pose l'année depuis le déluge à 365 jours & 6 heures. Or il compte, non seulement que pendant quantité de siècles elle ne se compose pas pour autant, mais qu'à présent même & suivant le calcul le plus exact elle n'est que de 365 jours 5 heures & 49 minutes; il y en a qui comptent quelques minutes de plus, d'autres quelques minutes de moins; mais posons cette quantité, la plus généralement reçue. Où en fera-t-il avec ses tables astronomiques de Flamsteed dont il veut se servir pour prouver la vérité même de nos Livres sacrés? Ces 11 minutes de trop dans l'espace de 4045 ans depuis le déluge jusqu'à l'année 1698. en suivant comme lui la Chronologie d'Usserius, feront déjà deux ans & presque 12 jours (3). Que deviendra donc tout son calcul des tables astronomiques, toutes ses hypothèses & sa détermination de l'année, de la semaine, du jour & des minutes du déluge?

Examinons cependant par surabondance ses autres raisonnemens. Il convient que Moïse avoit compté 30 jours pour un mois; il faut conclure par ce que nous savons à ce que nous ignorons, comme les personnes raisonnables, mais simples comme moi, le font, il faudra conclure que tous les mois étoient alors de 30 jours, & ne pas assurer gratuitement, comme notre Auteur le fait, que l'année n'a été que de 355 jours 4 heures 30 minutes, se fondant sur la Comète pour prouver ce calcul & sur ce calcul pour prouver la Comète. Je suis donc sur ce point du sentiment des disciples & non du maître en croyant que l'année antédiluvienne étoit de 360 jours. Il est vrai qu'on en pourroit douter & dire que Moïse a pris ces mois comme ils l'étoient de son temps, cela est assez probable, mais cela ne serviroit de rien à Whiston ni à son hypothèse. Si je voulois soutenir qu'elle n'a été que de 304 jours, comme celle des anciens Romains, ou composée de 12 mois lunaires périodiques qui seroient à-peu-près 332 jours (car pour son hypothèse, que la Lune ait aussi souffert un changement dans son cours, nous en parlerons ailleurs.) il me se-

(3) Sans parler de tant de siècles qu'on a compté plusieurs jours de moins chaque année: voyez ci-dessus celle des Egyptiens & des Chaldéens.

roit permis, comme à lui, de faire des conjectures. Mais je me borne à dire que je ne vois point de conséquence à assurer : L'année n'a pas été de 360 jours avant le déluge, donc elle a été de 355 jours 4 heures 30 minutes.

La conséquence que ses sectateurs tirent de cette année de 360 jours n'est pas plus concluante. Il faut, disent-ils, qu'il soit arrivé dans la terre & dans la Lune un changement, causé par la Comète du temps du déluge.

Distinguons ; qui *benè distinguit, benè docet*, ai-je toujours entendu dire. Si l'année n'avoit *réellement* avant le déluge que 360 jours suivant une supputation astronomique très-exacte, & qu'aujourd'hui elle ait 365 jours 5 heures 49 minutes, la conclusion seroit juste. Mais s'il est seulement prouvé qu'avant le déluge on ait *compté* 360 jours pour une année, elle fera tout aussi peu concluante que si l'on disoit : Il y a eu encore après le déluge des peuples qui ont compté 304. 355. 306. 375. jours, ainsi l'année astronomique chez ces peuples étoit régulièrement & réellement de cette longueur. On répondra : Non, nous voyons l'absurdité de cette conséquence ; ces différences ne proviennent que de l'ignorance des hommes. Il n'en étoit pas de même avant le déluge ; les hommes d'alors étoient des Astronomes parfaits qui avoient supputé exactement le cours du Soleil & de la Lune. Une pareille assertion n'est-elle pas plus absurde encore que la conséquence ? Nous en avons déjà parlé ci-dessus. Il est plutôt probable que cette ignorance après le déluge n'a duré si longtemps que parce que les hommes anté-diluviens étoient plus ignorans que leurs Successeurs qui n'en ont rien pu apprendre de bien certain ni approfondi.

L'Auteur dit ensuite : Deux mouvemens de la lune, mouvement diurne & celui d'un mois, étant d'une régularité étonnante, il étoit impossible que l'annuel vint de la même cause, &c.

Je ne comprends pas ce que l'Auteur prétend avec cette hypothèse. Faisons une comparaison. Supposons un carrosse avec ses quatre roues, deux grandes, deux petites ; prenons la peine de calculer combien de tours chaque roue fera dans l'espace d'une lieue ; s'il se trouvoit que les petites fissent plus de tours que les grandes ; que même ni les unes ni les autres n'achevaissent pas exactement le tour ; qu'il manquât à l'une la moitié d'un tour, à l'autre un quart ou un huitième, &c. le Philosophe diroit donc : Le carrosse ou les roues ne valent rien ; il y a quelque chose de dérangé, quand même le cocher, le charron & tout le monde soutiendroient qu'il n'y manque absolument rien. Appliquons cet exemple. La Lune, dit l'Auteur, a deux mouvemens, celui d'un jour & celui d'un mois, qui tous deux sont d'une régularité étonnante ; que faut-il davantage ? Ce deux sont mouvemens qui lui appartiennent en propre, & qui prouvent qu'il n'y a eu aucun dérangement, tout comme il n'y en avoit point aux roues, si elles font leur tour régulièrement. Le mouvement annuel n'est pas un mouvement qui appartienne à la Lune en propre ; elle ne l'a qu'en qualité de satellite de la terre. J'ai comparé la Lune au carrosse qui fait son chemin d'une lieue précise, & les roues y étant seulement attachées ne doivent pas être supposées comme faisant des tours qui répondent si exactement à cette lieue qu'il n'y manque $\frac{1}{2}, \frac{1}{4}, \frac{1}{8}$, plus ou moins : ces deux mouvemens n'ont aucune liaison quant à la régularité entre eux. Ou si l'on veut raisonner sui-

vant

vant l'idée de notre Auteur, il faut que notre terre n'ait jamais eu de tour régulier. Avant le déluge il a été dit de 355 jours 4 heures 30 minutes. Si l'Auteur en avoit été le maître, il l'auroit fait de 3 ou 400 jours ronds; & pour les heures & minutes, ç'auroit été une irrégularité trop grande pour la souffrir. Tel ayant été le sort de la terre d'avoir eu un mouvement irrégulier, pourquoi veut-il que la Lune, qui comme il a été dit, n'y prend part que comme satellite, ait souffert quelque changement par une cause étrangere, lorsqu'il avoue la régularité de son cours dans ce qui lui appartient en propre?

Je puis dire la même chose sur sa these suivante: on voit bien que l'Auteur prétend que tout est dérangé & qu'il a assez d'amour pour son prochain pour remédier à ce dérangement, s'il le pouvoit. Pour moi je me tiens à ce que le Créateur tout-puissant, tout-sage, tout-bon, a fait, de crainte qu'il n'arrivât comme dans la fable où l'année devint très-stérile, lorsque Jupiter laissa l'homme le dispensateur du temps & des saisons. Dieu ne prend point garde à nos calculs & à nos raisonnemens qui le plus souvent ne sont pas plus fondés que ceux de l'aveugle sur les couleurs. Il paroît au contraire que notre terre seroit entièrement troublée & dérangée si nous y faisons le moindre changement, quelque avantageux qu'il pût nous paroître.

La raison prise du texte Hébreu n'est pas meilleure. Il faut, ou que le texte Hébreu, ou que celui des LXX. & de Joseph soit erronné: car de vouloir concilier les deux ensemble est peine perdue. Il entreprendroit un ouvrage encore plus difficile s'il prétendoit y réussir, vu la différence extrême dans la chronologie; ainsi ne pouvant parvenir dans les articles des siècles entiers, il auroit bien pu se passer de s'attacher à cette minutie de 10 jours. Joseph suit en ceci les LXX. J'aurai occasion de démontrer dans la suite de cet ouvrage; que les LXX. prétendoient corriger le texte, soit par les traditions, soit par l'idée qu'ils se formoient des faits; on disoit sans-doute vulgairement: le déluge a duré un an, Noé a resté un an dans l'arche. C'est encore là une maniere de parler usitée de nos jours où l'on ne tient pas compte du plus ou moins; ils ont pris ces phrases à la lettre & fixé le 17^e. jour du second mois au lieu du 27. Ainsi cette raison ne conclut rien; outre qu'il faudroit dire que la version des LXX. est aussi ancienne & a commencé en même temps que le texte Hébreu, & que les partisans de chaque texte ont suivi une opinion particulière, quoique Whiston paroisse être porté pour celui-ci.

Les §. 3 & 4 tombent d'eux-mêmes par ce qui a été dit ci-dessus sur l'incertitude prouvée des calculs astronomiques, de l'irrégularité des années & par conséquent de celle; comme aussi du jour, du commencement de ce déluge.

Le §. 5. n'est pas mieux fondé, l'Auteur fait une supposition comme de coutume. Ici même il n'ose la donner pour avérée comme ailleurs, il dit simplement: La vitesse paroît avoir été de $\frac{1}{3} \frac{2}{3} \frac{1}{5}$ de toute la vitesse; & pourtant il se fonde sur cette conjecture frivole & la donne pour une conformité & une harmonie qui n'a pour fondement que son génie inventif. Le Coroll. 1^{er}. a été déjà réfuté ci-dessus de même que les 3. 4 & 5.

Rien de plus admirable que sa réfutation de la Chronologie Samaritaine. Je n'en suis pas Partisan. Je suis pour Ufferius, non par les raisons ridicules qu'il

allegue, mais par d'autres que nous verrons en son lieu. Je dis ridicules. En effet peut-on voir quelque chose qui le soit plus? Il établit la chronologie suivant la méthode ordinaire par son calcul & son calcul par la chronologie, & après cette belle preuve, il s'en sert pour démontrer la fausseté de celle des Samaritains. Pourquoi? Parce que son calcul du périhélie se trouveroit faux comme il avoue, s'il suivoit cette chronologie: excellente maniere de prouver!

Le *Coroll.* 8. contient encore une contradiction dont personne que l'Auteur n'est capable.

Tantôt il dit que la Comete a été aussi grande à-peu-près que notre terre; ailleurs, comme ses sectateurs, (4) qu'elle a été 4 fois plus petite; ici, qu'elle a été la moitié aussi grande, toujours suivant que le local de son système l'exige; je ferai même voir dans mes remarques sur la thèse suivante qu'elle doit avoir été infiniment plus grande que notre terre. Enfin on ne fait plus que combattre, si l'Auteur prend à tout moment une forme nouvelle, comme un Protée, & change d'hypothèse; par conséquent ayant donné ici cette grandeur à la Comete, pour en dériver un flux & reflux, tel qu'il lui falloit apparemment dans la mer dont il nie l'existence, il n'est pas nécessaire de s'y arrêter.

La *Sol. XLIV.* regardant la nature des Cometes, matiere qui a été discutée ci-dessus, nous ferons seulement quelques remarques sur le but de notre Auteur qui ne se propose d'autre chose que de détruire tous les miracles & de tout expliquer par des causes naturelles. M. Gottsched imite en ceci parfaitement son maître, quoique plus modestement. Voici comme il s'explique, l. c. §. 408. 409 & 413 „ nous ne devons pas aller trop vite en attribuant à des miracles „ tout ce dont nous ne pouvons appercevoir la cause & la raison; une chose „ arrivée fort naturellement peut être regardée par le vulgaire comme un mi- „ racle, comme il est arrivé autrefois des Eclipses, des Cometes, des mons- „ res, des Aurores Boréales & autres événemens, qui arrivoient rarement; „ on ne doit pas cependant être si téméraire pour nier avec Spinoza la possibi- „ lité des miracles. La conséquence n'est pas juste en disant: Telles choses „ qu'on supposoit des miracles ne l'étoient pas, mais seulement des effets des „ forces cachées de la nature, par conséquent il en est de même de tout le res- „ te. Il n'y a qu'un Athée qui puisse tirer de pareilles conséquences. Mais „ un tel miracle, ajoute-t-il, tire plus à conséquence qu'on ne croit; toutes „ choses sont liées entre elles dans le monde. Un effet devient la cause d'un „ autre effet. Si donc la moindre chose se change dans le monde par un mira- „ cle, il en provient une chaîne entiere de nouveaux événemens. En un mot „ le monde se fera arrangé autrement dans tous les momens futurs de sa du- „ rée, qu'il ne l'auroit été sans cela.”

Raisonnons un peu premièrement sur l'opinion de Whiston, & séparons en celle de M. Gottsched. Je ne vois pas quel mal il y a de recourir à des miracles dans un tel cas, ni qu'il y ait une nécessité absolue de trouver des causes naturelles pour l'expliquer; d'autant plus que Whiston en cherchant à nier un miracle, est obligé d'en supposer mille, comme il a été observé, & comme

(4) Voyez Gottsched §. 614. l. c.

nous aurons occasion de le remarquer encore souvent. Il faut toujours recourir à une puissance suprême, comme l'Auteur va le faire dans des passages que nous citerons en leur lieu, sinon pour le tout, du moins en partie. En voulant tout expliquer par les causes secondes quel but peut-on avoir? doute-t-on de la toute-puissance divine? Veut-on la soulager d'une peine qui peut-être fatiguerait trop l'Être suprême? Voilà ce que produisent les spéculations toutes philosophiques, lorsqu'on oublie que nous ne sommes plus dans les ténèbres du paganisme, & que nous avons une lumière infiniment supérieure dans la Révélation destinée à nous éclairer. Je répète à-peu-près ce que j'ai dit. Créer un monde, un globe, un océan ou une goutte d'eau, est pour Dieu la même chose. Si un miracle nous paroît plus grand qu'un autre, c'est à notre foible conception, à notre vanité qu'il faut l'attribuer. Nous jugeons de Dieu par nous-mêmes, tandis que notre esprit est infiniment éloigné de pouvoir comprendre la plus petite partie des ouvrages de la toute-puissance & de la sagesse adorable du Créateur.

Venons au raisonnement de M^r. Gottsched, il est excellent & il fait connoître un Philosophe Chrétien. Il y a pourtant un article où je ne puis être de son avis. La thèse est trop générale, qu'un effet étant la cause d'un autre effet, un changement arrivé dans le monde par un miracle, causeroit une chaîne entière de nouveaux événemens, &c. Il faut distinguer: oui, il peut arriver des changemens dans le monde qui paroissent dépendre du hazard, quoique le tout se fasse par la direction ou par la permission divine, lesquels causent un enchaînement d'autres effets. Je veux même supposer que la règle soit générale. Si par contre quelque chose arrive, non par des causes naturelles, mais par un miracle, ou par une direction divine immédiate; c'est avouer & nier un miracle en même temps. Servons-nous encore d'une comparaison. Un horloger arrête le mouvement d'une montre ou dérange l'aiguille, la dirige vers un point du cadran qu'elle ne devoit pas montrer suivant l'ordre dans lequel la montre ou l'horloge se trouvoit. Je conviens que si on ne la redressoit, cette action causeroit un dérangement continuel, & peut-être détruiroit enfin la machine; mais l'Artiste, qui aura eu ses raisons pour ce dérangement apparent, ne trouvera sans-doute pas à-propos de le laisser durer plus longtemps qu'il ne faut pour arriver à son but, mais remettra le tout dans l'ordre qui convient pour que l'horloge réponde toujours au but pour lequel elle a été construite. Il est très-naturel de regarder un miracle sur le même pied. Dieu, qui a été assez puissant pour suspendre & pour changer le cours ordinaire de la Nature, le sera assez pour remettre tout sur le pied convenable à ses desseins. Comment peut-on dire qu'un miracle, qui dérange une fois la Nature, doit la déranger à jamais? On ne peut objecter que par-là on multiplie les miracles, en supposant un miracle dans le prétendu dérangement, & un autre dans le rétablissement, puisqu'ordinairement un miracle n'est qu'une suspension de l'ordre naturel, & le second une cessation de ce dérangement. Les exemples le prouvent.

M^r. Gottsched qui convient de la possibilité & de la vérité des miracles, reconnoît sans-doute tous ceux dont il est fait mention dans la sainte Ecriture.

Mais quelles suites ont-ils eues? Ont-ils causé des changemens & des dérangemens perpétuels dans la Nature? La Mer-rouge, le Jourdain dont les eaux furent fendues & amoncélées contre l'ordre de la Nature, ne roulerent-elles pas leurs flots comme auparavant après que Dieu trouva à-propos de faire cesser ce miracle?

Le Soleil, ou si on veut la terre arrêtée dans sa course par Josué, miracle qui, suivant notre Auteur, auroit du entraîner non-seulement un dérangement, mais un dérangement total & une destruction de notre globe & de son satellite, n'a pas eu une ombre de suite pareille.

Concluons donc que la these de M^r. Gottsched va trop loin. Je ne veux pas lui imputer de pousser sa these si loin, qu'on puisse lui appliquer ce que des railleurs ont dit à ceux qui prétendoient qu'un petit mouvement dans l'air pouvoit causer de grands orages; savoir qu'on devoit supposer que tel orage, qui avoit renversé des maisons, déraciné des arbres, provenoit d'un mouvement que quelque femme avoit fait avec le bras en tuant une puce.

Mais parlons des miracles. Le D^r. B. Anglois dans son Essai sur la providence, paroît aussi vouloir diminuer le nombre des miracles, & l'attribuer du moins au concours des causes secondes; il cite pour exemple celui de la hache tombée dans le Jourdain, & qu'Elizée fit flotter sur l'eau. Il l'attribue à un amas de particules magnétiques qui ont attiré le fer, sans songer que le concours d'une infinité de pareilles particules auroit été un plus grand miracle, selon notre conception, qu'un miracle immédiat; & qu'il auroit été encore infiniment plus grand, si on considère qu'il en falloit un particulier pour les faire agir jusqu'au fond & au travers de l'eau & d'une eau courante, d'une riviere telle que le Jourdain.

Je pourrois renvoyer mes lecteurs à l'ouvrage de M^r. le D^r. Clarke, sur l'existence & les attributs de Dieu, pour qu'on y vît parfaitement mes idées: mais chacun ne l'ayant pas, je vais en copier les passages suivans.

„ Ch. XIX. pag. 367. *Des miracles en général.* 1^o. Il est nécessaire de remarquer pour l'éclaircissement de cette matiere, que si on considère Dieu du côté de sa puissance, & si on fait aussi attention à la nature des choses même, on trouvera qu'à parler absolument, toutes les choses qui sont possibles, c'est-à-dire, qui n'impliquent pas contradiction, sont parfaitement égales à l'égard de l'Être suprême, & ne sont pas plus difficiles à faire les unes que les autres. La puissance de Dieu embrasse les plus grandes choses comme les plus petites. Elle n'est pas plus embarrassée d'un grand nombre d'ouvrages que d'un petit nombre, & il n'y en a aucun qui lui soit plus difficile & qui fasse plus de résistance à sa volonté que l'autre.

„ C'est donc mal définir un miracle que de faire entrer la difficulté absolue de la chose en question dans la définition qu'on en donne, comme si les choses que nous appellons naturelles, étoient de leur nature & à parler absolument, plus faciles à faire que celles que nous regardons comme miraculeuses; c'est tout le contraire. Faire mouvoir le Soleil ou une planete, est incontestablement un aussi grand acte de puissance, que de les arrêter en quelque temps que ce soit. On donne cependant le nom de miracle à la

„ première (il vouloit dire sans-doute la dernière) de ces choses, & non pas
 „ à l'autre. La résurrection d'un mort, qui est un miracle du premier ordre, est
 „ une chose de sa nature tout aussi facile, que d'arranger la matière de sorte
 „ qu'il en résulte un corps humain par la voie de la génération, que nous ap-
 „ pellons communément la voie naturelle. Ainsi, à parler absolument, rien
 „ ne sera miraculeux dans ce sens restreint & théologique qui n'envisage les
 „ choses que du côté de la puissance de Dieu. Au contraire, si nous ne faisons
 „ attention qu'à nos forces & à nos connoissances, tout sera réellement mi-
 „ raculeux, & ce que nous appellons naturel & ce que nous appellons surnatu-
 „ rel. Toute la différence ne consistera qu'en ce que l'un sera ordinaire &
 „ l'autre ne le sera pas.”

Ce sentiment & cette définition de M. Clarke s'accordant parfaitement avec mes idées, on jugera aisément combien je m'éloigne de celles de Whiston & de ses sectateurs.

Comme nous aurons encore souvent occasion de parler de cette Comète, je ne ferai plus ici qu'une réflexion.

Autrefois les Philosophes étoient assez imbéciles pour avouer leur ignorance, en attribuant les phénomènes dont la cause étoit inconnue, à une cause occulte. Leurs successeurs s'en moquent, & avec raison. Les Philosophes prétendent être des Sages & des gens à tout savoir. Le vulgaire les croit tels.

Ainsi il faut tout expliquer : ne connoissant eux-mêmes rien à quantité d'événemens & de mystères de la Nature, ils se servent d'un beau verbiage, prolix, obscur & par-là même imposant; ils ne sauroient mieux s'y prendre, il y a toujours quantité de savans qui pour paroître plus savans qu'ils ne sont auroient honte de dire, je ne comprends point cela; si d'autres moins éclairés sur leur propre mérite, étoient assez simples pour demander l'explication de l'explication, les Philosophes & leur sequelle ont un excellent moyen de se tirer d'affaire: ils haussent les épaules, ils regardent les questionneurs d'un air de pitié, ils tâchent de leur faire honte de leur peu de pénétration, & si, ce qui arrive rarement, il y a quelques opiniâtres qui ne se laissent pas intimider par ces airs insultans, on ne daigne pas leur répondre & on leur fait comprendre qu'ils ne méritent pas avec si peu de pénétration d'être initiés dans les mystères. Avec tout cela il étoit resté jusques à présent l'inconvénient que quelques-uns de ces derniers avoient l'impertinence de ne pas quitter la partie & de turlupiner de pareilles savantes explications. Mais par un grand bonheur pour ces Philosophes, Whiston leur a ouvert une ample carrière de gloire où ils peuvent cueillir des lauriers à peu de frais. Il ne s'agit plus ni de causes occultes ni de définitions obscures que, ni eux, ni les auditeurs, ni les lecteurs ne comprennent. Ils ont les Comètes à commande. C'est leur grand cheval de bataille. Quelle étoile est apparue aux Mages lors de la nativité de notre Sauveur? Une Comète qui a été, je ne fais si je dois dire si petite ou si grande qu'elle a pu désigner la maison même où se trouvoit notre Sauveur. Quelle est la cause de l'éclipse surnaturelle arrivée au temps du crucifiement de notre Seigneur? Une Comète; & ainsi d'autres événemens inexplicables, & les voilà quittes. Il est vrai que si l'on insiste sur une explication, il faut qu'ils aient recours à l'autre moyen re-

gu de se rendre intelligibles, vu que s'ils vouloient parler clairement, ou ils resteroient muets, ou ils rapporteroient des raisons plus propres à faire rire qu'à convaincre. Quoi qu'il en soit, c'est toujours un grand soulagement que de pouvoir expliquer tout par une Comete. Lorsqu'on demandera à l'avenir, Qui a fait cela, quelle est la cause de tel effet? On ne dira plus: Je l'ignore, ou, ce n'est *personne*. On dira: C'est une Comete. Comme Sancho dit à D. Qui-chotte au sujet de ses enchanteurs, qu'il s'étonnoit qu'il ne mêlât les enchanteurs lorsqu'il avoit une mauvaise soupe. J'espere de vivre assez longtemps pour entendre dire à un cuisinier qui aura fait un mauvais ragoût, qu'une Comete en est la cause. Eh pourquoi non! Si elle a pu indiquer précisément une maison, & la distinguer de toute la contrée, même des maisons voisines, elle pourroit bien agir sur un pot, sur une casserolle, ou sur une broche & sur ce qu'on y apprête. Mais raillerie à part, j'espere que les Philosophes graves & sensés, dont nous connoissons encore bon nombre, feront honte aux autres de pareilles extravagances.

Nous avons vu que l'Auteur varie fort sur la grandeur de la Comete.

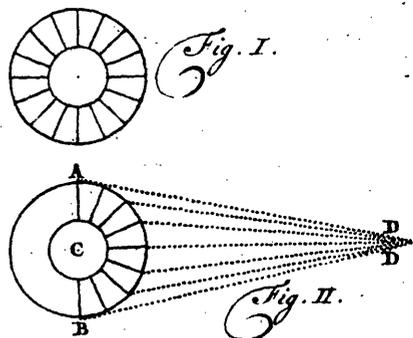
Livre II. Hypothese X. Coroll. 8. Il assure qu'elle a été à-peu-près aussi grande que la terre, ailleurs avec ses sectateurs, qu'elle a été 4 fois plus petite, toujours à proportion de ce que l'exige son système.

Examinons si elle n'a pas été plus grande. Supposons une certaine grandeur au Soleil, car de la déterminer, cela seroit impossible vu la diversité des opinions, les uns le font un million de fois plus grand que la terre & plus, d'autres 100000 fois plus grand, enfin Tycho qui lui donne le moins, fixe sa grandeur à 140 fois celle de la terre. Si donc $5\frac{1}{2}$ diametres de ladite terre font qu'il est 140 fois plus grand, voyons par cette proportion de quelle grandeur doit avoir été la Comete. Le diametre de la terre est de 1720 lieues d'Allemagne ou d'environ 2300 communes. Le diametre de la queue de la Comete doit avoir été d'un million de milles Anglois ou de 333,333. lieues communes. Or qu'est ce qui forme cette queue? N'est ce pas, suivant Whiston & ses partisans, les vapeurs qui accompagnent la Comete par la force de son attraction; la queue ne sauroit donc avoir plus de diametre que la Comete même. Ce cylindre de l'attraction doit répondre à sa base qui fera le diametre du grand cercle de la Comete, par conséquent de presque 145 diametres de la terre. Si donc $5\frac{1}{2}$ diametres de la terre font 140 fois sa grandeur, il faut que 145 diametres fassent presque 167,000 fois que la Comete-auroit du être plus grande que la terre, vu que Riccioli qui donne au Soleil $33\frac{1}{2}$ diametres de la terre, les réduit à 38.600 fois sa grandeur. Peut-être dira-t-on qu'il ne faut pas comparer le diametre de la queue seulement à celui du corps de la Comete, mais qu'il faut y comprendre son atmosphere, ce qui la diminuera de deux tiers, suivant la figure que Whiston en donne. A cela je répliquerois:

1°. Nous n'avons point d'idée, ni de notion, que l'atmosphere d'un corps, dilatée tant qu'on voudra, (je ne parle point du manque d'air qui y est nécessaire, comme j'ai dit ci-dessus,) puisse être à beaucoup près d'un aussi grand diametre, encore moins de chaque côté, que le corps même.

2°. Supposé que cela soit, je ne vois pas qu'une atmosphere puisse avoir

une force attractive comme le corps qui l'attire elle-même. Supposé qu'elle ait une attraction égale, comme elle ne seroit qu'indirecte, elle seroit par là-même très-petite & autant que rien, le corps attireroit l'athmosphere en cercle vers son centre & l'athmosphere par contre la queue en ligne directe. Par exemple, soit.



Comment le centre C peut-il attirer les vapeurs de l'athmosphere depuis A & B & indirectement depuis DD à AB & de-là à C?

Mais supposons encore que l'attraction ait résidé dans toute l'athmosphere, & que par conséquent la queue ait eu le même diametre que la Comete, son athmosphere comprise; alors il faudra rabattre les deux tiers de ce diametre de 145. Ne laissons donc que 48 diametres de la terre, la Comete aura toujours été encore presque 57,000 fois plus grande que la terre.

Je ne fais si on s'avifera de dire que la queue a été plus large que l'athmosphere & la Comete ensemble. Mais cette assertion ne sauroit être plus ridicule, puisqu'en supposant une force attractive à l'athmosphere, on ne sauroit nier que plus l'athmosphere s'éloigna de la terre & plus elle a du perdre de cette force, par conséquent cette queue devoit diminuer considérablement en diametre, même à peu de distance de l'athmosphere, à 1, 2, tout au plus à 3 lieues; par conséquent on n'auroit pu distinguer cette largeur de la queue, moins encore la queue auroit-elle pu surpasser en largeur l'athmosphere.

Il y a plus: l'athmosphere consistant en vapeurs, qu'on les suppose aussi grossieres qu'on voudra, elles seront toujours des vapeurs qui n'en auront pu attirer que de plus subtiles, & ainsi de suite par les regles de la progression, jusques à ce que bientôt il n'y en eût plus du tout, ou qu'elles devinssent si subtiles qu'elles seroient entièrement invisibles.

Enfin, nous le répétons, il n'est pas possible que l'air s'étende à la distance de 18 millions de lieues, pas même à un million, pas même à 1000 lieues, suivant Whiston même qui assure, comme il a été rapporté ci-dessus, que hors de l'athmosphere des Planetes, la distance entre elles n'est remplie ni d'air, ni de matiere éthérée même, mais que c'est un vuide parfait. Mais ac-

cordons les 18 millions d'air: si l'air s'étend si loin depuis une Comete, ne voit-on pas qu'il a du agir sur sa queue, la comprimer, & même la dissiper? La Comete a marché, selon l'Auteur, avec une telle vitesse que l'air a du agir assez violemment sur la queue, composée de vapeurs si subtiles, pour que non-seulement elle ait perdu presque toute sa longueur & sa largeur, mais qu'elle se soit dissipée tout-à-fait. Si donc la Comete a été d'un volume si énorme comme nous venons de le démontrer, bien loin de faire l'effet dont il est question, elle devoit naturellement & sans contestation, enlever un corps aussi petit que notre terre, comme une plume, & l'entraîner dans les espaces imaginaires, promenade favorite pour nos Philosophes; & alors ils n'auroient jamais été à même de faire tant d'honneur à la Comete & de lui attribuer de pareils événemens. Mais supposons que la Comete n'eût que la moitié ou le quart de notre terre; je voudrois savoir de quelle maniere son attraction a pu prévaloir sur celle de notre terre & y causer les prodiges inconcevables dont nous allons parler dans les theses suivantes. Ne doit-on pas supposer plutôt que notre terre ayant mal compris le dessein de la Comete, l'auroit entraînée elle-même par son attraction pour en faire un satelite & une Lune nouvelle?

Il faudra donc dire que pour n'avoir rien à craindre l'une de l'autre, il falloit qu'elles fussent de même grandeur & de même force attractive; mais alors tout le systéme de l'Auteur retomberoit dans le néant d'où il a été tiré; vu que la Comete n'auroit rien pu produire de tous ces événemens prodigieux, puisque les deux corps auroient pu se tenir tête & que l'attraction de l'un n'auroit pu prévaloir sur celle de l'autre.

C H A P I T R E X X I I .

Sur la conflagration de notre globe.

Examinons le *Ch. V.* sous le titre de *Phénomènes qui se rapportent à la conflagration générale.*

Phén. XC. „ Comme la terre a été une fois détruite par l'eau elle le sera à „ la fin de son état présent, par le feu. Il est clair par ce que nous avons „ expliqué, qu'en cas qu'une Comete passât par derrière la terre, quand même elle seroit dans sa descente, si seulement elle s'approchoit assez & qu'elle „ fût assez grande par elle-même, elle arrêteroit le mouvement annuel de la „ terre, & la forceroit à se tourner en ellipse si proche du Soleil dans son péri- „ hélié, qu'il grilleroit & brûleroit la terre, de façon qu'elle se dissoudroit & „ seroit anéantie, & cette combustion se renouvelant, la terre seroit réduite „ encore une fois dans un chaos absolu, & changée de Planete en Comete à „ jamais.

„ Il est manifeste que l'on donne par-là une cause suffisante d'une conflagra- „ tion universelle & générale, & une telle cause anéantit le systéme du pré- „ sent Monde & la possibilité d'un futur.

„ Ima-

„ Imaginez-vous encore, dit-il, que la terre passe par le milieu de l'atmosphère de la Comète environ 7 à 8000 milles (environ 2500 lieues) à la fois & en enlève une colonne cylindrique, dont la base seroit un peu plus ample qu'un grand cercle de la terre & la hauteur desdits milles, & alors dites-moi si l'air & la région adjacente de la terre ne seroient pas assez échauffés & brûlans pour contribuer à une conflagration universelle ?

„ *Phén. XCIV.* L'espace de temps entre le déluge & la conflagration, ou entre l'ancien état de la terre & sa purification par le feu, sa rénovation & sa restitution, est déterminé par une certaine grande & mémorable année ou révolution annuelle de quelques corps célestes, & suivant les apparences, c'est la même chose que les anciens ont nommé, l'année Platonique.”

„ *Phén. XCV.* „ La conflagration générale ne doit pas être étendue à une dissolution & une annihilation entière de la terre, mais seulement à un changement, amélioration & disposition particulière pour un nouvel état à y recevoir les Saints & les Martyrs qui auront part à la première résurrection.”

Je suis fâché que l'Auteur en multipliant ses contradictions à l'infini, m'oblige à les relever & à devenir plus prolix que je ne me l'étois proposé; que doit-on combattre? Son assertion que la terre deviendra Comète pour toute l'éternité & que la possibilité d'un monde futur se trouve anéantie?

Lorsqu'il a assuré que notre terre a été Comète, que ses principales hypothèses sont fondées là-dessus, qu'il soutient un feu central provenant de ce noyau encore enflammé; & enfin qu'ici il parle expressément de la purification, rénovation & restitution de notre terre; qu'en même temps il parle d'une conflagration & changement en Comète d'un côté, & d'une rénovation, purification & amélioration de l'autre pour servir de demeure aux Saints & aux Martyrs; c'est une idée toute particulière & de sa façon de placer les Saints & les Martyrs en Enfer, dans une Comète qui a une chaleur 8 ou 9000 fois plus grande qu'un fer ardent & ne se refroidit pas en 50000 années.

J'avoue que je ne fais comment m'y prendre pour réfuter une thèse qu'il révoque & qu'il détruit lui-même.

Nous avons déjà démontré en son lieu combien un tel système répugne à la saine raison, & à l'idée que nous devons nous former de la sagesse infinie de Dieu, que par le système de l'Auteur le vaste univers ne seroit enfin rempli que de Comètes; & que quand même Dieu voudroit créer d'autres planètes, elles seroient détruites aussitôt par ces bêtes carnassières; que par conséquent cet espace immense ne serviroit qu'à devenir leur repaire, le séjour, dis-je, de ces phénomènes tristes, inutiles & ravissans. Il faut donc nier ou la toute-puissance de Dieu, ou sa sagesse divine, ou sa bonté infinie & par conséquent l'existence de Dieu même. Voilà à quoi de tels systèmes aboutissent.

L'Auteur veut qu'une Comète, dans sa descente même & avant son approche du soleil, auroit un si grand degré de chaleur, qu'elle détruiroit la terre par le feu. Ne pouvons-nous pas dire, comme le satyre de la fable, que nous ne voulons rien d'un homme qui souffle le chaud & le froid?

La Comète au temps du déluge dans sa descente & au retour doit avoir inondé la terre, & à-présent une pareille ou la même Comète & sa queue qui

alors n'avoient que des vapeurs fraîches & aqueuses, doivent amener une chaleur si forte qu'elle doit anéantir la terre & la réduire en cendres, & encore comment? Ce sera lorsque la terre passera par l'atmosphère, la même atmosphère qui doit avoir causé l'inondation, doit aussi causer la conflagration. N'est-ce pas une science merveilleuse de savoir employer les mêmes vapeurs pour noyer le monde & pour le griller & le brûler?

Je confesse aussi mon ignorance au sujet du système Cométique. Une Comète, suivant le système de Whiston, est une planète qui a été attrappée ou heurtée par une Comète, & rendue Comète elle-même. Où est-ce qu'elle a pris sa chaleur avant que de descendre vers le Soleil? Apparemment de la Comète qui a passé de trop près. Et celle-ci où a-t-elle pris la sienne? D'une autre. Et la première? Il faut chercher une cause naturelle de cette chaleur, puisque rien ne se fait par miracle. Je voudrois donc que ces Philosophes avec leur science & leur perspicacité incompréhensibles, voulussent me déchiffrer l'origine de la Comète & sa Généalogie. Il faudra que Dieu l'ait créée telle, quoiqu'on ne puisse dire à quelle fin, excepté que ce ne fût pour être la destructrice des planètes & comme le germe ou la formatrice des autres Comètes, ou bien que Dieu ne l'ait par sa toute-puissance, sans cause naturelle, fait dévier de son cours ordinaire & réglé, pour lui en faire prendre un excentrique & elliptique. Mais alors on contredit le principal système de ces savans qui ne veulent admettre aucun miracle.

Je serois aussi très-curieux de savoir pourquoi les Comètes s'approchent du Soleil. Elles avoient, disent nos savans, une orbite circulaire, comme les planètes. Elles en ont été chassées par les Comètes, & forcées à prendre un mouvement elliptique. Supposons tout cela, comme en effet ce ne sont que des suppositions. Mais la question revient toujours: pourquoi s'approchent-elles de notre Soleil? Qu'ont-elles à faire dans notre système planétaire? Patience encore si une des planètes de ce système se trouvoit dans le cas. Mais des étrangères qui ont eu un autre domicile, un autre Soleil, pourquoi s'approcher du nôtre? Qu'elles restent & se tiennent à leur place sans venir se rendre formidables chez nous. J'avoue que je ne puis concevoir aucune raison naturelle qui les force à déserter leur système & s'approcher du nôtre. Je le répète, leur cours ou orbite devenant elliptique, pourroit bien les faire extravaguer comme leurs Patrons font, mais je ne vois aucune cause qui puisse les forcer à approcher précisément de notre Soleil & à s'en retourner dès qu'elles ont fait leur visite. Je suis assez simple pour croire que tout cela provient d'une cause suprême & de la volonté directe du Créateur. Enfin Whiston, ayant pris pitié de notre terre, veut bien permettre que malgré son arrêt terrible elle soit renouvelée; je suis de son avis, me fondant sur nos oracles sacrés & non sur ses assertions. Quant à l'année Platonique nous en parlerons en son lieu sur la thèse 30^e.

Liv. IV. Ch. I. Sol. V. L'Auteur dit comme il a été rapporté à l'occasion de la thèse 17. que la queue est égale à un cylindre dont la base est d'un million de milles c'est-à-dire 333,333 lieues, & sa hauteur la même que la distance du Soleil à la terre, ou de 54 millions de milles, 18 millions de lieues.

Ceci & d'autres passages de l'Auteur à ce sujet ayant été traités à l'occasion

des thèses 17. 24 & autres, & devant l'être encore, lorsqu'il s'agira des prétendus effets que cette queue doit avoir causés dans le déluge; nous passerons à la Thèse 26. dont nous renverrons aussi la discussion à la Thèse 34. 35, &c.

Ch. IV. Pben. XLIX. Coroll. 4. „ D'où il est facile de déduire la raison pour-
 „ quoi l'histoire du déluge ne fait point mention de la Comete, & de son passa-
 „ ge parce qu'aucun de ceux qui survécurent au déluge, n'a pu l'apercevoir,
 „ vu que son approche se fit vers la fin de la nuit, ce qui joint aux brouillards
 „ qui vraisemblablement se trouvoient sur terre & couvroient le Soleil, ne per-
 „ mit pas qu'ils en aient pu appercevoir quoi que ce fût, & le matin ils se
 „ trouverent actuellement enveloppés dans l'atmosphère & bientôt après dans
 „ la queue de la Comete, laquelle ne leur paroissoit auparavant qu'un brouil-
 „ lard extraordinaire.”

Whiston ayant eu dessein de nous débiter pareilles fomenettes, n'auroit-il pas mieux fait d'intituler son ouvrage, conte des contes, que nouvelle Théorie de la terre? Ne sont-ce pas des contes à dormir debout? Un enfant n'y ajouteroit pas foi. Il faut pourtant l'excauser. L'objection qu'il prévoyoit étoit d'une grande force. Pourquoi Moïse n'a-t-il pas parlé de la Comete? Pourquoi aucun Ecrivain n'en a-t-il fait mention, lorsqu'il prétend que les payens même ont écrit sur ce qui s'est passé avant la chute? D'où vient que Whiston a été le premier qui ait découvert cette admirable Comete, sa grandeur, sa quantité, sa marche, ses effets? Objection redoutable qui pouvoit ruiner tout le système? Il falloit y remédier. Il auroit pu dire à la vérité quelques raisons moins mauvaises, p. ex. il dit à l'occasion de la création du Soleil & de Lune, que Moïse en fait mention, afin que les Juifs portés à l'Idolâtrie connussent qu'ils n'existent pas par eux-mêmes ni de toute éternité; craignant donc qu'en parlant de la Comete, comme cause du déluge, les Juifs n'eussent été portés à l'adorer afin de se la rendre propice, il n'en a pas voulu rappeler le souvenir. Si cette raison avoit été insuffisante, elle auroit été du moins plus raisonnable que les rêveries qu'il nous donne, en disant qu'elle est arrivée de nuit, peut-être pour profiter de la fraîcheur.

Nous nous tiendrons à ce que nous connoissons par l'expérience. Nous voyons que si des nuages extrêmement épais couvrent le Soleil & qu'ils convertissent presque le jour en nuit sombre, chacun sent une secrète horreur. Nous voyons ou nous avons vu des Cometes éloignées jusqu'au-delà du Soleil qui avoient des queues visibles & formidables: on les confidere, on les distingue, des jours entiers, des semaines, des mois. Que seroit-il arrivé si cette Comete qui suivant Whiston & ses sectateurs a été la même que celle de 1681. dont tout le monde a été effrayé, avoit approché si fort de la terre? Une queue de 333,333 lieues de diametre, & de 18 millions de lieues de long, est-elle donc une bagatelle? Par quel pouvoir magique auroit-elle pu se rendre invisible, pendant tout le temps de sa descente, si même elle n'avoit été visible que lorsqu'elle auroit été à la distance du Soleil & qu'elle est fait, comme l'Auteur le dit, le chemin depuis cette distance jusqu'au voisinage de la terre en 30 jours? Le ciel fut-il donc toujours couvert de nuages? Et en ce cas la nuit auroit été plus sombre que les ténèbres les plus noires, dans le temps que

la Comete se feroit trouvée entre le Soleil & la terre, & que sa vaste queue auroit couvert les nuages & redoublé l'empêchement à la lumiere?

Je suis sûr qu'aujourd'hui cela n'arriveroit plus. Voilà cette Comete impertinente qui vient en tapinois la nuit sans dire gare, surprend les gens pendant qu'ils dorment, crac, les voilà noyés. Cela est très-mal-honnête & insupportable. Je pense que nous ne serions pas si aveugles que ces pauvres gens le furent. Nous crierions d'abord à l'aide, au meurtre, si nous voyons venir seulement un petit rejetton de cette grand'mere des Cometes. Il feroit même à craindre que bien loin de nous surprendre, elle ne fit mourir de frayeur les femmes, & combien d'hommes seroient femmes dans ce cas!

Enfin il est inconcevable qu'un Etre raisonnable puisse extravaguer au point d'oser soutenir sérieusement qu'une Comete aussi grande, avec une queue de 333,333 lieues de diametre & de 18 millions de lieues de long, ait pu approcher de notre terre sans qu'on s'en soit aperçu. J'avois dit que notre Auteur imitoit les faiseurs de Romans; j'ai eu tort, je m'en rétracte. Tous les Génies, Fées & Peris, & tout ce qu'on y trouve, toutes les circonstances en sont plus croyables & mieux arrangées que celles de l'Auteur. Par ex. pourquoi n'a-t-il pas soutenu que la révolution journaliere de la terre n'a commencé qu'au déluge & non à la chute? Il auroit pu mieux soutenir sa these: il auroit dit que le côté de notre globe habité par Noé & sa famille étoit tourné pendant la descente de la Comete à son opposé, toute la difficulté auroit été levée. Mais en accordant ce mouvement depuis la chute, il n'y a pas moyen de sauver du ridicule son hypothese.

Le *Phén.* XCIV. a été rapporté ci-dessus these 25. l'Auteur poursuit: „ Si nous concédons, comme nous le devons, que vraisemblablement la Comete qui a causé le déluge, causera aussi sa conflagration, & que la même Comete n'est jamais encore retournée ni ne retournera jusqu'à la destruction générale par le feu, la matiere deviendra facile & l'harmonie très-admirable; cette unique révolution pourra être nommée annuelle & fera aussi bien une année à l'égard de la Comete, que la révolution de la terre en fait une à notre égard, & de cette façon l'année Platonique s'accordera parfaitement à cette proposition”. *Phén.* XCIII. il avoit dit „ Le déluge & la conflagration sont rapportés par la tradition, à une grande conjonction des corps célestes, &c. Ainsi Sénèque dit clairement; Bérose qui étoit un interprète de Bélus affirme que cette révolution se fonde sur le cours des astres, tellement qu'il n'hésite point de donner les mêmes temps d'une conflagration & d'un déluge. La premiere lorsque la conjonction sera au signe du Cancer, & l'autre lorsqu'elle se trouvera au signe opposé du Capricorne.”

Tout ceci est bel & bon, il n'y manque que deux petits articles, le bon sens & la vérité. Il assure que la Comete, directrice du déluge, n'est point encore revenue ni ne reviendra que pour détruire la terre par le feu. Si son retour n'est pas plus réel que sa premiere venue, nous n'en avons rien à craindre. Cependant il faudroit encore que Whiston & ses sectateurs fussent concordans. Les sectateurs assurent que Whiston a soutenu que cette Comete acheve sa révolution dans l'espace de 575 $\frac{1}{2}$ années; bien plus ils s'efforcent

même de prouver par cette période qu'elle a du paroître au temps du déluge, en rétrogradant depuis 1681, année où ils prétendent que cette Comete a paru. Si ce principe étoit prouvé, ce seroit un commencement de probabilité en faveur d'une partie de ce systême, vu qu'en ce cas du moins on ne douteroit point que la Comete n'eût alors paru, ce qui jusqu'à présent n'a pu passer que pour une fiction ingénieuse. On rétrograde depuis 1681. jusqu'en 1106. Mais d'où fait-on que c'étoit la même? Il en a paru aussi en 1104. 1107. 1110. 1115, &c. & auparavant en 1098. 1097. 1066. 1043, &c. & il n'est pas dit que celle de 1106 fût plus grande que les précédentes & les suivantes. Elle devoit même approcher plutôt de celle de 1104 vu qu'elle a commencé à paroître en 1680, ainsi 575 $\frac{1}{2}$ années en arriere elle viendroit au commencement de l'été 1105 où il n'y a point eu de Comete. 575 $\frac{1}{2}$ années auparavant, on en trouve une du temps de l'Empereur Justinien, à la vérité en l'année 532, quoiqu'elle auroit du venir, suivant le calcul que nous venons d'exposer de la précédente, sur la fin de 529. Mais que faire, elle n'étoit pas avertie de ce calcul, sans quoi elle seroit venue plus tard.

Je ne fais, n'ayant pas les Auteurs devant les yeux, si en 531, ou 532, il a paru une Comete, par contre il y en a eu en 448, 539, 541, &c. On revient ensuite à celle qui a paru à la mort de Jules César, il y en eut une l'an 12 avant Jesus-Christ, plusieurs l'an 29, une l'an 40, une l'an 61, l'an 89, &c. Quelle est celle de Whiston? Je ne connois point celle de l'an 618 avant Jesus-Christ. On veut le prouver par les vers Sybillins. Tout systême qui n'a point d'autres preuves est bien chancelant. Par contre en 642 il y eut une très-grande Comete. On en suppose une autre en 1109 avant Jesus-Christ. Mais la preuve en est aussi foible que la précédente, étant non-seulement tirée de la fable, mais encore fondée sur l'époque de la destruction de Troye qu'on ne connoît point avec certitude.

La Chronologie la plus authentique de l'histoire Grecque est sans contredit celle des Marbres d'Arundel; cependant les Historiens & les Chronologistes ne veulent point les reconnoître pour exempts de toute erreur. Comment veut-on donc s'appuyer sur des faits chronologiques, tandis que les savans diffèrent dans leurs systêmes par des siècles, par des millenaires même? Supposons cependant qu'une Chronologie soit correcte au possible quant à la supputation & à la détermination des périodes. Il est de toute impossibilité qu'elle le soit par elle-même; je veux dire dans la supputation de l'année, comme il a été démontré ci-dessus. Et s'il y avoit un systême chronologique entièrement correct, la confusion qui a régné dans l'histoire par la diversité des années & par les changemens qu'on a faits dans les époques, n'emporteroit jamais moins qu'une 20^e. d'années; par conséquent toute démonstration par un tel calcul est une peine fort inutile.

Ajoutons une Observation. Whiston veut que sa Comete, comme il sera dit à l'article du déluge & de ses causes, ait parcouru tout l'espace depuis notre terre au Soleil en un mois ou 30 jours; cet espace n'est pas encore bien déterminé. Les uns lui donnent 7500 demi-diametres de la terre, d'autres 10000 diametres entiers, d'autres encore plus. Prenons le calcul moyen de 10000 de-

mi-diamètres, dont chacun est de 1150 lieues communes cela fera 11,500,000 ou 11 millions de lieues. Whiston lui donne 18 millions de lieues ou 54 millions de milles; comptons aussi en suivant le moindre calcul, qu'un boulet, qui va toujours avec la même vitesse qu'il part de la bouche du canon, emploieroit 25 ans avant de parvenir de la terre au Soleil, la Comete a fait le même chemin dans un jour qu'un boulet de canon en plus de 300; par conséquent elle a eu une vitesse de 300 fois plus forte: ce qui surpasse non-seulement toute celle que nous connoissons mais celle de nos pensées, de nos idées mêmes, qui ne sauroient la suivre, ni se la figurer.

Si la Comete va toujours du même train elle parcourra en 575 $\frac{1}{2}$ ans à raison de 18 millions de lieues par mois, un espace de 124,308 millions de lieues, savoir depuis le Soleil jusqu'à l'autre extrémité de sa plus grande excentricité, 62,154 millions de lieues, & autant ou à-peu-près, pour son retour, ainsi 3453 fois la distance infinie qu'il y a entre la terre & le Soleil.

Voilà des nombres extraordinaires, & il est clair qu'une Comete se trouvant tant de temps parmi tant d'autres systèmes planétaires, doit y causer des ravages infinis. Mais que fera-ce, si, suivant Whiston, elle n'a pas encore achevé sa révolution & qu'elle ne revienne qu'à la fin du monde, je veux dire pour la destruction de notre globe; l'espace qu'elle parcourt pendant tout ce temps, n'épuisera-t-il pas pour ainsi dire l'infini même? Et quel ravage parmi tous les systèmes planétaires de l'univers! Cependant je trouve que Whiston a agi en ceci plus ingénieusement que ses sectateurs. Si la Comete n'est pas revenue encore, il n'est pas obligé de déterminer la durée de son cours, ni sa révolution, & on ne sauroit lui dire comme à ses disciples: Vous, Messieurs qui êtes de grands Astronomes & de si habiles calculateurs, vous qui, de même que le chef de votre secte, avez su déterminer le jour, l'heure & la minute où la Comete s'est approchée de la terre, le signe du Zodiaque, la vitesse de son cours, enfin toutes les circonstances sans exception; vous qui déterminez la période de sa révolution à 575 $\frac{1}{2}$ ans, donnez, s'il vous plaît, des tables astronomiques sur les Cometes, & fixez ce jour inconnu mais terrible aux mortels, de la conflagration de la terre: jour que les hommes, les anges, le fils de Dieu même par sa nature humaine ignorent. Rien de plus facile pour vous. Vous le déterminerez aussi facilement qu'une Eclipsé de Soleil ou de Lune. Voilà assurément un effort digne de vous & vous n'avez rien à craindre des fausses prédictions. Ceux d'entre vous qui en ont fait sur le retour des Cometes, s'y sont le plus souvent mal pris. Pourquoi ne pas en fixer la venue à quelques siècles d'ici? Ils auroient conservé leur réputation. C'étoit être bien imprudent que de risquer de se voir démenti dans peu, vous n'avez pas le même risque à courir. Il y a même toute apparence que ce système des Cometes, qui a plû par sa nouveauté & par un arrangement circonstancié, ne gardera sa réputation & ses partisans qu'un certain temps. Alors vos ouvrages seront peut-être vendus aux épiciers, bûcheriers & autres destructeurs de ces systèmes ingénieux. Il y aura pourtant toujours de vieilles femmes curieuses de prédictions, qui en conserveront quelques Exemplaires; & plus le temps de l'accomplissement approchera & plus votre nom deviendra fameux. Que vous

faiez faux Prophetes, ou non, qu'importe? Ce n'est pas toujours par la vérité, par les belles actions ou par la vertu qu'on s'immortalise. Vous ne cherchez qu'à vivre dans le Temple de Mémoire, que ce soit avec Bileam ou avec son camarade, n'importe, vous y serez toujours parvenus.

Venons à l'année Platonique: dans les *Phon.* *XCIII.* & *XCIV.* il soutient absolument que les anciens ont prédit cette révolution par l'année Platonique. Si Whiston a prétendu s'immortaliser, apparemment il y parviendra par les contradictions dans lesquelles il excelle. N'a-t-il pas assuré que ceux qui échaperent au déluge n'avoient jamais vu la Comete & qu'ils avoient parfaitement ignoré qu'elle en fût la cause? N'est-ce pas lui qui remercie Dieu de lui avoir fait la grace d'être le premier à qui cette idée soit venue? Comment veut-il donc que la tradition sur la révolution des astres nommée l'année Platonique ait déterminé la révolution de la Comete & son retour vers la terre & le Soleil? C'est un surcroît d'honneur qu'il fait à sa Comete. Les planetes, même celles des autres systêmes peut-être, ne seront créées que pour la Comete, quoique cette Comete ne soit d'aucune utilité dans le Monde. Au contraire, la premiere fois qu'elle s'est fait voir elle a détruit notre globe par l'eau & à sa seconde apparition elle le détruira par le feu. En attendant & dans l'interval de l'une à l'autre, elle ne s'occupe & ne s'est occupée qu'à causer de pareils malheurs & destructions dans les autres systêmes. Je dis que tous ces globes dépendront pour ainsi dire de la Comete. La tradition porte, dit-il, qu'il y a eu, & qu'il y aura encore une conjonction générale & admirable. Suivant notre Auteur, elle sera déterminée par la Comete qui convoquera ce congrès. Mais, comme j'ai dit ci-dessus, si le retour de la Comete enflammée est fixé par la conjonction & la constellation, que même les payens l'ont pu déterminer, il sera facile à nos astronomes qui sont infiniment plus habiles, de fixer l'année, le mois, le jour, l'heure, la minute même de cette conjonction dans le Cancer, par conséquent de la fin du Monde, ou de la destruction de notre globe. Je ne fais pourquoi jusques-ici ils ont été assez envieus pour nous priver de ces découvertes.

J'ai encore une réflexion à faire. On regardoit autrefois les Cometes comme des signes pour prédire les malheurs & les defastres. Quelques personnes qui ajoutoient beaucoup de foi à l'influence des astres donnerent aussi cette vertu aux Cometes; il y en eut ensuite qui les regarderent comme des planetes qui avoient fini leur carrière, au moins pour un temps. Enfin Newton & Whiston & leurs disciples leur ont donné d'autres qualités, tantôt réglées périodique, elliptique, & leur ont attribué des effets terribles. Les premiers les envisageoient comme des signes avancoueurs des malheurs; les seconds comme des causes indirectes des defastres qu'ils produisoient par une voie indéfinissable d'influence; les troisiemes comme des objets d'infortunes, & les quatriemes comme des causes directes des maux les plus terribles.

Whiston, qui est du nombre de ces derniers, ou plutôt leur chef, les compare tout de même à une conjonction des planetes ou constellationes. Je ne dis pas assez: il soutient que cette grande constellation dont les anciens font mention, désigne l'approche de la Comete principale vers le Soleil & la terre.

Si un écolier parloit ainsi, il n'échapperoit pas sûrement au fouet. Qui est-ce qui ignore que les premiers peuples & astronomes ayant considéré les astres, comme quelque chose de divin, leur ont attribué une très-grande influence sur tout notre Monde sublunaire? Que c'est-là l'origine de l'astrologie judiciaire qui prétend que tous les événemens, toutes les actions, les morales même, la vie, la fortune, enfin tout devoit se ressentir de l'influence des astres, suivant leurs différentes conjonctions & constellations? Qu'ont donc de commun ensemble une Comete, son cours, ses révolutions & ses effets, avec l'influence, la conjonction, & la constellation des autres astres, à-moins qu'on n'attribue encore à la grande conjonction rapportée par les Anciens, la force d'obliger la Comete d'arriver dans notre système planétaire, d'approcher de la terre & de la consumer? N'est-ce pas-là renchérisser encore sur le système de l'astrologie judiciaire, puisque nous attribuerions à l'influence des astres, des effets infiniment plus grands que ceux que les payens lui ont jamais attribués? Il est donc clair que non-seulement, selon l'Auteur même, les anciens n'ont rien su de cette Comete, & que par conséquent ils n'ont pu l'avoir pour objet dans leur calcul de l'année Platonique, mais que, quand même la Comete leur auroit été connue, la révolution de la Comete & sa maniere d'agir est trop différente de la grande conjonction des planetes en question & de leur influence, pour que jamais on puisse appliquer celle-ci à celle-là.



C H A P I T R E X X I I I

L'Arche ne s'est pas arrêtée sur le Caucase.

Venons enfin aux theses qui regardent le déluge même, & commençons par le lieu où l'Arche s'arrêta. Whiston dit *Livre II. Hypothese VIII.* „l'Arche ne reposa pas en Arménie, comme on le croit ordinairement, mais sur le Mont Caucase ou Parapomise, sur les confins de la Tartarie, de la Perse & des Indes.” Thèse qu'il prétend prouver par cinq raisons.

„ 1°. Cette montagne s'accorde avec l'endroit que les premiers peres habiterent après le déluge, comme il paroît clairement par l'écriture, où il est dit que la première migration s'est faite depuis l'Orient de Babylone vers le pays de Sinear. Or l'Arménie n'étoit pas à l'Orient mais plutôt à l'Occident de Babylone; par contre le Caucase est à son Orient.

„ 2°. Quoique nous ne trouvions point ou peu de colonies qui aient été envoyées vers l'Orient après la confusion des langues, comme nous en trouvons vers les quatre autres parties. Il paroît pourtant par les histoires les anciennes, que les peuples qui ont occupé la plage orientale, ont été alors les plus nombreux, & suivant cette idée il faudroit que ces régions eussent été peuplées avant l'arrivée des hommes à Babylone, à quoi l'éloignement de l'Arménie n'est pas propre, mais que le voisinage du Caucase permet & présuppose, parce qu'il est probable que si les fils de Noé ont demeuré pendant

„ dant le premier siècle sur ou aux environs de cette montagne, ils auront en-
 „ voyé des Colonies pour peupler d'habitans ces contrées orientales, avant
 „ qu'ils se soient étendus eux-mêmes dans les parties plus éloignées vers l'Eu-
 „ rope, l'Asie & l'Afrique.

„ 3°. Le témoignage de Porcius Caton est clair sur cet article. Il affir-
 „ me que 250 ans avant Ninus la terre a été inondée d'eau & que le genre
 „ humain a été de nouveau né & rétabli en Sidia Saga (ou mieux Scythia
 „ Saga) laquelle Province, dit Walter Raleigh, se trouve sans-doute au bas
 „ du mont Parapomise.

„ 4°. La même thèse se trouve confirmée par l'ancienne tradition des habi-
 „ tans, qui, dit le Dr. Heyling, assurent qu'il y a un grand vignoble en Mar-
 „ giane proche le pied du mont Caucafé, lequel a été planté originairement
 „ par Noé &c.

„ 5°. L'Arche reposa sur la plus haute montagne de toute l'Asie, même
 „ de tout le monde. Or le Parapomise qui est le véritable Caucafé chez les
 „ anciens Auteurs, est la plus haute de l'Asie & l'étoit alors de tout le monde.
 „ Et il falloit bien que l'Arche ayant reposé sur la plus haute montagne se soit
 „ arrêtée sur celle-ci qui étoit à sec deux mois avant les autres. On pour-
 „ roit objecter que l'écriture se servant expressément du nom d'Ararat qui
 „ désigne toujours l'Arménie, il faut que ce fût une montagne d'Arménie,
 „ cependant Ararat n'étant pas le nom d'une seule montagne, mais de plu-
 „ sieurs ou d'une chaîne entière, il est fort possible qu'elle s'étendît hors de
 „ l'Arménie, tout comme les Alpes pourroient donner le nom à un pays sans
 „ que pour cela toutes les Alpes fussent situées dans la même contrée.”

Livre III. Ch. IV. Ph. LIX. L'Auteur assure encore que le Caucafé étoit
 alors la plus haute montagne du monde.

Livre IV. Ch. IV. Sol. XLIX. Coroll. 3. „ D'où il est hors de conteste que
 „ le lieu de l'Arche a été le mont Caucafé & non une montagne de l'Arménie.
 „ Il lui falloit une hauteur où la force des vapeurs qui tomboient ne pût lui
 „ causer aucun dommage.

Ib. Sol. LIX. „ Quelque hauteur que le Caucafé puisse avoir à présent, il
 „ étoit pourtant alors la plus haute montagne de la terre.

„ Cette montagne étant alors la plus haute de l'Asie & au milieu du conti-
 „ nent; & l'engorgement excessif des eaux de l'abîme ayant élevé quelques parties
 „ de notre globe au-dessus des autres, il en est provenu la hauteur entière de
 „ cette montagne, non seulement par sa propre hauteur au-dessus des autres,
 „ mais par l'élevation de tout le continent, sur-tout de son milieu au-dessus
 „ de la surface antérieure des lacs; & quoique la Comète qui causa ce flux &
 „ reflux dans l'abîme, & par-là éleva tous ces continens au-dessus de leur plai-
 „ ne ancienne, disparût; ses effets durèrent pourtant & ne cesseront peut-
 „ être jamais &c.”

Il y a ici des thèses dont je ne m'éloigné pas, des hypothèses auxquelles je
 ne puis souscrire, & des preuves qui ne valent pas grand' chose.

Je veux supposer que la montagne où l'Arche a reposé ait pu se trouver en
 Margiane, malgré les fortes raisons contraires qui seront rapportées ailleurs.

En tout cas, la tradition des habitans sur les vignes de Noé & autres particularités, feroit chez moi un plus grand degré de probabilité que toutes les autres raisons de l'Auteur qui sont des plus légères.

Je crois avec l'Auteur que l'Orient de l'Asie a été peuplé de bonne heure, & lorsque j'examinerai plus au long la manière dont le monde l'a été, je ferai peut-être usage de son raisonnement. Mais dire: Puisque l'Orient a été peuplé avant les environs de Babylone, la montagne d'Ararat n'étoit pas en Arménie; je ne comprends rien à cette logique. Est-ce que les habitans n'ont pu s'étendre vers l'Orient depuis l'Arménie comme depuis le Caucase? Est-il sûr que l'Assyrie, la Mésopotamie & les pays d'environ n'aient pas été peuplés avant la construction de la tour de Babel? L'Écriture & la tradition disent le contraire.

Faut-il s'étonner que l'Auteur ne soit pas d'accord avec l'un & l'autre, puisqu'il ne l'est pas avec lui-même? Suivant sa louable coutume, il commence par dire que la première migration s'est faite vers la plaine de Sinear, & ensuite il assure que longtems auparavant les fils de Noé avoient peuplé les pays orientaux de l'Asie.

Quelle estime doit-on faire d'un homme qui prend à tâche de se contredire à tout moment?

Réduisons sa preuve tirée du témoignage de Caton en forme d'argument. Porcius Caton, un Romain éloigné de plusieurs milles lieues du Parapomise & vivant plus de 22 siècles après le déluge & la restauration du genre humain, a dit que ce rétablissement s'est fait dans la Sidia-Saga.

Walther Raleigh un Anglois encore de près de 18 siècles postérieurs à Caton, a soupçonné que la Sidia-Saga est située au bas du mont Parapomise: par conséquent il est prouvé invinciblement que l'Arche a reposé sur le mont Caucase, excellente façon d'argumenter! Quant à la hauteur de cette montagne, il se sert pour la prouver de sa méthode favorite. Le Caucase étoit la plus haute montagne, par conséquent l'Arche s'y reposa. L'Arche s'y reposa, donc c'étoit la plus haute montagne. Il est vrai qu'il ajoute une preuve admirable. La Comete a élevé les eaux de l'abîme & par l'éruption des eaux de l'abîme tout le continent voisin du Caucase en général & ce mont en particulier est devenu plus haut que toutes les autres montagnes. Lorsqu'il aura prouvé les prémisses, je lui accorderai la conséquence.

C H A P I T R E X I V .

Narration du Déluge suivant Whiston.

L est tems de venir enfin au déluge même.

Livre II. Hypoth. IX. L'Auteur s'exprime ainsi: „ Le déluge commença le 17^e. jour du second mois après l'équinoxe automnal ou le 27^e. jour de Novembre suivant le style Julien, dans l'année 2365 de la période Julienne, „

„ & dans la 2340^e. avant l'Ere des Chrétiens. Je suis en ceci la Chronologie
 „ d'Ufferius déduite de la vérité Hébraïque, sans considération de ce que le
 „ Texte Samaritain & les LXX. y ont ajoûté. Depuis le commencement
 „ de la création jusqu'à la formation d'Adam il y a eu 5 ans 6 jours & 11
 „ heures. Delà jusqu'au déluge 1656 ans 5 jours 14 heures, c'est-à-dire jus-
 „ qu'au jour que la terre commença d'être purifiée par les eaux, ou jusqu'à l'é-
 „ quinoxe automnal du déluge." Il ajoute au *Ch. IV. Ph. XLVII.* „ Cette
 „ chute extraordinaire des eaux commença le 5^e. jour de la semaine ou le
 „ Jeudi le 27^e. de Novembre qui fut le 17 du second mois après l'équinoxe au-
 „ tomnal. Aussi Abidene & Bérose disent qu'elle commença le 15^e. du mois
 „ Tefius, le second mois après l'équinoxe du printemps. Erreur provenante
 „ de l'ignorance où ils se trouvoient du changement de l'année, fait du tems
 „ de la sortie d'Egypte".

Par cette observation, il rend le récit de ces deux Historiens conforme à
 deux jours près à celui de Moyse. Il répète la même chose *Liv. IV. Ch. IV.*
Solut. XLVII.

Qui pourroit s'empêcher de traiter ces assertions de rêveries? Je ne par-
 le plus des jours de la création que l'Auteur veut absolument allonger pour
 en faire des années. Mais qui lui a révélé que, supposé que ce fussent des
 années, il se soit passé depuis la fin du 5^e. jour ou année précisément 6 jours
 & 11 heures, & fixer le commencement du déluge à un Jeudi 27 de No-
 vembre? Comment notre Auteur peut-il compter par jours & par heures dans
 une année qui n'en avoit qu'un? Dieu a-t-il créé aussi une horloge qui divisât
 un certain espace de tems en 12 ou 24 heures, & a-t-il inspiré à l'homme
 d'appeller cette espace de tems jour, quoiqu'il y eût alors une nuit parfaite
 & sombre? Mais en examinant ces extravagances nous en verrons peut-être
 de plus grandes encore. L'Auteur a allégué pour raison entre autres de ce
 changement de jours en années, qu'un jour étoit trop court pour faire tant
 d'ouvrage. Passons lui cette idée grossière, suivons-la & raisonnons en con-
 séquence. De toute la 6^e. année il ne donne à la production des tous les qua-
 drupèdes & de tous les reptiles que 6 jours & 11 heures, desorte qu'il a
 pour tout l'ouvrage restant environ 350 parties de ce vaste jour annuel. Est-ce
 raisonner selon ses principes? Mais je ne puis que plaindre le pauvre Adam.
 Comment? Il est créé & formé en toute perfection: il est destiné à jouir de
 tout ce qui avoit été créé avant lui, & en ouvrant les yeux il ne voit que
 des ténèbres! Le jour commençoit, comme l'Auteur en convient, à l'entrée
 de la nuit. Le jour étoit d'une année suivant notre Auteur: Adam avoit
 donc encore à passer la valeur d'environ 175 fois 24 heures avant que la lu-
 mière parût, quelle triste vie! & cependant on veut que son sort ait été
 plus heureux que le notre! Je ne l'ambitionne point en ce cas, au-moins
 pour le bonheur temporel. Quoi! passer les six premiers mois de sa vie,
 homme fait & non enfant, dans les ténèbres & par conséquent dans un froid
 insupportable, & l'autre moitié de l'année dans une chaleur plus forte que
 celle qu'on éprouve aujourd'hui sous la ligne! Le tout suivant l'arrangement
 imaginé par notre Auteur.

On seroit tenté de croire que ce chef du genre humain a péché par desespoir, afin de sortir d'un état aussi misérable & rempli de tourmens aussi grands qu'on puisse se l'imaginer, car il a pu avoir une révélation aussi bien que l'Auteur, qu'après la chute il y auroit des jours comme les nôtres par le mouvement journalier de la terre. Et Eve? Apparemment Dieu n'aura pas été visible pendant ces six mois de nuit, puisque l'Auteur veut qu'il ait fallu une année entière pour cet ouvrage; il a donc fallu y travailler dès le commencement. Eve aura donc été formée bientôt après Adam. Il est vrai qu'après leur noces, la nuit étoit convenable, mais aussi elle étoit trop longue. Comment Adam a-t-il pu connoître sa belle épouse, & dire: Elle est chair de ma chair? Ont-ils eu des bougies ou des flambeaux? Comment Adam a-t-il appris à connoître les animaux comme Whiston l'assure & par cette connoissance trouver des noms convenables, lorsque dans les ténèbres il n'a pu les distinguer? Pourquoi Whiston qui a les Comètes à son commandement, n'en fait-il pas venir une qui ait pu éclairer & échauffer nos premiers parens pendant une nuit d'une pareille longueur?

Si pareilles hypothèses ne méritent pas une place parmi les imaginations extravagantes de M. Ouffle, quelles autres le mériteront?

La citation de Bérose & d'Abidene est très-curieuse. L'Auteur se fert de la méthode de certains Etymologistes qui prennent un mot par exemple de trois syllabes rejettent la première & la dernière, changent celle du milieu, & trouvent une ressemblance parfaite avec le mot qu'ils prétendent en dériver. Whiston pour appuyer ses rêveries employe la citation de ces deux historiens en changeant l'Équinoxe du printemps en celui d'automne, ajoute deux jours, & voilà une preuve très forte de la vérité de son hypothèse. Il donne, il est vrai, les raisons de ce changement. Jugeons de leur solidité. Bérose natif de Babylone qui ignoroit que les Juifs eussent changé l'année, se fert de leur nouvelle manière de compter & non de la Babylonienne. Il ne dit pas les choses comme elles sont, mais pour s'accommoder au calendrier Judaique il place au printemps un événement qui est arrivé en automne, comme si les Babyloniens avoient suivi les Juifs dans la supputation des tems. Alléguat-on jamais des autorités moins recevables! Il a été déjà prouvé plusieurs fois que le calcul des années, encore plus des mois & des jours, est absolument insoutenable, & même plus qu'incertain; vu que, dans le N. Test. même, les Ecrivains sacrés se sont souvent servis de l'année de 360 jours, comme l'Apocalypse en fait foi. Lors donc que nous voyons la plupart des peuples, les Juifs même, suivre un calcul si fautif qui avoit 5¹/₂ jour par an de trop peu, il faut chercher à se tromper de fixer en rétrogradant, une année, un mois, un jour, une heure. Il n'y a que des cerveaux creux qui puissent fonder des systèmes sur de pareilles minuties.

Nous avons vu sur la thèse 23 que l'Auteur formoit son système à-peu-près de la manière suivante: „ Qu'une Comète descendit dans le plan de l'Ecliptique vers son périhélie, & passa tout près de la terre le premier jour du déluge, que ce passage de l'Ecliptique se fit dans le 12^e. degré du Taureau le 3^e. jour de la Nouvelle Lune.”

Il ajoute *Ch. IV. Sol. XLV.* „ Que lorsque la terre passa par l'atmosphère & la queue de la Comète, dans laquelle, suivant le calcul, elle resta pendant 10 ou 12 heures, elle devoit naturellement couper & empêcher son attraction contre le soleil & par la force de sa propre attraction en recevoir quantité de vapeurs, lesquelles après leur première chute ou descente devoient remonter pour la plus grande partie, bientôt après en l'air & retomber par une pluie violente comme celle des 40 jours & ainsi les pluies ne furent pas causées par les exhalaisons de nos terres, de nos mers & de nos lacs.”

Solut. LIX. Coroll. 3. „ S'il est vrai que le Caucase étoit alors la plus haute montagne de la terre & qu'à présent d'autres comme le pic de Ténériffe &c. le surpassent, on ne peut sans supposer des causes inconnues & une puissance miraculeuse (laquelle il faut supposer dans tous les cas) qu'attribuer la cause du déluge à une Comète. Il est clair, suivant les conséquences tirées des paroles de l'Écriture, que le Caucase a été la plus haute montagne, l'Arche se trouvant située sur la plus haute partie de notre globe; par conséquent il est clair que la terre ou la base du Caucase, a été élevée plus haut dans le tems du déluge qu'elle ne l'est à-présent. Il ne l'est pas moins qu'aucun corps ne peut élever ou abaisser un continent de la terre, qu'un corps étranger, tel qu'il puisse s'approcher de la terre, ou pour couper court, une Comète; ainsi il est prouvé qu'une Comète s'est alors approchée de la terre. Il finit en disant que cette chaîne de conséquences est si forte qu'il lui paroît impossible de la rompre.” Nous n'avons rapporté pour cette thèse que les passages où il est dit que la Comète a été cause du déluge en général, & de la pluie de 40 jours en particulier. Il sera traité ci-après des autres causes de l'inondation ou des effets de la Comète, de la pluie de 95 jours & des sources de l'abîme. Nous avons déjà parlé de la descente de la Comète & du jour qu'elle passa auprès de notre terre, ainsi nous ne traiterons que le reste.

Il faudroit avant toutes choses avoir prouvé invinciblement que du tems du déluge, il a existé une Comète; qu'elle a été d'une des grandeurs données; qu'elle a approché si près de la terre; que la terre a passé précisément par telle partie de l'atmosphère de la Comète; qu'elle y a demeuré tel tems. Il faudroit en un mot que l'Auteur eût prouvé toutes ces hypothèses. Supposons cependant tout cela: l'hypothèse présente n'en sera pas plus prouvée, ni plus solide.

Je reviens à la question. Quelle attraction étoit la plus forte, celle de la Comète ou celle de la terre? Il faut nécessairement que ce soit la première; soit à cause de sa grandeur extraordinaire, soit en la supposant même seulement de la grandeur de la terre, parce que l'Auteur lui attribue une telle force d'attraction qu'elle s'étendoit à 18 millions de lieues, de sorte qu'elle a pu attirer les vapeurs à cette distance.

Nous observons constamment que la terre bien loin d'attirer les vapeurs, les renvoie; quoique infiniment plus grossières que celles de la queue de la Comète, selon l'Auteur, elles montent & s'élèvent de la terre & n'y descendent point par attraction. Mais lorsqu'elles se sont condensées elles tom-

bent en pluie, en rosée, en neige, &c. par les loix de la gravité & une force centripete. Ce font-là des faits incontestables que le dernier des payfans n'ignore pas, & si la force attractive de la Comete a été telle que Whiston le prétend, comment veut-il que la terre ait intercepté ces vapeurs & attiré de la queue même un cylindre de 250,000 lieues? Faisons une comparaison: il y aura au milieu d'une riviere un rocher; est-ce que l'eau par sa pesanteur, sa fluidité, la pente du lit, ne s'écoule pas toute de même des deux côtés du rocher? Dans le cas présent il y a une force bien plus grande. Une force attractive, qui s'étend à 18 millions de lieues, ne sera pas apparemment moins grande que celle de la pesanteur, qui fait écouler l'eau dans un lit qui souvent est presque de niveau, surtout cette forte attraction agissant de si près. Car, qu'on ne se trompe pas, nous avons vu ci-dessus sur la *these* 24, qu'il attribue cette force non-seulement à la Comete, mais à l'atmosphère même où commence la queue & qui est le *terminus à quo* des 18 millions de lieues. Or la terre passant par cette atmosphère & la force attractive agissant encore à 18 millions de lieues au-delà, comment ces vapeurs auront-elles pu être arrêtées & enlevées par la terre, sans que la Comete les ait attirées de la façon que l'eau s'écoule à côté des rochers? Ajoutons une remarque. Nous avons vu d'un côté que les vapeurs s'élevent de la terre, sans que sa prétendue vertu attractive l'empêche, & de l'autre que la Comete a une force attractive, prodigieuse & inconcevable. Je conclus delà que bien loin que la terre ait pu dépouiller la Comete d'une grande partie de sa magnifique queue, la Comete auroit dû attirer la terre même, lorsqu'elle passa par son atmosphère, ou du moins attirer toutes ses vapeurs, ses eaux, ses lacs, ses rivieres, enfin tout ce qui pouvoit en être détaché. Et alors la terre bien loin d'avoir souffert un déluge d'eau, auroit été mise à sec, & toute grillée. Comment se porte le système de Whiston après une telle réflexion?

L'Auteur assure de plus, que le point du commencement du déluge fut le jour même où Noé entra dans l'arche & que les pluies commencerent. Il a raison: l'Écriture le dit, mais cette assertion est-elle conforme à son hypothese, lorsqu'il soutient que d'abord ces vapeurs sont descendues en vapeurs, qu'ensuite elles sont remontées en brouillards, & que seulement après elles sont retombées en pluie? Je n'ai point d'idée à la vérité d'une descente des vapeurs subtiles, à moins que ce ne soit de la rosée, ce qui ne convient pas ici vu que c'étoient des vapeurs si épaisses qu'elles ont pu former une croute de terre, de pierres, &c. de 166 $\frac{2}{3}$ pieds d'épaisseur. Supposons encore cet article comme nous avons supposé toutes ses hypotheses; cette descente devoit se faire pour le plutôt tandis que la terre se trouvoit dans l'atmosphère de la Comete; ou bien on dira que ce fut seulement après qu'elle fut sortie; vu que si nous admettions une égale force attractive à la terre & à la Comete dans le temps que la terre se trouva dans l'atmosphère, ce qui est impossible, du moins la Comete auroit fait paroli à la terre & se feroit défendue tant qu'elle auroit pu de ce dépouillement. Par conséquent la terre auroit été obligée d'attendre sa sortie pour emporter avec elle ce volume de vapeurs, qui faisoit auparavant partie de cette atmosphère. Ce ne fut qu'après avoir été libre qu'elle put

disposer à son gré de cette masse de vapeurs qu'elle s'étoit appropriée: ce dut être seulement alors que ces vapeurs auront rendu hommage à leur nouvelle maîtresse, & s'en seront approchées. Ainsi voilà déjà 12 heures de passées. Il falloit pour le moins autant de temps pour remonter & se former en pluie: alors seulement la pluie de 40 jours auroit commencé. Cependant l'Auteur qui se plaît à calculer les heures, les minutes mêmes avec une exactitude qui lui est propre, puisqu'elle se contredit par tout, pose l'entrée de la terre dans l'atmosphère, l'enlèvement des vapeurs, leur descente, leur élévation, & leur chute en pluie, le tout au même temps. Je voudrois bien que quelqu'un ajustât tout cela. Cette promptitude surpasse encore l'effet des coups de baguette dans les Contes des Fées.

Je ne comprends pas pourquoi Whiston veut que les vapeurs de la Comete aient du descendre & remonter pour former une pluie avant que d'inonder la terre, lorsqu'il nie qu'il y ait eu de la pluie avant le déluge, & que les simples vapeurs qui descendoient en vapeurs sur la terre aient pu former des lacs, rivières, &c.

Rien de plus surprenant que sa maniere de *sylogistifer*. Il suppose comme prouvé, que le Caucase étoit alors la plus haute montagne de la terre & qu'elle ne l'est plus, & que par conséquent le déluge est l'effet d'une Comete, par la raison qu'aucune autre cause n'a pu élever le continent; après cela il assure d'un air triomphant que c'est une chaîne de conséquences à laquelle on ne peut se soustraire. Mais, je dis que la chaîne est rompue par le premier chaînon, puisque je n'ai qu'à nier tous ses principes, comme je les ai niés, fondé sur des raisons qui me paroissent plus solides que les siennes.

Livre III. Ch. IV. Phén. XLVI. L'Auteur dit que cette quantité immense d'eaux ne sauroit être dérivée de la terre ni de la mer, comme les pluies de nos jours, mais d'une autre cause supérieure & céleste.

Phén. LXXXVII. „ Cette inondation fut un exemple mémorable de la vengeance divine sur un Monde corrompu & insipie, & l'effet d'une providence particulière & extraordinaire de Dieu, ce qu'il explique *Livre IV. Ch. IV. Sobat. LXXXVII.* Quoique le passage de la Comete & ses effets en inondant la terre ne puissent être proprement nommés miraculeux, quand même dans un certain sens toutes ces sortes d'événemens pourroient souffrir pareille dénomination, il est pourtant très-juste d'attribuer ce puissant changement & altération dans la Nature à la Providence divine & à la disposition volontaire & effective de Dieu, & ce principalement à cause des circonstances suivantes.

- „ 1°. Les corps dont Dieu s'est servi sont ses créatures.
- „ 2°. L'attraction & la gravitation proviennent des loix du mouvement que Dieu y a déterminé & imprimé originairement.
- „ 3°. La disposition primitive de la terre sur un âme fluide, & autres par lesquelles elle devint capable de subir les changemens arrivés dans le déluge étoient un effet de la Providence dans la première formation de la terre.
- „ 4°. La situation & la détermination des orbites & des mouvemens des Cometes & de leur course par les systêmes planétaires, sont aussi de disposition divine.

„ 5°. Le concours de la plaine de l'orbite de la Comete avec celle de l'Ecliptique ne peut avoir d'autre fondement dans la nature qu'une disposition prédéterminée de Dieu ;

„ 6°. De-même que le mouvement de la Comete de l'Est à l'Ouest contraire à celui des Planetes ;

„ 7°. Comme aussi la conformation exacte des mouvemens, soit de la Comete, soit de la terre ; que la premiere devoit passer si exactement en telle disposition pour communiquer précisément telle quantité d'eau, ni plus ni moins qu'il falloit pour inonder la terre à telle hauteur, & pas plus ; cette précision est un effet admirable & particulier de la sage & prudente Providence de Dieu dans cette grande révolution.

„ 8°. Enfin le tems exact du passage de la Comete & de la dévastation de la terre est, au plus haut degré, un effet de la Providence divine, par laquelle Dieu prévoyoit dans quel tems la corruption des humains se trouveroit à son comble & mériteroit une punition aussi terrible, & d'arranger dès la création le cours de la Comete & de la terre si exactement que précisément dans ce tems elles se joindroient & causeroient cette destruction, ce qui ne peut provenir que d'une prévision & d'une disposition admirable.”

Je suis bien aisé que l'Auteur paroisse enfin reconnoître une Providence, & une disposition prédéterminée de Dieu. Il est vrai qu'au *Phén. XLVI.* il n'entend par *une cause supérieure & céleste*, que sa prétendue Comete ; mais il est manifeste que toutes les autres theses & les raisons qu'il employe roulent sur cette Providence, & qu'elles ne détruisent point le miracle ; que même elles en supposent un bon nombre, quoiqu'il n'ait construit son système que pour renverser le système de ceux qui attribuent le principal de cet événement à un miracle. Il me paroît même que par cette dernière hypothèse l'Auteur suppose un plus grand miracle que ne le feroit celui d'un déluge qui n'auroit pas été produit par des causes naturelles.

Raisonnons toujours par comparaison. Un Artisan fait un rouage de moulin, un autre une horloge grossiere, un autre une montre à minutes, un quatrieme en fait une dont les ressorts font jouer des figures, & qui indique le cours du Soleil & de la Lune, &c. un habile machiniste qui les surpasseroit tous construeroit une machine d'une invention plus admirable encore. On comprend aisément que ces différens ouvrages exigent différens degrés d'adresse, d'habileté, de tems, & de peine. N'est-ce point de-là que ces Philosophes sublimes prennent l'idée grossiere qu'ils ont de Dieu. Ils veulent l'exempter de la peine de faire des miracles, ou du moins, n'osant les nier, ils veulent le soulager par le concours des causes secondes, comme si Dieu n'étoit pas la souveraine sagesse ; comme s'il lui falloit plus de peine, plus de soins, plus de tems pour faire un ouvrage qu'un autre. Ces considérations & ces proportions ne se trouvent que dans des hommes bornés & non du côté de l'Etre souverainement parfait.

Ne quittons cependant point la route que nous avons suivie jusques ici ; supposons tout ce que l'Auteur voudra ; admettons ses idées grossieres, & raisonnons dans ce sens.

J'ai

J'ai autrefois appris un axiome qui dit: *Quod potest fieri per pauca, frustra fit per plura.* Nous avons vû l'Auteur qui soutient qu'une Comete est une Planete qui, ayant été heurtée & expulsée de son orbite par une autre Comete, a acquis un cours elliptique &c. Nous avons même montré qu'une moindre force ne sauroit produire, je ne dis pas ce grand effet, mais seulement une pression telle que nous la décrirons & discuterons lorsqu'il s'agira des eaux de l'abîme. Cela étant, puisqu'il faut s'en rapporter à notre Auteur, je demande encore quelle est l'origine de la premiere Comete. Les partisans de Whiston ne soutiendront sans-doute pas qu'elle existe de toute éternité. Il faut donc ou qu'une autre cause puisse rendre la Planete Comete contre leur système, ou que Dieu l'ait créée Comete. Quelque supposition qu'on fasse, il faut nécessairement avoir recours à un miracle proprement ainsi nommé, c'est-à-dire à une disposition & à une action immédiate de Dieu, & en exclure toute cause naturelle. A quoi donc aboutissent les raisons de Whiston?

Il nous apprend son but. Dieu ayant déterminé & résolu de former notre globe avec des habitans raisonnables & brutes &c. tel en un mot que nous le voyons, a aussi prévu que les hommes se corromproient, & que par conséquent la justice exigeoit une punition exemplaire. Il a donc résolu de les exterminer par un déluge & pour cet effet il a créé & préparé une Comete d'une grandeur énorme, a si bien dirigé & compassé son cours, que dans l'année, le jour, la minute fixée, elle se trouveroit dans tel point de l'Ecliptique, & que la terre s'y rencontreroit aussi à une distance si bien réglée que tous les événemens dont Whiston nous berce, s'enfuivissent, & enfin que les habitans de cet atôme fussent punis. Dieu, dis-je, a créé ce vaste corps & lui a fait parcourir pendant plus de 16 siècles un espace immense pour s'en servir pendant dix à douze heures, ou si l'on veut pendant deux fois 24 heures, & il l'a fait courir encore plusieurs milliers d'années afin d'en faire usage pendant quelques heures pour réduire notre globe en cendres. Et notre Auteur paroît l'insinuer: Dieu s'est préparé à inonder la terre en la créant & en la fondant sur l'abîme des eaux. En un mot la création d'une Comete & la disposition dans la formation de la terre, n'ont eu pour objet que cet événement.

On dira peut-être: Cette Comete a été créée plusieurs années avant notre globe, & a été employée à divers autres usages. Tant pis, si elle a fait déjà longtems auparavant des ravages dans d'autres systèmes planétaires quoiqu'elle n'ait été faite que pour punir les habitans de notre globe! Si elle en a détruit d'autres par l'ordre & la volonté de Dieu, il faudroit nous donner l'histoire, soit de cet événement, soit de la chute des habitans de ces Planetes, ou des raisons qui ont porté Dieu à les punir, ce qui ne sera pas difficile d'imaginer avec tant de génie & si peu de bon sens. Jusqu'à ce que les sectateurs de Whiston aient éclairci ces questions, il faut supposer que Dieu a créé cette Comete & arrangé son cours &c. comme il a été dit, uniquement pour punir les habitans de notre globe une ou deux fois. Ce qui seroit précisément la même chose que si un habile machiniste employoit une année à construire une grande machine avec beaucoup d'industrie, un chef-d'œuvre enfin, seulement pour pouvoir s'exempter pendant un quart d'heure de la peine

de puiser de l'eau; nous les renvoyons avec ces Bahibarbes qui prenoient des peines immenses pour faire monter un ruisseau sur une montagne afin que sa chute fût plus rapide pour faire tourner une roue de moulin. N'est-ce pas le comble de l'extravagance que de supposer pareilles choses?

Livre III. Ch. IV. Ph. LI. „ Quoique les premières pluies & les plus violentes aient duré 40 jours sans interruption, il y en eut pourtant d'autres après quelques tems, jusqu'au 17^e. jour du 7^e. mois ou 150 jours après le commencement du déluge.

Phén. LII. „ Cette seconde pluie moins remarquable provenoit de la même cause que la première: ce qui se prouve parce que ceci donne une idée distincte de l'accroissement des eaux, lesquelles, si elles fussent seulement montées & redescendues en pluie, n'y auroient rien ajouté, & parée que tout est fort conforme à l'histoire de Moïse, qui dit que les fenêtres du ciel ne furent point fermées jusqu'à la fin de la seconde pluie; d'où il est clair qu'il déduit l'origine des dernières comme des premières, d'une cause supérieure & céleste.

Ph. LIII. „ Quoique les sources de l'abîme fortissent le même jour que la pluie de 40 jours commença, il est pourtant fait une mention remarquable d'un triple accroissement des eaux, comme s'il s'étoit fait en trois tems différens.

Liv. IV. Ch. IV. Sol. XLV. „ L'Auteur explique la chute des vapeurs de la queue comme cause de la seconde pluie, de la même manière que celle des premières provenant de l'atmosphère.

Sol. LI. du Ph. LI. „ Il a été remarqué que la Comète devoit envelopper de sa queue la terre pour la seconde fois, environ 54 à 55 jours après son premier passage, comme il a été représenté dans la figure & que dans cette supposition, la terre devoit acquérir une nouvelle quantité de vapeurs, par conséquent les pluies qui avoient cessé pendant 14 ou 15 jours, devoient recommencer. La différence entre les premières & les dernières pluies devoit consister en ce que

„ 1^o. Ces dernières vapeurs procédoient de la queue de la Comète au lieu que les premières provenoient de son atmosphère, par conséquent les dernières ne devoient pas causer une pluie si abondante & violente, mais plus douce.

„ 2^o. Les vapeurs ayant été fort raréfiées par la grande chaleur du périhélie de la Comète & étant devenues subtiles & légères sont montées à une beaucoup plus grande hauteur & avoient besoin de plus de tems pour se refroidir & descendre en pluie; par conséquent elles formoient une pluie de plus longue durée & qui suivant l'histoire Mosaique a dû être de 95 à 96 jours, ainsi plus du double de la première pluie.

Ibid. Sol. LVIII, &c. „ Il est clair par la célérité de la Comète dans son éloignement du soleil, & l'épaisseur ou diamètre ordinaire de sa queue, que la terre se fera trouvée chaque fois environ un demi-jour, ou 12 heures dans ses bornes, & que par conséquent elle aura intercepté un cylindre de vapeurs, dont la base seroit égale au grand cercle de la terre & la

„ hauteur d'environ 750,000 milles (250,000 lieues &c. Calculons & posons
 „ que l'épaisseur de notre air se trouve en comparaison de celle de cette co-
 „ lonne comme 40,000) &c.”

Nous ne rapporterons ici que cet extrait de la solution de l'Auteur, parce
 que nous en aurons besoin lorsqu'il s'agira du calcul de l'eau.

La principale question se réduit à ceci: Si après la pluie de 40 jours, il y
 a eu une cessation de 15 jours & ensuite une nouvelle pluie de 95 jours, vû
 que si par hasard ce fait étoit erronné, il ne s'agiroit plus d'en rechercher les
 causes?

Sa these doit se fonder sur l'Histoire de Moÿse. Rapportons-en les propres
 termes. *Gen. VII. 12.* „ & la pluie tomba sur la terre pendant 40 jours &
 „ 40 nuits.”

Vs. 17. „ Et le déluge se répandit pendant 40 jours sur la terre, & les
 „ eaux crurent & éleverent l'arche, elle fut élevée de dessus la terre.”

Vs. 18. „ Et les eaux se renforcerent & s'accrurent fort sur la terre &
 „ l'arche flottoit au-dessus des eaux.”

Vs. 19. „ Et les eaux se renforcerent prodigieusement sur la terre & toutes
 „ les plus hautes montagnes qui étoient sous tous les cieus furent couvertes.”

Vs. 20. „ Les eaux se renforcerent de quinze coudées plus haut ainsi les
 „ montagnes furent couvertes.”

Ch. VIII. 1. „ Et Dieu se souvint de Noé & de toutes les bêtes & de tous
 „ les animaux qui étoient avec lui dans l'arche, & Dieu fit passer un vent
 „ sur la terre & les eaux s'arrêterent.”

Vs. 2. „ Car les sources de l'abîme & les bondes des cieus avoient été fer-
 „ mées & la pluie des cieus avoit été retenue.”

Vs. 3. „ Et les eaux se retiroient de plus en plus de dessus la terre, & au
 „ bout de 150 jours elles diminuerent.”

Vs. 4. „ Et au 17^e. jour du septieme mois, l'arche s'arrêta sur les mon-
 „ tagnes d'Ararat.”

Vs. 5. „ Et les eaux alloient en diminuant de plus en plus jusqu'au dixieme
 „ mois, & au premier jour du dixieme mois les sommets des montagnes se
 „ montrerent.”

Vs. 13. „ Et il arriva que &c. au premier jour du premier mois les eaux
 „ se sécherent de dessus la terre, &c.”

Vs. 14. „ Et au 27^e. jour du second mois la terre fut seche.”

Il falloit rapporter ce texte en entier pour examiner s'il s'accorde avec l'hi-
 pothèse de Whiston. Je l'y trouve directement contraire, & en consultant la
 raison, l'explication sera aisée, naturelle, point forcée, mais elle ne s'accordera
 point avec celle de Whiston.

1^o. Il juge à-propos de supposer que Moÿse parlant d'un double renforce-
 ment, la pluie doit avoir commencé par deux fois. Cette raison ne fait-elle
 pas contre lui? Moÿse rapporte & raconte 5 fois le commencement & la
 continuation du déluge. Au *vs. 12.* il décrit le commencement des pluies; au
vs. 17. il dit que les eaux crurent; au *vs. 18.* qu'elles se renforcerent; au
 verset suivant qu'elles se renforcerent prodigieusement; au *vs. 20.* qu'elles se

renforcèrent de 15 coudées plus haut. Voilà donc 5 fois bien comptées. Il faut donc, ou que le déluge ait recommencé quatre fois après la chute principale, ou bien que Moÿse ne raconte que les progrès de ce déluge provenant de la première cause, sans en indiquer de nouvelles: *utrum eligis?* Dans le premier cas, il faudra changer tout son système sur la Comète, il faudra en faire venir trois au lieu d'une, & supposer que chacune a causé à-peu-près deux fois une chute de vapeurs & de pluies, ou bien arranger son système de façon à faire voir qu'une seule Comète s'est trouvée en telle position, que son atmosphère ou sa queue, ait par 5 fois pu retomber, ou faire descendre des vapeurs. Deux fois ne suffisent pas. Quel verset veut-il appliquer à la seconde pluie? le 17, le 18, le 19, ou bien le 20? S'il n'y a eu que 15 jours d'intervalle entre la première & la seconde pluie, il faudroit que ce fût tout au plus tard le tems dont il est parlé verset 18; mais le verset 19, les *eaux se renforcèrent prodigieusement*, doit-il être compté pour rien? Si le 18. indique une nouvelle chute, pourquoi pas aussi le 19 & le 20. & *vice versa*? Sur tout puisqu'il avoue lui-même qu'il est parlé d'un triple accroissement, & que pourtant il ne fait agir que deux fois la Comète. Il faut donc s'en tenir au choix du second membre de l'alternative, comme convenable à l'Histoire & au style de Moÿse.

Rien de plus simple que la paraphrase & explication suivante. Pendant que la pluie de 40 jours tomboit & que les sources de l'abîme fortoient, les eaux crurent & éleverent l'arche. Ceci est clair, aussi-tôt qu'il y avoit plus d'eau que l'arche n'en pouvoit prendre par sa pesanteur, elle s'éleva & ce fut peu de jours après le commencement qu'elle devoit s'élever & flotter sur les eaux. Cependant les eaux crurent & se renforcèrent d'un jour à l'autre jusqu'à la fin des 40 jours, & jusqu'à ce qu'elles surpassassent les montagnes de 15 coudées.

Ils n'est parlé ni d'une cessation de pluie, ni d'une seconde pluie, ni d'aucune autre cause que celle dont les versets 11 & 12 font mention, puisqu'il est dit, comme Whiston l'avoue, que les fenêtres du Ciel ne furent point fermées.

Il n'est point dit que les eaux ayent augmenté pendant 150 jours, au moins je n'y en vois aucune trace. Au contraire si on veut juger du tems par les versets & la distance d'une narration à l'autre, comme Whiston fait, (ce qui est une méthode toute nouvelle d'expliquer l'Écriture,) il sera clair que depuis la plus forte crue des eaux, jusqu'à leur décroissement, il s'est passé bien du tems, vu qu'au verset 20 du *Ch. VII.* il est parlé de la dernière augmentation des eaux, les quatre autres versets de ce chapitre & les deux premiers du *VIII.* ne parlent plus ni d'accroissement ni de diminution. Par conséquent, il faut qu'il se soit passé bien du tems entre la dernière augmentation, & la première diminution.

Mais pourquoi s'amuser à raisonner lorsque le texte de Moÿse contredit formellement & expressément l'affertion de l'Auteur. Au vers. 24. du *Chap. VII.* il est dit, *Et les eaux se maintinrent sur la terre par cent Et cinquante jours.*

Elles n'augmenterent donc pas pendant le reste des 150 jours, mais après que la pluie des quarante jours, & les sources de l'abîme eurent tout inondé jusqu'à la hauteur mentionnée, *elles se maintinrent* jusqu'au bout des 150 jours, & ce fut seulement alors qu'elles commencerent à diminuer.

Il paroît même par le *vs. 31. du Ch. VIII.* qu'elles se retiroient déjà auparavant, puisqu'il y est dit, *Et les eaux se retiroient de plus en plus de dessus la terre Et au bout des 150 jours elles diminuerent*, c'est-à-dire considérablement. Cette explication doit être admise par Whiston, vû que suivant lui le 150^e. jour répond au 17^e. jour du 7^e. mois.

Alors l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Ararat qui étoient pourtant enfoncées dans les eaux de 15 coudées.

Il faut donc que ces eaux aient baissé considérablement dès auparavant, si autour de notre Globe, comme on le suppose ordinairement, elles ont pu diminuer de 15 coudées: supposons seulement d'environ 10 coudées; quelle quantité immense d'eau ne font pas 10 coudées à cette circonférence!

Il prétend expliquer le *vs. 2. du Ch. VIII.* en disant que ce fut seulement après 150 jours que les sources de l'abîme & les bondes des cieus furent fermées. Je ne sais sur quoi il se fonde. Il est vrai que la langue Hébraïque n'ayant ni préterit imparfait, ni plus-que-parfait, on est le maître de choisir dans l'interprétation, celui qui s'accorde le mieux avec le sens naturel. Aussi presque tous les Interprètes ont choisi ce dernier en traduisant, *car les sources de l'abîme Et les bondes des cieus avoient été fermées Et c.* Ils ont apparemment senti, comme moi, qu'il est d'une impossibilité absolue que la diminution n'eût commencé qu'au bout des 150 jours, puisque Moÿse assure positivement que la chute de la pluie n'a duré que 40 jours.

Considérons seulement ce qui arrive encore sur notre terre. Si les Hollandois, par exemple, ouvrent leurs écluses pour inonder le pays, & qu'après un certain tems ils trouvent à-propos de le dessécher. Si un payfan remplit d'eau son étang ou réservoir & qu'ensuite il le veuille vider & laisse écouler l'eau, est-ce que la conséquence sera juste de dire: L'eau n'a commencé à s'écouler qu'à tel jour, à telle heure, par conséquent on a laissé entrer l'eau, jusqu'à ladite heure? on en seroit sifflé avec justice.

Suivons le raisonnement de l'Auteur & nous verrons que dans la suite il contredit cette hypothèse par les conséquences qu'il tire de ses raisonnemens.

Il veut que les montagnes dont il est parlé *vs. 5. du Ch. VIII.* n'étoient que les plus hautes après l'Ararat, ou son Caucase.

Admettons cette supposition. Quelle différence met-il entre la hauteur de cette montagne & celle des autres? Si nous jugeons par ce que nous voyons, elle ne fera pas d'un quart de lieue de hauteur perpendiculaire. Posons une demi-lieue. S'il falloit 73 jours pour diminuer les eaux dans cette distance, il est impossible que les 15 ou seulement les 10 coudées dont l'eau surpassoit la cime d'Ararat, aient pu disparoître le premier jour, sur-tout, comme il a été remarqué, dans cette périphérie.

Mais supposons, suivant notre idée, qu'il soit parlé au verset 5 de toutes les montagnes, & donnons $\frac{1}{4}$ de toute la hauteur à ces montagnes & par conséquent à la diminution. Il faut tout de même supposer que la diminution aura commencé plutôt, vû que si on compte que Noé a lâché le corbeau & le pigeon en même tems, (supposons qu'il ne lâcha celui-ci suivant d'autres que 7 jours après, & ajoutons les 7 autres jours du second voyage du pigeon)

tout ceci ne fera que 54 jours, & Noé connut pourtant par-là que les eaux s'étoient retirées de dessus la terre.

J'espere qu'on ne voudra pas expliquer le terme de terre par les montagnes & les collines.

Nous avons fait voir que les cimes des montagnes parurent déjà 54 jours auparavant, & qu'il faut entendre par montagnes, les collines mêmes, vû les 7 jours que les eaux avoient diminué auparavant, ainsi il faut que ce mot terre, signifie les plaines. Mais si on n'est pas encore content de ces 54 jours, ajoutons les 7 autres après lesquels le pigeon ne revint plus, & on aura 61 jours; j'espere qu'on ne niera pas qu'alors les eaux ne fussent entièrement écoulées; cependant 61 jours font beaucoup moins pour l'écoulement du quart des eaux restantes, que les 73 jours pour les trois quarts & plus. Ce n'est point ici un paradoxe, nous raisonnons en conformité du système de Whiston, sans quoi nous ne saurions où placer cette quantité immense d'eau.

L'Auteur veut que la terre ait été spongieuse & remplie de cavités, de fentes & de crevasses.

Or il n'y a aucun ignorant qui ne sache que plus le volume d'un liquide est grand plus il est pesant, & par conséquent qu'il s'écoule au commencement avec une force proportionnée à sa pesanteur & qu'il diminue graduellement.

On le voit aux réservoirs, aux tonneaux de vin & à tous les vases qu'on vuide. Cette expérience pourroit prouver suffisamment ma these, mais joignons-y une autre raison. Il est naturel que l'eau ait d'abord rempli les plus grandes cavités, les lieux les plus profonds, ce qui a déjà augmenté la force & la vitesse de sa chute, par conséquent la quantité du volume d'eau qui s'y rendit; mais ensuite toutes les cavités étant remplies, il ne restoit plus qu'une partie de la spongiofité de la terre à remplir. Or il est incontestable que ces prétendus pores exigeroient infiniment plus de temps à se remplir, que les cavités; l'eau destituée de la plus grande partie de sa force & de sa pesanteur ne pouvant s'y insinuer que fort lentement. Employons une comparaison.

Tout homme qui aura observé la Nature à la campagne, n'ignorera pas que, si on abreuve un pré bien sec, toute l'eau est perdue & engloutie dans l'instant, mais lorsqu'on continue, quoiqu'il reste encore une infinité de pores à remplir, il faut un temps infini pour qu'une quantité beaucoup moindre s'y puisse insinuer.

J'espere donc avoir prouvé que ce furent les sommités des collines mêmes qui parurent le premier jour du dixieme mois; que les plaines furent exemptes d'eau deux mois ou 54 jours après; que la diminution des eaux commença avant la fin des 150 jours & qu'elles allerent dès-lors en diminuant. D'où je suis en droit de conclure que cette seconde pluie n'est qu'une chimere, qu'elle n'auroit pu durer, si jamais elle eût existé, jusqu'au 150^e. jour, & que Whiston accuse faux lorsqu'il assure que Moyse dit que les fenêtres du ciel ne furent point fermées jusqu'au 150^e. jour.

Venons à d'autres de ses vaines raisons. Il se réfere à son système & à la figure qu'il en donne. Tout cela est bien beau; mais il y manque de la réalité, si même il y a quelque probabilité. Nous avons prouvé qu'il n'y a point eu de seconde pluie. Continuons cependant à supposer les hypotheses de l'Auteur.

La terre a du passer la première fois par l'atmosphère & la seconde fois par la queue de la Comète. L'atmosphère devoit être composée de vapeurs bien grossières & très-condensées, & la queue par contre de vapeurs bien subtiles & très-déliées. Si la quantité des vapeurs de l'atmosphère étoit telle qu'elle a pu fournir à une pluie de 40 jours, si ces vapeurs étoient si épaisses; si enfin cette partie de l'atmosphère n'a pu surpasser en hauteur celle de notre terre, il faut que ces mêmes vapeurs aient été d'une telle densité qu'elles n'ont pu absolument se soutenir en l'air pendant un si grand nombre de jours.

Mais passons ceci, & venons aux vapeurs subtiles qui provenoient de la queue.

L'Auteur veut que la terre ait enlevé un cylindre de 250,000 lieues de hauteur. Je suis fâché de demander une seconde fois comment elle a pu l'enlever? L'atmosphère de la terre, l'air enfin qui appartient à notre terre & qui l'environne, est-il de cette hauteur? Il faudroit être bien imbécile ou ignorant pour l'affirmer. Hors de notre globe & de ce qu'il lui appartient, la terre n'a plus d'attraction, quoi qu'en puisse dire l'Auteur à l'égard des vapeurs contre toute expérience.

Par conséquent la terre n'auroit enlevé de cette queue que ce que les limites de son atmosphère ou de son tourbillon auroient pu saisir, ce qui fait une très-petite partie de ces 250,000 lieues. Que sera alors devenu le reste? Ou la Comète l'aura attiré à elle, ou ces vapeurs auront parcouru en forme de nuage l'espace immense, ou s'y seront dispersées. Il conste que les vapeurs de notre terre, ou les nuages, ne montent jamais à plus d'une lieue, (supposons deux) de la surface, comme nous le voyons aux plus hautes montagnes où l'on ne peut parvenir & que l'on ne peut passer sans risquer la vie, faute d'un air assez épais ou mêlé de vapeurs; par conséquent toute cette quantité auroit été obligée de s'abaisser jusqu'à cette hauteur & auroit inondé en même temps la terre; ce qui auroit été au-dessus se seroit dissipé & n'auroit pu tomber en pluie douce pendant 95 jours; même ces vapeurs n'y auroient pu monter ou s'y soutenir & tomber en pluie, n'ayant pu, quand même elles auroient existé, s'y condenser. Mais jamais elles n'auront pu se soutenir à une hauteur un peu considérable, vu que, selon l'Auteur, la Comète avoit une attraction infinie & que nous n'en voyons gueres à notre terre. D'ailleurs la Comète auroit été au bout de 95 jours éloignée de la terre, le triple de ce que celle-ci l'est du Soleil, par conséquent elle ne devoit plus avoir une force attractive vers ce reste de sa queue, à moins que ce ne fût par simpatie, que ce Whiston auroit pu expliquer avec autant de succès que son système chimérique. En un mot la terre n'aura jamais pu attirer & enlever qu'une très-petite partie de cette queue immense, qui par conséquent n'aura jamais pu produire une pluie de 95 jours; & même si on réduisoit le volume ou l'épaisseur de ces vapeurs, suivant le calcul de Whiston, (1) à 1000 de notre air, je soutiens qu'elles n'ont pu produire aucune pluie, comme nous le ferons voir.

(1) La terre n'ayant attiré que 250 000 lieues de la longueur de la queue, que sont devenus les 17 millions de reste? La Comète ne pouvoit les attirer puisqu'elle n'avoit pas assez de force pour empêcher la terre de lui enlever cette quantité dans son voisinage où l'attraction étoit infiniment plus forte.

Notre Auteur s'étant contredit déjà une infinité de fois, & entr'autres lorsqu'il assure, comme nous l'avons vu, que les premières vapeurs de l'atmosphère sont descendues, remontées, & retombées en pluie, le même jour après s'être condensées, que la pluie a duré jusqu'au 150^e. jour du déluge & que dans le même moment qu'elle a cessé, les eaux se sont diminuées. Il suit constamment la même méthode. Il suppose qu'après une cessation de 15 jours la terre passa par la queue de la Comète & que le même jour la pluie recommença, quoiqu'il avoue que ces exhalaisons ou vapeurs étant très-subtiles avoient besoin de plus de temps pour se condenser & retomber en pluie.

Il a raison. Des vapeurs qui seroient aussi légères que notre air, auroient besoin de beaucoup de temps pour se condenser de manière à pouvoir former des gouttes d'eau? Il faudroit au-moins sûrement plus de 24 heures.

Mais de parler d'un air 4000 fois plus subtil que le nôtre, & le nommer vapeurs ou exhalaisons, n'est-ce pas à peu-près comme si on disoit *un fer d'argent, une toile de cuir, &c?*

Pour moi, je ne puis comprendre qu'excepté la matière éthérée il y ait quelque chose 4000 fois plus subtil que notre air, encore ne pourra-t-on pas prouver que la matière éthérée soit de cette subtilité. Moins encore pourroit-on le nommer vapeur ou mêlé de vapeurs.

Par quelle manipulation, par quelles causes une matière si subtile pourroit-elle se condenser?

L'Auteur a l'imagination si féconde qu'il ne restera sans-doute pas court à cette explication. Mais je pense qu'il lui faudra bien du temps avant que d'avoir converti en pluie un air si raréfié, & je croirai toujours que de dire: Tel jour la terre a passé par un air si subtil, & dans le même moment cet air que je nomme vapeurs, est descendu, remonté, s'est condensé & retombé en pluie; ce sont des contes, lorsqu'on assure que les vapeurs qui après la création étoient si grossières qu'elles ont formé les lacs & les rivières, n'ont pu se former en pluie pendant 1656 ans.

Nous réunissons les thèses 37 & 38, afin d'examiner les contradictions qu'elles renferment.

Livre III. Ch. I. Phén. LV. l'Auteur dit: „ Les eaux du déluge étoient tranquilles, libres de tout mouvement, orage & vents, pendant tout le temps que l'arche surnageoit à ses eaux. Ce qui est clair par l'impossibilité où l'arche auroit été de supporter une mer orageuse; vu sa grandeur & sa figure extraordinaire de 300 coudées de long, 50 de large & 30 de haut. Toute personne expérimentée dans la marine conviendra qu'elle n'auroit pas été capable de se soutenir dans un orage. *Solut. LV.* il répète la même thèse, & la veut prouver en supposant que pendant la première pluie violente aucun vent ne pouvoit avoir lieu; quant aux eaux de l'abîme qui s'élevoient avec quelque violence, elles fortoient seulement en quelques endroits; le mouvement n'étoit pas universel, & malgré celui qu'il causoit au fond des eaux, il ne se communiquoit point à leur surface & encore moins à l'air; mais pour la troisième cause du déluge, il faut concéder que les vapeurs qui descendoient n'étoient pas des vapeurs pures mais mêlées de plusieurs sortes d'exhalai-

„ halaisons sulphureuses, nitreuses, minérales, métalliques, de charbons même
 „ & autres matieres dissoutes par le Soleil lors du périhélie de la Comete, &
 „ c'est de ce mélange confus, fermentation & mouvemens discordans qu'il
 „ faut dériver les mouvemens surnaturels & violens dans l'atmosphère, soit
 „ alors soit depuis ce temps, tellement qu'aussitôt que la dernière pluie de 95
 „ jours eut passé, & sitôt que ces atômes aériens furent descendus dans les
 „ basses régions de l'air, & condensés, ils furent mis en fermentation par
 „ une plus grande chaleur & par-là causerent des vents & orages des plus extra-
 „ ordinaires & violens.”

Phén. LVI. Solut. LVI. „ Il y eut pourtant pendant le déluge des vents &
 „ des orages de toutes les sortes & très-forts, mais ceux-ci n'étant venus que
 „ lorsque l'arche reposoit actuellement sur le Caucaze, la plus haute montagne
 „ du Monde, & qu'elle pouvoit tirer presque 15. coudées d'eau, en outre le
 „ vent en ayant d'abord desséché une partie, il ne reste plus la moindre diffi-
 „ culté comment l'arche auroit pu résister à ces orages.”

Coroll. „ on doit par-là admirer la Providence divine dans la conservation
 „ de l'arche qui flotta sur les eaux pendant tout le temps calme, & aussitôt
 „ qu'il survint un orage, elle se trouvoit déjà en sûreté sur le Caucaze.”

Il n'est point de these sur laquelle nous soyons mieux d'accord. Je crois,
 comme l'Auteur, que pendant le déluge il n'y a eu ni orages ni vents forts,
 l'arche n'ayant pas été capable de les supporter; & c'est ce qui entr'autres rai-
 sons démontre la foiblesse & la vanité du système de Burnet & de Woodward.

Il n'en est pas de-même des circonstances, des définitions & des explications
 qu'en donne Whiston, ni de la these postérieure, où je vois ses contradictions
 & ses extravagances ordinaires.

Comme nous aurons occasion d'en parler en discutant les theses 40, 44, 47,
 48, 49 & 50, je me contenterai de réduire ici les assertions de l'Auteur en
 theses, pour en faire usage dans l'occasion.

La première pluie provenant de l'atmosphère de la Comete infiniment plus
 grossière & plus épaisse que celle de la queue, comme il l'assure ci-dessus, ne
 pouvoit causer aucun vent, ni altération dans l'atmosphère de notre globe.

Les eaux de l'abîme, malgré leur pression si forte que la croûte épaisse en a
 été rompue & que les eaux en ont jailli avec tant de véhémence que pendant
 150 jours elles sortirent de leurs réservoirs, ne firent aucun mouvement sur la
 surface des eaux.

Les pluies des derniers 95 jours provinrent de la queue de la Comete. Quoi-
 qu'elle fût composée de vapeurs 4000. fois plus subtiles que notre air, elle
 étoit pourtant remplie de quantité de parties terrestres plus grossières que celles
 que l'atmosphère beaucoup plus épaisse contenoit. Elles causerent une fermenta-
 tion & une agitation, d'où sont provenus les vents & les orages qui ne com-
 mencerent que sur la fin des 95 jours, & lorsque l'arche se trouva en sûreté (1).

(1) Sitôt que ces atômes furent descendus dans les basses régions de l'air, ils furent mis en fermentation, & causerent des vents & des orages violens, cependant ces orages ne se firent sentir qu'après que la descente eut duré 95 jours & qu'ils eurent cessé de descendre.

Rapporter pareilles thèses, c'est les réfuter: cependant nous aurons occasion d'en parler plus amplement dans la suite.

Phén. LVII. & Solut. LVII. l'Auteur établit l'universalité du déluge

1°. Par les passages de l'Écriture.

2°. Parce que les eaux surpassant les cimes des plus hautes montagnes, elles durent s'étendre naturellement par-tout.

3°. La terre ayant passé deux fois par l'atmosphère & par la queue de la Comète où elle demeura chaque fois environ 12 heures, & ayant pendant ce temps achevé la moitié de sa révolution journalière ou mouvement circulaire, les vapeurs se seront répandues sur toute la terre.

4°. Les eaux souterraines étant de même poids doivent aussi avoir le même effet (2).

Notre principal but étant de montrer dans cet ouvrage que le déluge n'a pas été d'un effet universel, nous avons en conséquence commencé à discuter cette matière (3) & nous nous proposons de la discuter encore plus amplement dans la suite; seulement nous observerons en passant que si les hypothèses de l'Auteur étoient fondées nous serions obligés d'abandonner dès à-présent notre système. Mais nous avons combattu les suppositions & les raisons de Whiston & de ses sectateurs tellement qu'elles ne sauroient désormais faire aucune impression sur les personnes raisonnables. Et sur-tout, pour relever une des thèses contenues dans cet article, comment l'Auteur veut-il que les premières pluies n'aient pas été d'abord si générales, lui qui, comme nous le verrons bientôt, en dérive les 2/3 de toutes les eaux, qui fait passer la terre par une atmosphère très-chargée de vapeurs & par la queue en même temps, dont elle dut être enveloppée de tous côtés, qui assure que la Comète est tombée sur la terre ou la terre sur la Comète ou son atmosphère, & que pourtant la pluie a commencé dès le premier jour sur la partie où se trouvoit l'arche, suivant les paroles expressees de Moyse?

C H A P I T R E X X V.

Changemens arrivés à la terre par le Déluge, suivant Whiston.

Liures III. & IV. Phén. LXXI. Notre terre supérieure jusqu'à une certaine profondeur considérable, a été faite par art & construite ou produite dans le déluge, l'ancienne terre ayant été couverte alors de nouvelles couches, par lesquelles elle a été privée de tout ce qui servoit à l'usage & commodité du genre humain. Dieu dit *Gen. VI. 13. & je les détruirai avec la terre*; ce qui est clair par la quantité de coquillages, ossemens d'animaux & végétaux qui

(2) Il dit que les eaux, qui furent cause de la première pluie & qui provenoient de l'atmosphère de la Comète, n'étoient pas si générales que les autres, à cause que la terre ne s'y arrêta pas si longtemps, mais que la vitesse de son tournoyement & la nature des vapeurs a dû rendre peu-à-peu la pluie universelle.

(3) Sur-tout la première raison de notre Auteur.

„ ont été enfévelis par le déluge, ce qui est prouvé entr'autres par les obser-
 „ vations nombreuses & exactes de Woodward qui a été contraint de s'imagi-
 „ ner & d'affirmer que notre ancienne terre a été dissoute & toutes ses par-
 „ ties séparées, de sorte que ces parties s'étant mêlées avec lesdits coquilla-
 „ ges, &c. se sont jointes en masse & ont formé ensemble la terre présente.
 „ Mais cette these est si extraordinaire, si étrange, si contraire à l'ordre natu-
 „ rel de l'Histoire Mosaique & aux loix naturelles de la pesanteur, considere si
 „ peu la pluie de 40 jours comme la cause principale du déluge, représente si
 „ peu les circonstances, détermine le temps du commencement du déluge d'u-
 „ ne maniere si contraire à la vérité, suppose une nouvelle formation de la
 „ terre sans témoin digne de foi, & peut s'accorder aussi peu avec l'histoire
 „ de Moyse qu'avec les événemens de la Nature, que je ne puis que m'éloi-
 „ gner de son systéme.

„ Sa these contient des choses si étranges, extraordinaires, & inopinées,
 „ que rien qu'une nécessité absolue & une pure impossibilité de représenter au-
 „ trement ces événemens, ne peut justifier son entreprise.

Phén. LXXII. „ Cette croute ronde est générale sur les cimes des montagnes,
 „ comme dans les plaines & vallons, & ce dans toutes les régions de la terre.

Phén. LXXIII. „ Les parties des couches présentes de notre surface étoient
 „ dissoutes, séparées, divisées & fluides dans les eaux, lorsque celles-ci cou-
 „ vroient la terre.

Phén. LXXIV. „ Toute cette masse composée de diverses matieres & mêlée
 „ avec les eaux descendit peu-à-peu & se précipita au fond, presque suivant
 „ la loi de la gravité & forma les diverses couches de notre terre.

Phén. LXXV. „ Quantité de poissons périrent dans le déluge & leurs coquil-
 „ lages furent enfévelis avec les autres masses qui formerent ces couches.

Phén. LXXVI. „ On y observe les mêmes loix de la pesanteur, les coquil-
 „ lages les plus pesans se trouvent enfermés dans les couches de la matiere la
 „ plus pesante & les plus légers parmi la plus légère.

Phén. LXXVII. „ Les couches des marbres, pierres & autres corps com-
 „ pactes acquièrent leur consistance & massiveté, aussitôt que le sable, ou la
 „ matiere qui entre dans sa composition, fut arrivée au fond & se fut affermie.

Phén. LXXVIII. „ Ces couches de pierre, craie, houille, terre & autres
 „ matieres, paroissent à-présent comme si elles avoient été horizontales, bien
 „ liées & non interrompues, & que ce ne fût qu'après quelque temps qu'elles
 „ eussent été dérangées, à quelques endroits élevées, à d'autres affaissées, &
 „ que par-là ont été causées les fentes, crevasses & cavernes de notre terre.

Solut. LV. „ Voyez ce qui en a été rapporté ci-dessus sur les Theses 37,
 „ 38, des parties métalliques, &c.

Solut. LXXI. sur Phén. LXXI. „ Il ne faut pas supposer que les eaux du dé-
 „ luge aient été de l'eau toute pure & sans mélange; ce qui provenoit de
 „ l'atmosphere devoit participer de ces différens mélanges: ce qui fut poussé
 „ en haut depuis l'abîme devoit amener quantité de boue & de parties terres-
 „ tres; & sitôt que le temps orageux commença, quantité de limon des mon-
 „ tagnes fut entraîné vers les parties supérieures; & toute cette matiere terres-

„ tre étant plus pesante que l'eau, se mettoit au fond peu-à-peu, & forma
 „ une masse épaisse, boueuse & liquide qui couvrit & corrompit l'ancienne
 „ surface de la terre, en formant une nouvelle croute.

„ Nous supposons que les eaux surpassoient la plaine ou surface ordinaire
 „ de la terre de 15000 pieds, & que le liquide ne contenoit que $\frac{1}{30}$ de parti-
 „ cules terrestres, qu'en outre ces parties sont trois fois plus pesantes que
 „ l'eau, ce qui les réduira pour leur volume à $\frac{1}{90}$, cette croute sera de 1667
 „ pieds; ce qui s'accorde avec les observations qu'on a faites sur l'intérieur de
 „ la terre, aussi exactement qu'on peut le demander & desirer.

„ *Solut. LXXII. Coroll. 2.* „ Il n'est pas surprenant qu'on ne rencontre plus
 „ aucunes reliques, ou ruines des villes & édifices anté-diluviens, puisqu'ils se
 „ trouvent enfoncés & ensevelies peut-être 200 pieds en terre sous cette
 „ croute nouvelle.

„ *Solut. LXXV.* „ Il est naturel que dans une eau aussi bourbeuse & remplie
 „ de parties métalliques & venimeuses, quantité de poissons doivent avoir
 „ été étouffés & empoisonnés comme ayant avalé bien de ces particules hé-
 „ térogènes.

„ *Solut. LXXVII.* „ La croute étant composée des mêmes matieres chaotiques
 „ que la premiere lors de la formation de la terre, il y a eu les mêmes traifons
 „ pour les lier & les joindre en masse solide & compacte, & si la matiere
 „ épaisse & fluide ou quelques-unes de ses parties & vapeurs ont été l'instru-
 „ ment de leur réunion dans la formation originelle, il est probable qu'il en
 „ étoit de-même ici; l'atmosphère & les sources de l'abîme en fournissoient
 „ tant qu'il n'y en pouvoit avoir aucune difette, & ceci étant, ces parties
 „ pesantes auront été converties dans d'autres corps tout-à-fait divers.

„ *Solut. LXXVIII.* „ Lorsque cette matiere se précipita peu-à-peu & descen-
 „ dit au fond, les couches étoient unies, contigues, & à égale distance,
 „ mais l'ancienne croute ayant été rompue & crevassée du temps du déluge,
 „ la terre s'affaiffoit ensuite peu-à-peu pendant longues années, ce qui est
 „ cause des inégalités de la terre & de sa surface.

„ *Coroll. 1.* „ D'où nous pouvons comprendre la véritable cause pourquoi les
 „ régions montagneuses & remplies de rochers sont principalement toutes plei-
 „ nes de cavernes & fosses, quelques petites montagnes ayant été peut-être
 „ produites seulement par l'affaifsement des colonnes voisines, & par-là les
 „ cavernes y contenues ont été formées.

„ *Coroll. 2.* „ Quoique l'ancienne terre se soit aussi affaiflée & soit devenue in-
 „ égale au même degré, aux mêmes endroits que la présente, & ce avant la
 „ concrétion du nouveau sédiment, les couches nouvelles répondront pourtant
 „ aux crevasses & enfoncemens de l'ancienne terre comme si le tout avoit été
 „ uni, ensuite brisé, & que le tout se fût enfoncé & abaissé en même temps.

„ *Coroll. 3.* „ D'où sont provenus les grands réservoirs d'eau sur-tout dans les
 „ montagnes.

„ *Coroll. 4.* „ Ce qui nous fait comprendre la cause des terribles tremblemens
 „ de terre dans les pays montagneux & les fentes ultérieures des volcans, ces
 „ cavernes étant propres à recevoir & à contenir des vapeurs sulphureuses,
 „ nitreuses, & inflammables en grande quantité, & en outre, de donner pas-

„ sage à l'air nécessaire pour les enflammer & les pousser dehors, ce qui paroît
 „ être la cause de ces phénomènes terribles sur notre terre.

Coroll. 5. „ Si donc il n'y a point d'autres cavernes que les susdites, qui
 „ ont pris leur origine depuis le déluge, il est très-probable qu'il n'y a eu que
 „ peu ou point de volcans avant le déluge.

Coroll. 6. „ Si au reste tout ce que j'ai dit ou dirai encore à ce sujet ne se
 „ trouve pas satisfaisant, & qu'on trouve à-propos d'adopter le système de
 „ Woodward sur la description des couches auparavant unies, soit par un
 „ tremblement de terre universel, soit par la force expulsive des vapeurs
 „ chaudes, procédantes du centre, une telle supposition ne quadrera pas mal
 „ avec la théorie présente.”

Phén. & Solut. LXXIX. „ Grand nombre d'arbres & autres plantes furent
 „ ensevelis par la descente de cette masse dans l'intérieur de la terre, & quel-
 „ quefois des forêts qui ne croissent pas aux endroits où on les trouve.

„ La dernière partie du déluge arrivée après le 27^e. de Mars ayant été fort
 „ venteuse & orageuse, les parties les plus élevées de la terre se trouverent
 „ fort sujettes à la violence des vents & des vagues, ce qui a dû enlever &
 „ entraîner la terre encore mal affermie avec tous ses arbres & plantes, & les
 „ emporter de leur place pour les ensevelir dans son intérieur, s'entend lorsque
 „ des couches de matière métallique ou autres pesantes s'y attachoient pour les
 „ attirer au fond, sans quoi ces arbres comme légers auroient flotté sur l'eau
 „ ou se seroient arrêtés dans la première couche.

Phén. & Solut. LXXXI. „ Tous les métaux & minéraux entre les couches
 „ de notre terre ont l'obligation de leur situation au déluge; y étant posés
 „ dans le tems que la terre se trouvoit couverte d'eau, ou pendant que la
 „ matière terrestre se déposa au fond.

„ Ceci ne souffre aucune difficulté, notre terre ou croûte supérieure n'a pu
 „ être formée telle qu'elle se trouve, mais se trouve composée du sédiment
 „ des eaux du déluge qui contenoit aussi bien des parties métalliques que d'au-
 „ tres, lesquelles ont été transportées aux endroits où elles se sont trouvées
 „ depuis.”

Phén. & Solut. LXXXII. „ Ces métaux & minéraux paroissent en des
 „ manières diverses dans la terre, suivant la diversité de leur première con-
 „ crétion; quelquefois ils se trouvent enfermés dans des parties petites &
 „ spongieuses, entre des masses avec lesquelles elles étoient descendues &
 „ d'autres sont cohérentes en une même masse, à proportion de la quantité
 „ qui s'en est rencontrée des unes & des autres, & qui se sont liées &c.”

Sol. LXXXIII. „ Les parties internes de notre terre sont confuses & irrégulières,
 „ une région est sablonneuse, une autre pierreuse, une autre grave-
 „ leuse: une contrée contiendra certaines espèces de minéraux, une autre des
 „ espèces toutes différentes. Souvent la même masse contiendra des cor-
 „ puscules de divers métaux ou minéraux qui sont confusément mêlés entre
 „ eux ou avec des parties terrestres. Toutes ces irrégularités, qui souvent
 „ sont contraires aux loix de la pesanteur, prouvent que la première origine
 „ de notre croûte supérieure a été dans un état confus & chaotique, parée

„ que le sédiment des eaux étoit composé de la matiere qui étoit sortie du
 „ centre de la terre & de celle qu'un véritable chaos a amenée, & c'est delà
 „ qu'on peut expliquer ces phénomènes d'une manière aussi naturelle que jus-
 „ qu'ici ils ont paru difficiles & insolubles à tous les mathématiciens & Phi-
 „ losophes.”

Sol. LXXXIV. „ La couche première & externe contenant la terre de
 „ jardin ainsi nommée, & qui est le véritable plantage des végétaux, est de-
 „ puis le déluge fort épaisse dans les plaines & les vallées, & fort mince sur
 „ les cimes des montagnes, qui faute de cette terre sont souvent des rochers
 „ nus & stériles.

„ On en peut donner deux raisons satisfaisantes: la première, que la quan-
 „ tité des eaux étoit plus grande dans les premières que sur les dernières, par
 „ conséquent aussi celle du sédiment; la 2^e. qu'après que celui-ci se fut pré-
 „ cipité & reposé & avant qu'il se fût affermi, les sommets des montagnes se
 „ trouverent exposés à la fureur des vents & orages, lesquels emportèrent fa-
 „ cilement cette couche légère & moins liée, & en augmentèrent le volume
 „ & la croute dans les plaines & vallons.”

Il y a ici tant d'hypothèses & de raisonnemens à examiner & à épucher,
 que je ne fais par où commencer. Mettons le tout un peu en ordre.

1^o. L'Auteur dit: La croute de la terre présente est un ouvrage du déluge,
 & l'ancienne terre en est couverte.

2^o. Les coquillages, ossemens, végétaux &c. qu'on y trouve en sont une
 preuve.

3^o. Le système de Woodward est étrange & dénué de preuves.

4^o. Les eaux du déluge avoient un sédiment qui se précipitoit & se posoit
 à peu près suivant les règles de la pesanteur.

5^o. Quantité de poissons périrent dans le déluge, parce que les eaux étoient
 bourbeuses & mêlées de parties minérales, métalliques, sulphureuses &c. qui
 les empoisonnoient.

6^o. Les parties terrestres faisoient environ $\frac{1}{30}$ de toute la masse, & pro-
 venoient partie de l'atmosphère de la Comète, partie des eaux de l'abîme.

7^o. Ce qui a formé une croute de 166 $\frac{2}{3}$ pieds d'épaisseur.

8^o. La même croute est causée qu'on ne trouve plus de ruines des villes an-
 té-diluviennes.

9^o. Les couches de marbre, de pierres, de rochers, se sont formées aussi-tôt
 que la matiere dont elles sont composées ont atteint le fond, & se sont liées.

10^o. La terre qui étoit remplie de fentes & de crevasses, s'est affaissée en
 divers lieux: ce qui fait qu'elle paroît dérangée & irrégulière dans son inté-
 rieur, & qu'il y a des cavernes & des réservoirs d'eaux.

11^o. Ces fentes & cavernes sont causées des volcans & tremblemens de terre.

12^o. L'orage violent qui arriva d'abord après la cessation de la crue des
 eaux, avoit entraîné dans les vallées quantité du limon & de la terre des
 montagnes.

13^o. Ce sédiment qui forme la croute contenoit aussi quantité de particules
 métalliques & minérales.

Ce sont-là les principales assertions qui méritent nos réflexions. Voici ce que j'en pense. Quant au premier Article j'en renvoie le sujet aux thèses 44, 47 & 50. Là j'examinerai si les solutions & les moyens que l'Auteur indique sont possibles. Je me bornerai à deux réflexions.

1°. On ne trouve aucune trace de cette nouvelle croûte dans l'Écriture. Quand Dieu dit : Je détruirai la terre ; si on veut prendre les termes à la lettre, il faut suivre le système de Burnet & de Woodward qui suppose une destruction réelle & entière.

2°. Cette croûte, dit-on, est de 166 $\frac{2}{3}$ pieds ; n'a-t-elle point peut-être encore quelques pouces & lignes ? D'où viennent les arbres & les plantes d'aujourd'hui ? Ces végétaux ont-ils percé cette croûte ? Dieu en a-t-il créé de nouveaux ? Noé avoit-il encore une arche en forme de ferre pour y conserver les arbres, les plantes & les herbes de l'univers ? Je serois curieux d'avoir la solution de ces questions.

Quant au second Article, ayant dessein de traiter plus amplement le sujet de ces prétendues reliques du déluge, je les passerai ici sous silence.

Dans le 3°. l'Auteur reproche à Woodward de former un système étrange & dénué de preuves, de supposer des faits erronnés & contraires à la nature ; il n'a sûrement pas songé à l'axiome : *Turpe est Doctori, cum culpa redarguit ipsum.* Il est vrai qu'il se reprend ensuite, & permet qu'on adopte ce système du moins en partie ; quelle variation d'idées !

Dans le 4°. Article, l'Auteur voudroit, en grand Philosophe, affurer que tout se fait suivant les loix de la pesanteur, mais ce principe ne convenant ni avec son système ni avec l'expérience, il se retranche derrière le mot *presque* ; il devoit dire rien du tout. Il avoit déjà soutenu que les mêmes loix furent observées dans la première formation du globe. Ici il assure que les parties terrestres, sont plus pesantes que les liquides, & il a raison ; cependant lorsqu'il s'agit de la première formation, il veut que l'eau soit allée au fond & qu'elle ait entouré le centre, ou bien ce qui revient au même, que les parties terrestres se soient élevées au-dessus de l'eau pour former la terre, ou la croûte, qu'il compare à la coque de l'œuf. Mais ici il avoue, ce qu'il ne faudroit nier, que les parties métalliques ne sont pas toujours dans la plus grande profondeur ; qu'il y a même des régions où la surface est pierreuse, sablonneuse, &c. par conséquent plus pesante que les couches inférieures ; & en effet quant aux mines, nous avons déjà remarqué qu'elles se trouvent dans les montagnes, pour la plupart en veines, par conséquent la matière qui les entoure est moins pesante.

Celles du Potosi sont presque horizontales contre les loix de la pesanteur. Qu'il ne dise pas que les eaux de l'abîme en sont cause, qu'étant sorties avec une grande violence, elles ont jetté pêle-mêle & confusément ces parties minérales. Cette réponse ne conduit à rien. Ces parties s'étant mêlées avec l'eau, selon les idées de Whiston, & ayant composé une eau bourbeuse qui a dû remonter par les fentes de la terre, les eaux souterraines n'ont pu jaillir ; ces eaux bourbeuses ont dû en rentrant entraîner avec elles les mêmes parties minérales. La violence qu'elles éprouverent à leur sortie ayant cessé, & l'eau

rentrant par les loix de sa qualité & de la pesanteur, il falloit que les minéraux subissent la même loi. Il faut recourir à d'autres causes & à une autre explication dont nous parlerons en son lieu.

Ce que l'Auteur dit à l'Article 5^e. est vrai; suivant son hypothese, il est impossible que quantité de poissons n'ayent péri, il est même inconcevable qu'un seul soit resté en vie dans ce mélange bourbeux. Je veux pourtant lui en passer une partie, pourvu qu'il m'en cede une autre. Quelques-uns, comme les thimalles, les truites & quantité d'autres poissons d'eau douce qui ne se trouvent que dans les eaux vives & de sources extrêmement pures & fraiches, que seront-ils devenus? Nous n'en connoîtrions plus, & leur race ne seroit point parvenue jusqu'à nous, à moins que Noé n'en eût conservé dans une arche; encore n'auroit-il pas eu une eau convenable pour eux.

Dans les Articles 6 & 7, notre Auteur parle en maître Philosophe, c'est-à-dire avec toute l'obscurité possible, ou plutôt avec ses contradictions ordinaires. Il assure ci-dessus *Solut. LV.* sur les theses 37 & 38, que les pluies de l'atmosphere de la Comete n'ont pû causer aucun orage, mais bien celles qui provenoient de sa queue qui contenoit des parties sulphureuses, nitreuses, métalliques; enfin toute sorte de matieres terrestres qui fermenterent tellement qu'elles excitoient des vents & des orages très-violens qu'on n'avoit point senti avant le déluge, apparemment parce qu'alors il n'existoit aucune particule métallique, sulphureuse, ni même nitreuse, malgré la fertilité incomparable des terres; car puisqu'il veut que ces vents & ces orages ayent été causés par ces particules, & qu'il n'y ait point eu d'orage avant le déluge, il faut absolument qu'il n'ait point existé alors de ces particules.

Il soutient de plus que cette queue & ces vapeurs étoient 40000 fois plus rares que notre air. Si donc l'atmosphere qu'il appelle épaisse malgré cette supposition, ne contenoit pas de ces particules grossieres qui pouvoient fermenter, comment une partie de la queue, je ne dirai pas si petite qu'il a été démontré qu'elle étoit, mais aussi grande que l'Auteur la donne, si déliée, si subtile & si rare, pouvoit-elle contenir assez de ces parties terrestres, sablonneuses, pierreuses, métalliques, &c. pour former une croute de minéraux, marbres, rochers, sables, terre &c. de 166 $\frac{2}{3}$ pieds d'épaisseur? Ou si une partie est venue de l'atmosphere épaisse, comme il seroit plus vraisemblable, pourquoi ces parties n'ont-elles pas aussi fermenté & causé des orages?

Il faut donc que l'une ou l'autre hypothese soit fausse: disons plutôt toutes les deux.

Quant à ce calcul de $\frac{1}{30}$ du tout, peut-être en parlerons-nous à l'occasion des theses 47 & 48.

Je ne vois dans l'Article 8^e. qu'une raison bien frivole, de ce qu'on ne trouve plus aucune ruine des villes anté-diluviennes. Cette raison ne conclut-elle pas plutôt contre son système? L'Auteur veut qu'on ait par-ci par-là creusé jusqu'au dessous de cette nouvelle croute. Accordons ceci. Mais en ce cas pourquoi ne trouve-t-on plus de ces ruines? Caïn a déjà bâti une ville; suivant l'Auteur notre terre a été peuplée avant le déluge infiniment plus qu'elle ne l'est de nos jours. Il devoit donc y avoir des villes presque à chaque pas comme

me autrefois en Egypte. On devoit donc en rencontrer sûrement à la profondeur de 166 pieds. Qu'on n'objecte pas que tout en devoit être détruit & anéanti. Cette réponse seroit démentie par l'expérience. Ce qui détruit les corps c'est la chaleur, l'humidité & principalement l'air. Par-tout où l'air ne peut pénétrer, tout se conserve des siècles, des milliers d'années même.

Si cette objection étoit fondée, pourquoi trouveroit-on de ces prétendues reliques du déluge, des bois, des ossemens, des plantes, des coquillages?

Nous voyons que ces matières périssent, se détruisent, s'anéantissent presque, lorsqu'elles se trouvent exposées aux injures de l'air ou placées à une petite profondeur. Pourquoi ne trouve-t-on point, soit dans cette croute, soit au-dessous parmi tous ces prétendus restes diluviens, des ustensiles, ou des instrumens de quelque métal? S'ils avoient été enfermés dans du sable, ou dans quelqu'autre matière qui a produit les pierres, les marbres, &c. n'auroient-ils pas été aussi bien conservés que d'autres corps qui ne sont ni aussi durs ni aussi massifs? Ignore-t-on que dans les pays secs, les plus fortes pluies percent à-peine 2 à 3 pieds en profondeur? Cette seule observation ne détruit-elle pas le système de ceux qui prétendent que notre globe a été entièrement changé & bouleversé par le déluge, puisqu'il est facile de comprendre la raison pourquoi l'on ne trouve plus aucune ruine des villes antédiluviennes, dès qu'on suppose que la terre n'a été couverte que d'un limon de peu d'épaisseur, tel que toutes les fortes inondations en enlèvent d'un côté & en déposent d'un autre? Alors toutes ces causes, l'humidité, la chaleur & l'air, qui ont pénétré jusqu'à ces matières, les ont pu détruire pendant tant de siècles. Il paroît même que les premiers habitans après le déluge en ont retrouvé quantité & les ont converties à leur usage, surtout si, suivant les anciens historiens, il y a eu des villes antédiluviennes qui ont subsisté en entier encore après le déluge.

L'Article 9^e. est encore un des plus forts paradoxes. Comment? la matière, qui forme les pierres, les cailloux, les marbres, s'est d'abord si fort condensée, liée & pétrifiée, est devenue si compacte & si dure aussitôt qu'elle a eu atteint le fond? Il n'y a qu'un Whiston qui puisse l'affirmer. Un homme sensé, un paysan, un enfant même n'en croiroit rien. Je crois plutôt que tout le tems qui s'est écoulé depuis le déluge, & encore plusieurs siècles de plus, n'ont pas suffi à cette opération, pour toutes les espèces de pierre.

Est-il aucun Philosophe, depuis qu'il s'en trouve au monde, qui ait observé que jamais depuis tant de siècles, il se soit formé de nouveaux cailloux ou de nouveaux marbres? En voyons-nous se former de nos jours? Avons-nous pu observer nous mêmes qu'ils croissent. Je ne parle pas des stalactites, des tufs & d'autres matières semblables qui ne sont point de la nature des marbres, des cailloux, des pierres à fusil, &c. dont la congélation & la concrétion doit être d'une antiquité extrême. On trouve encore des carrières entières de pierres molles qui même quelquefois sont friables. Cependant ces carrières se trouvent dans des lieux, où suivant toute apparence il n'y a eu aucun changement depuis des siècles. Si donc ces pierres tendres n'ont pu acquérir un plus grand degré de coalescence, de concrétion & de solidité, il n'est pas croyable

ble que les marbres aient pû se former depuis le déluge, encore moins se former aussi promptement que l'Auteur l'affirme. Je ne disconviens pas qu'entre les parties liquides & autres, il n'y en ait de plus glutineuses & de plus pétrifiantes les unes que les autres, mais il est impossible de comprendre que les cailloux, les pierres à fusil, &c. aient pû devenir dures & solides au point que nous les voyons sinon après un grand nombre de siècles : une chose surtout m'embarrasse. Il parle des arbres comme des restes du déluge ensevelis dans cette croute; il dit qu'il n'y a point eu d'orage avant la fin des 150 jours & celle des pluies; il assure que les parties terrestres se font d'abord précipitées & ont formé cette croute de 166 $\frac{2}{3}$ pieds. D'où viennent donc ces arbres? Sont-ils tombés de la Comete?

Supposez que la cime du Caucase & pareilles hautes montagnes, qui ont été convertes d'une pareille croute, n'ayant pas tant souffert, ces arbres n'en ont pas pû provenir, puisqu'il n'y en a pû croître, & le reste étoit en sureté contre l'orage par un sédiment & une croute de 166 $\frac{2}{3}$ pieds.

A l'Article 10^e. il dit que la terre s'est affaïcée; comment cela est-il arrivé, s'il n'y avoit aucune cavité dans son intérieur, comme nous le verrons à l'occasion de la these 53? Il est vrai que cette supposition est nécessaire pour un Auteur qui soutient que le Caucase a été alors la plus haute montagne du monde & qu'elle ne l'est plus. Il ne s'agit pourtant pas de regarder simplement à ce qui peut convenir à un système, mais la raison exige qu'on donne quelque chose de vrai ou du moins de vraisemblable.

L'Article 11^e. m'étonne. Est-ce bien Whiston qui dit à - présent que ces crevasses, les vapeurs sulphureuses, nitreuses & inflammables, & l'air qui s'y introduit, sont cause des volcans & des tremblemens de terre? Est-ce le même qui a soutenu que ces phénomènes provenoient uniquement & directement du feu central, & qui a construit, non des châteaux en l'air, mais de vastes souterrains depuis ce centre jusque dans l'intérieur des montagnes? Quelle raison peut-il avoir eue pour avancer de pareilles contradictions? Ne sera-ce pas la même que celle de cet astrologue de Londres, qui prédisoit dans un quartier le beau tems, dans un autre la pluie, & dans le troisième du vent, & qui se transportoit toujours dans le quartier où sa prédiction avoit rencontré juste? Il en est de même ici. Si quelqu'un s'avise de contester cette cause des volcans & des tremblemens de terre, il dira: Ce n'est point mon idée, lisez telle ou telle page & vous verrez que je les attribue au feu central & vice versa. Mais en ce cas il n'a pas songé que si l'une des deux solutions se trouve erronée, l'hypothese qu'il y a bâtie tombe en ruine; & par malheur tout son ouvrage étant rempli de contradictions son système entier aura le même sort.

Ce qu'il dit au 12^e. Article est très-naturel. Mais au cas que le vent & l'orage aient commencé dans le moment que les eaux n'augmenterent plus comme il le soutient, ce qui n'est pas contraire à l'Histoire de Moïse, cet orage violent a dû nécessairement enlever cette nouvelle croute, & il n'a pû s'en former aucune sur les montagnes, puisque ce n'auroit été qu'un limon clair & que l'orage a été violent. Je dis même que l'Auteur lui donne à la these 51. une violence si grande qu'elle auroit dû entièrement enlever cette croute, comme il en convient lui-même avec ses contradictions ordinaires.

L'Article 13. se rapporte à plusieurs autres raisonnemens faits précédemment sur la formation des veines métalliques, sur la rareté des vapeurs, & ainsi nous ne nous y arrêterons pas (1).

Nous voyons donc par cette discussion, que l'Auteur n'est pas plus fondé pour cette these, que pour les autres. *Livre III. Ch. IV. Phén. LXXX.* „ Il „ paroît par toutes les marques & les circonstances, que tous les arbres & „ les plantes de notre terre, qu'on y trouve ensevelies & enfermées dans les „ rochers, comme restes du déluge, ont été arrachées & enlevées de leurs „ places au mois de Mai.

Solut. LXXX. „ Ayant déjà prouvé que le tems orageux qui arracha ces „ plantes, ne commença qu'au 17^e. jour du 7^e. mois, ce qui répond au 27^e. „ de notre Mars. Plus donc la terre ou les montagnes étoient élevées, & „ moins l'eau y séjourna, & quelquefois si peu que les plantes qui y croissent „ n'auroient pas péri dans cette saison. Il est clair que le sédiment qui s'y étoit „ déposé le dernier a dû être emporté d'abord après le commencement des „ orages aux mois d'Avril, Mai & Juin, & que nous avons supposé avec rai- „ son que les plantes fossiles, ou celles qu'on trouve dans l'intérieur de la terre, „ ou des rochers, étoient seulement de celles qu'on trouve sur des lieux éle- „ vés comme M^r. Woodward l'assure & dit : Ce sont de celles qui croissent „ sur nos collines, dans les bois, prés & landes, point de plantes aquatiques, „ ou qui croissent dans les marais, ou proche les lacs, rivières, &c. Ce qui „ prouve particulièrement notre hypothese.”

Examinons premièrement si les faits qu'il allegue sont vrais, & ensuite si son raisonnement est soutenable.

Il dit qu'il n'y a point de plantes aquatiques. Scheuchzer le grand partisan de Woodward, & qui s'est donné une peine infinie à rechercher ces prétendues reliques du déluge, a trouvé l'*Equisetum* de plusieurs especes, l'*Alga marina*, la *Filicula fontana*, des plantes de corail de plusieurs sortes, l'*Alcionium*, le *Salix*, l'*Alnus*, le *Populus nigra*, & autres; voilà donc cette these anéantie.

Pour les autres plantes, Woodward a raison de dire qu'elles sont des prés, des forêts & des collines. Tout ce que j'y trouve à redire, c'est que je ne vois point comment ces faits confirment la these de l'Auteur qui suppose que ces plantes viennent des montagnes, des hautes montagnes même, les collines n'étant que des taupinières en comparaison des Alpes, & de son Caucase. C'est la méthode particulière de l'Auteur de dire : Les plantes qu'on trouve viennent des prés, des champs, des landes, des forêts, des collines, par conséquent ce sont les plus hautes montagnes qui ont le plus souffert.

Venons aux raisonnemens. Ils se ressemblent tous. L'accroissement des eaux a cessé au mois d'Avril, l'orage a commencé en même tems, ergo les plantes ont été arrachées aux mois de Mai & de Juin. On ne trouve que des inconsequences les plus fortes. Si l'orage a commencé au mois d'Avril, c'est alors que les plantes ont été arrachées & emportées. Il est vrai que l'Auteur a eu enco-

(1) *Phén. LXXII.* Il assure que cette crou- que'elle est fort mince sur les cimes des monta- te étoit générale, sur les montagnes comme gnes qui, faute de cette terre, sont souvent dans les vallons, &c. & *Phén. LXXXIV.* des Rochers tout nuds.

re assez de bon - sens pour juger qu'il falloit du tems à ces plantes pour croître, avant qu'elles ayent pû être arrachées, mais elles n'en ont pas eu assez pour pénétrer plus loin. Tandis que les montagnes étoient couvertes d'eau, les plantes (2) ne pouvoient croître, & sans-doute le sédiment prétendu n'en aura pas apporté la graine depuis la queue de la Comete. Celles de la première terre ont été entièrement détruites & elles ne se sont pas élevées par cette nouvelle croute de 166 $\frac{1}{2}$ pieds. Aussitôt que les eaux eurent baissé & que la terre en fut délivrée, elles ne purent plus agir sur les plantes qui croissoient sur ces endroits secs, & les eaux n'y remonterent plus, l'Auteur le confesse en conformité de l'histoire de Moÿse. Je souhaiterois donc de savoir de quelle maniere il pourroit se tirer d'affaire & prouver que ces plantes furent enlevées des montagnes, & au printems. L'état de plusieurs de ces prétendues reliques, entr'autres d'une tête de pavot que Scheuchzer représente, dénote-t-il le printems? Il ne falloit pas une grande violence pour emporter les plantes pendant que les eaux amollissoient & délayoient la terre. Dans cet état les plantes durent se détacher aisément: si donc on suppose que tout ceci doit être compté parmi les reliques du déluge, il sera plus naturel de supposer aussi avec Scheuchzer & plusieurs autres, que le déluge a commencé au printems. Epoque qu'il établit par une de ces reliques, par une épi d'orge qui n'étoit pas en maturité & encore par une raison assez solide, que si le commencement & par conséquent aussi la fin du déluge avoit été en automne, l'hiver se feroit ensuivi, & la terre n'auroit pû se sécher pour donner les productions l'année suivante.

Whiston qui ne veut pas entendre parler de miracles, ne voudra pas y avoir recours dans cette occasion, mais que deviendra alors tout son système de la Comete, de l'endroit & du tems de son passage par l'écliptique, & enfin toutes ses hypothèses? Il est forcé d'en construire un nouveau & d'en changer toutes les circonstances, ce qui ne lui coûtera que très-peu de peine, vû qu'il est entièrement maître d'inventer ce qui convient à son but.



C H A P I T R E XXVI.

Changemens arrivés à la Lune par le Déluge, suivant Whiston.

Livre III. Ch. IV. Phén. LXXXVIII. „ Quoique la Lune ait peut-être souffert par le déluge quelques-uns des mêmes changemens, que la terre, „ pourtant la partie, qui se trouve de notre côté, n'en n'a point acquis une „ atmosphère aussi épaisse que notre terre, & de laquelle nous avons supposé „ qu'elle a été produite par le déluge.
 „ Ce qui est prouvé par la figure de la Lune où se font distinguer la terre & „ les lacs avec une clarté non interrompue, sans que des vapeurs ou nuages „ nous en empêchent.”

(2) Observez que suivant Whiston il n'y en a point d'aquatiques.

Solut. LXXXVIII. „ La Lune paroissant de même constitution que notre terre, & se trouvant si voisine & son fatellite, il semble du premier abord „ qu'elle auroit dû être sujette au même changement que la terre, mais il faut „ considérer que sa position, lors du premier passage de la Comete, paroît „ avoir été presque de façon qu'elle a été amenée vers le vuide d'où la terre „ avoit enlevé le cylindre des vapeurs. Avec cela, quoique la Lune ait reçu „ quelques parties des vapeurs de l'atmosphère & de la queue de la Comete, „ les montagnes sont si élevées à proportion de celles de notre terre, que tout „ au plus il y a eu une inondation imperceptible & seulement à l'un de ces hé- „ misphères, & non une générale.

„ Il est vrai que le second passage, causé de la pluie des 95 jours, regarde „ aussi la Lune, & comme les vapeurs impures & les secouffes de notre at- „ mosphère en paroissent être dérivées, il paroît aussi que la Lune en a dû ac- „ quérir une pareille atmosphère épaisse, pareils nuages & météores, ce qui ne „ convient pas avec ses phénomènes. Cette difficulté qui paroît d'abord extrê- „ me disparaîtra néanmoins entièrement, lorsque nous considérerons la position „ que la Lune avoit alors; nous avons déjà observé qu'il manquoit, lors du se- „ cond passage de la Comete, 2. ou 3. jours de la nouvelle Lune, & par con- „ séquent les vapeurs, qui s'élevoient du soleil, tomberent exactement sur cet „ hémisphère de la Lune qui n'est jamais situé vers notre terre, sans toucher à „ celui que nous voyons, & dont il s'agit uniquement.”

Je ne fais si dans cette thèse l'Auteur raisonne mieux que dans les précéden- tes. Mais il faut convenir qu'il fait tout son possible pour sauver ses hypo- theses; & comme elles menacent ruine, il en construit d'autres pour les étayer. Pourquoi ne le feroit-il pas? Son imagination est à sa disposition, il n'a qu'à y puiser. Il a été le maître d'arranger la terre, son cours dans l'Ecliptique, le passage de la Comete au jour, à l'heure & à la distance précises. Il use du même privilège avec la Lune. Il la place fort sagement, non du côté de l'at- mosphère, ni de celui de la queue, mais de côté, en droite ligne. Bien plus, comme un autre Josué il la fait arrêter sans qu'elle puisse remuer. Comme il n'a pas la vertu de faire des miracles, je pense qu'il aura fait couper une ba- guette magique dans le pays des chimères, pour causer un effet si merveilleux. Pour sa coupure de l'atmosphère & de la queue, quoiqu'il suppose celle-ci aussi subtile qu'il fait, il faut pourtant que dans ce moment il s'en soit formé une idée comme d'un corps à-peu près de la nature d'un frommage mou, dont il reste certainement un vuide, lorsqu'on en coupe la pièce du milieu. Mais pour cette queue de vapeurs attirée par la Comete & sa force attractive, dont la ter- re a dû enlever la longueur de 250,000 lieues, quoique pourtant il en a resté passé 17 millions de lieues, j'avoue que je ne comprends point ce vuide. Ce reste de la queue après le passage de la terre a-t-il été rattaché à la robe de sa maîtresse ou non? Dans le premier cas, celui qu'il doit supposer, puisque l'attraction de la Comete étend sa vertu à 18 millions de lieues, ce vuide aura été d'abord rempli & la Lune en aura eu sa bonne part; bien plus, cette queue restante se feroit ruée avec une plus grande force vers la Comete à cause de ce vuide même, comme l'expérience le prouve en tout ce qui se joint soit par

attraction soit par pesanteur, & alors la Lune en auroit été régaler bien plus abondamment que la terre même. Mais si la force de l'attraction de la Comete a été perdue par ce passage de la terre, hélas! que je plains cette belle queue qui aura perdu si inopinément une si bonne maîtresse, & ensuite aura été obligée de voyager toute seule & sans guide par les espaces immenses!

Au second passage, l'Auteur voudroit encore la sauver de l'inondation, s'il étoit possible. Ne le pouvant pas, il veut composer & abandonner l'un des hémispheres de la Lune.

Je ne puis me figurer qu'on puisse se mettre pareilles idées dans la tête. Il paroît vouloir permettre que la Lune ait passé par la queue de la Comete, & que l'un de ses hémispheres en ait souffert. Mais avec sa permission, cette queue étant d'une longueur & d'une largeur si prodigieuses, comment est-il possible que dans le temps de son passage, elle n'en ait pas été enveloppée? Suivant le calcul de l'Auteur, sa largeur est de 333,333 lieues, sa longueur de 18 millions, la grandeur de la Lune n'est que $\frac{1}{43}$ ou $\frac{1}{33}$ ou $\frac{1}{25}$ de la terre dont elle n'est éloignée que d'environ 69,000 lieues. Comment veut-il donc qu'aussitôt qu'elle entra dans la queue elle n'ait pas été enveloppée de tous côtés & que même elle n'en ait pas été bien plus inondée, vu que si elle se trouvoit du côté de la Comete les vapeurs auroient dû être plus condensées, agitées & échauffées, & si elle se trouvoit au dehors & de l'autre côté elle devoit décrire un cercle plus grand à proportion de cet éloignement de 69000 lieues? Mais supposons encore, pour continuer d'être toujours complaisant envers l'Auteur par nos suppositions, qu'elle n'ait été couverte de la queue que d'un côté, est-ce que la Lune n'a point de centre de gravité? Les vapeurs condensées en eau auroient-elles pu se soutenir & s'élever sur un de ses hémispheres sans que l'autre en ait souffert? Et dans la these suivante ne suppose-t-il pas ci-dessus qu'un des hémispheres de la terre a eu un beau jour lors du passage de la Comete & que l'autre eut la pluie, quoiqu'il soit obligé de convenir que la pluie des 40 jours commença en même temps du côté qui, selon lui, jouissoit de ce temps agréable. Les montagnes ont-elles pu les retenir & servir de digue, comme il le suppose puérilement? Ces vapeurs ayant causé une atmosphere & par conséquent des vents, est-il possible qu'un Philosophe puisse assurer que ces vapeurs, ces nuages & ces vents restent toujours enfermés & bornés dans les limites d'un seul hémisphere? La raison de l'Auteur est admirable. La Lune, dit-il, n'a point d'atmosphere, ce qui est cependant contesté par Scheiner, Halley, Louville, &c. qui s'en rapportent à l'expérience.

L'illustre Société Royale de Londres a observé l'immersion totale dans un éclipse de Soleil du 23 Mai 1715 depuis 9 h. 9' 17" jusqu'à 9 h. 12' 40", avec un cercle lumineux autour de la Lune, qu'elle attribue à l'atmosphere de cette planete.

Accordons ce principe, elle n'a donc pas souffert de la Comete; voilà un raisonnement auquel je souscris, en le tournant un peu autrement. La Lune devoit nécessairement souffrir lorsqu'elle passa avec la terre par l'atmosphere ou par la queue de la Comete & en acquérir aussi une atmosphere. Or elle n'en a point eu dans cette occasion, selon l'Auteur: par conséquent elle n'y a pas passé, ni la terre non plus; & tout le système de l'Auteur n'est qu'une pure chimere. Je crois cette conséquence infiniment plus concluante que la sienne.

C H A P I T R E XXVII.

L'Arche n'a pu être construite sur le Caucase.

Livre IV. Ch. IV. Phén. & Solut. L. „ Ce fut pourtant le même jour lorsque
 „ les eaux de l'abîme sortirent & les pluies tomberent, que Noé, sa famille,
 „ & les animaux entrèrent dans l'arche. Quoiqu'il soit surprenant que l'entrée
 „ dans l'arche ait été retardée jusqu'à ce jour, on pourra facilement compren-
 „ dre comment ceci a pû se faire.

„ Quant aux sources de l'abîme, il est vrai que les crevasses furent faites
 „ ce jour, mais les eaux n'en sortirent qu'insensiblement & peu-à-peu: par
 „ conséquent elles n'empêcherent point Noé d'entrer dans l'arche; les eaux ne
 „ furent point pressées jusqu'à l'approche de la Comete, & pour ce qui est des
 „ pluies elles commencerent à la vérité le même jour; cependant la situation
 „ du Mont Caucase, sur ou proche lequel se trouvoit l'arche, la mettoit en fu-
 „ reté de ce côté. Ce jour, quoiqu'affreux & ruinant pour les habitans de l'autre
 „ hémisphère, fut un jour beau & calme pour la demenre de Noé & des siens.

Coroll. 2. „ Ici nous voyons un exemple d'une Providence toute particuliere
 „ à l'égard de la conservation de l'arche, que par sa situation elle ait échappé à
 „ la violence des vapeurs condensées dans leur chute, lesquelles sans cette si-
 „ tuation l'auroient brisée en pieces, vu la vitesse incroyable de leur mouve-
 „ ment qui n'est pas de moins que de 800 milles 266 lieues dans une minute.
 „ On comprendra aisément qu'aucun bâtiment n'auroit pû résister à une pa-
 „ reille violence.

Coroll. 3. „ Il est démontré par-là que le Mont Caucase étoit le véritable
 „ endroit où l'arche étoit située & non les montagnes de l'Arménie, puisque
 „ sur celles-ci la chute des vapeurs ou exhalaisons auroit non-seulement empê-
 „ ché l'entrée tranquille dans l'arche, mais celle-ci auroit péri, avec tout ce
 „ qu'elle contenoit, le premier jour du déluge.”

L'Auteur a cela de bon qu'il ne se dément jamais. Toujours des hypothèses
 sans preuves, accommodées à son imagination & au besoin qu'il en a pour sou-
 tenir un système mal bâti: de quoi servent donc les conséquences qu'il en tire?

Quant aux eaux de l'abîme, nous examinerons cette these dans la suivante.

Quant aux eaux de pluie je ne conçois pas comment le mont Caucase a ser-
 vi de parapluie à Noé & à sa famille. Il est vrai que l'Auteur assure hardiment
 que l'hémisphère où Noé se trouva ne s'en sentit point ce jour-là. Mais il est
 incompréhensible que, quand même cette partie du globe n'auroit pas été en-
 veloppée de l'atmosphère de la Comete, elle fût restée tant de temps, savoir
 12 heures, avant que d'entrer dans sa queue, & si la Lune n'a rien souffert de
 la Comete dans l'un de ses hémisphères, parce que la Comete s'est tournée de
 l'autre côté, pourquoi la même chose ne seroit-elle pas arrivée à la terre?

On dira: C'est parce que la Lune ne tourne par autour de son axe, mais
 bien la terre, c'est pourquoi les nuages de la terre se sont dispersés autour de
 tout le globe. Je ne cede pas à ce raisonnement. L'atmosphère fait partie de

notre globe & tourne avec la terre, nous en sommes convaincus, sans quoi ou aucune pluie ne pourroit durer seulement 12 heures, si la terre s'échappoit par son tournoiement aux nuées, ou il faudroit que tout le globe fût entouré de nuées. Or l'un & l'autre se trouve faux, contraire à la raison & à l'expérience, par conséquent les nuages tournent avec la terre, & la pluie des 40 jours n'auroit pu, suivant le système de Whiston, être universelle, mais seulement sur un hémisphère, & alors Moïse n'auroit pu nous parler de ces pluies par tradition, comme il a fait. Noé ne les auroit pas mieux vues qu'il n'a vu la Comète. Qu'on ne dise pas Moïse l'a su par révélation, cela contrarieroit le système de Whiston. Noé n'ayant rien su de la Comète, cette cause du déluge ayant été ignorée jusqu'à Whiston, il n'est pas à présumer qu'il ait eu la révélation de la pluie, & non de la Comète, événement infiniment plus remarquable. Voilà donc une thèse qui non-seulement n'est pas prouvée, mais qui n'est pas probable.

Passons à une autre. Ce fut, dit l'Auteur, sur ou proche le mont Caucase que l'arche fut construite. Quel péché Noé & sa famille avoient-ils commis pour avoir été condamnés à bâtir un si vaste édifice sur les cimes de la plus haute montagne du monde, comme l'Auteur assure que celle-ci l'a été? Sur une montagne escarpée, sur une montagne où, suivant la hauteur que Whiston lui donne, tous les ouvriers auroient été étouffés par l'air subtil? Est-ce que Noé s'est servi des rocs, des aigles, des griffons pour y transporter les matériaux & les quadrupèdes qui sûrement n'auroient pu s'y rendre d'eux-mêmes? Enfin passons cette supposition ridicule, & venons à celle qui veut que l'arche ait été construite du-moins proche le Caucase. Quelle raison en peut-il donner? Supposons que ce soit sur le Caucase qu'elle se soit arrêtée, supposons même que l'eau pendant 150 jours se soit trouvée sans mouvement violent, la conséquence n'en sera pas moins frivole. Supposons que sur une mer presque calme on laisse flotter un vaisseau à son gré, je ne dirai pas pendant 5 mois comme l'arche, mais pendant un mois, une semaine seulement, je ne crois pas qu'aucun marinier s'avise de soutenir qu'il reste toujours précisément à la même place. Par-contre ici, l'arche placée sur une mer sans bornes, est restée fixe pendant 150 jours au milieu des vents les plus violents, comme je le prouverai à la thèse suivante; c'est ce que personne ne voudra affirmer.

C'est pourtant sur de pareilles hypothèses que l'Auteur fonde son système & qu'il tire ses conséquences. C'est sur la situation du Caucase que l'Auteur a imaginée, qu'il fonde la preuve d'une Providence admirable qui a empêché que l'arche n'ait été brisée par la chute des pluies.

Donnons un moment d'attention à cette nouvelle assertion. Ou toutes les pluies fortes & orageuses ont ce degré de vitesse, ou il ne faut attribuer cette vitesse qu'à celles du déluge. Dans le dernier cas il faut des preuves, & je n'y ajouterai aucune foi jusqu'à ce qu'on en ait donné. Dans le premier cas a-t-on jamais vu des bâtimens brisés par la chute des pluies les plus violentes, lorsqu'elles n'étoient accompagnées d'aucun vent orageux? Pour moi je n'en fais aucun exemple.

De toutes ces fausses hypothèses Whiston conclut que c'est sur le Caucase que l'arche s'est arrêtée; la conséquence est comme les hypothèses.

CHA-

C H A P I T R E XXVIII.

Origine des eaux du Déluge suivant Whiston, & comment elles se sont retirées.

Livre VII. Ch. IV. hypothese ou Pben. XLVIII. „ La seconde cause principale du déluge fut la rupture des fontaines du grand abîme, ou telles fentes & crevasses dans la croute supérieure de la terre qui laissoient passer les eaux qui se trouvoient enfermées dans l'intérieur de la terre, lorsqu'elles se trouvoient pressées avec violence de monter, & d'ajouter quelque chose à la quantité de celles qui étoient produites par la terre; comme il conste par les passages suivans:

Gen. VII. 11. „ Toutes les fontaines du grand abîme furent rompues; & *Job XXXVIII. 8.* Qui est-ce qui renferma la mer dans ses bords quand elle fut tirée de la matrice & qu'elle fortit?

Livre IV. Ch. IV. Solut. XLVIII. Il est clair qu'avant l'approche de la Comete, la terre étoit ronde comme une boule, lorsque la Comete descendit vers son périhélie, il est clair qu'elle a du causer un double flux & reflux, soit dans les lacs supérieurs, soit dans l'abîme. Le dernier flux devoit être haut de 7 à 8 milles ($2\frac{1}{2}$ lieues) au-dessus de l'élévation ordinaire, & causer des effets puissans sur la terre aussi-tôt que la Comete approchoit. Mettons l'espace d'un mois; ce flux & reflux commençoit & augmentoit tout le temps de son approche jusqu'à ce qu'elle fût le plus près de la terre, alors le flux & reflux devoit être dans sa plus grande élévation & la surface de l'abîme avec celle de la terre devoit lui donner une figure elliptique ou parfaitement ovale, & comme la terre ne pouvoit prendre cette figure tandis qu'elle étoit solide, liée, cohérente & unie, il falloit nécessairement que par l'accroissement de la surface de l'abîme elle fût étendue, fendue, & brisée depuis la surface supérieure jusqu'à l'inférieure à-peu-près perpendiculairement. La terre qui dans le temps qu'elle acquit son mouvement diurne avoit souffert un pareil changement & fentes, & fut rendue un sphéroïde, fut sujette à un même changement, ses anciennes fentes & ruptures furent couvertes & renouvelées; les anciennes crevasses & les nouvelles n'auroient pu causer par elles-mêmes des inondations, ni faire sortir les eaux de l'abîme; il falloit une pression violente; la chute des eaux supérieures, des pluies, commença; elles couvrirent d'abord la terre; ces eaux étoient accidentelles & ajoutées, en même temps d'un grand poids, par conséquent elles devoient déprimer ou presser avec une grande violence & s'efforcer d'abaisser le cercle de la terre vers l'abîme, comme le poids entier de chaque colonne de la terre, & les eaux qui la couvroient l'exigeoient suivant leur pesanteur. Si la terre comme elle a été dans son premier affaissement, s'étoit trouvée spongieuse, séparée & peu solide, & avoit permis de s'opposer si doucement qu'elle auroit admis une profondeur entre ses parties & un affaissement doux & lent des colonnes de la

„ terre dans la proportion requise, on n'auroit pu s'attendre à une élévation
 „ des eaux de l'abîme; mais la terre avoit été rendue longtemps auparavant
 „ fort compacte & solide, par conséquent elle ne pouvoit plus supporter une
 „ pareille immersion dans la matiere liquide, & cette pression de la terre sur
 „ la surface de l'abîme devoit nécessairement pousser les eaux du côté où el-
 „ les trouvoient un chemin où sortie, ce qui ne pouvoit mieux se faire que
 „ par ces fentes & crevasses, par lesquelles la forte pression devoit faire sortir
 „ tout ce qui y pouvoit causer de l'empêchement, soit eau, soit terre, ce
 „ qui devoit ajouter quantité d'eau à celle qui se trouvoit déjà sur la terre &
 „ augmenter l'inondation.

„ Représentons-nous l'expérience suivante: Qu'on prenne un cylindre de
 „ marbre accommodé si exactement à un vase concave de même figure,
 „ qu'il y puisse monter & descendre; qu'on perce le cylindre dans sa longueur
 „ avec des trous à distance de son axe, qu'on remplisse le vase d'eau, &
 „ qu'ensuite on pose ce cylindre, aussi doucement que possible, dans l'eau,
 „ & qu'alors on remplisse chacun de ces trous en partie d'huile ou d'autre ma-
 „ tiere plus légère que l'eau & fumageante: si tout ceci est arrangé, vous
 „ aurez une représentation en petit du déluge; car comme ici le poids du
 „ cylindre pressant la surface de l'eau fait sortir avec violence l'huile par les
 „ trous, & se jetteroit elle-même par les conduits, si les trous n'étoient pas
 „ trop hauts en comparaison de la grandeur de toute la pression de la surface
 „ des eaux, ainsi le poids des colonnes métalliques augmenté par les eaux
 „ de la Comete y jointes, devoit presser la surface de l'abîme, laquelle étant
 „ un liquide, & ne pouvant supporter aucune pression d'un côté qu'elle ne
 „ la partageât avec tout le reste & par-tout, devoit jaillir par les endroits où
 „ il n'y avoit point de pression & se jeter par les fentes, s'élever & pou-
 „ ser les eaux sur la terre, tout de-même comme l'huile dans le cylindre: ce
 „ qui a pu couvrir la terre à plusieurs milles en hauteur, augmenter consi-
 „ dérablement l'inondation & contribuer le plus à la dévastation de la terre.
 „ Voilà donc à mon avis une représentation claire, facile & mécanique de
 „ la seconde cause du déluge, par l'irruption des fontaines de l'abîme & l'é-
 „ lévation des eaux souterraines.

„ *Coroll. 3.* „ Nous avons démontré ci-devant que les colonnes montagneu-
 „ ses sont les plus poreuses & ont le moins de densité, que par conséquent el-
 „ les sont les plus sujettes aux fentes & crevasses, & que par-là les sources
 „ & rivières en doivent provenir.

„ *Coroll. 4.* „ D'où il est clair qu'il n'y a point eu d'Océan & seulement des
 „ lacs, sans quoi le flux & reflux d'un tel Océan auroit été si fort & si violent
 „ qu'il auroit anéanti tout le but & destination du déluge & auroit submer-
 „ gé l'arche avec tout ce qu'elle contenoit, ce qui n'a pu arriver par le flux
 „ des petits lacs.

„ *Phén. & Solut. XLIX.* „ Toutes ces sources de l'abîme furent rompues le
 „ même jour que les pluies commencèrent; ce qui fait voir que la Comete
 „ caufoit l'un & l'autre, laquelle continuation de rupture étoit mesurée à l'ap-
 „ proche de ladite Comete, qui au moins pendant neuf heures de temps se
 „ trouvoit plus proche de la terre que la Lune.

Phén. & Solut. L. „ Et pourtant Noé & sa famille entrèrent dans l'Arche
 „ le même jour que les fontaines furent rompues , ce qui paroîtroit surpre-
 „ nant , si on ne réfléchissoit que ces fontaines ne furent élevées que peu-
 „ à-peu, & insensiblement, & que Noé n'en fut du tout point empêché d'en-
 „ trer dans l'Arche; les fentes furent faites, mais le poids des eaux de la Co-
 „ mete ne causoit point encore cette pression qui faisoit jaillir les eaux avec
 „ tant de force.

Phén. & Sol. LX. „ Les sources de l'abîme s'étant ouvertes en même temps
 „ que les premières pluies commencerent, elles furent aussi fermées en même
 „ temps que celles-ci cessèrent.

„ Il est vrai que la représentation que j'ai donnée du déluge ne peut fixer
 „ le jour où les eaux souterraines ont cessé de sortir. Il est pourtant visible
 „ que ceci arriva en même temps que la cessation des pluies, puisque l'éléva-
 „ tion des eaux souterraines provenoit de celle des pluies & avoit commencé
 „ en même temps.”

J'avoue ma stupidité; dans tout ce que je viens de transcrire, je ne vois
 autre chose sinon que l'Auteur a écrit de la manière la plus inintelligible qu'il
 lui fût possible. A moins que le Traducteur dont en effet la traduction est pi-
 toyable, n'ait lui-même brouillé les explications de son original. Il me paroît
 cependant que la meilleure, ou plutôt la plus mauvaise partie de cette obscu-
 rité doit être mise sur le compte de l'Auteur, vu que les raisonnemens & les
 conséquences se rapportent aux hypothèses. Tâchons donc de débrouiller les
 idées qu'il expose & de les ranger en thèses.

1°. La rupture des fontaines de l'abîme, une des causes principales du dé-
 luge, provenoit de ce que la croûte de la terre avoit été rompue, crevassée
 & fendue en plusieurs endroits.

2°. Avant l'approche de la Comète la terre étoit ronde comme une boule.

3°. La Comète à son approche & environ pendant un mois avant le déluge
 a causé une grande pression & par-là un flux & reflux de près de 2½ lieues de
 haut dans les eaux de l'abîme.

4°. Par cette pression & par ce flux, ce liquide de l'abîme a pris une figure
 elliptique, & forcé par-là la croûte de la terre à se fendre, à se briser & à se
 crevasser.

5°. Les eaux supérieures des pluies ont formé un si grand volume & un
 poids si énorme qu'elles ont fait sortir les eaux de l'abîme par ces crevasses.

6°. Des colonnes de terre & de métal ont aussi été affaîlées par ce poids
 & ont fait monter les eaux souterraines.

7°. Effet qui est prouvé par la comparaison d'un cylindre de marbre dont
 les trous sont remplis d'huile & qui est posé dans un vase cylindrique rempli
 d'eau.

8°. Les eaux sont principalement sorties par les colonnes des rochers &
 des montagnes comme plus poreuses & plus sujettes aux fentes.

9°. Par-là il est prouvé qu'il n'y a point eu d'Océan avant le déluge.

10°. Les eaux souterraines étant sorties le même jour que la pluie commen-

ça, il est clair que l'un & l'autre effet provenoit de la même cause, c'est-à-dire de la Comete.

11°. Noé & les siens entrèrent le même jour, au commencement de ces événemens dans l'Arche, mais les eaux ne s'éleverent qu'insensiblement.

12°. La pluie & la sortie des eaux de l'abîme cessa en même temps.

Commençons par supposer ici la 1^{re} these, nous l'examinerons dans les suivantes.

Quant à la 2^e, quelle contradiction ! Un peu plus bas & ailleurs, il assure qu'une Comete a causé un mouvement diurne de la terre d'abord après la chute de l'homme & rendu la terre un sphéroïde oblong: ici il assure que c'est l'effet de la seconde Comete, & plus bas encore il parle de cet événement comme plus ancien. Il n'a pas trouvé à-propos de nous donner une histoire circonstanciée de la premiere Comete ni de la maniere & du temps que la terre, de spongieuse qu'elle avoit été selon lui, est devenue compacte. Avec son imagination inépuisable, il ne devoit pas être embarrassé. Elle étoit aussi invisible pour Adam & Eve, que la seconde le fut pour Noé & sa famille. Quoi qu'il en soit, il n'a pas voulu se donner cette peine, mais cela n'empêche point qu'il ne nous donne encore ici des preuves de son habileté inimitable à prouver un système par des contradictions.

Le 3^e. Article présente un paradoxe des plus forts. Suivant Whiston, la Comete a employé moins d'un mois à parcourir l'espace entre le Soleil & la terre; il donne à cet espace 18 millions de lieues, nous en avons supposé seulement 11 $\frac{1}{2}$ millions; & cependant le voilà qui soutient que cette Comete a dû causer une pression sur la terre pendant tout le mois qui précédoit sa plus grande proximité. Raisonnons un peu là-dessus.

La Comete vint sans-doute des espaces immenses qui se trouvent hors de notre système planétaire; il faudroit donc démontrer de quelle maniere une Comete peut agir sur notre terre à une distance si immense & dans des lieux où nous croyons qu'il n'y a point d'air, mais une matiere éthérée, ou, suivant l'Auteur, un vuide parfait; & par conséquent s'il y a une pression, elle sera bien foible & accommodée à la subtilité de la matiere.

D'ailleurs si cet air ou cette matiere éthérée, étoit pressée & qu'elle rencontrât la matiere grossiere de notre atmosphere, il y a apparence que la pression seroit très-foible, ou qu'il n'y en auroit point du tout, vû que celle de notre air grossier devroit prévaloir, & que d'ailleurs la rondeur de notre terre & son atmosphere qui ont au dehors une même matiere subtile & éthérée, obligeroit cette autre matiere quoique de même qualité, pressée & conséquemment condensée, à s'écouler des deux côtés. L'expérience prouve que tout liquide, & l'air encore plus, se jette toujours du côté qui offre le moins de résistance, d'où je conclus que cette matiere moins grossiere que notre air & plus grossiere que la matiere non-pressée, s'écouleroit & ne seroit point d'effort sur notre atmosphere, moins encore sur notre globe.

En troisième lieu, si une Comete à une distance égale à celle qu'il y a entre le Soleil & la terre, peut causer principalement sur l'Océan une pression telle que Whiston la donne pour preuve qu'il n'a du exister alors aucun

Océan, vû que le flux & reflux causé par cette pression auroit été si énorme qu'ils auroient détruit l'arche, &c. d'où vient que nous n'avons rien apperçu de pareil, lorsque tant de fois des Cometes ont passé derriere le Soleil du côté de notre terre, en particulier celle de 1680 qui devoit être la même, ou de pareille grandeur, que celle de Whiston? N'est-il pas manifeste que, suivant cette hypothese, l'approche de cette Comete devoit causer une forte pression du moins sur l'Océan présent dont l'Auteur ne peut plus nier l'existence, sinon sur le fluide entre la terre & le feu central, augmenté par cette quantité immense des eaux du déluge que l'Auteur y place? J'observe encore que Whiston ne parle qu'obscurément du tems où cette pression de la Comete & l'éruption des eaux cessèrent. Il dit que c'étoit en même tems que la cessation des pluies. Veut-il parler des pluies des 40 jours ou de celles des 95 jours? Quelque parti qu'il prenne, son calcul ne fera pas juste. S'il s'agit des premières, d'où vient que cette pression dura si peu? Il veut que les eaux ne soient forties de l'abîme qu'en conformité de l'Histoire de Moÿse, le jour que le déluge commença & que la terre passa par l'atmosphere de la Comete, ainsi elle n'a agi que dès-lors; mais elle a fait un chemin de deux mois avant qu'elle se trouvât dans le voisinage de la terre, & d'un mois au-delà qu'elle employa pour en être autant éloignée qu'elle l'étoit avant qu'elle eût commencé à causer une pression; voilà donc du moins trois mois & non pas seulement 40 jours que cette pression & cette sortie des eaux devoient durer. S'il veut la faire durer par contre jusqu'à la fin de la seconde pluie, le tems sera trop court & seulement de trois, & non de cinq mois, suivant sa détermination. On dira que ce sont les pluies & leur poids immense qui ont produit cet effet. C'est ce que nous allons examiner bientôt.

Je ne puis comprendre en quatrieme lieu que la Comete ait pu agir sur les eaux de l'abîme avant que d'agir sur la croute de la terre. S'il ne foutenoit pas que cette pression vint du dehors & de la Comete qui descendoit, j'aurois cru que l'Auteur étant libre de disposer à sa volonté des circonstances de son roman, auroit voulu insinuer que la Comete qui est, selon lui, renfermée au centre de notre terre, a agi de concert & par sympathie avec l'autre, pour soulever les eaux en augmentant sa chaleur, & raréfiant le liquide qui l'entoure. Je suis fâché pour l'amour de lui qu'une pareille idée ait échappé à son imagination incomparable. Car, je le répète, je ne puis concevoir de quelle maniere la Comete de dehors a pu s'y prendre pour causer une pression sur l'intérieur sans que la croute s'en soit ressentie que longtems après, & lorsque les eaux souterraines étoient au fort de leur agitation. Ou il y avoit déjà des fentes & des crevasses jusqu'à l'espace & au liquide intérieur, où cette croute l'entouroit d'une maniere solide comme il le dit lui-même ci-dessus. Dans le premier cas, d'où vient que toutes les eaux n'ont pas suivi l'ordre de leur nature, en se perdant dans ces gouffres qui étoient vuides, suivant l'opinion de l'Auteur, que nous examinerons à la these 50, & n'ont pas desséché la terre en la privant de toute l'eau? Dans le second cas, il est impossible que la pression ait agi sur les eaux de l'abîme, avant que de presser la croute.

Il falloit bien que ces cavités vuides fussent d'une grande étendue, puisque la

pression a pu élever l'eau à la hauteur de deux lieues & demie, & donner au dedans une figure elliptique avant que l'extérieur ou la croute en ait souffert. Je ne comprends pas au reste ce qu'entend l'Auteur en disant que les eaux ne sortirent pas le jour de l'entrée dans l'Arche, mais seulement à la plus grande approche de la Comete, & qu'ailleurs il assure que ce fut le même jour que la terre passa par son atmosphère & que la Comete étoit plus proche de la terre que la lune. Il a le privilège exclusif de prouver des thèses par des contradictions. Quant au passage de Job, qu'on examine les versets précédens & suivans, & on verra que Dieu parle de la formation de la terre, que nous nommons création, & non du déluge.

L'Article 4^e. a été à-peu-près discuté dans l'Article précédent. C'est surtout dans les Articles 5^e & 6^e. que l'Auteur devient inintelligible pour moi. Tantôt c'est le volume d'eau provenant des pluies, & son grand poids qui pressent si fort les eaux de l'abîme & les firent jaillir. Tantôt ce sont les colonnes des montagnes & les terres minérales qui ont causé ce poids & de-là l'effet dont il est question. Examinons les deux opinions, l'une se trouvera aussi peu fondée que l'autre.

Par où cette eau est-elle entrée pour presser le liquide de l'abîme? Est-ce par les fentes que la pression sur les eaux souterraines a produites? Mais alors ces eaux qui entroient, auroient forcé celles qui vouloient sortir, & si les supérieures ont eu assez de poids pour faire jaillir avec une force surprenante les inférieures, les premières auront par leur mouvement & à raison de leur pesanteur fait redescendre les secondes des abîmes d'où elles prétendoient sortir & si les pluies ne sont pas entrées par ces crevasses, par où ont-elles pu presser les eaux de l'abîme (1)?

Supposons encore qu'elles soient entrées par quelques-unes de ces fentes pour causer la pression nécessaire, & que cependant les eaux souterraines soient sorties par les autres. Il n'y auroit eu qu'une circulation perpétuelle. A mesure que les unes seroient sorties, les autres seroient rentrées; sans cela plus de pression, la cause cessoit, il n'y auroit point eu de déluge. Les eaux se seroient retirées dans les mêmes cavités où l'Auteur les place après le déluge; d'autant plus qu'il y avoit un vuide dans la terre d'une hauteur assez considérable.

En second lieu comment les eaux supérieures ont-elles pu produire cet effet? L'expérience s'y oppose. Si l'on a un bassin, un réservoir qui peut contenir l'eau, elle ne sauroit causer par son poids une pression qui en fasse jaillir une partie au dehors, sans quoi toute la quantité des eaux du déluge qui doit exister encore devroit aujourd'hui produire le même effet. Comme donc l'Auteur n'ose nier, quoiqu'il le fasse pour le premier jour, que l'eau n'ait entouré également tout le globe, qu'au contraire il veut prouver par-là l'universalité du déluge, comment est-il possible que l'eau pressant de tout côtés ait pu faire

(1) Ce n'est point par les crevasses que ces eaux ont pu entrer pour causer cette pression des eaux de l'abîme: car ce ne fut que la Comete qui les accrut & elles ne s'y retirèrent qu'à la fin du déluge. Cependant le jaillissement de ces eaux de l'abîme fut une des causes principales du déluge, par conséquent elle fut de beaucoup antérieure à l'entrée des eaux extérieures.

jaillir les eaux souterraines seulement d'un côté? Cette assertion n'est-elle pas contre toute expérience philosophique, ou même populaire?

En troisième lieu, il faut donc que l'Auteur ait voulu soutenir l'autre thèse des colonnes des montagnes, surtout puisqu'il se sert de la comparaison du cylindre de marbre, qui ne conviendrait pas à l'eau. Mais ne contredit-il pas au bon sens & à son système même? Il faudrait déjà que les crevasses eussent été si exactement compassées qu'elles eussent formé un cercle ou à-peu-près, autour d'une telle colonne, afin que la colonne eût été détachée de tout le reste de la croûte. Voilà déjà un miracle. Cette exactitude ne peut être attribuée à des causes naturelles.

Il faudrait de plus qu'une quantité immense de matière terrestre eût été anéantie ou transportée ailleurs, vu qu'on conçoit aisément que plus on creuse un globe ou une boule, & plus le diamètre du cylindre ou de la colonne diminue à cause de la diminution de la périphérie du globe. Ou si on veut le faire de grandeur égale au diamètre de sa partie supérieure, il faut élargir le creux par en-bas à proportion de la profondeur; voilà encore un miracle.

L'Auteur veut que les colonnes se soient affaissées & que ces colonnes fussent des colonnes montagneuses, ou des montagnes, & il veut en même temps que le Caucase ait été élevé alors, & qu'il se soit ensuite affaissé. Voilà le troisième miracle. C'est le poids des pluies qui a forcé, dit-il, les montagnes à s'affaisser, il faut donc que l'eau ait été amoncelée sur les montagnes, & qu'elle ne se soit point écoulée dans les plaines & les vallons, quatrième miracle.

La plus grande partie des eaux ayant du naturellement se trouver dans les bas lieux, & leur poids ayant été cause des affaissemens des colonnes & du jaillissement des eaux de l'abîme, ce ne sont pourtant pas ces colonnes, mais uniquement celles des montagnes qui ont causé ce grand événement, cinquième miracle. Il est obligé d'en admettre divers autres qui se trouveront à la thèse 50^e.

N'est-ce pas trop pour un homme, qui n'a inventé son système que pour ne pas admettre de miracles?

Faisons une autre remarque. Si la sortie des eaux a été causée par une forte pression, d'abord sur la superficie & ensuite sur l'abîme, il faut de toute nécessité que dans le moment que la première crevasse s'est faite les eaux aient jailli avec violence & avec la plus grande force. L'expérience le prouve. Qu'on presse un citron, une orange, un grain de raisin, une vessie remplie de liqueur, ou quelque vase que ce soit qui soit fermé par-tout, & qu'on le presse de manière à y faire une ouverture, on verra que ce liquide en sort dans le moment avec violence, & cela si naturellement qu'il faudrait croire le lecteur bien idiot pour chercher à expliquer un phénomène si commun. Or ici il est parlé de pression, d'une pression extrêmement violente, qui élève les eaux souterraines de 2¹/₂ lieues: pression qui peut briser la croûte de la terre, par l'extension, l'agitation & l'élévation des eaux souterraines; & avec tout cela l'Auteur veut que les fentes se soient faites sans que l'eau en soit sortie. Accordez ces contradictions. Si c'est la violence des eaux souterraines, leur élévation, leur agitation qui ont causé ces fentes & ces crevasses, est-il possible que qui que ce soit puisse concevoir qu'elles aient pu rompre la croûte & que cher-

chant un effort, elles n'en ayent point pris? Je pense que Whiston peut s'attribuer la gloire d'une pareille invention, comme de celle la de Comete.

Mais peut-être l'Auteur attribue-t-il tout ce merveilleux directement à la Comete. Cette explication ne fauroit être admise. La Comete a fait la pression qui a commencé un mois avant sa plus grande proximité de la terre, elle a agi avec tant de violence que les eaux de l'abîme étant sorties de leur réceptacle, se sont élevées à 2 $\frac{1}{2}$ lieues de hauteur & ont causé ces crevasses. Quelle impulsion! quelle violence! Il ne faudroit pas moins qu'un choc de corps à corps de la Comete avec la terre pour produire un si terrible effet. Supposons que la pression de loin ait pu faire la même chose, il n'en fera ni plus, ni moins, aussi-tôt que le même effet s'est fait sentir. Mais je suis assez stupide pour ne pas comprendre que cette pression ait pu causer un pareil effet & assez ignorant pour croire qu'il ait fallu une pression de deux côtés ou bien du dedans comme l'Auteur le suppose, mais qui me paroît impossible par les raisons alléguées.

Un corps dur & compacte, comme notre terre, ne fauroit se fendre, si la pression ou l'impulsion violente n'est que d'un côté. Je m'imagine que si le corps étranger qui pousse l'autre, se trouve le plus fort, il expulse celui-ci hors de sa place, jusqu'à ce qu'il trouve lui-même un empêchement. Et c'est seulement alors que serré des deux côtés, il peut se crevasser & se rompre; mais tandis qu'il ne l'est que d'un côté, il sera poussé en avant & de cette façon notre terre auroit été portée hors de son orbite, & rendue Comete. Je ne puis donc absolument me figurer que la pression immédiate de la Comete ait eu l'effet que Whiston indique, en n'agissant que de loin par le moyen de l'air qui a du agir sur les eaux de l'abîme avant qu'il y ait pu pénétrer, & sans que la croute dont il étoit couvert s'en soit ressentie jusqu'à ce que ces eaux aient été forcées de s'élever & de s'agiter depuis l'intérieur du globe; il fallut, dis-je, que la Comete agit du dehors, causât une pression si violente au dedans de la terre que son liquide intérieur s'élevât de 2 $\frac{1}{2}$ lieues, que cependant cette pression, quoiqu'agissant déjà depuis plus de 18 millions de lieues avec tant de véhémence sur l'intérieur de la terre, n'ait pas causé le moindre effet sur la croute même de la terre, pas même une crevasse, que tout ceci se soit passé imperceptiblement, jusqu'à ce que ce grand effort de peut-être 20 millions de lieues loin eût causé la sortie des eaux du dedans.

Sur l'Article 7^e. j'objecte que ce cylindre de marbre ne peut s'appliquer qu'à une colonne de rochers, &c. Il a été démontré ci-dessus qu'une telle colonne n'a pas une ombre de vraisemblance.

Dans le 8^e. Article, Whiston donne bien de la force à la colonne pour faire sortir les eaux par les endroits les plus élevés. Il est vrai qu'elles en avoient d'autant moins de peine à rentrer dans le sein de la terre par les fentes qui se trouvoient dans les plaines & les vallons, mais c'est ce qui n'affermiroit point le système de l'Auteur.

L'Article 9^e. renferme une des preuves ordinaires de l'Auteur. Il n'emploie que des hypothèses entièrement fausses, & par conséquent la preuve s'évanouit comme le système même, puisqu'étant prouvé qu'il y a eu un Océan, la conséquence tourne contre lui. A

A l'Article 10^e. il dit que la pluie & les sources de l'abîme sont venues de la même cause, *concedo*; mais que ce soit de la Comete, *nego*.

A l'Article 11^e. il fait une assertion bien hasardée. La Comete doit avoir agi pendant un mois avant l'entrée de Noé dans l'arche, les crevasses ont dû avoir été faites pendant ce tems-là & l'eau ne sortit que dès ce jour. Le ridicule de cette proposition a été déjà démontré. Ajoutons une réflexion. Ce jaillissement provint ou de la pression directe & immédiate de la Comete, ou de la quantité d'eau & de leur poids ou des colonnes des montagnes.

Si c'est la première, elle devoit donc cesser dès que la terre ne se trouva plus dans l'atmosphère de la Comete, *cessante causa, cessat effectus*, ce qui est contraire à l'hypothèse de l'Auteur qui veut que cette sortie des eaux souterraines ait duré autant que les pluies. Si c'est la seconde, nous avons déjà dit que, suivant l'Auteur même, la quantité d'eau étoit à son comble au 150^e. jour du déluge & que par conséquent bien loin que la pression dût cesser, elle devoit augmenter de plus en plus; la cause de la pression augmentant, l'effet devoit augmenter à proportion. Si c'est enfin la troisième, les montagnes qui s'affaïssoient, ce qui est pourtant impossible, n'étoient pas si légères pour employer tant de tems à se précipiter au fond, comme chacun peut s'en convaincre en jettant une pierre ou motte de terre dans l'eau. Il n'auroit donc pas fallu, je ne dirai pas 150, mais seulement 40 jours, pas 2 jours, à la montagne pour atteindre le fond. Alors la pression aura cessé, & la sortie des eaux en même tems. En un mot, que l'Auteur se tourne de quelque côté qu'il lui plaira, il ne pourra jamais sauver son hypothèse. D'où je suis incontestablement en droit de conclure que non-seulement aucune de ces trois suppositions ne peut avoir lieu, mais que si elles étoient prouvées comme elles ne le sont pas, Noé n'auroit pu entrer dans l'arche le jour que les eaux de l'abîme sortoient, puisque de la première & de la troisième manière, l'éruption étoit trop violente; & la seconde ne s'accorde pas avec l'Histoire de Moïse, vû que si les eaux de pluie avoient causé la sortie des eaux souterraines, elles n'auroient pu le faire qu'après plusieurs, peut-être même après les 40 jours, & ces eaux de l'abîme n'auroient pas jailli le même jour que les pluies commencèrent, comme le texte l'assure & que Whiston en convient.

Si on vouloit objecter que Moïse dit que les fontaines du grand abîme furent rompues, & que par-là il entendoit la rupture de la terre comme étant les portes par où les eaux sortoient, cette explication ne s'accorderoit pas avec le système de Whiston qui dit expressément que ces fentes furent faites pendant la pression causée par la Comete dans sa descente & dans l'espace du mois qui précéda le commencement du déluge.

Par les diverses observations que nous avons faites jusques-ici on voit que l'hypothèse de l'article 12^e. n'est pas mieux fondée que les autres. Si les pluies ont duré jusqu'au 150^e. jour, il est impossible que la pression directe & immédiate de la Comete ou la pression des colonnes des montagnes aient pu faire jaillir les eaux de l'abîme pendant si longtems; & par contre si l'on attribue cette irruption aux supérieures, elle n'auroit pas cessé si-tôt.

Les hypothèses que l'Auteur avance pour soutenir son opinion, que le dé-

luge n'a d'abord été que sur l'un des hémisphères, ont été déjà rapportées ci-devant ; c'est pourquoi nous en ferons grace au lecteur. Bornons-nous à examiner l'opinion même.

Si jamais proposition fut paradoxale, c'est celle-ci. A la vérité, puisque l'Auteur soutient la même chose de la Lune, il n'est pas surprenant qu'il l'ose aussi à l'égard de la terre. Supposons que les nuages qui fournissoient la pluie, ne se fussent trouvés que sur l'un des hémisphères, (en quoi je ne le contredirai point), & que d'abord il n'y ait eu de pluie que sur cette partie. Quel usage l'Auteur en fait-il ? Cette quantité de pluie étoit-elle petite ou grande ? S'il dit qu'elle étoit petite, ce n'étoit donc qu'une petite inondation qui ne méritoit pas encore le nom de déluge, & alors je trouve qu'il a donné une fois en sa vie une proposition qui n'est pas incroyable. Si par contre la quantité en étoit considérable, chacun conviendra qu'elle devoit d'abord, par sa nature, s'écouler & s'égaliser à-peu-près sur toute la terre.

Passons lui cependant cette supposition. Mais comment expliquera-t-il les sources de l'abîme ? Les fentes & les crevasses n'étoient-elles que d'un côté du globe ? Il ne l'affirme pas & il auroit tort de l'affirmer. La figure de cet abîme intérieur étant devenue elliptique, selon lui, la masse totale de la terre devoit éprouver par ce changement une violente secousse qui devoit se faire sentir à-peu-près par-tout, ou du moins aux deux côtés opposés & les crevasses étant formées de tous côtés, les eaux devoient en jaillir de même ; par conséquent dès le premier jour de cette rupture des fontaines de l'abîme, ses eaux devoient se manifester sur les deux hémisphères.

Les *Phén.* & *Solut. LV.* ont déjà été rapportés ci-dessus. Venons au *LVIII^e*.
 „ Afin que nous puissions estimer la quantité d'eau que cette thèse expose,
 „ il faut supposer que la moitié venoit de la Comete, ou de la pluie, &
 „ l'autre des eaux souterraines, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'il en soit
 „ venu beaucoup plus de ces dernières ; supposons aussi que de la première
 „ moitié, il y ait eu un dixième de la queue & les autres $\frac{9}{10}$ de l'atmosphère,
 „ la terre en y passant deux fois en doit avoir intercepté une colonne cylin-
 „ drique de vapeurs, dont la base seroit égale à l'aire d'un grand cercle de la
 „ terre & la hauteur de 750,000 milles (250,000 lieues) ; lorsque nous saurons
 „ la densité précise de ces vapeurs qui composoient la queue de la Comete,
 „ ou quelle proportion elle a avec celle de l'eau, il sera facile d'en faire le
 „ calcul. Il est clair que les vapeurs de la queue doivent être d'une grande
 „ rareté, vu la grandeur extraordinaire de sa circonférence & qu'on peut
 „ distinguer à travers les étoiles fixes. Posons que la densité de l'eau est en
 „ comparaison de ces vapeurs comme 3400,000 à 1 ; ou ce qui est la même
 „ chose, l'eau étant comparée à l'air comme 850 à 1, que l'air est en compa-
 „ raison de ces vapeurs comme 40,000 à 1. Si donc on compte que la surface
 „ d'un globe est 4 fois plus grande que l'aire de son grand cercle, on trouvera
 „ que toute l'eau venue de la Comete a du couvrir la terre à la hauteur de
 „ 5410 $\frac{1}{2}$ pieds, & si on ajoute autant des eaux souterraines, le tout fera
 „ 10,821 pieds ou deux milles $\frac{1}{2}$ de lieue) de hauteur perpendiculaire, & si
 „ on en rabat les éminences, collines & montagnes, on pourra compter trois
 „ milles, ou une lieue, ce qui suffira pour l'inondation entière.”

Quant à la première proposition, que les vapeurs de la queue aient été mêlées de quantité de parties terrestres, je ne fais comment m'y prendre pour la réfuter. Rien de plus mal-aisé que de combattre une thèse qui se contredit elle-même, comme il ne l'est pas moins de prouver un axiome, une proposition, une vérité reconnue & incontestable. Je crois que le plus court sera de faire voir en quoi ces contradictions consistent, & chacun fera à même d'en juger: répétons pour cet effet quelques passages de Whiston rapportés ci-devant.

La queue de la Comète a 18 millions de lieues de long, elle contient des vapeurs raréfiées par la chaleur du soleil & cependant on apperçoit cette queue avant son périhélie. Il prouve que ce sont nécessairement des vapeurs, puisqu'on distingue cette queue d'avec l'air ou la matière éthérée qui l'environne. Cependant ces vapeurs sont aussi ou peut-être plus déliées que cet air ou cette matière même, vû qu'elles le sont 40000 fois plus que notre air qu'on ne peut discerner à la vue, subtilité inconcevable pour une matière; & il prouve cette dilatation & cette raréfaction extrême par la raison qu'on peut discerner les étoiles fixes au travers d'une colonne de 133,333 ou même de 333,333 lieues.

Ces propositions contradictoires ne feroient-elles pas plutôt des preuves à ceux qui soutiennent que cette queue n'est autre chose que l'ombre de la Comète, vû qu'elle se fait voir avant son périhélie & par conséquent avant qu'elle ait pu exister, puisqu'elle doit son origine, à ce que Whiston dit, aux vapeurs raréfiées par la chaleur du Soleil, & que la queue de la même Comète, fait qu'elle précède, soit qu'elle suive le Soleil, paroitra toujours du côté opposé & qu'elle s'évanouit d'un côté pour se faire voir de l'autre, aussitôt que la Comète a changé de situation? N'est-ce pas encore par la même raison qu'on peut discerner les étoiles au travers de cette queue, ce qui seroit l'impossibilité physique la plus complète, si cette queue étoit composée de vapeurs & d'un diamètre si immense, puisqu'on a des exemples qu'une Comète a pu couvrir la Lune de son ombre comme Phranza l'a observé en 1450?

Whiston ajoute que ces vapeurs dont la subtilité est incompréhensible, contiennent pourtant des particules assez grossières, pesantes & compactes, pour avoir formé de la terre, du limon, du sable, de l'argile, des pierres, des marbres, des minéraux &c.

Mais je ne fais si l'Auteur auroit été à son aise dans une pareille queue. Il auroit été également étouffé par la subtilité ou par la grossièreté de ces vapeurs. Je dis par leur subtilité. Personne n'ignore que ceux qui traversent les hautes montagnes des Andes & autres, sont obligés de se munir de quelque éponge ou linge mouillé, qu'ils tiennent devant la bouche & le nez afin que cet air subtil qui ne l'est pas 10 fois plus que notre air le plus pur ordinaire, soit rendu un peu plus grossier, supportable & accommodé à notre constitution; sans cette précaution on seroit étouffé par cette grande subtilité, comme il arrive encore souvent à quantité de personnes. Je dis par leur grossièreté; je ne voudrois pas m'exposer à respirer un air rempli de particules de pierres & d'autres matières semblables quelques déliées qu'elles fussent, & je ne crois pas que l'Auteur y eût trouvé un grand agrément. Il est incompréhensible encore qu'on puisse supposer des vapeurs 40000 fois plus raréfiées que notre air.

& que ces vapeurs contiennent non-seulement assez d'eau pour inonder tout notre globe de 123,850,666 lieues communes, plus de 16,000, ou pour son Caucase de peut-être 50,000 pieds de hauteur; mais outre cela assez de particules grossieres pour former une croute de 166 $\frac{2}{3}$ pieds.

Il ne faut donc plus être surpris si l'Auteur donne une étendue si considérable à la queue de la Comete. En la supposant composée de vapeurs si subtiles, il falloit bien en augmenter le volume, cela ne lui coûtoit rien. Le pays des chimeres est assez riche pour qu'on n'ait pas à craindre de l'épuiser.

On voit pourtant que souvent il a réfléchi. Il lui falloit une matiere extrêmement subtile dans la queue puisqu'on voit les étoiles à travers. Il lui falloit par contre une certaine quantité d'eau & de matiere grossiere pour toute l'inondation & pour sa croute, il falloit donc augmenter la grosseur de cette queue & lui donner tant de millions de long & de large. Pour se sauver d'un ridicule, il tombe dans un autre qui n'est pas moins grand par l'impossibilité physique, comme je l'ai démontré ci-dessus.

Dira-t-on que la plupart de ces parties terrestres (je ne parle pas des aqueuses; elles sont déjà déduites) proviennent de l'atmosphere? Non, on se tromperoit. On a vu ci-dessus these 44, que l'Auteur le nie formellement. Il dit au contraire que les orages & les vents qui commencerent au 150^e. jour provenoient de l'agitation des parties terrestres, nitreuses, sulphureuses, métalliques &c. qui étoient descendues avec la pluie des 95 jours & qu'auparavant les eaux étoient entièrement calmes, par conséquent ces particules ne se sont point trouvées parmi l'atmosphere. Il dit en un mot que l'atmosphere très-grossiere étoit composée de particules subtiles, & la queue subtile de particules grossieres. Cette réflexion suffit; passons à une autre these.

Cette nouvelle these differe si peu de la précédente qu'elle a été en grande partie discutée. Nous ajouterons seulement pour confirmer cette dernière réflexion, que l'Auteur donne $\frac{1}{10}$ de toutes les eaux aux pluies de l'atmosphere, que par conséquent ses vapeurs étoient plus condensées, plus grossieres & plus ressemblantes à celles de notre terre, comme se trouvant plus proche de son globe, & ne pouvant s'élever à une hauteur si immense comme celles de la queue, à cause de leur pesanteur; cependant elles ne devoient point contenir, suivant l'Auteur, les mêmes parties terrestres &c. qui pouvoient entrer en fermentation & causer de l'agitation.

Quant aux eaux de l'abîme, nous avons déjà remarqué que, sitôt que la plus grande pression cessa, la sortie de ces eaux souterraines devoit cesser de même. Il a été aussi observé que, si un vase rond, fermé, fragile, ou sujet à se fendre, étoit rempli de quelque liqueur, qu'il fût pressé à la fois de deux ou de plusieurs côtés & qu'il s'y fit des fentes, l'eau ou la liqueur en jailliroit incontinent avec violence, éruption qui diminueroit à raison de la diminution de cette liqueur & de la pression. Or ici cette pression étant attribuée aux colonnes des montagnes, ou à celles des eaux, la pression des montagnes ne devoit durer que très-peu; & si tout ce liquide souterrain, que Whiston compare à un blanc d'œuf, n'a pas été épuisé & le vuide remplacé entièrement par ces montagnes, la quantité d'eau n'a pas dû être fort grande, & n'a pu beaucoup contribuer au déluge. Quant à la prétendue colonne d'eau, on a déjà dé-

montré qu'elle pouvoit opérer tout au plus une circulation par laquelle l'eau qui remontoit d'un côté, redescendoit de l'autre, & qu'enfin la Comete par une pression directe n'auroit pu opérer immédiatement un tel prodige, si la pression n'étoit que d'un côté, & supposé même qu'elle eût fait cet effet, il n'auroit duré que pendant sa plus grande proximité de la terre. Ces eaux de l'abîme ne sont donc pas de grand usage à Whiston.

On pourroit encore faire de cette eau un calcul qui ne s'accorderoit pas avec la quantité requise, puisque si on déduit de notre globe présent, je parle suivant le système de notre Auteur, le noyau de la Comete qui doit faire le centre de notre terre, l'ancienne croûte de la terre qui devoit couvrir tout le globe, s'il n'y a point eu d'Océan, & enfin la nouvelle croûte, & qu'on réfléchisse encore sur la différence de la périphérie qui emportoit une grande quantité d'eau, que cet abîme n'a pu se vider entièrement, & enfin sur toutes les cavités vuides que l'Auteur suppose avoir existé alors dans l'intérieur de la terre à la hauteur de 2 milles, je ne vois pas qu'on puisse remédier à tout, & trouver la quantité d'eau requise, pour faire la moitié & plus, comme il dit, de toute l'inondation universelle.

Il faut avouer que l'Auteur a imaginé tout ce qui lui étoit possible. Il a supposé la queue de la Comete infiniment plus large que la Comete même, en y comprenant encore l'atmosphère, il a supposé que le corps attiré étoit infiniment plus grand & plus large que celui d'où procédoit l'attraction. Il a supposé cette queue d'une longueur immense, & il a supposé que les deux tiers de tout le globe ancien de la terre, étoient d'eau, & avec cela il se voit obligé malgré le rehauffement & l'élévation de la terre & spécialement de son Caucase, de restreindre la hauteur des montagnes les plus élevées à une lieue de hauteur perpendiculaire, quoique lui-même pose ailleurs 15,000 pieds & que d'autres soutiennent qu'il y en a qui ont jusqu'à deux, jusqu'à dix lieues, 15 même, à compter depuis le niveau de la mer; calcul que je trouve à la vérité trop fort, ne croyant pas les Andes mêmes plus hautes que de 4 lieues.

Mais rapportons seulement la détermination que Riccioli a donnée de quelques-unes, le tout compté par le pas Romain ancien de 5 pieds: 3000 pas font la lieue commune ou une heure de chemin, de laquelle je me suis toujours servi dans mes calculs.

Les Alpes en Italie doivent être de 12,000 pas; l'Athos, de 10,000; l'Atlas de 12,000; les montagnes de Norvege, de 13,000; les Andes, de 24,000; les Monts Riphées, de 36,000, le Caucase, comme il est à-présent & non du temps du déluge où suivant l'Auteur il devoit être plus élevé, de 52,000; si donc les eaux ont passé le Caucase de 15 coudées, voilà non pas une lieue, mais plus de 17 lieues que les eaux devoient avoir été élevées au-dessus de la terre. Que deviendra donc tout son calcul des eaux qui n'auront pas fait à beaucoup près la dixième partie de la quantité nécessaire, vû la périphérie qui augmente à proportion très-considérablement à telle hauteur? Et à n'en supposer que les 15,000 pas qu'il accorde ailleurs, on seroit encore bien éloigné de la quantité d'eau nécessaire.

Phén. & Solut. LXI. „ La diminution des eaux du déluge se fit 1°. par un „ vent qui dessécha un peu.”

Arrêtons-nous ici à cette première cause, la seconde sera rapportée dans la thèse suivante.

„ Afin, dit Whiston, que je puisse donner une idée satisfaisante de cette proposition & de l'écoulement des eaux du déluge, ce qui a paru à quelques-uns aussi difficile à résoudre que leur dérivation, il faudra convenir, 1.^o que l'air n'en a pu attirer & recevoir qu'une quantité imperceptible, en comparaison de la masse entière, pourtant il en doit avoir enlevé quelque chose, & le Soleil en enleva encore plus & la changea, après la première pluie, en vapeurs. Ce qui est le plus remarquable en ceci est l'intervention de ce vent dont les mouvemens étoient très-nécessaires, vu que la plupart des crevasses se trouvant dans les montagnes, il auroit été très-difficile de vider les vallons; mais le vent ayant mis les eaux dans une grande & violente agitation elles pouvoient se vider par ces fentes, & descendre vers le centre de la terre.

Gen. VIII. 1. „ Et Dieu fit passer un vent sur la terre & les eaux s'arrêtèrent.

Vs. 3. „ Et les eaux se retiroient de plus en plus de dessus la terre & au bout des 150 jours elles diminuerent.”

Je ne disconviens pas que le vent n'ait enlevé une petite partie des eaux & qu'il n'ait formé des vapeurs & des exhalaisons. Rien n'est plus conforme à l'expérience. Mais par contre, je trouve que c'est parler fort improprement que de se servir du terme *dessécher*, avant que quelque partie du globe se soit montrée; c'est la terre qui se dessèche, & je ne crois pas que les eaux se puissent dessécher; mais Moïse ne dit rien de tout cela, il dit simplement que ce vent fit arrêter les eaux, ce que nous expliquerons ailleurs.

Examinons le reste par ordre. L'Auteur veut que le vent ait commencé seulement après que l'Arche fut en sûreté, ce qu'il fixe au 150.^e jour. Moïse dit le contraire, il parle du vent déjà auparavant & il fixe ce 150.^e jour seulement après que les eaux s'étoient retirées de plus en plus. Whiston dit ailleurs & il confesse que l'Arche n'auroit pu résister à un vent aussi orageux. Comment se tirera-t-il donc d'affaire?

Le vent a commencé, suivant Moïse, longtemps avant le 150.^e jour, il a été d'une violence inouïe, dit Whiston, l'Arche n'étoit pas encore en sûreté, elle n'a donc pu résister.

Whiston trouve un bon expédient. Il change l'histoire de Moïse, en faisant venir le vent plus tard. Il se croit en droit d'en disposer comme de sa Comète. Il se sert admirablement du privilège des Poètes: *Deus ex Machina*. Mais par malheur pour son système on croira plutôt Moïse que lui. Dans les faits que Whiston rapporte sur la Comète, c'est autre chose; elle lui appartient en propre, elle est de sa création, & personne ne lui en disputera la disposition. Malgré ce changement, il reste encore la difficulté rapportée ailleurs que le vent étant venu aux ordres de Whiston dans la minute même que les pluies cessèrent, & que les eaux excédoient les montagnes de 15 coudées, l'Arche devoit être entièrement exposée aux secousses des orages & à leur fureur.

Il est incompréhensible qu'un homme de bon sens puisse attribuer une si

grande violence au vent que d'avoir vuïdés les vallons. Je m'en rapporte à ceux qui ont essuyé & vu les effets des plus forts ouragans. Les vallées étoient ou grandes ou petites. Si elles étoient grandes, qu'on suppose que la violence ait agi tellement que les vagues qui n'auront pas été aussi fortes qu'en pleine mer ou au bord de la mer, se soient élevées à 30, à 50, à 100 pieds de haut ou plus, que par-là une partie de l'eau ait pu être jettée vers les crevasses. Il ne peut en être entré qu'une très-petite partie, vû que d'un côté une vague n'en emporte pas beaucoup, & que de l'autre, il auroit fallu un miracle pour que cette vague eût rencontré juste une de ces crevasses situées, selon l'Auteur, pour la plupart dans les montagnes; par conséquent il n'y auroit pas eu la millieme partie de l'eau des vallons qui eût pu s'écouler par cette voie, & si elles étoient petites, le vent n'y pouvoit agir avec force & les élever à la hauteur nécessaire.

Phén. & Solut. LXI. Whiston prétend, que les eaux descendirent dans les fentes & les crevasses par lesquelles elles étoient montées & qu'ainsi le centre de la terre reçut le reste.

„ Pour ce qui concerne les eaux restantes, il n'étoit pas possible d'imaginer
 „ une place capable de les recevoir ou vers laquelle leur pesanteur naturelle les
 „ obligât de retourner, excepté le centre de la terre, ce qu'il faut examiner
 „ de plus près; nous devons nous souvenir que nous avons dit ailleurs que la
 „ quantité des parties solides & compactes dans la formation originaire de notre
 „ globe surpassoit de beaucoup en quantité celle des parties fluides ou
 „ aqueuses, & que conséquemment les parties internes de la terre, comme poreuses
 „ & seches, étoient propres à contenir des quantités immenses d'eau
 „ sans aucun enffement & changement de figure extérieure, ou du corps visible;
 „ & si nous concédons, comme on y est forcé, une épaisseur considérable à cette
 „ croute, il est très-possible que ces régions intérieures contiennent une
 „ beaucoup plus grande quantité d'eaux que ne l'étoient celles du déluge,
 „ principalement lorsqu'une bonne partie en étoit venue & reprenoit leur
 „ ancienne place: toute la difficulté consiste donc à savoir par quel chemin,
 „ conduits, ou Aqueducs, ces eaux ont pu être portées vers le centre, ce qui
 „ ne peut souffrir aucune contestation, n'y ayant pas d'entrée plus naturelle
 „ que par ces fentes perpendiculaires qui en étoient auparavant les sorties;
 „ aussi-tôt donc que les eaux cessent de monter par ces fentes, elles se trouvent
 „ obligées de retomber par les mêmes fentes, ce qui est plus naturel que leur
 „ sortie & élévation, celle-ci ne pouvant être causée que par une violence,
 „ au lieu que celle-là se faisoit par la pesanteur & qualité naturelle. Il
 „ en est comme d'un criblé, si on pousse celui-ci avec force sur l'eau d'un vase
 „ jusqu'à ce qu'il en soit rempli & qu'ensuite on le laisse revenir sur l'eau,
 „ celle-ci retombera par les mêmes trous par lesquels elle étoit montée.

Voilà encore notre nouveau Protée. Pendant qu'il a besoin d'une quantité immense d'eau, il dit que la terre ressemble à un œuf, que le liquide entoure & enveloppe le centre, tout comme le blanc entoure le jaune, & que la croute si mince de la terre peut être parfaitement comparée à la coque. Il comprenoit qu'il lui falloit cet arrangement pour inonder la terre à la hauteur & à

l'étendue qu'il suppose, pour briser une croute tant soit peu épaisse & pour faire agir la Comete sur les eaux de l'abîme à la profondeur requise; sa these, dis-je, exigeoit absolument toutes ces circonstances; mais à-présent qu'il a besoin d'une hypothese toute contraire, il est assez sage pour la changer, au hazard qu'on lui reproche ses contradictions. Il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Parmi une centaine une de plus ou de moins ne fait pas une affaire. Cependant comme j'ai toujours eu la complaisance d'adopter pour quelques momens ses propres principes, en supposant cette quantité de matiere terrestre solide & compacte infiniment supérieure à celle du liquide, voyons donc à quoi elle se monte. Le noyau de la Comete devant faire le centre de la terre, la croute supérieure surpassant en quantité de matiere celle du liquide enfermé entre les deux, il en reste trop peu pour inonder la terre. Cette eau qui est sortie a rempli le même espace qu'elle occupoit auparavant, l'espace entre les deux corps compactes; le noyau & la croute en étoient remplis; reste les cavités de la terre, & sa spongiofité (1). La moitié de la terre, dit-il encore, a été submergée & a fait place à l'Océan. Ces vastes continens en allant à fond ont du en chasser l'eau qui est venue au-dessus. Les montagnes se sont affaissées par colonnes & ont causé la pression, voilà encore des places occupées & usurpées sur l'eau; ensuite la croute du sédiment des eaux de la pluie, matiere terrestre qui auparavant n'avoit point fait partie de la terre & qui enleve aussi des places que l'eau auroit pu occuper; enfin il est temps que je finisse mon calcul sans quoi j'aurai de la peine à trouver seulement la place nécessaire pour les eaux qui existoient avant le déluge; pour les célestes qui doivent leur origine à Whiston & à sa Comete, je suis fâché de dire que je ne fais où les loger & je suis obligé de les renvoyer dans leur patrie, dans les espaces imaginaires. Pourquoi Whiston n'a-t-il pas fait venir une autre Comete pour les y ramener? Il ne lui en auroit coûté que de faire travailler encore un peu son imagination.

L'Auteur a trouvé une ressource; c'est la porosité de la terre & principalement des montagnes, leurs cavernes & leurs cavités.

Quant aux cavernes il faudroit qu'elles eussent été toutes remplies. On trouve que non.

L'Auteur a prévu cette difficulté puisqu'il assure que toutes ces cavernes vuides sont des soupiraux, & la cause des tremblemens de terre, & il tâche de la prévenir en affirmant qu'il y a eu de la place de reste pour une quantité d'eau infiniment plus grande que celle du déluge. Mais il a été démonté ci-dessus que bien loin delà tous les Magazins qu'il pourra construire & supposer n'y suffiront pas, principalemenen admettant avec tous les Philosophes, & les Géographes, les montagnes infiniment plus hautes que Whiston ne fait, hauteur qui exige une quantité d'eau immense de plus à placer qu'il ne suppose. Si elles ont été toutes remplies, du moins dans l'intérieur de la terre, que deviendront les prétendus soupiraux du feu central? Pour ce qui regarde la spongiofité, celle des montagnes ne signifie rien; supposé qu'elles en eussent été remplies & auroit

(1) Comment Whiston ose-t-il parler de cette spongiofité, lorsque pour faire ses crevas- ses il la nie expressément & assure que cette terre a été fort compacte?

roit été une eau dormante, qui par son élévation se seroit écoulée, d'abord dans les plaines & les vallons qui auroient souffert une nouvelle inondation, sans espérance d'en être jamais déchargés. Il faut donc que cette qualité regarde toute la masse terrestre du globe. En effet l'Auteur assure que sa consistance & sa configuration a été telle qu'elle a pu engloutir & contenir une grande quantité d'eau sans éprouver ni essuyer aucun changement extérieur. C'étoit donc la qualité de notre terre avant le déluge. D'où vient donc que les lacs, les rivières, les sources ne se sont pas perdues dans ces cavités & dans cette éponge imaginaire? Peut-être que l'eau n'avoit pas alors la qualité de s'insinuer dans les pores, ou qu'une Fée bienfaisante les a enchantés de manière qu'ils sont devenus impénétrables. Car à moins de quelque enchantement pareil, toute cette terre qui nous est décrite comme un paradis, & qui pourtant doit avoir été sans pluie, auroit été bientôt déstituée d'eau, desséchée, & plutôt réduite par la Comète en charbon & en cendres, qu'inondée, & il n'y auroit point eu d'hommes, ni à punir, ni à sauver.

Phén. & Solut. LXXI. „ Notre terre supérieure ou croute jusqu'à une profondeur considérable n'est pas originale & naturelle, mais construite & ajoutée par le déluge, l'ancienne terre ayant été enduite de nouvelles couches, & ruinée en tout ce qui concernoit l'utilité & l'usage du genre humain. „ Il ne faut pas supposer que les eaux du déluge aient été de l'eau toute pure & sans mélange. Ce qui provenoit de l'atmosphère de la Comète participoit de son mélange diversifié, & ce qui fut poussé en-haut devoit nécessairement amener beaucoup de boue & de parties terrestres; outre cela, aussi-tôt que le temps orageux commença, le sédiment qui se trouva sur les cimes des montagnes fut facilement emporté & mêlé avec la masse de l'eau, ce qui augmenta beaucoup la saleté & le mélange des eaux. Toute cette matière surpassant l'eau en pesanteur, se précipita & descendit peu-à-peu & produisit premièrement une masse fluide, épaisse, boueuse, & enfin un sédiment qui abîma & corrompit l'ancienne surface de la terre en l'ensévelissant & en formant une nouvelle croute.

„ Pour comprendre combien ce sédiment étoit considérable, supposons comme nous l'avons déjà fait, que la hauteur des eaux du déluge, allât à trois milles, une lieue au-dessus de la surface de la terre, & que les parties terrestres en fissent la trentième partie; que cette trentième partie, comme de la triple pesanteur de l'eau, ne contienne quant au volume que la 90^e. partie, elle fera tout de-même la proportion & composera une croute de l'épaisseur de 166 $\frac{2}{3}$ pieds, compté un endroit dans l'autre, ce qui s'accorde parfaitement avec les observations qu'on a faites dans l'intérieur de la terre.”

Je voudrois que l'Auteur eût achevé son Roman & qu'il l'eût orné de toutes les circonstances intéressantes, il auroit du savoir qu'on est fort mécontent de ses confrères, lorsqu'ils en omettent quelqu'une: on les accuse d'avoir épuisé leur imagination. On seroit cependant une grande injustice à l'Auteur qui s'est donné le privilège de se contredire à chaque instant.

Quoi qu'il en soit, d'où prétend-il amener les plantes sur cette nouvelle croute? J'en suis en peine. Est-ce qu'elles ont percé cette croute de 166 $\frac{2}{3}$ pieds?

L'orage, quelque violent qu'il aitété, aura-t-il ébranlé des arbres enracinés si profondément? Ou Dieu les a-t-il créés de nouveau? Ou la vertu productrice de la terre s'est-elle conservée depuis la création & même pendant le déluge & ne s'est-elle perdue que depuis? Il me reste pourtant un scrupule sur cette dernière conjecture. La bénédiction & la vertu de produire des végétaux n'a été départie qu'à notre terre, & non à la Comete qui est un être destructeur; elle n'est ni alliée ni confédérée de notre système planétaire; il n'y a donc pas moyen d'espérer qu'elle ait amené des arbres & des plantes, pas même des graines avec elle.

Si Whiston nous avoit donné quelque éclaircissement là-dessus & qu'il nous eût assuré que nos végétaux sont originaires de la Comete; peut-être qu'on les priseroit davantage. Ce seroit une belle bagatelle que d'en tirer des Indes, si toutes celles que nous voyons venoient de l'extrémité de l'espace immense de cet univers. Je serois curieux de savoir entr'autres où la queue de la Comete a pêché & dérobé en chemin faisant les tourbes qui occupent souvent une grande étendue de terrain, à 15 pieds & plus avant dans la terre. Ces terres fossiles ne sauroient avoir d'autre origine que les pluies causées par l'atmosphère & la queue de la Comete. Elles ne peuvent provenir de l'ancienne croute qui se trouve encore à 150 pieds & plus de profondeur, ni avoir été formées depuis si avant en terre. J'aurois fort souhaité que l'ingénieux Whiston eût satisfait ma curiosité à ces divers égards.

On voit aussi par la formation de cette nouvelle croute, la raison pourquoi il a été obligé de donner à la queue de la Comete des parties terrestres, pierreuses, sablonneuses, métalliques, &c. Sans cela il n'auroit pu expliquer l'origine des rochers immenses, des carrieres, des mines & des autres corps compactes. Je ne sais cependant s'il a bien fait d'avoir recours à un tel expédient, vu qu'il fonde son édifice sur les hypothèses les plus vaines, les plus frivoles & les plus contraires au sens commun. Je doute même qu'il ait suivi les premières règles de la prudence en assurant positivement la parfaite analogie de toutes les parties de l'ancienne terre avec la nouvelle croute, tandis que leur origine est si dissemblable. Croit-il donc que la même analogie se trouve entre-tous les corps opaques, toutes les planetes, tous les globes de l'univers? Par cette opinion il se déclare contre tous les savañs & même contre lui-même, puisqu'il ne peut définir, ni même former de conjecture sur la matiere dont les Cometes sont composées, pour être liquides & compactes en même temps & pour pouvoir supporter & conserver une chaleur 8 à 9000 fois plus forte que celle d'un fer ardent.

Phén. & Solat. fusdits Coroll. I. „ D'où il apparoît que la terre a été rendue
 „ inhabitable après le déluge pour plusieurs années. Ce sédiment des eaux exi-
 „ geoit bien du temps avant qu'il se fût affermi, que la croute fût séchée &
 „ endurcie, & que les végétaux aient pu en être produits, avant lequel temps
 „ elle se trouvoit inhabitable pour hommes & bêtes.

Coroll. 2. „ D'où nous pouvons connoître la Providence & le soin que
 „ Dieu fit paroître pour la conservation de Noé & de toutes les créatures
 „ qui se trouvoient dans l'arche, après qu'ils en furent sortis, en ce que l'arche

„ venoit de s'arrêter sur la plus haute montagne du monde dont le fond & les
 „ fruits n'ont pu être ruinés par le peu de sédiment qui a pu s'y arrêter & que
 „ les eaux en ont d'abord entraîné: par conséquent cette contrée fut la seule
 „ habitable & propre à entretenir les créatures, jusqu'à ce que le reste de la
 „ terre se trouvât en état, leur permît de descendre & fournit une habitation
 „ commode: ce qui est une providence admirable, vu que sans cette circonstance
 „ tance le reste des hommes & des animaux auroit péri, en sortant de l'arche
 „ & après avoir été préservé de la destruction générale.”

Sa thèse seroit juste, si l'hypothèse l'étoit. En effet avec un sédiment de 166 $\frac{2}{3}$ pieds d'épaisseur, il n'y auroit pas moyen d'habiter la terre, & c'est ce qui prouve le néant de cette même hypothèse: car je doute, comme je ferai voir en son lieu, que l'arche fût assez spacieuse pour contenir tous les animaux & la nourriture nécessaire pour une année seulement; combien plus de difficulté trouveroit-on, s'il en avoit fallu pour plusieurs années? Il est vrai que l'Auteur y remédie en les faisant vivre sur la cime du Caucase qui, dit-il, n'a pas été ruinée comme le reste. Il a raison. Comment une pareille cime pourroit-elle être ruinée lorsqu'il n'y a que des rochers stériles? A 5 ou 6000 pas d'élévation, on ne trouve plus aucune espèce de plantes, & à une certaine hauteur, l'air est si subtil qu'aucun être vivant ne peut le supporter sans étouffer. Et Whiston veut que les hommes & toutes les bêtes aient trouvé leur nourriture convenable à plus de 50, supposons seulement 20 ou 15,000 mille pas de hauteur. Passons encore cette opinion ridicule. Les Andes, les Alpes, l'Atlas, le Pic & les autres montagnes qui n'ont que 10 à 12,000 pas, sont couvertes de neige. Celles qui atteignent la moyenne région de l'air sont inhabitables, & pour celles qui la passent, il n'y eut jamais que Whiston qui se soit avisé d'en faire la demeure, & une demeure commode pour les hommes & pour les bêtes.

J'aurois voulu qu'on l'eût obligé à en faire l'essai avant que de composer son système; mais le malheur eût été trop grand, son chef-d'œuvre n'auroit jamais paru. D'ailleurs qu'auroient fait sur ces montagnes plus froides & plus mortelles que ne le sont les glaces éternelles des Poles, les animaux qui ne peuvent supporter une moindre chaleur que celle de la zone torride? Je préférerois les traditions des Juifs & des autres peuples, & je pense que Noé se fera hâter de descendre dans la plaine, non depuis la cime du Caucase où personne n'a encore placé l'arche que Whiston: l'écriture ne dit point que l'arche s'arrêta sur la cime de cette montagne, mais sur le mont Ararat, & c'est delà que Noé descendit.

Voyons encore si l'opinion est conforme au récit de Moïse.

Gen. VIII. Il paroît manifestement que le Corbeau & le Pigeon ne se font pas arrêtés sur le Caucase: ils voloient de côté & d'autre, dit Moïse *vs. 12.* Le Pigeon ne revint plus; s'il avoit dû faire sa demeure sur cette montagne, il y seroit revenu, mais il n'y auroit pas trouvé son compte. Noé s'aperçut le premier jour du dixième mois, que les sommets des autres montagnes étoient découverts. S'il avoit dû établir sa demeure sur le Caucase qui, suivant le système de Whiston, étoit délivré des eaux du déluge depuis 34 jours, & où le sédiment n'avoit point corrompu ni ruiné la terre, il seroit sans-doute d'abord

forti de l'arche. Le premier jour du premier mois il est dit que Noé vit que la terre, c'est-à-dire la plaine, comme il est manifeste par tout ce qui précède, se séchoit. Cependant Dieu voulut qu'il attendît encore 47 jours, parce que seulement alors la terre fut sèche.

Il ne s'est donc pas écoulé des années entières avant qu'elle le fût. Et comment Noé vit-il depuis la cime d'une hauteur de 10 à 15 lieues que la terre, la plaine, étoit sèche? Il faut qu'il ait eu de meilleures lunettes d'approche que celles de nos jours. Nous ne saurions distinguer à une lieue de loin, si la terre est mouillée ou sèche; il faut donc qu'il se soit rendu & descendu vers la plaine au plutôt possible, comme il est très-naturel de le penser.

Moyse le suppose expressément. Quelle conséquence tirer de tout ceci? La voici. Whiston avance une opinion qu'il appuie, contre sa coutume, sur des preuves solides. Il dit qu'un limon & une boue composés de parties aussi déliées que celles qui doivent être venues de l'atmosphère & de la queue de la Comète, avoient besoin de plusieurs années avant que de se lier, de s'affermir, de se consolider & d'acquérir un degré de fermeté, de compacité, qui puisse la rendre propre à être habitée, & cultivée pour la production des végétaux; & par conséquent la terre ne fut ni sèche, ni habitable, pendant longtems & même des années entières. La conséquence est juste, mais par malheur la proposition ne l'est pas. L'argument pour être recevable doit être tourné de cette manière: Ce limon n'a pu se sécher de plusieurs années; Moyse dit que la terre a été sèche dès la sortie de Noé de l'arche; par conséquent tout le système de ce limon, de cette couche & de ses causes, sont de pures rêveries.

Je conviens que le terme dont Moyse se sert, que la terre étoit sèche, n'emporte peut-être pas qu'elle fût alors au point qu'on la voit aujourd'hui dans nos jours d'été, ni qu'elle le fût également par-tout; j'accorde que les vallons les plus profonds conserverent de l'eau pendant longtems & qu'il y eut des mares, des lacs, des marécages en plus grand nombre qu'il n'y en a actuellement, mais cela n'empêche pas que la terre n'ait été habitable en général, du moins sur les collines. *Denominatio enim fit à potiori.*

Difons encore un mot sur cette croute de 166² pieds; qu'on lise les relations des mines de la Pologne & ailleurs, entre autres de la caverne ou grotte d'Antiparos, selon la description de l'ouvrage d'un anonyme (1) qui a été jusqu'à près de 1000 pieds plus bas que la surface du terrain de l'entrée, & les guides assuroient qu'on pouvoit descendre encore 7 à 800 pieds de plus, sans qu'on ait observé une différence entre la prétendue croute nouvelle & l'ancienne.

Je finis ici l'examen du système de Whiston, en faisant des excuses au lecteur d'avoir été si prolix. Je m'y suis trouvé obligé, soit parce que ce système ayant paru ingénieux à un bon nombre de savans qui l'ont adopté, il étoit nécessaire de le réfuter, en le suivant pied à pied & en l'examinant article par article; soit aussi parce que plusieurs de ces savans même n'en ont lu que quelques passages épars & rapportés peu fidèlement, y en ayant un grand nombre qui, comme moi, ne possèdent pas assez la langue Angloise pour consulter l'original, & ne s'en trouvant, autant que j'en ai pu apprendre, point de tra-

(1) Voyage en France, en Italie & aux Isles de l'Archipel. Paris 1763. T. 4^{me}.

duction latine ni françoise; j'ajouterai pour conclusion que l'excellente réflexion de l'ingénieur Fontenelle ne peut être mieux appliquée qu'au système de Whiston & de ses pareils, lorsqu'il dit: *Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont & dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point & dont nous trouvons la raison.*

C H A P I T R E X X I X .

Examen du système de M. Bertrand.

Faifons succéder aux rêveries de Whiston les sentimens d'un Philosophe sensé, modeste & qui fait combiner les miracles & la Providence avec les causes secondes, en assignant à chacun sa place convenable. Il s'agit de M^r. Bertrand dont j'ai déjà parlé & dont je ferai encore mention dans d'autres endroits de cet ouvrage. Je ne me trouve pas entièrement dans ses idées, elles sont pourtant si raisonnables que sans des raisons fortes on ne peut se dispenser de les suivre. Et la différence des opinions ne m'empêche point de lui accorder toute l'estime qu'il mérite.

Mém. III. division II. Phénomènes qui appartiennent au déluge.

Il commence par affirmer l'universalité du déluge en appuyant sa thèse sur le témoignage de Moïse & celui de tous les peuples.

Quant au premier point, nous avons tâché de faire voir qu'on peut très-bien donner aux paroles de l'historien sacré une explication différente. Et pour ce qui regarde le témoignage des autres peuples, j'espère faire voir ci-après que les uns contrarient ce fait, que les autres ne parlent que d'une inondation particulière, que tous ceux qui font mention de ce même déluge, ne conviennent pas que tout le genre humain, excepté Noé & les siens, y ait péri; & qu'enfin les Egyptiens, les Grecs, &c. pouvoient fort bien admettre l'universalité du déluge soit par leur voisinage avec les Juifs, ou par le commerce qu'ils avoient avec eux, ou parce qu'ils descendoient pour la plupart de Noé & de ses fils. Et encore les Egyptiens & les autres n'étoient pas bien d'accord ni sur les effets de ce déluge, comme je le démontrerai ailleurs, ni sur leurs ancêtres.

Notre Auteur convient que Burnet assure qu'il a fallu la quantité de 8, & Merfenne de 20 Océans, & cependant il veut que les eaux supérieures & celles de l'abîme en aient pu fournir une quantité assez grande pour ce déluge.

Qu'il me permette de former quelques difficultés. Nous avons indiqué ci-dessus la hauteur qu'on donne aux montagnes. Diminuons-la autant qu'il est possible. Le Caucase doit avoir, suivant Riccioli, 47, 52, ou 57,000. pas, suivant Cabous 15 ou 26,000; les monts Riphéens 21 à 36,000. Supposons seulement la plus grande hauteur des montagnes à 12,000 pas dont 3000 font la lieue commune, ce sera 4 lieues de hauteur qu'il auroit fallu à l'eau pour l'égaliser. Ne parlons pas des 15 coudées qui en exigeoient encore une très-grande quantité. Or je soutiens qu'il est impossible que ni les nuées, ni les

eaux souterraines ayent pu y suffire. Pour les pluies, nous savons qu'entre les Tropiques il y en a qui tombent avec violence pendant 2 à 3 mois; nous n'ignorons pas qu'elles inondent un peu le plat pays; mais il est sûr aussi que toutes ces pluies ne causent pas une augmentation & une élévation d'eau bien considérable dans la mer, ni sur le total du globe; on sçait qu'années communes il y tombe 40 pouces de pluie: s'il en tomboit le double on croiroit tout perdu, on a écrit de la Chine, comme un événement très-rare & destructif, que les pluies étoient tombées de la quantité de 5 pieds de haut; & à Bologne le célèbre Marquis Poleni a observé la pluie de l'année 1758, année pluvieuse s'il en fut jamais, & il n'a trouvé pour les douze mois qu'environ 43 pouces. Si elle tomboit toute dans l'espace de 40 jours, nous aurions une pluie telle qu'on n'en a jamais vue. Supposons-la pourtant de 50, de 100 pieds même, au lieu de pouces, quelle différence de 40, de 80 pouces! Ce fera un rien. Supposons donc cette pluie augmentée de 100 fois, ne déduisons même rien pour la durée qui ne fut au déluge que de 40 jours, car ici je n'ai pas à faire à Whiston, mais à un Philosophe sensé, cela ne fera encore que 1000 pieds. Chacun conviendra que j'ai donné infiniment plus qu'on ne peut accorder, vû que quand même dans ces pays la pluie feroit monter l'eau à 100 pieds, ce qui est contraire à l'expérience, tout le reste de la terre n'en souffriroit rien, tout se déchargeroit dans la mer sans qu'on se soit jusqu'ici apperçu qu'elle en fût enflée & augmentée. Mais enfin cette quantité d'eau ne feroit pas encore la 60^e. partie de ce qu'il en faudroit pour inonder toutes les montagnes suivant la moindre hauteur donnée.

Venons à celles de l'abîme. Supposons si on veut que la moitié de notre globe soit composée d'eau; ce qui est encore infiniment plus qu'on ne peut supposer à moins d'être du sentiment de Burnet, de Woodward & de Whiston, qui ont besoin de recourir à un Océan souterrain. Il faudra alors considérer

1^o. Que nous ne pouvons imaginer une cause naturelle qui ait pu élever & faire sortir de ses bornes & de son lit cet Océan pour inonder par-tout la terre, les continens & les Isles.

2^o. Qu'il y auroit dans ce calcul un double emploi & même de deux façons; l'une en ce que, si les pluies ont été si abondantes que toute la terre a été entourée de nuages épais & tellement remplis d'eau qu'ils ont pu fournir à une pluie d'une violence inouïe pendant 40 jours & 40 nuits, ces nuages ou du moins leur augmentation devoient provenir des exhalaisons aqueuses & celles-ci de la mer, des lacs & des autres eaux de notre globe, & par conséquent autant que les nuages en ont acquis, autant ces eaux de notre terre ont diminué & ont d'autant moins suffi pour inonder la terre. Il n'y auroit ainsi eu qu'une circulation. D'ailleurs ces pluies devoient naturellement tomber par-tout sur l'Océan comme sur la terre, & par conséquent continuer à remplir ce bassin, & non inonder la terre. D'un autre côté comme tout tend vers le centre, toutes les cavités de la terre auroient du être remplies avant que l'inondation eût pu seulement commencer; car de supposer que les bas, les fonds, les cavités de la terre, jusqu'au centre ayent été vuides & la superficie remplie d'un volume d'eau d'un poids immense, c'est ce qui n'a pu se faire sans un miracle infiniment plus grand que celui qu'on tâche d'éluder.

3°. Les eaux de l'intérieur de la terre n'étant pas bien considérables, on peut supposer ces réservoirs comparables à proportion à ceux qui se trouvent à une grande campagne. Il a fallu pour les faire sortir, de-même que l'Océan, ou un miracle manifeste, ou adopter encore un des trois systèmes susmentionnés, sans quoi leur propre pesanteur les auroit fait rester dans leurs bornes, & celles des eaux de pluie en auroient encore augmenté le poids; je ne puis donc comprendre que malgré cet effet naturel, elles ayent pu s'élever, même à une telle hauteur.



C H A P I T R E X X X .

Exposition du système de l'Auteur; déclinaison du centre de gravité.

On s'attendra sans-doute à un autre système, je ne m'y prête qu'à regret: cependant j'exposerai mes idées. Je ne les donne pas pour entièrement nouvelles.

Les Auteurs de l'histoire universelle citent sur ce sujet les discours de Ray, & M^r. Bertrand parle de Bernier: je n'ai lu ni l'un ni l'autre, ainsi j'ignore en quoi nous nous accordons, ou en quoi nos idées peuvent différer.

Il s'agit de savoir si on attribue le déluge à un miracle ou au concours des causes secondes. Je ne vois pas pourquoi on voudroit absolument éviter ici l'action immédiate de Dieu, & comment on pourroit soutenir que ce prodigieux déluge se soit fait sans aucun miracle; les systèmes de Woodward & de Burnet en exigent plusieurs, comme M^r. Bertrand l'a fort bien observé. Pour celui de Whiston, il en faut à chaque pas, dont le plus grand seroit de concilier toutes ses contradictions innombrables, quoiqu'il en veuille moins admettre que personne; & je ne conçois pas pourquoi on aime mieux aller par des détours qu'en droite ligne; employer plutôt des miracles à arranger les effets des causes secondes pour ensuite causer tel événement sans miracle, que de le faire arriver d'abord par le même moyen. Il semble qu'on ait dessein d'en ôter la gloire à Dieu pour l'attribuer aux créatures; & lorsqu'il est impossible d'y parvenir entièrement, on veut du moins la partager. Mais puisque tel est le goût de nos savans, servons-les en conséquence.

Je suppose donc, car je prétends user du privilège des hypothèses au risque d'être excommunié par ceux qui se servent moins de la monture d'Apollon que de celle de Silène, que Dieu voulant punir par un déluge les habitans d'une certaine contrée ou d'une région de grande étendue, comme par exemple de la Palestine, de la Syrie, de l'Asie-mineure, de Babilone, &c. qu'on y ajoute, si l'on veut, une partie de la Grece, de l'Egypte & d'autres pays, il ne fit que changer un peu & insensiblement le centre de gravité de notre globe, jusqu'à quelques lieues plus proche de ces endroits, qu'il ne l'étoit auparavant, & tout sera facilement expliqué. L'atmosphère de notre terre qui a le même centre de gravité avec elle devoit d'abord s'amasser vers cette partie & s'y condenser

plus que de coutume & former par conséquent une pluie qui pouvoit bien durer 40 jours. Les eaux de l'abîme & de l'Océan devoient se jeter du même côté. Les premières devoient jaillir par les fentes, les cavernes, les ouvertures des sources &c. & inonder le pays. Celles de l'Océan devoient peu à peu arriver de l'extrémité du monde, des plus grands réservoirs des mers Atlantique, & Pacifique, s'approcher successivement, inonder la terre, & s'accroître jusqu'à couvrir les plus hautes montagnes de cette Région. Cette approximation, cette élévation & cette augmentation des eaux a pu arriver comme celle du flux de la mer qui est presque imperceptible (1). De cette façon l'arche ne couroit aucun risque, au-lieu qu'il étoit impossible que par aucun des trois autres systèmes elle pût éviter de faire naufrage, parce qu'ils supposent l'élévation trop subite, trop violente, trop prompte, trop passagère. Par notre système on comprend que le centre de gravité ayant été avancé vers la Syrie ou vers le pays habité par les compatriotes de Noé, la mer & les eaux souterraines se sont avancées lentement de tous côtés, ont fait élever l'arche sans aucune violence; on comprendra encore qu'il y a eu une assez grande quantité d'eau pour le but de ce phénomène; on conviendra que les Chinois, qui ne nient pas le déluge, n'ont pas tort de dire qu'il n'a pas été universel chez eux; qu'il n'y a pas tout détruit, mais qu'il y a fait de grands ravages & qu'on a eu bien de la peine à y résister par des digues & des travaux immenses qui subsistent encore en partie de nos jours; on verra que Moïse s'est servi de termes convenables, en disant que les eaux s'élevèrent & en répétant par quatre fois qu'elles se renforçoient, ce qui ne peut avoir lieu dans les autres systèmes qui exigent une crue d'eau prompte, subite, passagère, au-lieu qu'ici l'abondance des eaux pouvoit se maintenir pendant tout le tems que ce nouveau centre subsista, & que la diminution n'est arrivée que par la restitution de ce centre, qui se fit aussi imperceptiblement que le changement, & qu'elle commença par le vent qui arrêta les eaux, l'effet ayant duré plus longtems que la cause, comme chacun peut s'en appercevoir dans les vagues qui continuent encore après que l'orage & les vents ont cessé. La pression des eaux ayant mis en mouvement & poussé en avant, quand même le centre de gravité ne l'exigeoit plus, un vent suffisoit pour l'arrêter, vû qu'il n'est pas dit, comme Whiston trouve à-propos de l'expliquer, que le vent diminua les eaux, les sécha ou les fit rentrer dans la terre; il y est dit expressément; *Et les eaux s'arrêterent.*

Voilà un système succinctement rapporté. Si l'on me demande dans quel état est actuellement ce centre. Est-ce qu'il se trouve aujourd'hui comme il étoit avant le déluge ou s'il décline? Je dirai franchement que je n'en fais rien. Ceux qui prendroient le parti de soutenir la déclinaison du centre de gravité auroient peut-être beau jeu pour expliquer les phénomènes suivans.

1°. Ceux

(1) Je me suis souvent amusé à contempler cet effet de la nature, on voit un grand terrain découvert lorsque le flux arrive, on ne voit qu'une vague qui vient & se retire, revient plus avant, se retire encore & continue

ainsi jusqu'à ce que peu-à-peu la mer soit revenue à ses bornes & à l'endroit fixé pour sa plus grande élévation, ce qui pouvoit arriver ici de même.

1°. Ceux qui sont de l'opinion que la terre avant le déluge s'est trouvée dans un équinoxe perpétuel & que son cours par l'écliptique a commencé alors, au lieu qu'aparavant il passoit par l'équateur, pourroient facilement faire quadrer cette déclinaison d'environ 23 degrés de chaque côté avec ce changement du centre.

2°. L'Amérique se trouvant plus haute & plus élevée que les autres parties du monde, on pourroit encore trouver facilement la cause de cette élévation dans ce dérangement du centre, car il est incontestable que le terrain de l'Amérique est plus haut que celui des autres continents; les relations sont unanimes; cette partie du monde est plus froide que les autres de même climat: sous la ligne il ne fait pas à beaucoup près la même chaleur, que dans le même climat en Asie & sur-tout en Afrique, & on pourroit hardiment supposer que la différence est à-peu-près de 10 degrés. Je veux dire qu'à 30 degrés en Amérique il y a à-peu-près la même température qu'il y a en Europe à 40. Le Canada est infiniment plus froid que la France. Le froid au Fort Nelson est insupportable & il ne l'est pas en Suede, en Norwege, &c.

On dira, la Tartarie Ruffienne n'est pas moins sujette au froid. Je répond 1°. que le froid n'y est pas si insupportable suivant les relations, & 2°. que la chaîne de montagnes qui sépare l'Asie méridionale d'avec la septentrionale empêche les vents chauds du midi d'y pénétrer & qu'elle rend ce pays doublement exposé aux frimats du nord, par la répercussion des vents venant depuis le Pôle. J'ai lu dans plusieurs relations que les pilotes disent, qu'en se rendant en Amérique il semble que l'on monte, ce qui n'arriveroit pas si elle n'étoit pas réellement plus haute.

D'où viennent les vents alisés, qui soufflent constamment & d'une force prodigieuse entre les tropiques dans la mer du Sud, de l'Est à l'Ouest, au lieu que dans les autres régions, ils sont alisés pour certains mois? Ces divers phénomènes concourent, selon moi, à prouver que l'Amérique est plus élevée que les autres parties du globe.

C'est peut-être de cette plus grande hauteur de l'Amérique que la mer Caspienne, les Palus Méotides, la mer rouge, la mer noire & le golphe Persique ont pris leur origine, ces eaux de l'Océan s'y étant jettées & conservées; ce qui seroit conforme aux relations des anciens Auteurs.

Voici encore une remarque importante. Tous les voyageurs qui ont vu les lacs de l'Amérique dont quelques-uns mériteroient le nom de mer, disent que les environs paroissent avoir été mer autrefois. On observe même que le plus souvent il en sort de grandes rivières, au lieu qu'ailleurs elles s'y jettent. Tout ceci seroit soupçonner que l'eau qui s'y trouvoit autrefois s'est jettée en partie ailleurs, ce qui n'auroit pu arriver que par le changement du centre. On remarquera encore que les plus hautes montagnes se trouvent dans le Pérou & dans le Chili, qui sont à-peu-près les antipodes du théâtre du déluge.

On peut sans-doute porter plus loin les recherches & les réflexions, mais je ne donne point mon système pour avéré, pour incontestable, comme ces philosophes donnent les leurs. Il me paroît cependant beaucoup plus probable. Voudroit-on le rejeter? J'y consens, mais alors je ne vois plus d'autre

moyen que de recourir à un miracle plus direct de la part du Créateur. Et pourquoi ne prendroit-on pas ce parti? Après tous les miracles que Moyse opéra en Egypte uniquement pour convaincre Pharaon, les Egyptiens & les Israélites que c'étoit le Dieu tout-puissant qui ordonnoit la retraite des enfans d'Israël, il en fit encore un assez semblable à celui dont il s'agit, en fendant la mer rouge & en faisant retirer ses eaux contre l'ordre de la nature; la même chose se fit par Josué sur les eaux du Jourdain, qui au lieu de s'écouler suivant leur qualité naturelle & dans le tems où elles étoient en si grande quantité qu'elles inonderent le pays, s'arrêtèrent & s'élevèrent en monceau. Elie & Elizée firent dans la suite un miracle semblable.

Qu'on ne dise pas, Noé auroit pu se sauver sans arche dans d'autres contrées.

Examinons pourquoi Dieu a fait les miracles dont nous venons de parler. Du tems de Moyse ce fut pour délivrer les Israélites & pour châtier les Egyptiens. Dieu auroit pu sans doute se servir dans cette occasion des voyes naturelles de même que pour le passage du Jourdain. Il auroit pu mettre ce fleuve à sec, ou du moins tel qu'on y eût pu passer à gué; & pour ceux d'Elie & d'Elizée, il n'y paroît aucune nécessité; mais qui sommes-nous pour contester avec Dieu? nos pensées sont-elles ses pensées, & nos voyes sont-elles ses voyes? Il vouloit se faire connoître à son peuple & à ses ennemis, comme le Dieu fort, tout-puissant, protecteur de ses Elus, & je ne conçois pas sur quel fondement on voudroit enlever à Dieu la gloire, ou l'exempter, pour ainsi dire, de la peine, d'avoir fait un miracle pour un événement aussi considérable, lorsqu'il s'agit de détruire le genre humain ou du moins plusieurs millions de personnes, lorsque nous voyons que le même Dieu a opéré quantité de miracles aussi grands, puisqu'il n'y en a point de petits & point de grands, par comparaison du côté de Dieu, pour des bats qui nous paroissent infiniment moindres.

Pourquoi, dis-je, Dieu, qui a amoncelé les eaux de la mer rouge pour délivrer les Israélites & pour punir les Egyptiens, au lieu de les faire passer à côté de son golfe qui est le chemin usité de tout tems; & qui a fait la même chose au Jourdain pour inspirer de la confiance à son peuple & de la terreur à ses ennemis, n'aura-t-il pas fait la même chose dans le plus grand événement qui soit arrivé à notre globe depuis la création? Si donc tout ceci s'est fait par miracle, soit direct soit indirect, il n'y aura plus de nécessité de n'en point admettre pour le grand événement du déluge, quand même tout notre globe n'auroit pas été entouré d'eau & qu'elle n'eût pas couvert toutes les montagnes.



LIVRE TROISIEME.

Origine des Pétrifications.

CHAPITRE I.

Les Pétrifications ne doivent pas être toutes attribuées au Déluge.

LA seconde preuve que l'on allégué ordinairement de la prétendue universalité du déluge, est tirée des Pétrifications. M. Bertrand a démontré que c'est fort mal à propos que l'on rapporte l'origine de toutes ces pierres figurées au déluge, en prétendant qu'elles en sont toutes des reliques & des témoins. Je pense avec lui qu'une partie en peut provenir, qu'une autre partie vient d'autres accidens, comme des tremblemens de terre, des inondations particulieres &c. enfin qu'une bonne partie a été formée comme d'autres pierres. J'ajoute quelques réflexions. Il en a pu provenir du déluge, soit qu'on adopte l'un ou l'autre de mes systèmes. Une si grande quantité d'eau n'a pu s'amasser & sortir des bornes prescrites sans causer de grands dérangemens sur notre globe. Nous voyons qu'au bord de la mer il y a bon nombre de coquillages, chaque flux en amene. J'en ai ramassé souvent pour contempler leur variété. Combien plus un volume d'eau si prodigieux & qui avoit besoin d'une pression violente pour s'élever devoit-il entraîner de coquillages & d'autres matieres en grande quantité? Les tremblemens de terre sont trop connus pour douter qu'ils aient pu ouvrir des abîmes, élever des eaux, & jeter sur les terres des corps marins; & sans qu'il survienne de tremblement, une montagne peut se fendre & s'érouler. Bien des exemples en sont foi; entr'autres celui de Plurs, que M. Bertrand cite, & c'est une des causes les plus remarquables. Nous voyons encore de nos jours sur plusieurs montagnes de petits lacs qui sont rarement sans poissons. Si donc la montagne s'est ouverte & que les eaux se soient engouffrées avec tout ce qu'elles contenoient, il se peut facilement que par laps de tems les sables fins & la matiere glutineuse qui les enfermoit aient pétrifié le tout ensemble sans que le déluge s'en soit mêlé.

Les inondations particulieres ne peuvent qu'avoir contribué à plusieurs couches de ces coquillages & de ces productions marines. L'expérience le prouve. Il n'est pas non plus hors de vraisemblance que plusieurs autres ont été formées dès la création de la figure des coquillages. Il seroit ridicule de demander pourquoi Dieu a créé ces pierres figurées. Il suffit qu'on en voye qui ne puissent avoir d'autre origine. On trouve dans les pierres les plus du-

res, des figures si extraordinaires soit pour l'extérieur soit souvent dans l'intérieur, qu'on croiroit qu'elles ont été formées par art. La grenouille dans l'Agathe de Mecene, l'Agathe dans le Cabinet Imperial de Vienne, où se trouve naturellement le nom de Jehova, d'autres où il y a des portraits de Saints, d'hommes, de femmes, des crucifix, des constellations, des figures, enfin de diverses productions de la nature, sont-elles des pétrifications & des reliques du déluge? Je suis surpris que les dendrites dont souvent les plus habiles peintres ne peuvent assez admirer l'exactitude du dessein, les couleurs, les ombres même, ne passent pas pour des tableaux antédiluviens pétrifiés. Si donc Dieu a voulu par la nature, exécutrice de ses volontés, imprimer des figures extraordinaires à des pierres selon sa pure volonté & sa détermination, il est superflu de dire pourquoi & comment; il suffit que nous voyions que Dieu l'a voulu ainsi.

Il se pourroit encore qu'il y eût de la végétation dans certaines matieres pierreuses. Il s'en faut bien que je donne pour avéré ce que les payfans racontent. Ils ne sont pas grands philosophes, cependant ils ont du bon sens & ils n'ont pas l'esprit brouillé par les spéculations. Leurs idées ne sont pas toujours à mépriser. Ayant fait un jour visite à un Baron de mes amis qui se trouvoit alors à sa terre, nous commençames à raisonner sur ces pétrifications, il me promit de m'en faire voir; en effet il me conduisit dans un vallon où il s'ébouloit de la terre & dans cette terre qui étoit une espece de marne, il y avoit quantité de coquillages pétrifiés. La terre n'étoit point compacte ni de nature à causer cette pétrification. Aussi les payfans d'alentour soutenoient que ces pierres figurées croissoient comme les fruits de la terre, ajoutant que c'étoit un signe chez eux d'une bonne récolte de chataignes & de glands à proportion de la quantité de ces pierres qu'on trouvoit à cet endroit. Cette dernière circonstance que je trouvois ridicule, ne laissoit pas de m'embarasser; si c'eût été le contraire, j'aurois cru que les pluies fréquentes pouvoient détacher la terre & mettre au jour une plus grande quantité de ces pétrifications, mais les années pluvieuses n'étant pas favorables aux chataignes & aux glands, je ne savois comment expliquer ce phénomène. Le même Baron m'assura avoir fait sécher, piler, tamiser par trois fois un peu de cette marne & l'avoir exposée au soleil, à l'air & à la rosée, qu'après quelques mois il y vit de petits coquillages qui grossissoient peu-à-peu & se trouvoient en plus grande quantité dans la partie qu'il en avoit exposée au nord & au clair de la lune qu'à celle du midi. Enfin je rapporte ce que j'ai vu & entendu, laissant le soin à d'autres d'en expliquer la cause, & au lecteur d'en croire ce qu'il voudra.

Comment expliquer encore d'autres phénomènes? Par exemple on a trouvé dans des rochers qu'on a fait sauter, de petits poissons, les uns en vie avec un peu d'eau, d'autres morts, mais non pétrifiés; & il n'est pas rare de trouver des crapauds vivans dans les carrieres de charbon de pierre proche de Liège, comme aussi dans les rochers proche Narbonne: si donc de tels animaux s'y peuvent former contre & hors de l'ordre naturel, combien plutôt de ces figures de coquillages!

On trouvera dans les Transactions Philosophiques de Londres, (1) que le D^r. Mills prouve contre M^r. Holman, que les couches de bois découvertes dans les montagnes de la Hesse, sont d'origine minérale & non végétale. Je suis entièrement dans l'idée que les savans physiciens trouveront de plus en plus une pareille origine à diverses choses crues jusqu'ici des pétrifications.

Mais quoique j'accorde que ces diverses causes peuvent avoir part soit à la formation de ces pierres figurées soit aux masses & aux assemblages qu'on en trouve, je crois que le général a une toute autre cause & origine. C'est ce que nous allons déduire.



C H A P I T R E II.

Préexistence de la matière de notre globe à la création rapportée par Moïse.

Je suis dans la pensée que notre globe, & l'univers en général, est d'une antiquité bien plus reculée qu'on ne le croit vulgairement. Je crains qu'on ne vueille d'abord me faire passer pour Athée, ou du moins pour Déiste, & m'imputer que je suppose l'éternité du monde ou de la matière. On se tromperoit, & pour empêcher que la bile ne cause du mal à ces Zélotes, je vais d'abord commencer par manifester mes sentimens sur ce sujet. Ceux qui soutiennent l'éternité du monde, affirment, ou qu'il a existé toujours tel qu'il est, ou qu'il a existé pendant longtemps en forme de chaos, & qu'il a pris ensuite peu à peu du mouvement, jusqu'à ce que la terre ait produit tout ce qu'elle contient, ou enfin qu'une quantité immense d'Atômes ont vogué au hazard & que s'étant rassemblés ils ont formé & produit les créatures qui existent.

Quant à la première opinion, elle est la moins reçue. L'ordre admirable qu'il y a dans la nature, dans tous les êtres, leur propagation & leur conservation ne sauroient nous permettre de croire que la terre ait été telle qu'elle est de toute éternité, à moins que ce globe même ne fût Dieu, c'est-à-dire un Etre infini, tout-puissant, tout bon, infiniment sage, enfin portant toutes les perfections beaucoup au delà de ce que nous pouvons concevoir. Or notre globe est matériel, les êtres vivans, les arbres, les plantes, les pierres, les minéraux, enfin tous les corps existent séparément, & l'existence de l'un ne dépend pas de l'existence de l'autre; aucun n'existe nécessairement & tous doivent avoir une raison de leur existence; l'un meurt, périt, est changé en une autre espèce de matière & de forme, sans que l'autre en souffre; l'un naît, croît, végète, pendant que l'autre périt. Cependant toutes ces parties forment un tout admirable; si toutes ces parties ne dépendent pas l'une de l'autre, sera-ce donc chaque partie qui sera Dieu, ou le tout? Le premier & le dernier sont également insoutenables. Un corps qui périt, qui se change en fumier, ou en cendres, ou en quelqu'autre substance, ne sera pas appelé Dieu, non plus qu'un

(1) Vol. LI. Art. LIII.

chou, qu'une rave ou autre plante potagere, sans quoi nous tomberions dans le ridicule que Juvenal a reproché aux Egyptiens.

Felices gentes quibus nascuntur in Hortis
Numina,

Peut-être fera-ce l'homme qui est sujet à tant de misères, à la mort, à la pourriture, comme le reste des productions de la Nature? Quel droit a-t-il sur ses collègues, les bêtes, de les maltraiter, de les tyranniser, de les tourmenter, & de les tuer? Quel droit a-t-il sur les plantes, les arbres, les pierres, les minéraux, &c. qui font partie du même monde, pour les arracher, couper, tailler, calciner, fondre, &c?

On dira: non, je n'ai pas des idées si grossières, c'est l'esprit, c'est la nature qui est cachée dans le monde, & qui se manifeste par les productions, la conservation & l'ordre qui règne partout. Bon; ceci commence à mieux tourner, aussi-tôt qu'on parle d'esprit. Mais qu'entend-on par cet esprit? Est-ce un esprit particulier, distinct, séparé & détaché de ce globe, ou si vous voulez de cet univers, y compris tous les systèmes célestes, ou y est-il attaché & enfoncé? En fait-il partie? Cet esprit existe-t-il par soi-même, ou est-il soumis à quelqu'autre? Qui l'a créé? Ou si vous n'entendez par là que l'ordre même qu'on nomme la Nature? Si c'est un esprit particulier, absolu, existant & subsistant de lui-même & qui n'est point attaché au monde pour en être une partie, alors ce sera un être tel que je me le figure, c'est à dire l'Être suprême, Dieu qui a tout créé par sa volonté toute-puissante. S'il est inséparable du monde, qu'on me dise s'il est présent par-tout & dans tous les globes, dans toute l'étendue immense de l'univers. Alors nous ne pouvons séparer cette idée de celle d'un même être infini, d'un Dieu enfin souverainement parfait: si on le croit attaché & comme enfoncé dans ce monde, par qui le fera-t-il? Par un être encore plus puissant que lui, sans doute. Car s'il étoit libre, il ne se laisseroit pas forcer d'être attaché à un seul globe, & cet être supérieur fera alors encore le même Dieu, que je reconnois & que j'adore. Je demanderai encore, de quelle manière sont conduits les autres globes? Ils ne sont pas dirigés par le même esprit qui dirige le notre, puisque celui de notre terre y est attaché & ne sauroit s'en séparer: chaque globe, chaque Soleil, chaque planète aura donc son esprit à part, chacun existeroit par soi-même, chacun existeroit de toute éternité avec une égale puissance, chacun seroit donc Dieu & leur pouvoir seroit borné. Et par qui? Sera-ce par un des autres? Non, celui-ci ne peut sortir de son globe. Par qui donc? Par un être supérieur à tous, par conséquent par un Dieu unique, tout-puissant, éternel, & qui seul existe par lui-même.

Si on veut dire que c'est l'ordre de la nature ou ce que nous nommons la Nature, qui est cause de tout ce que nous voyons; je demanderai. Cette nature est-elle une substance ou un accident? Si c'est une substance, nous revenons à ce que nous avons dit ci-dessus, si c'est un accident c'est un rien. Tout ce qui n'est pas substance est un rien qui peut arriver ou ne pas arriver & dont la figure dépend d'une substance sans laquelle ce monde ne sauroit subsister.

Ceux qui disent que la terre ou le monde existe par soi-même, ressemblent à ceux qui diroient la même chose d'une horloge, ou d'une montre; & ceux qui parlent d'accidens ressemblent à ceux qui diroient que la montre n'existe pas par elle-même, mais par son mouvement, & que ce mouvement est l'origine de la montre, que c'est lui qui l'a faite, & a causé son propre mouvement, sans reconnoître qu'un Artiste l'ait construite; les uns & les autres seront certainement traités d'extravagans par le dernier des ignorans, vu la multitude innombrable de substances différentes qui existeroient par elles-mêmes, & d'êtres qui exigent infiniment plus d'art, d'intelligence, & de sagesse qu'une montre. Mais si cela est, pourquoi périssent-ils tous vivans & inanimés? Pourquoi ne se conservent-ils pas à jamais? On dira qu'il y a certaine fatalité ou destin, qui en est cause. Que dites-vous? Voilà donc quelque chose de plus fort & de plus puissant que ce qu'il est capable de détruire. Je demande encore si cette fatalité est une substance ou un accident, & j'en tirerai les mêmes conclusions que ci-dessus.



C H A P I T R E I I I .

Le Chaos n'est pas éternel.

Venons à l'éternité du chaos; c'est bien pis. S'il a existé par soi-même & que par conséquent il ait été Dieu; quelle idée peut-on se former de sa sagesse, de son intelligence, & de sa puissance, s'il a resté des millions d'années dans cet état? Qui est-ce qui l'en a tiré? Il faut qu'un être plus puissant que lui, l'ait retenu si longtemps dans le néant, & qu'à la fin il en ait eu pitié. Cependant alors ce chaos n'aura pu exister de toute éternité; deux êtres co-existans de toute éternité & par eux-mêmes doivent être égaux en puissance & en tout, ce qui est impossible. Ni l'un ni l'autre ne feroit tout-puissant, puisque l'un pourroit contrarier l'autre. Il faut donc toujours recourir à un seul être suprême.

Platon qui ne pouvoit comprendre comment la matière avoit pu commencer, la crut éternelle, mais en même-temps il a reconnu un être suprême. Et sans établir aucune liaison nécessaire entre les deux êtres, il a attribué à Dieu une souveraine liberté & un empire absolu sur la matière qu'il concevoit en forme de chaos sans mouvement, sans puissance, sans intelligence quelconque, par conséquent comme une masse entièrement passive. Une pareille idée est absolument insoutenable, vu que si quelque chose subsiste de toute éternité elle doit subsister par-elle-même & conséquemment avoir de l'intelligence & de la puissance, ou si elle en est dépourvue, il faut qu'elle ait été créée par un être supérieur, ce qui exclut toute idée d'éternité. On voit pourtant que Platon en véritable sage a été obligé de convenir de l'existence d'un être infiniment supérieur, puissant & sage, qui a pu former le monde & ses créatures. Ainsi l'éternité du chaos est insoutenable, moins encore est-il permis de lui at-

tribuer le pouvoir de se former soi-même & de produire les créatures (1).
 La même difficulté insurmontable se présentera sur l'éternité des atomes. Mais supposons-les tels pour un moment. Qui est-ce qui les a ramassés & liés pour en former un corps? Qui est-ce qui les a rendu capables de se séparer en des millions de diverses substances & de différentes figures? Qui est-ce qui leur a donné la vertu de produire des êtres animés, raisonnables & brutes, des végétaux & des minéraux? Est-ce une puissance externe, ou interne, ou bien le hasard? Si c'est une puissance externe ou interne, je reviens aux objections que je viens de proposer & elles restent dans toute leur force. Si c'est le hasard, je demande plus que jamais ce que c'est que ce hasard? Il faut convenir que ce n'est pas une substance & qu'à peine on peut lui accorder le nom d'accident, c'est un rien, un pur néant. J'avoue que je ne puis comprendre l'imbécillité & la foiblesse de ces esprits-forts qui prétendent avoir seuls l'esprit & la pénétration en partage. Ils disent avec les anciens Payens, de rien on ne peut rien faire, d'où ils concluent que l'univers n'a pu être créé par un être suprême, intelligent & tout-puissant, mais qu'il a été produit, formé & mis en ordre par un rien, je veux dire le-hazard, c'est ce qui arrive ordinairement à ces prétendus esprits sublimes, qui voulant tourner en ridicule une thèse qu'ils ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre, tombent dans des contradictions infiniment plus ridicules. Je dis qu'ils ne comprennent ou qu'ils ne veulent pas comprendre. Rien en effet n'est plus simple que l'idée d'une création, telle que nous Chrétiens la soutenons, pour peu qu'on vueille faire abstraction de cette Philosophie mondaine qui nous engage à mesurer tout suivant la grossièreté de nos sens plutôt que suivant les règles que le créateur tout-puissant a établies par sa volonté libre, sage, bonne & efficace. Si nous voulons consulter nos lumières naturelles, nous comprendrons sans peine, qu'il doit exister un être infini, qui n'a point eu de commencement & n'aura point de fin, qui existe de soi-même & par soi-même, dont la sagesse, la puissance surpassent toutes nos conceptions. Persuadé, pénétré de cette vérité incontestable, je trouve infiniment raisonnable, qu'un être dont la puissance & les perfections sont infinies ait créé quelque chose de rien. Non de rien, comme on sophistique en prenant ce rien pour le sujet & la matière de laquelle une autre substance corporelle ou spirituelle a été formée, ce qui seroit en effet très-absurde, mais créé, c'est-à-dire ordonné & effectué par sa volonté toute-puissante qu'une chose qui n'existoit point auparavant, ni pour la forme, ni pour la matière, fût & existât. Pourquoi voudroit-on borner la puissance d'un être infini dont on ne sauroit nier l'existence? Je dis qu'on ne peut le nier, parce qu'on ne peut nier l'éternité, ni précédente, ni subséquente, s'il est permis de se servir de ces termes pour soulager la foiblesse de notre conception. Nous nous perdons, il est vrai, dans cette infinie & immense éternité; cependant que nous entassions myriades sur myriades, que nous en ajoutions autant que nous voudrons, nous nous demanderons toujours & à l'infini, avant ce temps n'y en a-t-il point eu? Il en est de-même pour l'avenir. Nous sommes

(1) Voyez les œuvres de Mr. Zimmerman en Latin, Zurich 1751.

mes ainsi forcés à convenir qu'il doit y avoir un être qui a existé de toute éternité. Les payens & leurs successeurs, les esprits-forts, qui ne croient qu'à la matière, étant tout matériels eux-mêmes, donnent cette qualité d'éternel à cette multitude d'objets qui tombent sous leurs sens grossiers; & nous par contre trouvons la matière trop ignoble pour oser aspirer à cette qualité, qu'elle est trop divisible pour n'être pas souvent décomposée; trop bien arrangée pour avoir établi & arrangé elle-même un ordre si admirable; enfin trop matière, trop brute, trop privée d'intelligence pour donner des preuves sans nombre de cette haute sagesse que nous voyons, que nous admirons, dont nous éprouvons à chaque instant, les effets les plus merveilleux; de quel côté est donc l'absurdité? Est-ce de celui où l'on suppose une substance spirituelle & parfaite, qui a tout créé, ordonné, arrangé, & qui le conserve, ou de celui où l'on donne ce pouvoir à la matière lourde, immobile, impuissante, grossière, divisible & composée & où l'on assigne toutes ces merveilles au hasard, à un rien, auquel on dénie même la vertu passive & qu'on donne cependant pour le moteur & le créateur de toutes choses?

Agissons cependant comme si on supposoit ce qui n'est jamais à supposer, qu'une pareille idée puisse entrer dans l'esprit d'un homme sensé, & examinons les démarches du hasard, supposons qu'il ait su ramasser une quantité infinie d'Atômes pour en former une masse, plus encore que ce même hasard ait pu mettre cette masse en mouvement, c'est beaucoup au delà de ce qu'on peut accorder. Mais par quel autre hasard cette masse s'est elle formée & séparée? Par quel hasard y a-t-il eu des couches, des pierres, des marbres, des minéraux, de l'eau, du limon, de la terre, &c? On dira, c'est par les lois de la Nature, par l'ordre & l'arrangement établis? Mais par qui ces lois ont-elles été données, par qui cet ordre a-t-il été établi? Par le hasard? C'est ce qu'on n'osera avancer, vu que le hasard & l'ordre sont des accidens & des dispositions diamétralement opposés. Le hasard suivant l'idée que nous nous en formons agit par caprice; il passe du blanc au noir; il bâtit & détruit presque en même temps. En un mot il est l'opposé de l'ordre & de l'arrangement. Dès qu'on reconnoît de la sagesse, du but, du dessein, il n'y a plus de hasard.

Accordons encore le contradictoire, l'impossible même. L'ordre & l'arrangement brillent dans cette masse qui auparavant étoit informe. Mais d'où viennent ces végétaux? D'où vient que les arbres fruitiers conservent & perpétuent leurs espèces? Qu'un Poirier ne portera pas du gland, un Meurier des châtaignes & ainsi du reste? Pourquoi ce hasard n'a-t-il agi que dans un certain temps? Pourquoi n'a-t-il depuis produit aucun nouvel arbre, aucune nouvelle plante pour fournir aux incrédules une preuve de son pouvoir? D'où ce puissant hasard a-t-il pris les belles couleurs dont les fleurs sont ornées, ce coloris, ces nuances admirables qu'aucun peintre ne peut imiter? Oui, il seroit plus facile au hasard de construire une Ville de Paris avec tous ses somptueux Palais, qu'une seule feuille de Tulipe, d'Oeillet, d'arbre, ou un brin d'herbe. Les Artistes intelligens font sans doute des ouvrages admirables, mais quand tous les hommes joindroient ensemble leur puissance, leur génie & leurs richesses, ils ne sauroient produire le moindre de ces objets, hors du cours de la nature.

On dira peut-être: c'est justement cette nature qui conduit tout. Et bien est-ce une substance? Cette substance est-elle spirituelle, ou matérielle? Ou est-ce encore un accident, ou bien simplement l'ordre qui se trouve dans l'univers? Je pense que c'est le dernier. Or, comme il a été dit, si quelqu'un s'avoit de prétendre que l'ordre & l'arrangement d'une montre fût l'Artiste qui a fait cette montre, & le mouvement l'effet du hazard, sûrement un esprit fort ne voudroit pas admettre un fait semblable; cependant lui-même veut persuader aux autres que tout ce que nous voyons est l'effet du hazard quoique le moindre grain de sable, le plus petit brin d'herbe soit au-dessus de toute l'industrie humaine.

Passons plus loin. Nous voyons des animaux, nous voyons des hommes, sont-ce aussi là des effets du hazard?

Hé bien! supposons que le hazard ait produit une masse de chair, ce qui est impossible vu que les particules de notre globe ne sont pas toutes d'une nature, d'une constitution & d'une conformation à pouvoir composer une pareille masse. Il faut une configuration & une marche particulières. Cependant supposons la, supposons lui encore la figure d'une telle bête, ou d'un homme. C'est plus que le plus habile Artiste ne pourroit exécuter, & ici ce sera ce rien, le hazard qui l'aura fait! Mais examinons les diverses parties de l'homme, les plus savans Anatomistes ne conviennent pas encore de leur nombre, quoiqu'on se soit appliqué à cette recherche depuis des milliers d'années; les uns comptent 539, d'autres 446, d'autres encore 435 muscles au corps humain. Qu'on observe la disposition & la constitution du sang, qui n'a pu être approfondie jusqu'à présent, les soufflets admirables des poumons pour raréfier le sang, la circulation & le mouvement de ce liquide, la subtilité incompréhensible des fibres extrêmes qui sont à-peine en diamètre $\frac{7}{100000}$ d'un pouce, le cœur qu'on peut comparer à une seringue qui jette du feu & de l'eau, les artères, les veines, avec leurs membranes & leurs soupapes, la trituration des alimens par le moyen des dents, la déglutition & la digestion, le changement des viandes en chyle & du chyle en sang, la séparation & l'excrétion du sang, la transpiration & la perspiration insensible qui va pourtant à 40 onces par jour & au-delà, l'élaboration & la coction du sperme dans ses vaisseaux & des esprits vitaux, les cinq sens extérieurs & leurs organes, principalement celui de la vue, l'œil dont la construction n'a pu être jusqu'ici dévoilée parfaitement, non plus que les autres; l'imagination, la mémoire, le sommeil, la veille & enfin tout ce qui concerne l'homme. Que l'on considère la chaîne immense des animaux, leur configuration, leur construction, depuis la baleine jusqu'au goujon, depuis le condor & l'aigle jusqu'au roitelet & au colibri, depuis l'éléphant jusqu'à la souris; depuis l'hippopotame jusqu'à la grenouille, depuis le plus énorme serpent de la Zone torride jusqu'au ciron, jusqu'à ces animalcules dont on affirme qu'il s'en trouve 30,000 dans une seule goutte d'eau, & jusqu'à cet insecte qu'Eustachi avoit remarqué par un microscope qui grossissoit l'objet 294, 207. fois, & qui ne lui parut pas plus gros après avoir été tellement grossi, qu'un grain de sable se fait voir sans microscope, par conséquent 294, 207. fois plus petit qu'un pareil grain de sable;

qu'on avoue, comme on ne sauroit le nier, qu'un tel insecte a toutes ses parties à-peu-près comme un grand, tête, bouche, yeux, estomac, intestins, pieds, &c. Et l'on veut attribuer un tel chef-d'œuvre au hasard?

Donnons une autre tournure à ce raisonnement. A quel but les yeux, le nez, les oreilles ont-ils été formés? Sans-doute pour voir, sentir, & ouïr. A quel but les pieds? Sans-doute pour marcher. A quel but les mains? Sans-doute pour prendre, saisir, ferrer, &c. A quel but la langue? Sans-doute pour parler; & ainsi du reste. Nos Déistes & nos Athées mêmes en doivent convenir. Mais le hasard a-t-il un but? Ce sont deux contraires parfaits qui s'excluent réciproquement; dès qu'il y a un but il n'y a point de hasard, & un Etre intelligent peut seul se former des plans, des vues & des desseins.

Faisons encore une question ou deux. D'où vient que ce hasard a pu faire deux ouvrages si semblables & en même temps si différens, les mâles & les femelles, qui se ressemblent parfaitement excepté en ce qui est destiné à la propagation? D'où vient qu'un couple d'hommes & de bêtes a été produit à la fois & non mille ans ou plus l'un après l'autre? Que même le hasard n'a plus rien produit pendant tant de milliers d'années? Je serois aussi insensé que ceux qui débitent de pareilles rêveries, si je m'arrétois plus longtemps à réfuter de pareilles absurdités. Si jamais je pouvois être persuadé que le hasard eût part à quoi que ce soit, je croirois que ces prétendus beaux-esprits seroient son ouvrage.

C H A P I T R E IV.

Système de l'Auteur sur la préexistence de notre globe.

Après avoir exposé mes principes sur ce sujet, je reviens aux idées que j'ai de la création du monde. Je ne suis pas le premier, ni le seul qui la croit beaucoup plus ancienne qu'on ne la suppose communément. Je ne prétend point à la gloire de l'invention, il me suffit de développer succinctement ce que j'en pense, & l'on verra d'abord ce qu'il peut y avoir de nouveau dans mon opinion & ce qui s'accorde avec les autres. Ce n'est point que j'aye rien emprunté de personne, mais comme dit Salomon, il n'y a rien de nouveau sous le Soleil. Cependant afin de prévenir tout soupçon de plagiat, je vais rapporter les propres paroles de Whiston autant qu'une traduction de la traduction en est susceptible. Dans la préface ou l'introduction de l'ouvrage que j'ai examiné ci-dessus, il s'explique de cette manière.

„ La création rapportée par Moïse, n'est pas une description exacte &
 „ philosophique de l'origine des êtres, mais une représentation historique &
 „ véritable de la formation de notre seul globe, fait d'une masse informe, &
 „ de ses changemens successifs & visibles, arrivés chaque jour de la création,
 „ jusqu'à ce qu'il fût devenu la demeure du genre humain.

„ Les premières paroles de Moÿse indiquent clairement que la production
 „ du monde de rien, que nous nommons communément la création, a pré-
 „ cédé l'ouvrage des six jours; c'est le sens de ces paroles, *au commencement*
 „ *Dieu créa les cieux & la terre* qui peut être regardé comme une préface
 „ ou introduction au récit qui suit, comme si Moÿse avoit dit, quoique
 „ l'histoire de l'origine du monde que je vais vous donner regarde uniquement
 „ la terre que nous habitons & les corps qui la composent, & par conséquent
 „ le reste de l'univers n'y soit pas compris directement, qu'aussi cette histoire
 „ ne se rapporte pas à la création de la matière, mais seulement à la formation
 „ & à la disposition de notre terre, cependant afin de prévenir toute mau-
 „ vaise interprétation & les dangereux effets qu'un entier silence pourroit cau-
 „ ser, je veux bien vous annoncer de la part de Dieu que l'origine de toutes
 „ choses, de quelque nature qu'elles soient, doit être attribuée au seul & mê-
 „ me Dieu, dont je vais vous raconter les merveilleux ouvrages & que non-
 „ seulement cette terre & toutes ses parties, mais aussi l'univers immense a été
 „ créé de rien & tiré du néant dans le commencement des temps, explication
 „ qui me paroît pleinement confirmée par les paroles qui suivent immédiate-
 „ ment *& la terre étoit sans forme & vaine, & les ténèbres étoient sur la face*
 „ *de l'abîme & l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux.*

„ Par-là on voit clairement que l'historien sacré ne dit pas un mot ici de
 „ la production du chaos de rien & qu'il ne parle que du globe de notre terre,
 „ & non des cieux, en tant que ce sont des systèmes supérieurs, lesquels il
 „ exclut, comme ne devant pas trouver place ici.

§. II. „ Le terme de *créer* ou de *faire*, ne désigne souvent dans l'Écriture
 „ sainte qu'une nouvelle disposition, un nouvel ordre, ou un changement dans
 „ les créatures qui existoient actuellement, dans un autre état tout différent &
 „ souvent meilleur. • Je ne dis point que ce soit toujours le sens de ce mot.
 „ J'ai déjà observé que dans le premier verset il signifie produire de rien, tirer
 „ du néant comme dans le symbole des Apôtres, l'expression, *créateur du ciel*
 „ *& de la terre*, est prise dans le sens le plus étendu, mais en bien d'autres
 „ endroits de la bible il n'en est pas de même. *p. Ex.*

„ *Nombres XVI. 30.* „ *Si l'éternel crée une chose toute nouvelle; & Esaïe XLV.*
 „ *7, 8. ibid LXV. 17. Gen. I. 21. 24, 25.* sans parler de quantité d'autres
 „ où le même terme est employé, sans qu'il signifie cette création ou une pro-
 „ duction de rien.

„ Aussi Moÿse ne dit pas que la lumière fut créée, du moins alors, mais
 „ *Dieu dit que la lumière soit.*

„ Quand il dit que *Dieu fit ou a fait deux luminaires*, il faut l'entendre par
 „ le plus que parfait, *avoit fait*, c'est-à-dire déjà auparavant. On fait que les
 „ Hébreux manquent de ce temps, ce qui se prouve par le verset 2 du Chap.
 „ II. où il est dit que Dieu *a achevé* au septième jour l'œuvre qu'il a faite,
 „ c'est-à-dire manifestement qu'il *avoit achevée*, qu'il *avoit faite*, de même
 „ 3. 5. 6. 7. 8. 9. 19, toujours au prétérit parfait quoiqu'il y faille substituer
 „ le plus que parfait..

„ Il n'est parlé que de deux luminaires, quoiqu'il y en ait une infinité d'autres, qui soient plus grands sans aucune comparaison, parce que ce sont les deux seuls qui servent à éclairer notre globe & qui nous paroissent les plus considérables.

„ Il est dit aussi que Dieu les plaça au firmament ou dans l'étendue, la même dont il est parlé 6. 7. celle qui sépare les nuées ou les eaux supérieures de la terre.

„ Les écrivains sacrés quoiqu'inspirés de Dieu ne pouvoient représenter autrement les choses aux peuples qu'ils ne les concevoient eux-mêmes.

„ Nous jugeons par nos sens; le soleil éloigné de tant de milliers & de millions de lieues de la terre, ne nous paroît que d'une ou deux de distance, son diamettre ne semble pas avoir autant de pieds qu'il a de lieues.

„ Il est donc dit que Dieu a fait ces luminaires comme s'ils avoient été créés seulement le quatrième jour parce que ce ne fut qu'alors qu'ils auroient pu être aperçus depuis la terre si elle avoit été habitée, ou, ce qui est la même chose, que leurs rayons parvinrent seulement alors directement jusqu'à la terre.

„ Comme la lumière n'est qu'un effet des luminaires, Moÿse ne dit pas qu'elle a été faite ou créée, mais quelle a existé alors pour la première fois à l'égard de notre terre, ce qui arriva lorsque la partie supérieure de notre globe fut éclairée & purifiée autant qu'il falloit pour transmettre la lumière, autant qu'il falloit pour distinguer le jour d'avec la nuit.

„ Il est dit du soleil & de la lune qu'ils ont été seulement lorsque le milieu de l'air eut été si bien purifié qu'on put apercevoir ces luminaires & qu'ils se sont rendus visibles, tels que nous les voyons, toutes les fois que le ciel est clair & serein, de jour ou de nuit.

„ Et si Moÿse fait une mention particulière des luminaires c'est sur-tout à cause du penchant que les Juifs avoient à l'idolâtrie, & pour leur montrer que ces objets de leur culte avoient été créés, & qu'ils ne subsistoient point par eux-mêmes.

„ Cette histoire peut ainsi être nommée un Journal Historique des changemens arrivés au chaos & des ouvrages visibles dans chaque jour, un Journal tel qu'un spectateur attentif de la terre auroit fait, écrit, & cru que c'étoit en tout la pure vérité & la réalité.

„ L'idée que les anciens philosophes ont eue du chaos en le regardant comme un magasin, d'où tout ce que notre globe contient, a été tiré, est à-peu-près celle de Moÿse.

„ Il le nomme expressément la terre, pour le distinguer du reste de ce vaste univers, qui contient un nombre infini d'autres systèmes.

„ Ainsi en commençant l'Histoire de l'Ouvrage des six jours il ne parle que de ce qui regarde notre globe & non du reste de l'univers.

„ Le chaos ne pouvoit renfermer dans son sein, le soleil, la lune & les étoiles fixes, les sources de la lumière, puisqu'avant que la lumière & ces corps lumineux en fussent tirés suivant le système commun, ce chaos étoit ténébreux, paradoxe inconcevable! lorsqu'on réfléchit que ce chaos auroit-

„ contenu ? parties lumineuses contre une ténébreuse. Comment donc
 „ Moÿse auroit-il pu dire que le chaos étoit rempli & couvert de ténèbres ?
 „ n'auroit-il pas dû dire manifestement le contraire ? La chaleur étant la quali-
 „ té la plus nécessaire pour la production, la désunion & la séparation des
 „ parties, y auroit-il eu de la sagesse de la faire toute sortir du chaos pour en
 „ composer ces luminaires dans le tems qu'il en falloit tant pour tous les
 „ animaux, plantes &c ? N'est-ce pas faire agir le créateur contre tous les
 „ principes connus que de vouloir qu'il ait été la cause dans le moment
 „ qu'elle devoit produire ses effets ?

„ Il y a plus, il auroit fallu que par une force centrifuge, par conséquent
 „ contraire à celle qu'on a toujours observée, la lumière & la chaleur fussent
 „ forties de tous côtés avec une vitesse inconcevable pour se rendre dans des
 „ lieux d'un éloignement infini, & ce dans peu d'heures suivant le système
 „ commun, & quoique sortant par des côtés opposés, se trouver réunies aux
 „ mêmes places, ce qui ne sauroit se comprendre. Ce qui supposeroit le systé-
 „ me de Ptolomée, que la terre se trouve au centre de l'univers, véritable, le-
 „ quel est pourtant rejeté & reconnu erronné par tous les sçavans de nos jours.
 „ Enfin il est tant parlé de notre pauvre terre, qu'il falloit 5 jours pour
 „ créer avec ses habitans; & de tous les autres corps immenses, il n'en est
 „ fait mention qu'en passant & comme faits dans un seul jour. La lumière pa-
 „ roît avant le soleil, l'effet devant la cause.”

Voilà ce que dit Whiston sur ce sujet. Ce n'est pas dans son ouvrage que
 j'ai puisé mes idées. Il y a plus de trente ans que j'ai donné cette explication
 aux paroles de Moÿse & ce n'est que depuis peu que j'ai eu occasion de con-
 noître le système de Whiston.



C H A P I T R E V.

Notre terre a été habitée avant que d'être réduite en chaos.

1°. **L**a matière de notre globe & les autres corps immenses de l'univers, ont
 été créés fort longtems avant l'époque où l'Histoire de Moÿse commence.

2°. Notre terre a été habitée auparavant, ensuite réduite en chaos, d'où
 elle a été tirée de nouveau & formée telle que nous la voyons.

Presque tous les Philosophes de nos jours, & tous ceux qui réfléchissent,
 ne doutent pas un moment qu'il n'y ait un nombre innombrable d'étoiles fixes;
 que celles que nous avons pu découvrir au nombre d'environ 2000, à compter
 seulement celles qu'on discerne fort distinctement, n'en soient qu'une très-pe-
 tite partie; que la seule voye lactée n'en comprenne une infinité, & que sui-
 vant toute apparence, au-delà de celles que nous discernons, il n'existe un
 espace immense qui doit vraisemblablement en être rempli. On est persuadé de
 plus que toutes ces étoiles fixes sont des soleils dont la plupart sont d'une
 grandeur pareille à celui de notre système & dont plusieurs surpassent infini-

ment en grandeur celui qui nous éclaire, & que chacun de ces soleils n'ait quelque système planétaire auquel il sert à-peu-près comme notre soleil sert à notre système, & que par conséquent le nombre des planetes est infini; enfin il est assez généralement reçu que nos planetes sont toutes habitées & par conséquent on doit croire que les autres planetes de cette infinité de systèmes supérieurs ont aussi des habitans. On seroit encore plus convaincu de cette vérité si l'on pouvoit déterminer la grandeur & l'éloignement de ces vastes corps; on l'a prétendu faire de plusieurs manieres pour le soleil & les planetes de notre système, on croit avoir si bien réussi qu'il n'y manque pas un pouce, j'avoue que je suis assez incrédule & même assez stupide pour n'en être pas convaincu.

On a cherché à vaincre mon incrédulité par le moyen des parallaxes, mais il est arrivé tout le contraire: comme ce n'est pas mon but d'entrer dans quelque discussion à cet égard, je me borne à une seule réflexion qui roulera sur la variété prodigieuse qu'il y a dans les opinions des sçavans. Tycho, ce grand observateur, veut que le soleil ne soit que 140, Kepler 3375, Riccioli 38,600 fois plus grand que la terre: ils ne sont pas mieux d'accord lorsqu'il s'agit de déterminer son éloignement; par exemple Tycho n'y donne pour moyenne distance que 1150 & Riccioli 7327 demi-diametres de la terre. Huygens qu'on regarde pour un des plus exacts dit que la distance est de 10 à 12,000 diametres de la terre. Voilà donc qu'il avoue malgré l'exactitude dont il se pique, qu'à 2000 diametres près, par conséquent à 2,295,000 lieues communes, il ne peut la déterminer & encore moins la grandeur de ce vaste corps. Nieuwentyd't qui ne va pas encore si loin que d'autres, fait le soleil un million de fois plus grand que la terre, & il y en a qui lui donnent une distance de notre terre de 100,000 demi-diametres de celle-ci, ou presque 115 millions de lieues communes, ce qui fait à-peu-près six fois plus que Whiston n'en suppose, lequel paroît pourtant avoir fait le voyage des espaces immenses, tant il décide en maître de tout. Mais faut-il s'étonner que l'on s'accorde si peu à ce sujet? On suppose tel diametre à un de ces corps éloignés, & de là on conclut que telle est sa distance, & ensuite on assure qu'il est éloigné de tant de demi-diametres de la terre; & on en tire la conséquence, que telle est sa grandeur, façon d'argumenter à la Whiston. Quelle parallaxe plus aisée à vérifier que celle de la lune, si près de nous en comparaison de tous les autres astres? Cependant M. de Maupertuis, ce grand Philosophe & Astronome observateur, avoue, dans sa préface du Traité sur la mesure de la Terre, qu'elle n'est pas trouvée; puisqu'il indique un moyen d'y conduire, que fera-ce donc des autres?

Mais si je ne suis pas convaincu de l'exactitude de toutes ces dimensions, je suis très-persuadé de l'éloignement immense de ces vastes corps. Les philosophes & les astronomes, ceux-mêmes dont je viens de rapporter les calculs, ont fait deux observations importantes, dont la conséquence est sans réplique, l'une que notre terre parcourant le cercle qu'elle décrit autour du soleil, se trouve à l'un des équinoxes, comme aux solstices, & si on veut, chaque jour à l'opposite de la place où elle a été 6 mois auparavant, ou sera 6 mois après. Si nous prenons seulement la distance que Whiston donne de 18 mil-

lions de lieues, ce feront 36 millions de lieues qu'elle s'approche ou s'éloigne des étoiles fixes (1). Et si on veut s'en tenir au calcul ci-dessus mentionné, cela fera environ 230 millions de lieues. Quel trajet immense! Cependant ces mêmes étoiles fixes ne paroissent ni plus grandes ni plus petites pour cela.

Ajoutons encore une réflexion. Le soleil est à la moitié de cette distance, puisque dans 6 mois la terre se trouve précisément de l'autre côté, de sorte que si on tiroit une ligne d'un endroit à l'autre elle passeroit par le milieu du soleil qui couperoit la ligne par le milieu. Or il est vraisemblable que, si le soleil étoit éloigné de la terre du double qu'il l'est, il nous paroîtroit beaucoup plus petit, cependant il se trouveroit que dans un certain tems de l'année nous l'approcherions entièrement & alors il nous paroîtroit d'une grandeur formidable. Par contre les étoiles fixes ne paroissent pas plus grandes par l'approche dans l'espace des six premiers mois, ni plus petites par l'éloignement dans les six autres, malgré l'espace de ce nombre infini de lieues que la terre parcourt. Il faut donc que ces corps soient d'une grandeur immense & à une distance qui surpasse l'imagination. L'autre observation est encore infiniment plus frappante, & met cette vérité au-dessus de toute réplique.

On a porté l'invention des Télescopes jusqu'à une telle perfection, qu'ils grossissent les objets de 200 fois, ce qui est la même chose que si on les approchoit de $\frac{1}{200}$. Je m'explique, si j'avois des lunettes d'approche de cette qualité & que j'examinasse un objet à la distance de 2000 pas, ce seroit la même chose de voir cet objet 200 fois plus grand qu'il ne me le paroîtroit sans lunettes ou tel que je le verrois, si je n'en étois éloigné que de 10 pas. Or par ces mêmes télescopes les étoiles fixes ne grossissent point à nos yeux, quoique quant à l'effet qu'ils devroient faire sur l'œil, nous nous en soyons approchés de $\frac{1}{200}$ ou que nous en fussions à $\frac{1}{200}$ de distance; dans quelque tems de l'année qu'on fasse cette observation on n'aperçoit aucune différence, par conséquent on déduit de ce $\frac{1}{200}$ encore les 36 ou bien les 230 millions de lieues & cette somme énorme déduite de cette $\frac{1}{200}$ partie restante ne fait pas le moindre effet; il paroît que ce calcul, quoique juste, épuise l'immensité même.

Je fais la même observation à l'égard de Sirius qu'on suppose être la plus grande des étoiles fixes, quoique ces divisions en six ou sept différentes grandeurs ne soient fondées que sur l'apparence & qu'il soit très possible qu'une étoile de la dernière classe, une étoile même qui est invisible pour nous, soit réellement plus grande qu'une de la première grandeur à cause de la distance différente, tout comme la lune nous paroît beaucoup plus grande qu'aucune des planètes. D'où je conclus

1°. Que ces corps sont à une distance si considérable de notre terre, que leur éloignement absorbe toutes nos idées & nos conceptions.

2°. Qu'ils doivent être pour la plupart d'une grandeur si énorme, que notre terre mérite à peine le nom d'atôme, en comparaison de leur immensité, & que le soleil même ne sera plus qu'un petit corps en comparaison.

3°. Que toute dimension de la distance de ces étoiles fixes, est si hasardée, qu'on

(1) La mesure ordinaire des 22,000 diamètres de la terre seroit passé 50 millions de lieues.

qu'on n'y peut absolument faire aucun fond, comme par exemple de Sirius qu'on suppose être une de ces étoiles les plus proches de nous, & pourtant 27,664 fois plus éloigné que le soleil, par conséquent de près de 570,985 millions de lieues d'Allemagne, ou de 761,313 millions de lieues communes, ou suivant la distance supposée de 115 millions, il le seroit de 3,181,360 millions de lieues : incertitude que je prouve encore parceque les astronomes ont déterminé avec la même précision la distance des étoiles fixes depuis la terre & entr'elles, ce qui supposeroit le système de Ptolomée véritable, quoique ces mêmes savans ne le reconnoissent pas tel & conviennent que cette distance peut différer depuis la terre de plusieurs millions; & par conséquent celle-ci ne pouvant être déterminée, celle entre les étoiles ne le sauroit être non plus, à moins qu'on ne se contente de la distance apparente, comme il est clair que cela arrive.

4°. Qu'il est probable qu'il existe encore un nombre infini d'étoiles fixes, sans compter celles de la voye lactée que nous ne connoissons pas, ce qui mérite quelque détail.

Nous nommons ces corps des étoiles, parce que n'y remarquant aucun mouvement nous les supposons avec quelque probabilité, des soleils qui ont leur propre lumière sans l'emprunter d'un autre corps, puisque leur lumière parvient jusqu'à nous. Et, comme nous avons observé que notre soleil se trouve dans le centre de notre système planétaire, & qu'il ne décrit aucun cercle ou orbite, nous croyons qu'il en est de même de ceux-là. Or ces deux raisons se trouvent d'autant moins concluantes qu'elles sont contraires aux observations.

L'on a remarqué des changemens inexplicables dans l'étoile luisante de la seconde grandeur qu'on voit dans l'épaule de la petite-ourse où l'on a observé qu'elle paroïssoit & disparoïssoit, comme celle du cou de la baleine, celle de la poitrine du cigne, une autre du cou du cigne, cette dernière achevant son cours en 404 $\frac{1}{2}$ jours, suivant d'autres en 400. Une étoile dans la Cassiopée en 1572 & une autre dans le Serpenteire en 1604 paroïssent égales en grandeur à Vénus & diminuoient jusqu'à ce qu'elles ressemblassent seulement aux étoiles de la 6^e. grandeur; & Tycho trouvoit que si on leur supposoit un éloignement proportionné, il auroit du être de 300,000 ou du moins de 225,000 demi-diamètres de la terre, ce qui lui paroïssoit impossible. Tous ces faits prouvent donc que plusieurs de ces étoiles changent de place, surtout si l'on ajoute que par des observations réitérées on a remarqué des étoiles qui paroïssent quelquefois n'en faire qu'une, & qui dans d'autres temps paroïssent comme divisées en deux ou trois; d'où l'on doit conclure raisonnablement qu'il y en avoit autant, dont la position étoit perpendiculaire à notre terre, l'une au-dessus de l'autre, mais qui changeoient de place, & se faisoient voir chacune en particulier, quoique d'une façon presque imperceptible pour nous à cause de leur éloignement immense: ce qui est cause qu'on ne peut observer la même chose dans les autres qui n'ayant aucune autre étoile dans un voisinage si proche, nous paroïssent, à cause de cela, toujours fixes & immobiles.

Ces mouvemens des étoiles fixes ne doivent pourtant pas empêcher que nous ne les croyions des soleils; la raison que notre soleil est fixé au centre

sans autre mouvement que celui autour de son axe, est bien foible & ne provient que de l'entêtement des philosophes à vouloir absolument mesurer & expliquer ce qui se passe dans la vaste étendue de l'univers, hors de notre système, par le peu qu'ils observent dans ce système, comme si Dieu étoit lié à cet ordre qu'il a établi lui-même, & qu'il ne fût pas le maître d'en établir un autre, mais qu'il fût soumis à cet arrangement des causes secondes. Tandis que les philosophes seront entichés de cette opiniâtreté, ils ne feront pas de grands progrès dans la véritable sagesse. Il est beau sans-doute d'approfondir la nature & ses divers ressorts; mais il ne faut jamais perdre de vue, que tout doit tendre à la gloire du créateur des cieux & de la terre; ce qui doit être notre unique but; au-lieu que ces systèmes y sont diamétralement opposés, la diminuent & même l'anéantissent entièrement.

Nous avons donc adopté l'opinion des plus grands philosophes, que ces étoiles fixes sont des soleils, & nous en tirons avec eux la conséquence que ces soleils ne pouvant être inutiles, ce qui ne s'accorderoit ni avec la sagesse infinie, ni avec la bonté ineffable de l'être suprême, il est d'une apparence évidente que ces mêmes soleils servent à un nombre infini de planetes pour les échauffer & les éclairer, que par conséquent aussi ces planetes doivent être habitées, vû que dans l'éloignement de 225,000 demi-diamètres de la terre ou 258 millions de lieues communes, ces soleils sont imperceptibles pour tous les habitans de la terre excepté peut-être pour deux ou trois savans, qui ont pris la peine de les observer & par conséquent ils ne peuvent absolument être d'aucune utilité à l'atôme que nous habitons. Il seroit superflu & hors de son sujet de rapporter les raisons invincibles qui montrent que les planetes sont habitées. Il suffit d'en tirer la conséquence qui sert à appuyer mon assertion.

S'il y a hors de notre système planétaire tant de soleils & tant de planetes habitées dans un espace d'une immensité qui surpasse nos conceptions & qui épuise notre imagination, si ces soleils n'ont pas plus de liaison avec le globe que nous habitons qu'un arbre qui est en Europe n'en a avec un autre en Asie, il est absolument hors de toute vraisemblance que Moïse ait voulu parler de la création de tous ces vastes corps, & que, parce que notre pauvre terre a été formée alors, tout ait été créé à cause d'elle, dans le même moment.

Je trouve même qu'il y auroit une fatuité & un orgueil insupportable à en conserver l'idée un seul moment. Cette pensée me paroît mille fois plus extravagante que de soutenir que telle ville ayant été bâtie en tel temps, il faut que la terre ait été créée alors & uniquement pour l'amour d'elle. On se moqueroit certainement d'une pareille supposition; cependant on voudroit que pour notre terre qui est à-peine un grain de sable en comparaison du reste, tout cet univers sans bornes, ces globes infinis dont nous ignorons l'existence peut-être du plus grand nombre, eussent été créés à l'occasion de notre terre & pour l'amour d'elle. O orgueil insupportable des humains qui as perdu nos premiers parens, & qui perds leurs misérables descendans, n'es-tu pas encore anéanti ou du moins affoibli par cette triste chute? faut-il que tu nous séduises au point de nous regarder comme des objets si importans, que tout soit fait pour nous, & que Dieu ne se regle dans ses actions & dans le gouvernement de cet univers infini que suivant nos idées?

Droit-on que, formés à l'image de Dieu, nous devons être regardés comme les créatures les plus parfaites, puisque nous n'apprenons rien de semblable de ces habitans des planetes, dans & hors de notre système? l'objection est foible & d'une fatuité insupportable. Dès que nous sommes convaincus que Dieu ne nous a voulu révéler qu'une partie de ce qui regarde notre globe & rien de ce qui concerne le reste, si nous ignorons la qualité de ces créatures & l'économie divine à leur égard; si nous sommes obligés d'avouer que Dieu ne nous a pas créés à sa parfaite ressemblance, mais simplement à son image, que nous ignorons en quoi précisément cette ressemblance consiste & qu'il peut y avoir une infinité de degrés à cet égard; on trouvera que cette objection tombe par elle-même.

J'entends aussi très-souvent assurer une chose extrêmement ridicule, lorsqu'on s'efforce de prouver que notre globe est le meilleur monde possible; n'est-ce point-là un nouveau trait de notre orgueil excessif? Je crois que notre monde est le meilleur pour nous, mais non le meilleur de tous. Chaque nation préfère sa patrie & élève son pays au-dessus de tous les autres, tant le Negre brûlé par le soleil, le Samoyede glacé par le froid, que celui qui habite les Alpes au sommet couvert de neige. Il ne faut donc pas être surpris si nous sommes infatués de notre globe, au point de le croire le plus parfait; je suis convaincu que Dieu a formé avec une sagesse infinie notre globe; mais je suis persuadé aussi que cette sagesse infiniment diverse dans ses effets a assigné aux autres globes des avantages que leurs habitans ne voudroient pas changer contre les nôtres, & c'est-là un effet de la même Providence admirablement sage, que nous sentions notre bonheur; sans cela nous tomberions dans l'extravagance d'un Alexandre, nous voudrions aller conquérir un autre monde, que nous croirions meilleur, quoiqu'il ne fût tel que pour ses habitans. Car, je le demande, nous trouverions-nous bien de changer d'habitation avec les citoyens de Mercure & de Vénus, ou avec ceux de Mars, Jupiter & Saturne? Pourrions-nous supporter la chaleur excessive des deux premières planetes ou le froid rigoureux des deux dernières? Est-ce que les habitans de toutes les cinq voudroient changer avec nous, quand même nous aurions, suivant nos idées, le meilleur monde?

Si par ce meilleur monde on entend l'univers entier & tous les systèmes infinis qui ont existé & qui existeront, l'affertion me paroît très-inutile & très-puérile, puisqu'en nous en formant une idée par toutes les diversités possibles, il est clair que, s'il en existe de toutes les formes, de tous les arrangemens incompréhensibles pour nous, ce tout sera le plus parfait, parce qu'il a en soi, autant que nous en concevons, peut-être tout ce qui peut exister; & comme Dieu est l'arbitre souverain de tout & le maître de tout créer en conformité de sa toute-puissance & de sa sagesse infinie, le plus imbécile des mortels en tirera la conclusion, qu'il n'aura pas choisi le mauvais lorsqu'il étoit maître du bon & du meilleur. Un curieux qui viendroit à bout de faire une collection de toutes les especes de minéraux qui se trouvent sur la terre pourroit dire qu'il en a la plus complète & la plus parfaite; il en est de même de cet univers: dire alors que c'est le meilleur ce sera parler très-improprement.

Qu'on me permette à ce sujet une digression. Dans ma jeunesse j'ai eu un scrupule qui m'a fort travaillé. On me parloit fort souvent avec nos Auteurs sacrés de la vision béatifique de Dieu, en disant que le bonheur suprême consistoit à voir Dieu face à face & à le connoître tel qu'il est. Il me sembloit (qu'on ne s'en scandalise pas,) que ce ne pouvoit être un bonheur si grand de voir toujours le même objet & de le contempler éternellement. Cette idée & cette façon de penser m'attristoit, craignant que je ne fusse pas dans la bonne voye. Mais par une longue expérience j'ai compris d'un côté que les voyes de Dieu les plus cachées sont toujours très-sages; qu'il m'avoit souvent tiré des malheurs, qui me menaçoient, d'une manière imprévue & toute miraculeuse; & de l'autre côté, j'ai réfléchi sur cette infinité de globes & sur leurs habitans, sur leur durée antérieure & postérieure, & en particulier sur les voyes de Dieu dans le gouvernement de ce monde; sur l'ignorance où nous sommes des causes & du but; enfin sur tout ce qui nous est caché dans la Nature. Ces réflexions m'ont fait passer d'une extrémité à l'autre, & aujourd'hui je ne puis comprendre comment toute l'éternité suffira pour admirer tous les effets de la sagesse divine & de sa bonté ineffable. Car si alors les yeux de notre entendement sont ouverts, nous aurons à apprendre toutes les voyes que Dieu a suivies envers nous & les raisons des moyens qu'il a employés. Peut-être découvrirons-nous tous les secrets de la nature des habitans de notre globe & de ceux des autres qui apparemment ne doivent pas nous être toujours cachés. Nous verrons périr des mondes, nous en verrons naître & créer d'autres, enfin notre esprit avide de nouveautés & de changemens trouvera pleinement à satisfaire ses desirs de connoître dans la bienheureuse éternité, & aura alors de quoi remplir sa curiosité, qui, ici-bas, ne peut être rassasiée. Je reviens donc à ma première thèse, que Dieu a créé des soleils & des planètes un tems infini avant l'époque que Moïse nous indique pour la formation de la terre; que Dieu en a créé avant ce tems & depuis cette époque & qu'il en créera peut-être pendant toute l'éternité, pour l'augmentation de sa gloire & en même tems pour le contentement incompréhensible & ineffable des âmes bienheureuses, & pour le bonheur des êtres qui habiteront ces globes.

C H A P I T R E VI.

Les Anges ont été les anciens habitans de notre globe.

On est fort en peine d'assigner, dans le système vulgaire, l'époque de la création des anges & des démons. L'Écriture n'en parle pas. On ne peut la placer dans un des six jours de la création sublunaire, non seulement parce que le tems paroît trop court soit pour la création d'une telle multitude d'anges, soit pour la rébellion & la chute d'une partie, mais aussi parce que l'Écriture s'y oppose formellement. Dans le verset 7 du livre de Job *Chap. XXXVIII.* il est parlé des anges & il paroît par le verset 4 du même *Chap.*

que c'étoit lors de la fondation de la terre que les anges chantoient les louanges du Seigneur Dieu tout-puissant; il faut donc que la rébellion des mauvais anges ait précédé la création de notre terre; c'est aussi le sentiment de plusieurs grands hommes, entr'autres celui de Milton dans son poëme inimitable du Paradis perdu.

Venons à la seconde these. Dès que nous sommes obligés de convenir que l'époque où Moÿse commence son Histoire ne regarde pas la création primitive de tous les êtres, je ne fais pourquoi on voudroit affirmer que la matiere dont notre globe est formé, a reçu seulement alors son existence. Moÿse ne le dit point; au contraire, pour peu qu'on vueille écouter la raison, on trouvera la paraphrase & l'explication suivante très-convenable.

Au commencement Dieu créa les cieus & la terre. Voilà l'Introduction à son Histoire, pour montrer qu'ils n'existoient pas de toute éternité. C'est-là tout ce que Dieu a voulu nous apprendre de ce qui s'est passé avant la nouvelle formation de notre terre. L'Histoire de ce qui a précédé ne nous regarde point; il suffit que Dieu vueille peut-être nous en faire part après cette vie, pour nous fournir pendant toute l'éternité de nouveaux sujets d'exalter ses louanges:

Et la terre étoit sans forme & vuide, ajoute Moÿse. Notez que dans le premier verset, Moÿse avoit parlé des cieus & de la terre, & qu'ici il ne fait mention que de la terre, par conséquent les cieus qui existent auparavant, n'ont pas souffert les mêmes changemens que la terre. Il a été observé que la langue Hébraïque n'ayant point de préterit - imparfait ni de plusqueparfait, l'on doit le traduire suivant le sens & le sujet dont il s'agit. Ici on l'a rendu par le préterit-imparfait au lieu de le laisser au parfait, ou de le mettre au plusqueparfait. Il falloit plutôt dire, ou la terre avoit été rendue sans forme & vuide, ou comme les payens s'exprimoient en parlant du chaos, dont Ovide donne la description suivante.

*Ante Mare & terras, & quod tegit omnia, cælum;
Unus erat toto Nature vultus in orbe,
Quem dixere chaos, rudis indigestaque moles:
Nec quicquam, nisi pondus iners, congestaque eodem
Non bene junctarum discordia semina rerum.*

Voilà comme un payen en parle d'après la tradition. Il reconnoit un Dieu, Auteur de tout, qui a séparé ces matieres & assigné à chaque partie sa place.

Et les ténèbres étoient sur la face de l'abîme. Ces paroles expriment encore l'état primitif de la terre & présentent un nouveau trait, qui appartient au chaos. Il est fort naturel qu'un mélange de toute la masse de notre terre ne devoit pas être lumineux, mais rempli de ténèbres.

Et l'esprit de Dieu se mouvoit sur les eaux. Voilà le commencement de l'Histoire Mosaique de notre terre. Après avoir été réduite en chaos, & qu'elle eut resté quelque temps dont la durée nous est absolument inconnue, dans cet état, Dieu voulut la former de nouveau, pour en faire la demeure des Etres qu'il vouloit créer. Dans ce dessein il lui imprime une vertu fécondante par son esprit qui, pour accommoder la diétion à nos sens, la couvoit comme une

poule couve ses œufs, & mettoit toutes ses parties en mouvement, afin qu'au premier ordre & au premier signe de la part du Dieu créateur chacune de ces parties obéît à sa voix toute-puissante. Aussi immédiatement après ces paroles, Moïse rapporte le premier ordre. *Et Dieu dit, que la lumière soit, & la lumière fut*: c'est-à-dire, que les parties aqueuses se séparèrent des terrestres & vinrent au-dessus, de sorte que la lumière put passer à travers quoique foiblement, comme nous le pouvons voir dans les eaux, où la lumière perce; car il est tout-à-fait contraire à la raison de vouloir supposer une lumière avant la création du Soleil, & ce seroit, comme Whiston dit fort bien, supposer l'effet avant la cause, puisque nous ne connoissons point d'autre lumière générale, que celle qui vient directement ou indirectement du Soleil. Cette explication conviendrait parfaitement avec l'histoire de Moïse, puisqu'il continue son histoire par la séparation des eaux supérieures d'avec les inférieures, c'est-à-dire, en faisant monter une partie des eaux pour composer les nuages & en laissant les autres sur la terre, & cette élévation qui devoit causer des brouillards bien épais, devoit aussi empêcher les rayons du Soleil de les percer, ce qui est encore un phénomène que nous voyons souvent. C'est l'ouvrage du second jour.

Le troisième jour les eaux inférieures se rassemblèrent, s'amassèrent, formèrent les mers, & laissèrent la terre à sec; &, quoique Moïse n'en dise rien, les brouillards se condensèrent & se formèrent en nuées.

Le quatrième jour, Dieu fit paroître les luminaires à la terre, les nuages formés ne la couvrirent plus entièrement, mais se dissipèrent comme nous le voyons encore aujourd'hui; de manière, que si la terre avoit été habitée, on auroit pu voir le soleil, la lune & les étoiles, tels que nous les appercevons encore par un ciel serein.

J'ai rapporté ceci fort succinctement, pour faire voir qu'on ne force point le texte, ni la narration de Moïse, en lui donnant cette explication, la seule conforme au bon sens.

Que dis-je? Il semble même que Moïse enseigne expressément notre système sur la Géogonie. En effet, lorsque l'on demande en combien de jours le monde a été créé, on répond & on doit répondre suivant le récit de Moïse & suivant le Décalogue, qu'il a été créé en six jours. Lorsqu'on demande ensuite quel fut l'ouvrage du premier jour, on répond encore avec Moïse que Dieu forma la lumière & qu'il la sépara des ténèbres. Jamais on n'y fait entrer la création du chaos qui est supposé exister auparavant & qui devoit exister avant que l'esprit de Dieu se mît sur les eaux. Si donc cette masse informe existoit avant les six jours indiqués par Moïse, il faut ou qu'elle ait été de toute éternité, ce qui est impossible, comme nous l'avons démontré, ou qu'elle ait été créée avant l'époque de la création dont Moïse fait mention. Aussi nous voyons, comme le célèbre M. de Beauſobre l'a fait voir dans son histoire du Manichéisme, que dans l'ancienne Théologie Judaique il n'étoit point question d'une pareille création de la terre du néant, dans le temps qu'on le suppose ordinairement. Il y a plus; d'où vient que les Juifs commencèrent à compter leur jour de la nuit précédente? C'est apparemment parce que la nuit du sombre chaos a précédé la création, qui commença par la lumière, de laquelle mé-

me il n'est pas dit, que Dieu la créa; mais, que la lumière soit. Si donc ceci fut le premier acte de la création des 6 jours; si auparavant le chaos existoit; si alors les ténèbres régnoient, au point que les Juifs en faisoient la première partie de leur jour, il sera prouvé que le chaos existoit avant le premier jour & avant le premier acte de la création.

Hazardons à présent une conjecture sur les habitans antérieurs & nos derniers prédécesseurs de l'ancienne terre.

Comme nous ne connoissons d'autre créature raisonnable & qui ait quelque ressemblance par leur intelligence avec nous; que les anges, ne pourroit-on pas conjecturer que ce sont eux qui ont habité la terre avant qu'elle fût réduite en chaos?

Pour rendre mon opinion vraisemblable, j'employerai d'abord la fable. Vous voulez employer la fable, dira-t-on; voilà de belles preuves! Oui, la fable. Qui est-ce qui ignore que les plus anciens peuples, & principalement les orientaux, ont enveloppé de fables leurs histoires, sur-tout celles des temps les plus reculés, d'où ce genre d'écrire a passé aux Grecs, aux Romains, &c? Il est donc bien permis de faire servir les fables à quelque chose pour l'intelligence & pour l'explication de l'histoire ancienne, sans quoi on devoit rejeter tous les Auteurs, entr'autres l'illustre Banier, qui se sont exercés à l'explication de la mythologie. Pour moi, je suis d'avis que toutes ces fables ont un fond historique très-véritable, quoique fort défiguré par les fictions.

Venons à ce qui concerne la question. D'Herbelot dans sa Bibliothèque rapporte une tradition orientale, savoir que le Génie Simorg-Anka, sous la forme d'un Oiseau, avoit dit: ce monde est fort ancien, il s'est déjà trouvé sept fois rempli de créatures & sept fois entièrement vuide de toute sorte d'animaux; le siècle d'Adam dans lequel nous sommes doit durer 7000 ans, ce qui fait un grand cycle d'années, &c.

A l'Article Div, les orientaux disent que Dieu a créé les Divs avant Adam; qu'ils eurent le gouvernement du monde 7000 ans, ensuite les Péris 2000; & ne s'étant pas conduits à la volonté de Dieu, il envoya Eblis, qui subjuga les uns & les autres, mais devint orgueilleux, & voulut s'égalier à Dieu; qu'alors Dieu créa Adam, & voulut obliger Eblis de même que les autres Génies ou Anges de rendre hommage à l'homme, ce qu'il refusa de faire; & en encourageant la malédiction de Dieu, il fut nommé du depuis Satan.

A l'Article Gian ben Gian il dit, que les Génies ou Benjal Gian ont habité longtemps la terre, se sont souvent révoltés & ont été souvent châtiés jusqu'à ce que Dieu eût créé l'homme.

Article sur Kragh Général de Soliman Tschaghi, qui regna 7000 ans sur les Divs ou Ginn, lesquels n'étoient pas de purs Esprits, mais avoient des corps & étoient sujets à la mort.

Voilà les principaux passages des fables orientales qui servent à mon sujet. Arrêtons-nous un moment à les examiner.

Le Génie Oiseau est nommé Simorg-Anka; j'ai cherché inutilement ce mot ou son Etymologie dans tous les Auteurs possibles. J'ai consulté un de mes Amis qui est un des plus savans de l'Europe, principalement pour les langues

orientales, mortes & vivantes, il m'a assuré qu'il n'en trouvoit rien, pas même dans l'Arabe & dans le Copte, langues les plus anciennes & où on trouvoit souvent des Etymologies intéressantes. Il faut donc que ce nom soit tiré de quelque langue très-ancienne & perdue.

On pourroit objecter, qu'en ce cas on devoit trouver quelque mot ressemblant dans la langue Hébraïque, comme étant la plus ancienne. Mais on doit considérer qu'autrefois les mots, les noms propres mêmes qui tous avoient quelque signification, étoient traduits comme les autres mots par les étrangers; on ne les conservoit pas comme on fait aujourd'hui, mais on en donnoit le sens. C'est ce qui a été prouvé par plusieurs Auteurs célèbres. On en trouve aussi la preuve dans plusieurs passages de l'Écriture, où les noms des Rois, des pays, & des villes sont toujours rendus en Hébreu & tout différens de ceux qu'on trouve chez les historiens profanes. *Gen. XXXI. 47.* Laban nomma le monceau de témoignage, Jegar Sahadutha, & Jacob le nomma Gelhad, nom qui a gardé chez les deux peuples la même signification. Il paroît enfin que des langues anciennes & générales ont entièrement péri, puisque jusques ici aucun savant n'a encore pu déchiffrer les caractères de l'ancienne Persépolis. Si donc on pouvoit savoir la signification du mot Simorg-Anka, je ne doute point qu'on n'en pût tirer bien des lumières pour notre question.

Peut-être que Dieu & les anges ayant eu beaucoup de communication avec les hommes avant le déluge & pendant plusieurs siècles suivans (1) on trouveroit que c'étoit quelque ange, qui a communiqué le fond de cette fable à quelque Patriarche, vû que cette forme d'oiseau a quelque ressemblance avec la représentation d'un Chérubin. Si l'on veut se fonder sur le système de Moyse, je dirai qu'il en est de même que de bien d'autres faits, qui se trouvent dans ce cas & qui ont été conservés par tradition chez les Juifs & les autres orientaux; il suffit que Moyse, ne voulant pas écrire une chronique de tout ce qui s'est passé avant son temps, ne nous en a donné que le précis & l'essentiel, nécessaire pour nous instruire, pour nous conserver dans la foi & pour nous amener à la félicité éternelle; personne ne sauroit douter qu'il ne se soit passé une infinité de choses très-mémorables avant Moyse & que nous serions charmés de savoir, que par conséquent son silence ne conclut rien contre la possibilité d'un fait, mais il empêche simplement que ce fait ne soit prouvé incontestablement, sans quoi on pourroit dire que les anges n'ont jamais été créés, puisque Moyse n'en parle pas. Il paroît donc que la vérité cachée sous cette fable, se réduiroit à ce que notre globe a été habité plusieurs fois avant Adam: les noms de Div & de Peris ne signifient rien pour nous, peut-être ont-ils eu une signification dans quelque langue ancienne, peut-être avoient-ils dans les temps plus reculés une signification différente de celle qu'ils ont eue dans la suite des temps.

Les orientaux disent que les génies n'étoient pas des esprits purs mais qu'ils avoient des corps gigantesques, que s'étant rebellés contre Dieu ils en ont été châ-

(1) Même avec un Pharaon, un Abimelec & avec d'autres, qui n'avoient pas une religion aussi pure qu'Abraham & ses descendans. Dieu daigna même converser avec Caïn.

châtiés. N'est-ce point l'origine de la guerre des Géans, puisqu'aucune histoire n'y ressemble assez pour y trouver le fond de cette fable des Poètes? Il est vrai que les orientaux ne disent rien d'une destruction antérieure de la terre & qu'ils supposent une succession d'êtres non interrompue, mais les payens, entr'autres Ovide, reconnoissent un chaos qui a précédé la création; & s'il place la guerre des Géans après cette création, ou cette nouvelle forme de la terre, c'est parce que l'histoire a été mêlée de fables. Comme il ignoroit ce changement arrivé à la terre, il devoit naturellement lier ensemble ces peuplades différentes, ou bien comme cela est arrivé en tout, ils ont oublié peu-à-peu plusieurs circonstances & ils ont tellement brouillé les faits, qu'à-peine peut-on discerner le peu de vrai qu'il y a, d'avec le faux. On y voit des anachronismes par-tout; ils ont confondu les actions de divers Saturnes, Jupiter, Hercules & autres qui vivoient dans des âges fort éloignés les uns des autres.

Il est encore très-remarquable qu'ils placent le regne d'Eblis, Prince des mauvais génies, immédiatement avant Adam; qu'ils donnent pour son plus grand crime & pour la cause de sa punition, l'orgueil qui le porta à vouloir s'égalier à Dieu, ce qui est conforme à l'Ecriture dont ils n'avoient aucune connoissance & au sentiment des théologiens en général.

C'est aussi-là mon idée & je suppose que les anges, bons & mauvais, ont été les derniers habitans de notre globe avant sa destruction; s'ils l'ont habité ensemble à la fois ou si les démons en ont été seuls les derniers habitans, je l'ignore.

On peut ajouter que tous les peuples de tous les siècles & de toutes les religions ont eu une notion des anges ou des génies. Les uns supposoient qu'ils étoient les gardiens des Empires, des Pays, des Provinces, des Villes, des rivières: d'autres disoient que ces génies veilloient sur les hommes en général, d'autres prétendoient que chacun en avoit un bon & un mauvais; que le mauvais tâchoit de lui inspirer de mauvaises pensées & des actions criminelles, & que le bon tâchoit de l'en détourner. Mais tous s'accordoient en ceci, que les anges sont créés & destinés pour les hommes, ce qui fortifieroit notre conjecture que les anges ont été les anciens habitans de notre globe.

Mais ce qui donne à mes conjectures un fondement plus respectable, ce sont les déclarations de l'Ecriture.

Les anges sont créés par le seigneur *Ps. XXXIII. 6.* Les anges sont plus excellens que les hommes, comme on le voit par *Ps. XCVII. 7.* & *Hebr. I. 4* & suivans.

Ils sont nommés vaillans *Dan. IV. 13.* & *17.* Enfans de Dieu, *Job I. II. XXXVIII* & ailleurs, serviteurs de Dieu dans divers Pseaumes; Princes *Dan. X.*, Principautés dans les diverses Epîtres des Apôtres; Elus *1 Tim. V. 21.* Les premiers nés qui sont écrits au ciel. *Hebr. XII. 23*; les ministres de Dieu qui font son commandement & sa volonté. *Ps. CIII. 20, 21.*

Passons à leurs qualités & offices plus particuliers à l'égard des hommes. Ils se réjouissent sur un pécheur qui se repent. *Luc. XV. 10*; ils ont apparu aux hommes plusieurs fois comme nous le trouvons fréquemment. Leur protection est promise aux fideles *Ps. XXXIV. XCI.* Les anges des enfans voient la face

du pere céleste. *S. Math. XVIII. 10.*; ils sont présens dans l'assemblée des fideles. *1 Cor. XI. 10.*; ils voient ce qui arrive aux hommes sur la terre *1 Cor. IV. 9.* Ils sont des esprits destinés à servir, ils sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent avoir l'héritage du Salut. *Hebr. I. 14.* Ils ont par ordre de Dieu délivré quantité d'hommes des dangers, ils les ont guidés, avertis, punis, ils ont exercé leur ministère en différentes manieres.

S^t. Pierre dit *Ep. I. I. 12.* qu'ils desirent voir à fond le mystere de l'Evangile. Ils viendront accompagner notre Sauveur au dernier Jugement. *Marc. VIII. 38. Thessal. I. 7.* & ailleurs. Nous n'avons rapporté qu'un petit nombre de passages de l'Ecriture, choisis entre une infinité sur les bons anges; nous agirons de même pour ceux des mauvais, ou des démons.

Comme nous trouvons plusieurs noms donnés aux bons anges, nous en trouvons aussi plusieurs pour désigner les mauvais. Le principal ou le chef est nommé Satan & Bezebut. Mais ce qui mérite de notre part une attention particulière est que S^t. Jean le nomme par trois fois dans son Evangile le Prince de ce monde; S^t. Paul *2 Cor. IV. 4.* le Dieu de ce siecle; *Ep. aux Ephes. II. 2.* le Prince de la puissance de l'air. S^t. Pierre dans sa 1^e. *Epître V. 8.* l'Adversaire des hommes, & S^t. Jean dans l'*Apocalypse XII. vs. 10.*, leur accusateur. Nous trouvons par-tout qu'ils résistent à la gloire de Dieu & au salut des hommes lesquels ils tentent & tourmentent. S^t. Pierre dit dans sa *2^e Epître II. 4.* que Dieu n'a point épargné les anges qui avoient péché, mais les ayant précipités dans l'abîme, il les a liés des chaînes d'obscurité & les a livrés pour y être gardés jusqu'au Jugement. S^t. Paul dans la première aux *Cor. VI. 2.* Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde? Et *vs. 3.* Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? Et le démon dit plusieurs fois à Notre Seigneur, pourquoi il venoit le tourmenter avant le temps. *S. Math. XXV. 41.* Jésus-Christ dira aux réprouvés. Retirez-vous de moi, maudits, & allez au feu éternel qui est préparé au Diable & à ses anges.

Je suppose d'avance, que je parle à des personnes qui croient les Planètes de notre système & celles des autres systèmes habitées & que ces habitans, quels qu'ils soient, participent en diverses manieres à la bonté ineffable du créateur & à ses graces, & que par conséquent ils auront aussi part à la bonté, quoique l'œconomie divine à leur égard nous soit inconnue.

Or nous voyons par les passages que nous avons rapportés & par une infinité d'autres que les bons & les mauvais anges appartiennent à notre globe, mais qu'ils se trouvent dans un état différent de celui où ils ont été précédemment. Les bons anges se sont conservés dans la foi, dans l'obéissance, & les mauvais se sont révoltés contre Dieu. Comme ceux-ci ont été punis, il faut que les autres aient été récompensés, puisque, s'ils ne l'étoient pas, ils ne seroient pas les premiers nés, écrits dans le ciel. On voit donc qu'avant cette époque, ces êtres qui ont été appelés anges, ont fait diverses actions, mais sur quel théâtre? Apparemment sur la terre, sans quoi on ne pourroit comprendre pourquoi ils y sont tellement attachés, que les bons veillent sur les hommes, qu'ils les ont si souvent avertis, servis & préservés des dangers par l'ordre de Dieu, pourquoi ils sont appelés nos freres & nos compagnons

de service, comme ayant un patrie commune, pourquoi ils se réjouissent de la repentance des pécheurs, pourquoi ils assistent à l'assemblée des fideles, & enfin pourquoi ils accompagneront Notre Seigneur de même que les Elus de la premiere classe, au Jugement dernier, qui ne regarde que les hommes de notre terre, & les mauvais anges, & non les habitans des autres globes.

Mais nous voyons bien plus de particularités importantes par rapport aux mauvais anges. Satan ne pouvant souffrir d'avoir été chassé avec ses adhérens de la terre, il s'en consolait sans doute en quelque façon lorsqu'il vit que cette terre étoit devenue un chaos, il se félicitoit peut-être d'avoir pu rendre inutile un si magnifique ouvrage, & que s'il étoit puni, il avoit du moins pu causer quelque déplaisir à Dieu; mais lorsqu'il vit contre son attente ce globe rétabli & de nouvelles créatures raisonnables destinées à l'habiter, qui paroissoient pour ainsi dire épuiser toute la bonté divine, sa colere s'enflamma, il jugea qu'il ne falloit pas les laisser multiplier & accroître à un si grand nombre, comme les anges qui étoient restés fideles. Il prit la résolution de travailler à précipiter d'abord ces deux seules créatures dans le même abîme où il se trouvoit, afin d'exclure d'abord en eux tous leurs descendans de toute félicité temporelle & éternelle. Et comme il savoit par sa propre expérience qu'il ne pourroit jamais mieux réussir qu'en leur inspirant de l'orgueil & en leur faisant naître le desir de s'égalier à Dieu, il y réussit, causa leur chute, & il imprima si bien l'orgueil dans leur ame qu'il en reste toujours plus au moins dans celle des plus soigneux de leur salut & qui sont les plus fortement attachés à la véritable piété. Il crut donc avoir triomphé; mais il connut si peu les mysteres de l'Evangile, cachés aux bons anges mêmes, que dans l'idée de nuire encore aux fideles & faire périr Jésus-Christ comme il avoit fait à plusieurs des saints hommes de l'ancien testament, il a justement fait tout le contraire en accélérant la passion de Notre Seigneur, par laquelle la tête de ce vieux Serpent fut écrasée. Il s'aperçut ainsi, que la grace de Dieu étoit plus efficace même que le péché. Mais animé d'une envie abominable il tente encore les hommes, pour les endurcir dans le péché & les rendre indignes de cette grace. Il est ce Lion rugissant, qui tourne autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer, dont S. Pierre parle. Il est le Prince de ce monde, le Prince de la puissance de l'air, & il souffre actuellement comme les ames des impies séparées de leur corps en attendant le jugement bien plus terrible qui lui est réservé, & le châtimement décerné à lui seul par les fideles. Ces derniers passages méritent la plus grande attention. Pourquoi le démon sera-t-il jugé en même temps que tous les hommes? Pourquoi doit-il alors subir avec les réprouvés des tourmens plus grands que ceux qu'il souffre actuellement? Pourquoi, si ce sont des esprits purs qui n'appartiennent pas à notre globe, & qui n'aient jamais été revêtus de corps, pourquoi, dis-je, seront-ils condamnés dans le même jour solennel qui décidera pour toujours du sort de tous les hommes? Pourquoi les bons anges accompagneront-ils avec les saints ressuscités le souverain Juge lorsqu'il remplira l'acte le plus grand, le plus majestueux, le plus consolant, le plus terrible, le plus intéressant enfin pour le genre humain? Pourquoi les méchans subiront-ils précisément la même punition que les mauvais anges comme le dit S. Jean

Apoc. XX. 10? Le démon, la bête & le faux prophète devant être jetés ensemble dans l'étang ardent du feu & du soufre, pour y souffrir aux siècles des siècles, pourquoi S^t. Jude vs. 6, 7. met-il dans la même classe, pour le temps, le lieu & le degré de punition, les mauvais anges avec Sodome & Gomorre? Si les anges bons & mauvais avoient simplement été formés pour servir Dieu, qui est présent dans toute l'immensité de l'univers, & dans tous les systèmes innombrables, dont notre globe n'est qu'un atôme, pourquoi, je le répète, ces créatures paroissent-elles si intimement liées & attachées à notre système & à notre globe, à l'exclusion même des autres planetes de ce système, pour éprouver la même sentence que les habitans de la terre & en même temps? Pourquoi l'Apôtre *Eph. VI. 12.* nomme-t-il Satan & les démons, les Princes des ténèbres de ce monde & de la puissance de l'air? N'est-ce point parce qu'ayant vécu & péché sur notre globe, ils ont été punis par son entière destruction & son bouleversement total? C'est aussi dans ce chaos affreux qu'ils ont été punis, & voyant à la création décrite par Moïse que leur demeure prenoit une face nouvelle, ils continuerent à se regarder comme les propriétaires de cette terre puisqu'ils en étoient les anciens possesseurs. Quelle raison S^t. Pierre (*1 Pier. II. 4-7.*) a-t-il eu de joindre la punition des anges, à celle du monde antédiluvien, & à la subversion des villes de Sodome & de Gomorre? N'est-ce point aussi parce que ces scènes terribles se sont toutes passées sur cette terre? Le péché ayant été semblable la punition a du être semblable.

Quelle profondeur de la sagesse & de la justice divine! Le démon a séduit par l'orgueil nos premiers parens, en leur promettant qu'ils seroient semblables à Dieu. Et Dieu pour expier un péché si énorme & pour le déraciner de nos cœurs, a envoyé son fils unique qui est devenu semblable à nous, qui a revêtu notre nature & qui a paru dans l'état le plus abject, afin qu'il y eût en nous un même sentiment d'humilité qui étoit aussi en Jésus-Christ. Les pauvres mortels sont séduits par le démon, & Jésus-Christ donne pour eux son sang & sa vie: le démon qui est déjà témoin de ce sacrifice verra encore au dernier jour ce même Jésus disposer de la souveraine félicité en faveur des fideles, tandis que lui-même en sera exclus.

J'avoue que ces réflexions me frappent: ajoutons-en une nouvelle. Lorsque l'Écriture parle des anges qui ont apparu aux hommes, ils ont toujours paru sous la figure humaine. Je comprends fort aisément qu'ils ont du être revêtus d'un corps, mais pourquoi toujours & constamment d'un corps humain? Je n'en vois point la raison. Diroit-on que c'étoit pour ne pas épouvanter les hommes, en paroissant sous une autre forme plus frappante & plus étrange?

Mais cette raison ne me paroît pas satisfaisante. Ce qui excite en nous la frayeur, ce n'est point la figure même de l'objet, mais l'idée qu'on y attache, ou le danger supposé. La vue d'un loup nous effraye, mais non pas celle d'un cheval, ni d'une vache, qu'on connoît pacifiques. On a peur d'un taureau quoiqu'il ressemble à la vache, parce qu'on sait qu'il est dangereux: on évite un cheval vicieux ou fougueux mais on s'approche d'un cheval doux & on le caresse. On fuit un serpent, un crapaud, & l'on manie sans effroi une anguille & une grenouille. Je suis donc persuadé que si les bons anges avoient

toujours paru sous la même forme quand même elle n'auroit pas été semblable à celle des hommes, on n'en auroit pas été plus épouvanté que la mere de Samson le fut à l'apparition de l'ange, quoiqu'il eût une figure humaine: & par conséquent cette raison ne conclut rien.

Qu'on ne dise point aussi, que je suppose ci après que les anges lorsqu'ils habitoient notre terre avoient des corps de figure gigantesque, & que ceux qui sont apparus aux hommes n'en avoient, autant qu'on en peut juger, que de grandeur ordinaire. A cela je répond

1. Que ces messagers célestes n'étoient pas revêtus des mêmes corps qu'ils avoient autrefois, mais d'un corps que je nomme aérien. Qui fait même si tous les esprits créés ne sont pas revêtus d'un corps si subtil qu'on pourroit appeler immatériel en le comparant aux corps que nous connoissons, & qui peut être visible ou invisible selon les fonctions auxquelles Dieu les destine? Les anciens philosophes parloient de formes substantielles, n'est-ce point parce qu'ils ne trouvoient point de termes propres pour faire comprendre leur idée? Cependant ce seroit une contradiction manifeste si on ne l'entendoit comme je viens de le dire.

2. J'observe, que ces corps aériens n'ayant pas une dimension fixe, Dieu leur a donné suivant les occurrences la forme qui étoit la plus propre à ses desseins: & lorsqu'il s'est s'agi d'exécuter quelques commissions qui concernassent les hommes ils ont reçu une forme de corps semblable à celle des hommes.

Sans-doute on ne s'imagine pas qu'à la résurrection, les géans, les hommes contrefaits, les nains doivent reprendre leur corps configuré comme il l'étoit pendant leur vie: St. Paul du moins ne le pensoit pas. Qu'on réfléchisse sur ce qu'il enseigne 1 Cor. XV. 35 &c. on apercevra bien des choses qui confirment mon opinion. Ce n'est pas que je décide absolument que les anges doivent ressusciter. Je n'en sçai rien. Mais quand même l'Ecriture ne le diroit point, on ne sauroit rien conclure de son silence. Elle ne se propose point de faire leur histoire, elle ne parle point de leur création, il n'est donc pas surprenant si elle ne fait aucune mention de leur résurrection. S'ils ont habité un monde matériel, il faut bien qu'ils ayent eu quelque chose de matériel & de périssable qui doit par conséquent être rétabli par la résurrection, tout comme le corps humain, afin que les anges comme les hommes soient jugés, que les bons jouissent d'une félicité éternelle & que les méchants éprouvent des tourmens, tels que ceux que ressentent actuellement les démons ne sont point comparables à ceux qu'ils éprouveront alors: C'est ce qu'ils disent à Jésus-Christ. Es-tu venu nous tourmenter avant le temps? En un mot nous voyons que le jugement final des anges bons ou mauvais, doit être au dernier jour prononcé comme il le sera aussi pour les fideles & les méchants. Mais nous n'avons aucune révélation là-dessus & il est permis de donner des conjectures pourvu qu'elles tendent à la gloire du créateur & à l'édification des hommes.

D'où vient cette liaison, cette conformité, cette intime union entre ces créatures qui ont achevé leur période, & celles qui ne l'ont pas encore finie? Ne voit-on pas clairement que c'est parce que la terre est leur commune patrie? Je crois donc que cette opinion, qui bien loin de contredire, ni l'Ecriture,

ni la raison, ni la tradition des peuples les plus anciens, y est très-conforme, doit être admise comme très-probable. Un Auteur plus décisif la donneroit pour avérée, mais je me contente de moins. Une probabilité peut être vraie, mais elle n'est ni démontrée, ni sans réplique. Et je trouve que dans ces cas on ne devoit pas forcer les gens d'adopter, comme prouvé, ce qui est simplement raisonnable, croyable & vraisemblable.

Entrons plus avant dans la question. Ces anges étoient-ils revêtus de corps lorsqu'ils habitoient cette terre? Je n'ai là-dessus que des conjectures. J'ose les hasarder. Je suis pour l'affirmative comme je l'ai déjà manifesté ci-dessus. Il y a apparence que des créatures raisonnables qui habitoient une masse corporelle, devoient être corporelles elles-mêmes. La raison en est trop sensible pour s'y arrêter. C'est aussi la tradition des orientaux, qui s'accorde avec la fable de la guerre des géans; Enfin que sçait-on si ces ossemens de géans découverts en divers lieux & à une grande profondeur, ne sont point des restes des habitans de notre globe, avant qu'il eût été arrangé pour la dernière création?

Quelle rêverie, dira-t-on! notre globe, suivant ce système même, étoit rentré dans le chaos. Il a peut-être resté des millions d'années dans cet état, comment des os auroient-ils pu se conserver? J'avoue que l'objection est forte; mais

1°. Je ne suis point d'avis que la dissolution fut telle que les rochers, les marbres mêmes se soient dissous. On dit par exemple qu'en Sicile & ailleurs on a trouvé de ces ossemens qui nous donnent une dimension de corps hors de toute proportion avec celle des plus grands géans de la race d'Adam. Ne se peut-il pas que l'abomination de ces géans étant parvenue à son comble, Dieu ait par un tremblement de terre universel écrasé cette race maudite, en l'ensevelissant sous les ruines des rochers? Un d'eux cherchant à se sauver dans une caverne y a péri. La caverne & son entrée a été fermée de manière, que ni l'eau ni l'air n'y a pu pénétrer. Les os ont été conservés, comme nous le voyons à Toulouse, chez les Franciscains & ailleurs. Scheuchzer fait mention d'os de géans, conservés à Lucerne en Suisse. Il prétend que ce sont des reliques du déluge, pourquoi ne dit-on pas plutôt que ce sont des restes de la destruction précédente de la terre?

2°. Il n'est pas sûr qu'il se soit passé des milliers d'années avant que notre globe ait repris une forme. On est généralement dans l'idée qu'après la fin du monde, il ne se passera pas longtems jusqu'à sa restitution & il n'est pas probable que Dieu laisse une masse si grande longtems inutile.

Enfin, je le répète, je donne ceci pour des conjectures & des probabilités, & non pour des vérités démontrées.

On dira; Mais quelle digression! L'Auteur a promis un système sur les pétrifications. Au lieu de cela, il nous donne des contes sur d'anciens habitans de notre terre dont personne ne s'est avisé jusqu'ici de parler.

Patience. J'y viens. Ne falloit-il pas démontrer sur quoi je fonde entr'autres mon opinion; que notre terre a existé longtems avant l'époque fixée par Moïse, pour la formation nouvelle qui se faisoit alors? Pour ne rien répéter, je renvoie le lecteur aux passages que j'ai rapportés du système de Whiston, où il

établit l'antiquité de notre globe, ses raisonnemens me paroissent suffisans, sans qu'il soit nécessaire d'en ajouter de nouveaux.

Si donc notre terre a existé longtems avant cette époque, qu'elle ait été formée & ensuite dissoute & rendue chaotique, nous verrons & nous concevrons aisément, que les marbres les plus durs, les pierres-à-feu non seulement ne peuvent provenir du déluge, mais qu'ils sont antérieurs à la dernière formation de notre terre, peut-être même à une destruction antérieure à celle dont nous parlons, & c'est-là la raison de leur extrême dureté: il en est de même des pétrifications principales, entr'autres des glossopetres, & de tout ce qui s'en trouve dans les pierres les plus dures. Woodward a bien reconnu la nécessité d'une dissolution entière, mais n'ayant d'autre idée que celle d'un déluge universel, il s'y est attaché pour expliquer ces pétrifications, cependant son système est infoutenable, comme nous l'avons vu; mais par contre nous avons des raisons très-fortes qui nous persuadent qu'une dissolution extraordinaire & une dévastation horrible s'est faite dans notre globe qui est devenu un chaos, d'où ces masses énormes de coquillages & d'autres corps pétrifiés tirent leur origine. On ne sauroit même admettre d'autre système, puisqu'il est plusieurs de ces coquillages & de ces pétrifications qui, de l'aveu de tous les curieux, n'ont jamais été trouvés dans aucune mer de notre globe présent.

Qu'on me donne une explication satisfaisante de ce phénomène. On trouve des reliques de poissons absolument inconnus. On trouve des coquillages qui ne paroissent point dans la mer, plusieurs sortes de cornes d'Ammon, de Térébratules, petoncles, &c. Scheuchzer dit qu'elles se trouvent au fond de la mer; mais avant qu'on m'en apporte, ce qui auroit en ce cas pu se faire par les plongeurs qui pêchent les perles, je n'en croirai rien. Que dira-t-on des ossemens des Mammouts dans la Grande-Tartarie, que plusieurs séduits par la prévention de l'ancien système ont voulu faire passer pour ceux des Eléphans, malgré la grande différence que ceux qui les ont examinés avec soin, y ont trouvée?

J'en étois ici lorsque je reçus un livre Allemand qui a pour titre, *Histoire de la Terre dans les temps les plus anciens, par Jean Goldlob Kruger Professeur en Philosophie & en Médecine à Halle, imprimée en 1746.*

J'avoue que j'ai lu avec beaucoup de plaisir cet ouvrage: l'Auteur montre par-tout de l'érudition, du bon sens, de l'esprit, & un enjouement agréable. Traduisons-en quelques passages qui sont à mon sujet.

P. 50. §. 25. „ Parant du système de Whiston, il dit, si notre terre a été „ Comete avant la création, & qu'elle se soit mue en ellipse, longue & étroite, „ par quelle voye ce mouvement s'est-il changé en un autre plus court & „ plus large? Est-ce par un miracle? En ce cas il n'y falloit pas tant de façon. „ On pouvoit la placer d'abord à l'endroit où elle se trouve à présent, sans „ auparavant la changer en Comete.”

P. 58. §. 32. „ Je souhaiterois fort de procurer aux soleils, ou aux étoiles „ fixes quelque nourriture, je ne voudrois pas qu'ils fussent entièrement con- „ sumés. Ne seroit-ce pas une affaire faisable de leur assigner pour nourriture „ les Cometes? Ces infortunées étoiles fixes doivent pourtant avoir de quoi

„ vivre, & les Cometes y pourroient servir. Les bêtes se mangent les unes
 „ les autres & les hommes puissans oppriment les plus foibles, les étoiles en
 „ pourront bien suivre la mode.”

P. 75. §. 41. „ Si ces railleurs qui nient les pétrifications qu'on attribue au
 „ déluge avoient connu les marbres de Blankenbourg, ils leur auroient servi
 „ à s'en moquer encore davantage. Ce marbre lorsqu'il est un peu poli, res-
 „ semble très-parfaitement à un boudin; & peut-être en auroient-ils tiré la
 „ conséquence malicieuse, que si toutes les pétrifications sont des reliques du
 „ déluge, ces marbres avoient été alors un grand nombre de ces boudins.”

P. 83. §. 46. „ Ces poissons qu'on trouve dans l'ardoise, sont par rapport
 „ à leur figure interne & externe fort ressemblans à ceux qui ont été cuits sur
 „ le feu, & on ne croiroit jamais qu'ils ayent péri par un déluge, mais plutôt
 „ par une chaleur violente.”

P. 84. §. 47. „ Il est impossible que le déluge ait creusé si profondément,
 „ on trouve de ces poissons à plus de 150 aunes de profondeur (1).”

P. 120. §. 66. „ Je ne soutiendrai pas que ce déluge universel (qui a cau-
 „ sé les désordres dont il parle) ait été le même dont Moÿse fait mention.
 „ Peut-être se trouve-t-il infiniment plus ancien. Les coquillages & les pois-
 „ sons pétrifiés se trouvent trop profondément en terre, au lieu que par le dé-
 „ luge ils n'auroient dû entrer que dans la croute extérieure.”

P. 121. §. 67. „ Suivant Miffon on doit avoir trouvé une écrevisse de mer
 „ vivante dans un marbre proche Tivoli, des moules en Angleterre qu'on a
 „ déterrées avec une charrue, & dont le Seigneur du lieu a mangé proche
 „ Mold en Flintshire; on doit en avoir trouvé dans du gravier à trois pieds
 „ de profondeur, qui avoient leurs poissons vivans.”

Après que l'Auteur a donné la description de trois genres principaux de
 poissons pétrifiés, il dit.

P. 130. §. 69. „ Avec quelque art & quelque ordre que soient rangées ces
 „ reliques & quelque ressemblance qu'elles paroissent avoir avec les poissons de
 „ nos jours &c. je trouve pourtant quelque chose à ces trois genres qui ne se
 „ laisse comparer à aucune sorte de nos poissons.

„ On pourroit dire que ce sont des especes inconnues dans notre pays, ce-
 „ pendant je n'en ai jamais vû encore de pareils en taille-douce, quoique je
 „ croye avoir vu la représentation à-peu-près de tous les poissons qui existent
 „ de nos jours.”

P. 156. §. 85. „ Toute la preuve d'un tremblement de terre universel,
 „ roule sur trois points, l'un que la terre n'a pu avoir été créée dès le com-
 „ mencement dans l'état qu'elle se trouve à présent; nous y trouvons des ro-
 „ chers énormes qui sont fendus; sur les plus hautes montagnes des pierres
 „ isolées du poids de plusieurs milliers de quintaux, &c.

„ Un de mes amis fort au fait de ce qui regarde les mines, & auquel j'ai dé-
 „ couvert mes doutes, les a approuvés. Voici ce qu'il en dit.

„ Le grand nombre des coquillages inconnus pétrifiés des poissons, des os-
 „ semens

(1) Par conséquent bien au-dessous de la croute de l'invention de Whiston.

„ femens & des dents d'une grandeur énorme & qui surpasse celle de tous les
 „ animaux vivans, de ces dents en forme de lune de la longueur de trois au-
 „ nes, & que j'ai vues, si je ne me trompe, à Stutgard, & qu'on ne pouvoit
 „ comparer avec celles de l'Eléphant, me conduisent de plus en plus à l'opi-
 „ nion, qu'ils n'appartiennent pas à la création Mosaïque, mais qu'il en a
 „ précédé une autre, & que la terre avec tous ses habitans a été détruite, &c.”
 P. 160. §. 86. „ Afin que je ne paroisse pas critiquer les autres, sans faire
 „ mieux, je vai démontrer combien il est facile d'expliquer par un tremble-
 „ ment de terre universel l'état présent de notre globe. Chacun fait que les ro-
 „ chers peuvent être fendus par des tremblemens, & que le Vésuve en fureur
 „ a quelquefois jetté des pierres de plus de 100 ff. à une grande distance, &c.”
 „ Si donc la terre avoit été détruite par des tremblemens de terre & par l'é-
 „ ruption des volcans, on ne sera pas surpris que l'eau ayant coulé sur des
 „ pierres embrasées, y ait causé des fentes & les ait mises en pièces, & que
 „ les poissons ayent été cuits tout en vie, comme leur figure, leur situation,
 „ & leur chair divisée en petits cubes comme ceux qui sont cuits, le font
 „ voir.”

P. 165. §. 91. „ L'Auteur récapitule tout ce qu'il a dit & le réduit en
 „ sommaire, en disant.

„ Si nous rassemblons tout ce que je viens de dire, il paroît que notre ter-
 „ re a souffert trois changemens remarquables dont nous n'avons aucune con-
 „ noissance. Sçavoir, deux tremblemens de terre & une inondation &c.”

Voilà à-peu-près ce qui est contenu dans cet ouvrage, relativement au
 système dont il s'agit. J'avoue & on n'aura pas peine à le croire, que je
 fus surpris de trouver tout à coup un sçavant dans des idées presque concor-
 dantes aux miennes, après avoir inutilement feuilleté une infinité d'ouvrages,
 où je n'avois rien trouvé qui y convînt. J'y ai même rencontré quelques au-
 tres passages qui appartiennent à ce que j'ai dit ci-devant sur d'autres articles
 que j'ai omis pour ne pas rendre cet ouvrage trop prolix.

On voit donc par tout ce que nous avons rapporté, que mes idées sont.

1°. Que depuis peut-être des millions d'années, il existe des corps célestes,
 qu'ils ne dépendent point de notre terre, qu'ils n'ont même aucune autre liai-
 son avec elle, qu'entant qu'elle fait une très-petite partie de tout l'univers.

2°. Que notre terre a été créée longtems avant l'époque où Moÿse commen-
 ce son Histoire.

3°. Qu'anciennement elle a pu & du être habitée, & à la fin de sa pé-
 riode fixée par le créateur, détruite une ou plusieurs fois d'une manière à
 nous inconnue, mais vraisemblablement par des tremblemens de terre uni-
 versels, ce qui s'accorde avec un fait & une hypothèse que Scheuchzer rap-
 porte, quoiqu'il soit dans un tout autre système; vu qu'il assure que la Suisse
 a été une mer enfermée dans les montagnes, qui ensuite s'est écoulée, &
 que de là vient qu'on y trouve plusieurs coquillages inconnus; s'il y a eu une
 dissolution entière de la terre, suivant le système de Woodward dont il est le
 plus zélé défenseur, qu'est-il besoin de recourir à cette mer? Et si par con-
 tre ces mêmes montagnes ont subsisté, & qu'il y ait eu une mer, il n'y aura

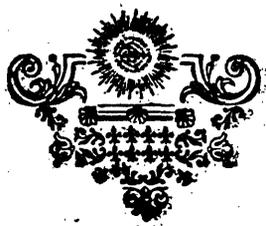
point en de pareille dissolution, & on peut dire que cette hypothese fortifieroit plutôt mon opinion d'un tremblement de terre universel qui a précédé de longtems le déluge.

4°. Que dans la suite des temps Dieu l'a retirée du chaos pour la former de nouveau & la rendre l'habitation d'Adam, de ses descendans & des genres d'animaux qui existent encore de nos jours.

5°. Que tout ceci est plutôt conforme que contraire à l'Ecriture, aux observations physiques & aux traditions.

Après avoir donc prouvé nos deux theses, que ni les termes de l'Ecriture, lorsqu'on les explique selon la saine raison, ni les pétrifications ne prouvent point l'universalité du déluge, je dois proposer les raisons que j'ai pour douter de cette universalité & qui me paroissent prouver invinciblement le contraire. C'est ce que je vais exposer dans le livre suivant.

Nous avons jusques ici examiné les opinions des sçavans sur la maniere dont l'Amérique a été peuplée, les argumens en faveur de l'universalité du déluge, les divers systêmes & particulièrement celui de Whiston, sur cette grande inondation; nous avons ensuite proposé de nouvelles idées sur ce sujet & sur l'origine des pétrifications, enfin nous avons réfuté les objections qu'on pourroit nous faire.



LIVRE QUATRIEME

Preuves de la non-universalité du déluge.

CHAPITRE I

Il est impossible d'imaginer une quantité d'eau suffisante pour un déluge universel.

L s'agit à présent d'alléguer les raisons invincibles qui ne permettent pas d'admettre un déluge universel & une inondation qui ait détruit tout le genre humain. Si par les réflexions qui ont précédé, nous avons renversé les arguments qu'on employe pour établir cette universalité, ou tout au moins démontré que les raisons en faveur de ce sentiment admettent & doivent admettre quelque limitation ou explication, & que par contre, les preuves en faveur de la non-universalité sont infiniment plus fortes, & pour la plupart d'une nature à ne pouvoir être expliquées autrement, je compte d'être parvenu à mon but.

Première Raison. Jusqu'ici aucun Auteur n'a pu imaginer une quantité d'eau suffisante pour inonder tout le globe à une hauteur pareille à celle dont on suppose que l'Écriture parle, & qu'il faut naturellement supposer, dès qu'on admet l'universalité de cette inondation.

Nous avons fait voir le ridicule de ceux qui prétendent raréfier l'eau ou condenser l'air, le peu de probabilité, ou plutôt l'impossibilité des systèmes de Burnet & de Woodward, le génie fabuleux rempli de contradictions qui regne dans celui de Whiston.

Nous avons montré que tous ces systèmes, du moins les trois derniers, tendent à expliquer cet événement par des causes naturelles, & à éloigner toute idée de miracle, dont cependant ils ne peuvent se passer; vû que, sans parler de mille autres circonstances, c'en auroit été un assez grand, si Dieu en formant notre globe par prévision du temps, où il vouloit faire venir ce déluge sur la terre pour punir ses habitans, avoit si bien compté le tout, pour que le déluge arrivât au jour, à l'heure, à la minute même qu'il avoit auparavant déterminé & résolu; qu'enfin, sans miracle, on ne peut absolument point trouver la quantité d'eau nécessaire pour un déluge universel.

Voudroit-on de nouvelles preuves de cette impossibilité? Elles ne sauroient nous manquer.

À la hauteur de 600 pas de la terre, il ne tombe plus de pluie. Lors donc que les eaux pour couvrir toutes les montagnes de 15 coudées se sont

élevées de 5000 pas, ou seulement de 3000 pas (1), voilà 2400 pas au-dessus de la région des nues, d'où cette pluie a-t-elle pu venir? A la hauteur de 700, posons 1000 pas, il n'y a plus de nuages, ils auroient été ensevelis dans les eaux, d'où tirera-t-on les eaux des 2000 autres pas? Des eaux de l'abîme, dira-t-on. Mais la quantité qu'il auroit fallu pour ces 2000 pas, auroit surpassé celle que notre globe auroit pu en contenir quand même il auroit été entièrement composé d'eau. Supposons pourtant qu'il l'ait pu fournir, alors revient la réflexion du ridicule, que ce globe auroit été un vuide parfait, que la matière, dont il avoit été composé en suivant l'eau, l'auroit entouré à 1000 pas de hauteur, & que cette eau auroit perdu sa pression, sa qualité, sa pesanteur, sa force centripète, en laissant ce grand vuide sous elle.

Supposera-t-on que cette eau à mesure qu'elle haussait faisoit hauffer l'atmosphère toujours à proportion que de nouveaux nuages se formoient à 600 pas de hauteur ou de distance de ces eaux? Fort bien, mais d'où venoient ces nuages de la nouvelle atmosphère? Sans-doute des eaux inférieures. Or si une partie de celles-ci montoient en forme de nuages, elles diminoient d'un autre côté. N'est-ce pas-là un double emploi très-grossier, de supposer les mêmes eaux parmi la masse inférieure & parmi les nuages supérieurs?

On dira: Hé bien, nous admettons un miracle, mais qu'on y prenne garde. On dit & avec raison, qu'il ne faut pas multiplier les miracles sans nécessité.

Il y a une grande différence, entre interrompre simplement le cours de la nature, en le suspendant & en le rétablissant ensuite, & créer une si grande quantité d'eau pour l'anéantir ensuite. Je ne sache pas qu'on puisse indiquer aucun exemple de cette dernière sorte de miracle.

Lorsque Dieu fit tomber le feu du ciel sur les quatre villes impies & abominables, & à la prière d'Elie sur le Capitaine & son Escouade, le feu fit son effet & puis s'éteignit.

Lorsqu'il amoncela les eaux de la Mer rouge & celles du Jourdain, il leur permit simplement ensuite de reprendre leur cours naturel.

En Egypte les Grenouilles moururent & ne furent pas anéanties, les Insectes de même se retirèrent. Enfin de même par-tout après avoir servi aux vues de Dieu, le miracle n'étant qu'une suspension & une altération des lois naturelles. Dès que le miracle cesse, la nature reprend immédiatement ses droits & son cours, mais ici il n'en seroit pas de même. Dieu auroit fait deux miracles aussi grands l'un que l'autre, le premier en créant les eaux, l'autre en les anéantissant; ce qui n'est jamais arrivé, Dieu n'ayant jamais parfaitement & entièrement détruit & anéanti aucune des choses qu'il a créées.

Si cependant on veut s'obstiner à supposer ce double miracle, je n'ai rien à répliquer, & il faudra recourir à d'autres.

(1) Les plus nouvelles remarques sur la supposé la plus haute de la Suisse de 1746, de hauteur des montagnes, sont de Needham, qui Pérou de 3,220 toises.





C H A P I T R E II.

L'Arche n'auroit pu contenir tout ce qui dut y entrer.

S*econde Raison.* L'Arche n'auroit point absolument pu contenir la famille de Noé, tous les animaux & tout ce qu'il falloit pour leur nourriture & leur entretien.

C'est-là une thèse qui a été souvent discutée, bien attaquée, bien défendue; cependant le sujet n'est pas encore épuisé.

Nous ne nous tiendrons pas à la dimension de Sturm, d'Origene, de St. Augustin, & à une coudée de 5 à 6 pieds. Les partisans même de l'universalité du déluge l'ont réfutée. On suppose généralement une coudée de 1½ pieds comme la plus probable.

On veut que les especes des animaux ne soient pas en si grand nombre & si différentes qu'ils n'ayent pu trouver place dans l'Arche. Ray ne suppose que 150 especes de quadrupedes, en ajoutant cependant qu'il ne parle que de ceux qui nous sont connus, de même il ne compte que 500 especes d'oiseaux; pour les insectes qui n'ont point de sang, il en suppose 3000.

M^r. Goltched rapporte ceci un peu confusément: après avoir indiqué ce nombre, il dit que Ray ayant calculé qu'en Angleterre il se trouve 2000 sortes d'Insectes, il croit qu'il doit y en avoir 10 fois plus sur toute la terre: ce qui feroit en tout 20,000 sortes ou especes; & M^r. Goltched soutient que c'est encore en compter trop peu, vu l'étendue des autres parties du monde. Il auroit pu faire la même réflexion sur les autres animaux, les quadrupedes, & les oiseaux. Je doute qu'il y ait compris plusieurs de ces deux sortes, comme Chinche, Dabach, Dante, Entiegie, Gualranheangera, Gyæ, Huarte, Hobbera-Guion, Michibichi, Mofse, Minx, Macher, Macoco, Ouraouffou, & une infinité d'autres; quant aux Insectes, supposons qu'il y en ait 20,000 sortes, il falloit bien du logement: la plupart des Auteurs supposent que chaque espece des animaux a été séparée des autres, soit pour empêcher qu'ils ne se dévorassent ou qu'ils ne produisissent des monstres par l'accouplement, quelle infinité de réduits ne falloit-il donc pas pour cela? Comment en faire la visite seulement en plusieurs jours?

L'opinion de ceux qui soutiennent que la plupart des insectes n'y furent pas reçus parce qu'ils sont engendrés par la pourriture, n'est plus reçue de nos jours; on sçait le contraire; mais en supposant cette opinion erronée, qu'on prenne garde à la conséquence; n'est-il pas dit (*Gen. VII. 8.*) de tout ce qui se meut sur la terre, (*vs. 14.*) tous les reptiles qui se meuvent sur la terre selon leur espece, &c. de quelque sorte que ce soit (*Ch. VIII. 19*) tout ce qui rampe sur la terre selon leur espece; la même expression que *Ch. IX. 2*, que toutes les bêtes, &c. tout ce qui meut sur la terre, &c. vous craignent.

S'ils croient donc qu'il ne faut pas prendre ces termes à la lettre, en quoi

ils ont raison, pourquoi veulent-ils établir une autre règle pour le vs. 21. du Ch. VII., & pour d'autres passages tout semblables ? Il faut donc abandonner ce sens de généralité absolue par-tout, ou le conserver de même. Or il est impossible que toutes les especes d'animaux aient été dans l'arche ; ce que nous prouverons de plus en plus ; par conséquent ce sens doit être limité & expliqué aussi dans les passages précédens.

Parmi ces 150. sortes de quadrupedes & 500 d'oiseaux on ne compte qu'un couple de chiens, de chats, de singes & autres, de poules, de canards, de serins, & enfin de toutes les especes génériques ; on ne compte que 7 pieces les uns, ou 7 paires les autres, de taureaux, de vaches, de moutons, & d'autres animaux purs, ceci est tant soit peu moins déraisonnable que l'idée de ceux qui comme le bon Pere Kircher pour obvier aux inconvéniens du trop peu de place, ont fait fortir de nouvelles especes de l'accouplement de diverses autres, comme P. Ex. le Tatou ou Armadillos d'une tortue & d'un hérisson : ce bon Pere ne songeoit pas qu'un tel accouplement est d'une impossibilité physique & que les animaux bâtards n'engendrent ni ne se multiplient. Ceux qui ne supposent qu'une paire P. Ex. de chiens font tant soit peu moins déraisonnables ; car enfin ce sont des chiens : mais avant qu'ils puissent me convaincre, je leur imposerois pour tâche de produire de l'accouplement d'un levrier & de sa femelle un barbet, de deux barbets un dogue, de deux dogues un épagneul, un chien courrant à oreilles pendantes, un chien sans poil, ou enfin d'une autre espece ; aussi longtems que cette expérience ne leur réussira pas, on ne me persuadera pas non plus, qu'il n'ait pas fallu prendre un couple de chaque espece pour avoir de leur race ; il en est de même des autres animaux. Il y a une diversité étonnante de singes, qui sont tous d'especes différentes. Il en est de même des Pigeons, des Perroquets & d'autres ; enfin il faudroit écrire un volume pour donner un dénombrement des diverses sortes de chaque espece. Ceci s'étend même à la couleur ; les chevaux de divers poils n'engendreront jamais d'autres couleurs. Si deux de même poil provenans de pere, mere & autres de même poil, s'accouplent, comme bais, noirs, gris, rouhan, auber, alzan, poil de fourris, louvet, tigres & autres, toute la différence consiste en ce qu'il en peut provenir de quelque mélange de bay-brun & bay-clair ; de gris-pommelé, gris-argenté, gris-tourdille ou gris-fale, d'Alzan poil de vache, Alzan-clair, Alzan ordinaire ou Alzan-brûlé ; & c'est accorder encore peut-être plus qu'on ne peut exiger, &c. mais je le répète, un cheval noir & une jument noire, provenans de race noire, ne produiront jamais des gris, des tigres, ou des alzans.

Il en est de même des diverses races originaires des divers pays, soit des chevaux, bœufs, moutons, &c. Dans l'Amérique & ailleurs on reconnoit d'abord l'animal, s'il est de la race qu'on y a amenée d'Espagne, d'Angleterre ou d'autres contrées. Les bêtes à cornes sont dans le même cas par rapport à la couleur. Les bœufs d'Hongrie sont tous du même poil ; j'en ai vu de grands troupeaux dans les armées Autrichiennes. Ils sont tous sans exception gris-argenté.

Qu'on ne dise pas que ces couleurs sont accidentelles & peuvent changer,

toutes les expériences démentiroient une pareille assertion, j'en fournirai que j'ai faites moi-même.

Dans ma jeunesse mon inclination se tournoit comme chez presque tous les jeunes gens, vers les animaux. J'avois entr'autres quantité de serins, de pigeons, &c. J'en avois de toutes les especes possibles. Pour des serins, j'en avois de blancs aux yeux rouges, & aux yeux noirs, de blanc-bis, de citron, d'isabelle, de mélé blanc & gris, &c. J'ai fait divers essais. Lorsque j'ai fait parier ensemble un blanc & un gris, il en est venu de gris, de blancs, & de mêlés; si le male étoit gris, les jeunes mâles l'étoient aussi, & les jeunes femelles quelquefois blanches comme la mere. Si ces jeunes étoient parés avec des gris, le blanc se perdoit bientôt; si par contre c'étoit avec des blancs, il s'augmentoît; & de deux de couleurs mêlées, il en venoit de mêlés & de tout gris. Il en arrivoit de même avec les pigeons: jamais je n'ai pu m'appercevoir que si j'en appariois toujours de même race, il en vint d'une autre, quoique j'en eusse d'environ 20 sortes. Il est donc prouvé qu'il falloit mettre dans l'arche non-seulement une paire de chevaux, de bêtes à cornes, de chiens, & d'autres animaux quadrupedes & volatiles, mais de chaque sorte, ce qui en augmente le nombre infiniment.

Quelque démonstrative que soit cette preuve tirée de l'expérience, je veux bien supposer pour un moment que certaines variétés peuvent être produites par hazard dans des animaux de même poil, plumage & figure, & qu'ils en produisent quelquefois d'autres qui different en couleur; cependant on ne peut disconvenir qu'il n'y ait des taureaux & des vaches d'Arabie qui ne ressemblent point aux nôtres puisqu'on en a vu, il y a quelques années, en Europe sans poil ou presque sans poil avec des cornes semblables à celles de Beliers. La même différence se trouve parmi les moutons. Il ne s'en trouve point chez nous avec des queues de 20 à 40 livres pesant; il n'y a ni Vicummas ni Llamas, & autres. Enfin il y a une diversité si grande dans tous les animaux, qu'il faudroit être imbécile si l'on vouloit soutenir que chaque sorte d'une espece générale provient d'un seul couple d'une espece particulière: voyez la différence qu'il y a entre les moutons pour la laine; dans certains pays, il s'en trouve qui ont une laine extrêmement grossiere; on en a fait venir d'autres des pays étrangers, ils se sont multipliés, & pourvu qu'on empêche ces brebis d'être couvertes d'un belier d'une autre sorte, la race s'en perpétue. La forme de leur corps se ressemble assez, mais ils sont dissemblables en bien des points, comme par leur grosseur, par leur laine, par leurs cornes & même par leur fécondité, tout cela prouve que c'est une race particulière.

Si donc l'arche devoit contenir toutes ces especes, on sera obligé d'avouer que la place n'étoit pas trop spacieuse. Venons à une autre considération. Où loger toutes les provisions? Il falloit beaucoup d'eau douce pour boire, il en falloit pour les oiseaux aquatiques. Il en falloit pour laver & pour nettoyer, sans quoi la peste se feroit mise dans l'arche par une telle puanteur, sur-tout puisque tant de serpens & autres bêtes venimeuses y faisoient leur demeure. On sait qu'en donnant de l'eau aux bêtes, il y en a toujours la moitié qui s'écoule, qui se perd, qui se salit ou devient inutile par

toute sorte d'immondices. Je soutiens qu'il en falloit déjà autant, ou peu s'en faut, que l'arche pouvoit contenir: aussi Sturm prétend que Dieu avoit appris à Noé le secret, cherché depuis tant de siècles, de rendre l'eau de mer douce & potable; mais sans m'arrêter à cette absurdité, je demanderois simplement où il a pris cette eau de la mer? On dira que je n'y pense pas, que l'arche flottant sur une mer immense n'en pouvoit pas manquer. Excusez; j'y pense tellement, que je craindrois que si l'eau de la mer avoit pu pénétrer dans l'arche, celle-ci n'eût été bientôt submergée; elle n'avoit sans-doute pas de pompe & la famille de Noé avoit bien autre chose à faire que de s'appliquer à un pareil travail de forçat; & si l'eau n'y étoit pas entrée, où pouvoit-on en puiser? La fenêtre ne fut ouverte que le 263^e. jour du déluge.

Venons aux autres provisions. Comment faire? Il y avoit dans l'arche quantité de bêtes féroces & carnassières. Sturm qui entasse miracle sur miracle, veut qu'alors ces animaux se soient contentés de foin, &c. Je ne sais si cette supposition mérite une réfutation: les animaux avoient-ils mangé auparavant la chair ou non? Dans le premier cas quelle apparence que Dieu ait fait un miracle en changeant leur nature au point qu'ils se contentassent d'une nourriture qui leur étoit tout-à-fait contraire? & dans le second cas, il faudra favoir d'où on a appris cette particularité. Dieu leur en avoit-il aussi donné la permission seulement après le déluge, comme on le suppose gratuitement des hommes? Mais par malheur, nous ne trouvons rien de cette permission pour les animaux, même après le déluge, & pourtant ils n'en mangent pas moins; mais pour parler plus sérieusement, il vaudroit autant soutenir une nouvelle création, qu'une nouvelle nature chez les animaux.

Combien faudroit-il donc de moutons, d'oyes, de poules & d'autres animaux pour la nourriture de ces bêtes carnassières?

Supposons seulement 15 moutons & 15 poules ou autres pareils animaux par jour; cela fera 5400 moutons & autant de poules; mais ce n'est pas tout; après la sortie de l'arche, il leur falloit de la provision pour plus d'un an, que dis-je? pour plusieurs années, sans quoi toutes les autres especes en auroient été dévorées, & exterminées. Voilà donc un nombre infini de bétail qu'il falloit. Cependant Dieu dit expressément de ne prendre qu'une paire des animaux immondes, & 7 des nets. Faut-il s'en tenir à la lettre, ou ce passage souffre-t-il explication? Il falloit encore la nourriture de ce bétail même, outre celle de tous les autres animaux; quelle quantité immense n'en falloit-il pas en foin, en bleds & en paille, soit pour la nourriture, soit pour la litière! On dira peut-être que l'on a pu se passer de celle-ci, mais qu'on juge quelle quantité d'excrémens se devoient amasser d'une pareille multitude immense d'animaux; ce qui nous conduit à demander où on a logé ce fumier? On a voulu résoudre cette question en disant qu'on l'a jetté à la mer, ou qu'on l'a mis à fond de cale. Quant au premier, il en résulte la même difficulté que nous avons remarquée ci-dessus à l'occasion de l'eau; s'il se trouvoit une ouverture au bas ou au côtés, l'arche auroit risqué de couler à fond, & la fenêtre n'a jamais été ouverte qu'après neuf mois ou à-peu-près, il faudra donc avouer qu'il falloit une place bien ample pour tout ce fumier,

mier, & de la paille pour la litiere, vu que sans cela non seulement la puanteur auroit été extrême comme elle devoit l'être malgré cela, mais encore ces animaux auroient péri dans cette mare d'ordure & de fiente, mêlée avec tant d'urine.

Quant à la seconde supposition, est-ce qu'il y avoit de la place de reste pour assigner au fumier le fond de cale? Il auroit ainsi pris tout le bas étage, vu qu'il n'y en avoit que trois, & alors où placer tous les animaux & les provisions? En outre si l'arche n'étoit pas lestée elle se seroit d'abord culbutée & renversée, comment faire? Peut-être des provisions s'y trouvoient & à mesure qu'on les ôtoit on mettoit le fumier en leur place. Mais en ce cas, il auroit fallu partager ce fond en divers compartimens pour les vider tout-à-fait & remettre du fumier. Alors une autre difficulté se présente. Toutes ces provisions n'en n'auroient pas pris une odeur fort agréable & tous les êtres vivans en devoient être empestés. Combien de provisions se seroient gâtées dans un endroit qui auroit toujours été humide, comme l'expérience le prouve; n'ayant jamais vu de provisions dans des vaisseaux en place de lest.

Venons aux oiseaux, il y en a beaucoup qui ne vivent que de chair. Où prendrons-nous leurs provisions? Il faudra peut-être, sinon doubler, du moins augmenter considérablement le nombre des animaux qui devoient servir de nourriture aux autres: les condors, tant de sortes d'aigles, de vautours, les faucons, de six ou plusieurs sortes, les hiboux, chouettes, & une infinité d'autres devoient en consumer une grande quantité, pendant & après le déluge.

Après le déluge, dira-t-on, ils pouvoient se nourrir de charognes. Mais les systèmes de Burnet, de Woodward & de Whiston ne permettent pas d'en supposer, elles auroient toutes été ensevelies bien avant dans la terre. Il en falloit encore aux serpens. Le plus nouveau voyage de l'Amérique de D. George Juan & de D. Antoine d'Ulloa, nous parle d'une sorte, grosse comme un tronc d'arbre, qui engloutit un homme ou une bête assez grosse d'un seul coup. Il y en a encore d'autres sortes dont on lit la même chose. Où prendre assez de chair pour ces especes destructrices? Nous ne parlons point de leur souffle venimeux dont ces Auteurs font mention, qui se répand avec un effet mortel à nombre de pas, & qui auroit pu répandre la mortalité parmi tous les habitans de l'arche.

De quoi a-t-on nourri quantité d'oiseaux, que depuis on n'a pu conserver en vie? Par quel art a-t-on conservé les colibris de l'Amérique, & les oiseaux-mouches de la Chine? Jusqu'ici on n'en a pu venir à bout, parce qu'ils ne sucent, dit-on, que la rosée & le suc des fleurs, dont il auroit fallu se passer dans l'arche. Comment trouver aux divers insectes une nourriture convenable? Malgré les recherches infinies d'un Reaumur & d'autres, on n'en peut conserver en vie la 50^e., peut-être pas la 100^e. partie.



C H A P I T R E III.

Il étoit impossible de soigner tant de milliers d'animaux.

Troisième raison. Venons à un article important. Qui a soigné tous ces animaux au nombre de tant de mille, & dans des séparations & des niches différentes?

Huit personnes, dites-vous? N'est-ce pas se moquer du monde? Quarante-vingt y auroient à peine suffi.

Que quelqu'un s'avise d'engager, je ne dirai pas huit, mais 20, mais 50 valets les plus robustes & les plus actifs, pour faire l'ouvrage auquel Noé & les siens devoient s'occuper, on n'en trouvera pas pour un salaire décuple de l'ordinaire, puisque l'ouvrage seroit au-dessus de leurs forces.

Qu'on pese bien cette réflexion.

Nous avons vu ci-dessus qu'il auroit fallu la première année 5400 moutons, pour la provision des bêtes carnassières quadrupèdes, autant l'année suivante, & même davantage pendant plusieurs autres. Il en falloit pour les hommes; encore peut-être autant pour les oiseaux voraces & qui vivent de chair, une grande quantité pour les serpens, &c. Supposons cependant seulement 15000 moutons, c'est bien peu, comptons sur le même pied 15000 poules, ou autres oiseaux. Voilà sans doute de quoi occuper bien du monde.

Considérons de plus, que la plupart des différentes especes de bêtes devoient être séparées. Quel surcroît d'ouvrage pour fournir à chaque étable, écurie, ou cellule, la nourriture & l'eau convenables! Il falloit donner la litière & la changer, il falloit réduire le fumier en quelque endroit. Quels soins n'exigeoit pas la préparation de la nourriture des diverses especes d'animaux, principalement celle des oiseaux & des insectes. Réfléchissons encore sur les amphibies, dont nous n'avons pas parlé. Je fais que généralement on ne veut pas qu'on en ait mis dans l'arche, on les suppose avoir pu subsister dans l'eau. L'erreur est cependant très-grossière. L'expérience prouve le contraire; le Lamentin ou Manate est plus souvent dans les rivières d'eau douce, où il vient boire, que dans la mer; les Hippopotames se trouvent en plus grand nombre dans la haute Egypte & dans le Niger en Ethiopie à sa plus grande distance de la mer que plus bas, parce qu'ils évitent toute eau salée, aussi les nomme-t-on Hippopotames, c'est-à-dire chevaux de rivière & non de mer. Poccocke dit expressément qu'ils viennent de l'Ethiopie par le Nil dans l'Egypte supérieure. Les crocodiles n'habitent jamais la mer. Valentin parle d'un Carman qu'on avoit trouvé sur une des Moluques, où l'on n'en avoit point vu auparavant. Les Philosophes, car il en fourmille partout, raisonnerent & rechercherent soigneusement la cause de cette apparition; ils ne pouvoient comprendre que cet animal fût venu d'une autre contrée; la terre la plus proche se trouvoit à 50 lieues & ils savoient par expérience qu'un pareil animal ne pouvoit nager si loin, encore moins supporter la mer; les uns supposèrent qu'il avoit été entraîné par un orage ou par un coup de vent & jetté en peu

d'heures sur le rivage, d'autres que des œufs y avoient été transportés sur quelque piece de terre, ou sur un tronc pourri.

Le phénomène paroïssoit inexplicable. Chacun débita ses conjectures, tout comme chez les Philosophes de l'Europe, personne n'en put deviner la véritable cause. En 1737 par une inondation du Gange quantité d'amphibies ont péri, suivant la relation qu'on en a publiée. Bref les amphibies ne sont pas nommés ainsi sans raison, ils ne peuvent vivre toujours dans l'eau, ni toujours sur terre; par conséquent ils ne pouvoient passer une année entière dans cette mer universelle, & s'ils avoient été reçus dans l'arche, quels vastes réservoirs n'auroit-il pas fallu pour les lions, les chevaux & les chiens-marins, pour les crocodiles & les caïmans de diverses sortes, pour les lamenteins, les hippopotames & un grand nombre d'autres? mais quelle nourriture leur donner? Aux uns il faut de la chair, à la plupart des poissons, par conséquent encore un réservoir pour leur magasin.

Je reviens au nombre des personnes nécessaires pour soigner tous ces animaux. Huit personnes; c'est presque comme rien. Aussi les habitans proche d'Ararat, vrai ou supposé, prétendent qu'il s'est trouvé quatre personnes dans l'arche & que la ville bâtie par eux en a porté le nom. Il est vrai qu'on y oppose les paroles de l'Écriture qui ne parle que de Noé, sa femme, ses trois fils & leurs femmes, & l'Apôtre S^t. Pierre indique expressément huit personnes. D'autres cependant disent que Moÿse a omis la relation des autres enfans ou parens de Noé, n'étant pas croyable qu'il n'eût point d'autre famille; que S^t. Pierre a parlé suivant la tradition; que Chanaan lorsqu'il fut maudit de Noé paroïssoit avoir un certain âge quoiqu'il ne fût pas l'aîné, & que l'histoire de cet accident arrivé à Noé devoit être placée peu d'années après sa sortie de l'arche. Mais enfin qu'on prenne le parti que l'on voudra, qu'on suppose qu'il n'y ait eu que huit personnes dans l'arche, on voit bien qu'il est d'une impossibilité physique qu'elles aient pu soigner tant de bêtes, & que s'il y en a eu plus de huit, il ne faut plus se tenir à la lettre de l'Écriture. Jamais on ne lèvera les difficultés insurmontables que par une explication, en s'éloignant du sens littéral, & en supposant, comme moi, que Noé n'a pris avec lui dans l'arche que les animaux domestiques, ou du moins quelques-uns de ceux de la contrée qu'il habitoit.

C H A P I T R E I V.

Les animaux n'auroient jamais pu se rendre en Amérique à leur sortie de l'arche.

Quatrième raison. Commençons par ceux qui paroissent avoir pu s'y transporter le plus facilement. Sont-ce les amphibies qu'on suppose pouvoir vivre dans l'eau? Nous avons prouvé le contraire. Ajoutons qu'aucun voyageur n'a jamais osé assurer, malgré tous les contes qu'ils nous font, avoir rencontré un seul amphibie en pleine mer, éloigné de la terre. Nous disons la même cho-

se des reptiles & des insectes. On a voulu mettre les serpens dans la même classe, quoiqu'ils puissent bien moins supporter l'eau que les amphibiens, & l'on ne veut pas distinguer entre les serpens terrestres & les marins, quoique la différence soit extrême; les grenouilles quoique amphibiens ne vivoient pas longtemps en mer, les crapauds, les lézards, les vers de terre, les chenilles & une quantité d'autres se noyent aussi bien que les animaux terrestres, & par quelles terres y auroient-ils passé?

Venons aux oiseaux; Oh! pour eux, on les expédie vite par l'air. Rien n'est en effet plus facile dans notre imagination & sur le papier; par malheur, l'expérience y est contraire. Je ne parlerai pas de penguins, des boubies, des flamengos & de quantité d'autres qui ne peuvent voler seulement d'une île à l'autre; je demanderai simplement d'où vient que l'on trouve des especes d'oiseaux dans un continent qu'on ne connoît pas dans un autre; je mets à part les colibris, qui par leur petitesse & leur délicatesse ne peuvent faire le plus petit trajet d'un bras de mer, mais *p. ex.* les condors & les autres oiseaux forts en ailes? D'où vient aussi qu'on ne trouve que peu de nos oiseaux passagers dans la plage & la zone tempérée de l'Amérique?

Mais abandonnons tous ces oiseaux & venons aux quadrupèdes, dont-il se trouve quantité d'especes en Amérique qu'on n'a jamais connues seulement en Asie; parlons même de ceux qui se rencontrent également partout. On a objecté aux Auteurs, pourquoi l'Amérique ayant reçu ses habitans de la Tartarie, ou de la Scythie, il ne s'y trouve ni chevaux, ni bêtes à cornes? Ils se sont excusés sur ce que les chevaux n'auroient pu supporter le froid, vu que dans le trajet on avoit été obligé de remonter vers le 70^e. degré de lat. Boréale. La raison est excellente. Mais les animaux qui ne se trouvent qu'entre les tropiques, le lion qu'on ne voit jamais au-delà du 36^e. degré de latitude, toutes les fortes inconnues du Brésil, n'ont donc point craint le froid & l'ont supporté aisément? Ils ont abandonné leur pays natal, le climat dont la chaleur étoit convenable à leur nature, pour entrer dans des pays glacés, pour les parcourir jusqu'à l'extrémité de l'Asie, si jamais il étoit possible de le faire, pour traverser encore des milliers de lieues & toute la largeur du continent inconnu de l'Amérique Septentrionale, passer de-là à l'Isthme, & se rendre à la partie Méridionale; quelles rêveries!

Donnons encore un exemple. Si on peut me prouver seulement la possibilité que cet animal ait pu venir en Amérique depuis l'Asie ou l'Afrique, où l'on n'en trouve point, je passerai tout le reste. Je veux parler de l'*Ai* ou Paresseux. Tous les Auteurs conviennent qu'il ne peut faire 50 pas par jour; d'autres disent 4 ou 5 pas, & que souvent il se trouve pendant plusieurs jours de suite sur un seul & même arbre & sans se remuer. Supposons que cet animal, qui ne vit qu'en Amérique entre les Tropiques, ait pu supporter le froid de la zone glaciale, qu'on me dise de quelle manière il a passé les fleuves & les bras de mer, sans compter les plaines & les déserts qu'il avoit à traverser, où il ne trouvoit point d'arbres, par conséquent point de nourriture. Mais enfin supposons encore possibles toutes ces impossibilités, qu'on me fasse voir qu'il ait pu arriver même jusqu'à-présent, lui ou ses descendans au Brésil, en supposant

qu'il se soit mis en chemin dès sa sortie de l'arche ; qu'on lui donne si peu de séjour sur les arbres qu'on voudra, seulement 2 à 3. jours après chaque jour de marche, il aura fait à peine une heure de chemin par an ; & pour tous les détours qu'il avoit à faire, je soutiens qu'en marchant sans relâche depuis plus de 4000 ans il n'auroit actuellement pas pu arriver sur les côtes occidentales de l'Amérique Septentrionale, pas même s'il ne s'étoit du tout point reposé.



C H A P I T R E V.

Il n'y a eu de pays détruits que ceux qui furent endurcis à la prédication de Noé.

Cinquieme raison. Il ne convenoit pas à la justice & à l'œconomie divine de punir tous les habitans de la terre.

Voilà un des principaux paradoxes. On s'est si fort assujetti à la lettre & aux termes, *toute la terre, toute chair, &c.* qu'on a supposé l'universalité du déluge comme incontestable. Ceux même qui la nioient, supposoient que le genre humain ne s'étoit pas multiplié alors au point de remplir toute la terre, & que, comme Dieu n'avoit pour but que de punir les crimes du monde habitée, il n'avoit étendu l'inondation qu'autant qu'elle servoit à ce but ; que par conséquent, l'Amérique s'étant trouvée sans habitans du genre humain, quoique non dénuée d'animaux, le déluge n'étoit pas parvenu jusqu'à cette partie du monde.

Ce raisonnement étoit assez spécieux ; on n'observoit pourtant pas que par cette limitation, on ne s'éloignoit gueres moins de la lettre du texte, qu'en exemptant une partie du genre humain de cette destruction ; vu que le texte portoit, *depuis les hommes jusqu'au bétail, jusqu'à tout ce qui se meut, &c. toute chair qui se mouvoit sur la terre expira, tant des oiseaux, que du bétail, des bêtes & de tous les reptiles qui se traînent sur la terre, tous les hommes, toutes les choses qui étoient sur le sec & qui avoient respiration de vie en leurs narines moururent.* Il n'y a point ici de milieu ; ou il ne faut point admettre d'explication pour les animaux ou bien il faut l'étendre aussi aux hommes. Mais on dira : la conséquence n'est pas juste, il est dit que *toute chair avoit corrompu sa voie sur la terre & Dieu dit à Noé, la fin de toute chair est venue devant moi, car ils ont rempli la terre d'extorsion, & voici, je les détruirai avec la terre,* tous les hommes, on pourroit dire même tous les animaux, puisqu'il est dit *toute chair,* ont péché & ont excité la juste colere de Dieu, ils devoient tous être exterminés suivant sa menace.

La réflexion revient toujours, le terme, *tout, toute,* se doit-il toujours prendre à la lettre & dans le sens le plus étendu ou doit-il être expliqué ?

Nous voyons par mille exemples, & même ici qu'il faut nécessairement l'expliquer ; examinons ceci un peu plus exactement.

Souvenons-nous préalablement de ce que nous avons dit ci-dessus de la grande multiplication du genre humain. Car je prends précisément le contrepied

de tous les autres. Ceux qui ont jusques ici nié l'universalité du déluge ont supposé que le nombre des hommes avant le déluge étoit si petit, que l'Amérique ne pouvoit être peuplée. Au lieu que ceux qui soutiennent cette universalité prétendent prouver que ce nombre surpassoit infiniment celui d'aujourd'hui. Moi par contre, je soutiens en même temps la non-universalité du déluge & ce dernier calcul, & je crois que ce dernier nombre est plus probable & même mieux prouvé que le premier, & c'est de-là que je tire une de mes preuves les plus fortes contre l'universalité du déluge. Examinons en effet les passages de l'Écriture qui parlent des crimes des humains, qui ayant excité la juste colere de Dieu ont causé le déluge. Je pense qu'il faut prendre garde à toute la connexion. Moïse parle incontestablement des premiers Patriarches, descendans de Seth, ancêtres de Noé, d'Abraham & enfin du Messie; il donne de tout cela une histoire fort succinte.

Tous les saints hommes dont il fait mention jusq'à Noé, auront sans-doute habité la même contrée, la plupart des Juifs & des autres orientaux les placent à Damas & dans ses environs; ils y montrent même bien ou mal la place où Abel a été tué. Ils assurent qu'Adam & Eve ont été enlevés à Hébron ou Kiriath-Arba. St. Jérôme paroît avoir été de la même opinion; on peut consulter là dessus Sixtinus Amama sur le 15. verset du Chapitre XIV. de Josué. Le nombre des hommes ayant été si grand, comme nous l'avons démontré en son lieu, a dû nécessairement se disperser de bonne heure & chercher d'autres régions. Aparentement les Abélites & les Cainites ont été les premiers; ceux-là parce qu'ils craignoient d'être exterminés par ceux-ci comme leur pere. La crainte étoit fondée, la corruption du cœur humain étoit si grande que, comme l'expérience l'apprend malheureusement encore aujourd'hui, nous avons tout à craindre de ceux qui nous ont grièvement offensé, soit parce que leur conscience doit les convaincre que nous avons sujet de les haïr, & ils cherchent à nous prévenir avant que d'être assurés de nos mauvaises intentions; soit par un principe d'amour propre qui les empêche de reconnoître leur faute, & leur fait chercher tout ce que l'imagination peut leur fournir pour en jeter du moins une partie sur l'offensé; soit enfin que la vue d'un homme qu'on a maltraité soit un supplice pour sa conscience, & cette souffrance étant fort désagréable, il s'en venge par la haine; de façon qu'il persécute de plus en plus cet innocent; pourquoi? Parce qu'il l'avoit déjà persécuté, & qu'il faut opter entre la réparation qu'il lui doit, & la résolution de l'opprimer entièrement; & chez ceux qui pensent comme le plus grand nombre, l'amour propre & la corruption font choisir ce dernier parti. Ainsi les Abélites n'avoient pas tort de se défier des Cainites & de se soustraire à leur vue & à leur persécution ultérieure. Quant aux Cainites je parle de Caïn & de ceux qu'il a engendrés après son fratricide: on voit que Caïn a craint la vengeance & qu'il s'est retiré de devant la face du Seigneur, c'est-à-dire qu'il s'est séparé de son pere & de sa mere, où Dieu faisoit, pour ainsi-dire, encore sa résidence par le Schekina & qu'il alla habiter le pays de Nod. Voilà donc déjà deux nations qui ne faisoient plus partie de ceux dont l'Écriture parle du temps de Noé & qui s'en sont séparés, peut-être quatorze à quinze siècles auparavant; le nom-

bre des descendans des autres enfans d'Adam s'étant accru, ils suivirent le même exemple & s'étendirent vers les quatre régions du monde, au Nord & à l'Est de l'Asie & de-là en Amérique, en Afrique, & de cette partie aussi en Amérique, enfin le reste en Europe. Tous ces peuples ne peuvent absolument point être compris dans le nombre de ceux dont Moïse parle. Il paroît que du temps d'Enos, supposons à sa naissance qui seroit l'an 235 de la création; il paroît, dis-je, que l'irreligion commençoit à s'introduire chez quelques-uns. Ces paroles de Moïse, *on commença alors à appeler du nom de l'Eternel*, veulent dire que les pieux Patriarches qui craignoient Dieu & affermissent leurs familles dans la même crainte, dans la vénération & dans le culte de leur créateur, voyant que d'autres se livroient à leur sens réproché, à la débauche & à tous les crimes, se donnerent le nom de *filz de Dieu*, pour distinguer la véritable Religion d'avec la fausse, comme les sectes le font & ont fait en tout temps, & comme les fideles sont nommés par-tout dans l'Ecriture enfans de Dieu. Au lieu qu'ils nommoient les autres, les *filz des hommes*, pour donner à connoître qu'ils abandonnoient Dieu, & n'écoutoient que leurs passions & leurs desirs charnels. Cependant je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement supposer que les Séthites fussent tous & sans exception de ces filz de Dieu, & les autres tous des filz des hommes, c'est-à-dire des impies.

L'expérience, l'Ecriture & l'Histoire nous convainquent que parmi les Israélites *p. ex.* qui étoient le peuple de Dieu & comme les filz de Dieu, il y avoit quantité d'impies & qu'aussi Elie avoit cru être le seul adorateur du vrai Dieu; que par contre Corneille le Centenier étoit homme craignant Dieu quoique payen, & ainsi plusieurs autres. Il est de-même probable que pendant la vie d'Adam, tous ceux qui vivoient dans son voisinage pouvoient être contenus dans leur devoir, & ne se livrerent pas si ouvertement à l'impiété, qu'après sa mort. Ce ne fut qu'alors, que la corruption augmenta le plus, jusqu'à ce qu'elle parvint à son comble 120 ans avant le déluge ou l'an 1536 du monde & qu'elle devint générale, non-seulement chez les filz des hommes, mais chez les filz de Dieu, ou des principaux Patriarches, qui furent entraînés par la concupiscence & la beauté des filles des filz des hommes. Nous en voyons des exemples innombrables chez les Israélites, mais il n'en est point de plus frappant que celui de Salomon, le plus sage des humains, à qui Dieu avoit daigné se révéler & qui lui avoit départi une grande sagesse, & des richesses très-considérables. Au milieu de ces faveurs célestes, ce Roi se laissa entraîner dans l'idolâtrie par ses femmes idolâtres. Dieu fut donc justement irrité contre eux. Ces hommes, ou du moins leurs peres, avoient vu Adam, ils savoient à n'en pouvoir douter, qu'il avoit été le premier homme, formé par la main de Dieu, que ce même Dieu avoit créé la terre & tout ce qu'elle contient, en faveur des hommes & pour leur bonheur; que le démon avoit tenté & fait succomber Adam & Eve, qui par-là avoient été précipités dans des malheurs sans fin, & rendus sujets à des punitions éternelles, lesquelles eux, leurs descendans, ne pouvoient éviter que par une repentance sincère & une observation non interrompue de la volonté divine; que Dieu avoit été si miséricordieux de ne pas punir de mort Adam & Eve dans l'instant qu'ils eurent commis leur péché, mais qu'au

contraire il leur avoit accordé une vie de plusieurs siècles; & bien loin de reconnoître humblement & de recevoir avec reconnoissance ces bienfaits immenses, au lieu d'écouter les exhortations de leurs peres. & de leurs parens, ils se livroient entièrement à leurs passions déréglées, abandonnoient Dieu & son culte, & portoient tons les crimes à l'excès. Je pense qu'on n'aura rien à redire à ces raisonnemens. Tirons-en des conséquences, Dieu ne vouloit donc punir que ce genre de criminels. Tous les hommes d'alors étoient-ils dans ce cas? Je crois que non; en voici mes raisons.

Nous avons vu que nécessairement quantité de nations devoient avoir quitté Adam & ses autres descendans dans les premiers siècles, principalement les Abélites. Nous avons démontré que la corruption ne s'est introduite que peu-à-peu, & qu'elle n'est parvenue à son comble qu'après la mort d'Adam & surtout environ l'an 1536. du monde; par conséquent toutes les familles qui étoient émigrées longtemps & plusieurs siècles auparavant, pouvoient avoir conservé leur foi & leur piété, comme nous le ferons voir ailleurs. Je suppose que d'autres nations entières aient aussi changé en mal, ceci ne conclut rien. Nous voyons par l'œconomie divine que Dieu punit le plus sévèrement ceux qui participent le plus à sa grace, & qui, devant connoître leur devoir envers lui, l'abandonnent & le renient. Jésus s'en explique clairement. *St. Luc. XII. 47. 48.* C'est-ce que nous voyons aussi chez les Israélites; sitot qu'ils apostasioient, ils se trouvoient sévèrement punis, au-lieu que Dieu abandonnoit les payens à leur aveuglement. De qui s'agit-il donc ici? De ceux à mon avis premièrement, qui, étant de la race des vrais croyans, & les serviteurs de Dieu, abandonnerent son culte & s'adonnerent aux vices des réprouvés, & qui, en second lieu, avoient devant leurs yeux des modèles de vertu & de piété, qui entendoient leurs prédications, mais qui n'en faisoient aucun cas, en se livrant à toutes sortes d'abominations; & non de ceux qui peu-à-peu tomberent dans l'ignorance, & de-là dans l'idolâtrie. Aussi Moysé indique en termes formels la cause de la colere divine. Il dit que les fils de Dieu prirent des femmes parmi les filles des hommes & se corrompirent, que ces hommes puissans & ambitieux qui en furent engendrés, commirent mille excès & mille injustices.

Tout cela ne peut donc point regarder des colonies & des peuplades éloignées de plusieurs mille lieues, & qui étoient parfaitement inconnues à Noé; c'est à ceux-là que Dieu accorda un terme de 120 ans, pour voir si les exhortations de Noé & des autres Patriarches pourroient les porter à la repentance. Je fais que de ce long terme l'on a conclu que Noé devoit avoir fait le missionnaire dans tous les pays habités, mais c'est sans raison. Je ne me prévaudrai pas du silence de l'Écriture, n'aimant pas les preuves négatives; mais par un calcul modéré & un raisonnement fondé, je prouverai le contraire.

Nous avons supposé que fort probablement il y a eu de ces colonies qui ont conservé non-seulement jusqu'au déluge, mais bien des siècles après, la vraie religion, le culte du Dieu créateur, sans mélange d'aucune idolâtrie, & telle que les Patriarches avant la Loi, principalement avant Abraham & Moysé, l'avoient confessée & pratiquée, ce que nous déduirons plus amplement ailleurs. Ces gens-là n'avoient donc pas besoin d'être prêchés & ne devoient pas être punis

punis du dérèglement des autres; mais supposons, comme il faut le faire en soutenant l'universalité du déluge, que toute la chair sur la terre étoit corrompue; que par conséquent les 120 ans avoient été accordés à tous, & que Noé leur ait prêché; il faudra donc aussi avouer que dans l'espace de 15, supposons de 10 ou de 5 siècles qu'ils n'eurent pas les chefs de la religion devant les yeux, plusieurs de ces peuples pouvoient avoir perdu l'idée du vrai Dieu, & vécu dans une espèce d'Athéisme ou bien dans l'idolâtrie; ceci ne sauroit se nier; en ce cas, il falloit du temps pour les ramener dans la vraie religion. Noé sans doute aura été hué & moqué par la plus grande quantité, il lui a fallu bien de la patience, & bien des mois, avant que de parvenir à pouvoir s'expliquer; sans cela Dieu ne les auroit ni punis, ni condamnés.

Nous le voyons par l'Evangile où Dieu ne prononce malheur à Corazin & à Bethsaïde, qu'après les prédications & les miracles qui s'y étoient faits. Calculons donc un peu. Cent-vingt ans, à n'en rien déduire pour le temps qu'il falloit employer à la construction de l'arche & à faire tant de provisions, font 6240 semaines. Ne supposons qu'une seule semaine pour la prédication à chaque endroit, & quel effet pouvoit faire une instruction de 6 ou 7 jours pour un peuple ignorant? Mais posons que cela fut. Il auroit ainsi prêché à 6240 endroits. Or la terre, comme il a été démontré, a été peuplée pour le moins 20 fois plus que de nos jours; cependant après le déluge le petit pays d'Egypte, (que je nomme petit, soit en comparaison du reste de cette seule partie du monde, l'Afrique; soit à cause du peu de largeur de sa partie supérieure) contenoit jusqu'à vingt-mille Villes; & ce pays, qu'est-ce en comparaison du reste de l'univers, y compris plusieurs contrées qui sans doute ont été englouties par l'eau? Nous avons déjà dit que Noé ne pouvoit même s'absenter pendant tous les 120 ans: qui auroit construit l'arche? Les méchants se moquerent de son entreprise, & l'auroient empêchée, si Noé se fût absenté; & pourquoi l'auroit-il fait? On sera du moins obligé de reconnoître que ceux de cette contrée, ses voisins, ses amis, ses plus proches parens, avoient besoin d'être prêchés autant & plus que les autres; il est donc clair qu'il n'a pu entreprendre de voyage tant soit peu dans le lointain. Il est donc clair que Noé n'a pu prêcher qu'à ceux-ci. Je crois avoir prouvé ma thèse, que la justice de l'économie divine, de la manière qu'elle nous est révélée dans l'Écriture sainte, n'a pu permettre que tout le genre humain fût puni & extirpé par une destruction, & une inondation générale.

Nous devons prouver présentement que l'histoire ancienne des divers peuples & leur chronologie contredisent & réfutent l'universalité du déluge, & la destruction entière de tout Être vivant: ce qui nous conduit à l'examen de plusieurs points que nous développerons dans les Volumes suivans.

Fin du Livre quatrième.



N n

LIVRE CINQUIEME.

*Examen de la Chronologie du Texte Hébreu, du Code Samaritain
& de la Version Grecque.*

C H A P I T R E I

Histoire des Samaritains & ses trois périodes.

NOUS tirons de nouvelles preuves en faveur de la non-universalité du déluge, de l'histoire ancienne des principaux peuples; ce qui nous conduit à l'examen de divers points que je réduis à six principaux:

- 1°. Quelle est la Chronologie la plus probable & la plus certaine.
- 2°. Ce qu'il peut y avoir de vrai, ou de faux dans celle des Egyptiens & des Ethiopiens.
- 3°. Dans celle des Assyriens & des autres Orientaux.
- 4°. Dans celle des Chinois.
- 5°. Dans celle des autres peuples.
- 6°. Ce qu'ils disent sur le déluge.

Je commence par l'examen de la chronologie la plus probable & la plus certaine. Mon dessein n'est point de discuter les chronologies de tous les peuples étrangers, & de l'histoire profane. Il ne s'agit pas non plus d'examiner les diverses opinions des savans à ce sujet, dont Fabricius compte 140 différentes, en ayant omis encore un bon nombre, comme l'ont observé plusieurs Auteurs. Nous nous bornerons uniquement à la question, s'il faut suivre le texte Hébreu, le code Samaritain, ou la version Grecque, vulgairement nommée des LXX?

Commençons par examiner le degré de probabilité, qu'on doit accorder au code Samaritain.

Pour ranger tout en ordre, il conviendra de traiter séparément les articles suivans:

- 1°. L'histoire des Samaritains.
- 2°. Leur langage & leurs lettres, ou caractères.
- 3°. Les erreurs & la corruption de leur code.
- 4°. Leur chronologie en particulier.

Il sera nécessaire de diviser leur histoire en trois périodes:

La première depuis la division des Israélites sous Roboam, lorsque les dix Tribus élurent Jéroboam pour Roi, jusqu'à ce qu'elles furent transportées en Assyrie.

La seconde depuis cette translation jusqu'au retour des Juifs, c'est-à-dire d'u-

ne partie des Tribus de Juda, de Benjamin & de Lévi dans la Palestine, & la construction du temple de Garizim.

La troisième depuis cette construction jusqu'à-présent.

Jéroboam (1 *Rois* XII. 1.) sentant son usurpation, & craignant que Roboam, le Roi légitime, ne reprit sur lui les dix Tribus qui s'étoient révoltées, si elles montoient, suivant l'ordre de Dieu, chaque année à Jérusalem aux fêtes solennelles, ne trouva point de meilleur expédient que de les en empêcher. Il connoissoit leur attachement aux choses sensibles; il fit élever deux Veaux d'or aux deux endroits les plus à portée de ses nouveaux sujets, à Dan & à Bethel, & il leur défendit de monter à Jérusalem, établissant des fêtes à l'imitation de celles de Jérusalem, en l'honneur de ces Veaux, qu'il nommoit les Dieux d'Israël qui les avoient fait monter hors du pays d'Égypte.

Voilà donc l'idolâtrie établie. Il parle de plusieurs Dieux & non d'un seul; il érige des idoles, des veaux; il leur sacrifie; il établit des fêtes en leur honneur, & des sacrificateurs. Ce rebelle, consultant les principes raffinés de la politique mondaine, comprit que s'il conservoit les Prêtres & les Lévites dans leurs fonctions, ils pourroient s'opposer à cette idolâtrie, fortifier le peuple dans la vraie religion, & l'affermir dans son attachement pour le temple de Jérusalem, le seul lieu, où Dieu vouloit être adoré & honoré par les sacrifices. Il les déposa & les chassa, établissant des sacrificateurs des derniers du peuple, qui n'étoient pas de la Tribu de Lévi, & ce tant pour le culte qu'on rendoit à ces veaux d'or, que pour les hauts-lieux qu'il avoit faits. (2 *Chr.* XI. 13. & suivants.) „ Car les sacrificateurs & les Lévites dans tout Israël se rangerent vers „ Roboam de toutes leurs contrées; les Lévites abandonnerent leurs faux- „ bourgs & leurs possessions, & virent à Juda & à Jérusalem, parce que Jé- „ roboam & ses fils les avoient chassés, afin qu'ils ne servissent plus de sacrifi- „ cateurs à l'Eternel; même ceux d'entre toutes les Tribus d'Israël, qui s'é- „ toient appliqués à chercher l'Eternel le Dieu d'Israël, vinrent à Jérusalem „ pour sacrifier à l'Eternel, le Dieu de leurs peres, & ils fortifierent de Ro- „ yaume de Juda, & ils affermirent Roboam fils de Salomon.” De-là on peut conclure sans réplique, qu'il ne resta dans les dix Tribus que des idolâtres qui avoient abandonné la vraie religion & le culte prescrit par la Loi.

On pourroit peut-être objecter qu'il est ajouté pendant trois ans, & qu'ainsi après ce terme ceux des Tribus d'Israël retournerent à la vraie religion; ce seroit s'abuser.

L'Ecrivain veut nous apprendre que le Royaume de Juda se trouvoit fortifié, & Roboam affermi par la piété, par l'observation de la loi, & par la vraie religion; car il ajoute aussi-tôt, parce qu'on suivit le train de David & de Salomon pendant trois ans, & ensuite (*Ch.* XII. 1.) „ Or dès que le Royaume „ de Roboam fut établi & fortifié, il abandonna la loi de l'Eternel, & tout Is- „ raël avec lui (1).”

Abija son fils, Prince pieux, voulant attirer le peuple d'Israël des dix Tribus

(1) Il faut remarquer que dans les Livres mis de l'ancien nom Israël, que par contre historiques, & dans les Prophètes même, on ne donne jamais celui de Juda à ceux des dix Tribus.

à la repentance, & les engager à rentrer dans leur devoir, leur fit une harangue pathétique. Il leur reproche (2 *Chr. XIII. 4. & suivans*) d'avoir rejeté les sacrificateurs de l'Eternel, les fils d'Aaron, & les Lévites, & que par contre ils ont établi sacrificateurs tous ceux qui venoient pour être consacrés avec un jeune veau, & avec sept bœufs, afin qu'ils fussent sacrificateurs de ce qui n'est pas Dieu.

Le même Abija confirme encore ce que nous avons dit ci-dessus, en ajoutant que ceux qui se sont assemblés vers Jéroboam, ne sont que des hommes de néant & de méchans garnemens.

Jéroboam, & peut-être ses successeurs, résiderent à Sichem 2 *Rois XVI. Amri* par contre à Tirza, & il acheta de Semer la montagne de Schamron, dont il étoit Seigneur, & y bâtit la ville de Samarie, qui depuis fut constamment la résidence des Rois d'Israël.

Les Rois d'Israël furent tous méchans, du plus au moins, & firent tous ce qui est mauvais devant l'Eternel, même peu-à-peu ils introduisirent le culte de Baal, & des autres fausses divinités des payens.

A la vérité du temps d'Achab, Elie fit égorger les Prêtres de Baal 1 *Rois XVIII. XIX*, mais sans succès, puisqu'il fut obligé de s'enfuir au désert, & de se cacher; il crut même, quoiqu'homme inspiré, chéri de Dieu, & de telle sainteté, que Dieu l'enléva de la terre, en corps & en ame, il crut, dis-je, être resté seul dans tout Israël de ceux qui n'avoient point abandonné l'alliance de l'Eternel. Cependant Dieu l'assura qu'il y avoit encore 7000 de ceux qui n'avoient point fléchi le genou devant Baal & dont la bouche ne l'avoit point baisé.

Ce passage mérite réflexion, soit à cause du nombre, soit pour le degré de la piété de ces gens, soit pour d'autres circonstances. Quant au premier, nous voyons 2 *Chron. XIII. 3.* que sous Abia, Jéroboam menoit contre lui 800,000 hommes choisis. Lorsque Moÿse fit le dénombrement du peuple à la sortie d'Egypte, ou un peu plus d'un an après, il y eut sans la Tribu de Lévi 603,550 hommes; mais qu'on observe qu'il est toujours dit *Nombres I. 46*, depuis l'âge de 20 ans & au dessus, tous ceux qui pouvoient aller à la guerre, au lieu qu'ici il est dit, *hommes choisis*; que pourtant les Auteurs sont assez d'accord, que le nombre de tout le peuple sous Moÿse devoit aller au-delà de trois millions, par conséquent on pourroit compter ici cinq millions, puisque non-seulement la différence de 6 à 800,000 fait déjà le tiers, ou un million, mais que les autres hommes capables de porter les armes qui n'étoient pas hommes choisis, le tout avec leurs femmes, & les enfans, à ne les compter que de 12 à 20 ans, pouvoient bien faire le cinquième million. Qu'est-ce donc que 7000 en comparaison de cinq millions? Qu'on ne dise pas: Il est dit 7000 hommes, par conséquent il n'est parlé ni de femmes, ni d'enfans. On sait que les termes, *hommes, & personnes*, sont souvent synonymes, & sur-tout ici; il ne s'agit pas dans ce passage des hommes qui devoient aller à la guerre, mais de ceux qui adoroient encore le vrai Dieu, de quoi les femmes & les enfans d'un certain âge ne sont pas sans doute exclus, leurs ames étant aussi précieuses auprès de Dieu que celles des hommes. Quand même on accorderoit que, selon quelques-uns, il y a un zero de trop; ce qui est impossible, vu qu'au lieu de 5 mil-

Nous les dix Tribus n'auroient été composées que de 500,000 personnes, ce qui seroit trop peu, puisque jamais la Palestine ne fut si peuplée & dans un état si florissant que sous Salomon & d'abord après sa mort. Mais supposons-le; 7000 personnes sont un nombre très-petit, surtout leur piété n'allant pas bien loin, comme nous l'allons voir.

Venons à la seconde réflexion. Ces 7000 personnes à qui Dieu vouloit faire grace, n'étoient pourtant pas de celles qui vivoient suivant la loi, qui se rendoient à Jérusalem pour y adorer Dieu, & pour assister aux fêtes ordonnées par Moïse, mais elles reconnoissoient un Dieu unique, elles l'adoroient dans leur cœur, elles gémissaient de l'oppression & de la persécution de leurs Rois, dont la politique & l'impiété ne permettoient pas à leurs sujets de se rendre à Jérusalem, & de suivre la loi, moins encore de s'y faire instruire. Elles avoient donc simplement en horreur l'idolâtrie & Baal, devant lequel elles ne voulurent pas fléchir le genou & qu'elles refusèrent de baiser. Si on vouloit douter de cette explication, on n'a qu'à réfléchir sur ce que nous venons de dire de l'impiété constante de tous les Rois d'Israël, & de leurs maximes. Elie, ce saint homme, ce grand Prophète, ce serviteur si zélé, qui parcourut tout le pays, ne put découvrir un seul qui adorât Dieu publiquement, qui exécutât les cérémonies prescrites par la loi, qui se rendit à Jérusalem pour y adorer le vrai Dieu; & on sera convaincu que la chose ne sauroit être autrement, ce qui nous conduit à la troisième réflexion.

Si du temps d'Achab il n'y a eu que 7000 personnes dans tout Israël, qui, n'étant pas idolâtres, conservoient encore quelque idée du vrai Dieu, & qui l'adoroient dans leurs cœurs; peut-on croire que depuis cette époque, jusqu'au règne d'Osée, dernier Roi d'Israël, dans un espace de 163 ans, lorsque la méchanceté & l'impiété des Rois & du peuple alloit toujours en augmentant, il en soit resté du temps d'Osée, dis-je, pour ainsi dire un seul, qui suivit la loi, ou seulement qui fût dans le sentiment des 7000 éloignés de la division des deux règnes seulement de 56 ans, & dont par conséquent la plupart étoient nés sous Salomon & avoient été instruits par leurs pères, qui, vivant de son temps & du temps de David, avoient vu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, toute la gloire & la majesté divine, qui avoit éclaté en faveur des deux Rois, & dans la dédicace du temple? Qu'on réfléchisse sans prévention sur cette observation, & l'on conviendra de sa solidité.

Continuons l'histoire des Rois d'Israël. Nous avons parlé d'Achab, Roi impie & persécuteur, plus par l'instigation de sa femme Jézabel Princesse Phénicienne, que par soi-même. Il eut pour successeurs onze Rois, y compris Pekah, tous impies; car Jéhu, quoiqu'il détruisit le culte de Baal, conserva pourtant l'idolâtrie de Jéroboam, & en est blâmé par l'Ecrivain sacré; mais ses successeurs accrurent en méchanceté, & attirèrent la colère de Dieu sur eux, & sur tout Israël, de sorte que Tiglath Pilezer (2 Rois XV. 29) emmena en captivité toute la Tribu de Nephtali & les peuples de diverses autres contrées, & les transporta en Assyrie.

Hosée son successeur fut le dernier; Salmanazar Roi d'Assyrie conquît tout le pays & transporta les Israélites en Assyrie. Ils habiterent à Halach dans Habor

sur le fleuve de Gozan & dans les Villes des Medes. Il n'en resta qu'une petite partie, dont les Rois de Juda prirent soin, autant qu'il leur étoit permis de le faire; mais ils furent eux-mêmes sous le regne de Manassé emmenés captifs en Babylone.

Les raisons de cette captivité & de cette transportation étoient (*ibid.* Ch. XVII. 7. & suivans.) „ Que les enfans d'Israël, des dix tribus, avoient suivi les „ coutumes des nations que Dieu avoit chassées de devant eux; qu'ils avoient „ bâti des hauts-lieux, dressé des Statues, planté des Bocages, fait de méchan- „ tes actions pour irriter l'Eternel, servi les dieux infames, dont l'Eternel avoit „ dit, vous ne ferez point cela. Ils n'avoient point écouté les Prophètes que „ Dieu leur avoit envoyés, pour les détourner de la mauvaise voie; ils avoient „ roidi leur col, méprisé ses statuts & abandonné ses commandemens; ils „ avoient fait passer leurs fils & leurs filles par le feu, & s'étoient adonnés „ aux Divinations & aux Enchantemens, c'est pourquoi Dieu les rejetta.”

Nous voyons donc que d'abord après la division sous Jéroboam, tous les sacrificateurs, la maison d'Aaron, la tribu de Lévi, & toutes les personnes pieuses, zélées pour la religion & pour le vrai culte de Dieu, abandonnerent le Royaume d'Israël, & se vinrent réfugier à Jérusalem dans le Royaume de Juda; qu'il ne resta en Israël que des hommes de néant, & que de méchans garnemens; que 56 ans après il ne se trouva parmi les Israélites que 7000 personnes, qui ne poussèrent pas l'idolâtrie aussi loin que les autres & qui ne voulurent pas adorer Baal; & que pour cela Dieu épargna encore ce Royaume pendant 163 ans, tout comme il voulut promettre de ne pas détruire les 5 villes abominables, s'il s'y trouvoit seulement dix Justes, & que par conséquent Dieu n'a versé sa colere sur ce peuple, que lorsque tout en étoit corrompu, & qu'il n'y avoit plus personne qui ne se souillât de l'idolâtrie la plus grossière & la plus détestable. Tous les habitans furent enfin transportés; ce qui est non-seulement indiqué dans l'Ecriture sainte, mais peut être conclu par ce que le Roi d'Assyrie a été obligé de peupler le pays par des naturels de ses anciens Royaumes, le pays étant si désert qu'il étoit devenu le repaire des lions & d'autres bêtes féroces, ce qui dénote une dépopulation extrême, & ce qui nous conduit à la seconde période.

2 Rois XVII. 24. „ Le Roi des Assyriens fit venir des gens de Babel, & de „ Cuth, & de Halla, & de Hamath, & de Sepharvaïm, & il les fit habiter „ dans les Villes de Samarie. (2) en la place des Enfans d'Israël, & ils possé- „ derent Samarie & ils habiterent dans ses villes.”

Je ne veux pas dire qu'il ne resta pas dans le pays un seul Israélite, il auroit été impossible de les ramasser & de les emmener tous sans aucune exception. Je crois donc qu'il en étoit resté plusieurs, de misérables payfans & des bergers, mais que les nouveaux habitans venus d'Assyrie ont habité toutes les villes,

(2) Comme cela s'est toujours pratiqué par les nations victorieuses. Samarie est prise ici pour tout le Royaume d'Israël, vu qu'il est dit dans les Villes de Samarie. n'y ayant que la Capitale qui ait eu ce nom; les Royaumes, Principautés, Comtés même ayant tiré

autrefois leur nom du lieu principal & de la résidence, comme l'Empire de Moscovie de la Capitale Moscow, &c. & ici il est joint encore, Samarie & ses villes, par conséquent celles d'Israël.

comme le texte le porte expressément, qu'ils ont choisi dans tout le pays ce qui leur convenoit le mieux, & qu'ils faisoient le plus grand nombre, tellement que le reste des anciens habitans n'étoit compté pour rien.

Ces gens donc payens & étrangers furent infestés par les lions; ils crurent, & peut-être que le petit nombre des habitans le leur persuada, ou les Captifs en donnerent cette raison au Roi, que ce fléau provenoit de ce qu'ils ne savoyent pas la manière de servir le Dieu du pays 2 Rois XVII. 26.

Il ne faut pas s'y tromper, & croire qu'ils voulussent se faire Juifs, & suivre la loi. Il n'y a personne qui ne sache que les payens étoient persuadés que chaque pays avoit son Dieu tutelaire, qu'il falloit se le rendre propice, si on ne vouloit s'exposer à sa colere & à des fléaux certains; de-là la coutume de lui sacrifier & de faire des vœux en entrant dans son pays; de-là la pratique des Romains, qui adopterent & adorèrent les Dieux de tous les pays qu'ils conquirerent, & placerent leurs images à côté de celles de leurs anciens Dieux. On voit (2 Rois XVII. 29. 30. 31.) que ces nouveaux habitans firent la même chose, & qu'ils se crurent en sûreté, dès qu'ils eurent admis le Dieu des Juifs au nombre des leurs; ils se le persuaderent d'autant mieux qu'ils ne furent plus dans la suite exposés aux lions, quoique la raison en fût toute naturelle; un pays désert devient d'abord le repaire des bêtes sauvages, au lieu qu'elles en sont chassées & détruites lorsqu'il vient à se peupler de nouveau.

Enfin (*ibid.* vs. 28.) un sacrificateur leur fut envoyé pour leur enseigner comment ils devoient servir l'Eternel, mais quel sacrificateur? Un de ceux qui avoit été transporté de Samarie; par conséquent il n'étoit ni de la race d'Aaron, ni de la tribu de Lévi, mais de ces méchans hommes de la lie du Peuple, qui parvinrent au sacerdoce par la faveur & les présens, dont les moins impies étoient ceux qui ne sacrifioient qu'aux Veaux d'or, par conséquent un de ceux qui ignoroient la loi, bien loin de la suivre, comme on le voit à l'endroit cité (*ibid.* vs. 32.)

Tout le reste de l'histoire de cette période consiste dans ce que l'Ecrivain sacré dit (*ibid.* vs. 41.) „ Ainsi ces nations-là révéroient l'Eternel & servoient „ en même temps leurs images; leurs enfans aussi, & les enfans de leurs enfans, font jusqu'à ce jour comme leurs peres ont fait.”

Avant que de passer à la troisième période, je vais examiner l'article de la captivité de ceux du Royaume de Juda, sur le commencement & la fin de laquelle les Auteurs pensent si différemment.

Les uns, sur-tout les Juifs (*Jerém. LII. 28. II. Rois XXIV. 1. 2.*) en placent le commencement à la septième année de Nebucadnezar; d'autres dans les transportations suivantes; enfin, plusieurs à la fin du Royaume de Juda, sous Sédécias. Je crois pourtant qu'on ne sauroit se tromper, en prenant l'Ecriture pour guide (*2 Chron. XXXVI. 22. 23. Esaie XLIV. 28. Esdras I. 7. 8.*) elle place expressément la fin de la captivité sous Cytus, & en rétrogradant, le commencement sera sous Jojakim en la septième année de Nebucadnezar. Il se seroit ainsi écoulé seize ans jusqu'à la fin du Royaume de Juda sous Sédécias; & il est dit que dans la septième de Nebucadnezar (*Jerém. LII. 28. 29. 30.*) furent emmenés les premiers, savoir 3023. personnes, & dans la 23^e. an-

née les derniers 745, ce qui fait 16 ans, par conséquent la captivité principale ne fut que de 54 ans. (3) Ceci me suffit, vu que le fait sera toujours prouvé, que la captivité entière n'a pas été de 70 ans, en quelque année qu'elle ait commencé & fini. Je ferai usage en son lieu de cette observation.

Ce peuple nouveau fut donc un amas & un mélange de personnes originaires des vastes pays de la monarchie Assyrienne & Babylonienne, & de quelques payfans Israélites qui ne faisoient peut-être pas la centième, on pourroit dire la 500^e. partie de ces habitans.

Nous avons vu qu'après la conquête du Royaume d'Israël & la transportation des dix Tribus, les Rois de Babylone ne faisoient aucun cas de ce pays, qu'ils se contenterent d'y envoyer des colonies, & de transporter tous les Israélites dans les pays de leur ancien Domaine. Mais s'étant aperçus que le peu qu'il en restoit se soumettoient souvent aux Rois de Juda, dont ils fortifioient plus ou moins la puissance, ils voulurent prévenir une union qui se trouvoit directement contraire à leurs intérêts & à leurs vues. Dans ce dessein Assarhadon dans la vingt & unième année du regne de Manassé Roi de Juda enleva encore les restes & les remplaça par des colonies de ses Etats, tirées des Provinces éloignées du pays de Babylone: ces nouveaux peuples, dont aucun n'avoit la moindre idée de la véritable religion, prétendirent sous Esdras se joindre aux Juifs pour la réédification du temple; sous prétexte qu'ils n'avoient point sacrifié à Dieu depuis tout ce temps, & que pourtant ils cherchoient le même Dieu.

On voit ici la politique dont ils usèrent constamment dans la suite; dans les temps de la prospérité des Juifs, ils faisoient leur possible pour se joindre à eux, afin de participer à leurs avantages, mais dans leur calamité ils se montrèrent leurs ennemis les plus cruels, comme nous le verrons encore dans la suite. Ils voyoient donc que Cyrus combloit les Juifs de ses bienfaits; qu'il leur rendoit avec la liberté, tous les vases sacrés du temple; qu'il leur accordoit la permission de rebâtir le temple, de vivre & de se gouverner suivant leurs Loix. Dispositions favorables qui furent inspirées à ce grand Monarque, soit par Daniel qui étoit en grand crédit auprès de lui, le Prophète chéri de Dieu, & renommé par l'explication des songes & par l'accomplissement des prédictions qu'il avoit faites & par les délivrances miraculeuses que Dieu lui avoit accordées contre la persécution de ses ennemis.

Peut-être y fut-il aussi engagé par les oracles qui le concernoient.

Il vit qu'il étoit chéri de l'Eternel, qui l'avoit désigné par le Prophète Esaie (Ch. XLIV. 28.) en le nommant par son nom, plus de 250 ans avant sa naissance, pour être le fondateur de cette grande monarchie & le restaurateur de la Maison de l'Eternel. Ce qu'il a lui-même déclaré & reconnu si parfaitement que dès la première année de son regne à Babylone il exécuta les ordres du Dieu d'Israël *Chron. XXXVI. 23. Esdras I. 2. & suivans.*

II

(3) D'autres veulent qu'on compte la captivité depuis la première année de Nebucadnezar jusqu'à la seconde de Cyrus, & ils trouvent que depuis la destruction du temple jusqu'à cette première année il ne s'est passé que 48 ans 3 mois, & jusqu'à ce qu'on ait commencé la réédification du temple 49 ans 3 mois, enfin que la captivité entière ait duré 48. 50, ou 54. ans, ou suivant d'autres même seulement 15 ans, n'importe.

Il ne faut donc pas être surpris que les Samaritains voulussent avoir part à cette faveur insigne & se joindre aux Juifs pour ne faire qu'un seul & même peuple. Mais Zorobabel, Prince du sang Royal de Juda, Esdras & les Anciens refuserent cette réunion & avec justice, car le temple étant la maison du Seigneur, le seul vrai Dieu, ils ne pouvoient permettre que des payens idolâtres y eussent d'autre part que la liberté d'y venir adorer comme d'autres étrangers, ce que les Juifs ne défendirent jamais (*Josepb. Art. L. XI. Ch. IV.*)

Ce n'étoit pas-là le compte des Samaritains, qui auroient volontiers abandonné toute part au temple, pourvu qu'ils eussent participé aux immunités, aux franchises & aux libertés des Juifs. Ils changerent dont de batterie, ils attendirent la mort de Cyrus, Prince qui paroïssoit trop favorable à leurs ennemis, & ils se bornerent à apporter tous les empêchemens possibles à la construction du temple, en harcelant & en vexant les Juifs en toute façon, en quoi l'éloignement de la résidence du monarque & la mort de Daniel leur furent favorables. Mais aussi-tôt que Cambyse monta sur le trône, ils tenterent de ruiner & de perdre les Juifs; les mêmes qui auparavant se disoient de la même nation changerent de langage, ils se nommerent. „ Diniens, Apharsatkiens, Tarpe-
„ liens, Arphasiens (ou Perses) Arkeviens (ou d'Arak soit Irak) Babyloniens,
„ Sufaniens, Dehaviens, & Elamites, & de tous les autres peuples que l'il-
„ lustre & grand Osnapar avoit transportés & fait habiter dans les Villes de
„ Samarie, & les autres de deçà le fleuve & en Canaan." *Esdras IV. 9.*

Ils avoient raison de ne pas vouloir être Juifs, ils ne l'étoient pas en effet, & il n'auroit pas convenu de se dire d'une nation qu'ils dépeignoient en même temps avec les couleurs les plus noires, en les nommant un peuple rebelle; les Chutéens se vanterent en même temps d'être de ceux qui avoient aidé à démolir le temple; enfin ils assurèrent le Roi que s'il n'y mettoit ordre, il perdrait tout ce qui étoit en deçà du fleuve de l'Euphrate. Par ces insinuations calomnieuses, ils parvinrent à leur but sous Artasaftha, ou le Roi Mage, qui défendit le rétablissement de la Ville, ce qui dura jusqu'à la seconde année de Darius, qui non-seulement renouvella la permission donnée par Cyrus, mais y assigna les revenus de tous ces pays.

Il faut remarquer que (*Nehemie II. 10. 19.*) les principaux ennemis des Juifs sont nommés Samballat l'Horonite, Tobie Hammonite & Gofen Arabe, ce qui prouve invinciblement que les Samaritains étoient un mélange, non-seulement des peuples Assyriens, mais de tous les pays, & l'écume de toutes les nations; ce qui augmenta même encore dans la suite, comme nous allons le montrer.

Nous sommes parvenus à la grande époque où les Samaritains commencèrent à être instruits dans la Loi de Moïse, & qui fournit la seule ombre de raison à leurs Protecteurs, qui veulent préférer leur Code ou leur Version au texte Hébreu ou original.

Après que Néhémie & Esdras eurent achevé la construction de la ville & du temple, mis en état le service divin, recherché les généalogies, partagé le pays, & établi la lecture de la Loi, ils travaillèrent à faire exécuter les ordonnances de Moïse. Ayant donc observé les mariages contractés par quelques-uns avec des femmes étrangères, des Afdodiennes, des Ammonites, des Moa-

bites & d'autres, tellement que leurs enfans ignoroient la langue de leurs peres (4), & que ces alliances étoient directement contraires à la Loi de Dieu, ils réformerent un si grand abus en obligeant ceux qui avoient contrevenu à la Loi, de répudier leurs femmes (*Esdras IX & X.*) Néhémie (*Chap. XIII.*) chassa même Manassé frere de Jaddi grand-sacrificateur & fils de Joiada, fils d'Eliafib le grand-sacrificateur, qui, devant donner bon exemple aux autres, avoit donné lui-même un pareil scandale, en épousant la fille de Samballat l'Haronite, dont nous avons parlé. Manassé irrité de cet affront, se réfugia auprès de son beau-pere, qui le reçut à bras ouverts, étant sans-doute bien charmé en qualité d'ennemi irréconciliable des Juifs; de trouver enfin l'occasion si désirée de leur nuire, & de leur causer le chagrin le plus vif qu'ils eussent jamais pu essuyer.

Il obtint donc de Darius, dont il étoit le gouverneur à Samarie, la permission de construire un temple sur le mont Garizim, & d'y établir grand-sacrificateur son gendre, & le nouveau Pontife y attira tous ceux d'entre ses freres qui se trouvoient dans le même cas, ou qui avoient péché contre d'autres points de la Loi; Samarie devint ainsi le refuge de tous les garnemens Juifs & un véritable égout de l'iniquité.

Joseph qui étoit aussi ignorant que tous les autres Juifs dans l'histoire profane, confond Darius Hystaspes ou tout au plus Darius Nothus avec Darius Codoman, en disant que Samballat avoit sollicité auprès de Darius la permission dont je vient de parler, & que Darius ayant été vaincu par Alexandre le grand, Samballat se jeta dans le parti du vainqueur en lui fournissant 3000 hommes pour le siege de Tyr. Voilà une étrange confusion.

On voit dans le Livre d'Esdras que la construction du temple de Jérusalem fut suspendue par les menées & les avanies des Samaritains, jusqu'au regne de Darius successeur de Cambise, ainsi de Hystaspes. Le Prophète Aggée en détermine clairement le temps (*Ch. I.*) & Néhémie parlant de l'occasion de son voyage, dit que Hanani & d'autres étant venus de Jérusalem, lui représentèrent l'état misérable de cette ville & de tout le peuple.

Or quelques-uns placent la fin de la construction du temple dans la huitième année de ce Darius, au moins faut-il que cela tombe sous son regne, vu que Néhémie & Esdras qui nous donnent l'histoire entière de cette construction, & même de ce qui s'est passé ensuite, ne disent point qu'après la seconde permission donnée par Hystaspe, cet ouvrage ait été jamais interrompu; par conséquent il faut que ce soit sous ce Prince qu'il ait été achevé, que Manassé se soit retiré à Samarie & que son beau-pere ait employé son crédit pour l'établissement du temple de Garizim, d'autant plus que quelques uns placent le commencement du regne d'Hystaspe à l'année 485 avant Jésus-Christ, Darius II. entre 423 & 404 & Darius III. ou Codoman entre 335 & 331. Comment est-il possible que Samballat, qui environ l'année 521. étoit dans un certain âge, puisqu'il avoit un gendre, ait pu vivre, je ne dirai pas jusqu'à Alexandre, ce qui fait déjà 190. seulement depuis l'âge qu'il avoit alors, mais

(4) Les peres étoient nés en Judée avant la captivité; leur langue étoit donc la Hébraïque, & il n'y eut que les enfans des femmes étrangères, qui parloient une autre langue.

près de 100 ans jusqu'à Darius II. ? chacun sera convaincu que cela est impossible. Pour se tirer d'embarras, plusieurs Auteurs supposent un second Samballat. La chose n'est pas impossible; je n'en crois pourtant rien, puisque Joseph lie l'histoire de Samballat avec celle de son gendre Manassé & la construction du temple: son ignorance dans l'histoire profane, & la certitude qu'il avoit que les Samaritains ont donné du secours à Alexandre, lui auront fait juger que c'étoit dans la vue d'obtenir l'établissement du temple de Garizim; quoiqu'il se contredise lui-même en rapportant que les Samaritains avoient invité Alexandre de leur faire l'honneur de visiter leur temple, comme il avoit visité celui de Jérusalem. Ce qui ne peut se concilier avec la permission de bâtir, puisqu'il devoit exister alors pour qu'il pût être prié d'y entrer.

Continuons leur histoire. Les Samaritains voyant Alexandre irrité contre les Juifs à cause de leur fidélité pour Darius, crurent la perte de leurs ennemis assurée, & ils furent fort consternés de ce que ce grand monarque, bien loin de les en punir, leur accordoit l'exemption du tribut dans chaque année Sabbatique.

Les voilà tout d'un coup redevenus Juifs, & ils prétendirent sous ce prétexte au même privilège; mais étant éconduits de leur demande, la rage les prit au point, qu'Alexandre ayant fait le voyage en Egypte & du temple d'Ammon, & espérant qu'il n'en reviendrait pas, ils se soulevèrent & brûlèrent même tout vif Andromaque gouverneur de la Syrie pour Alexandre; ils ne tardèrent pas à porter la peine de leur révolte. Alexandre ne permit point aux 8000 hommes qui se trouvoient dans son armée de retourner à Samarie, mais il les relégua dans la haute Egypte; il fit périr un grand nombre de Samaritains à Samarie, il exila les autres, & mit en leur place des soldats vétérans Macédoniens. Voilà donc de nouveau les Samaritains détruits & Samarie avec son temple au pouvoir des idolâtres.

Ceux qui étoient en Egypte voyant que les Juifs y jouissoient encore d'une grande faveur, voulurent de nouveau être réputés véritables Juifs, & portèrent l'affaire au point qu'ils entrèrent en conflit avec les Juifs par devant le Roi, qui examina leurs raisons & leurs preuves, & trouvant les Juifs fondés, il condamna au supplice Sabbas & Théodore, les Chefs & les Avocats des Samaritains.

Dans la Palestine, ils ne cessèrent de donner des preuves les plus éclatantes de leur rage contre les Juifs; sous Antiochus, on les vit se jeter dans le parti de ce Prince sanguinaire & barbare, qui persécutoit à outrance ce peuple. Ils protestèrent qu'ils n'étoient point Juifs, & que leur temple n'étoit point celui du Dieu des Juifs; que pour eux ils étoient Persans & Medes d'origine, & Sidoniens; ils donnèrent le nom de Dieu à ce Tyran insane. Ils disoient que s'ils avoient observé le jour du Sabbath, c'étoit par une coutume superstitieuse reçue de leurs ancêtres; que le temple de Garizim étoit consacré à une divinité inconnue; ils exaltoient les actes de sévérité & de rage que ce Prince exerçoit contre les Juifs, en assurant qu'ils ne trempoient point dans les crimes de cette nation inflexible, dont ils différoient infiniment & par leurs mœurs & par leur origine, ils le prièrent enfin de dédier le temple de Garizim au Jupiter Grec ou Olympien, en promettant qu'ils suivroient en tout les mœurs Grecques.

Aussi ont-ils servi Antiochus avec tout le zèle possible dans la guerre cruelle qu'il fit aux Juifs & à Ptoloméé Philopator. Ils en enleverent même beaucoup qu'ils emmenerent en captivité, jusqu'à ce que Hircan le souverain sacrificateur prit le dessus, & détruisit Samarie, Sichem & le temple de Garizim; & ce ne fut que dans l'an 55. de Jésus-Christ que Samarie fut un peu rétablie par Gabinius.

Je ne ferai point mention de leurs fédérations différentes sous les Empereurs Payens, mais je parlerai de ce qu'ils firent sous les Empereurs Chrétiens & contre les Chrétiens.

Les Samaritains surpassoient encore les Juifs dans la haine contre les Chrétiens (5) & lors même que les Empereurs eurent reçu la sainte religion, ils ne laissèrent pas de persécuter les Chrétiens autant que possible; sous Zénon, ils en massacrèrent un grand nombre. Ils se donnerent un Roi nommé Justasa qui fut mis à mort par Asclépiades Préfet de la Palestine, & le mont Garizim fut remis aux Chrétiens.

Aussi les Empereurs Justin & Justinien donnerent des loix fort rigoureuses contre eux, surtout après que l'Empereur, sur le rapport de Sergius Evêque de Césarée, abusé par leur hypocrisie, eut suspendu l'exécution de ces loix. Mais à la fin, ils oublièrent leur haine invétérée contre les Juifs, & se liguerent avec eux, élurent un Roi nommé Julien; & ces Alliés ayant perdu plus de 100,000 hommes, les Samaritains furent quasi entièrement exterminés, de sorte qu'on n'entendit plus parler de leur nom, jusqu'à ce que Benjamin de Tudele dans le XII. siècle en donna des nouvelles. Il trouva, dit-il, à Néapolis, qui est l'ancienne Sichem, environ 100 & à Ascalon 300 Samaritains. Huntington dans ses Lettres à Ludolf, parle d'un bien plus petit nombre. Il dit que cette nation est réduite à rien; qu'on n'en trouvera pas facilement une autre à laquelle on puisse la comparer; qu'il n'y a gueres plus de 20 Samaritains à Sichem, quoiqu'une des plus riches villes marchandes de la Palestine, & deux ou trois à Gaza; que Pierre Della Valle assure qu'il y en avoit de son temps quelques-uns à Damas, où pourtant à-présent on n'en connoit pas seulement le nom; que ceux de Sichem assuroient qu'il s'en trouvoit un grand nombre en Egypte, mais que lui, Huntington, n'y put découvrir qu'un misérable vieillard & sa femme. Aussi dans leur Lettre à Ludolf, ils se plaignent qu'ils sont en petit nombre, & avec cela pauvres & indigens, demandant l'assistance de leurs freres, au cas qu'il s'en trouvât en Europe.

Ils y ont un endroit qu'ils honorent du nom de Synagogue, quoique ce ne soit qu'une Chambre carrée, de médiocre étendue, obscure & mal propre.

Je finis ici l'histoire des Samaritains, en remettant les réflexions qu'elle me fournit jusqu'à ce que j'aye traité tous les points qui les concernent. J'ajouterai seulement que si par tout ce que je viens de rapporter, & qui est incontestable, l'on ne voyoit pas que de mille Samaritains il y en avoit déjà autrefois à peine

(5) *Abul ppage de l'Edit. de Pococke.*
Chronicon Alexandrinum.
Procope de edificijs

un qui fût Juif d'origine, cette vérité seroit prouvée par l'Évangile & par la décision du Fils Éternel de Dieu, qui est la vérité même. Les Samaritains se vantoient d'être les descendans de Joseph, & en partie de Lévi. Jésus-Christ décide formellement contre cette assertion, lorsqu'il dit à ses Apôtres (*S. Matth. X. 5. 6.*) „N'allez point vers les Gentils, & n'entrez point dans les villes des Samaritains; mais allez vers les brebis égarées de la maison d'Israël.” Comment! les Samaritains se disoient Israélites, leurs Patrons les soutiennent tels, & cependant Jésus-Christ dit le contraire? A qui faut-il ajouter foi? Apparemment au fils éternel du Dieu tout-puissant, à la bouche de la vérité, qui les met dans la même classe que les Gentils, & qui assure qu'ils n'étoient pas même des brebis égarées de la maison d'Israël. Il confirma cette déclaration (*S. Jean IV. 4. & suivans.*) dans le Dialogue qu'il eut avec la femme Samaritaine, à Sichar, (nom donné par dérision & par mépris à Sichem, puisque Sichar dénote une ville yvre.) La femme se disoit descendante de Jacob, mais le Seigneur ne la compta point parmi les Juifs, & il lui fait voir expressément (*vs. 12.*) que les Samaritains n'avoient pas la vraie religion. „Elle dit (*vs. 20 & 22.*) „nos peres ont adoré sur cette montagne, & vous dites, vous autres Juifs, „que le lieu où il faut adorer, est à Jérusalem”. Jésus-Christ lui répondit. „Vous adorez ce que vous ne connoissez point, mais nous, nous autres Juifs, „adorons ce que nous connoissons. Car le salut vient des Juifs” & non des Samaritains.

On voit la même chose (*S. Matth. XV. 22. & 24.*) par la réponse que Jésus-Christ fit à ses disciples, au sujet de la femme Cananéenne, „je ne suis envoyé que vers les brebis égarées de la Maison d'Israël.” Il a mis ci-dessus les Samaritains dans la même classe que les Cananéens & les autres Gentils qu'il compare aux chiens, sans avoir égard à leur prétendue origine, ni à ce qu'ils se vantoient si faussement de l'observation de la Loi.

Nous allons à-présent examiner le second point qui regarde la langue & les caracteres des Samaritains.

Je ne m'arrêterai pas longtemps à ce qui regarde leur langue. Parmi ceux qui protegent aveuglément les Samaritains, il s'en trouve qui osent assurer que la langue Samaritaine est le plus pur Hébreu. Cela ne sauroit être autrement, car les peuples divers des Provinces immenses des Royaumes d'Assyrie, de Babylone, de Perse, avec les Phéniciens, les Sidoniens, les Macédoniens, les Ammonites, les Moabites, les Arabes, &c. dont cette nation, si on peut donner ce nom à un véritable mélange qui ressembloit plutôt à ceux que nous nommons Egyptiens & Bohémiens, étoit composée, auront sans-doute établi à Samarie une Académie pour la langue Hébraïque, afin de la polir & de la purger des termes étrangers, c'est-à-dire de ceux de leur langue naturelle. Les sçavans qui font à même d'en juger, disent cependant que c'est le jargon le plus grossier qu'il soit possible d'entendre, & un mélange d'Hébreu, de Chaldéen, d'Arabe, de Phénicien, &c. C'est ainsi qu'en parlent tous ceux, qui sont en état de lire leur Chronique; ne doit-elle pas convaincre aisément toute personne de bon sens & non prévenue, que la langue de ce peuple doit être extrêmement corrompue? Aussi ils firent ce qu'ils reprochent aux Juifs. Ils ont un Code pure-

ment Hébreu écrit en caractères Samaritains & un autre Code dans leur jargon Samaritain, qui doit naturellement être infiniment plus corrompu que le premier, comme on le croira sans peine (6).



C H A P I T R E II

De la langue & des caractères des Samaritains.

Les défenseurs de ces saints hommes, les Samaritains, peuvent mettre une armée sur pied contre les Juifs, ou les Hébreux: A leur tête l'on voit Morin, Capellus, Whiston, Vossius, &c. j'oubliois presque les Auteurs de l'Histoire Universelle, l'Englet du Frenoy, Shukford, Jackson, &c. Cependant, s'il s'agissoit du nombre on pourroit leur en opposer un aussi grand, & des hommes d'un savoir peut-être supérieur, qui n'agissent pas frauduleusement, comme Morin, Whiston, & quelques autres, qui ne se font pas scrupule d'aller directement contre la vérité & de tomber dans des contradictions les plus palpables. Hottinger, Schultens, Caspov, le Clerc, Leusden, Holberg, Buxtorf, Martianus, le Quien, Chaix, & une infinité d'autres. Mais il faut écouter les raisons, & examiner par soi-même, sans se laisser entraîner par les autorités, & c'est ce que nous allons faire.

Examinons les diverses opinions sur l'antiquité des caractères Samaritains.

Morin est à la tête & tranche tout court, en assurant que leur Pentateuque a été écrit par Moïse lui-même: comment prouve-t-il cette opinion? Il a inventé une excellente méthode pour établir tout ce qu'on voudra rêver. Il affirme, & l'affertion lui tient lieu de preuve: puis donc qu'il n'en allègue aucune, le plus court sera de nier, & les Lecteurs jugeront par nos recherches ultérieures & par nos raisonnemens, si cette simple affertion de Morin doit prévaloir.

L'Englet (1) est plus modeste, il place le commencement des caractères Samaritains sous le regne de Rehabeam. Peut-être n'a-t-il pas tout le tort, & ce qu'il dit a quelque probabilité, mais il ne songe pas qu'on lui demandera, quelles lettres étoient en usage auparavant? Apparemment, les Hébraïques que ces Messieurs nomment Chaldéennes, personne n'ayant jamais attribué aux Israélites des lettres Egyptiennes ou Grecques; & si c'étoit avec des lettres carrées que le Pentateuque & tous les Livres saints étoient écrits du moins jusqu'à Rehabeam, suivant notre Auteur, le reste s'ensuivra de soi-même.

En effet on peut juger aisément que les dix Tribus ayant chassé tous les sacrificateurs, tous ceux de la Tribu de Lévi & tous les gens de bien, que leurs

(6) On se feroit peut-être attendu que dans l'histoire des Samaritains, j'eusse établi quelque comparaison entr'eux & les Juifs, & encore plus dans cet Article & les suivans, où en effet elle auroit été utile, même nécessaire; la Remarque qui se trouve à la tête de cet

Examen des trois Chronologies, rendra pourtant raison de ma méthode & fera voir que je renvoye tout ce qui regarde les Juifs à l'Article de leur Texte & Chronologie afin d'éviter toute répétition, autant qu'il est possible.
(1) Table Chronologique Introduction.

facrificateurs impies, de concert avec les Rois qui ne l'étoient pas moins, ayant détruit toutes les Copies de la Loi qu'ils pouvoient déterrer, afin qu'on n'y trouvât pas l'abomination de leur idolâtrie & leur condamnation, ils devoient oublier entièrement les caracteres dans lesquels la Loi étoit écrite. Toute l'étude des Juifs consistoit dans celle de la Loi & des autres Livres saints: les Israélites adopterent peu-à-peu les lettres des peuples, avec lesquels ils étoient en quelque commerce, des Phéniciens, auxquels en effet elles ressembloient le plus.

Il n'y avoit aucune autre science quelconque qu'ils cultivassent. Ils étoient tous, ou laboureurs, ou gens de guerre, ou marchands, ou artisans; tous ces gens n'ont pas besoin de s'appliquer à l'étude; le commerce qu'ils firent, surtout ceux des dix Tribus, avec les voisins, dont les Phéniciens étoient les plus proches; les Alliances qu'eux & leurs Rois firent avec ceux-là y introduisirent plusieurs cultes des faux Dieux, & apparemment leurs caracteres d'écriture, & même du mélange & de l'altération dans la langue. On ne sauroit disconvenir que cette supposition ne soit très-possible, même probable; mais comme elle n'est pas prouvée, nous n'y insisterons pas.

Passons à la seconde Epoque des transmigrations, sous Salmanazar & sous Assar-Addon. A la premiere il n'étoit resté qu'une très-petite partie du peuple Israélite qui fut encore emmenée sous Manassé par Assar-Addon, & le tout remplacé par les divers peuples de la Monarchie Assyrienne. Ce sont-là des faits certains. Que chacun donc, sans s'attacher à aucune opinion des Auteurs pour & contre, réfléchisse par soi-même quelle langue, quels caracteres devoient alors être en usage chez ce peuple mêlé.

De trois choses l'une, ou ces peuples les ont apportés d'Assyrie, & alors seroient les Samaritains qui auroient des lettres Assyriennes; ou ils les ont empruntés des Israélites restans, ce qui d'un côté n'est point naturel puisqu'une nation victorieuse qui inonde un pays où elle ne rencontre que quelques chétifs payfans, ignorans au suprême degré, de la lie & de la crasse du peuple, ne voudra & ne pourra jamais en recevoir les lettres & les usages; & d'un autre côté, cela ne serviroit de rien dans cette question, puisque nous venons de prouver que déjà auparavant la langue des Israélites devoit être corrompue, & leurs caracteres changés. Nous voyons dans toute l'histoire ancienne, que le changement de langue étoit proportionné au nombre & au pouvoir du peuple qui venoit habiter un autre pays: sans nous arrêter à ce que nous pourrions citer des Grecs, des Latins, des Gaulois, des Francs, des Goths, &c. nous apporterons un exemple qui quadre à cet endroit. C'est celui des Juifs transportés en Egypte par Alexandre. Ils n'étoient pas en aussi petit nombre que les Samaritains qui étoient restés dans Samarie, mais comme ils vivoient avec les Grecs d'Alexandrie & sous leur domination, ils oublièrent entièrement leur langue, pour adopter la Grecque. Les Egyptiens même, quoique plus nombreux, mêlerent leur langue avec la Grecque & sous l'Empire des Turcs, avec l'Arabe, en sorte qu'aujourd'hui on trouve très-peu d'Egyptiens qui connoissent, je ne dirai pas l'ancienne langue du pays, mais seulement la Copto-Grecque, qui s'est un peu conservée par la raison qu'ils sont Chrétiens, & que la différence du rite & de la religion a pu entretenir cette langue, car s'ils s'étoient

faits Mahométans, il y a toute apparence que cette langue se feroit entièrement perdue, comme il est arrivé ailleurs; n'y ayant rien qui soit plus propre à conserver la langue que le culte, comme on le voit chez le petit reste des Guebres en Perse.

Enfin la troisième solution pourroit être que ces Etrangers auroient adopté la langue de leurs voisins. Mais desquels? Ce ne sera pas des Juifs, vu que ceux-ci les avoient en horreur, tant comme idolâtres, que comme les ennemis les plus acharnés & les destructeurs les plus cruels de leur pays. Ce sera donc des Phéniciens, des Ammonites, des Arabes, & des autres qui ont habité parmi eux, comme nous l'avons démontré dans leur histoire: il ne faut donc pas être surpris si leur langue a été un jargon composé de toutes ces langues & de ces divers dialectes. Comment donc chercher chez les Samaritains les caractères qui furent employés par Moïse? N'est-il pas plus raisonnable de les supposer chez les Juifs?

Je fais que les grands partisans des Samaritains assurent, comme s'ils l'avoient vu de leurs propres yeux, que ce Prêtre, quelques-uns même pour appuyer leurs rêveries parlent de plusieurs contre le Texte formel de l'Écriture; que ce Prêtre, dis-je, qui leur fut envoyé d'Assyrie leur apporta un Exemplaire de la Loi, & que par conséquent ils reçurent alors les anciens caractères; je n'aurois qu'à dire simplement, *negatur antecedens*. Comment prouver? Quelqu'un pourroit-il y trouver la moindre apparence de probabilité? Les Israélites vécurent dans une idolâtrie affreuse & soutenue pendant 220 ans, seulement jusqu'à Osée; adorant les Veaux d'or, Baal, Moloch, Astarté, Kium ou Remphan, & toute l'armée des Cieux. Comment ont-ils pu absolument abandonner la Loi & en même temps conserver seulement quelque exemplaire de la Loi, bien loin d'en faire quelque cas, vu que Dieu y prononce les menaces les plus terribles, & les malédictions les plus fortes, contre toute espèce d'idolâtrie, contre l'apparence même de l'idolâtrie?

Rien de plus admirable que ce qu'un de leurs fauteurs assure, & il croit faire un raisonnement bien concluant. On ne sauroit nier, dit-il, que le Prêtre n'ait apporté la Loi, il la falloir pour les instruire dans le culte du vrai Dieu. Rien de plus vrai sans-doute, mais, comme nous l'avons dit, un Prêtre idolâtre, qui n'étoit pas de la race des sacrificateurs, ou de la Tribu de Lévi, les a-t-il pu instruire dans la Loi du vrai Dieu? L'a-t-il fait? On voit que non, puisqu'ils ont érigé, d'abord après avoir été instruits, des images à tous leurs Dieux. Supposons qu'il ait apporté un Exemplaire de la Loi. Cet Exemplaire étoit-il correct? On ne sauroit se le persuader, lorsqu'on lit la conduite & la terreur du pieux Josias, dans le temps qu'on lui apporta l'original de Moïse. Il vit la différence extrême qu'il y avoit entre celui-ci & les Exemplaires qui existoient alors chez les Juifs, corrompus sans-doute par quelques-uns des méchants Rois idolâtres de Juda (2). Il en fut frappé au point, qu'il se crut perdu lui & tout son

(2) Mais non pas au point des Codes des Israélites si jamais il en exista aucun; leurs Rois les plus impies des hommes, n'auroit pas eu à cœur de conserver la Loi comme plusieurs Rois pieux de Juda & les sacrificateurs de la Maison d'Aaron.

son peuple, par l'inobservation de la Loi, telle qu'il venoit de la découvrir. Quand est-ce que ceci arriva? Quatre-vingt dix-huit ans après la transportation sous Osée, car Hiskias monta sur le trône la 3^e. année d'Osée, & regna 29 ans. Osée fut emmené dans la

6 ^e . année de Hiskias; reste ans	. 23.
Manassé regna	. 55
Ammon	. 2
Et la Loi fut trouvée sous le regne de Josias l'an	. 18

98 ans.

Si sous tant de Rois pieux, sous Hiskias même, à Jérusalem, dans le temple du vrai Dieu où résidoit l'arche, où Dieu avoit établi son habitation, parmi toute la Maison d'Aaron & parmi toute la Tribu de Lévi, on n'avoit aucun Exemplaire de la Loi qui ne fût corrompu; si elle ne fut trouvée que 98 ans après la transportation des dix Tribus, qui par conséquent étoient dans une impossibilité physique & morale de la connoître; sera-t-il possible qu'un seul homme, qui veut faire usage de sa raison, puisse soutenir un moment que le Prêtre dont il est question ait pu apporter d'Assyrie un Exemplaire authentique & non corrompu de la Loi, & faire connoître les anciennes lettres à ces peuples étrangers? Supposons qu'il l'ait apporté. A-t il tenu une école pour tout le peuple, surtout pour les principaux d'entre eux? S'y rendirent-ils pour apprendre l'Alphabet? Avoit-il un Abecedaire? Bref on voit que pareilles assertions ne sont que de pures rêveries.

On insiste. Non; la Loi a été écrite avec les lettres Chaldéennes par Esdras, Manassé l'a transcrite dans les lettres anciennes & originales, c'est-à-dire en caracteres Samaritains. Quoique ce soit toujours une pétition de principe, examinons cette assertion. En faveur de qui, & à quel usage auroit-il fait cette Copie en pareils caracteres? Nous avons prouvé que les habitans du pays de Samarie étoient composés de $\frac{2}{3}$ disons seulement de $\frac{1}{3}$ d'Originaires des extrémités orientales de la Monarchie Babylonienne, & $\frac{1}{3}$ seulement de gens d'une ignorance crasse, de payfans de la lie du peuple d'Israël. Est-ce donc en faveur des premiers qu'il a choisi ces caracteres qui leur étoient inconnus autant que ceux des Chinois? Etoit-ce en faveur des derniers qui ne savoient pas lire?

On dira sans-doute que ce fut Manassé qui apporta un Exemplaire de la Loi à Samarie, & puisque du depuis les Samaritains n'ont point fait usage d'autres caracteres, on doit être convaincu que c'étoient les mêmes dont se servoient alors les Juifs. Ce raisonnement paroît spécieux, mais il ne prouve rien, & il ne fera pas difficile de le détruire.

Manassé en arrivant chez les Samaritains eut d'autres occupations plus importantes, à son avis, que celle d'instruire dans la Loi ce peuple défordonné; il songea d'abord à satisfaire sa vengeance & son ambition. Lorsque donc il y fut parvenu, nommé Chef de la religion chez les Samaritains, avec permission de construire un temple sur le mont de Garizim, ce fut alors qu'il mit en ordre la religion entant qu'elle pouvoit servir à ses vues, & il faut avouer qu'il s'y prit en politique habile.

La construction du temple fut le fondement du tout. Il éteignit par-là une

bonne partie de la jalousie des Samaritains contre les Juifs; il leur persuada, que c'étoit-là le véritable séjour & le temple de l'Eternel, il falsifia pour cet effet le passage du Pentateuque qui n'étoit pas à son avantage, il supprima les autres Livres saints qui auroient ruiné ses assertions, & enfin pour mettre tout ce projet en sûreté il adopta les lettres Samaritaines, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, soit qu'il les trouvât déjà en usage chez cette nation, ou bien qu'il les empruntât des nations voisines; par-là il obtint qu'aucun Samaritain ne pouvoit s'aviser de lire l'Ecriture sainte, écrite avec les lettres quarrées des Juifs; il pouvoit cacher sa corruption du Texte & la suppression des Livres saints, & il aliénoit de plus en plus l'esprit des Juifs, qui regardoient ce changement comme le comble de l'impiété, ne pouvant souffrir qu'il se fît le moindre changement dans la Loi, pas même pour les caractères de l'Ecriture. J'espère que ce système & ces raisonnemens paroîtront à chaque lecteur non prévenu infiniment plus probables, que celui des Morinistes.

Disons un mot des sicles, un des plus grands chevaux de bataille des héros nos adversaires; & comme Jackson a ramassé toutes les raisons que les défenseurs des caractères Samaritains donnent, & les preuves qu'ils prétendent tirer des sicles, je les rapporterai fidèlement.

1°. Tous les anciens sicles qu'on a trouvés dans la Phénicie, dans la Judée & à Jérusalem, ont des inscriptions en lettres Samaritaines, quelques-uns d'un côté *sicle d'Israël* & de l'autre *Jérusalem la sainte*; ce ne sont donc pas des sicles Samaritains, qui nommoient Jérusalem plutôt une ville abominable; donc ce sont des monnoyes des Juifs ou Hébreux.

2°. On trouve de ces sicles jusqu'à la destruction de Jérusalem & du temple, donc les Juifs ne se sont jamais servis d'autres caractères jusqu'à ce temps.

3°. Il n'y a pas apparence que les Rois de Juda & d'Israël aient fait battre monnoye, ou s'ils l'ont fait, les Juifs après leur retour de Babylone, en auroient fait battre aussi; & avec des lettres Chaldéennes, si elles avoient été en usage, cependant on n'en trouve point.

4°. La plus ancienne relation qu'on en ait, se trouve dans les Lettres d'Antiochus Sidetes au Grand Sacrificateur Simon & au peuple Juif; où il leur accorde le privilege de battre monnoye, 140 ans avant l'Ere Chrétienne; & son pere, Démétrius Nicanor, avoit déjà déclaré que Jérusalem devoit être libre, & sainte, d'où vient l'Inscription rapportée ci-dessus, & d'où on peut conclure, qu'auparavant on n'a point eu de Monnoye Judaïque, & toutes ont des caractères Samaritains.

5°. Reland assure qu'on ne trouve aucun vestige de Monnoyes avec figures depuis le temps de Moïse, ou depuis la construction du temple de Salomon, & que jusqu'au temps de Zacharie même il est toujours parlé des payemens au poids, & non en espèces, donc il n'en n'a point existé.

6°. La supposition qu'il y avoit de deux sortes de lettres, des Samaritaines, comme profanes, & des Chaldéennes, comme sacrées, étoit entièrement gratuite, puisqu'on n'avoit aucune preuve que les Juifs se fussent servis jusqu'à la destruction du temple dans aucun acte ou écrit, d'autres caractères que des Samaritains.

7°. Après la destruction de Jérusalem & du temple, leurs monnoyes portoient des caracteres Assyriens; donc ces caracteres n'ont été adoptés qu'alors.

8°. Enfin toute monnoye avec les noms de David & de Salomon en caracteres Assyriens étoit donc contrefaite & fausse.

Voilà des raisons que nous examinerons succinctement, sans entrer en discussion sur la question, si, suivant l'opinion du célèbre Antiquaire Charles Patin, tout sicle Judaique est contrefait ou non.

Quant à la premiere raison employée par Jakson, je nie absolument qu'on ne trouve aucun sicle avec d'autres caracteres, que des Samaritains.

On exige aussi des preuves, qu'on ait continué à battre monnoye, jusqu'à la destruction de Jérusalem. On voit que Simon en a fait battre; peut-être encore les autres Maccabées en ont-ils fait battre aussi; ce qui n'est pourtant pas sûr, puisqu'on n'en voit point avec leurs noms, & qu'on n'ose pas faire mention des sicles frappés sous les Asmonéens suivans.

Les raisons 3°. & 4°. sont trop vagues pour y répondre; d'autant plus, que quant aux Juifs après leur retour, l'Auteur comprend, & rapporte lui-même qu'il ne leur auroit pas été permis de battre monnoye sous la domination des Perses & des Grecs: pourquoi donc sous les Romains? Par conséquent il sera clair que ces monnoyes, depuis Simon, n'auront été battues, que tout au plus pendant le peu d'années de liberté entiere dont les Juifs jouirent sous les Maccabées.

Si on n'a commencé à battre monnoye que depuis Antiochus Sidètes, & toujours avec des caracteres Samaritains, il faut de trois choses l'une; ou que les caracteres n'aient du tout point été changés du temps d'Esdras, que même les caracteres quarrés n'aient jamais existé alors, malgré les Livres Canoniques de ce temps, & malgré l'accusation des Patrons des Samaritains; ou qu'on ne s'en soit servi uniquement que pour les livres saints, ou que tous ces sicles foyent faux & contrefaits. Aucune de ces assertions ne leur fera favorable, & cependant il n'y a pas moyen d'y échapper.

Les deux raisonnemens qui suivent sont plus que foibles, car d'un côté une preuve négative est nulle. L'histoire des peuples anciens est-elle favorable à cette opinion? N'avoient-ils pas tous des monnoyes? Les anciennes monnoyes Babyloniennes, *Adarkon* & *Darkmon*, duquel les Grecs ont fait leur *Drachma*, ne sont-elles pas connues (*Esdras VIII. 27.*)? Si Reland veut dire que les monnoyes Judaiques étoient sans figures & sans inscriptions, il faudra le prouver, n'ayant aucune idée qu'on ait jamais fait battre de telle monnoye.

D'un autre côté, que veut-il dire par son poids? La conséquence n'est-elle pas risible? Ne paye-t-on pas encore souvent dans plusieurs Royaumes des Indes au poids, quoiqu'on ne s'avise pas d'affurer qu'il n'y existe point de monnoye? Mais pourquoi aller chercher des exemples si loin? En Europe, les especes d'or, d'argent & de cuivre, ne roulent-elles pas dans le commerce par poids? Ne vend-on pas des Ducats & des Piafres au marc, de la monnoye de cuivre de la Suede au quintal? Les Espagnols ne comptent-ils pas aussi par pesos? Tout ceci prouvera donc invinciblement qu'il ne se trouve aucune monnoye en Europe!

Sur la sixieme raison, j'observe que rien n'est plus facile que de dire que l'existence de deux sortes de caracteres est supposée & erronnée, nous l'examinerons ailleurs: l'Assertion qu'aucun Acte avant la destruction du temple ait été écrit autrement qu'en caracteres Samaritains est excellente, il ne lui manque qu'une petite chose, c'est la vérité; j'en souhairois voir la moindre preuve, avant que d'y ajouter foi. L'Auteur a-t-il vu quelque Acte, ou seulement un ancien Auteur digne de foi, qui cite un Acte écrit en caractère Samaritain, excepté les livres des Samaritains même? Qu'il le produise, ou qu'il se taise.

Sur la septieme raison, j'observe qu'il faut que notre Auteur soit un Antiquaire supérieur aux Patins, aux Spanheim, aux Morels, & à tant d'autres; jusqu'ici je n'avois pas la moindre idée qu'un peuple abaissé, ruiné, méprisé, dispersé, sans forme de gouvernement, tel que les Juifs après la dernière destruction du temple, eût songé à battre monnoye, moins encore qu'il en eût eu le privilege. L'Auteur l'assure pourtant à tout hazard, afin de pouvoir prouver que les lettres Assyriennes n'ont pas été en usage chez les Juifs avant cette époque. De pareilles assertions sans preuve, sans vraisemblance même, méritent le nom de rêveries & ne doivent pas sérieusement être réfutées.

Encore une remarque. Jakson veut prouver par les sicles, que les lettres Samaritaines ont été en usage chez les Juifs jusqu'à la dernière destruction du temple; ce qui est non-seulement manifestement faux, mais contredit par tous les auteurs des Samaritains, qui pour fortifier leur système suent sang & eau pour prouver qu'Esdras a introduit les caracteres Chaldéens. Puis donc que les principes de cet Auteur sont faux, il sera permis de traiter sur ce pied-là ses conséquences.

L'Auteur fait & réitere dans presque toutes ces thèses une assertion qui n'est gueres probable, il ne cesse de dire qu'il n'y a point de sicles Judaïques avec des lettres quarrées, ou Assyriennes comme il les nomme, & que s'il y en a, ils sont, ou contrefaits, ou fabriqués après la destruction du temple, nous avons fait voir l'absurdité de cette dernière opinion. Mais est-il démontré que du temps de Salomon la monnoye n'ait pas été en usage & que ce Roi n'en n'ait point fait battre? Quoi! un Roi dont les richesses étoient immenses & la magnificence sans exemple, un Roi qui avoit une quantité prodigieuse d'or & d'argent, & qui le rendit aussi commun à Jérusalem que les pierres, un Roi qui fit extraordinairement fleurir le commerce & qui le porta jusques aux Indes, n'a-t-il pas du naturellement penser à battre monnoie à l'imitation d'autres peuples & d'autres monarques de son temps, qu'il se piquoit de surpasser en toutes manieres? Seroit-il donc plus absurde de reconnoître les sicles de ce temps pour bons & véritables, que de recevoir ceux qui ont été frappés du temps de Simon?

Je ne suis pas si grand Antiquaire que notre Auteur. Je suis docile, & j'aime à suivre quelquefois des savans judicieux. Jakson donne des éloges à Gaspard Waser qui les mérite à juste titre. Cependant il est surpris, dit-il, que celui-ci fasse mention d'un sicle d'argent des temps de David & de Salomon, avec des lettres Assyriennes; il prouve que ce sicle est faux, parce que ces lettres sont plus nouvelles, & il prouve ceci parce que le sicle est faux. L'argument est à la Whiston.

J'ai de tout autres idées de ce ficle de Waser. J'ai examiné des ficles de l'une & de l'autre sorte, & j'ai fait une réflexion qui mérite attention. Tous ceux dont l'inscription se trouvoit en lettres Samaritaines étoient de bronze, & tous les ficles d'argent étoient en lettres quarrées. Comme je n'en ai vu qu'un petit nombre, je ne ferai pas comme mes confreres, je n'assurerai pas que cela est général. Je voudrois seulement qu'on prit la peine d'examiner ce fait. Si cette observation étoit vraie généralement, la question seroit décidée sans réplique. Il seroit démontré que de tout temps il y a eu des caractères sacrés & des caractères vulgaires; qu'on employa les caractères sacrés pour les ficles du sanctuaire, & les vulgaires pour les ficles vulgaires. Et même si cette différence ne se trouvoit point générale, elle ne concluroit rien, sinon, qu'on avoit trouvé souvent à propos de marquer ces monnoyes d'un caractère plus connu du peuple. Demandons encore pourquoi les caractères employés dans les ficles different pour la plupart de ceux du Code, & d'où vient ce changement?

Enfin tranchons cette difficulté. Nous ferons voir ailleurs que tous les défenseurs du Code Samaritain n'osent nier; excepté Morin & quelque peu d'autres des plus opiniâtres, que le Code Samaritain n'ait été transcrit sur un Exemplaire dont les lettres étoient quarrées. A quoi sert donc toute cette dispute? Qu'on suppose alors si l'on veut les lettres Samaritaines en usage depuis Adam, cette antiquité ne servira de rien à notre question. Posons même que l'Exemplaire Hébreu ait été transcrit auparavant sur un Exemplaire Samaritain, n'est-ce pas accorder plus qu'on n'exige? Il faut nécessairement que cet Exemplaire, nommons-le, j'y consens, original, ait été perdu, puisque les Samaritains ont été obligés de se servir d'un Code écrit avec des lettres quarrées. Je crois que tout s'avant m'accordera que la plus ancienne Copie doit tenir la place de l'Original perdu, & servir de règle pour toutes les Copies suivantes. Cette question sur les caractères sera par conséquent celle de *Lana Caprina*.

C H A P I T R E I I I

Erreurs & corruption du Code Samaritain.

Il s'agit à-présent d'exposer les erreurs & la corruption du Code Samaritain. Examinons-en les circonstances. Est-elle possible, est-elle probable? Donnons des exemples de cette corruption, d'abord des exemples généraux & manifestes, ensuite des passages dont la corruption ne peut être niée par les zélés défenseurs des Samaritains.

J'aurois pu me dispenser de parler de la possibilité de cette corruption, si je n'en voulois faire un parallele avec la corruption prétendue du Texte Hébreu.

1. Il est incontestable que les Samaritains ont formé un petit peuple. Ils assistèrent Alexandre le grand dans le siege de Tyr pour captiver sa bienveillance, & naturellement ils devoient faire à cette occasion tous leurs efforts. Cependant tout ce corps auxiliaire n'étoit composé que de 8000 hommes, qui ne

retournerent jamais chez eux ; la plus grande partie de ceux qui étoient restés, furent détruits lorsqu'ils encoururent la disgrâce de ce conquérant, & ils furent remplacés par des Macédoniens ; par conséquent ce résidu petit & isolé fut un objet de mépris général comme le reste des 8000 hommes relégués en Egypte. Etoit-il bien difficile à ces gens-là de changer leur Code de la manière qu'ils le trouvoient à propos & sans que personne fût à même de l'observer ? Les étrangers & les Payens même regardoient les Juifs, & tous ceux qui participoient à cette religion comme des barbares insensés, & n'étoient point curieux de se procurer leurs Livres. Les Juifs avoient une telle horreur pour les Samaritains, qu'il ne leur eût pas été permis d'examiner ces Livres quand même on les leur auroit communiqués ; par conséquent, cette corruption étoit non-seulement possible, mais facile : Et comment un peuple aussi souvent détruit, mélangé, remplacé par des idolâtres, actuellement réduit à rien, auroit-il pu conserver un Code non corrompu, tandis qu'on ose imputer aux Juifs, peuple toujours très-nombreux, & très-zélé, d'avoir pu ou voulu faire des corrections sacrilèges dans les Livres sacrés qui leur avoient été confiés ? La corruption du Code Samaritain est donc très-possible, elle est, dis-je, très-probable, & les Samaritains n'ont pas été meilleurs amis des Chrétiens que les Juifs. Et si les Juifs ont pu corrompre le Texte Hébreu pour faire tort à la religion Chrétienne, comme nos adversaires le soutiennent, les Samaritains ne devoient-ils pas aussi avoir eu le même but ?

L'Histoire des Samaritains prouve qu'ils ont été beaucoup plus violens contre les Chrétiens que les Juifs mêmes, & la distinction que les Empereurs Chrétiens ont faite entre les deux Nations a été entièrement à leur désavantage. Ils ont refusé de reconnoître Jésus-Christ pour le Messie, qu'ils attendoient dans le temps de la venue de Notre Seigneur, comme le Dialogue entre lui & la femme Samaritaine (*S. Jean IV.*) le donne assez à connoître, de même que le succès que sa Doctrine & ses miracles eurent auprès de plusieurs Samaritains. Ils sont cependant pour le moins aussi aveuglés & opiniâtres que les Juifs. Ceux du dernier siècle disoient encore dans leur lettre à Ludolfe. „ Tu nous de-
„ mandes au sujet du Messie, s'il est venu & s'il est celui duquel il est dit dans
„ la Loi jusqu'à ce que Silô vienne & à lui se joindront les peuples. C'est Salomon
„ qui est venu dans les jours passés, mais le Messie n'a point encore paru, &
„ il viendra & son nom fera Hathab, &c.”

Si donc on peut croire que les Juifs en haine des Chrétiens & du Messie ont corrompu l'écriture, on voit que la même raison a subsisté & subsiste encore chez les Samaritains, & que ceux-ci ont eu, pour corrompre les passages, une facilité qui a manqué aux Juifs.

Quant à la corruption que nous attribuons aux Samaritains de l'écriture considérée en général, elle ne nous occupera pas beaucoup. Il est notoire & aucun fauteur des Samaritains n'a osé en disconvenir, que ces impies n'ont reçu que le Pentateuque & qu'ils ont rejeté constamment tous les autres Livres reconnus unanimement pour Canoniques, par les Juifs & par tous les Chrétiens dans tous les temps ; on fait aussi que ce fut par la raison, que ces Livres parlent de Jérusalem comme de la Cité sainte, où Dieu avoit ordonné de lui bâtir

une Maison & dans laquelle il a habité d'une manière particulière, & que ce même Dieu éternel a toujours protégé fort particulièrement les Juifs, non-seulement contre les Gentils & les idolâtres, tels que l'étoient les Samaritains, mais contre les ancêtres de quelques-uns d'entr'eux, contre les dix Tribus, ainsi contre la plus grande partie des descendans d'Abraham. Aussi ils ne rougirent point de traiter Eli & Samuël de Magiciens, & d'imputer au premier d'avoir fait disparaître par magie leur ancien temple de Garizim, construit par Josué, & qui n'a jamais existé que dans les impudentes menées de leurs séducteurs; ils vomirent aussi toutes les injures possibles contre tous les saints Prophètes, mais principalement contre Esdras. La haine de Manassé & des autres exilés fut telle contre Esdras, qu'on pouvoit nommer un second Moïse, qu'elle a été transmise aux Samaritains & à leurs descendans. Faut-il s'en étonner? Ils n'épargnerent pas même le saint Esprit dans leurs blasphèmes. Voilà donc une correction manifeste du Code sacré, une fraude impie qui n'a point d'exemple, dont on ne sauroit disculper les Samaritains & qui seroit infiniment plus préjudiciable à notre sainte religion, que tout ce dont on accuse faussement les Juifs.

En effet Jésus-Christ a cité plus souvent les Pseaumes & les Prophètes, que la Loi proprement ainsi dite. Car souvent la Loi est prise pour tous les Livres Canoniques de l'Ancien Testament; & pourquoi ne l'auroit-il pas fait? Le Pentateuque ne contient que 3 ou 4 passages relatifs au Messie qui ont été expliqués tout autrement par les Juifs, mais les Pseaumes & les Prophètes ont des passages si fréquens & si clairs, que les Juifs, malgré leurs rêveries & leur impudence, ne peuvent les éluder tous. Qu'on préfère après cela ce Code tronqué des Ecritures, & qu'on accuse les Juifs, qui les ont conservés en entier contre leurs intérêts, de les avoir falsifiés!

Ce n'est pas tout; les Samaritains ont changé des passages, ils en ont ajouté, altéré & retranché. Je veux épargner au gros des lecteurs, qui ne trouvent pas goût à l'étude de la Philologie & de la langue Hébraïque, l'examen de ces endroits falsifiés, & les autres connoissent les ouvrages où cette matière a été discutée. Je me bornerai donc à un seul passage connu & dont la falsification ne sauroit être contestée par les Patrons des Samaritains. Il est incontestable qu'ils ont transposé les noms d'Ebal & de Garizim *Deut. XXVII. 4.*; & que très-souvent les Copistes ont fait des fautes en transcrivant leur Code sur celui qui est écrit en caractères Hébraïques, où ils ont pris une lettre pour l'autre.

On rapporte une raison bien forte sans-doute en faveur du Code Samaritain, c'est que Tertullien, Origène, S^t. Jérôme & autres affirment que le signe que le Prophète (*Ezech. IX. 4.*) devoit imprimer sur le front de ceux qui gémissent de leurs péchés, & que les Samaritains ont désigné en nommant la lettre *Tau*, étoit une allusion manifeste au signe de la ✱ représentée par le *Tau* des Samaritains, & non par celui des Hébreux, d'où ces zélateurs concluent 1^o. que les Juifs ont falsifié ce passage; 2^o. que le caractère Samaritain étoit celui dans lequel Ezéchiel a écrit sa Prophétie; c'est sur tout Vossius qui insiste sur ce bel argument.

Écoutez Vossius lui-même dans sa dissertation sur la Version des LXX, il y parle avec un enthousiasme extrême. Il dit que les LXX. parlent de ce signe

ou lettre *Tau* en ajoutant qu'il est vrai que dans les LXX. on lit mal; que cette Version porte τὸ σημεῖον au lieu de Τ σημεῖον. Mais il assure, sans preuve, que ce passage se trouvoit autrefois suivant la seconde leçon Τ σημεῖον selon le Samaritain. Il avoue de plus que dans l'Alphabet Samaritain tel que nous l'avons, le *Tau* ne représente rien moins qu'une croix. Il a raison. On en a divers Alphabets, dans l'un le *Tau* est représenté : ces trois diverses figures ressemblent à une croix comme à une boule. Dans un autre ; pour ici une croix y est mêlée, sans que pourtant on ose insister sur la ressemblance, & généralement on trouve que dans l'Alphabet Phénicien, d'où l'on dérive le Samaritain, le *Tau* étoit écrit N. Que dit Vossius à tout ceci? Que le caractère Samaritain a été changé depuis. Comment! La plus forte raison par laquelle ils combattent l'autenticité du Texte Hébreu des Juifs se fonde sur ce que ceux-ci ont changé leurs caractères, & que les Samaritains les ont exactement conservés! A quoi aboutira-t-elle donc, s'il confessent que les Samaritains ont aussi changé leurs caractères? Enfin ne voit-on pas que cette tradition s'est glissée dans l'esprit de ces Peres de l'Eglise qui étoient très-ignorans, quant à la langue & les caractères des Samaritains, & qu'elle doit son origine à quelque homme simple & pieux qui crut faire merveille en faveur de la religion Chrétienne, s'il pouvoit prouver qu'il est parlé du signe de la croix dans le Vieux Testament? Il aura pris cette imagination sur l'Alphabet Grec où la figure de T. se trouve comme dans le notre. Et comme, selon tous les Auteurs, toutes les croix érigées pour la punition des criminels, n'avoient pas la figure de ✕ mais le plus souvent celle du T. il en aura conclu de quelque Version où il est parlé du *Tau* que c'étoit une allusion à la croix; & pour rendre cette idée plus authentique, on aura assuré qu'elle se trouvoit de cette figure chez les Samaritains; personne ne pouvoit les démentir, cette langue étant aussi inconnue à tout le monde d'alors qu'à nous celle des Tangouts. Quelques considérables cependant qu'aient été les falsifications faites au Code Samaritain, elles augmentèrent considérablement lorsque du temps de Jésus-Christ Dositée Samaritain, Précepteur de Simon le Magicien, chercha à favoriser son impudente assertion qu'il étoit le Messie. Il séduisit beaucoup de ses compatriotes, de même que son Disciple, qui se disoit le Saint Esprit. Si on avoit cru alors qu'il se fût passé 6000 ans depuis la création, je ne fais comment il auroit pu faire comprendre à ses sectateurs qu'on étoit au temps de la venue du Messie, en diminuant le nombre des années.

Ajoutons encore une preuve contre le Code Samaritain tirée des aveux de Morin.

Je ne dirai pas qu'il ne contredit point Pierre Della Valle, lorsque celui-ci écrivit, après l'examen fait sur les lieux, que les Samaritains n'avoient jamais reçu parfaitement les Cérémonies Juives & avoient toujours conservé quelque chose du Paganisme, & que Morin avoue qu'ils en avoient été taxés par les Juifs en tout temps. Je ne dirai pas qu'il reconnoît dans une lettre plusieurs fautes dans le Code Samaritain, parce, disoit-il, que souvent-ils ont pris dans le Code Hébreu une lettre pour une autre, & qu'ils écrivent la même diction par *γ*... par *π*. & par *π*, *γ* souvent pour *π*. & pour *π*.

Mais

Mais voici bien autre chose: dans la lettre qu'il écrivit de Paris en 1633. à Thomas Comberus, il assure. „ Que les Exemplaires des Juifs, en égalité du „ reste, sont à préférer aux Samaritains quelconques. Personne n'en doute à „ ce que je pense.”

Comment! un homme qui s'étoit vanté de posséder l'original de Moÿse en caractères Samaritains, ce que pourtant ailleurs il réduit à un Code de l'année environ 1200. de Jésus-Christ, ou que du moins l'original existoit encore chez cette poignée de gens de toutes les nations; qui accuse les Codes Hébreux d'être tous falsifiés, tronqués, corrompus, & reconnoît ceux des Samaritains pour les seuls originaux; comment, dis-je, un tel homme peut-il avouer que les Hébreux leur doivent être préférés? Il n'ose pas contredire non plus l'ancienneté des caractères Hébreux, qu'il nomme Chaldéens. Il voudroit capituler & passer aux Rabins que la Loi a été écrite par Moÿse dans les caractères Hébreux de nos jours de même que la Lame pontificale, les Mezuzolh, les Philacteres, &c.



C H A P I T R E I V.

Chronologie des Samaritains.

Examinons en peu de mots leur Chronologie. M. l'Abbé l'Englet du Frenoy pose pour Axiome, qu'entre trois témoins également dignes de foi, s'il y en a deux qui conviennent entre eux, leur témoignage doit prévaloir sur celui du troisième. Rien de plus juste que cette Majeure; venons à la Mineure; or le Texte Hébreu, le Samaritain, & le Grec des LXX. sont des témoins, tous également dignes de foi. Voilà ce que je nie, & ainsi la conséquence sera nulle. Nous avons fait voir par des faits & des raisons invincibles que le Texte Samaritain n'est de nulle foi, ni valeur. Quant à la Version des LXX, nous en allons parler plus amplement, ici nous n'en dirons autre chose sinon que jamais on n'a avancé pareil paradoxe, qu'une Version doit être aussi authentique que l'Original.

Si le Texte Samaritain est fautif, comme tous les Auteurs en conviennent pour les temps anté-diluviens, pourquoi ne pas pouvoir le soupçonner de l'être de même pour les siècles suivans? Il porte, pour ce temps avant le déluge, 349 ans moins que le Texte Hébreu & 955 moins que la Version des LXX, quelle différence énorme! Il n'y en a pas moins entre les trois Codes après le déluge, pour le temps que les Patriarches ont vécu après avoir engendré le fils dont il est fait mention dans l'Écriture, & pour la durée de leur vie en entier, quoique pour celle entre le déluge & la naissance d'Abraham les LXX & les Samaritains s'accordent, à Caïn près que ceux-ci omettent, comme les Hébreux.

Nous n'entrerons pas ici dans une discussion de cette Chronologie. Elle sera mieux à sa place, lorsque nous examinerons celle des LXX.

Faisons encore une comparaison pour décider lequel des Codes, ou Hébreu,

ou Samaritain, est plus digne de foi. Supposons que les Turcs envahissent la Basse-Hongrie, qu'ils en emmenassent la plus grande partie des habitans en Tartarie, en Caramanie, en Géorgie & qu'ils envoyassent des Tartares, Calmouks, Circassiens, Nogayes, Dhageslans, Mongouls & autres, pour peupler le pays; qu'ensuite ils fissent une autre irruption dans la Haute-Hongrie, en emmenassent aussi une grande partie des habitans à Constantinople, & dans la Natolie ou Asie-Mineure; que là ces Chrétiens fussent par milliers & y eussent des Ecoles, des Académies même; qu'après 50 ans, une partie retournât en Hongrie & que les autres se fixassent dans les susdits pays. Seroit-ce chez ceux-ci ou chez ces Tartares devenus Hongrois, qu'on chercheroit la religion, les Ecritures, les lettres, des Hongrois Chrétiens?

Récapitulons succinctement nos preuves.

1°. Dès le règne de Jéroboam jusqu'à la captivité d'Osée, pendant 262 ans, les dix Tribus ont été sans temple, sans Prêtres de la Maison d'Aaron, sans Lévités, par conséquent sans Exemplaire de la Loi, qui maudissoit l'idolâtrie dans laquelle ils étoient plongés.

2°. Déjà du temps de Tiglat Pilezer, ensuite de Salmanazar, à la fin encore sous Manassé tout le peuple fut emmené captif, & tellement dispersé & éloigné, qu'on n'a jamais su ce qu'ils étoient devenus; de-là les fables, qui les placent au-delà du fleuve Sabbation, dans une contrée inconnue, suivant les uns de l'Asie, d'autres de l'Afrique, d'autres enfin en Amérique.

3°. Le pays en fut si dépeuplé qu'il devint le repaire des bêtes sauvages & que les Monarques Assyriens furent obligés d'y envoyer de fortes colonies de leurs anciens Etats, & surtout de leurs parties orientales.

4°. Tous ces nouveaux venus adoroient les divers Dieux de leurs pays, & à la fin y mêlèrent aussi un culte pour le Dieu d'Israël.

5°. Par conséquent pendant tout ce temps, il n'étoit pas question d'une copie de la Loi; ou s'ils en avoient, elle devoit être fort corrompue.

6°. Ce ne fut donc que par Manassé qu'ils en reçurent une, encore peut-être peu correcte, vu que cet Apostat se réfugia chez Samballat avant que la correction du Code Hébreu fût achevée.

7°. Ensuite ce peuple composé en tout temps d'un mélange d'un grand nombre de nations payennes, s'est toujours accommodé au temps, au point qu'ils se font souvent défendus d'être Juifs, ni de nation, ni de religion, & qu'ils ont demandé que leur temple fût dédié à Jupiter, & peu-à-peu cette nation mêlée a été presque réduite à rien.

8°. Jésus-Christ les a rejettés & ne les a point voulu reconnoître, ni pour Juifs, de la véritable religion, ni pour des brebis égarées de la Maison d'Israël, & il les a confondus avec les autres Gentils.

9°. Leur Code a des corruptions manifestes, ils ont rejetté tous les Prophètes & les autres Livres de l'Ecriture sainte, qui font pourtant le principal fondement de la religion Chrétienne.

10°. Pour conclusion, ce n'est point chez de pareils pervertis qu'il faut chercher le Texte original, dans sa pureté.

C H A P I T R E V.

De la Version des LXX. Histoire des Grecs Hellénistes.

Passons à l'examen de la Version Grecque nommée vulgairement celle des LXX. Nous y procéderons de la même manière, que pour celui du Code Samaritain, en posant plusieurs questions que nous tâcherons de résoudre.

1°. L'Histoire des Grecs Hellénistes, entant qu'elle peut servir à éclaircir cette question.

2°. L'Histoire de la Version des LXX. suivant Aristée, où l'on discute divers points, si Démétrius de Phalere a eu part à cette Version; la députation de Jérusalem & les énormes dépenses du Roi à cette occasion. La Loi écrite en lettres d'or. Les LXXII. ou LXX. Interpretes, six par chaque Tribu, & les autres circonstances de cette fable.

3°. Les Additions faites à cette histoire par d'autres, comme l'inspiration divine & les Cellules.

4°. Par qui & en quel temps cette Version a été faite.

5°. Les témoignages en sa faveur, celui des Juifs.

6°. Principalement celui de Joseph.

7°. Les citations de Jésus-Christ & de ses Apôtres.

8°. L'opinion des Peres de l'Eglise.

9°. Les erreurs qui s'y trouvent, particulièrement celles qui sont d'importance. Les Juifs nommés Hellénistes sont tous les Juifs dispersés hors de la Palestine dans des pays où la langue Grecque étoit la plus ou la seule usitée, principalement ceux de l'Egypte, qui étoient en plus grand nombre que dans tout autre de ces pays.

Les principaux Juifs, Grecs ou Hellénistes, étoient donc ceux de l'Egypte; tous les autres n'ayant été dispersés dans les divers autres pays, comme l'Asie-Mineure occidentale, la Thrace, la Grece, les Isles de la Mer Méditerranée, Provinces Romaines, &c. que peu-à-peu dans les guerres qu'ils eurent avec les Successeurs d'Alexandre, du temps de la persécution d'Antiochus, enfin lorsque les Romains furent les possesseurs de tous ces pays.

La transmigration des Juifs en Egypte est aussi de plus ancienne date & fut très-nombreuse.

Joahas Roi de Juda fut emmené en Egypte par Pharaon Necho, l'an 609 avant Jésus-Christ, & apparemment d'autres de ses sujets le furent de-même.

L'An 589. lors de la destruction de Jérusalem par Nébucadnezar, grand nombre de Juifs s'enfuirent en Egypte & entraînent avec eux Jérémie & Baruch son Secrétaire. On suppose que Jérémie y mourut l'an 577. avant Jésus-Christ.

Il y a apparence que sous Cambise & sous Xerxès les Juifs qui leur ont donné du secours pour la conquête de l'Egypte, y ont aussi laissé une partie des leurs.

Lors qu'Alexandre bâtit la Ville d'Alexandrie 331 ans avant Jésus-Christ, il y mit grand nombre de Juifs, outre beaucoup de ses Soldats vétérans, auxquels

il accorda de grands privilèges; ce qui attira encore quantité d'autres habitans, de sorte que presque la moitié de la ville fut habitée de Juifs, sur-tout lorsque Ptolémée I. Soter s'étant rendu maître de la Palestine en transporta plus de 100,000. en Egypte, principalement 311 ans avant Jésus-Christ; plusieurs même y furent attirés par la fertilité du pays & par les privilèges dont ils jouissoient, & les Juifs qui y éprouverent une fécondité pareille à celle de leurs Ancêtres dans le temps de leur servitude, le regarderent comme leur pays natal & oublièrent entièrement la Palestine. Ce fut bien autre chose, lorsqu'Onias y eut construit un temple. Cet article mérite que nous en exposions quelques particularités.

Onias, fils d'Onias souverain Sacrificateur à Jérusalem, & qu'on suppose avoir été l'unique reste de la race d'Aaron, ayant essayé un passe-droit puisque depuis ce temps jusqu'à Hérode la souveraine sacrificature fut dans la famille des Asmonéens, se rendit en Egypte, où il fut si bien captiver les bonnes grâces de Ptolémée Philometor & de Cléopâtre, qu'il devint leur favori & leur plus intime confident. Il avoit introduit à la Cour un autre Juif, nommé Dosithee, qui acquit de même la faveur du Roi. Et réunis, ils gouvernerent, sur la fin du règne de Ptolémée, l'Egypte avec un pouvoir presque absolu, dont ils profiterent pour obtenir du Roi la permission de construire dans ce pays un temple pour les Juifs qui y habitoient, & en même temps la grande sacrificature pour Onias & pour ses descendans. Ils représentèrent au Roi qu'il étoit de son intérêt d'empêcher les Juifs de se rendre chaque année à Jérusalem qui étoit alors sous la domination des Rois de Syrie, le plus souvent ses Ennemis; qu'il risquoit trop par de pareilles liaisons qui non-seulement cesseroient par la construction de ce nouveau temple, mais que cet établissement attireroit de toute part les Juifs en Egypte, ce qui enrichiroit ce pays d'une multitude de nouveaux habitans. Ces raisons persuadèrent le Roi. Onias se vengea par-là de ses compatriotes, & assura cette grande charge à sa postérité.

Les Juifs, à la vérité, s'en firent quelque scrupule, parce que Jérusalem étoit le seul endroit que Dieu avoit fixé pour son culte. Onias leva cette difficulté par le passage du Prophète *Esaie XIX. vs. 18. & suivans.* „Alors il y „ aura cinq Villes dans l'Egypte qui parleront la langue de Canaan & qui ju- „ reront par le Seigneur Dieu des armées. L'une desquelles sera nommée la „ ville de destruction (ou du Soleil si on lit π pour η). Il y aura en ce temps- „ là un Autel du Seigneur, au milieu de l'Egypte & un monument au Sei- „ gneur à l'extrémité du pays, &c. Alors le Seigneur sera connu en Egypte „ & les Egyptiens connoîtront le Seigneur. Ils l'honoreront avec des Hosties „ & des Oblations, ils lui feront leurs vœux & les lui rendront.”

Arrêtons-nous un moment ici:

D'abord il est admirable que dans un pays, qui étoit autrefois en horreur aux Juifs, on ait bâti un temple; que même Dieu, bien loin de s'y opposer, l'ait fait prédire par le Prophète Esaie. Mais que sera-ce si la leçon porte *ville du Soleil*? Les Hébreux & les Chaldéens nommoient cette ville *On*, les Arabes *Bethsemes* ou *Ain Semes*, la Maison ou l'Oeil du Soleil, les Grecs *Heliopolis*, ville du Soleil; Ptolémée le Géographe, *Onion*, du nouveau nom qu'Onias lui

avoit donné, comme étant Gouverneur de toute cette Province, lequel s'accordoit avec son nom, & celui de l'ancienne ville. *On*. 𐤓𐤍 sans points, en le supposant pointé 𐤓𐤍 signifie Iniquité, Vanité, Injustice, &c. mais 𐤓𐤍𐤍𐤍 *On* signifie Force, Puissance, Richesses, &c. Qui sait si autrefois on ne l'appelloit pas d'un nom Egyptien, qui répondoit au 𐤓𐤍 *Oeil* selon l'Arabe? parce qu'en effet il y avoit un temple du Soleil, si artistement construit par nombre d'ouvertures rondes où le soleil dardoit ses rayons chaque heure du jour, comme d'un œil, & que les Juifs par haine, comme ils ont fait de Sichem en Sichar, & tant d'autres ont converti ce nom en celui de 𐤓𐤍 *aven*, à cause que c'est là où ils ont souffert le plus de servitude, & que Ramesse, qu'ils ont construit, faisoit partie d'*On*, n'en étant séparé que par un petit bras du Nil? D'ailleurs ce changement de *y*. en *n*. de ? en ? n'est pas rare. Aussi voyons-nous que ce passage est traduit par tous les anciens, *Ville du Soleil*. Du moins auront-ils changé les points, & lu *Aven*, pour *On*.

Les LXX. ont traduit 𐤓𐤍𐤍𐤍 ἀσέδεν ἀληθῆσεται ἡ μὴ πόλις. Cette miennne ville sera nommée *Ville Juste* ou de la *Justice*.

Je ne comprends pas pourquoi on a traduit ce Grec par *Ville Juste*: nous voyons que 𐤓𐤍𐤍𐤍 *On* signifie, *Iniquité*, *Injustice*, & il ne me paroît pas que les LXX. l'aient pu interpréter ou entendre autrement. Il est vrai que cette ville leur étant devenue par la construction du nouveau temple aussi chère & aussi sainte, que l'étoit aux autres Juifs celle de Jérusalem, ils n'auront pas voulu la nommer, *ville d'iniquité*. C'est peut-être pour cette raison qu'ils n'ont pas voulu employer un mot Grec tel que par exp. δίκαιος, de νόμος, de δέμος, pour *Juste*, ou de δικαστήν, de εὐδικία pour *Justice*, & ont mieux aimé Grecaniser un mot Hébreu 𐤓𐤍𐤍𐤍 pour former σεδέν, de *Zaddic* ou de *Saddic* en Hébreu; mais alors pourquoi y ajouter le *n* privatif, pour faire comprendre que c'est, *injuste* qu'on doit entendre? Revenons à l'histoire.

Ces Juifs jouirent donc d'une si grande liberté jusqu'au regne de Caligula, que Philon assure qu'il y avoit alors plus d'un million de Juifs en Egypte sans compter ceux de la Cyrénaïque.

Lors du soulèvement universel des Juifs dans la Palestine, qui attira enfin la destruction totale de la ville sainte & de presque toute la nation, plusieurs mutins se sauverent en Egypte, & voulurent y exciter leurs compatriotes à la rébellion; les anciens de la nation furent plus sages & persuaderent à ceux-ci de se saisir de ces rebelles, qu'ils livrerent au nombre de 6000. aux Romains, lesquels les firent mourir. Ces preuves de fidélité que les Juifs Egyptiens donnerent, n'empêcherent pas que Vespasien craignant sans doute que tous les Juifs dispersés ne se réunissent vers leur unique temple restant, n'ordonnât de le démolir. Lupus gouverneur d'Alexandrie se contenta de le fermer, son Successeur Paulin le pilla, & peu-à-peu il tomba en ruine.

Ceux de la Libie, ou Cyrénaïque, se laisserent séduire par un faux Prophète, ce qui couta la vie à plusieurs milliers. Enfin à la dernière révolte générale des Juifs sous Adrien, il y eut, suivant Dion, en tout 580,000. hommes tués, & ceux de l'Egypte y eurent leur bonne part: depuis ce temps les Juifs, tant de la Palestine, que de l'Egypte, ont été dispersés par tout le monde.

C H A P I T R E VI.

Histoire de la Version des LXX. & de la fable d'Aristée.

Venons à l'histoire de la fameuse Version des prétendus LXX & examinons d'abord qui étoit ce Démétrius de Phalere & s'il a pu avoir part à cette Version. Chacun sait qu'il fut obligé de s'enfuir d'Athènes, lorsque les Macédoniens s'en rendirent maîtres; qu'il fut condamné à mort absent; que Cassandre, chez qui il se réfugia, ayant à son tour eu le dessus, il l'établit pour gouverner la République; qu'il s'en acquitta si sagement que les Athéniens lui éleverent 300 statues; que Démétrius Poliorcetes s'étant emparé d'Athènes, il s'enfuit à Thebes; qu'il fut encore condamné à mort par les Athéniens & ses statues renversées; qu'il se réfugia de nouveau chez Cassandre & ensuite auprès de Ptolémée Soter en Egypte, qu'il y fut en grand crédit pendant tout le regne de ce Ptolémée; Président de l'Académie nommée Musée, & Préfet de la Bibliothèque. Par contre il fut haï mortellement de Ptolémée Philadelphie, & l'on n'en fera pas surpris, si l'on considère qu'il l'avoit offensé par l'endroit le plus sensible. Ptolémée Soter avoit eu pour première femme Euridice fille d'Antipater, ensuite Bérénice qui accompagna Euridice lorsque celle-ci se maria. De Bérénice Ptolémée eut trois fils; deux furent tués par Philadelphie, ce qui lui fit donner ce nom par antiphrase. Bérénice cajola beaucoup son vieux époux pour qu'il voulût nommer successeur Philadelphie. Il consulta pourtant Démétrius; celui-ci ne cessa de lui représenter l'injustice de ce procédé. Il n'y gagna rien. Bérénice eut le dessus. Philadelphie non-seulement fut nommé successeur, à l'exclusion de Ptolémée-Ceraunus fils d'Euridice, mais pour lui mieux assurer cette succession son pere lui céda la couronne en 285 avant Jésus-Christ. Philadelphie ne put oublier l'offense de Démétrius; aussi lorsque Ptolémée Soter mourut, un ou deux ans après sa cession, Philadelphie, sans cacher un moment sa haine, le fit mettre dans une prison étroite où il mourut, à ce qu'on prétend, d'une piqûre d'Aspic, la même année que son bienfaiteur (1); ce qui arriva l'an 283. ou 284 avant la venue de Jésus-Christ. Ce sont ici des faits incontestables.

Voyons à-présent s'ils s'accordent avec ce qu'on débite sur la part que Démétrius doit avoir eue à la Version des LXX. Tous les défenseurs de cette Version, tous ceux qui l'attribuent aux LXX. conviennent presque unanimement que c'est Ptolémée Philadelphie qui en est le héros (2). S^t. Irénée, Théodore, Jean de Malala, l'attribuent à Ptolémée Lagide ou Soter: d'autres ne sachant comment se tirer des anacronismes disent que Philadelphie a régné longtemps avec son pere; nous voyons pourtant que l'histoire dit le contraire & que ce

(1) Voyez Plutarque, Diogene Laërce, &c.

(2) Clément Alexandrin. Anatole à Soter & à Philadelphie. Mr. de Valois dans ses notes sur Eusebe adopte cette opinion en disant qu'elle a été commencée sous l'un & finie sous l'autre, ce qui est plus que probable, mais que deviendra alors toute cette belle histoire d'Aristée?

prétendu Aristée ne parle jamais que d'un Roi conformément à nos Auteurs. Quand est-ce donc que cette admirable Ambassade au grand-sacrificateur Eléazar a été envoyée? Il faudroit que ce fût pendant les deux ans que Philadelphie régnoit avant la mort de son pere. Mais alors comment Démétrius auroit-il eu tant de crédit auprès de lui, comme il paroît par toute cette fable d'Aristée? Tout ce que Philadelphie fit pour ne pas chagriner son pere, ne consistoit qu'à ne pas persécuter Démétrius, comme il fit dès l'instant de la mort de Ptolémée Soter. Mais qui croira qu'il eût eu une telle confiance en lui, selon Aristée, qu'il pût disposer de son Trésor pour acquérir des Livres? Le Roi demanda à Démétrius combien de Livres il y avoit actuellement dans la Bibliothèque: celui-ci répondit 200,000. volumes ou 20 myriades, que dans peu il l'augmentera à 50 myriades ou 500,000 volumes, en ajoutant pour raison admirable, *car on m'a raconté que les Juifs avoient des Loix qui méritoient d'être copiées & insérées dans la Bibliothèque*; c'est donc par ces Loix qu'il vouloit achever les autres 300,000 volumes. Mais passons cette sortise; ne voit-on pas déjà régner dès le commencement les impudentes menées de ce prétendu Aristée? Il dit qu'alors dans la 1^{re}. ou 2^e. année de Philadelphie, il y a eu $\frac{200}{n}$ volumes, & Eusebe rapporte comme une chose étonnante, qu'il n'a laissé à sa mort, 37 ou 38 ans après, vu qu'il régna 39 ou 40 ans & qu'il n'eût fait que ramasser des Livres pendant tout ce temps, que la moitié ou 100,000.

La plupart des Auteurs rapportent cette Version 6 ans après la mort de Solon; & alors où restera ce Démétrius, mort la même année que ce Ptolémée?

Je viens à l'Ambassade qui fut faite à Jérusalem & aux sommes immenses que ce Ptolémée voulut sacrifier pour un seul Livre.

Il racheta tous les Juifs Captifs en Egypte pour 660 Talens Alexandrins qui font le double d'Attiques, le Talent Attique équivaloit à mille Ecus de notre monnoye: voilà donc 1320 Talens de 1000 Ecus, ou 1,320,000. Ecus.

Il ordonna qu'on prît 100 Talens pour les présens, qui font 200 Talens Attiques, ou 200,000 Ecus.

Il donna à chacun des LXXII. Interpretes 2 Talens en or qui font 20 Talens en argent & une Coupe d'un Talent valeur Attique; 42 Talens pour 72. feroient seuls 3024. Talens ou

3 Talens à chacun déjà après les Repas solempnels . . . 3,024,000 Ecus.
432000

4,976,000 Ecus.

A combien se pouvoient monter les dix Tables d'argent avec leurs pieds, celles d'or enrichies de pierreries, tous leurs ornemens, la coupe d'or de 30 Talens, les habits, les étoles, la pourpre, le fin linge, les bassins, les soucoupes, & tant d'autres meubles & ustensiles, les uns en or, les autres en argent, de même que tous les autres fraix? On voit bien que ce seul Livre lui aura coûté 10 ou 20 fois plus que tout le reste de sa Bibliothèque. On a conservé comme un fait très-mémorable, que les Athéniens lui ayant prêté les Originaux de Sophocle, d'Euripide, d'Eschyle, il leur envoya les Copies en place & 15 Talens; ceci paroît une libéralité extrême, mais qu'est-ce en comparaison de peut-être 25000 Talens pour un seul Livre? Encore Joseph ren-

chérit-il sur cette somme excessive, comme nous allons le voir : pourquoi ? Lui & son compatriote caché sous le nom d'Aristée, vouloient prouver par-là combien leur Loi devoit être excellente, puisqu'un Roi payen dépensa une somme qui auroit suffi pour acheter un Royaume. Pourquoi ce Roi payen auroit-il donc fait une si énorme différence entre le prix d'un original d'un Poète Grec, à ne le payer que cinq Talens pour chacun, & cette Loi d'un peuple méprisé, en la payant 5000 fois plus haut ? Un Roi Salomon auroit peut-être acheté si cher l'original de la Loi, s'il n'avoit déjà été dans l'arche. C'étoit tout ce qu'il pouvoit faire, puisque ç'auroit été un Livre unique & le plus précieux pour lui. Mais de quelle Bibliomanie qu'on soit possédé, jamais on ne pourra supposer qu'un Prince payen l'ait poussée si loin, & aucun Auteur, excepté les Juifs, n'auroit-il conservé ce trait de générosité, disons de prodigalité insensée, unique & inouïe, lorsqu'on a conservé celui des 5 Talens pour un Auteur Grec ? Ne dit-on pas que Philadelphie étoit Juif ? On le croiroit parce que cet Aristée dit qu'après qu'on lui eut présenté la Version, il la reçut avec une vénération religieuse, il ordonna d'en avoir grand soin ; il avoit raison, elle lui coûtoit assez. Il ajoute même que l'on doit conserver ou observer ces Loix. Le masque ne tombe-t-il pas si bien que le Juif se montre dans la personne de ce prétendu Officier de la Cour de Ptolémée ?

Suivant la somme de 660 Talens & à 20 Drachmes la personne rachetée, il auroit fallu que le nombre s'en montât à 198,000 : aussi notre fabuliste dit qu'Andréas, un autre Courtisan, étant interrogé, combien il pouvoit y en avoir à racheter, il supposa qu'il pouvoit y en avoir au-delà de 10 myriades, mais qu'on en avoit déboursé 400 Talens, ce qui feroit 120000, & qu'en suite ayant racheté les enfans avec leurs meres le tout fit la somme des 660 Talens, ainsi de 198,000 Ames.

Il y avoit beaucoup de Juifs en Egypte, je l'avoue ; cependant ce nombre paroît incroyable : accordons-le pourtant, mais où notre imposteur a-t-il pêché qu'ils fussent Esclaves & qu'ils avoient besoin d'être rachetés ? N'avons-nous pas vu, & tous les Auteurs ne s'accordent-ils pas à dire, qu'Alexandre & Ptolémée Soter avoient comblé les Juifs de faveurs, qu'ils leur accorderent des privilèges les plus favorables, afin de les attirer à changer de Patrie ? Comment ceci s'accorde-t-il avec cet esclavage duquel il fallut les racheter ? Ce font-là des mensonges qui sautent aux yeux de ceux qui les tiennent ouverts, mais non des aveugles volontaires.

Pour prouver l'authenticité de ce récit, on s'appuye principalement de Joseph. Voyons si le témoignage est recevable. Je remarque d'abord que lui-même n'en a d'autre témoin que cet Aristée qu'il cite, qu'il transcrit même quelquefois mot pour mot ; souvent aussi il y fait des changemens qui rendent cette histoire toujours plus suspecte. D'où a-t-il été convaincu de la vérité de ce récit ? La langue Grecque étoit inconnue à Joseph avant de l'avoir apprise avec soin. Il n'a donc pu l'apprendre que des Juifs Hellénistes, qui lui en ont pu d'autant plus facilement imposer, qu'il n'avoit pour but que d'élever l'antiquité & la gloire de sa nation par-dessus toutes les autres.

Il y a plus, ce Joseph qui étoit si grand Egoïste, qui n'oublie aucune cir-
cons-

constance pour se faire valoir soi-même comme on le voit entre autres par l'histoire de sa vie; qui se vante d'avoir fouillé & puisé dans les Archives Sacrées. D'où vient ne les allegue-t-il pas pour rendre cette fable croyable & lui donner un plus grand degré d'autenticité?

Un Roi gratifie le peuple Juif avec une générosité inouïe, de près de 200,000 compatriotes auxquels il donne la liberté, des présens dont on n'a rien vu d'égal. Il leur demande leur Loi, la paye si cher, ce qui fait preuve de son excellence; & l'histoire des Juifs n'en dit pas un mot tandis qu'elle fait mention de tous les autres bienfaits des Rois & de tout ce qui peut faire honneur à la nation & à la religion des Juifs! Ne faut-il pas être surpris qu'en considérant cette seule circonstance, il y ait encore, je ne dis pas si grand nombre de savans & de personnes de bon sens, mais une seule qui soutienne ce fait? Passons outre.

Il commence (*Livre LXII.*) par rapporter comment Ptolémée Soter, après avoir pris Jérusalem, avoit emmené grand nombre de Juifs en Egypte (1), mais qu'ensuite il prit tant de confiance en eux qu'il leur confia la garde de diverses Places, qu'il leur donna droit de Bourgeoisie à Alexandrie comme aux Macédoniens, „ & qu'il les obligea par serment de lui être fideles, que plusieurs autres Juifs allerent de leur bon gré s'établir en Egypte, où ils étoient „ attirés par la fertilité du pays, & par l'affection que Ptolémée témoignoit à „ ceux de leur nation.”

Ce bon homme saisissoit avidement tout ce qui pouvoit faire honneur à sa nation, sans s'embarrasser des contradictions, & ne voyoit pas que les faits contraires s'entre-détruisent & rendent alors le tout fort douteux: comment peut subsister l'idée de toutes les faveurs dont Ptolémée combloit les Juifs, & de leur transmigration volontaire en Egypte, avec celle du prétendu esclavage dont il falloit les racheter?

„ Ptolémée, dit-il, surnommé Philadelphie, succéda au Royaume d'Egypte „ à Ptolémée Soter son pere & regna 39 ans. Il fit traduire en Grec les Loix „ des Juifs & permit à 120,000 Juifs de leur nation, de retourner en leur „ pays, dont je dois dire quelle fut la cause. Démétrius Phalereus Intendant „ de la Bibliothèque de ce Prince, &c.

Tout ceci doit donc avoir été fait sous Ptolémée Philadelphie, après la mort de son pere, & tous les Auteurs l'assurent. (2) Mais alors comment concilier ce récit avec le fait que Démétrius fut l'Intendant de la Bibliothèque sous Philadelphie, son Ennemi mortel, qui dans l'instant de la mort de Soter le confina dans une prison, pour délibérer ce qu'il en ordonneroit, & que Démétrius mourut peu après?

Puis donc qu'il est impossible que Démétrius, comme on le prétend, ait été la cause première & principale de la traduction sous Philadelphie, il est manifeste que toute cette fable mal imaginée tombe dans le néant. Nous avons dit que Josephé malgré les sommes immenses dont Aristée parle, qui doivent avoir

(1) D'autres Auteurs déterminent le nombre des hommes conduits à Alexandrie pour contribuer à la peupler, à 100,000.

(2) Aristée même parle toujours d'un seul Roi & il n'insinue jamais que le pere & le fils aient régné ensemble.

été employées pour obtenir une Copie du Pentateuque, renchérit encore sur lui: en effet au lieu de 20 drachmes qu'Aristée dit avoir été payées pour chaque Esclave Juif, Joseph assure & répète que ce furent six-vingt drachmes, par conséquent six fois autant; il est vrai qu'il ne parle que de 120,000 Juifs rachetés. Mais comme il se réfère entièrement à Aristée, il ne le contredira pas sur l'augmentation arrivée par le rachat des enfans. Quelles sommes! Elles surpassent non-seulement toute croyance, mais la crédulité la plus aveugle.

Après avoir ensuite transcrit plusieurs passages d'Aristée, il fait une description des présens magnifiques & principalement de la table d'or, que Ptolémée envoya pour le temple. Jamais ouvrage de Fée, qui a épuisé l'imagination d'un Auteur, n'y atteindra. C'est dommage que Joseph, si exact en tout, ne dise pas qu'il l'a vue & ce qu'elle est devenue.

Il assure que le Roi *adora* ces Livres, ce qui en effet est le propre terme d'Aristée, qui dit *προσκυνήσας*, ce qui signifie *adorer, baiser en signe d'adoration, vénérer*. Il les regarda donc comme divins, quoiqu'il restât payen & que toute sa vie ne rende pas croyable un tel acte de piété. Enfin il fait l'énumération des autres présens, rapportés par Aristée. Il copie aussi ce qu'Aristée dit de la Loi écrite en lettres d'or. Les Rabins assurent que jamais la Loi n'a pu être écrite en pareilles lettres & que ç'auroit été la profaner. On objectera: Pourquoi donc Joseph assure-t-il la même chose, lui qui étant Pharisien, connoissoit toutes les Loix & les ordonnances religieuses des Juifs? Je réponds 1°. qu'il copia Aristée à-peu-près en tout & principalement en tout ce qui peut faire honneur à sa nation. On voit dans son histoire, qu'il a altéré la vérité de la sainte Ecriture en bien des endroits, de même que celle de l'histoire, ainsi qu'il ne devoit pas se faire scrupule d'assurer cette circonstance, quand même elle auroit été contraire à la vérité. 2°. Qu'on rapporte un seul autre exemple qu'un pareil Exemplaire ait jamais existé avant ou après cette époque, & je me rendrai quant à la possibilité du fait.

Troisième observation. On dit que ce code étoit écrit en lettres d'or, apparemment pour le mettre au-dessus de tous les autres. Ce sera donc le code qui aura été conservé avec un soin religieux dans le temple, apparemment le code d'Esdras qui a remplacé celui de Moïse. Jamais on ne l'auroit cédé à Ptolémée pour en priver le temple & le peuple Juif, malgré toute la générosité excessive de Philadelphie. Mais si on l'a fait transcrire tout exprès en faveur du Roi? Ceci est encore impossible; tout s'est fait fort à la hâte, & on n'auroit pas eu le temps de faire une copie quelconque, encore moins en lettres d'or.

Aristée assure qu'il y a eu 72 Interpretes, six de chaque tribu? Mais cette assertion est des plus absurdes comme l'ont observé plusieurs bons critiques. Depuis que les dix tribus ont été transportées par Tiglat-Pilezer & Salmanazar, jamais on n'a su ce qu'elles sont devenues. Les Juifs même qui ont cherché à découvrir la demeure de leurs freres, n'en ont pu venir à bout. Ils leur ont assigné avec des circonstances les plus ridicules, des pays qui n'ont jamais existé, au-delà du Fleuve Sabaïon ou Sambation, comme nous l'avons observé ci-dessus; d'autres vers les Andes en Amérique: enfin aucun d'eux n'a jamais osé avancer qu'ils soient revenus avec ceux des Tribus de Juda, de Benjamin & de Lévi. Je ne disconviens pas que quelques-uns ne s'y soient peut-être mê-

lés, soit à ce retour, soit auparavant, pour conserver la vraie religion; mais ils ne faisoient pas la millieme, peut-être pas la dix-millieme partie de tout le peuple. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que jamais aucun individu de ces Tribus n'a eu part ni au gouvernement dans le Sanhédrin, ni à la Sacrificature. Or où auroit-on pris six dans chaque tribu qui fussent capables d'un pareil ouvrage? Je dis plus; on ne les auroit pas trouvés dans les autres trois tribus. Je vais le prouver.

Je falloit que tous ces 72. fussent bien versés dans la Loi & dans le sens de la Loi. On voit quelles misérables versions nous avons souvent, parce que les traducteurs ne comprennent pas le sens de l'original. Que dit Josephé sur la fin de son histoire des Juifs?

„ On ne répute sages que ceux qui ont acquis une si grande connoissance
 „ de nos Loix & des lettres saintes, qu'ils sont capables de les expliquer; ce
 „ qui est une chose si rare qu'à peine deux ou trois y ont réussi & mérité cer-
 „ te gloire.”

Comment! Du temps de Josephé, où les Juifs n'étoient plus si barbares; on en eût trouvé à peine deux ou trois, qui eussent eu les qualités requises pour un pareil ouvrage, & 350 ans auparavant Eléazar n'a pas eu la moindre peine d'en trouver six dans chaque tribu! Cela est admirable. En ce cas il faudroit bien admettre les divers miracles auxquels les Patrons de la Version des LXX ont eu recours.

Que dis-je? Personne ne disconvient que pour traduire il faut avoir une connoissance aussi parfaite de la langue dans laquelle on veut traduire, que de celle dont on traduit. Où les LXX auroient-ils pris cette connoissance? Rapportons encore le témoignage de Josephé, qui précède immédiatement celui que nous venons d'alléguer.

„ Je n'ai pas sujet de plaindre le temps que j'ai employé à apprendre la lan-
 „ gue Grecque, quoique je ne la prononce pas en perfection, ce qui nous est
 „ très-difficile, parce que l'on ne s'y applique pas assez & qu'on n'estime point
 „ parmi nous ceux qui apprennent diverses langues; on n'y considère cette
 „ étude que comme une étude profane, qui convient autant ou plus aux Escla-
 „ ves qu'aux personnes libres.”

Quel contraste! Les Juifs avoient leur ancienne langue. Je veux même supposer avec ceux qui assurent qu'elle avoit été changée après le retour de la captivité, jusqu'à la destruction du temple; qu'elle a été fort mêlée du Chaldéen & du Syriaque, jusqu'au temps que Ptolémée Soter a conquis la Palestine; ils étoient toujours sous la domination des Perses & n'avoient aucune relation avec les Grecs, cependant on trouve dans l'instant 72. hommes, même six de chaque Tribu, capables de faire une traduction si exacte de la Loi, qu'elle égaloit ou, selon quelques-uns, surpassoit l'original. Mais dans l'espace de 350 ans qu'ils se trouverent sous les Grecs & sous les Romains, dont la langue vulgaire en Orient étoit la Grecque, jusqu'au temps que Josephé écrivoit son histoire, la langue Grecque étoit devenue entièrement étrangère aux Juifs selon le témoignage du même Josephé! Quelle personne de bon sens pourra ajouter la moindre foi à de pareils contes?

Il y en a qui, sentant ces absurdités & voulant les lever, assurent que c'est le Sanhédrin lui-même qui s'est transporté en Egypte. Ils ne voyent pas que par-là ils tombent dans une bien plus grande absurdité. Ce conseil étoit établi pour le gouvernement tant ecclésiastique que civil de toute la Palestine: on auroit donc privé tout un vaste pays de ses Magistrats qui l'auroient laissé dans une Anarchie pour aller traduire la Loi en Egypte, & le grand-sacrificateur Eléazar qui en étoit l'ame & le chef en devoit être exclus?

Difons encore un mot d'Eléazar. Jofephe n'ayant pas osé soutenir qu'il fût grand-sacrificateur, invente une autre fable, pour persuader au Monde qu'il pouvoit avoir été nommé avec quelque vérité. Voici ce qu'il dit.

„ Après la mort du grand-sacrificateur Onias, Simon son fils lui succéda & fut surnommé *Juste* à cause de sa piété & de la bienveillance qu'il portoit à sa nation. Il ne laissa qu'un fils nommé Onias, encore si jeune qu'Eléazar frere de Simon, de qui il s'agit maintenant, exerça au lieu de lui la souveraine sacrificature, & c'est à cet Eléazar que le Roi Ptolémée écrivit la lettre suivante, &c.

Un autre rapporte ce fait de la maniere qui suit.

„ Dans la 5^e. année du regne de Ptolémée Philadelphie mourut le grand-sacrificateur Manassé à Jérusalem, à qui succéda Onias II., fils de Simon le Juste, mais comme il étoit encore fort jeune, Eléazar fut nommé grand-sacrificateur à sa place; celui-ci venant aussi à mourir avant qu'Onias fût en âge compétent, on confia cette charge à Manassé.”

Il faut faire attention que cette élection ou vicariat d'Eléazar ne se fonde que sur le témoignage de Jofephe, & celui-ci paroît l'avoir inventé pour donner du crédit à l'histoire d'Aristée. J'y trouve des difficultés.

Ce fut dans la 5^e. année de Ptolémée Soter, à compter depuis le temps qu'il prit le titre de Roi, ainsi environ l'an 295, d'autres disent 300, avant Jésus-Christ, que Simon le Juste succéda à Onias I. dans la grande sacrificature. Il gouverna 9 ans, & Eléazar après lui pendant 15 ans, ce qui ne s'accorde pas avec le reste. Manassé doit avoir été élu l'an 252. Ainsi à supposer seulement que Simon ait commencé en 295, & qu'il soit mort 286 ans avant Jésus-Christ, Onias fils de Simon auroit eu alors 34 ans, en le supposant né à la mort de son pere. Il ne devoit donc pas être trop jeune pour succéder à Eléazar, ce qui paroît d'autant plus fondé, que 19 ans après Onias est décrit si âgé, que ne pouvant faire le voyage d'Egypte, il fut obligé d'y envoyer Joseph son Neveu; ainsi il devoit avoir bien plus de 53 ans. De tout ceci je soupçonne que toute cette histoire d'Eléazar Vicaire, pourroit bien être controuvée comme le reste; mais quand même il seroit très-véritable qu'Eléazar eût été grand Sacrificateur dans le temps qu'on le suppose, l'histoire d'Aristée ne se trouveroit pas moins fautive, par toutes les raisons que j'ai alléguées.

Venons à d'autres circonstances rapportées par Aristée, qui ne paroîtront pas moins fabuleuses. Les membranes ou peaux sur lesquelles la Loi étoit écrite, se trouvoient si bien travaillées qu'on n'en pouvoit discerner la composition. Voilà qui est admirable. Les Juifs étoient de véritables barbares dans les arts, & ils savoient si bien préparer le parchemin, inventé long temps après à Per-

game, que les Egyptiens si grands Artistes en tout, comme on le voit par cette table merveilleuse envoyée par Philadelphie à Jérusalem, n'y connoissoient rien. Jôsephe pourtant n'en dit rien, & il l'applique à la couture qu'il dit n'avoir pu être apperçue.

Ce bon Roi Philadelphie en pleuroit de joye. N'étoit-il pas Juif ? Ensuite viennent les 72 questions faites à ces 72 Envoyés. Quel miracle ! Ces gens étoient tous instruits en même temps dans la Loi & dans le plus sublime de la Religion, dans la langue Grecque, dans la Morale, dans la Politique, enfin c'étoient des Panfophes, des savans universels.

Le nombre Septenaire a été en tout temps si sacré aux Juifs Cabalistes, que non-seulement ils l'ont employé dans le nombre des 70, mais l'Ordonnance pour le rachat de près de 200,000 Juifs, fut donnée, expédiée, publiée & exécutée dans toute l'Egypte dans l'espace de 7. jours. Admirez cette diligence !

Aussi pour ne pas se départir de ce nombre favori, il conduisit les 70, par un Pont & une Chaussée de 7. stades, à l'Isle de Pharos. C'est apparemment le Hepta-Stadion, que d'autres assurent avoir eu 9 stades ou plus, de longueur, construit après le regne de Philadelphie. On les y mit dans un Palais ; ils conférerent leurs traductions & les perfectionnerent, en les rendant conformes, *σύμφωνα ποιῶντες*, & alors Démétrius, mort longtemps auparavant, leur servoit de Secrétaire. Ils travailloient jusqu'à la neuvième heure du jour. Il n'est pas dit en quelle saison, quoique les heures chez les Juifs différaient beaucoup selon la longueur du jour. Auparavant ils alloient faire la cour au Roi, apparemment ils déjeûnoient aussi, pour pouvoir travailler si assidûment jusqu'à la 9^e. heure que je suppose 3 heures après midi selon notre manière de compter. Ils allerent aussi chaque fois solennellement laver leurs mains dans la mer & faisoient leurs vœux & leurs prières, tout ceci prenoit du temps. Je ne m'arrêterai pas à réfuter l'absurdité de ceux qui soutiennent que ces LXX aient traduit tout l'Ancien Testament. Jôsephe, Aristée & beaucoup d'autres ne font mention que de la Loi ou du Pentateuque. Contentons-nous d'examiner s'il est possible que le Pentateuque seul ait été traduit pendant ce nombre mystérieux de 72 jours (1).

D'autres ont déjà observé qu'en partageant ces cinq Livres en 72 portions égales, il faudroit qu'ils eussent traduit le premier jour les 15 premiers Chapitres de la Genèse. Je crois que ce temps suffiroit à-peine pour les transcrire en Grec. Ils n'auront donc pas fait un bon ouvrage, s'ils l'ont expédié si vite. Tout ce qui précédoit leur assemblée prenoit du temps. Philadelphie aimoit le luxe & la mollesse, il ne se fera pas gêné pour l'amour de ces Juifs. Il aura fallu attendre son lever. Enfin en accordant plus qu'on ne peut exiger, je veux qu'ils se soient assemblés régulièrement à 8 heures du matin. Se peut-il que dans

(1) Il est vrai que Clément Alexandrin, Théodoret & Olympiodore sont de cette opinion que tous les Livres ont été traduits par ces prétendus LXX. S'ils l'entendent de la manière que Mr. De Valois, rapportée ci-dessus, on pourroit l'accorder en partie. Il y en a eu pourtant qui ne l'ont été que sous Philometor comme nous le verrons ailleurs ; mais de dire que le tout se soit fait en 70 ou 72 jours ; c'est le comble de l'absurdité même, à parler seulement du Pentateuque, &c.

une heure de temps on puisse traduire & bien traduire deux Chapitres & plus de la sainte Ecriture.

Tous les LXXII, y ont-ils eu part ou non ? Si on soutient l'affirmative, il aura fallu aller aux voix pour chaque verset, pour chaque phrase; quand même ils n'auroient jamais corrigé, ce qui ne donneroit pas grande idée de leur habileté, vu que principalement dans une Version il est impossible que 72 personnes soient toujours dans la même idée. Toutes les nombreuses versions que nous avons le prouvent sans réplique. Quoi qu'il en soit, il auroit toujours fallu du temps pour les interroger, & 7 heures n'auroient pas suffi pour un seul Chapitre, bien moins pour 15. Mais si un seul est Auteur de la Version, pourquoi l'attribue-t-on à 72 ? On dira parce que 72 l'ont approuvée en opinant du bonnet. Je ne suis donc plus surpris qu'il y ait tant d'erreurs, si tous ont été muets, & qu'on ait agi avec tant de précipitation; notez qu'après l'avoir approuvée, il falloit encore du temps à Démétrius pour écrire leur décision unanime.

Après que toute la Version fut achevée Démétrius la lut à tout le peuple Juif, qui l'approuva & la loua beaucoup. Voilà une preuve manifeste que la version est bonne, parce que la multitude qui ignoroit parfaitement l'Hébreu, l'approuva; elle demanda en même temps que jamais on n'y fit aucun changement, d'où l'on conclut qu'on n'y en a jamais fait. O misère!

Avant que de quitter cet article, il faut parler aussi des Noms des Septante, qui font encore une preuve de l'authenticité de cette histoire, puisque sans doute Aristée n'auroit pu inventer des noms, comme les Auteurs de Cléopâtre & autres Romanciers. Je trouve qu'il y a moins réussi que ceux-ci. Nous avons fait voir que la langue Grecque étoit entièrement inconnue aux Juifs de Jérusalem, & qu'ils n'avoient adopté aucun de leurs usages. Cependant combien de noms Grecs!

Théodose, Théodote, Théophile, Dosithee, &c. Ensuite combien de noms barbares dont on ne trouve de vestiges, ni chez les Juifs, ni chez d'autres peuples ! Je parle du temps dont il s'agit, vu que peu après la Palestine fut longtemps entre les mains des Ptolémées, ensuite des Rois Syriens, qui étoient Grecs d'origine; les noms, & en partie les mœurs y souffrirent de grands changemens.

C H A P I T R E VII.

Additions fabuleuses faites au récit d'Aristée.

Réunissons ce que l'on raconte de leur inspiration divine & de leurs Cellules, ne voulant pas nous arrêter longtemps à des contes à dormir debout. St. Justin Martyr, jeune homme alors, fort zélé pour la religion Chrétienne, mais fort crédule, témoin la colonne & l'inscription qu'il dit avoir vue à l'honneur de Simon le Magicien, faits, sur lesquels il a été convaincu depuis longtemps

d'erreur, Justin, dis-je, faisant un voyage en Egypte, vit des ruines que les Juifs du pays lui assurèrent être celles de ces Cellules où chacun des LXXII. étoit enfermé, que tous avoient traduit séparément, & que tout de-même la Version s'accordoit merveilleusement, sans qu'aucune des 72. différât d'un seul mot de l'autre. Cette tradition puérile a été sifflée, il y a longtemps, comme elle le mérite. Nous avons vu en tout temps, nous le voyons encore, & nous le verrons jusqu'à la fin du monde, qu'on débite de pareilles sornettes sur les Antiquités de tout pays, & qu'il y a toujours des gens crédules qui les prennent pour Evangile. Je ne doute pas que si on leur montrait des ruines qu'on leur diroit être celles de l'Ecurie de l'Ânesse de Biléam, ils ne reçussent ce Conte comme tout autre. Mais que les auteurs des LXX. adoptent cette tradition & abandonnent là-dessus Aristée & Joseph, c'est ce que je ne conçois pas. Il faudra donc qu'ils ajoutent aussi peu de foi à ces Rêveurs que je le fais moi-même.

Ces Cellules ont sans-doute fortifié, peut-être autorisé la tradition de l'inspiration. Jamais peuple plus superstitieux, & en même temps plus porté à inventer des fables, sur tout ce qui pouvoit exalter leur religion & leur nation, que les Juifs: ceux d'Egypte se voyoient opulens, à leur aise, jouissant de nombre de privilèges, principalement de celui d'avoir un temple. Il ne leur manquoit que d'égalier leur Version au Texte Original, & pour y parvenir, ils assurèrent qu'elle étoit faite par inspiration. Ils inventèrent donc la fable des Cellules, & cette fable s'étant établie dans l'esprit des gens crédules on eut recours à l'inspiration qui en étoit une conséquence nécessaire. Je voudrois encore ici montrer ma complaisance & supposer cette inspiration, si seulement quelqu'un veut avoir la charité de me résoudre une difficulté de laquelle je n'ai jamais pu venir à bout.

Septante & deux personnes sont enfermées chacune à part pour traduire la Loi, de l'Hébreu en Grec. Ont-ils eu chacun un Exemplaire Hébreu devant les yeux pour le traduire? Ainsi 72. Exemplaires, au-lieu d'un seul, selon tous les Auteurs; auquel d'entre eux est échu celui qui étoit écrit en lettres d'or, d'un prix si immense? Ceci étoit pourtant d'une nécessité absolue. Je n'ai jamais entendu dire, ni lu que quelqu'un ait su traduire un Livre, sans l'avoir devant les yeux. Il falloit donc une inspiration bien plus étendue & plus miraculeuse que celle dont on parle & que Moïse a dû avoir en l'écrivant: aussi il y a eu des gens assez impies, qui, pour soutenir l'authenticité de cette Version remplie de fautes, qu'ils n'ont pu ni osé méconnoître, ont eu recours à une inspiration d'un genre tout particulier, en disant que Dieu avoit voulu cacher aux Juifs Grecs une partie de ce qui se trouvoit dans le texte Hébreu, & leur révéler par contre d'autres choses qui y manquoient. Ce qui seroit dire, si on le peut sans blasphémer, que Dieu les a inspirés pour corrompre le texte. Morin dit expressément que les LXX. ont traduit par ordre du S^t. Esprit plusieurs choses autrement qu'elles n'étoient dans *la vérité Hébraïque*, par conséquent *contre la vérité*. Quant même on voudroit avoir recours à une pareille inspiration, pour suppléer au défaut du nombre suffisant d'Exemplaires Hébraïques, alors je demanderois pourquoi on a fait venir ce bel Exemplaire à lettres d'or.

Il auroit suffi que ces LXXII. Inspirés fussent venus; mais ni Philadelphie, ni Démétrius, ni Joseph, ni Aristée, ne les ont cru tels, ni moi non plus.

Avant que de quitter cette question, je ferai encore une remarque.

Vossius rapporte une objection que fait Scaliger, savoir si les LXX. sont arrivés en Egypte dans le temps que Ptolémée avoit remporté une victoire navale sur Antigone, quelle étoit cette victoire? Vossius en paroît surpris & dit que c'étoit celle de la 3^e. année de la 118. Olympiade. Ce grand Champion des LXX. décide bien vite. Je sais qu'alors, l'an 306 avant Jésus-Christ, Antigone s'approcha de l'Egypte par terre avec une armée formidable & qu'il envoya son fils Démétrius avec une flotte, qui ne l'étoit pas moins, pour attaquer ce pays par mer. J'ai lu que l'un & l'autre furent obligés de se retirer sans avoir pu réussir, mais pour une bataille navale il n'en est pas dit le moindre mot.

Vossius se trouve donc trop court. Mais après avoir posé pour vrai ce qui ne l'est pas, il veut se tirer de la difficulté Chronologique, en plaçant ce fait 20 ans avant que Philadelphie eût commencé à regner. Il trouve des raisons à tout. Il assure que ce n'est pas la-même année, mais que Ptolémée Soter avoit institué une fête anniversaire, pour cette victoire. Il ne le prouve pas non plus. Ptolémée auroit eü une multitude de fêtes à instituer, s'il avoit voulu en établir pour des occasions plus importantes même que ne l'étoit celle d'avoir simplement empêché l'invasion d'Antigone & de son fils. Voici ce que le Roi disoit à ces nouveaux venus au rapport d'Aristée, „ & puisqu'il se rencontre „ que vous veniez auprès de moi *dans le temps* que j'ai remporté par une bataille une victoire navale contre Antigone, je veux souper ce soir avec „ vous.” Qu'y a-t-il de plus clair? Il ne parle ni d'anniversaire, ni d'un jour consacré, mais *du temps* qu'il a remporté une victoire. Rien donc de plus faux, que tout ce récit d'un bout à l'autre? Il n'y a point eu de bataille navale, celle que Vossius veut indiquer est arrivée quant à l'invasion 20 ans auparavant. Philadelphie n'étoit alors qu'un enfant ou peut-être n'étoit-il pas né encore.

Que dirons-nous encore pour détruire cette fable? Vitruve rapporte que Philadelphie fit une Bibliothèque à l'imitation des Rois de Pergame, & que le Bibliothécaire en étoit Aristophanes, Grammairen d'Athènes: Donc Démétrius, mort avant qu'Eumenes eût établi cette Bibliothèque, n'eut point de part à celle d'Alexandrie, ni n'en fut le Directeur.

Suidas assure que la Version des LXX. n'a été faite que la 33^e. année de Philadelphie, & que Zénodote fut alors Bibliothécaire: donc tout ce qu'Aristée en dit est faux.

Celui-ci cite Hécatée l'Abdérite, comme un homme mort depuis longtemps, qui ne l'étoit pas encore l'an 284 avant Jésus-Christ, année de la mort de Démétrius. Que faut-il juger du fond de cette histoire si par-tout on ne trouve que mensonge, que faussetés, que contradictions, qu'anachronismes?

Supposons que selon d'autres cet Hécatée fût contemporain d'Alexandre le grand, nous en tirerons un autre argument contre cette Version des LXX. Il a écrit une histoire des Juifs qu'il assure avoir tirée en grande partie d'un Livre qu'un Juif nommé Ezéchias avoit traduit. Ce fut donc l'Ecriture sainte. Hécatée ignoroit l'Hébreu: la Bible, du moins le Pentateuque a donc été traduit
en

en Grec du temps d'Alexandre, ce que nous allons prouver. Que dire de la Lettre à Eléazar attribuée à Démétrius, Lettre si mal stylée & remplie de tant de barbarismes, lorsqu'on fait que les Athéniens ont épuré la langue Grecque au point qu'une Vendeuse de fruits la parloit mieux qu'un savant d'une autre partie de la Grece, & que Démétrius passoit pour l'homme le plus éloquent d'Athenes? cette circonstance seule ne découvre-t-elle pas toute l'imposture de cet Aristée?

C H A P I T R E V I I I

Auteur de la Version des LXX.

On ne fauroit fixer au juste le temps où la Version connue sous le nom des LXX a été faite; cependant on peut donner des conjectures, des probabilités, qui peuvent être équivalentes à des preuves.

Nous avons fait voir que déjà avant Alexandre grand nombre de Juifs ou furent emmenés captifs ou se rendirent volontairement en Egypte pour fuir les malheurs de la guerre, entr'autres Jérémie & Baruch. Du temps d'Alexandre les Juifs formerent à Alexandrie comme une ville dans la ville même, qui s'accrut encore sous Ptolémée Soter. Depuis l'an 609 avant Jésus-Christ que Joahas fut mené en Egypte, jusqu'au commencement du regne de Philadelphie, 323 ans; depuis la fuite des Juifs, lors de la destruction de Jérusalem par Nebucadnézar, 303 ans; depuis qu'Alexandre bâtit la Ville d'Alexandrie, 45 ans. Or il n'est pas douteux que plusieurs Juifs de la seconde époque, au moins Jérémie & Baruch, n'aient apporté en Egypte des Exemplaires de la Loi. Il ne l'est pas plus, que ces Juifs ou leurs descendants n'aient entièrement dans un espace de temps si considérable oublié la langue Hébraïque. Il n'est pas à présumer qu'ils aient renoncé à leur religion, & pour la conserver il leur falloit la Loi. Il y a donc apparence que dès-lors ils en eurent une Traduction. Ce qui fortifie cette opinion, est que les savans font dans la pensée que plusieurs Philosophes Grecs ont puisé quelques-uns de leurs Dogmes dans la Doctrine des Juifs. Pythagore qui naquit l'an 568, ou selon d'autres 586 avant Jésus-Christ & mourut l'an 506; Platon qui doit avoir vu le jour l'an 428 & mourut l'an 348 avant Jésus-Christ, & autres. Mais il paroît plus naturel de dire qu'ils aient fait usage des Livres des Juifs traduits en Grec, que d'avoir été instruits de vive voix dans les mysteres de la religion qu'on cachoit avec soin aux payens. Ces Juifs devoient absolument avoir la Loi, ils n'entendoient point l'Hébreu, il la leur falloit donc de nécessité en Grec: si on conteste cette vérité, quoiqu'elle me paraisse assez bien prouvée, du moins on ne soutiendra pas, que pendant l'espace de 45 ans, qui se sont écoulés depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'au commencement du regne de Philadelphie, un peuple, un grand peuple, qui remplissoit la moitié de cette ville, ait pu se passer de cette Loi. Je crois donc avec plusieurs savans qu'il y a eu une traduction bien plus ancienne que celle de Philadelphie.

Je veux pourtant supposer, pour faire plaisir aux défenseurs de cette Version, que ce soit sur la fin du regne de Ptolémée Soter par la faveur que Démétrius de Phalère accorda aux Livres, ou au commencement de celui de Philadelphé, on ait revu & corrigé l'ancienne Version & qu'on l'ait alors regardée comme nouvelle; que, si l'on veut, 70 ou 700 ou 700 Juifs des plus savans d'Alexandrie, aient entrepris cet ouvrage; que Philadelphé en ait mis l'original dans sa Bibliothèque; tout ceci ne conclura rien en faveur de la fable d'Aristée.

Il y a longtemps qu'il a été prouvé que cette Version a été faite à Alexandrie par des Juifs Hellénistes, nommément des Alexandrins. On fait qu'il y a eu plusieurs Dialectes Grecs, Ionien, Rhodien, Phrygien, &c. Alexandrie étoit peuplée par des Grecs de toutes les contrées; il s'y forma un nouveau Dialecte qu'on nomma Alexandrin. On le remarque dans la prétendue Version des LXX.; bien plus on a observé que tout ce qui regarde l'Egypte, ses villes, leurs noms, leur situation, &c. est ce qui s'y trouve de plus exact, & tel, qu'aucun autre qu'un Juif Egyptien, n'auroit pu s'en acquiter si exactement. Il paroît encore que ces Interpretes ont été fort ignorans dans l'une & l'autre langue.

Nous avons vu un trait de leur ignorance dans le mot *æœdén* cité ci-dessus, qu'ils n'ont pas, ou pu, ou voulu traduire exactement; le premier manifesteroit une grande ignorance, l'autre une fraude évidente, l'un & l'autre ne leur feroit pas honneur. Je parle toujours de la Loi seule, que je crois avoir été corrigée ou traduite de nouveau à l'époque dont il s'agit. Quant aux Prophètes & aux Hagiographes, ils ne le furent que plus tard, peu-à-peu & par divers Auteurs, comme le prouve la différence du style. Ils n'en avoient pas besoin si-tôt. On se contenta à Jérusalem même pendant longtemps de lire les 54 Parascha de la Loi les jours du Sabbath; ce ne fut qu'à l'occasion de la persécution d'Antiochus Epiphane, (ou Epimane) que plusieurs Synagogues manquant d'Exemplaires de la Loi firent ces Parascha des Prophètes pour les lire en sa place: lorsque les copies furent de nouveau multipliées, on revint à l'ancien usage, en conservant néanmoins en même temps celles des Prophètes. Les Grecs Egyptiens les imiterent & lurent aussi les Parascha, ou Sections des Prophètes. Il est donc apparent que ceux de la Palestine n'ayant introduit cet usage qu'après le regne d'Antiochus, cette Version en Grec n'a été exécutée que dans ce temps ou plus tard.

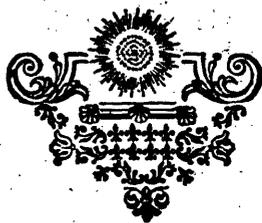
Il se trouve pourtant parmi les auteurs de la Version prétendue des LXX, des savans qui soutiennent qu'elle a pour Auteurs ces hommes inspirés qui ont traduit tous les Livres du V. Testament, sans quoi comment en soutenir l'autorité suprême? D'autres ne pouvant nier les fautes énormes qui s'y rencontrent, désavouent plusieurs Livres des Prophètes & autres. Vossius lui-même est forcé d'en excepter le Livre d'Esther, pour cette même raison. Il n'est cependant pas probable qu'ayant traduit tant d'Hagiographes, ils aient négligé le Livre d'Esther, qu'ils estimoient au-dessus de presque tous les autres; ils célébroient la fête de Purim avec une joie & un appareil extraordinaires: enfin l'histoire rapportée dans ce Livre devoit les flatter, puisqu'elle étoit arrivée seulement environ 140 ans avant la fondation d'Alexandrie. Vossius n'a pour-

tant pas tort, puisqu'à la fin de ce Livre, dans la Vulgate Grecque, il est dit, que Dosithee l'apporta de Jérusalem dans la 4^e. année de Ptolémée Philometor, & que Lisimaque fils d'un Ptolémée l'avoit traduit à Jérusalem. Quoique je croie ceci aussi controuvé que l'histoire d'Aristée, par plusieurs des mêmes raisons, on voit pourtant que les Hellénistes ne croyoient pas cette Version plus ancienne, & la quatrième année de Philometor est postérieure à la première de Philadelphie de 70 ans, ainsi on peut juger si les autres Livres ont été traduits en même temps que le Pentateuque.

C H A P I T R E. IX.

Opinions diverses des Juifs sur la Version des LXX.

Nous dirons peu de choses sur ces deux Articles. Nous avons déjà expédié Joseph. Quant aux Juifs, on n'a pas sujet de les produire, comme témoins. Le plus grand nombre regardant cette Version comme une profanation & un si grand malheur, qu'ils avoient établi un jeûne en mémoire de ce fait atroce; comme ils le croient; disant que Dieu pour manifester sa colère avoit couvert pendant 3 jours la terre de ténèbres aussi fortes que celles que Moïse fit venir sur l'Egypte; d'autres pensant mieux, approuverent que leur Loi fût rendue utile à leurs compatriotes, qui n'entendoient point l'Hébreu. C'est dans ce sens qu'ils donnerent à la fin leur approbation à cette Version. Il est donc manifeste que dans le temps que les Juifs Hébreux abhorroient cette Version, ce qui dura en quelques endroits jusqu'après la venue de Jésus-Christ, ils ne pouvoient lire les Parascha qu'en Hébreu, avec la paraphrase Chaldaïque. Dans la Gemare de Jérusalem au *Traité Sota* Chap. VII. il est dit. „ R. Lévi allant à Césarée & entendant qu'on lisoit dans la Synagogue la lection *y. d. w. . .* voulut les en empêcher; R. Jose le remarquant s'en fâcha, & dit. „ Celui qui ne peut lire l'Hébreu, doit-il ne point lire du tout? Il doit plutôt lire dans toute langue qu'il connoît & comprend, & ainsi il aura satisfait à son devoir. „ Voilà en quoi consistoit leur approbation. Je crois que chacun conviendra que des gens qui pensent ainsi, pensent bien, & qu'il vaut mieux lire une Version fautive, pourvu que les erreurs ne concernent point les articles fondamentaux de la religion, que de manquer absolument de cette nourriture de l'ame.





C H A P I T R E X.

Citations de Jésus-Christ & de ses Apôtres prises des LXX.

C'est ici que les Partisans des LXX. prétendent triompher, quoique S^t. Jérôme ait brisé il y a longtemps leur char de triomphe. Posons quelques faits & quelques principes.

Nous avons quatre Evangélistes, S^t. Mathieu qui étoit Hébreu de même que S^t. Jean ; S^t. Luc étoit Grec ; pour S^t. Marc les uns le croient Juif & Neveu de S^t. Pierre, fils de sa Sœur ; d'autres Grec ; d'autres Romain à cause de son nom.

S^t. Mathieu écrivit son Evangile huit ans après l'Ascension de notre Seigneur en faveur des fideles d'entre les Juifs ; aussi les uns disent qu'il l'a écrit en Hébreu, d'autres que c'est S^t. Barnabé qui l'a écrit dans cette langue ; il y en a par contre qui nient l'un & l'autre. Nous en parlerons en son lieu. Une des raisons qui me confirme dans la première opinion est que les Citations s'y trouvent selon le Texte Hébreu, au lieu que celles de S^t. Luc & de S^t. Marc sont selon la Version Grecque. S^t. Jean cite selon l'un & l'autre, plus souvent selon l'Hébreu. Il étoit Juif & écrivit pour les uns & pour les autres, & ce l'an 98. de Jésus-Christ. De là je tire cette conséquence & une confirmation du principe posé presque au commencement de cet ouvrage, que Dieu dans l'Écriture sainte a eu uniquement en vue de nous apprendre son culte & de nous conduire dans la voye du salut, sans nous attacher à des particularités, à des phrases, à des mots, qui n'y ont pas un rapport direct ; preuve nouvelle de ceci, est que souvent Jésus-Christ & ses Apôtres n'ont cité, ni selon le Texte Hébreu, ni selon la Version qu'ils ont donnée, mais seulement le sens de la citation. Ce sont des vérités que les plus zélés défenseurs des LXX ne sauroient contester. S^t. Mathieu donc en écrivant son Evangile pour les Juifs, S^t. Luc & S^t. Marc composant les leurs pour les Grecs & pour les Romains, ce dernier lorsqu'il se trouva en Italie, ils auroient agi inconsidérément, s'ils n'avoient pas tiré leurs citations du Code dont ces peuples se servoient, ils n'auroient pas persuadé ; on les auroit taxés d'imposture & leurs citations de fausseté. Jésus-Christ approuve les Juifs qui se servoient du Code Hébreu de ce qu'ils s'enquéroient des Écritures. L'Apôtre (*Act. XVII. 11.*) dit la même chose des Thessaloniens à Bérée qui n'avoient que la Version Grecque. Que seroit-il donc arrivé, si ces nouveaux Profélytes qui cherchoient la vérité, avoient trouvé que la citation n'étoit pas conforme au Code qu'ils avoient en main ? Ils auroient sans doute rejeté toute la Doctrine Evangélique. Les fauteurs de la Version Grecque se récrient contre cette réponse, comme si elle taxoit Jésus-Christ & ses Apôtres d'avoir mal cité. L'imputation est imaginaire ; car ne sont-ils pas obligés eux-mêmes de convenir que les citations sont tantôt selon l'un, tantôt selon l'autre Texte ou Version ? Voilà un fait & non un raisonnement. N'est-ce pas ainsi plutôt eux qui feroient une telle imputation à Jésus-Christ, & à ses Apôtres, puisque si ces passages ne s'accordent pas dans l'une & dans l'autre,

l'une sera erronée, & pourtant citée? Mais qu'importe, si les deux conduisent également au but qui est notre salut?

Je suppose que des Missionnaires voulussent faire rentrer dans le sein de l'Eglise les Schismatiques, tels que les Maronites & les Chrétiens de S. Thomas, ou convertir les Mahométans & les Payens leurs voisins, feroient-ils bien de citer la Vulgate Latine au lieu de la Version Syriaque en usage chez les premiers? N'auroient-ils pas plus de peine à persuader la supériorité de la première sur la dernière, que ce qui fait l'essentiel de la religion? Ne risqueroient-ils pas d'échouer dans leur dessein en s'attachant préférablement à leur prouver le premier au lieu du dernier? N'est-ce pas une raison toute semblable qui oblige les Missionnaires de fermer les yeux sur plusieurs pratiques superstitieuses pour ne pas manquer entièrement la conversion des infidèles? Le premier Concile de Jérusalem a ordonné de s'abstenir de ce qui est étouffé & du sang, pour ne pas scandaliser les Juifs qu'on vouloit convertir à la foi Chrétienne. Ils faisoient de même quant aux souillures des idoles ou des viandes qui leur ont été sacrifiées, & pourtant l'Apôtre explique ailleurs qu'il est permis d'en manger pourvu que le frere n'en soit pas scandalisé *I. Cor. VIII.* & ailleurs (*ibid Ch. IX*) il dit qu'il s'est fait aux Juifs comme Juif, pour gagner les Juifs, à ceux qui sont sous la Loi, comme s'il étoit sous la Loi, à ceux qui sont sans Loi comme s'il étoit sans Loi, &c. toujours afin de gagner les uns & les autres. Comment après cela soutenir qu'il n'étoit pas permis aux Apôtres de citer une version fautive dans des passages qui différoient du Texte, lorsque ces choses ne faisoient de tort, ni à la religion Chrétienne, ni au but qu'ils se propoisoient? Jésus-Christ ne s'est-il pas servi de la Paraphrase ou de la Version Chaldaïque (*S. Math. XXVII. 46.*) lorsqu'il s'écria Eli, Eli Lamma Sabachtani, & S. Paul (*Eph. IV. 8.*) de la Version Syriaque dans sa citation? Nous avouons que l'une & l'autre a ses défauts, quoique à bien des égards moins que la Grecque; cependant il étoit d'autant plus convenable que ces deux Apôtres S. Mathieu & S. Paul se servissent de ces Versions, que la Paraphrase Chaldaïque étoit autant & plus connue des Juifs que l'Hébreu même, & que la Version Syriaque n'étoit pas inconnue à Ephèse. On voit donc clairement que, selon le principe posé, les Apôtres se servoient indifféremment du Texte ou des Versions, selon qu'ils le trouvoient utile pour parvenir à leur but.

Vossius ne se contente pas de son raisonnement erronné, il ajoute en beaucoup d'endroits que la Version des LXX: a été recommandée par Jésus-Christ & par ses Apôtres. Il soutient tant de pareils faits sans la moindre preuve, qu'un de plus ou de moins ne doit pas lui faire de la peine. Que n'en produit-il un seul passage? Il ne donne pour preuve que la conséquence tirée des citations dont nous avons indiqué la raison. Mais ne voit-on pas que, si leur argument est bon, il faut que ces fauteurs des LXX conviennent aussi que Jésus-Christ & les Apôtres ont recommandé de même le Texte Hébreu, les Versions Chaldaïques, Syriques, & peut-être d'autres à nous inconnues, vu les citations qui ne s'accordent à aucunes de toutes celles qui sont connues, alors quel avantage en auront-ils?

C H A P I T R E X I.

Opinion des Peres de l'Eglise sur les LXX.

C'est encore ici où Vossius & autres prétendent nous couler à fond en assurant que tous les Peres, pendant 4, d'autres osent dire 6 siècles, ont reconnu l'excellence supérieure de cette Version; qu'ils en ont reconnu l'inspiration; qu'ils l'ont préférée au Texte Hébreu; cependant rien n'est plus faux. Il est vrai qu'ils sont obligés d'en excepter quelquefois S^t. Jérôme & Origene. Je dis quelquefois, vu qu'ailleurs ils les comptent encore parmi leurs Sectateurs. Nous allons voir s'ils accusent juste.

Examinons avant tout la Patrie de ces Peres, avec les pays & le temps dans lesquels ils ont vécu.

S^t. Barnabé a écrit l'an 71. S^t. Ignace Evêque d'Antioche peu avant sa mort arrivée en 107. Papias, disciple de S^t. Jean, Evêque d'Hiérapolis en Phrygie, à-peu-près en même temps: S^t. Justin Africain présenta son Apologie à l'Empereur Antonin l'an 150. *Hégésippe*, Juif, se convertit au Christianisme l'an 165.

Theodotion Juif a traduit l'Ancien Testament de l'Hébreu en Grec en 176. S^t. Irénée, de Smyrne en Asie, Evêque de Lyon, Disciple de S^t. Polycarpe, naquit en 120, vécut jusqu'en 203. *Théophile* d'Antioche en 180. S^t. Clément d'Alexandrie en 215. Tertullien 217. Origene en 252. Lactance 304. Eusebe de Césarée 314. S^t. Athanase 330. *Jacob Evêque de Nisibis* 332. selon d'autres 345. S^t. Lucien. S^t. Jérôme né en 332, S^t. Augustin à Tagaste, en Afrique, en 354. S^t. Epiphane 366. Ceux-ci comme les principaux & qu'on allegue pour & contre, peuvent suffire. Voyons donc en faveur de quel Texte ces Peres peuvent être cités.

S^t. Barnabé a, selon quelques-uns, écrit l'Evangile selon S^t. Mathieu en Hébreu, & l'Eglise de Constantinople doit l'avoir encore découvert sur son Corps en Chypre, ainsi voilà un des notres. S^t. Ignace s'est servi souvent de l'Evangile aux Hébreux. Papias qui assure que S^t. Mathieu a écrit l'Evangile en Hébreu est encore pour ce texte.

S^t. Justin est quasi l'unique sur lequel nos Antagonistes se fondent, encore avec peu de raison: supposé qu'il eût préféré toujours la Version Grecque cela ne prouveroit rien, pour décider entre deux Exemplaires écrits en deux langues différentes, il faudroit, je pense, les posséder toutes les deux en perfection. S^t. Augustin n'entendoit point l'Hébreu étant Grec de nation & de religion, il n'étoit donc pas juge compétent.

Cependant on le cite mal; s'il a suivi la Version Grecque, c'étoit qu'il se trouvoit dans une impossibilité absolue de suivre le Texte Hébreu qu'il n'entendoit pas. Si un homme ne possédoit que la Langue Françoisé & qu'il citât les passages de cette Version, diroit-on qu'il rejette la Vulgate Latine, l'Hébreu, le Grec, &c? ne se moqueroit-on pas de pareille assertion? Au reste il s'en faut bien qu'il ait préféré cette Version Grecque au Texte. Dans son

Apologie, il en appelle aux Livres qui se trouvoient dans les Synagogues des Juifs, & bien loin qu'il leur reproche comme Voffius, Pezron & autres l'osent assurer, d'avoir corrompu le Texte Hébreu, il les accuse d'avoir altéré la Version Grecque, dont il indique même quatre exemples dans son Dialogue avec Triphon; il ne dit rien de semblable du Texte Hébreu; ailleurs il reconnoit la Providence Divine en ce que les Juifs ennemis jurés des Chrétiens ont été les fideles gardiens & les dépositaires des saintes Ecritures. *Hégésippe* qui fleurit sous les Antonins est dans le cas des deux premiers, Juif Hébreu. *Theodotion* de même sous *Commode*, vu qu'à cause de la corruption qui s'étoit glissée dans les Versions Grecques, il en a fait une nouvelle sur le Texte Hébreu.

S^t. Irénée, Grec, mais Disciple de S^t. Polycarpe, a lui-même cité le passage d'*Isaïe IX. 6.* d'après le Texte Hébreu, non selon la version; c'est un de ceux qui assurent que S^t. Mathieu avoit écrit son Evangile en Hébreu, & par conséquent non-seulement il préfere cette langue, mais il autorise d'autant plus les citations de cet Evangile tirées de ce texte.

Théophile d'Antioche; nous en parlerons à l'endroit de la Chronologie.

S^t. Clément, quoique selon quelques-uns il fût Athénien; Origene, Eusebe même, étoient si convaincus de la vérité Hébraïque, qu'ils se servoient de cette façon de parler comme d'une preuve sans réplique, *un Hébreu a décidé ainsi, donc il est prouvé.* Nous verrons ce que le même dit sur la Chronologie.

Tertullien assuroit qu'on conservoit des Exemplaires Hébreux de la Loi dans le temple de Sérapis de son temps, par conséquent des anciens qui ne pouvoient être corrompus. Il assure encore qu'après avoir confronté soigneusement la traduction avec le Texte Hébreu, il n'avoit rien trouvé d'altéré dans ce texte, c'est donc la version qui le fera. Que dirons-nous d'Origene? c'est lui que nos Antagonistes craignent le plus & avec raison, il faut nous y arrêter un peu.

Il naquit dans la Ville d'Alexandrie environ l'an 185. Il s'y appliqua beaucoup à l'étude. Il devoit donc dans une ville, où les Juifs Hellénistes divinsifioient presque la prétendue Version des LXX, être fort prévenu en sa faveur. Aussi voit-on que souvent, selon qu'il écrivit pour les uns ou pour les autres, il suivit leur version. Mais lorsqu'il eut tout examiné avec un soin extrême, il reprocha souvent aux Juifs Hellénistes de l'avoir altérée, & se plaint que les interprètes se sont donné la liberté de retrancher une infinité de belles choses, qui se trouvent dans le Texte Sacré, entr'autres une Prophétie.

Il nomme le Texte Hébreu, *vérité Hébraïque*, (*Homélie II, sur le Livre des Cantiques*) il préfere (*Homélie XI. sur Jérémie*) le Texte Hébreu & les Versions qui lui sont conformes, à celles nommées des LXX. & nomme les premières les plus certaines & les plus véritables des Ecritures. Il cite plusieurs exemples de la mauvaise traduction des LXX, il les accuse d'avoir ajouté plusieurs passages & d'en avoir omis d'autres, il se plaint aussi que cette version étoit déjà alors fort altérée par les Copistes.

Enfin tout ceci lui a fait entreprendre cet ouvrage si célèbre d'un travail & d'une érudition immense, connu sous le nom de ses Hexaples; dans lequel il a réprouvé les additions & les omissions qui se trouvent dans cette version.

S^t. Jérôme qui a écrit contre ce grand homme avec véhémence, lui rend témoignage qu'il a été un personnage illustre dès son enfance, & lui donne de grands éloges, en bien des endroits. Eusebe étoit encore plus son grand admirateur. Voilà donc un juge compétent, qui étoit né & élevé à Alexandrie, actif, zélé, qui examinoit avec soin, non-seulement des copies de la version des LXX. qui étoient dispersées parmi les Juifs Hellénistes, de la Grece, de l'Asie-Mineure, de l'Afrique, &c., mais celles qui devoient être les plus correctes à Alexandrie, dans les Synagogues; celle même qui étoit conservée dans le Sérapion; cependant voilà ce grand homme qui les taxe toutes de plus ou moins d'altération, de corruption, & qui accuse les interpretes d'avoir pris trop de liberté en ajoutant & retranchant au texte & à la vérité Hébraïque.

Lactance a suivi les LXX.; il étoit dans le même cas, de ne se servir de l'Écriture sainte, que dans la langue qu'il entendoit. Eusebe de Palestine vécut vers la fin de l'Empire de Gallien & fleurit vers l'an 313. Les patrons de la Version Grecque se fortifient de sa Chronologie.

Il faut observer préalablement qu'après la destruction de Jérusalem & la dispersion de la nation Juive, la langue Hébraïque ne fut plus en usage chez le peuple en Palestine, mais qu'on la conserva dans les Exemplaires de la Loi chez les Juifs convertis, & dans les Synagogues, & l'on introduisit de plus en plus les Versions Grecques. Il ne faut donc pas être surpris si Eusebe la suivit. Cependant ce ne fut pas en tout. Il a omis le jeune *Cainan*; sa Chronologie ne s'accorde point avec celle des Sectateurs modernes de la version, qui en forment une nouvelle, comme nous le verrons ci-après. Lui-même allègue toujours pour prouver cette vérité, qu'un Hébreu l'avoit dit.

Eusebe même en rapportant les diverses Chronologies des Hébreux, des Samaritains & des Grecs, les laisse indécises regardant ce point comme indifférent.

Lui-même rapporte un Fragment d'un certain Melon, qui dit qu'Abraham vécut dans le quatrième siècle après le déluge, ainsi il n'étoit pas si prévenu pour la Version Grecque; outre cela, comment auroit-il été si grand admirateur d'Origène, qui faisoit toucher au doigt la corruption de cette version, s'il l'avoit préférée au Texte Hébreu?

S^t. Athanase natif d'Alexandrie a fleuri environ l'an 330; il se plaint que la Version des LXX. étoit corrompue. S^t. Jaques de Nisibes en Mésopotamie, qui vivoit en même temps, écrivit en langue Syriaque; il assista au Concile de Nicée, fut très-savant & composa 26 Livres. Il se servit toujours de la Version Syriaque, conforme à celle des Hébreux. Si on dit qu'il ne savoit d'autre langue, on se tromperoit puisqu'il auroit été fort mal à sa place au Concile de Nicée où tout fut traité en Grec. Mais supposons ce fait; on conviendra en même temps que l'autorité des Peres, qui ne savoit que le Grec, ne prouve absolument rien en faveur de l'authenticité de cette version, ce qui est précisément ce que nous soutenons.

Nous ajouterons seulement que S^t. Ephrem son compatriote & son contemporain suivit la même Version Syriaque. S^t. Lucien Martyr sous l'Empereur Maximin, trouva la Version Grecque si corrompue qu'il entreprit de la corriger & d'en donner une nouvelle Edition.

S^t. Jérôme Pannonien né en 345 a entièrement renversé l'autorité de la Version Grecque. Que disent les auteurs de cette Version? Que S^t. Jérôme en avoit fait grand cas, & qu'il en avoit reconnu l'authenticité jusqu'à ce qu'il eût appris l'Hébreu & qu'il se fût laissé séduire par ses Maîtres Rabins, que par conséquent il falloit s'en tenir à ce qu'il avoit écrit antérieurement.

Raisonnement sublime! Je suppose qu'un de nos François ne sachant que sa langue maternelle lût les traductions des Auteurs Grecs & Latins, écrivit quelque ouvrage, & les citât par ces traductions; qu'ensuite il apprit ces langues, trouvât ces mêmes Versions erronnées, & soutint qu'il falloit s'en tenir à l'original, devoit-on l'en blamer? Sans-doute, selon cette these nouvelle & tout-à-fait singuliere. Encore si on pouvoit dire que S^t. Jérôme a été indolent, simple, crédule, &c. il seroit permis de le soupçonner de s'être laissé imposer par les Rabins. Mais un homme qui commença ses Etudes à Rome, qui de là se rendit dans les Gaules pour se perfectionner, d'où il revint à Rome, ramassa par-tout des Livres pour s'en former une Bibliotheque belle & nombreuse; qui pour satisfaire sa passion pour l'étude, chercha un endroit éloigné & tranquille pour y vaquer, & demeura quatre ans dans une solitude affreuse en Syrie, où il apprit la langue Hébraïque & commença ses Commentaires sur l'Écriture; qui pour vaquer à cet exercice favori, se réserva, lorsqu'il fut ordonné Prêtre; de n'en pas faire les fonctions; qui fit divers voyages pour voir de grands hommes, & augmenter ses connoissances en conversant avec eux; qui enfin se fixa à Bethléem où il se consacra uniquement à l'étude; un tel homme doit être juge compétent sur une pareille question, ou il n'y en eut jamais.

Ce savant donc, avant que d'avoir appris l'Hébreu, connut l'altération & la corruption de la Version Grecque, & trouva nécessaire de la corriger & d'en donner une nouvelle Edition, comme il le fit; s'étant ensuite perfectionné dans la langue Hébraïque il vit que cette Version quelque corrigée qu'elle fût, ne suffiroit pas; il entreprit donc de traduire le Texte Hébreu en Latin. Il assure par-tout que la Version des LXX étoit corrompue, & nomme toujours le Texte Hébreu la vérité Hébraïque. Ses adversaires, dont le principal étoit Rufin, ignorant la langue Hébraïque demeuroient sans réplique, & cette Version Latine de S^t. Jérôme fut d'autant plus goûtée, qu'il y avoit un très-grand nombre de Versions Grecques & même plusieurs Editions toutes différentes de celle des LXX: variété qui fit un très-grand tort à la Religion. On voit dans les Commentaires sur la Bible de ce savant Pere, qu'il s'est servi du Texte & de la Version, en examinant soigneusement le sens de l'un & de l'autre, donnant néanmoins la préférence au Texte.

Faisons encore quelques réflexions.

S^t. Jérôme a souvent assuré que Jésus-Christ & ses Apôtres avoient en plusieurs occasions cité selon le Texte Hébreu. Il n'a jamais été réfuté sur cet article par ses Antagonistes; on étoit donc alors convaincu de ce que ceux d'aujourd'hui nient. Il est vrai qu'alors, comme aujourd'hui, quelques-uns disoient que la Version n'étoit pas corrompue, quoique les citations fussent selon le Texte tel qu'il étoit du temps de S^t. Jérôme & auquel on vouloit préférer la version; ce Pere se moque agréablement de ce raisonnement, dit qu'il ne peut

s'empêcher de rire lorsqu'on suppose que Jésus-Christ & ses Apôtres ont cité selon ce qu'ils ont prévu que le texte sera corrompu; il dit encore qu'il rougissoit pour ceux qui parlent mal de la pureté & de la vérité du Texte Hébreu. Il plaint un savant Pere d'être tombé dans plusieurs erreurs considérables, faute d'avoir consulté le Texte Hébreu, & pour avoir suivi les divers interpretes. Il a, comme Origene, fort blâmé les prétendus LXX. d'avoir retranché plusieurs belles choses du texte. Il ne doute point que St. Paul étant Hébreu, né des Hébreux, n'ait paraphrasé dans l'Épître aux Corinthiens un passage d'Isaïe selon la vérité Hébraïque. Il a fait voir qu'il croyoit, comme nous, qu'on pouvoit se servir sans scrupule en certaines occasions de la Version Grecque, comme par Exemple sur Ps. LXXIII. 8. parce qu'on y étoit accoutumé, que cependant il ne faut pas ignorer la vérité du Texte Hébreu. Il a remarqué que les Interpretes de la Version nommée des LXX., ont souvent fait plutôt une paraphrase qu'une version, qu'ils ont donné souvent des significations Chaldaïques, parce qu'ils n'entendoient pas le pur Hébreu, & que par-là ils y ont mis beaucoup d'absurdités, ce qu'il prouve par plusieurs exemples; qu'ils ont encore souvent confondu les lettres; que les Copistes y ont fait glisser nombre de fautes.

Nous ne finirions jamais si nous voulions rapporter tout ce que St. Jérôme rapporte pour prouver combien cette version, que certains savans exaltent tant, est vicieuse; & combien la vérité du Texte Hébreu y est supérieure; ceci pourra suffire & peut-être aurons-nous occasions d'y revenir.

St. Augustin né à Thagaste, Ville de la Numidie, en 354, fut contemporain de St. Jérôme & grand patron des LXX. Faut-il en être surpris? il avoit dans sa jeunesse de l'éloignement pour la Langue Grecque, & lorsqu'il l'eut apprise, il prit le parti de la version qu'il entendoit, & non du Texte Hébreu, dont il ne comprenoit pas un seul mot.

Imbu de la fable des LXX. & de leur version, parce que les Juifs Hellenistes l'exaltoient tant, il la crut divinement inspirée. Cependant il préféroit en tout le texte aux versions, il voulut corriger, comme juste, la Latine sur le Texte Grec, & même poussé à bout par St. Jérôme il fut obligé de rendre justice au Texte Hébreu.

Il avoue que de son temps on étoit fort négligent en transcrivant les Livres saints, que dans certains passages l'erreur étoit dans la version & non dans le texte, que les Apôtres se sont servis souvent dans leurs citations du texte. Il dit de plus que la Version des LXX. doit être préférée à toutes les autres, *sauf l'honneur du Texte Hébreu, & ailleurs, qu'il ne doutera jamais qu'on ne doive ajouter foi principalement à la langue de laquelle les Traducteurs ont tiré leur Version.*

Parlant des Juifs, il dit que dans leurs Livres ils sont de notre opinion, dans leurs coeurs nos ennemis, & dans leurs Codes nos témoins. Il a lui-même admiré à la fin la Traduction Latine de St. Jérôme faite sur les LXX. avec les Corrections, & principalement celle du Livre de Job, la trouvant préférable à l'ancienne, qu'il avoit tant estimée. Il fut même si fort ébranlé sur cette Version Grecque & son authenticité, qu'il consulta souvent St. Jérôme sur la différence des passages de la version & de ceux du texte. Il soutient que celui qui regarde l'âge de Mathusalem, & même ces passages de l'âge des Patriarches

après le déluge, ont été falsifiés de propos délibéré dans la version Grecque. Il prend souvent le parti des Juifs, & dit à ceux qui les accusoient d'avoir corrompu le texte, que cette opinion ne devoit jamais entrer dans l'esprit d'un homme sensé; en ajoutant qu'il étoit plus facile à quelques personnes, qui traduisirent de concert l'écriture, de la corrompre, que de le faire dans tous les Exemplaires d'un Texte original.

„ Pour moi, dit-il, je suis persuadé que pour bien faire, quand on trouve „ dans l'Hébreu & dans les LXX des faits historiques si contraires, que les „ uns ou les autres sont nécessairement faux, on doit ajouter foi préférable- „ ment à la langue, de laquelle les Traducteurs ont traduit.” Il avoue encore avec Origene, St. Jérôme, St. Epiphane & autres, que les LXX ont retranché beaucoup de passages du Texte Hébreu, & qu'ils en ont ajouté d'autres. Il a adopté le Texte Hébreu dans Jonas en comptant 40 jours & non trois avec les LXX, qui vouloient que Jonas n'eût prêché la pénitence que trois jours pour convertir les Ninivites, sans songer que la ville avoit trois jours d'étendue, que par conséquent il n'auroit pas eu le temps d'adresser son exhortation à tous, ni eux celui d'y réfléchir, & pourtant ils se sont repentis avant l'expiration du terme. Voilà donc ce Pere de l'Eglise, sur lequel les patrons de la Version Grecque se fondent le plus, qu'on juge si c'est avec raison.

Nous venons de dire que St. Epiphane a aussi avoué que la Version des LXX étoit altérée par des additions & des omissions.

Qu'on juge présentement, si les Peres de l'Eglise sont aussi favorables à cette version qu'on le prétend, s'ils s'y attachent uniquement & à l'exclusion du Texte Hébreu; si la plus grande partie des patrons même des LXX d'entre eux, n'ont pas reconnu la supériorité de l'Original, & si les autres ne connoissant que cette version, peuvent être reconnus pour juges compétens sur une différence qui exige la connoissance des deux langues.

Dans les Tribunaux où l'on administre la justice, on veut qu'on examine les actes, les preuves, les raisons des deux parties. Nos Antagonistes ne seroient pas de cet avis. Si un Espagnol produisoit des Titres dans sa langue, il ne faudroit pas tâcher de se mettre à même de les examiner, mais le condamner sur les productions de sa partie Françoisse, parce que ce seroient les seules qu'on seroit en état d'entendre.

C H A P I T R E X I I

Jugement que l'Eglise primitive a porté de la Version des LXX.

On assure encore que toute la premiere Eglise a reconnu l'excellence de cette version, & l'a suivie uniquement.

Nous venons pourtant de voir que les premiers & les principaux Peres ont été d'un sentiment contraire. Examinons cette assertion de plus près.

Nous prouverons en son lieu, que plusieurs Eglises Chrétiennes se servirent

pendant longtemps du Texte Hébreu. Nous avons déjà dit & nous ne nous lassons pas de le répéter, que les Grecs devoient fort naturellement se servir d'une version Grecque, mais ceci lui donne-t-il quelque authenticité? Parce que les François, les Anglois, les Allemands, & tant d'autres Nations se servent des versions dans leur langue, donc celles-ci sont reçues pour *les seules* authentiques? Donc ils rejettent le Texte Hébreu, la Version, la Vulgate Latine? On ne me pardonneroit pas si je réfutois de pareilles rêveries. Voyons si en effet ces Eglises se sont servies *uniquement* de la Version des LXX, & s'ils l'ont eue en si grande vénération qu'on veut nous le faire accroire.

Mais auparavant examinons une autre raison de Vossius.

Il demande d'un air triomphant, qu'on lui fasse voir l'Original du Texte Hébreu; alors, dit-il, nous verrons s'il vaut mieux que cette version. Si un autre s'étoit servi d'une semblable raison contre lui, il ne lui auroit pas épargné sans-doute ses épithetes favorites de fou, d'insensé, de stupide, & lorsqu'il étoit bien poli, de bon homme, lesquelles il réitere si souvent envers tant de célèbres savans qui l'ont réfuté. Nous ne lui appliquerons que le passage où il dit si agréablement à son antagoniste, *qu'on ne fait que lui souhaiter de mieux que le bon-sens*. En effet si, comme chacun en conviendra, la version la plus excellente est toujours inférieure au texte, si cent interpretes faisoient des versions d'un même Livre & que cent autres encore voulussent entreprendre la même chose, aucune ne ressembleroit en tout à l'autre, & tous ces traducteurs trouveroient qu'il y a divers endroits mal traduits dans les précédentes; si la même chose est arrivée à cette version comme on n'en sauroit douter, il y auroit de la témérité d'oser la comparer au Texte Original. Passons cette absurdité, & disons à ces protecteurs de la Version prétendue des Septante, qu'ils produisent eux-mêmes l'original de cette version; alors nous, sans l'accepter aveuglément, nous examinerons s'il porte ce caractère d'excellence, d'infailibilité même, qu'ils lui attribuent.

Mais qu'en fera-t-il, si j'assure qu'ils n'en peuvent seulement produire aucune copie? Quel paradoxe! Cependant nous l'allons prouver.

On croira peut-être que je vais simplement répéter que les LXX. Interpretes qu'on a supposé être les Auteurs de cette Version sont imaginaires & fabuleux; Non, nous ne le répéterons pas, nous supposerons qu'il y a eu une version qui a couru sous ce nom, & nous rapporterons ce qui s'est passé au sujet de cette version, après qu'elle eut été faite.

Qu'on suppose que cette version ait été entreprise & finie par 70 Juifs, ou tel nombre qu'on voudra, si l'on veut encore dans la première, seconde, ou 33^e. année de Philadelphie & qu'elle ait été nommée des LXX, toujours est-il sûr que Dosithee, Juif d'un grand crédit arrivé en Egypte avec Onias, la 4^e. année de Ptolémée Philometor l'an 177. avant Jésus-Christ, ainsi 105 ans après la mort de Démétrius, y apporta des Versions Grecques de l'Ecriture, principalement celle du Livre d'Esther. Il falloit donc que le Pentateuque traduit auparavant, (la plus grande partie des patrons de cette version étant obligée d'avouer, sur le témoignage de Joseph & d'autres anciens auteurs, que ce ne fut que celui-ci qui fut traduit sous Philadelphie,) ait été alors revu, corrigé,

& les autres livres du Canon y ajoutés, & mis en usage parmi les Juifs, par leur grand sacrificateur Onias & par Dosithee, & que dès-là l'ancienne version ne fut plus dans le même état qu'elle étoit originairement.

Eusebe dit expressément, qu'Aristobule auquel le peuple Juif s'adressa (2 *Maccab. I. vs. 10.*) fut Précepteur de Ptolémée Philometor, & qu'il avoit fait une version de la Loi; Clément d'Alexandrie en parle aussi, & la datte fait voir que la lettre devoit être écrite environ l'an 18. de ce Ptolémée; que ce soit donc lui seul, ou de concert avec Dosithee, qu'il ait fait une version de la Loi, il s'ensuit sans réplique un des trois faits suivans, ou que jamais la version supposée sous Philadelphie n'a existé, ce qu'on ne voudra pas accorder, & je n'en crois rien non plus, ou que cette version étoit si fautive, ou bien qu'elle fut si corrompue depuis 100 à 120 ans, qu'on eut besoin d'une nouvelle version, & qu'on ne la regardoit, ni pour parfaite, ni pour divinement inspirée, ni préférable au Texte Hébreu, puisqu'on en fit une nouvelle, qu'Aristobule offrit même à Philometor comme un ouvrage précieux.

Lorsque le Museum fut consumé par le feu sous Jules-César, l'Exemplaire Hébreu & celui de la Version Grecque périrent en même temps, de sorte qu'Hérode se fit honneur d'en envoyer un nouveau en Hébreu & d'une version Grecque. Quelle étoit cette version? Ce fut celle sans-doute dont se servoient les Hellénistes de la Syrie & de la Palestine; mais enfin quelle version? Les protecteurs de celle des LXX. assurent que c'est celle des LXX. Je le croirai si-tôt qu'ils l'auront prouvé. On voit par la Préface du Livre d'Esther qu'il y a eu des Interpretes Grecs de l'Ecriture sainte à Jérusalem; on peut donc facilement supposer que cette version envoyée par Hérode différoit considérablement de celle des prétendus LXX. & même de celle qui fut faite ou corrigée par Dosithee, ou Aristobule. D'abord après les temps de Jésus-Christ, la Version des LXX. fut extrêmement corrompue & variée. Il n'y avoit peut-être pas deux Exemplaires qui se trouvassent conformes. On regardoit comme le plus authentique celui d'Hérode conservé dans le temple de Sérapis, parce qu'on n'avoit plus de ces anciens Exemplaires, ni Editions faites 2 à 300 ans auparavant, & on y avoit recours dans les doutes de la corruption: de là vint la Version nommée *κοινή* ou Vulgate, qui différoit pourtant infiniment de l'autre, & on les honora l'une & l'autre du nom de la Version des LXX. On voit quelques vestiges de celles-ci chez les Peres, & principalement chez Origene. Tous les Peres sans exception s'accorderent à avouer que la version ainsi nommée des LXX. surtout la Vulgate Grecque, étoit remplie de fautes & de corruption, au point que chacun se mit à faire de nouvelles versions, ou à corriger l'ancienne; Aquila en 128, Théodotion en 185, Symmaque en 200, Hefychius, St. Lucien, les Auteurs de la Version de Nicopolis, de celle qui a été trouvée à Jéricho, & autres; tant on faisoit peu de cas de cette prétendue Version des LXX. Origene en fit la critique par ses Obeles & ses Astérisques, & quoiqu'il fit un ouvrage, louable, savant & d'un travail immense, il occasionna une plus grande confusion; chaque Copiste abondoit dans son sens, & sans imiter Origene, en laissant ces marques d'approbation & de réprobation à la marge, on inféra, ajouta, & retrancha du texte ce qu'on jugea convenable.

c'est ce qui déterminâ S^t. Jérôme à travailler à ses Versions Latines.

Ces faits sont si bien connus que je ferois tort à la bonne foi des patrons de cette version, si je les croyois capables de les nier.

Il n'est pas moins certain, que la Version Grecque donnée par Origene ne fut reçue pour la Version des LXX. que parce qu'on supposa qu'il l'avoit tirée du Manuscrit de la Bibliothèque Cléopatrine, conservé dans le Sérapion. Il est cependant plus que douteux qu'elle y existât; or pourquoi Hérode après l'incendie de celle du Muséum envoya-t-il cet Exemplaire, ensuite conservé dans le Sérapion, s'il n'avoit cru avec tout le monde, que par cet incendie on avoit été privé de l'Édition plus ancienne, soit des LXX, ou de Dositée? Ce n'est donc que par celle d'Hérode qu'il a pu rétablir les passages altérés dans la Vulgate Grecque & dans les autres.

S^t. Jérôme assure que de son temps l'Égypte se servoit de l'Édition de Héfychius d'Alexandrie parce qu'ils la croyoient la plus conforme à celle des LXX. À Constantinople & jusques à Antioche on préféroit celle de S^t. Lucien. La Palestine & les autres Provinces voisines avoient celle qu'Eusébe & Pamphile avoient corrigée d'après Origene.

Où chacun croyoit sa version conforme à celle des LXX, ou il la croyoit meilleure; s'ils la croyoient conforme, ils avouoient donc qu'elle avoit été très-altérée & corrompue puisqu'on se servoit de celles qui étoient corrigées; & comme, outre grand nombre d'Interpretes, ces trois ont donné des corrections différentes, qu'on me dise & qu'on prouve laquelle en est la meilleure & laquelle a rétabli l'original.

Si elles étoient supposées plus correctes que celle des LXX, on avouera que tous ces peuples ne l'ont pas eue en si grande vénération, & pour ainsi dire, divinifiée, comme l'ont fait ceux des modernes qui en parlent avec enthousiasme; enfin qu'aujourd'hui nous n'avons pas le moindre vestige, pour pouvoir seulement conjecturer, laquelle doit être l'objet de cette admiration sous le nom de la version des LXX.

On dira: N'avons-nous pas des Manuscrits anciens & des Editions imprimées sur de pareils Manuscrits, celle du Pape Sixte. V, ou la Vaticane; celle du Cardinal de Ximènes, ou de Complute; celle d'André Asulam ou d'Alde Manuce à Venise, l'ancien Manuscrit en Angleterre que quelques-uns avoient supposé être écrit de la main de la Vierge Thecle environ le Concile de Nicée en 325, celui qu'on nomme le Code de Rochefoucaut, celui du Cardinal Barberin & tant d'autres? Oui, mais lequel de tous ces Exemplaires donne la véritable Version des LXX. ? Aucun. Après que des savans les ont examinés, ils y ont trouvé une variété étonnante des passages, des corrections d'Origene, de Théodoret, de Symmaque, de Héfychius, de S^t. Lucien, de celles d'Eusébe & de Pamphile, de Théodotion, d'Aquila même; le fond en étoit du plus au moins pris de la *Koinè* ou Vulgate Grecque; on voyoit qu'elles approchoient du plus au moins de l'ancienne version des prétendus LXX, telle qu'on la supposoit par les citations des plus anciens Peres de l'Eglise. Je dis supposoit, car après avoir fait voir ci-dessus, comment les plus anciens Peres qui en ont fait l'examen ont trouvé dans le 3^e. & 4^e. siècle cette version corrompue, & que la Vulgate

Grecque si fautive passoit encore pour la plus correcte; que même déjà dans le 2^e. siecle, on songeoit à donner de nouvelles versions, ou à corriger celles qui existoient alors, & dont on reconnoissoit la corruption; pourroit-on s'empêcher de soupçonner que ces citations étoient tirées des Exemplaires déjà alors corrompus, mais moins qu'ils ne l'ont été dans la suite? Il est sûr que celles d'Eusebe & de Pamphile, si estimée dans la Palestine & dans les Régions voisines, n'étoit point celle des LXX, mais la Vulgate, à laquelle faute de la véritable on donnoit ce même nom, tout comme on fait aujourd'hui cet honneur à toutes ces versions, quoique d'une différence si sensible: cette Vulgate étoit comme nous l'avons vu, corrompue, il y a plus de 15, peut-être 18 siecles.

Les uns sont comme extasiés, lorsqu'ils parlent du Code du Vatican, ou de l'Edition de Rome, & croient qu'il n'y manque pas un point de l'ancienne Version des LXX. Vossius par contre, qui employe tout son grand savoir & les plus fortes injures pour prouver l'authenticité de la version en général, soutient, de même que Morin, que cette Edition est la plus vicieuse de toutes, & assure en plusieurs endroits que les LXX. avoient traduit autrement qu'il ne se trouvoit dans ce Code Romain, il veut même le prouver quelquefois par la Version de Théodotion, quoiqu'il la rejette; il a raison de rejeter ce Code du Vatican; outre que dans le Manuscrit il manque les 40 premiers Chapitres de la Genèse qu'il falloit rétablir par d'autres Codes, on y trouve des passages d'autres Versions; mais ce qui prouve que le Code même n'a pas été correct, ni donné tel qu'il étoit, c'est le passage de la préface donnée par les Editeurs, qui disent; qu'ils l'ont donné tel, qu'il s'approchât autant qu'il étoit possible d'y parvenir par les anciens livres de celle que les LXX Interpretes qui ont suivi l'Autorité du S. Esprit avoient donnée. On voit donc que ce Code, prétendu si respectable n'étoit rien moins que la pure ancienne Version nommée des LXX. qu'elle ne s'y trouve même pas, après qu'il fut corrigé par les Editeurs, & que ceux-ci croyoient seulement qu'ils l'ont rendu tel, qu'il y approchoit le plus qu'il étoit possible de faire. Aussi le célèbre Martin Martini à Salamanque dit même de ces Editions postérieures marquées des Obeles & Astérisques, qu'elles sont toutes perdues & qu'on n'en trouve que quelques vestiges dans les écrits des anciens Peres. Jean Curterius dit que toutes les Editions, soit imprimées soit en Manuscrits, sont toutes mêlées, les unes plus, les autres moins; & le célèbre Usser désespérant de retrouver l'ancienne nommée des LXX, même la postérieure conservée dans la Bibliothèque de Cléopâtre, veut qu'on s'applique à chercher comment rétablir la Vulgate, quoiqu'elle ait été remplie d'erreurs.

Vossius sur ces principes promettoit de donner une Edition plus correcte que toutes les autres. Où l'auroit-il prise? Avoit-il un Manuscrit original, ou du moins plus ancien & plus correct? Il ne s'en vante pas; il en auroit donc composé une Edition selon ses idées; il auroit soutenu qu'il y étoit d'accord avec l'original, quoiqu'il n'eût pas eu à beaucoup près le secours des anciens Manuscrits que S. Lucien, Symmaque, Théodotion, Héfychius, Adamance, Origene, St. Jérôme, & tous ces anciens Editeurs ont eu, il y a 14. à 1500 ans; & pourtant il assureroit que cette version qu'il n'avoit pas & qu'il vouloit seulement composer, ou extraire des autres, seroit préférable au Texte Hébreu.

Jakson même, le plus moderne des patrons des LXX., qui employe son fa- voir immense pour soutenir la préférence de cette Version sur le Texte Hébreu, est obligé de se plaindre de cette corruption dans ses Antiquités Chronologiques; il dit: Ce seroit un bienfait inexprimable pour l'Eglise Chrétienne, si l'on pouvoit la purger (cette version) de tous les mélanges qu'on y a introduits de la Version de Théodotion & autres & la rétablir dans son ancien & pur état. Seront-ce donc de telles versions, si variées, si corrompues depuis tant de siècles, selon l'aveu même de ses défenseurs, qu'on doit préférer au Code Hébreu comme si tout étoit perdu, si on ne le faisoit pas? Il me paroît au contraire que la religion seroit dans le danger le plus éminent si on préféroit des versions, & des versions fautives & variées, selon le bon vouloir de chaque critique. Morin lui-même soupçonne, à cause des erreurs dont il ne peut disconvenir, que les LXX. ont eu un Exemplaire fautif du Code Hébreu. Où reste donc la fable d'Aristée & l'authenticité de la version?

C H A P I T R E X I I I .

Fautes & erreurs grossières & importantes qui se trouvent dans les LXX. & qui ont été tirées du Code Samaritain.

Il faudroit un volume si on vouloit ramasser toutes les fautes & les erreurs qui se trouvent dans les différens exemplaires de ces versions, même dans celles qui sont les plus authentiques. Nous n'en rapporterons que celles qui sont de la plus grande importance pour la religion & qui sont voir évidemment que certains passages ont été falsifiés à dessein prémédité. Voici quelques-uns de ceux qui se prouvent par les citations de St. Mathieu, d'après la vérité du Texte Hébreu, *Osée XI. 1. Esaie LIII. 4. ibid XLII. 1.* de St. Paul sur *Esaie XXVIII. 11.* du même *XXV. 8.* de St. Jean *Zacharie XII. 10. Jérémie XXXIII. 16.* &c. Pour ceux où les Interpretes ont mal lu le Texte Hébreu en confondant une lettre avec l'autre, ou en se trompant au son de la prononciation, ou aux voyelles, nous n'en parlerons pas, non plus que des fautes des Copistes. On peut aussi compter parmi leurs erreurs leurs expressions Chaldaïques, Syriaques, Arabiques, Rabiniques & Egyptiennes, mais principalement ce qu'ils ont tiré du Code Samaritain. Ces dernières erreurs sont pourtant preuve chez les fauteurs de la Version Grecque, en ce qu'ils prétendent prouver que le Texte Hébreu est corrompu & que les LXX. ont fait leur Version avant qu'il le fût; que cette conformité du Code Samaritain en est une preuve, vu que les Juifs n'avoient point de communication avec les Samaritains, & n'en avoient rien pu ni voulu tirer. A cela on répond.

1°. Qu'il y a parmi ces passages tirés du Code Samaritain des endroits manifestement erronés.

2°. Que les Juifs de l'Egypte ne furent pas moins ennemis pendant longtemps de ceux de la Palestine que les Samaritains, & qu'ils pouvoient donc aussi

aussi aisément tirer quelque interprétation de leur Code que de l'Hébreu.

3°. Qu'il y a eu de temps à autre des Profélytes qui de Samaritains se sont faits Juifs & de Juifs Samaritains, qui en pouvoient être les Auteurs.

4°. Qu'on ignore le temps où chaque changement s'est fait. Symmaque étoit Samaritain, & pouvoit par conséquent avoir transporté de pareils passages dans la Version Grecque, ou quelque autre de même Nation avant lui.

Nous parlerons ailleurs de la prétendue corruption dans le Texte Hébreu.

C H A P I T R E X I V.

Observations sur Caïnan qui se trouve dans les LXX & dans nos exemplaires de St. Luc.

Passons à leur Caïnan & à la Chronologie de la Version Grecque.

C'est par Caïnan qu'on prétend triompher: leur syllogisme est construit à-peu-près de la manière suivante.

Caïnan se trouve rapporté par St. Luc. Or St. Luc a été un Auteur inspiré; donc Caïnan doit se trouver entre Arphaxad & Scelah; donc le Texte Hébreu où il ne se trouve pas, est corrompu.

Il faut donc examiner

1°. S'il est probable que Caïnan ait été nommé autrefois dans l'Évangile de St. Luc.

2°. Si en ce cas même, cela prouveroit ce qu'on prétend en inférer.

Sur le premier, non-seulement on a des Codes du N. T. où Caïnan ne se trouve pas dans St. Luc, entr'autres celui de Beze, très-ancien, dans la Bibliothèque de Cantorbéri; mais ce qui rend cette opinion des plus probables est qu'il manque dans les plus anciennes & meilleures Copies des Versions anciennes. Nous le prouvons par les plus anciens Auteurs fort versés dans l'Écriture, qui l'omettent. Eusebe qui suit en tout les LXX pour la Chronologie, avant lui Jules l'Africain, un autre antérieur à celui-ci, Théophile d'Antioche, Epiphane, Dosithee même, qui du temps des Apôtres a composé ou du moins si fort altéré le Code Samaritain, ne l'a pas; & que dira-t-on de Joseph, qui l'omet de même, lui qui est l'arc-boutant de la Chronologie Grecque? Ses fauteurs disent qu'il l'a eu, mais que ce passage est corrompu; il ne manque à cette assertion qu'un petit article, qui est la preuve. Il l'a de-même omis dans son Hypomnestique, comme aussi Quintus Julius Hilarion dans sa brochure de la durée du monde. Origene qui a examiné tous les Exemplaires possibles des Versions Grecques, même la plus ancienne conservée dans la Bibliothèque Cléopatrine, l'exclut de sa suite des Patriarches, disant qu'Abraham étoit le 20°. depuis le premier homme.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici une réflexion sur la manière dont Vossius se conduit en tout; ici il taxe d'ignorance Hormius qui lui oppose qu'il n'y a que 10 générations depuis le déluge selon Bérose jusqu'à Abra-

ham, il lui reproche qu'il ne fait ce que c'est que *yeveà*, que si on omet Caïnan, il n'y en aura que neuf parce qu'il faut commencer par Arphaxad & non par Sem. Est-ce ignorance? Non: Voffius étoit un des plus grands favans de son temps. Est-ce mauvaise foi? On n'oseroit le dire. Est-ce un manque de bon sens, causé par son entêtement pour la Chronologie Grecque? Il y a 20. générations depuis Adam à Abraham, 10 avant, 10 après le déluge. Comment veut-il qu'avant le déluge il y ait eu 10. générations si on ne compte pas tous les descendans depuis Adam, celui-ci y compris? Car ces 10 générations sont depuis Adam à Seth, Enos, Kenan, Mahalaléel, Jered, Henoc, Methufcela, Lemec, Noé. (*Gen. V.*) Que les sectateurs de Voffius les comptent par les doigts, ils n'en trouveront jamais que 10. Qu'ils ne disent pas il y faut ajouter Sem; non, il n'en est fait mention avant le déluge que comme de ses freres, pour faire voir qu'ils sont nés auparavant, mais après le déluge, quoique Noé vécut encore, & fût nommé; il ne l'est pas dans la Liste Généalogique, elle commence par Sem, il est à la tête comme Adam dans la premiere; après lui (*ib. Ch. XI.*) Arphaxad, Scelah, Heber, Peleg, Rehu, Serug, Nacor, Taré, Abraham. Voilà précisément dix comme avant le déluge de la maniere que Bérose, Origene & autres l'ont rapporté. S'ils ne sont pas encore contents de cette explication si claire & incontestable, nous leur en fournirons une autre, c'est la maniere de calculer de St. Mathieu (*Ch. I.*) Il dit expressément qu'il y a trois fois 14 générations *yeveni* quoiqu'il n'y ait que 14 personnes, il faut donc dire que St. Mathieu n'a pas su non plus que Hormius, ce que c'est que *yeveà*. St. Jude seroit dans le même cas, puis qu'il nomme Hénoch le septieme depuis Adam, quoiqu'il ne fût que le sixieme, selon Voffius. Mais c'est ainsi qu'il faut plâtrer un pareil systéme lorsqu'on n'a pas de meilleures raisons à donner. Il en donne une pareille en niant que Théophile (1) ait omis Caïnan, il le prouve disant qu'il a compté 1150 ans depuis le déluge à la naissance d'Isaac, donc il faut qu'il ait compté Caïnan. Je n'y comprends rien: il faut qu'il ne se soit pas souvenu qu'il place le déluge en l'an du monde 2256, & la naissance d'Isaac en 3548: ce qui donne un intervalle de 1292 ans & non 1150; & en déduisant les 130 années ajoutées pour Caïnan, il reste 1162 ans: ce qui approche plus de 1150 que les 1292 que Voffius compte. A-t-on jamais vu une telle hardiesse qu'on pourroit qualifier d'impudence, d'employer un argument contre un savant, de le taxer d'erreur, de fausseté, de témérité, lorsque cet argument réfute celui-là-même qui l'emploie?

Il y a plus; les meilleurs Manuscrits, les meilleures Editions des LXX., entr'autres la Romaine, ont omis Caïnan dans le Chap. I. du Livre des Chroniques, de celles même, qui l'ont inséré dans le passage de la Genese; que faut-il en conclure, sinon qu'en insérant cette nouveauté dans la Genese, ils n'ont pas songé à ce dernier passage & que ce ne fut qu'ensuite lorsque ces Grecifans ont remarqué leur bévue, qu'ils l'y ont aussi inséré, d'où est venue cette grande différence dans les diverses Editions?

Pezron, quelque peine qu'il se donne, ne peut découvrir aucun Auteur qui ait vécu avant Origene & qui ait parlé de Caïnan; par contre Théophile d'An-

(1) De LXX. Interpr. 321. p. 186. 189.

rioche qui vivoit 80 ans auparavant dit expressement qu'Arphaxad engendra Scelah, donc ce Caïnan a été intrus dans la Version & dans St. Luc seulement près de 250 ans après Jésus-Christ.

Tout bien examiné, nous trouverons par le témoignage des anciens Peres & des Auteurs, que ce Caïnan ne s'est trouvé que dans la Grecque Vulgate, qui a usurpé le nom & la place de la Version ancienne, nommée des LXX. lorsque celle-ci fut perdue ou tellement altérée, qu'on ne la connoissoit plus & qu'on lui préféreroit toute autre.

La vulgate Grecque ayant donc été adoptée, ceux qui croyoient que cette omission de St. Luc étoit une faute de Copiste l'auront ajoutée premièrement à la marge, ensuite insérée dans le texte, comme plusieurs s'avans l'ont soupçonné.

Il est infiniment plus probable que ceci soit arrivé dans un seul Livre de l'Écriture, que de dire que tant d'ouvrages des Auteurs très-anciens aient pu être corrompus & altérés lorsqu'il s'est agi de ce passage; d'autant plus que ce Caïnan de plus ou de moins dans St. Luc n'est pas un objet qui intéresse la foi & qui méritât que les premiers Chrétiens qui se tenoient à l'essence de la foi en Jésus-Christ s'élevassent fortement contre un tel changement.

C'est ce qui prépare à la réponse, que je vais donner à ceux qui sonnent le tocsin, & disent: Quelle horreur! comment nous n'aurions pas le Texte pur du N. T. puisqu'on soutient que ce passage de St. Luc est altéré! Il me paroît qu'un tel zèle excite plutôt la pitié & la risée qu'une réponse sérieuse. Supposons que ce Caïnan y ait été mis par St. Luc & qu'il n'y ait rien d'altéré. Osent-ils dire & soutenir qu'il n'y ait ni mot, ni syllabe, ni lettre dans tout le N. T. qui ne soient tels qu'ils ont été écrits par leurs Auteurs? Ce seroit une imbécillité de l'affirmer; les anciens Peres de l'Église avouent qu'il y a des fautes de Copiste, & qu'aucun Exemplaire n'en est exempt; mais eux & nous, nous soutenons qu'il ne s'y est pas glissé la moindre faute qui puisse influer sur la foi Chrétienne. C'est à cette conservation que Dieu a veillé de tout temps selon sa sagesse, sa bonté & sa puissance infinie, & non à celle de ces minuties indifférentes.

Ceci n'est-il pas exprimé clairement par St. Paul, lorsqu'il dit (1 Tim. I. vs. 3. 4.) „suivant la priere que je te fis, &c. d'annoncer à certaines personnes, &c. de ne s'adonner point aux fables & aux Généalogies, qui sont sans fin, & qui produisent plutôt des questions, que l'édification de Dieu, laquelle consiste en la foi, &c. & ailleurs (Tit. III. vs. 9.) „mais réprime les folles questions, les généalogies, &c. car elles sont inutiles & vaines.”

Ces passages méritent attention. De quelles généalogies St. Paul veut-il parler? Il n'y a pas apparence que ce soit de celles, ni des personnes qui enseignoient l'Évangile, ni de celles des faux Dieux des Payens; ni enfin des généalogies des Princes du Monde; tout ceci n'a pu entrer dans leurs prédications & enseignemens. Ce sont donc précisément ces généalogies des Patriarches, & la Chronologie qui en est une suite; on ne sauroit même douter que déjà alors on ne disputât sur la préférence qu'on vouloit donner, les ans à la Chronologie des Hébreux, les autres à celle des LXX: Timothée se trouva à Ephese, Tite dans l'Isle de Crete où on se servoit de la version Grecque; les Apôtres & autres premiers docteurs venoient de la Palestine, où on se servoit

du Texte Hébreu; ceux-ci auront voulu soutenir que c'est à celui-ci qu'il falloit donner la préférence. St. Paul ayant été apparemment dans nos idées, que nous avons manifestées plus haut, qu'une pareille dispute pourroit faire rejeter la foi Chrétienne, il donna des ordres y conformes à Timothée & à Tite, disant que *ces questions sont sans fin & ne servent pas à l'édification de Dieu* laquelle consiste dans la foi, &c. c'est pourquoi il leur dit encore (vs. 5. 6.) en quoi celle-ci consiste & de quoi on doit se garder; & à l'autre passage, il indique (vs. 8.) à quoi on doit s'appliquer, en évitant ces questions de généalogies. Je crois que cette explication est plus que probable, par conséquent ma these prouvée, que jamais une question de généalogie n'a été regardée comme un fait important, ni les erreurs là-dessus comme pouvant influencer sur la foi.

Mais qui sont ceux qui s'écrient tant sur le danger que la religion pourroit courir s'il manquoit quelque chose à l'authenticité de l'Évangile de St. Luc, en omettant Caïnan? Sont-ce les mêmes qui rejettent celle du Texte Hébreu & qui lui préfèrent la version Grecque qu'ils sont obligés d'avouer être remplie de fautes & dont Vossius a cru qu'il seroit nécessaire de donner, ou plutôt de compiler, un nouvelle Edition? une version, dis-je, où il ne s'agit pas d'un, mais peut-être de mille mots & de passages altérés & que malgré cela ils déclarent authentique? On ne le diroit pas.

Venons au second point, que nous expédierons en peu de mots. St. Luc étoit Grec d'Antioche, & n'étoit point Apôtre lui-même, à ce qu'assurent d'anciens Peres. St. Irénée, St. Jérôme, St. Augustin & plusieurs autres ne veulent pas qu'il ait été même du nombre des disciples de Jésus-Christ: il avoue lui-même qu'il n'a écrit que ce qu'il a appris des autres; quelques-uns supposent qu'il en a appris une bonne partie de St. Paul, dont il fut compagnon de voyage, parce qu'il dit *selon mon Évangile* & qu'il entend par-là celui qui fut écrit par St. Luc; qu'on le suppose, si on veut, ce ne sera pas St. Paul, suivant ce que nous venons d'observer ci-dessus, qui lui aura ordonné d'y insérer ou d'y omettre Caïnan. St. Luc ayant voulu donner la Généalogie de Jésus-Christ, l'aura puisée dans l'Écriture; Et dans quel Code? Sans-doute dans la Version Grecque, vu qu'il n'entendoit point d'autre langue. Supposons donc encore, quoique nous n'en croyions rien, fondés sur ce que nous venons de rapporter ci-dessus, qu'il y ait trouvé Caïnan. Qu'est-ce que cela prouveroit? Que St. Luc a cru qu'Arphaxad a engendré Caïnan; voilà tout: A-t-il bien ou mal cru? C'est une autre question.

Mais comment! quelle impiété de mettre en doute si un homme inspiré a bien cru & bien inféré ce Caïnan? Ne vous échauffez pas, je vous en prie: Reprenons toujours notre these posée au commencement de cet ouvrage, que le St. Esprit n'a jamais eu pour objet de diriger les Écrivains sacrés, lorsqu'ils écrivoient certains faits absolument étrangers à la Religion & indifférens; aux exemples que nous avons déjà allégués, nous en ajouterions mille s'il étoit nécessaire, & je ne crois pas par exemple que ce soit un article de foi de croire que les Magiciens Egyptiens se nommassent Jannès & Mambres, & tant d'autres faits. Les anciens Peres de l'Église, entre autres St. Jérôme & St. Augustin, si attachés à défendre la vérité de la sainte Écriture, ont jugé que, dans ces

difficultés Chronologiques inextricables, il importoit peu de pouvoir les résoudre, & distinguoient constamment, entre ce qui étoit de foi & des circonstances purement historiques & indifférentes. Il est donc clair que quand même St. Luc auroit mis Caïnan dans sa Liste Généalogique, ce qui est pourtant plus que douteux, ce ne seroit point une preuve convainquante en faveur de l'existence de ce Caïnan, vu que nous avons prouvé que du temps de Jésus-Christ, de ses Apôtres, & longtemps après, ce Caïnan étoit inconnu de même que le temps où les corrupteurs de l'ancienne version, Auteurs de la vulgate Grecque, Py ont pour ainsi dire intrus.

C H A P I T R E X V.

Réflexions sur la Chronologie du Code Samaritain & des LXX.

Passons à la Chronologie. C'est là où tend notre but, aussi bien que celui des champions des LXX. Sans ce but il y a longtemps qu'ils auroient abandonné ces Interpretes & les Samaritains, mais il leur falloit ce secours pour allonger la durée du monde depuis la création jusqu'à Jésus-Christ, c'est pourquoi ils fuent sang & eau pour la retirer du tombeau de l'oubli. Ils assurent qu'il faut de nécessité que le Monde existe depuis plus longtemps que le Texte Hébreu ne porte, que par conséquent il faut suivre la Version Grecque comme étant la seule authentique, donc il faut allonger les âges du Monde. Toujours un cercle perpétuel & une pétition de principe.

On pourroit se passer d'examiner & de réfuter cette opinion Chronologique, vu que la Version des LXX n'ayant jamais existé; que celle qui a été donnée anciennement sous ce nom n'existant plus depuis bien des siècles, & celle qu'on nous présente sous ce nom étant totalement altérée & corrompue, la Chronologie qui n'a pas d'autre fondement tombe avec elle.

Faisons pourtant quelques remarques. Nous avons déjà fait voir la différence extrême qui se trouve entre tous ces Codes; donnons-en encore quelques exemples, qui ont un rapport direct à la Chronologie & à l'âge prétendu des Patriarches après le déluge.

Nous ne rapporterons que quelques différences qui se trouvent dans les diverses Copies de la Version Grecque sur les années de la vie des Patriarches après la naissance du fils mentionné dans l'Écriture.

Chez *Sem* toutes ont 500; celle d'Aldus a 335; celle d'*Arpacfad* 403, la Vaticane & celle de Complute, Syncelle & Eusebe dans sa Chronique 430; l'Aldine & le Chronicon Paschale 330.

Saleb 303; la Romaine, le Code Alexandrin, Syncelle, & la Chronique Orientale 330; les Manuscrits d'Oxford & Cottoniens 230; l'Édition de Complute 334; Chronique d'Eusebe 300.

Heber 270; le Manuscrit Alexandrin, l'Édition de Complute & celle d'Aldus 370; Eusebe dans l'Édition Grecque même 400; dans sa Chronique 270, de

même que le Chronicon Paschale & l'Orientale.

Nabor avant la naissance de Tharé 70; les Editions de Rome & de Complute 179, de-même que l'Aldine; Théophile d'Antioche, Africain, Eusebe, le Chronicon Paschale, la Chronique Orientale, les Annales d'Eutichius, la Chronographie de Nicéphore 75.

Ces exemples peuvent suffire; nous en pourrions produire bien d'autres. Ils font voir assez clairement combien on a tort de s'appuyer des Versions Grecques, qui different si fort entr'elles, où chaque Critique adopte le nombre qu'il trouve convenable; au lieu que dans toutes les Copies du Texte Hébreu il n'y en a pas une qui ne s'accorde à cet égard entr'elles & pour la plupart avec les Versions Orientales, Syriaque, Chaldaïque, Arabe, & autres, même souvent avec la Samaritaine.

C'est encore quelque chose de frappant, que ces Chronologistes Grecs s'appuyent si fort sur la prétendue Version des LXX pour le nombre des années, & que bien loin de s'y fixer, ils ne savent quel calcul choisir, & que même ils outrepassent le plus étendu de l'antiquité. Joseph a 5000 ou 4930, ou corrigé 4698; Philon 5096; Eusebe 5200; Métrodore 5000; les LXX chez Grabe 5508: enfin déjà Fabrice a rapporté 140 opinions différentes sur la Chronologie ancienne en en omettant plusieurs. Il n'y a que Suidas qui ait 6000 ans, & qui par-là favorise Vossius qui en compte autant; & Pezron, qui dans son premier ouvrage a 5868. & 5873, & dans le dernier 5972. Si leur supputation est juste, il faut que toute autre tirée de ces versions & de ceux qui l'ont suivie, soit fautive de 500 jusqu'à 1000 ans, & au-delà. Il n'y a point de milieu, s'ils y reconnoissent de pareilles erreurs énormes, pourquoi viennent-ils combattre avec tant de faux raisonnemens & de citations, avec des ouvrages si étendus, souvent avec des injures en faveur de ces versions & de ce calcul qu'ils rejettent? Ils diront, oui, nous reconnoissons ces erreurs, mais du moins leur calcul approche plus de la vérité, que celui du Texte Hébreu & l'opinion de ceux qui le suivent; ces derniers ne comptent que depuis 3950 à 4004 ans, Maimonides 4050; le calcul ordinaire des Juifs est 3760, celui de R. Lippman 3368: ainsi ils different des Grecs de 1000 à 1500 ans, ce qui est trop considérable, & nous trouvons plus naturel d'adopter le calcul de ceux-ci, en le corrigeant. Cette distinction ne les sauvera pas. J'insiste de nouveau: si un des calculs des Grecs est juste, celui de Vossius & de Pezron ne l'est pas, il faut l'abandonner & alors se donner la peine d'examiner lequel de tous est préférable; si par contre il ne l'est pas, il y a de l'altération, des erreurs considérables, qui ne nous permettent pas, seulement dans la Chronologie, & mettant de côté toutes les autres erreurs innombrables, de regarder cette Version comme authentique, moins encore comme divine. Ils veulent user encore d'une échappatoire. Ils disent: L'ancienne tradition veut que le Monde ait duré 6000 ans, d'autres disent que le Messie doit venir dans le 6^e. Age, que les uns expliquent par 6000 ans, d'autres par Age sans nombre d'années déterminé. Ils sont si peu d'accord sur tout ceci qu'on ne fait que combattre. Je n'ignore pas que de toute ancienneté, chez les Juifs, chez les Chrétiens, chez les Payens même, comme nous le voyons chez Orphée cité par Platon, la tradition constan-

te a été que le Monde dureroit 6000 ans. Jakfon suppose que les Grecs l'ont reçue des Egyptiens, & ceux-ci des Juifs. Or cette Tradition est fondée, ou ne l'est pas; si elle l'est, elle renverse toute la Chronologie des Grecs, puisqu'à présent nous nous trouverions vers la fin du 8^e. millenaire; si elle ne l'est pas pourquoi vient-on nous rebattre aux oreilles cette tradition qui ne sert à rien? On se retranche à l'autre Tradition, que le Messie devoit venir dans le 6^e. millenaire. Nous examinerons ailleurs cette idée. Ici nous dirons simplement que l'affertion que Jésus-Christ soit venu l'an 6000 est contraire à toute la Chronologie des Grecs, dont on s'appuye; que s'il faut suivre leur calcul même le plus avantageux pour leurs défenseurs, il est venu l'année 5500. N'importe, disent-ils, c'est toujours dans le 6^e. millenaire. Vit-on jamais une explication plus foible & plus absurde? C'est-à-dire, que s'il étoit venu dans le premier siecle du 6^e. millenaire, sa venue se seroit accordée avec la Tradition? Il ne faudroit plus être surpris que les Juifs fussent restés incrédules; car enfin, ni 5000, ni 5500, ni 5900 même, ne sont pas 6000. S'il y a eu une pareille tradition parmi les Juifs, que le Messie devoit paroître dans ce temps, étoit-elle fondée sur les 6. jours de la création? Mais il est clair qu'il falloit laisser écouler ces 6 jours en entier avant que celui du repos vint. Nous avouons que parmi ceux des premiers Chrétiens, qui ne connoissoient d'autre langue que la Grecque, qui par conséquent ne se servant que de cette version suivoient nécessairement leur calcul Chronologique, cette tradition eut lieu pour la fin du Monde & non pour la venue du Messie, c'est pourquoi ils attendoient à tout moment la manifestation de l'Antéchrist, qui à la fin du 6^e. millenaire devoit être suivi de celle du Monde. Cette opinion & la source de cette opinion détruisent entièrement le calcul de Vossius & de Pezron, au-lieu que la véritable tradition des Juifs est si conforme à leur supputation des temps contenue dans leur Texte, qu'en la joignant aux prédictions des Prophètes ils ne peuvent échapper aux conséquences qui en découlent, comme nous aurons occasion de le prouver.

Une autre raison qu'ils donnent en faveur de leur Chronologie & qui est la source de toutes ces discrepances, est l'idée invariable où ils sont qu'il est toujours parlé du premier né dans les généalogies. Nous l'avons réfutée ci-devant, à ce que je crois, assez solidement, pour ne pas y revenir; nous ajouterons seulement que S. Augustin imbu des opinions vulgaires au point qu'il traitoit quasi d'hérétiques ceux qui foutenoient la rondeur de la terre & les Antipodes, & qui étoit si grand partisan de la Version Grecque faute d'entendre l'Hébreu, traite néanmoins de téméraires & d'inconfidérés ceux qui assurent qu'il est toujours parlé du premier né. Jakfon même ce grand zéléteur pour cette Version dit en parlant d'Adam.

„ Nous n'avons point de relation des enfans d'Adam jusqu'à la naissance de
 „ Seth, lorsqu'il fut âgé de 232 ans selon les Grecs. Nous sommes pourtant
 „ obligés de croire qu'il a eu plusieurs enfans tant fils que filles, avant la nais-
 „ sance de Seth. On peut fort bien supposer, que si Eve n'a point eu de ju-
 „ meaux, il en a eu 23, à compter tous les 10 ans un enfant, & que plusieurs
 „ d'entr'eux ont été mariés, & ont eu des enfans avant la naissance de Seth.
 „ (il ajoute.)

„ Dieu ayant promis que les premiers parens devoient être feconds & se multiplier, il n'est pas douteux qu'ils n'aient eu autant d'enfans qu'il étoit possible selon le cours de la nature, & qu'Eve est devenue enceinte aussi tôt qu'elle avoit févéré son dernier enfant.”

Voilà donc ce favant, le nouveau héros de ce parti, qui ne s'appuye point de ce silence de l'écriture comme tous les autres. Ce n'est pas qu'il en soit plus favorable pour cela à notre systême, bien loin de-là; il fuit les traces de ses prédécesseurs, en soutenant non-seulement que ces Patriarches n'ont commencé à engendrer qu'à proportion de la durée de leur âge, c'est-à-dire après la première 6^e. partie de leur vie, ainsi environ à 150 ans, mais supposant que la foiblesse de l'enfance duroit à proportion; c'est pourquoi il donne ci-dessus à Eve un enfant seulement tous les 10 ans, prétendant qu'il en falloit autant pour l'allaiter.

A-t-on jamais entendu une proposition aussi-singuliere? Nous avons déjà dit, & un nombre infini d'Auteurs tant anciens que modernes ont été dans ce sentiment, que cet âge de presque dix siècles ne pouvoit être attribué qu'à la constitution forte de ces premiers hommes, tout nouvellement sortis par Adam de la main de Dieu, qui l'a créé comme tout le reste dans un certain état de perfection; car ayant achevé toute la création, celle de l'homme comme celle de tout le reste, il vit tout ce qu'il avoit fait & voilà il étoit très-bon (*Gen. I. 31.*) Il n'y avoit alors aucun germe originel de maladie en lui; il est vrai qu'il devint sujet à la maladie & à la mort après la chute, mais du moins aucune des sources des maladies si communes chez nous ne se trouvoit en lui; la débauche de toute espece, l'intempérance, ces poisons agréables dans la nourriture, une vie voluptueuse, molle, & oisive, enfin rien de ce qui mine notre santé, n'altéroit la sienne, ni celle de ses enfans. Pourquoi donc ne pas vouloir comprendre, que des personnes d'une telle constitution, ou de fer comme nous disons, étoient plus vigoureux & même en état d'engendrer plutôt que cette race corrompue qui existe depuis tant de siècles, qui languit plutôt qu'elle ne vit? On a vu des exemples, dans les derniers siècles mêmes, d'hommes qui ont vécu jusqu'à 120 & 130 ans, qui ont engendré à l'âge ordinaire, qui ont encore engendré à 80, jusques dans leur 100^e. année. Pourquoi? Parce qu'ils ont mené une vie sôbre & laborieuse, que leur vigueur & santé s'étoit conservée. Sans-doute que Dieu a créé les hommes pour être heureux, leur bonheur s'est perdu après la chute. Il en a resté une bonne partie par cette durée de leur vie & par cette constitution saine & vigoureuse qui en étoit la cause; l'auroient-ils été s'ils étoient restés dans l'enfance pendant 150 ans? S'ils devoient rester à la mammelle de la mere pendant dix ans & apparemment dans le berceau? Si ensuite ils devoient encore passer 150 ans dans une imbécillité, dans une seconde enfance sur la fin de leur vie? Qu'on lise ce que l'ingénieur Swift dit des Struldbruggs dans son voyage de Laputa, & nous n'envierons point leur bonheur. Il faut pourtant que les inventeurs de cette nouvelle & admirable hypothese avouent que la constitution des hommes d'alors étoit infiniment supérieure à celle qu'ils ont de nos jours, vu qu'il auroit fallu qu'Eve eût donné chaque jour autant de lait que deux bonnes vaches de la Frise ou de la

la Suisse, pour nourrir un tel poupon de 10 ans, d'autant plus que tous les Auteurs Chrétiens, Juifs & Payens s'accordent en ceci, que les hommes antédiluviens ont été d'une bien plus grande taille qu'ils ne sont aujourd'hui : combien falloit-il donc de lait pour nourrir un Enfant à la mammelle de la hauteur de 6 pieds ?

Pour fortifier leur système absurde, ils apportent l'exemple d'Ismaël : parce qu'il est dit (*Gen. XXI. 14. 21.*) „ Alors Abraham se leva de bon matin & prit „ du pain & une bouteille d'eau & il les donna à Agar en les mettant sur son „ épaule, & aussi son enfant, & la renvoya, & elle se mit en chemin & fut „ errante au désert de Beeher Sebah, & quand l'eau de la bouteille eut manqué, elle mit son enfant sous un arbrisseau, &c.

Ismaël étoit âgé de 13 ans lorsqu'il reçut la circoncision avec son pere ; un an après, Isaac nâquit, & ce ne fut que 5 ans après cette naissance qu'Ismaël fut chassé avec sa mere, ainsi il étoit dans sa 19^e. année. Ces savans Commentateurs raisonnent donc ainsi. Ismaël fut alors mis avec le pain & l'eau sur l'épaule de sa mere Agar, ainsi il ne pouvoit pas marcher ; elle le mit sous un arbrisseau, ce fut donc alors seulement qu'elle s'en déchargea, par conséquent on voit que l'enfance duroit bien plus longtemps chez les premiers hommes qu'à-présent.

Je ne trouve point qu'Abraham ait mis ce poupard sur les épaules d'Agar, mais bien le pain & l'eau ; lorsqu'il est dit *Et aussi son Enfant*, cela se rapporte (si on ne veut renoncer au bon sens) aux mots précédens *donna à Agar*, c'est-à-dire, qu'il lui remit Ismaël, & quant à l'expression, *mit sous un arbrisseau*, que veut dire ceci autre chose, sinon qu'elle l'y plaça ? on voit la même expression dans nombre d'Auteurs sacrés & profanes, qui n'a jamais été comprise autrement. Il auroit fallu qu'Agar eût été une Géante de je ne sai combien de coudées, pour porter avec sa provision un enfant de 19 ans de même race, jusques dans le désert, & y errer longtemps, avant que de s'en décharger.

Faisons encore une autre remarque. Ismaël n'étoit pas en âge de marcher, il fut cependant assez malin pour se moquer de Sara & de son fi's (d'une manière si insultante que Dieu prononça contre lui un exil très-sévère,) tout comme les jeunes gens font chez nous au même âge. Nous voyons tous les jours que des Mandians font marcher avec eux des enfans de 3, de 2 ans même. Supposons pourtant qu'il fallût les porter à l'âge de 5 ans & qu'ils pussent devenir capables de chasser avec succès à l'âge de 15, c'est donner de deux côtés plus qu'on ne sauroit me demander. Il auroit donc fallu, selon cette proposition, qu'Ismaël eût demeuré encore 37 à 38 ans dans le désert avant que de pouvoir devenir chasseur, comme il le fut, & soulager la nécessité de sa mere, par le gibier qu'il tuoit. De quoi donc se nourrissoient Agar & son fils pendant 37 ans dans un désert, qui, bien loin de fournir des alimens, n'avoit même pas de l'eau avant que l'Ange en eût montré & apparemment produit ? Si par contre nous ne supposons point de différence entre la vigueur d'un jeune homme de 19 ans d'alors & ceux d'à-présent, tout est clair ; Ismaël qui apparemment avoit déjà du goût pour la chasse lorsqu'il étoit dans la maison de son pere, (à quoi contribuoit la vie errante & les bêtes carnassières qui infestoient les trou-

peaux) comme ensuite. Esau fut chasseur, lorsqu'il demeura dans la maison d'Isaac, se trouva d'abord en état de fournir les provisions nécessaires.

Observons ce qui s'est passé dans cette période depuis Abraham jusqu'à la mort de Joseph; Ismaël fils du premier devoit être à 19 ans un enfant qui ne favoit pas marcher; de nos jours les enfans peuvent marcher à 1, supposez 2, mêmes 3 ans; tout au plus à 15 ans ils peuvent engendrer, se marient à 20, 25, ou 30 ans; il faudroit donc qu'Ismaël eût pour le moins 100 ans avant qu'il se mariât. On ne fait à la vérité à quel âge il le fit; mais Isaac son frere se maria à l'âge de 37 ans: Esau le fils de celui-ci eut plusieurs femmes à celui de 40 ans: & Joseph son neveu fut déjà l'objet de la haine, de la jalousie de ses freres, à l'âge de 17 ans. Il fut trouvé capable par son pere d'être envoyé pour chercher ses freres à Sichem & à Dothan, sans crainte de perdre ce fils si chéri; il paroît même par le songe de Joseph qu'il étoit habitué au travail, à moissonner, à lier des gerbes; tout ceci ne convient qu'à un jeune homme robuste, tel qu'il y en a de nos jours à cet âge, même pas en grand nombre; à l'âge de 28 ans il fut exposé aux sollicitations impudiques de la femme de Putiphar, & eut l'inspection sur les prisonniers; à l'âge de 30 ans il fut Viceroi de toute l'Égypte avec pouvoir absolu, & 2 ans après lui naquit Manassé: voit-on dans tout ceci une différence d'avec ce qui se passe de nos jours? Oui, on pourroit dire que les forces du corps & de l'esprit étoient plus précoces chez lui que chez les enfans d'aujourd'hui. Si on vouloit dire, que depuis Ismaël à Joseph il y eut deux générations, & qu'ainsi ceci a pu changer, on n'échappera pas à la critique. Les patrons des LXX comptent 2256 ans jusqu'au déluge, & jusqu'à l'exil d'Ismaël 3553. Si donc Jakson donne pour preuve de son opinion, qu'Ismaël n'a pas été capable de marcher, malgré qu'il y a eu 30, près de 35 siècles d'intervalle entre les naissances des enfans d'Eve & cette époque; qu'il met Ismaël dans la même impuissance avec ces enfans, que feront 163 ans depuis cette époque jusqu'à celle où Joseph fut vendu par ses freres? Bien plus, ces savans veulent encore prouver leur these, parce que Kahalt, fils de Lévi, eut Amram dans sa 80^e. année, & concluent de-là que les hommes ont commencé à engendrer tard, malgré les autres exemples contraires.

A cette occasion, je rapporterai encore une raison pareille de ces savans d'un nouvel ordre, quoique ceci appartienne plutôt à la discussion d'une autre question que nous traiterons dans son lieu; elle est de même nature, & je ne veux pas la renvoyer ailleurs.

Vossius, Jakson, & autres, tournent fort en ridicule l'assertion de ceux qui suivent la supputation du texte pour la pavidogonie des Patriarches après le déluge, ils osent demander qu'on fasse voir que jamais selon l'ordre de la nature un pere survive à ceux de ses descendans de la 6^e. 8^e. même 10^e. génération comme cela seroit arrivé selon le Texte Hébreu, puisque Sem auroit survécu à Abraham de 34 ans. Qu'il étoit donc absurde de soutenir pareille chose.

J'avoue que je ne saurois deviner en quoi consiste la force de cette objection, je n'y vois que l'absurdité qu'ils veulent jeter sur les autres. Je dirai à mon tour, qu'on me fasse voir ailleurs que dans ce premier Age, des hommes qui ont vécu 4, 5 à 6 siècles, qui ont eu des descendans dont l'âge diminuoit

peu-à-peu, & je leur ferai voir ce qu'ils me demandent. L'ordre de la nature d'alors y est bien observé: si un de ces hommes qui ont vécu dans ces derniers siècles jusqu'à 130 ans & qui ont encore engendré à 100 ans, a eu des fils à l'âge de 20 ans & ceux-ci à proportion, on ne pourra pas dire que celui qui mourroit à l'âge de 60 ans ou au-delà, un autre à 80 ans, un autre à 100 ans, étoient morts d'une mort prématurée, quoiqu'avant leur pere, ayeul & bifayeul.

Lorsqu'on voit mourir des personnes à cet âge on n'en est pas surpris; l'âge de 60 à 80 ans est le terme ordinaire de la vie des hommes, dont la mort n'est pas précipitée: cependant le chef & le premier pere pourroit voir mourir son fils âgé de 100 ans, celui-ci le sien de 80 ans, & celui-ci enfin celui de 60 ans, sans miracle; on ne seroit surpris que du grand âge des deux premiers, ici on ne l'est pas, parce que l'Écriture nous enseigne selon ce que les Grecanistes le posent eux-mêmes, que l'âge des Patriarches a diminué peu-à-peu: ce seroit plutôt contre le cours de la nature, si depuis l'âge de 600 ans auquel Sem parvint, jusqu'à celui de 205, dans lequel mourut Tharé, les premiers n'avoient pas vu mourir de leurs arriere-petits-fils.

Ajoutons encore quelque chose de Joseph, c'est leur héros. Ils disent: Voilà un Juif Hébreu de Jérusalem, de la race Sacerdotale, qui a lu les Livres Hébreux & qui pourtant a suivi notre supputation, donc la Version Grecque est seule authentique & le Texte Hébreu corrompu.

Tout beau, Messieurs, il faut subir un examen avant que de chanter victoire. Vossius avoue lui-même qu'il porte depuis le déluge jusqu'à Abraham en un endroit 292 ans comme le Texte Hébreu, ailleurs 983 comme la Version, tantôt 343, 383, 470 ans. Il suppose que les nombres moindres ont été placés par des corrupteurs & que ce sont les Juifs Hellénistes de la Grece qui ont corrompu ce Texte. Je suis entièrement de son avis pour ce dernier article, mais non dans le même sens. Sans-doute que ce sont ces Juifs, qui ont falsifié plusieurs passages de Joseph, & qui y ont introduit la Chronologie Grecque: ils n'ont pourtant pas su si bien faire que par inadvertance ils n'aient laissé subsister plusieurs chiffres de l'original. Je ne veux pas entrer là-dessus dans une longue discussion. Après M. de Vignoles, qui dans sa Chronologie sainte a tout examiné & prouvé avec une netteté & une force incomparable, on se feroit tort à soi-même, si on vouloit entreprendre le même ouvrage. Seulement j'observerai que les plus anciens Codes manuscrits de Joseph favorisent infiniment plus notre opinion que celle de nos Antagonistes.

Joseph suppose selon les Codes déjà corrompus 5000 ans jusqu'à la 13^e année de Néron, c'est 4934 ans jusqu'à Jésus-Christ. Voilà déjà un grand rabais. Les patrons du Code Grec veulent que ces 5000 ans ne contiennent que l'espace de temps de l'histoire contenue dans les Livres saints. Ceux qui examineront Joseph, verront que c'est un allégué contraire à la vérité, car déjà ailleurs on trouve qu'il compte 3000 à-peu-près jusqu'à la mort de Moïse, ce qui feroit 4930 ans à Jésus-Christ.

Ailleurs il parle encore plus clairement. Il dit (1) que depuis la construction du temple par Salomon jusqu'à sa destruction par Nabuchodonozor, il s'est

(1) Antiq. Liv. VIII. ch. 3. Liv. X. ch. 11.

passé 470 ans, 6 mois, 10 jours; depuis la sortie d'Égypte 1062 ans, 6 mois, 10 jours; depuis le déluge 1950 ans; depuis la création 3513. Si on y ajoute donc 589 ans jusqu'à Jésus-Christ, nous ne trouverons que 4102 ans. Il est vrai qu'il y est dit que depuis la première jusqu'à la seconde destruction il y avoit 1130 ans, 7 mois, 15 jours; mais qui ne voit que c'est une de ces grossières altérations des Grecs, qui ne s'accordent avec aucune histoire? Tous ceux qui suivent les Codes Hébreux, Samaritains ou Grecs ne comptent que 589. jusqu'à Jésus-Christ. Voilà donc Josphe qui fuit ici le Texte Hébreu & non le Grec.

Il s'en rapproche dans un autre endroit où il pose la durée du monde jusqu'à la seconde année de Vespasien, de 4224 années; il en faut donc déduire les 71 années écoulées depuis la naissance de Jésus-Christ: restent 4153, ce qui ne diffère du calcul ci-dessus, que de 51 ans.

Voyons ce que les Manuscrits de Josphe disent: le Pere Martianay assure que l'inscription d'un portoit, que le premier Livre de ses Antiquités contenoit suivant Josphe 3050 ans, suivant les Hébreux 2872, ainsi seulement 178 ans de différence, & selon Eusebe & Pamphile 3459. Dans deux de ces Manuscrits de la Bibliothèque du Roi jusqu'au déluge seulement 1656 ans.

S^t. Clément d'Alexandrie rapporte, (2) que Josphe ne compte que 1694 ans pour la durée de la Loi. Pezron en veut compter 2000, comment donc se fonder sur Josphe?

Vossius paroît s'appuyer beaucoup sur la Version que Rufin a faite de Josphe. Il croit que le Texte de Josphe n'étoit pas alors si corrompu. Ailleurs pourtant il se plaint amèrement de cette Version. Ses plaintes sont suivant moi très-légitimes. S^t. Jérôme a fait connoître Rufin & sa bonne foi. Il lui reproche d'avoir fort altéré la Version qu'il a donnée des ouvrages d'Origene, d'y avoir ajouté & retranché. Rufin l'avoue & tâche de s'excuser sur ce qu'il croyoit avoir fait des changemens utiles. Que penser des autres Versions d'un tel homme? Sans-doute qu'il a changé aussi Josphe & qu'il a tâché d'y introduire la Chronologie de la Version Grecque qu'il suivoit & défendoit avec zèle.

Examinons à présent quand les Juifs Hellénistes d'Égypte ont changé & altéré cette supputation du Texte original, & les raisons qu'ils ont pu avoir pour faire ces changemens. Philadelphie commença à regner l'an 285 ou 286, & mourut en 247 avant Jésus-Christ. Sous son regne il se fit peut-être une Version Grecque de la Loi de Moïse. Elle fut corrigée par Dosithee sous Philometor qui commença à regner l'an 181. avant Jésus-Christ, ainsi 100 ans après. Manethon écrivit son histoire d'Égypte, si bien reçue des Égyptiens, & même d'autres Nations, aussi sous Philadelphie. Il y a beaucoup de probabilité que cette histoire de Manethon occasionna & fut la seule cause de ce changement fait sur la Version contraire au texte.

Voici comment ces critiques auront apparemment raisonné.

Manethon donne une si grande antiquité à sa nation: il prétend qu'il l'a puisée dans les Livres sacrés, qui sont très-anciens. Nous n'osons pas en contester l'authenticité, cependant nous sommes assurés que l'histoire de Moïse contient la vérité la plus exacte, comment concilier tout ceci? Ils ne vouloient

(2) L. L. Stromat. p. 345.

rien changer au texte, car pour les corruptions postérieures, au moins celles qui furent faites par les Juifs Hellénistes pour invalider les témoignages sur le Messie, je ne doute nullement qu'ils n'aient été faits à dessein. Ils eurent donc la même pensée que le Pere Tournemine, en supposant d'un côté qu'il s'agissoit toujours du premier-né; & d'un autre, que les 100^{es}. étoient sous-entendus là où la première supposition les exige: comme ceci ne suffisoit pas & qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, ils ont porté la main sur le calcul antédiluvien, & par-là ils approcherent du calcul de Manethon. Ainsi Ménès le premier Roi dont les Egyptiens parloient avec quelque certitude, se plaçoit fort aisément, même encore quelques-uns de leurs demi-Dieux. Pour ce qui regarde ceux-ci & les Dieux, leur histoire étant enveloppée dans l'obscurité, on pouvoit les renvoyer aux temps antérieurs du déluge. Les Juifs pouvoient donc toujours contester la prééminence d'antiquité aux Egyptiens. Ces changemens furent aisément reçus par une nation aussi glorieuse que les Juifs, & conservés dans la Version. Il en est arrivé de même dans ces derniers siècles. Le Texte Hébreu a prévalu chez toutes les Communions Chrétiennes. Chez les Catholiques Romains, il a été consacré dans la Vulgate par le Concile de Trente, & l'on fait combien les Protestans se sont appliqués à l'étude des langues, pour douter qu'ils n'aient pas préféré ce texte. Ce qui a excité des plaintes amères chez Morin, Pezron & autres, que ce texte fût préféré si généralement.

On voyoit dans l'histoire Chinoise, qu'elle ne s'accordoit pas avec ce texte, vu l'opinion généralement reçue d'une destruction totale arrivée au genre humain par le déluge; on la regardoit donc comme fabuleuse & on prit la peine de l'approfondir, uniquement dans la vue de pouvoir en prouver le faux. Plus on s'y appliquoit, plus on y trouvoit un caractère de vérité. Il falloit donc revenir à la maxime des anciens Hellénistes pour pouvoir tout arranger de manière à pouvoir accorder cette histoire avec le système de l'universalité du déluge; & le Pere Tournemine a cru l'avoir rencontré en donnant une explication si ingénieuse qui pût allonger les temps, sans contredire la décision du Concile de Trente en faveur de la Vulgate. Plusieurs savans ont saisi avec avidité cette explication & l'ont regardée comme un chef-d'œuvre qui ne souffroit aucune contradiction; pour moi je la regarde de tout autres yeux.

Qu'on me fasse voir un seul ouvrage Hébreu, Grec, Latin, François, de quelque âge & en quelque langue que ce soit, où l'on ait sous-entendu le nombre centenaire, ou millenaire, comme on le fait de nos jours, quoique rarement, dans la conversation, mais jamais en écrivant. Qu'on prouve que ce fut l'usage dans les anciens Auteurs. Je pourrois plus aisément donner un exemple du contraire. Un des monumens les plus anciens & les plus respectables est sans-doute ce qu'on nomme les Marbres de Paros, d'Arundel ou d'Oxford. N'alléguons que l'époque 3. à 11. où est exprimé 1268. 1265. 1258. 1257. 1255. 1252. 1247. 1242. ans sans jamais omettre le nombre millenaire. Si jamais on eût vu un exemple qu'on l'omit, on l'auroit fait certainement sur ces Marbres pour gagner de là place & s'épargner quelque travail. Qu'on me dise encore, pourquoi dans le dénombrement des années des Patriarches antédiluviens ces centenaires se trouvoient-ils chez Adam, Seth, Jared, Mathusalem,

Lemec & Noé, ne les ayant r'ajoutés de leur chef, selon leur prévention erronée sur la Paldogonie, qu'à Enos, Kenan, Mahalaléel & Hénoc; quelle autre raison ont-ils eu, que leur fantaisie de pouvoir allonger les temps, d'en ajouter 100. à l'âge d'Adam avant qu'il eût engendré Seth?

Il est fâcheux que pour ce dernier fait & plusieurs autres ces Savans soient obligés d'avoir recours aux traditions des Rabins qu'ils rejettent en toute autre chose, & à des Livres Apocryphes, tels que celui d'Hénoch & à celui de la petite Genèse, Livres si fabuleux qu'un Auteur, qui auroit de meilleures raisons à alléguer, auroit honte d'en faire mention.

Et quant à Mathusalem, quelle peine ne leur coûte-t-il pas pour sauver le ridicule de leur version Grecque selon laquelle il a survécu 14 ans au déluge? Ils appliquent ici leur remède ordinaire & universel, lorsqu'ils ne peuvent nier qu'il n'y ait de l'erreur. Ce passage, disent-ils, est corrompu. Comment dans un Code qu'on nous vante pour le seul authentique! Brisons là-dessus, nous avons traité ce sujet avec assez d'étendue. Ils assurent encore que cette corruption ne se trouve que dans peu d'Exemplaires, quoique le témoignage de tous les Pères dise le contraire: elle étoit si universelle, qu'on ne pourra citer un seul passage des Pères avant Origène, où cette erreur ne se trouve généralement dans tous les Codes de la version; ce ne fut que vers ce temps qu'on la corrigea; & ceci fut si général qu'on a été seulement en peine, où loger ce bon Vieillard pendant le déluge, puisqu'il n'y avoit pas place pour lui dans l'arche: on lui assignoit une montagne au-dessus des eaux sans songer que le Texte littéral veut que l'eau ait passé de 15 coudées toutes les plus hautes montagnes, & qu'en tout cas il y auroit été fort mal à son aise; d'autres le favorisoient davantage en le plaçant dans le Paradis ou dans le Jardin d'Eden; mais la difficulté revenoit, où placer ce Paradis? les uns disoient simplement que ce lieu, par la toute-puissance de Dieu, avoit été exempt du déluge; d'autres le plaçoient à la moyenne région de l'air. Enfin S^t. Augustin grand défenseur de la version, & fort zélé à la soutenir contre les Payens & les Hérétiques, entant qu'elle représentoit des vérités divines, fit tant, que parmi un très-grand nombre de Codes il en trouva enfin trois, selon lesquels Mathusalem mourut 6 ans avant le déluge, ce qui le tranquillisa. Il assura en même temps, que cette leçon ne se trouvoit que dans un petit nombre de Codes, & que tous les autres étoient fautifs. Que penser d'une pareille version dont les Exemplaires, déjà alors si remplis d'erreur, ont été bien plus corrompus encore du depuis?

C H A P I T R E X V I

Récapitulation.

Nous avons fait voir

1°. Que les Juifs Hellénistes en Egypte se sont séparés entièrement de leurs compatriotes de la Judée; qu'ils ont oublié entièrement la langue Hébraïque, & que même ils se sont pris réciproquement en aversion.

2°. & 3°. Que toute l'histoire d'Aristée avec tous ses suppléments sont des fables, les plus mal imaginées qu'on puisse voir, & contraires à toute vérité historique, dénuées même de toute vraisemblance.

4°. Qu'il y a eu une infinité de Versions Grecques du Vieux Testament.

5°. Que le témoignage des Juifs Hébreux n'est point favorable à la Version Grecque.

6°. Que celui de Joseph ne fait d'aucun poids, vu qu'il ne fait que copier & embellir la fable d'Aristée, sans l'appuyer d'aucune autorité tirée des Ecrits & Archives des Juifs Hébreux.

7°. Que les citations de Jésus-Christ & de ses Apôtres ne prouvent autre chose, sinon qu'ils ont cité le Texte Hébreu, les Versions Grecques, Syriaques, Chaldaïques, &c. selon qu'ils parloient à des personnes qui faisoient usage de l'une ou de l'autre, souvent même seulement le sens du texte sans s'attacher aux mots, parce qu'ils vouloient enseigner la foi en Jésus-Christ, dont l'essentiel se trouvoit dans le Texte & dans les Versions, & non la vérité de l'un ou de l'autre texte ou version dans les choses indifférentes.

8°. Que les Peres de l'Eglise prouvent encore moins, que les uns n'entendant que le Grec, étoient obligés de se servir de cette version, comme il arrive à tous les peuples du monde d'employer celle qu'ils entendent, que ceux-ci même, quoique prévenus en faveur de cette version, convenoient que l'authenticité du Texte Hébreu devoit prévaloir, & que ceux qui avoient appris l'Hébreu, préféroient tous ce texte original aux versions. Que l'Eglise primitive étoit généralement dans le même cas.

9°. Qu'il y a des corruptions si nombreuses & si incontestables dans cette version, telle que nous l'avons, que ses patrons-mêmes ne peuvent en disconvenir; que même nous ignorons entièrement quelle a été la version si exaltée & louée des prétendus LXX, vu que déjà dans la primitive Eglise on n'en avoit plus de copie qui ne fût corrompue, & que ces copies déjà altérées l'ont été encore davantage par le mélange des versions postérieures & par les prétendues corrections que plusieurs auteurs y ont faites.

10°. Que Caïan le jeune intrus dans l'Evangile de St. Luc & dans ces Versions du Vieux Testament est tout-à-fait fabuleux; que la Chronologie est erronée & les Codes discordans, & que ce n'est que par fausse gloire que les Juifs Egyptiens ont changé en ceci le Texte Hébreu original.

D'où nous tirons la conclusion: Que nous pouvons & devons suivre aussi pour la Chronologie de la Version Grecque, que si on nous en apportoit une des Monomotapa; tout en étant fabuleux depuis le commencement jusqu'à la fin.

Fin du Livre cinquième.



L I V R E S I X I E M E

Examen du Texte Hébreu: préférence que mérite sa Chronologie.

C H A P I T R E I

Histoire des Juifs Hébreux.

NOUS passerons à-présent à l'examen du Texte Hébreu & nous y procéderons comme nous l'avons fait à l'égard des Versions Grecques & Samaritaines, sur les points suivans.

1°. L'Histoire des Juifs Hébreux, depuis la séparation des Royaumes de Juda & d'Israël, jusqu'à leur entière dispersion.

2°. Quelle a été la langue Hébraïque dès son origine, si elle a changé. Quand & comment ces changemens sont arrivés ?

3°. Quel caractere les Juifs ont employé, & s'il y est arrivé du changement ?

4°. Si jamais les Juifs ont pu & voulu altérer le Texte & s'ils l'ont fait.

5°. Sur la tradition de la Maison d'Elie.

Ce que nous avons rapporté sur l'histoire des Samaritains & des Juifs Hellénistes, nous épargnera la peine de faire mention de plusieurs circonstances qui concernent les Juifs Hébreux, & nous ne nous arrêterons qu'à celles qui en font voir la différence, & autant qu'il convient pour fonder notre système.

Il a été rapporté & prouvé qu'à la séparation des deux Royaumes tous les descendans d'Aaron, tous les Prêtres & les Lévites se réfugièrent à Jérusalem & dans les Villes des Tribus de Juda & de Benjamin, & que les Rois de Juda, jusqu'à Joahas & ses Successeurs, sous lesquels finit ce Royaume, étoient pour la plupart pieux & craignant Dieu, du plus au moins. Néanmoins la Loi de Dieu étoit fort rare, parce qu'il n'y avoit point de Synagogue où on la conservât (*2 Chron. XVII. 7 & suivans.*) & Josaphat fut obligé d'envoyer cinq de ses principaux Gouverneurs avec neuf Lévites & deux Sacrificateurs avec la Loi dans les villes de Juda pour l'enseigner: depuis la 3^e. année de son regne, où ceci arriva, jusqu'à la 18^e. année de Josias, que fut trouvé l'original de la Loi, il s'est passé 292 ans, pendant lequel temps on remarque que les Juifs n'étoient pas entièrement sans Loi; vu que principalement Joas, Ezéchias, Manassé après sa captivité & Josias même, avant que cet original fût trouvé, ont rétabli la vraie religion, célébré les Pâques, & observé les cérémonies de la Loi; qu'il y a eu Elie, Elizée, Isaïe, Osée, Amos, Abdias, Jonas, Michée & autres saints Prophètes; des grands Sacrificateurs fort zélés, qui tâchoient de porter les Rois & le peuple à l'observation de la Loi. Il est donc aisé de conclure qu'elle ne leur étoit pas entièrement inconnue; mais que sous des Pasteurs peu

peu vigilans & sous des Rois corrompus, on en avoit altéré & retranché des passages, qui condamnoient trop clairement leurs prévarications; de sorte que l'original trouvé dans le temple sous Josias en différoit infiniment. Depuis ce temps les Juifs se firent un devoir essentiel de religion de copier un Exemplaire chacun dans le cours de sa vie; le Roi en devoit copier deux, & ainsi la Loi authentique & non altérée devenoit commune.

Le commencement de la captivité se date de la 4^e. année d'Eliakin, nommé aussi Joiakin, où furent emmenés nombre de Juifs, entr'autres Daniel & ses compagnons, & 18 ans après, Jérusalem & le temple furent détruits, & les habitans de Jérusalem & d'autres villes emmenés à Babylone; on ne laissa dans le pays que les cultivateurs, auxquels se joignirent ceux qui s'étoient enfuis pendant la guerre.

Jérémie a prophétisé, pendant & après le siege de Jérusalem. Ezéchiel & Daniel à Babylone, Aggée, Zacharie & Malachie après le retour de la captivité.

Les Juifs furent si bien traités dans les Etats Babyloniens, encore plus par les Monarques Perfes, étant les uns & les autres ennemis des Babyloniens, qu'une très-grande partie préféra ce pays à leur Patrie; on voit que Daniel & ses compagnons, de même qu'Esdras, Néhémie, Mardochée, &c. eurent grand crédit à la Cour des Monarques, & furent en partie élevés aux premières charges de l'Etat.

Les Juifs étoient en très-grand nombre; nous en pouvons juger par le Livre d'Esther; les Juifs ont tué 75000 ennemis dans les Etats d'Assuerus, sans compter les 300 dans Suse la ville, & 500 dans le château de la résidence Royale. Il falloit donc que leur nombre fût très-grand, puisqu'on voit qu'ils ne firent que se défendre contre des ennemis cruels qui les attaquoient.

Une autre circonstance prouve ce nombre, & que les Juifs se trouvoient à leur aise. C'est l'offre qu'Aman fit au Roi de lui livrer 10,000 quintaux d'argent, de leurs dépouilles, s'il lui permettoit de les exterminer; ne comptons le *Kikar*, talent ou quintal, que de 750 onces ou autant de gros Ecus de France, cela fera déjà 45 millions de livres de France. Il y a toute apparence qu'Aman ne se seroit pas oublié, & qu'il en auroit profité pour le moins d'autant; qu'alors on juge s'il ne faut pas un grand peuple pour posséder 90 millions.

Aussi avoient-ils un grand nombre de Synagogues dans ces pays, des Académies à Babylone, à Pundebita; à Sora, &c. où ont toujours fleuri les plus grands savans d'entre les Juifs; leur Talmud de Babylone, infiniment plus estimé des Juifs, des Chrétiens même, que celui de Jérusalem, en fait foi. Ils avoient par-tout pleine liberté de conscience & leurs exercices publics de religion, (comme ils l'ont de nos jours en Hollande): pendant longtems & jusques sous les Califes ils ont eu leurs Princes de la captivité, & pour ainsi dire une République particulière dans l'Etat comme on le voit particulièrement par l'histoire de Susanne, qui fut jugée par le peuple Juif. Les Juifs assurent que dans le X^e. siecle il y avoit dans une ville qu'ils nomment Phenès Scibbor, pas loin de Babylone, 900,000 Juifs, où il y avoit aussi une Académie. Ce pouvoir fut anéanti dans le XI^e. siecle, ou plutôt diminué, vu que Benjamin de Tudele & Petachias, l'un & l'autre dans le XII^e. siecle, assurent avoir vu encore un Prince de la captivité.

Voilà ce que nous avons cru devoir rapporter des Juifs orientaux. Il ne sera pas nécessaire de s'arrêter longtemps à l'histoire des Juifs de la Palestine.

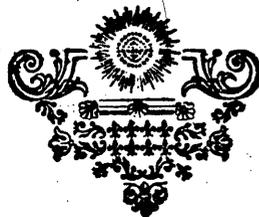
Il est connu de tout le monde, comment Esdras réforma la nation, rétablit le culte, réforma le Code de l'Écriture, prit un soin infini de lui conserver sa pureté, que Néhémie l'assista dans ce grand & important ouvrage, que depuis ce temps ils furent gouvernés par le grand Sacrificateur & le Sanhédrin.

Après que la corruption des mœurs se fut introduite chez les grands Sacrificateurs & chez le peuple à leur imitation, ils en furent châtiés de Dieu, qui se servit pour cet effet d'Antiochus, qui fit la guerre aux Juifs, détruisit Jérusalem, en épargnant pourtant le temple, apparemment en faveur du grand Sacrificateur Ménélas, sa créature. Et le sacrifice cessa pendant trois ans & demi, pendant lequel temps on vouloit forcer les Juifs à se faire Payens: pour y parvenir on brûla beaucoup d'Exemplaires de l'Écriture, on en profana d'autres, en y peignant des figures des Dieux de ces idolâtres.

Après ce temps Mathathias & ses fils agirent si héroïquement, que non-seulement ils rétablirent la liberté de la nation, mais la rendirent plus souveraine sous les Princes Asmonéens, qui se fortifièrent de l'alliance des Romains, desquels à la fin ils furent forcés, comme les autres nations, de subir le joug. Ces vainqueurs de l'univers leur donnerent premièrement des Rois & enfin réduisirent la Judée en Province Romaine.

On fait aussi comment Jérusalem fut détruite par Tite 70 ans après la naissance de Notre Seigneur. Alors les Juifs furent en partie emmenés captifs, en partie ils se réfugièrent en d'autres pays. Malgré cette dispersion une bonne partie resta dans la Palestine, y établit plusieurs Académies à Tibériade, à Lidza, à Samnia, &c. ils élurent un Patriarche. Dans ces Académies il y avoit deux Écoles, l'une pour expliquer en langue Chaldéenne la Loi écrite, & dans l'autre les traditions. Les Rabbins assurent que seulement à Tibériade il y a eu 12 & dans Jérusalem 480 Synagogues, peut-être ce nombre est-il exagéré, mais du moins on peut conclure qu'il a été grand. Tout ceci dura jusqu'à Barcocheba, qui fut proclamé Roi Messie des Juifs, par son Précepteur & Protecteur R. Akiba, ce qui coûta la vie à l'un & à l'autre, de même qu'à plus de 600,000 Juifs, & le reste de la liberté à la nation, qui depuis ce temps-là fut dispersée de la manière qu'on le voit encore de nos jours.

Nous ne dirons rien des Juifs Hellénistes, ni de ceux qui s'établirent dans les autres parties de l'Empire Romain, nous avons déjà parlé des premiers, & l'histoire des derniers n'influe point sur le sujet que nous nous sommes proposé de traiter. Nous passons donc au second Article.



C H A P I T R E I I

Le Texte original est dans la langue Hébraïque ancienne qui n'a point souffert dans la suite de changement essentiel.

L est incontestable que la langue Hébraïque ancienne & primitive étoit la même que celle que nous trouvons encore dans le texte original. J'appuyeraï d'autant moins sur cette thèse, que je ne trouve aucun doute là-dessus chez la plupart de nos Antagonistes même. Ils n'osent soutenir que ce soit la Samaritaine, laquelle est un Jargon qui ne convient qu'à une nation qui est un mélange de tant d'autres.

Voyons donc quand il arriva un changement dans cette langue, & jusqu'où il a été porté après le retour de la captivité de Babylone.

Ceux qui s'élèvent contre le Texte Hébreu disent avec beaucoup d'assurance que les Juifs ont entièrement oublié leur langue maternelle pendant les 70 ans de la captivité.

Si l'on veut soutenir une assertion en dépit du bon sens, on ne sauroit mieux choisir.

Nous avons vu ci-dessus que la principale captivité n'a duré que 54 ou 52 ans. Si une seule famille François se établit dans une ville Allemande ou Angloise ses descendans n'oublieront pas sitôt leur langue par ce changement de domicile, combien moins lorsqu'ils se trouvent en grand nombre dans une même ville? Nous en voyons l'expérience par-tout. Les François qui se sont retirés en Angleterre, en Hollande, à Berlin, en Suisse, conservent la langue François si bien, que quelques-uns d'entreux n'en entendent point d'autre; & les Juifs après 54 ans, ceux mêmes qui ont été emmenés & leurs enfans auront oublié la leur à Babylone & dans les autres villes, où ils étoient par milliers, & où ils avoient leurs Synagogues?

On ne devoit pas croire qu'on le dit sérieusement, si on n'en vouloit tirer des conséquences. Voyons ce que l'histoire sacrée en décide.

Ezéchiël a écrit à Babylone ses Prophéties en Hébreu; étoit-ce pour parler dans une langue inconnue aux Juifs?

Daniel, s'il a écrit une partie de son ouvrage en Chaldaïque, il faut qu'il en ait eu d'autres raisons que celle d'avoir oublié sa langue maternelle, vu que tous s'accordent sur cela, que du moins les 4 premiers Chapitres ont été écrits en Hébreu. Aggée & Zacharie prophétiserent pendant 16 ans, Esdras alla en Judée 78 ans après le retour; Néhémie la première fois 13 ans, la seconde 23 ans après Esdras, ainsi 100 après la fin de la captivité, tous ont écrit en Hébreu.

On n'est pas d'accord sur l'Assuérus qui épousa Esther. Je suppose par de bonnes raisons que ce fut Darius Hystaspes; ce mariage se fit la 7^e. année de son regne; il faut que depuis cette époque jusqu'à celle que les Edits furent donnés premièrement en faveur d'Aman, ensuite en faveur de Mardochée & des Juifs, il se soit passé du temps; puisque le Roi avoit déjà oublié le bon office

que lui avoit rendu Mardochee, en révélant la conspiration de ses Portiers contre lui. Selon ce Livre ce fut le dernier mois de la 12^e. année que les Edits furent donnés, ce qui feroit 26 ans après le retour des Juifs. Cependant il est dit de ces Edits, qu'on écrivit aux Satrapes des 127 Provinces, à chaque Province selon sa façon d'écrire, & à chaque peuple selon sa langue & aux Juifs selon leur façon d'écrire & selon leur langue (*Esther VIII. 9.*) Si donc les Juifs qui sont restés dans les pays de cette vaste Monarchie, ont conservé leur propre langue & leur caractère, & n'ont pas adopté celles de ces peuples, combien moins ceux qui en étoient séparés & qui ont formé de nouveau un peuple particulier? Esdras & Néhémie prenoient tant de soin de la pureté de la langue Hébraïque, que Néhémie se mit fort en colere, & maudit ceux qui avoient pris des femmes chez les Ammonites, Moabites & Afdodiens, lorsqu'il vit que leurs enfans parloient moitié Afdodien, & selon la langue de chaque peuple; il ne se plaint pas qu'ils parlassent Assyrien, mais qu'ils ne sçussent pas parler la langue Juive, qui par conséquent subsistoit encore alors.

On voit donc & il sera prouvé, je pense, que les Juifs parloient & entendoient la langue Hébraïque du temps de Néhémie c'est-à-dire 100 ans après le retour de la captivité.

On le voit encore par ce que nous lisons dans les écrits de ces deux saints hommes. Esdras parlant des Sacrificateurs, des Lévites, des Chefs, & des personnes avancées en âge, qui avoient vu la première Maison sur son fondement, dit qu'ils pleuroient à haute voix en la comparant avec celle qu'ils avoient devant les yeux. Il faut donc, que lorsqu'ils furent emmenés en captivité, ils aient été hors d'enfance, pour avoir pu remarquer l'état de l'ancien temple & le comparer avec le nouveau.

Et Néhémie rapporte (*Ch. VIII. 2. & suiv.*) qu'Esdras ayant ouvert le Livre de la Loi, lui, les Prêtres qu'il nomma, & les Lévites, la lurent de façon que le peuple l'entendit, &c. Tout le peuple pleura, si-tôt qu'il eut entendu les paroles de la Loi.

Vs. 18. Et on lut le Livre de la Loi chaque jour, depuis le premier jour jusqu'au dernier.

Tout cela prouve incontestablement qu'alors la Langue Hébraïque étoit si bien en usage chez les Juifs, qu'ils entendoient la Loi qu'on leur lisoit.

Ce n'est pas que je veuille assurer que dans le commerce vulgaire le langage fût aussi pur que celui de la Loi écrite, & qu'il n'eût aucun mélange de Chaldaique ou Babylonien; je crois au contraire ce mélange d'autant plus probable, que ces deux langues sortent de la même source, & peuvent être regardées comme deux dialectes. Nous voyons de nos jours, que des François, demeurant longtems en Italie ou des Italiens en France, des Allemands en Hollande ou des Hollandois en Allemagne, corrompent aisément leur langage, à cause de l'affinité qu'il y a entre ces langues.

Je ne suis pas surpris que le Chaldéen se soit mêlé avec l'Hébreu; Abraham étoit Chaldéen d'origine. Il a conservé sa langue, & nous ne trouvons aucune trace que les Israélites malgré leur longue & dure servitude en Egypte qui fut de plus de 200 ans, aient adopté la langue Egyptienne, combien moins les Juifs

dans le quart du même espace de temps? ils auront donc conservé leur langue de même qu'ensuite dans la Palestine; mais s'étant séparés pendant tant de siècles des autres Chaldéens, il n'est pas surprenant qu'il soit survenu une différence entre ces deux dialectes, de même qu'entre ces deux & le Syriaque que les Juifs entendoient aussi peu que le Chaldaïque avant leur captivité, comme cela se prouve par 2 Rois XVIII. 26, & qu'ils les mêlerent par contre ensuite si facilement, comme cela arrive toujours aux divers dialectes provenant de la même source, comme ces trois.

Ce mélange n'empêcha pas que le fond de la langue Hébraïque ne demeurât dans celle des Juifs, & que les personnes un peu au-dessus du vulgaire n'en fissent usage, tout comme elles le font pour la Langue Française, malgré le jargon des Provinces; la corruption s'y mêla peu-à-peu. Au commencement on pouvoit le comparer au Latin de la basse Latinité, ensuite à l'augmentation de l'altération arrivée successivement qui en a produit la Langue Italienne, tout comme dans le cas dont il s'agit le Dialecte Rabînique en a été la suite & l'effet; le Latin d'un côté & l'Hébreu de l'autre n'ont pas moins subsisté jusqu'à présent comme des langues mortes, connues des savans.

Mais, si Louis de Dieu, un des savans les plus habiles dans les langues orientales, dont jamais l'Europe puisse se glorifier, doit être cru; ce que nous appelons Chaldéen, n'a jamais été la langue d'un peuple; ce ne fut que l'Hébreu mêlé de plusieurs mots Syriaques, un Jargon mêlé, comme on vient de le dire; bref un Syriaque corrompu par l'Hébreu; c'est pourquoi les Juifs ne parlant à l'ordinaire que ce langage, comprenoient assez facilement les deux langues, & Jésus-Christ autant que ses Apôtres s'en servoient indifféremment; du temps de Jésus-Christ l'Hébreu se trouva dans l'état que je viens de dire. Le commun peuple parloit un Hébreu corrompu, dont le fond étoit un Hébreu pur. Les Savans, les Pontifes, les Sacrificateurs, les Rabîns, étoient bien instruits dans la langue Hébraïque pure, & il paroît qu'un nombre considérable du peuple l'entendoit à-peu-près comme le peuple des Provinces entend du plus au moins le François dans les Sermons & dans les Livres; au moins nous trouvons dans les Evangiles & autres Livres du N. T. quantité de mots Hébreux, Syriaques & Chaldaïques. Nous n'en rapporterons que quelques-uns, *Golgotha* étoit Hébreu: S. Mathieu le rapporte par la raison dont nous allons parler bientôt; on pourroit dire qu'il a eu son nom de toute ancienneté, ce qui ne seroit pas aisé à prouver; si les Juifs ont oublié la langue Hébraïque à Babylone, ils n'auront pas conservé ce mot seul, c'est donc après leur retour qu'ils lui ont donné ce nom: ainsi l'Hébreu étoit leur langue naturelle encore alors. *Gabbatha* encore Hébreu, ne pouvoit être si ancien; c'étoit la place où Pilate avoit son siège pour rendre justice, selon S. Jean. Cette place devoit donc exister seulement depuis que la Palestine eut des Gouverneurs, ou tout au plus depuis l'établissement de leurs derniers Rois; mais passons à des exemples plus convainquans. S. Luc dit (*Act. I. 19.*) que le Champ qu'on a acheté des 30 sicles, qu'ils avoient payé à Judas, avoit été appelé par les habitans de Jérusalem dans leur langue *Hakeldamab*, c'est-à-dire Champ du Sang. Ce mot est Hébreu, il faut donc que la propre langue des habitans de Jérusalem.

fût l'Hébreu; & si cela n'étoit pas, pourquoi Pilate auroit-il eu soin de mettre l'Inscription Hébraïque à la Croix de N. S. *Jésus de Nazareth Roi des Juifs*, si personne ne pouvoit le lire ni l'entendre? *Hoschianguah* n'est-il pas un mot Hébreu, employé Ps. CXVIII. 26. du mot *Jaschang*, il a sauvé? Cependant c'est le commun peuple qui s'en est servi par acclamation à Jésus-Christ. Pourquoi Jésus-Christ nomme-t-il S^t. Pierre, *Cepha* qui est Chaldaïque, ou Hébreu corrompu, comme le dit S^t. Jean, & seulement par traduction, *Petra* & *Petrus* ou Pierre? Ajoutons seulement encore deux faits, l'un sur lequel je n'ai rien lu chez aucun Auteur, & qui pourtant est très-remarquable. S^t. Paul parlant de sa conversion, dit (*Act. Ch. XXIII. vs. 14.*) que la voix du ciel qui lui parla le fit en Hébreu. Si Dieu a parlé dans cette langue, parce qu'elle devoit être plus sainte, on ne lui préférera pas la Samaritaine & la Grecque; & si c'est, comme il est probable, parce que c'étoit la langue ordinaire de S^t. Paul, on avouera que c'étoit d'autant plus celle de tous les habitans de Jérusalem, & de la meilleure partie de la Palestine; qu'on doit supposer de S^t. Paul plus que de toute autre, qu'il devoit se servir plutôt de la Grecque, étant né à Tharse dans la Cilicie, où nécessairement ses ancêtres devoient déjà avoir demeuré depuis longtemps, vu qu'il dit qu'il est Bourgeois Romain par naissance. Si donc tout de même la langue Hébraïque lui étoit familière, parce qu'il avoit passé une partie de sa vie à Jérusalem, il faudra convenir qu'il s'y est perfectionné par sa conversation avec les autres habitans. L'autre de ce qui lui arriva lors de la plainte que les Juifs formerent contre lui (*ib. Ch. XXI. 37. & 40. Ch. XXII. 2.*) Le Tribun douta qu'il fût parler Grec, & lorsque ce Tribun lui permit de parler publiquement, il le fit en langue Hébraïque en faveur du peuple & de la multitude, & non pour les savans, ce qui est répété ensuite, où il est dit, que quand ils entendirent qu'il leur parloit en *langue Hébraïque*, ils firent encore plus de silence. Les Juifs l'écoutèrent donc pendant longtemps avec attention jusqu'à ce qu'il parla de sa Mission de la part de Jésus-Christ vers les Gentils, ce que ne pouvant digérer, ils s'élevèrent contre lui avec véhémence & cherchèrent ensuite à le tuer. Tout cela prouve incontestablement que S^t. Paul avoit voulu leur parler dans leur langue naturelle, & qu'en effet tout le peuple entendit fort bien tout ce qu'il leur proposoit dans cette langue Hébraïque.

Je ferai ici la même réflexion que j'ai faite en parlant de la langue des Juifs après le retour de la captivité de Babylone, ce n'est pas que cette Hébraïque fût parlée alors dans toute sa pureté, comme l'est le Texte Hébreu dans l'Écriture; nous convenons qu'elle étoit corrompue par des mots Syriaques & Chaldéens, qui ne font avec l'Hébreu que divers dialectes de la même langue-mère. Mais cette altération ne devoit pas empêcher ceux qui se servoient de cette langue mêlée & incorrecte de pouvoir entendre & comprendre la langue pure, tout comme sans-doute les Patavins, les Romains même habitant dans les Gaules, en Espagne & ailleurs, auroient entendu les ouvrages de Cicéron, & que dans les Provinces de France, où il n'y a qu'une altération par des mots étrangers introduits, on fait usage des Livres en François. Car je ne parle pas du Provençal, du Bas-Breton, & autres qui sont des langues entièrement différentes de la Françoisé.

C H A P I T R E III.

S^t. Mathieu a écrit son Evangile en Hébreu.

A-peu-près au même temps que S^t. Paul parla Hébreu à la multitude de Jérusalem, S^t. Mathieu écrivit son Evangile pour les Juifs nouvellement convertis, qui étoient en très-grand nombre. Le jour de la première Pentecôte, on en compte 3000, & il est dit au même endroit (*Act. Ch. II. 41. 47. Ch. IV. 4. Ch. V. 14. Ch. VI. 7. Ch. XII. 24*) que le Seigneur ajoutoit tous les jours à l'Eglise des gens pour être sauvés, même des Sacrificateurs; d'abord après encore 5000 & ainsi du reste. C'est pourquoi il écrivit en Hébreu.

Voilà un fait fort contesté. Si je voulois examiner tout ce qui a été écrit pour & contre, il y auroit matière pour des volumes. J'indiquerai seulement quelques raisons en faveur de mon assertion, le Lecteur en décidera.

Nous venons de voir que les premiers & les plus grands efforts des Apôtres tendoient, à l'imitation de leur divin Maître, à convertir leurs frères les Juifs, comme étant la Postérité d'Abraham, les Amis de Dieu, & son peuple élu; il est donc sûr que le nombre des Juifs convertis fut fort grand. A qui la connoissance de l'Histoire Evangélique étoit-elle plus nécessaire qu'à ces Juifs, que les Sacrificateurs, les Scribes, les Pharisiens attaquoient fortement en leur vantant l'excellence de la Loi de Moïse, son ancienneté, sa divinité? Pourquoi devoient-ils rester mal instruits lorsqu'ensuite S^t. Marc & S^t. Luc écrivirent leurs Evangiles pour les Hellénistes? Si S^t. Mathieu avoit écrit en Grec pour les Juifs qui parloient Hébreu, qu'en diroit-on? Et n'est-ce pas une absurdité de le soutenir?

Mais, dit-on, les Juifs entendoient tous le Grec. Oui les Juifs Hellénistes, mais non pas les Juifs Hébreux. Ce qui vient d'être prouvé parce que le Tribun doutoit, interrogeant S^t. Paul, s'il savoit le Grec. Dira-t-on que c'étoit parce qu'il le croyoit Egyptien? l'absurdité seroit encore plus grande, la langue Grecque étoit celle qu'on parloit généralement en Egypte; & si par cette qualité il soupçonnoit qu'il ne savoit pas le Grec, il falloit que l'Egyptien qui avoit excité une sédition, l'eût été seulement d'origine & eût demeuré longtemps dans la Palestine pour s'y faire des sectateurs; ainsi l'on pouvoit bien supposer qu'ayant vécu seulement avec des Hébreux, il ignoroit le Grec. Enfin tous les Passages rapportés ci-dessus prouvent que les Juifs Hébreux parloient la langue Hébraïque, & que les Evêques qui les gouvernoient, étant de même nation & savans, devoient préférer les Livres écrits dans leur langue. On ne sauroit croire que S^t. Mathieu leur ait voulu laisser son Evangile dans une langue étrangère, Joseph l'ayant nommée expressément avec cette épithète.

Je dis, *laisser*: Eusebe dit (1) „ Puisque S^t. Mathieu avoit prêché l'Evangile „ premièrement aux Hébreux, il avoit, lorsqu'il voulut partir & aller chez „ d'autres nations, écrit son Evangile dans leur langue, & voulut suppléer par „ là à ce qui leur manquoit par sa présence.”

(1) Hist. Eccles. L. III. Ch. XXIV.

On ne fauroit qu'ajouter foi à ce rapport. Il est si naturel, & appuyé sur un fondement si solide, que le simple bon-sens en prouve la vérité. S^t. Jérôme assure que par-tout où Jésus-Christ, ou l'Auteur, parle dans cet Evangile, les citations sont tirées du Texte Hébreu, & non de la version Grecque; ce qui fait naître les réflexions suivantes.

Par-là on voit une confirmation de ce que nous avons avancé au sujet des citations tirées de la version; que chaque Apôtre avoit à cœur de convertir à la foi Chrétienne les nations auxquelles ils prêchoient l'Evangile, & non de leur enseigner & prouver une telle minutie par rapport à la foi, lequel ou du Texte, ou de la Version, étoit à préférer, vu que s'ils avoient agi autrement & qu'ils eussent cité aux Hébreux la Version & aux Grecs le Texte, que ces peuples n'entendoient pas, ils auroient renversé & anéanti entièrement l'ouvrage de la propagation de la foi, parce qu'on les auroit regardés comme des imposteurs, qui auroient rapporté les passages de l'Ecriture autrement qu'ils ne les trouvoient dans leurs Codes.

J'ajoute que S^t. Jérôme doit avoir vu l'Evangile en Hébreu, ou que la version d'alors de cet Evangile avoit eu plus de citations du Texte Hébreu, que celle de nos jours qu'on aura accommodée de plus en plus à la version. Cependant il y est resté assez de passages importants; & on ne les a pas changés comme les autres qui ne l'étoient pas, pour faire voir que S^t. Mathieu a suivi le texte; & que par conséquent cet Evangile a été écrit en langue Hébraïque.

Papias Evêque d'Hiérapolis disciple de l'Evangéliste S^t. Jean & (2) contubernal de S^t. Polycarpe, S^t. Irénée, Origene, Eusebe en plusieurs endroits, S^t. Epiphane, S^t. Chrysostôme, S^t. Athanase, S^t. Jérôme, l'Arabe Elmacin l'assurent positivement.

On objecte que Papias a été un homme simple & crédule, auquel on ne peut ajouter foi, & que tous les autres l'ont copié.

Il est vrai qu'Eusebe dit que c'étoit un homme d'un génie médiocre; cependant il dit en même temps qu'il étoit fort savant & versé dans les Ecritures saintes *γρηγορις εὐδμήμων*, si zélé & si attaché à la religion, qu'il ne pouvoit se rassasier de s'informer de tout ce que Jésus-Christ & ses Apôtres avoient fait & dit; qu'il s'en informoit auprès de tous leurs disciples ou de ceux qui avoient été en liaison avec eux. Si par ces informations il a reçu plusieurs faits erronnés & qu'il y ait ajouté foi trop légèrement, sa crédulité ne sauroit regarder l'Evangile selon S^t. Mathieu; un homme aussi curieux n'aura pas manqué de s'enquérir là-dessus principalement de S^t. Jean & de saint Polycarpe.

Il faudroit supposer, ou qu'ils aient été eux-mêmes dans l'erreur là-dessus, ou qu'ils lui en aient voulu imposer. Personne n'osera supposer un moment, ni l'un, ni l'autre. Aussi Eusebe qui le reconnoît pour un homme d'un génie médiocre, étoit-il néanmoins convaincu que S^t. Mathieu a écrit en Hébreu: s'il n'avoit pas cru qu'un homme simple, mais pieux, zélé & à portée de savoir la vérité d'une chose, doit être cru dans son assertion, sans-doute il faudroit qu'il eût eu lui-même d'autres preuves de ce fait. Si l'on ne se contente pas de cette raison, j'en donnerai encore une autre, qui est que S^t. Jérôme assure que de

(2) *Contubernalis*, Camarade qui habite la même chambre; Compagnon de chambre.

de son temps il se trouvoit un exemplaire de cet Evangile en Hébreu dans la Bibliothèque de Césarée, formée par Pamphile Martyr. Or celui-ci étoit aussi intime ami d'Eusebe, qui devoit donc pouvoir en parler avec autant d'assurance qu'il le fait.

Tous les autres Peres cités, qui savoient que Papias avoit été d'un médiocre génie, auroient fait voir qu'ils ne sont pas moins crédules que lui, s'ils avoient adopté ce sentiment, au cas qu'il eût été uniquement fondé sur son autorité. Cependant St. Irénée non-seulement assure la même chose, mais il y marque le temps où cela s'est fait, „ que St. Mathieu a donné son Evangile „ chez les Hébreux *dans leur propre langue* dans le temps que St. Pierre & St. Paul prêcherent l'Evangile à Rome & y jetterent les fondemens de l'Eglise. Origene dit „ qu'il a reçu par tradition des 4 Evangiles, que le premier fut „ écrit par St. Mathieu auparavant Publicain, ensuite Apôtre de Jésus-Christ, „ qu'il l'a publié en langue Hébraïque en faveur des Juifs nouvellement convertis.”

Nous voyons donc que jusqu'au temps d'Origene & de St. Jérôme, c'étoit une tradition constante & reçue de tous les Peres, que cet Evangile avoit été écrit en langue Hébraïque. Ils avouent pourtant que sa Version Grecque est ancienne & faite du temps des Apôtres; ce qui est tout-à-fait probable, si St. Mathieu avoit écrit en Hébreu pour les Hébreux, que les Apôtres croyoient au commencement seuls appelés à l'Evangile de la Grace, comme on le voit par les reproches qu'ils firent à St. Pierre (*Act. XI.*) de ce qu'il s'étoit rendu à l'invitation de Corneille le Centenier; mais lorsqu'ils virent que la porte du salut étoit aussi ouverte aux Gentils, il leur falloit une histoire Evangélique, & aucune des autres n'étant encore publiée, il falloit traduire en leur faveur celle qu'avoit donnée St. Mathieu.

J'ajouterai ici une remarque qu'on n'a peut-être jamais faite & qui fortifie beaucoup ma these. Dans l'Evangile de *St. Mathieu XXVII. vs. 34.* il est dit qu'on a donné à boire à Jésus-Christ du vinaigre mêlé avec du fiel; dans *St. Marc XV. 23.* du vin myrrhé; dans *St. Jean XIX. 20.* du vinaigre enduit ou entouré d'hysope. Que ceux qui assurent que chaque fait, chaque mot, est d'inspiration divine, me disent si ces trois relations entièrement différentes le sont aussi? On dira: toutes ces drogues sont ameres, ainsi on ne peut pas dire qu'il y ait une différence essentielle. Fort bien, je suis aussi de cet avis, mais du moins le fiel du regne animal, la myrrhe une gomme, & l'hysope une plante, ne sont pas le même; & si quelqu'un demandoit à un Apothicaire de la myrrhe, que celui-ci lui donnât en sa place du fiel, sous prétexte que l'un & l'autre est amer, sûrement il ne voudroit pas entendre raillerie. On ne sauroit donc nier que si le même Auteur avoit écrit les trois Evangiles, il auroit indiqué les mêmes choses; combien plus, si le St. Esprit les avoit inspirées pour des faits d'aucune importance! Si par contre on adopte l'explication que je vai donner, rien n'est plus simple.

Dans la langue Hébraïque *mar* signifie *amer*, *amertume*, & *mor myrrhe*, *Marrah* *fiel*, & *merorim* *choses ameres*. Si donc St. Mathieu a écrit en Hébreu, & s'est servi du mot *merorim*, ou *mar*, quelque chose d'amer, son traducteur a pu

le rendre par le mot de fiel; St. Marc que plusieurs supposent avoir donné seulement une espece d'extrait de l'Evangile de St. Mathieu, par myrrhe: mais St. Jean, qui a été témoin oculaire du crucifiement de notre Sauveur, parle d'hysope, & explique même ce que les autres ont dit de l'éponge qu'on avoit mis sur un roseau pour l'approcher de sa bouche, qu'elle étoit entourée d'hysope, ou l'hysope entourée de l'éponge. Voilà donc le *mor* ou le *merorim* de St. Mathieu, une chose amere, & tout sera concilié; ce qui ne peut se faire si cet Evangile est écrit en Grec, le fiel & l'hysope étant très-différens.

Nous prouvons encore ce fait par l'histoire de Pantæus, Directeur & Docteur dans la célèbre Ecole ou College d'Alexandrie, qui, poussé par son zèle & appelé par les Indiens, leur alla prêcher en 189 l'Evangile & mourut en 213; il trouva que St. Barthélémi y avoit déjà enseigné la foi & leur avoit porté l'Evangile de St. Mathieu en langue Hébraïque, qu'ils y avoient conservé. J'avoue que quelques-uns le nient; quelles raisons ont-ils d'en douter? Ils trouvent ridicule que St. Barthélémi leur eût apporté & laissé un Livre, dont ils n'entendoient pas la langue. Qu'ils prennent garde que le ridicule ne retombe pas sur eux. Il est naturel qu'il devoit leur apporter du secours spirituel, par des Livres saints. En quelle langue le devoit-il faire? Dans la langue Indienne, dont il ignoroit encore laquelle il trouveroit, & dans laquelle il auroit fallu composer auparavant lui-même un Evangile, ou dans la Grecque qu'ils entendoient encore moins? je veux dire que ne sachant ni l'une ni l'autre de ces langues, il est plus facile aux Orientaux d'apprendre une autre langue orientale où regne le même génie de la langue, qu'une autre qui n'a absolument rien de commun, ni de ressemblant. Trouve-t-on ridicule aux Missionnaires de porter chez les nations barbares des Livres Latins, François, Portugais, ou autres?

Mais, dit-on, à quoi bon le leur laisser? Ceci est encore aisé à comprendre; il aura eu des disciples auxquels il a pu apprendre la langue Hébraïque: en supposant même que personne ne l'entendoit, n'aura-ce pas été une faveur insigne de leur laisser un monument perpétuel de sa Mission & de son affection pour eux? Combien une Eglise, une ville, un pays chez nous ne se glorifieroit-il pas, s'il possédoit un Livre apporté par un Apôtre, quand même il se trouveroit écrit en caracteres inconnus! On fait quel cas on fait en certain endroit de l'Evangile de St. Marc, qu'on prétend avec si peu de fondement être l'Original. Voilà donc Pantæus, un témoin qui ne le tient, ni de Papias, ni par tradition, mais qui a vu cet Evangile chez un peuple bien éloigné. Pour fortifier ce que nous disons par un exemple, voici ce que le P. Martini rapporte, savoir qu'il trouva à la Chine un livre contenant une bonne partie de l'Ecriture sainte, en langue latine, écrite en lettres Gothiques. Le propriétaire, quoiqu'ignorant cette langue & les caracteres, ne voulut pas s'en défaire, le regardant comme une antiquité très-précieuse, qui avoit été de tout temps dans sa famille; apparemment St. François Xavier ou un autre des premiers Missionnaires, l'y aura apporté & laissé; n'est-ce pas le même cas que celui de l'Evangile Hébreu de St. Mathieu laissé aux Indiens par St. Barthélémi? De plus les Nazaréens l'ont conservé encore du temps d'Origene & de St. Jérôme. On objecte aussi, que ce n'étoit que l'Evangile Apocryphe selon les Hébreux, qu'on

a confondu avec celui de St. Mathieu, & que cet Evangile avoit été composé par les Nazaréens & les Ebionites qui étoient des Hérétiques.

Je réponds sur le premier Article, que ceux qui font cette objection confondent eux-mêmes l'un avec l'autre. Eusebe (3) les distingue formellement. Il parle de l'Evangile Hébreu de St. Mathieu & de celui des Hébreux écrit dans la même langue, qui paroît avoir été un Recueil fait sans choix de tout ce qui avoit été raconté des faits de Jésus-Christ & des Apôtres. Les Nazaréens étant des Hébreux, il leur falloit des ouvrages dans cette langue, qui étoit leur langue naturelle.

Je ne sais pourquoi en second lieu, on taxe les Nazaréens d'avoir été des Hérétiques. Les Peres & les Actes des Conciles nous prouvent combien on a été zélé pour la pureté de la foi & que d'abord toute opinion qui y paroïssoit tant soit peu contraire fut condamnée & anathématisée. Je ne trouve aucun Canon d'aucun Concile, qui ait pour objet la condamnation des Nazaréens, comme Nazaréens, mais bien des Ebionites, qui paroissent être sortis des Nazaréens: Ceux-ci étoient de bons Juifs convertis au Christianisme d'entre les Hébreux. Ils demeurèrent à Jérusalem & dans les environs, jusques vers la destruction de cette ville, & se souvenant du conseil de Nôtre Sauveur, ils se sauvèrent ailleurs, principalement à Pella, sur les confins de la Judée vers l'Arabie. Ils firent non une secte, mais une communion à part; on voit par les Actes des Apôtres, & par leurs Epîtres, que les Juifs, nouveaux convertis, restèrent attachés à plusieurs cérémonies de la Loi; c'est l'unique erreur qu'on leur attribuoit, quoique les Apôtres l'aient tolérée & s'y soient même conformés pour ne pas scandaliser les Juifs, comme on le voit par-tout, principalement à l'endroit cité (*Act. Ch. XXII.*): si à cause de cela ils furent nommés Nazaréens, ou comme il est plus probable, parce que les Juifs non convertis donnerent ce nom à leurs compatriotes Chrétiens (*ib. Ch. XXIV.*) par dérision & en haine de leur divin maître qu'ils nommerent le Nazaréen, ce n'est pas un point important. Le Seigneur le leur avoit prédit (*St. Math. X. 28.*): s'ils ont appelé le pere de famille Beelzébub, combien plus appelleront-ils ainsi ses domestiques (4)! C'étoient donc des Chrétiens zélés, sincèrement attachés à la religion Chrétienne, qui étant Hébreux de nation & de langue avoient besoin de Livres dans la même langue. Pour trancher court, je demande, quel a été le premier nom de ceux qui confessoient Jésus-Christ? On dira, Chrétiens. On s'y tromperoit, il y eut une multitude innombrable convertie à la foi, avant qu'on eût seulement entendu proférer ce nom; ce ne fut qu'après la conversion des Grecs commencée & bien avancée, qu'on leur donna ce nom à Antioche (*Act. XI. 26.*) aussi le nom est Grec, & les fideles d'entre les Juifs n'avoient d'autre nom que celui de Nazaréens (*Act. XXIV. 5.*) en particulier ceux (& tous les Juifs convertis étoient dans le cas) qui restoient attachés à plusieurs cérémonies de la Loi (*Act. XV.*) Il est vrai que ceux qui s'opposent le plus à cette opinion, que l'Original de l'Evangile selon St. Mathieu fut en Hébreu, accordent que les Nazaréens l'ont traduit dans cette langue pour leur usage.

(3) Hist. Ecclésiast. Liv. III. Ch. XXXIX.

(4) Aussi de tout temps les Juifs avoient

une haine plus envenimée contre les prétendus Apostats que contre ces autres Chrétiens.

Suffit que les Peres affurent que cet Evangile étoit encore en usage chez les Nazaréens de leur temps, de même que les Livres du Canon des Juifs en Hébreu. Quand même les Ebionites seroient sortis de cette communion, cela ne concluroit rien contr'eux, & pas plus que de dire: Tant d'hérésies sont sorties de l'Eglise Catholique, d'abord après & même du temps des Apôtres; par conséquent les premiers Chrétiens étoient des Hérétiques.

Quelques-uns affurent que St. Barnabé avoit écrit cet Evangile, par ordre de St. Mathieu; d'autres, que St. Mathieu avoit écrit en Grec & que St. Barnabé l'avoit traduit en Hébreu en faveur des Juifs Hébreux convertis; d'autres que St. Barnabé avoit écrit lui-même un Evangile en Hébreu qui s'est perdu. On prouve que St. Barnabé a eu quelque part à cet Evangile Hébreu de St. Mathieu, parce qu'en ouvrant son tombeau qui étoit en Chypre, l'Eglise de Constantinople trouva cet Evangile sur son corps.

Mais quand même l'Original n'en auroit pas été en Hébreu, comme pourtant nous espérons l'avoir prouvé, les Nazaréens ne pouvoient néanmoins se servir d'autres Livres, même encore au temps de St. Jérôme, que de ceux qui étoient écrits en Hébreu, soit pur, soit mêlé d'autres dialectes.

C H A P I T R E IV.

De la langue Grecque.

En parlant de l'Evangile selon St. Mathieu nous avons parcouru près de 4 siècles à l'occasion des Nazaréens. Il faut un peu retourner en arriere.

Nous ne dirons rien de Joseph qui assure que de son temps, (il écrivoit sous Domitien, ainsi pour le moins dans l'année 90 de Jésus-Christ) le Grec étoit une langue étrangere, & qu'il avoit eu beaucoup de peine à l'apprendre; nous l'avons déjà remarqué. Par contre nous observerons que les 15 premiers Evêques de Jérusalem furent tous des Juifs Hébreux, & (qu'on le remarque bien) circoncis, de même que les Nazaréens, quoique sans-doute ils ne fussent pas des Hérétiques. C'étoient précisément les Nazaréens qui prétendoient qu'on devoit conserver la circoncision. Eusebe rapporte (1) les noms de ces 15 Evêques, qui ont vécu jusqu'au siege fait par Hadrien, ainsi jusqu'en l'an 135. Ils ont tous été Hébreux d'origine & ont reçu la foi de Jésus-Christ sincèrement & de cœur. Dans ce temps-là toute l'Eglise de Jérusalem étoit composée de fideles Hébreux qui étoient restés dans les villes de la Palestine depuis le temps des Apôtres jusqu'à ce siege, & ils ont tous été de la circoncision: alors succéderent d'autres qui ne l'étoient pas; aussi dès l'an 136 l'Eglise générale de la Palestine cessa d'allier les cérémonies de la Loi avec le Christianisme; il n'y eut que les Nazaréens qui les conserverent; c'est ce qui leur conserva ce nom pour les distinguer des autres. L'histoire nous apprend que le Christianisme fit dès-lors toujours de plus grands progrès, au point qu'en 306 Constantin le

(1) Hist. Eccles. Liv. IV. Ch. V.

Grand monta sur le trône, favorisa infiniment les Chrétiens & le devint enfin lui-même. Pendant tout ce temps-là & même dix ou douze siècles après, les Juifs Hébreux de Babylone subsisterent avec leurs Académies & leurs Synagogues; ils conserverent toujours leurs Codes Hébreux, & écrivirent dans la même langue, mais corrompue, encore connue de nos jours sous le nom de Rabbinique; j'ajouterai seulement que comme la jalousie & l'antipathie furent fort grandes entre ceux de la Palestine & de l'Égypte à cause du Temple & de la Version Grecque, elles ne régnerent pas moins entre les premiers & ceux de Babylone; chacun s'attribuant la primauté, ceux de la Palestine à cause du Temple & de la Terre Sainte, ceux de Babylone à raison de leurs richesses, des Académies & des Docteurs célèbres, du grand nombre des Synagogues, & enfin par leurs Princes de la captivité.

C H A P I T R E V.

Des caractères Hébreux; leur origine & leur antiquité.

Nous discuterons à-présent la question des caractères ou lettres des Juifs Hébreux; nous éviterons autant qu'il sera possible les répétitions. Il en faudra pourtant faire quelques-unes.

Nous n'examinerons point si ce fut Moïse, Abraham, Noé, Hénoc, Seth ou Adam même qui inventa les lettres; peut-être fut-ce Adam, si Seth, si Hénoc, si d'autres Patriarches anciens ont écrit des Livres: l'Auteur anonyme de l'ouvrage très-ingénieux, & probable, intitulé *Conjectures sur la Genèse*, me paroît bien fondé, en supposant que Moïse a tiré l'histoire ancienne de mémoires, ou de fragmens de mémoires plus anciens & des traditions.

Les Chaldéens, un des premiers peuples après le déluge, ont été d'abord célèbres par leurs observations Astronomiques. On ne sauroit douter qu'ils n'eussent l'art de l'Écriture. Abraham étoit de cette nation, & quand même on n'admettroit pas l'authenticité de son prétendu Livre Jezirah, il faudra pourtant admettre que lui, de-même qu'Isaac & Jacob, se servoient de lettres pour écrire; & les Juifs n'ayant pas adopté celles des Egyptiens, il faut qu'ils en eussent déjà d'autres qu'ils n'ont point changé pendant les 200 ans passés, de leur servitude en Égypte; on ne peut supposer qu'ils aient alors adopté le caractère Phénicien. La navigation & le commerce par lequel cette nation se rendit si fameuse, ne peut gueres avoir fleuri qu'après la fondation de la nouvelle Tyr, qui est placée par Josèphe à 240 avant celle du temple de Salomon, ainsi l'an 1255. avant Jésus-Christ. Il est vrai que Cadmus doit avoir apporté les lettres en Grèce l'an 1519. avant Jésus-Christ, & qu'elles doivent donc avoir été plus anciennes. Cependant ce fut encore avant Moïse, qui selon le même Calcul Chronologique des Samaritains, reçut & écrivit la Loi en 1596, & selon celui des Hébreux en 1491. Mais supposons que les Phéniciens se soient servis de lettres déjà deux cens ans auparavant, comment les Juifs auroient-ils

pu les adopter d'eux? Sera-ce en qualité de Pasteurs, tels qu'ils étoient pendant qu'ils jouissoient de la liberté, ou en celle d'esclaves maltraités & accablés, qu'ils auroient été en relation avec les Phéniciens, peuple alors quasi inconnu, & séparé d'eux; d'un côté par la mer, & de l'autre par l'affreux désert de Sin? Chacun conviendra qu'ils auroient plutôt adopté les caractères Egyptiens, ce qu'ils n'ont pas fait. Concluons, qu'ils ont conservé les anciens caractères qu'ils ont apportés, qui furent les Chaldaïques.

Je fais qu'on s'y oppose en disant: Non. Abraham & ses fils ont vécu pendant 200 ans en Chanaan dont les habitans étoient de même origine que les Phéniciens, & c'est ceux-ci qu'ils adopterent. C'est une conjecture sans preuve, à laquelle on-en peut opposer une autre. La famille d'Abraham, son fils & son petit-fils vivoient séparés des habitans du pays; toute l'histoire sacrée de ce temps en fait foi; ils étoient Pasteurs, & n'avoient pas besoin d'entretenir grand commerce avec les Chananéens; toutes les circonstances de l'histoire le prouvent.

Les Israélites en Egypte vivoient à la vérité au commencement aussi séparés dans le pays de Gozen, mais cela ne dura que 70 ans, pendant la vie de Joseph; pendant les autres 130 ans, quoiqu'habitans le même pays, ils essayèrent un esclavage si rude de la part des Egyptiens, qu'on ne pouvoit plus les regarder comme un peuple tout-à-fait séparé: Or on sçait que les Gaulois & les Espagnols, quoique bien plus séparés & nombreux, de sorte que les Romains qui y étoient établis ne fesoient qu'une petite partie du tout, reçurent les caractères de ceux-ci; les Allemands ceux des Goths, comme de leurs vainqueurs. Si donc les Juifs conserverent leur langue & leurs caractères en Egypte, combien plus est-il à présumer qu'ils les aient conservés de même dans le pays de Chanaan!

Ce n'est donc pas sans raison qu'on suppose que la Loi ait été écrite dans les caractères quarrés qui nous ont été conservés & qu'on nomme Chaldéens; aussi plusieurs auteurs des Samaritains n'osent pas le nier bien hardiment, & veulent capituler, disant que tous les Livres des Juifs ont été écrits en caractères Samaritains, excepté la Loi.

De mon côté, je veux accorder que ces derniers ont prévalu chez tout le commun peuple; que ~~vu~~ leur fréquente idolâtrie & corruption, il a oublié le caractère primordial; qu'étant en grande liaison avec les Chananéens & les Phéniciens, par les alliances même de mariage qu'ils contractoient avec eux, par leur commerce & par leur voisinage, ils ont adopté leurs caractères d'écriture; mais on m'accordera aussi que la maison d'Aaron, les Lévités, les Prophètes, les Savans, enfin tous ceux qui étudioient l'écriture, savoient lire parfaitement les caractères sacrés; S. Jérôme lui-même, qui favorise le changement des lettres, quoiqu'il n'entendît pas le Samaritain, assure que le Tetragrammaton inscrit sur la Lane d'or, que le Souverain Pontife portoit sur le front, l'étoit en lettres quarrées; comme on l'assure de même des Phylactères, des Mezuzoth, &c.

Morin même ne l'avoue ni ne le nie. Comment ceci est-il possible, si ces lettres sont nouvelles, & alors entièrement inconnues aux Juifs? Il faudra donc

en conclure que c'étoient les caractères sacrés, & que la Loi étoit écrite dans les mêmes caractères. Je veux encore croire que les anciennes lettres ayant été entièrement oubliées par le gros de la Nation, on en a fait des copies, en lettres Samaritaines, mais si fautives, que ce ne fut pas sans raison que Josias déchira ses habits lorsqu'on trouva l'original, & qu'on le lut devant lui.

Ces altérations horribles dans les anciennes copies engagèrent ce Roi pieux à multiplier celle de la Loi originale nouvellement retrouvée, & par-là les anciennes lettres quarrées devinrent plus communes; il s'étoit déjà passé près de 100 ans, depuis que les dix Tribus furent emmenées, jusqu'à la 18^e. année de Josias, que le Livre de la Loi fut trouvé; de sorte que ni ceux-ci, ni les Samaritains leurs successeurs, ne purent profiter de cette découverte.

Depuis le temps qu'on trouva cet Original, jusqu'au commencement de la captivité sous Joakim, il ne se passa que 17 ans, & 35 jusqu'à la destruction de Jérusalem, ou du Temple, où la captivité fut entière; pendant ce temps ces nouveaux caractères s'introduisirent parmi les personnes de quelque considération, & parmi les Bourgeois de Jérusalem, qui étoient à portée d'en profiter & de faire des Copies pour leur usage.

L'Écriture sainte nous prouve par toute son histoire, & l'expérience jusqu'à nos jours même le confirme, que jamais les Juifs (il en arrive de même dans les autres religions) n'ont été & ne sont plus scrupuleusement & religieusement attachés à leur culte, que lorsqu'ils se trouvent dans la détresse, subjugués & maltraités par d'autres nations, & qu'ils croient, comme de raison, qu'en suivant les préceptes de Dieu, ils fléchiront sa colere. Jamais malheur ne devoit leur paroître si grand que ce dernier; le temple, l'habitation du Dieu suprême, qui faisoit leur joye & leur gloire, étoit détruit, eux enlevés de cette terre qu'ils regardoient comme sainte, transportés au milieu des Idolâtres qu'ils avoient en horreur; quels motifs pour s'appliquer à la lecture de la Loi, à son observation, & à obtenir la grace divine par leurs bonnes œuvres! Une des plus excellentes, selon eux, & des plus méritoires est, s'ils transcrivent la Loi; c'est autant chez eux un moyen d'aspirer au titre de saint, que l'est le pèlerinage de la Mecque chez les Musulmans. Qu'on juge de là, si les Copies ne devoient pas se multiplier, & si les anciens caractères devenus nouveaux ne devoient pas leur devenir familiers, au point qu'ils abandonnerent les Samaritains qui s'étoient mis à la place des véritables caractères saints & anciens. Cependant chacun faisant des Copies, il étoit impossible qu'elles fussent également correctes. C'est ce qui engagea Esdras par nécessité à les examiner, à les corriger & à donner un Code qui pût tenir la place de l'ancien Original détruit avec le temple.

Pendant ce temps de la captivité, un peu avant & après, furent écrits en divers temps & en divers lieux, plusieurs des Livres saints, les Prophéties de Jérémie, d'Ezéchiel, de Daniel, de Habacuc, de Sophonie, d'Aggée, de Zacharie, de Malachie, les Livres d'Esdras, de Néhémie & d'Esther, & pourtant tous dans ces mêmes caractères. Ou prétend-on qu'Esdras ait pris la peine de les transcrire tous avec d'autres caractères? Il avoit bien d'autres occupations. Supposons-le encore, qu'on me dise lesquels & où il a commencé. Ce ne sera pas par Ezéchiel qui a écrit à Babylone. Il est vrai qu'il n'a pas eu le temps

d'oublier sa langue, mais ce n'est pas ma faute: de Daniel, dont les premiers Chapitres furent écrits sous Nabuchodonozor & aussi en pareils caractères sans-doute? Enfin qu'on m'éclaircisse ceci un peu mieux. Quant aux trois derniers Prophètes, & aux trois autres Livres écrits après la captivité, on dira: ce caractère Chaldéen fut déjà adopté, il est vrai, non comme caractère des Chaldéens d'alors, mais comme le caractère saint, qui commença à se rendre commun quelques années avant la captivité.

Ou ne diroit-on pas que les Juifs avoient cru qu'ils n'étoient emmenés à Babylone, que pour changer leurs lettres & dépenser leur argent en maîtres d'écriture, pour leur faire oublier les caractères usités, & les accoutumer à des nouveaux, qui auparavant, selon ces spéculateurs, leur étoient inconnus? Et ne comptera-t-on pour rien la certitude où on est que les Juifs ont été de toute antiquité les plus fermes, les plus opiniâtres même, à ne rien changer dans leurs coutumes anciennes?

Il y auroit encore une possibilité, sans probabilité, si les caractères Hébreux & Samaritains avoient quelque ressemblance, mais il n'y en a aucune. L'écriture des Samaritains fait voir par sa mauvaise figure entortillée, que c'étoit un caractère usité par le peuple, par les négocians, par tous ceux qui sont souvent obligés d'écrire à la hâte, où on ne prend pas garde de si près si les lettres sont bien ou mal formées. Le caractère Hébreu par-contre est tel qu'il convient aux Livres saints, bien formé, carré, & peint avec soin, non à la légère, ou précipitamment. Qu'on considère en même temps, que ces caractères consistent presque tous en lignes assemblées, ce qui chez tous les savans & en tout temps a été donné pour une preuve indubitable d'un caractère ancien & primitif.

On dira, nous voulons bien le supposer tel, les Chaldéens étoient un peuple ancien & leurs lettres ne l'étoient pas moins; nous prétendons seulement qu'il étoit auparavant inconnu aux Juifs, & que ceux-ci l'ont adopté des Chaldéens. Nous avons fait voir ci-dessus que ceci n'est point probable; il falloit bien un motif infiniment supérieur ou à l'oubli, qui étoit impossible, ou à une légèreté & volonté changeante, disons caprice, pour opérer le changement d'un caractère employé depuis 1300 ans; & on n'en sauroit donner d'autre, que celui que nous avons allégué; un zèle extrême tel qu'on peut l'attribuer au génie des Juifs, pour conserver la Loi dans sa pureté, & pour cet effet se rendre familier le caractère dans lequel elle avoit été écrite par Moÿse.

Mais tranchons court sur cette question par un nouveau paradoxe.

Nous dirons donc que ce que nous appellons langue Chaldaïque usitée du temps & après la captivité dans quelques Chapitres de Daniel & d'Esdras, dans le Targum & autres Livres, a été simplement une langue ou dialecte mêlé du peuple, & nous nions que ce fût une langue, dont les savans se servissent pour écrire leurs livres d'histoire, ou d'autres sciences; aussi longtemps qu'on ne nous fera pas voir un Code qui traite des sciences, antérieur à ce temps, ou écrit par un savant du pays & non Juif, ou du moins des témoignages authentiques de pareils Auteurs, Assyriens, Babyloniens, ou Perses, qu'anciennement & avant la captivité des Juifs on se soit servi chez eux de ce caractère Hébreu qu'on nous donne pour être Chaldaïque, je ne le croirai jamais,
d'au-

d'autant moins que nous avons donné de bonnes raisons d'en douter. Les Chaldéens, car on comprend sous ce nom les Babyloniens & souvent les Assyriens, étoient un peuple très-ancien. Ils furent séparés des Juifs pendant au moins 12 siècles, jusqu'au temps que les Monarques de Babylone firent des irruptions dans la Palestine: est-il croyable que, malgré l'origine commune des deux langues, elles eussent une si grande affinité entr'elles, lorsqu'il n'y a point eu de mélange, pas même de commerce, entre les deux nations pendant tout ce temps? Nous voyons que toutes les autres langues different si fort entr'elles, quoique les unes sortent de la langue Grecque, d'autres de la Celtique, (ou pour parler des temps postérieurs) de la Latine, de la Gauloise, de la Germanique, de la Gothique, &c. quoiqu'il y eût un grand mélange des nations par les guerres, par les migrations, par les colonies & par le commerce. Encore, si c'étoient les Juifs qui eussent conquis la Monarchie de Babylone, ce mélange ne seroit plus un problème, puisque les vaincus ont toujours été obligés de se conformer à la langue des vainqueurs du plus au moins; mais ici les vaincus auroient conservé leur langue & les vainqueurs auroient adopté une partie de celle des vaincus! Car on n'ose pas dire avec autant d'assurance que la langue Hébraïque ait été changée & que la Samaritaine étoit l'ancienne; leurs auteurs même conviennent du mélange de celle-ci, sans quoi l'histoire & les Livres des Samaritains, entr'autres leur Chronique si monstrueuse en tout sens, les démentiroit.

Mais ce fut toute autre chose lorsque les Juifs habiterent par milliers à Babylone, & dans d'autres villes, au milieu d'un peuple devenu grossier, & bien déchu de sa gloire à l'égard des sciences; alors les deux langues se mêlèrent & formerent celle qu'on nomme Chaldaïque & comme ce nouveau jargon ou dialecte n'eut point de caractère propre, on se servit pour l'écrire des mêmes caractères anciens auxquels les Juifs s'accoutumèrent pendant la captivité, c'est-à-dire de l'ancien caractère saint, qui fut nommé Chaldéen ou Assyrien, parce que comme nous l'avons dit ils s'en servirent depuis leur retour de la Chaldée ou de l'Assyrie, & parce qu'ils écrivoient cette nouvelle langue Chaldéenne avec les mêmes caractères.

Nous avons aussi dit (ce qui est incontestable) que les Syriens se servoient de tout autres caractères. Or la Syrie est limitrophe de la Palestine. Si donc les Juifs avoient jamais voulu adopter des lettres étrangères, ils auroient plutôt choisi celles d'un peuple voisin, ces caractères étant apparemment ceux dont on se servoit pour les Livres dans la Monarchie Assyrienne & Babylonienne, à moins que ceux-ci n'en aient eu d'autres, tels que ceux des ruines de Persépolis, qui sont entièrement perdus pour nous.

Supposons pourtant, que ce que nous nommons langue Chaldaïque, fût la langue d'un peuple, des savans même; supposons de plus que cette langue ait eu des caractères particuliers; il ne sera pas encore prouvé pour cela, que les lettres quarrées des Hébreux soient les mêmes. Nous en parlerons plus bas, ici nous dirons simplement que tous les Juifs, de quelque langue qu'ils se servent selon les pays qu'ils habitent, ne l'écrivent jamais autrement que par leurs lettres accoutumées, nommées Rabbiniques: ne sera-t-il donc pas plus probable,

qu'en composant le Targum ou la Paraphrase Chaldaïque ils se soient servis pour cela des lettres connues chez le peuple & adoptées généralement, plutôt que d'autres qui ne leur eussent pas été connues ?

Difons encore un mot fur la différence entre le caractère Hébreu & celui des Samaritains. Je ne trouve aucune ressemblance entre aucunes de leurs lettres, excepté le *Daleth*. Tant de favans, qui ont examiné les deux textes, ont trouvé un grand nombre de fautes dans celui des Samaritains, & ce pour avoir copié le Texte Hébreu, ayant pris une lettre pour l'autre: de ceux qui combattent en faveur des Samaritains, il y en a plusieurs d'assez bonne foi pour avouer ce qu'ils ne peuvent nier; d'autres voyant que leur système seroit renversé par un aveu aussi ingénu, ont l'audace de foutenir bons des passages si altérés, qu'une telle opiniâtreté les rend du dernier ridicule. J'en rapporterai un seul exemple. *Exode XXXII. vs. 8.* le Seigneur dit: *Ils se sont bientôt (promptement) détournés de la voye que je leur avois commandée.* Les Samaritains l'ont rendu, ils se sont détournés *demain*. N'est-ce pas une faute des plus grossières & d'où tire-t-elle son origine? L'Hébreu a מ, le Copiste Samaritain a לו, un *cheth* pour un *sté*: ce qui est arrivé à une infinité d'autres endroits, où eux, comme les prétendus LXX, mais non dans les mêmes passages, ont confondu le י & le י, le ה & le ח, le ו & le ו, le ק & le ק, le ט & ה: par contre dans l'Alphabet Samaritain, ces lettres n'ont aucune affinité, ni ressemblance; le *sté* est écrit ט & le *Heth* ou *Cheth*, ח ou H; on ne sauroit s'y méprendre. Il en est de même des autres changées par erreur, où on a pris l'une pour l'autre, le י ou *Jod* Samaritain est י, le ו ou *Vau* X, le ה ou *Sayn* ט. Ces trois lettres si semblables dans l'Hébreu & qui ne se ressemblent en rien dans le Samaritain prouvent invinciblement que leur Code a été copié sur un Hébreu, écrit en lettres quarrées: aussi *Jakfon*, qui préfère le Code Samaritain au Texte Hébreu, comme le font tous les patrons des LXX. pour s'en appuyer à l'égard de leur prolongation des temps, dit que les Correcteurs (1) se sont incontestablement servis d'un Exemplaire Hébreu écrit avec les mêmes lettres que nous avons encore, vu qu'ils ont pris souvent une lettre pour l'autre. Voilà une confession bien nette, par-contre d'excellens correcteurs & un Code antique bien exact.

Il fait encore d'autres réflexions qui sont trop excellentes pour être passées sous silence, entr'autres la première que je n'ai lue nulle part, & qui ne m'étoit pas venue dans l'idée, ainsi nous devons lui en avoir beaucoup d'obligation. C'est que, dit-il, ni *Joséphé*, ni *Philon* ne font point mention d'un changement arrivé dans les caractères. Il en conclut donc que de leur temps on s'est encore servi de caractères Samaritains; à quoi je ne répons rien, vu que tous les Auteurs, de quelque parti qu'ils soient, assurent & prouvent le contraire.

Il accorde encore que, peut-être dans les temps postérieurs, les Samaritains, lorsque des erreurs se sont glissées dans leur texte, l'ont corrigé sur la Version

(1) Il devoit dire Copistes, ou Compilateurs, vu que s'il suppose avec ses Collegues, que tous les Exemplaires Hébreux ont été perdus du temps de la persécution d'Antioche, combien plus ceux d'une poignée de gens ramassés tels que les Samaritains qui se tournoient à tout vent & ont sacrifié leur temple, combien plus leur Code, à la faveur des Rois! qui par conséquent auront été obligés de faire une nouvelle version.

Grecque. Oh! pour ceci je l'accorde aussi volontiers, & qu'ils ont achevé de corrompre leur texte sur cette version.

J'avoue en outre avec lui & avec les savans des trois partis, que la plus grande altération dans l'un ou l'autre texte s'est faite depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à Origène. Voilà un point où je suis tout-à-fait de son avis, mais lorsqu'il croit avec Morin, Pezron & leurs consorts, qu'elle se trouve dans le Texte Hébreu, je soutiens par-contre avec Hottinger & tant d'autres savans qu'elle est arrivée dans les Codes Samaritains & Grecs comme nous l'avons démontré & le ferons de plus en plus.

Pour finir cet article du Code des Samaritains nous allons donner un syllogisme, auquel nous défions que les patrons du Code Samaritain puissent répondre d'une manière tant soit peu satisfaisante.

Ce Code a été copié sur un autre écrit en lettres Hébraïques quarrées; ce fait est prouvé ci-dessus, & cette preuve scellée par l'aveu de Jakson même. Or, ou ces lettres quarrées sont fort nouvelles, & alors ce Code sera encore plus nouveau, ou si leur Code est contemporain à Moïse comme ils s'en vantent, ces lettres prétendues Chaldaïques nouvelles sont encore plus anciennes, puisqu'elles ont pu servir à en former & transcrire le Code Samaritain; ou le Code Samaritain ayant été entièrement perdu, on l'a copié sur un Hébreu, qui par-là servira toujours d'original.

Choisissez.

Comme ces défenseurs du Texte Samaritain ne regrettent ni soins, ni peines pour affaiblir, s'il étoit possible, ces argumens terrassans, peut-être diront-ils: Jakson ne parle que de corrections, & non de la première écriture & formation du Code Samaritain, qui est toujours le plus ancien & original; mais cette échappatoire ne leur servira de rien. En voici les raisons.

1°. Quelle idée donnent-ils de ce prétendu Code original, en y avouant une corruption, qui a eu besoin d'être corrigée par le Texte Hébreu, & ensuite sur la Version des LXX? & où reste le prétendu Original de Moïse, dont Morin nous veut bercer?

2°. Ne seroit-ce pas une contradiction, lorsque tous ces fauteurs des Samaritains assurent qu'après Esdras la haine réciproque des deux nations a été si forte, que les Samaritains n'auroient rien voulu tirer, ni transcrire du Texte Hébreu, comme cela est très-vrai? Il faudroit donc en conclure que cette prétendue correction a été faite auparavant. Conclusion: que la Loi a été écrite en lettres quarrées avant Esdras.

3°. Nous avons dit qu'il y a très-grand nombre de pareilles erreurs dans le Code Samaritain, (2) provenantes de la faute de ceux qui l'ont transcrit sur un Exemplaire Hébreu. Est-ce seulement par ces erreurs qu'ils l'ont corrigé? Ils ne voudront pas en convenir, puisqu'une correction faite en y insérant simplement nombre de fautes, n'en donneroit pas une bonne idée. Il faut croire en effet que la plus grande partie a été transcrite correctement & que les erreurs n'y étoient qu'à proportion, par conséquent tout le Code.

(2) Hottinger Exercit. Anti Morini and p. 45 & suivants.

Après cette digression revenons à notre question & rapportons encore une objection.

Il faudra avouer pourtant que ces lettres sont les mêmes que celles qui étoient en usage chez les Chaldéens, ainsi on en doit conjecturer que les Juifs qui demeuroient dans ces pays pendant leur captivité, & qui s'en servirent à leur retour, les y ont prises & adoptées. On voit que je n'affoiblis point l'argument, & que je lui donne toute la force possible. Il y a pour réponse plusieurs remarques à faire.

1°. Je n'ai lu chez aucun Auteur qu'il ait vu un Manuscrit Chaldéen antérieur à Jésus-Christ, & encore moins qui fût plus ancien qu'Esdras. D'où prouverait-on donc que ces caractères Hébreux aient été ceux dont les Chaldéens se servaient alors, comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus.

De ceux qui nous ont donné des Alphabets en diverses langues, ceux qui étoient dans l'idée que le caractère Hébreu étoit le même que le Chaldéen, nous le donnoient aussi sous ce nom, cependant ils en donnent d'autres outre celui-ci. Duret nous en présente un qui ne lui ressemble en rien; bien ou mal, c'est ce que nous ignorons tous; nous n'avons, ni Code, ni inscription, ni autre monument qui nous en instruisse; au contraire, les lettres Orientales autant que nous en pouvons avoir quelque connoissance, ne ressemblent en rien aux Hébraïques; témoins entr'autres celles qu'on voit aux ruines de Persépolis, qui doit avoir été un Edifice construit par les anciens Monarques Assyriens. Combien de savans ont déjà cherché à les déchiffrer sans en venir jamais à bout, ni même en fournir des conjectures! Ce sont pourtant des lettres qu'on peut nommer Chaldéennes dans un sens étendu; car on veut que les Juifs aient adopté les caractères Babyloniens ou des Assyriens, les premiers maîtres de cet empire, qui étoient en même temps les fondateurs de Persépolis; ainsi on devoit du moins trouver quelque ressemblance entre ces lettres & les Hébraïques, si les unes & les autres étoient Chaldéennes.

2°. Je voudrois aussi savoir en quelles lettres étoient écrits les mots *Méné*, *Tekel*, *Pharès*. Il faut qu'elles n'aient pas été Chaldéennes, puisqu'aucun de la Cour; aucun des Sages, ni des Chaldéens, les premiers d'entr'eux, n'ont pu les lire. Etoient-ce des lettres Samaritaines? Encore moins; celles-ci étoient connues de tout le monde, tant parce que selon l'affertion même de nos Antagonistes, elles étoient usitées de tout le peuple d'Israël qu'à cause qu'elles étoient Phéniciennes, & avoient été portées presque par toute la terre par le vaste commerce de cette nation; il faut donc nécessairement que ces mots fussent écrits en caractère saint, inconnu à toute nation étrangère, peu connu encore des Juifs même, & seulement depuis environ 70 ans à ceux qui s'y étoient appliqués; très-connu par-contre à Daniel Prophète & Savant du premier ordre. Aussi plusieurs assurent que cet événement frappant, miraculeux, & qui inspira une vénération profonde pour le Dieu qui s'est manifesté d'une telle manière & même par ces saints caractères, fut cause que les Chaldéens s'appliquèrent à connoître aussi ces caractères & que ce ne fut que dès ce temps qu'ils devinrent les caractères Chaldéens. Ajoutons à ceci que, comme nous l'avons remarqué dans l'histoire de la langue Hébraïque, les Juifs conserverent toujours avec la langue leur caractère d'écriture particulier, comme le Livre d'Esther le

dit expressement, que les Edits du Roi leur ont été adressés dans leur langue & dans leur caractère d'écriture; par conséquent ils en avoient un particulier & non adopté des Chaldéens.

Si on supposoit que ces mots écrits sur l'enduit de la muraille devant le Roi Belthazar étoient en caractères Samaritains, nous ajouterons une réflexion à celles de ci-dessus. Ceci arriva peu de temps avant le retour des Juifs à Jérusalem; eussent-ils préféré une écriture des Idolâtres à un caractère que Dieu déclara saint de la manière la plus solennelle, en s'en servant lui-même? C'est donc ce même caractère regardé comme saint en tout temps, dont Moïse pour la Loi, les Prophètes, & autres Auteurs se sont servis, apparemment aussi Dieu lorsqu'il écrivit la Loi sur les premières Tables brisées par Moïse, dont il venoit de se servir tout récemment à Babylone & dont les Juifs se servirent ensuite constamment. On en peut douter d'autant moins, qu'ils étoient scrupuleux à l'excès pour pareils usages & observances.

Ces mots, *Méné*, *Tekel*, *Upharsin*, nous fournissent de nouvelles réflexions: les Hébreux disent *Mana*, le Chaldéen a *Mena* ou *Mené*; il a compté *Méni*, nombre, *Mana*, portion nombrée ou fixée. *Tekel*, il a pesé. *Upharsin* de *Paras*, Hébreu, *Perès* Chaldéen, il a divisé.

Voilà donc déjà la confirmation de ce que j'ai affirmé d'après Louis de Dieu, que le Chaldéen n'étoit qu'un Hébreu corrompu: il n'y a pas plus de différence qu'entre les jargons les moins corrompus de la langue Française en diverses Provinces; quelle légère différence entre *Mana* & *Méné*, entre *Paras* & *Perès*! Supposons que cette langue Chaldaïque fût la langue usitée chez les Babyloniens, on sera obligé d'avouer que les caractères avec lesquels les mots ont été écrits leur étoient inconnus; ce n'étoient donc pas ceux qui étoient en usage chez eux; c'étoient les caractères carrés des Hébreux, par conséquent ceux-ci ne les ont pas empruntés des Babyloniens: c'étoient les caractères Hébreux originaux, comme nous l'avons assuré.

3°. Si quelques-uns d'entr'eux & parmi les Savans Chrétiens ont nommé ces caractères Assyriens, cela ne prouve rien contre notre système. Ces caractères ne devinrent communs chez les Juifs, qu'à leur retour de Babylone, ou de l'Assyrie; ainsi on peut dire qu'ils les en ont apportés. Nous avons remarqué ci-dessus qu'il y avoit eu un petit intervalle entre l'époque où Josias trouva la Loi, celle de la première & celle de la seconde captivité; que ce peu de temps rempli de troubles, de guerres & de désolations, n'a pas permis à beaucoup de personnes de s'appliquer à apprendre cette nouvelle écriture; qu'ils avoient au contraire tout le loisir de le faire à Babylone, & que l'état malheureux auquel ils étoient réduits, aiguisoit leur zèle & leur piété, qui les portoit à s'exercer à cette écriture en copiant la Loi; que pendant les 70 ans pour les uns & 54 ans pour les autres, cette écriture leur devint familière, qu'ils en apportèrent l'habitude de Babylone à Jérusalem, & par conséquent qu'elle pouvoit être nommée Assyrienne. Outre cela on fait que les Juifs faisoient consister la sublimité du génie à inventer des noms & des termes pour tout, principalement pour les choses saintes, auxquels on pût donner plusieurs interprétations, ce qu'ils firent aussi ici par rapport au mot *Aschurit*. Le caractère ou

Ecriture Ascurit, veut dire en même temps, l'*Assyrienne* & la *bienheureuse* ou *sainte*. Voilà donc unies dans une seule dénomination, les deux circonstances & qualités dont nous venons de parler, c'est-à-dire le caractère saint de la Loi dont Dieu s'y est servi & encore tout récemment dans la menace & la Prophétie faite à Belthazar, que nous venons d'adopter, & d'apporter avec nous de l'*Assyrie*. Je crois que ce sens de *Ecriture Assyrienne* vaut pour le moins l'explication ordinaire.

C'est quelque chose de surprenant que ce caractère Hébreu se soit conservé dans les *Ecritures* des Rabbins depuis 23 siècles, lorsqu'on ose soutenir que les Juifs ont oublié leur ancien caractère en 54 ans. On dira que je n'y entens rien, que les lettres Rabbiniques ne sont pas les mêmes que les Hébraïques. Je ne me donne pas pour avoir fait mon étude principale de l'Hébreu & du Rabbinique. Je puis pourtant assurer que dans ma jeunesse voulant un peu tâter de tout, j'entendois assez bien l'Hébreu pour interpréter l'*Ecriture* à l'ouverture du Livre, & que de-là j'ai voulu aussi connoître les Rabbins. *Rambam*, *Ralbag*, *Raddak*, les savans savent assez déchiffrer ces noms, *Bahatturim* & tant d'autres. Il me coûtoit moins de peine de connoître leurs lettres, que la langue des uns, plus ou moins corrompue. Il n'y a pas plus de différence entre les premières & l'Hébreu de la Loi qu'il y en a, je ne dirai pas entre nos caractères imprimés & les écrits, mais entre ceux-ci bien formés par quelque bon Maître Ecrivain & ceux des particuliers qui les forment mal & écrivent à la hâte. On ne dit pourtant pas de ceux-ci, que les lettres ne soient pas Françaises, on dit simplement qu'elles sont mal formées; ainsi les Hébraïques & les Rabbiniques sont au fond les mêmes. Je le répète donc qu'il est surprenant que les Juifs les aient conservés depuis tant de siècles. Qu'ils soient établis en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Pologne, en Turquie, &c. par-tout ce sont les mêmes lettres quoiqu'ils ne sachent que la langue du pays, avec une prononciation particulière & des termes Judaïques ou Rabbiniques y mêlés. Je le sai par expérience. J'ai vu des Bibles de l'Ancien Testament & autres Livres Allemands écrits en caractères Rabbiniques, des vers de même autour du volume écrit du Livre d'Esther; il m'arriva même, il y a environ 20 ans, que me trouvant en voyage & dans une grande ville commerçante de l'Europe & voulant en partir pour me rendre dans un autre pays où les mêmes especes de monnoye n'avoient pas cours, je fis venir des Juifs pour me changer un millier de pistoles; après que le Juif fut d'accord avec moi sur la valeur des especes réciproques, il fit un bordereau de celles qu'il recevoit & de celles qu'il livroit, le tout en lettres Rabbiniques. Je regardois ce qu'il écrivoit, & y trouvois de l'erreur: Je la lui fis voir sur son Livret. Il fut consterné de ce que je pouvois lire son *Ecriture* & me regarda longtemps avec surprise. Il ne savoit qu'en dire, il avoit appris & vit que je n'étois, ni Ecclésiastique, ni Savant de profession, & ne put rien comprendre dans tout ceci.

Voilà donc comment les Juifs ont conservé constamment leurs lettres, malgré leur dispersion parmi toutes les nations du monde, & tant de siècles qui se sont écoulés, tandis qu'on ose vouloir nous faire accroire que dans le temps qu'ils habitoient en grand nombre les mêmes villes, ils les ont oubliées absolument dans l'espace de 54 ans.

On voit même l'impossibilité de ce changement par ce qui est arrivé entre le retour de Babylone & la venue de Jésus-Christ, & de là jusqu'au XII. siècle dans l'Orient. La Palestine fut longtemps sous les Rois de Syrie, de là est venu que plusieurs mots Syriaques se sont introduits dans l'Hébreu vulgaire. Il n'en faut pas être surpris, l'ancienne langue Syriaque du temps des Patriarches ne différoit que peu ou point de l'Hébraïque (& nous avons vu que le mélange de quelques mots de cette langue a formé le dialecte Chaldéen) nous le voyons dans les divers noms que Jacob & Laban donnerent au monceau du témoignage, qu'ils érigerent (*Gen. XXXI. 47.*) Le premier le nomma *Galbed* de *Gal* éminence, monceau, colline, & de *Ed* témoin; Laban, par contre, *Sabaduta* de *Sabadur*, témoignage, en Hébreu même: ensuite ces deux langues, & les peuples qui s'en fervirent, étant séparés, elles essuyèrent des changemens, au moins la Syriaque, qui fut d'un usage journalier; mais le fond resta le même dans les deux; par contre les caractères différent de beaucoup, sur-tout l'Estrangelo, qui pourroit être plutôt l'ancien caractère des Assyriens que le caractère quarré des Hébreux: cependant malgré la sujettion des Juifs aux Rois Syriens, malgré la persécution soufferte sous Antiochus, aucune lettre ne fut changée, ni une seule autre adoptée des caractères Syriens; ni lorsque les Juifs de l'Orient & des environs de Babylone furent sujets aux Parthes, aux Perses, aux Arabes, aux Tartares Mongols ou Mogols, jamais il n'y eut rien de changé, ni dans les lettres saintes, ni dans les ordinaires: forte présomption en leur faveur, que jamais, & en aucun temps, il n'y eut de changement quelconque, que de la manière susdite.

* * * * *

C H A P I T R E VI.

Les Juifs n'ont point voulu corrompre le texte Hébreu.

Passons à la prétendue corruption du Code Hébreu, & examinons premièrement si l'on peut soupçonner les Juifs d'avoir voulu le corrompre. On n'en donne d'autre raison, sinon qu'ils l'ont fait pour affoiblir & éluder certains passages, qui parloient trop clairement du Messie. Quelle preuve en donne-t-on?

On n'a que deux prétendues corruptions à objecter. Toutes les autres ne méritent aucune attention. L'une est sur le fameux mot *Caari* ou *Caara* qui a excité en tout temps une forte guerre entre les Critiques. Je ne prétens pas être plus heureux que d'autres à la terminer. Je ne puis pourtant n'empêcher d'en rapporter quelque chose & de communiquer mes réflexions & celles d'autres Auteurs sur ce sujet.

1°. Il y a des savans qui ont étudié à fond les langues Orientales & en particulier l'Hébreu, que j'ai consultés sur ce mot, & qui m'ont assuré qu'il n'y a point de corruption, & que par une ellipse fort ordinaire chez les Orientaux, ce passage veut dire, ils ont brisé, fracassé, broyé mes os, comme fait un lion lorsqu'il brisé, broyé les os de sa proye, en la dévorant.

2°. Il y en a d'autres qui y supposent de l'erreur, & qui cependant font voir

sur cela l'innocence des Juifs, en ce que ce ne peut être qu'une faute de Copiste, telle qu'il y en a mille chez les Samaritains & dans la Version Grecque, fort souvent dans ces mêmes lettres ? & ? dont-ils font un si grand crime aux Juifs Hébreux.

3°. Que quelques Mazorethes, même R. Chaïm, ont noté qu'on trouve dans d'autres Exemplaires *Caaru* & l'ont marqué à la marge. Car les Mazorethes étoient si scrupuleux dans leur correction, qu'ils ne faisoient pas comme les Samaritains, les Grecs, & les Latins qui corrigeoient, ou plutôt corrompoient, les passages selon qu'ils le jugeoient convenable, souvent introduisoient les notes marginales dans le Texte & retranchoient de celui-ci; au lieu que les Mazorethes, lors même qu'ils trouvoient une faute de Copiste manifeste dans le texte, des lettres renversées, suspendues & majuscules, pousoient leur scrupule jusqu'au point de n'y rien changer, & se contentoient de l'indiquer par une note; ainsi ce n'est que par une haine injuste qu'on les taxe en ceci de corruption.

Nous verrons ci-après d'autres argumens généraux en faveur des Juifs & de leur innocence, qui serviront aussi à ce passage en particulier.

Venons à l'autre dont on fait tant de bruit. Ils disent que St. Justin avoit déjà reproché aux Juifs qu'ils avoient tronqué dans leur texte, le passage, „ dis-tes parmi les nations, l'Eternel régne ”; qu'il y étoit ajouté autrefois *du bois* ou *depuis le bois* c'est-à-dire de la croix. Ce que les Juifs avoient rayé pour affoiblir la vérité du mystère de la rédemption sur la croix.

Il y a pourtant à observer que St. Justin n'a point reproché aux Juifs la corruption de ce passage en particulier, mais qu'ils en ont ôté plusieurs où il étoit contenu clairement que ce même Crucifié étoit Dieu & Homme suspendu à la croix & devoit mourir pour les hommes: Et qui accuse-t-il de la corruption? Non les Juifs Hébreux, ni leur Code, mais les Hellénistes & leur Version. Il dit expressément dans divers endroits de ses Dialogues & parle p. 291. précisément de la Version faite, par ou chez Ptolémée, & il a raison, comme nous l'avons dit en son lieu, vu qu'il y a plusieurs passages importants falsifiés & éliminés par les Juifs en haine de la Religion Chrétienne. Il y a plus, le célèbre Mosheim prouve assez fortement par les raisons de Triphon, que ce sont les Chrétiens Grecs même, qui ont changé des passages dans la version.

Le sçavant Nicolas Fuller dit, (1) „ que quelque Lecteur attentif ayant remarqué qu'il s'agissoit dans ce Pseaume que le regne spirituel de Jésus-Christ se doit étendre par tout le monde, a ajouté à la marge les mots *de Ligno* du bois, comme une explication exégétique, qu'un autre Copiste l'ayant trouvée convenable & cru que c'étoit une variante, il l'a introduite dans le texte, où elle a resté & a été rendue authentique.

Jaques Faber, Ferdinand d'Escalone, Morin même, qui ne cherche qu'à trouver des imputations de falsification contre les Juifs, & d'autres font de même opinion, sans parler de ceux d'entre les Protestans, qui ont écrit sur ce sujet. Ajoutons seulement, que ce Pseaume étant rapporté dans le 1^{er}. Livre des *Chroniques* Ch. XVII. ce passage y est omis, même dans la Version Grecque.

(1) Misc. Sacr. LIII. Ch. XIII.

que. Nous ne difons rien de la citation de *S. Mathieu II. vs. 6.* tirée de *Mich. V. vs. 1.* qu'on objecte de même, parce que cette citation est auffi peu conforme à la Version Grecque qu'au Texte, ainfi la conféquence en feroit égale des deux côtés.



C H A P I T R E VII.

Preuves du foin que les Juifs ont toujours eu du Texte Hébreu.

On peut dire en général que toute la conduite des Juifs Hébreux, & leurs maximes de religion prouvent que jamais ils n'ont pu vouloir entreprendre pareille corruption par les raisons fuivantes, comme par le témoignage des Juifs.

1°. Philon assure que chaque Juif aimeroit mieux mourir cent fois que de changer „ quelque chose à la Loi de Moyse.”

Joseph contre Appion. „ Nous avons un tel respect pour les Livres sacrés, que personne n'a jamais été assez hardi pour entreprendre d'en ôter, „ d'y changer, ou d'y ajouter la moindre chose.”

Triphon se plaint à S. Justin de ce qu'il accuse les Juifs d'avoir corrompu l'écriture, disant que chez eux ce seroit un crime plus énorme que d'adorer le Veau d'Or, de consacrer ses enfans aux idoles, de les faire passer par le feu, de les leur sacrifier & de faire mourir les Prophètes.

Les Rabbins disent partout pour manifester leur horreur pour tout changement: Il n'y a pas une lettre dans la Loi, dont de grandes montagnes ne dépendent.

2°. Les Peres, même S. Augustin, si grand partisan de la Version Grecque, prennent parti pour les Juifs, & les défendent contre le soupçon d'une corruption volontaire. Ils ont raison, puisque ni Jésus-Christ, ni les Apôtres, qui leur ont reproché tous leurs crimes, n'ont jamais fait mention de celui-ci. Jésus-Christ n'auroit pas manqué de le faire, puisqu'il s'est trouvé souvent dans les Synagogues, entr'autres lorsqu'on lui présenta le Livre du Prophète Isaïe (*Luc. I. vs. 16.*) Il savoit donc bien, si ces Livres étoient falsifiés ou non, & comme cette corruption auroit été un crime infiniment plus grand que tous ceux qu'il a reprochés aux Pharisiens, il ne l'auroit pas passée sous silence; au contraire Jésus-Christ dit expressément aux Juifs, *sondez les Ecritures. Car c'est par elles, que vous croyez avoir la vie éternelle, & ce sont elles qui rendent témoignage de moi.* (*S. Jean V. 39.*) Aussi peu de nos Antagonistes osent assurer que le Code Hébreu ait été corrompu avant Jésus-Christ, car pour ceux qui veulent qu'il l'ait été du temps d'Esdras, nous ne leur répondrons autre chose, sinon que Dieu auroit inspiré Esdras pour le corrompre. Quant aux Apôtres, bien loin qu'ils en aient eu un pareil soupçon, S. Paul dit (*Ep. aux Rom. III. 2.*) que les oracles de Dieu leur ont été confiés. Vossius y objecte qu'il ne parle que des Juifs d'alors & non de ceux à venir. Il a raison; je dirai pourtant.

1°. Qu'alors donc le Texte n'étoit pas corrompu. Cependant selon les Au-

teurs les plus judicieux, il est prouvé que cette Epître ne fut écrite que 24 ans après l'Ascension de Notre Seigneur; non-seulement les Juifs auroient eu assez de temps de corrompre l'écriture, mais jamais plus de motifs & meilleure occasion. On voit par le N. T. combien les grands Sacrificateurs, les Prêtres, les Lévités, les Scribes, les Pharisiens, les Saducéens, les Anciens du peuple avoient à cœur d'étouffer cette prétendue secte dans sa naissance, au point qu'ils vouloient cacher la résurrection de Jésus-Christ; qu'ils lui contestoient la qualité de Messie; enfin qu'ils firent des efforts inexprimables pour parvenir à leur but; pourquoi donc ne pas d'abord commencer par corrompre les Ecritures avant que le nombre des Chrétiens fût trop grand pour les convaincre de cette corruption? En vérité, on n'en fauroit conclure autre chose, sinon qu'ils étoient déterminés à employer tous les moyens imaginables pour détruire le Christianisme, excepté celui-ci seul.

2°. Que selon l'énergie du Texte, le terme Grec veut exprimer une confiance, telle qu'on en a en quelqu'un à cause de sa probité reconnue; c'est donc encore fortifier le sens que nous y donnons, que l'écriture a été confiée aux Juifs parce que Dieu, à parler humainement, étoit sûr que les Juifs ne la corromproient pas par principe même.

3°. Nous sommes convaincus que les Juifs n'ont pas voulu corrompre le Texte par l'établissement de la Masore.

Les Auteurs se partagent encore ici dans diverses opinions. Il y en a des deux côtés qui donnent dans les extrémités; parmi les Juifs, il s'en trouve qui la font remonter à Moÿse, parmi les autres qui la reculent jusqu'au 6^e. siècle, l'un & l'autre me paroît également contraire à la vraisemblance. Je crois qu'on peut fixer son commencement au temps d'Esdras.

Nous avons vu qu'avant Josias il n'y eut parmi tout le peuple aucun Code qui ne fût extrêmement corrompu; que ce Roi pieux fut pénétré d'une vive affliction lorsqu'il vit que, faute de Code correct, toute la nation étoit tombée dans des péchés qui pouvoient exciter la colère de Dieu; qu'il tâcha d'y remédier, en faisant transcrire nombre de Copies de l'Original nouvellement découvert; que les Juifs à Babylone suivoient le même principe; qu'Esdras revit ces nouvelles Copies, & les corrigea des fautes qui pouvoient s'y être glissées; on voit par l'histoire, combien depuis ce temps les Juifs se montrèrent zélés pour conserver cette Loi, au point qu'ils commencèrent à établir leurs traditions pour parvenir à leur but, par où précisément ils le manquèrent.

Il est donc plus que probable que, selon l'histoire y ayant un grand Conseil parmi les Juifs, nommé Sanhédrin, & toujours des Docteurs savans, célèbres & zélés, ceux-ci & déjà Esdras ayent eu soin de la conservation du Code & ayent commencé la Masore & inventé tous les moyens imaginables pour prévenir une corruption, qui avant le temps de Josias les avoit jettés dans l'irreligion. On ne saura déterminer jusqu'où ces docteurs ont poussé leur ouvrage; au moins la plus grande partie de ceux qui tâchent d'abaisser le Texte Hébreu & qui veulent qu'elle ait été faite par l'Académie de Tybériade, sont mal fondés, puisqu'elle ne subsista plus gueres après le temps de St. Jérôme, lequel est le dernier des Peres qui en ait parlé, & que pourtant ils assurent que la Masore

a été entreprise seulement après son temps. Or tous ceux qui savent ce que c'est que la Masore, seront obligés d'avouer que c'est un ouvrage, non d'un an, ou de plusieurs années, mais de siècles entiers & qui a été continué du depuis par divers docteurs. Les Auteurs de la Masore ont été si scrupuleux & exacts en tout, jusqu'à la superstition, qu'ils n'ont pas osé changer, comme nous l'avons dit ci-dessus, une lettre mal écrite dans les anciens Codes, & que par contre ils ont calculé combien de fois chaque lettre se trouvoit dans le Canon de la Bible, quelle étoit celle du milieu d'un Livre, enfin tout ce qui pouvoit préserver le texte de toute corruption.

Qu'on me fasse voir que depuis près de 6000 ans que le monde existe, aucun peuple ait eu un soin, je ne dis pas pareil, mais un peu approchant de celui du peuple Juif pour conserver les Livres authentiques de leur religion. Ce n'est donc pas sans raison que S^t. Paul dit que Dieu les leur avoit confiés, sa sagesse infinie & sa préscience l'ayant porté à confier ce trésor au peuple qui en auroit le plus de soin; & c'est ce que tous les Peres ont reconnu.

4°. Pourquoi, s'ils ont voulu corrompre le texte, ne l'ont-ils pas fait dans un si grand nombre de passages de la Genèse, des Pseaumes & des Prophètes, qui parlent du Messie? Pourquoi ne pas supprimer entièrement le Prophète Daniel qui détermine si clairement le temps de sa venue?



C H A P I T R E V I I I

Des Paraphrases Chaldaïques.

L'Auteur de la Paraphrase Chaldaïque confesse clairement que par Schilo, on doit entendre le Messie, c'est ainsi qu'il explique & traduit ce mot; aussi les Rabins les plus savans, qui tâchent d'éluder la force des autres passages, restent muets à celui-ci, d'après la paraphrase.

Puisque nous sommes à cette paraphrase, examinons ce que ceux, à qui elle n'est pas favorable, puisqu'elle aide à prouver l'authenticité du Texte Hébreu, en disent.

Ils soutiennent que ces paraphrases sont seulement du 5^e. & 6^e. siècle puisque les Peres même Origene & S^t. Jérôme n'en ont point parlé.

Quelles raisons! Donc aucun Livre ni version quelconque n'a existé alors, s'ils n'en ont pas parlé?

Sans porter la date de la paraphrase d'Onkelos aussi loin que quelques-uns font, il y a apparence qu'il faut suivre le sentiment de ceux qui le mettent 60 ans avant Jésus-Christ. Il faut bien qu'alors il ait existé une Version Chaldaïque, Jésus-Christ ayant cité à la Croix le passage du Ps. XXII. selon cette Version *Eli Lamma, Sabactani*, parce qu'il a parlé aux Juifs souvent dans leur langue mêlée de Syriaque & d'Hébreu, ou Chaldéen, comme on le fait par plusieurs mots rapportés par les Evangélistes, ainsi aussi de cette version qui leur étoit plus familière même que le Texte Hébreu.

Si nous ne donnons pas plus d'antiquité à Onkelos, ce n'est pas que nous

vouliions supposer qu'avant lui on ait manqué d'une version ou d'une paraphrase Chaldaïque. Il semble pourtant que ceux qui se font gloire de vilipender le Texte Hébreu, assurent ce paradoxe, sans prendre garde qu'ils tombent dans une contradiction grossière, palpable & directement contraire au bon sens.

Vossius assure hardiment en 1661. qu'aucune Paraphrase, ni Version Chaldaïque & Syriacque n'a été faite que depuis 1000 ans. Ainsi la plus ancienne est du 7^e. siècle. Ce savant qui traite tous les autres de fous, d'insensés & de stupides, auroit été obligé d'inventer un terme nouveau pour exprimer son indignation contre ceux qui auroient renoncé ainsi au bon sens, en soutenant pareils faits.

Quand, par qui, où & en faveur de qui cette version a-t-elle été faite?

Ces savans assurent que c'est dans le 7^e. siècle, bon; mais où & par qui? Sont-ce les Juifs ou les Chrétiens de l'Europe qui l'ont entreprise, eux, qui tout au plus savoient par les Auteurs qu'il existoit une langue Chaldaïque & des livres écrits dans cette langue? Seront-ce les Juifs de la Palestine qui, selon que ces mêmes Auteurs l'assurent contre toute vérité historique, se font déjà servis du temps de Jésus-Christ de la Version Grecque dans toutes leurs Synagogues, & chez qui selon les mêmes la langue Grecque étoit seule en usage? Seront-ce ceux de Babylone, qui ne l'ayant pas eue & ayant cru pouvoir s'en passer dans le temps où la langue Chaldaïque étoit la langue vulgaire & généralement usitée, auroient fait une version dans une langue inconnue au VII. siècle? Depuis que la langue Persanne, ensuite l'Arabe étoit la langue dominante dans ces pays, & qu'eux conservant le Texte Hébreu, ne se servoient dans leurs ouvrages que du dialecte Rabbinique, comme cela est prouvé par les Auteurs, & par le Talmud même, dont la Mishna fut composée par R. Judas surnommé le saint, & la Gemara par R. Jochanan, longtemps auparavant? Enfin donc en faveur de qui, puisque personne n'entendoit alors la langue Chaldaïque, excepté quelques savans qui l'apprenoient comme une langue savante & morte? Voilà un point de la contradiction, voici l'autre. Ces mêmes Antagonistes assurent que les Juifs avoient oublié la langue Hébraïque & ne parloient après le retour de Babylone qu'un langage fort mêlé de Chaldaïque, & qu'ainsi ils n'entendoient plus la Loi en Hébreu. Tout cela est bon.

Mais furent-ils donc privés absolument de tout exercice de religion? On le croiroit s'ils n'entendoient plus l'Hébreu & qu'ils n'eussent eu aucune version ou paraphrase Chaldaïque: le mal est que les deux partis conviennent généralement que la Loi étoit lue au peuple en Hébreu, & ensuite expliquée en Chaldaïque, & que cet usage se conserva jusques longtemps après la naissance de Jésus-Christ; que, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y avoit que les Parascha de la Loi, ou du Pentateuque, qui fussent lues les jours du sabbat; que plusieurs Synagogues ayant été privées sous Antiochus de la Loi mirent en sa place des Parascha ou sections des Prophètes; & lorsqu'on se fut pourvu ensuite d'assez grand nombre d'Exemplaires de la Loi, on lut les unes & les autres; mais comme la langue fut de plus en plus corrompue, après qu'on avoit lu la Parasche en Hébreu les Prêtres l'interprétoient en langue Chaldaïque. Or il est clair qu'on n'aura pas permis que chacun l'interprétât à sa fantaisie; c'est pourquoy on fit la paraphrase, que ces Prêtres lurent, afin que tout le peuple

qui entendoit mieux ce Jargon que l'Hébreu pur, n'ignorât pas la Loi & les Prophètes. C'est-là le seul sentiment général comme le seul raisonnable, & cependant on veut nous faire accroire que dans ce temps où cette paraphrase étoit indispensablement nécessaire on n'en avoit point, & qu'elle fut seulement faite dans un autre où elle n'étoit d'aucune utilité, aussi peu que si quelqu'un vouloit faire une paraphrase Arabe pour le peuple François. Mais cette paraphrase Chaldaïque étant conforme au Texte Hébreu quant à la Chronologie, les Antagonistes doivent faire leur possible pour en détruire l'authenticité. Venons à l'article du Prophète Daniel, car pour les passages des autres Livres saints, on n'y oppose autre chose, sinon que les Juifs par politique n'ont pas osé mettre la main dessus, de crainte qu'on ne les convainquît de faux. Ah l'excellente raison! on nous veut persuader que la corruption a été très-facile, justement parce qu'on ne pouvoit les en convaincre, étant seuls les dépositaires du Texte, & ici on veut tout le contraire; faute de raisons médiocres on a recours aux plus absurdes: Revenons à Daniel.

L'Abbé Richer du Bouchet qui a réchauffé de nos jours les allégations du P. Pezron, pose des thèses, qu'il nomme des *vérités* & qu'il auroit du intituler des contre-vérités puisqu'après les avoir posées, il est obligé de les révoquer en plein, ou en partie.

Dans sa première *vérité*, il dit, „ On ne trouve plus le Livre du Prophète Daniel dans le Texte des Juifs modernes, ni les endroits des Prophètes qui ont rapport au Messie, ils ont tous disparu, on n'y trouve même plus la Prophétie de Jacob. ”

On croiroit qu'il a écrit seulement pour les ignorans, afin de leur en imposer si impudemment s'il ne s'étoit rétracté en partie. Car il dit à la fin de sa première *vérité*, que les Juifs sont partagés sur le compte du Prophète Daniel; que les uns le rejettent entièrement du nombre des Prophètes & que d'autres le reçoivent mais qu'ils l'interprètent autrement que les Chrétiens. Voilà donc une grande vérité de dire qu'ils ont retranché ce Livre du Texte, & ensuite tout le contraire; que tous l'admettent comme on ne peut le nier sans la dernière effronterie, mais que les uns ne l'admettent pas au nombre des Prophètes & que les autres l'interprètent autrement que nous. Quant au premier, la conséquence en est absolument nulle, ils le mettent parmi les Hagiographes. Ils soutiennent que tous les Livres du Canon de la Bible, Daniel comme les autres, sont écrits par inspiration du S^t. Esprit; après cette confession, que nous importe dans quelle classe ils le placent? Et pour une interprétation erronée s'est-on jamais avisé d'accuser les Hérétiques de rejeter la Bible, parce qu'ils l'interprètent autrement que nous? L'autre article de cette *vérité* est de même alloi; jamais aucun des confreres de notre Abbé n'a osé aller si loin & accuser les Juifs d'avoir retranché d'autres Prophéties que les deux passages sur lesquels nous avons raisonné ci-dessus. Pour ce qui regarde la Prophétie de Jacob, bien loin qu'ils l'aient retranchée, le Paraphraste Chaldaïque interprete expressément *Schilo* par Messie, & notre Abbé reconnoît si bien la fausseté de sa *vérité* qu'il dit p. 350. „ Il n'y a plus de Prophétie, que celle de Jacob, qu'ils ont épar-
gnée, faute d'en connoître l'importance. ” Que dire de pareilles *vérités*?

Nous aurons occasion dans la suite de faire remarquer les mêmes circonstances dans quelques autres de ses vérités.

C H A P I T R E IX.

Les Juifs ne pouvoient corrompre le Texte Hébreu quand ils l'auroient voulu.

Examinons à-présent, si les Juifs auroient pu corrompre le Texte Hébreu quand même ils l'auroient voulu.

Il ne faut que lire l'histoire de ce peuple depuis le retour de la captivité jusqu'à leur dispersion, & celle de leur langue, telle que nous l'avons rapportée succinctement, pour décider en faveur de la négative.

Est-ce avant ou après la naissance de Jésus-Christ qu'ils l'auroient fait? Presque tous ceux qui soutiennent la corruption, supposent qu'elle s'est faite à dessein, & la renvoient après cette époque; & en effet on ne voit pas pourquoi ils l'auroient voulu entreprendre auparavant. Mais il y en a qui veulent bien croire que ce changement est arrivé par accident, & c'est de quoi il s'agit. Car de l'attribuer à Esdras, & de dire qu'il soit arrivé de son temps & par son moyen, c'est une telle aliénation du bon sens, qu'il faudroit soi-même y renoncer pour s'arrêter à l'en disculper, puisqu'il a été lui-même Prophète & inspiré pour obvier à toute corruption présente & future. D'autres donnent une autre époque & des raisonnemens plus spécieux. Ils disent que cela est arrivé du temps de la persécution d'Antiochus, qu'alors on a sévi contre les Juifs & contre leur Loi, qu'on a détruit un très-grand nombre d'Exemplaires sacrés, & profané les autres, de sorte que les Juifs n'osoient plus s'en servir, & que les Copies des temps postérieurs ont été fautives. Nous remarquerons là-dessus:

1°. Qu'il faut donc qu'il en existât un grand nombre puisqu'on en a pu détruire & profaner un grand nombre, & c'est en quoi nous sommes d'accord.

2°. Les Exemplaires profanés n'ont pu servir, il est vrai, pour l'exercice de la religion, mais rien n'empêchoit de les copier si l'on n'en avoit plus d'autres.

3°. Il faut bien qu'il en soit resté plus d'un puisque Mathathias & ses fils n'ont pas eu de peine à en trouver (*Machab. III. 48.*) car en même temps qu'il est parlé de la profanation des Livres de la Loi, il est parlé aussi d'autres Exemplaires en ces mots „ & déployerent le Livre de la Loi dont les nations cherent des Copies, pour y peindre l'image de leurs idoles.

(*Ib. Ch. IV. 47. 53.*) „ Et ils prirent des pierres entières selon la Loi & offrirent le sacrifice selon la Loi.”

Enfin on voit par-tout, que les Livres de la Loi ne furent pas perdus: il n'y a même point de passage qui puisse faire croire qu'ils étoient rares.

4°. Si ces Codes avoient été corrompus, ils l'auroient été dans les passages & sur des points importans de la religion, & non sur la Chronologie où la religion n'étoit point intéressée.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'on assure que la Loi étoit écrite en

caractères fort menus, ce qui avoit été cause que les Copistes ont fait bien des fautes, en multipliant de nouveau les Copies, & avec cela, que les nombres étoient écrits en lettres & non tout au long comme dans les Exemplaires que nous avons de nos jours.

Ces critiques qui parlent avec tant d'assurance des anciens Exemplaires, ont-ils été assez heureux pour en voir quelqu'un? En ce cas pourquoi ne produisent-ils pas un Code aussi précieux, qui résoudroit une bonne fois nos difficultés? Ne croiroit-on pas qu'en effet ils en ont eu, vu & examiné, pour en parler aussi hardiment, & nous donner pour un fait avéré une chose qui n'a pour fondement que leur imagination creuse? Bref, nous le nions fort & ferme jusqu'à ce qu'ils prouvent leur assertion, & nous croirons toujours que les anciens Codes ont été en tout semblables aux modernes.

Il est vrai que S^t. Jérôme parlant de son Exemplaire, dit qu'il étoit écrit en caractères fort menus; doit-on en conclure que tous les autres de son temps, tous ceux même du temps d'Antiochus 5 à 6 siècles auparavant, étoient écrits avec les mêmes caractères? Pareilles conséquences devoient convaincre un chacun, combien la cause de ceux qui les employent est désespérée. Il faudroit en outre prouver que les Codes Samaritains, à les supposer le Texte original, eussent été écrits en gros caractères; d'autant plus que, toutes choses égales, ils en avoient bien plus besoin, vu que des lettres aussi mal formées que le sont les Samaritaines, doivent être peintes avec plus de soin, pour ne pas s'y méprendre, que des caractères quarrés tels que ceux des Hébreux.

Depuis ce temps jusqu'à Jésus-Christ & jusqu'à la destruction de Jérusalem, il y a eu un nombre infini de Synagogues, où l'on conservoit, lisoit & expliquoit la Loi, sans compter les particuliers qui en eurent dans leurs maisons, en sorte qu'une telle corruption unanime auroit été de toute impossibilité physique.

Vossius assure qu'après la destruction de Jérusalem il n'y a pas eu trois Codes du Texte Hébreu & il se moque de son adversaire, lorsqu'il lui objecte & qu'il lui demande si aucun homme pieux ou Chrétien n'est sorti de Jérusalem pendant l'espece de trêve ou de cessation de guerre qu'il y eut après la mort de Néron? Qu'y répond-il? „ Tout comme, dit-il, si les Chrétiens avoient d'a-
 „ bord un Exemplaire Hébreu à la main, & qu'on les auroit eu au même prix
 „ que de nos jours; en ajoutant que la langue Hébraïque avoit été si fort ou-
 „ bliée, qu'à peine étoit-elle encore entendue par les Rabbins, & que perfon-
 „ ne ne doute que dans toutes les Eglises & les Synagogues de l'Egypte, de la
 „ Syrie & du reste de l'Asie, on ne lisoit que la Version Grecque.” Un peu
 moins de prévention lui auroit fait comprendre que le ridicule de tout ceci re-
 tombe sur lui; d'autant plus qu'en plus d'un endroit il soutient avec sa véhémence ordinaire que l'Evangile de S^t. Mathieu a été écrit en Hébreu. A l'usage de qui donc si personne ne l'entendoit? Il prend plaisir à confondre les lieux. Je ne doute nullement de ce qui est reconnu de tout le monde; la Version Grecque ayant été faite par les Juifs de l'Egypte, il est clair qu'eux & tous les Hellénistes s'en sont servis uniquement, mais de dire qu'il en étoit de même dans la Syrie & dans tout le reste de l'Asie, l'histoire dément cette assertion; nous avons déjà dit que S^t. Paul étoit né à Tharse, d'une famille qui s'y étoit établie depuis longtemps, & prouvé que l'Hébreu étoit sa langue naturelle.

Passons tout cela ; mais comment auroit-il pu se tirer d'affaire, si on lui avoit opposé tant de 10000 Juifs, tant de Synagogues & tant d'Académies à Babylone & dans ses environs, qui n'entendoient point le Grec, dont l'Hébreu pur étoit la langue savante & le Rabbinique ou Hébreu corrompu celle dont ils se servoient dans leurs écrits ? Où en reste-t-il donc avec ses deux ou trois Exemplaires ?

Supposons qu'il n'ait pas trouvé à-propos d'y songer & d'avoir voulu parler de ceux qui ont été conservés dans la Palestine. Pourquoi n'en rapporte-t-il aucune preuve tirée de Joseph son garant général ? Il n'y auroit pas trouvé son compte. Le savant Schotanus lui objecta : Joseph a eu un Exemplaire ; a-t-il donc emporté peut-être celui qui étoit dans le temple ? Au lieu de répondre solidement à cette raillerie, il veut s'en moquer à son tour, & dit qu'il auroit espéré qu'au lieu d'un exemple, il en auroit rapporté du moins deux ou trois. Cependant la raison de Schotanus subsiste toujours.

Si Joseph en a eu un, si lui qui ne laisse passer aucune occasion de se vanter & de se louer soi-même ne dit pas qu'il ait eu un soin particulier de sauver un Exemplaire, s'il se réfère toujours aux Livres saints Hébreux, sans doute puisqu'il assure que le Grec étoit une langue étrangère aux Juifs, il faut bien que les Exemplaires n'en aient pas été si rares.

Et les Nazaréens ? Il dit au même endroit que leur nom même n'existoit pas du temps de la Guerre des Juifs, & que ce fut le nom qu'on donna aux Chrétiens en général, qu'ensuite ils se sont séparés des autres Chrétiens.

J'approuve tout ceci, & en ai parlé sur ce même pied ci-dessus. Il n'en est pas de même de son assertion, que ces Nazaréens même n'ont pas lu pendant longtemps l'écriture en Hébreu, qu'ils se sont servis de la Version des LXX. de même que les Juifs, ensuite de celle de Théodotion & de Symmaque, qu'à la fin & fort tard, lorsque les Juifs avoient commencé à lire dans leurs Synagogues les Écritures en Hébreu, ils avoient encore suivi leur exemple.

Il est fâcheux que ce grand savant se décharge en injures les plus atroces contre tous autres savans, s'ils ne prouvent leurs assertions au double & au triple, & qu'il n'en fasse gueres moins lorsqu'on ne veut le croire sans aucune preuve & uniquement sur sa parole.

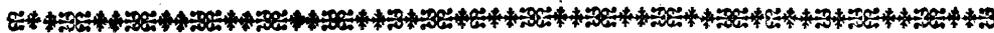
Si l'histoire n'assuroit pas incontestablement que du temps de Jésus-Christ & des Apôtres, même longtemps après, les Juifs Hébreux n'avoient gueres plus de connoissance de la langue Grecque que de la Latine, que les Nazaréens étoient ceux d'entre les Chrétiens qui étoient sortis du Judaïsme & se servoient de la même Loi, & de la même langue que ceux-ci, sur-tout dans leurs mêmes Livres, par conséquent point de la Version des LXX. & de la langue Grecque, l'absurdité de l'assertion de Vossius sauteroit aux yeux de chacun qui ne voudroit pas renoncer au bon sens.

Supposons avec lui que la langue Hébraïque fût tombée dans un entier oubli chez les uns & chez les autres, qu'ils se soient servis pendant longtemps, (il n'indique pas combien d'années ou de siècles, mais il dit fort tard *Serò demum*, ainsi il faut qu'il ait entendu un intervalle assez long) de la Version des LXX., ensuite de celle de Symmaque, qui l'a donnée 56 ans après Aquila, & celui-ci
 donna

donna la sienne en 128. ainsi Symmaque en 184, & de celle de Théodotion faite sous l'Empereur Commode, par conséquent à-peu-près en même temps, ensuite & fort tard; on peut donc supposer que tout au plutôt environ l'an 200, ils commencerent à lire les Ecritures Hébraïques.

Peut-on comprendre comment les Juifs & ces Nazaréens qui en sont sortis auroient pu apprendre l'Hébreu 200 ans après qu'ils l'eurent oublié? Comment & de qui l'ont-ils appris? A quel dessein? De quelle manière cette langue qui leur avoit été si longtemps inconnue, leur devint-elle tout à coup si familière, qu'ils la préférèrent à celle qui selon Vossius leur étoit naturelle? Si les Nazaréens, Hébreux de naissance, ont oublié la langue Hébraïque, d'où ont-ils tiré des maîtres de langue pour la leur apprendre? Peut-être des Gaulles ou de la Scythie. A quel usage vouloient-ils apprendre une langue morte & oubliée par-tout, selon Vossius? J'avoue ma stupidité, je ne suis pas assez ingénieux pour comprendre quoi que ce soit à tout cela. Ajoutons que jusqu'à la seconde ruine de Jérusalem sous Hadrien en 135. tous les 15 Evêques de cette ville ayant été de la circoncision & Juifs de naissance, ils étoient obligés par nécessité & à cause de leur langue naturelle de se servir du Texte Hébreu, & que d'autres savans, car il falloit du moins des personnes capables de leur succéder, se servoient du même texte pour l'expliquer à leurs Ouailles, aussi Juifs Hébreux convertis.

Voilà donc encore une période de temps dans laquelle il étoit impossible de falsifier le Texte Hébreu.



C H A P I T R E X.

Le Rabbïn Akiba n'a pu corrompre le Texte Hébreu.

L'Epoque dont nous allons parler étant celle où le plus grand nombre de nos Antagonistes fixe celle de la corruption du Texte Hébreu, nous serons obligés de nous y arrêter un peu plus longtemps.

Ils supposent donc, & soutiennent que ce sont Barcochebas & son Précepteur R. Akiba, qui sont les auteurs de la corruption, principalement en retranchant les centaines de l'âge des Patriarches après le déluge avant la paidogonie, & cela pour détruire l'argument des Chrétiens, que le Messie étoit déjà venu (1).

(1) Si jamais R. Akiba a corrompu le Texte Hébreu par rapport aux années des Patriarches, on ne pourroit le soupçonner que d'être l'Auteur de la différence de ces années avant le déluge, vu que les Juifs Orientaux donnent cent ans moins à Ired ou à Jared que les Occidentaux, & que ces cent ans avec les 130 ou, selon la véritable Ere, 134 ans écoulés depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la

rebellion des Juifs sous Barcochebas, approchoient fort des 240 ans que la Chronologie des Juifs reste trop courte dans le nombre des années; par-contre en même temps ce seroit une preuve très-forte que les Juifs Occidentaux n'ont rien voulu changer au texte, mais ont simplement adopté la Chronique des Orientaux sans examen.

Nous ne toucherons pas ici les argumens qu'ils prétendent tirer de la tradition en faveur de cette opinion; ils méritent que nous les traitions ci-après à fond. Nous ferons quelques autres réflexions accompagnées de faits non douteux tirés de l'histoire. R. Akiba fut Berger pendant 40 ans; la fille de son Maître s'amouracha de lui, mais ne voulant pas avoir un Berger pour mari, elle lui conseilla de s'appliquer aux Sciences. Il se rendit donc à l'Académie, y demeura pendant 12 ans, & en ramena à Jérusalem 12000 disciples. Il y retourna encore, y resta 12 ans & ramena alors selon les uns 24000, selon d'autres 80000 disciples. Je pense que nos Antagonistes croiront que tout ceci est fabuleux & nous le croyons aussi. Ceci fait pour tant voir qu'il étoit célèbre, qu'il avoit un grand nombre de disciples, & que ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Loi étoient très-nombreux. Il écrivit deux Livres dont l'un Cabalistique nommé Jetsirah; le Thalmud contient 1000 sentences qu'on lui attribue. On le croit Auteur des Deuteroses ou Recueil des Traditions des Rabbins.

Barcochebas étoit un Brigand qui fit si longtems ce métier, que son ambition lui fit concevoir l'espérance de se faire passer pour le Messie. Il eut besoin d'un savant qui le soutint dans ce projet, il fit choix de R. Akiba pour être son Elie ou précurseur. Celui-ci l'ignoît & le proclama Roi Messie.

On demande donc, quand & comment cette altération du texte s'est faite? Ce ne fut sûrement pas lorsqu'il étoit Berger. Il faut donc que ce soit dans le tems qu'il a été à l'Académie & qu'il eut un nombre si prodigieux de disciples. Mais à quel but, puisqu'il ne le fit, dit-on, que pour faire passer Barcochebas pour le Messie; événement postérieur de plusieurs années; & si ceux qu'on instruisoit dans la Loi, ont senti & vu la corruption, étoit-il possible que le secret n'eût pas transpiré? Sans-doute ils étoient tous Francs-Maçons, sans quoi le mystère n'auroit pu être gardé: mais chaque jour il se convertissoit encore quelque Juif au Christianisme, n'en n'auroit-il rien découvert? Supposons possibles ces impossibilités, on ne pourra pas supposer de même que R. Akiba eût été maître de tous les Exemplaires de tant de Synagogues qu'il y avoit à Jérusalem & dans les autres pays, à Babylone & dans leurs Académies & dans celles de la Palestine (2), de ceux des Nazaréens, des Syriens, de ceux enfin des Evêques de Jérusalem; quand même on supposeroit que dans tout le reste du monde, il n'en eût pas existé un seul, quoiqu'il soit connu qu'alors il y avoit encore dans le Sérapion celui qu'Hérode y avoit envoyé.

Comment donc, lorsque tous les Codes Hébreux sans exception d'un seul sont conformes l'un à l'autre à l'égard du point de la question dont il s'agit, ose-t-on supposer un moment & soutenir avec une présomption inouïe, que tant de milliers d'Exemplaires dans la Monarchie des Parthes, dans tout l'Orient, dans la Palestine, chez les Juifs & chez les Chrétiens, ayent tous été corrompus, dans le même moment, d'un consentement général & avec un secret impénétrable? Ce seroit un miracle que Dieu auroit permis pour la falsification de sa parole, tel qu'il n'en auroit jamais fait pour sa conservation, ni pour toute autre chose quelconque. Nous avons dit que tous les Codes ne différent en

(2) Ces Juifs de la Palestine avoient jusques dans le 3^e. siècle celles de Tybériade, de Césarée, de Jafna, de Zéforie; & ceux de Babylone, celles de Sora, Pombéditha, Nahardea, jusqu'à l'onzième siècle, & quelques-unes encore plus tard.

rien sur la supputation de l'âge des Patriarches, je me rétracte; les Codes des Juifs de Babylone n'ont que 1556 ans jusqu'au déluge. On peut appliquer ici l'axiome, l'exception confirme la règle; ceux de Babylone ont omis un centenaire à un Patriarche anté-diluvien, comme nous l'avons remarqué, & dans tout le reste, quoique séparés des Juifs de la Palestine pendant tant de siècles, tout se trouve conforme au Code de ceux-ci. Quelle preuve plus forte peut-on donner de l'intégrité du texte, tandis que, comme nous l'avons fait voir, il y a une si grande variété dans les Exemplaires de la Version Grecque? Encore une réflexion. Les Juifs Babyloniens, ceux de la Palestine & les Hellénistes étoient jaloux à l'excès les uns des autres; parmi ceux de la Palestine il y avoit plusieurs sectes. Hégesippe en comptoit sept, St. Jérôme dix, toutes se haïssoient réciproquement de tout leur cœur. Nous en voyons déjà des preuves dans l'Écriture à l'égard des Pharisiens & des Sadducéens; ces deux Sectes étoient les plus puissantes; les premiers avoient pour eux plusieurs d'entre les Principaux, avec le sexe & le peuple; les Souverains Sacrificateurs d'alors étoient Sadducéens & entraînoient dans leur parti la plus grande partie des autres Sacrificateurs & des Lévites. Cette antipathie étoit si bien connue, que St. Paul s'en servit utilement pour se tirer des mains des Juifs (*Act. Ch. XXIII. 6.*) en déclarant qu'il étoit Pharisien & fils de Pharisien, & qu'il étoit tiré en cause pour l'espérance de la résurrection des morts. Voilà aussi-tôt une dissension qui s'éleva entre ces deux sectes, & il se fit un grand bruit.

Il y avoit la même antipathie entre ceux des maisons de Hillel & de Schammaï, entre les Sectateurs de Ben-Naphtali & de Ben-Ascher, & de tout temps jusqu'à-présent, entre les Caraites ou Karéens & les Thalmudistes. Quel miracle si tous ces gens, qui ont une haine invétérée & héréditaire les uns contre les autres, se fussent tous sans exception accordés dans ce seul point, sans que rien en eût transpiré! & ce pour falsifier la Chronologie & non un article de foi.

Que toute personne de bon sens & non prévenue juge s'il y a une ombre de probabilité, de possibilité même, en tout ceci. Morin ose dire qu'il n'y a aucun Code Hébreu plus ancien que de 5 siècles. Aucun savant ne donne dans les rêveries des Juifs qui attribuent le fameux Code d'Esdras à ce saint homme, mais tous conviennent qu'il est d'une très-grande antiquité. Le Code de Hillel de même; selon ce que Salmanticensis dit, il devoit avoir près de 12 à 13 siècles; ceux de R. Mosès Ben-David nommé Ben-Naphtali & celui de Ben-Ascher autrement R. Aaron Ben-Mosès, étoient aussi fort estimés: bref de quelque antiquité & de quelque pays que ces Codes fussent, tous, absolument tous, s'accordent dans ce calcul, au lieu que les Versions Grecques, Joseph, & tous les autres qui suivent ceux-ci, différent tellement que leurs auteurs même ne les suivent pas, comme on le voit par Pezron & par Vossius qui insistent si fort qu'on suive la Chronologie des Grecs, quoiqu'ils n'en puissent produire aucun, qui à quelques siècles près soit de leur avis, à moins que Vossius ne compte parmi ces Peres de l'Église Suidas qui seul compte 6000 ans comme lui.

Je veux bien croire que R. Akiba a corrompu la Chronologie de l'histoire profane mais non le Texte Sacré, & même point dans le sens que nos Antagonistes le supposent. Jamais il n'y eut de peuple civilisé plus ignorant dans l'his-

toire & dans la chronologie que les Juifs. Ils s'attachèrent uniquement à l'Écriture sainte; ce qu'ils ont dans ces sciences au-delà du Code sacré est à-peu-près tout digne des petites-maisons. R. Akiba connoissoit que, selon la tradition conforme en ceci au Texte Hébreu & à l'événement, le Messie devoit venir sur la fin du 4^e. Millenaire; il vouloit éluder la force des argumens des Chrétiens & en même temps favoriser Barcochebas.

Il auroit absolument manqué son but si la supputation constante du Texte Hébreu eût été d'environ 6000 ans, & la tradition du Messie de même, comme nos Antagonistes l'osent supposer, s'il eût voulu en retrancher 2000 ans & en même temps faire reconnoître Barcochebas pour le Messie; c'est une contradiction des plus palpables, à moins qu'on n'assure qu'Akiba ait fait cette altération du Code Hébreu, de tous les Exemplaires même pendant qu'il fut Berger, & que tous ces 12 ou 24 ou 80.000 disciples eussent ignoré que le Texte contenoit auparavant un tout autre calcul. Il faut bien que cela soit, puisqu'ils assurent qu'Aquila a déjà donné sa version Grecque sur un Code Hébreu corrompu.

Aquila fut Payen, devint Chrétien & enfin Juif; il fallut du temps à Akiba pour altérer le Code Hébreu, il en fallut à Aquila pour faire sa version; elle fut achevée l'an 128 de l'Ere Chrétienne, ce ne fut que quelques années après que Barcochebas se fit chef de la révolte des Juifs & choisit R. Akiba pour son Précurseur & que celui-ci déclara l'autre Roi Messie, ainsi il ne pouvoit pas avoir altéré le texte en faveur de celui-ci, avant qu'Aquila eût fait sa version. La conséquence est claire; ce texte ayant été tel que nous l'avons aujourd'hui selon la Version d'Aquila, avant l'époque qu'on indique de sa falsification par R. Akiba, le fait de cette altération est manifestement supposé.

Nous avons pourtant accordé qu'il étoit possible que R. Akiba eût altéré la Chronologie en faveur de Barcochebas. Nous l'allons expliquer. La tradition comme nous l'allons prouver portoit que le monde durera 6000 ans, 2000 avant la Loi, 2000 sous la Loi, & 2000 sous le Messie, & Jésus-Christ étant venu, selon le Texte Hébreu & la Chronologie recue, précisément dans le temps fixé par cette tradition, les Juifs firent leur possible pour l'éluder & principalement R. Akiba en faveur de son prétendu Messie. Il abrégéa donc les temps, non en altérant le texte, mais en profitant de l'ignorance des Juifs en tout fait historique, ce qui lui étoit très-facile, au lieu que la corruption du texte étoit impossible, par toutes les raisons ci dessus alléguées; & il en déduisit apparemment autant d'années qu'il falloir pour persuader aux Juifs que c'étoit Barcochebas qui est venu sur la fin du 4^e. millenaire; s'il a abrégé les temps seulement de 135 ans ou de 240, comme font les Juifs modernes, c'est ce que nous ignorons parfaitement.

Bref une corruption dans la Chronologie ayant pu être faite par R. Akiba dans les périodes purement historiques & profanes, pour accommoder les 4000 ans de la tradition au temps de Barcochebas, ceci même prouve la vénération que tous ont eue pour le Texte Hébreu, en ne voulant point l'altérer, même en une occasion qui leur étoit si importante, & que bien moins elle est arrivée dans d'autres temps.

C H A P I T R E X I.

Le Texte Hébreu n'a pas été falsifié par le Synode tenu au Grand-Caire ni par les Mazorethes.

Il se trouve des Auteurs, mais en petit nombre, qui reculent le temps de cette corruption; les uns disent qu'elle s'est faite dans un Synode des Juifs, tenu au Grand-Caire; ce que j'accorderois volontiers, vu que tous ceux qui purent avoir composé ce Synode étant ignorans dans la langue Hébraïque seroient censés avoir corrompu la version, ce qui est très-probable; puisque la corruption est infinie & en partie faite à dessein; St. Augustin le reconnoît lui-même, comme nous l'avons fait voir.

Morin, qui outre Vossius & Pezron soutient le plus fortement l'altération du Texte Hébreu ne sachant en quel temps la placer, suppose qu'elle a été faite dans le 10^e. siècle: s'il n'avoit pas débité mille autres absurdités, on auroit peine à croire qu'il eût été capable d'une pareille, où il est abandonné de tous ses collegues & contredit par les Peres de l'Eglise qui font voir que le Texte Hébreu de leur temps ne différoit en rien de celui que nous avons, sans parler des Mazorethes; ceux qui ne veulent pas les reconnoître pour anciens, ne peuvent les reculer plus loin que dans le 5^e., d'autres au 6^e. siècle; depuis ce temps toute corruption étoit impossible: ainsi Morin a agi contre le bon sens, en supposant l'altération du Texte Hébreu faite dans le X^e. siècle.

On veut même que ce soient les Mazorethes qui ont corrompu le Texte, on suppose en même temps que ceux-ci ont fait leur ouvrage dans le 6^e. le 8^e. ou le 10^e. siècle. St. Jérôme, Origene & autres Peres ont possédé des Codes Hébreux, le premier a traduit sur un tel sa vulgate, n'est-ce donc pas une contradiction risible de dire que ces Peres se sont servis de Codes altérés, & que pourtant ils n'ont été corrompus que quelques siècles après?

Quel témoignage plus authentique peut-on donner, & auquel il n'y a point de réplique, que les Juifs Hébreux n'ont pas corrompu le Texte, ou que si jamais l'altération s'étoit faite, ce n'auroit pas été après la venue du Messie, mais longtemps auparavant; quelle preuve plus forte, dis-je, y a-t-il que la Préface que Jésus fils de Syrach a mise à la tête de l'Ecclésiastique? Voici ses propres paroles.

„ Car les choses qui sont dites ici ont une autre force en elles-mêmes, écrites en Hébreu, que lorsqu'elles sont traduites en une autre langue; & non seulement ces choses-ci, mais les autres aussi & la Loi même & les Prophètes & les autres Livres sont bien différens, quand ils sont écrits dans leur propre langue. C'est pourquoi étant venu en Egypte l'an trente huitieme, sous le Roi nommé Evergete, & ayant trouvé, lorsque j'y demeurois, ce Livre-ci, qui est de grande doctrine, il m'a semblé très-nécessaire de mettre quelque diligence & quelque peine à le traduire, &c. Ce passage est trop intéressant pour ne pas nous y arrêter un peu.

D'autres Auteurs très-anciens, qui ont fait précéder cette Préface d'une histoire succinte de l'Auteur & du Traducteur de ce Livre, y assurent que Jésus le traducteur étoit fils de Syrach qui étoit fils d'un autre Jésus; que celui-ci a vécu aux temps qui ont suivi la captivité & presque d'abord après tous les Prophètes; que Jésus, l'ayant, étoit un homme d'esprit, fort prudent entre les Hébreux; que ce Jésus étant mort laissa l'ouvrage à Syrach & celui-ci à Jésus son fils, qui le mit en bon ordre, le compila en un volume, & le traduisit en Grec.

La Préface dit que ce dernier Jésus est venu en Egypte dans la 38^e. année de Ptolémée Evergete, & l'y traduisit; de tout ceci il s'ensuit incontestablement:

1^o. Que l'Hébreu étoit toujours, & pendant tout ce temps, la langue naturelle des Juifs de Jérusalem & de la Palestine.

2^o. Que ce dernier Jésus étoit Hébreu, & lorsqu'il eut appris, sans-doute en Egypte, la langue Grecque, il voulut traduire cet ouvrage, écrit en Hébreu, en faveur de ses compatriotes Hellénistes, qui n'entendoient point d'autre langue que la Grecque.

3^o. Que la Version prétendue des LXX. devoit être alors encore dans toute sa pureté, vu que si on adopte la fable d'Aristée & que Démétrius soit mort l'an 284. avant Jésus-Christ, Ptolémée Evergete II. ou Phiscon (il faut qu'il s'agisse de celui-ci, Evergete n'ayant régné que 26. ans) commença à régner l'an 169 ou 170 avant Jésus-Christ; ainsi Jésus le Syracide seroit venu en Egypte environ l'an 132 de la même époque. On peut donc compter que la version de l'Ecclésiastique a pu être faite à-peu-près 150 à 160 ans après la Version de l'Ecriture, si on la place dans la première année de Philadelphie, ou environ 120 ans, si elle a été faite vers la fin de son regne.

4^o. Que cette Version originale étoit déjà fautive. Il dit expressément, *la Loi même, & les Prophètes sont bien différens, lorsqu'ils sont écrits dans leur propre langue.*

5^o. Il est de si bonne foi & d'une si grande modestie qu'il parle de même de sa propre traduction, au lieu que les Traducteurs de nos jours se vanteroient que leur version égale pour le moins l'original.

Que dire donc après ces faits incontestables & après ces réflexions, conformes à la saine raison, de toutes ces assertions des partisans de la Version Grecque, que tous avant & après Jésus-Christ, l'ont regardée comme sainte, inspirée, parfaitement conforme au Texte Hébreu, & même supérieure, vu que les changemens s'y étoient faits par inspiration? Voilà un Juif Hébreu devenu Helléniste, en établissant son domicile en Egypte, un juge compétent qui possède parfaitement les deux langues, un homme pieux & modeste, qui assure qu'il y a de la différence entre le Texte Hébreu & la Version, & qui donne la préférence à l'Original. Que dire de ceux qui veulent préférer la Version au Texte, encore de nos jours, lorsqu'ils sont forcés d'avouer que même dans les premiers siècles de l'Eglise cette version a été si corrompue, si altérée qu'on n'a jamais rien vu de pareil dans aucun ouvrage quelconque, au point que les Chrétiens Grecs, les Egyptiens même, qui faisoient une idole de cette version, sont venus à la mépriser & à lui préférer toute autre?

Enfin la dernière conséquence que nous en tirons, est que l'Original étant déjà différent de la Version 120 à 150 ans avant Jésus-Christ, ce n'est pas le Texte qui est fautif, mais bien la Traduction.

C H A P I T R E XII.

Des variantes du Code Hébreu.

Venons à une autre objection qu'on fait pour insinuer que le Texte Hébreu est corrompu. On ne sauroit, dit-on, nier qu'il n'y ait quantité de variantes dans les Exemplaires du Code Hébreu, pourquoi donc le préférer à la version, parce que celle ci en a de même? A quoi je répond:

1°. Il est vrai qu'on y en a compté 848, mais il n'y en a aucune d'importance pour les Dogmes de foi & seulement par la faute des Copistes, au lieu qu'il y en a tant chez les Samaritains & chez les Grecs, non-seulement de ce genre, mais des changemens, des omissions, des additions, des dépravations volontaires & faites à dessein. Il est vrai que le savant traducteur de Jakson assure dans sa préface non-seulement que Kennicot a trouvé plus de variantes dans le Code Hébreu, que nous ne venons de dire, ce qui est vrai; mais il assure d'un air triomphant qu'on ne pourra plus soutenir l'authenticité du texte, & que la dépravation du Code Hébreu y est prouvée. J'eus une ardeur inconcevable d'examiner moi-même cet ouvrage; je fus donc surpris extrêmement d'y voir tout le contraire, & que Kennicot pouvoit avec une grande force qu'il n'y avoit point de falsification, & que ces variantes, toutes comme les autres d'aucune importance, ne provenoient que de l'inadvertance des Copistes; & je fus convaincu de plus en plus de la nécessité d'examiner tout par soi-même, sans me fier au rapport de pareils écrivains.

2°. Ces variantes ont été recueillies & indiquées avec un soin admirable & surprenant par les Mazorethes, ce qui prouve sans réplique que bien loin qu'eux ou d'autres Juifs Hébreux ayent voulu corrompre le texte, ils ont pris une peine immense pour empêcher toute corruption, en indiquant les variantes, & ajoutant leur opinion, comment on doit lire, sans rétablir ces passages de crainte d'y faire un changement dans le texte, ce qu'ils auroient regardé comme le comble de l'impiété.

Nous parlons toujours des Juifs Hébreux, fâchés de ne pouvoir dire la même chose des Hellénistes. Nous avons évité de rapporter un grand nombre des erreurs de version, des fautes de Copistes & des altérations volontaires dans leur version, pour ne pas grossir le volume de cet ouvrage; nous ne saurions pourtant nous empêcher de produire un exemple de ces dernières dans le passage de Jérémie XXIII. 6. où il est parlé du Messie & où il est dit, & le nom duquel on l'appellera sera l'Eternel notre Justice, les Hébreux ont conservé ce passage sans aucune altération יהוה צדקנו או יהוה יקר או יהוה שמו אשר יקר & voici son nom, qui s'appellera Jehova de notre Justice. Les Hellénistes ont compris que ce passage étoit un des plus forts pour prouver que le Messie étoit Dieu, & non-seulement un homme, & ont mis au lieu des deux derniers mots Jehovah Zid Kenu le nom propre Josedek.

Si ces zélateurs contre le Texte Hébreu pouvoient alléguer contre lui un seul pareil exemple de corruption, ils ne permettroient pas que jamais on en entreprît seulement la défense.

C H A P I T R E XIII.

Tradition faussement attribuée aux Juifs.

Nous croyons avoir rapporté des raisons suffisantes pour mettre les Juifs Hébreux à l'abri de tout soupçon de corruption par rapport au texte; nous allons donc examiner une assertion de laquelle on veut se servir principalement pour renverser la Chronologie du Texte Hébreu & qu'il sera facile de renverser elle-même, puisque le fait qu'on suppose est avancé gratuitement & entièrement faux, je parle de la tradition des 6000 ans.

Vossius veut qu'elle assure que le Messie doit venir à la fin du 6^e. millenaire, Pezron & son imitateur l'Abbé Richer du Bouchet qui apparemment n'ont pas lu Vossius, sans quoi ils auroient pu remplir cette période de 6000 ans, à quoi ils n'ont jamais pu parvenir, disent que c'est dans le cours du 6^e. millenaire. On voit bien que ce n'est pas mal pensé de garder 1000 ans à sa disposition; on peut pourtant dire qu'on ne seroit pas content d'une prédiction, qui devoit s'accomplir dans l'espace de 1000 ans, que ce fût le premier ou le dernier jour des dix siècles; mais elle risqueroit toujours moins, que si on la réduisoit à un plus petit espace, à un siècle, à une dizaine d'années ou à une seule.

La tradition contenoit deux points; l'un que le monde dureroit 6000 ans, les Juifs & les premiers Chrétiens croyoient y pouvoir appliquer les 6 jours de la création, & le passage du Roi David (*Ps. XC. 4.*) que 1000 ans sont devant Dieu comme un jour; ce que S^t. Pierre répète (*2 Ep. III. 8.*) & c'est de-là que Papias & les autres ont tiré leur opinion du regne millenaire, dont les 1000 ans doivent répondre au jour du Sabbat.

L'autre point regarde la venue du Messie. Quant au premier, il est sûr que les anciens Peres l'ont adopté, au moins ceux qui suivoient la Version Grecque & les Chronologues de cette nation. Métrodore avoit 5000 ans, les LXX chez Grabe 5508, Eusebe 5200, Philon Juif 5096, Joseph corrigé 4698, quelquefois plus, quelquefois moins; aussi ont-ils cru que l'Ante-Christ alloit se manifester, parce qu'il devoit regner pendant quelque temps, qu'il devoit ensuite être détruit, enfin qu'avant la fin des 6000 ans il se passeroit encore des faits qui exigeoient du temps. S'ils avoient cru avec Vossius que les 6000 étoient passés, ou selon Pezron qu'il y en avoit au moins 5868 écoulés, ils n'auroient pas pu adopter cette tradition, vu que le nombre des années déjà passées de leur temps auroit surpassé celui des 6000; c'est donc à tort que ces Auteurs se fondent sur leur témoignage. Quant au second, ceux des Peres qui n'avoient aucune connoissance ni du Texte Hébreu, ni de la tradition des Juifs Hébreux, ne disoient rien & ne pouvoient rien dire sur ce qui regardoit les temps de la venue du Messie pris de cette tradition; excepté Papias, qui comme disciple de S^t. Jean l'Evangeliste, paroît avoir été Hébreu de nation ou du moins auquel on ne sauroit dénier la connoissance de cette langue qui étoit celle de S^t. Jean, & qui avoit adopté la tradition, que le monde dureroit 2000 ans avant la Loi, 2000 sous la Loi & 2000 mille sous le Messie, qu'ensuite viendroient les 1000 ans du Sabbat.

Ce

Ce qu'il y a de surprenant est que Pezron prenne beaucoup de peine à prouver par Philon & par Joseph (& il le prouve parfaitement selon sa Chronologie) que les Juifs ont été 2000 ans sous la Loi depuis Moÿse jusqu'au Messie, sans parler de la période précédente, pour prouver qu'elle devoit être de 4000 ans. Au contraire tous s'accordent à prouver qu'il y a 3000 ans jusqu'à Moÿse. Si depuis ce temps il n'y en a eu que 2000 jusqu'à Jésus-Christ, par où compteront-ils les 1000 qui manquent au 6^e. millenaire, jusqu'à la venue du Messie? Bien plus, nous avons le Canon Chronologique de Vossius. Celui-ci s'y oppose & compte 3954 jusqu'à la sortie des Israélites de l'Egypte, quoique les Samaritains, d'accord avec les Grecs, ne comptent que 3024. jusqu'à la naissance de Moÿse, & 3104 jusqu'à la sortie. Supposons la différence, entre le calcul des Samaritains & celui des Grecs, qui n'est que de 179 ou tout au plus de 233 ans: Vossius ne pourra venir à ce nombre d'années à moins de forger tout de sa tête, comme bien d'autres faits. Bref si les Juifs ont été 2000 ans sous la Loi, le calcul de tous les patrons de la Version Grecque (s'ils adoptent celle-ci en entier) ne peut pas subsister.

Pour soutenir que la tradition des Juifs porte 6000 ans jusqu'au Messie, ils n'ont d'autre preuve que celle de la dispute de l'Archevêque Julien de Toledé contre les Juifs, qui lui opposerent cette tradition. Peut-on voir quelque chose de plus ridicule, que d'opposer ce qui s'est passé entre un Archevêque qui n'avoit absolument aucune connoissance de la langue Hébraïque ni des Livres des Hébreux où cette tradition est contenue, & les Juifs Grecs ou plutôt Latins, à l'extrémité de la terre, lorsque tous ces Livres où se trouvoit cette tradition étoient à l'autre extrémité dans les environs de Babylone?

Cependant cet Archevêque même, quoiqu'il fût de race Juive, nioit cette tradition, bien loin qu'il l'approuvât, & demandoit où ils avoient pris que le Christ devoit naître dans le 6^e. millenaire; & ne sachant mieux faire, ne connoissant que la Version Grecque, il l'adopta pour tâcher de les convaincre qu'il est venu, comme Pezron est obligé de s'y retrancher, non à la fin, mais dans le cours du 6^e. millenaire.

Il n'est pas moins surprenant que Pezron, le plus zélé défenseur de la Version Grecque, compte depuis l'Exode jusqu'à la construction du temple de Salomon 873 ans, quoique cette version n'ait que 440 ans, quelle corruption énorme selon son calcul! Ne devoit-il pas adopter plutôt celui des Hébreux, qui du moins donne 40 ans de plus?



C H A P I T R E X I V .

Tradition des Juifs & des disciples d'Elie sur la venue du Messie & sur la durée du monde.

Nous allons à-présent démontrer & rapporter la véritable tradition des Juifs & en tirer des preuves sans réplique, que les Juifs Hébreux n'ont jamais eu le moindre dessein de corrompre le texte, & pour cet effet nous rapporterons

mot-à-mot, autant qu'une traduction en est susceptible, ce que le Thalmud, la Gemare Babylonienne, & le Traité *Avoda Sara*, en disent.

„ Il a été rapporté par les disciples & les domestiques (1) d'Elie ou Eliahu, que le monde durera 6000 ans, que 2000 s'en sont écoulés avant la Loi, 2000 sous la Loi, & que les 2000 restans regardent le regne du Messie, mais qu'à cause de la multitude de nos péchés, il s'étoit écoulé de ces deux derniers millénaires, autant qu'il s'en est écoulé.

„ Je demande donc de quelle époque on doit compter ces 2000 ans sous la Loi, car si nous disons qu'il les faut entendre depuis le temps que la Loi fut donnée, il y aura l'obstacle, en ce que ce nombre d'années ne se trouve pas dans cet intervalle. Si tu consideres exactement les deux premiers millénaires qui se sont écoulés depuis la création du monde, tu trouveras qu'il s'en est encore passé du 3^e. millenaire quelques centaines, dixaines, & unités (2) jusqu'à ce que la Loi fut donnée. C'est pourquoi il faut dire que ces 2000 ans, qui suivant la tradition d'Elie regardent la Loi, doivent commencer à l'époque, de laquelle parlent ces paroles. Gen. XII. 5. *Et les personnes qu'ils avoient eu à Charan.* Car nous apprenons par la Cabale, qu'Abraham étoit âgé alors de 52 ans: en outre combien comptes-tu d'années de moins depuis que la Loi fut donnée-jusqu'à la fin du 4^e. millenaire? Tu compteras certainement 448 ans moins que 2000; or si tu peses bien le temps de l'histoire de ce texte Gen. XII. 5. jusqu'à ce que la Loi fut donnée, tu trouveras exactement qu'il s'acheve en 448 ans.”

Si Pezron & l'Abbé Richer ont péché par ignorance ou par mauvaise foi, c'est de quoi je ne saurois décider; rapportons encore quelques autres passages & preuves pour confirmer que l'ancienne tradition étoit telle & non comme ces Auteurs la rapportent.

Dans le Traité *Sanbedrin Ch. II. §. 29* du même Thalmud, de l'Edition de Cocceius, Raschi y a fait un commentaire prolix à sa maniere. Dans la Chronique Juive, Schals Chéleth Hakabbola, sur l'an du monde 3560 (3), il est dit „ J'ai vu dans un Ecrit ancien, qu'Elie a vécu dans ce temps duquel il est fait mention dans le Misnajoth & Gemare, en ces termes, *la tradition de la maison d'Elie*, ce n'est aucunement le Prophète Elie.” Le savant Edzard dit en parlant de l'utilité de l'étude du Thalmud. „ La premiere est en ce qu'on en peut convaincre les Juifs de la vérité de la religion Chrétienne, ce que nous prouverons par deux exemples. Les Thalmudistes confessent que le temps véritable de la venue du Messie déterminé par la tradition d'Elie, est le commencement du 5^e. millenaire depuis la création du monde & que tout le 5^e. & 6^e. millenaire sont destinés de Dieu pour les jours du Messie. Or il est clair combien les Juifs comptent mal les années du monde, en ce que par un très-grand anachronisme ils restreignent tout le temps de la seconde Monarchie à 52 ans, quoiqu'elle ait duré 207 ans, & qu'ils resserrent aussi les ans de la troisième Monarchie outre mesure; de sorte que leur Ere se trouve exactement de 240 ans plus courte qu'elle ne devoit l'être, & pourtant ils rapportent la fin du 4^e. millenaire à l'an 172. après la destruction de Jérusalem, qui est le 240 après la naissance de Jésus-Christ. C'est pourquoi

(1) Amis familiers.

(2) De nombres ou années.

(3) C'est 200 ans avant la naissance de Jésus-Christ qui tombe selon son calcul en 3760.

„ le Messie doit du moins avoir paru il y a 1464 ans (4). Or il n'y en a
 „ point eu d'autre que Jésus-Christ qui est né à Betléhem après la fin du 4.^e
 „ millenaire, & qui a eu tous les caractères, qui doivent se trouver dans le Mes-
 „ sie, suivant les Ecrits des Prophètes, tout ce qui doit précéder, accom-
 „ pagner & suivre sa venue, étant accompli exactement.

„ Il faut donc que les Juifs confessent qu'il soit le véritable Messie, ou
 „ qu'ils taxent de faux, non-seulement les Prédications innombrables des Pro-
 „ phètes, qui placent cette venue sans restriction ni condition quelconque dans
 „ ce temps, mais aussi la tradition de la Maison d'Elie, laquelle, comme tou-
 „ tes autres traditions de leurs Rabbins, ils préfèrent à l'écriture, & forgent
 „ le conte, que Moïse les a reçues sur le Mont Sinai: les Thalmudistes y ajou-
 „ tent une autre tradition de R. Chanina & d'un autre Bareïtha, que la venue
 „ du Messie ne tardera pas plus de 400, suivant ce dernier 403 ans après la
 „ destruction de Jérusalem, c'est-à-dire l'an du monde selon eux 4231; & si ce
 „ terme écoulé, on offroit un champ estimé 1000 deniers, pour un denier, ils
 „ en dissuadent l'acquisition, puisqu'on perdrait ce denier à cause du moment
 „ venu de leur retour dans la Terre de Canaan. Or ce terme même est écou-
 „ lé depuis 1230 ans, par conséquent les Juifs voyent combien frivole est
 „ leur espérance d'un Messie futur.”

Dans le *Traité Sanhedrin*, ci-dessus allégué, il est dit „ R. Elias a dit à
 „ Raf Judas, frere de R. Sallah le saint, le monde ne durera pas moins de 85.
 „ Jubilés & dans le dernier de ces Jubilés viendra le fils de David”. Or ce der-
 „ nier Jubilé est arrivé 403 ans, dit Edzard, après la destruction de Jérusalem; par
 „ conséquent il s'est passé plus de 1200 ans depuis, sans que le Messie ait paru.

Eusebe (5) nous assure qu'Eupoleme a écrit un Livre sur la prophétie d'Elie.
 Il n'en parle qu'à l'occasion de ce qu'il dit de Moïse, David & Salomon, sans
 qu'il nous mette au fait du contenu de cette prophétie. Or jamais les Juifs
 n'ont parlé d'un ouvrage d'Elie le Prophète ou de ses prophéties. On n'en peut
 donc supposer que celle, ou la tradition dont nous parlons; connue sous celle
 de la Maison d'Elie, vu que si R. Eliahu a vécu 200 & Eupoleme environ 160
 ans avant Jésus-Christ, par conséquent cette prophétie étant connue & divul-
 guée dès-lors par-tout avant la venue du Messie, confirme sans réplique les
 argumens des Chrétiens contre les Juifs, & la vérité du texte Hébreu.

Nous avons dit qu'on ne fait si on doit attribuer à ignorance, ou à mauvaise
 foi, ce que Pezron & ses Sectateurs rapportent & assurent si hardiment d'une
 tradition contraire; on devrait présumer le dernier; vu le nombre de faits &
 citations contraires à la vérité, qu'on trouve dans leurs ouvrages. M^r. de Vi-
 gnolles nous en donne des échantillons dans son excellente Chronologie sainte.
 Du moins sera-t-on convaincu que tout ce que nous venons de dire, renverse
 absolument tout le système contraire, fondé sur la fausse tradition, & confirme
 l'intégrité & l'authenticité du texte Hébreu. Ne doit-on pas être saisi d'une
 sainte admiration en considérant que les Juifs par une providence toute adora-
 ble de Dieu ont été forcés de conserver la pureté du texte, qu'ils devoient na-
 turellement être tentés de corrompre, pour ne pas être convaincus d'erreur
 par ces divins écrits même, & de conserver en même temps leurs propres tra-

(4) Lorsque l'Auteur écrivit son ouvrage. (5) Prépar. Evang. L. IX. Ch. 30.

ditions, dont ils font tant de cas, sans en introduire de nouvelles, comme celle que Pezron nous veut donner pour ancienne, afin qu'il ne leur reste plus le moindre retranchement ?

On remarquera aussi par tout ceci l'aveuglement inconcevable de Pezron & de ses partisans. Ils assurent que l'ancien texte non-altéré donnoit conformément à la Version des LXX. 6000 ans jusqu'à Jésus-Christ ou peu s'en faut, & que selon la tradition *ancienne* le Messie devoit venir dans le cours ou à la fin du 6^e. millenaire; qu'ainsi les Juifs postérieurs ont corrompu l'un & l'autre. Si Pezron avoit voulu employer un seul grain de bon sens, il auroit vu qu'une telle assertion renverse son système de fond en comble; raisonnons un peu.

S'ils avoient projeté une corruption de l'un ou de l'autre, ils auroient laissé subsister les 6000 ans, ou dans le texte, ou dans la tradition: en la laissant dans le texte, ils altéroient la tradition & ils seroient tombés dans le cas d'une partie des Samaritains. Nous avons parlé du Synode tenu par le Patriarche Euloge à leur occasion. Ils étoient divisés en deux partis. L'un vouloit que le Messie promis dans le Pentateuque fût Josué; l'autre qui devoit avoir & suivre un Code conforme à celui des Hébreux, sans quoi il n'auroit pu soutenir son opinion, vouloit que le temps de sa venue n'expirât que sous Dosithee, c'est-à-dire du temps de Jésus-Christ ou peu d'années après, & qu'il fût le Messie. En effet s'ils avoient changé la tradition en la réduisant à 4000 ans jusqu'à la venue du Messie & qu'ils eussent conservé le calcul de 6000 ans jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, on n'auroit pu l'appliquer qu'à Josué, qui, selon le Canon de Vossius, a succédé à Moïse l'an 3993 du monde; & par-là les Samaritains auroient pu éluder cet argument tiré des années du texte & de la tradition des Juifs. Je dis les Samaritains. Il n'en n'étoit pas de même des Juifs, qui ne rejettoient pas comme ceux-là les Prophètes & autres Livres du Canon de l'Écriture postérieurs au Pentateuque, & ils n'auroient pu concilier une tradition, qui ne précédoit la naissance de Jésus-Christ que de 200 ans, avec son accomplissement arrivé 1800 ans avant celle-ci; mais enfin ç'auroit toujours été une raison, une objection, qui valoit pour le moins autant que celles de Pezron.

Si par-contre les Juifs eussent réduit le texte au calcul des 4000 ans, & conservé la prétendue tradition des 6000 ans, ils auroient eu cause gagnée en cette partie de la question; & c'est ce que Pezron veut insinuer que les Juifs d'Espagne objectoient que Jésus-Christ étoit venu à la fin du 4^e. millenaire & que le Messie ne devoit venir qu'à la fin du sixieme; donc il n'étoit pas venu: mais de corrompre l'un & l'autre, le texte selon que ces Auteurs Grecisans les en accusent, & la tradition comme les Auteurs cités en font foi, ç'auroit été le comble du ridicule, puisque par-là ils ne pouvoient plus échapper à la force des argumens qu'on tiroit contre eux de leurs propres écrits. L'Abbé Richer du Bouchet forme un syllogisme, par lequel il prétend triompher; nous lui opposerons le même, tourné un peu autrement. Que le lecteur décide.

Le Syllogisme de l'Abbé Richer.

La Chronologie du texte Hébreu corrompu des Juifs ne compte que 4000 ans depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ.

Le notre.

La Chronologie du texte Hébreu authentique compte 4000 ans depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ.

Or la tradition des Juifs & des Chrétiens porte que le Messie ne paroîtra que dans le sixième millenaire. Voilà le temps de sa venue. Donc Jésus-Christ a prévenu le temps fixé pour la venue du Messie de plusieurs siècles. Donc Jésus-Christ n'est pas le Messie.

Or la tradition des Juifs & des Chrétiens porte que le Messie paroîtra à la fin du 4^e millenaire. Voilà le temps de sa venue. Donc Jésus-Christ est venu précisément dans le temps fixé par la tradition même. Donc Jésus-Christ est le véritable Messie.

Il faut encore rapporter une des vérités de notre Abbé. Il dit pour conclusion, que la Chronologie des LXX. est conforme à la vulgate, il est vrai que pour ne pas être accusé d'une contrariété palpable, il s'explique & dit qu'il entend la vulgate publiée par Sixte V. c'est encore un subterfuge, en donnant une explication à double sens; on fait que ce grand Pape a donné deux Editions de la sainte Bible, l'une du Manuscrit de la Version Grecque, dont nous avons parlé en son lieu, qui ne peut qu'être conforme au calcul des prétendus LXX, puisqu'on y a ajouté les 46 premiers chapitres de la Genèse qui y manquoient dans d'autres Exemplaires; & une qu'on peut nommer *vulgate* plus que toute autre, vu qu'elle étoit en langue vulgaire: pour celle-ci elle devoit être conforme à celle qu'on nomme ordinairement *vulgate* & reconnue seule authentique par le Concile de Trente, que le Pape a reconnu Oecuménique: est-ce donc agir de bonne foi, en voulant insinuer que cette Edition, où le calcul des LXX est adopté, fut la vulgate & autorisée par le Pape préférablement à l'autre?

Finissons ce que nous avons à dire sur ce sujet contre Pezron & ses collègues, en rapportant ce qu'il dit, (6) après des épithètes injurieuses qu'il donne à ceux qui ne veulent pas ajouter foi à Joseph, tel qu'il se trouve dans les Exemplaires corrompus.

„ Qu'on produise un seul Hébreu de tous ceux qui ont vécu avant la destruction de Jérusalem, qui n'ait pas à-peu-près suivi ce calcul, & je donne les mains ou je ferai manifestement voir qu'il est corrompu.”

En voilà plus d'un de trouvé qu'on ne peut taxer d'être corrompu, puisque ces témoignages mêmes servent de preuves les plus convaincantes contre les Juifs. Que l'Abbé Richer, que Jakfon en produisent de leur côté, non des Payens, ni des Grecs, mais des Hébreux, comme nous.

Nous avons déjà remarqué que la Chronologie ordinaire des Juifs ne diffère de celle d'Usserius qui est la plus généralement reçue, que de 240 ans; que l'erreur provient de l'ignorance des Juifs dans l'histoire profane, en abrégant les temps de la 2^e. & de la 3^e. Monarchie; qu'il n'est pas certain si du temps de Jésus-Christ on avoit déjà retranché ces années, ou si ce fut R. Akiba qui l'a fait en partie pour faire quadrer la fin des 4000 ans au temps de son Messie. Nous en tirerons quelques réflexions remarquables.

1^o. Les savans de tous les partis conviennent que c'est par ignorance que les Juifs ont retranché, & mal-à-propos, ces 240 ans; cette seule circonstance doit donc les exempter du soupçon d'avoir falsifié le texte: 240 ans déduits de l'époque où Jésus-Christ est venu & des 4000 de leur tradition pouvoit déjà leur fournir un prétexte à ne pas le reconnoître pour le Messie. Peut-on comprendre par quelle raison ils auroient encore raccourci les temps de 240 ans après en avoir déjà retranché tout le tiers.

2^o. Leur Chronologie étoit conforme à la tradition déjà du temps de Jésus-

(6) Pag. 54. Edit. de 1687.

Christ. Aucun auteur, ni Vossius, ni Pezron, ni Jakson, ni Morin, ni l'Abbé Richer, ni autre quelconque, n'a osé ni n'osera disconvenir que ce soit seulement du temps de Jésus-Christ, & pendant les deux siècles suivans, que tous attendoient le Messie; les écrits du N. T. en sont remplis: S. André dit à son frere; nous avons trouvé le Messie; S. Jean-Baptiste l'attendoit & fit demander à Jésus-Christ ce qu'il en devoit juger; les Juifs vouloient savoir s'il étoit le Christ; les Samaritains attendoient le Messie; le peuple de Jérusalem lui fit une entrée triomphante comme à son Roi Messie; de son temps & de celui des Apôtres parurent plusieurs faux Messies; Joseph reconnoît en plusieurs endroits de ses histoires que dans ces temps devoit venir le Messie; Tacite, & Celse chez Origene en parlent aussi. D'où je tire la conclusion que quand même les Juifs auroient voulu falsifier leur Chronologie & abréger les années dans la vue de pouvoir nier la venue du Messie, l'accomplissement des temps fixés par eux-mêmes par leur supputation, par leur tradition, par l'opinion générale de la nation, les auroit contredits, & que par conséquent il n'y a pas la moindre apparence qu'ils aient voulu entreprendre une chose si inutile.

Nous finissons nos remarques, en récapitulant en peu de mots comme nous l'avons fait dans les recherches sur les Codes Samaritain & Grec, nos preuves en faveur des Hébreux: nous avons donc fait voir

1°. Que les Juifs Hébreux ont en tout temps conservé leur religion pure du plus au moins; qu'ils n'ont jamais été privés des Exemplaires de la Loi depuis son origine jusqu'à nos jours, & que par-là ils ont un grand avantage sur les Samaritains & sur les Hellénistes.

2°. Que leur langue, comparable en ceci à la Latine, a été conservée pure pendant nombre de siècles, comme une langue vivante: lorsque peu-à-peu elle s'est corrompue par des mots d'autres langues, elle a été conservée comme une langue morte dans les Livres saints, & devenue la langue des savans jusqu'à présent.

3°. Que les caractères quarrés sont les caractères saints avec lesquels l'Original de la Loi fut écrit & duquel les Samaritains & les Hellénistes ont transcrit leurs Codes & fait leurs versions.

4°. Que les Juifs n'ont jamais voulu altérer leur texte, & que s'ils l'avoient voulu, il auroit été d'une impossibilité physique de l'exécuter, que même cette prétendue corruption dans l'âge des Patriarches, ne leur auroit été d'aucune utilité vu que

5°. Leur propre tradition en si grande vénération chez eux auroit renversé entièrement le but de leur corruption, puisque cette tradition antérieure à Jésus-Christ & conservée par les Juifs jusqu'à présent, fixe l'époque de la venue du Messie précisément à celle de Jésus-Christ.

De ces theses & de celles que nous avons établies sur les Codes Samaritain & Grec résulte invinciblement, que ces deux derniers sont sans autorité & sans valeur; & que si Dieu qui a établi les Juifs pour être les fideles gardiens de sa parole, comme tous les Peres, S. Augustin même, l'ont reconnu, ne nous avoit pas conservé le texte original, la certitude de la religion risqueroit tant par les réflexions que feroient les esprits-forts sur les corruptions manifestes & infinies des autres Codes, qu'on auroit peine à le conserver seulement en partie, & que par conséquent il faut pour la Chronologie suivre celle des Hébreux, d'autant plus que tous les Codes de ceux-ci s'accordent là-dessus sans variation.

ADDITION AU SIXIEME LIVRE.

C R I T I Q U E.

Des Nouveaux Ecclaircissemens sur l'Origine & le Pentateuque des Samaritains.

J'étois sur le point de remettre mon ouvrage entre les mains du Libraire, lorsqu'ayant vu annoncé dans les Journaux celui qui a pour titre, *nouveaux éclaircissemens sur l'Origine & le Pentateuque des Samaritains, par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de St. Maur*, je me le procurai d'abord & le lus avec avidité. Je fus surpris-d'y voir avec tant d'érudition, avec tant de faits avoués, prouvés même, qui fortifient mon systême, des paralogismes sans nombre, pour en tirer des conséquences toutes contraires. Dans la partie de cet ouvrage où je traite à fond la question, à quel Code on doit donner la préférence; si c'est au Juif Hébreu, au Samaritain, ou à la Version nommée des LXX., j'ai répondu à-peu-près à toutes les raisons par lesquelles l'Auteur tâche de donner la supériorité au Samaritain; ainsi il ne s'agira ici que de quelques observations sur plusieurs passages de ce Livre.

Ch. I. Sur l'Origine des Samaritains, nous sommes à-peu-près dans les mêmes idées, & les faits qu'il allègue & qu'il prouve, sont contre lui. Il dit (p. 17.) que de Cuthéens, Sepharvâites, Babylo niens qu'ils s'appelloient auparavant, ils furent dans la fuite nommés *Samaritains*; il traite de fable leur Chronique; il prouve (p. 25.) comme moi, par ce que Jésus-Christ en dit, qu'il ne les a pas reconnus pour Israélites, mais pour des étrangers, transplantés dans la Terre des dix Tribus; mais voyant que tout ceci tournoit contre lui, il soutenoit, malgré cette décision de l'Homme-Dieu, que les Israélites en composoient la plus grande partie. Il veut le prouver par le passage de *2. Paralip. XXXIV. vs. 33.* que Josias avoit fait servir Dieu, tous ceux qui restoient en Israël; & par-là il entend les restes d'Israël, qui n'ont pas été transportés. Surquoy il faut observer:

1°. Qu'il n'y est point parlé de restes; mais de tous ceux dans les terres des fils, ou enfans d'Israël; ce n'est donc pas accuser juste, d'affurer qu'il y est parlé de ces restes.

2°. Il est incontestable, & nombre de savans l'ont observé, que depuis la division des Tribus, celles de Juda & de Benjamin furent souvent nommées dans les Livres sacrés, *enfans d'Israël ou Israélites*, comme elles l'étoient en effet; mais que les dix Tribus ne furent jamais nommées enfans de Juda, parce qu'elles ne l'étoient pas; il est donc aisé de voir, qu'ici il n'est point nécessaire d'entendre, par *enfans d'Israël*, ou leur pays, les dix Tribus.

3°. D'autant moins que les Rois d'Assyrie auroient eu une raison très-valable de faire la guerre à Josias, si celui-ci avoit dans un pays de leur conquête exer-

cé un pouvoir absolu, en y otant toutes les abominations, objet du culte des conquérans, & obligeant ceux d'Israël de servir l'Eternel leur Dieu; voilà ce que personne ne pouvoit faire, que leur Souverain légitime.

4°. Il est vrai que Hiskias invita à la célébration des Pâques aussi ceux des dix Tribus. Il paroît même qu'il ne s'en trouvoit que de celles d'Ephraïm, de Manassé, d'Aser & de Zabulon, lesquels pourtant s'en moquerent; & l'expression, Ch. XXX. vs. 11., *quelques-uns* d'Aser, de Manassé, & de Zabulon s'humilierent & vinrent à Jérusalem, n'a rien qui favorise notre Auteur, pour qu'il en puisse conclure que tout le reste des dix Tribus se soit converti. On voit de plus, par la conduite de Hiskias, qui ne les fit simplement qu'inviter & exhorter, & par celle de ces Israélites qui s'en moquerent, que les Rois de Juda n'étoient rien moins qu'en droit & en pouvoir de les contraindre, ou, comme il est dit dans l'autre passage, de les y obliger; de sorte que toute la conséquence qu'on en tire, tombe d'elle-même.

Ce qu'il dit (p. 30.) du soin que les Samaritains eurent de conserver la dignité sacerdotale dans la maison d'Aaron, est fort avanturé, & ne trouvera gueres croyance, lorsqu'on considère les faits avérés, qu'ils sont tombés dans une impiété affreuse, & dans une telle indifférence pour la religion, qu'ils ont dédié leur temple à Jupiter Olympien, comme il l'avoue lui-même; au reste quand même on le supposeroit; est-ce qu'aucun descendant d'Aaron a pu tomber dans l'impiété? On voit le contraire dans Manassé, ce chef même de leur race sacerdotale. Que dis-je Nadab & Abihu, malgré la faveur que Dieu leur fit de leur permettre, préférablement à leurs freres, de monter sur la montagne sainte & de voir le Dieu d'Israël, ne furent-ils pas les premiers dans leur déobéissance criminelle, de sorte que Dieu les fit mourir & consumer par le feu?

Ch. III. p. 44. Il tâche de les laver de l'accusation de l'idolâtrie, & rejette même un fait tiré de leur propre Chronique. Il se fonde sur le silence des Juifs, malgré sa citation du passage du II. Livre des Rois, Chap. XVII. vs. 41. écrit longtemps après que le pays eut les Colonies des Cathéens, puisqu'il y est parlé de leurs fils, & des fils de leurs fils, c'est-à-dire de leur postérité, & ce à prendre depuis leur prétendue conversion par le Prêtre envoyé par le Roi d'Assyrie.

P. 47. Pour mieux colorer cette conversion, il parle de plusieurs Prêtres envoyés, malgré qu'il n'est parlé dans 2. versets consécutifs que d'un seul.

Il assure en plusieurs endroits, combien les Lévités, chez les Samaritains, avoient eu soin de conserver la Loi; tandis que l'Ecriture dit formellement, que ceux de cette Tribu s'étoient *tous* retirés & que ceux des autres Tribus avoient choisi pour Prêtres des gens de la lie du peuple; outre que toute la maison d'Aaron se trouvoit à Jérusalem, sans que pour cela on ait pu conserver la Loi pure avant les temps de Josias.

L'Auteur (p. 58, 59) voulant excuser ses cliens sur ce qu'ils n'avoient que le Pentateuque, avoue que ceux des Israélites, que Salmanassar avoit laissés au pays, n'étoient que *gens de la lie du peuple*, capables *tout au plus* de lire & d'entendre les préceptes de la Loi. Il a parfaitement raison; mais si, comme il le dit, les nouvelles Colonies de gens idolâtres, qui ne connoissoient ni la religion ni la langue, & qui étoient aussi de la lie du peuple, s'y sont mêlées & ont formé un nouveau peuple, que doit-on pouvoir en attendre, quant à la pureté du Co-
de

de d'une religion qu'ils ignoroient, les uns en tout & les autres presque en tout ?

Ch. V. p. 61. Il réfute lui-même la fable de l'ancienneté d'un de leurs Manuscrits.

P. 62. Il n'admet point la critique d'un savant, qu'aucun Manuscrit du Pentateuque Samaritain a plus de 500 ans d'antiquité, sans prouver le contraire.

Il trouve (p. 64.) M. Simon mal fondé, en ce qu'il croit que le sacrificeur ait pu leur enseigner la loi & les cérémonies, sans qu'il leur donnât une Loi écrite dans une langue & des caractères, à eux inconnus.

Je trouve cette remarque aussi solide, que la réponse de l'Auteur me paroît foible; il veut qu'il soit impossible qu'un *peuple grossier* ait pu retenir & pratiquer une Loi aussi chargée de cérémonies, sans en avoir devant les yeux un modèle capable de fixer leurs doutes, &c. Quel raisonnement! Plus un peuple est grossier, moins il pourra & voudra étudier tant d'instructions dans les Livres. Les Payens Grecs, Romains, Indiens, mais sur-tout les Egyptiens, n'ont-ils pas été accablés de cérémonies? & cependant on leur a caché tous les Livres qui traitoient de la religion. Chez les Chrétiens, n'avons-nous pas là religion Catholique, où malgré le nombre des cérémonies, l'Eglise, depuis tant de siècles, défend même de lire l'Écriture sainte au plus grand nombre, c'est-à-dire au commun peuple, tel que celui-ci le fut? Ainsi cet argument est à néant.

Il veut encore que le reste de ce peuple grossier, de la lie du peuple, comme il le nomme, aura pu expliquer la Loi aux Cuthéens. Trait admirable!

Il trouve (p. 70) le raisonnement de M^r. Basnage très-fort, lorsqu'il dit que tant de Prophètes ont prêché à Samarie; lesquels, entre autres Elie, avoient sans-doute des Exemplaires de la Loi, & que les 7000 personnes, qui n'avoient point fléchi les genoux devant Baal, ne vivoient apparemment pas sans Loi. Je ne puis m'empêcher de regarder avec pitié pareils raisonnemens. Qu'on lise Osée d'un bout à l'autre, & on y trouvera la corruption totale des Israélites, auxquels Dieu fait annoncer la ruine entière; au lieu qu'il y promet d'avoir pitié de Juda, qui pourtant s'égaroit de la bonne voie. Ce qui fait voir que les forfaits des dix Tribus étoient excessifs. Mais Osée & les autres Prophètes ont prêché aux peuples de Samarie, alors d'Israël, par conséquent ceux-ci ont eu la Loi & n'étoient pas des impies. Pourquoi ne dit-on pas la même chose des habitans du premier monde, auxquels Noé a prêché 120 ans?

Sans-doute ces Prophètes auront possédé des Exemplaires de la Loi; mais de dire, donc les peuples auxquels ils ont prêché, ont été dans le même cas, il faudra donc convenir que les Missionnaires qui ont des Exemplaires de l'Écriture, en trouvent aussi chez ceux à qui ils vont annoncer la foi. Si ce ne sont pas des paralogismes parfaits, il n'y en eut jamais.

Pour ce qui regarde les 7000 qui n'ont pas fléchi les genoux devant Baal, je ne répéterai pas ce que j'en ai dit dans cet ouvrage.

Notre Auteur veut encore (p. 71) que les Israélites ont pu emporter, sans nul inconvénient, leurs Livres sacrés dans la captivité. Quelle idée singulière! Des gens qui savoient à peine que la Loi existoit, qui s'en éloignoient en tout temps; qui, s'ils en avoient eu des Exemplaires, ne les auroient eus qu'entièrement corrompus, vu que le seul authentique ne fut trouvé que longtemps

après cette époque; des gens, dis-je, qui n'en faisoient aucun cas dans leur pays, auroient été assez zélés pour les préférer à tout ce qu'ils regardoient comme seul précieux! tandis que ces mêmes savans osent soutenir que les Juifs qui avoient recouvré l'Original de la Loi, qui avoient chez eux le temple, la maison d'Aaron, tous les Lévites, & qui sont revenus dans leur patrie au bout de 54 ans, même les plus savans, les plus religieux d'entre eux, n'ont pu retrouver de bons Exemplaires, & que, selon les rêveries de quelques-uns, Esdras fut obligé de dicter la Loi de nouveau!

P. 75. Voici une solution de même aloi sur une objection des plus fortes de M^r. Simon, Hottinger & van Dale: notre Auteur ne veut pas convenir de ce que plusieurs de son parti, convaincus par la force de la vérité, avoient rondement; que les fautes des Copistes trompés par la ressemblance de quelques lettres, font voir que le Samaritain a été copié sur un Exemplaire Hébreu. Que dit notre Auteur? Qu'à la vérité ces lettres, dans le Samaritain, ne se ressemblent pas, mais bien la prononciation, & qu'ainsi les Copistes y ont pu se tromper également. Que dire à pareilles raisons?

1^o. Est-ce que le Nun, le Sayn, le Vau & le Jod, ou le N. le S. le V. & le J. ont une même prononciation, de-même que le Daleth & le Resch, le D. & le R., ou seulement approchante? C'est pourtant dans ces lettres, & dans plusieurs autres, que les fautes se sont faites.

2^o. Je permettrais qu'un Copiste orthographiât comme M^r. de Voltaire, ou l'Abbé de St. Pierre; d'autres n'accorderoient pas tant. Cependant leur orthographe ne rend pas encore la prononciation; au lieu de *avoir* on *avait* il faudroit écrire *avêt*. La langue Françoisé fourmille de pareils mots, écrits autrement qu'on ne les prononce: si donc un Copiste s'avisait d'écrire, *foa* pour *foi*, *avoar* pour *avoir* & ainsi du reste, je ne voudrois pas partager son salaire; & pourtant sa faute seroit beaucoup moindre, puisque cette orthographe ne changeroit le sens en rien.

L'Auteur soutient (p. 79) que l'Exemplaire Hébreu étoit écrit en caractères Chaldéens; celui des Samaritains, Chaldéens d'origine, en caractères Hébreux!

Il veut (p. 81) réfuter le P. Simon, & soutient que la langue Syriaque, dans laquelle les Samaritains écrivirent au Roi, étoit à-peu-près la même que la Chaldaïque & l'Assyrienne. Bon: mais les Samaritains différant des Hébreux dans la langue & dans les caractères, ceux-ci se seront servis d'autres que des Chaldéens.

Pour prouver (p. 93) que les Samaritains n'étoient pas dépourvus de la Loi avant que Manassé se réfugiât chez eux, voici son raisonnement: „ qu'il est „ hors de vraisemblance, que ce Prêtre & le grand nombre des Juifs qui le „ suivirent dans son Schisme, eussent voulu se joindre aux Samaritains, si „ ceux-ci n'eussent pas fait profession d'observer la Loi de Moÿse; s'ils n'eus- „ sent pas eu les Livres, où cette Loi divine étoit consignée. Il ajoute, com- „ ment donc peut-on se figurer qu'une partie de cette nation des Juifs se fut „ laissé entraîner par un seul homme à se mêler & à s'unir à un peuple, pour „ qui la Loi & les Livres de Moÿse eussent été absolument étrangers?”

Préablement je dis que, quand même les Samaritains, ou les Israélites mé-

lés parmi eux, eussent eu quelque reste de la religion des Juifs, la conséquence ne seroit pas concluante, que pour cela ils eussent eu des Exemplaires, & des Exemplaires corrects, de la Loi; mais considérons ce point sous une autre face.

Manassé n'étoit rien moins que zélé pour la Loi, sans quoi il s'y seroit soumis sans faire un Schisme; il étoit vindicatif & ambitieux; pour parvenir à son but, selon le projet qu'il avoit formé, il lui fallut un peuple, qui

1°. Eût quelque idée du vrai Dieu; qualité qu'on ne conteste point à une partie des Samaritains.

2°. Qui pour cette raison même eût à cœur d'avoir un temple, & de posséder des Exemplaires de la Loi.

3°. Qui devoit avoir la confiance de l'obtenir de Manassé, comme fils du Grand-Sacrificateur de la maison d'Aaron;

4°. Qui cependant fût assez ignorant, pour ne pouvoir distinguer les falsifications qu'il y feroit, lorsqu'il transcriroit la Loi apportée en caractères Hébreux, avec leurs caractères Samaritains.

5°. Qui entrât dans ses projets de vengeance contre les Juifs.

6°. Qui enfin fût assez voisin du pays des Juifs, pour y attirer tous les mécontents & transgresseurs de la Loi, qui avoient besoin d'un lieu de refuge, afin de s'en fortifier.

A-présent je demande à mon tour; comment peut-on se figurer que Manassé n'eût pas choisi le seul peuple, qui avoit toutes les qualités requises, pour parvenir à son but?

Ch. VI. p. 106. J'avoue que les raisons de l'Auteur me paroissent souvent très-nouvelles, parce que tout autre qui auroit un peu réfléchi, ne s'en seroit pas servi. Il argumente dans cette forme. Photius assure que Dosithee parle fort mal des Prophètes, qu'il rejettoit leurs Oracles, qu'il déchiroit la mémoire du Patriarche Juda, qu'il s'attribuoit la Divinité, & qu'il nioit la résurrection: or on ne trouve rien de pareil dans le Pentateuque Samaritain; par conséquent Dosithee n'y a rien changé.

J'y répond par un syllogisme pareil. On accuse & l'on a accusé depuis 1700 ans tant d'Hérésiarques des dogmes les plus erronés & impies; on n'en trouve rien dans les Exemplaires de l'Écriture, dont ils se servoient; donc ils n'y ont absolument rien changé. Les chefs des sectes sont trop fins pour y faire de grands changemens, qui sautoient aux yeux de tout le monde, & leur feroient manquer par-là leur but. Je ne dirai rien de l'absurdité qu'il y a de dire p. ex. que ses Dogmes ne se trouvent pas dans le Pentateuque Samaritain; parmi lesquels se trouvoit, comme on le voit, qu'il injurioit les Prophètes & rejettoit leurs oracles, rendus tant de siècles après; & qu'il se divinisoit, lui qui vécut près de 1500 ans, après que le Pentateuque fut écrit par Moysé.

Il cite (p. 125) Morin, le grand fauteur des Samaritains, qui avoue qu'il n'attribue pas à leur Code une intégrité & une pureté absolue; qu'il le nomme l'Hébreu vulgaire (par conséquent inférieur à l'Hébreu sacré) & qu'il y a reconnu plusieurs diversités d'avec l'Hébreu Juif. Nous avons déjà remarqué dans notre ouvrage combien il échappe souvent à Morin de pareilles confessions, par la force de la vérité!

Ch. VIII. p. 192. Et ailleurs, il avoue & prouve que les Samaritains ont changé de dessein prémédité le nom de *Hebal* en *Garizim*, & il les en blâme.

Malgré Vossius qu'il cite si souvent, il soutient (p. 158.) que l'Édition des LXX. publiée par ordre de Sixte V. est la plus correcte de toutes.

S'il s'étonne (p. 159) que les Samaritains aient pu conserver leur Pentateuque dans un tel état d'intégrité, il devrait donc conclure que l'harmonie entre tous les Codes d'un peuple aussi nombreux & dispersé, tel que les Juifs, devrait être le sujet d'un plus grand étonnement, s'ils étoient corrompus.

Ch. IX. p. 168. A l'objection, qu'Origène n'avoit pas fait grand cas du Code Samaritain, ne l'ayant pas inséré dans ses Hexaples, il répond; qu'il l'avoit omis à cause de son peu de diversité avec l'Hébreu; voilà qui est bien. Je raisonne ainsi; ou ces diversités sont de conséquence ou non; si elles le sont, pourquoi Origène n'a-t-il pas inséré ce Pentateuque, lui qui dans ses Octaples nous a donné les versions des prétendus LXX, d'Aquila, de Théodotion, de Symmaque, celles de Jéricho & de Nicopolis; que dis-je? le Texte Hébreu en caractères Hébreux; & le même en caractères Grecs? On voit bien que s'il avoit fait la moindre estime du Samaritain, il auroit plutôt omis un ou plusieurs textes & versions, que de nous priver de celui-là; que même il en auroit donné une ou plusieurs de ces traductions que l'Auteur vante tant. Mais si la diversité n'est pas importante pourquoi se donne-t-on la peine d'écrire tant de volumes en faveur de son authenticité, & nous assure-t-on que c'est un trésor inestimable, qu'on a déterré? Optez entre l'un & l'autre.

Notre Auteur est fort irrité de ce que tant de savans objectent, que le Code Samaritain n'a jamais été d'aucune autorité dans l'Eglise. Il nomme ceci une supposition fautive & démentie; comment le prouve-t-il? Par George Syncelle, qui a vécu en 730, & par Jules Africain, que l'Auteur avoue lui-même avoir été copié par Syncelle; j'ai toujours regardé l'un & l'autre comme Historiographes ou Chroniqueurs, & jamais comme Pères de l'Eglise: il est vrai qu'il assure d'Origène & de St. Jérôme, qu'ils ont souvent préféré la leçon du Samaritain; on voit par ce que nous venons de dire d'Origène, combien il a tort de le citer, & pour St. Jérôme, nous en parlerons ci-après.

Il traite (p. 171.) de ridicules ceux qui, à cause de la corruption manifeste & préméditée dans les noms d'Ebal & de Garizim, concluent, „ que celui „ qui est reconnu menteur ou méchant dans une seule chose, peut être supposé „ tel dans toutes les autres.” Voici comme il raisonne.

„ Ainsi dès qu'un criminel sera convaincu d'un seul crime, on pourra sans „ nouvelle preuve le condamner comme coupable d'une infinité d'autres.” Voilà donner bien à gauche! Non pas le condamner comme coupable avéré dans tous les autres cas, mais comme ne méritant aucune confiance; chaque homme prudent agira ainsi dans la vie civile; s'il reconnoît un homme menteur, qui a osé lui donner une bourde à dessein prémédité, il ne s'y fiera plus qu'à bonnes enseignes; bien moins, s'il a fait un acte de fausseté, en substituant dans un acte authentique un mot à un autre, pour en changer le sens, comme les Samaritains l'ont fait; les Allemands ont un ancien proverbe en rimes qui dit, qu'on n'ajoute plus foi à un menteur, quand même il l'assureroit

par serment. Ainsi la conséquence ci-dessus reste dans toute sa force.

Pag. 173. Que doit-on dire d'une assertion manifestement contraire à l'histoire? „ Il semble, dit-il, qu'ils (les Samaritains) ont eu quelque avantage sur „ les Juifs; en effet, s'étant toujours conservés en Samarie, depuis qu'ils y „ eurent été transportés; n'ayant souffert aucune des révolutions considérables „ qui changèrent plusieurs fois la face de la République des Juifs, surtout au „ temps de la captivité de Babylone, &c. ne peut-on pas dire qu'ils étoient „ plus en état que les Juifs de préserver leur Exemplaire de toute altération „ considérable?”

Qu'on lise l'histoire succincte, & fondée sur tous les Auteurs, que nous donnons dans cet ouvrage sur ces deux peuples; on y verra combien cette assertion est diamétralement opposée à la vérité, & que l'avantage & la supériorité en ceci est entièrement du côté des Juifs.

P. 175. Sur l'objection que les Juifs, & non les Samaritains, sont les Copistes de la parole de Dieu; il s'écrie, „ & pourquoi les Samaritains ne le seroient-ils pas comme les Juifs? Est-il nécessaire pour cette fonction d'être du „ corps de l'Eglise?” Mais il faut dire.

1°. Que Hulsius ne dit pas, *Copiste* mais *amanuensis*, mot qui selon moi n'a jamais été traduit par *Copiste*. C'est un secrétaire, toujours à l'ordre, à la main, à *manu*, de son Maître, & qui écrit ce que celui-ci lui ordonne. Ainsi

2°. C'est une expression conforme à celle de St. Paul, lorsqu'il dit que la parole de Dieu a été *confiée* aux Juifs,

3°. Ne se souvient-il donc plus d'avoir avoué, que Jésus-Christ a regardé les Samaritains comme Gentils & non comme Juifs? Ainsi l'objection subsiste.

L'Auteur (p. 177.) nomme la version des LXX. canonisée; quoique ce ne soit que la Vulgate qui le fut par l'Eglise, & en particulier par le Concile de Trente, & laquelle en diffère infiniment.

La partialité de notre Auteur (p. 189) pour le Code Samaritain est si grande, que contre sa propre règle, lorsqu'il y a deux contre un, on doit les préférer, & malgré l'antiquité qu'il donne à la version Grecque, il dit, „ Lorsque „ les LXX se réunissent avec le Juif d'aujourd'hui contre le Samaritain; cela „ prouve seulement, qu'au temps des LXX certains Exemplaires Juifs portoient la même leçon qu'à présent, & non pas qu'elle fût la leçon de l'Original.” Il n'est pas nécessaire que j'y ajoute quelque réflexion, chacun est à même d'en faire.

Ch. IX. p. 192. L'Auteur fait valoir en sa faveur, que ceux mêmes qui rejettent son texte favori, s'en appuient en certaines occasions, comme p. ex. au sujet du jeune Caïnan; d'où il conclut qu'on reconnoit l'authenticité de ce texte. Je ne comprend pas la force de ce raisonnement. Dans des procès, dans des affaires de la vie civile, & encore plus dans les controverses, ne se font-on pas pour preuves des plus fortes de quelque passage, de quelque confession de ses adversaires? Est-ce que pour cela on reconnoit leur cause bonne?

Les patrons du Code Samaritain & ceux de la Version Grecque s'appuient réciproquement, & soutiennent du plus au moins l'authenticité de l'un & de l'autre, contre le Texte Hébreu, parce que la différence chronologique des

années est petite entre eux en comparaison de celui-ci. On leur dit donc: Messieurs les Patrons des LXX, vous vous fortifiez tant en ceci du Code Samaritain & de Joseph; cependant voilà Caïnan qui ne se trouve ni dans l'un ni dans l'autre, aussi peu que dans le texte Hébreu. Où trouve-t-on donc sujet de se glorifier d'un pareil raisonnement?

Il agit (p. 195.) précisément comme ses confreres, & fait ce qu'il vient de blâmer au sujet de Caïnan, même pis. Souvent il se fortifie de S^t. Jérôme, & souvent il ne l'admet point. Ici il ne tient aucun compte de ce que celui-ci dit de la diversité dans le calcul chronologique des Samaritains, & déjà, pag. 167., il assure par deux fois; que S^t. Jérôme n'avoit point un Exemplaire Samaritain entre les mains, ni sous ses yeux. Comment donc citer comme un témoin irréprochable, comme il le fait pag. 181., un homme qui n'a pas vu ce Code, & qui quand même il l'auroit eu, apparemment n'auroit pas été à même de le lire?

Quant au Chronographion Samaritain, supposons-le d'une moindre autorité que le Pentateuque. Du moins on sera forcé d'avouer que ce peuple a eu des calculs & des Chronologies fort différentes, c'est de quoi on ne peut accuser les Hébreux.

Après avoir préféré la version Grecque au texte Hébreu, il la méprise (p. 200) & avec raison. Il parle de l'erreur grossière, où ces Grecs sont tombés à l'égard de Mathufalah, qu'ils font vivre encore 14 ans après le déluge, que cette leçon se trouvoit dans presque tous les Exemplaires, encore dans le VIII. siècle; que S^t. Augustin n'en a trouvé que très-peu qui ne l'eussent pas; & qu'Eusebe assuroit qu'elle se trouvoit dans tous.

Pag. 206. Venons à la discussion d'une question importante. Il s'agit de l'âge de Tharé, lorsqu'il eut Abraham; l'Auteur ne veut pas admettre que par respect on ait nommé un plus jeune avant un plus âgé, malgré les divers exemples que nous en avons dans l'écriture, entre autres dans les générations d'Adam à Noé, où Seth est seul nommé & Caïn omis, quoique sans-doute il fût son aîné de 129 ans; pourquoi cette omission? L'Auteur en parle comme un oracle. „ Il est évident, dit-il, par la seule lecture des Chapitres V. & XI. „ de la Genèse, que l'intention de Moïse, en y décrivant les générations „ des Patriarches depuis Adam jusqu'à Abraham, étoit de nous donner en „ même temps un corps de Chronologie, & cela en comptant selon l'âge que „ chacun des Patriarches avoit au temps de celui de ses enfans qui devoit appartenir à la tige généalogique du peuple de Dieu; car toute autre époque que „ celle-là étoit inutile pour ce dessein.”

Voilà qui est à merveille. Mais pourquoi après un principe aussi incontestable revient-il aux mêmes rêveries qui en sont entièrement détruites, que tous ceux qui sont nommés pour avoir été engendrés par leurs Peres, étoient les aînés? La raison en est claire. Il n'auroit pu qu'abandonner le calcul chronologique des Samaritains, en faveur duquel il a pourtant composé son ouvrage. Il trouve en son chemin l'explication qu'on donne; qu'Abraham n'étoit pas l'aîné des enfans de Tharé; il n'a rien à y répondre, sinon, qu'Abraham étant nommé le premier, est sans contredit l'aîné.

On

On dit qu'il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, ainsi pas de pires aveugles que ceux qui se bandent les yeux pour ne rien voir. Un enfant seroit convaincu qu'Abraham étoit plus jeune qu'Aran, & même de nombre d'années; prouvons-le, en supposant les années & la faculté d'engendrer selon le système de ceux qui allongent ainsi les temps & la Chronologie, en ne le faisant même pas à la rigueur.

Ils disent que Nahor n'a engendré que dans sa 79^e. année, que même cette proportion duroit encore ensuite, vu que Jacob n'avoit pris femme qu'à l'âge de 80 ans; & Kahath eut Amram, pere de Moÿse, à 80 ans; que dis-je? ils soutiennent ici que Tharé n'eut son premier né qu'à 70 ans, & que ce fut Abraham, suivant leur regle excellente de déterminer l'âge du fils selon le rang dans lequel il est nommé; & selon ceci Aran fut le cadet.

Supposons donc qu'il fut seulement de deux ans plus jeune qu'Abraham, & qu'il eut le bonheur de devenir pere, en rabattant 30 ans de l'âge que les autres eurent, à 50 ans; ce qui seroit à l'âge d'Abraham, . . . 52

Que Lot, né alors, quoiqu'il paroisse avoir été à-peu-près du même âge qu'Abraham, eût eu le privilege d'être pere, à . . . 40 — —
Et que ses filles furent nubiles à . . . 30 — —
Elles furent donc enceintes pour le plutôt à l'âge d'Abraham, . . . 122 — —
Sara le devint dans la même année, qui fut celle d'Abraham, . . . 99 — —
reste — 23 — —

Que veut-on faire de ces années restantes? Elles ne peuvent pourtant pas s'éliminer de ce calcul, le plus favorable pour le parti contraire, puisqu'on pourroit le pousser, suivant leur système, à 100 ans. Il faut donc renoncer à la supposition qu'Abraham ait été l'aîné, ou à celle qu'on a commencé à engendrer si tard, disons plutôt, à toutes les deux comme insoutenables.

P. 208. D'où vient que l'Auteur tranche si court sur une erreur prétendue du texte Hébreu, en décidant par la seule Vulgate, lui qui y préfere le Code Samaritain?

Il indique une autre faute & omission, en ce que le Texte Hébreu dit que les enfans d'Israël ont vécu en Egypte 430 ans; au lieu que les Codes Samaritains ont, dans la terre de Chanaan & en Egypte. Ne sait-il pas que pareilles ellipses sont fort en usage chez les Hébreux, & que les Juifs, même dans leur Talmud, donnent la même explication? Cette prétendue faute est donc très-avantageuse au Code Hébreu & prouve que les Juifs ont été en tout temps trop scrupuleux de changer quoi que ce soit dans le texte, malgré qu'une explication paroît nécessaire, au lieu qu'en ce cas les Samaritains & les Grecs changeoient, ajoutoient, éliminoient, selon qu'ils le croyoient convenable; comme tant d'anciens Peres, après un examen des plus exacts, l'ont reconnu & décidé.

On verra dans mon ouvrage, que je suis entièrement de son avis (p. 210.) sur le jeune Caïnan; & le Manuscrit de la Bibliothèque de Cambridge, où ce Caïnan ne se trouve point, mérite toute attention.

Sa réponse (p. 215.) à l'objection, que les centenaires ajoutés à l'âge des Patriarches ne servent de rien à la plus grande population, n'est rien moins

que satisfaisante; on verra les miennes dans cet ouvrage, qui prouvent, que cette augmentation, bien loin d'être favorable à la population, & à la multiplication du genre humain, lui est absolument contraire.

Mais n'est-ce pas quelque chose de singulier que notre Auteur pour énerver la force de cette objection, est contraint d'avoir recours à la supposition, que la multiplication ait été plus forte dans les lignes de Japhet & de Cham, que dans celle de Sem? Il ne peut se cacher la difficulté qui se présente de soi-même dans la bénédiction divine; comment y répond-il? Par un autre fait non prouvé; qu'il fortit moins de générations de Seth que de Caïn: je ne sçai surquoi il se fonde; Caïn & ses descendans jusqu'à Thubalkain inclusivement, que l'on suppose avoir péri dans le déluge, ne se montent qu'à sept générations, Seth avec les siens à neuf. Si on considère en même temps, que Caïn a été 129 ans plus âgé que Seth, on verra précisément le contraire, & que chez celui-ci, malgré cette différence de 129 ans, il y a eu encore deux générations de plus. Il s'attache si fort à l'Écriture, au point que n'étant point fait mention des fils de Noé avant qu'il fût âgé de 500 ans, il lui suppose un célibat jusqu'à cet âge, qu'il devrait prouver comme tout fait qu'il voudroit supposer pour renverser ce raisonnement. Surquoi fonde-t-il ce célibat? Sur une conjecture digne de lui; que Noé sachant que tout le genre humain alloit être détruit par le déluge, ne vouloit pas que ses fils y fussent enveloppés, & qu'il n'eut le courage d'engendrer, que lorsqu'il sçut que lui & ses enfans avoient trouvé grace devant le Seigneur. Pourquoi ne se tient-il pas ici à la lettre, qui lui annonce que Dieu lui avoit révélé cet événement 120 ans avant qu'il dût arriver, & en même temps non-seulement la grace qu'il vouloit faire à sa famille mais à tous ceux qui se repentiroient; c'est pour cela sans-doute qu'il devoit leur prêcher & les exhorter à la repentance; pourquoi donc attendre encore 20 ans avant que de se résoudre à devenir pere? Apparemment qu'il étoit encore trop jeune pour le devenir à l'âge de 480 ans!

Il faut encore, à raisonner sur ce que la lettre nous indique, sans faire usage de la raison, dire que Noé étoit Polygame, ou bien que sa femme lui ait donné trois fils à la fois, puisque suivant cette lettre il les eut tous les trois dans la 600^e. année de son âge.

Quel homme de bon sens pourra croire que pendant 500 ans entiers Noé n'ait jamais engendré? Revenons à la bénédiction; au-lieu de supposer qu'elle auroit du être plus efficace chez Sem, qui devoit être la tige du peuple élu, comme elle l'a été ensuite chez Abraham, le second chef du même peuple, il en gratifie Japhet, & sur-tout Cham, cet homme réprouvé; le tout sans raison, même apparente. Qu'on donne dans bien des travers, lorsqu'il s'agit d'étayer une mauvaise cause!

Je regarde les rêveries de Vossius & de Pezron du même oeil que lui (p. 219.) excepté que je n'adopte pas leurs autres opinions, comme il le fait.

P. 222. 224. Je me réfère, à l'égard des Chinois, à ce que j'en ai écrit avec assez d'étendue; je suis seulement mortifié de ne pouvoir être de l'avis de M^r. de Guignes sur les colonies Egyptiennes; ce savant a rendu son nom immortel par son ouvrage d'une érudition immense & par les découvertes dont il a en-

richi la République des Lettres; mais outre que je ne puis deviner sous quel Roi Egyptien ces colonies ont pu passer à la Chine, je suis surpris qu'on n'en trouve aucun vestige ni dans l'histoire Chinoise ni dans celle des Egyptiens, les peuples qui sans contredit ont été les plus soigneux de conserver la mémoire de tous les événemens historiques; on en trouve aussi peu dans l'histoire des Assyriens, des Persans & des Indiens, qui tous auroient dû se ressentir infiniment d'un tel passage; il est même inconcevable que les Egyptiens n'eussent laissé aucune colonie dans ces contrées si fertiles & si agréables, & eussent préféré de pénétrer dans un pays dont ils ignoroient l'existence; & encore plus, s'il étoit habitable ou non; un tel pays n'a probablement dû être habité, qu'à proportion de la multiplication du genre humain. Pour le Roi d'Egypte, auteur de cette entreprise, je le répète, je ne saurois le deviner; ce ne pouvoit être Osiris, qui est de la première antiquité; ni Sésosiris, qui selon tous les anciens auteurs vivoit avant le siège de Troie; supposé que selon quelques-uns ce fût le même que Sésac, celui-ci n'a vécu que 975 ans avant Jésus-Christ, & l'histoire de la Chine indubitablement vraie, s'étend nombre de siècles avant cette époque; mais enfin aucune histoire ne fait mention d'une pareille entreprise faite par Sésosiris ni par Sésac; je me suis souvent déclaré contre les preuves négatives; mais lorsqu'on assure un fait historique sans preuve, je crois que l'affertion & la négative n'étant point prouvées, ces sortes de preuves en faveur de la dernière peuvent avoir lieu.

L'Auteur soutient encore (p. 225.) que Sem a été l'aîné des fils de Noé, & se fonde sur la même raison frivole, qu'il est nommé le premier; supposons un peu que cette raison soit tolérable; alors il s'agiroit de savoir par quel rang on doit juger, si c'est par celui où il est nommé avec ses frères, ou par celui de leurs générations, parmi lesquelles celle de Sem est la dernière; il me paroît que ce dernier devroit avoir lieu, quand même il n'y auroit pas la preuve que j'en vais donner.

Cet ordre, ce rang s'accorde admirablement avec ce que nous lisons de l'année de la naissance de Sem. Moïse a posé l'année 500 de Noé pour la naissance des trois fils; on peut donc supposer que du moins un d'eux naquit dans ladite année, & que ce fut Japhet, l'an 501 Cham, & l'an 502 Sem; alors il aura eu 100 ans, deux ans après le déluge, comme Moïse l'indique sans équivoque; l'explication de notre Auteur pour conserver l'aînesse à Sem, & pour concilier le nombre 100 avec celui de 102, devient si forcée qu'elle est risible, la voici:

1°. Il élève des difficultés grammaticales pour détruire le vrai sens de ce que Moïse dit, & veut qu'on doit interpréter, comme les Samaritains, Sem, le frère aîné de Japhet, & non comme tous les autres, même les LXX ses amis, que Japhet y soit nommé l'aîné. Je ne suis pas grand Hébraïste; cependant lorsque je lis, *Sem & Avi col bené Eber Achi Japhet Haggadol*. Il me semble que je dois traduire, *Sem & le pere de tous les fils d'Eber, frere de Japhet le grand, c'est-à-dire l'aîné; & le Hé démonstratif, dans le Haggadol, doit indiquer sans équivoque celui qui précède immédiatement, ainsi Japhet. Venons à une autre de ses raisons, plus ridicule encore.*

2°. Il dit que Moÿse a posé un nombre rond dans l'âge de Sem, lorsqu'il engendra Arphaxad; je l'avoue quant aux années 500 de Noé; cela ne peut être autrement; on pourroit même le supposer ici, au cas que Moÿse auroit dit, que Sem à l'âge de 100 ans, *quelque temps* après le déluge, engendra Arphaxad; on auroit ignoré si ce *quelque temps* comprenoit des mois ou des années; mais lorsqu'il dit que Sem avoit 100 ans, & cela *deux ans après le déluge*, lorsque Noé par conséquent avoit 603 ans; si ceci n'est pas clair, je ne sai comment il faut s'expliquer, mais voici le comble du ridicule.

C'est, dit-il, si on joint quelques mois avant le déluge qu'on ne compte pas dans l'écriture, mais pose le nombre rond, & déduit quelques mois après le déluge; si en même temps on compte les deux ans depuis le commencement du déluge, alors Sem pouvoit être dit âgé de 100 ans 6 mois après le déluge. J'avoue que je n'y comprend rien; car

1°. A-t-on jamais vû compter ainsi? Supposé qu'un Historien dît, tel événement est arrivé 30 ans après la guerre fameuse, qu'on a nommée guerre de trente ans; selon notre Auteur il faudroit dire qu'elle étoit arrivée la même année que la paix se fit. Si on disoit autant d'années après la paix de Munster & d'Onabrug, il faudroit supposer que ce fut depuis le commencement des négociations, qui durèrent bien des années. Que l'Auteur donne un seul exemple d'une pareille maniere de compter, & il se sauvera d'un grand ridicule.

2°. Mettons ceci de côté; mais il ne pourra déduire cette année du déluge en même temps des 100 ans du déluge, & des deux ans après le déluge: lorsque celui-ci a commencé il n'auroit donc eu que 98 ans; mais il n'a eu que 100 ans, deux ans après le déluge, & cet *après* n'a jamais signifié autre chose qu'après tel événement passé, & à compter depuis sa fin. Si on dit que Caligula a commencé à regner 23 ans après Auguste, selon l'Auteur il auroit régné encore 9 ans, avec lui & avant Tibere.

3°. Peut-être dira-t-il que Moÿse a compté de cette maniere les années de Noé, qu'à 600 ans étant entré dans l'arche, il vécut après le déluge 350 ans, & que tout le temps que Noé vécut, fut de 950 ans; que par conséquent l'année du déluge ne fut pas comptée. Il se tromperoit; au contraire, on voit par-là que Moÿse savoit parfaitement bien s'exprimer; il ne dit pas, lorsque Noé eut 600 ans, quoiqu'en ce cas & sur 6 siècles on pourroit pardonner l'erreur d'une année de plus ou de moins pour faire le nombre rond; mais il est si exact, qu'il dit; dans la *six-centième* année de son âge; or nous voyons cette maniere de parler chez tout le monde encore de nos jours: on dit, p. ex. je suis dans ma soixantième année, quand même la 59^e. ne seroit finie, que dès le jour précédent; & c'est ici le cas, dont l'Auteur parle, qu'on ne comptoit pas les mois & les jours; & non celui de Sem, où il s'agit de deux ans.

Pag. 228. Je suis par-contre de son avis à l'égard de Cham, mais non par les mêmes raisons; je suis entièrement persuadé qu'il s'agit ici de Chanaan & non de Cham; vu que

1°. *Ch. IX. vs. 22.* Cham est désigné par l'épithete de pere de Chanaan, quoique, selon la regle de notre Auteur, celui-ci devoit être le plus jeune de ses fils, étant nommé le dernier.

2°. Pourquoi Noé maudit-il par deux fois Chanaan, si c'est son pere qui a commis le crime? Pourquoi celui-ci & non ses freres, s'ils étoient ses aînés, selon cette regle, & y pouvoient participer davantage?

3°. Mais ce qui confirme cette opinion, est le mot de *Katan*, qui est employé très-souvent dans l'écriture, pour désigner un fils jeune, & petit à cause de sa jeunesse, & non pas toujours par rapport à l'aînesse, & qu'on vueille parler d'un puîné ou d'un cadet. Or Cham n'étoit pas petit par jeunesse, vu qu'il avoit passé 100 ans; on doit donc conclure raisonnablement de tout ceci, que peut-être Chanaan a vu le premier cette nudité, & pouvoit même en être l'auteur; qu'il en fit part à son pere, lequel au lieu de la couvrir, comme ses freres le firent, regarda ceci comme une gentillesse de son petit, & en fit part à ses freres. Une pareille explication n'est point contraire au recit de Moÿse, mais semble plutôt servir à tout concilier.

Pag. 232. Ici l'Auteur veut que la différence dans le calcul pour la Chronologie provienne originairement de la faute des Copistes; ailleurs il assure qu'elle a été faite de dessein prémédité. Nous sommes de ce dernier avis, & espérons de l'avoir prouvé en son lieu.

Ch. XII. p. 242. Il dit qu'outre le mélange du Chaldéen & de l'Hébreu, qu'on voit dans la version Chaldéo-Samaritaine, il s'y trouve certains mots qui ne sont ni de l'une ni de l'autre langue, entre autres de l'Arabe; & que Morin en a ramassé une partie dans ses notes sur cette version, & dans son Lexicon Samaritain; plus bas il ajoute qu'il y a des expressions empruntées des Philistins, de ceux d'Azot, de Tyr, de Sidon & des autres peuples voisins, lesquels paroissent avoir eu chacun son idiome particulier.

Pag. 244. Il donne des exemples de plusieurs noms propres inconnus de Villes connues, qu'il croit être de la langue des différens pays d'où les Samaritains ont été tirés. Je fais mention de tout ceci seulement pour faire voir par ce jargon tiré de toutes les langues, quel ramas, quelle sentine, quel égout de tous les peuples étoit celui des Samaritains, & qu'il faut que l'entêtement de plusieurs sçavans qui adoptent leur Chronologie, passe toute imagination, pour s'efforcer par tant d'ouvrages de prouver que ces gens de rien aient pris le soin, plus que tout le peuple Juif, si fort adonné à la conservation de l'écriture, pour en conserver toute la pureté dans l'essentiel, dans les phrases, dans les caracteres même.

Il assure (p. 254.) que Joseph témoigne au Ch. I. de son XII. Livre des Antiquités, que Ptolémée Soter avoit transporté *grand nombre* de Samaritains en Egypte; je voudrois qu'un Auteur fût plus exact dans ses citations. Joseph parle de *plusieurs Juifs* y transportés de divers lieux de la Palestine, parmi lesquels il compte aussi quelques uns des environs de Samarie & de Garizim: or, *grand nombre* & *plusieurs* ne sont pas chez moi des synonymes; parmi ces *plusieurs* il y en avoit aussi de Samarie & de Garizim, ce dernier endroit n'en pouvoit gueres fournir, vu qu'il n'y avoit que le temple & ceux qui étoient nécessaires pour le desservir; toute la Samarie n'en pouvoit fournir un grand nombre; Alexandre en eut toute l'élite en 8000 hommes, qui n'eurent jamais la permission de retourner chez eux; & la plus grande partie des restans

furent massacrés à cause de leur révolte infame: à quoi aboutit donc ce prétendu *grand nombre* de notre Auteur?

Pour prouver l'antiquité de la version Grecque des Samaritains l'Auteur cite (p. 255.) S^t. Epiphane, qui assure que Symmaque, Samaritain d'origine, avoit entrepris une troisième traduction Grecque de l'Écriture, pour détruire les interprétations des Samaritains. Ceci est très-remarquable, S^t. Epiphane fut élu Evêque de Salamine l'an 366, Symmaque fit sa traduction environ l'an 180. Il s'agit seulement de savoir si alors il existoit une version Grecque des Samaritains; l'Auteur l'affirme avec Montfaucon, & cela paroît hors de doute, par plusieurs raisons.

1^o. Nous avons vu qu'Alexandre avoit arrêté 8000 Samaritains en Egypte, & l'histoire nous donne plusieurs faits sur l'animosité qui regnoit entre eux & les Juifs dans ledit pays, qui devoit empêcher naturellement que ceux-là ne se servissent de la version de ceux-ci, ou que du moins ils voulussent l'avouer. Il leur falloit pourtant une version, étant dans le cas des Juifs Hellenistes, ne sachant parler d'autre langue que la Grecque.

2^o. Quoique S^t. Epiphane se serve de l'expression, *interprétations* des Samaritains, cela ne veut pas dire explication ou commentaire, mais traduction; chacun sait qu'on nomme *interprete* celui qui traduit d'une langue dans l'autre; sans quoi Symmaque auroit écrit une réfutation & non une nouvelle traduction; n'ayant donc travaillé qu'à celle-ci, surquoi on est d'accord, il faut qu'il y ait eu une traduction des Samaritains plus ancienne, laquelle il vouloit décréditer par la sienne.

Ceci posé en fait, on demande le motif de sa crainte & de son but; n'avoit-on pas, entre plusieurs autres, la Version des prétendus LXX. ? Si donc celle des Samaritains étoit si fort à craindre, que Symmaque trouva nécessaire de la détruire par une nouvelle, on ne sauroit nier de deux choses l'une; ou que cette version ne fut pas en grand crédit, & même canonisée comme le disent ses auteurs, & ce déjà dans le deuxième siècle; ou que dès lors elle fut si corrompue qu'on lui préféreroit toute autre, même celle des Samaritains, également en abomination aux Chrétiens & aux Juifs.

Voilà ce que nous avons cru devoir observer succinctement sur l'ouvrage du savant Bénédictin; & puisque nous sommes revenus à ce sujet, faisons encore quelques remarques sur des passages de Kennicot, dans sa dissertation sur le texte Hébreu.

Il assure (p. 323.) avec tous les autres savans, que le Code Samaritain a été inconnu en Europe pendant plus de 1000 ans de l'Ere Chrétienne.

Il a raison; il l'a été aux Juifs depuis leur séparation; il l'a été à Jésus-Christ, & à ses Apôtres; & ensuite, selon cette assertion, à tous les Chrétiens; on le suppose le seul véritable, authentique, & préférable à tout autre. Donc Jésus-Christ & ses Apôtres nous ont recommandé, laissé & cité un Code fautif! Donc pendant plus de 15 siècles on a été privé de tout Exemple authentique de l'Écriture! & depuis le commencement du Christianisme jusqu'à-présent tout le monde, les chefs de la religion comme les autres, bref tous, sans en excepter que ce peu de savans qui connoissent & préfèrent ce

Code découvert, suivent un Code corrompu ! Notre situation n'est-elle pas des plus à plaindre ; que Dieu avec tout son amour infini, sa sagesse, sa toute-puissance, ait voulu nous laisser dans l'erreur ? Que même Jésus-Christ n'ait pas voulu nous en garantir, quoiqu'il fût envoyé pour nous enseigner toutes les vérités les plus importantes ! On dira ; la différence ne gît que dans des choses indifférentes. Alors il en faut conclure avec moi, que Dieu, dans ce qu'il y a d'indifférent & qui ne regarde ni la foi ni les mœurs, n'a pas trouvé nécessaire de nous faire instruire par l'inspiration des Auteurs sacrés avec la même exactitude que dans les dogmes, & alors j'aurai gagné ma cause.

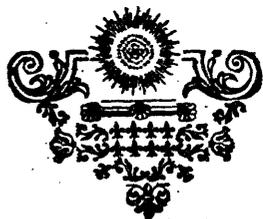
L'Auteur prétend (p. 324) qu'il n'y a pas à beaucoup près autant de fautes, que dans les Codes Hébreux.

Je n'en fais rien, n'ayant pas été à même de l'examiner. Il paroît pourtant qu'il y en a bon nombre ; toute la différence dans la manière de penser là-dessus, provient de ce que les uns regardent les fautes dans le Code Samaritain, comme des leçons authentiques, & celles dans le Code Hébreu y contraires, comme des fautes ; & *vice versa*.

Supposons même qu'il y ait moins de fautes. Quel miracle si parmi une poignée de gens, & parmi un nombre si petit d'Exemplaires les Copistes en ont moins fait que dans des milliers, des millions même, qui existoient chez les Hébreux, chez un peuple innombrable, depuis 2000 ans ?

Nous n'ajouterons plus rien ; si ce que nous avons dit sur ce Code, ici & dans le reste de notre ouvrage, ne suffit pas pour convaincre chacun de la supériorité du Code Hébreu, & que le Samaritain n'a pas d'autre mérite que celui de tant d'autres Codes & versions dans les langues orientales, tout ce que nous ajouterions seroit inutile & superflu.

Fin du sixième Livre



LIVRE SEPTIEME.

Examen de l'Histoire ancienne & de la Chronologie des Egyptiens, des Ethiopiens, des Assyriens & des autres Peuples Orientaux.

CHAPITRE L

Crédibilité de l'Histoire ancienne des Egyptiens.

APRE'S avoir posé pour base que la Chronologie des Hébreux est préférable à celle des Samaritains & des Traducteurs Grecs, & qu'il ne faut pas s'en éloigner & principalement dans le *Ch. V. & XI.* de la Genèse :

Examinons celle des Egyptiens. Je ne me propose pas de déchiffrer un mystere qui a été jusqu'ici impénétrable aux savans faute de secours nécessaires & vu la contradiction qui se trouve chez les anciens même au sujet des Dynasties & de leur ordre: *Dævus sum non Oedipus.* Je me contenterai de rapporter les points dans lesquels ils different, & de choisir le sentiment le plus probable. Pour mettre quelque ordre à mes réflexions, je les diviserai en différentes theses.

- 1°. L'Egypte a du être peuplée avant le déluge.
- 2°. Ce qui s'accorde avec leur histoire antédiluvienne.
- 3°. Avec leur histoire après le déluge.
- 4°. Et avec les fragmens & la généalogie de Sanchoniathon.

Avant que de discuter ces theses, j'établirai que l'histoire des Egyptiens, quoiqu'à présent fort embrouillée & défectueuse faute de subsides & d'éclaircissimens, n'est pas fabuleuse, mais bien plus véritable que celle de plusieurs autres peuples.

La sainte Ecriture & les Auteurs profanes s'accordent parfaitement entr'eux sur leur sagesse & leur grand savoir. Tous les anciens, quelque jaloux qu'ils ayent été de donner la préférence à leurs nations, sur-tout les Grecs, ont été obligés de convenir & de confesser que l'Egypte étoit la mere des arts & des sciences; les plus sages d'entre eux, Platon, Pythagore, Orphée, & un nombre infini d'autres, se sont fait honneur de dire qu'ils y ont puisé leurs plus sublimes connoissances. Diodore de Sicile dit qu'on croit communément que les Dieux sont nés en Egypte; que c'est là qu'on a d'abord observé le cours des astres & que cet heureux pays a produit le premier des Héros & de grands hommes. Macrobe dans ses Saturnales & sur le songe de Scipion dit, que l'Egypte étoit la mere de tous les arts & que les Egyptiens étoient les peres de toutes les sciences philosophiques, & encore, qu'ils sont les seuls instruits des sciences divines. La plus grande partie des Auteurs leur attribue l'invention

des lettres, premièrement des Hiéroglyphes, dont nous pouvons voir un Essai chez Horappollo, & ensuite des caracteres d'écriture par Thot ou Mercure; & Warburton (1) soutient que Moÿse a adopté leurs lettres, en les changeant un peu & en augmentant leur nombre. Nous ne saurions douter qu'ils n'aient été les meilleurs Astronomes & qu'ils n'aient compté les premiers 365 jours pour l'année, même de fort bonne heure, vu le Cercle d'or d'Osymandias. On ignore l'origine & l'antiquité du Puits de-Syrène, mais il est incontestable qu'il a été construit pour observer le jour du Solstice.

Si nous réfléchissons sur l'ordre admirable qui régnoit chez eux dès les premiers temps de leur Monarchie & l'état florissant que cet ordre a produit, on ne sauroit douter de leur extrême sagesse, de leur piété, & de leur bonne foi qui brillent en tout & par-tout. Nous ne finirions jamais si nous voulions en apporter des preuves, mais comme personne n'en doute, & que chacun est à portée de consulter les Auteurs, nous ajouterons seulement quelques témoignages de l'écriture.

Au premier Livre des Rois IV. 29. 30. 31. „ L'Auteur dit que Dieu donna „ la sagesse à Salomon & une fort grande intelligence & une étendue d'esprit „ en aussi grande abondance que celle du sable qui est sur le bord de la mer; „ après cette expression hyperbolique il ajoute, & la sagesse de Salomon sur- „ passoit la sagesse de tous les Orientaux, & toute la sagesse des Egyptiens (2). Enfin pour faire comprendre ce qu'il entend par ces expressions, il finit en disant; „ Il étoit même plus sage qu'aucun homme, „ ce qu'il déduit un peu plus au long.

Donnons aussi un passage du N. T. *Act. des Apôtres Ch. VII. 22.* S. Etienne dit à l'honneur de Moÿse, qu'il a été instruit dans toute la sagesse des Egyptiens. Moÿse instruit & inspiré par le S. Esprit, qu'avoit-il besoin de cette louange, si chez tous les peuples la sagesse des Egyptiens n'avoit pas été en la plus haute vénération? Si donc tous les peuples, quelque jaloux, quelque prévenus en leur propre faveur qu'ils aient pu être, avoient en vénération les Egyptiens pour leur sagesse, leur savoir, leur piété, & leur ordre dans toutes les parties du gouvernement & enfin dans toutes les qualités qui peuvent former de grands hommes, il est naturel de supposer que leur histoire doit être la plus véritable, parce que d'un côté ils étoient à même par toutes ces qualités de ne pas se laisser leurrer par des fables, & que de l'autre ils ne peuvent être soupçonnés, comme tant d'autres, d'avoir voulu imposer aux autres nations.

Aussi Behr dit (3). „ On ne sauroit accuser les Egyptiens de fanfaronnade „ à l'égard de l'antiquité qu'ils s'attribuent. Leurs chartes, leurs histoires, &c. „ étoient confiées à des Colleges ou des Académies; & les Etrangers qui y ont „ voyagé, & qui nous ont apporté ces relations, n'étoient pas des imbéciles: „ c'étoient un Solon, un Hécatée, un Hérodote, un Diodore, un Platon & „ autres de cette classe, auxquels il n'étoit pas possible de faire accroire ce „ qu'on vouloit.”

Si donc leur histoire authentique & digne de foi par elle-même, est seule-

(1) Traité des Hiéroglyphes, T. I. p. 171.

(3) Eclaircissement sur la Chronologie.

(2) Voyez aussi Esaïe XIX. 11. 12.

ment inintelligible en quelques points pour nous par son extrême antiquité, & par le peu de fragmens qui nous en restent, il faudra juger par ce qui nous en est parvenu, de ce qui a été rapporté par les anciens, comme incontestable. Après cette remarque préliminaire, examinons la these premiere.

C H A P I T R E II.

L'Egypte a été peuplée avant le déluge : Et de l'ancienne mesure du temps.

D'abord personne ne doute qu'il n'y ait eu plusieurs des anciens Dieux du même nom, comme le Soleil, Saturne, Jupiter, Rhéa, Junon, Vulcain, Vesta, Mercure, Apollon, Bacchus, Osiris, Hercule. Ceci a été démontré trop souvent par les Savans & si incontestablement qu'il ne fauroit s'élever le moindre doute à cet égard.

Nous avons vu ci-dessus que Diodore dit que les Dieux sont nés en Egypte; ailleurs il dit, les Dieux terrestres nâquirent mortels & ont obtenu l'immortalité; quelques-uns d'entre eux ont été Rois d'Egypte & les uns ont eu des noms communs avec certains Dieux. Et il en donne des exemples.

Quand même cette vérité ne seroit pas démontrée historiquement, on ne fauroit en douter. Tous les noms des Dieux ont eu une certaine signification, c'est pourquoi les mêmes ont eu divers noms chez les différens peuples, à cause de la différence des langues; & comme ce nom exprimoit quelque qualité sublime, ils le donnoient à leurs Rois, quand même ils n'auroient pas eu de signification, & ce par flatterie afin de les mettre au même rang pendant leur vie; & nous ne trouvons que trop d'exemples de cette folie dans les historiens. Comme il y a eu plusieurs Saturnes, Jupiters, Bacchus, Hercules, &c. il y a eu aussi plusieurs Osiris. Delà vient que les Savans, en attribuant tout au même personnage, ont tout rempli de confusion. Ils ont rejeté la faute sur la Chronologie, qu'ils ont défigurée d'une manière impitoyable sous prétexte de la corriger. Ils disoient p. ex. Jupiter a été de tel pays, il a vécu dans tel temps, tel fait qu'on lui attribue est arrivé à telle époque, cependant on trouve la vie & les faits de Jupiter dans une autre; il faut donc que l'une ou l'autre soit erronée: au lieu qu'ils auroient du conclure qu'il y avoit eu deux ou plusieurs Jupiters fort différens. Il en est de même des autres; par conséquent il ne faut que distinguer les temps & les personnes, pour un peu débrouiller ce chaos chronologique.

On ne fauroit nier que l'Egypte n'ait été habitée avant le déluge. Je ne veux pas faire valoir la preuve tirée de l'augmentation & de la multiplication prodigieuse du genre humain depuis Adam à Noé; qu'on la suppose si petite qu'on voudra, je veux même que ce nombre n'ait pas surpassé celui de nos jours, il est clair que si Adam & les Patriarches jusqu'à Noé ont habité la Syrie & ses environs, l'Egypte a dû être une des premieres colonies, au moins pour la supérieure; car pour l'inférieure, les Ethiopiens & les Egyptiens même assu-

roient qu'elle étoit un présent du Nil, ce qui n'est pas incroyable, car mettant le déluge à part on peut juger combien un pareil fleuve qui charie tant de limon, de gravier, de terre, &c. en a du amener en tant de siècles: mais enfin que le Delta ait existé dès la formation du globe & n'ait été qu'un marécage, ou qu'il se soit formé depuis, on ne sauroit douter que l'Égypte n'ait été habitée, peut-être du vivant d'Adam même. Dans cette supposition nous pourrions fort bien placer les Dieux & les demi-Dieux avant le déluge. Je fais que la plupart des Savans de nos jours assurent que le nombre de 365,25 années que les Auritæ, les Mestrai & les Egyptiens ont régné, ne signifie qu'une révolution complète des astres; mais je sçai aussi que d'autres soutiennent d'après les anciens, comme Pline, Diodore de Sicile, & surtout Jean Malala, que dans les commencemens il y a eu des années d'un jour, d'un mois, de trois, de quatre, & de six mois, & que c'est ce qui est la raison de ces nombres prodigieux.

Il est très-probable que la première mesure du temps a été le jour; tous les hommes quelque stupides qu'ils soient remarquent sa durée; ensuite les mois, vu que bien des peuples barbares & même policés ont toujours compté d'une nouvelle Lune à l'autre; chaque paysan observe cette période: ainsi il étoit très-naturel qu'ils comptassent dans les commencemens combien il s'étoit passé de telles révolutions de la Lune; qu'ils les nommassent des années ou seulement des révolutions, n'importe, mais il est insoutenable qu'ils ayent pu si bien observer celle du soleil; puisque chez les peuples les plus éclairés il s'est passé nombre de siècles avant qu'on ait pu déterminer la véritable longueur de l'année; & si nos paysans n'avoient point d'Almanachs, ils seroient obligés de s'en tenir à des années lunaires, sur-tout ceux qui approchant plus de l'Équateur ne peuvent pas aussi bien distinguer les saisons que nous?

Je crois donc que dans les premiers âges du monde on a compté par les révolutions des jours, bientôt après par celles de la Lune, qu'ensuite trouvant qu'il falloit aussi avoir une certaine règle pour établir & reconnoître la révolution annuelle du Soleil, on a essayé par dix, par 12 révolutions de la Lune, jusqu'à ce qu'on en ait le plus approché, & que les Egyptiens, ensuite Jules-César, ayent fait une computation plus exacte.

Il est toujours sûr que Plutarque assure des Egyptiens que leur première année a été d'un mois, ensuite de quatre. Varron dans Lactance dit la même chose; on croit que la division en quatre mois a été occasionnée par le Nil qui croissoit pendant quatre mois, décroissoit pendant 4 autres, & qui enfin les 4 restans demeurait tranquille: la raison de cette division est donc fort naturelle & même elle devoit leur servir fort utilement pour déterminer le cours annuel du Soleil, lorsqu'ils eurent observé que le Nil commençoit à croître toujours après un certain nombre de jours & de mois.

A la fin cette période de 4 mois fut conservée chez eux encore après qu'ils eurent fixé l'année à 365 jours, ce qui arriva de bonne heure, comme on le voit par les Epagomenes qui étoient d'une grande antiquité chez les Egyptiens; & elle fut appelée alors *Hora*. Car Eratosthène dit qu'il n'a manqué aux 100 années d'Apappus qu'une seule *Hora* ou quatre mois.

Mais enfin je ne veux me brouiller, ni avec les uns, ni avec les autres. Supposons que ce grand nombre d'années ne soit qu'une période ou un cycle Astronomique, on ne sauroit dire qu'elle n'a point d'autre but & qu'elle ne sert de rien à l'histoire, puisqu'il est dit dans la même Chronique qui en fait mention, que 30 Dynasties ont régné pendant ce temps-là durant 113 générations. D'abord il est incontestable que les Egyptiens ont occupé le trône. Quant aux Mestrai, on suppose que c'étoient les descendans de Misraïm, par conséquent des hommes effectifs & non des phantômes. On commence les Dynasties par Ménès ou Misraïm, par conséquent voilà déjà deux races qui sont de ce prétendu calcul Astronomique; reste donc les Auritæ: est-ce que ceux-ci seuls doivent être relegués dans le pays de fables? Si l'Egypte a été habitée avant le déluge il y aura régné quelqu'un, & ce sort tombera sur les Auritæ, qui ont précédé immédiatement Misraïm & les Mestrai ses descendans.

Si on m'objeete ce nombre exorbitant d'années des regnes de Vulcain & du Soleil, & qu'on ne vueille pas accorder que les premiers Egyptiens aient compté par jours & ensuite par mois, je ne m'y opiniâtrerai pas. Qu'on choisisse quelqu'autre opinion, p. ex. que le regne de Vulcain n'appartient pas à ces Dynasties, peut-être a-t-on rétrogradé, comme on fait avec la période Julienne, qui commence 710 ans avant la formation de notre globe (1).

Je reviens à mon sujet: si je cede tout ce qu'on veut, il faut aussi me céder quelque chose, c'est que du moins une partie de ces Dieux, & les demi-Dieux ont été des Rois qui ont régné avant le déluge.

Il est pourtant très-remarquable que le nombre des Dieux se monte à 16 & celui des Rois avant le déluge chez les Orientaux à 18.

Aussi M. L'Englet du Fresnoy est dans l'idée qu'il n'est pas nécessaire de rejeter le regne des Dieux & demi-Dieux, puisque les Egyptiens pouvoient facilement en avoir eu longtemps avant le déluge d'une autre branche que de celle dont Noé descendit. Je veux pourtant encore céder davantage & supposer contre ce que j'ai démontré ci-dessus avec le célèbre Shukford, que les 36,525 ans doivent être comptés pour rien & que seulement ensuite huit demi-Dieux pendant 217 régnerent; qu'après ceux-ci commencèrent les cycles Cyniques dans les premiers desquels il y eut les 15 Héros en l'espace de 443 ans & après ceux-ci Ménès le premier. Je dis donc, qu'en supposant tout ceci, ces demi-Dieux & ces Héros ont régné avant le déluge, puisque personne ne nie que Ménès ou Misraïm, ou peut-être Cham, n'ait été le premier Roi d'Egypte après le déluge. Aussi Shukford est dans la même idée, & comme ces deux périodes prises ensemble ne font que 660 ans, il croit que l'Egypte n'a commencé d'être habitée que 660 avant le déluge, quoique la conséquence non-seulement ne soit pas juste, mais que par le calcul de la multiplication des hommes cette hypothèse soit insoutenable, & que plusieurs autres raisons doivent nous persuader du contraire; je veux encore supposer tout ceci; il suffit qu'il y ait eu avant le déluge des Rois & des Princes en Egypte & qu'on sache leurs noms & la durée de leur regne. Et alors, je demande par quelle

(1) On peut consulter là-dessus l'Histoire Universelle par une Société de Gens de Lettres, Tome I. p. 153, & suivants.

voje on a pu apprendre ces particularités. Sera-ce des colonnes ou des piliers de la Seiriade dont nous parlerons bientôt ? mais alors le déluge n'aura pas fait une telle dévastation qu'on se l'imagine communément, & les systêmes de Burnet, & de Woodward & de Whiston seront entièrement détruits. Vu que ce n'auroit été qu'une inondation médiocre, si on avoit pu retrouver ces piliers saufs & même sans què les caracteres en eussent été effacés.

Quelle raison les descendans de Noë auroient-ils eu de faire valoir ces anciens Rois qui ne les regardoient en rien ? N'auroient-ils pas plutôt fait remonter leur généalogie par Noé & ses ancêtres, & ce jusqu'à la création & non-seulement de quelques siècles ?

Ceux-ci n'étoient-ils pas peut-être d'une origine aussi ancienne, lorsqu'elle remontoit à celle du monde ? Bref, de tout cela je ne puis conclure autre chose, sinon, que la plupart des Egyptiens, sujets de Ménès & leurs descendans avoient pour ancêtres, ceux qui avoient habité le pays avant le déluge.



C H A P I T R E I I I.

Histoire antédiluviennne des Egyptiens descendans de Caïn.

Je viens au second Article. Nous avons déjà rapporté fort succinctement une partie de leur histoire antédiluvienne, nous renvoyons les Lecteurs aux Auteurs qui ont traité plus prolixement ce sujet, surtout à l'histoire universelle susdite & à Shukford.

Je me vois pourtant obligé de copier encore un passage de la première (p. 501).

Rois d'Egypte suivant les Historiens Orientaux.

- 1°. Nakraüs ou Bakraüs fils de Mefr, fils de Tonkil, fils de Zarayil, fils d'Arvan, fils d'Adam, se retira en Egypte avec 78 personnes, y fut le premier Roi & regna 180 ans.
- 2°. Natras son fils bâtit diverses villes.
- 3°. Mefram son frere passe comme les deux précédens pour avoir été un grand Magicien.
- 4°. Aicam fut un Devin: sous son regne Hénoch ou Edris fut transféré.
- 5°. Aryak son fils; de son temps, les Anges Harûtet Marut doivent être descendus du Ciel.
- 6°. Hafilim inventa & construisit le premier Nilometre.
- 7°. Hufal: sous son regne nâquit Noé.
- 8°. Tedarfan son fils fit creuser des Canaux de communication avec le Nil.
- 9°. Sarkak.
- 10°. Sahluk son fils.
- 11°. Saurid son fils: ce Prince, à ce que prétendent les Coptes, érigea des pyramides & est enféveli dans une d'elles avec tous ses trésors.
- 12°. Hucchi son frere, suivant le même peuple, est déposé dans la pyramide voisine.
- 13°. Manus ou Makaüs.

14°. Afrus son fils.

15°. Malinus son fils.

16°. Pharaoh cousin du dernier Prince périt dans le déluge.

Suivant les Auteurs de cette histoire tous ces Rois étoient de la race de Caïn. Comme je fais un Article particulier de l'histoire postérieure, je réserverai pour cela ce que l'histoire orientale rapporte à ce sujet.

On me demandera si je veux donner cette suite des Rois pour avérée & authentique. Je réponds que non ; mais comme elle vient des Orientaux, même des descendans des anciens Egyptiens, des Coptes, il me semble qu'elle ne doit pas être entièrement rejetée, à moins qu'on ne fasse voir quelqu'autre histoire qui ait un plus grand degré d'authenticité, ou du moins de probabilité, car il est clair que ceux qui veulent approfondir une histoire, ou un fait, feront des recherches plutôt dans le pays même où ce fait est arrivé, que dans un autre fort éloigné.

On objectera que ces noms n'ont pas la moindre ressemblance avec ceux qui sont cités dans les autres histoires & que ceci seul prouve que le tout est fabuleux ; excusez, cette raison ne vaut pas grand' chose ; ou il faut avoir ces noms propres, comme ils ont été écrits & prononcés dans la langue originale, ou il faut aussi adopter leur traduction dans une autre langue. Or je demande, si ceux de Vulcain, Soleil, Saturne, Jupiter, Apollon, Hermès ou Mercure, Rhéa, Junon, Bacchus, Hercule & autres, sont des noms Egyptiens. Personne n'osera l'affirmer : si ce sont donc, pour la plupart, des noms des Grecs & Romains, supposez, Phéniciens, Celtes, &c. que ceux-ci ont imposés aux mêmes Divinités, que les Egyptiens avoient nommées tout autrement, il est clair que le nom n'y fait rien & qu'il étoit permis aux Orientaux, aux Arabes & autres de traduire les noms des Dieux & des Rois dans leur langue aussi bien qu'aux Grecs & aux Romains. Mais dira-t-on : doit-on ajouter foi aux particularités que les Coptes & les Orientaux rapportent ? Je répond qu'elles peuvent être mêlées de fables & cependant avoir un fond de vérité.

Si l'Egypte, comme on n'en sauroit douter, a été habitée avant le déluge, il faut bien que ce fût par un des descendans d'Adam ; & la tradition qui porte que ce fut le 5^e en ligne descendante qui s'y domicilia, n'a rien que de très-vraisemblable. Qu'on ôte la qualité de Magiciens donnée aux trois premiers ; cela ne fera rien au reste. Combien d'Auteurs (1) ont donné dans ce foible, de rapporter des superstitions, qui cependant ont accusé juste quant aux Rois sous lesquels tels faits s'étoient passés ? Il en est de même des Anges descendus du ciel. Cette fable a été reçue comme véritable. Il falloit lui fixer une époque & même antédiluvienne, selon les Rabins & les premiers Chrétiens. Les fables des anciens n'ont-elles pas du vrai ? Les savans ont tâché de déchiffrer celles d'Ovide & d'en rétablir le sens historique, en rejetant le fabuleux, & en gardant le vrai. Il faudroit donc soutenir tout au contraire qu'absolument aucun des Princes, au regne duquel on assigne l'événement, n'a jamais existé.

On demandera quelle conséquence j'en peux tirer. Point d'autre que celle que j'ai déjà indiquée ; savoir, que personne n'en auroit rien pu savoir, si tou-

te

(1) Entre autres Tite-Live.

te cette race antédiluvienne avoit péri ; & ensuite que si la nouvelle race après le déluge étoit descendue de Noé, par conséquent de Seth, elle auroit eu en horreur la mémoire de Caïn, & n'auroit pas voulu se faire honneur d'en avoir eu des Rois & apparemment d'en être descendue.

C H A P I T R E IV.

Antiquité des Pyramides.

Quant aux Pyramides, ce ne sont pas les Coptes seuls qui sont Chrétiens, qui affirment l'antiquité de quelques-unes; les Mahométans, les Arabes même, tandis qu'ils ont été Payens, ont affirmé la même chose. Les Coptes disent qu'on y lit une inscription rapportée dans l'Histoire Universelle, & les Auteurs disent que c'est l'opinion commune, que trois ont été construites par Saurid. Hérodote qui vécut quelques siècles avant Jésus-Christ, malgré toutes ses recherches a avoué n'avoir rien pu découvrir de certain à ce sujet, par conséquent il faut qu'elles soient d'une très-grande antiquité.

N'oublions pas les colonnes ou piliers de la Syriade, & rapportons mot à mot ce qui se trouve dans la remarque de l'Histoire Universelle (p. 136.)

„ l'opinion la plus certaine est, que le pays de Syriade étoit en Egypte, car
 „ nous savons que Manethon a tiré son histoire de certaines colonnes qui se
 „ trouvoient en Egypte, & sur lesquelles il y avoit des inscriptions tracées en
 „ langues & lettres sacrées par Thoth ou le premier Mercure, mais qui après
 „ le déluge ont été traduites de la langue sacrée en Grec écrit en lettres sa-
 „ crées & ont été rédigées en Livres, que le second Mercure a mis dans les
 „ lieux les plus respectables & les plus retirés des temples des Egyptiens; ces
 „ colonnes étoient dans des cavernes souterraines près de Thebes & au delà
 „ du Nil, pas loin de la statue resonante de Memnon, dans un endroit
 „ nommé Syringes, qu'on décrit comme des appartemens qui vont en tour-
 „ noyant sous la terre, & que ceux qui prévoyent le déluge & qui crai-
 „ gnoient que la mémoire de leurs cérémonies religieuses ne se perdît, forme-
 „ rent en voute dans plusieurs endroits; gravant sur les murailles la figure de
 „ plusieurs sortes d'animaux, dont l'assemblage formoit une espece de discours
 „ Hiéroglyphique. Que le nom de Seth n'a point été inconnu en Egypte, par
 „ le témoignage de Plutarque, qu'ils donnoient constamment à Typhon, qui
 „ est un nom Grec, le nom de Seth; c'est de là apparemment qu'est venue
 „ l'erreur de Joseph lorsqu'il fait bâtir ces colonnes par un fils d'Adam.”

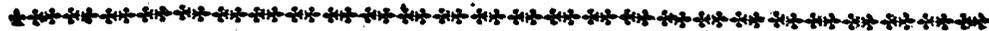
Voilà tout le passage de nos Auteurs; qui veut examiner ceux qu'ils citent à ce sujet, n'a qu'à consulter l'ouvrage même.

Un autre Auteur moderne (1) ne rejette pas les prophéties de Thot écrites sur ces colonnes; disant que Dieu avoit daigné se communiquer familièrement aux hommes, qu'il s'étoit manifesté à Pharaon & à Abimelech du temps d'A-

(1) Behr. p. 137.

braham, &c. & que par conséquent Thot avoit pu écrire pareilles révélations sur ces colonnes, lesquelles le second Thot ou Agathodomon avoit traduites après le déluge & rédigées en Livres.

De ces colonnes prouvées par tant d'Auteurs anciens, il résulte que l'Égypte a été peuplée avant le déluge, que Thot premier, qui a vécu alors, & Thot second après le déluge devoient avoir eu la même langue & les mêmes caractères, non-seulement parce qu'ils portent le même nom, mais encore parce que sans cela ce dernier n'auroit sçu, ni lire, ni entendre ces prophéties. De quoi il s'ensuit sans réplique qu'ils étoient de même nation, ou que du moins la langue & les caractères qui étoient en usage avant le déluge, y ont subsisté encore après, & que le gros des Egyptiens après le déluge étoit indigènes, & non étrangers, ou venus d'un autre endroit. Au contraire comme il y a eu 3 ou 4 sortes de caractères, deux sortes de langues, on n'en comprendroit point la raison, en supposant que tous les Egyptiens étoient de la famille de Cham, si on ne pouvoit donner cette explication, qu'une de ces langues étoit l'antédiluvienne & l'autre celle des Chamites, les deux nations s'étant mêlées après le déluge.



C H A P I T R E V.

Histoire des Egyptiens immédiatement après le déluge & celle d'Osiris.

Venons à leur histoire, qui suit immédiatement le déluge. Il y a encore diverses opinions à ce sujet, qui ne diffèrent pourtant gueres entr'elles: l'un veut que Cham lui-même soit descendu en Égypte, parce que le pays se nomme celui de Cham dans l'Écriture, & chez les anciens habitans Chemia; d'autres, que c'est Misraïm son fils; d'autres veulent que Ménès ait été le premier Roi, dont les uns font Cham, d'autres Misraïm; ainsi tout cela roule entre le pere & le fils, encore y en a-t-il qui disent que le fils en a pris possession avant la dispersion de Babel & que Cham s'y est rendu seulement après.

Commençons cependant par Osiris. On en auroit pu parler déjà dans l'histoire antédiluvienne, mais nous avons cru mieux faire en réservant cet article pour cet endroit, & ce parce qu'il est plus que probable qu'il y a eu plusieurs Osiris, comme plusieurs Saturnes, Jupiters, &c. Chez les Egyptiens, suivant Diodore & d'autres, ce fut ou Vulcain ou le Soleil, qu'on nommoit Osiris, & la Lune Isis; & comme suivant l'histoire des Egyptiens, ce fut ou Vulcain ou le Soleil qui régna le premier entre les Dieux, que même Osiris est nommé tantôt entre les Dieux, tantôt entre les demi-Dieux, tantôt entre les Héros, il faut nécessairement qu'il y en ait eu plusieurs de ce nom, lequel en qualité de celui d'un Astre bienfaisant fut aussi imposé à ceux d'entre ces Héros & des Rois que le peuple vouloit honorer par dessus les autres, par reconnaissance pour leurs bienfaits. Personne ne révoque en doute l'existence d'Osiris. Veut-on le placer avant ou après le déluge? J'en donne le choix. S'il a existé avant le déluge & qu'on puisse donner une histoire complète de sa naissance, de

son éducation, de ses actions, de sa mort, &c. l'on aura une confirmation de ma these & de la conséquence que j'ai si souvent répétée.

Mais supposons, comme je le crois moi-même, qu'Osiris Roi ait vécu après le déluge, chacun convient qu'il faut le placer dans les premiers temps qui suivirent ce mémorable événement. Examinons succinctement ce qui regarde ce Roi célèbre & ce Conquérant fameux.

Osiris & Isis étoient enfans de Saturne & de Rhéa suivant les uns, ou de Jupiter & de Junon suivant les autres. Isis étoit selon quelques-uns fille de l'ancien Prométhée; d'autres veulent que Rhéa eut pour Amant, Cronus; & que dans les 5 Epagomenes nâquirent Osiris, Arveris ou Apollon, ou le premier Orus, ensuite Typhon, Isis, & Nephtis ou Vénus: Saturne étoit encore, suivant l'opinion des uns, Cham, & suivant les autres Noé, dont les trois fils connus par l'histoire sainte devoient être les mêmes que Jupiter & ses freres: ainsi quelque opinion qu'on suive, Osiris auroit été le premier Roi après le déluge.

Osiris étoit né à Byblus, (1) ou bien né & élevé à Nisa, ville d'Arabie; (2) & l'Histoire Universelle dit (3). „ Osiris ne fut pas plutôt parvenu au trône „ d'Egypte, qu'il adoucit les mœurs sauvages de ses sujets, leur apprit à con- „ noître les fruits de la terre, & institua le Culte des Dieux, bâtissant, &c. „ la Ville de Thebes & faisant construire plusieurs temples, entr'autres un à „ l'honneur de Jupiter Uranus, & un autre à celui de Jupiter Ammon son „ pere, auquel il avoit succédé; mais afin que les effets de son caractère bien- „ faisant ne fussent point renfermés dans son pays, il entreprit de visiter les „ différentes nations de la terre, qui furent toutes civilisées par ses soins, & „ particulièrement par les charmes de son éloquence, & par les attraits de la „ musique & de la poésie, &c. Je ne copierai pas davantage de cet ouvrage, qui est entre les mains de tout le monde; on pourra y voir ses actions, ses voyages, ses fils, ses filles, ses ministres, son savoir, son gouvernement, comme il bâtit des villes en Ethiopie, enseigna aux habitans plusieurs arts, surtout par rapport à l'Agriculture, fut delà en Arabie, aux Indes, parcourut l'Asie, tua le Roi de Thrace, donna ce pays & la Macédoine à Maro & à Macedo, enfin comme il fut tué à son retour par son frere; mais ce que je ne puis passer sous silence, ce sont les inscriptions à Nysa (4) dont Diodore & autres font mention, & qui prouvent invinciblement que non-seulement Osiris a existé, mais que, du moins en gros, il a été un grand & puissant Roi, a fait de grands voyages pour le bien du genre humain, & a eu de nombreuses armées.

Il n'est pas moins sûr qu'Osiris a été Ménès, puisque Hermès, Mercure ou Thot, ou Thoyth, a été son premier ministre, qui a gouverné son Royaume conjointement avec Isis, pendant les voyages d'Osiris.

Or les anciennes histoires, Egyptiennes, Orientales & Grecques, s'accordent là-dessus, que Thot ou Athotes a été le second Roi après le déluge, & si ce ministre n'est pas nommé Roi par l'histoire Orientale, du moins elle en parle sous le nom de Canca-hendi, personnage fameux & premier ministre de Beifar, fils de Cham, premier Roi après le déluge.

(1) Cumberland Sauchon. p. 106.

(3) Tom. I. p. 436.

(2) Diod. de Sicile Tom. I p. 32.

(4) Tom. I. p. 55.

Puisque nous parlons de cette histoire Orientale continuons à rapporter, ce qu'elle dit des premiers Rois après le déluge, & nous verrons si elle est contraire, ou conforme aux autres.

1°. Beifar fils de Cham dont nous venons de parler.

2°. Mefr fils de Beifar; il fut ainsi nommé parce qu'il vint au monde dans le temps qu'on bâtissoit la ville de Mefr, & ce Prince ne s'occupa à autre chose, pendant tout le temps de son regne, qu'à bâtir des villes & à faire la guerre aux ennemis; il est dit avoir partagé l'Egypte entre ses fils, donnant la partie du milieu à Kift, la supérieure à Ashmun, & l'inférieure à Athsib & à Sa.

3°. Kift ou Kibt fils de Mefr, c'est de lui que les Coptes ont tiré leur nom.

4°. Ashmun succede à son frere & paroît avoir été le même qu'Esmunus ou Æsculape; il a donné le nom à Ashmunaim ville de la haute Egypte.

5°. Athsib, fils de Mefr, bâtit Ain Shams ou Héliopolis à la distance de quelques milles de Mefr; Athribis la Capitale d'un gouvernement de la basse Egypte tira son nom de ce Prince.

6°. Sana, ou Sa, autre fils de Mefr, est supposé avoir bâti la ville de Sais, &c.

Nous ne continuerons pas ce catalogue; ceci peut suffire, & on y voit que ces 4 derniers sont mis en ligne comme successeurs, au lieu qu'ils ont régné en même temps, puisqu'ils ont bâti chacun des villes, précisément dans l'étendue de leurs divers Royaumes, dont il est parlé ci-dessus à l'article de Mefr; en outre quoiqu'on méprise cette histoire orientale, il me paroît qu'elle devoit avoir un autre sort; on convient que Misraïm a été le premier, ou tout au plus le second Roi d'Egypte; ici c'est Mefr, qui répond parfaitement à ce mot Mizraïm, d'autant plus qu'il paroît être le singulier de celui-ci qui est en pluriel, & les autres noms s'accordent aussi mieux avec la langue Egyptienne & aux noms originaux des villes, que ceux des autres catalogues changés par les Grecs, comme il est facile de l'apercevoir.

Le célèbre Marsham, dont je n'examinerai pas les Dynasties, comme ne faisant rien à mon sujet, s'accorde assez à cette histoire orientale. Il fait Ménès Roi de toute l'Egypte, Athotes le second à Thebes, le même ou un autre Athotes à This, Tosorthris ou Æsculape à Memphis, & Curudes dans l'Egypte inférieure.

Or nous voyons que dans l'histoire orientale l'Æsculape, ou Ashmun qui répond mieux à Esmunus que le nom de Tosorthris, est désigné pour 3^e. Roi dans l'Egypte supérieure, & que les autres noms, comme il est dit, paroissent plus originaux que ceux de Marsham, tirés d'Eratosthene, Syncelle, Hérodote, &c. qui sans doute les avoient déjà grécifiés; d'autres nomment le Roi de This Kenchares, & Lenglet dit que sans doute Athotes est celui que les Egyptiens, nomment Copt, & les Grecs Thot ou Thaut, les Latins Mercure, & les Celtes Teutates: ainsi cet Auteur trouve aussi que le nom Egyptien de Copt, ou comme il est dit ci-dessus Kift, Kipt, est le véritable. Il faut pourtant encore parler d'Osymandias, qu'on ne sait où placer. Newton veut que ce soit Ménès; & Marsham, que c'est Aménophis & Memnon. Suivant Diodore il étoit le huitième avant Achoreus. Si l'opinion de Newton étoit avérée & reçue, j'en ferois usage, mais étant insoutenable par toutes sortes de raisons, je ne m'y arrêterai pas.

Je remarquerai encore quelque peu de chose sur les Rois Pasteurs.

Marsham les place dans le VIII. & partie du IX siecle, la plupart des autres Auteurs les placent plus en arriere, & de nos jours Behr veut qu'ils ayent été des Généraux d'Oguz, Roi des Scythes, le 7^e. après Noé, 105 ans avant la naissance de Moyse; (5) que, suivant Abulgasi, Oguz étoit un grand Conquérant, mais que ses conquêtes s'étendoient vers l'occident & le midi, & non vers l'orient ou les Indes.

Cumberland assure que l'irruption des Pasteurs Phéniciens s'est faite du temps de Misraïm.

Difons encore un mot de Gnefactus, Roi d'Egypte (pere de Bochoris) qui a prononcé les plus fortes malédictions contre Ménès, & les fit écrire en caracteres sacrés dans le temple de Jupiter à Thebes, parce que Ménès avoit introduit le luxe en Egypte, qu'il a bâti Memphis & y a transporté son siege depuis Thebes. Je remarquerai encore qu'Eusebe rapporte d'après Abydenus, que vers le temps de la confusion des langues, il y a eu une guerre entre Chronus ou Cham, ou Misraïm, & Titan ou Nimrod; & Schukford croit que ces guerres ont pu être arrivées 200 ans avant Ninus.



C H A P I T R E VI.

Si l'on admet l'universalité du déluge, ce qu'il y a de plus certain dans l'histoire Egyptienne est inexplicable.

Récapitulons à-présent ce que nous avons rapporté sur cette these, & tirons-en la conséquence la plus naturelle.

1^o. Cham ou ses fils sont descendus en Egypte, y ont fondé un Royaume, & leurs fils en ont fondé quatre.

2^o. Cham, ou Misraïm a été Osiris.

3^o. Osiris a fait de grands voyages avec des armées nombreuses, a civilisé les peuples, les a instruits dans les arts, a bâti chez eux des villes, &c.

4^o. Les Pasteurs ont fait leur invasion, peu de siecles après le déluge.

5^o. Ménès a introduit le luxe parmi les Egyptiens.

6^o. Cham ou Misraïm a été en guerre avec Nimrod.

Or je demande à quiconque n'est pas prévenu, si tous ces faits sont possibles, lorsqu'on soutient l'universalité du déluge, & que tout le genre humain a été extirpé, excepté Noé & ses fils.

Je commence par le premier article de la récapitulation; raisonnons sans prévention; il ne s'agit que de Cham & non de ses freres, ou de leurs descendants: on suppose que lui ou Misraïm est arrivé en Egypte en 1772, ainsi 116 ans après le déluge. Les partisans de la lettre de l'Écriture veulent qu'il n'a point eu de fils avant le déluge, quoique Chanaan paroisse avoir été le cadet de ses freres, au moins de ceux qui sont rapportés *vs. 6^e. du Ch. X. de la Gen.*,

(5) Mr. de Guignes place Oguz Chan à 2800 ans avant Jésus-Christ. p. 217.

non-seulement parce qu'il y est nommé le dernier, mais parce qu'il est dit *Ch. IX. 24. son jeune fils* ou le plus petit de ses fils, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Comme donc il paroît que cet accident d'ivresse est arrivé à Noé peu d'années après le déluge & aussi-tôt que les vignes, plus précoces dans ces pays que dans les autres, eurent porté du fruit, il est clair que si Chanaan a été le cadet de ses trois freres & ceux-ci nés après le déluge, il ne devoit avoir eu que 3 ou tout au plus 4 ans, par conséquent peu capable d'une malice réfléchie, & qui méritât une pareille malédiction; mais enfin passons ceci; la difficulté deviendra alors beaucoup plus forte, de quelle maniere tous ces enfans pouvoient avoir eu une famille assez nombreuse, pour avoir été obligés de sortir de leur pays natal, faire un si long trajet & y établir des Royaumes.

Qu'on ne dise point que cela fait en faveur des Chronologies Samaritaines & des LXX, puisque l'espace de temps n'est pas suffisant pour trouver le nombre requis des hommes à l'établissement de tant de Royaumes.

Mais qu'ils ne s'y trompent pas, je prouverai que cet espace de temps est plus grand que celui que donnent les LXX. & les Samaritains; le paradoxe est fort, & on dira: comment ceux-ci ajoutent 7 à 800 ans de plus que les Hébreux, & on ose soutenir que dans ces 7 à 8 siècles de plus, il n'a pas été possible que la multiplication ait été aussi grande qu'en les omettant & en les retranchant? Oui, je le soutiens, & qui plus est, je le prouve par un calcul incontestable.

Les LXX, &c. soutiennent *par ex.* qu'on a retranché 100 ans à tous les Patriarches post-diluvians, lorsqu'il est parlé de leur premier fils. Je ne m'arrêterai pas à répéter ce que j'ai dit sur le ridicule qu'il y a à parler toujours du premier né, lorsqu'il ne s'agit que de la généalogie d'Abraham, en vue de celle du Messie, ceci étant déjà déduit ailleurs; mais enfin je suppose moi, que ces Patriarches ont engendré dès leur 15^e. ou 20^e. année. On objectera: mais l'Écriture ne parle que de 5 fils de Sem, ainsi il n'y en a pas eu davantage: mais n'est-ce pas se moquer? Comment des gens qui vivoient encore 600 ans, qui venoient d'être bénis tout récemment du Dieu créateur, qui leur dit *Ch. IX. vs. 7. Croissez & multipliez, & remplissez la terre, ou croissez en toute abondance sur la terre & multipliez sur elle; ceux-ci, dis-je, ne devoient avoir eu que quatre fils lorsque de nos jours dans le temps que notre âge ne s'étend & même rarement, qu'à 70 ou 80 ans, & que nous sommes si remplis d'infirmités, on a vu des hommes avoir jusqu'à 20 & 30 enfans d'une seule femme, & que 4 à 6 fils même ne soit rien de rare parmi nous! On voit donc que Moïse ne nous a conservé que très-peu des noms des descendans de Noé, apparemment seulement ceux qui sont parvenus par la tradition jusqu'à lui, comme les plus célèbres; on peut même dire qu'il n'en a pas toujours connu les véritables noms, puisque partout il a donné à ses descendans les noms des peuples en pluriel quoique les Chefs de leur race en doivent avoir eu d'autres en singulier; *p. ex.* ceux de Kithim, Dodanim, Misraïm, Ludim, Ananim, Leabim, Naphtahim, Pathmsim, Casluhim, & autres, tous comme les Philistim, par lesquels Moïse indique manifestement un peuple & non un seul homme; je conjecture donc par bien des raisons, que par-tout où se trouve la terminaison en *im* il est parlé non-seulement de peuple, mais de peuple mêlé, descendant de plusieurs différens chefs & peres; que pour cette raison Moïse, en*

historien fidele, n'a pas osé leur en assigner un seul; nous le voyons clairement par les Assurim, qui tirent indubitablement leur nom d'Assur, & que pourtant Moyse donne (1) pour enfans de Didan, sous le nom d'Assarim, & non d'Assur. On voit encore par-là, & par tant d'autres faits rapportés, que souvent ces peuples ont eu plusieurs tiges, bien loin que d'un seul ayent pu fortir diverses colonies nombreuses & en si peu de temps; & par conséquent Arphaxad, Salah, Eber, &c. peuvent fort bien avoir eu des freres aînés; mais je reviens à mon calcul.

Supposons donc qu'Arphaxad ait engendré seulement dans sa 35^e. année & qu'il ait cessé d'engendrer 35 ans avant sa mort, cela fera 70 ans qui déduits de 438 ans de sa vie suivant les Hébreux, il aura pu engendrer 368 enfans; par contre supposons suivant les LXX. qu'il ait commencé d'engendrer seulement à l'âge de 135 ans & qu'il ait vécu 538 ans, il est très-naturel de croire, & même on ne sauroit en disconvenir, qu'un homme qui reste passé 100 ans sans avoir d'enfans, doit cesser d'autant plutôt à engendrer à proportion; ainsi on devroit aussi compter 135 ans. Supposons cependant 100 ans en tout, 235 ans déduits de 538 il ne reste que 303 enfans qu'il auroit produits, ainsi 65 moins que de l'autre maniere; ou plutôt il faut supposer seulement 30 enfans, s'il falloit allaiter 10 ans, comme le soutient Jakfon. Je dis la même chose de ses enfans, au lieu que je suppose que ceux-ci ont commencé dès leur 15 ou 20^e. année & qu'ils ont continué à proportion. Concluons donc que ce calcul ne sauroit tourner à l'avantage de la Chronologie Grecque: mais enfin supposons encore, ce qui est impossible, que ceux qui n'ont commencé à engendrer qu'à leur 135^e. année ayent continué aussi longtemps que s'ils avoient commencé à la 35^e, à quoi cela aboutiroit-il en faveur de cette Chronologie des LXX. ? à rien, qu'à allonger les temps, mais non à multiplier les hommes. Qu'ils aient vécu 100 ans, plus ou moins, cela ne fait rien à l'affaire puisque ces 100 ans se sont passés sans engendrer; au contraire on trouvera qu'en supposant la même chose pour tous leurs enfans, le monde devoit être bien moins peuplé si la Chronologie des LXX. étoit véritable, que suivant celle des Hébreux: soit donc qu'on adopte le Texte Hébreu, ou qu'on suive la Version Grecque, il est impossible de trouver la quantité du monde requise.

Déjà il ne s'agit pas de toute la famille de Cham. Chus a été le pere des Arabes & non des Ethiopiens de l'Afrique, comme le prouvent les noms de ses fils; & les Auteurs modernes sont assez d'accord à cet égard. Phuth, suivant Bochart, doit avoir peuplé la Lybie, cependant Ezéchiél en parle comme d'un peuple allié aux ennemis Septentrionaux des Juifs, de même que de Chus & Lud, tous dans l'armée de Gog; & suivant Jérémie, ces trois peuples devoient inonder l'Egypte.

Pour Chanaan, chacun sait que ses descendans occupoient la Palestine. Ainsi, il ne reste que Misraïm, & quoique les peuples qui en descendoient n'aient pas occupé, pour la plus grande partie, l'Egypte, laissons-le descendre avec toute sa famille. En suivant la Chronologie des Hébreux, Misraïm, ou Mest, si (*par ex.*) Chus n'étoit né que quelque temps après le déluge, auroit pu avoir en 1772 environ 80 ou 90 enfans, ou 45 couples dont environ 30 auroient

(1) Gen. XXV. 3.

été en âge d'avoir des enfans, & même les 10 ou 15 aînés d'avoir des petits-fils, ainsi toute la famille de Misraïm aura consisté en 200, supposons 300 personnes, dont la moitié étoit en bas âge.

Les voici arrivés en Egypte, pays désert, suivant l'opinion commune: comment donc dire qu'il y a établi un Royaume & que ses fils l'ont partagé en 4, chacun ayant sa résidence, & bâti des villes? Comment parler de la construction de *Thebes*, de *Memphis*, de *Sa* & de tant d'autres villes, des temples magnifiques & autres ouvrages immenses? Ce seroit vouloir débiter des contes-bleus de nous le vouloir persuader.

Venons à la these 2 & 3. Misraïm a été Osiris, celui-ci a eu des armées nombreuses, fait des voyages de long cours, civilisé & instruit les peuples, bâti des villes, &c.

Que dire à ceci? Il en est de même que du précédent. Osiris a sûrement existé: est-ce avant ou après le déluge? On convient que c'est après, cependant chacun est forcé de convenir qu'il a été un des premiers Rois, & même quelques-uns disent que ce fut Misraïm, ou Ménès: où a-t-il donc pris ses armées? Quels pays a-t-il visités? Quels peuples a-t-il civilisés, si tout étoit désert, ou que les peuples qui existoient alors fussent tous fils, petits-fils, ou arriere-petits-fils de Noé, qui par conséquent ont du avoir joui des mêmes lumieres & des mêmes connoissances que lui? A quoi bon bâtir des villes dans les pays déserts, tandis qu'il auroit du songer à peupler son propre pays, puisque suivant l'opinion commune il ne s'y trouvoit que sa famille?

Que les Pasteurs soient venus au 1. 2. ou au 7. ou 8^e. siecle après le déluge, qu'ils aient été Tartares ou Phéniciens, il est impossible si tout le genre humain a péri dans le déluge, que le nombre de ces Pasteurs ait été aussi considérable qu'on le prétend, & que Salatis ait pu entretenir toujours aux environs d'Avaris, une armée de 200,000 hommes, puisqu'on n'apprend pas qu'aucune Province hors de l'Egypte soit devenue déserte par une pareille transmigration.

Si Ménès ou Misraïm, suivant la these 5^e., a été accusé & maudit d'avoir le premier introduit le luxe parmi les Egyptiens, comme le fait de la malédiction & l'inscription ne scauroient être niés, il est incontestable qu'il faut que jusqu'à ce temps les Egyptiens aient vécu sobrement & dans la simplicité. Or si l'Egypte a été déserte depuis le déluge jusqu'à l'arrivée de Ménès il n'y a point eu d'habitans qui aient pu vivre autrement que suivant la mode de Ménès. Si on vouloit dire que ceci regarde la famille de Ménès qui vivoit frugalement & sans somptuosité pendant quelque temps, & qu'après quelques années Ménès y a introduit le luxe, la supposition seroit ridicule; il ne devoit y avoir que cette seule famille, selon la supposition vulgaire; s'il y a eu d'autres habitans, ce seroit confirmer mon système, outre que dans ces temps si reculés on ignore ce qui se passe dans l'intérieur d'une famille quelque grande qu'elle soit, surtout pour la police & l'œconomie. Si on pose le commencement de cette Peuplade à l'arrivée de Ménès & qu'après 50 supposé 100 ans il eût introduit le luxe, personne n'y auroit plus songé après tant de siècles. Il est donc clair que la simplicité dans la maniere de vivre y subsistoit depuis bien des siècles, & que c'est pour cela qu'on a conservé la mémoire d'un change-

ment

ment si ruineux & si fatal; il faut que Gnefactus ait pu instituer une comparaison entre la maniere de vivre ancienne & celle que Ménès avoit introduite.

Si Cham, suivant la these sixieme, a pu faire la guerre à Nimrod son petit-fils & que Nimrod ait été un puissant Monarque comme il sera démontré ci-après, il faut qu'il ait eu des troupes nombreuses sans compter sur ses fils & leurs descendans, dont il est fait mention dans l'Ecriture, vu qu'ils se trouvoient déjà tous établis dans d'autres contrées.

De tout ceci je conclus, que toutes ces histoires ne peuvent subsister avec un déluge tellement universel, qu'il ait fait périr tout le genre humain sans autre exception que celle de Noé & de sa famille; si par-contre on suppose avec moi qu'il en a échappé une bonne partie dans les autres pays, tout est facile à expliquer, & voici comment. L'Égypte a sans-doute aussi souffert du déluge, non-seulement le Delta ou l'Égypte inférieure a été inondée, mais aussi les plaines de la haute Égypte, surtout parce que le Nil, principalement dans son accroissement, ayant rencontré cette inondation, s'est enflé & l'a augmentée, de sorte que quantité de gens & de bêtes ont péri; le reste se sera sans-doute sauvé partie en Éthiopie, ou plutôt en Assyrie, & sur les montagnes adjacentes; ce qui les aura jettés dans une maniere de vivre barbare, à laquelle ils se sont de plus en plus accoutumés, jusqu'à ce que Misraïm étant arrivé avec les siens en Égypte, a construit une ville, & labouré les champs: les anciens habitans voyant que l'inondation ne revenoit plus, comme ils avoient craint, retournoient peu-à-peu se joindre à cette nouvelle colonie; & comme l'Égypte a été sans-doute aussi fertile avant le déluge qu'après, le nombre des anciens habitans restans a pu être fort grand, & ils ont du se multiplier à l'infini, de maniere qu'il n'étoit pas impossible qu'Osiris ait pu lever une forte armée, & qu'après la mort de Ménès, ou Osiris, ou Misraïm, on ait pu former 4 Royaumes.

Osiris lui-même ayant été dans l'idée comme son grand-pere Noé, & les fils de celui-ci, que tout le genre humain avoit péri, & voyant le contraire, jugea des autres par ce reste des anciens Egyptiens, & voulut leur rendre le même service; c'est pourquoi il fit le voyage dans d'autres pays, ramassa les hommes dispersés, bâtit des villes, les civilisa, & ne demanda d'autre récompense que la satisfaction ineffable d'avoir été utile au genre humain.

Tout ceci est d'autant plus probable que Manéthon ne fait pas la moindre mention du déluge. Quelle raison en peut-il avoir? C'est parce qu'il tire son histoire des monumens qu'il a trouvés dans la haute Égypte, qui n'avoit souffert qu'une inondation, & non un tel déluge destructif: Thot, n'écrivant que les principaux événemens & l'histoire des Rois, n'a pas trouvé que celui-ci méritât d'être rapporté.



C H A P I T R E VII.

Fragment & généalogie de Sanchoniathon.

Terminons ce que nous difons des Egyptiens par la généalogie antédiluvienne de Sanchoniathon.

Préalablement, il faut établir que cet ouvrage n'est pas supposé, comme le Pere Simon, Dodwel, P. Montfauçon, Van Dale, D. Calmet, P. Tournemine & autres voudroient le faire accroire.

Parmi ceux qui en reconnoissent l'authenticité se trouvent, Eusebe qui a donné le plus grand fragment de cette histoire traduite, dit-il, par Philon de Byblus; Porphyre qui le premier en a donné connoissance, s'en servant contre les Chrétiens; Théodoret, Vossius, P. Thomassin, P. Pezron, Bochart, & Stillingfleet, que Fourmont met au nombre des premiers, je ne fais pourquoi, vu qu'aucontraire il se donne bien de la peine de prouver cette authenticité.

Les objections qu'on y oppose, sont si foibles, & Fourmont les a si bien réfutées que je ne veux pas le copier ici. J'ajouterai seulement qu'Eusebe grand zéléateur du Christianisme, qui se trouvoit à portée d'examiner la vérité des choses par le voisinage de Césarée, n'auroit pas manqué de découvrir l'imposture, ou même ses doutes, s'il lui avoit été possible d'en concevoir.

Je ne m'arrêterai pourtant pas à examiner cette généalogie, cela me méneroit trop loin, je me contenterai de rapporter celle jusqu'après le déluge, & que tous les Auteurs reconnoissent être celle de Caïn

Généalogie tirée de Sanchoniathon.

Sanchoniathon.	Moyse.
1. Πρωτόγονος. Αιών.	1. Adam. Eve.
2. Γενος, γενεά.	2. Caïn.
3. Θάς. πῖρ. Φλόξ.	3. Enoch.
4. Κάσσιος. λίβανος.	4. } Omis.
5. Μημρούμος. Ουσῶος.	5. }
6. Αγρέος. Αλιεύς.	6. Irad.
7. Χρυσῶρ ὀκαί η Φαισός.	7. Mehujael.
8. Τεχνίτης, Γείνος.	8. Methusalé.
9. Αγρος, Ἀγρουηρος.	9. Lamech.
10. Ἄμυνος, Μαγός.	10. Jabal. Jubal.
11. Συδῦκ, Μισωρ.	
12. Καβειροί. Thoth, Dioscuri.	
13. Βλιουν, ἡ υψισός.	
14. Επίγειος, ἡ Αυτοχτων, ἡ Ουρενός γῆ.	
15. Ἴλος ἡ Κρόνος, Βετυλος, Δαγων, Ατλας.	

Fourmont place Τεχνίτης & Γείνος avec Χρυσῶρ & omet cette génération 8^{me}, je ne fais pourquoi; il est vrai qu'il ajoute dans la translation du fragment, que

de cette race (de Chrifor) il s'étoit élevé deux autres jeunes hommes, que l'on avoit appellés, l'un, l'Artifte ou le Bâtiffeur, & l'autre, le faiseur ou compositeur de terre; ainsi je ne comprends pas pourquoi il n'en a pas fait une génération.

Par-contre il veut absolument faire de Cronus, Abraham; c'est pourquoi il traduit; de leur race, c'est-à-dire de Elion & de sa femme Berouth, fort *Επίγυ-
vos* ou Uranus, au lieu que le Texte Grec porte *εξ ἑν γενῶναι, d'eux naquit*. Mais enfin ceci ne regarde pas mon sujet.

Tous les Auteurs qui reconnoissent l'authenticité de ce fragment de Sanchoniathon, admettent aussi la vérité des faits & de la généalogie de Caïn; seulement ils trouvent à redire qu'après *Ἀπυρος & Μάγος*, notre Auteur omette le déluge, & comme ils sont dans la ferme idée qu'après cet événement il ne pouvoit être question que de Noé, ils assurent que celui-ci est *Συδικ*, ne pouvant comprendre pourquoi Sanchoniathon fait descendre ce Sydyk de Caïn, plutôt que de Seth.

Ils ont raison, & si toute la Race de Caïn avoit été détruite, il seroit incompréhensible pourquoi les descendans de Seth par Noé, tous gens pieux, favoris pour ainsi dire du Dieu tout-puissant, se feroient fait honte d'en descendre, & auroient préféré de reconnoître pour chef de leur tige Caïn, dont la mémoire étoit en exécration chez tout le monde. Si de nos jours quelqu'un pouvoit prouver qu'il descend en ligne directe d'Auguste ou de Tite, voudroit-il se forger une nouvelle généalogie pour paroître descendre de Caligula ou de Néron?

Tout ceci fait voir clairement que la premiere partie de cette généalogie & de cette histoire étant recue pour véritable, la dernière ne sauroit être révoquée en doute, puisqu'elle est moins éloignée du temps de Gédéon, auquel à-peu-près Sanchoniathon vivoit, car de le placer après les temps de David parce qu'il parle de Tyr qui n'étoit pas bâtie au temps du premier & qu'il dédie son Histoire à Abibalus qu'on suppose le pere de Hiram, c'est vouloir rêver.

Ces mêmes savans conviennent qu'il y a eu une autre Tyr bien ancienne, & Sanchoniathon lui-même dit qu'elle a été bâtie avant le déluge: ainsi un enfant concluroit que c'est de celle-ci qu'il veut parler & non de la nouvelle; & quant à Abibalus on sçait qu'il y en a eu un de ce nom Roi de Beryte, Patrie, à ce qu'on croit, de Sanchoniathon, fort antérieur à celui de Tyr.

Si donc les Phéniciens étoient & se faisoient gloire d'être descendans de Caïn, il sera aussi probable que la ville de Caïn dans la Tribu de Juda (1) ait été bâtie par ses descendans; vu que ceux de Noé n'auroient pas voulu imposer un nom si fort en abomination à une de leurs villes. Ce qui rend mon opinion encore plus probable est, que la Palestine étoit si voisine de la Phénicie, que chez les étrangers elle fut souvent comprise sous la même dénomination; que même les prétendus LXX. ont nommé Rois Phéniciens ceux du Chanaan; ce qui est encore une preuve que ces traducteurs étoient Juifs Hellénistes de l'Egypte, & non Hébreux de la Palestine. Si donc les Phéniciens étoient descendus de Caïn, eux ou leurs ancêtres avant le déluge ont fort bien pu avoir bâti cette ville ancienne. Que Sanchoniathon ne parle pas du déluge il n'en faut pas être surpris, vu qu'il ne donne pas une histoire étendue, mais plutôt une relation des personnes illustres dans la race, desquelles lui & ses compa-

(1) Josué. XV. 57.

tristes descendoient, principalement de celles qui ont inventé des arts nécessaires & utiles au genre humain, ou qui ont fait quelque action extraordinaire; ainsi ayant regardé le déluge comme une inondation extraordinaire & non comme ayant fait périr tout le genre humain, il l'a passée sous silence; ce qui rend cette prétendue universalité du déluge toujours plus douteuse.

Enfin il y a encore une remarque à faire ici.

Du temps du déluge, suivant que les Auteurs ajustent cette généalogie, Sanchoniathon rapporte deux hommes, savoir Sydyk & Misor.

Fourmont veut que Sydyk soit Noé & Misor Misraïm, mais il veut que Taaut ou Toot ne fût qu'un des descendans de Misor: je n'entreprendrai pas de réfuter toutes les très-savantes rêveries de ce célèbre Auteur, je me tiendrai seulement à ce qui fait à mon sujet. Dans le Grec il y a, ἀπὸ Μισῶρ τὰαυτος, ἐς εὖρε τὴν τῶν πρώτων στοιχείων γραφὴν. Ἰου "Αιγύπτιοι μὴν Θωῶρ, "Αλεξανδρεῖς δὲ Θωῶν, "Ελληνισ δὲ Ἑρμῆν, ἔκλεσαν. Il a traduit les trois premiers mots, *Misor eut au nombre de ses successeurs Taaut*; je confesse que ces termes ἀπὸ Μισῶρ sont susceptibles de cette explication, mais aussi on peut plus naturellement interpréter, *de Misor naquit Taaut*; il faut seulement examiner lequel sens est le véritable; dans les deux articles précédens Sanchoniathon dit ἀπὸ τούτων γενέσθαι, ainsi il est à croire que par ellipse fort naturelle ici le γενέσθαι est omis & qu'il faut y donner le même sens comme s'il y avoit ἀπὸ Μισῶρ γενέσθαι τὰαυτος & c'est-ce qui s'accorde parfaitement avec l'histoire. Taaut a été le premier ministre d'Osiris ou de Ménès premier Roi d'Egypte & n'étoit pas son fils: l'histoire Orientale le nomme Canca-hendi ou Canca l'Indien, presque tous conviennent qu'il a été Indien. Si donc Ménès a été le Misraïm de Moysè & Taaut le fils de Misor de la race de Caïn, cela s'accorde fort bien, qu'il a été étranger, & que peut-être alors ces descendans de Caïn habitoient quelque partie des Indes; tout ce qui étoit à l'Orient ayant été nommé Indes par les peuples plus occidentaux, surtout pendant la grande inondation, d'où Taaut & peut-être encore plusieurs autres ont pu se joindre à Misraïm pour descendre en Egypte, vu que les descendans de Noé après leur sortie de l'arche, ne devoient être guerres éloignés des Indes; & alors on concevra plus aisément que Misraïm ait pu rassembler une colonie assez nombreuse pour aller peupler la partie inférieure de l'Egypte, au lieu que, comme il a été démontré ci-dessus, la seule famille de Misraïm, pris pour le fils de Cham, n'y auroit pas à beaucoup près suffi. Je dis l'Egypte inférieure, car je suppose que la supérieure sur les confins de l'Ethiopie, (quoique peut-être elle ait eu des Rois de la même race, vu que Misraïm doit avoir fondé Thebes,) a eu pour la plus grande partie des anciens habitans antédiluviens. Mes raisons sont que généralement on croit, & cette opinion est fondée sur l'écriture, que Zoan qui n'étoit pas dans la haute Egypte a été la plus ancienne ville de ce pays & bâtie avant Thebes. Il est donc apparent que Ménès ne songea à construire une aussi grande ville que Thebes avec son peu de monde, que lorsque peu-à-peu les anciens habitans furent revenus au pays & dans les plaines de la haute Egypte. Une autre raison est que la basse Egypte a été infectée de bonne heure de l'idolâtrie & que la haute a été exempte pendant bien des siècles des cultes superstitieux. Tous les Auteurs conviennent que ne reconnoissant que l'Être suprême, sous le nom de Cneph,

ils furent exempts des contributions qu'on levoit pour l'entretien des temples & des prêtres des idoles. Hécatée reconnoit que les Egyptiens n'avoient adoré Dieu sous diverses figures, que parce qu'on ne peut lui en attribuer une déterminée. Je répéterai dans un autre endroit les raisons qui me persuadent que les anciens habitans étoient plus religieux que les nouveaux.



C H A P I T R E VIII.

Des Ethiopiens. Dispute entre les Egyptiens & les Ethiopiens sur leur antiquité. Ce qu'en disent Diodore de Sicile & divers auteurs.

Avant que de quitter l'article des Egyptiens, il me paroît qu'il est à-propos de parler des Ethiopiens leurs voisins.

Tous les Auteurs anciens conviennent de l'antiquité de ces peuples, & assurent qu'ils sont indigenes; seulement, ils ne savent quel parti prendre dans la dispute qu'il y avoit entre les Egyptiens & les Ethiopiens, chacun de ces peuples soutenant que l'autre étoit une de ses colonies; & peut-être avoient-ils raison tous les deux, puisque nous voyons que dans d'autres pays il est sorti quelquefois une colonie, & que de cette colonie il en est resorti après quelques siècles une autre pour retourner dans son ancienne patrie: mais examinons ce que les anciens Auteurs les plus authentiques & les plus approuvés en disent.

Diodore de Sicile rapporte (1) que les Ethiopiens se disent les premiers de tous les hommes, &c. l'on convient assez généralement qu'étant nés dans le pays, & n'y étant point venus d'ailleurs, ils doivent être appelés Autochthones.

Ils disent (2) que ce sont eux qui ont institué le culte des Dieux, les fêtes, les assemblées solennelles, les sacrifices, en un mot toutes les pratiques, par lesquelles nous honorons la Divinité; c'est pour cela qu'ils passent pour les plus religieux de tous les hommes & qu'on croit que leurs sacrifices sont les plus agréables aux Dieux: l'un des plus anciens Poètes & le plus estimé de la Grèce, Homere *Iliade vs. 422.* leur rend ce témoignage, lorsqu'il introduit Jupiter & les autres Dieux allant en Ethiopie assister aux festins & aux sacrifices annuels, qui leur étoient préparés chez les Ethiopiens.

Jupiter aujourd'hui, suivi de tous les Dieux des Ethiopiens, reçoit les sacrifices.

Ils disent (3) de plus que les Dieux ont récompensé leur piété par des avantages considérables comme de n'avoir jamais été sous la domination d'aucun Prince étranger. En effet ils ont toujours conservé leur liberté par la grande union qui a régné en tout temps entr'eux; & plusieurs Princes très-puissans qui les ont voulu subjuguier, ont échoué dans leur entreprise.

Ils disent encore que les Egyptiens sont une de leurs colonies, qui fut menée en Egypte par Osiris. Ils prétendent même que ce pays, l'Egypte, n'étoit

(1) Tom. I. p. 337. traduction de l'Abbé Terrasson.

(2) P. 338.

(3) P. 339.

au commencement du monde qu'une mer, mais que le Nil entraînant dans ses crues beaucoup de limon de l'Éthiopie l'avoit enfin comblée & en avoit fait une partie du continent.

On voit (4) aux embouchures du Nil une particularité qui semble prouver que l'Égypte est un ouvrage du fleuve (5).

Ils ajoutent que les Égyptiens tiennent d'eux comme de leurs Auteurs & Ancêtres, la plus grande partie de leurs loix; c'est d'eux qu'ils ont appris à honorer leurs Rois comme des Dieux, & à ensevelir leurs morts avec tant de pompe; la Sculpture & l'Écriture ont pris naissance chez les Éthiopiens; les Égyptiens se servent de caractères qui ne sont propres qu'à leur nation, & les Éthiopiens ont aussi deux sortes de caractères, mais ils sont communs à tout le monde chez eux, &c.

Les Éthiopiens (6) ont plusieurs loix fort différentes de celles des autres peuples, surtout pour ce qui regarde l'élection des Rois.

Il y a (7) plusieurs autres nations Éthiopiennes dont les unes cultivent les deux côtés du Nil avec les Isles qui sont au milieu; les autres habitent les Provinces voisines de l'Arabie; d'autres sont plus enfoncées dans l'Afrique; presque tous & entr'autres ceux qui sont le long du fleuve, (apparemment le Niger, nommé aussi Nil par quelques-uns) ont la peau noire, le nez camus, & les cheveux crépus; ils paroissent très-sauvages & très-féroces & le sont pourtant beaucoup moins par tempérament que par volonté & par affectation; ils sont fort secs & fort brûlés, leurs ongles sont toujours longues comme celles des animaux; ils ne connoissent point l'humanité; ils ne poussent qu'un son de voix aigu, ne s'étudient point comme nous à rendre la vie plus douce & plus agréable, ils n'ont rien des mœurs ordinaires.

Les Éthiopiens (8) diffèrent encore des autres nations dans les honneurs qu'ils rendent à leurs morts: les uns jettent leurs corps dans le fleuve, &c. les autres les conservent dans leurs maisons dans des niches de verre, d'autres les enferment dans des cercueils de terre cuite, & les enterrent aux environs de leurs temples.

Les Africains (9) & les Éthiopiens sont continuellement en guerre pour se disputer ce terrain.

Pour moi, (10) dans le temps que je voyageois en Égypte, je me suis souvent rencontré avec des Prêtres Égyptiens & des Ambassadeurs Éthiopiens. Ayant recueilli avec soin ce que je leur entendois dire & y ayant ajouté ce que j'ai trouvé dans les meilleurs historiens, j'ai composé cette partie de mon ouvrage, de ce qui m'a paru le plus généralement avoué par les uns & par les autres.

La Troglodytique (11) 1^e. Les Ichthyophages sur la Mer Rouge qui n'ont aucune idée de ce qui est honnête & de ce qui ne l'est pas, point de maisons ni d'instrumens, vivent des poissons qu'ils prennent entre les rochers après le reflux de la mer (12).

Ils pêchent (13) & mangent pendant 4 jours, & le cinquième ils vont boi-

(4) P. 340.

(5) Voyez Plutarque, Hérodote qui prouve ce fait par plusieurs raisons très-fortes, & nombre d'autres historiens.

(6) P. 342.

(8) P. 348.

(10) P. 352.

(12) P. 360.

(7) P. 346.

(9) P. 350.

(11) P. 357.

(13) P. 362.

re aux sources d'eau, & s'en remplissent par provision. C'est-là constamment leur maniere de vivre.

Les Ichtyophages (14) qui habitent plus près du détroit sont encore plus brutes, ils ne boivent jamais, & sont entièrement sans sentiment.

L'Auteur donne (15) encore la description des Chelenophages, des Rizo-phages, des Hilophages, des Spermatophages, des Hylogones, des Eléphantomaques, &c.

Il dit (16) que leurs voisins du côté du Couchant sont les Ethiopiens-Simes, & au Midi les Strutophages, qui sont fort souvent en guerre avec les Ethiopiens-Simes.

Il parle (17) des Acridophages & des Cynamines.

Les Troglodytes (18) proprement ainsi nommés ou Nomades, qui passent leur vie à garder des troupeaux, sont divisés en différentes Tribus, qui ont chacune leur Roi.

Ils sont circoncis (19) à la maniere des Egyptiens.

Nous ferons mention plus bas de ce que l'Auteur dit des Amazones Ethiopiennes.

Les Auteurs de l'Histoire Universelle disent (20) au sujet de l'invention des lettres. „ Il suffira d'observer ici que quoique la plupart des autres nations „ soient supposées les avoir reçues des Egyptiens, il se pourroit néanmoins „ bien, que ceux-ci les eussent empruntées de leurs Voisins les Ethiopiens par- „ mi lesquels les lettres furent en usage de bonne heure, & dont le caractère „ vulgaire devint celui dont les Egyptiens firent leur caractère sacré.”

Hérodote dit qu'il ignore laquelle des deux nations, Egyptienne ou Ethiopienne, a pratiqué la première la circoncision.

Philostate dans la vie d'Apollonius de Tyr loue fort la Philosophie morale des Ethiopiens & Quint. Septimius dit:

*Primi Justitiam Ethiopes docuisse feruntur
Et primi coluisse Deos, ritusque sacrorum;
Et Cultus, Cantusque pios didicisse, & bonestis
Artibus instravisse viam.*

Lucien les a aussi estimés plus sages & plus savans que les autres peuples, même dans l'Astronomie; & il assure avec Diogene-Laerce, qu'ils ont été les premiers qui ont connu que la lune n'avoit qu'une lumière empruntée; qui ont déterminé & imposé les noms aux Planetes, &c. que c'est d'eux aussi, que les Egyptiens ont appris cette science, de même que l'Astrologie judiciaire.

Hérodote dit encore, à-peu-près comme Diodore, que les Ethiopiens dans les plus anciens temps ont enduit les corps morts de verre, & qu'ils les ont dressés en quelque endroit, pour pouvoir les conserver & contempler.

Le savant Ludolf dans ses Commentaires dit (21) que les Ethiopiens écrivent de la gauche à la droite, & les lettres une à une, au lieu que les Arabes font le contraire, & les joignent ensemble, qu'on en peut conclure que les Ethiopiens ont eux-mêmes inventé les lettres, avant que les Arabes en ayent eu connoissance.

(14) P. 363.

(15) P. 368—377.

(16) P. 380.

(17) P. 381.

(18) P. 386, &c.

(19) P. 388.

(20) T. I. p. 409.

(21) — p. 60.

Les noms (22) des mois chez les deux peuples n'ont aucune ressemblance; il faut que les Abyssins les aient empruntés des anciens habitans qu'ils ont trouvés, ou bien des Ethiopiens leurs voisins.

Enfin outre les Auteurs allégués, Homere, Strabon, Pline & plusieurs autres anciens assurent unanimement que les Ethiopiens sont indigenes ou nés dans le pays, & non venus d'ailleurs; qu'ils sont les plus anciens des mortels qui n'ont point été mêlés avec les étrangers, qu'ils ont eu leurs propres Rois, que ces Rois ont été célèbres par leurs guerres en Egypte, puissans, &c.

C H A P I T R E IX.

Des Amazones Afriquaines.

Voyons à-présent ce que les Auteurs disent des Amazones d'Afrique. Diodore est celui qui en donne la connoissance la plus ample.

Il dit (1) que celles-ci sont plus anciennes que les autres & les ont surpassées par leurs exploits: cette nation, dit-il, a été éteinte plusieurs siècles avant la guerre de Troye.

Denis de Mitylene en parle & dit (2) que dans l'Afrique il y a eu plusieurs nations de femmes recommandables par leur valeur, celle des Gorgones vaincue par les Amazones, qui vivoient dans le voisinage de l'Ethiopie, dans une Isle nommée Hespérie (3), située au couchant du Lac Tritonides; Myrine leur Reine assambla 30000 femmes d'infanterie & 2000 de cavalerie, avec lesquelles elle fit une irruption dans le pays des Atlantides & s'en rendit maîtresse.

Les Gorgones (4) leur faisant toujours la guerre, Myrine les détruisit presque toutes; quoiqu'ensuite elles se soient relevées, elles furent encore attaquées par Persée & détruites par Hercule.

Myrine (5) entra en Egypte & lia amitié avec Orus fils d'Isis; attaqua ensuite les Arabes & en extermina un grand nombre; soumit la Syrie; entra en Cilicie & en Phrygie; bâtit plusieurs villes & les nomma de son nom, de celui de sa sœur, & de ses compagnes.

Voilà donc ce que Diodore en dit. Tacite est aussi dans l'idée que les Amazones de l'Afrique sont les plus anciennes.

C H A P I T R E X.

Les Ethiopiens ne descendent pas de Chus.

Examinons encore de qui quelques Auteurs veulent faire descendre les Ethiopiens.

Le plus grand nombre a été pour Chus, & prétend que l'Ethiopie a toujours

(22) Ibid. p. 61.

(4) P. 439.

(1) Tom. I. p. 433.

(5) P. 441.

(2) P. 434.

(3) P. 436.

jours été désignée par ce nom dans l'Écriture sainte. Cependant le contraire se trouve par-tout. Le terme de Chus désigne toujours l'Arabie & aussi la Province de Sufe ou le Chusistan. La femme de Moïse étoit Cuffite ou Madiantite, ce qui est hors de doute.

Les fils de Chus furent Seba, Hévilah, Sabtha, Raëma & Sabtecha; les fils de Raëma, Scheba & Dedan; & tous les Auteurs les plus célèbres placent ceux-ci en Arabie, & non en Ethiopie; aussi Bochart suppose que les Ethiopiens sont les Ludim, mais il a été assez réfuté, sans que je m'en mêle encore. Revenons à Chus, nous pourrions apporter plusieurs raisons pour réfuter l'erreur de ceux qui confondent l'Ethiopie avec le pays de Chus. Nous nous bornerons à deux qui sont tranchantes.

Le Prophète Ezéchiel dit *Ch. XXIX. vs. 10.* au nom du Seigneur, je réduirai le pays d'Égypte en désert de sécheresse & de désolation, depuis la Tour de Syene jusques aux frontières de Chus. Il est surprenant qu'un grand & savant Théologien dans ses notes sur la Bible, ajoute ici; depuis Syene qui étoit vers l'extrémité de la Mer Rouge, jusqu'en Ethiopie; au lieu que tous ceux qui ont la moindre notion, superficielle même, de l'histoire & de la géographie d'Égypte, ancienne ou moderne, savent que Syene a toujours été située dans la haute Égypte sur les confins de l'Ethiopie, qu'elle a toujours été connue par des édifices les plus magnifiques (1), les pyramides & le Puits fameux du soleil, comme étant située directement sous le Tropique du Cancer: ainsi supposer Cus l'Ethiopie, ce seroit dire autant que si on vouloit prédire la ruine de tout le Royaume de France en disant depuis Perpignan jusqu'en Espagne; & pour faire voir encore plus clairement, ce qui n'est déjà que trop clair, c'est que le même Prophète ajoute, *Ch. XXX. vs. 6.* où le Seigneur continue ses menaces, & dit: ils y tomberont par l'épée depuis la Tour de Syene, ainsi depuis l'extrémité la plus éloignée de la Palestine.

L'autre passage n'est pas moins décisif. Esaïe dans sa Prophétie contre l'Égypte *Ch. XVIII. vs. 1.* dit: malheur au pays, qui est au delà des fleuves de Cus! par conséquent, le pays de Cus étoit situé entre l'Égypte & la Palestine, c'est donc l'Arabie & non l'Ethiopie.



C H A P I T R E X I

Les Ethiopiens ne sont pas une colonie d'Indiens.

D'autres veulent que les l'Ethiopiens soient une colonie d'Indiens; mais cette opinion est insoutenable: les Indiens ont toujours assuré qu'ils n'avoient jamais envoyé de colonie hors de leur pays. Les historiens des autres peuples s'accordent aussi là-dessus & Mégasthène leur meilleur Auteur fort loué par Plin, Solin & Arrien, & nommé par ce dernier un homme d'une foi éprouvée, assure la même chose. On voit parfaitement, que si tous les hommes descen-

(1) Voyez les Voyages de Pooke.

doient de Noé, il auroit fallu bien des siècles avant que les Indiens eussent été assez nombreux pour envoyer des colonies, premièrement en Arabie & de-là en Ethiopie; par conséquent les anciens Auteurs qui assurent unanimement que les Ethiopiens sont Indigenes ou Autochtones auroient facilement pu être instruits de leur origine, & sur-tout les Egyptiens, peuple si savant, si sage, si éclairé, auroient bientôt sçu trancher la dispute qui rouloit sur l'antiquité des deux peuples; les Egyptiens, dis-je, auxquels on ne refuse pas une grande antiquité. Au reste par où ces Indiens ont-ils passé? On a bien prévu cette objection, c'est pourquoi on dit qu'Aménophis donna passage à une colonie d'Indiens, qui allèrent s'établir en Ethiopie, quoiqu'il soit peu véritable que ce Roi qui vécut suivant L'Englet du Frenoy 1742 ans avant Jésus-Christ, ait donné passage à une forte colonie par son pays; & que rien n'étoit plus facile que d'indiquer leur origine, qui n'auroit pu se dater que depuis cette époque. Nous ne laisserons pas de le supposer, & on n'en fera pas plus avancé, puisqu'Eusebe & Syncelle qui supposent cette colonie, remarquent que depuis ce temps on a toujours distingué entre les Ethiopiens orientaux qui avoient les cheveux longs & les occidentaux qui les avoient crépus comme de la laine: ainsi l'on ne fauroit jamais donner une idée seulement apparente & probable de l'origine de ceux-ci. Ce que nous allons bientôt examiner, après que nous aurons fait quelques remarques sur ce que nous venons de rapporter des Ethiopiens sur la foi des meilleurs Auteurs: je dirai en passant que Diodore & la plupart de ceux qui ont parlé des Egyptiens & des Ethiopiens ayant vécu sous Jules-César & Auguste, dans un siècle si éclairé, auroient été bien redressés par d'autres, s'ils avoient écrit quelque chose qui fût contraire aux anciennes histoires & à ce qu'on en savoit d'ailleurs, comme il en arriveroit de nos jours, où on trouve d'abord plusieurs Antagonistes qui relevent non-seulement pareilles erreurs, mais tout ce qui a l'air de nouveauté, surtout en fait d'histoire.



C H A P I T R E X I I

Les Ethiopiens ont été très-renommés pour leur sagesse & leur antiquité.

Nous voyons que dans les temps les plus reculés les Ethiopiens étoient renommés pour leur science & pour leur sagesse, leurs arts, leur gouvernement, leur valeur & leurs autres grandes qualités, & que les Egyptiens, si célèbres eux-mêmes, ne dédaignoient pas d'entrer en concurrence avec eux, & de disputer laquelle des deux nations descendoit de l'autre, quoique ceux-ci eussent fait remonter leur antiquité bien au delà du déluge.

Nous avons vu qu'Osiris ou Ménès a voyagé en Ethiopie, qu'il y a trouvé des habitans, que les Egyptiens supposent qu'il leur a appris l'agriculture & qu'il y a bâti des villes; d'où peuvent-ils donc descendre? Ménès a gouverné l'Egypte environ 116 ans après le déluge & cependant il trouva l'Ethiopie déjà peuplée. Orus fut son fils, Myrina la Reine des Amazones, Ethiopienne si fameuse par ses guerres & victoires, fit connoissance avec lui. Ces Amazones

furent détruites plusieurs, quelques-uns disent environ huit siècles avant la ruine de Troie; celle-ci arriva 1135 ans après le déluge & suivant d'autres encore plutôt, ainsi cela s'accorde parfaitement avec ce que Diodore marque de Myrina & de l'époque où elle a vécu. Cette nation des Amazones auroit encore subsisté après Orus environ un ou deux siècles, mais d'où les prendre & de qui faire descendre ces peuples, soit hommes, soit femmes, si on se tient au système, que tout le genre humain a péri dans le déluge?

Si nous considérons en outre les Troglodytes & autres barbares, connus pour tels des plus anciens peuples, on ne sauroit disconvenir de leur extrême antiquité, vu que plus les peuples sont brutes, & plus anciens ils sont; parce que c'est une marque non douteuse qu'ils ont été séparés depuis bien des siècles de tout commerce avec les autres hommes. Or ceux-ci sont dans le cas, les plus anciens Auteurs en font mention sur ce pied; par conséquent leurs ancêtres doivent avoir habité ces pays depuis un grand nombre de siècles.

Les Auteurs conviennent aussi que la circoncision s'est trouvée chez les Egyptiens *an'apdi* dès le commencement & n'en ont pu assigner aucun temps; cependant on ne peut décider s'ils l'ont reçue des Ethiopiens, ou ceux-ci de ceux-là: il faut donc qu'il se soit passé bien du temps depuis que l'un & l'autre peuple s'en est servi; si les Egyptiens qui étoient si soigneux, même déjà avant le déluge, d'écrire leurs cérémonies & culte, leurs arts, leur religion sur des colonnes & de les conserver avec le dernier soin entre les mains des Prêtres, n'en pouvoient rendre raison.

Nous pouvons dire la même chose des lettres, & qu'il paroît que les Egyptiens ont emprunté certaine sorte d'écriture des Ethiopiens, quoique ce fût d'abord après le déluge, auquel temps les Egyptiens descendus de Cham devoient avoir apporté avec eux les caractères de leurs ancêtres; on voit qu'il s'agit ici de celle des anciens habitans de l'Egypte supérieure qui se sont mêlés aux nouveaux; ainsi les Ethiopiens existoient déjà auparavant.

Ils sont reconnus par les meilleurs Auteurs pour ceux qui les premiers entre tous les peuples ont cultivé la religion, rendu des hommages convenables aux Dieux, &c. comme aussi inventé l'Astronomie & l'Astrologie; tout ceci étoit connu, & pratiqué d'abord après le déluge chez les Egyptiens, par conséquent les Ethiopiens doivent être antérieurs. Suivant Hérodote, il y avoit des Nilimètres à Syene, à Eléphantine & à Méroé, très-anciens, & qui paroissent l'être plus que celui de Memphis.

Quant aux Amazones & leur guerre contre les Gorgones, par laquelle celles-ci furent presque détruites, il leur falloit sans-doute bien du temps pour se relever & redevenir puissantes, cependant elles le furent encore du temps de Thésée, celui-ci vécut environ 50 ans avant la destruction de Troie; par conséquent les Amazones ont du être très-anciennes comme il a été dit.

On pourroit alléguer encore bien des Auteurs, des faits & des raisonnemens, mais je me vois obligé de passer à un point très-important & qui éclaircira encore mieux cette antiquité. Je veux parler de l'origine des Nègres.

C H A P I T R E X I I I .

Origine des Nègres ou Ethiopiens-Simes.

C'est une question si souvent agitée & cependant à mon avis, toujours avec si peu de succès, qu'on peut encore tenter de l'examiner & en dire son opinion. J'entends ici par Nègres, non ceux qui sont bruns, même noirâtres, mais les véritables Nègres d'un noir foncé, luisant, à grosses lèvres, & à cheveux crépus comme de la laine; ceux enfin qui ont été nommés Ethiopiens-Simes par les anciens; car le nom de Nègres est pris trop généralement d'après les Grecs; parce que par le mot *Æthiops* ils ont voulu dire, comme le mot même & son Etymologie le prouvent, *face brûlée*; de sorte que tous ceux dont la couleur étoit altérée en furent nommés Ethiopiens. C'est ce qui a mis une si grande confusion dans leur description des peuples, & des pays qu'ils habitoient; tout comme ils nommoient Scythes ceux de l'Asie Septentrionale; Indiens le reste des Asiatiques; Celtes les Européens; & comme aujourd'hui les Orientaux donnent le nom de Français à tous ceux-ci sans distinction.

La membrane réticulaire, qui est cause de leur couleur noire & qui ne se trouve pas ainsi chez les Blancs, a donné bien de la tablature aux Savans. La Peyrere n'a pas fait difficulté d'en déduire une forte raison en faveur de ses Pré-Adamites; d'autres ont cru que Cham, à cause de la malédiction de son pere étoit l'Auteur de cette race; d'autres enfin ont voulu l'expliquer par des causes naturelles, en l'attribuant simplement au climat brûlé que ces Nègres habitent.

Il ne sera pas nécessaire de réfuter la première opinion; l'Auteur s'en est rétracté, & je ne connois personne de quelque considération, qui l'ait adoptée.

Pour la seconde, elle a été souvent réfutée, je n'en rapporterai qu'un seul argument; nous ne voyons pas que Noé ait maudit Cham, mais seulement Chanaan. Or aucun de ses descendans dans la Palestine n'a été noir, & supposé que les autres enfans de Cham eussent participé à cette malédiction, nous savons que les Babyloniens, les Arabes, les Egyptiens, &c. n'étoient pas des Nègres; ainsi cette opinion est insoutenable.

Venons à la troisième qui mérite le plus d'attention, mais qui n'est pas plus fondée pour cela. Il s'agira d'examiner.

1°. Si toute la zone torride est habitée par des Nègres?

2°. Si les hommes de race blanche après plusieurs générations deviennent Nègres?

3°. Si de même les descendans des Nègres deviennent blancs dans les climats tempérés.

4°. Si la chaleur pourroit agir sur cette réticule de manière à opérer cette noirceur & surtout de produire cette laine en place des cheveux?





C H A P I T R E X I V .

La zone torride n'est point entièrement habitée par des Nègres, & les Blancs ne deviennent jamais semblables aux Egyptiens-Simes.

Quant au premier article, il n'y a personne qui en ose prendre l'affirmative, le contraire étant trop bien connu: les Abyssins sont plutôt bruns, ou couleur de cuivre, que noirs, quoique tout près & même sous la Ligne. Il y a même en Ethiopie, prise généralement pour l'intérieur de l'Afrique, des peuples entiers de blancs; on y trouve aussi des bazanés, enfin de toute couleur: les habitans des Philippines tout près de la Ligne sont presque blancs & beaux; ceux de Ternate sous la Ligne ne sont que bazanés; & lorsqu'ils sont vieux, ils ont la barbe longue. Ceux de l'Amérique entre les Tropiques sont en partie blancs, en partie bazanés ou roux: dans l'Isthme de Darien, il doit exister une nation blanche, & dans la Nouvelle-Guinée de-même. Suivant le Voyage le plus nouveau en Amérique dont nous ayons la relation, je veux dire celui d'Ulloa, les habitans de Guayaquil à 2 degrés 11 minutes de la Ligne sont presque tous blonds, blancs & beaux (excepté ceux qui descendent d'un mélange) aussi blancs que dans les pays Septentrionaux & plus qu'en Espagne; les Naturels même du pays ne sont ni olivâtres, ni bazanés; cependant l'hyver même y est d'une chaleur étouffante. Si ceci arrive dans un pays où la chaleur est étouffante, on doit d'autant moins s'étonner s'il n'y a pas dans tous les pays entre les Tropiques des Nègres ou même des Noirs, vu que plusieurs contrées en sont fort tempérées: p. ex. suivant le même Auteur, Quito sous la Ligne l'est; Ludolf dit la même chose de plusieurs pays de la zone torride en Afrique. Tellès dit que la chaleur en Abyssinie n'est pas plus forte qu'en Portugal: un Ambassadeur Ethiopien dit à Thévenot, qu'elle ne l'étoit pas plus chez lui qu'à Alep & Damas, que seulement les contrées vers la Mer Rouge effuyoient une forte chaleur.

L'Isle de Ceylan est presque sous la Ligne, cependant la chaleur y est moins forte qu'à Surate, & ici moins qu'à Gamron, cependant les peuples n'y sont pas noirs.

Lorsque M. Vander Stel fit un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, il trouva une nation fort traitable; les hommes étoient grands, bien faits, avec des cheveux longs, & des femmes parmi eux aussi blanches que des Européennes, mais qui se noircissent à dessein.

Les habitans des Isles de Nicobar qui sont entre le 7 & le 10 degré de latitude Septentrionale sont jaunâtres de visage, à cheveux longs.

A l'Isle de Pâques, suivant la relation de l'expédition des trois vaisseaux pour la découverte des Terres Australes, quoiqu'à 28° degrés de latitude, on a trouvé diverses races, noirs, bruns, rouges & blancs. Schoutens dit qu'il a aussi trouvé dans les Terres Australes des hommes noirs, des bruns, & des blancs. Herrera parle de cette nation d'hommes blancs dans la Nouvelle-

Guinée à Madre de Dios, peu distant de la Ligne.

Nous voyons donc par tout ce que nous venons de rapporter, que la zone torride n'est pas entièrement habitée par des Noirs, encore moins par des Nègres.

La seconde question est déjà décidée par la précédente; qu'il me soit cependant permis d'ajouter ce que les Voyageurs en disent.

D. Ulloa que nous avons déjà cité dit *T. I. p. 28.* que les Mulâtres sont les enfans des Européens & des Nègres, Tercerons ceux des Mulâtres & des blancs, Quinterons des Quarterons & des blancs, & qu'on ne peut plus les distinguer des blancs, & ce à dix degrés 25 minutes de latitude.

Le P. Labat dans son Voyage aux Isles de l'Amérique (1) dit des Mulâtres, nés d'une Nègresse & d'un Blanc, ou *vice versa*, que la couleur tient des deux & fait une espece de Bistre; que leurs cheveux sont moins crépus & sont même châains, ce qu'on ne trouve point aux Nègres; que les enfans viennent blancs ou presque blancs au monde, même ceux des Nègres; mais que ceux-ci ont les parties honteuses toutes noires au lieu que celles des Mulâtres sont blanches ou presque blanches; qu'il en est de même de la naissance des ongles; enfin que les Mulâtres à la 3^e. génération ne peuvent être connus que par le blanc des yeux qui paroît toujours un peu battu; mais que ce défaut cesse à la 4^e. génération, pourvu qu'on continue de les unir avec des Blancs; car si c'étoit avec des Noirs, ils retourneroient dans le même nombre de générations à leur première noirceur.

On apperçoit la même chose dans les Indes-Orientales, dans l'Isle de Java, ou à Batavia, à Goa, & autres endroits où les Européens sont établis depuis longues années & dont les descendans mélangés sont nommés Métis, Castices, Postices, &c.

Il est donc prouvé que non-seulement les blancs ne deviennent pas noirs après plusieurs générations, mais que la noirceur contractée par le mélange, la couleur, la qualité des cheveux, celle des yeux, enfin que tout se perd après la quatrième génération, quoiqu'ils habitent constamment la zone torride. Nous ne pouvons pas parler avec tant d'assurance sur le changement des descendans des Nègres dans les zones tempérées parce qu'on n'en tient gueres en Europe. Mais il est certain que leurs enfans naissent & restent aussi noirs que leurs peres, & leur ressemblent en tout. Je suis même très-persuadé que cette noirceur résidant dans cette membrane réticulaire, il est impossible qu'elle puisse jamais se perdre.



C H A P I T R E X V.

Le climat ne produit point les caractères distinctifs des Ethiopiens-Simes ou véritables Nègres. L'auteur de la Venus Physique réfuté.

Quelque concluantes que soient ces observations, pour prouver que le climat & la chaleur ne sauroient opérer cette configuration, la matière est si importante qu'elle mérite d'être examinée un peu plus à fond.

(1) Tom. II. p. 120. Edition in 8^o.

Le célèbre Auteur de la *Vénus-Physique* prétend (1) que les hommes ont été formés d'œufs en œufs ; il y a eu dans la première mère des œufs de différentes couleurs qui contenoient des suites innombrables d'œufs de la même espèce, mais qui ne devoient éclore que dans leur ordre de développement, après un certain nombre de générations, & dans les temps que la Providence avoit marqués pour l'origine des peuples, qui y étoient contenus. Il ne seroit donc pas impossible qu'un jour la suite des œufs blancs qui peuplent nos régions, venant à manquer, toutes les nations Européennes ne changeassent de couleur, comme il ne seroit pas impossible que la source des œufs noirs étant épuisée l'Éthiopie ne fût plus habitée que de blancs.

J'avoue franchement que ce système est trop sublime pour moi & que je n'y comprend rien.

Eve notre bonne grand' mère a eu des œufs de différentes couleurs. Ne considérons ici que les noirs & les blancs. Suivant mon petit entendement les œufs noirs devoient donc produire des hommes noirs, & les blancs des hommes blancs. Mais l'Auteur ne le dit point. Il dit que cela ne devoit se faire qu'après un certain nombre de générations. Or en ce cas, ou les œufs noirs ont péri inutilement dans la première mère, ou ils ont produit des êtres blancs, ou il y a quelque part un magasin des différentes espèces d'œufs, où la nature va puiser pour les transporter dans les matrices ; & l'Auteur craint qu'il ne s'épuise. Dans le premier cas tous les Nègres sont perdus ; mais si des œufs, qui étoient d'abord blancs, il en peut sortir des hommes noirs ou *vice versa*, pourquoi ne voyons-nous plus rien de pareil ? Pourquoi les œufs noirs chez les Nègres produisent-ils constamment des noirs, les blancs chez les autres nations toujours des blancs, & cela sans aucune variation ? Ainsi, supposant ces œufs, il faut de nécessité que chez les blancs ils soient blancs de manière qu'ils ne produisent que des blancs, & que chez les noirs des œufs noirs ne produisent que des hommes noirs. D'où vient donc la réticule noire, la forme du visage, les lèvres, la laine en place de cheveux, & le corps blanc à la naissance, tandis que les parties honteuses sont toutes noires, & dans les pays où les enfans des blancs restent blancs ?

Il y a encore une difficulté. La couleur du père ne fait-elle rien ici ? On le croiroit par le raisonnement de l'Auteur, quoique l'expérience le contredise. Adam a-t-il été blanc ou noir ? Si les deux étoient blancs comme jusqu'ici on l'a cru, il n'est pas étonnant que tous leurs descendans l'aient été ; si l'un des deux avoit été noir, ils n'auroient produit, ni des blancs, ni des noirs ; nous serions tous mulâtres.

Malgré les œufs noirs d'une Nègresse, son enfant, lorsque le père est blanc, devient tel. Supposons que cette enfant soit du sexe féminin, il y a apparence qu'elle conservera bien des œufs noirs, qui fécondés par un père blanc changeront insensiblement. Ces œufs ne sauroient garder leur supériorité, ils formeront enfin des hommes blancs comme l'expérience le prouve. Tout ce système est donc renversé ; au moins je ne puis le comprendre autrement, jusqu'à ce qu'on convainque ma stupidité par des raisons qui soient plus à ma portée & qui puissent me persuader.

(1) P. 161.

C H A P I T R E X V I.

Système d'un anonyme sur l'origine des Nègres, en partie approuvé.

Je passe à un autre système, qui est plus à mon goût, quoique je ne le trouve pas entièrement solide & convainquant; c'est celui d'un Savant, anonyme dans la Bibliothèque Impartiale, Tome V. Mars & Avril 1752. p. 227. & suivans, que nous allons examiner.

Il commence par assurer (1), qu'Adam a été blanc, que les Nègres descendent des Blancs, & que leur nombre, y compris les Noirs que je distingue des Nègres, n'est en comparaison des Blancs, que comme 1. à 12.

Il dit (2) que tout le monde est d'accord que le siège de la couleur des Nègres réside dans cette membrane réticulaire qui couvre tout le corps humain, placée entre la peau & la surpeau, cuticule que le D^r. Barrère attribue à la bile des Nègres qu'il suppose noire, ce qu'il réfute par des raisons invincibles; il rapporte l'opinion de l'Auteur du Spectacle de la Nature, que les Nègres descendent d'Ismaël, laquelle lui paroît assez vraisemblable, quoiqu'Ismaël mourût dans le voisinage de son pere, sans quoi on ignorerait cette circonstance, 575 ans après le déluge, suivant la Chronologie des Hébreux & suivant les Samaritains 1156 ans après cet événement; opinion qui n'a pas le moindre degré de probabilité, vu que les Ethiopiens étoient connus dès les premières années des Rois d'Egypte longtemps avant Ismaël & que jamais on n'a vu de Nègres dans le pays des Ismaélites. Ensuite cet Auteur qui n'osoit aller que bride en main contre le Président d'une Académie, à laquelle il offroit son Discours, réfute fort succinctement l'opinion de ce savant.

Enfin il donne son système en attribuant la couleur des Nègres à l'impression de l'air & à la nature du climat, il n'ose l'attribuer à la proximité du soleil, avouant lui-même que les Nègres du Congo entre le 5 & le 11^e. degré de latitude sont olivâtres, & ont les cheveux roux.

Il l'attribue donc 1^o. à la grossièreté & à l'humidité de l'air; il dit à ce sujet que dans l'Afrique & sous la zone torride, lorsqu'on avance dans les terres, la couleur des Nègres diminue si considérablement, que ce sont plutôt des blancs que des noirs; il cite Des Marchais qui à 500 lieues dans les terres, trouva des nations presque blanches, ce qu'il attribue à la hauteur depuis la mer; que les habitans de Calcut à 10 ou 11^e degrés de la Ligne sont presque blancs quoique proche de la mer & dans des pays plats & en partie marécageux; ainsi contre son système, il attribue le peu de noirceur des Caraïbes aussi à la hauteur des terres & donne pour exemple la Martinique, mais il ne dit rien des autres Isles plates, surtout de la Dominique & autres qu'ils habitent. Il donne pour bonne raison de la noirceur des Hottentots, savoir 1^o. leur frottement avec de la graisse & de la suye; 2^o. les vents; il dit que les vents d'Est rendent les Péruviens qui y sont plus ou moins exposés, plus ou moins bazanés: mais outre que

ces

(1) Ch. I.

(2) Ch. II.

ces vents d'Est viennent des montagnes & principalement des Cordillieres, qui devoient les rafraîchir, il faut donc qu'en Afrique ce soient les vents d'Ouest qui fassent cet effet, & si c'est simplement le vent de mer, pourquoi ceux du Congo sont-ils olivâtres? Et pourquoi les habitans blancs ne deviennent-ils pas noirs même par succession de temps? Pour ce qu'il dit au sujet des Nègres blancs, s'entend de ceux qui descendent de pareils Noirs, je suis entièrement de son avis, que cette différence doit être attribuée à une défaillance de la membrane réticulaire ou à une altération de cette partie du corps des Nègres due au hazard, à quelque accident ou à quelque vice interne, & que ce vice n'est pas héréditaire. Car quant aux nations toutes blanches qu'on trouve en Afrique & ailleurs, j'ai été toujours révolté, lorsque j'ai lu chez des Auteurs graves que c'étoit une lépre ou une autre maladie. (1) Pourquoi sont-ils plus forts & plus courageux que les autres, de sorte que le Roi de Loango les préfère aux autres pour sa garde? Pourquoi laisseroit-il approcher des lépreux qui pourroient l'infecter de leurs personnes? Il se peut fort bien que certaine maladie fasse changer cette réticule en tout ou en partie & en fasse un Nègre blanc ou moucheté, mais le mal est que bien des Philosophes, ou soi-disant tels, trouvant que tel effet provient de telle cause dans tel sujet, ou telle occasion, concluent que cette cause est générale; & comme ici la blancheur en général des habitans de la zone torride ne peut provenir que de la même cause, il seroit à craindre que bientôt ils ne fissent passer pour lépreux tous les peuples blancs.

Pline parle déjà des Mores blancs comme d'un peuple particulier; il dit qu'ils ont les yeux bleus & les cheveux blonds & roux, deux marques sûres d'un peuple sain & de race blanche particulière & naturelle. Ludolf assure qu'il y a un pareil peuple en Guinée, si accoutumé à la Liberté qu'ils aiment mieux mourir que de supporter l'Esclavage.



C H A P I T R E X V I I .

Observations & système de M. Mitchel sur la couleur des Nègres.

M. Mitchel (1) est en général dans l'idée de notre Anonyme en ce qu'il attribue la différente couleur des hommes aux diverses contrées qu'ils habitent; mais du reste il s'en éloigne entièrement & il fait d'ailleurs des raisonnemens également insoutenables.

Il dit *p. ex.* que les hommes sont plus noirs à mesure qu'ils se trouvent plus avant dans les terres, proche des déserts sablonneux où la chaleur est insupportable, & il s'en rapporte aux relations des voyageurs & des historiens.

Que dire de ceci? L'anonyme & M. Mitchel se réfèrent au témoignage des voyageurs pour des faits diamétralement opposés, il faut pourtant que l'un ou l'autre ait tort, ou bien tous les deux.

(1) Le savant Ludolf dit fort bien, si c'est une lépre ou maladie.

(1) Transactions Philosophiques. N°. 474. Art. IV.

Je dis tous les deux ; parce que chacun fait une règle générale d'un fait particulier ; l'un assure qu'à tel endroit sur la Côte les hommes sont très-noirs, & qu'à un autre bien avant dans le pays, ils ne le sont pas ; le fait est vrai, & il en tire une conséquence générale : l'autre cite des faits contraires, il n'a pas tort en ceci, mais bien par la conséquence générale qu'il en tire. D'où je conclus que toute personne non prévenue doit convenir, que la chaleur & les autres circonstances ne produisent jamais des Nègres.

M^r. Mitchel assure encore que le défaut d'eau contribue beaucoup à cette noirceur, & l'anonyme l'attribue au contraire aux exhalaisons des eaux. M^r. Mitchel assure que les corps des Blancs sont plus propres à la transpiration que ceux des Noirs, cependant il est obligé d'avouer que ceux-ci transpirent davantage & que l'odeur désagréable de ces gens-là en provient ; il a raison, car le Pere Labat assure que leur transpiration est forte au point que ceux qui n'y sont pas accoutumés, n'en peuvent supporter l'odeur. Et pour concilier l'origine de deux peuples si différens en couleur, il soutient que Noé a été bazané, que le teint de ceux de ses descendans qui sont allés habiter la zone tempérée, s'est éclairci & qu'il s'est blanchi à mesure qu'ils se sont éloignés de la zone torride ; & qu'au contraire ceux qui ont établi leur demeure vers la Ligne ont acquis dans la même proportion la couleur noire.

Or on voit en ceci, que, de son aveu même, les faits y contredifent, puisque dans la zone torride il y a outre les Noirs des peuples bruns, des rouges de cuivre & des blancs, & que par contre en Groenlande, au Canada & autres pays Septentrionaux, plus au Nord, il y a des bazanés. Il veut encore appuyer le changement qui se fait dans la couleur par celui qu'il attribue aux habitans de la Colchide, qui autrefois, suivant Hérodote, ont été noirs, à cheveux crépus, & que leurs descendans sont les plus blancs & les plus beaux d'entre les peuples ; mais outre qu'il n'y a qu'Hérodote qui en parle, n'est-il pas possible que cette nation ait quitté le pays & soit retournée en Ethiopie, ou qu'elle ait été entièrement détruite comme il est arrivé à bien d'autres, dont le nom même s'est perdu, ou que du moins leur nombre se soit si fort diminué, que le reste se soit mêlé avec les peuples blancs, & que par la suite naturelle prouvée ci-dessus, la noirceur ait disparu entièrement après 3 ou 4. générations ? Je trouve que cet exemple combat même son système, car si le climat y fait quelque chose, d'où vient que ces habitans ont été noirs ? D'où sont-ils venus ? Je sai que Sésostris doit y avoir laissé une colonie d'Egyptiens, mais ceux-ci n'étoient pas Nègres.

C H A P I T R E XVIII.

Cause de la couleur bazanée, jaunâtre ou cuivrée, de divers peuples.

On me dira que je fais un peuple particulier des Nègres-Simes, que cependant il y en a d'autres qui sont noirs, d'autres bruns, d'autres couleur de cuivre, & qu'il faut aussi rendre raison de ces différentes couleurs ; il est vrai :

mais déjà il est incontestable que ces nations se sont mêlées. On fait qu'ils sont presque toujours en guerre ensemble, que s'ils prennent des femmes, ordinairement ils les épousent, ou en font leurs concubines, ce qui joint alors à l'ardeur & à la chaleur brûlante du climat peut bien contribuer à la noirceur, qui n'est pourtant jamais aussi parfaite que chez les Nègres: qu'on joigne à cela la coutume de ces peuples de s'oindre de graisse ou d'huile, & il ne faudra pas s'étonner s'ils sont noirs ou bruns, car je ne nie pas que les rayons du soleil dans ce climat, joints aux vapeurs des eaux & aux vents, ne hâlent la peau des habitans. Pour les Abyssins ou couleur de cuivre à ce qu'on dit, je crois que ceux-ci étoient de race blanche, mais que ce changement fait voir leur extrême antiquité & que ce n'est que la chaleur qui leur a donné cette couleur; enfin, je le répète, les Nègres véritables avec leur réticule, leurs cheveux crépus ou lainés, leurs visages & nez écachés, ce qui leur a fait donner de toute ancienneté le nom de Simes, leurs grosses lèvres, & enfin tout ce qui les caractérise, ne fauroit provenir d'aucune cause naturelle.

* * * * *

C H A P I T R E X I X .

La noirceur & les autres caracteres distinctifs des Nègres-Simes viennent d'une cause surnaturelle & de la malédiction que Dieu prononça contre Caïn, dont les Nègres sont descendus.

On me demandera un nouveau système; il est suivant moi tout simple. Cette noirceur, cette configuration des traits & ces cheveux crépus, ne pouvant provenir que d'une cause surnaturelle & d'un miracle, je suis persuadé que c'est le signe que Dieu mit dans la personne de Caïn après son fratricide, lequel a été continué sur les enfans qu'il a engendrés après cette époque & sur leurs descendans.

Si je parle de système nouveau, je ne veux pas assurer que j'aye été le seul à qui une pareille idée soit venue, il est pourtant vrai qu'ayant feuilleté pendant ma vie une infinité d'Auteurs, je n'en ai point trouvé qui ait conçu la même idée que moi, jusqu'à ce que j'aye lu l'Histoire Universelle si souvent citée: voici ce qu'elle dit (1). „ Il y a eu même un Auteur qui a fait la „ supposition hardie; que tout le genre humain n'a point péri dans le déluge, „ & qui a tâché de prouver par une explication particulière des malédictions „ de Caïn & de Lamech, que les Africains & les Indiens sont leur postérité, „ mais comme lui-même a dans un autre endroit combattu cette opinion par „ d'invincibles argumens, nous ne nous y arrêtons pas davantage.” & au bas de la page, on indique cet Auteur en ajoutant *Vid. Bedford Scripture Chronolog. pag. 39.*

Comme je n'ai pu me procurer cet ouvrage, je ne fais ce qu'il en dit, encore moins, quels sont ces invincibles argumens, dont il doit avoir combattu sa propre opinion; apparemment ils rouloient sur l'universalité du déluge, car

(1) Tom. I. p. 160, &c.

l'un est incompatible avec l'autre ; mais je ne vois pas que , rien ne soutenant cette universalité , que des paroles de l'Écriture qui sont susceptibles d'un autre sens & par-contre toutes les circonstances & les raisons Physiques , Historiques , Théologiques même y étant contraires , on ne puisse adopter l'opinion la plus probable.

J'ignore donc ses raisons , & si nous nous trouvons entièrement dans les mêmes idées , du moins ne le sommes-nous pas au sujet de Lamech , ne voyant pas quelle malédiction il peut avoir encourue , puisqu'il me paroît que le passage qui concerne Lamech doit être traduit comme l'ont fait les Targums d'Onkelos & de Jonathan Ben-Uziel , aussi bien que la Version Arabe , interrogativement ou négativement ; ai-je tué un homme ? parce que sa famille craignoit que le meurtre d'Abel ne fût vengé sur elle , & que lui les voulant rassurer dit : comment ! moi qui suis innocent , qui n'ai tué personne , devrois être puni ? Certainement Caïn qui a tué son frere , a été protégé de Dieu , qui a assuré qu'il seroit vengé sept fois ; par conséquent , moi qui suis innocent , je serois sûrement vengé 77 fois.

Mais enfin supposons suivant notre coutume , que Lamech eût commis un meurtre ; nous ne voyons point de malédiction contre lui , & si chaque meurtrier avoit dû être la tige d'une race noire , brune ou olivâtre , que le nombre des blancs seroit petit !

Il n'en est pas de même de Caïn. Dieu a formellement prononcé une malédiction sur lui. Caïn bourrelé dans sa conscience , & sentant l'énormité de son péché , en même temps qu'il étoit accablé par la malédiction divine , pouvoit croire fort naturellement & avec justice qu'étant vagabond & fugitif sur la terre , quiconque le trouveroit le tueroit ; c'est pourquoi Dieu pour le rassurer non-seulement lui promit que celui qui le tueroit seroit puni sept fois ; mais , pour sceller cette promesse , il mit une marque sur lui , afin que quiconque le trouveroit ne le tuât point ; ce qui est d'autant plus remarquable , que si , comme plusieurs l'assurent , il n'y avoit eu sur la terre qu'Adam & Eve , Dieu l'auroit aisément rassuré en lui disant , que crains-tu , lorsqu'il n'y a point d'habitans sur la terre ? Au-lieu de cela Dieu le rassure sur cette crainte fondée , par un signe ou une marque qui pouvoit frapper tous ceux qui le rencontreroient.

Voilà donc cette marque , Dieu le rendit Nègre. Autrefois personne ne doutoit qu'en effet une marque ne se trouvât sur Caïn , & l'on a débité à ce sujet les opinions les plus absurdes.

1°. Quelques-uns ont cru que cette marque étoit une lettre du nom de Dieu ou celui d'Abel imprimé sur son front. Mais les lettres étoient-elles déjà inventées ? Chacun savoit-il lire ? & comprenoit-on ce que cette lettre vouloit dire ?

2°. On a dit que c'étoit un Chien qui accompagnoit Caïn & qui aboyoit contre ceux qui vouloient l'attaquer , ainsi tous ceux qui ont des chiens avec eux , lesquels aboyent contre les gens , sont des meurtriers !

3°. Qu'il avoit le visage lépreux : la lépre n'est donc plus une maladie naturelle , mais les lépreux , par conséquent tant de Juifs , étoient meurtriers !

4°. Qu'il trembloit , suivant ces infailibles LXX , par tout son corps. Il y a la même réflexion à faire que sur les deux marques précédentes.

5°. Que la terre trembloit sous lui.

6°. Qu'il avoit une corne au front.

Enfin s'il n'y a qu'à inventer sans rime ni raison quelque signe, on pourra former encore mille autres conjectures.

Mais aujourd'hui il s'agit de toute autre chose; toutes ces marques ne contentant aucune personne raisonnable, & rien ne se présentant pour fournir une idée plus justé, on s'est jetté sur une autre interprétation & explication, en soutenant que Dieu n'a pas mis une marque sur Caïn, mais qu'il lui a confirmé sa promesse afin de faire évanouir sa crainte, par un signe miraculeux qui pût le rassurer & fortifier sa confiance en Dieu.

Mais je demande, si un pareil signe auroit pu le rassurer? Oui, s'il avoit pu douter de la toute-puissance de Dieu & de sa véracité. C'est ainsi que des Anges, des Prophètes, des Saints ont eu besoin de vérifier leur mission par un miracle & par un signe, mais ce n'est point ici le cas. Caïn favoit qu'Adam son pere & tout notre globe étoit depuis peu sorti des mains du Tout-Puisant, il avoit des notions non douteuses de la véracité de Dieu par l'exécution de ses menaces envers les premiers parens, quel signe auroit pu faire plus d'impression sur Caïn, que la promesse formelle même que Dieu lui faisoit? Il n'en étoit pas de même des autres hommes, sur-tout des Abélites qui pouvoient regarder cette promesse, comme un conte inventé par Caïn, afin de se soustraire au châtement qu'il méritoit. Mais grand nombre de ses contemporains ne le connoissoient pas, puisque le nombre des hommes étoit déjà très grand & qu'en ne donnant que 8 enfans à chaque couple, il y en avoit près d'un million, même plus de deux. Le bruit de ce premier meurtre s'est sans-doute répandu de-même que celui de la promesse divine; mais comment connoître cet homme que Dieu protégeoit encore? Et comment être assuré que Dieu lui avoit réellement accordé sa protection? C'est à quoi ce signe devoit servir, comme l'Ecriture l'exprime sans équivoque (*Gen. IV. vs. 15.*) afin que quiconque le trouveroit ne le tuât point. On voit donc que c'étoit un signe de sauvegarde auprès de ceux qui le trouveroient. C'étoit pour eux que ce signe étoit donné; ceux qui devoient le voir apprenoient par cette marque que c'étoit-là ce meurtrier, à qui Dieu avoit promis qu'on ne le tueroit point.

Un de mes amis des plus savans dans les langues Orientales étant venu chez moi, pendant que j'écrivois ceci, j'eus une conversation avec lui sur ce sujet. Il prétendoit, suivant l'idée à la mode, que ce signe de Caïn étoit hors de lui & non pas sur lui, s'appuyant sur ce qu'il se trouve au lieu de la lettre γ celle de *h*. S'il y avoit, disoit-il, un γ il faudroit incontestablement traduire en Caïn; mais que le *h* vouloit seulement dire, posé un signe à ou pour Caïn (1). Je lui objectois que le *h* étoit souvent pris dans l'Ecriture dans le même sens. Il en convint, & même que dans le passage en question, on le pouvoit traduire dans l'un & l'autre sens, mais que s'il y avoit une marque, comme *p. ex.* une lettre ou quelque *Stigmate*, il y auroit eu sûrement le γ .

Lorsque je lui eus exposé le doute dont j'ai parlé ci-dessus, qu'un signe pour confirmer la vérité de ce que Dieu disoit étoit donné aux Anges ou aux saints hommes, pour prouver qu'ils venoient véritablement de la part de Dieu.

(1) *Caïno* ou *ad Cœnum*.

Il m'objecta ce qui est dit (*Gen. XV. 8.*) au sujet d'Abraham. Je lui répliquai que Dieu ne lui avoit point donné de signe, mais qu'il lui avoit confirmé sa promesse en songe; & quand même il y auroit eu un signe, cela ne seroit pas applicable à notre cas, vu qu'il ne s'agissoit que de convaincre sa propre & unique personne, puisque c'étoit une révélation secrète que Dieu lui faisoit & qu'il se garda bien de communiquer à autrui, pour ne pas risquer d'être tué par les habitans d'un pays dont les descendans devoient être subjugués & exterminés par les siens. Mais ici je le répète, le signe se donnant pour que personne ne tuât Caïn, il étoit pour tout le reste du genre humain beaucoup plus nécessaire, que pour Caïn lui-même; d'où je conclus que la lettre *b* permettant mon explication, je suis en droit de dire que Dieu fit connoître ce meurtrier à tous les hommes, par une , extrêmeurme éfr frappante, sensible, & visible à tout le monde.

Or quel signe, de tous ceux qui jusqu'ici ont été imaginés ou supposés, pouvoit être plus frappant, plus sensible & plus visible, que celui d'être changé en Nègre? Un pareil événement a d'abord du faire du bruit chez tout le reste des hommes; dès qu'on le voyoit on le connoissoit, ce qui ne seroit arrivé avec aucune autre des marques supposées. Ajoutons à cela que comme la couleur, la configuration des traits, & le changement des cheveux ne sauroient être expliqués par aucune cause naturelle, & qu'il faut nécessairement avoir recours à un miracle, on ne peut trouver aucune occasion plus naturelle que celle-ci, pour fixer le temps où ce miracle a été opéré. Enfin il est démontré par le témoignage unanime de tous les anciens historiens, que les Ethiopiens-Simes, les Nègres, sont de la dernière antiquité; ceux même qui attribuent ce changement à l'ardeur du soleil, à l'air, aux vapeurs, à la manière de vivre, &c, sont forcés d'en convenir, puisqu'ils disent qu'il a fallu bien des siècles pour opérer de si notables changemens, circonstance qui ne s'accorde point avec l'histoire, & sur-tout avec celle des Egyptiens, qui quoique jaloux à l'excès de leur antiquité & se vantant d'être une nation antérieure au déluge, n'osoient pourtant dire que ces Nègres ou Ethiopiens-Simes, fussent un peuple plus nouveau qu'eux-mêmes. Par conséquent, si nous supposons qu'il eût seulement fallu trois ou quatre siècles pour former des Nègres-Simes, il faudroit suivant le fond de ce système remonter jusqu'avant le déluge. En ce cas encore on est obligé de renoncer à l'opinion que cette inondation a été générale.



C H A P I T R E XX.

Objections proposées & réfutées de manière à confirmer le système de la vraie origine des Nègres-Simes.

Il me paroît qu'on ne sauroit faire contre mon opinion que trois objections de quelque considération.

- 1°. Si la race de Caïn a été noire, comment a-t-on pu dire des filles des hommes qu'elles étoient si belles & que les enfans de Dieu en sont devenus amoureux?
- 2°. Si Caïn s'est retiré à l'orient du Jardin d'Eden, qui étoit aux environs

de Babylone, comment peut-il avoir peuplé l'Éthiopie?

3°. Quand même on supposeroit cette origine des Nègres; celle des autres couleurs, des noirs à cheveux longs, des bruns, des bazanés, des olivâtres, &c. ne feroit pas éclaircie pour cela.

Quant à la première objection je répond

I°. Que les hommes ayant été extrêmement corrompus, ils l'auront été pour le moins au même degré que les plus libertins de nos jours, qui préféreroient toujours une jolie Nègresse à la plus grande beauté blanche.

II°. J'ai démontré dans cet ouvrage, que le terme de fils de Dieu, & de fils des hommes, étoient des noms de religion & non de race; de sorte que parmi ces derniers il n'y aura eu que trop de Séthites, & parmi les premiers il s'est pu trouver des Caïnites, quoiqu'en plus petit nombre. Nous avons déjà fait voir au même endroit, qu'on ne doit pas juger que tous les descendans de Caïn aient été des impies, aussi peu que tous ceux de Seth fussent des gens pieux; on ne peut même assurer, sans pécher contre la charité, que Caïn ait été entièrement exclu de la miséricorde divine & qu'il ait été damné. On a pour l'ordinaire la charité de croire un meurtrier ou un autre criminel condamné au dernier supplice, si l'apparence peut le faire supposer, repentant & par conséquent participant au salut; pourquoi ne pas du moins suspendre son jugement au sujet de Caïn, au lieu de le damner sans miséricorde? L'Écriture même paroît plutôt nous conduire à porter sur son compte un jugement adouci que rigoureux. Après la malédiction que Dieu prononça contre lui, Caïn dit, *Ma peine est plus grande que je ne puis porter*; d'autres traduisent, *mon péché est trop grand pour être pardonné*, ou bien en forme de question, *est-il trop grand? Ne puis-je espérer grâce?*

Je sçai que la plupart des Auteurs croient que c'est-là une preuve qu'il est tombé dans le désespoir; mais qu'ils prennent garde à eux-mêmes, s'ils n'ont jamais senti de pareilles angoisses; ils pourront peut-être se trouver dans un état pire pour leur salut, que ne fut alors Caïn. Le S. Roi & Prophète David, homme selon le cœur de Dieu, se plaint si amèrement de ses péchés, de ce fardeau qui l'accable, abandonné de Dieu, que tout homme qui ne l'a pas éprouvé, doit souhaiter sérieusement de sentir la même chose; car sans la vive connoissance de ses péchés & des peines qu'ils méritent, il ne doit jamais espérer que Dieu lui fasse grâce; puisque c'est le premier degré de la conversion, & par conséquent aussi le premier pour parvenir au salut. Et le bon Larron, qu'on suppose ordinairement avoir été un meurtrier, n'a-t-il pas obtenu par sa repentance & sa foi, la grâce que Jésus-Christ lui accorde, *S. Luc Ch. XXIII. vs. 42. tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis?* D'ailleurs le crime de Caïn ne fauroit être mis en parallèle avec l'énormité de celui d'Adam, que la plus grande partie des Théologiens n'exclut pas de toute espérance du salut. Aussi Dieu assura Caïn d'une sauvegarde qu'il mit en sa personne. Enfin je ne veux décider ni pour ni contre, c'est un secret que Dieu ne nous a pas voulu révéler; mais je crois pouvoir assurer que les descendans de Caïn n'ont pas été tous des impies, & qu'il y en a eu parmi les fils de Dieu.

III°. J'abandonne cependant volontiers ces deux raisons, & je m'en tiendrai uniquement à la suivante.

On convient presque généralement que Caïn avant son meurtre avoit eu quantité d'enfans qui sans-doute ne participerent pas à ce changement de couleur; mais il n'en est pas de même de ceux qu'il eut après; cette couleur & cette configuration étoit une qualité inhérente, comme on le voit chez les Nègres; & par conséquent ses enfans durent, après son changement, naître semblables à leur pere: on dira, & la mere a-t-elle péché, pour devenir Nègresse? Mais qui peut soutenir que ce soit une punition? Ce n'étoit qu'un signe en faveur de Caïn: qu'on demande aux Nègres s'ils sont laids, ils diront que c'est nous qui le sommes; aussi ils ne sont pas dans l'idée des Européens qui donnent un teint noir au Diable, & eux le supposent blanc, quoique ni les uns ni les autres ne l'ayent vu. Si donc les blancs sont réputés plus beaux chez nous que les noirs, n'est-ce point par un principe d'amour-propre? Dieu donc voulant une race noire, devoit naturellement changer la constitution de cette femme de façon à parvenir à son but dans tous les siècles par une voye naturelle.

Si c'est une punition, est-il impossible que la femme de Caïn ne l'ait pas méritée, soit en approuvant le crime de Caïn, soit par d'autres sentimens, conseils, & faits criminels? La sainte Ecriture n'en dit rien ni pour ni contre, ainsi toute conjecture nous est permise à cet égard.

Peut-être que quelques-uns de ceux qui ne veulent s'éloigner en aucune maniere de la lettre, mesurant le temps où une chose s'est passée par le nombre des versets du Chapitre de la Bible qui en parlent, diront qu'Hanoch, l'aîné des fils de Caïn, nâquit seulement après le meurtre d'Abel, & que par conséquent toute sa race devoit être noire; mais ils se trompent & ils se tromperont toujours par cette méthode. On doit suivre une critique plus saine.

Au commencement du Chapitre IV. de la Genèse, Moÿse fait mention des premiers nés d'Adam, savoir, de Caïn & d'Abel: alors, comme bien des historiens ont fait & font encore de nos jours, il donne toute l'histoire de Caïn, & sur-tout de son démêlé avec Abel, pour n'en plus parler. Il traite ensuite un autre sujet, savoir, la généalogie de Caïn jusqu'à Lamech; après quoi il parle de Seth, & dans le Chap. V. il expose toute sa généalogie en ligne descendante jusqu'à Noé: Peut-être aussi Moÿse a-t-il voulu simplement indiquer les inventeurs des arts & leur faire honneur. Dans ce but il falloit que cet Historien nommât Hanoch, dont ils descendoient, & qui par conséquent pouvoit fort bien n'être pas l'aîné; quoi qu'il en soit, il est ridicule d'assurer qu'Hanoch soit né après la mort d'Abel, à cause qu'il en est seulement fait mention immédiatement après, vu qu'on auroit la même raison de dire que tous les descendants de Caïn nâquirent avant Seth, & que Seth ne nâquit qu'après Jabal & Thubalkaïn, puisqu'il n'en est aussi fait mention qu'immédiatement après, & même précisément dans les mêmes termes: or comme chacun conviendra qu'une pareille supposition seroit absurde, on peut juger si l'opinion pareille sur Hanoch est plus soutenable. On ne dira pas, c'est dans un autre Chapitre; tout homme qui a un peu lu, fait que la division en Chapitres est assez récente.

Je dis donc, que ceux des Caïnites qui étoient blancs, & dont la meilleure partie resta peut-être dans le voisinage des Séthites, puisqu'on a connu les noms & les actions de plusieurs jusqu'à la sixième génération, ne doivent pas être

être confondus avec leurs freres les Nègres, issus de Caïn après son fratricide. Il paroît par l'Écriture que cet homme fut vagabond & fugitif; aussi l'on ne fait absolument rien de ce qu'il a fait & on ignore ce qu'il est devenu; car les contes qu'on débite à son sujet, se contredisent si fort, qu'ils prouvent manifestement qu'ils n'ont d'autre fondement qu'une imagination vive.

Les uns ne lui donnent qu'un peu plus de 600 ans de vie, & disent qu'il a été tué par Lamech: on a vu ci-dessus que cette supposition est destituée de tout fondement: d'autres lui donnent au delà de 900 ans, & débitent qu'il fut écrasé sous les ruines d'une maison; d'autres encore, qu'il a vécu jusqu'au déluge, & qu'il y est péri; ce qu'il y a donc de plus certain est qu'on n'en peut rien savoir, parce qu'il s'est éloigné de ses parens, & qu'il s'est retiré dans des pays fort éloignés; surtout si on compare cette ignorance totale de sa vie & de sa fin avec ce qu'on fait de Noé, qui, selon tous les Auteurs, a fini sa vie dans un pays éloigné de peut-être 1000 lieues de celui qu'habitoit Sem, & qu'on fait pourtant à quel âge il est parvenu.

Passons à l'examen de la seconde objection tirée de la lettre de l'Écriture.

Cette objection sera bientôt expédiée; je ne dirai rien de l'incertitude où l'on est sur la situation du pays de Noé, dont quelques-uns font l'Arabie Déserte; mais supposons qu'Eden ait été aux environs de Babylone, & que Caïn se soit d'abord retiré du côté de l'Orient; est-ce que l'impossibilité d'aller de là en Arabie, ensuite en Egypte & en Ethiopie, sera plus grande que de supposer que l'Ararat a été le Caucase, & que les fils de Noé, étant venus de si loin, ayent peuplé en si peu de temps les mêmes pays d'Egypte, d'Ethiopie, & quantité d'autres, sur-tout ceux qui sont situés entre le Caucase & l'Egypte? On sentira aisément que cette dernière supposition est infiniment moins vraisemblable que la première. Que dis-je? n'est-il pas très-probable qu'au commencement la Mer Rouge étoit un Vallon sec, ou un petit Lac qui s'agrandit dans le temps du déluge, & que ce n'est que dès-lors que l'Arabie s'est séparée de l'Ethiopie Orientale? Strabon n'assure-t-il pas, comme une chose non douteuse, que le Détroit de Babelmandel avoit été fermé encore peu de temps avant Damaste qu'il cite, ainsi encore après le déluge; & par conséquent cela rend probable la conjecture qu'avant le déluge ce n'étoit qu'un Vallon. Si donc l'on suppose que les Caïnites ayent pris ce chemin, comme le plus court, pour se rendre en Ethiopie, il sera facile d'expliquer pourquoi presque tous les Auteurs ont donné une supériorité d'antiquité aux Ethiopiens sur les Egyptiens, que ceux-là prétendoient être les Auteurs de ceux-ci, & que les Egyptiens étoient une de leurs Colonies; puisqu'en effet l'Ethiopie auroit été habitée avant l'Egypte, laquelle, suivant le calcul le plus reçu, n'a été peuplée (1) qu'environ 660 ans avant le déluge, par conséquent presque 1000 ans après la Création; à quoi on peut ajouter que nombre d'exemples de l'Écriture prouvent que souvent l'Orient est pris pour le N. E. ou S. E. Si donc avant le déluge le Golfe Persique n'a peut-être pas existé, Caïn aura pu passer de ce côté vers l'Arabie & l'Ethiopie.

La troisième objection qui paroît très-forte ne sera pas mal aisée à résoudre.

Si l'on suppose, comme il le faut nécessairement, que du temps de la mort

(1) Quant à l'Egypte du milieu, & à la Basse-Egypte, & quant à une colonie nouvelle venue de l'Orient.

d'Abel qui arriva environ la 129. année de la Création, le nombre des hommes ait déjà été considérable; si l'on réfléchit en outre que, suivant les dispositions connues de la nature humaine, il régné entre les hommes par tout, de tout pays, & de toute qualité, un esprit de parti, il est très-vraisemblable que, quoique le meurtre d'Abel ait paru exécrable à la plupart de ses freres, des ses neveux, ou de ses petits-neveux, il y en aura pourtant eu qui étoient amis de Caïn, d'autres qui étoient aussi jaloux que lui de l'affection divine qui se manifestoit si clairement en faveur d'Abel; d'autres qui craignoient peut-être & qui haïssoient les bons; d'autres qui avoient des idées & des inclinations conformes à celles de Caïn; enfin quelques-uns de ses enfans nés avant cette triste catastrophe, plus craintifs que les autres, ou en bas âge, ou bien aimant plus tendrement leur pere, auront pris le parti de le suivre. Voilà donc une colonie de Blancs, qui sortit avec Caïn: d'abord la couleur noire dans leurs freres leur aura paru affreuse; peu-à-peu ils s'y seront accoutumés, & les races se feront en partie mêlées & confondues: alors il arriva ce qui est dit ci-dessus des mulâtres, & de leurs descendans; ceux des blancs qui se font mêlés le plus avec les Nègres, auront procréé un peuple noir, mais à cheveux longs; ceux qui avoient eu moins de communication auront produit une race brune, d'autres bazanée, & olivâtre; & ceux des blancs, qui n'ont eu aucun mélange, ou du moins si peu, comme par exemple ci-dessus, d'un Blanc avec un Quarteron, &c. seront restés blancs, au milieu de la zone torride. De cette maniere il est très-aisé de rendre raison de ces diversités de couleurs, & infiniment mieux que par aucun raisonnement physique, qui n'admettroit point une souche Nègre originelle.

Qu'on ne dise point que les Egyptiens étant sortis d'Ethiopie devroient aussi être noirs; car outre que je n'accorderois cette colonie que pour une partie de l'Egypte, croyant facilement que la Basse-Egypte, même celle du milieu, l'ont été des autres descendans d'Adam, & que la colonie Ethiopienne ne regarde que la haute Egypte, où en effet de tout temps il s'est trouvé une partie des habitans d'une couleur plus foncée que dans les deux autres parties: on n'a qu'à se souvenir, que tous les anciens Auteurs ont parlé des Ethiopiens de toute couleur, & qu'ils ont fait une différence fort distincte entre ceux-ci & les Ethiopiens-Simes, ou les Nègres, qui n'étoient pas voisins de l'Egypte.

Si donc les Ethiopiens sont d'une antiquité sans égale, & reconnue pour telle par tous les Auteurs, si on ne peut absolument rendre une raison satisfaisante du changement de leur couleur & des autres marques caractéristiques; si, en supposant même que tout puisse provenir du climat, il a fallu pour cela un si grand nombre de siècles, qui ne s'accorderoit pas selon leur origine post-diluvienne avec leur antiquité incontestable; s'il faut nécessairement avoir recours à un miracle de Dieu; si nous ne trouvons aucune occasion où l'on puisse censurer, soupçonner même que ce miracle soit arrivé, que celle que nous supposons; & si au contraire par notre système tout devient clair, aisé, & facile; on doit en conclure qu'il faut, suivant les règles de la plus saine critique, préférer celui où il y a le plus de vraisemblance & de probabilité, à tous ceux qui en sont destitués, ou qui du moins lui sont inférieurs en cette qualité, & juger que ce changement est arrivé avant le déluge dans la personne de Caïn, & que par conséquent toute la race des humains n'y a pas péri.

C H A P I T R E XXI.

Chronologie des Babyloniens & des Assyriens, son incertitude.

Nous passerons à la Chronologie des Babyloniens, des Assyriens, & des autres peuples Orientaux, en exceptant les Chinois qui méritent un examen particulier.

Si la Chronologie des Egyptiens est inexplicable, celle des Babyloniens & des Assyriens l'est infiniment davantage; dans celle-là on s'accorde déjà sur plusieurs points; savoir, que cette monarchie en excluant même les Dieux & les demi-Dieux, a commencé peu après le déluge, & que le premier Roi en a été Cham ou son fils. La plus grande difficulté ne roule que sur les Dynasties, leur ordre & leur durée; mais ici il n'en est pas de même, on diffère de plus de 1000 ans, sur les commencemens des Royaumes de Babylone & d'Assyrie. Je ne puis donc comprendre comment s'y est pris un Auteur moderne dans sa nouvelle Chronologie, que je n'ai point lue. Mais on m'assure qu'il prend pour base de tout le calcul Chronologique en général, cette histoire des Babyloniens & des Assyriens qui est précisément la plus incertaine de toutes.

Il faudra pourtant opter entre les divers systèmes. Nous savons que Ctésias étend beaucoup la durée du règne des Assyriens, que Syncelle renchérit sur lui, & Pezron sur les deux: que d'un autre côté Hérodote l'abrege, & les Auteurs de l'Histoire Universelle encore plus.

C H A P I T R E XXII.

Ctésias défendu: son autorité est préférable à celle d'Hérodote.

Pour moi je me détermine pour Ctésias. C'est-à-dire pour ce qu'il a dit véritablement, & non pour ce qu'on lui attribue faussement. On a tâché de le rendre suspect, de le décrier même comme un Impositeur: mais sur quoi cette accusation est-elle fondée? Ctésias, dit-on, a rapporté des faussetés manifestes dans son histoire des Indes; il a fait voir une crasse ignorance dans la Philosophie, & par conséquent il ne mérite aucune créance dans son histoire de l'Assyrie & de Perse. Ce raisonnement me paroît pitoyable. Il a rapporté plusieurs choses des Indes, comme s'il en étoit exactement instruit, quoiqu'il ne le fût pas, il est sans-doute blamable. Mais la foiblesse de l'homme est si grande que bien des honnêtes gens rapportent souvent des faits, croyant en être sûrs, par la relation des autres, comme s'ils les avoient vus, qui dans le reste sont d'une véracité reconnue. Si donc on en a imposé à Ctésias, & qu'il ait rapporté tout ce qu'il avoit appris des Indes sur la foi d'autrui comme véritable, il ne peut être traité de menteur. Quelqu'un peut être menteur en rapportant une vérité lorsqu'il la croit fausse, comme aussi un autre ne sera pas moins homme véridi-

que, pour rapporter une fausseté, lorsqu'il la croit véritable.

Quant à la Philosophie, rien de plus admirable que de dire qu'un mauvais Philosophe ne sauroit être bon historien, ou qu'un bon Philosophe sera par-là même un excellent historien. Newton, le plus grand des Philosophes, n'a pas été à beaucoup près si goûté pour sa Chronologie que pour ses découvertes physiques. Suivant cette règle il faudroit être un Panopse parfait, si on vouloit écrire une bonne histoire.

On apporte une autre raison tirée de la diversité des noms, & de ce que quelques-uns sont Grecs; mais cette raison n'est pas moins frivole; il faut donc rejeter tous les Auteurs profanes, vu qu'on ne trouve pas chez tous entièrement les mêmes noms que dans l'Écriture. Il faudroit être bien ignorant pour ne pas savoir que tous les noms propres avoient dans leur origine une signification, & qu'on en composoit à son gré, pour désigner quelque qualité de celui auquel on les imposoit (1); & plus ignorant encore pour ne pas savoir qu'on les traduisoit souvent dans une autre langue, & qu'ainsi la plupart des noms Assyriens ont été traduits en Persan sous l'Empire des Perses: Ctésias en a donné quelques-uns en cette langue, & en a traduit d'autres en Grec. Cette preuve qu'on fait sonner si haut, qu'on trouve dans Ctésias des noms Grecs, tombe donc d'elle-même: ne savons-nous pas que les noms des Dieux Egyptiens, Babyloniens, & Phéniciens ont été pour la plupart traduits en Grec & en Latin? Tous les Auteurs en font foi, & personne ne le conteste; nous en trouvons même des exemples dans l'Écriture (2). Ce seroit une foiblesse, que de s'arrêter davantage à cette objection.

Arrêtons-nous un moment à examiner les raisons que j'ai pour donner la préférence à Ctésias plutôt qu'à Hérodote; celui-ci n'a pas été moins taxé de fabuliste que Ctésias, & il y a des preuves suffisantes pour cela; aussi les Auteurs de l'Histoire Universelle ne peuvent citer qu'environ deux Auteurs anciens, qui aient suivi le système d'Hérodote, qu'ils corrigent encore à leur gré; & tout le grand nombre des autres a été pour Ctésias; voilà déjà une raison de grand poids, & qui devroit absolument décider en faveur de ce dernier. Hérodote vécut 469 ans avant Jésus-Christ & Ctésias 337. Celui-ci avoit lu les ouvrages du premier, & il avoit demeuré pendant vingt ans à la Cour de Perse, 17 ans seulement sous Artaxerxès Mnemon, étant en grande faveur auprès de ces Monarques; il jugea nécessaire de redresser les erreurs d'Hérodote, & de composer une histoire véritable de cet empire; il consulta les archives, & s'en servit pour son ouvrage: il est vrai que ses adversaires nouveaux veulent douter qu'il ait employé ces secours, mais je ne vois pas sur quel fondement; nous voyons qu'il avoit formé le dessein de composer une histoire; il fit sans-doute ce que tout homme sensé fait, il ne négligea rien pour prendre les informations les plus exactes.

Il a été à même de les prendre, vu qu'il a été en faveur à la Cour; ce que

(1) On leur donnoit le nom d'une chose tirée de la nature, ou celui de quelque bête, tout comme chez les Sauvages Américains il y a eu des chefs qui ont porté celui de Loup, de Cerf, de Loutre, &c.

(2) Plusieurs Auteurs en trouvent encore

une raison en ce que ces Rois ont toujours adopté en montant sur le trône un autre nom qu'ils ne portoient auparavant, & que les historiens se sont servis des uns, d'autres des autres.

personne n'ose nier : les Perses avoient d'ailleurs un soin particulier de conserver leur histoire & de la connoître.

Nous en voyons la preuve *Esther III. 23. & VI. 1.* par conséquent tout court à prouver que Ctésias, qui s'est trouvé très à portée de s'instruire, s'est instruit en effet.

J'observe en troisieme lieu que Ctésias étoit contemporain de Xénophon, grand historien, & homme de génie.

Ils ne s'accordent pas au sujet de l'histoire de Cyrus le Grand ; quelques savans des plus estimés regardent la Cyropédie comme une fiction ingénieuse, & ses partisans même avouent que l'histoire en est embellie. Cependant ce grand homme ne dit pas un mot pour réfuter l'histoire Assyrienne de Ctésias. Comment se persuader que Xénophon, contredit par Ctésias son contemporain sur son histoire de Cyrus, eût négligé d'attaquer à son tour la véracité de Ctésias, s'il y avoit vu le moindre jour ? ou si l'ouvrage de Ctésias n'a paru qu'après la mort de Xénophon, ne se seroit-il trouvé aucun ami de Xénophon qui eût relevé Ctésias, sur-tout dans un siècle où on a vu un si grand nombre de Savans & d'Auteurs ? il faut donc qu'alors on ait été dans une toute autre idée sur Ctésias que ne le sont les historiens de nos jours ; il est même très-remarquable que depuis Ctésias les sciences ont été dans un très-grand lustre pendant plusieurs siècles ; & l'on a pris la peine de rechercher avec soin tous les monumens historiques ; cependant presque tous les Auteurs ont suivi Ctésias. Nous devons donc juger très-naturellement que les Anciens infiniment plus à portée que nous d'examiner la vérité des faits, & qui connoissoient quantité d'ouvrages entièrement perdus pour nous, doivent nous régler sur le degré de créance que nous devons à un Auteur, à moins que nous n'ayons des argumens invincibles pour prouver le contraire.

On rapporte encore en faveur d'Hérodote, qu'il a voyagé dans le pays & qu'il s'est informé soigneusement de la vérité auprès des habitans. Je pourrois très-bien rétorquer le doute qu'on allégué contre Ctésias, & dire, puisqu'Hérodote est convaincu de bien des mensonges il n'est pas sûr qu'il ait pris toutes ces précautions ; mais en admettant le fait, il s'en suivroit seulement qu'Hérodote a écrit de bonne foi, mais qu'il a pu se tromper, comme Ctésias sur les Indes. Je dis plus : supposons qu'un François allât voyager en Angleterre, qu'il s'informât de toutes les particularités possibles, & qu'il composât une histoire de ce pays, & qu'ensuite un autre qui seroit en faveur à la Cour, obtînt communication des registres publics des archives, & écrivît aussi une histoire, lequel des deux devoit-on préférer ?

Nous n'avons que trop d'histoires écrites par des personnes sinceres, savantes, qui ont pris toute la peine imaginable pour s'informer au juste de tout, mais qui n'entendant pas la langue du pays, pour tirer parti des Auteurs, ou n'ayant pu consulter les Manuscrits, les Titres ou les Chartres, ont inféré des erreurs populaires sans nombre, & par-là se sont rendus méprisables chez la nation, de laquelle ils ont débité ces faits erronnés.

Mais passons à d'autres preuves. Diodore a tiré de Ctésias ce qu'il nous donne de l'Assyrie ; Eusebe a profité de ces deux Ecrivains, & Syncelle qui a fait usage de tous ceux qui l'ont précédé, a si fort altéré cette histoire, qu'à la fin on a mis toutes les erreurs sur le compte de Ctésias : Pezron le pousse encore

plus loin, afin de justifier son calcul énorme de 5872 ans depuis la Création jusqu'à Jésus-Christ. Ctésias ne donne que 1306 ans, ou, pour faire compte rond, 1300, à cet Empire, ou suivant Diodore un peu plus, ce qui revient à ces 1306 ans. Mais Syncelle ne lui donne pas moins de 1460 ans, sans dire où il a puisé ces additions, vu qu'aucun des Anciens ne parle d'une si grande antiquité. Mais suivant Eusèbe & Syncelle, le renversement de la Monarchie est arrivé du temps d'Ariphron; celui-ci a vécu 889 ans avant Jésus-Christ, lesquels ajoutés à 1306 ans, feront 2195 ans avant Jésus-Christ, par conséquent suivant le calcul des Hébreux que nous suivons, à l'année 1805 du monde, ou 149 ans après le déluge; ce qui s'accorde si merveilleusement avec ce que l'Écriture dit d'Assur & de Nimrod qu'il est difficile d'en douter; d'autant moins que Ctésias, un Grec, un Payen, écrivit cette histoire sans avoir la moindre notion des Livres Sacrés; & c'est encore une preuve invincible en faveur de l'authenticité de la Chronologie des Hébreux.



C H A P I T R E X X I I I .

Observations sur ce que les Auteurs de l'Histoire Universelle disent des Babyloniens.

J'ai une estime infinie pour les Auteurs de l'Histoire Universelle, mais j'avoue que je ne comprends pas comment des personnes d'esprit peuvent se laisser éblouir si fort par la nouveauté de leur système, pour ne le fonder que sur la possibilité. Tout ce qu'ils disent du regne des Babyloniens, n'est fondé sur aucune preuve; ils répètent à tout moment, il est possible, il est probable; sans songer qu'en fait d'histoire la possibilité n'est rien, & la probabilité peu de chose, si on ne peut s'appuyer de l'autorité d'Ecrivains célèbres & reconnus pour authentiques. S'il ne s'agit que de possibilité, autant vaudroit-il se tenir au Cyrus de Mad^e. de Scudéry pour l'histoire de ce grand Monarque; tout en est possible; & tout est arrangé dans ces sortes de Romans d'une manière à paroître probable aux personnes qui n'ont point de connoissance de l'histoire; la possibilité, la probabilité est à peine permise aux philosophes de nos jours, qui le plus souvent n'ont point d'autre fondement à leurs hypothèses; mais pour l'histoire, la probabilité n'est bonne qu'en optant entre les faits rapportés diversement par différens historiens.

Ils ont encore une autre opinion qui contredit absolument toute l'histoire ancienne; ils assurent positivement que tous les Dieux des autres nations sont venus originairement des Babyloniens, & que Pul ou Phul, qui ne mourut qu'en l'an 758 avant Jésus-Christ, a été le premier qui ait été adoré comme Dieu, sous le nom de Bélus: or sans parler de l'histoire des Egyptiens, celle des Phéniciens par Sanchoniathon, infiniment plus ancien que Phul, détruit absolument cette opinion inouïe. Rapportons-en seulement une preuve; elle est tirée des Grecs, les plus nouveaux (excepté les Romains) qui ayent apothéosé leurs Rois & leurs Héros.

Je veux parler des Marbres de Paros ou d'Arondel, dont la Chronique a été

composée 265 ans avant l'Ere Chrétienne; & elle commence 1318 ans auparavant, ou 1583 ans avant Jésus-Christ. Or suivant Marbre V. ou Epoque 3. vécut Mars & Neptune Grécs, & suivant Marbre VII. Epoque 4. arriva alors, c'est-à-dire 1530 ans avant Jésus-Christ, le déluge de Deucalion, qui bâtit un temple à l'honneur de Jupiter phyxius & Olympias, Marbre XVIII. XIX. XX. XXI. il est parlé de la mère des Dieux, Cybele, de Dionysé ou Bacchus, de Pan & d'autres Dieux, &c: Homere, qui vivoit 200 ans avant Phul, fait mention des Dieux, & des tombeaux de quelques-uns.

Mais pourquoi nous arrêter à ceci? nos Auteurs se tiennent si fort & ferme à l'Ecriture, que c'est une de leurs raisons principales pour ne pas reconnoître les Rois d'Assyrie avant Pul, parce qu'elle n'en fait point mention. Pourquoi donc ne pas admettre cette même preuve lorsqu'il s'agit des Divinités Payennes? Ils avouent eux-mêmes ailleurs que celles, auxquelles les Israélites sacrifioient, étoient des Dieux Syriens, Phéniciens & autres, tous antérieurs, suivant leur propre systéme, à la Monarchie Assyrienne. Comment peuvent-ils assurer que Pul a été le premier Bélus, & le premier adoré sous le nom de Bel ou Baal, lorsque Moysé en fait déjà mention *Nomb. XXII. 41*, sans parler du grand nombre des passages de l'Ecriture, où il en est parlé depuis ce temps jusqu'à celui de Pul, qui ne paroît sur le théâtre que pour mettre fin au Royaume d'Israël, lequel n'a eu ce sort que par ses péchés, ayant adoré pendant plusieurs siècles Baal ou Bel? Il fut selon eux le même qui les punit d'avoir reconnu sa divinité, plusieurs siècles auparavant, quoiqu'on ne l'ait apothéosé qu'après sa mort, & non avant sa naissance. Il est sûr qu'on ne sauroit comprendre comment on peut donner dans de pareilles rêveries.

Mais afin qu'on ne dise pas que nous leur imputons à crédit pareilles absurdités, rapportons leurs propres paroles. (1) „ Cependant c'étoit une opinion „ généralement répandue, que Ninus fut le premier qui érigea des images „ pour être adorées, en particulier celle de son pere Bélus, &c. ce Ninus ne „ peut avoir été que Tiglathpilésar, fils de Pul, ou Bélus, dont il est parlé „ dans l'Ecriture, ainsi ce doit avoir été Pul, & aucun autre, qui fut adoré „ comme Dieu dans le pays; dont il s'agit; & comme c'est lui incontestable- „ ment qui fonda les Empires d'Assyrie & de Babylone, il faut qu'il ait été le „ fameux Bélus des Babyloniens, Phéniciens & autres, sur lesquels les descen- „ dans de sa famille étendirent une domination, qu'il avoit fondée.

„ Quoi qu'il en soit, (2) ce grand Jupiter étoit certainement le même que „ le grand Pul ou Bélus (3). En un mot pour achever la liste de toutes les idoles „ des Babyloniens il faudroit faire l'énumération de tous les Dieux des nations, „ dont nous avons déjà fait l'histoire, car ils sont tous originaires de Babylone, &c.

„ Nous avons vu que les Jupiters & les autres Divinités d'origine mortelle „ viennent des bords de l'Euphrate ou du Tigre & qu'au lieu de cette grande „ antiquité que leur attribuent les Mythologifes & quelques historiens, l'épo- „ que de leur origine parmi les Assyriens doit être fixée à 771 ans avant la „ naissance de Jésus-Christ.”

Cela suffit pour faire voir l'erreur grossière, dans laquelle ces historiens, d'ailleurs très-estimables, sont tombés. J'ajouterai seulement, qu'après avoir préféré Hérodote à Ctésias, comme leur systéme l'exigeoit, ils sont obligés

(1) Tom. III. p. 238.

(2) P. 239.

(3) P. 257.

d'accuser Hérodote d'avoir trop étendu les temps.

Ils ont raison; car suivant leur calcul, Hérodote place le commencement du Royaume d'Assyrie 1229 ans avant Jésus-Christ, par conséquent précisément dans l'année de l'enlèvement d'Hélène, 20 ans avant la destruction de Troie; & Pul ne régna que 770 ans avant l'Ere Chrétienne; par conséquent Hérodote donnant 520 ans au Royaume des Assyriens, plus que nos Auteurs, il faudroit non-seulement dire qu'il a trop étendu cette histoire, mais le taxer de mensonge comme Ctésias, & mettre toute son histoire au rang des fables; car en déduisant 520 ans de 1229, reste 709, par conséquent seulement 61 ans pour toute la Monarchie ancienne des Assyriens, ce qui ne mériteroit pas seulement d'être mis en ligne de compte; il est vrai que si nos Auteurs avoient encore rejeté Hérodote, ils n'auroient pas trouvé un seul Auteur qui eût eu une opinion tant soit peu approchante de la leur, en sorte qu'ils peuvent se vanter d'être les inventeurs de ce nouveau système, dont nous ne trouvons pas la moindre trace chez les anciens. Mais il est temps d'établir le commencement de ces Royaumes.

C H A P I T R E XXIII.

Affur fondateur de la ville de Ninive & du Royaume d'Assyrie.

Je suivrai ici les Auteurs de l'Histoire Universelle, en ce que je me fonde comme eux sur l'Ecriture & sur la conformité qui se trouve entr'elle & les Auteurs profanes.

Affur étoit sans contredit fils de Sem, comme Nimrod petit-fils de Cham; Nimrod a établi un Royaume. *Gen. X. 10.* il est dit, „ & le commencement „ de son règne fut Babel, Erech, Accad & Chalne, au pays de Sinéar”: le verset est fort sujet à explication; les uns le traduisent „ il sortit de ce pays-là „ en Assyrie, & il bâtit Ninive, & les rues de la ville & Calah, & Résin entre Ninive & Calah, qui est une grande ville”; d'autres par contre l'interprètent „ duquel pays est venu ensuite Affur & bâtit Ninive, & Rehoboth, „ & Calah, en outre Reffen entre Ninive & Calah, c'est une grande ville.

Voilà une question des plus discutées, & des plus difficiles à résoudre. Je préfère la dernière explication, & voici mes raisons.

1°. Affur étoit plus âgé que Nimrod; peut-être étoit-il l'aîné d'Arfaxad; celui-ci n'étoit né que deux ans après le déluge, & Affur est nommé avant lui; je ne donne cela que comme une conjecture & non comme une chose prouvée; mais enfin il devoit être de plusieurs années plus âgé que Nimrod, par conséquent il devoit avoir plutôt besoin d'un établissement; & comme tous les savans assignent l'Asie entière à la race de Sem, quoiqu'ensuite occupée aussi par d'autres, il y a toute apparence qu'Affur & les siens s'établirent les premiers dans le pays, ensuite nommé Babel, & ses environs; & que Nimrod, grand chasseur ou usurpateur, l'en chassa, de sorte qu'il fut obligé de se retirer dans celui qui fut nommé ensuite Assyrie, où il bâtit Ninive, & les autres villes mentionnées dans l'Ecriture.

2°. Comment supposer que la famille du seul Nimrod ait pu peupler & bâtir neuf villes, entr'autres Babel & Ninive, de si grandes villes? je parle de Ninive sur ce pied, parce que les interpretes appliquent presque unanimement c'est mots, *c'est une grande ville*, à Ninive; & quand même on supposeroit que ce fût Ressen, une grande ville pour l'autre, il est beaucoup moins probable qu'une seule famille en ait bâti deux, outre sept autres, que si deux familles l'avoient entrepris; je dis deux, puisque nous prouverons ci-après, que Babylone a été bâtie par Nimrod.

3°. Si Assur n'a point eu de part à ces ouvrages & que, suivant la premiere traduction, ce fût Nimrod qui entra en Assyrie, d'où ce dernier pays a-t-il tiré son nom? Il faudra avouer que c'est d'Assur; & alors, si Nimrod en a d'abord chassé Assur, le pays n'en devoit pas conserver le nom, quoiqu'il l'ait gardé constamment, & qu'il le portât du temps de Moïse, *Nomb. XXIV. 22. 24.* Enfin quel pays a donc été occupé par Assur & les siens, si Nimrod s'est mis en possession de celui-ci?

4°. Si les Chasdim ou Chaldéens étoient descendans d'Arphaxad, il est très-probable que les enfans de son frere Assur n'en auront pas été fort éloignés; puisque nous remarquons que les descendans de Noé, nommés dans l'Ecriture, n'ont occupé que les pays les plus voisins de Sinéar, vers les quatre régions; & qu'ordinairement les plus proches parens ont habité la même contrée, comme les descendans de Chanaan, de Gomer, de Javan, de Cus, de Joktan & autres.

Enfin je crois donc qu'Assur fils de Sem a été le fondateur du Royaume d'Assyrie & le pere de Ninus, & comme Assur a bâti Ninive, qui a eu son nom de Ninus son fils, de quoi on convient unanimement, il faut bien que Ninus ait existé du temps de Nimrod, l'Ecriture fixant l'époque de l'origine de cette ville à ce temps-là, ce qui est bien vraisemblable, vu que ces deux hommes célèbres étoient cousins issus de germains.

Voilà donc Assur établi à Ninive; les Assyriens faisant figure parmi les divers peuples; il est vrai qu'on dit que *Nomb. XXIV. 22.* il est parlé de ce peuple comme d'un petit peuple, & qu'il est comparé aux Moabites, aux Amalécites, & aux Kénites; mais je ne sai de quels yeux on envisage ce passage, pour y trouver ce sens; je trouve plutôt qu'Assur y est associé à Héber, *vs. 24.* Or, de ceux-ci ou des Israélites il est dit *vs. 17.* que l'étoile de Jacob & le Sceptre d'Israël détruira tous les enfans de Seth; j'avoue que ceci est une prophétie du Messie, mais cela dénote pourtant la supériorité d'Israël, qui est une branche des enfans d'Héber; l'autre sont les enfans de Joketan, peuple nombreux, sans compter ceux que nous ignorons; mais enfin donnons une raison plus forte. Assur est associé à Héber, ou à Israël; Balaam prédit la victoire & la puissance de ceux-ci, & la destruction des autres peuples; comment peut-on dire qu'ils sont rapportés sur le même pied, & comme d'une puissance égale? Si l'on disoit Bourbon va détruire Gènes, Modene & Luques; par conséquent la Maison de Bourbon est censée n'être pas plus puissante qu'un de ces trois Princes & Républiques, ne se moqueroit-on pas avec raison d'une pareille conclusion? Je dis donc qu'au contraire Assur ou le Royaume d'Assyrie devoit déjà exister du temps de Biléam, 1452 ans avant l'Ere Chrétienne; déjà alors il devoit être un Empire célèbre par tout le monde,

puisque Moyse & Biléam en avoient connoissance; Moyse, dis-je, qui ne connoissoit aucun pays étranger, que l'Egypte & les pays les plus voisins. D'où je conclus que l'Empire Assyrien, qui avoit commencé par Assur, étoit encore dans son lustre du temps de Moyse; ce qui s'accorde très-bien avec l'histoire de Ctésias.



C H A P I T R E X X V .

Nimrod fonda le Royaume de Babylone.

L'Écriture ne permet pas de nier que Nimrod petit-fils de Cham ait fondé le Royaume de Babylone. Il est dit expressément, que le commencement de son règne fut à Babel, & qu'il étoit un Prince puissant, ce qui se prouve aussi par les diverses villes qu'il a bâties. Cependant plusieurs Auteurs modernes soutiennent que Babylone n'a été bâtie que par Sémiramis; & les Auteurs de l'Histoire Universelle, suivant leur système particulier, par leur Bélus ou Pul, malgré tout ce que l'Écriture assure de contraire, non-seulement à l'endroit cité, *Gen. X. 10.* mais encore *XI. 4.* où les habitans dirent, bâtissons nous *une ville & une Tour*; le Texte est formel; ils formerent le dessein de construire une ville aussi bien qu'une tour: mais je veux pour un moment mettre de côté ce que l'Écriture dit si positivement & si formellement & ne raisonner que sur la probabilité. Le but de ces habitans étoit de s'établir & de prévenir leur dispersion. Or y a-t-il un homme de bon sens, qui puisse supposer qu'ils aient eu dessein de construire un ouvrage immense seulement pour s'immortaliser, sans avoir eu aucune idée de construire une ville pour eux & leurs descendans? N'est-il pas naturel que même ils aient commencé par se procurer des logemens, par conséquent de bâtir la ville avant que d'entreprendre la Tour? L'Écriture & le bon sens nous convainquent que la ville de Babel ou Babylone a été bâtie par Nimrod; Sémiramis l'aura, si l'on veut, agrandie & ornée; je supposerai même qu'une seconde Sémiramis ou Atosse y a ajouté de nouveaux embellissemens, & que Nébucadnezar a porté sa grandeur & magnificence à son comble; mais toujours doit-elle son origine à Nimrod.

Il se peut très-bien qu'après la mort de Nimrod, son Empire naissant soit allé d'abord en décadence; *malè parta, malè dilabuntur*: il avoit usurpé ce pays sur Assur & ses descendans, qui eurent peu après leur revange, & conquièrent Babylone sous Ninus.

On me dira qu'en admettant les anciennes histoires, il faut aussi admettre les deux Dynasties des Rois Chaldéens & Arabes à Babylone; je ne crois pas que cela soit nécessaire. Jules Afric. en 230 & Eusebe 330 ans après Jésus-Christ, furent les premiers qui en firent mention, & Syncelle les copia. Pezron tâche de fortifier cette opinion, & donne pour raison, qu'Alexandre-Polyhistor, qui vécut 46 ans avant l'Ere Chrétienne, en avoit parlé, suivant le témoignage de Syncelle. Je suppose que celui-ci ait accusé juste; alors il n'aura pas la même preuve en faveur des Rois Arabes, puisqu'Alexandre, suivant Syncelle même, assure que ces Rois Chaldéens n'ont régné que 190 ans en tout; à quoi Syn-

celle ajoute de son chef, comme il fait dans la liste des Rois d'Assyrie, encore 35 ans. Peut-être même qu'Alexandre n'a pas tort; je crois en effet que Nimrod n'a pas été le seul Roi de Babylone: ses fils & Successeurs ont pu être nommés Rois Arabes, vu qu'il étoit fils de Chus, pere des Arabes, par conséquent Cuffite ou Arabe lui-même; & si, suivant quelques Auteurs, Bélus a été fils, & Ninus petit-fils seulement d'Assur, & que Ninus ait déjà régné quelque temps avant la prise de Babylone, 190 ans ont bien pu se passer depuis l'établissement de ce Royaume, ou depuis Nimrod jusqu'à sa conquête par les Assyriens, dans un temps où les hommes vivoient jusqu'à 4 ou 500 ans, suivant l'écriture; il n'est pas étonnant, si on compte Assur, né après le déluge, Bélus son fils, Ninus son petit-fils qui conquiert Babylone, non dans sa jeunesse, mais pendant qu'il régnoit & par conséquent à un âge assez avancé, qu'il ait pu se passer 300 ans & plus depuis le déluge jusqu'à la prise de Babylone. Je mettrai ce calcul sous les yeux du Lecteur, mais auparavant je dois examiner la question si souvent discutée; à quelle époque il faut fixer la dispersion du genre humain occasionnée à Babel?



C H A P I T R E XXVI.

Epoque de la dispersion du genre humain.

Il est très-sûr que cette dispersion arriva au temps de Péleg. Est-ce à sa naissance, ou pendant la durée de sa vie? Une grande partie des Auteurs, & tous les partisans des LXX. la fixent sans hésiter à sa naissance, se fondant sur ce que son pere lui donna ce nom, parce que de son temps la terre fut partagée. Mais il n'est point dit que son pere lui imposa ce nom; *il eut ce nom*, dit Moïse; il n'est donc pas sûr qu'il le portât dès sa naissance. N'y a-t-il pas une infinité de noms dans l'écriture & dans l'histoire profane, qui ont été imposés fort tard aux hommes à l'occasion de quelque événement? Moïse imposa les noms à ses fils, non à leur naissance, mais lorsque Jéthro son beau-pere les lui amena dans le Désert. Auguste eut originellement le nom d'Octavius ou d'Octavianus; Caligula, celui de Cajus, Héliogabale celui d'Antonin; tous ne sont cependant connus que sous les premiers noms. S^t. Paul n'est plus nommé Saul; & ainsi d'un très-grand nombre d'autres. Il est à présumer que Péleg a eu son nom de cette manière; outre qu'il est incertain que tous les hommes aient eu alors des noms imposés dès leur naissance.

Mais voici une raison qui me paroît invincible. Que ferons-nous de Jaketan? Il étoit sans-doute le cadet de Péleg, puisque les LXX. ont cru qu'il a fallu 134 ans à Héber, avant que d'avoir Péleg. Mais accordons leur, malgré eux, qu'il fût l'aîné de Péleg, que même Héber l'ait eu dans sa 100^e. année, c'est plus qu'ils n'osent supposer eux-mêmes, vu qu'ils ne veulent pas accorder qu'aucun ait eu des enfans à cet âge; il faudra, suivant eux, encore 100 ou plutôt 130 ans, avant qu'il ait pu avoir des enfans. L'aîné de Jaketan seroit donc né 66 ans après Péleg, ou 96; ou, si Héber n'a eu des enfans qu'à 130

ans, ce seroit 100 ans complets; comment donc Moyse compte-t-il parmi les hommes qui furent dispersés, 13 fils de Jaketan? Il aura eu sans-doute aussi des filles, & l'on n'aura pas eu la cruauté de les chasser dans leur bas âge. Ils ne seroient ainsi partis qu'environ 150 ans après la naissance de Péleg. De deux choses l'une, ou il faut s'éloigner du sens de l'Écriture, & dire que tous les hommes mentionnés dans le Chapitre X. n'ont pas été dispersés, alors, & en ce cas permettre qu'on explique suivant les mêmes principes l'Écriture dans d'autres passages, ou bien accorder que la dispersion ne se fit pas à la naissance de Péleg: cependant sans forcer le sens naturel de l'Écriture, on ne sauroit dire pourquoi les uns avoient été dispersés & non les autres; au lieu que suivant la Chronologie des Hébreux & mon système il n'y a point de difficulté. Jaketan pouvoit être l'aîné de Péleg, parce que, comme il a été démontré ailleurs, il n'est pas question ici de l'aîné, mais de la généalogie d'Abraham. Héber pouvoit l'avoir eu à l'âge de 20, de 16 ans même, & jusqu'à l'âge de 50 à 60 ans tous les fils & les filles de Jaketan pouvoient être nés & en certain âge, pour s'avancer peu-à-peu vers l'Orient ou plutôt vers le S. E.: ce qui paroît confirmé par l'Écriture qui dit que *du temps de Péleg*, ainsi pendant sa vie, & non à sa naissance, le monde fut dispersé.

Si donc, comme il y a quelque apparence, cette dispersion se fit tout au plutôt à la 60^e. année de Péleg; nous établirons le calcul suivant

Péleg né après le déluge	ans 101
La dispersion se fit à l'an de sa vie	60
Nimrod doit avoir régné en tout 35 ans, dont 20 ont été employés à la construction de Babel, reste	15
Ses Successeurs suivant Alexandre Polyhistor	190
Fin du Royaume de Babylone après le déluge	366
Affur fonda son Royaume lorsque Nimrod le chassa de Sinéar, ainsi après le déluge environ	141
Je compte qu'il a employé autant de temps à bâtir Ninive, que Nimrod Babel	20
Alors lui, Bélus son fils & Ninus le petit-fils vécutent & régnerent jusqu'à la prise de Babel	205
	366

On m'objectera que Nimrod eut 7 Successeurs & qu'ici Affur n'en a que deux, ce qui est incompatible. Je répond que ce n'est pas ma faute, si Alexandre-Polyhistor en donnant cette liste n'y a pas songé; qu'il est bien plus probable qu'Affur avec ses deux Successeurs ont vécu près de 400 ans ensemble, que de leur assigner seulement depuis 6 jusqu'à 48 ans de règne, encore y a-t-il autant chez Syncelle, qui leur donne 225 au-lieu de 190 ans: Si leurs régnés avoient été si courts il faudroit dire, ou qu'ils ont tous été massacrés par leurs Successeurs, ou bien que la longue vie n'étoit accordée qu'à ceux de la race de Sem, qui vivoient, suivant le calcul des Hébreux, environ 500 ans chacun; & par conséquent nous pouvons assurer que notre calcul, même en plaçant Ninus petit-fils d'Affur, ou plutôt sa conquête de Babylone, à 366 ans après le déluge, est encore trop resserré à proportion de l'âge ordinaire des hommes en ce temps-là.

Ce n'est pas que j'adopte cette liste des Rois Chaldéens après le déluge; d'autant moins que nous ne connoissons point les Auteurs qui ont appris à Polyhistor qu'Evechous ait régné 6 ans & 8 mois, Chomabalus 7 ans & 6 mois, tous deux Successeurs immédiats de Nimrod. S'il avoit mis des nombres ronds & des années complètes on pourroit le passer; mais d'ajouter des mois dans des temps si reculés, cela rend toute cette liste plus que suspecte (1). Mais j'ai seulement voulu faire voir, qu'en admettant ces Rois Chaldéens, Ninus petit-fils d'Assur a pu tout de même se trouver en état, quant à son âge, de prendre Babylone; je pourrois même encore accorder les Rois Arabes, mais comme ils ne sont pas nommés comme venant de la même source, il ne fera pas nécessaire que j'aie cette complaisance: j'accorde donc que Nimrod a pu avoir des Successeurs, en petit nombre & foibles, dont le domaine usurpé sur Assur, a d'abord été réintégré avec le reste; & je me tiens à ce que dit Ctésias, & que les observations trouvées à Babylone par Callisthene confirment.

J'ai fait voir que, suivant Ctésias, & même en partie Eusebe & Syncelle, la fondation de l'Empire d'Assyrie tombe à l'an 149 ou environ après le déluge. Dans ce temps, suivant le calcul des Hébreux, Nimrod pouvoit déjà être un Héros. Cus pouvoit être né 1 ou 2 ans après le déluge; Nimrod 20 ou 30 ans après; & par conséquent à l'âge de 60 à 70 ans il pouvoit avoir voulu faire preuve de son génie entreprenant & altier. Les observations pouvoient avoir commencé d'abord après le déluge, comme n'étant qu'une continuation des précédentes.

Je ne puis m'empêcher de montrer ici combien je suis surpris de toutes les foibles raisons qu'on allegue pour invalider l'authenticité de ces observations ou le calcul Hébreu. On dit qu'il n'est pas à présumer qu'on eût fait si-tôt des progrès dans l'Astronomie & des observations; comme si tous les fils de Noé avoient été de race Cannibale, & que cette science eût été absolument inconnue à leurs ancêtres; lorsque Whiston donne dans une autre extrémité & suppose les Patriarches avant le déluge des Astronomes si parfaits, qu'ils ont pu déterminer l'année par mois, par jours, par heures, par minutes même. D'ailleurs je ne suppose pas ces observations telles que celles des Astronomes de nos jours, mais extrêmement simples, cette science ne s'étant perfectionnée qu'en suite & peu-à-peu; enfin j'ajoute que quoique je n'aie supposé que 20 ans pour la construction de Babel & de la Tour, il se peut fort bien qu'on y ait employé plus du double; vu que suivant toute apparence une partie des fils de Cham, & peut-être de Japhet, se sont éloignés déjà avant ce temps, & que par conséquent la quantité d'ouvriers ne répondoit pas d'abord à l'entreprise.

Donnons encore une conjecture; elles nous sont permises comme à d'autres. Supposons que Péleg ait eu ce nom à sa naissance; & qu'il l'ait eu du mot *division* ou *dispersion*. Nous lisons que les habitans de la terre ont commencé leur complot en disant, bâtissons une ville, &c. afin que nous ne soyons pas dispersés sur la Terre, ou suivant d'autres, avant que nous soyons dispersés; voilà donc une résolution unanime de toute la nation, & des plus importantes. Péleg venant à naître au temps de cette résolution, n'a-t-il pas pu en avoir le

(1) Malgré le témoignage sans preuve que lui rend Pezron d'avoir tiré ces lumières de Béroze, d'Abydene, & d'Appollodore.

nom, qui lui a été d'autant mieux conservé, qu'en effet cette dispersion arriva ensuite pendant le cours de sa vie?

Enfin cet édifice a pu être commencé à la naissance de Péleg, & fini après 20 ans ou plus tard, & en attendant Assur a cherché une autre demeure, y a bâti Ninive, & y a fondé un Royaume qui a duré 1306 ans, jusqu'à Sardanapale.

Je crois bien que cet Empire a été petit dans son commencement sous Assur, mais d'abord agrandi par Bélus, & encore plus par Ninus & Sémiramis.

L'objection tirée des petits Rois de Sinéar, d'Elassar, d'Elam, de Sodome, &c. ne prouve absolument rien.

On suppose que le Roi d'Elam a été le plus puissant d'entr'eux, & que celui de Sinéar étoit ou son allié ou son vassal; d'où l'on conclut qu'alors il n'y avoit ni Royaume de Babylone, ni d'Assyrie, au moins d'une certaine splendeur; quelques-uns vont plus loin, & veulent démontrer que les cinq Rois de Sodome étant Rois, il falloit que celui d'Elam fût un très-petit Prince; mais ceci fait précisément la preuve du contraire: il est dit que ces cinq Rois avoient été 12 ans tributaires du Roi d'Elam, & qu'ils s'étoient révoltés; que Kédor-Laomer, avec les autres qui sont nommés Rois, est venu battre les Géans divers, & quantité de peuples, qui apparemment s'étoient alliés avec les rebelles; par conséquent ce Roi d'Elam devoit être puissant; sur-tout si on suppose qu'Elam soit la Perse; quoique ce ne fût proprement & dans le commencement que la Province la plus occidentale de la Perse, les Hébreux ayant accoutumé, comme les Grecs mêmes, à cause du peu de connoissance qu'ils avoient des peuples éloignés, de leur donner les noms de ceux qui les confinoient. Quels pays vastes avoit-il eu à passer pour venir dans la Palestine proche Sodome! Il falloit traverser l'Assyrie, la Babylonie, la Mésopotamie, la Syrie, &c.; il faut donc que tous ces pays lui aient été soumis, comme il le paroît par les Rois de Sinéar & d'Elassar, qui n'auroient pas contribué à rendre un Roi si éloigné plus puissant, s'ils n'y avoient pas été forcés. Examinons quel Roi ce Roi d'Elam a pu être; je le crois un Monarque Assyrien. Mais on dira, c'est un Roi d'Elam. N'importe; Ninus ayant fait de si grandes conquêtes & ayant avancé jusqu'en Bactriane, il doit avoir été maître d'Elam, la Bactriane étant bien au-delà à l'Orient ou plutôt au Nord-Est. On sçait que ces Monarques changeoient de résidence. Alexandre le Grand, s'il avoit vécu, auroit établi sa capitale à Babylone, & ne se seroit plus nommé Roi de Macédoine. Les Rois d'Assyrie en siégeant les uns à Ninive, d'autres à Babylone, ont été cause qu'on a confondu les noms & qu'on les a appellés tantôt Rois d'Assyrie, tantôt Rois de Babylone. Nous savons que dans les derniers siècles du moyen âge, bien des noms de Principautés & de Comtés se sont perdus, parce que leurs Princes changeoient de résidence, de laquelle ces Princes ou Comtes ont alors porté les noms.

Mais il y a plus ici que des conjectures. Les Perses donnent une grande antiquité à Persépolis, à Suse, & à d'autres villes; & tous les Orientaux assurent que ce sont les Rois de Perse qui ont été les plus anciens Monarques du monde; ils comptent parmi ces Rois aussi Nimrod ou Caicavus le II., en disant en même temps qu'il a résidé à Babylone; ils montrent encore aujourd'hui son tombeau dans les ruines de Persépolis. Voilà donc le mystère, ce Roi d'Elam résidoit en quelque ville de la Perse, quoique Monarque Assyrien. Amraphel de Sinéar, Arioch d'Elassar, & Thédeal, n'étoient que ses Lieutenans ou ses

Vicerois, qui portoient par honneur le titre de Rois, comme dans les anciens temps & les temps postérieurs on a souvent donné le titre de Rois à ceux qui n'étoient que Vicerois ou tributaires d'autres Rois plus puissans; ainsi le Ké-dor-Laomer a pu être l'Armamithrès; je suis au moins de cet avis, jusqu'à ce que j'aie vu quelque chose de plus convainquant; d'autant plus que Ctésias ayant tiré son histoire des archives de Perse, il faut bien que cette Province ait eu des Chartres & des Chroniques exactes, qui n'y ont pas été toutes apportées de Babylone ou de Ninive, mais qui ont existé de tout temps dans le pays; vu que, comme nous l'avons démontré, son histoire s'accorde admirablement avec celle de l'écriture, quant à l'époque de l'origine de l'Empire Assyrien, en suivant le calcul des Hébreux; quoique Ctésias n'ait pu puiser dans cette source, qui lui étoit entièrement inconnue.

* * * * *

C H A P I T R E X X V I I .

Histoire de Ninus & de Sémiramis. Confirmation du Calcul Hébreu.

Lil s'agit à présent des actions de Ninus & de Sémiramis comme l'objet principal de cet article. Après avoir prouvé combien l'Histoire de Ctésias en général doit être préférée à toutes les autres, il en résultera que nous devons aussi le suivre pour ces particularités.

Ce n'est pas que j'adopte son récit en entier & dans toutes ses circonstances; je veux bien croire qu'il est embelli. Je veux même supposer qu'une seconde Sémiramis a eu part à certaines actions, sur-tout aux embellissemens de Babylone, qu'on attribue entièrement à la première. Je ne prétend pas même insister sur le nombre de troupes dans ses armées: Ctésias dit que Ninus ayant conquis le Royaume Babylonien, Babylone, la Capitale, n'existoit pas encore; & c'est de là qu'on prétend conclure aussi, combien peu on doit lui ajouter foi; mais cette raison n'est pas concluante; il se peut très-bien que Babylone après la mort de Nimrod ait été négligée & abandonnée, & que ses Successeurs aient résidé ailleurs, & il le faut bien, si suivant Ctésias, il y a eu un Roi Babylonien emmené captif, qui ne faisoit pas sa résidence à Babylone. Cet Auteur disant que cette ville n'existoit pas, quoiqu'elle ait donné le nom à l'Empire Babylonien, ces mots, *n'existoit pas*, ou *n'étoit pas bâtie*, peuvent aussi très-bien supporter une autre explication, savoir, qu'elle n'étoit que peu de chose en comparaison d'autres villes bâties depuis.

Les premiers hommes qui ne cherchoient qu'à se loger, & qui étoient tous frères ou proches parens, ne commençoient pas par construire des villes fortifiées & fermées de murailles, c'étoient plutôt de grands villages ou des Bourgs non murés; & il y a apparence que les sujets de Nimrod auront commencé par la ville pour y habiter, mais qu'ils n'y ont pas fait grande façon; & que Nimrod ayant construit encore d'autres villes, suivant l'écriture, il n'a pu en rendre aucune si magnifique, qu'elle ait pu passer pour une ville Royale; & dans ce sens on pouvoit bien dire qu'elle n'étoit pas bâtie, en comparai-

fon de ce qu'elle devint sous Sémiramis (1).

Ninus assujettit ensuite l'Arménie, & rendit tributaire son Roi Barzanes. Voilà encore un fait qui n'est pas incroyable, vu que ce pays fut des premiers habités, sur-tout si l'Ararat s'y est trouvé; que par conséquent Noé & les siens l'ont occupé d'abord après le déluge; & qu'il fut contigu à l'Assyrie vers le Nord.

Il en est de même de la Médie, peuplée par Madaï, à ce qu'on suppose: ensuite il soumit les autres Provinces Asiaticques, jusqu'à la Bactriane & aux Indes; par conséquent aussi Elam, ou la Perse: il s'étendit encore vers l'occident, ce qui paroît par l'histoire de Kédon-Laomer; & les Rois de Sodome s'étant révoltés douze ans auparavant, il faut que ces pays aient été conquis déjà avant ce temps, & suivant les apparences, du temps de Ninus, qu'ensuite l'éloignement de ses Successeurs, lorsqu'ils changerent de résidence & la transférèrent en Perse, leur inspira le dessein de se soustraire à sa domination, comme il est arrivé en tout tems & en tous lieux.

Ensuite Ninus bâtit la Ville de Ninive; ceci est plus que probable; l'écriture en attribue la construction à Assur; Assur pouvoit & devoit naturellement avoir vécu longtemps; peut-être qu'il l'avoit déjà commencée, ou que son fils & son petit-fils ont dirigé cet ouvrage, ou qu'ils l'ont fini. En un mot, cette famille avoit du goût pour les bâtimens; & encore ici il y a une harmonie admirable entre l'écriture & Ctésias; l'une attribue l'établissement de cette ville à Assur, & l'autre à son petit-fils; l'écriture lui assigne le nom de Ninive; Ctésias en dit la raison que l'écriture omet, en le dérivant comme juste de Ninus; & Assur pouvoit lui avoir donné le nom de Ninive à la naissance de Ninus, comme Beïfar en Egypte celui de Mefr, à la naissance du fils de ce nom. Venons à Sémiramis; c'est encore quelque chose d'inouï & d'incompréhensible, que les Auteurs de l'Histoire Universelle qui conviennent (2) que la Vénus, Succoth Bearth, Astarté, Derceto, adorée à Afcalon, ou Atergatis, & la Salambo, désignent la même personne, & que Sémiramis étoit adorée sous ce nom, soutiennent cependant qu'il n'y a jamais eu de Sémiramis antérieure à la femme de Nabonassar, frere de Tiglath-pileffer; qu'on ne trouve aucune trace du nom & des faits de cette femme; & que pourtant c'est la même Sémiramis qui a fait toutes ces actions éclatantes, & qui a été adorée bien des siècles auparavant suivant l'histoire sacrée & profane dans d'autres pays. De pareilles contradictions sont-elles excusables chez des Auteurs aussi savans que ceux de l'Histoire Universelle, qui n'y sont tombés que pour ne pas laisser écrouler une hypothèse bâtie uniquement sur des répétitions sans nombre, des *apparamment, il est possible, il est probable*, & pareilles raisons, qui ne sont jamais recevables en fait d'histoire, lorsqu'elles sont entièrement destituées de preuves, & même contraires à quantité d'autres qu'on fournit?

Ainsi nous ne nous arrêterons pas à un phantôme qui n'exista jamais que dans l'imagination de ces Auteurs, mais à la Sémiramis célébrée par tous ceux qui ont écrit l'Histoire Assyrienne.

Hé-

(1) Tout comme Amsterdam n'est dite avoir été bâtie, que lorsque les hameaux qui y existoient, ont été convertis en une ville murée, & ainsi de quantité d'autres villes: on voit qu'on attribue la fondation de Rome à Romulus, quoique selon Denis d'Halicarnasse elle ait été habitée bien des siècles auparavant, même déjà par Janus & Saturne.

(2) Tom. III. p. 240 à 249.

Hérodote même parle d'une toute autre suivant nos Auteurs, & ils font obligés de contredire encore ici le seul historien qu'ils appellent quelquefois à leur secours.

Je n'entrerai pas dans la discussion des commencemens de sa vie; je pense que les récits qu'en ont donné les anciens peuvent être embellis. Je me bornerai à ses faits en qualité de Reine. Quant à la manière dont elle parvint à faire assassiner Ninus, on ne mettra pas cette fable sur le compte de Ctésias, qui n'en fait point mention, mais bien de Justin, qui l'a tirée apparemment de quelque historien fabuleux postérieur à Ctésias.

Sémiramis bâtit Babylone; nous avons déjà remarqué ci-dessus, dans quel sens il faut prendre cette expression; elle suivit un plan; elle l'entoura de hautes murailles; peut-être que l'ancienne Babylone ne fut située que d'un côté de l'Euphrate, & alors elle l'aggrandit de manière que ce fleuve passa par le milieu; elle fit construire un pont, des palais, des murailles, des jardins, des terrasses; elle fit élever des statues, creuser un lac; enfin elle établit des ouvrages immenses, qui en comparaison de l'état chétif où se trouvoit auparavant cette ville, pouvoit avec justice donner à Sémiramis le nom de fondatrice. Elle se rendit à Ecbatane, qui subsistoit par conséquent déjà, de même que d'autres villes; elle passa par la Perse & le reste des Provinces qu'elle possédoit en Asie, par conséquent la Perse étoit de sa domination.

Diodore de Sicile dit qu'à son retour de l'Éthiopie (apparemment l'Arabie souvent ainsi nommée par les anciens Grecs, comme par les Hébreux) elle vint se reposer & résider à Baçtra; ce qui prouve encore ma thèse, que ces Monarques ne résidoient pas toujours au même endroit: delà elle fit la guerre au Roi des Indes, avec trois millions de fantassins, 200000 chariots, & 100000 hommes montés sur des chameaux; le Roi Indien lui opposa une armée encore plus forte.

N'entrons pas dans le reste d'un détail ennuyeux, on le peut lire ailleurs; vu que voilà le point principal à discuter, qui fait au sujet de notre ouvrage.

Ceux qui combattent le calcul Hébreu, demandent comment il seroit possible que si peu de temps après le déluge, on ait pu lever des armées aussi nombreuses, d'où ils concluent qu'il faut nécessairement avoir recours à la Chronologie Samaritaine ou des LXX.

Ceux qui suivent Hérodote, & qui veulent faire passer Ctésias pour menteur, se récrient tout de même sur cette multitude d'hommes.

Tâchons de répondre aux deux partis.

Quant au premier, je ne vois pas que la Chronologie des LXX. leur serve; ils comptent le déluge suivant les LXX. qui étendent l'âge plus que les Samaritains, 3617 ans avant Jésus-Christ, & alors on place le règne de Bélus 531 ans après cet événement, en 3086 avant Jésus-Christ; je ne dis rien de Pezron, qui pour venir à son calcul énorme alonge les temps d'une manière ridicule, & ne place Ninus que l'an 3585 du monde ou 2291 avant Jésus-Christ, & comme s'il n'en avoit pas fait assez, dans un autre calcul il lui assigne l'an 3681 du monde, vu que dans celui-ci il place la naissance de Jésus-Christ en 5971 depuis la Création. Enfin Ninus étant le fils de Bélus, suivons la plupart de ces Auteurs, & plaçons Sémiramis l'an 600 si on veut, je dirai même 700

après le déluge; qu'est-ce qu'ils y gagneront? absolument rien; au contraire, ils y trouveront infiniment plus de difficultés que dans le calcul Hébreu: nous avons déjà fait remarquer ailleurs le protopseuon de ces Auteurs, en ce qu'ils disent qu'en 6 ou 700 ans il a pu naître un plus grand nombre d'hommes qu'en 2 ou 300 ans: en thèse cela est vrai, mais non pas en hypothèse; c'est tout le contraire. Si suivant eux, les hommes n'ont commencé à avoir des enfans qu'à la 130^e. année de leur âge, ou encore plutôt, & qu'ils devoient cesser d'engendrer à proportion; le nombre des hommes devoit être infiniment moindre en 700 ans, que suivant notre calcul en 200 ans. Ne répétons pas ici nos preuves (3).

Si donc suivant le calcul des partisans des LXX. il a été possible de faire de telles actions, construire de pareils ouvrages, former de si grandes armées 700 ans après le déluge, il le sera encore plus, suivant celui des Hébreux, seulement 2 à 300 ans après cet événement; sur-tout puisque, comme il a été dit, on peut facilement supposer, à cause du grand nombre d'années que les hommes vivoient, que Sémiramis a fait tout ceci plus tard qu'on ne le suppose; car puisqu'on veut absolument y voir de l'erreur, pourquoi ne pas douter du grand nombre des années de chaque règne? il sera plutôt permis d'y apporter quelque correction que de tout rejeter.

Supposons donc que Sémiramis ait régné environ 500 ans après le déluge; nous trouverons assez de monde pour composer ses armées; quoique je ne les croye pas tout-à-fait si nombreuses, & qu'apparemment on n'en a pas eu ni conservé les rôles pour la montre ou la revue.

Cumberland montre (4) que 340 ans après le déluge il a pu exister 3. 333. 333. 330 ou passé 3333 millions de couples; en ne supposant que les descendans des trois fils de Noé connus, sans compter les descendans des enfans que Noé a eu après le déluge, & en ne donnant à chaque enfant que 10 fils & 10 filles; ce qui est beaucoup au-dessous de la vraisemblance, étant non-seulement probable, mais certain que pendant une vie de 4 à 500 ans, les Patriarches doivent avoir eu plutôt 100 ou 200 enfans que seulement 20. Mais enfin tenons-nous-en au nombre susdit, & rabattons le nombre de la dernière époque de l'an 340, restera en 300 ans après le déluge, 300 millions; supposons donc 100 pour chacun des trois fils de Noé; Sem, qui n'aura pas eu moins de part à la bénédiction divine que ses freres, en aura eu autant; rabattons-en encore tant qu'on voudra, il est manifeste que Sémiramis, dont l'Empire s'étendoit à peu-près sur tous les descendans de Sem, aura bien pu mettre une armée aussi forte sur pied, même

(3) Suivant Pezron Arphaxad eut Cainan à l'âge de 130 ans, après le déluge 2	Arphaxad, Salé 35
Cainan, Salé à 130	Salé, Héber 30
Salé, Héber à 130	Héber, Péleg 34
Héber, Phaleg à 134	Péleg, Rcgou 30
Phaleg, Regou à 130	

ans 131

Voilà ans 656
 lorsque le 6^e. descendant de Noé eut des enfans, & voilà donc toutes ces 100 années, qu'on ajoute à celles de chaque Patriarche entièrement perdues, & sans multiplication.

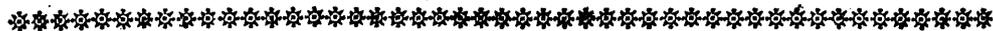
Examinons le calcul Hébreu, après le déluge 2

On comprendra assez que si tous ceux-ci sont engendrés dès l'âge de 16 à 20 ans, & les autres à celui de 130 à 134 seulement, le genre humain a du se multiplier davantage en 131 ans chez ceux-là, qu'en 656 chez ceux-ci.

(4) Origines gentium antiquissim. Lond. 1724. p. 150.

en ne prenant que l'élite de ses sujets: cependant il s'agit encore des Bactriens & des Indiens; mais à ceci je répond, que les fils que Noé a pu avoir après le déluge, & dont nous ignorons jusqu'à la moindre circonstance, doivent avoir habité ces contrées, comme la plupart des savans le conjecturent; par conséquent leur descendance devoit être nombreuse; j'avoue qu'en mettant Noé dans la même classe que ses fils, par rapport à l'époque où il a commencé à avoir des enfans après le déluge, & par-contre se trouvant de 500 ans plus âgé qu'eux, on ne doit pas lui supposer autant de descendans; & alors, on ne sauroit croire les armées des Bactriens & des Indiens aussi nombreuses, & encore moins ce nombre des Chinois.

Mais c'est justement cette considération qui donne à mon système de la force. Le déluge n'ayant détruit la plupart des êtres vivans que dans les contrées qui se trouvent entre la Mer Méditerranée, la Mer Rouge, la Mer Caspienne, le Golphe Persique, & l'Indus, ou à-peu-près; Noé a fait ce que j'ai dit de Misraïm; il a ramassé plusieurs anciens habitans dispersés par le déluge, qui s'étoit fait sentir chez eux, & en avoit même fait périr grand nombre, de sorte que cet accroissement l'a rendu même plus puissant que n'étoient tous ses autres fils dans le pays, où le déluge avoit tout détruit sans exception.



C H A P I T R E X X V I I I .

Ce que les Assyriens & les Babyloniens disent du déluge, & des temps qui l'ont précédé.

Finissons l'article des Assyriens & des Babyloniens, en rapportant succinctement ce que leurs histoires disent du déluge & des temps qui le précéderent. Nous n'avons aucune connoissance de ces faits que par les fragmens de Béro-se que Joseph nous a conservés, par Alexandre surnommé Polyhistor, par Abydene & par Jules Africain, rapporté par Syncelle.

1 Alorus regna	10 Sares,
2 Alasparus .	3 Sares
3 Amelon .	23 Sares
4 Amenon .	22 Sares
5 Metalarus .	18 Sares
6 Daonus . .	10 Sares
7 Evedorachus	18 Sares
8 Amphis . .	10 Sares
9 Otiates . .	8 Sares
10 Xifuthrus	18 Sares: en tout 120 ou 1200 ans Chaldéens (1).

(1) Ou 1183 ans, selon notre maniere de compter, à supposer que le déluge ne soit venu que dans la 120^e. année du règne de Xifuthrus, & à laisser subsister les années Chaldéennes qui sont sans-doute les mêmes, dont Moyse s'est servi dans sa supputation antédiluvienne. Alorus aura commencé à régner en 456, de la Création; ce qui est très-probable, vu qu'alors, comme nous l'avons démontré, il devoit exister des peuples nombreux.

Il y a quelque petite différence entre Apollodore Affyrien, mais de peu d'importance

Il s'agit seulement de savoir comment expliquer le terme de Saros. Abydene veut qu'un Saros soit 3600 ans, un Neros 600 ans, un Soffus 60 ans; les autres qu'un Sares soit de 10 ans, ou 3600 jours, comme Alexandre le dit expressément chez Syncelle, Ἐκ. Σαρος λεγόμενος εἶσθι τρισχιλιαί, καὶ ἑξακόσθια.

Ceci s'accorde admirablement avec mon système, vu que l'un nomme années ce que l'autre nomme des jours, les années des Chaldéens n'ayant été que de 360 jours: aussi les Chaldéens nommoient Jomim, comme les Hébreux *Samim*, tantôt les années, tantôt les jours; ce qui prouve évidemment qu'ils n'ont eu dessein d'indiquer dans la première antiquité, par de pareils mots, qu'une certaine révolution du temps, au commencement des jours, ensuite des mois, à la fin des années; ce qui se prouve encore par ce que Bérose en écrit, supposé qu'on pût lui imputer d'avoir cru le monde plus ancien de peut-être 400000 ans; encore patience, ç'auroit été une rêverie beaucoup moindre que celle de quelques payens & Déistes qui le supposent éternel; mais de croire qu'il eût voulu dire, à ne parler que d'un regne de 10 Sares, & non de 18, qu'un homme ait vécu, bien loin d'avoir régné, pendant 36000 ans, il faudroit supposer Bérose, Ecrivain d'ailleurs judicieux, digne pourtant des petites maisons sur ce dernier point. Ajoutons qu'Alexandre dit que le calcul par Sares, Neris, Soffis & Myriades, a été abrogé depuis le regne d'Evéchous après le déluge, & qu'on y a substitué celui des années solaires. N'est-ce pas une preuve évidente que dans les temps qui ont précédé le déluge, on n'avoit pas connoissance des années solaires & qu'on comptoit par jours; que par conséquent mon système, soit sur le calcul des Egyptiens, soit sur celui des Chinois, en tire une grande force?

Epigenes, qu'on suppose avoir vécu du temps de Bérose, ou peu après, comptoit encore par myriades, & les observations Astronomiques des Chaldéens remontoient à 72 myriades, qui, comptées par jours, en donnant 365 jours à l'année, font 1972 ans. S'il a vécu 260 ans avant l'Ere Chrétienne, son calcul remonteroit à 2032 ans avant cette Ere, & répondroit assez exactement à la relation de Callisthenes, qui vivant 330 ans avant Jésus-Christ, plaçoit leur commencement à 1903 ans avant ce temps.

Nous tirons tout ceci de Jackson, dont l'ouvrage prouve une érudition & une lecture immense: s'il n'avoit pas été prévenu du préjugé général sur les effets du déluge universel, cet ouvrage auroit pu développer tous les mystères cachés dans les ténèbres de l'antiquité; cependant il s'y trouve plusieurs choses, dont nous avons remarqué déjà quelques-unes, qui ne peuvent se concilier qu'avec mon système. Il parle des Dynasties Egyptiennes avant le déluge, des générations du même temps chez Sanchoniathon, & il veut que cet Alorus, premier Roi Chaldéen, ait été le même que le Chrysaor chez celui-ci, & le Vulcain chez les Egyptiens: tous le même que Thubalcain. J'y trouve les difficultés suivantes.

1°. Comment se peut-il que le même Monarque ait régné chez les Chaldéens, chez les Phéniciens, & chez les Egyptiens?

2°. Supposons ceci, je reviens toujours à la remarque que j'ai souvent proposée, pourquoi tous ces peuples descendans de Noé, se donnoient-ils des Rois & des Ancêtres descendans de Caïn? y trouvoient-ils plus d'honneur, plus

de gloire, que s'ils fussent descendans de Noé, que Dieu a chéri manifestement par-dessus tous les autres hommes?

Difons un mot de cet Oannes venu dans les premières années du règne d'Alorus du côté de la Mer Rouge, ou selon d'autres, sorti de cette mer, qu'on suppose avoir été un animal raisonnable, entièrement ressemblant à un poisson, ayant pourtant avec la tête de poisson encore une tête d'homme, des pieds d'homme qui sortoient de la queue du poisson, avec une voix humaine; qui avoit civilisé les Chaldéens en leur apprenant les arts & les sciences, qui les avoit instruits à vivre en société dans les villes, à construire des temples, à établir des Loix, à recueillir les fruits des arbres & à cultiver la terre, &c. qui leur avoit appris une sorte de Mathématiques, qui avoit écrit sur l'origine de toutes choses, & donné une relation de la création de l'homme, qu'Alexandre rapporte. Ces circonstances sont toutes dignes d'attention.

I°. On ne les traitera pas de fabuleuses à cause de la figure monstrueuse de cet Oannes. Tous les peuples, excepté les Juifs qui tenoient leur histoire de Dieu par le ministère de Moïse, avoient de pareils monstres parmi les Auteurs de leur nation, ou parmi leurs plus grands & plus anciens Rois; les Chinois, les Scythes, les Grecs, &c. sont dans le cas; cependant pour cette raison les savans n'ont pas rejeté ces histoires; ils ont plutôt tâché de découvrir le sens caché de ces Allégories. On agiroit donc injustement, si on vouloit ici tout prendre à la lettre: Que cette fable ou cette Allégorie provînt, comme Jackson le soupçonne fort ingénieusement, de ce que cet Oannes fut couvert de la peau d'un grand poisson; que les Chaldéens aient jugé par sa statue, qu'on voyoit encore du temps de Bérofe, qu'elle faisoit partie du corps, comme des Sauvages l'ont souvent cru des habits des Européens, & que cette fable en ait tiré sa source, comme celle des Centaures que les premiers Grecs, & dans ces derniers siècles les Américains, ont cru être un tout, composé des parties d'un homme & d'un cheval; ou qu'on lui ait donné cet attribut, parce qu'il venoit du côté de la mer, tout ceci est mal aisé à décider.

II°. Comme nous conjecturons qu'alors la Mer Rouge n'a pas existé, à quoi ceci ne contredit pas, vu qu'en écrivant cette histoire on se sera conformé à la situation de la terre d'alors, tout comme Moïse a fait dans toute son histoire; ou que ce n'a été qu'un lac de petite étendue, cet Oannes a pu venir, soit de la colonie que Caïn a conduite en Egypte & dont une partie a pu s'établir dans le voisinage de la Mer Rouge, & chez laquelle, comme l'histoire sacrée le prouve, se sont trouvé les inventeurs des arts, ou de chez un peuple qui s'est éloigné plus tard d'Adam & des autres Patriarches qui devoient être plus civilisés que ces peuples nommés ensuite Chaldéens, qui pouvoit les avoir quittés un ou deux siècles auparavant, lorsque ces arts n'étoient pas encore inventés. Il faut bien que cette séparation ait eu lieu plutôt, vu qu'Alorus fut établi Roi, dignité inconnue parmi les Patriarches.

III°. Cet Oannes a écrit une histoire, qui existoit encore du temps de Bérofe, par conséquent les lettres n'étoient pas inconnues à la nation, de laquelle Oannes étoit sorti.

IV°. Les Chaldéens prétendant être de ces Antédiluviens, ne reconnoissoient point cette universalité du déluge, & cette destruction de tout être vivant.

Il est vrai qu'ils parlent de Xifuthrus, qui sur une révélation de Saturne que ce déluge arriveroit, a fait écrire toute l'histoire & les autres sciences, & ordonné d'enfouir & de cacher le tout en terre dans la ville de Sippara; qu'ensuite il construisit un vaisseau de 5 stades de longueur & de deux de largeur, & qu'il s'y mit avec les siens & avec ses amis; ils joignent à ceci plusieurs circonstances qui se trouvent dans le récit de Moÿse: d'où on conclut, que Xifuthrus est le même que Noé. Voici mes réflexions.

1°. Tout ce qui précède y contredit, n'y ayant aucune ressemblance entre l'histoire depuis Alorus à Xifuthrus & celle de Seth à Noé: par conséquent il est possible que le reste des anciens Chaldéens s'étant mêlés avec ceux de Sem, & ne formant qu'un seul peuple, on ait aussi mêlé les circonstances de cette histoire.

2°. Quand même on adopteroit ce fait, quelle différence entre l'opinion commune & cette histoire! On y voit clairement que ceux qui croyoient l'universalité du déluge, parce qu'ils avoient été exposés sur le théâtre de cette scène tragique, n'en avoient absolument pas la même idée, qu'on conserve avec tant d'opiniâtreté. Les Chaldéens disent que le vaisseau avoit 5 stades de long & 2 de large, quoiqu'ils ne soient pas de l'opinion qu'on y ait mis absolument de toutes les especes d'animaux; ils sentoient combien de place il falloit seulement pour une partie, & pour les provisions: ils ne parlent pas de 8 personnes, mais de Xifuthrus, de ses proches & de ses amis: enfin eux, comme tous les autres peuples, ne parlent du déluge que comme d'une grande inondation, & non d'une destruction totale; puisque Xifuthrus a caché ses écrits dans la ville de Sippara, & les y a retrouvés.



C H A P I T R E XXIX.

Des Scythes.

Passons à d'autres nations; les Scythes ont toujours été regardés comme une des nations les plus anciennes. Ils se disoient indigenes; & quoiqu'on voulût les faire passer pour les Gog & Magog, de savans Auteurs en ont fait voir l'impossibilité, & ont assigné de tout autres demeures à ces peuples. Dans *Ezéchiel XXXVIII.* il est parlé de Gog dans le pays de Magog, le premier Prince des Seigneurs de Mefech & Thubal, qui mene avec lui des Perfes, des Cuffites & Lybiens, ou, selon d'autres, des Lydiens; Gomer est la maison de Togarma: tout ceci ne convient pas aux Scythes, & on l'explique par les Princes de l'Asie-Mineure; aussi on ne voit ni dans l'écriture, ni chez les Auteurs profanes, que les Scythes ayent été subjugués par aucun Prince, encore moins qu'ils ayent souffert une si grande destruction que celle dont le prophète les menace: ainsi, en reconnoissant, comme l'on doit, l'accomplissement de la prophétie, on ne sauroit l'appliquer aux peuples Septentrionaux.

Chez les anciens c'étoit comme un Axiome reçu *Scytharum gens antiquissima*, & ceux qui veulent les faire descendre de Magog, n'osant pas s'écarter d'une opinion si généralement reçue disent que les Tartares se nomment Moglos, mot qu'ils dérivent de Mogogli; mais l'étymologie est des plus ridicules; vu

qu'ils ne se nomment pas Moglos, mais Mougals ou Mougales; & si la conformité de quelques lettres peut fonder l'origine des nations, il sera fort aisé d'en donner telle qu'on voudra.

Nous ne dirons rien de l'irruption des Scythes en Asie, que quelques-uns supposent 400 ans avant le déluge. C'est une fable manifeste; vu que les Orientaux, anciens & modernes, n'en parlent pas, & que chez les Scythes il n'y eut jamais d'histoire écrite, mais seulement des poèmes & des chansons, comme chez les Celtes & leurs Druïdes.

Nous ne trouvons donc rien de probable sur l'histoire des Scythes chez les Grecs, sinon l'assistance prêtée par Sagillus Roi de cette nation à Orithie Reine des Amazones contre Thésée, environ 1080 ans après le déluge. Cependant les anciens nous ont conservé des noms de leurs Rois antérieurs à ce Sagillus, & qui ont régné dans divers temps (1).

Je ne veux pas parler non plus de Scythes & de son origine fabuleuse, quoique tout ce qu'on en dit ne doive pas être rejeté. Ces anciens temps sont mythologiques; les fables couvrent toujours quelque vérité. Mais entre *Scythes* & *Sagillus* on nomme *Napis* & *Phitra*, qui doivent avoir régné dans divers temps.

Si nous consultons les Auteurs modernes chez les Tartares, nous trouvons qu'ils donnent à leur nation une grande antiquité; nous avons vu dans l'histoire des Egyptiens, qu'un Auteur moderne veut que les Rois Pasteurs aient été Scythes, qu'Oguz-Chan, Prince fameux chez les Tartares, avoit envoyé sous ses Généraux une armée, pour en faire la conquête, comme ils firent aussi de plusieurs pays de l'Occident. Suivant Abulgasi, cet Oguz-Chan étoit en ligne descendante le 7^{me}. après Noé.

J'avoue que les Scythes ont toujours été réputés un peuple fort fécond: mais que du temps d'Oguz-Chan, que je place 165 ans après le déluge, puisque Sarug fils de Régou étoit dans le même éloignement depuis Noé, supposons même dans la 2^o ou 300^{me}. année, comme Sémiramis; les Scythes, qui n'aimoient pas les conquêtes, mais qui envoyoient des colonies lorsqu'ils se trouvoient trop pressés par le nombre de leurs habitans, aient pu être assez nombreux après avoir rempli toutes les parties Septentrionales de l'Asie, pour fournir de la seule descendance de Magog, ou autre petit-fils de Noé, une multitude si grande pour envahir l'Egypte, & encore, comme on le suppose ordinairement, peupler toute l'Europe, excepté une partie de la Grece, il n'y a pas la moindre probabilité. Cependant tous les anciens Auteurs conviennent que cette nation n'est pas seulement aussi ancienne qu'aucune autre, mais qu'elle a été de toute ancienneté très-nombreuse & très-puissante, comment résoudre cette difficulté autrement que par mon système? Sçavoir, que quelque descendant de Noé a pu à la vérité habiter les bords de la Mer Caspienne, comme la Colchide, & les pays voisins; mais que le gros de de la nation est antérieur au déluge, leur pays se trouvant situé hors de l'enceinte du théâtre que j'assigne à cette catastrophe. Nous en parlerons plus amplement, lorsqu'il s'agira d'examiner l'histoire des Chinois & celle des Celtes.

(1) Justin veut que Tanaus un de leurs Rois ait été plus ancien que Ninus: cependant comme on ne sauroit deviner d'où il a tiré cette anecdote, nous n'y insistons pas.

C H A P I T R E X X X .

Des Indes.

Passons aux Indiens. Ils se font dit constamment indigenes, & personne ne leur a contesté cette qualité; soit qu'on les regarde comme antédiluviens, ou comme descendans immédiats de Noé après le déluge, il faut la leur accorder.

Suivant Diodore, ils confessent eux-mêmes que Bacchus, qui n'étoit pas le Grec, beaucoup plus nouveau, mais Osiris, a été chez eux avec une puissante armée; qu'il a parcouru tout le pays, n'y ayant alors aucune ville qui fût capable de l'arrêter; que Bacchus y en a construit de considérables; qu'il leur apprit la culture de la terre; qu'il leur donna l'invention du vin; qu'il leur communiqua divers secrets nécessaires & utiles; qu'il leur enseigna le culte des Dieux & leur donna des Loix.

Voilà donc ce que les Indiens disoient du temps de Diodore. L'Histoire des Egyptiens rapporte mot pour mot la même chose d'Osiris: il faut donc être persuadé de la vérité de ces faits, puisque les deux nations en conviennent, d'autant plus que les habitans d'un pays ne confessent que rarement & seulement vaincus par la vérité, qu'ils tiennent quelques sciences & quelque instruction d'un peuple étranger.

Osiris, ou l'ancien Bacchus, étant donc reconnu par tous ceux qui ne le plaçant pas avant le déluge, pour Ménès ou Misraïm, quel peuple nombreux y a-t-il pu rencontrer? Quel peuple sauvage, auquel il fallut apprendre tous les arts nécessaires pour la vie, & les policer par les Loix? Ce ne peut être des fi's que Noé eut ou avant ou après le déluge; Noé lui-même les auroit pu mieux instruire de tout cela, sur-tout par rapport au vin & à l'agriculture, que son petit-fils; il faut donc que ce peuple plus ancien soit peu-à-peu tombé dans la barbarie comme il est arrivé à quantité de nations après bien des siècles; ou qu'il se soit séparé des autres descendans d'Adam avant l'invention des arts.

Il n'y avoit que de telles nations qui eussent besoin d'un tel maître qui leur enseignât les arts nécessaires, le culte divin & les Loix. Suivant Pline, ils comptoient 6452 ans depuis Bacchus à Alexandre, & 154 Rois; le premier nombre est manifestement erroné; mais, comme nous l'avons démontré ailleurs, les premières années n'ayant été que des mois, ensuite de plusieurs mois, il se pourroit que, si on savoit quelles années ils ont eu dans les commencemens, ce nombre n'excédât pas la vérité; & pour les 154 Rois, il en peut être arrivé comme des Dynasties Egyptiennes, qui étoient collatérales; Solin rapporte la même chose que Pline. Une partie des peuples en deçà du Gange furent nommés Indo Scythes; c'étoit donc un peuple mêlé. Ce pays contenoit 118 peuples & provinces, dont quelques-unes, comme celle de Porus, avoient près de 300 villes. Pline, Strabon & Plutarque assurent qu'Alexandre avoit conquis dans cette partie des Indes 5000 villes, tant grandes que petites: Arrien, en historien véridique & scrupuleux, dit qu'il n'en peut déterminer le nombre.

J'espère que personne ne s'avisera de dire qu'Osiris ait pu faire ce susdit voyage,

yage, sans y trouver des hommes, & beaucoup d'hommes; il seroit inconcevable que lui & ses armées nombreuses eussent pu trouver des vivres pour subsister, s'ils avoient parcouru des pays incultes & inhabités, outre que les Indiens disent le contraire.

C H A P I T R E X X X I

Des Arabes & des Phéniciens.

POUR les Arabes, je les crois descendans de Noé, leur pays ayant été entièrement inondé; cependant l'idée qu'ils ont de cette inondation est la même que celle de tous les peuples Orientaux qui en ont souffert; ils la croient universelle, mais selon eux elle differe extrêmement de celle de nos Philosophes, vu qu'ils ne la regardent que comme une simple inondation, & non comme un bouleversement de notre globe, puisqu'ils assurent que la *Caabah*, ou la maison sainte ou quarrée de la Mecque, a été bâtie par Seth durant la vie d'Adam, qu'on la nommoit alors *Sorab*, & que cet édifice ayant souffert par le déluge, a été rebâti ensuite par Ismaël. Il ne faut pas oublier les Phéniciens; car, quoique par la situation de leur pays on dût juger qu'ils doivent aussi descendre de Noé, il y a pourtant quelque réflexion à faire sur les écrits de Sanchoniathon, qui les a tirés en partie de ceux des Cabiris, que généralement on suppose fils de Misraïm ou Ménès, & en partie des archives qu'il a trouvées dans des temples, lieux principalement destinés dans ces temps & dans les siècles suivans à la conservation des écrits les plus importans. Or ce Sanchoniathon de Béryte en Phénicie, non-seulement ne fait point mention du déluge, mais fait descendre ses compatriotes, leurs hommes illustres, leurs Dieux même, de Caïn. Cumberland dit que les Cabires ont tâché d'effacer la mémoire d'un déluge, qui a fait périr la race de Caïn, à l'honneur de laquelle ils s'intéressoient; mais pourquoi s'intéresser à son honneur, s'ils n'en descendoient pas? Au contraire, quand ils auroient été de sa race, ils devoient cacher cette origine à toute la terre, & se donner un autre pere, s'ils n'avoient craint que, le fait étant trop public, ils ne pourroient en imposer à d'autres; il faut donc de toute nécessité que du moins une partie soit descendue de Caïn, & voici comment. Nous avons fait voir en parlant de l'Egypte, que sa partie supérieure a du être habitée par des descendans de Caïn, qui se joignirent à Misraïm, fils de Cham, ou le Misor de Sanchoniathon, de la race de Caïn; si donc les uns ont pu venir depuis Sinéar pour habiter en Egypte, d'autres ont aussi bien pu passer de la partie supérieure de l'Egypte pour habiter la Phénicie, d'autant plus que ceux qui les disent Cananéens ne savent dire duquel de ces peuples ils descendoient. D'ailleurs les Phéniciens nient cette origine, ce qu'on ne sauroit attribuer à la honte de descendre de Chanaan, tout comme s'il n'y en avoit pas infiniment plus de descendre de Caïn. Mais ce qui fortifie mon opinion est le témoignage d'Hérodote, qui assure que les Phéniciens sont venus de la Mer Rouge. Ils se rendirent donc en Phénicie depuis la haute Egp-

te, vu que depuis cet endroit ils devoient passer à côté de la mer rouge, & que Sanchoniathon place l'origine de Tyr avant le déluge, comme bâtie par Caïn ou ses fils, puisqu'Hypsouranius, le 3^e. après Caïn, doit y avoir fait sa demeure.

Je pourrois encore parler des Atlantes, qui se disoient aussi un peuple très-ancien, & prétendoient que les Dieux étoient nés chez eux; mais pour ne pas être si prolix, l'étant déjà plus que je ne m'étois proposé, je passe à la Chronologie des Chinois, qui est un des principaux fondemens de mon système.

Fin du Livre Septieme.

LIVRE HUITIEME.

Histoire des Chinois.

C H A P I T R E I.

Authenticité de l'Histoire des Chinois. Objections & Réponses.

LORS qu'Ufferius eut écrit sa Chronologie, presque tous les Savans embrasserent son parti, & même déjà longtemps auparavant, les Catholiques & les Protestans adoptoient la Chronologie des Hébreux, n'y en ayant qu'un très-petit nombre qui suivit le calcul des Samaritains ou des LXX.

Le calcul des Egyptiens n'arrêta personne; les uns traitoient les Dynasties de fabuleuses, ou les faisoient collatérales, ou enfin ils les expliquoient toujours à-peu-près comme on fait de nos jours. L'Histoire Assyrienne a de tout temps été si obscure, qu'elle n'occasionna aucune difficulté essentielle: seulement on chercha à prévenir les objections en donnant contre toute raison la préférence à Hérodote contre Ctésias. Mais la question changea, lorsqu'on eut connoissance des Livres Chinois. Ce qu'on en rapportoit dans les commencemens, fut rejeté, sans autre forme de procès, comme fabuleux; en vain les Missionnaires & les autres, qui se trouvoient au fait de l'histoire & de la langue de ce peuple, soutenoient le contraire, & assuroient qu'on pouvoit faire fonds sur leur histoire; on ne voulut y faire d'abord aucune attention. Cependant quelques fa-

vans se mirent en devoir de l'étudier & bientôt on fut surpris de se voir convaincu, malgré tous les préjugés contraires: on tâcha alors d'en rejeter du moins une partie, afin de gagner les siècles nécessaires pour ne pas les supposer antédiluviens. Mais tout se trouvant lié de manière à ne pouvoir rejeter comme des fables une des parties de l'histoire en adoptant l'autre, on vit naître les partisans du calcul Grec & Samaritain, qui supposoient que l'universalité du déluge & le calcul Hébreu ne pouvoient absolument s'accorder avec celui des Chinois. Ils avoient raison, mais ils en tiroient la conséquence, que la Chronologie Chinoise étant avérée, il falloit rejeter le texte Hébreu, & préférer celui des LXX. par lequel tout se pouvoit combiner. Le P. Pezron alla plus loin encore & allongea alors les temps d'une manière très-absurde: les LXX. suivant les uns n'ont que 5270, suivant d'autres 5508 ans, & ce Chronologiste dans son premier calcul 5872 & dans le second 5971 ans, comme nous l'avons déjà rapporté; & Vossius, 6000 tout rond. De cette manière rien de plus aisé que de placer le commencement de l'Empire Chinois à la 134^e. année de Péleg, mais s'il est permis d'allonger ou de raccourcir les temps, chaque système qu'on voudra prendre la peine de forger, peut être rendu probable: pour moi qui me tiens à la Chronologie du Texte original sacré, & qui crois en même temps celle des Chinois véritable, il est bien nécessaire que je fasse remonter l'origine de leurs Rois & le regne de Fohi, à l'an 2952 avant Jésus-Christ, par conséquent 608 ans avant le déluge. Commençons donc par établir la vérité & l'authenticité des Livres Chinois. D'abord je ne puis m'empêcher d'examiner ce que l'Abbé Renaudot nous veut insinuer contre les Chinois dans la dissertation qu'il a mise à la tête de ses relations des voyages de deux Arabes, qu'il a traduites en François & publiées en 1718.

Il prend fort à tâche de réfuter & d'abaisser Vossius sur ce qu'il prend le parti des Chinois, entre autres, de ce que celui-ci soutient que toutes les autres nations ensemble n'ont pas inventé des choses meilleures & en plus grand nombre que les Chinois ou *Seres* seuls.

Il nie que les Chinois aient un nom qui exprime *Dieu*, & il le prouve par Martini, & dans le même moment il assure que celui-ci dit qu'ils se servent souvent pour cela du mot de Xang-ti pour exprimer celui qui gouverne souverainement le Ciel & la Terre, &c. quelle logomachie!

Lorsqu'il trouve une conformité entre les pensées, les maximes, &c. des Chinois & les maximes des autres peuples, il veut que ceux-là les tiennent de ceux-ci, tout comme s'ils n'avoient pas en partage la même espèce d'âme, ou la même faculté de penser, & qu'ils fussent d'une origine différente.

Il veut prouver que les Chinois n'étoient pas Philosophes, parce qu'ils n'avoient aucune idée de la création du monde; il falloit donc dire la même chose des Grecs & des Romains; la Création n'étant pas de nature à pouvoir en découvrir le détail par la Philosophie, il n'y a que la révélation qui nous en puisse donner la connoissance.

Il dit encore que leur idée là-dessus approche fort de celle de Démocrite & d'Epicure; comment ose-t-il donc leur refuser toute connoissance de Philosophie, ces deux grands hommes ayant été sans-doute des Philosophes, & ayant

eu l'opinion la plus saine pour des gens qui étoient privés des lumières de la révélation?

Il assure que la table des combinaisons des lignes au nombre de 64, est une mauvaise copie des fragmens de Timée & autres écrits des Pythagoriciens, & veut le prouver par Martini, qui dit que cette philosophie est assez semblable à celle des Pythagoriciens, quoiqu'elle soit plus ancienne de plusieurs siècles que cette dernière, ayant commencé du temps de Fohi: par conséquent, si notre Abbé veut absolument que deux diverses nations ou personnes n'aient pu avoir originairement la même idée, il faudroit plutôt dire que Pythagore contemporain de Confucius l'a eue des Chinois; vu qu'il a été aux Indes chez les Brachmanes & les Gymnosophistes; au lieu que jamais aucun Chinois n'a paru dans ce temps en Perse même, bien loin qu'on en ait vu en Grece; il faudroit aussi dire que les Européens tiennent l'Imprimerie & la poudre à canon des Chinois, qui s'en sont servis longtemps avant les Européens; quoique personne ne doute que les Européens n'aient inventé l'un & l'autre, avant que de savoir que pareil art fût connu chez les Chinois.

Sur les Cycles, les observations Astronomiques & la Chronologie, il rapporte que Monsieur Cassini ayant calculé la conjonction des cinq planetes dans la constellation *Xe*, y a trouvé une erreur de 500 ans, & une pareille dans un autre calcul; il ajoute que les Tables des Chinois ont été réformées par les Jésuites sur le système de Tycho-Brahé; tout ceci est embrouillé & en partie faux: nous verrons ci-après, ce que c'est que ces erreurs, qui ne sont pas prouvées; & quant à la correction, le Tribunal des Mathématiques à la Chine est si soigneux de conserver les anciens monumens depuis tant de milliers d'années, qu'il n'auroit jamais permis un changement si considérable dans les monumens les plus précieux & révérez qu'ils aient.

Supposons donc que M^r. Cassini eût trouvé cette erreur sur les tables corrigées, ce seroit à ces correcteurs qu'il en faudroit attribuer la faute; pour peu qu'ils aient pris une lettre pour l'autre parmi tant de milliers, l'erreur auroit pu se trouver chez eux & non dans les écrits Chinois.

Il est pourtant forcé d'avouer qu'Ulug-Beig a déjà parlé des Cycles Chinois, & que ceux-ci sont anciens; cependant voulant détruire l'opinion de leur grande antiquité, & ne pouvant fixer l'époque de leur origine, il attaque leur ancienneté en rapportant que le P. Martini en fait inventeur Hoam-ti & que le Pere Couplet assure que celui-ci ne les a que perfectionnés; d'où il conclut que se contredisant dans cette circonstance, tout le fait est faux; au lieu que précisément ceci le confirme de la manière la plus forte. Ils conviennent, suivant notre Auteur (car nous allons examiner ce fait ci-après) que les Cycles ont existé du temps d'Hoam ti, il faut donc adopter ce fait, rapporté unanimement comme véritable; & il est permis de rejeter une des deux opinions, sur lesquelles ils ne s'accordent pas; car suivant cette maxime de notre Abbé il n'y auroit aucune histoire, quelle qu'elle soit, ancienne ou moderne, de véritable, n'y en ayant point où les Auteurs ne diffèrent pour les circonstances; mais jusqu'ici aucun critique ne s'est avisé de nier pour cela le fond de l'histoire.

Encore se contredit-il; il convient qu'une Eclypse est arrivée 500 ans après

Hoam-ti, mais il taxe les Cycles d'alors d'erreur; ainsi tantôt il veut qu'ils n'ayent pas existé & tantôt qu'ils soient fautifs.

Il voudroit faire croire qu'on nous en impose pour l'histoire Chinoise, & cependant il dit que le P. Martini a assuré par une espece de ferment qu'il a trouvé dans les Livres Chinois une observation ancienne dont il parle, telle qu'il la rapporte.

Voici encore une excellente preuve de l'ignorance des Chinois pour les sciences, & pour l'Astronomie en particulier: les Arabes, dit-il, sont de grands Astronomes & Mathématiciens; les Arabes, les Marchands, dont il donne la relation, assurent que les Chinois n'ont aucune connoissance des sciences, que par conséquent l'assertion est prouvée. Répondons par un autre raisonnement pareil. Des Arabes Marchands viendroient en France, en ignoreroient la langue, ne pourroient s'entretenir avec les savans, ni consulter les Livres, & seroient ignorans eux-mêmes, ne s'embarassant que du commerce; ils revien-droient chez eux, & soutiendroient que les François sont des ignorans; il faut les en croire, pourquoi? parce que chez les Arabes il se trouve des personnes savantes; quels pitoyables raisonnemens? Il en apporte un autre de même calibre. Depuis plus de 2000 ans bien des gens riches chez les Chinois cherchent la Pierre Philosophale & le breuvage de l'immortalité; par conséquent il régné parmi eux un dérangement d'esprit extraordinaire. Je répond de la même manière qu'au précédent. En France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, dans toute l'Europe, il s'est trouvé depuis tant de siècles des personnes, des Princes mêmes, qui ont cherché la Pierre Philosophale & la Médecine Univer-selle; par conséquent il ne regne aucun goût ni attachement pour les sciences dans tous ces pays, mais un dérangement d'esprit total: Une des raisons qu'il donne pour prouver leur ignorance; c'est qu'ils n'ont pas eu l'esprit d'inventer 22 à 26 lettres pour un Alphabet, comme d'autres peuples, mais bien 80000 ou plus; mais outre qu'il est plus facile d'inventer peu que beaucoup, & que nous en parlerons ailleurs; il faut que les Grecs, les Romains & les autres nations ayent été encore plus ignorans, vu qu'ils n'en ont point inventé, & qu'elles ont été apportées en Grece ou de la Phénicie ou de l'Egypte, & en Italie depuis la Grece.

Je viens encore à une de ses preuves tranchantes, contre l'antiquité de leurs livres; c'est que, dit-il, le papier n'a pas existé de tout temps chez eux; on n'y trouve plus aucun Manuscrit écrit sur des écorces, sur lesquelles ils ont écrit autrefois, par conséquent toute leur histoire doit être suspecte. J'y répondrai encore en suivant la même méthode que ci-dessus; nous n'avons point de Manuscrit qui ait plus de 1500 ans d'antiquité; nous avons cependant les Livres sacrés d'une antiquité de plus de 3000 ans, nous en avons des Auteurs profanes depuis 17 à 27 siècles; par exemple Sanchoniathon, Palæphatus, Hésiode, Homere, &c. par conséquent il faut rejeter tous les Manuscrits qui ne font pas des Originiaux.

Il fait encore valoir la raison, que sous Ching ou Tsin-chi-hoang 212 années avant l'Ere Chrétienne, tous leurs Livres furent brûlés; & qu'il n'en réchapa que ce qui fut conservé par les soins d'une vieille femme. Mais on fait depuis longtemps que cette vieille femme n'y entre que pour embellir l'histoire.

Le P. de Premare dit expressément (1) „ ce fut alors que plusieurs Lettrés voulant sauver du feu, des monumens qui leur étoient si chers, ouvrirent les murs de leurs maisons, & les ensévelirent là comme dans un tombeau de brique d'où ils espéroient les retirer, quand l'orage seroit passé : voilà ce qui a fondé le conte rapporté sur la foi des Arabes, de cette vieille, qui colla contre sa muraille les Livres de Confucius.

Dans la Préface du Tchun-tsi-cou il est dit, „ Tsin-chi-hoang, dit-on, ayant ordonné qu'on brûlât tous les Livres, l'un des neveux de Confucius cacha un Exemplaire du Tchun-tsi-cou, & de beaucoup d'autres Livres, dans une vieille masure, où ils furent trouvés sous Hœi-ti, le second Empereur de la Dynastie des Hans, qui en procura de nouvelles copies, qu'il fit répandre dans tout l'Empire.

Le Pere Parenin dit encore (2) „ je dis seulement qu'à considérer cette Histoire des Chinois en général, sur-tout depuis l'Empereur Yao jusqu'au temps présent, il y a peu de choses à redire pour la durée totale, pour la distribution des regnes, & pour les faits qui sont de quelque importance. Il ne faut pas croire que l'incendie qui se fit des livres, fût semblable à celui d'une Bibliothèque, laquelle en peu d'heures est réduite en-cendres; tous les livres ne furent pas proscrits, il y en eut d'exceptés, & entr'autres les livres de médecine; dans le triage qu'il en fallut faire, on trouva le moyen d'en mettre des Exemplaires en sûreté; le zèle des Lettrés en sauva un bon nombre; les autres, les tombeaux, les murailles devinrent un azile contre la tyrannie; peu-à-peu on déterra ces précieux monumens de l'antiquité; ils commencèrent à reparoître sans aucun risque sous l'Empereur Ven-ti, c'est-à-dire environ 54 ans après l'incendie. Sous son Successeur Hiao king, on trouva les cinq King, & les ouvrages Philosophiques de Confucius & de Mencius, que Hia-ou fit donner au public la cinquième année de son règne, 75 ans après qu'ils avoient disparu. Le fameux vieillard Ou-feng, qui vivoit encore du temps de Ven-ti, se vançoit de savoir le Chou-king par cœur. On le lui fit décrire tout entier & l'on se fioit également à sa mémoire & à sa bonne foi; quand on eut retrouvé l'Original, on le confronta avec l'Ecrit d'Ouo-feng. L'on trouva que ce bon vieillard ne s'étoit point trompé, & que la conformité étoit entière, à la réserve de quelques mots, qui ne mettoient pas de différence pour le sens; Leou-hiang vint ensuite, qui déterra & qui fit lui-même quantité de livres, &c.; cependant les Chinois déplorent encore aujourd'hui la perte de leurs livres en général, sans savoir précisément ce qu'ils ont perdu, je suis persuadé que plusieurs mauvais livres périrent avec les bons, & cet avantage devoit les consoler de cette perte d'autant plus que leurs King n'en ont point souffert & qu'ils ont été conservés dans leur entier.

Le P. Gaubil dit „ Lieou-pang, (206 avant Jésus-Christ) & ses Successeurs favorisèrent extrêmement les gens de lettres, & un de leurs premiers soins fut de faire une recherche exacte des livres & de rétablir le Tribunal des Mathématiques.

Monffieur Freret dit ; „ on ramassa jusqu'aux moindres fragmens des livres échappés à l'incendie, car il ne se trouva presque aucun ouvrage entier. On

(1) Lettres Edif. T. XIX. p. 476.

(2) Lettres Edif. T. XXI. p. 120.

„ rejoignit le mieux que l'on put, ces fragmens & ces lambeaux, & l'on en forma neuf volumes, qui sont aujourd'hui ce que la Chine a de plus authentique.”

Comme nous aurons encore souvent occasion de parler de ces ouvrages & de leur authenticité, nous allons seulement récapituler les preuves alléguées, & y joindre quelques réflexions.

Nous voyons donc

1°. Que quantité de Lettrés tâcherent de conserver les livres les plus précieux & les plus importants. Avec tant soit peu de bon sens on le soupçonneroit, quand même l'histoire n'en diroit rien; il y a eu quantité de livres dans toutes les sciences, par conséquent un nombre infini de savans ou du moins des amateurs des sciences.

La Chine est un Empire d'une très-vaste étendue: quelqu'un qui a le moindre bon sens en partage, peut-il assurer un moment que dans tout ce vaste pays parmi tant de milliers de personnes intéressées à la conservation des sciences, par conséquent des livres, il ne se soit trouvé que cette vieille femme, qui ait eu l'esprit d'en cacher quelques-uns & de les soustraire à la recherche de l'Empereur & de ses Emisaires? S'il arrivoit la même chose en France, qui n'est pas à beaucoup près aussi grande que la Chine, croit-on qu'un Roi, quelque despotique qu'il fût, vînt jamais à bout de détruire tous les livres de son Royaume sans exception? personne, je pense, n'osera l'affirmer.

2°. Sous Ven-ti, 54 ans après cet incendie, les livres commencerent à reparoître sans aucun risque: en effet Tsin-chi-hoang étant mort trois ans après cet Edit terrible, il est aisé de juger que dès-lors les plus adonnés aux sciences commencerent à déterrer leurs trésors cachés; mais pas tout-à-fait 4 ans après sa mort, Lieou-pang, fondateur de la famille de Han, monta sur le trône, & alors peu-à-peu on revint de la frayeur où l'Edit rigoureux avoit mis les savans, & il ne faut pas douter que dès ce temps quantité de livres n'ayent reparu; aussi nous voyons que le P. Gaubil dit expressément, que déjà Lieou-pang favorisa les Lettres; par conséquent l'intervalle fut si court que tous les livres cachés pouvoient être retrouvés par ceux-mêmes qui les avoient cachés; & qu'ainsi la perte ne fut que de ceux qui furent réellement brûlés, dont-il y avoit apparemment plusieurs exemplaires.

3°. Les Tribunaux de Mathématiques & d'Histoire & d'autres sciences furent rétablis alors; par conséquent ils existoient déjà auparavant; & comme on avoit toujours commis le soin des sciences, & principalement de l'histoire, à un Tribunal, il fut d'autant plus à même de juger de l'authenticité des livres & des fragmens retrouvés qu'il s'étoit passé un espace si court entre l'incendie & le rétablissement des lettres; & on en voit l'effet par ce qui est dit du vieillard Ou-seng.

4°. Les King, les cinq livres fondamentaux de leur histoire & de leur doctrine, avoient été conservés en entier.

5°. Les livres de Confucius & de Mencius avoient subi le même sort, ils avoient aussi été condamnés. Mais personne ne doute qu'on n'en ait recouvré la plus grande partie, par conséquent on doit conclure la même chose de ce qui nous reste de l'Histoire Chinoise.

Puisque nous sommes sur cet article, faisons encore une réflexion sur l'authenticité de l'histoire Chinoise par un parallele avec celle des autres nations.

Nous adoptons en gros l'histoire des Egyptiens, des Assyriens, des Grecs, des Romains, &c. examinons la différence entre l'histoire de ceux-ci & celle des Chinois.

Les Egyptiens étoient soigneux d'écrire leur histoire & de la conserver, on ne sauroit le nier, mais aussi il faut avouer que le soin en étoit commis aux Prêtres, & chez les Chinois à un Tribunal particulier, avec cette différence que les Prêtres Egyptiens la cachent au peuple & encore plus aux étrangers; au lieu que chez les Chinois tout se publie, & que même les King étoient gravés sur des pierres dures & exposés à la vue de tout le monde. D'ailleurs les Prêtres Egyptiens se servoient d'une écriture & de caractères qui leur étoient particuliers & que le peuple n'entendoit pas; au lieu qu'à la Chine il n'y a, & n'y a jamais eu qu'une même sorte de caractères pour tout le monde.

Si la Chine a souffert une grande perte dans les livres, l'Egypte n'en a pas été exempte: la Bibliothèque d'Alexandrie qui se montoit à 700,000 volumes a été réduite en cendre: les 400,000 qui étoient dans le Bruchion sous Jules-César, & le reste placé dans le Sérapion sous le Calife Omar Successeur de Mahomet, Jean le Grammaire voulut les sauver, & le Général Amrou auroit bien voulu lui accorder cette faveur, mais Omar ordonna trop positivement de les brûler, de sorte que pendant six mois on s'en servit pour chauffer chaque jour plus de 4000 baigns: cependant quelqu'un doute-t-il qu'il nous soit resté quoi que ce soit de toute l'histoire d'Egypte? Et rejette-t-on les précieux fragmens que nous en avons? Non, on les suppose véritables & authentiques, on s'efforce seulement de les comprendre, d'en arranger les Dynasties, & de les réintégrer l'un par l'autre; & au défaut de ces fragmens, on a recours à ce que les Auteurs des autres nations en rapportent.

Quant à l'histoire des Assyriens, &c. nous n'avons du tout point d'Auteur de la nation, excepté le peu que Joseph & Eusebe nous en ont conservé; le reste se trouve dans Ctésias, Hérodote & autres Grecs. Nous ne rejetons pas ces monumens, mais nous les comparons & nous faisons un choix probable lorsqu'ils diffèrent.

Pour les Grecs & les Romains, quoique très-peu d'accord, nous les respectons en suivant avec eux les règles de la saine critique. Cependant si la maxime de notre Abbé étoit vraie, nous devrions, fondés sur leur discordance & leurs erreurs manifestes en divers points, rejeter tout ce qu'ils disent; mais personne ne s'en avise, chacun connoît trop bien par soi-même la foiblesse humaine; on les considère comme authentiques, en se souvenant toujours que les uns ou les autres ont pu se tromper sur certains faits & sur leurs circonstances.

Il y a encore une autre réflexion très-importante à faire; tous les pays que les autres peuples ont habités, ont été souvent conquis, les villes brûlées, saccagées & détruites; l'Egypte par les Ethiopiens, les Perses, les Romains & les Arabes; l'Assyrie par Babylone, & Babylone par l'Assyrie; ces deux peuples, par les Médes, les Perses, les Grecs, les Syriens, les Romains, les Tartares, les Sarrazins, &c. Les Grecs se sont détruits souvent eux-mêmes, les Perses y ont fait de grands dégâts, ensuite ce pays a été conquis par les Romains, les Turcs, &c. & il se trouve actuellement dans la plus grande barbarie, de même que l'Egypte.

Rome

Rome & l'Italie a été en proie à tous les Barbares du Nord. Les Goths, les Alains, les Longobardes, les Hérules, les Huns, les Vandales, les Normands & autres, qui tous avoient une aversion marquée pour les sciences, ont tout détruit, tout bouleversé en Europe, de sorte que pendant plusieurs siècles notre continent a croupi dans l'ignorance & la barbarie la plus affreuse. Quelle différence donc entre tous les peuples sans exception & les Chinois! Depuis 4000 ans aucune nation n'a subjugué ni envahi leur Empire excepté les Tartares qui la conquièrent en 1280 & ensuite encore en 1645: mais qu'on ne s'y trompe pas, les Tartares ne sont pas des barbares, comme ceux de l'Occident de l'Asie sur les confins de l'Europe. Le premier qui étoit de la famille Yven, nommé Xi-cu, fit faire de grands & d'utiles ouvrages; le 3^{me}. nommé Vu-cum, eut tant de vénération pour Confucius, qu'il lui donna le titre de Roi; & quant à Camhi le second Empereur de la Dynastie présente, chacun fait qu'il a été un aussi grand protecteur des sciences qu'aucun Prince de l'Europe; & que c'est par cette voie, que les P. Jésuites obtinrent la permission d'enseigner & d'exercer publiquement la religion Chrétienne, permission d'autant plus étrange & privilégiée, que toutes les autres religions, excepté l'ancienne, n'y étoient que tolérées. Si donc cet Empire n'a jamais été conquis par des barbares, & si toutes les autres révolutions n'ont été que de légers changemens occasionnés par une famille qui usurpoit l'Empire sur une autre, chacun doit comprendre quel avantage la Chine a sur tous les autres Etats du monde, quant à la conservation & à l'authenticité de son histoire originale, écrite par leurs propres Auteurs, dans une langue & avec des caractères qui n'ont souffert que peu ou point de changement; histoire qui a été l'objet des soins soutenus des Empereurs & de toute la nation; non point dans le dessein d'en imposer à d'autres nations, ou de faire valoir leur antiquité sur elles, ce qui a été de tout temps la marotte des autres peuples; mais uniquement pour conserver une histoire fidele pour eux & leurs descendans, vu qu'ils n'étoient en aucune relation & qu'ils n'avoient point de commerce avec les étrangers, qu'ils ont toujours méprisés à un tel point que quand même quelque nation auroit prétendu à une antiquité supérieure, ils n'auroient pas pris la peine de les défabuser, bien loin de forger quelque histoire à ce dessein.

Toutes les circonstances s'unissent donc pour nous convaincre que nulle histoire profane sans exception ne peut entrer en concurrence avec celle des Chinois. Cette partie de la réfutation de notre Abbé m'a longtemps occupé, parce qu'il s'agissoit précisément de l'authenticité de l'histoire Chinoise. Mais l'article est si important que nous aurons encore occasion de le reprendre dans la suite de cet ouvrage. Revenons aux autres raisons de M^r. Renaudot, qui en donne une de sa façon & toute nouvelle pour taxer Vossius d'ignorance: il l'accuse d'avoir dit que les Chinois sont les *Seres*, & que ce sont les Portugais qui leur ont donné le nom de *Sina*; or, dit-il, mes voyageurs Arabes leur donnent ce nom déjà au IX^e siècle, par conséquent voilà une ignorance grossière de Vossius; par malheur il ne se souvenoit plus qu'au commencement de sa Préface il avoit assuré que lui, Renaudot, avoit tiré cette relation de l'obscurité où elle avoit été jusqu'alors, qu'il croit ce MS. unique dans son espece. Quelle extravagance donc de diffamer Vossius, & de le traiter d'ignorant,

parce qu'il n'avoit pas deviné que dans un MS, unique & inconnu de la Bibliothèque de Mr. de Seignelay, les Chinois font nommés *Sinæ* depuis le IX^e siècle? Ce titre d'ignorant donné à Vossius est d'autant plus impardonnable à l'Abbé, qu'il fait voir lui-même immédiatement après une ignorance très-grossière, en disant que les Chinois adorent Foé ou Fohi un de leurs premiers Empereurs.

On voit bien qu'il n'a pas daigné consulter le moindre Auteur qui ait jamais écrit sur l'histoire de la Chine, sans quoi il auroit été impossible qu'il eût ignoré; 1^o. que les Chinois n'ont jamais apothéosé aucun homme, pas même Confucius; 2^o. qu'ils n'ont jamais adoré aucun de leurs Empereurs; 3^o. que l'idole Foé y fut apportée environ l'an 67 de Jésus-Christ à l'occasion suivante à ce qu'on débite. L'Empereur Mim-Ti le 15^e. de la famille de Han ayant vu en songe un Géant d'or, se rappella en même temps ces mots de Confucius, *que dans l'occident il existe un saint*; ce que les Jésuites ont expliqué de Jésus-Christ comme juste: là-dessus voulant connoître la vraie religion, il envoya des Ambassadeurs vers l'occident, qui venant dans les Indes y trouverent les adorateurs de Foé, qui appliquèrent le songe de l'Empereur à cette idole, & persuaderent aux Ambassadeurs la puissance de ce Dieu, de sorte qu'ils l'amenerent à la Chine, & que son culte fut reçu d'une partie des Chinois.

Enfin notre bon Abbé couronne ses raisons par une autre de la même valeur, savoir que le luxe qui a toujours régné à la Chine prouve que les sciences n'y ont jamais fleuri; ce qui prouve précisément le contraire: pour peu qu'il eût eu de connoissance de l'histoire, il en eût été convaincu; la barbarie des mœurs est toujours accompagnée de la barbarie dans les sciences, qui d'abord polissent une nation, en leur inspirant du goût, du génie, de l'application, & en leur procurant le nécessaire, l'utile, le commode & l'agréable. Dès-là notre naturel corrompu nous conduit au luxe, c'est sur ce principe qu'un Auteur célèbre a soutenu de nos jours le paradoxe, que les sciences ont fait plus de mal que de bien, comme si l'ignorance n'occasionnoit pas de plus grands abus encore, & qu'il ne fût pas lui-même un des plus savans de ce siècle.

Il est temps que je finisse mes remarques sur tous les raisonnemens frivoles de notre Auteur; (3) le P. de Premare & le P. Parennin l'ont déjà réfuté (4).

Je continuerai donc à donner encore quelques raisons en faveur de l'authenticité des Historiens Chinois, & de leur antiquité; ce sujet étant important il faut le traiter en ordre. Nous avons déjà dit ci-dessus, que les Chinois n'ont jamais eu dessein de se faire valoir par leur histoire, par l'antiquité de la nation, par des faits extraordinaires, par des Héros, par des Dieux mêmes nés chez eux, &c. comme d'autres peuples; parce qu'ils n'avoient aucune liaison avec aucun; qu'ils les méprisoient même trop pour être touchés de ce qu'on pouvoit penser d'eux; en un mot ils n'ont écrit leur histoire que pour la conserver fidèlement à la postérité. Apportons-en des preuves.

Le P. Couplet dit, „ que plusieurs rejettent ou doutent des Rois avant Yao; „ ou que du moins l'on a rapporté leurs faits dans un style ancien & avec des „ figures hiéroglyphiques qu'on ne peut bien comprendre.

(3) Voyez L. Edif. T. XIX & XXI.

(4) Je n'avois pas devant les yeux cet ouvrage lorsque j'écrivis ce passage & où ils traitent cette relation & les raisonnemens pitoyables de Renaudot, comme ils le méritent.

„ Ils font même si scrupuleux que l'ouvrage de Leau-chou-tsé, qui donne des Successeurs à Fohi pendant 1560 ans, n'est pas admis chez eux, & ne fait pas partie des Annales, mais est seulement cité dans la glose.

Le P. Parennin dit encore „ on ne voit point que les Chinois, comme d'autres nations, aient eu des raisons prises ou de l'intérêt ou de la jalousie des peuples voisins pour altérer & falsifier leur histoire, elle consiste dans une exposition fort simple des principaux faits, qui peuvent servir de modele & d'instruction à la postérité.

Il continue; „ les Historiens Chinois paroissent sinceres, & ne cherchent que la vérité, ils n'affirment point ce qu'ils croient douteux; & lorsqu'ils ne s'accordent pas ensemble sur la durée plus ou moins longue d'un règne particulier ou d'une Dynastie entiere, ou de quelqu'autre fait, ils apportent leurs raisons, & laissent à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. On ne remarque pas que leurs historiens aillent chercher l'origine de leur nation dans les temps les plus reculés, il ne paroît pas même qu'ils soient persuadés que venir de loin ce soit venir de bon lieu, ni que la gloire de la nation consiste dans son ancienneté; si cela étoit, on ne verroit pas les Chinois révoquer en doute les temps avant Fohi, beaucoup moins ceux de Fohi jusqu'à Hoang ti; ils ne diroient pas que depuis Fohi à Yao il y a des régnes incertains, qu'on ne convient pas que les Empereurs placés entre Chinnong & Hoang-ti se soient succédés les uns aux autres, & qu'il se peut faire que ce n'étoit que des Princes tributaires ou de grands officiers contemporains. Il répond à l'objection de leurs grands calculs, que ceux qui les ont adoptés, en petit nombre, ont été trompés eux-mêmes par les calculs feints de quelques Astronomes; que la grande Chronique de la Chine n'a garde de rien dire de semblable, & qu'elle fixe le commencement de l'Empire à Fohi.”

Voilà des témoignages qui ne devoient pas laisser douter de l'authenticité de leur histoire; n'y ayant aucune nation, telle que ce soit, qui puisse alléguer de pareilles raisons; mais il y en a d'autres encore.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit contre M. Renaudot sur ce que la Chine n'a jamais eu à essuyer des invasions & des dévastations de peuples étrangers, & qu'elle n'a jamais été conquise que par les Tartares, on y verra la conséquence qui en résulte; passons à un article très-remarquable.

Chez d'autres nations quelconques nous ne trouvons pas le moindre vestige que l'histoire ait été écrite & conservée, encore moins publiée par ordre du Souverain, comme à la Chine; à la vérité en Egypte elle étoit confiée aux Prêtres, tout comme les autres sciences, mais outre qu'ils faisoient tout leur possible pour la cacher aux yeux de tout le monde, & qu'ils ne se contentoient pas de la cacher & de la soustraire aux yeux de chacun, ils se servoient même de caractères inconnus à tout autre, afin que personne n'en eût connoissance; ceci joint aux fréquentes révolutions de ce Royaume est cause que nous n'en avons que des fragmens, où rien n'est plus certain que l'incertitude. Ici c'est toute autre chose: dès les temps les plus reculés il y eut des Tribunaux composés de gens les plus savans, les plus éclairés & les plus judicieux, pour rassembler les histoires, les titres, les pieces les plus authentiques; pour les examiner, discerner le vrai & tout ce qui étoit fondé sur des preuves non douteuses, d'a-

vec le faux, ou l'incertain (5). Bien plus, quoiqu'il fût permis à chacun d'écrire des histoires, on ne faisoit fonds sur ces ouvrages, qu'autant qu'ils s'accordoient avec ceux qui étoient reconnus authentiques par les Savans & par le Tribunal.

M. Freret dit expressément (6) „ dès les premiers temps il y avoit à la
 „ Chine un historien en titre, chargé de transmettre à la postérité non-seule-
 „ ment les événemens généraux, qui pouvoient intéresser la nation entière,
 „ mais encore les actions particulieres, & même les discours des Princes,
 „ lorsque l'historien jugeoit que l'on en pouvoit tirer quelque utilité. Le Chou-
 „ King n'est autre chose qu'un Extrait de cette ancienne histoire, fait & revu
 „ par Confucius, &c.

„ Les Empereurs (7) n'étoient pas les seuls qui eussent des historiens pu-
 „ blics; les Royaumes tributaires avoient aussi leurs Annales ou leur *Ki*; Con-
 „ fucius en parle, & Mencius, ou Mem-ci, l'assure en termes formels.

Monfr. Fourmont dit (8) „ ces faits, (il parle des actions des Empereurs
 „ depuis Yao jusqu'à Chim-vang) ces faits ont été pris dans les Annales, que
 „ le Tribunal de l'Histoire institué par Yao a eu soin de faire continuer en dif-
 „ férens temps. Le même (9) „ Su-ma-tan Président du Collège des Han-lin,
 „ (ou du Tribunal de l'histoire) & son fils Su-ma-gien, Lettrés du premier
 „ rang, furent chargés de l'Empereur Vou-ti de recueillir les anciens livres
 „ d'histoire; & ce dernier, la quarante & unieme année de ce Prince, en
 „ donna une de sa façon, où il remonta jusqu'à Hoam-ti.

Le même (10) „ oublierons-nous ici, qu'à la Chine l'établissement des di-
 „ vers Tribunaux, sur-tout de ceux d'Astronomie & de l'Histoire, selon le
 „ témoignage de tous les Lettrés, est du aux premiers temps de l'Empire?
 „ de-là, conclusion; ils avoient donc des Archives. Leur histoire, par les
 „ raisons que l'on vient d'entendre, quoique ramassée plus tard, n'en est donc
 „ pas moins sure. Martinius s'exprime ainsi à l'occasion de Fohi, *(ab ipsis Si-
 „ nis) pro indubitatis habentur, ac præcipuè quæ ad annorum rationem spectant,
 „ quâ curâ non ullam facile nationem Sinis in Orbe reliquo parem invenias; fuit
 „ enim & est etiam nunc genti huic usitatum, ut doctissimis aliquot Philosophis Im-
 „ peratoris defuncti res gestæ conscribendæ à successoræ mandentur, fucis & adu-
 „ latione omni remotâ, quod munus apud ipsos cum primis est honorificum, & à
 „ summis quibusdam Viris expetitur: historia Sinica ita sibi semper similis conti-
 „ nuatur, ut quanquam ab alio succedentibus annis adaucta, unius tamen Auctoris
 „ opus esse videatur, & omnino unicum est, non ab alia, quàm scriptore regio ten-
 „ tata, magnisque & plurimis voluminibus contenta.*”

L'Auteur a raison. Quels monumens plus précieux avons-nous dans nos his-
 toires que les Collections des divers Auteurs, qui ont vécu dans des temps dif-
 férens, & desquels on a pu former alors une histoire complete? Encore y a-
 t-il une différence totale entre ceux-ci & les Auteurs de l'Histoire Chinoise; par-
 tout ailleurs chacun a écrit à sa guise; ils ne conviennent ni des faits ni des an-

(5) Lorsqu'un membre décede, un autre est
 nommé à sa place, ce qui est la même chose
 à peu-près, comme si ce Tribunal n'avoit ja-
 mais changé.

(6) Mémo. de l'Acad. des Inscr., &c. T.

XV. p. 501, &c.

(7) Ibid. p. 503.

(8) Catal. Lib. Sin. p. 409.

(9) Réfl. crit. T. II. p. 450.

(10) Ibid. p. 432.

nées; aucun n'a écrit; du moins dans les siècles reculés & dans le moyen âge, par ordre du Prince, & jamais un tel ouvrage n'a été examiné & approuvé par une Académie établie exprès à ce sujet; cependant nous ne révoquons pas en doute le gros de l'histoire, quoique nous ayons moins de certitude de notre histoire seulement depuis Charlemagne, à l'examiner sur les raisons alléguées, que de toute celle des Chinois; aussi Fourmont dit (11) „ cela confirme la ré-
 „ flexion que j'ai faite plusieurs fois, que des voyageurs comme Hérodote,
 „ ne sont croyables qu'en très-peu de choses, & qu'il faut toujours attendre,
 „ ou que les Lettrés d'un pays nous donnent eux-mêmes leur histoire, ou que
 „ ceux qui y vont, y aient séjourné assez longtemps pour pouvoir la connoi-
 „ tre un peu à fond, ce qui n'arrive que quand ils possèdent la langue.”

Que dirons-nous donc, à l'occasion d'Hérodote, de l'histoire des Assyriens & Babyloniens? Nous n'avons que de petits fragmens de Bérofe, d'Abydene, &c. le premier n'a vécu que 260 ans avant Jésus-Christ, ou du moins ce fut alors qu'il composa son histoire; encore ignorons-nous si Eusebe n'y a rien altéré comme dans d'autres, & ce que Syncelle rapporte d'Abydene est si peu que rien; c'est pourquoi on s'en tient ordinairement à ce qu'en disent Hérodote & Ctésias, encore le premier qui n'a eu d'autre avantage que de parcourir un peu le pays, trouve plus de sectateurs de nos jours que le dernier, qui a demeuré 20 ans à la Cour des Monarques Persans & qui a fouillé leurs archives; voilà donc deux Grecs, ou trois en y ajoutant Xénophon, sur lesquels roule à-peu-près toute l'histoire des Assyriens, des Babyloniens, des Perses & des Medes mêmes, & cependant leur histoire est tenue pour véritable, du moins en gros; quel bruit feroit-on, si on trouvoit les ouvrages d'un seul Auteur de la nation même, je ne dirai pas du temps des Empires Assyriens ou des Medes, mais seulement des Persans! chacun fonderoit là-dessus son système historique; & cependant ce seroit un rien en comparaison des Auteurs Chinois & de leur authenticité; puisqu'on n'y trouveroit qu'une des plus petites qualités qui sont toutes réunies chez les Chinois; comme chacun le remarquera par ce que nous venons de dire & de prouver; mais venons encore à une autre preuve, je veux parler des Cycles.

J'avoue qu'on se trouve dans des idées diverses sur leur antiquité; généralement on en attribue l'invention à Hoam ti, & l'usage constant & immémorial du Tribunal des Mathématiques a été de fixer la première année du premier Cycle à la 81^e. année de Yao, & les Annales à la première de Hoam-ti, ainsi précisément 7 cycles, ou 420 ans avant le Tribunal des Mathématiques; or ces cycles sont uniformes, & chaque année est désignée par un caractère; de sorte qu'un Auteur ne peut facilement corrompre l'histoire ou se tromper, vu qu'en indiquant l'année du cycle & le caractère de l'année, c'est une affaire de calcul pour vérifier le fait; ajoutez-y tant d'observations Astronomiques d'Eclipses & autres, qui ont été vérifiées, & on verra que tous ces moyens, par lesquels on peut constater la vérité & l'authenticité de l'histoire se trouvent ici réunis & sont infiniment supérieurs à tout ce que nous avons à ce sujet en Europe, même de nos jours.

Il est vrai que les sçavans, surtout les Européens, disputent encore sur la réa-

(11) Réfl. crit. p. 417.

lité de l'Eclypse qui doit avoir été observée 2155 avant l'Ere Chrétienne.

Le P. Gaubil lui-même en assure la réalité, quoique dans un autre endroit il paroisse en douter, & pourtant il soutient en avoir calculé 26, qu'il a trouvées toutes justes & exactes. Cette Eclypse se trouve dans le Chou King, livre que la plupart de nos Missionnaires préfèrent à d'autres, & ce Chou-King finit 1115 ans avant Jésus-Christ. Voilà donc en effet un livre très-respectable pour son antiquité (12), mais nous en parlerons ailleurs, lorsque nous examinerons à quels ouvrages Chinois on doit donner la préférence; l'Eclypse de 776 avant Jésus-Christ a été vérifiée par les Européens. On assure la même chose de celle de 1948 ans avant l'Ere Chrétienne, & il n'y a rien que d'uniforme, de simple, & de vrai dans toutes les parties de leur histoire.

On objectera peut-être cette différence du commencement des Cycles. Faut-il croire les Annales ou le Tribunal des Mathématiques? Peut-être tous les deux. Supposons que le Cycle n'ait commencé que dans la 81^e. année de Yao, & que les annales les aient étendues jusqu'à la première de Hoam-ti, il n'y a point là de faute. Les annales ont voulu dire seulement que les années depuis le commencement du règne de Hoam-ti sont aussi connues & vérifiées & qu'on peut sans hésiter y adopter aussi bien le Cycle, tout comme nous avons fait avec l'Ere Chrétienne inventée par Denis le Petit seulement en 526; & cependant nous l'appliquons aux temps précédens; tout comme encore on a inventé la période Julienne pour pouvoir en partir, lorsqu'il faut concilier l'Ere des Hébreux de 713 ans postérieure au commencement de celle-ci, avec celle des Samaritains, &c. Par contre le Tribunal de l'Histoire est si scrupuleux qu'il ne veut pas se servir de ces Cycles pour les régnés entre Fohi & Hoam-ti quoiqu'ils soient reçus unanimement & aussi constamment pour vrais que les suivans, bien moins encore pour les prédécesseurs de Fohi qu'ils ne rejettent pas absolument, mais qu'ils regardent comme douteux. Chez quelle nation ancienne ou moderne trouve-t-on autant de bonne foi, de modestie & d'exactitude?

Encore une autre réflexion importante. Les Missionnaires les plus exacts à rechercher toutes les histoires & les Chronologies des Chinois, n'ont pu déterrer que onze opinions différentes & qui ne diffèrent en tout que de 284 ans depuis la 1^e. année de Yao.

Que dirons-nous après cela sur l'authenticité de leur histoire, si nous en faisons la comparaison avec ceux des autres peuples, des Européens même, chez lesquels on a compté, il y a longtemps, 140 opinions, en en omettant encore un grand nombre? Et ces 140 opinions ne diffèrent pas moins que de 3368 ans, c'est-à-dire près de 34 siècles, au lieu que les Chinois n'en ont pas trois de différence: comment oserons-nous après cela vanter notre certitude historique & révoquer en doute celle des historiens Chinois? Aussi Abdalla Abufaid Beydaoui, qui a vécu au commencement du 14^e. siècle, dit des Chinois ou Catayens, comme on les nommoit alors. „*Historia enim Chatajorum, & enumeratio annorum & Cycli, summæ sunt auctoritatis.*” Voilà donc un savant Persan qui se trouvoit dans les mêmes idées déjà au XIV^e. siècle malgré les préjugés qui dominent chez toutes les nations en faveur de leur antiquité, de leur prééminence & de leur histoire, contre toutes celles des étrangers:

(12) Aucun ouvrage connu, à l'exception des livres sacrés, n'a une si grande antiquité, vu que les ouvrages d'Orphée, de Mufée & d'Hermès qui nous restent, sont supposés.

préjugés qui devoient regner alors chez les Perfans avec les sciences qui y fleurissoient & qu'ils avoient reçues des Arabes; préjugés, amour-propre & jalousie que nous n'appercevons que trop chez les plus savans même de l'Europe.

C H A P I T R E II.

Ce que c'est que les Cordelettes Chinoises.

Avant que de finir ces preuves en faveur de l'authenticité des Historiens Chinois en général, il ne faut pas en omettre une qui est des plus remarquables.

Cette preuve est fondée sur leurs caractères; ils s'accordent généralement sur ce point, qu'avant Fohi on s'est servi de Cordelettes à-peu-près comme les Péruviens; que cet Empereur les a réduites en caractères; & chacun fait qu'on conserve encore ce monument le plus précieux de toute l'antiquité; je veux dire le *Y-King* de ce Fohi, mais personne ne peut le déchiffrer & chacun en fait ce qu'il veut.

Le P. Prémare dit (1). „ Le peuple ignorant ne voit que ce qui frappe les sens, un Ciel, une Terre, des Plantes, des Animaux, &c. les sages y découvrent bien d'autres merveilles.”

Mais je ne sai si en ceci le peuple n'est pas plus sage que les sages mêmes.

Dans un autre endroit Gaubil parle de ces figures, qu'il distingue en *Ho-tou* & *Ko-ua*; il dit que Confucius a cru que c'étoit des règles d'Astronomie, & que là-dessus bien des savans ont été dans cette idée, qu'ils ont combiné en mille façons les *Ko-ua*, les *Ho-tou*, nombres du *Ko-en* & du *Ki-en*.

Leibnitz y a prétendu trouver l'Arithmétique binaire. P. Bouvet a promis d'y trouver toutes les sciences & tous les mystères. Le P. Parennin les réfute tous deux & ne comprend pas comment Leibnitz ne sauroit croire que le calcul par dix soit fort ancien, vu que pourtant la seule nature l'enseigne: il auroit pu le prouver par les sauvages dont le calcul ne va pas ordinairement plus loin que ce qu'ils peuvent compter par leurs doigts. Aussi le P. Prémare doute qu'il y ait des mystères dans l'*Y-King*; il croit plutôt que ces caractères inintelligibles à-présent étoient autrefois quelque chose de bien simple; le caractère *Koua*, dit-il, exprime une chose suspendue, exposée à la vue du public; il ajoute qu'un fameux Auteur de la Dynastie des *Tang* dit qu'on voyoit autrefois la figure des *Koua* exposée à la vue du peuple pour son instruction, & que cette coutume en a fait exprimer les figures par les caractères *Koua*.

On a toujours & en tout temps expliqué les 8 *Koua*, par le ciel, les eaux supérieures ou nuées, le feu, le tonnerre, les vents, l'eau, les montagnes, la terre.

Nous avons déjà fait voir ci-dessus l'absurdité de Renaudot, qui suppose les 64 *Koua* une mauvaise copie des fragmens de Timée & des autres écrits des Pythagoriciens. Depuis Fohi il s'est passé plus de 2600 ans, ou suivant un calcul plus juste comme nous le verrons, passé 2900 ans jusqu'à Jésus-Christ, au lieu que Pythagore a vécu seulement, environ 533 ans avant l'Ere Chrétienne.

Il y a eu d'autres Ecrivains, comme Kraittel, qui en ont aussi fait une

(1) L. Edit. T. XIX. p. 476.

Arithmétique, M. Hasenbalg une Logique ; & un autre tout récemment, M. Haupt, en fait des règles d'Algebre, & il croit, comme il arrive à tous les Auteurs, que son système est infaillible.

J'avoue que je ne comprends pas comment y trouver, & même pourquoi y chercher, les sciences les plus abstraites, l'Algebre encore moins que toute autre. Pourquoi n'en a-t-on jamais conservé la moindre notion à la Chine, vu que ces Tables ont été exposées aux yeux du public ? Pourquoi pendant un si grand nombre de siècles a-t-on ignoré cette science chez les nations les plus pénétrantes & qui s'appliquoient aux sciences les plus abstraites ? Comment supposer que Fohi, qui a rassemblé des hommes barbares, qui les a civilisés, leur a appris les arts les plus simples, mais les plus nécessaires à la vie, ait d'abord, quand même il auroit été inspiré pour l'Algebre, enseigné une science si abstraite qui ne leur étoit d'aucune utilité, dans le temps qu'il falloit bien des années pour les faire vivre en hommes, établir un gouvernement, leur apprendre l'agriculture, les arts, les métiers indispensables ? Cette opinion me paroît si incroyable, & si contraire au bon sens, que je croirois perdre mon temps, si je m'arrêtois davantage à la réfuter. Je crois donc, pour dire ma pensée, que ces Condellettes étoient un Alphabeth, un Rudiment, une ébauche grossière, visible des caractères que Fohi vouloit établir & qu'il exposa aux yeux de tout le monde, pour que chacun apprît à connoître & à employer les mêmes caractères : veut-on y chercher davantage ? j'accorderai encore que ces principes de l'écriture Chinoise exposoient les premiers fondemens de la religion. Tous les législateurs ont commencé, comme de raison, par inculquer la religion à leurs peuples, & Fohi devoit naturellement faire la même chose, en exposant d'une manière simple l'adoration qu'on devoit à l'être souverain ; tous ces termes de ciel, terre, tonnerre, eaux, feu, vents, &c. qu'on y a supposés en tout temps, confirment cette idée.

On objectera, quant à la première hypothèse, que dans une langue de 80,000 caractères, on ne peut supposer qu'au commencement elle n'en ait eu que 64, qu'on n'auroit quasi rien pu exprimer par un si petit nombre. (2) Mais examinons cette raison, & on la trouvera beaucoup moins forte qu'elle ne paroît d'abord. Chez un peuple sauvage il n'y avoit pas besoin de plus de mots, c'est ce que je vais prouver par ce qui arriva après Fohi.

M. Freret assure (3) que les Koua subsisterent jusqu'à Hoam-ti ; par conséquent environ 200 ans, Fohi ayant régné 115 ans, Kin-num 140 & Hoang-ti 100 ans, c'est donc peu de ne compter que 200 ans de ces 355 depuis l'invention des Koua de Fohi jusqu'au temps que Hoam-ti y fit faire du changement ; qu'alors cet Empereur ordonna à son ministre Tsang-Kié de chercher d'autres caractères, plus variés, & pas trop difficiles, pour exprimer toutes les idées primitives. Or ce ministre ne porta le nombre de ces caractères, à ce que M. Freret dit d'après tous les Chinois, qu'à 540. Si donc Fohi commença seulement à civiliser ses sujets & à les faire vivre en hommes ; si après lui, jusqu'à Hoam-ti, on avoit déjà inventé bien des arts & des choses nécessaires à la vie, si cependant après 200, peut-être 300 ans, on pouvoit se contenter

de

(2) Quelques-uns les font monter par une suite de combinaisons à 384.

(3) Mém. de l'Acad. des Inscript. T. XV. p. 515. &c.

de 540 caractères, ne peut-on pas en conclure hardiment que les 64 ou 384 de Fohi n'étoient autre chose que des caractères simples pour tout ce qu'il trouvoit nécessaire d'exprimer en son temps? D'abord on n'inventa que des lignes, & l'on assure de Tsang-Kié, qu'il ne seroit pas venu à bout d'en inventer d'autres, si les diverses traces formées par des oiseaux sur le sable, ne lui en avoient fait naître l'idée. Il falloit donc en faire de simples, de doubles, de triples, &c. d'entieres & de brisées. Mais pourquoi justement 64? La raison en est claire, il fallut commencer par peu de lignes, celles-ci ne suffirent pas; il fallut en inventer de brisées; ceci n'allant pas loin, il fallut en varier la disposition, les doubler & redoubler, jusqu'à ce que de soi-même & par une progression fort naturelle l'inventeur vint à 64, de 1. à 2 & ainsi de suite à 64, comme 8 fois 8, & ensuite 6 fois 64. à 384: alors trouvant d'un côté bien de la difficulté d'augmenter ces lignes, & de l'autre que ce nombre pouvoit suffire, il s'en contenta. Hoam-ti remarquant que l'augmentation des lignes & une transposition multipliée de plus en plus rendoit la connoissance de ces caractères difficiles, pour ne pas dire presque impossibles à déchiffrer, il ordonna à Tsang-Kié d'en inventer d'une autre figure, ce qui lui parut tout de même si difficile, qu'il se contenta du nombre de 540; ce qui fait 8 fois 64 & 28 caractères. On peut juger si les signes nécessaires depuis Fohi ne devoient pas aller pour le moins à 8 fois plus: on se contenta de ce nombre jusqu'à Xun, environ trois siècles après Hoam-ti; mais alors le besoin croissant, on en inventa de nouveaux & on ne pouvoit plus s'en tenir à certaines règles, ce qui fit qu'on ne suivit que l'imagination pure: on soutient que ceux de Tsang-Kié étoient des représentations & des peintures grossières des choses. Sous Chi-hoam-ti, environ 240 ans avant Jésus-Christ, son ministre Ly-ssé ou Tsi-ne-miao, qu'il y employa, imagina de donner aux caractères jusqu'alors composés de lignes courbes & de figures circulaires, une figure quarrée; cependant le Dictionnaire que Ly-ssé publia ne contenoit que 9353 caractères, quoiqu'il y eût environ 2500 ans d'intervalle entre Hoam-ti & Chi-Hoam-ti; si donc dans un espace de temps si vaste, où le luxe avoit été introduit depuis si longtemps, le nombre des caractères ne s'étoit pas accru davantage, on peut aisément juger & conclure sans réplique que l'augmentation de 64 à 540 est beaucoup plus vraisemblable dans les premiers temps & que Fohi n'avoit pas besoin d'un plus grand nombre que du premier, si Hoam-ti 2 à 3 siècles après Fohi a pu se contenter de 540; sur-tout si, comme le font quelques-uns & qu'il a été dit, on fait monter les premières lettres tirées des lignes de Fohi au nombre de 384 & que le P. Prémare assure, que quand on sçait 5 ou 6000 lettres, il n'y a presque plus de livre qui arrête. Tout ceci a été rapporté seulement pour faire voir que l'Y-King, qu'on veut faire passer pour contenir des mystères ou sciences sublimes, est probablement plutôt un Alphabet improprement ainsi nommé, ou Rudiment, ou représentation des caractères primitifs, ou tout au plus une Loi ou des préceptes de religion sur le culte du à l'être suprême, que le législateur propoisoit comme un échantillon pris des idées les plus familières au peuple qu'il vouloit instruire.

Je viens au reste de ce que j'ai à dire sur les caractères & la conclusion qu'on en doit tirer naturellement en faveur de l'authenticité de l'Histoire Chinoise.

Nous avons vu qu'on ne comprend plus rien à l'Y-King composé du temps de Fohi; il n'y a rien d'extraordinaire, vu que 2 à 3 siècles après sa composition les caractères ont été changés, & que depuis il s'est passé plus de 4000 ans; mais il n'en est pas de même des autres, quoique ceux-ci soient aussi un peu changés, on n'en a pas oublié la signification; on a encore le Chou-King commencé sous Yao ou peu de temps après lui, qui finit même déjà 1115 ans avant l'Ere Chrétienne, ainsi au temps des Juges; il a été écrit originairement sur des feuilles & des tablettes de bois avec un style de fer, ensuite sur des bambous plus durables que le parchemin, le papier n'ayant été inventé que 160 ans avant Jésus-Christ, & l'Imprimerie l'an 927 de notre Ere. On montre un Livre de Pharmacie écrit par les Médecins de Xin-num successeur de Fohi; & dans ledit Chou-King des chapitres & fragmens écrits du temps de Yao ou du moins de Yu, fondateur de la première Dynastie, ou de son fils Kiou; bref les Lettrés à la Chine & les Missionnaires qui ont étudié cette langue, ne sont pas en peine de comprendre les caractères anciens, à la vérité avec plus de peine que les modernes, comme il est naturel, puisque tous les livres sont écrits avec ces derniers; mais il y a la même différence qu'entre nos caractères Latins ou François nouveaux & ceux qui ont été en usage il y a quelques siècles (4). Il s'en faut même beaucoup qu'on ait autant de peine à déchiffrer les anciens Livres des Chinois, que nous en avons à lire les Diplômes, ou seulement l'Ecriture du 13^e. & 14^e. siècle, à cause des abréviations. Surtout quelle différence entre les caractères fort anciens & les nouveaux! Quelle peine a-t-on eue à déchiffrer les caractères Etrusques! Personne n'a pu venir à bout de ceux de Tzel-minihar ou de Persépolis. Que fera-t-on des Manuscrits trouvés suivant Gemelli-Carreri dans l'Isle de Salfette? Quant aux Lettres & Hiéroglyphes d'Egypte, combien de gens se sont donné la torture pour les expliquer tandis que d'autres se moquoient des peines qu'on se donnoit pour les entendre? On dispute entre les savans si les caractères Hébraïques, ou les Samaritains sont les lettres originales. Combien a-t-on étudié les lettres Runiques? Enfin aucune nation du monde ne peut se vanter d'avoir conservé entièrement ses anciens caractères, à moins de n'être pas ancienne elle-même & d'avoir adopté les lettres d'un autre peuple, comme plusieurs ont fait celles des Romains, qui même ne sont pas extrêmement anciennes en comparaison de celles des Chinois qui le sont même plus que celles des Hébreux, si on suppose que celles-ci soient de l'invention d'Esdras; celles des Chinois n'ayant souffert aucun changement depuis l'an 837 avant Jésus-Christ; & les anciennes s'y accordent si bien que M^r. Fréret ne fait pas difficulté d'affirmer que „ l'Ecriture aujourd'hui en usage est la même que celle des premiers temps, & „ qu'à l'exception de quelques anciens caractères qui ont vieilli, la langue „ écrite n'a point changé à la Chine.” Le terme, *qui ont vieilli*, est très-bien placé; car les caractères Chinois n'étant pas des lettres mais des mots, des termes ou des phrases, il y a du entrer du changement par laps de temps. Et si nous comprenons encore le vieux François, que nous nommons Gaulois, il est facile aux Chinois de comprendre les anciens caractères qui rendant le sens & non les mots, quoique hors de mode, peuvent être expliqué par des termes

(4) Varron fut bien embarrassé de déchiffrer les anciens caractères Latins, quoique tout nouveaux de son temps en comparaison de l'antiquité des caractères Chinois, anciens de 4000 ans.

modernes & plus épurés ; on leur peut substituer d'autres caractères , qui en rendent mieux le sens , & pourtant le tout sans que pour cela on perde l'idée de celui que les anciens caractères avoient.

On a dans la langue des Chinois les noms du premier homme, Puon-ku , & des familles qui lui succéderent jusqu'à Fohi , c'est la même langue qui existe encore chez les Chinois , & qui n'a aucune affinité , ni avec l'Hébreu ni avec aucune autre des langues meres , ce qui prouve qu'elle est originale & qu'elle a commencé à être en usage peu de temps après la Création , par conséquent que les ancêtres des Chinois se sont séparés dès-lors de leurs freres , vu que toutes les nations qui se sont divisées , seulement après la construction de la Tour de Babel , ont eu des langues qui paroissent plutôt seulement des dialectes différens ; celles qui en différoient le plus étoient aussi les plus mêlées des langues Celtes , Scythes , Indiennes , &c. qui sont dans le même cas que la Chinoise.



C H A P I T R E I I I

Récapitulation des preuves qui établissent l'authenticité de l'Histoire Chinoise.

QU'on juge présentement si l'histoire d'aucune nation a eu un seul des caractères que l'histoire des Chinois réunit. Rappelons-les avant que de finir.

1°. Une bonne foi & un désintéressement incomparable , un but uniforme d'instruire la postérité des événemens ; point d'entêtement à soutenir leurs opinions ; point d'intérêt à vouloir persuader à leurs voisins ou autres étrangers une ancienneté fabuleuse de leur Empire , enfin un doute judicieux sur tout ce que le Critique le plus sévère pourroit révoquer en doute.

2°. Leur pays n'a jamais été entièrement inondé ni conquis , moins encore ruiné & dévasté par des nations barbares.

3°. Dès les premiers temps il y a eu un Tribunal respectable , institué par les monarques mêmes , pour avoir soin de l'histoire , pour examiner sévèrement tout ce qu'on écrivoit sur ce sujet , adopter ce qui étoit conforme aux livres authentiques conservés dans les archives , ou reconnus pour tels de toute ancienneté , & rejeter ce qui étoit faux , ou seulement douteux.

4°. Dans la Chine on n'est jamais obligé de recevoir pour vrai l'ouvrage ou les fragmens d'un simple particulier faute d'avoir quelque monument plus authentique.

5°. Les particuliers mêmes , malgré le nombre immense de Lettrés ou Savans qui ont existé à la Chine depuis passé 4000 ans , ne différent entr'eux que de 284 ans entre les deux extrémités , & il n'y a eu en tout que XI. opinions diverses sur la Chronologie pour ce petit espace.

6°. L'Astronomie n'y est pas moins ancienne que l'histoire ; les Cycles empêchent toute erreur , & d'une époque à l'autre tout est prouvé par des observations de différentes Eclipses vérifiées.

7°. Enfin les caractères , dont on se sert encore aujourd'hui du plus au moins , ont été inventés & existent depuis 4000 ans & ont été simplement augmentés à mesure du besoin qu'on avoit d'en inventer de nouveaux.

Si donc, je le répète, aucun de ces caractères d'authenticité ne se trouve dans aucune autre histoire, il faut ou ne pas douter un moment de celle des Chinois, qui les réunit tous, ou rejeter toutes les autres anciennes & modernes comme fausses, fabuleuses & entièrement controuvées.

C H A P I T R E IV.

Différens calculs des Auteurs Chinois pour fixer le regne de Yao.

Ayant établi l'authenticité de l'histoire des Chinois en général, passons aux époques de cette histoire, & comme il ne s'agit ici, par rapport au principal sujet de cet ouvrage, que des temps les plus reculés, nous suivrons la même méthode que sur les autres, en examinant leur histoire ancienne depuis Puon-ku jusqu'à Yao.

Pour fixer l'époque du règne de Yao il faut examiner les diverses computations & alléguer les raisons pourquoi je préfère l'une aux autres.

On s'accorde parfaitement sur toutes les époques depuis l'an 841 avant l'Ere Chrétienne jusqu'à nos jours, malgré l'incendie des livres arrivée 629 ans après par ordre de l'Empereur Tsin-chi-hoang, laquelle ne fut pas à beaucoup près aussi générale qu'on l'a débité.

Le Tribunal de l'histoire a adopté la Chronologie de Ssé-ma-couang & de Chao-yong pour les temps qui ont précédé l'an 841 avant Jésus-Christ, & ce Tribunal place la première année de Yao à 2337 avant l'Ere Chrétienne; Fourmont dans sa liste tirée de la Bibliothèque de Messieurs des Missions étrangères à l'année 2357, par conséquent la première année du 7^e. Cycle en 2337, & la première année du 8^e. Cycle en 2277 ou la 81^e. de Yao, où plusieurs posent le premier Cycle. L'ouvrage de Ssé-ma-couang fait pour ainsi dire le corps de l'ouvrage des annales, on y a mis pour introduction le Tsiene-piène de Kine-lufi-ang, en rejetant l'Ouay-Ki de Lieou-jou, qui fait remonter l'origine du monde à 4344 ans avant Jésus-Christ: aussi comme son système parut erroné, son livre se négligea de telle façon qu'aujourd'hui il est devenu très-rare, & que le P. Gaubil, malgré toutes ses recherches, n'a pu parvenir à le voir.

C H A P I T R E V.

M. Freret rejette mal-à-propos la Chronologie de Ssé-ma-couang pour suivre le Tsou-chou au sujet de Yao.

M. Freret & d'autres Auteurs rejettent la Chronologie de Ssé-ma-couang qu'ils avouent être approuvée & constamment suivie par le Tribunal, & ils adoptent celle du Tsou-chou, rejetée depuis près de 2000 ans, & ils s'appuyent encore d'une autre autorité, & de qui? d'un seul Lettré nommé Sou qui doit prévaloir sur celle de peut-être plusieurs milliers de Lettrés, qui ont

été successivement membres de cet illustre Tribunal, sans compter les autres savans. Pour la curiosité du fait, copions le raisonnement de M^r. Freret.

„ Ce qu'un Lettré Chinois s'est crû permis au milieu de la Chine, ne doit
 „ pas être interdit à un Européen, pour qui les décisions de ce Tribunal d'His-
 „ toire & d'Astronomie ne sont que l'opinion d'une compagnie de gens de
 „ Lettres, opinion qui n'a d'autorité que celle des motifs sur lesquels elle est
 „ fondée. Cette observation inutile dans ce pays-ci, est nécessaire pour ré-
 „ pondre aux scrupules de quelques Missionnaires, qu'un long séjour à la Chi-
 „ ne a presque rendu Chinois sur l'article de l'autorité du Tribunal, & qui
 „ n'ont pu voir sans une espece d'indignation que j'osasse examiner ses déci-
 „ sions dans une autre disposition que celle de chercher de nouvelles raisons
 „ de m'y soumettre, &c. L'autorité du Tribunal n'est au plus pour nous, que
 „ celle d'un corps de gens de Lettres, & ceux qui voyent ce corps d'un peu
 „ près, savent comment ils forment leurs décisions.”

M^r. Freret ne prend pas garde 1°. que ce n'est pas une Académie établie depuis peu d'années qui a préféré le système en question, mais que c'est depuis environ 700 ans que cela s'est fait, que le même système avoit déjà auparavant été suivi constamment pendant 1300 ans, qu'on ne lui a donné la préférence qu'après un mûr examen, qu'il a été toujours suivi depuis, & que tout ce nombre de Lettrés doit être plus à portée d'en savoir la vérité qu'un Européen, & qu'un homme qui 2°. n'a qu'une petite partie des secours que les Chinois ont eu pour vérifier les faits & les Chronologies; qui ne connoit qu'une très-petite partie de leurs livres, lesquels ne peuvent entrer en comparaison avec la multitude innombrable de ceux qui se trouvent à la Chine; outre que M^r. Freret confesse lui-même qu'il entend peu la langue; *quelque peu de connoissance que j'aie des caracteres*, dit-il. 3°. Il ne songe pas qu'il ne s'agit pas ici d'une décision qui roule sur des opinions ou des systèmes de Philosophie, de Physique ou de pure spéculation, mais de faits historiques arrivés à la Chine même; que diroit-il, si les Chinois prétendoient combattre l'opinion, je ne dirai pas d'une Académie, mais d'un seul Auteur Européen, qui auroit écrit une Histoire de la France, ou d'un autre pays? apparemment il se moqueroit d'eux, & les trouveroit très-ridicules & avec raison, puisque l'opinion & le système historique d'un seul homme ne doit jamais être mis en parallele avec celle d'un savant Tribunal établi de toute ancienneté, qui a tout examiné à la rigueur, sur les lieux, & qui s'est trouvé à même de confronter l'ouvrage avec une infinité d'autres qui sont inconnus à M^r. Freret: 4°. il taxe les Missionnaires d'une vénération aveugle; je ne dirai rien en leur faveur que ce que la force de la vérité lui fait dire, quoique dans un tout autre but; *ceux, dit-il, qui voyent ce corps d'un peu près savent comment-ils forment leurs décisions*; si donc ceux qui voyent ce corps d'un peu-près, ont tant de vénération pour leurs décisions en fait d'histoire, ils en doivent être meilleurs juges que M^r. Freret, qui en est éloigné de quelques mille lieues.

Pankou l'an 85 de notre Ere composa une Chronologie; il rapporte les époques des Eclipses & des Solstices, quoique, suivant le P. Gaubil, il ne fût pas en état de les calculer, & il les rapporte d'une manière qui fait voir sa bonne foi, & qu'il a tiré tout des anciens livres. Pankou place le commencement

du regne de Yao à 2303 avant Jésus-Christ, & il donne à la Dynastie de Chang 629 ans, c'est-à-dire 171 ans de plus que d'autres qui ne mettent que 458 ans, mais ce qu'il y a de remarquable, est que si on réduisoit ces 771 ans, sa Chronologie seroit plus courte que celle de ces Auteurs, de 13 ans, & que celle de Semat-siene de 63 : par conséquent si en ceci Pankou avoit eu raison, & Semat-siene dans le reste, le commencement du règne de Yao viendroit à l'an 2364 avant Jésus-Christ, & je crois que ceci ne s'éloigneroit gueres de la vérité, vu que comme nous l'avons rapporté, Fourmont la place à 2357 ans; & comment ne pas admettre cette durée de la Dynastie des Chang? Le P. Couplet lui donne bien 644 & Fourmont dans sa liste susdite de même; le Tsou-chou même lui donne 508 ans: ainsi je ne vois pas pourquoi on allègue ceux qui ne lui assignent que 458 ans; mais c'est pour retrécir la durée de la Monarchie, & nous en verrons la raison en son lieu. M^r. Freret donne encore une excellente raison en faveur du Tsou-chou; „ quelques années même avant „ l'Empire de Yeou-vang, en descendant, la Chronologie du Tsou-chou est „ conforme aux autres. *Premier préjugé favorable.*

Ne peut-on pas rétorquer cet argument? Il veut que le Tsou-chou soit un livre ancien & authentique; les Auteurs y sont conformes en quelques points, le préjugé n'est-il donc pas aussi favorable pour ceux-ci que pour le Tsou-chou?

Le Tsou-chou place une Eclipsé en 1948 avec le caractère Koucy-sé, qui s'y rencontre; deux autres Astronomes par-contre la fixent 180 ans plutôt, avec le même caractère, comme il est naturel, vu que cette différence fait trois cycles entiers; mais par malheur les partisans du Tsou-chou n'osent assurer d'avoir vérifié à laquelle de ces deux époques l'Eclipsé est arrivée; je ne sai si notre Auteur auroit pu répéter; *préjugé favorable.*

Encore une raison ou plutôt une défense plâtrée pour le Tsou-chou qu'on donne; on dit que Pankou compte 1061 ans pour la durée des Dynasties Hia & Chang, & le Tsou-chou seulement 939 ans; on y confesse en outre, que Mem-ci ou Mem-zé, dont l'autorité, dit-on, est d'un très-grand poids à la Chine, met à la vérité entre Chun & Vou-vang un intervalle de mille ans „ & plus, mais si on suppose que cet Auteur parle de la première année de „ Chun, &c. il se trouve, comme l'observe le P. Gaubil, que le sentiment „ de Mencius, &c. seroit à-peu-près celui du Tsou-chou, &c. donnez-en 66 „ à Chun, &c. il se trouvera que depuis la première année de Chun à la „ première de Vou vang il y a 1005 ans, ce qui reviendroit au sentiment de „ Mencius.

Mais ceci s'appelle-t-il parler sérieusement ou badiner? lorsqu'on dit entre tel & tel Roi, j'ai crû jusques-ici qu'on parloit depuis la fin du règne d'un tel jus- qu'au commencement d'un tel; on se sert de ce terme quand on dit par exem- ple entre Claude & Vespasien ont régné Néron, Galba, Othon & Vitellius; mais suivant l'explication de notre Auteur, il faudroit dire que Néron a com- mencé à régner dès la première année de Claude; ainsi dire 1000 ans & plus se trouve aussi conforme aux 1061 ans de Pankou, qu'il l'est peu au 939 ans du Tsou-chou; ajoutez que M^r. Freret (1) avoue lui-même, malgré la préférence qu'il donne pour l'authenticité au Tsou-chou sur tous les autres ouvrages historiques, que dans ce livre, dans le M. S. original même, à ce qu'il dit, par

(1) Mém. de l'Acad. des Inscript. T. XV. p. 562.

conséquent pas par la faute d'un copiste, il y avoit une omission de 60 ans dans la durée des régnés des Tchéou; que cette omission est prouvée par les dates, & que pourtant le Lettré *Sou* n'y a pas fait attention dans sa Chronologie.

De tout ceci il me paroît qu'on peut conclure, que le *Tsou-chou* est à la vérité un livre respectable par son antiquité & son authenticité, mais qu'il y a des erreurs qui nous doivent porter à ne pas le reconnoître pour le seul authentique, en le préférant en tous les points aux autres ouvrages historiques; ladite omission ayant été remarquée par le Tribunal & remplacée par d'autres, il faut nécessairement qu'ils ayent eu des histoires aussi anciennes & authentiques, d'où ils ont tiré les faits, & la période qui manque dans celui-ci, & que le Tribunal, de même que tous les autres Savans ont eu de bonnes raisons en examinant le *Tsou-chou* & en le confrontant avec les autres ouvrages, de rejeter constamment la Chronologie du premier depuis près de 2000 ans, comme le confesse le P. Gaubil en plusieurs endroits: il est vrai que M^r. Freret & ses partisans assurent que le Tribunal n'a point adopté le système chronologique qu'il suit, en conséquence d'un système critique; mais une pareille supposition hardie faite sans preuve, sans raison même, se trouve si contraire à toute vraisemblance, que ce seroit une foiblesse que de s'y arrêter pour la combattre.

C H A P I T R E VI.

Diverses opinions des Chronologistes Chinois sur Yao.

VEnons aux diverses opinions des autres Chronologistes.

Houang-fou-mi place la première année de Yao à l'an 2156 avant Jésus-Christ.

Suma-cuam ou Sema-couang, celle de Hoam-ti, par lequel il commence, à 2697, & celle de Yao à 2357: d'autres attribuent cette Chronologie, quant au premier temps, à Kin-gin-xan, & assurent que Sema-couang ne commence son histoire qu'avec Guei-lie-vam, 425 ans avant Jésus-Christ. Nan-hien y a ajouté 596 ans pour l'Histoire de Fohi & de ses Successeurs, dont il n'admet que six jusqu'à Yao; ordinairement on leur donne 635 ans.

Le Svyne, qu'on attribue à Semat-ching, ou Sfé-ma-tsiene, donne 9 prédécesseurs à Hoam-ti en l'espace de 634 ans; mais ceci n'est pas admis, non plus que les 1560 ans des Vai-ki par Leou-chou-tfé, entre Fohi & Chin-nong-ou Xin-num;

Sema-tsiene, avec son pere Sumatan chargé par l'Empereur Vom-ti de dresser les Annales de l'Empire, avoit posé le premier fondement au recueil, 104 ans avant Jésus-Christ; il ne compte que 2527 ans en remontant depuis l'Ere Chrétienne à la première année de Hoam-ti; mais comme ce n'étoit que 142 ans après l'incendie & que dès-lors on a encore déterré bien des anciens livres & monumens, les Auteurs nommés ci-dessus, & même Sema-couang *un des descendans de Sema-tsiene*, ont écrit de nouveaux corps d'histoire, & le Tribunal en a choisi ce qu'il a trouvé de plus authentique & de plus conforme à la vérité & aux anciens monumens. Nous ne nous arrêterons pas à rapporter

plus au long l'histoire des Auteurs & de leurs ouvrages; il est temps de former un système; essayons.

Pankou donne à la famille de Hia,	ans	432
à celle de Chang		629
de Tcheou		867
Tsin		49
à celle des Hans jusqu'à Jésus-Christ		206
avant les Hia à Chun		50
à Yao		70
		<u>2303</u>
Le Tsouchou assigne à la famille Hia		431
aux Chang		508
aux Chang, Tcheou, & Han, jusqu'à Jésus-Christ		1050
à Yao & à Chun		156
		<u>2145</u>

Or ajoutons ce qu'on confesse avoir été omis dans le Tsou-chou pour le règne des Tcheou

& la différence de Chang, vu que nous avons démontré ci-dessus que Mem-ci lui-même est à-peu-près dans ces idées, & que le Pere Couplet leur donne 644 ans, ainsi 15 ans plus que Pankou, mais tenons-nous-en au calcul de celui-ci: il faut donc ajouter

121
voilà ans 2326

Prenons-nous y encore d'une autre manière. Les partisans du Tsou-chou assurent que sans la différence dans la Dynastie des Chang, Pankou auroit 13 ans moins que le Tsou-chou, & 63 ans moins que Sema-tsiene; en y ajoutant ce qu'il a de moins dans les règnes de Yao & de Xun que les autres, les uns leur donnent 150, d'autres 156 ans & lui 120 ans: ajoutons seulement

Sema-tsiene donne à la famille Hia plus que Pankou	30
ajoutons y son calcul de	26
	<u>2303</u>
	nous aurons ans <u>2422</u>

Je n'expose ces divers calculs, que seulement pour faire voir à combien d'années on pourroit faire remonter les temps entre le commencement du règne de Yao, & celui de l'Ere Chrétienne; mais tenons-nous-en à celui de Sema-couang, de Couplet, de Fourmont & autres, qui fixent la première année de Yao à 2357 ans avant Jésus-Christ.





C H A P I T R E VII.

Histoire Chinoise jusqu'à Fohi.

EXaminons à-présent les temps & les regnes qui ont précédé jusqu'à Fohi; si ces régnes sont surs & véritables, ou s'il faut les rejeter. Déjà tous les Auteurs que j'ai nommés & plusieurs autres, les grandes annales même, fixent le premier Cycle à la première année de Hoam-ti; soit que le Cycle existât déjà alors, ou que les époques ayent toujours été regardées de toute ancienneté pour si certaines, qu'on ne s'est fait nulle peine de les y adapter; toujours est-il sûr qu'on a compté 7 Cycles ou 420 ans depuis la première année de Hoam-ti à la première de Yao, ainsi voilà 2777 ans; si l'on veut ne compter avec Fourmont que 2704 parce qu'il n'a que 6 Cycles depuis la 8^e. année de Hoam-ti à la première de Yaō, & qu'il differe en la durée de leur régne; Semacouang la fixe à 2697. Nan-hien n'ajoute pour les régnes de 5. Rois (1) que 340 ans, ce qui feroit avec les 2357 en tout 2697 ans, comme Semacouang; M^r. Freret n'en accorde que 241 pour ces régnes. Nous verrons en son lieu la raison pourquoi la plupart des Missionnaires abrègent ainsi les temps; mais plusieurs n'en conviennent pas, & s'en tiennent à l'autorité des livres authentiques des Chinois.

Enfin adoptons la moyenne de Fourmont, & plaçons la première année de Hoam-ti en 2704 avant Jésus-Christ. On objectera: mais puisqu'il y a tant de diverses opinions entre les savans sur ces régnes, ne faut-il pas les rejeter? J'espère que ce ne sera pas sérieusement qu'on insistera. On ne nie pas les Bélus, les Ninus, les Sémiramis, les Osiris, les Sésosiris, les Saturnes, les Jupiters, & tant d'autres, quoiqu'on differe de plus de 1000 ans sur le temps auquel ils ont vécu; mais ici il y a bien plus. On convient, & on n'en fauroit douter, que pour ce qui regarde les Dynasties, tout est véritable, prouvé & incontestable: or la première, Hia, commençoit par Yao descendant de Hoam-ti; celle des Chang & des Tcheou en descendoient aussi; par conséquent Hoam-ti existoit également.

Venons à ses prédécesseurs Xin-num & Fohi, où il n'y a pas la même certitude chronologique; cependant voici ce que les Missionnaires en disent eux-mêmes. Nan-hien, suivant Fourmont, qui l'a tiré des livres Chinois envoyés par les Missionnaires, donne 115 ans à Fohi & 140 à Xin-num; ordinairement on compte de Fohi jusqu'à Jésus-Christ passé 2900, & quelques-uns précisément 2952 ans; ainsi avant Hoam-ti 248 ans; ce qui fait moins que Nan-hien, 7 ans; car pour les 15 Rois entre Fohi & Xin-num, les annales ne les admettant pas, il n'en faut pas parler. Il auroit été à souhaiter que le Pere du Halde n'eût pas supprimé une traduction littérale sur ces anciens temps critiques, qu'on lui a envoyée de la Chine. M^r. Freret dit, que deviendront les neuf Princes que les annales comptent avant Hoang-ti & dont l'existence est aujourd'hui une chose incontestable à la Chine? Mais il se trompe; il n'y a que

(1) D'autres ne nomment que 4. Rois.

Fohi & Xin-num qui soient réputés incontestables, & non les 7 Princes qui ont régné dans cet espace & intervalle, que plusieurs regardent comme fabuleux, ou comme contemporains, soit de la même famille, soit Princes tributaires de Fohi & de Xin-num; nous en parlerons lorsqu'il s'agira du temps antérieur à Fohi: bref tous les Missionnaires s'accordent sur ce point, qu'il n'y a pas plus de doute chez les Chinois sur l'existence de Fohi & de Xin-num, & sur le commencement du règne du premier, que sur tout le reste de leur histoire. Aussi les Auteurs du Recueil des Voyages disent que dans le grand temple nommé Ti-vang, ou celui de tous les Rois précédens, dans la ville Impériale de Péking, on trouve les statues de tous les Empereurs depuis Fohi; ainsi il est reconnu authentiquement par les Empereurs, par les Grands, par les Savans & par le peuple. Mais ce qui en prouve la vérité incontestablement, est un fait certain & avéré par tous les Historiens Chinois, sçavoir que Vu-vam, de la Dynastie de Ciao, a gratifié un descendant de Xin-num plus de 1700 ans après celui-ci, d'une Principauté. Or si sa généalogie n'eût pas été constatée, indubitable, & reconnue généralement, la politique de Vou-vam auroit-elle permis de reconnoître qu'il descendoit d'un Empereur si ancien? N'auroit-il pas du le traiter plutôt d'imposteur, de crainte qu'il ne formât des prétentions sur l'Empire? Quand même il auroit cru son origine véritable, il en auroit sans-doute usé tout autrement, s'il n'avoit vu que tous ses sujets la croyoient également vraie; & c'est-ce qui lui fit prendre le parti de le gratifier d'une Principauté. Il faut donc convenir que Xin-num a existé; aussi plusieurs le disent-ils frere de Hoam-ti. Quant aux figures qu'on donne à Fohi, dont on dit que la partie inférieure étoit celle d'un serpent, & à Xin-num dont la tête étoit celle d'un bœuf, on sent assez que c'est une allégorie à la maniere des anciens temps; & que *par ex.* cette tête de bœuf signifie qu'il a inventé ou perfectionné l'agriculture, & peut-être l'art d'élever le bétail; tout comme au-lieu de rejeter la Mythologie des autres peuples, nous tâchons de l'expliquer en découvrant le vrai qui y est caché (2).

Adoptons donc l'époque ordinaire, que Fohi a régné comme premier Empereur de la Chine 2952 ans avant l'Ere Chrétienne. Que ferons-nous des temps antécédens, depuis Puon-ku à Fohi? le voici!

Fourmont assure que Puon-ku signifie l'aîné du vaisseau, & prétend que ceci indique clairement Japhet; comme je n'entends pas la langue Chinoise, j'ajouterois foi à ce qu'il dit, s'il n'étoit pas contredit par d'autres, par les Chinois mêmes.

M^r. Freret dit que Puon-ku, Pouane-cou, ou Hoene-tune, signifie le Cahos, l'origine du monde. La Table de Menzel dit expressément que la Chronologie Chinoise commence par ces mots; que très-anciennement une immense quantité d'eau étoit mêlée avec la terre, & que depuis un grand nombre de siècles il s'en fit une division qui produisit la forme ou la raison de toutes choses.

On voit par ceci, que les Chinois ne parlent point de l'Eternité du monde, mais de temps anciens, de plusieurs siècles, & qu'ils croyent, aussi peu que moi, que du temps de la création de Moïse la terre ait été créée de rien,

(2) Que deviendroient toutes les recherches savantes de M^r. l'Abbé Bannier, si on rejetoit toute la Mythologie?

mais seulement tirée du Cahos, où elle a été pendant peut-être un grand nombre de siècles.

Suivant l'explication des Savans, le Tain, & le Tao ne different gueres du Tay-ku, ni du Puon-ku, & ce sont comme des Synonymes.

Il ne faut donc pas personnifier ce Puon-ku. Aussi il semble qu'Abdalla soit dans la même idée, car après Puon-ku il donne Tien-hoam avec 13 successeurs qu'il nomme freres, & la Chronologie, dont nous venons de parler, nomme Tien-hoang-schi, l'illustre famille céleste de 13 freres, qui régnerent chacun 18000 ans; ensuite Ti-hoam, ou Ti-hoang-schi, l'illustre famille terrestre de onze freres, qui regnerent &c. aussi 18000 ans; après ceux-ci Gim-hoam, ou Gin-hoang-schi, l'illustre famille humaine de 9 freres qui régnerent chacun 45600; suit alors Yen-quo-schi, la famille fructifiante, qui enseigna aux hommes à cultiver les arbres & à s'en servir pour bâtir les maisons; enfin la cinquieme, Sui-gin-schi, la famille des hommes ignés, qui enseigna aux hommes à allumer le feu, en tournant & frottant deux pieces de bois l'une dans l'autre, à fondre les métaux, & à cuire la chair.

Voilà donc les familles rapportées avant Fohi; chez les Chinois, comme chez les Européens, quelques-uns rejettent tout ceci comme entièrement fabuleux; d'autres ne le regardent que comme mythologique, ou astronomique, comme nous faisons à l'égard de l'histoire Egyptienne.

Il est sûr qu'on n'en sçauroit donner une solution sûre & incontestable, mais par-là même il est permis de hasarder des conjectures, étant dans l'idée du P. Couplet, qui dit qu'un Européen qui réfléchit attentivement sur ces fables que les Chinois rejettent, y entreverra quelque lueur de vérité; „ *quod eò fidentius affirmo, continue-t-il, quod omnes ferè fabulæ ortum suum habeant ex eo quod fabulosum non est.*

Je suis entièrement dans ces idées.

C H A P I T R E V I I I .

Explication des fables ou traditions Chinoises.

On peut former deux hypotheses assez probables.

La premiere, que les Chinois ont eu les mêmes traditions que les Orientaux; sçavoir que notre globe a été habité autrefois par d'autres Créatures; & que celles-ci sont les familles céleste Tien-hoang-schi, & terrestre Ti-hoang-schi, & que seulement ensuite vient l'origine des descendans d'Adam, par la famille Gin-hoang-schi, la famille humaine.

La seconde, qui me paroît plus probable, est que la famille céleste est celle des enfans d'Adam ou de Puon-ku, nommée céleste, puisque leur pere étoit d'origine céleste, créé immédiatement de Dieu; la seconde terrestre; un peu moins illustre, & la troisieme humaine, comme toujours moins parfaite.

Avant que d'entrer dans une discussion ultérieure, il faut prévenir l'objection très-forte contre cette hypothèse, & qui seroit fondée sur ce nombre exorbi-

tant d'années comme aussi sur celui des personnes; mais j'espère d'y satisfaire.

Nous avons déjà fait voir ailleurs, principalement à l'occasion de l'histoire Assyrienne, qu'on ne peut rien conclure du terme d'année, qui ne désigne qu'un espace & une dimension des temps en général, & que suivant les apparences dans les premiers âges on ne s'est servi pendant longtemps que du calcul des jours, comme il a été prouvé à l'endroit cité, par les *Sares*, & qu'on a donné le même nom de Samim aux jours & aux années; ce qui s'accorde encore admirablement avec l'Histoire Chinoise, où quelques Auteurs veulent qu'autrefois le Cycle étoit en usage pour les jours, & qu'il ne fut appliqué qu'ensuite pour les années. Qu'on considère simplement, si aujourd'hui encore Dieu créoit un homme fait; ou qu'on élevât un enfant sans l'instruire des différentes dimensions des jours, mois ou années; aussi-tôt qu'il pourroit s'exprimer, il demanderoit; qu'est-ce que ce changement de temps où les ténèbres & la clarté se succèdent si régulièrement? On lui diroit, nous appelons une pareille révolution de temps d'une fois clarté & d'une fois ténèbres, un jour. Bon! penseroit-il, j'ai de quoi me fixer; il compteroit par jours, & seroit longtemps avant de remarquer le cours de la Lune: aussi je doute que parmi les habitans des villes & parmi les personnes de condition il y en ait beaucoup qui de leur vie aient observé le cours de cet Astre & ses phases différentes, qui puissent même dire de quel côté elle commence à croître & à décroître; ainsi il a pu se passer bien des millions de jours, avant qu'on ait commencé par les lunaïsons: ce ne fut qu'après bien des milliers ou millions de jours, & lorsqu'on trouva incommode la méthode d'accumuler & de calculer tant de jours pour exprimer ou fixer une époque, qu'on commença à se servir d'une nouvelle période, par le renouvellement de la lune; car pour celle du soleil, elle est si difficile à observer, qu'il fallut bien des siècles avant que de parvenir à fixer à-peu-près la durée de l'année solaire, comme nous en sommes convaincus par toutes les histoires anciennes (1).

Or si nous calculons les jours des trois premières races, & que nous les réduisons en années, nous n'aurons qu'environ 224 ans; il restera alors encore assez de temps pour Puon-ku, supposé que ce soit Adam, & pour les deux dernières races, avant Fohi; & quant aux nombres des personnes, la Chronologie les nommant frères, il est clair qu'ils ne peuvent avoir régné successivement. Comme le nombre des deux dernières races n'est pas fixé, on peut soupçonner qu'on commença alors à compter par lunaïsons; que ces nombres différant si fort d'avec les précédens, on les a omis, & que Fohi, qui doit avoir inventé l'Astronomie, a établi le premier l'année solaire aussi bien qu'il étoit possible; c'est pourquoi on n'a pu encore en déterminer les années & les époques.

Encore une raison pour fortifier mon hypothèse: on compte généralement cinq générations après Puon-ku ou le commencement du monde; ensuite Fohi & Xin-num; après eux 4 jusqu'à Yao: la différence entre celle-ci & celle de Moïse depuis Adam à Noé est-elle si grande? Est-il nécessaire de n'en admettre précisément que dix? Les hommes vivoient-ils un nombre égal d'années? Nous voyons que non. Méthusalah parvint à 969 ans, & Lamech son fils seulement à 777.

(1) Les Chinois ont même une erreur dans leur calcul, qui fait trois Lunaïsons ou 89 jours en 1880 années, suivant le calcul de M^r. Freret, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*. T. XV. p. 69.

Il est donc très-naturel de juger que ceux qui traversoient une étendue immense de pays inculte, souffrant faim & soif & mille incommodités, devoient abrégier leur vie bien plus que ces descendans de Seth qui restoient toujours tranquilles dans leur patrie; ainsi une ou deux générations de plus se peuvent supposer avec la plus forte probabilité. Finissons par une autre remarque. Sanchoniathon place l'invention des arts à-peu-près dans le même temps; il est vrai que Φωξ, πορ & Φλοξ devoient être fils de Γενοξ ou Caïn, & petit-fils d'Adam, ici ce n'est que la 5^e. famille qui inventa le fer: par contre il attribue à la 7^{me}. génération l'art de travailler le fer, au lieu qu'ici c'est la même 5^{me}., ce qui est plus vraisemblable, vu que Caïn ayant bâti une ville, il falloit avoir l'usage du fer: à la 4^{me}. les Chinois attribuent l'art de bâtir les maisons; & si on veut absolument inhérier sur cette différence, qui est très-petite pour des temps si reculés, il faudra adopter ma première hypothèse; alors la 4^{me}. famille & la 5^{me}. suivroient plus près, & reviendroient à-peu près à Caïn & ses fils, suivant Sanchoniathon.

Au reste, en les plaçant plus tard, il n'y aura point d'inconvénient; un peuple errant par le monde n'a pas le temps de songer aux arts dont il n'a pas besoin, & oublie plutôt ceux qu'il savoit que d'en inventer de nouveaux, jusqu'à ce qu'il se soit fixé; & par conséquent on en peut conjecturer tout ce qu'on veut, & que si les Chinois sont descendans d'Abel, ils ne pouvoient posséder de vastes connoissances: il suffit que les Chinois eux-mêmes comptent environ 4000 ans depuis Puon-ku jusqu'à l'Ere Chrétienne, comme nous allons l'examiner dans la thèse suivante.



C H A P I T R E IX.

Pourquoi on a tâché d'abrégier la Chronologie Chinoise.

Nous avons déjà remarqué souvent que nos Européens ont tâché d'abrégier la Chronologie Chinoise tant qu'ils ont pu, & qu'ils ont adopté toujours celle qui resseroit les temps, préférablement à toutes les autres.

Pourquoi? La raison en est claire, ils ne pouvoient l'accorder autrement avec l'universalité du déluge.

Ils étoient même obligés d'adopter le calcul Samaritain, & encore quelques-uns confessent que ce calcul (& à peine celui des LXX.) peut suffire. Ils ont raison; qu'on se souvienne de ce que j'ai démontré ailleurs, que celui des LXX. même n'est pas plus, ni autant favorable que celui des Hébreux, puisqu'il ne s'agissoit pas du nombre d'années & de siècles, mais de la multiplication du genre humain. Qu'en supposant avec les Hébreux que les hommes ont eu des enfans après une bénédiction toute fraîche & sans-doute efficace, aussi vite qu'aujourd'hui, à l'âge de 15 à 20 ans, il en a pu provenir dans l'espace de 200 ans un nombre infiniment supérieur à celui qui proviendrait en 6 ou 700 ans, si l'on suppose que les hommes n'ont commencé à avoir des enfans que dans leur 130^e. année; ainsi ni celui des Samaritains ni des LXX. ne sert en

rien à ceci, que pour le nombre des années : mais faisons quelques observations très-importantes à ce sujet. Nous avons dit que les Chinois font remonter l'époque du premier homme à environ 4000 ans avant Jésus-Christ; Lieou-sou dans son Ouay-ki faisoit remonter l'antiquité depuis l'Ere Chrétienne à 4344 ans jusqu'à Puon-ku, ou le Cahos & l'origine du monde, ce qui fait voir qu'il n'a pas pris ce nombre infini d'années pour des années solaires; on a rejeté presque généralement son opinion, comme allant trop loin: par-contre nous voyons qu'on place Fohi à l'an 2952 & qu'on pose cinq générations entre lui & l'origine du monde; on peut les fixer à environ 200 ans chacune, & on reviendra précisément au calcul des Hébreux, vu que les Chinois n'ignorent point à quel âge ces premiers Rois parvinrent, puisqu'ils donnent par exemple à Fohi 115, à Xin-num 140, à Hoam-ti son frere 100 ou 110, à Xao-hao 100, d'autres 84, à Chum-hio 78, à Teco 70 ou 75, à Yao 100, à Xun 50 ans de règne: ainsi les 5 générations des hommes qui vivoient depuis 7 à 900 ans, pourroient bien emporter au delà de 1000 ans, si les Chinois eux-mêmes ne reconnoissoient la période de 1344 ans ou presque 1400 ans trop longue, & qu'en général ils ne donnent au période entre Puon-ku & Fohi que 1000 ans. Quel préjugé favorable pour le calcul des Hébreux! Une nation, qui ignoroit qu'il y eût un calcul Hébreu, Samaritain ou Grec au monde, après plusieurs mille ans, soutient une Chronologie absolument conforme à celle des Hébreux, depuis le Cahos jusqu'à présent! Que les partisans des autres calculs me fassent voir quelque chose d'approchant en leur faveur. Ne passons pas sous silence un autre article des plus importants; des Auteurs ne sachant comment s'y prendre font divers aveux qui méritent d'être examinés.

„ Voyant, disent-ils, que le calcul du Tsou-chou pouvoit se concilier avec „ la Chronologie du Texte Samaritain, nous sommes entrés dans le détail de „ cette conciliation”; ils assurent en outre qu'il se trouve des Juifs dans le Honan, établis 500 ans après Lao-kioune.

Voici encore quelque chose de bien remarquable que dit le P. Gaubil „ en „ fin le Tsou-chou & les Auteurs rejetés par Pankou pourroient bien avoir „ pris leur idée de Chronologie, du moins en général, du calcul de la Bible „ Juive ou Hébraïque, qui a été sûrement à la Chine plusieurs siècles (ailleurs „ ils disent cinq siècles) avant Jésus-Christ; j'ai parlé plusieurs fois de cela dans „ ce que j'ai envoyé en France des Juifs de la Chine.”

Ces aveux méritent réflexion. Les Juifs se sont établis cinq, ou du moins plusieurs siècles avant Jésus-Christ, ils auront été sans-doute encore longtemps en chemin avant d'y arriver: quels Juifs seront-ce? peut-être des Tribus de Juda & de Benjamin, quoique ceux qui ont été emmenés captifs 589 & 606 ans avant Jésus-Christ soient restés pour la plupart à Babylone & dans cet Empire; l'Ecriture Sainte le dit, sur-tout dans le Livre Esther, quantité sont retournés à Jérusalem avec Esdras, Néhémie & Zorobabel; les autres ont mieux aimé rester à Babylone, & y ont eu leurs principales Synagogues, Académies & leur Prince de la captivité; les Juifs qui n'ont pas été transportés dans ces pays, se sont sauvés en Egypte; ou bien ce sont des restes des dix Tribus, dont on n'a eu aucune nouvelle, & qu'on a placés toujours plus au Nord & à l'Orient dans quelques pays inconnus, au-delà du prétendu Fleuve Sabathion, qui pourroit fort bien être la Rivière Jaune, laquelle, de même

que celle de Kian, prend sa source dans le Thibet & forme, avec elle, comme une Isle des Provinces de Xensi & de Honan; le cours du premier étant très-rapide & chariant toujours du limon, de sorte que l'eau en est trouble & jaune, ce qui lui a donné son nom: cette captivité est de 718 ans avant Jésus-Christ; & de cette façon ils pouvoient bien être établis cinq siècles avant l'Ere Chrétienne dans la Province de Honan; mais qu'on suppose lesquels on voudra même de la Tribu de Juda, ils y seront arrivez depuis l'Assyrie ou depuis Babylone, & non depuis la Judée, qu'ils regardoient comme une Terre sainte & la Terre de Promission, & par conséquent si les partisans du texte Samaritain, si un P. Pezron soutient avec tant d'audace que le texte Hébreu a été corrompu depuis que le Messie est venu; si les Missionnaires mêmes préfèrent la Chronologie Samaritaine & Grecque à celle des Hébreux, ils se font sans-doute bien informés de tout ce qui regarde les Juifs du Honan, & le P. Gaubil a envoyé en Europe diverses relations sur ces Juifs; pourquoi ne nous font-ils pas part de leur Thorah ou Bible, pour prouver qu'en effet le Texte Hébreu est corrompu, & qu'on retrouve chez ces Juifs les anciens Exemplaires authentiques, conformes soit aux Samaritains, soit à la Version des LXX. ? Quelle gloire pour eux d'avoir fait une découverte bien plus importante, que celle de toute l'histoire & Chronologie Chinoise! Mais ils n'ont garde de faire une pareille imprudence qui renverferoit leur système; vu que celle des Juifs du Honan est sans-doute conforme à celle du texte Hébreu des Juifs de l'Europe, & à celle que nous avons entre les mains: ces P. Missionnaires ne veulent pas parler clairement, mais il leur échappe toujours quelque vérité sans y penser; le passage cité le fait voir évidemment; le Tsou-chou & les autres Auteurs, qui ont resserré la Chronologie, & qui pour cela sont rejettés par les habiles Lettrés, & par le Tribunal même, doivent avoir pris leur idée du calcul de la Bible Juive ou des Hébreux; qu'on ne s'y trompe pas; il ne s'agit point des Juifs de l'Europe, mais de ceux qui ont été établis à la Chine plusieurs siècles avant Jésus-Christ & qui étoient ignorés du reste de leur nation, qui même, à ce que d'autres Auteurs assurent, ne sçavoient absolument rien à l'arrivée des premiers Chrétiens de tout ce qui s'étoit passé par rapport à Jésus-Christ, de sa venue & de sa mort. Est-ce que nos sçavans, & les Missionnaires surtout, ne devoient pas être convaincus pleinement par cette seule raison, que la seule Chronologie du Texte Hébreu doit être regardée pour authentique & les autres rejettées, puisque celle dont les Chinois ont tiré la leur selon eux, est conforme à celle de notre Texte Hébreu, & subsiste pourtant depuis un temps, où on n'accuse pas les Juifs d'avoir alors corrompu le texte, mais bien les Samaritains, vu que si ce sont des Juifs des dix Tribus qui ont apporté la Loi à la Chine, ils devoient avoir un Code Samaritain; si ce sont de ceux des Tribus de Juda, ils l'ont apportée avant la falsification prétendue.

Difons un mot de la Tradition Chinoise sur la Tortue: le P. Gaubil dit: „ Leur Histoire raconte sous Yao, la fable d'une Tortue de mille ans, qui „ avoit gravé sur son dos des caracteres où l'on voyoit ce qui s'étoit passé de „ puis le commencement du monde. Ces Auteurs Européens qui savent aussi „ peu que moi comment expliquer cette Tortue, conviennent pourtant que l'histoire des anciens temps a pu être gravée sur l'écaille d'une Tortue, & y trouver place, comme ne contenant que peu de faits. Je veux bien ne pas les con-

tredire là-dessus, mais bien sur ce qu'ils supposent que l'histoire de Yao, de Xun, & de leurs Prédécesseurs y a été écrite, ce qui est contraire aux termes de P. Gaubil, qui dit que sous Yao il y avoit une Tortue de mille ans qui avoit gravé sur son dos des caractères où on voyoit ce qui s'étoit passé depuis le commencement du monde. Ainsi l'histoire de Yao ne s'y trouvoit pas, & encore moins celle de Xun son Successeur. Si aujourd'hui on disoit, il a existé du temps de Philippe de Valois un MS. où étoit écrit ce qui s'étoit passé depuis Pharamond, non-seulement on ne pourroit pas supposer que l'histoire de Philippe s'y trouva, mais on ignoreroit en quelle année cette histoire finissoit. Ici il n'y a que le terminus à quo; & comme Fohi a commencé à régner 2952 ans avant l'Ere Chrétienne, que de-là en remontant il y a à peu près 1000 ans jusqu'au commencement du monde, il est plus probable que cette Tortue ne comprenoit que les temps antérieurs à Fohi.

De quelque maniere qu'on s'y prenne, ni les réflexions ni les raisonnemens ne peuvent permettre un autre calcul: ou les Chinois ont raison de faire remonter leur histoire douteuse & mythologique jusqu'à la création, ou ils se trompent encore en ceci; & il ne s'agit alors, suivant les auteurs des Chronologies Samaritaine & Grecque, que du déluge pris pour le commencement du monde; dans le premier cas on ne sauroit admettre d'autre calcul que le mien, vu que depuis la première année de Fohi jusqu'à la création il y a 1048 ans, ou en nombre rond, 1000 ans, suivant la Chronologie des Hébreux. Dans le dernier cas, comptant ces mille ans en arriere, en y faisant comprendre les régnes de Yao & de Xun, nous ne viendrons pas seulement au déluge suivant les LXX, & l'espace seroit trop court pour les Samaritains, le régne de Xun ayant fini en 2207 avant Jésus-Christ, & l'année du déluge étant fixée par les Samaritains à 3040: ainsi suivant eux, il y auroit jusqu'au déluge seulement 834 ans, & si on le suppose depuis la première année de Yao en remontant il n'y auroit que 684 ans, ainsi les 1000 ans ne se trouvent pas; si nous prenons le calcul des LXX. qui placent le déluge à 3686 ans avant Jésus-Christ, il y aura pour le premier calcul 1479 ans, & pour le second 1329, & toujours plus que les 1000 ans. Ceux qui veulent placer le déluge sous Fohi, ou un peu auparavant, n'y reussissent pas non plus, comme on peut s'en assurer par un calcul bien facile. Si donc ces 1000 ans d'histoire écrite sur le dos d'une Tortue ne peuvent s'expliquer que suivant mon hypothèse; que du temps de Yao on a eu une histoire, un monument antique, qui contenoit les événemens arrivés depuis le commencement du monde pendant environ 1000 ans qui finiroient où l'histoire depuis Fohi commence, & alors l'on peut aisément répondre à la question des mêmes Auteurs, comment toute l'histoire de ces temps pouvoit être contenue sur l'écaille d'une Tortue. On répondra affirmativement si l'on suit mon système pour les temps antérieurs à Fohi; mais il faudra traiter le fait entièrement de fabuleux si on prétend que le dos de cette Tortue offroit encore l'histoire de Fohi & de ses Successeurs, & encore plus si on ajoute ceux de Yao & de Xun.

On pourroit encore proposer une conjecture sur cette Tortue: le P. Kircher assure que l'Empereur Yao a inventé des caractères qui ressembloient à des Tortues; or c'est du temps de ce même Yao qu'on doit avoir eu une Tortue

où

où étoit écrite l'histoire; ne pourroit-on pas soupçonner que faute de bien comprendre les caracteres Chinois, il devoit être dit qu'on y a eu un écrit en Tortue, ou en caracteres de Tortue, qui rapportoit l'histoire depuis le commencement du monde? alors quand même on soutiendroit que tout fut écrit sur le dos d'une Tortue, on trouveroit qu'une histoire & une généalogie telle que celle de Moïse dans les chapitres IV. & V. de la Genèse, auroit bien pu y tenir, sur-tout lorsqu'on auroit omis ce qui ne regarde point les Chinois, & qu'en sa place on auroit rapporté succinctement l'histoire de la création.

C H A P I T R E X.

Les cinq générations qui ont précédé Fohi sont antédiluviennes.

Nous ferons suffisamment convaincus des temps dont-il s'agit dans ces époques, si nous réfléchissons que les 5 générations avant Fohi répondent, autant que la mythologie nous permet de deviner, aux premières générations de Moïse, de Sanchoniathon, de Bérofè. 1^o. Elles désignent les premiers hommes qui ont inventé les arts les plus simples. 2^o. Nous avons observé que le nombre des générations y répond à peu de chose près. Remarquons en 3^{me}. lieu la durée de leur règne; 10 générations ont rempli 1656 ans, qui font l'un dans l'autre 165 ans; ici il y en a 12 jusqu'à Yao, que je suppose contemporain de Noé, & alors ce sera 138 ans par génération: or les dernières devoient naturellement être plus courtes que les premières, à cause des fatigues inexprimables que ces voyageurs ont essuyées pour traverser des pays immenses & incultes, pour faire tant d'ouvrages, & par conséquent nous pouvons leur assigner 100 ans l'un dans l'autre de règne, ou un peu plus; & nous avons vu ci-dessus que depuis Fohi à Yao ces Princes ont régné tous depuis 75 jusqu'à 140 ans, ce qui s'accorde parfaitement avec toutes les histoires anciennes; cependant, ce qui est très-remarquable, les Chinois n'ont eu aucune connoissance des histoires des autres peuples, & par conséquent ils n'ont pu les copier, ou s'accommoder de dessein prémédité à leur tradition.

Nous venons de parler des arts; certains Auteurs, attachés à l'écriture jusqu'à des minuties & des conséquences ridicules qu'ils en tirent, forment l'objection, que l'Histoire Chinoise y contredit, en ce qu'elle indique d'autres inventeurs de plusieurs arts; tout comme si alors, comme depuis & encore de nos jours, diverses personnes n'eussent pu avoir les mêmes idées. Guttemberg, Faust, ou Colster ont suivant les diverses opinions inventé sûrement l'Imprimerie en Europe, par conséquent il sera faux que les Chinois l'aient inventée plusieurs siècles auparavant chez eux, ni même des caracteres, vu que Thaut en a inventé en Egypte, & d'autres nations de même! nous apprenons que les Chinois connoissoient la propriété de l'hypoténuse dans le triangle rectangle dès les temps de Yao ou du moins de Yu. Pythagore n'aura donc pu avoir la même idée & n'en aura pas fait la découverte? quelle absurdité!

De pareilles objections sont plus dignes de pitié que de réfutation.

Mais il faut encore raisonner sur les caractères des Chinois: nous en avons parlé seulement pour en tirer une preuve en faveur de l'authenticité de leur Histoire, & ici ils serviront à prouver que c'est une nation indigène & très-ancienne.

Tous les faits de l'Histoire Chinoise, pris en gros, sont indubitables, & tous ceux qui ont été à même de les examiner, en conviennent; par contre tous ceux qui remontent jusqu'aux premiers siècles de Yao & de ses prédécesseurs, ont besoin d'explications & d'une explication forcée, si on soutient l'universalité du déluge; nous en avons déjà vu quelques preuves, & nous en verrons encore d'autres.

Celle que je tire de leurs caractères, de leurs figures, de leur ancienneté, enfin de toute leur nature, n'est pas une des moindres: en effet comment expliquer tout ceci si l'on soutient que le déluge a été universel & que tout le genre humain y a péri excepté Noé & les siens?

C H A P I T R E X I.

L'histoire ancienne & la Chronologie des Chinois sont inexplicables en supposant l'universalité du déluge. Ni Puon-ku, ni Fohi, ni Yao ne peuvent être Noé.

Pour discuter cette question plus aisément, il faut savoir si on fixe cet événement sous Puon-ku, sous Fohi ou sous Yao. La première supposition est impossible, car sans répéter que par Puon-ku les Chinois entendent unanimement ou le Cahos & l'origine de notre globe, ou bien le premier homme qui exista immédiatement après; si Puon-ku eût été Noé, ou suivant Fourmont, Japhet, comment le feu, l'art de fondre les métaux, de bâtir les maisons, ont-ils pu être inventés seulement par ses descendants? Comment pendant passé 1000 ans jusqu'à Fohi, a-t-on ignoré l'art d'exprimer les idées par des caractères? toutes les nations sans exception font remonter cette invention aux temps qui précèdent le déluge; les Egyptiens prétendoient que le premier Thaut a vécu dans ces siècles reculés, & qu'il a été, suivant quelques-uns, le même qu'Edris ou Hénoc, suivant d'autres Seth; qu'on a trouvé ses inscriptions sur des colonnes, piliers, ou pierres de la terre Sériadique & d'autres: les Juifs mêmes ont attribué des livres à Seth, à Enoch, & à d'autres; des Chrétiens, comme le Clerc & autres, assurent que bien des passages de l'histoire de Moïse ont été tirés des écrits des Patriarches antédiluviens, entr'autres la harangue de Lamech, & d'autres, qu'il prouve avoir existé en Poèmes, ou à la manière des anciens peuples, en Hymnes, qui composoient leur seule histoire (1).

Enfin nos Auteurs mêmes, qui font de Puon-ku Noé ou Japhet, conviennent que Noé avoit eu des caractères d'écriture; par quel hazard donc lui & ses descendants en ont-ils perdu l'usage pendant plus de 10 siècles jusqu'à Fohi, & que celui-ci eut tant de peine à en inventer un petit nombre, & ce encore en ne se servant que de lignes? Peut-être dira-t-on qu'avant ce temps

(1) L'Abbé Anselme se trouve dans la même idée. Voyez Mém. de l'Acad. des Inscriptions. T. VIII. p. 1. 2. 18.

on n'en avoit pas besoin ; mais cette raison seroit frivole & contraire au fait, vu qu'avant Fohi on se servoit de cordelettes ; par conséquent ils avoient absolument besoin d'une méthode pour s'exprimer de quelque façon , & pour conserver la mémoire de certains faits, des loix, & des arts.

Supposons avec d'autres que Noé fut Fohi ; la même réflexion revient ; pourquoi inventer des caractères pour substituer aux cordelettes usitées auparavant, si lui & ses ancêtres en avoient déjà depuis plusieurs siècles ?

Supposons avec les troisièmes, que c'est Yao qui fut Noé ; d'où vient que lui ayant apporté des caractères déjà en usage avant le déluge, aucun de ses trois fils connus n'en avoit connoissance ; & qu'aucun des caractères les plus anciens, des Egyptiens, des Hébreux, ou des Chaldéens, n'a pas la moindre ressemblance ni analogie avec ceux des Chinois ? Il est vrai que quelques-uns, comme le P. Kircher & d'autres, prétendent qu'il s'en trouve entre ceux-ci & les Hiéroglyphes des Egyptiens, ce qui a été réfuté très-souvent ; & que surtout l'opinion, que les Chinois sont une colonie d'Egyptiens, ne sauroit être reçue, la Chronologie qu'on adopte, celle des Hébreux ou celle des LXX. y contredisant formellement ; quand même on supposeroit qu'Osiris ou Ménès l'y ait conduite, quoique nous ne lisions point que la Chine ait été connue, même de nom, à ces anciens peuples & dans ces siècles reculés : il est vrai que parmi les anciens caractères Chinois on appercevoit quelque espèce de rapport avec les Hiéroglyphes, je dis une espèce, *Hiéroglyphe* voulant dire une figure ou sculpture sacrée, & on le prend dans le sens d'un caractère ou représentation cachée, employé pour les Dogmes sacrés & par les ministres de la religion, les Chinois n'en avoient point de cette sorte, vu que leurs caractères étoient communs à tous sans distinction ; mais comme on entend par-là aussi des caractères symboliques ou emblématiques ; & comme *par ex.* le P. Martini nous en a représenté quelques-uns, entre autres celui d'un œil ouvert posé au bout d'un bâton, Hiéroglyphe qu'on a vu aussi chez les Egyptiens ; on en veut conclure que les Chinois les tiennent de ceux-ci ; quelle conséquence ! Est-ce que la raison n'étoit pas la même chez les deux peuples ? quoi de plus simple & de plus naturel, que de représenter la prudence dans le gouvernement d'un Etat & la providence des Dieux dans la conduite de l'univers par ce symbole ? & ainsi du reste.

Enfin nous concluons de tout ceci, que les caractères des Chinois n'ayant aucune ressemblance avec ceux d'aucun autre peuple ; que leur origine ayant été des plus simples, premièrement par des lignes droites, ensuite par des circulaires & courbes, enfin partie par des symboliques & partie par des signes arbitraires ; la langue elle-même n'ayant pas la moindre ressemblance ni analogie avec aucune autre, quoiqu'elle n'ait changé que peu, & qu'il nous reste encore assez de vestiges dans les langues Hébraïque, Arabe, Chaldéenne, Copte, pour y trouver ceux de la Chinoise, si jamais elle y avoit eu quelque affinité ; que les mots étant monosyllabes tout prouve que la langue & les caractères sont d'une telle antiquité & des temps si reculés, que les inventeurs de ces caractères se sont séparés des autres peuples, avant que ceux-ci eussent connu l'art d'exprimer leurs pensées par des lettres ou des caractères. Et c'est de quoi conviennent ceux-mêmes qui prétendent que Yao ou bien Fohi a été Noé.

C H A P I T R E XII.

Pouon-ku est Adam.

PAssons à l'article principal, qui est le déluge; c'est ici où nous trouvons nos Auteurs extrêmement embarrassés. Ils ne peuvent se résoudre à renoncer à leur idée sur son universalité & sur ses suites; ils tombent par-là dans des difficultés insurmontables; c'est encore en ceci qu'ils sont obligés de s'éloigner de l'Histoire Chinoise, ou de l'expliquer d'une manière qui n'est point reçue par les Chinois; voici les différentes opinions des Européens. Les uns, comme Fourmont ou autres, assurent que Pouon-ku a été Noé ou Japhet; notre raisonnement au sujet des caractères prouve déjà le contraire; tenons-nous ici simplement à la question spéciale du déluge; les Chinois sont unanimes sur l'époque de Pouon-ku, & ne diffèrent qu'en ceci, que les uns soutiennent que ce nom ne désigne pas une personne, mais le Chaos même & l'origine du monde; & les autres, que c'est le premier homme, ou notre Adam.

Or de fixer une époque à la création de notre globe, ou bien à celle d'Adam, ce sera la même chose: & nous voyons & devons être convaincus que les Chinois ont raison; ils placent l'invention des arts les plus nécessaires & les plus simples dans la 4^e. & 5^e. génération après Pouon-ku; or ni les Hébreux, ni les Egyptiens, ni aucun Auteur, soit ancien soit moderne, n'a jamais soutenu qu'après le déluge on ait été obligé d'inventer de nouveau ces arts les plus simples, de faire du feu, de cuire la chair, de fondre les métaux, de bâtir des maisons, &c. ils conviennent tous unanimement que tout cela a été inventé dans les premiers temps qui suivirent la création; & cette histoire de Pouon-ku & de ses Successeurs s'accordant en gros si admirablement avec l'histoire de Moïse & des autres nations, on ne sauroit douter que chez Pouon-ku il s'agit, non de Noé, mais d'Adam ou du temps de sa création; Fourmont lui-même, extrêmement entêté de ses hypothèses, & entre autres de son explication de Pouon-ku par l'aîné de l'Arche, est pourtant obligé d'avouer (1) que „ la Chine „ n'a pas été habitée avant le déluge de Noé par les hommes que l'on y met „ dès les premiers temps, ainsi le déluge des Chinois sous Yao aura été un dé- „ luge particulier; il sembleroit donc que les Chinois auroient confondu dans „ Pouon-ku deux hommes; 1^o. Adam, parce que ce qu'ils disent de Pouon-ku „ revient assez à ce que nous savons d'Adam, 2^o. Noé, le caractère qui sert à „ exprimer Pouon, renfermant celui de vaisseau, les Chinois pouvoient-ils „ mieux indiquer Noé & le déluge?”

Nous voyons par ce raisonnement de Fourmont 1^o. que ce qui est dit de Pouon-ku revient assez à ce que nous savons d'Adam.

La force de la vérité lui arrache cette confession; tenons-nous-y donc, & supposons-le Adam, jusqu'à ce que nous soyons convaincus du contraire.

2^o. Qu'il avoue un déluge sous Yao, de quoi nous ferons usage ci-après.

3^o. Qu'il n'ose assurer positivement que le caractère qui sert à exprimer Pouon, dénote précisément & nécessairement un vaisseau, mais qu'il renferme

(1) Réfl. crit. T. II. p. 420.

aussi ce terme; par conséquent ce n'est pas une preuve, mais un fait qui rendroit sa conjecture possible & même probable, si elle n'étoit contredite par tant d'autres argumens; encore à supposer qu'il ait cette signification, en quoi Fourmont a eu beau jeu, presque personne n'étant à même de le contredire.

Ajoutons ici une réflexion: tous nos Auteurs conviennent que les Chinois ont une idée de l'origine du monde, & qu'ils ont conservé des traditions, quoique fort altérées, des temps qui précèdent le déluge; d'où vient n'en ont-ils point conservé du déluge même, événement si considérable, disons le plus considérable qui soit arrivé depuis la Création, si ce déluge n'est pas le même que celui sous Yao? pourquoi, dis-je, conserver les traditions qui remontent à 1656 ans plus loin, & oublier entièrement celui qui est arrivé plus récemment? il n'y a ni possibilité ni probabilité à cette supposition.

C H A P I T R E X I I I .

Réfutation des raisons qu'on allegue pour montrer que Fohi est Noé.

PASSONS à Fohi; comme l'on ne peut nier son existence, ni le temps à-peu-près où il a régné, qui précède toujours le déluge de plus de 600 ans, tous les Auteurs sont obligés de recourir au calcul des LXX. & de soutenir que c'est le même que le déluge de Noé; voici les preuves qu'ils en apportent, (1)

1°. Que suivant les Chinois Fohi n'a point eu de pere, & que ceci peut s'appliquer à Noé,

2°. De même que la fable que la mere de Fohi a conçu, étant environnée d'un arc en-ciel.

3°. Que Fohi a élevé 7 fortes d'animaux, avec soin, pour les sacrifier à l'Esprit suprême du Ciel & de la Terre; ce qui paroît provenir des sept animaux de chaque espece des bêtes nettes introduites dans l'arche pour les conserver sur la terre.

4°. Que Fohi demeura dans la Province de Xenfi, la plus située au Nord-Ouest & peu éloignée du mont Caucase, sur lequel (suivant une opinion rapportée) l'arche s'est arrêtée.

5°. Que Moyse d'un côté ne dit absolument rien de ceux qui allèrent peupler la Chine au temps de la dispersion, se renfermant dans les bornes du monde alors connu, & que de l'autre il ne fait presque plus mention de Noé après le déluge.

6°. Cette tradition est confirmée par la tradition Chaldéenne de Xifuthrus ou Noé, qu'on ne sçait ce qu'il devint, lui, sa femme, sa fille & le pilote.

7°. Que la langue & l'écriture des Chinois sont si différentes des autres, qui doivent leur origine à la confusion de Babel, qu'il n'y a pas apparence qu'elles viennent de la même source.

8°. Babel est si éloignée de la Chine que ce pays n'auroit pu être peuplé si vite, s'il n'y avoit eu des habitans avant ladite dispersion.

9°. Les sciences, &c. de la Chine ne peuvent provenir que de la sagesse de Noé.

(1) Hist. Univ. T. I. page 209, & suivantes.

10°. Le règne de Fohi, suivant le calcul le plus raisonnable des Chinois, doit revenir aux temps de Noé; & la longueur des vies & des règnes de Fohi & de ses Successeurs conviennent avec ce que l'Écriture dit de la durée de la vie des hommes d'alors.

Je vais examiner ces raisons, sans apporter la réfutation qu'on y a donnée au même endroit, parce qu'elle me paroît être aussi foible pour le moins, que les raisons mêmes, sur-tout puisqu'on suppose que Noé n'a point eu d'autres fils que les trois mentionnés dans l'Écriture.

1°. On dit que Fohi n'a point eu de pere: que peut-on en conclure, sinon que son pere est inconnu aussi bien que celui de Melchisedec, & que les Chinois ont eu quelque foible connoissance de l'histoire antédiluvienne, de l'origine même de toutes choses: une année de déluge ne devoit pas leur avoir fait perdre la mémoire du nom de Lamech, qui ne mourut que cinq ans avant le déluge, le pere d'un fondateur si illustre ne pouvoit s'oublier si vite; au lieu que Fohi étant un des descendans d'Adam, qui avoit erré, lui & ses ancêtres, assez longtemps avant que de parvenir à la Chine, avec un peuple sauvage, il n'étoit pas étonnant qu'on ignorât le nom de son pere, qui peut-être n'en avoit point; comme on en voit encore parmi les plus barbares, qui n'en ont que de rencontre; en outre ces Sauvages qu'il a ramassés & civilisés, pouvoient-ils être ses fils & petits-fils? il n'y a pas la moindre apparence, ils n'auroient pu être ni sauvages ni dispersés.

2°. La fable de l'arc-en-ciel ne conclut rien; lorsque Dieu assigna pour signe de l'Alliance l'arc-en-ciel, Noé avoit déjà plus de 600 ans; ainsi dire qu'il lui devoit sa naissance, cela seroit ridicule. Si on veut appliquer tout ce qui est dit de l'arc-en-ciel, à cet événement, il faut aussi dire que la Déesse Iris étoit fille ou femme de Noé.

3°. Les sept fortes d'animaux ne s'y accordent pas mieux, car il n'est pas parlé de 7 fortes d'animaux nets pour le sacrifice dans la Genèse, mais de 7 piéces de chaque forte; ceci ne prouve autre chose, sinon que Fohi avoit connoissance de la différence entre les animaux nets & immondes, puisqu'on convient assez généralement qu'Adam en devoit avoir connoissance à cause des sacrifices faits déjà par Abel, au moins voit-on que Noé ne la pas ignorée, puisque Dieu ne lui a pas nommé les especes, mais qu'il lui dit seulement qu'il devoit prendre des bêtes nettes, sept de chaque espece, en supposant qu'elles lui étoient connues depuis longtemps.

4°. Quant à la premiere partie de cette raison, personne n'a jamais douté que les premiers habitans ne soient entrés dans la Chine par le côté occidental, à moins qu'on ne suppose des Pré-Adamites, ou que la terre a produit des hommes par-tout comme les autres animaux; mais en les faisant descendre d'Adam qui fut créé aux environs de Damas, ou de Babylone, il falloit bien, s'ils se sont rendus à la Chine, soit avant, soit après le déluge, qu'ils y fussent entrés par le côté occidental: ainsi cela ne prouve rien pour Noé.

Venons au second point, qui suppose que le Taurus est le Caucaze, & celui-ci l'Ararat de Moïse; quoique nous en ayons déjà parlé à l'occasion du système de Whiston, c'est ici l'endroit où il convient de discuter plus amplement cette question.

Je demande d'abord si Moïse a entendu le Caucaze par Ararat? Je pense

que personne ne l'affirmera, puisque Moÿse ne connoissoit que les pays les plus voisins, & tous les historiens sacrés sont dans le même cas. La Perse fut nommée Elam, parce qu'Elam alla habiter la Province la plus occidentale de la Perse, & que les Auteurs ne connoissant rien au delà donnerent ce nom à tout ce vaste Empire, hormis la Médie, qu'ils assignerent à Madai, & ainsi du reste; on ne sçait pas bien où placer Askenas, Thogarmas, &c. mais c'étoit toujours du côté du Nord, Kittim: les uns veulent, & avec raison, que ce soit la Macédoine, & les autres, que c'est l'Italie; je crois qu'ils n'ont tort, ni les uns; ni les autres; que Kittim étoit la Macédoine dans un sens étroit, & dans un autre plus étendu, tous les pays plus éloignés vers l'occident, par conséquent aussi l'Italie, n'ayant pas d'autre nom à lui donner: il en est de même de Gog & de Magog, qu'on prétend être les Scythes; je veux bien supposer que l'Écriture veut désigner quelquefois, malgré ce qui est rapporté d'Ezéchiel, par-là les Scythes les plus proches de la Petite-Tartarie, & peut-être encore ceux à l'orient de la Mer Caspienne; mais comment auroient-ils donné ce nom à ceux de la Grande-Tartarie, dont ils ignoroient l'existence, aussi bien que des Indes, de la Chine, & de tant d'autres pays? On croira donc facilement que Moÿse savoit aussi peu du prétendu Caucase que du Japon & de l'Amérique, cette montagne ou chaîne de montagnes étant située au delà de la Bactriane; par conséquent Moÿse n'en eut aucune connoissance; ainsi il est impossible qu'en nommant l'Ararat il ait voulu désigner par-là le Caucase.

Ceci étant, je demande s'il faut ajouter foi absolument à ce que Moÿse dit par rapport à l'histoire ou non?

Au premier cas, il faut nécessairement placer l'Ararat en Arménie, tous les Ecrivains sacrés, les Prophètes même, désignant l'Arménie par Ararat; & rien de plus risible que la raison de Whiston; c'est que, dit il, Moÿse n'a pas entendu parler d'une montagne, mais d'une chaîne de montagnes, ainsi on peut fort bien nommer Ararat le mont Caucase; mais outre que nous venons de démontrer que Moÿse n'a pu savoir qu'il y eût dans cette contrée un mont Caucase, qu'on considère que le mont Ararat, proche de l'ancienne Artaxate, & peu éloigné de Naksivan, qui suivant que les habitans l'assurent, tire son nom de la conservation par l'Arche, est situé beaucoup à l'Ouest de la Mer Caspienne, & le Caucase par-contre encore bien plus à l'Est de ladite mer, de sorte que suivant quelques Cartes la distance en est de 500, suivant d'autres de 800 lieues, ladite mer entre-deux; &, outre qu'on ne prouve pas que le Caucase tienne par une chaîne de montagnes à celles de l'Arménie, on pourroit dire plutôt, que, lorsqu'on parle des Pyrénées ou des Alpes, on entend par-là les montagnes de la Norvège, la distance n'étant pas aussi grande.

Mais supposons pour un moment que l'arche ait reposé sur le Caucase, ou plutôt sur le Taurus, est-ce une nécessité que Noé & la famille qu'il eut après le déluge, ait peuplé la Chine? Qui est le pere des Indiens, de tous les peuples enfin qui habitent cette étendue de pays immense entre la Perse & la Chine? Ce ne sont pas les descendans de Sem, Cham & Japhet; on nous désigne les lieux de leur habitation; cependant sous Ninus & Sémiramis tout fourmilloit d'habitans; n'est-il pas donc plus probable que ce sont ceux-ci qui descendent immédiatement de Noé après le déluge? Une réflexion le confirmera, &

nous en allons parler sur la cinquieme raison. Moyse parle peu de Noé après le déluge, mais du moins il en parle, & il est très-probable que Noé & les siens en sortant de l'arche auront occupé les parties septentrionales & occidentales de l'Inde, soit le pays du Grand-Mogol, ou bien la Perse. Pendant plusieurs années ils n'ont fait qu'une même famille; nous savons encore que Noé a été laboureur, qu'il a planté la vigne, & ce qui lui arriva à cette occasion; la bénédiction qu'il donna à Sem & Japhet, & la malédiction que Cham, ou Chanaan encourut; de-là peu-à-peu les hommes se multipliant, se disperserent; les trois fils que Noé eut avant le déluge, & peut-être quelques-uns de leurs descendans, allerent vers l'occident, & se rendirent dans la plaine de Sinéar, comme l'Ecriture le marque; Noé avec les fils qu'il eut après le déluge, & peut-être quelques descendans de ses premiers fils, resta dans ce pays, & leur postérité peupla en partie cette grande étendue entre la Perse & la Chine, c'est-à-dire la Perse orientale, ce qui fait à-présent l'Empire du Grand-Mogol, avec les Royaumes de Bengale, Siam, Aracan, Ava, Pégu, & autres. Apparemment Noé resta en Perse au milieu de ses descendans, car d'où auroit-on su la durée de sa vie, s'il avoit été à la Chine? auroit-ce été par révélation, ou par des couriers établis?

Le fait n'est pas d'assez grande importance, pour soupçonner que Dieu l'ait voulu révéler à Moyse d'une maniere si extraordinaire; mais ses descendans étant tous freres & cousins, n'ayant rien à perdre, voyageant sans fraix à cause de l'hospitalité établie dans ces pays de tout temps; quelques-uns étant peut-être aussi inquiets que ceux de nos jours qui courent le monde; rien de plus naturel que de supposer, qu'on a pu avoir par leur moyen des nouvelles de Noé & sur-tout de sa mort, dont la mémoire s'est conservée par tradition jusqu'à Moyse; mais depuis la Chine, dans un temps où suivant le système opposé, ces vastes pays entre l'Assyrie & la Chine ne pourroient pas être peuplés, il est impossible qu'on en ait pu avoir la moindre connoissance. Au reste j'adopte l'idée, que Moyse s'est renfermé pour sa narration dans les bornes du monde alors connu, pour le déluge comme pour le reste; sans parler des pays étrangers qu'il ne connoissoit pas.

6°. Cette tradition Chaldéenne est de celles dont on doit dire, qui prouve trop, ne prouve rien; adoptons-la pour un moment, alors il se trouvera que Noé a eu une fille & un Pilote, dont l'Ecriture ne parle pas; que Noé a disparu entièrement, & que par conséquent il n'est plus question de tout ce que l'Ecriture en raconte après le déluge; savoir de son sacrifice, de l'Alliance que Dieu traita avec lui, de l'effet que le vin fit sur lui, &c. ni enfin de son âge; ainsi nous ne réfuterons pas cette raison.

Quant aux raisons 7. & 8., comme elles s'accordent parfaitement avec mon système, je ne les contredirai pas, d'autant moins que quant à l'Ecriture nous en avons tiré une conséquence toute contraire ci-dessus.

9°. Pourquoi veut-on conclure que les sciences des Chinois n'ont pu provenir que de Noé? N'y a-t-il jamais eu ni avant ni après lui des gens d'esprit, des inventeurs des arts, des législateurs & d'autres personnages savans? Qui les a enseignés à Noé & à ses ancêtres? n'étoit-ce pas leur bon sens & leur génie?

10°. Enfin quant au calcul du règne de Fohi, nous voyons assez qu'il est

in-

incompatible avec la Chronologie des Hébreux, & que si on veut concilier son règne avec l'époque de la vie de Noé, il faut avoir recours à la Chronologie des LXX; en ce cas, & lorsqu'on est le maître de choisir la Chronologie que l'on trouve à-propos, on peut tout concilier; aussi nous voyons que Fourmont, qui prétend prouver que Noé a été Puon-ku, est aussi peu embarrassé de la Chronologie, que ceux qui le font Fohi.

Venons à une des raisons par lesquelles on prétend prouver que Noé n'a point eu d'enfant après le Déluge. Pourquoi? l'Écriture n'en parle pas, au contraire elle dit expressément que c'est de ceux-là (la postérité nommée dans la Bible Gen. X: 32.) que se sont formées les Nations qui ont été dispersées sur la terre après le Déluge. Excellente raison! mais je voudrois bien que quelqu'un voulût résoudre mes questions. Dieu a-t-il béni Noé, & ses fils après le Déluge? On l'affirmera; le texte est formel (*Gen. IX.*) & Dieu bénit Noé & ses fils & leur dit croissez, multipliez & remplissez la terre. Bon; mais cette bénédiction fut-elle suivie d'un effet? on n'osera le nier sans blasphème. Cependant il le faut nier quant à Noé, si après cela malgré la Bénédiction il n'engendra plus. Combien de tems voudra-t-on encore s'attacher à la lettre sur des faits qui n'importent rien à notre salut, lorsque le bon sens y est tout contraire? Comment! Noé vécut 950 ans, & il n'eut que trois fils dans sa 500^e. année! point auparavant, point après! Dieu le bénit à la vérité de nouveau, & lui dit, comme à ses fils, qu'il doit croître, multiplier, & remplir la terre; cependant il n'en arriva rien, la bénédiction de Dieu fut sans effet. Ne voit-on pas combien il est ridicule de prétendre sauver l'honneur des Écritures, lorsque par un mal-entendu rigoureux on veut se tenir à la lettre. Ne déroge-t-on pas directement à l'honneur de Dieu, en suivant cette méthode? Ceci nous conduit à une autre réflexion de même nature. On suppose, sur le même principe, que Sem, Cham & Japhet n'ont eu d'autres fils que ceux qui sont nommés dans l'Écriture; ceci a-t-il la moindre apparence de vérité? Japhet a donc eu sept fils, Cham quatre, & Sem cinq. Celui-ci vécut 500 ans après le déluge, & eut des fils & des filles, cependant on ne trouve que le nom de cinq; desquels, suivant les paroles formelles du texte, descendoit toute la race de Sem; ainsi un fils chaque siècle: est-ce donc une malédiction, au lieu d'une bénédiction, que Dieu a versée sur Noé & sur ses fils? Qu'en penser? Japhet & Cham véquirent apparemment le même nombre d'années, ou à-peu-près, & pourtant l'un n'aura eu que sept, l'autre que quatre fi's, dans l'espace de 400. ans? eux qui avoient tout récemment reçu une bénédiction divine, & ce lorsque de nos jours, où la nature est infiniment affoiblie, nous voyons souvent à des peres 6, jusqu'à 10, 12 fils & plus? qu'on a vu des peres de 20, de 30 enfans, qu'on en voit qui ont souvent des jumeaux, & quelquefois jusqu'à trois à la fois; & ceux-ci, je le répète, avec une telle bénédiction extraordinaire n'auront eu dans 500 ans, que quatre, cinq, ou tout au plus sept fils, & autant de filles? il faut renoncer au bon sens pour le croire. Je fais bien que les mystères & les vérités de la Religion doivent être reçus avec vénération, & sans consulter même la raison, je veux dire, que si on veut les approfondir, & qu'on ne puisse se satisfaire entièrement par la raison, il faut soumettre la raison à la

foi, dès qu'on n'y aperçoit pas une manifeste contradiction; mais des faits purement historiques susceptibles d'une explication simple & raisonnable sont d'une tout autre nature; aussi nous pouvons en conclure, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, que quelques-uns des fils de Noé, & de ses petits-fils par les trois qui nous sont connus, sont restés avec lui dans la Perse & aux Indes, & se sont étendus de-là vers d'autres contrées; que Moïse ne parle donc absolument que de ceux qui sont venus dans la plaine de Sinéar, & vers les pays qui lui étoient connus; aussi nous voyons que tous ces descendants nommés par Moïse n'ont peuplé qu'une très-petite étendue; & qu'en se tenant à ce système de la lettre, on fera toujours extrêmement embarrassé d'où dériver les autres Colonies.

Mais enfin nous avons dit ci-dessus que si on veut absolument soutenir que le Caucase est la montagne proche le Parapomise où l'Arche s'est arrêtée, & qu'il faille convenir que Moïse n'a pas connu le Caucase; il faudra donc suivre un tout autre système & s'écarter de la lettre sur cet article, & alors il sera permis de le faire aussi dans d'autres occurrences historiques.



C H A P I T R E X I V .

Le Déluge est arrivé sous Yao.

L s'agit encore d'examiner si le Déluge est arrivé sous Yao, & je crois que toutes les raisons les plus fortes sont pour cette opinion:

1°. Tous les Chinois sans exception conviennent que du tems de Yao il y eut une si grande quantité d'eaux à la Chine, que Yao fut obligé de faire faire des tranchées, des fossés, des digues, pour vider le pays & le rendre habitable; il est-vrai qu'ils sont dans deux diverses opinions à ce sujet; les uns veulent que ce soit une inondation arrivée sous le regne de Yao, & d'autres que ces eaux étoient encore des restes de l'état primitif. Qu'on choisisse de ces opinions laquelle on voudra, & je ferai voir qu'elle est favorable à mon système: Si ces eaux provenoient d'un déluge ou d'une inondation arrivée sous Yao, ce sera le Déluge Universel, comme nous le montrons bientôt; si c'est un reste de l'état primitif, est-ce qu'il n'y a eu que la Chine qui ait conservé ce reste, ou si d'autres pays se sont trouvés dans le cas? Si c'est le premier, quels gens insensés que les Chinois, de traverser tant de pays fertiles, qui n'étoient pas inondés mais très-habitables, pour s'établir dans une contrée inondée afin d'avoir le plaisir de faire des travaux immenses pour faire écouler l'eau! Ceci entre-t-il dans l'idée de qui que ce soit? Si toute la terre s'en ressentoit, d'où vient que Moïse n'en parle pas? c'étoit pourtant un point important; mais comme je n'aime pas les preuves négatives, venons à une positive; comment ont-ils pu traverser une étendue de pays si vaste qui devoit être bien plus inondée encore que la Chine, vû que la Province de Xensî où ils s'établirent, est montagneuse? par contre les pays de Siam, de Bengale, de Pegu &c. où ils ont passé, sont des plaines sujettes aux inondations, encore de nos jours.

2°. En suivant le calcul Hébreu, & posant la première année d'Yao 2357 ans avant Jésus-Christ. ce seroit 13 ans après le déluge, ou si on place l'Ere Chrétienne à 4004 ans du monde, ce fera 17 ans; il est vrai qu'on place le commencement du travail que Yao a fait faire dans sa quarantième année; mais ceci ne changera rien à la certitude; déjà il est dit que Yao rassembla les hommes dispersés; de quoi nous parlerons plus amplement plus bas: ainsi il falloit du tems: on assure qu'il commença par rendre habitables les hauteurs; cela est naturel, il falloit vivre & premièrement cultiver la terre pour se nourrir, avant que d'entreprendre cet ouvrage; & suivant les apparences on ne s'y mit que par nécessité, lorsque l'affluence étoit si grande qu'ils étoient obligés à songer aux suites, & à s'étendre dans les plaines; tout ceci peut facilement emporter 23 ou 27 ans; aussi un Auteur dit „ un semblable dessein n'a pas dû être conçu le premier; il demandoit beaucoup de „ tems pour être exécuté, & une personne intelligente devoit conduire le „ travail. L'Histoire n'a pas oublié une seule de ces circonstances. Elle „ dit que cette entreprise ne commença que la 40°. année de Yao; qu'on y „ employa d'abord neuf ans assez inutilement, & enfin que Yao parvint à „ détourner les eaux de différentes manières en travaillant encore 13 années.

Ceci prouve encore que ce n'est pas le choix, mais la nécessité, qui a été cause de ce travail dans un pays déjà habité, sans quoi il seroit insensé de chercher précisément un pays, où on a travaillé pendant, pour dire peu, plus de 50 ans, & dont les ouvrages subsistent en partie encore de nos jours. N'est-il pas étonnant & incompréhensible que la Chronologie Chinoise s'accorde si parfaitement avec le texte Hébreu? Pour moi j'y reconnois une providence adorable, qui a voulu prouver de nos jours, dans ce siècle des esprits-forts, combien l'écriture sainte, & particulièrement le Texte Hébreu original est fidèlement conservé & non altéré comme les partisans des versions Grecque & Samaritaine le soutiennent; je le répète, le calcul Chinois répond parfaitement au Déluge, au lieu que les Samaritains en diffèrent de 693 ou 689 ans, & celui des LXX. suivant le premier calcul du P. Pezron de 1269 ou 1265 ans, sans parler de son dernier calcul, de quoi il ne faut pas s'étonner, vû que les Chinois n'ont pu être préoccupés par aucune Nation, n'ayant commerce avec quelle que ce soit; les méprisant trop pour vouloir seulement entendre parler de leurs Chronologies; & comme de nos jours il y a encore quelque défaut dans le calcul de l'année, n'a-t-il pas pu être plus fort dans les siècles précédens, de manière qu'il puisse emporter les 23 ou 27 ans de différence?

3°. Si ce n'étoit pas un Déluge, mais le reste des Eaux primitives, je répète mon objection, pourquoi les Chinois n'avoient-ils aucune connoissance de celui-là? ils reconnoissent une inondation, mais point d'autre que celle sous Yao, & alors il faudroit accorder que le Déluge n'a pas pénétré jusqu'à la Chine; optez.

4°. Diroit-on que cette inondation étoit ancienne, puisque des Auteurs assurent que le Chou-King en parle en se servant du mot *autrefois*. Déjà j'ignore si l'on ne pourroit pas traduire le terme d'une autre manière. D'ailleurs le Chou-King étant écrit sous Xun ou sous Yu. ce terme convient assez, car les travaux étoient entrepris la 40°. année de Yao, qui régna 100 ans, Xun 50.

& par conséquent supposé même que le Chou-King fût écrit dans la première année de Yu, & qu'on pose l'Inondation à la 17^e. de Yao, on pouvoit bien dire *autrefois* d'un espace de 133 ans (1) Mais je le répète, si elle étoit si ancienne, que ferons-nous de Fohi, de Xin-num, de Hoang-ti & de leurs successeurs? Fohi & tous ses successeurs pendant grand nombre de siècles ont résidé dans la même Province de Xensî, où ces travaux se font faits; leur existence, de l'avis de tous les Missionnaires, est une chose des moins douteuses & point contestée à la Chine; nous avons vu que la plupart des Chronologistes commencent la liste de leurs Rois par Hoam-ti, que deux de ses descendants étoient les chefs & les tiges de deux familles; qu'un descendant de Xin-num a été gratifié 17 siècles après d'une Principauté; bref qu'on ne peut révoquer en doute leur existence; mais comment ont-ils pu subsister dans ce pays noyé? comment ont-ils inventé des arts, l'Astronomie, l'Agriculture, la Médecine, les lettres ou les caractères, l'art de cuire, le sel, le commerce, la chasse, la poterie, les poids, la navigation, la soie & les étofes qu'on en fait, dont on attribue l'invention à la femme de Yao, & mille autres choses? Comment ont-ils pu avoir des vassaux, de sorte que non seulement les Chinois les plus sensés soutiennent que les Rois successeurs qu'on donne à Fohi, à Xin-num, à Hoam-ti, à Xao-hao, à Chuenhio, & à Co, étoient des contemporains & tributaires, mais qu'on assure même que Fohi a été le premier obligé de dompter un vassal rebelle? Tous ces Princes, Souverains & Tributaires, comment ont-ils pu subsister dans un pays noyé depuis la Création? pourquoi n'ont-ils pas d'abord commencé par dessécher le pays, au lieu d'inventer des Arts, dont plusieurs servoient plutôt au luxe qu'au besoin? Voilà des difficultés insurmontables, qui ne le font pas avec mon système. Fohi a ramassé les peuples qui sont venus avec lui à la Chine; il les a civilisés, car ils devoient naturellement être bien barbares; ils traversoient sans-doute les pays, comme nos Sauvages du Nord de l'Amérique, en vivant de la chasse & des fruits; ils s'arrêtoient quelques mois ou des années même, ils passaient plus loin, & de cette façon ils devoient être plus barbares que les Sauvages modernes; car apparemment on ne voudra pas qu'ils aient marché en ordre comme les armées d'aujourd'hui, & avec des provisions nécessaires; ainsi ils arrivoient successivement à la Chine, ou au Xensî; Fohi les rassembloit, & les obligeoit de vivre en société, il fut leur Législateur, leur Roi & leur Bienfaiteur; celui-ci étant le premier établi & le plus fort, n'eut point de peine à forcer les chefs des troupes qui suivoient, à se reconnoître ses Vassaux; & tout ceci est parfaitement conforme, & s'accorde avec leur Histoire: ceci dura environ 600 ans, alors le déluge survint qui fit bien du ravage, inonda les plaines; les hommes se sauvèrent partout où ils trouverent un azile, sur les montagnes & les pays voisins montagneux; quantité de monde périt dans les eaux, de faim ou de fatigue; les eaux se retirèrent; Yao fut obligé de recommencer l'Ouvrage que Fohi avoit déjà fait; il ramassa ces hommes effarouchés & retombés par la misère qu'ils souffrirent dans une espèce de barbarie; il les civilisa de nouveau, & rétablit l'Empire: à Yao succéda Xun, ensuite Yu, tous deux de grands hommes, qui

(1) Sur-tout un des Missionnaires; le P. Contamine se servant du même terme, lorsqu'il fait parler le Fong-ton de la Province de Canton de la 15^e année de Cang-ti, & ce la fécondé de son fils Yon-teching.

avoient dirigé l'entreprise pour l'écoulement des eaux. Yao fut ainsi le Chef de la première dynastie, & depuis lors l'Empire s'est conservé dans son lustre jusqu'à nos jours.

5°. Plusieurs Auteurs Européens soutiennent la même chose, sçavoir que le déluge est arrivé sous Yao; mais le P. Martini, dans l'idée générale que tout le genre humain y a péri, est obligé, pour concilier le tout, de soutenir que l'Histoire des régnes précédens est entièrement fausse, ou qu'elle parle des tems antérieurs au déluge, en quoi il a raison, mais non dans le sens qu'il le comprend, puisque personne n'en auroit eu connoissance. Ce qu'il y a de plus curieux, est qu'il assure que Janus, Yao, & Noé ne font qu'une même personne, sans songer qu'on a parlé de Janus comme du plus ancien Roi de l'Italie, quelques milliers d'années avant qu'on eût connu le nom de Yao, & que le même Roi n'a pu régner dans les deux extrémités de la terre connue, à la fois. Enfin comment le déluge est-il arrivé sous Noé, & tandis qu'il étoit à la Chine, lorsqu'il se trouvoit en Mésopotamie, ou en Arménie, ou au voisinage du mont Caucafé? Passons à une nouvelle hypothèse sur l'origine des Chinois. On a vû que je les suppose descendans d'Adam par d'autres que par Noé, & qu'ils habitoient la Chine environ 600 ans avant le déluge; par conséquent à peu près 1000 ans après la Création.



Les Chinois descendent d'Abel aussi bien que les Scythes.

Nous avons donné ci-devant une hypothèse sur l'origine des Ethiopiens, & des autres habitans de l'Afrique, en les faisant descendre de Caïn & de quelques-uns de ses freres; ne seroit-il pas possible que les Chinois descendissent d'Abel & d'autres de ses freres? Faisons-en voir la possibilité & la probabilité.

Nous avons démontré ailleurs, que naturellement Abel, lorsqu'il fut tué, devoit avoir une famille très-nombreuse; il périt par les mains de son frere l'an 129 ou 130 du monde; Adam & Eve, qui avoient sans doute satisfait à l'ordre, & éprouvé la bénédiction divine, n'auront gueres vû passer d'année sans avoir un enfant ou deux; & comme Seth nâquit peu de tems après ce meurtre, dans la 130^e. année d'Adam, il est clair que ce fut vers ce tems qu'Abel fut tué; si donc, comme nous le croyons par de bonnes raisons, & l'avons démontré ailleurs, les hommes engendroient aussi jeunes qu'aujourd'hui, Abel pouvoit voir issue de son corps la 5^e ou la 6^e. génération tandis qu'il avoit encore toujours lui-même des enfans; par conséquent ses descendans pouvoient composer déjà un peuple; & comme Adam a pu avoir pour le moins 130 enfans dans cet espace de tems, sans compter les jumeaux, qui devoient être alors moins rares qu'aujourd'hui, comme les Juifs & autres le croient fermement; il n'est pas étonnant que quelques Auteurs fassent monter le nombre des ames qui existoient du tems de la mort d'Abel, à plus de 100,000., quelques-uns même jusqu'à passé deux millions; il est donc facile qu'Abel ait eu un millier de descendans, lorsqu'il fut tué; ne supposons, si on veut, que 500; car je suis accommodant au possible; les Abélites devoient craindre un pareil sort de la part

de la race de Caïn qui a passé en tout tems pour méchante & violente, qui haïssoit les Abélites, dont la vue leur reprochoit toujours le forfait de Caïn. Aussi furent-ils les premiers à construire des villes, pour tenir en bride les autres hommes. Quoi qu'il en soit, les enfans d'Abel crurent sans doute que le meilleur moyen de se mettre en sûreté, étoit de s'éloigner; la terre étoit assez grande; d'autres de leurs cousins, qui n'avoient pas moins en horreur le crime de Caïn, qui peut-être ne connoissoient pas encore la politique, & détestoient apparemment ouvertement ce monstre infame, commençant aussi à craindre la vengeance des Caïnites & de leur parti, se joignirent par cette raison aux Abélites & se réfugièrent soit dans la Scythie ou du moins vers les Indes & le Thibet; & après 870 ans de marche, pendant lequel espace de tems ils s'arrêtèrent en divers lieux qu'ils peuplèrent, une partie d'entr'eux arriva sous Fohi dans la province de Xansi: cette supposition n'a absolument rien que de possible, que de probable & de vraisemblable même. On dira: pourquoi plutôt des Abélites que d'autres, & pourquoi y mêler les Scythes? Outre la raison alléguée, que les Abélites & les Caïnites avoient le plus de sujet de s'éloigner, il y a encore une autre raison qui n'est pas des plus foibles.

Je suppose, & personne ne me contredira, qu'Abel a été d'une piété exemplaire; il faut croire qu'il aura fait son possible pour inculquer les mêmes principes à ses fils & à ses descendans; or nous voyons que les Chinois de toute ancienneté ont eu la Religion naturelle, telle qu'elle a été enseignée & pratiquée par les fideles jusqu'à la Loi; j'en excepte Abraham & quelques-uns de ses fils & descendans qui ont eu des révélations particulières: toute l'Histoire Chinoise est remplie de preuves de cette thèse; Hoam-ti, suivant eux, a bâti le premier temple à l'honneur de Xam-ti, ou du souverain Gouverneur du Ciel & de la Terre; Fohi & Xin-num ayant sacrifié sous le Ciel & à découvert: nous avons déjà remarqué que Fohi connoissoit la différence entre les bêtes nettes & immondes, & qu'il garda sept sortes des premières pour les Sacrifices, ce qui est déjà une présomption bien forte pour l'opinion, qu'il descendoit d'Abel; lequel avoit sacrifié des animaux au Dieu éternel; en un mot aucune Nation ne devoit être mieux instruite que celle qui avoit pour fondateurs des descendans d'Abel, & l'on voit que les Chinois se font d'ancienneté distingués par leur piété.

Cette Religion se conserva entièrement dans toute sa pureté, jusqu'environ 65 ou 70 ans après Jésus-Christ, ou Ming-ti quinzième Empereur de la Dynastie des Hans fit apporter l'Idole & le culte de Foé, comme il a été rapporté plus haut; cependant cette idolâtrie & toutes les autres sectes ne sont que tolérées à la Chine, & l'ancienne & naturelle y est la seule dominante; qui étoit telle, que le P. Visdelou, Evêque de Claudiopolis, disoit lui-même, *que notre Religion pouvoit s'accorder avec ce qu'on trouvoit dans les anciens Livres, mais non pas avec ce que les interpretes avoient écrit; & le Prince héritier de Cam-hi disoit, que les nouveaux interpretes n'ont pas toujours bien pris le sens des anciens Auteurs.*

Il est vrai qu'on leur impute bien des choses.

1°. Qu'ils sont Déistes & croient un Dieu matériel qui habite dans le Ciel, mais ceci étoit une opinion non de ceux de la Religion dominante, ce fut celle de Lao-Kioune; on veut encore prouver cette accusation par les titres de Cham-ti, de Tien, & de Cham-tien, qu'ils donnent à Dieu; c'est pourtant

justement ce qui prouve le contraire; vû que les Juifs établis dans le Roman, qui ont si fort en horreur toute idolâtrie, se servent des mêmes termes pour désigner Jehovah le véritable Dieu. Par Tien ils entendent l'Esprit qui préside au Ciel; ce mot désigne en même tems le Ciel matériel, & encore le premier ou principal de la famille, de la province du Royaume; & ici l'Être suprême, en y ajoutant le mot Chang; parce qu'alors cela signifie le suprême Empereur du Ciel.

2. On leur impute une idolâtrie envers les Génies Protecteurs des Provinces; il y a quelque chose à dire à cet égard, cependant il n'est pas prouvé qu'ils les adorent; ils reconnoissent ces Génies qu'ils nomment Chinhoang, pour Protecteurs particuliers des Provinces & des Villes; autrefois il se trouvoit dans le Temple de chaque ville simplement une planche ou tablette avec ces mots, *le siège du Gardien spirituel de la ville*; & le Gouverneur prêtoit le serment devant cette tablette, avant que de prendre possession de sa charge. Dans les derniers tems on a substitué à ces tablettes des statues qui représentent le Génie tutelaire, afin d'imprimer plus de crainte lorsqu'on fait le serment, c'est ce que le P. Martini rapporte dans son Histoire de la Chine.

Ceci a quelque air d'idolâtrie; cependant il n'est pas dit qu'ils adorent ces statues, ni même les Génies, ou qu'ils jurent par leur nom; & en ce cas, ce ne seroit pas une chose extraordinaire, qu'ils crussent des Génies protecteurs: il semble par le Prophète Daniel & par plusieurs autres passages de l'Écriture, que les Juifs ont eu la même idée, mais ils ne les ont pas représentés par des statues; & aujourd'hui encore parmi les Chrétiens les uns ont des Saints, Protecteurs des Royaumes, des Villes, des Couvents, des Arts & des Métiers, des personnes privées même; & quelques autres croient que chaque homme a son Ange tutelaire; or il n'y a point-là d'idolâtrie, lorsqu'on ne leur rend pas des honneurs divins: Et pour être persuadé qu'ils n'adorent pas ces Génies ou Esprits, on n'a qu'à lire l'instruction de l'Empereur dans la lettre du P. Constantin, *lettre édif. T. XIX. p. 393.* combien il désapprouve l'honneur qu'on leur rend; instruction digne d'un Prince chrétien, quoique celui-ci Yongtching fils de Cang-hi fût bien éloigné de l'être, vû la manière dont il persécuta les Néophytes & les Missionnaires même dans son Empire.

Si donc la Religion naturelle pure, & telle qu'elle a été exercée par les premiers Patriarches, s'est conservée, du moins jusqu'à Jésus-Christ, sans interruption & mieux que chez le peuple de Dieu même, qui tomboit à tout moment dans l'idolâtrie, il est très-probable que ç'a été par une bénédiction spéciale que Dieu avoit accordée aux descendans d'Abel; & l'on voit tant d'exemples d'une vertu & d'une morale épurée chez eux, qui surpassent ou égalent ceux des Grecs & Romains les plus vertueux, qu'on ne peut douter que leur Religion ne soit aussi pure qu'elle peut l'être sans Révélation: aussi le P. Martini, le P. Trigault, & d'autres sont si frappés des vertus éminentes des anciens Chinois qu'ils ne les croient pas exclus de la béatitude éternelle.

Je viens aux Scythes, & à la raison qui m'a fait les joindre aux Chinois. Fohi étant entré dans la Chine par la province de Kensi, limitrophe du Thibet qui l'est lui-même de la Scythie ou Grande-Tartarie, il paroît que les deux peuples sont à-peu-près de même origine & antiquité; sur-tout si nous considérons que les anciens Scythes n'étoient point idolâtres, & que même ils

avoient en horreur les Idoles, qu'ils vivoient aussi suivant les préceptes de la Loi naturelle, vertueux, simples, véridiques, enfin estimés de toutes les Nations pour leurs qualités & leurs vertus; ce n'est qu'à mesure que les uns sont tombés dans la barbarie, & que les autres ont été en liaison avec leurs voisins, qu'ils sont devenus ou Mahométans ou Idolâtres; il y a même encore des contrées où on trouve des vestiges de cette ancienne Religion naturelle. Pour leur ancienneté, nous en avons déjà dit quelque chose, nous ajouterons seulement ici, que suivant les Historiens Chinois les Tartares ou Scythes doivent avoir fait une irruption dans la Chine déjà sous le Règne de Xun, successeur de Yao, ce qui seroit une forte preuve qu'ils sont d'égale ancienneté avec les Chinois.

Il est vrai que des Auteurs veulent prouver qu'ils ne sont pas de même origine, parce qu'ils ont toujours été en guerre ensemble; raison excellente! les Francs, dont les François tirent leur nom, ne sont donc pas d'origine Allemande, ni une partie des Anglois d'origine Normande, parce que les François sont si souvent en guerre avec ces Nations; enfin lorsque des freres font la guerre aux freres, les beaux-peres aux beaux-fils &c. il faut conclure qu'il n'y a point de parentage en fait d'intérêt; mais que dis-je, si cette raison est valable, nous ne descendons pas tous d'Adam, puisque toutes les Nations s'entrefont la guerre, & se la font faite de tout tems, comme on dit de Nimrod & d'Assur, qui étoient nés proches parens.

Il faut encore faire une petite réflexion sur ce qu'on veut absolument que les Scythes descendent de Gog & Magog; je sçai bien qu'on conjecture que les peuples nommés de ces noms peuvent être les Scythes; mais ceci est-il bien sûr? qui est ce Gog? Pour Magog, je le trouve dans la liste des enfans de Japhet, mais pour Gog, je ne l'y vois pas; tous les noms ayant une signification, les divers peuples n'ont-ils pu porter des noms à cause de cette signification même plutôt que pour l'amour d'un homme qui a eu ce même nom? Mais enfin accordons que quelque petit peuple Scythe sur les confins de l'Assyrie, de la Perse, ou de l'Arménie ait été nommé Gog & Magog par les Juifs, s'ensuit-il de là que toutes les Nations innombrables dans la Grande-Tartarie, depuis les confins de l'Europe jusqu'au Kamschatka, & depuis la Mer glaciale jusqu'à la Perse, l'Empire du Grand-Mogol, Kiam, Achem, la Chine, &c. descendent tous de ce même Magog? Une pareille assertion seroit très-ridicule; où il faudroit dire que tous les Européens descendent des François, parce que les Orientaux les nomment tous Francs; que les François eux-mêmes descendent tous des Francs, à cause qu'ils en portent le nom, & qu'il n'y a plus de sang Romain, Gaulois, Normand, Bourguignon, &c. Toutes ces conséquences sont entièrement insoutenables, & elles proviennent du préjugé général que dans le déluge tout le genre humain a péri, & qu'on ne sçait auquel des descendans de Noé assigner chaque colonie: cependant ces préjugés jettent tous ces Auteurs dans des embarras & des difficultés insurmontables, comme nous l'avons remarqué déjà souvent; ajoutons-en une autre que me fournit le P. Parennin, (1) qui ne peut croire que des hommes si peu éloignés du déluge, fussent devenus en si peu de temps si féroces,

„ jus-

(1) L. Edif. T. XXVI. p. 70.

„ jusqu'au point de boire le sang des animaux, de manger leur chair crue,
 „ de s'habiller de leurs peaux sans les préparer auparavant? comment Fohi
 „ hi auroit-il pu former sa Cour de pareils hommes ” &c. il conclut donc en
 „ disant, „ il eût donc fallu dire que parmi les premiers Chinois, outre le
 „ Chef, il y en avoit plusieurs autres capables d'entrer dans le gouvernement
 „ en exécutant ses ordres, & que tout le reste, c'est-à-dire le plus grand
 „ nombre, conservoit encore un peu de barbarie; c'est ce qui paroît natu-
 „ rel & plus conforme à la vérité.”

Cette solution est-elle satisfaisante? elle l'est suivant mon système, mais non lorsqu'on soutient que Fohi est le même que Noé: comment est-il possible que deux cens ans environ après le déluge Noé n'ayant avec lui que de ses fils, de ses petits-fils, & sa propre famille, comment est-il possible, dis-je, que la plus grande partie d'entr'eux ait pu tomber dans une telle barbarie, après avoir été policés, & sous les yeux de leur pere, ayeul ou bisayeul? Nous ne voyons rien de pareil parmi les descendans de Sem, Cham & Japhet; les Babyloniens, les Egyptiens & tous les peuples anciens qui nous sont connus, ont plutôt avancé dans les sciences, que reculé. La barbarie ne se rencontre que chez les peuples, qui ont vécu dans la dernière simplicité d'abord après la création, ou bien chez les autres après un grand nombre de siècles, lorsque la nation auparavant policée, est retombée peu-à-peu dans la barbarie; il faut même d'autres événemens, des guerres sanglantes, des marches longues sans demeures assurées, & quelques catastrophes; pour ici, je le répète, le cas est tout différent. Cette barbarie se seroit établie sous les yeux & du vivant de Noé, après avoir pendant près de 1700 ans cultivé les arts; c'est-là une chose absolument impossible. Mais suivant mon système rien que de très-naturel: ils s'éloignent 130 ans après la création, & avant que les Arts les plus simples fussent connus; ils errent pendant près de 900 ans par divers pays, vivant vraisemblablement de la chasse, de fruits, &c. par conséquent ils devoient être barbares, n'ayant pas le loisir d'inventer des arts, encore moins de s'adonner au luxe; dans ce long espace il s'est manifesté de temps à autre quelques génies supérieurs, comme Fohi, qui aidé de ses ministres & de ses conseillers entreprit de civiliser & d'instruire un peuple ignorant & barbare.

On voit donc, que si on se dépouille du préjugé sur les effets de ce déluge, rien de plus facile que d'expliquer tout; & rien de moins facile, lorsqu'on s'y tient rigoureusement, comme on le fait.

C H A P I T R E X V I.

Les Chinois ne sauroient descendre ni de Sem ni de Japhet.

Puisque nous avons rapporté ce que nous pensons sur l'origine des Chinois, ajoutons-y ce que d'autres pensent à cet égard; nous avons vu que quelques-uns les font descendre directement de Noé, qu'ils supposent Fohi; d'autres de Cham & des Egyptiens; ces deux opinions ont été examinées & réfutées;

je ne dirai rien de ceux qui veulent que Fohi ait été Arphaxad ; cette opinion a très-peu de sectateurs ; le plus grand nombre veut qu'ils soient issus ou de Sem, ou de Japhet : toutes les raisons que j'ai alléguées réfutent déjà assez l'une & l'autre opinion , c'est pourquoi nous n'y ajouterons qu'un petit nombre de réflexions.

Quant à Sem, en se tenant si rigoureusement à la lettre de l'Écriture, & en supposant qu'il n'a eu d'autres fils que ceux qui y sont exprimés, on ne sauroit soutenir l'opinion de ceux qui les en font descendre, quand même on feroit le calcul des LXX. ; la multiplication du genre humain n'auroit pas suffi pour peupler toute cette étendue de pays, depuis Sinéar jusqu'à l'Océan Oriental de la Chine, vers le Japon, en si peu de siècles ; même suivant le P. Pezron, il ne se seroit écoulé depuis le déluge jusqu'à la première année de Fohi que 665 ans ; ainsi 5 générations, suivant le calcul des Grecs : si, conformément à la lettre de l'Écriture, on suppose qu'il n'y a eu aucune colonie qu'après la dispersion de Babel, que Pezron place à 3086 ans avant Jésus-Christ, il ne reste que 134 ans d'intervalle pour peupler toute cette étendue de pays immense entre Sinéar & la Chine, & fonder en outre cet Empire : (1)

Voilà donc encore une de ces difficultés insurmontables qui résultent du préjugé gravé si profondément dans l'imagination des savans. Ils ne sauroient jamais sortir de ce labyrinthe quelque Ariadne qu'ils invoquent.

Voyons si pour Japhet il y a plus de probabilité. On soutient fort & ferme que Noé a distribué les trois parties du monde à ses trois fils. Mais où reste la quatrième ? Moïse n'en a rien su, dira-t-on ; il est très-vrai, mais comment a-t-il donc pu & voulu dire que les habitans d'un monde dont il ignoroit l'existence, ont tous sans exception été noyés ? Cette distribution s'est faite par Testament suivant les uns ou par un Acte authentique, tout comme si on y avoit assisté comme témoin, & qu'on eût été présent à l'homologation.

Mais il faut que cette distribution ait été attaquée par devant quelque Tribunal ou Parlement, & qu'on l'ait annulée. En effet, Sem devoit posséder toute l'Asie, cependant les descendans de Cham s'emparent d'abord de l'Empire Babylonien, de l'Arabie, de la terre de Chanaan, &c. & Japhet de ce pays immense de la Grande-Tartarie & de la Chine. Cet acte authentique n'a été guères respecté. Mais parlons plus sérieusement. On assigne les pays susdits à Japhet ; il faudroit donc que sa descendance se fût bien multipliée pour peupler en si peu de temps la Tartarie & la Chine. Accordons-le encore pour un moment, mais alors je suis dans une perplexité & une inquiétude extrême où prendre de quoi peupler l'Europe & former les Celtes, les Aborigènes, les Umbriens, les Pélasgès, & tant d'autres nations qui prétendent à une antiquité égale ; & cependant Japhet & ses fils auront eu assez à travailler pour peupler cette grande partie de l'Asie, & il ne pouvoit être question seulement de l'Europe. Voilà donc une nouvelle preuve des embarras dans lesquels ces préjugés plongent ceux qui les adoptent avec tant d'opiniâtreté.

(1) Suivant le système des partisans du calcul des LXX. ces 134 répondoient justement à l'âge que Péleg devoit avoir pour engendrer la première fois, ainsi point de multiplication dans cet intervalle par ceux qui étoient de l'âge de Péleg, par conséquent point de peuple, ni pour une colonie à la Chine ni pour les pays situés entre-deux.

C H A P I T R E X V I I .

Confirmation de ce qui a été exposé ci-dessus, & examen des opinions de M. de Guignes dans son histoire des Huns.

Rapportons encore quelques passages de l'ouvrage d'une érudition surprenante que M^r. de Guignes a donné tout récemment sous le titre d'Histoire générale des Huns; nous ne rapporterons que quelques articles qui peuvent servir à la confirmation de ce que nous avons déjà rapporté.

Il rend compte des temps fabuleux des Chinois depuis Puon-ku. (1) Il les rejette tous à cause des deux préjugés dans lesquels il se trouve avec tant d'autres, que ces années sont solaires & que ces regnes sont successifs: en adoptant mon système, qui en ceci est conforme au témoignage des anciens Auteurs, Chaldéens, Egyptiens & Grecs, que ces années ne sont que des jours, & les Dynasties (ou Rois) collatérales, tout prend une autre face & l'imputation de la fable s'évanouit.

Il rapporte (2) la durée du regne des Successeurs de Fohi, réduite en années solaires; & ce qui prouve encore plus fort que les précédentes étoient des jours, est la différence énorme des nombres. Il assure que Fohi a régné 101 ans ou 110 ans & ses 15 Successeurs 17788, Chinnong ensuite 140 ans, les autres 7 jusqu'à Hoam-ti qui selon plusieurs Auteurs n'étoient pas Successeurs, mais Rois ou Vicerois dans d'autres Provinces, seulement de 42 à 80 ans chacun: seroit-il possible qu'on donnât à des Princes entre Fohi & Chin-nong des milliers d'années de règne & au premier seulement un peu plus de 100, à celui-ci 140 & à ses Successeurs depuis 42 à 80 ans, si ces milliers d'années ne devoient pas être réduites en jours ou en mois? On y voit encore des particularités de leurs régnes reconnues pour véritables par les Chinois, ainsi hors des temps fabuleux.

Il parle fort (3) de l'incertitude des temps jusqu'à Hoam-ti, & même de ce qui regarde son règne, il assure pourtant qu'il a existé de même que Fohi.

Il dit qu'on est sûr de l'existence du règne de Yao & de Chun par des monumens de leur règne qui restent encore, mais ils sont, dit-il, déstitués de Chronologie, & il en veut douter, parce qu'il faut avoir recours à des ouvrages postérieurs dont nous ignorons les sources. Si cette conséquence est juste, adieu toute l'Histoire des Assyriens, des Egyptiens, des Grecs, bref de tous les anciens peuples, que dis-je, des François, des Espagnols & de tous les peuples modernes, dès qu'on n'est pas à même de vérifier les sources de leur histoire.

Il dit que Tsou-chou signifie Livre de Bambou, lequel avoit échappé à l'incendie; ainsi un livre écrit avant l'invention du papier à la Chine, est de la plus grande antiquité.

Il parle (4) des travaux que Yao & Chun ont faits à la Chine & qui ont éternisé leur mémoire, qu'ils sont rapportés dans le Chou-King; que cet ou-

(1) T. I. p. 2. 3.

(2) *Ibid.* p. 4.

(3) P. 5.

(4) P. 6.

vrage suppose cet Empire, dont il donne une description exacte, établi longtemps avant Yao, les peuples policés & les Arts déjà florissans. Que l'Empire ne consistoit qu'en 9 Provinces, & ne s'étendoit du côté du midi que jusqu'au fleuve Kiang, ou peu au delà; que le reste des peuples méridionaux étoient des barbares, & le furent encore longtemps après; il croit que les Arts venoient d'ailleurs, & ont été portés dans la Chine par les premières colonies qui s'y sont établies. Qu'on observe sur tout ceci.

1°. Que le Chou-King est un livre infiniment estimé à la Chine & même généralement, quoique quelques-uns suivent une autre Chronologie, comme nous l'avons rapporté, laquelle ne diffère pourtant pas beaucoup de celle-ci.

2°. Que la description de l'Empire établi avant Yao, ainsi avant le déluge, est exacte, par conséquent que les Chinois ont été soigneux de l'histoire de toute antiquité.

3°. Que les ouvrages de Yao & de Chun sont avérés puisqu'ils subsistent encore de nos jours, & qu'ils ont été faits pour obvier aux inondations & pour faire écouler les eaux, ce qui fait voir que sous le règne de Yao le déluge universel s'étant manifesté, selon le Texte Hébreu, tout le genre humain n'a pas péri.

4°. Que de son temps & longtemps après les peuples méridionaux étoient des barbares; ainsi des peuples qui s'y sont établis longtemps avant le déluge. Car en supposant que Yao est Noé, de quoi pourtant nous avons montré le ridicule, d'où pouvoient venir ces barbares, s'ils étoient ses fils ou ses petits-fils?

5°. Qu'il n'y a point de nécessité que les arts y fussent venus d'ailleurs; nous ne cesserons de répéter que le bon sens & la différence du génie résidant chez le genre humain en général, il y a eu & il y aura de tout temps dans toutes les nations des génies supérieurs capables de grandes choses & de belles inventions; il n'est point nécessaire qu'on les y transporte d'un autre endroit, témoin le papier, l'imprimerie, la poudre à canon, connus chez les Chinois longtemps avant que les arts le fussent en Europe.

Voici un passage remarquable (5). M. de Guignes dit que sous le règne de Yao une partie de la Chine étoit ensevelie sous les eaux; que plusieurs Ecrivains Européens ont fait cet événement pour en former le déluge de Noé, &c. Dans le Chou-King il est dit, ajoute-t-il, que ces eaux montoient au ciel & surpassoient les collines & les montagnes. C'est, dit-il, une exagération d'un Prince, qui déplore le malheur de ses sujets, &c. Si cette inondation, dit-il, eût été aussi considérable qu'on l'a dépeinte, en quel endroit Yao auroit-il pu habiter avant l'écoulement des eaux? Quoiqu'il ne regarde ce déluge que comme un débordement ordinaire des fleuves & des rivières dans un pays encore médiocrement peuplé, il avoue qu'on a élevé des digues, construit des canaux, percé des montagnes, &c. pour porter ailleurs ces eaux, & que sans ces ouvrages la Chine se trouveroit abîmée sous un nouveau déluge.

Il me paroît qu'il se trouve ici quelque contradiction. Je suis parfaitement d'accord avec lui quant à la manière hyperbolique orientale dont il est parlé de cette inondation; la remarque qu'il fait est frappante & incontestable; ni

(5) P. 7.

Yao, ni ses sujets n'auroient pu habiter quelque part, si l'eau avoit surpassé les montagnes. Je suis seulement frappé que deux histoires parlant du même événement, l'une celle de Moyse, soit prise à la lettre, l'autre celle du Chou-King soit expliquée par une maniere de parler hyperbolique.

Par-contre comment peut-il penser que le pays fût médiocrement peuplé sous Yao, lorsqu'il reconnoit la vérité & l'existence du règne de Yao, de Chin-nong & de Hoam-ti ? Il faut qu'ils ayent eu des sujets, il faut qu'ils ayent pu habiter un pays qu'il dit inhabitable sans tous ces ouvrages. Il faut donc que ce n'ait pas été un débordement ordinaire des fleuves, mais un événement extraordinaire, tel que le grand déluge de Moyse.

Il parle (6) du commencement de la famille de Hia & du choix que Chun fit de Yu, tige de cette famille, pour lui succéder. Il rapporte les particularités de son règne sans douter d'aucune, ainsi l'on ne scauroit contester ce qui s'est passé sous Chun qui l'a choisi, ni sous Yao son prédécesseur.

Il dit (7) (ce qui est confirmé, & circonstancié par Martini) qu'il y a eu beaucoup de martyrs pour les livres lors de l'incendie. Je fais là-dessus une réflexion, si les Chinois ont été zélés pour la conservation de leurs anciens livres, jusqu'au point de sacrifier leur vie, comment peut-on supposer un moment que dans un Empire d'une étendue immense, on n'en ait pas conservé un très-grand nombre ?

Après avoir exalté (8) l'excellence & la certitude de l'Histoire Chinoise, qu'il ne croit pas contredire à l'histoire de Moyse, en adoptant la nouvelle Chronologie, il décrit lui-même (9) la route que les différentes colonies ont du tenir. Si on la suit exactement, si on y réfléchit & qu'on calcule, on trouvera qu'il est impossible que les fils de Noé y ayent pu pénétrer vers ces temps, en suivant même la Chronologie Grecque, à moins que de laisser toutes les Indes désertes & sans colonies, ce qui seroit une supposition de la dernière absurdité.

Il y soutient encore que ces colonies Chinoises n'ont rien de commun avec celles de la Tartarie, en quoi je me trouve en partie d'accord avec lui.

Il parle du partage de Noé, il assigne (10) à Cham les Indes, à Sem les Contrées vers l'Indus & le Golphe Perfique, & à Japhet celles au N. & N. O. de la Mer Caspienne, & des Indes. Je ne m'éloigne pas beaucoup de son opinion; mais pourquoi laisse-t-il sans habitans les autres trois parties du monde ? Il est clair qu'il n'a pas sçu où en prendre pour les peupler. Il a raison, & en suivant le système vulgaire & si universellement reçu, jamais on ne pourra se tirer de ces embarras insurmontables.

Dès le temps de Yao, qui est suivant M. de Guignes (11) Noé, les Ancêtres des Huns & des Tartares habitoient au Nord de Chenfi, de Chanfi & de Petcheli, on les appelloit Chan-Yong, ou barbares des montagnes; sous les Hia, Tchong-yo; sous les Chan, les pays Kuei-fong ou des Esprits; sous les Hans, Hiong-nou; dont peut-être on a formé le nom de *Huns*, ou *Hunni*.

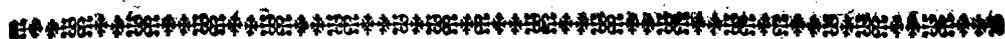
Les Huns (12) étoient connus avant le commencement de la famille de Hia, qui fut vers l'an 2207. avant Jésus-Christ.

(6) Ibid.
(10) P. 5.

(7) P. 19.
(11) P. 13.

(8) Tom. II. p. xciv.
(12) P. 16.

(9) P. 3.



C H A P I T R E XVIII.

Résumé de tout ce qui a été exposé ci-dessus de la Chronologie Chinoise & de la non-universalité du déluge.

Que le Lecteur fasse lui-même les réflexions que ces récits soutenus des preuves les plus authentiques, fournissent naturellement.

Nous ne saurions mieux finir nos remarques sur la Chronologie Chinoise, que par une réflexion qui mérite sûrement l'attention du lecteur.

Nous avons fait voir qu'excepté l'Histoire Sainte, qui même n'est pas aussi bien liée, ni circonstanciée, aucune autre ni ancienne ni du moyen âge ne fait voir aussi évidemment son authenticité que l'histoire Chinoise, dans laquelle se trouvent tous les caractères qui la mettent hors de doute & dont d'autres à peine peuvent se vanter d'un seul; un peuple dont l'origine se perd dans les ténèbres des temps qui suivent immédiatement la Création, un peuple qui a une même langue & des caractères depuis plus de 4000 ans entièrement différens de ceux de tout autre; un peuple qui n'a jamais connu d'autres peuples, encore moins les civilisés, comme les Européens, les Egyptiens, pas même les Assyriens, & les Persans fort tard & à-peu-près comme nous connoissons ceux des Terres Australes; un peuple qui n'a jamais eu de communication avec eux, tant à cause de la distance infinie qu'il y a entre les pays que les uns & les autres habitent, qu'à cause de leur orgueil énorme qui leur fait mépriser tous les autres au point que quand même ils auroient été en commerce avec eux, ils n'auroient pas voulu puiser quelque chose dans leur histoire; un peuple qui n'a jamais été subjugué entièrement par d'autres, excepté dans ces derniers temps par les Tartares, événement qui n'a rien changé dans les sciences, dans la langue ni dans les caractères; des monarques parmi lesquels il y en eut plusieurs qui auroient pu servir de modèle aux plus parfaits des pays les mieux policés; un Tribunal d'histoire établi depuis passé 4000 ans, exemple unique, je ne dirai pas pour la durée, mais pour l'établissement même, des différences si petites dans la Chronologie de leurs meilleurs Auteurs, qu'elles ne sont rien en comparaison de celles des autres peuples, de celles même des Auteurs les plus sçavans & des Critiques les plus judicieux parmi les Européens, qui se vantent d'avoir seuls les sciences & le bon sens en partage.

Nous avons vu de plus, que leurs Auteurs ne diffèrent presque dans les temps antérieurs à Yao que du plus au moins; que les uns font certaines familles ou Dynasties successives, d'autres collatérales; de ceux-ci quelques-uns les nomment de la même famille, d'autres, comme Abdalla Beidari, frères. Que les uns surpris d'un nombre d'années si prodigieux sans avoir la marotte de prétendre à une si grande antiquité, les rejettent comme fabuleuses; les autres jugeant qu'on avoit compté au commencement par jours, (on voit que les Egyptiens & les Babyloniens étoient déjà dans la même idée) les ont réduits en années. Qu'ils s'accordent tous généralement à dire que leur Nation a commencé à Pounku; que Fohi a été leur premier Em-

pereur; que Xin-nang & Hoam-ti ont existé; que sous Yao est arrivé le grand déluge; que le livre Y-King est du tems de Fohi; le Chou-king du tems de Yao.

Nous avons aussi fait voir que le déluge dont ils parlent est un vrai déluge, & le même que celui de Noé, dans lequel cependant toute créature vivante n'a pas péri; que ce n'est pas seulement un débordement des rivières; en effet un déluge qui couvrait les collines & les montagnes, selon le stile hyperbolique de Moïse & de Yao, une inondation dont les effets ont duré pendant 9 ans sans compter les 13 ans employés pour y remédier & rendre le Pays habitable, & qui a dispersé une partie des habitans au point d'avoir besoin d'être de nouveau civilisés, dont ni dans les 16. siècles précédens, ni dans les 41. siècles suivans, il n'y a pas eu d'exemple, ne sauroit avec aucune ombre de vraisemblance être donnée pour une inondation des rivières; si donc ce déluge ne sauroit être que celui de Noé, comme presque tous les Auteurs Européens l'avoient avoué avant que d'avoir senti combien les conséquences en sont terrassantes pour leur système & leurs préjugés; nous verrons d'abord à quelles réflexions ces faits nous conduisent.

Les meilleurs Auteurs Chinois & qui sont regardés comme les plus authentiques, conviennent que depuis Puon-ku, ou la formation du globe d'un Chaos, jusqu'à Fohi, il s'est passé environ 1000 ans. Arrêtons-nous encore un peu ici.

Les Chinois disent expressément que très-anciennement une immense quantité d'eau étoit mêlée avec la terre, & que depuis un grand nombre de siècles il s'en fit une division qui produisit la forme de toutes choses. On voit par là qu'ils ne disent pas que le Chaos, ou la matière soit éternelle, mais simplement que ce Chaos existoit longtems avant ce que nous nommons Création; on a vu aussi que tous les plus anciens Auteurs Egyptiens, Grecs & autres, n'en doutoient point, & j'ai allégué des raisons qui me déterminent à être de leur avis.

Nous disons donc qu'on compte environ 1000 ans de la Création à Fohi, de celui-ci 600 ans à Yao, & l'Histoire de la Chine assure que le déluge est arrivé dans la 60^e. année de ce Monarque. Voilà 1660 ans, selon le Texte Hébreu 1656 ans. Quoi de plus frappant que cette conformité?

On me dira que je ne veux pourtant pas soutenir que ce calcul des années de Fohi à Yao soit exactement juste, encore moins celui de Puon-ku à Fohi; non, je me garderai bien de me donner un pareil ridicule. Les Auteurs différencient dans leurs opinions sur la Chronologie Chinoise, & les Européens plus que les autres pour sauver leurs précieuses Chronologies Samaritaine & Grecque. Voici un échantillon des absurdités dans lesquelles ils tombent. Jakson assure que Yao a commencé à régner l'an 2338 avant l'Ere Chrétienne. Deux pages après, il dit que Fohi & Xin-nang ont mené en Asie leurs premières Colonies environ l'an 2358 avant ladite Ere, & dans la page suivante qu'il est arrivé à la Chine en 2538; quelles contradictions! Tous les Auteurs mettent 600 ans entre Fohi & Yao, & ici il n'y en a que 20, comment concilier ceci? Nous avons dit que la différence dans la Chronologie depuis Puon-ku à Yao est très-petite entre les calculs des divers Auteurs Chinois; en rejetant ce nombre immense des années, ou les réduisant en jours, & plaçant des Dynasties collatérales au lieu de successives; selon tous le déluge seroit arrivé dans

le cours du XVII^e. siècle du Monde. Dans quelles Histoires anciennes ou moyennes, trouvons nous une si grande conformité? Qu'on examine l'Histoire des Egyptiens, des Babyloniens, des Assyriens, des Grecs, partout la différence est de plusieurs siècles; nous voyons qu'on croit peut-être sans raison qu'Hérodote ne donne que 520 ans à la durée du règne des Assyriens, les Auteurs de l'Histoire Universelle encore moins, Ctésias 1300 ans: des Auteurs modernes, entr'autres Jakson, veulent que Ctésias ait encore trop abrégé les tems; plusieurs ont supposé que le déluge d'Ogygès & celui de Deucalion étoient le même que celui de Noé, quoique celui-ci soit arrivé seulement 1529; celui-là 1796, selon d'autres 1771, & celui de Noé selon la véritable Chronologie des Hébreux 2744 ou 48 avant l'Ere Chrétienne; mais 8 ou 10 siècles de plus ou de moins n'entrent en aucune considération chez ces Sçavans, sans quoi comment faire goûter leurs diverses opinions sur la durée du monde, dont la différence va jusqu'à la venue du Messie, à 2000 ans? Jakson lui-même qui abrége la Chronologie de 19 ans dans l'Histoire Chinoise plus que d'autres Auteurs, avoue que le déluge sous Yao seroit selon la Chronologie du Texte Hébreu de dix ans antérieur à celui de Moïse; en effet en rétrogradant depuis l'Ere Chrétienne placée 4004 ans après la Création, & qui a été mise 4 ans trop tard par Denis le Petit, selon l'aveu de tous les Auteurs de 2838, à l'année du règne de Yao, on viendra à l'an 1666 au lieu de 1656. Si par contre on en ôte les 19 ans ce fera à l'an 1647 ou à-peu-près dix ans, comme il le dit, avant 1656 que selon le Texte Hébreu le déluge de Noé est arrivé. Il en fait une preuve en faveur du calcul des LXX. En quoi consiste-t-elle? Dans une pétition de principe. Par le déluge de Noé tout être vivant a péri. Or la Chronologie Chinoise authentique & incontestable, place un puissant Empire, quand même on omettroit les prédécesseurs de Yao du moins 10 ans avant l'Epoque des Hébreux; donc le calcul de ceux-ci est erronné.

N'est-ce pas une pitié de voir combien ces Auteurs se tourmentent pour établir leur calcul erronné, tantôt en rejetant tous les Rois avant Yao, tantôt toute l'Histoire avant Fohi, tantôt faisant de Puon-ku & de Fohi, de Yao même, la même personne, quoique celui-ci ait précédé l'autre de 1000 ans; tantôt regardant ce que les Auteurs disent de la terre non inondée, mais mêlée d'eau, non pendant un tems, mais pendant nombre de siècles, comme l'époque du déluge; tandis qu'il ne se trouve aucune, je dis *aucune* preuve sans exception qui prouve quelque fait historique, dans tous les 40 siècles qui ont précédé la venue du Messie, & même de nombre d'autres dans plusieurs siècles suivans, telle que l'est celle de cette supputation en faveur de la Chronologie du Texte Hébreu & de mon système. Si on en compte les années avant le déluge, nous avons de Puon-ku à Fohi.

.	1000 ans.
de Fohi à Yao.	600
jusqu'à son déluge.	60
	1660

Si on rétrograde, nous avons, selon Jakson même, ou 1666 selon l'un, ou 1647 selon l'autre; quoi de plus frappant?

CHA-

C H A P I T R E X I X.

Famine extraordinaire dont l'Histoire Chinoise fait mention.

Nous ajouterons un autre fait & un autre calcul tiré de la même Histoire Chinoise, qui joint au premier, ne sauroit laisser aucun doute sur la solidité de notre système, à moins de prendre la ferme résolution de ne l'examiner que pour le combattre.

Nous avons dit qu'il n'y a que peu d'Auteurs, encore ne font-ce à-peu-près que des Européens, qui révoquent en doute la certitude de l'Histoire Chinoise depuis Yao, tout étant trop bien soutenu, lié, suivi & prouvé, tant par toutes les circonstances que nous avons rapportées, que par les Histoires & les Annales des petits Royaumes particuliers, tantôt souverains, tantôt tributaires de la Chine, qui s'y accordent; les faits qui sont arrivés près de 600 ans après le commencement du règne de Yao ne doivent donc point être révoqués en doute. En voici donc un arrivé dans les premières années de Ching-tang, qui monta sur le trône l'an 1747 avant Jésus-Christ selon les uns, & en 1735 selon les autres, ou, en déduisant les 19 ans que Jakson diffère des autres, en 1728. Dans ces premières années, il arriva que pendant 7 ans il y eut une grande famine & disette, à cause qu'il ne tomba aucune pluie. Jakson dit que ces années ont une grande ressemblance avec les 7 ans de famine & de stérilité en Egypte sous Joseph, mais que la différence des tems faisoit voir que ce n'étoit pas la même. Il a raison; selon le calcul des Samaritains, cette famine en Egypte commença en 1820, selon Pezron en 2154, selon Vossius 2271 avant Jésus-Christ; tout ceci ne s'accorde pas avec 1747 1735 ou 1728: mais voyons ce que le calcul Hébreu en dit; il place le commencement de cette stérilité en 1716; ainsi seulement 19 ou 12 ans de différence avec le calcul Chinois. Quelle conformité étonnante, que dans l'espace de 1735 ans il ne diffère que de si peu d'années! aucune Histoire ne peut faire parade d'une pareille conformité.

On y cherchera des objections, on dira 1°. Pourquoi est-il nécessaire d'en conclure que ce soit la même famine que celle de l'Egypte? N'y en a-t-il jamais eu d'autre?

Oui, il y en a eu, entr'autres celle du tems d'Achab & d'Elie; par malheur pour ce calcul, elle ne dura que 3 ans, ne fut pas si générale, & arriva selon le calcul ordinaire depuis 910 à 907; ainsi elle ne tourne pas à l'avantage de ces Chronologistes.

2°. On dira qu'il n'est pas à supposer que cette famine en Egypte ait été si générale qu'elle ait pu se faire sentir aussi fort & le même nombre d'années à la Chine qui en est éloignée d'environ 1200 lieues, & qu'aucun autre Auteur n'en parle.

A ceci je répond premièrement qu'il est dit Gen. XLI. 54. *Et la famine fut dans tous les Pays ככל הארץ dans toutes les terres.* Ou il faut admettre ici cette généralité, où rien ne la contredit, ou bien y renoncer, lorsqu'il s'agit du

déluge, où ce sens littéral est contredit par toutes les autres circonstances, raisons & histoires. J'ajoute que l'éloignement en longitude n'est d'aucune importance à cet égard, mais bien la différence de la latitude, comme l'expérience le prouve.

La rotation de la terre autour de son axe, quoiqu'elle entraîne en même tems son atmosphère, y influe beaucoup sous les pays du même climat & latitude. Si les nuages sont en grand nombre & qu'il n'y ait point de vent, ils restent toujours un peu en arrière; avec un fort vent de l'Ouest, ils la devanceront, mais toujours, s'ils n'ont des vents du Sud & du Nord, ils resteront dans la même direction de l'Est à l'Ouest; surtout s'il s'agit d'un espace d'environ 10 degrés de latitude. Or ici l'Egypte & une partie de l'Abyssinie d'un côté, la Chine, y compris dans ces tems le Tunquin & la Cochinchine de l'autre, sont situées l'une & l'autre entre le 20° & le 30°. degré de latitude; par conséquent cette remarque a parfaitement lieu ici.

3°. Qu'on n'objecte point le silence de Auteurs; il n'est d'aucun poids, outre que je n'admets que très-rarement les preuves négatives, comme nous nous sommes expliqués souvent à ce sujet; quels Auteurs auroient du en parler? Le fragment de Sanchoniathon est le plus ancien que nous ayons, tous les ouvrages des Auteurs antérieurs étant supposés, celui-ci a vécu 700 ans après cette époque, outre qu'il ne parle que succinctement des faits historiques, & qu'il omet même le déluge, événement tout autrement important que cette famine; nous n'avons que des fragmens de Bérofe & d'Abdene, supposons qu'ils l'aient aussi omis; on pourroit appliquer encore ici, qui prouve trop ne prouve rien. Ni Manéthon ni aucun Auteur Egyptien n'en parle, sans quoi on n'auroit pas été en peine comme tous les Sçavans le font, sous quel Roi Joseph a vécu: donc il faudra conclure que cette famine, & tout ce que Moÿse raconte de la servitude des Israélites en Egypte est fabuleux.

4°. Enfin on objecte que dans l'Histoire de la Chine cette famine est attribuée au défaut de pluie, mais que cette cause ne fauroit avoir lieu en Egypte où il pleut rarement.

Je répond que la cause est tellement la même, que, comme chacun le sçait, l'inondation du Nil qui est la source de la fertilité extrême de l'Egypte, provient des pluies qui tombent si abondamment dans l'Abyssinie. Si donc celles-ci ont cessé ou diminué considérablement, la cause des disettes de l'un & de l'autre Pays aura été évidemment la sécheresse & le défaut de pluie. Je crois que par tout ce que nous venons de dire on sera convaincu de l'importance de la réflexion, elle n'est pourtant pas encore d'un aussi grand poids que celle que nous y allons ajouter.

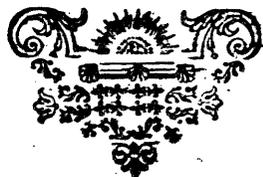
Quels sont les argumens les plus usités des Esprits-forts, des incrédules, dont le nombre hélas! se multiplie chaque jour contre la vérité de notre sainte religion? Ne sont-ce pas les contradictions ou apparentes ou véritables qu'on rend telles par une opiniâtreté déplorable, principalement dans le système vulgaire sur le déluge & la destruction générale arrivée parmi tous les êtres vivans & autres qu'on trouve dans les livres historiques de l'Écriture Sainte, d'où ils prennent occasion de rejeter aussi toute la partie dogmatique?

On sera forcé d'en convenir, & qu'il n'y a pas moyen de concilier ces

contradictions au point de leur faire goûter ces explications souvent plus ingénieuses que conformes à la raison. Pourquoi donc ne pas suivre la voye que j'indique & qui a été indiquée par d'autres, principalement & avec une grande force par Mr. Chaix dans l'introduction à son excellent Ouvrage sur le sens littéral de la Bible, en distinguant entre ce qui est écrit par inspiration pour enseigner la véritable religion, & ce qui l'a été par des hommes inspirés, agissant de bonne-foi en tout ce qui étoit de leur connoissance sur des circonstances historiques qui n'importent en rien au fond de l'Histoire, encore moins aux dogmes de la Religion? Pourquoi prétendre si opiniâtrément que tout être vivant a péri dans le déluge, lorsque partout ailleurs quand les memes expressions font naître des difficultés, on les explique? Si on suivoit cette voye & qu'on admît mon systéme, on ne pourroit s'empêcher de regarder avec une sainte admiration & surprise, que la sagesse infinie de Dieu nous ait conservé pendant tant de milliers d'années, chez un Peuple inconnu & en partie idolâtre, les annales les plus authentiques qui doivent convaincre les plus incrédules par toutes les circonstances rapportées & par leur conformité unique avec le récit de Moÿse, selon la vérité Hébraïque, sur le commencement du monde où notre globe fut tiré du Chaos, sur le déluge universel de Moÿse, & sur l'époque de cette famine générale; que l'Histoire de Moÿse est la plus authentique qu'on ait jamais eu & ne peut être sujette au moindre doute. Je souhaite donc que de plus savans que moi, & aussi zélés pour la gloire de Dieu & la religion, se dépouillant de tout préjugé veuillent prendre la peine de réfléchir mûrement sur ce que nous venons de dire.

Nous aurions encore bien des choses à dire des Chinois, la matiere étant presqu'inépuisable; mais il est temps de les quitter pour venir aux autres nations, particulièrement à celles de l'Europe.

Fin du Livre huitieme.



LIVRE NEUVIEME.

Des Scythes, des Celtes, des Thraces, des Grecs, des Italiens, &c.

CHAPITRE I.

Les Celtes ne descendent point de Gomer.

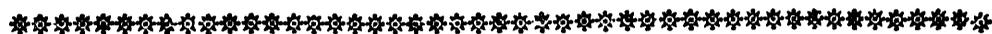
LES Celtes ont sans-doute peuplé toute l'Europe, ou du-moins la plus grande partie. Les uns font descendre les Scythes de Magog, & les Celtes de Gomer; d'autres disent que les Celtes sont descendus des Scythes. Quoï qu'il en soit, on trouve généralement beaucoup de conformité entre les deux Peuples.

Il est vrai que d'autres veulent distinguer entre les divers Scythes, Celtes, Gaulois, Sarmates &c. à cause de la différence des noms, tout comme si d'autres peuples avoient aussi une origine diverse parce qu'ils ont porté des noms différens. Il faudroit par la même raison distinguer, pour leur première origine, entre les anciens peuples, Goths, Vandales, Hérules, Longobards, Alains, Gépides, &c. qui pourtant venoient tous de la même contrée. Et personne ne devoit moins admettre cette distinction que ces Auteurs, qui font descendre & les Scythes & les Celtes de Japhet par ses deux fils; qu'importeroit-il donc que les uns ou les autres descendissent de l'un ou de l'autre de ces deux freres Gomer & Magog, ou duquel de leurs enfans, d'Afcenas ou de Riphath?

Nous avons déjà vû qu'un Sçavant moderne soutient qu'Oguz-Chan, le septieme après Noé, avoit fait conquérir l'Egypte par ses Généraux, dont l'un fut le premier Roi pasteur; nous avons remarqué que suivant les Historiens Chinois, les Tartares ont fait des irruptions dans la Chine même, peu de tems après le Déluge, sous Xun: ainsi ils ne peuvent être pour le gros de la Nation, des descendans de Noé.

Nous avons aussi fait voir que Moÿse, & même dans tous les siècles postérieurs les Juifs n'ont point connu les Scythes; que même les Historiens profanes avouent leur peu de connoissance sur ces Peuples, n'ayant acquis que fort tard le peu qu'ils en ont eu; que d'ailleurs Moÿse en assignant la demeure des fils & des descendans de Noé, ne parle que des pays les plus voisins, & qu'ensuite les Prophètes & les autres Juifs ont conservé les mêmes noms aux pays limitrophes & même à ceux qui étoient plus éloignés, comme Javan, Kittim, Elam, Chus, &c. sans que de ces noms on puisse conclure que les peuples éloignés ayent la même origine que les plus proches, qui ont porté ces noms originairement, vû que l'Ecriture n'en dit pas un mot.

En mettant donc les Scythes & les Celtes dans la même classe, examinons leur ancienneté.



C H A P I T R E II.

Les divers pays ont été habités par des peuples venus des montagnes & non point par mer.

ON commencera par remarquer un fait très-important, sçavoir que dans la Grece, l'Italie, l'Espagne & d'autres pays, les plus anciens habitans n'y font pas arrivés par mer, mais de l'intérieur des terres, & qu'on soutient généralement qu'ils ont habité les montagnes avant que d'être descendus dans les plaines. Toutes les Colonies Grecques, Phéniciennes, qui ont abordé dans ces pays par mer les ont trouvés habités; par conséquent les peuples en étoient très-anciens, & ne descendoient pas de ces fils de Japhet, encore moins de ceux qui suivant l'Ecriture ont peuplé les Isles, c'est-à-dire l'Archipel, car je ne veux pas m'arrêter à l'opinion absurde d'un Auteur, qui s'attache si fort à la lettre qu'il prétend que toutes les Isles ont été peuplées par les enfans de Javan, apparemment aussi les Maldives, le Japon, les Philippines, les Molucques, les Mariannes, les Isles de Salomon &c. Il est pourtant autant fondé que ses confreres qui font valoir si exactement la lettre de l'Ecriture. Pourquoi habitoient-ils originairement les pays hauts & montagneux, sinon parce qu'ils s'y étoient sauvés au tems du déluge, qu'ils y attendoient que le plat pays fût habitable, qu'ils craignoient un retour du déluge, ignorant la promesse divine? N'est-ce pas aussi la principale raison de leur barbarie extrême, que, pendant un longtems, ils étoient obligés par la nécessité, ne vivant que sur les montagnes, de se passer du plus nécessaire & oublioient par là les Arts les plus communs en peu de tems? nous voyons pourtant que ceux qui étoient plus proches du théâtre principal du déluge, comme les Thraces & les Scythes, étoient aussi infiniment plus barbares que ceux qui en étoient plus éloignés, ce qui n'auroit pû arriver sans cette raison; puisque s'étant séparés nouvellement de leurs freres policés, il auroit été impossible de tomber en si peu de tems dans une barbarie aussi affreuse; par-contre les plus éloignés n'ayant pas tant souffert du déluge, leur barbarie devoit être moindre, comme elle l'étoit en effet, comme chez les Umbriens & quelques autres Celtes qui ont bâti des villes dans les tems les plus reculés, & elle ne pouvoit provenir que de ce qu'ils s'étoient séparés de bonne heure des autres enfans d'Adam.

Aussi les Auteurs, en convenant que les plus anciens peuples Grecs ne ressembloient, ni par leur génie, ni par leur amour pour les Sciences ou pour le travail en général, aux peuples de l'Asie, ne peuvent comprendre comment un si grand changement a pu arriver en si peu de tems, & ils ont raison; à chaque pas ils trouvent des difficultés, lorsqu'ils soutiennent que tout le genre-humain a péri dans le déluge, lesquelles disparaissent par mon système.



C H A P I T R E III.

Origine des Thraces.

LEs Thraces sont précisément de ces peuples les plus barbares, habitans des montagnes, presque inconnus aux Grecs jusqu'au tems d'Alexandre, ainsi étrangers; cependant ils doivent descendre de Thyras fils de Japhet; ils sont très-anciens, & leur Jupiter l'étoit aussi; son surnom étoit Odin qui est visiblement un nom Celte, connu chez les Septentrionaux; leur plus grand Héros & Dieu ayant porté ce nom.

Diodore (*Liv. p. 40.*) parlant d'Osiris & de ses exploits, raconte aussi qu'il a subjugué la Thrace & l'a donnée à Maron après avoir tué leur Roi Licurgue.

Le même dit (*Liv. V. §. XXX.*) à l'occasion d'un grand déluge antérieur à tous les autres, qu'une grande partie de Samothracie, Isle de la Thrace, & qui apparemment y étoit jointe autrefois, fut aussi submergée de telle sorte que longtems après quelques pêcheurs retiroient encore dans leurs filets des chapiteaux de colonnes: ce qui marquoit que cette mer la couvroit des ruines des villes; les lieux les plus élevés de l'Isle servirent seuls de refuge contre ce débordement; mais la mer montant toujours, les Insulaires eurent recours aux Dieux, & ayant obtenu d'eux leur salut ils marquèrent les bornes de l'inondation, & y dressèrent plusieurs Autels, où ils sacrifient encore aujourd'hui.

§. XXXIV. Il parle des 7 Héliades ou fils du Soleil, & il dit qu'Actin, l'un d'eux étant passé en Egypte, y bâtit la ville d'Héliopolis en l'honneur du Soleil son pere & enseigna le cours des Astres aux Egyptiens. Il ajoute qu'un grand déluge arrivé alors en Grece emporta non seulement des peuples entiers mais encoré tous les monumens littéraires, & l'intelligence même des lettres. Les Egyptiens profitant de cette perte & de cet oubli se sont attribué l'invention de l'Astronomie, & les Grecs ne trouvant rien à leur opposer, cette opinion a prévalu & est devenue générale; les Athéniens même, quoi-qu'ils eussent bâti la ville appelée Saïs, ne paroissent pas avoir mieux conservé que les autres Grecs leurs anciennes connoissances; fort longtems depuis ce déluge l'histoire dit que Cadmus fils d'Agénor fut celui qui porta le premier les lettres de Phénicie en Grece, &c.

Il faut remarquer une fois pour toutes que Diodore étoit un homme savant, judicieux, qui avoit voyagé & examiné le tout fort scrupuleusement, comme nous l'avons déjà remarqué à l'occasion de l'Egypte & de l'Ethiopie. Or il parle,

1°. D'un grand déluge antérieur à tous les autres, c'est-à-dire à ceux d'Ogygès & de Deucalion, ce qui ne scauroit être un autre que celui de Noé.

2°. Sa relation est conforme à celle de Moÿse en ce que ce déluge a emporté des peuples entiers en Grece, & que ce n'étoit pas une inondation ordinaire, qui a cessé en peu de temps, telle que les deux ci-dessus; mais que la mer montoit toujours pendant quelque temps. Expression d'une conformité admirable avec celle de Moÿse.

3°. Que de son temps on voyoit encore les bornes de l'inondation & qu'on y sacrifioit sur des Autels, monument authentique que l'inondation s'étoit arrêtée & qu'elle n'avoit pas couvert toutes les montagnes, pas même celle de Samothrace infiniment moins haute que le Caucafe, ni détruit tous les habitans.

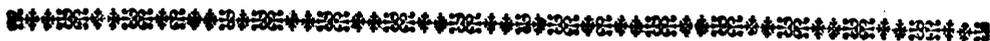
4°. Que l'ancienneté d'Athènes y est reconnue telle que Platon la donne, & dont nous parlerons ailleurs.

5°. Que ce terme *bien longtemps* après le déluge désigne en effet bien des siècles; ce qui s'accorde mieux avec le déluge de Noé qu'avec celui de Deucalion qui n'arriva que 10 ans, & celui d'Ogygès 277 ans auparavant, *ce bien longtemps* veut dire un temps si reculé qu'on ne peut le déterminer.

6°. Qu'auparavant le peuple étoit civilisé, puisqu'il y avoit des villes & que l'architecture y étoit cultivée, comme cela paroît par ces chapiteaux de colonnes. Il faut donc nécessairement que le peu qui restoit de ces peuples, dénués de tout secours, tombât dans une barbarie grossière, qu'il se nourrit de chasse, de racines, & enfin de tout ce qui s'offrit de soi-même, ce qui n'auroit pu arriver s'ils étoient descendus des fils de Japhet; les Thraces entr'autres étant réputés un si ancien peuple.

7°. Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'Osiris ne pouvoit être postérieur, mais qu'il est plutôt antérieur à Ménès, & supposant que celui-ci ait été Cham ou du moins son fils, qu'on nomme Misraïm, il est impossible qu'il ait trouvé par-tout en Ethiopie, en Arabie, aux Indes, en Thrace, & ailleurs des Royaumes établis & des peuples nombreux, si tous descendoient de Cham & de ses deux freres.

Ajoutons à ceci qu'Epiphane fait descendre les Thraces des Scythes, en quoi il a raison, comme nous le verrons en son lieu.



C H A P I T R E VI.

Origine des Grecs.

VENONS aux Grecs. Tous les historiens anciens & modernes sont obligés de convenir que les plus anciens habitans de la Grece, principalement ceux d'Athènes, étoient autochtones, nés dans le pays & n'ayant point d'origine étrangère. Les Grecs avouoient que des colonies étrangères étoient venues chez eux, & les avoient civilisés; que le premier a été Pélasge venu par terre qui les avoit rassemblés, leur apprit à manger du gland, à se couvrir de peaux, &c. à construire des cabanes. (1) Qu'auparavant ils vivoient dans un état pire que celui des bêtes brutes; qu'ils habitoient dans des cavernes & des arbres creux & même à découvert dans les bois, sur la dure, ne vivant que d'herbes, de fruits & de racines (2).

Or Pélasge doit être le même que Péleg, quelques-uns le font sortir de la Scythie quoiqu'elle ait du être peuplée suivant la plus grande partie des Auteurs par les descendans de Japhet; mais passons encore cette contradiction: pourquoi Péleg ne se contenta-t-il pas de son patrimoine, qui devoit être en

(1) Voyez Hécate & Ephore cités par Strabon, Polybe & Aristote.

Asie comme étant descendant de Sem ? Et comment pouvoit-il rassembler assez de monde, pour fonder un peuple en Grece ? Quel chemin a-t-il pris pour y pénétrer ? & comment a-t-il fait pour y arriver en si peu de temps ? mais principalement je demande, s'il y a la moindre ombre de vraisemblance que les habitans qu'il y trouva ayent pu tomber en si peu de temps dans un état de barbarie affreuse, s'ils descendoient d'un des fils de Noé, & si ceux-ci ne se sont séparés qu'après la confusion de Babel ; de qui descendoient donc les peuples sauvages que Péleg trouva ? Qu'on ne dise pas que cet état de barbarie a été controuvé & qu'il est fabuleux ; ce sont les Grecs, peuple orgueilleux s'il en fut jamais, qui le disent & qui apparemment n'ont pas dit par vanité qu'ils descendoient de pareils barbares, & bêtes brutes.

Il est vrai que quelques Auteurs sont d'un avis contraire, en supposant que les Grecs ont inventé cette circonstance pour mieux faire briller leurs Héros ; mais je trouve que cela ne s'accorde pas avec leur orgueil & leur amour propre : ils prétendoient descendre des anciens peuples & non de leurs Héros, par conséquent il ne leur convenoit pas d'avilir si fort leurs peres pour élever des étrangers.

Je ne puis m'empêcher de relever un passage de M^r. l'Abbé Lenglet du Fresnoy au sujet de l'origine des Grecs ; on croiroit qu'il raille, si on ne voyoit par tout son raisonnement qu'il parle sérieusement. Il soutient qu'on a découvert dans ces derniers temps aux Grecs une nouvelle origine, qu'ils n'ont pas connue eux-mêmes ; parce, dit-il, que nous sommes mieux informés à l'égard des premiers siècles de leur histoire, que ne l'étoient les Auteurs de la nation, quoique le souvenir de leur migration devoit être alors plus sûr, &c.

Il faut avoir beaucoup de présomption & d'amour propre pour croire que nos conjectures puissent prévaloir sur les faits que des gens laborieux, savans & éclairés nous ont racontés dans le temps qu'ils étoient de plus de 2000 ans plus près des événemens & qu'ils pouvoient consulter quantité d'écrits qui sont absolument perdus pour nous. De ceux qui ont habité les environs de Thebes, les plus anciens peuples de la Grece qu'on connoisse sont, suivant Pausanias, les Héctenes, qui ayant péri par la peste ont été remplacés par les Hyantes & les Aones qu'il croit Béotiens. Strabon y ajoute les Dryopes, les Léleges, les Caucones, les Jemmices, &c. qu'il croit être des restes des Cariens qui ont fait de fréquentes irruptions dans la Grece suivant Thucydide, & ce sont eux que Pélasge a mis dans un tant soit peu meilleur état. Or ce Pélasge a été Péleg ou même un de ses descendans un peu proche : d'où sont venus ces Béotiens & ces Cariens, & surtout les Héctenes ? Je le répète, comment ont-ils eu le temps de devenir barbares ? il en fallut pour se transporter dans le pays, pour le peupler, pour peupler la Béotie, ou la Carie, pour qu'ils pussent faire des irruptions, enfin il en fallut beaucoup pour former plusieurs peuples & pour les détruire, le tout jusqu'à l'arrivée des Pélasges. Ne voit-on pas que ces Grecs ont eu raison de se dire Autochthones, c'est-à-dire d'une origine si ancienne qu'ils n'en peuvent plus indiquer aucune circonstance, ni vestige.

Il faut encore observer que, suivant les uns, ils n'avoient point de caractères ni de lettres, avant Cadmus ; d'autres veulent que Pélasge en avoit déjà ap-

(2) Vid. Thucydide.

apporté. Dans l'un & l'autre cas mon objection revient ; est-il possible que dans une ou tout au plus dans deux générations, si jamais on ne veut pas être convaincu que ces peuples ne se trouvoient pas en Grece avant le déluge, ils ayent perdu l'idée des lettres, & qu'ils soient tombés dans une barbarie la plus excessive ?

Continuons nos remarques ; nous voici à Pélasge, a-t-il érigé un Royaume ? nous n'en favons rien : on l'affirme en lui donnant Lycaon pour fils & Oenotrius pour petit-fils.

Le Royaume le plus ancien étoit celui de Sycione ; le premier Roi en étoit Ægialeus, qui le commença en 2164 avant Jésus-Christ, par conséquent, suivant notre Chronologie Hébraïque, environ 180 ans après le déluge. Pélasge étoit-il antérieur ? Cela n'est pas probable, s'il étoit Péleg, celui-ci engendra Regou 130 ans après le déluge, & il paroît par l'écriture qu'il n'a pas quitté son pays, puisqu'on a pu si bien rendre raison de son âge & qu'il vécut encore ensuite 209 ans ; ce qu'on auroit parfaitement ignoré, s'il s'étoit établi dans la Grece ; avec tout cela, j'y reviens toujours, quels peuples y a-t-il rencontrés environ 130 ans après le déluge ? des débris d'autres peuples, qui avoient été précédés par les Hectenes, tous des barbares les plus sauvages. Si Pélasge ou Péleg y est venu après Ægialée qu'on peut placer pour le moins à l'an 150 ou même 130 après le déluge, qu'avoit-on besoin de lui, lorsque celui-ci & son fils avoient déjà pour sujets des peuples policés ?

Il est vrai que quelques Auteurs, à cause de cette grande antiquité, rejettent absolument toute cette suite des 26 Rois de Sycione, & donnent pour raison.

1°. Qu'Ægialeus étant fils d'Inachus, & celui-ci ayant commencé le Royaume d'Argos 200, d'autres disent 341 ans après Ægialeus, cela prouve la fausseté manifeste de cette suite Royale !

2°. Qu'on n'avoit que le nom des Rois sans aucun de leurs faits.

Ces deux raisons sont très-minces ; quant à la première, veut-on que chaque Roi, chaque homme ait un nom que personne n'ait eu avant lui ? Adieu toute l'histoire, la moderne même ne pourra se soutenir : s'il n'est permis à un Roi de porter un nom qu'un autre a porté avant lui, soit dans le même Royaume soit dans un autre, St. Louis & Louis XIV. seront la même personne. Parmi les 26 Rois de Sycione il y a encore un Inachus qui est le 21^e, ainsi ce sera aussi le pere du premier Roi ; le 25^e est un Pélasge, ainsi ce sera le Péleg qui étoit né 100 ans après le déluge & ainsi du reste ; il y faut ajouter que cet Ægialée, bien loin d'être un fils d'Inachus, est reconnu par les Grecs pour Autochtone, ou dont l'origine est inconnue. La seconde raison ne vaut pas mieux ; lorsqu'on parle des Rois & de l'histoire d'un pays, le principal est de donner les noms de ces Rois & la durée de leur regne, c'est ce qui se trouve ici ; si on n'en fait aucune particularité, cela peut provenir sans miracle de plusieurs causes ; de la barbarie du siècle, de la disette des Auteurs, de la perte de leurs ouvrages, de la petitesse & du peu d'étendue de ce Royaume qui ne méritoit pas même le nom de Province (3) & où par conséquent il a pu arriver très-peu de choses mémorables ; cependant on en fait assez & beaucoup pour ces temps, savoir que d'Apis le 4^e Roi le pays a été nommé

(3) Voyez Pausanias.

Apia, comme de Sycion le 19^e. Roi, Sycione; qu'Ægirus le 6^e. Roi a bâti la Ville d'Ægyra; que de Marathon le 13^e. Roi les fameux Champs Marathoniens ont eu leur nom, & enfin qu'Épopée le 17^e. Roi a bâti un temple magnifique à l'honneur de Minerve. Les généalogies de Moyse sont-elles donc aussi controuvées, parce qu'il ne parle point des actions des Patriarches, qu'on peut considérer comme des Rois pour le moins aussi puissans que ceux de Sycione, & les mêmes noms se trouvant parmi les Séthites & les Cainites, ne distinguera-t-on point les personnes qui les ont portés?

Voilà assez de leurs faits & autres circonstances pour constater que tous ces Rois n'ont pas été des phantômes. Ou voudroit-on qu'on eût plutôt rapporté les faits de ces Rois que leur nom & la durée de leur regne; ou rejettera-t-on dans les listes des Rois Egyptiens ou autres, ceux du regne desquels il n'est rien rapporté de mémorable? D'où vient qu'on ne veut pas admettre ces Rois rapportés par les anciens historiens Grecs, & par contre supposer que Javan, Tharsis, Dodanim, Kittim & Elifa aient peuplé ces pays desquels tous ces anciens Auteurs ne savoient pas un mot, & qu'on fonde seulement sur des conjectures dérivées des ressemblances forcées de quelques noms des peuples & des villes; tout comme s'il n'y avoit jamais eu de noms pareils à ceux des fils de Japhet ou approchans, chez d'autres peuples?

Au contraire Hérodote un des plus anciens historiens Grecs dont on fait tant de cas même pour une histoire étrangère, nous assure que dans les temps les plus reculés vécut Xutus fils de Deucalion, & que de son fils, Ion, les Grecs ont été nommés Iones ou Ioniens. Or je ne vois pas que ni Japhet ait jamais été dans la Grèce, ni que son nom ressemble à celui de Xuthus (4). Je préfère donc ce qu'un historien de la nation, qui a vécu plus de 22 siècles avant moi, en dit, aux conjectures, quelque ingénieuses qu'elles puissent être, de nos modernes. Supposons encore que les Ioniens en soient descendus par Javan ou Ion & Elifa; les Auteurs de l'histoire universelle confessent que les Grecs n'ont donné ce nom qu'aux Athéniens & à leurs colonies; mais ils ajoutent comme une raison de très-grand poids, que tous les autres peuples nomment ainsi tous les Grecs; cette raison est en effet excellente; tous les Européens ne nomment François que les habitans du Royaume de France; mais tous les autres peuples sur-tout de l'Asie, donnent ce nom à tous les Européens, par conséquent nous nous devons conformer à cette dernière dénomination & supposer que tous nos Auteurs sont dans l'erreur & tous les Européens d'origine Française.

Voyons ce que disent les Arcadiens, qui étoient Pélasgiens d'origine, qui nommoient Pélasge aussi Autocthon & se disoient plus anciens que la Lune.

Ceci ne peut absolument s'accorder avec Péleg: son origine ne devoit pas être assez inconnue pour lui donner le nom d'Autocthon, qui marque le contraire; d'où sont-ils donc venus, leur pays étant situé au cœur du Péloponnèse? Ce n'est pas par mer, on en convient; c'étoit donc par terre, & il falloit qu'ils eussent passé par le Royaume de Sycione avant qu'il eût existé en cette

(4) Il y eut déjà un Xuthus, suivant Diodore, 7 Générations avant le déluge de Deucalion; peut-être qu'on s'est trompé & qu'Ion a été le fils du premier, qui étoit fils de

Triope Roi des Pélasgiens & qui passa dans l'Île de Lesbos, à laquelle il donna le nom de Pélasgie.

qualité. Tout ceci, dis-je, ne peut absolument s'accorder avec cette opinion si reçue, que Pélasge & Péleg sont le même. Aussi d'autres Auteurs ne veulent pas le reconnoître, & mettent en sa place Javan & son fils Elisa, ou même le Prophète Elisa; mais ont-ils plus de raison? S'ils se fondent sur la ressemblance des noms de Jon & de Javan, d'Elis & d'Elisa, comme les autres ont aussi pour eux la ressemblance de Pélasge & de Péleg, il me paroît que l'un vaut l'autre & que ce ne sont-là que des fictions ingénieuses, contredites par tous les anciens historiens Grecs.

Que les Prophètes donnent le nom de Javan aux Grecs, cela n'est d'aucune conséquence; vu que jamais il n'y eut de gens moins versés dans l'Histoire profane & la Géographie que les Juifs en général, & je ne pense pas que personne s'avise de le nier; c'est pourquoi, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, ils n'avoient d'autres noms à donner aux peuples éloignés, que les mêmes que portoient autrefois leurs voisins du même côté, desorte que les Anglois, les Suédois; les Danois, &c., s'ils avoient sçu leur existence; étoient Javan ou Kittim pour eux, tout comme il est dit des Grecs & des autres nations qu'ils nommoient les peuples inconnus d'après ceux qui en étoient les plus proches voisins connus.

Newton a voulu faire passer Pélasge, Inachus, Cécrops & Lelex pour contemporains, mais il y a longtemps qu'on a reconnu qu'il n'a pas été à beaucoup près aussi heureux dans la Chronologie & l'Histoire, que dans les Mathématiques & la Physique, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire de le réfuter; tous les historiens anciens me déchargent de cette peine.

Le Royaume de Lacédémone doit s'être formé assez tard; cependant si Taygetha, la femme de Lacédémon, a été la fille d'Atlas, & celui-ci, suivant quelques-uns, petit-fils de Cham, & qu'Eurotas prédécesseur de Lacédémon, ait eu pour ayeul Lelex, qu'alors même le pays étoit peuplé par les Léléges, il lui faudroit donner une toute autre antiquité; du moins on peut conclure que si les Lacédémoniens étoient de plusieurs siècles plus nouveaux que d'autres Grecs; il faut que ceux-ci aient été de la plus grande antiquité; d'autant plus que le nom de Spartiates, ainsi nommés avant que Sparte fût bâtie, qui en a eu le nom, doit désigner des gens dispersés tout comme celui des Pélasges, errans & vagabonds; aussi Banner, d'après les anciens Auteurs, prouve qu'on en trouvoit par-tout & qu'ils doivent avoir accompagné & conduit Saturne en Italie. Passons aux Athéniens; ils soutenoient être Autochtones & les seuls Autochtones dans la Grece, ils se vantoient que leur ville étoit la plus ancienne de la Grece, quoiqu'on lui donne pour fondateur Cécrops environ 215 ans avant la Guerre de Troye, & que le Royaume de Sicione existât déjà plus de 700 & Argos 500 ans avant cette époque. Les Athéniens auroient-ils osé soutenir un pareil fait s'il avoit été destitué de toute vraisemblance. Il faut donc croire que les autres Grecs étoient obligés de convenir que Cécrops étoit nommé fondateur d'Athènes, tout comme Sémiramis & Nébucadnezar étoient fondateurs de Babylone bâtie par Nembrod, & encore plus; vu que je crois qu'Athènes étoit en ruine du temps de Cécrops, & qu'il a fallu la rebâtir presque entièrement, au-lieu que les autres n'ont fait qu'agrandir & orner Babylone. Si donc ceci n'est pas impossible, ne pourra-t-

on pas soutenir que le rapport des Prêtres Egyptiens fait à Solon, tel que Platon le répète, est très-fondé & véritable. Critias y assure (1) que si Solon avoit achevé l'histoire qu'il a rapportée d'Egypte, aucun ne l'auroit surpassé en fait d'histoire.

Un des plus anciens Prêtres de Saïs où fut adorée Neïth (en grec Athenes ou Minerve) reprochoit à Solon l'ignorance des Grecs dans leur histoire; ajoutant que leurs fables avoient une origine historique, mais qu'un grand déluge arrivé autrefois & qui n'avoit pourtant pas fait périr tous les habitans en Egypte, avoit entraîné dans la mer ceux qui ont habité les Villes de la Grece & que par-là tout ce qui s'est passé de grand & d'éclatant ne s'est conservé qu'en Egypte, où de toute ancienneté on a conservé les faits mémorables sur des monumens. Il dit en même temps que lui Solon & les Athéniens descendoient de la meilleure race qui soit en Grece; qu'on ne croye pas qu'il vueille parler de Cécrops & de sa colonie qui étoient Egyptiens. Le Prêtre distingue entre plusieurs déluges & parle des faits anciens inconnus aux Grecs & des grands exploits faits par les Athéniens d'autres fois, sur-tout à l'occasion des Rois de l'Atlantide, dont nous parlerons en son lieu. Et il fait mention (2) de l'état du pays avant tous les déluges, que la ville d'Athenes a eu la direction de cette grande guerre. Il est vrai que le Prêtre parle de 9000 ans entre cette guerre & les temps de Solon, qui nâquit 639 ans avant Jésus-Christ, mais qu'on se souviene de ce que j'ai dit si souvent ailleurs, que suivant Diodore & ce que la saine raison nous dicte, chez les Egyptiens & les autres peuples, les années ou les premières périodes & révolutions étoient des jours, ensuite des mois, & chez lesdits Egyptiens encore des Hora de 4 mois; par conséquent ceci se peut aisément accommoder & concilier. Quand même on ne voudroit les supposer ni jours ni mois, mais seulement des Hora, ces 9000 ans n'en feroient que 3000 & approcheroient d'un temps où l'existence d'Athenes n'étoit pas impossible; mais en accordant pour une partie de cette période, des années d'un mois, tout sera probable.

Aussi Serranus, qui nous a donné une si magnifique Edition de Platon, qu'il a accompagnée de ses remarques, est fort indigné de ce que quelques-uns veulent entendre & expliquer tout ceci allégoriquement, quoique tout fasse voir, & que même il soit assuré que Platon a eu pour but de donner une histoire, & qu'il faut tout prendre simplement & sans y chercher mystere; en effet celui qu'on nomme le grand Solon & le plus sage des hommes, s'en feroit-il laissé imposer par les Prêtres Egyptiens, ou en auroit-il voulu imposer aux autres?

De tout ceci je conclus que les autres Grecs n'ont pas osé disconvenir entièrement de cette ancienneté d'Athenes & que du moins il y a eu chez eux une tradition qui la favorisoit.

Disons quelque chose de l'Isle de Crete; selon Diodore de Sicile, ses premiers habitans étoient les Ides-Dactyles. Ephorus dit qu'ils étoient originaires du mont Ida en Phrygie; que de-là ils se rendirent dans l'Isle de Samothrace & qu'ils apprirent des habitans de cette Isle les cérémonies religieuses; qu'ils ont découvert par hazard & par un incendie d'une forêt en Crete l'usage du fer & d'autres métaux: ces Ides-Dactyles eurent pour Successeurs les Curetes dont les Titans fils d'Uranus & Titée étoient contemporains.

(1) Dans le Timæus.

(2) Dans le Critias.

Tout ceci mérite des réflexions.

1°. Les Phrygiens étoient incontestablement des étrangers, plusieurs Auteurs en conviennent. Hérodote, Strabon, Plin & Eustathé les disent originaires des Brigiens; les Auteurs de l'Histoire Universelle n'y trouvent rien à redire, sinon qu'ils ne conçoivent pas qu'un peuple si ancien, auquel les Egyptiens même cédoient le rang, ait pu passer de l'Europe en Asie & non d'Asie en Europe. Ils ont raison aussitôt qu'on les fait descendre d'un fils de Noé; & voilà encore un des points inexplicables de l'histoire, si on ne suit pas mon système. Au reste il n'est pas douteux que les Phrygiens n'aient été un peuple ou une colonie Celte, vu la quantité des mots, qui de l'aveu même de Platon & d'autres Grecs favans dans les langues, ont été tirés de la langue Phrygienne, qui, à quelque mélange & leurs voisins près, étoit toute Celtique. D. Pezron & autres en donnent quantité d'exemples: je n'en ferai mention que de celui de $\pi\psi$, venu des Phrygiens, dont Platon ne pouvoit découvrir l'étymologie, au lieu qu'actuellement en langue Allemande le feu est encore nommé *fur* le π & le ψ étant souvent confondus dans ces langues; la Grecque adoucissant les mots Celtes, la prononciation se trouvant au reste la même, d'où on nomme le même peuple Brigiens & Phrygiens.

2°. Les Phrygiens passèrent ensuite dans la Samothrace déjà peuplée alors, ce qui confirme ce que nous en avons dit ci-dessus.

3°. De-là seulement en Crete, & ils eurent après un certain temps pour Successeurs les Curetes & les Titans, dont nous allons bientôt parler.

4°. Ils ne découvrirent le fer que par hazard & à l'occasion d'un incendie de la forêt & de la montagne de Bérécynthe, par conséquent ils l'ignoroient auparavant; ce qui démontre que leurs ancêtres s'étoient séparés des autres descendans d'Adam, avant que ceux-ci eussent inventé l'usage qu'on en pouvoit faire, ou que pendant un très-longtemps ils se sont trouvés dans le même état barbare que les autres Grecs, qui leur fit négliger & perdre les inventions de leurs ancêtres.

Ajoutons à ceci que, suivant d'autres, avant les Ides-Dactyles la Crete eut pour habitans les Eteo-Cretes ou Cretes originaires, Autochthones qui y étoient de tout âge, ou de toute ancienneté: aussi la langue des Crétois a-t-elle été plus grossière & plus rude que celle de leurs voisins, ce qui prouve une autre origine & une grande antiquité. Les Rhodiens très-anciens, de l'aveu de tous les Auteurs, dont quelques-uns en ont voulu faire les Dodecaïm, sont suivant d'autres une très-ancienne colonie de Crétois.

C H A P I T R E V.

[*Origine des Dieux des Grecs.*]

JE crois qu'il n'est pas nécessaire de rapporter plus de particularités sur d'autres peuples de la Grece; cependant il est à-propos de joindre à tout ceci quelques points de l'histoire qui concerne la Grece en général.

Zzz 3

1°. Il faut donc observer qu'aujourd'hui il est à-peu-près universellement reçu que tous les Dieux des payens, ou peu s'en faut, sont venus de l'Orient, des Egyptiens & des Phéniciens.

2°. Il y en a eu plusieurs du même nom. Varron compte 300 Jupiters, & le pere du plus célèbre se nomme Saturne; on a donné Saturne pour pere à la plupart de ces Jupiters. Il y a donc eu plusieurs Saturnes, Soleils, Minerves, Junons, Mars (entr'autres presque tous les Princes belliqueux) Neptune, tous les Rois anciens des Isles & qui se sont rendus célèbres par mer; comme Hercules, tous les Héros qui ont fait des exploits de valeur par terre, le nom étant d'origine Phénicienne; plusieurs Vénus, Vulcains, Mercures, Apollons, Bacchus & autres; je ne m'y arrête pas, on trouvera dans l'excellent ouvrage de l'Abbé Bannier de quoi se satisfaire; je n'allegue ceci que pour faire voir la confusion que ces divers noms causent dans l'histoire; l'orgueil des Grecs leur ayant fait attribuer tous les faits arrivés aux Dieux Egyptiens & Orientaux du même nom, à ceux qui nâquirent chez eux; & par-là chaque historien fixe une époque suivant ses idées, soutenant qu'un tel Dieu, Jupiter *p. ex.* a vécu dans tel temps, & que par conséquent son assertion est véritable, quoique le même savant Abbé ait prouvé que les actions du seul Jupiter emportent un temps de plus de 5 siècles, en les rapportant toutes au même; il faut donc les distinguer, pour fixer des époques plus certaines.

3°. Si la pluralité des personnes d'un même nom cause beaucoup de confusion & d'incertitude dans l'Histoire; une autre source n'est pas moins féconde à produire des erreurs; c'est que tous les noms propres étant significatifs dans leur origine, chaque nation a traduit ces noms dans leur langue, soit pour leur commodité, soit pour faire croire que les Dieux ayant un nom tiré de la langue du pays, ils en étoient aussi originaires. La première raison ne sera pas incroyable si nous réfléchissons que si *p. Ex.* un Allemand disoit à un François, tel s'appelle Loeuw, Koenig, Engel, Schmid, Roht, Berg, & en lui disant la signification de ces noms-là, il trouveroit plus commode pour sa mémoire de les franciser & de dire Lion, Roi, Ange, Maréchal, Rouge, Mont &c.

Ce qui est si vrai, que plusieurs familles existent qui portent des noms traduits dans la langue du pays, où elles se sont établies. Si donc on réfléchit que les noms de baptême ont aussi pareille origine & que les surnoms, ou noms de famille, ne remontent pas au delà de l'onzième siècle, que même en Dannemarc, en Suede, en Russie &c. bien des personnes conservent l'ancienne maniere de se dire Pierre fils de Jean, on sera convaincu que la traduction des noms d'une langue en l'autre a dû nécessairement avoir lieu.

Quant à la seconde raison, tant d'Auteurs en ont donné des preuves, & fait voir que sur-tout les Grecs ont agi de cette maniere, qu'il seroit inutile d'y ajouter quoi que ce soit.

4°. Cette traduction des noms cause d'autant plus d'erreurs qu'elle a induit plusieurs Auteurs anciens & modernes à supposer deux ou plusieurs Dieux de même nom avoir été une seule personne, qui pourtant n'étoient pas seulement du même pays: par *Ex.* Bannier soutient qu'Apollon & le Soleil ne sont pas les mêmes, il le prouve, il a raison & tort tout à la fois; chez les uns c'étoient des synonymes, chez d'autres des Dieux divers. Aussi-tôt qu'on ap-

noit que Bélus étoit adoré chez les Celtes & Mithras chez les Perses, les uns disoient que c'étoit Jupiter, d'autres Apollon ou le Soleil, d'autres encore Mercure ou le Thaut des Egyptiens; ce qui ne peut que causer bien de la confusion.

Examinons succintement quels ont été les plus anciens des Dieux.

Bel doit être le plus ancien des Dieux (1), il avoit existé avant Bélus même, parce qu'il signifie Seigneur, & qu'il doit avoir été donné à Bélus par honneur & par flatterie, ce qui étoit fort en usage chez les Babylo-niens & les Assyriens, tout comme chez les autres peuples, de donner à leurs Rois, ou du moins d'ajouter à leurs noms ceux des Dieux.

Si celui-ci a précédé Bélus, il doit être bien ancien. *Osiris & Isis* ont été mis par les Egyptiens au nombre de leurs anciennes Divinités, de même qu'Orus qui devoit être le dernier des Dieux. Or comme plusieurs Savans ont supposé que leurs Rois commençoient avec le premier de la race humaine, Osiris précéderoit le déluge, mais comme nous avons accordé ailleurs qu'Osiris pouvoit être Cham, ou son fils, ou son petit-fils, nous ne nous en dédirons pas, il sera assez ancien.

Vulcain, le Soleil, Mars, le premier Thaut ou Mercure, Pan, Minerve &c. étant de leurs plus anciens Dieux, que les uns reconnoissent pour Rois antédiluviens, & d'autres pour les Astres adorés dès ce tems, ces Dieux & leur culte précéderont de beaucoup de siècles l'Idolâtrie des Grecs.

Hercule étoit encore parmi leurs Dieux, & Hérodote assure qu'il avoit appris de ses Prêtres à Tyr, que son Temple y étoit aussi ancien que la ville, savoir de 2300 ans: si donc Hérodote a vécu 469 ans avant l'Ere Chrétienne, Tyr & ce Temple auront existé 2769 ans avant ladite Ere, par conséquent 425 ans avant le déluge, ce qui s'accorderoit mieux à ce que Sanchoniathon dit de l'ancienneté de Tyr, que les idées creuses de ceux qui assurent du passage de Josué, que par prophétie il avoit nommé Tyr un rocher stérile, où après cela Tyr fut bâti.

Saturne & sa famille seront renvoyés à l'article des Celtes parce que leur Epoque servira beaucoup à soutenir mon système.

Minerve, dont nous avons déjà parlé parmi les anciennes divinités de l'Egypte, & qui, suivant ce que le Prêtre dit à Solon, avoit un Temple à Saïs sous le nom de Neith, étoit la femme de Vulcain, le plus ancien de leurs Dieux.

Les Lybiens adorerent une Minerve Tritonienne née de Neptune & de la Nympe du Lac Tritonide, qu'ils regardoient pour très-ancienne & laquelle doit avoir instruit les peuples barbares de ces contrées.

Celle de l'Egypte se nommoit aussi, selon Euphra & Héfy chius, Ogga ou Ouka. Je rapporterai ici l'opinion singulière de Mr. Fourmont, que je me garderai bien de réfuter. Ouka ou Ogga qu'il change pour sa commodité en Onga, est suivant lui Agar sans réplique. En effet, qui ne voit pas qu'il y a dans ces noms, une ou même deux lettres qui se ressemblent, & pourquoi une esclave Egyptienne n'auroit-elle pas dû être adorée dans son pays comme femme de Vulcain & Déesse de la sagesse? Cette découverte ingénieuse m'a fait changer d'idées; j'avois crû y trouver plus de ressemblance avec les langues & les divinités de quelque peuple septentrional.

Mars. Outre l'Egyptien très-ancien, il y en avoit un autre en Thrace &

(1) Bannier. Tom. III. p. 29.

un autre chez les Scythes & les Celtes, qui n'avoient rien de commun ensemble sans compter Mars, Bélus, tous infiniment plus anciens que celui de la Grece. (2)

Pan. C'étoit sous ce nom qu'on rendoit hommage à toute la nature, & par-là il fut un des plus grands & des plus anciens Dieux de l'Egypte; on le confond souvent avec Pan qui accompagna Osiris dans ses expéditions. Je ne saurois trop répéter que des hommes ayant été défiés, & qu'en outre les hommes se faisant un point d'honneur & de Religion de prendre des noms de certains Dieux tout comme en Europe on prend un ou une douzaine de noms de Saints, pour mieux éprouver leur protection, & pour lesquels on a autant de vénération que les Egyptiens en avoient pour leurs Dieux, il ne faut jamais décider ainsi: Tel a été nommé Jupiter, Neptune, Mars, ou de tel autre nom d'une divinité, par conséquent c'est ce même grand Dieu qu'on adoroit.

On ne sauroit douter que Mercure ne soit le Thaut des Egyptiens; mais ici on confond encore le premier avec le second Thot ou Thaut, le premier ayant été antédiluvien suivant leurs Auteurs, qui les savent parfaitement distinguer de même que Sanchoniathon.

C'est pourquoi quelques-uns ont crû que le premier étoit Seth, ayant été séduits par la fable de Joseph des Colonnes de ce Patriarche; d'autres Hénoch, tous deux antédiluviens: par conséquent voilà un Mercure bien différent de celui des Grecs, qui même s'il étoit né chez eux, n'a pû être le fils de Maja, fille d'Atlas, vû que celui-ci vivoit avant qu'on connût des Dieux dans la Grece.

Bacchus ayant été incontestablement le même qu'Osiris, il ne peut être fils de Jupiter & de Séméle fille de Cadmus, qui vivoit plusieurs siècles après Osiris; & Bannier d'après Hérodote, Plutarque & Diodore, prouve invinciblement que c'étoit Osiris (3).

Aussi les Indiens qui n'avoient aucune communication avec les Egyptiens avouoient qu'il étoit étranger & qu'il étoit venu chez eux avant plusieurs siècles. Ils en racontoient les mêmes faits & exploits que les Egyptiens de leur Osiris, outre qu'on disoit l'un & l'autre élevé à Nysa, ville de l'Arabie, d'où il a reçu le nom de Dyonisos &c.

Vénus. La plus ancienne étoit l'Astarté des Phéniciens & des Syriens, qui n'a aucune conformité avec celle des Grecs.

Cybele fille de Méon, ou Manès, très-ancien Roi des Lydiens.

Pour ne pas devenir trop proluxe, je n'ajouterai rien de plus, sinon que Prométhée selon les Grecs devoit être pere de Deucalion, qui pourtant, suivant D. Pezron, fut antérieur à Deucalion de plus de 800 ans, ce qui est probable, vû qu'il doit avoir volé le feu du Ciel pour le communiquer aux hommes, & ce dans le tems (s'il avoit été pere de Deucalion) qu'il se trouvoit tant de puissans Royaumes établis sur toute la terre & que la Grece même étoit policée & gouvernée par des Rois. Aussi plusieurs Auteurs ont reconnu un Prométhée Scythe duquel on a voulu faire Noé; pauvre Patriarche

(2) Voyez les Marbres d'Arundel.

(3) T. IV. p. 235. & suiv.

triarche qu'on relegue tantôt dans la Scythie, tantôt à la Chine & tantôt en Italie! Bannier (4) croit assez ingénieusement que les habitans de la Scythie étant alors sauvages & vivant sans loix, il les avoit formés, en leur apprenant à mener une vie plus humaine &c. Ce qui avoit pu donner lieu à la fable de la formation de l'homme, & que Minerve Déesse de la sagesse l'avoit animé.

Du peu que j'ai allégué sur les Divinités Payennes, on peut conclure que toutes remontent au déluge & même au-delà, que par conséquent on ne doit point les confondre avec celles des Grecs, ni tirer du tems que celles-ci ont vécu, des époques erronnées.



C H A P I T R E VI.

Récapitulation des preuves sur l'ancienneté des Grecs, & de leurs traditions.

RAmassons & expliquons tout ce que nous avons dit de l'ancienneté des Grecs.

Les Grecs avoient des anciens Poètes, des hymnes comme plusieurs Nations anciennes, & d'autres monumens, de même que des traditions. De toutes ces sources on avoit tiré les premières Histoires, dont il y avoit même de très-anciennes, citées par les Auteurs, & qui précédoient Héfiode de plusieurs siècles.

Comme tous ces morceaux précieux de l'antiquité sont perdus pour nous, il faut s'en tenir à ceux qui nous restent dans les Auteurs qui ont lu & cité ces Ouvrages anciens, & qui par là tiennent leur place, comme nous le faisons sans hésiter pour toutes les autres Histoires.

M^r. Freret (1) parle admirablement de ces traditions. „ Par traditions historiques, dit-il, j'entends ces opinions populaires, en conséquence desquelles toute une nation est persuadée de la vérité d'un fait sans en avoir d'autres preuves que sa persuasion même & celle des Générations précédentes, & sans autre témoignage existant séparément.

„ Il veut (2), qu'on ne rejette pas tout dans les Traditions & Histoires, parce qu'il y en a une partie qui est fautive.

Bannier dit dans son Ouvrage souvent cité (3) „ aujourd'hui les Sçavans persuadés que les fables cachent sous d'ingénieuses enveloppes, l'histoire des tems qui suivirent le déluge, se sont appliqués à lever le voile mystérieux qui déroboit à des yeux peu clairvoyans les vérités qu'elles renferment.

Ailleurs; (4) „ Les fables ne doivent être regardées que comme de belles enveloppes qui nous cachent les vérités de l'Histoire ancienne; quelque défigurées qu'elles soyent par le grand nombre d'ornemens qu'on y a mêlés, il n'est pas absolument impossible d'y découvrir les faits historiques qu'elles renferment.”

(4) Tom. III. pag. 469.

(1) Mém. de l'Académie des Inscriptions. Tom. VIII. pag. 241.

(2) Idem pag. 249.

(3) Préf. pag. XI.

(4) Ouvrage même, p. 35.

En parlant d'Homere: il dit (5): Croira-t-on de bonne-foi qu'Alexandre eût tant fait de cas de ce Poète s'il ne l'avoit regardé que comme un conteur de fables? Et auroit-il envié le sort d'Achille d'avoir un tel Panégyriste?" Le lecteur pourra voir le reste dans l'Auteur que je cite.

Si donc nous ajoutons, sans parler d'une infinité d'autres livres perdus, que Damaste de Sigée est cité par Denis d'Halicarnasse, Plutarque, Ératostène, Pline, Aristée, Proconese, & autres, Androtion, Orphée, Castor, Ciconius, ou Arcas; Echemere, Phérécyde, qui avoit écrit dix livres sur l'origine des Grecs, sous le titre d'Autochthones, que Denis d'Halicarnasse cite en le nommant un ancien écrivain & qu'Eusebe place du tems de Thalès; qu'Aristote a écrit un Ouvrage des mots barbares, dans la langue Grecque, qui est perdu & où l'on auroit pu faire bien des découvertes; enfin que nous sommes privés d'un nombre infini d'Auteurs dont les anciens ont pu se servir, il me paroît qu'on ne devoit pas être si prompt à tout rejeter, mais qu'il faut plutôt, suivant la maxime de Bannier, tâcher d'en discerner le vrai.

Cet Auteur donne encore un autre excellent Axiôme à l'occasion des Livres Sybillins offerts à Tarquin, lorsqu'il parle (6) des diverses circonstances rapportées par Pline & Lactance d'après Varron & Solin; „ Circonstances, dit-il, qui bien loin de détruire le fait ne servent, selon moi, qu'à le confirmer". Il a raison & la remarque est très-judicieuse. Si on vouloit rejeter le fond d'une histoire à cause de quelques circonstances variées, que deviendroient nos histoires les plus authentiques, nos modernes mêmes? Lorsque les Historiens conviennent que telle bataille s'est donnée, que les deux partis s'en attribuent la victoire, que les Auteurs du même parti souvent varient sur sa durée, sur le temps, sur les Généraux, ou Officiers qui s'y sont le plus signalés, sur les diverses attaques & retraites, & sur tant d'autres circonstances, devoit-on conclure de toutes ces variétés qu'il ne s'est point livré de bataille & que tout en est faux? On raisonnera plus sensément, en disant avec Bannier que cette variété dans les circonstances sert à confirmer le fait principal, sçavoir que telle bataille s'est donnée en tel tems.

Je dis ceci principalement pour appuyer les faits & les époques les plus anciennes de l'Histoire Grecque, celle du regne d'Ægialée & de ses successeurs, d'Ogygès, des Pélasgiens & autres.

Bannier (7), qui fait la Chronologie des Hébreux, place le commencement du regne d'Ægialée à l'an du monde 2180 & donne deux Tables différentes, l'une des Rois de Sycione & autres, jusqu'au rétablissement des Olympiades sous Corebe, & l'autre depuis Inachus, premier Roi d'Argos, jusqu'à Romulus.

Ægialée étoit originaire du pays, suivant Pausanias.

Il est placé par Ufferius à l'an du monde 1915, par d'autres 1357 avant la première Olympiade, ainsi l'an du monde 1873 ou 1877.

Baumgarten le place 2164 avant Jésus-Christ, Shukford dans la 15^e. année de Belus, 165 après la première de Nembrod, 150 après que Mizraïm se fut établi en Egypte l'an du monde 1922, ou suivant Castor 1920.

(5) Pag. 37.

(6) Tom. II. pag. 84.

(7) Tom. VI. pag. 11.

L'Englet dans ses Tables Chronologiques dit que quelques-uns placent le commencement du Royaume de Sycione à la 2164^e. année avant l'Ere vulgaire comme Baumgarten, ce qui reviendrait environ à l'an du Monde 1840.

Ainsi, excepté l'opinion de Bannier, toutes les autres ne diffèrent entr'elles que de 82 ans, ce qui est bien peu pour des tems si reculés, & fait une forte preuve en faveur de l'existence de ce Royaume à ladite époque.

Pour Ogygès, la différence est plus considérable. Bannier (8) a traité à fond & avec beaucoup d'érudition cet Article comme tous les autres. Il dit que Conringius a referré la durée de l'espace entre Ogygès & le rétablissement des Olympiades, d'environ 500 ans.

Presque tous les Auteurs lui donnoient une étendue de 1600 ans, en comptant 400 d'Ogygès à Inachus, 400 depuis Inachus jusqu'à Cécrops, près d'un pareil espace de tems jusqu'à la prise de Troye, & un peu plus depuis cette époque jusqu'au rétablissement des Olympiades.

La Chronologie depuis Cécrops est constatée par les Marbres. Il donne le calcul de M^r. Boivin, savoir qu'Inachus suivant les Peres de l'Eglise, a été contemporain de Moïse, & celui-ci vécut du tems de Sémiramis, que le même Eusebe fait régner 800 ans avant la Guerre de Troye, par conséquent Inachus 400 ans avant Cécrops, qui incontestablement régnoit 400 ans avant la prise de cette ville. Pour les 400 ans depuis Inachus à Ogygès ils sont clairement avoués dans Censorin, &c. Mais la prise de Troye tombe suivant les meilleures Chronologies en l'an 1183 ou 84 avant l'Ere Chrétienne &c. Ogygès auroit donc vécu 2383 ans avant Jésus-Christ, presque au tems même du déluge de Noé, ce qui est insoutenable.

L'Auteur retranche donc les 400 premières années d'Ogygès & le fait vivre du tems d'Inachus ou de Phoronée son fils. Il retranche une partie des 400 ans entre Cécrops & la Guerre de Troye, à cause, dit-il, que Mnestée qui y assista, ne fut que le onzième Roi d'Athènes, ce qui ne pouvoit emporter 400 ans, en quoi il se trompe. Argos a subsisté 548 ans seulement sous 13 Rois, par conséquent plus de 41 ans par Génération, & ici il n'y auroit pas 40, vu qu'il faut donner quelque chose à l'onzième Roi, quand même ce ne seroit pas une génération entière. Enfin je veux bien croire qu'on pourroit retrancher quelque chose des premiers tems, quoiqu'il soit de grande conséquence si chacun taille & tranche sur ces espaces de tems, contre le témoignage des anciens Auteurs, à sa volonté.

Bannier (9) place le déluge d'Ogygès 1040 ans avant la fondation de Rome, ainsi 1793 avant l'Ere Chrétienne; il a donc adopté l'opinion susdite; il prouve en outre que c'étoit une inondation particulière & peu remarquable.

Shukford dit qu'Ogygès vivoit du tems de Phoronée Roi d'Argos, & de Messapi 9^e. Roi de Sycione, 190 ans avant Cécrops, ce qui seroit 1764 avant l'Ere vulgaire.

L'Englet dans ses Tables Chronologiques place Ogygès dans l'année 1831 avant ladite Ere. Petau 1795 avant Jésus-Christ.

(8) Tom. VI. pag. 16 & suiv.

(9) Ibid. pag. 56.

Les opinions que je viens de rapporter, suffisent pour faire voir qu'Ogygès a vécu du moins 1800 ans avant l'Ere Chrétienne, ou plus suivant les plus anciens Auteurs, & qu'il a régné sans-doute sur-des peuples; ce qui s'accorde avec ce que nous trouvons des Pélasges & d'autres Nations, de même que de Sicyone, & par conséquent la Grece a été peuplée longtemps avant Ogygès.

Difons encore un mot de Pélasge & de ses peuples; sans répéter ce que nous en avons déjà dit, nous y ajouterons seulement que les Auteurs s'accordent en ce point, que ces peuples sont très-anciens & Autochtones; que leur chef Pélasge l'étoit aussi; qu'ils adoroient des Dieux sans en savoir les noms; qu'ils leur adressoient des prières & leur offroient des sacrifices, le tout d'une manière fort simple; ce qui prouve fortement qu'ils ne sont pas venus seulement alors ni de l'Orient, ni par mer; vû que l'Idolâtrie étoit introduite dans toutes ces parties, d'où auroient pû venir des Colonies comme l'Egypte, la Phénicie, la Syrie, la Palestine. Ils sont donc venus par terre, comme les Auteurs l'assurent & du Nord ou Nord-Est.

On suppose de même que les Arcadiens, qui se disoient aussi anciens que la lune, étoient Pélasgiens d'origine, très-peu policés, & se ressentoient le plus de la barbarie, quoique ceux qu'ils trouverent dans la Grece le fussent encore plus, & qu'ils étoient suivant Strabon *κατοικία βαρβαρων, τό παλαιον*, une demeure, une habitation ou un établissement ancien, de barbares; que les Pélasges & tous ceux qui étoient de leur race, comme les Dardaniens, les Theffaliens, les Thraces, les Péoniens, les Paphlagon, les Enètes, les Myfiens, les Phrygiens, les Méoniens & les Cariens, combattoient pour les Troyens, leurs compatriotes, contre leurs ennemis communs, les nouveaux Grecs, qui les avoient chassés & inquiétés partout; par conséquent on voit que cette Guerre avoit un tout autre motif & plus fort que celui du ravissement d'Hélène.

Les Pélasges doivent avoir eu des lettres antérieures à celles de Cadmus, ce qui est fort probable, vû qu'on s'apperçoit aisément d'un mélange dans les caracteres Grecs comme dans la langue & qu'ils ne sont pas entièrement imités de ceux de Phénicie. Ceux qui font le même Pélasge ou du moins son fils contemporain de Cécrops, qui vivoit 1571 ans avant l'Ere vulgaire se trompent grossièrement. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut de l'impossibilité de cette époque. J'ajouterai seulement qu'il y a eu plusieurs Pélasges & qu'on en voit dans la liste des Rois de Sicyone. Sans-doute il y en aura eu beaucoup de ce nom parmi ceux qui sont descendus de ce peuple; il ne faut donc pas être surpris, si on les a confondus comme les Dieux divers d'un même nom.

Inachus doit avoir vécu 1823 avant l'Ere vulgaire, suivant Ufferius, l'an du monde 2148, suivant Marsham 456 ans après le déluge, ou en 2112 du monde; suivant Bannier 1880 avant Jésus-Christ. Denis d'Halicarnasse & Eratosthene disoient 22 générations avant la prise de Troye ou 12 avant Cécrops; & dans une autre liste de 40 Générations, il est le premier, & Romulus le dernier. Il doit avoir été Phénicien. Petau marque 1857 avant Jésus-Christ.

Newton le fait contemporain de Pélasge, de Cécrops, de Lelex & autres,

& fait un anachronisme manifeste de plusieurs siècles qui se trouvent entre les tems où les uns & les autres ont vécu, suivant la plupart des Auteurs anciens & modernes.

Le Jupiter de la Grece doit avoir été son cousin-germain, & graces à la quantité de Jupiters qu'il y a eu, nous trouvons suivant Diodore de Sicile, que ses galanteries ont duré 16 générations, ou plus de 500 ans, quoiqu'il y ait eu en Grece même & en Arcadie, un Jupiter plus ancien encore, dont l'origine étoit inconnue.

Ce qu'il y a de plus inconcevable est que malgré cette époque d'Inachus, où le plus célèbre des Jupiters Grecs a vécu, d'autres soutiennent qu'il étoit parent de Deucalion; son déluge étoit pourtant arrivé suivant les Marbres 1529 avant l'Ere Chrétienne, & la même année Deucalion a construit un Temple à l'honneur de Jupiter Phryxius & Olimpius, apparemment divinisé depuis longtems.

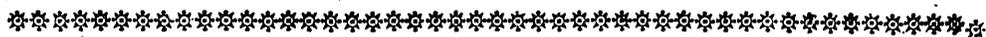
L'Englet dit même qu'Uranus, Chronos & Zeus, ou Jupiter, ont vécu du tems de Deucalion, dont ils étoient parens; mais faut-il s'en étonner, puisqu'il fait Inachus, Jupiter, Deucalion, & Cécrops contemporains, quoique les deux premiers ayent devancé les deux derniers d'environ 300 ans?

Aussi les marbres qui rapportent exactement l'année des regnes de Cécrops & de Deucalion ne font aucune mention de ceux d'Inachus & de Jupiter, desquels ils n'auroient pas manqué de parler comme de ceux de Deucalion, de Cécrops qui étoit Roi de la Lycorie, aux environs du Parnasse & non d'Athenes, s'ils avoient existé dans ce tems.

A cette occasion des Marbres je ne puis m'empêcher de remarquer que Mars & Neptune qui devoit être le frere de Jupiter, ont fait décider leur procès devant l'Aréopage 42 ans après que Deucalion eut régné, 50 ans après Cécrops, & que Cérés fille de Pluton, aussi son frere, a été à Athenes 173 ans après Cécrops, ce qui prouve encore plus, combien on a tort de vouloir se régler pour les époques sur les fables des Grecs, qui font vivre en même tems des personnes qui ont vécu à la distance de plusieurs siècles, & que par conséquent le régné ou la vie d'un Dieu Grec, à moins qu'elle ne soit constatée, ne sçauroit servir de fondement à une époque.

Ici je ne puis m'empêcher de faire mention en peu de mots de l'erreur grossière où sont tombés ceux qui soutenoient que les deux inondations d'Ogygès & de Deucalion étoient la même, & qui plus est, celle de Moyse; le contraire faute aux yeux. Les marbres déterminent précisément le tems du déluge de Deucalion 53 ans après le regne de Cécrops, & les autres Auteurs nous guident pour le tems écoulé entre Ogygès & Cécrops, & pourtant nous trouvons que les anciens Grecs, les Pélasges même, quoique nouveaux en comparaison de ces anciens barbares, étoient plus anciens qu'Ogygès. Je ne disconviens pas qu'il ne s'y trouve, sur-tout chez Ovide & Lucien, de fortes ressemblances, mais comment peut-on s'y arrêter, lorsque quiconque a un peu lu, est convaincu que les Grecs ont embelli les Histoires de leurs Dieux & Héros des actions d'un autre, de même nom, quand même il y avoit plusieurs siècles de différence entre l'âge de l'un & de l'autre? N'en doit-on pas conclure d'abord que ces Poètes ont fait la même chose du dé-

luge? Ils avoient quelque connoissance de celui de Noé; les nouvelles Colonies, dont ils étoient les descendans, descendoient elles-mêmes de Noé, & pour rendre leurs fables plus intéressantes, & les événemens plus merveilleux, ils coufrent ensemble les circonstances de l'un & de l'autre. Il est encore très-remarquable que les Grecs ont cru pour la plupart que tout le genre humain avoit péri dans le déluge d'Ogygès & dans celui de Deucalion; est-il donc surprenant que Moysè & les Juifs ayent cru la même chose dans un déluge d'une toute autre étendue & importance?



C H A P I T R E VII.

Ancienneté des peuples d'Italie.

MAIS il est tems de quitter les Grecs & d'examiner l'ancienneté des peuples de l'Italie. Nous commencerons en passant, par quelques Isles.

La Sicile a été habitée dans les commencemens par les Cyclopes & les Le-
strigons, suivant les uns, ou par les Sicanienus suivant les autres, & ils se disoient indigenes; Diodore assure que les meilleurs Historiens sont de ce sentiment. Thucydide dit que les Sicanes étoient Iberes venus de l'Espagne, d'où ils furent chassés par les Ligures; qu'en suite des Troyens, échappés aux Grecs, s'y joignirent; puis des Phocéens, ensuite les Sicules d'Italie, d'où ils furent chassés par les Opiciens. Suivant Hellanicus de Lesbos, les Elymiens en Italie chassés par les Oenotriens passerent en Sicile, trois générations avant la prise de Troye, cinq ans après les Ausones dépossédés par les Japiges.

Burigni rapporte (1) qu'Antiochus de Syracuse a écrit un ouvrage qui finit à la 89^e. Olympiade, lequel est perdu; que cet Auteur avoit aussi écrit sur l'Italie.

Il prouve aussi (2) que la Sicile a tenu autrefois au continent, ce qui est plus que probable; à cette occasion il dit que la Chypre a été séparée de la Syrie & l'Eubée de la Béotie, habitée par des Géans, dont on y trouvoit beaucoup d'os.

Que (3) Saturne doit avoir régné en Sicile dans les premiers tems & qu'on y voit son tombeau.

Que (4) les Phéniciens sont venus commercer en Sicile du tems d'Isaac.

Qu'il (5) se trouve une Inscription sur la Tour de Batie en caractères inconnus & que Palerme est aussi ancienne que Noé.

Le reste de ce qu'il rapporte des tems les plus anciens n'est que ce que nous avons cité ci-dessus des anciens Auteurs; seulement on voit par ce dernier article, qu'il n'a pas songé que Palerme ne pouvoit pas être de cette ancienneté, selon le système vulgaire, & qu'en core il n'est pas prouvé que les descendans de Noé soient entrés dans cette Isle.

Mais il reconnoît, comme les autres historiens, les premiers habitans

(1) Histoire de Sicile, pag. 20.

(2) P. 41.

(3) P. 44.

(4) P. 50.

(5) P. 51.

indigènes, c'est-à-dire si anciens qu'on ignore d'où ils sont venus.

Armstrong dans sa description de Minorque, dit que les Auteurs Nationaux dérivent l'origine des habitans d'une race de Géans qui y avoient existé longtems avant Gérion, Roi d'Espagne & des Baléares.

Passons aux Italiens de la terre-ferme, & commençons par fixer l'époque de la conquête qu'y firent les Pélasges sous Oenotrius, nommés pour cette raison Oenotrens. Les uns disent que ce fut plus de 1550 ans avant l'Ere Chrétienne. Le terme de plus est ici très-bien placé. L'Englet dit 1719 ans.

Il faut ici revenir à Pélasge; tous les Auteurs soutiennent que les Pélasgiens sont un peuple très-ancien & Autochtone, descendu ou nommé ainsi d'un Pélasge aussi autochtone, antérieur à tout ce que la Grece a de plus ancien, par conséquent à Ogygès & à Ægyalée: comment donc placer son petit-fils Oenotrus en 1550 ou 1719 ans, avant l'Ere Chrétienne? Il faudroit faire voir qu'il y a eu un autre Pélasge, pere de Lycaon: cependant il paroît par Ovide que Lycaon a vécu dans les premiers tems (6). Aussi Apollodore nomme Pélasge fils de la Terre né en Arcadie, & cite pour garant Hésiode. Eschyle le nomme simplement ancien habitant du pays; par contre le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes dit que le Pélasge, pere de Lycaon, selon Hésiode, étoit fils d'Inachus; par conséquent il y a eu plusieurs Pélasges (7), & nous adopterons d'autant plus cette époque, que Jupiter a eu une galanterie avec la fille de Lycaon, Sœur d'Oenotrus; ce Jupiter mourut, suivant plusieurs Auteurs anciens, dans la 122^e. année de son âge.

Il faut supposer qu'il ne fut pas décrépité, lorsqu'il eut de sa Cousine Calysto un fils nommé Arcas. Plaçons ce fait dans sa 60^e. année, il ne devoit plus être alors un jeune homme écervelé. Ce fut alors qu'il commença son règne l'an 1850 avant Jésus-Christ, Oenotrus étoit donc le beau-frere de ce prétendu Dieu, ainsi on pourra fixer la même époque pour sa colonie en Italie, ce qui seroit donc, comme il est dit, 1850 ans avant l'Ere vulgaire.

Je serois très-fondé à remonter plus loin avec cette époque, soit parce qu'on pourroit supposer cet Oenotrus petit-fils du premier Pélasge, soit parce que ce ne furent pas les premiers Pélasges, mais seulement ceux qui les suivirent en plusieurs fois, qui introduisirent le culte des diverses Divinités en Italie; par conséquent cela seroit conforme aux usages de l'ancienne nation sous le premier Pélasge, laquelle ne connoissoit pas seulement les noms des divers Dieux; & si Oenotrus avoit vécu du tems d'Inachus, qui doit avoir été originaire de la Cappadoce, il n'y a point d'apparence que le culte des Idoles n'eût pas été apporté dans la Grece de son tems, ou même auparavant. Nous ne voulons pas pousser ce raisonnement trop loin, nous contentant de laisser cette époque à l'année 1850 avant l'Ere vulgaire. Les Pélasges firent alliance avec les Allobroges qui étoient indigènes, & qui alors étoient en guerre avec les Umbriens. Ils leur aiderent à dépouiller les anciens habitans, de-même que les Sicules & les Ligures; tous ces peuples étoient très-anciens; le nom d'Aborigènes le prouve assez, & ceux-ci

(6) T. VI. p. 30. 31.

(7) Bannier en compte 7 sans ceux qui ne sont pas connus.

étoient, comme les Umbriens, suivant tous les Auteurs, indigenes (8) ou Autochthones. Il est vrai que Pezron veut qu'ils descendent des Aufones, dont une partie après leur défaite se retira dans les montagnes. C'est-ce que je ne puis comprendre. Nicandre dit, suivant Pezron même, que les Oenotriens ont chassé les Aufones du lieu qu'ils occupoient alors; comment donc ceux-ci, ou les Pélasges, auroient-ils fait Alliance avec les Aborigenes descendans des Aufones contre leurs Ennemis? ce seroit plutôt le contraire; ils se seroient joints aux Umbriens contre les Aborigenes & les Aufones. Denis d'Halicarnasse décide pourtant pour l'Alliance entre les Pélasges & les Aborigenes, où on en peut voir les particularités.



C H A P I T R E V I I I .

Des Aborigenes.

QUI étoient les Aborigenes? Les uns, selon le même Denis, les disoient indigenes, & que les Arunci-Opices, &c. en étoient des branches; que c'étoit une nation de vagabonds, qui vivoient dans les montagnes, où ils s'étoient sauvés dans le temps d'un grand déluge; desquelles ensuite ils étoient redescendus & ont été nommés Aborigenes (1). Pelloutier (2) croit avec raison qu'ils étoient poussés par des peuples plus Septentrionaux, qu'alors à leur tour ils poussèrent aussi les Sicules. Il est sûr qu'ils eurent une longue guerre à soutenir contre ceux-ci & les Umbriens; les Sicules étoient très-anciens habitans de la Campagne de Rome & de la ville même, selon Denis qui les nomme indigenes, ajoutant que ce ne fut qu'après qu'ils furent expulsés par de longues guerres, que les Aborigenes occuperent cette place, & que les Sicules se retirèrent par les montagnes de la partie inférieure de l'Italie en Sicile, & suivant quelques-uns chassés de l'Espagne par les Ligures, les Tusces, que Denis dit aussi indigenes; & Pline dit qu'ils ont pris & ruiné aux Umbriens plus de 300 villes; par conséquent ce n'est pas

(8) Je ne comprends pas pourquoi un homme aussi sçavant que Pelloutier dit toujours *Indigetes*, dont selon moi on ne se sert que pour indiquer les Dieux Pénates & du pays; je le croirois une faute d'impression, si cette maniere d'écrire étoit variée; mais elle se conserve constamment d'un bout à l'autre; pour certaine autre faute, je l'attribue à l'Imprimeur, c'est que dans les mots Allemands soit dans le milieu ou à la fin s'il y a un K on lit toujours & sans exception un X. p. ex. page 106 Axer pour Aker, Faxel pour Fakel, &c., ce qui n'arrive pas si souvent lorsque le K est au commencement du mot: il écrit au même endroit Krone, Koppel, Käse, Kette, Rob, &c. pourtant page 82 il écrit aussi Xehren pour

Kehren, Xüppen pour Kuppen, &c. Puisque nous sommes sur le mot *indigenes*, qui est le même qu'autochthone chez les Grecs, Titan chez les Celtes & Aborigenes chez les Latins, je ne puis assez m'étonner que le sçavant Hederic dans son Dictionnaire Latin-Allemand raille Anne Favre sur ce qu'elle dérive Aborigenes de *ab-origine* au lieu de dire Aberrigenes. Il faut un Savant pour y trouver à redire, un Ecolier auroit le fouet s'il lui prenoit la fantaisie de le faire, vu que Denis d'Halicarnasse en donne l'étymologie, qui faute aux yeux de chacun, qui veut faire usage de son bon sens:

(1) Denis. p. 773.

(2) P. 100.

pas sans raison que Florus & Plinè les nomment la nation la plus ancienne de l'Italie: En effet il falloit bien des siècles avant que des gens errans, venus de loin, de quelque endroit & en quelque temps que ce fût, se soient accoutumés à une vie sédentaire & à bâtir tant de villes; ils étoient voisins des Aborigènes peres des Latins & des Romains, comme les Umbriens l'étoient des Sabins. Pezron suppose que ce voisinage & une espèce de mélange a duré près de mille ans. Pour les Ligures, Pelloutier remarque judicieusement (3), qu'il y en avoit par-tout; parce que ce nom doit être dérivé de *Ligen* mot Allemand ou Celtique qui veut dire proprement *coucher ou s'arrêter en quelque endroit*: ainsi les peuples ayant auparavant été errans & Nomades, & s'étant établis ensuite à un endroit pour s'y fixer, ont du être nommés *Liger*, d'où le nom de *Ligur*: La preuve de cette étimologie est qu'encore aujourd'hui, si en Allemand on demande où se trouvent telles troupes, on répond qu'elles se trouvent (*Ligen*) en garnison dans telle place, ou dans tel Camp; aussi on nomme un Camp *Lager* en Allemand, de *Ligen*. Je rapporte tout ceci pour dissiper l'obscurité & la confusion qui regnent dans les histoires, lorsqu'on trouve de la difficulté sur les peuples du même nom; on dit, les Ligures ou *Ligers* se sont trouvés dans tel pays, par conséquent il est faux qu'ils aient été dans tel autre; ou bien il est clair que les uns descendent des autres, quoique les uns & les autres aient pu prendre le même nom, sans autre affinité que celle qui provient d'une même origine générale, tout comme le nom d'*Iberes* dont nous parlerons, lorsqu'il s'agira des peuples d'Espagne & des Celtes, & celui de Vandales, qui veut dire *Vandler* ou *ambulans*, selon Pelloutier, Mathæus & autres; ce seroit donc en opposition les uns des autres, ceux-ci les Nomades & les *Ligers* ou Ligures des peuples établis & résidans dans un pays; ceci est confirmé par le fait arrivé dans la célèbre victoire que Marius remporta sur les Cimbres; une partie de ceux-ci, des Helvétiens, s'écrierent, Ambrons, Ambrons, comme étant de cette nation; les Liguriens dans l'armée Romaine s'écrierent de même, Ambrons, Ambrons, parce que c'étoit leur ancien nom. Il est donc prouvé que le nom de Ligures leur a été donné pour une raison telle qu'on la rapporte: par contre nous ne dirons rien des Opices, des Osques & autres peuples très-anciens, mais il faut encore dire deux mots de Janus, pour son ancienneté & quelque étymologie forcée. Il se trouve des Auteurs qui veulent que ce soit Noé; d'autres, qu'il ait été le même que Saturne, malgré ce que tous les anciens Auteurs assurent que Saturne s'est réfugié chez Janus & que celui-ci régna sur un grand & ancien peuple en Italie, qu'on croit avoir été les Ausones, ou les Aborigènes; il est vrai que le premier nom de l'Italie paroît avoir été Ausonie, & celui de la mer qui baigne sa partie méridionale, Mer Ausonienne; il n'est pas moins vrai pourtant qu'on croit que les Ausoniens ont été chassés vers les bords de la mer par les Umbriens ou autres; & si les Aborigènes descendent des Ausoniens, on a pu dire avec vérité que Janus a régné sur les Aborigènes, c'est-à-dire sur les Ausones, qui du temps qu'on a écrit pour la première fois l'histoire de Janus, ont été mieux connus sous le nom d'Aborigènes. Mais comme on donne ordinairement Saturne

(3) P. 88.

pour ~~assez~~ ~~nouveau~~ & seulement pour le 4^e. Roi avant l'arrivée d'Enée en Italie, il faut observer ce que D. Pezron prouve (4) principalement par Servius, qui parle d'un premier Janus. Il est vrai qu'il paroît se contredire lorsqu'il dit d'un côté; „ car il y en a eu un autre depuis, lorsque Saturne y chercha un refuge contre la violence de son fils Jupiter.” & cite un Auteur qui dit, que dans le temps que Janus régna sur les peuples indigènes barbares, Saturne fugitif venu en Italie en fut reçu gracieusement, & que le passage qu'il rapporte de Servius dit expressément, „ Il est sûr que le premier Janus est venu en Italie & qu'il a reçu Saturne qui y est arrivé après lui.” La seule contradiction consiste en ce qu'il dit plus haut: *Il y en a eu un autre depuis lorsque Saturne y chercha un refuge.*

Vu que je n'en trouve point dans le passage de Servius; y ayant eu plusieurs Saturnes, dont on a connu l'histoire, tout comme plus d'un Janus, Saturne Titan étoit bien ancien de même que le premier Janus qui régna sur des peuples barbares; par contre le dernier Janus régna dans le pays Latin, connu fort tard sous ce nom, & Saturne qui se trouva chez lui dont il est très-incertain s'il s'y réfugia, & s'il n'étoit pas lui-même du pays, son parent & successeur; après lui Picus ou Jupiter Latin, ensuite Faunus, après lui Latin, beau-père d'Enée, de sorte que ce dernier Janus n'a commencé à régner, suivant L'Englet, qu'en l'an 1389 avant l'Ere vulgaire, & Saturne après lui; tout ceci ne s'accorde en aucune manière avec l'antiquité du premier & véritable Janus & Saturne; & encore moins avec la barbarie de ses sujets longtemps après l'arrivée d'Oenotrus, & après la ruine des 300 villes des Umbriens.

Il faut encore ajouter que, selon ce que Rykius a observé, les anciens Latins privés de l'usage des lettres jusqu'au temps d'Evandre (5), qui n'arriva en Italie que peu d'années (6) avant la guerre de Troye, voyant dans ce pays tant de lieux qui portoient le nom de Saturne, crurent que c'étoit l'ancien qui y avoit régné; je ferai ici quelques remarques.

1^o. Si selon Rykius ces peuples se sont trompés, & que l'ancien Saturne n'y ait jamais régné, il ne seroit pas moins vrai pour cela qu'il y a eu un ancien Janus & un ancien Saturne, mais dont les histoires ont été confondues avec celles des derniers, & ce suivant la coutume des Grecs.

2^o. Evandre doit avoir été en Italie quelques années avant la guerre de Troye. L'Englet la place sous le règne de Faunus 1269 ans avant Jésus-Christ. Si donc Saturne a eu pour successeur Picus l'an 1320 avant l'Ere Chrétienne, & qu'il soit parlé des anciens Latins avant Evandre, il faut que ceux-ci aient vécu du temps de Saturne même, ou plutôt auparavant, vu que Rykius dit que voyant tant de lieux portant le nom de Saturne & qu'en ignorant l'origine, ils croyoient qu'il s'agissoit de l'ancien: & il falloit bien le croire, puisque voyant du temps de Saturne, ou même auparavant, porter ce nom à plusieurs lieux, ils ne pouvoient pas l'attribuer au nouveau. Car suivant le calcul des époques ci-dessus mentionnées Saturne ne mourut que 57 ans avant l'arrivée d'Evandre, & s'agissant des anciens Latins avant le temps de son arrivée, il est plus probable qu'on entend par-là des gens qui ont vécu plutôt avant qu'après le dernier Saturne. Je reviens à la même conclusion que

(4) P. 252. *Œ suiv.*

(6) Denis dit, environ 60 ans.

(5) Banier T. III. p. 446.

dessus, qu'on a confondu l'histoire des deux Janus & Saturnes, en attribuant leurs actions aux mêmes personnes, qui ont pourtant vécu dans des siècles fort éloignés les uns des autres, comme nous le verrons ailleurs.

Du peu que nous venons de dire des anciens habitans de l'Italie, nous pouvons conclure qu'Oenotrus y étant arrivé 1850 ans avant l'Ère Chrétienne, y a trouvé les Aborigènes, les Umbriciens, les Sicules & autres peuples réputés indigènes, ou qui, suivant d'autres, avoient été précédés par les Ausones; que les seuls Umbriciens & Aborigènes y ont habité ensemble près de 1000 ans; qu'ils ont été civilisés & ont habité des villes: tout ceci prouve une antiquité qui précède de beaucoup le déluge. Aussi les Auteurs qui font de Janus & de Saturne Noé, conviennent que ces Rois ont les premiers civilisé les peuples qu'ils trouverent en Italie, par conséquent qu'il y avoit des peuples antédiluviens.

Parlons succinctement des Espagnols. Atlas, frère de Saturne, doit avoir eu un frère qui a régné en Espagne; les Iberes étoient un peuple d'une grande antiquité, ce que nous examinerons en son lieu; ils étoient venus des Gaules. Les Celtes qui se sont mêlés avec eux & ont pris delà le nom de Celtibériens, suivant quelques-uns, s'y sont aussi trouvés de tout temps. Strabon rapporte que les Tardétains se vantent d'avoir des Poèmes de 6000 ans d'antiquité. Supposons que leurs années fussent dans les commencemens seulement d'une lune. Elles ne l'étoient plus du temps de Strabon, & par conséquent on ne pourra les réduire à moins de 2000 ans, ce qui remonteroit au temps du déluge, sans compter le temps qu'ils auront été sans en composer pendant leur vie errante depuis l'Asie jusqu'à l'extrémité de l'Europe: les Phéniciens y sont arrivés par mer & fort tard, à proportion du temps que l'Espagne a été peuplée; cependant on sçait de quelle antiquité étoit le temple d'Hercule à Gades fondé par les Tyriens qui y envoyèrent une colonie.

Les Gaulois & les Germains, de-même que les Bretons, ont été d'une antiquité si grande & si reculée qu'on n'a jamais pu parvenir à la source, ni en approcher; on prétend que Samothès a bâti Paris du temps de Noé; que Treves le fut par Trebeta qui y mena une nouvelle colonie de l'Assyrie, l'an 1906 du monde; Soleurre en Suisse 1926; Zurich dans le même pays en 1934: Nîmes par Nemausus, petit-fils de Noé, Strasbourg, Mayence, Worms & autres villes doivent être presque de même antiquité. On ne croira pas que je donne dans toutes ces rêveries; mais on voit par-là que tous les savans, tous les historiens, & en tout temps, ont été fermement persuadés que tous ces pays ont été habités dans les temps les plus voisins du déluge: ils avoient raison; mais ne pouvant, selon le système vulgaire, les faire descendre d'un autre que de Noé, ils ne prenoient pas garde à l'impossibilité physique absolue d'une pareille population, qui dans l'espace de 6 à 7 siècles n'a pas été à même de fournir de quoi peupler tous les pays voisins de Babel, qui étoit la première demeure des trois fils connus de Noé.

En tout temps les Teutons affuroient être descendus de Tuifco, qu'ils disoient le premier homme; Mann, son fils; Jugævon, Hermion & Istevon, les 3 fils de celui ci, auxquels ils assignent divers pays. César dit les Gaulois issus de Dis qu'il confond avec Pluton, quoique ce ne soit qu'une corruption

manifeste dans la langue; soit que les Gaulois & les Teutons aient nommé Tuisco ou Tis, Titi, la Terre, se voulant nommer par-là Autochtones: Les Romains étoient d'une habileté admirable pour estropier les noms; tels Arminius pour Herman, Orgetorix pour Hordrych, Cotualda pour Gottwald, Ariovistus pour Ehrenfest, Segimer pour Siegmeyer; enfin il leur étoit aussi impossible de prononcer un nom Germain, comme il le devoit être aux Ephraïmites de prononcer Schiboleth. Il ne faut donc pas être surpris si nous voyons tant d'erreurs dans leurs relations, & il faut bien se garder d'y ajouter foi.



C H A P I T R E IX.

(Les peuples Septentrionaux sont Celtes d'origine.)

JE ne dirai rien des peuples Septentrionaux; il suffit qu'Olaüs Rudbek, parmi quantité de fables, ait démontré qu'ils sont d'une très-grande antiquité; il est incontestable qu'ils sont Cimbres d'origine; ce nom a été trop connu chez les anciens pour qu'on ait besoin de prouver l'antiquité de la nation.

Après avoir parlé succinctement de ces nations en particulier, je vais examiner en général quelle est leur origine. On se doutera que je les crois *Celtes*, & on aura raison. Je ne transcrirai point ce que tant d'autres ont dit, principalement le célèbre & savant M. Schœpflin dans ses *Vindiciæ Celticae*, de même que M. Pelloutier & D. Pezron, qui ont épuisé la matière, quoiqu'ils diffèrent d'opinion en plusieurs points. Je me trouve néanmoins obligé d'en tirer à-peu-près tout ce que j'ai à dire sur cette matière, soit parce que cela servira à appuyer mon système, soit à cause de ceux qui ne seront pas à portée de consulter ces Auteurs.

Je commencerai pourtant par faire quelques remarques sur l'ouvrage de M. Schœpflin comme le plus nouveau & parce qu'étant connu pour un des plus grands Savans de l'Europe, principalement en fait d'histoire & de critique, son nom pourroit facilement entraîner d'autres dans son opinion. M. Schœpflin (1); sans décider sur l'origine du nom de Celtes, en rapporte diverses opinions, en oubliant pourtant la principale, qui est celle de Pelloutier; il parle encore moins de l'origine de la nation; son but est de faire voir qu'il n'y a eu que les Gaulois auxquels on ait donné ce nom, en excluant les Espagnols, les Germains & tous les autres peuples. Il tâche de prouver son assertion par quantité d'Auteurs anciens, & d'expliquer les passages qui favorisent l'opinion contraire, en quoi pourtant il ne me paroît pas réussir, comme nous l'allons faire voir succinctement. Enfin il donne pourtant une origine Celtique à presque tous les peuples, principalement de l'Europe, mais par des colonies Gauloises, & tout ceci assez tard. Voilà le con-

(1) *Vindiciæ Celticae Argentorati* 1754 4^{to}. Je suis mortifié de relever quelques passages de ce savant homme, que j'estime d'autant plus que j'ai l'honneur de le connoître personnellement; je ne m'y arrêterai pourtant, qu'autant qu'il le faut absolument pour soutenir mon système sur la nation des Celtes; qui est en partie celui de Pelloutier & en partie celui de Pezron.

tenu de son livre. J'avoueraï que je regarde son assertion comme une simple dispute de mots ; son but tend à prouver que les Gaulois seuls, ou leurs colonies, ont été nommés Celtes par les Auteurs ; il auroit fallu prouver, à mon avis, l'origine des Gaulois & des autres peuples qui prétendent à ce nom, & que les seuls Gaulois étoient d'origine Celte, c'est surquoi il ne dit pas un seul mot. Or tous les Auteurs modernes sans exception font descendre les Gaulois, de même que tous les autres peuples, d'un des trois fils de Noé & spécialement de Japhet, ils en font venir les descendans depuis l'Asie & par terre.

Il me paroît donc qu'ayant traversé toute la longueur de l'Europe soit avant soit après le déluge, avant que d'entrer dans les Gaules, ils ne se sont avancés qu'à mesure que les pays plus proches de l'Asie ont été peuplés. Par conséquent on pourroit dire que les Germains (je nomme ainsi cette fois tous les peuples de l'Europe orientale) sont les peres des Gaulois & que de ceux-ci sont descendus la plus grande partie des Espagnols & des Italiens. Il me paroît que cette marche est si naturelle qu'elle ne peut souffrir aucune réplique. Il ne resteroit donc que de savoir si les Germains & les autres peuples de l'Europe ont porté & conservé le nom de Celte, ou s'ils ont d'abord été nommés dès les premiers temps Celto-Scythes, Sarmates, Cimbres, Teutons, &c. Cette question me paroît trop peu importante pour la discuter ; il s'agit du peuple & non de leur nom. Tout comme si on disoit, quel peuple sont les François ? Il faudroit dire que les Francs dont ils tirent le nom étoient une nation Allemande. Cependant pour le nom & l'habitation, tout a changé ; le pays d'où ils sortirent se nomme encore Franconie, & les Francs de la France y ont donné le nom à toutes les autres nations qui habitoient ce vaste pays. L'ancien nom, je ne dirai pas de Celtes, mais de Gaulois même, s'y est perdu depuis bien des siècles. Il faudroit donc dire que les Francs ou François sont le plus ancien peuple dans la France, au lieu qu'ils y sont à-peu-près le plus nouveau. Venons à quelques passages de cet ouvrage.

Il avoue (2.) que César ne donne le nom de Celtique qu'à un tiers des Gaules, & quoiqu'il en donne la raison ailleurs, on pourroit tourner son raisonnement contre lui, en disant ; puisque César ne donne pour Celtes que le tiers de la nation Gauloise, il faut que le reste de cette nation ne fût plus Celte.

Il diroit sans-doute, cette conclusion n'est pas juste : quand même les autres deux tiers auroient perdu le nom de Celte, la nation entière n'en auroit pas moins la même origine. La solution est bonne & servira de même contre ses raisons d'exclusion à l'égard des autres nations.

Il rapporte aussi le passage de César, qui confesse que le nom ancien des Gaulois étoit Celte & que l'autre n'est venu en usage que fort tard. Ne peut-on pas dire la même chose des Germains, vu que Strabon & autres dérivent le nom de *Germani* comme pour dire freres Germains des Gaulois, que leur ont donné les Romains : par conséquent ils sont de même nation.

Pelloutier cite plusieurs témoignages en faveur des Germains & des autres peuples, que M. Schœpflin omet, ou du moins qu'il affoiblit & qu'il

(1) P. L.

explique d'une manière contraire ; je laisse le soin au lecteur d'examiner les raisons & les preuves de ces deux Savans & de décider la question.

Il rapporte des passages très-forts de Plutarque qui est favorable aux Germains & il tâche de les énerver ; s'il y a réussi , le lecteur en jugera aisément. Plutarque dit expressément qu'on a nommé tous ces Peuples mêlés depuis l'Océan septentrional jusqu'au Palus Méotides Celto-Scythes (3), il nomme encore Galates les Germains , & ailleurs il assure que Celtes, Gaulois, & Galates sont synonymes, & qu'il n'y a de différence que , pour la prononciation, plus ou moins adoucie, en quoi il a raison.

Arrien, Pausanias & Dion-Cassius, donnent le nom de Celtes aux Germains, quoi que notre Auteur en puisse dire ; il est vrai qu'à l'égard du dernier Auteur il ne trouve pas à propos de le nier.

Quant à Ptolémée, il le cite en faveur de son opinion ; je ne fais pour-quoi ; car s'il distingue entre Celtique & la Germanie, il n'en distingue pas moins les Gaules ; par conséquent, ceci conclut d'autant moins qu'en même tems il distingue aussi entre l'Italie, l'Apulie & la Thyrrénie, quoique l'Italie soit le nom général du pays & les deux autres celui de deux Provinces.

Il se fonde encore sur le silence des Auteurs Latins. Il convient cependant de bonne-foi qu'ils se sont servi rarement du mot de Celtique, si ce n'est lorsqu'il s'agissoit de cette 3^e. partie des Gaules dont j'ai parlé. La plus forte raison de notre savant auteur est toujours que les autres peuples ont eu d'autres noms que celui de Celtes ; mais je le prie de réfléchir que la même chose est arrivée à tous les peuples : la même chose arrive encore de nos jours. On voit par les anciens Auteurs que tous les barbares qui ont inondé l'Europe après la mort du grand Théodose, malgré la multiplicité des noms, ont été d'origine Gothique. On connoît les pays compris sous le nom d'Allemagne. Dira-t-on que ce ne sont pas les anciens Teutons ou Germains parce que ce nom ne subsiste plus ? Ne sçait-on pas que celui d'Allemand ne leur a été donné que fort tard ? Quoi qu'il en soit, l'on n'est pas surpris qu'on donne divers noms aux peuples différens qui l'habitent. Les Autrichiens, les Bavaurois, les Francs ou Franconiens, les Saxons, les Brandebourgeois, ne seroient plus Allemands suivant ce système. Ne voit-on pas que de tout tems, aussi-tôt qu'une Nation s'est séparée de l'autre, qu'elle a formé un gouvernement à part, ou qu'elle a été mêlée avec un autre peuple, elle a pris & a dû prendre un nom particulier, pour qu'on pût les distinguer ? Si tous les peuples de l'Europe avoient conservé le nom de Celtes, comment discerner les Espagnols d'avec les François ou Gaulois, Teutons ou Germains, Italiens, Bretons, Belges, Pannoniens, & comment distinguer les peuples nombreux & divers dans chacun des pays ? Si je suis en France & que je demande à un habitant de quel pays il est, il ne me satisfera pas en répondant, je suis François. Je lui répliquerois, je le fais bien, mais de quelle Province ? Alors il la déclinerait, & se dirait Provençal, Languedocien, Champenois, Picard, Normand, Breton, Bourguignon. Si donc ceci est nécessaire pour les Provinces d'un même Royaume, combien plus, lorsqu'il s'agit de distinguer des pays d'une grande étendue, comme l'Espagne, la France, l'Allemagne &c !

(3) Pag. 38.

Notre Auteur rapporte lui-même les témoignages des Anciens qui ont divisé tout notre globe en 4 parties, & cite Denis d'Halicarnasse, qui l'a divisé en 5 parties, sans y comprendre l'Asie méridionale. Les premiers le divisoient en Ethiopie ou Afrique (par laquelle ils n'entendoient souvent que la Lybie, & les côtes qui sont baignées par la Mer Méditerranée), Scythie, Indes, & Celtes: le dernier divise les barbares en Scythes, Thraces, Celtes, Espagnols & Egyptiens. Suivant notre Auteur les Germains, les Bretons & les autres peuples de l'Europe n'étoient pas barbares, s'ils n'ont pas été compris dans le nom général des Celtes.

Au reste jusques-ici tous les Auteurs sont d'accord que les Grecs se contentoient de donner les noms des peuples connus à ceux qui étoient voisins de ceux-ci & plus éloignés, que généralement ils nommoient Celtes ou Celto. Scythes tous les Européens, Scythes les habitans de la haute Asie, Ethiopiens tous les Africains, excepté les Egyptiens & les Lybiens, lesquels étoient pourtant nommés ordinairement Africains, & la Lybie Afrique, comme synonymes, & Indiens ceux de l'Asie méridionale. Avoient-ils tort? ne faisons-nous pas la même chose, & pis encore? Nous ne devrions nommer Indiens que ceux qui habitent vers le fleuve Indus, cependant nous donnons ce nom à tous les vastes pays depuis l'Indus jusqu'à la Chine, & non seulement à toutes les Isles de l'Océan Indien, qu'on nomme par excellence les Indes Orientales, mais encore à toute l'Amérique, quoique jamais il n'y ait eu ni Indus ni Indien. Notre Auteur (4) raille agréablement sur la conséquence du nom de France donné par les Orientaux à tous les Européens, disant qu'on pourroit en conclure que tous les habitans de cette partie du monde sont François; mais outre qu'ils ont plus de droit de nommer Franc un Norvégien, que nous n'en avons de nommer un Péruvien Indien, ne pourroit-on pas rétorquer l'argument par le contraire & dire qu'un Saxon n'est pas Allemand, parce qu'il est nommé Saxon?

Rapportons encore une autre remarque de notre auteur, qui fait valoir un passage de Denis d'Halicarnasse, en ce qu'il distingue entre les Celtes & plusieurs peuples Européens, même diverses nations de l'Italie; à ceci je répond, outre ce que dessus, que quant aux Italiens, je demande quelle a été l'origine des peuples Umbriens, Etrusques, Opices; & l'Auteur dira, ils ont été d'origine Gauloise. Mais alors Denis aura distingué entre les peuples d'origine Gauloise même, & entre les Celtes: ceci conviendrait-il au système de l'Auteur?

Il rapporte souvent des passages dans lesquels les Espagnols sont distingués des Celtes; il avoue pourtant (5) qu'il y a eu des Colonies Celtiques dès les tems les plus reculés, d'où la conséquence se forme d'elle-même, que toutes les nations qui ont été d'origine Celtique n'en ont pas conservé le nom, & conséquemment que la raison du nom perdu chez quelques Nations, ne conclut rien contre leur origine. Ajoutons que Strabon reconnoît d'origine Celtique 60 peuples, Tacite 64, Josephus 315, & Appion 400; que par conséquent ils n'ont pas été dans les idées de notre Auteur.

Pour son opinion au sujet du nom *Ibere*, *Iberie*, j'en traiterai ci-après lorsqu'il s'agira de la dispersion des Celtes.

(4) Pag. 63.

(5) Pag. 60. 95.

Il explique (6) le passage de Ptolémée à son avantage; mais je ne suis pas encore convaincu; il avoue que cet auteur y divise toute la terre en 4 parties, ou quadrants, par 4 triangles; il explique les mots τὸ κατὰ τὴν Κελτογαλατικὴν ἢ δὴ Κοινῆς Ευρώπης. Καλούμεν, comme s'il n'entendoit ce qu'il dit de cette partie ou quadrant que de la Celtogalatie mais en désignant mal par là toute l'Europe. Que ce soit bien ou mal, on voit qu'il a pris pour synonymes l'Europe & la Celtogalatie, & il s'agit ici seulement de sçavoir ce que Ptolémée a dit, & non si son opinion est juste, quoique je n'y trouve rien à redire; il pouvoit la nommer Celtogalatie comme d'autres Celto-Scythie, toute l'Europe ayant été, à mon avis, habitée par les Celtes, issus de la même source que les Scythes, & nommés chez la plus grande partie des autres Nations, Gaulois ou Galates: ainsi sa dénomination n'est pas tant erronnée.

Notre auteur raisonne (7) même en ceci contre son système, lorsqu'il dit que Ptolémée dans la distribution de la terre en quadrants, a indiqué dans chaque quadrant les régions les plus connues, en y joignant les pays moins connus qui y sont contigus. Il a raison; il nomme dans d'autres l'Ethiopie, la Scythie, Ἔς. τὸ κατὰ τὴν εἰς Αἰθιοπίαν, Ἔς. τὸ κατὰ τὴν Σκυθίαν; & voilà donc prouvé que ce Géographe, savant pour le tems où il vivoit, suivoit la dénomination générale, en donnant à l'Europe le nom de Celtique, ou Celtogalatie, à la haute Asie celui de Scythie, & à l'Afrique celui d'Ethiopie, par conséquent que l'explication de notre auteur ne lui est pas d'un grand secours.

Je ne m'arrêterai pas davantage à l'examen de cet ouvrage qui est rempli d'une érudition, de recherches dignes du savoir & du travail infini que l'auteur a fait briller dans tous ses ouvrages, principalement dans son *Alsatia illustrata*, qui seule seroit suffisante pour lui procurer l'immortalité dans la République des Lettres. Il me suffit d'avoir démontré que, comme il ne défend en faveur des Gaulois que le nom des Celtes, & que chez moi il s'agit de l'origine des peuples, nos opinions peuvent être moins différentes qu'elles ne le paroissent au premier coup-d'œil. S'il s'agissoit d'origine, je me servirois de son raisonnement contre lui, disant; les Celtes en général ont eu leur origine de Tuiston; les Allemands ou Germains se sont nommés constamment Tuistons, d'où le nom Teutschen, Tuytschen, en Hollandois, & que les Romains ont écrit Teutons; même à supposer qu'ils viennent de Theut comme les Romains l'auront crû, qui étoit le Dieu principalement des Gaulois qui sont infailliblement Celtes, suivant l'Auteur même, les Tuistons ont conservé leur nom jusqu'à nos jours, lorsque les Gaulois ont perdu le nom de Celtes moins ancien que l'autre, depuis plus de 15 siècles; par conséquent les Germains sont les seuls Celtes.

Pour entrer en discussion sur ce qui regarde spécialement les Celtes, il faut 1°. examiner quelles régions ont été occupées après le déluge par les fils de Noé.

2°. Fixer l'époque, sinon de l'origine, du moins des premières migrations des Scythes & des Celtes.

CHA-

(6) Pag. 69.

(7) Pag. 71.

C H A P I T R E X.

D'où sont sortis ces divers Peuples?

Quant au premier point nous ne serons pas prolixes, vû que quelque opinion qu'on adopte elle fortifiera toujours notre systême, à moins qu'on n'envoie dans les pays les plus éloignés les enfans de Noé d'abord après le déluge, ou après la dispersion; opinion qui est si manifestement contraire à la nature des choses, qu'elle n'a plus gueres de sectateurs.

Commençons par les fils de Japhet, l'aîné des fils de Noé, & voyons ce que Shukford en dit.

Magog, dit l'Auteur, est l'ancien nom d'Hiérapolis, ou Alep suivant Pline & les Syriens: Bochart le confesse, quoiqu'il voudroit placer *Magog* dans la Scythie.

Mefech & Thubal ont été dans des pays voisins.

Togarmah étoit au septentrion & a fait partie de la Syrie.

Gomer limitrophe de Togarmah.

Askenas sur les confins de l'Arménie.

Et tout ceci est conforme à ce que dit Ezéchiël (1) en divers endroits, de même que Jérémie (2), lorsqu'il parle des peuples qui aiderent à Cyrus à conquérir Babylone, faisant mention d'Ararat, Meni & Ascenas, par conséquent des Contrées contigues l'une à l'autre. Ararat a toujours été connu pour l'Arménie Majeure, Meni ou Miri pour la Mineure, & Ascenas n'en doit pas avoir été éloigné: c'étoient apparemment des peuples de l'Asie-mineure que Cyrus avoit conquis peu auparavant.

Il paroît par le Prophète Isâie (3) que Tharsis est la Cilicie.

Kittim étoit le pere des Macédoniens ou plutôt le nom de ce peuple; ce qu'on trouve en divers passages de l'Ecriture (4), où Alexandre est nommé le Roi de Kittim, dans les Prophéties qui le concernent.

Javan pere des Grecs, Madaï celui des Medes, & Thyras des Thraces suivant Joseph, mais non pas selon moi. Riphath s'établit sur les frontieres de la Paphlagonie. Pour Dodonim, on ne connoît pas ses descendans; les uns disent qu'on devoit écrire Rhodanim, & le faire pere des Rhodiens, les autres en font les Dodoniens.

Voilà les descendans de Japhet, voici ceux de Sem.

Elam fut pere des Perses nommés constamment Elamites dans l'Ecriture, (5) & Suze est dite se trouver dans Elam. Arphaxad demouroit à Ur des Chaldéens; les 13 fils de son petit-fils Joctan s'étendirent avec le tems, depuis le mont Mefâ jusqu'au mont Sepher; Ophir & Hevila doivent avoir été dans les Indes vers le Gange; quelques-uns y placent aussi Seba.

La seconde branche d'Arphaxad étoit celle de Tharah pere d'Abraham.

Lud pere des Lydiens, Aram des Syriens, toujours nommés Araméens.

(1) Ch. 27. & 28.

(2) Ch. 51.

(3) Ch. 23.

(4) If. 23. I. Macab. I. 88. Nomb. 24. Dan. 11.

(5) Dan. 8.

Passons aux descendans de Cham. Les uns veulent qu'il ait fait sa demeure en Chanaan, les autres qu'il se soit rendu en Egypte.

L'on ne trouve pas que Chus ait été conducteur d'une nation particulière; il demeurait dans les limites du fleuve Gihon (6); l'Écriture donne ce nom de Chus à plusieurs parties de l'Arabie, & notre auteur réfute solidement l'opinion de ceux qui interprètent Chus par Éthiopie. Aussi il est dit que les Cuffites se sont joints aux Arabes contre Joram, & ceux-là étoient les descendans de Dedan & de Seba (7). De ses autres fils, Nimrod fut Roi de Babel; Hevila vers un bras de la rivière de Pison, proche le Golfe Persique: Seba, Sabta, Rahamah & Sabtecha occupoient avec leurs descendans l'Arabie-Heureuse.

Mizraïm, dit-on, fut Roi d'Égypte; Ananim son fils après lui, Roi de Tanis; Naphtahim à Naph ou Memphis; & Pathrusim à Pathros ou Thebes, le tout selon l'opinion de Shukford.

Ludim & Lehabim pourvurent d'habitans la Lybie. Casluhim, un autre fils de Mizraïm, s'établit à Cassiotis ou Caphtor sur le chemin de la Palestine en Égypte; de ses fils, Caphtorim y resta, & Philistim fut le père des Philistins.

Phut étoit le 3^e. fils de Cham. Ezéchiël (8) le place avec Cus, ce qui est cause que ceux qui ont mal-à-propos placé ce dernier en Éthiopie, donnent au premier la Mauritanie. Or Jérémie (9) parlant des peuples qui devoient inonder l'Égypte sous Nébucadnézar, nomme Chus, Lud & Phut. Si on place Phut en Asie proche de Chus, tous ces pays étoient soumis à ce Roi Babylonien, mais ni l'Égypte, ni l'Éthiopie, ni la Lybie, ni les Mauritanies, n'étoient dans ce cas.

Le quatrième fils de Cham étoit Chanaan, dont les dix fils s'établirent dans le pays de Chanaan, & dans la Phénicie, qui proprement en faisoit partie.

Il faut ajouter ici par remarque que l'Auteur place les monts de Mefa & de Sepher entre la Médie & la mer Caspienne; ce dernier un peu plus à l'Orient, quoique la Médie ait été ensuite baignée par ladite mer & que les enfans de Joktan se soient établis sans conteste dans les pays du Midi.

Les Auteurs de l'Histoire Universelle rapportent que quelques-uns font Arphaxad fondateur de l'Empire de la Chine; j'aurois presque autant qu'on dit de celui de la Lune; d'autres qui ont plus de bon sens le font père des Chaldéens.

Ils donnent aussi la Lydie à Lud; la Mésopotamie & la Syrie à Aram. Ils établissent Mezek en Arménie, proche du mont Mafis.

Les Arméniens se disoient descendus de Thogarma.

Cham en Phénicie, ou en Égypte; Chus en Éthiopie. Ils ajoutent pourtant qu'il est plus probable qu'il alla s'établir au Sud-Est de Babylone, le pays étant nommé jusqu'à nos jours Chusistan, ou le pays de Chus; une partie de l'Arabie près de la Mer Rouge est aussi nommée Chus; Cushan & Madian sont joints ensemble; les Arabes & les Perses assurent qu'il doit avoir régné à Babylone, & résidé dans la Province d'Erak, où il y avoit deux Villes de son nom.

Seba dans l'Erak Arabe; Hevila aux environs du Pison; Sabtah proche

(6) Genèse Chap. 11.

(7) 2 Chron. 21.

(8) Ch. 38.

(9) Ch. 46.

du Golphe Perfique & dans l'Arabie-Heureuse, où il y a eu une ville de ce nom; Raamah ou Regmah plus vers le midi ou sur le même Golphe, il y avoit une ville Regmah; une autre un peu plus éloignée s'appelloit Dedan; d'autres disent que Dedan s'est établi sur les bords de la Mer Rouge.

Mizraïm, on doute si c'est le nom d'un homme ou d'un pays en Egypte.

Ludim, descendu de Mizraïm, en Ethiopie: on y joint Chus & Phut.

Ananim, les Ammonites voisins du Temple d'Ammon, descendans d'un peuple mêlé d'Egyptiens & d'Ethiopiens.

Les Lehabim dans la Lybie Cyrénaïque. Les Naphtahim dans la Mar-marique; les Pathrusim habitans de Pathros; les Casluchim dans le Cassiotis, ou voisins des Caphtorim, & les Philistim descendus de ces deux peuples.

Suivant Bochart, Phut a partagé l'Egypte avec Mizraïm. St. Jérôme le place dans la Lybie; par contre Ezéchiël en parle comme d'un peuple allié aux ennemis septentrionaux des Juifs, de même que Chus, comme il a été remarqué ci-dessus.

Pour Chanaan, il ne s'y trouve aucune difficulté.

Des enfans de Japhet on donne Gomer pour pere des Gomérites, Celtes & Gaulois.

Askenas a sa place proche du Pont-Euxin ou Axin; Riphath le pere des Paphlagoniens.

De Magog sortent les Scythes proche Mesech & Thubal; une raison de ceci entr'autres, parce qu'en Ibérie & dans la Colchide, il y a une riviere nommée Gogarene; les Arabes placent la descendance de Magog vers le Caucase.

Les Auteurs croient qu'il faut placer ces trois peuples entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne. On donne à Madai la Médie, d'autres la Macédoine; à Javan l'Asie-mineure, & à ses fils la Grece: on place Tharsis en Cilicie, & Kittim avec lui, ensuite en Chypre; Dodanim à Rhodes, Tiras en Thrace, Joktan entre les montagnes alléguées; d'Almoda del Sheleph, on ignore la demeure; Hasamoth dans l'Arabie-Heureuse, Jerah près du Golfe Arabique, Hadoram vers le Persique; Uzal en Jaman; Dikla en Arabie; Abal au Port Avalatique proche du détroit de Babelmandel, Sheba en Arabie, d'où la Reine vint visiter Salomon, Saba en Yemen, enfin tous en Arabie.

Les mêmes Auteurs, lorsqu'ils nous donnent l'Histoire des Celtes, sont obligés de convenir que Gomer, Mesech & Thubal se sont établis dans l'Asie-mineure, mais ils supposent que de-là ils se sont étendus peu-à-peu en Europe; & les descendans de Magog dans la haute Asie. Pour une preuve de cette dernière thèse, ils donnent le nom de Mogli & autres qu'on trouvoit chez les Tartares; mais outre que nous ne savons pas si ce nom n'est pas plutôt Tartare que Scythe, y ayant infiniment de différence entre les deux langues, dans ces sortes d'étymologies, ou plutôt de légères ressemblances, les noms dont on ne peut rendre aucune raison pour la signification, sont insupportables. Je ne doute point qu'en se servant de ces preuves on ne puisse venir à bout de faire descendre les Topinambous de Magog, en ajoutant, changeant & transportant des lettres.

Qu'on observe en même tems que tous ces peuples, qui sont nommés

après la dispersion de Babel, & qui descendoient incontestablement des fils de Noé, avoient à-peu-près la même langue, malgré l'explication qu'on veut donner au passage de l'Écriture sur la confusion des langues, en en supposant 72 différentes. Les Hébreux, les Chaldéens, les Chananéens, les Phéniciens, les Syriens, les Arabes, enfin duquel des trois fils qu'ils descendoient, se servoient à-peu-près de la même langue, qui encore 2000 ans après ne fut que des dialectes de cette langue: d'où vient donc que malgré ce prétendu changement, ils ont pu la conserver & que par contre d'autres, comme l'Égyptienne, la Chinoise la Celtique &c. étoient si différentes dès le commencement? Qu'on m'en donne une bonne raison, si on ne veut adopter mon système.

Les susdits Auteurs répètent, comme la saine raison le dicte, que l'état dans lequel se trouvoient ces nouvelles générations, ne leur permettoit pas de s'éloigner & de s'étendre bien loin dans les commencemens & que ce ne fut que peu-à-peu que les Gomériens s'étendirent, premièrement vers le Nord, & ensuite vers l'Occident du côté de la Pologne, de la Hongrie, de l'Allemagne, de la Gaule, & de l'Espagne; comme les descendans de Magog vers la Moscovie & la Tartarie, jusqu'aux frontières du Cathay: ces Auteurs supposent que ces peuples se sont avancés par ordre & comme par un commun accord. Baumgarten est d'un avis contraire, en observant fort judicieusement que les peuples Celtes & Scythes se sont fait la guerre fort fréquemment, & que ces guerres, lorsque le plus foible étoit obligé de faire place au plus fort, ont principalement occasionné ces migrations; de-là il conclut que les régions septentrionales devoient avoir été peuplées aussi-tôt que les méridionales; nous examinerons tout ceci dans peu, après avoir fait encore quelques réflexions sur les lieux qu'on assigne ci-dessus aux premiers descendans des fils de Noé.

Cependant je ne puis m'empêcher d'observer que c'est avec beaucoup de raison qu'on a rejeté la fable, reçue avec tant d'avidité par plusieurs Auteurs, par des Pères de l'Église même, que les trois parties connues alors de la terre avoient été assignées par Noé à ses fils, & que par ce partage, l'Asie devoit appartenir à Sem, l'Afrique à Cham & l'Europe à Japhet; mais outre le ridicule que nous y avons remarqué ailleurs, on voit que par cette division on place Madaï descendant de Japhet à côté d'Elam qui étoit descendant de Sem; qu'on accorde toute la haute Asie à Magog, qu'on lui associe Mefech, Thubal, Thogarma & Tharsis, tous placés dans l'Asie, & que l'on convient presque généralement que les enfans de Cham, excepté Misraïm & ses descendans, s'établirent en Asie, ce qui est si conforme au bon sens, comme nous l'allons démontrer, qu'il est impossible d'y faire une seule objection, ou de fournir quelqu'autre système tant soit peu vraisemblable.

Qu'on se souvienne seulement de ce que j'ai dit si souvent, que les Grecs qui n'étoient pas fort bons géographes pour les pays éloignés, & que les Juifs qui l'étoient encore infiniment moins, donnoient le même nom aux peuples éloignés, qu'avoient ceux qui étoient plus voisins de ce côté, & que nous qui avons une connoissance dans la géographie infiniment supérieure,

en ufons de même, en nommant Tartares tous ceux de la haute Asie, & Indiens tous les peuples au-delà de l'Indus jusqu'à la Chine, même ceux des Isles & de l'Amérique &c. D'où je conclud seulement, que la raison que les Scythes font nommés Magog & toute la Perse Elam dans l'écriture, ne prouve absolument rien; on a placé le premier & ses freres proche de la Mer Caspienne & du Pont-Euxin; je ne le nierai pas, quoiqu'on ne soit pas généralement dans ces idées. Il est donc clair qu'il falloit un nom aux peuples inconnus plus éloignés & des noms Hébreux. De-là fort naturellement tous les Scythes ont été appellés Magog, les Perfes Elam, peut-être même les Indiens, si jamais les Juifs ont eu une idée de leur existence; les Grecs Javan & Elifa, les peuples plus éloignés Kittim & Tharsis, dénomination dont les Juifs auroient été autant en peine de rendre raison, que du nom d'Askenas qu'ensuite ils ont donné aux Allemands; & ce seroit fort inutilement qu'on leur demanderoit des preuves que ces peuples descendoient de tels Patriarches, & Joseph a été convaincu de tant d'erreurs, de mensonges, de falsifications & d'ignorance, qu'il seroit inutile de le citer comme témoin.

Venons à Misraïm. On a observé fort souvent qu'il n'y a pas apparence que ce soit le nom d'un homme qui doit être dans le singulier, mais que c'est le nom d'un peuple, tout comme ceux qui descendoient de lui, les Ludim, Ananim, Lehabim, Naphtahim, Pathrusim, Casluhim, Philistim, Caphthorim. Il en est de-même de la plus grande partie des descendans de Chanaan. Mais quel étoit donc le nom de ce fils de Cham dont descendoient les peuples Misraïm? On ne sçauroit donner que des conjectures; les Orientaux, les Egyptiens ou les Arabes & les autres Mahométans mêlent le vrai & le faux. L'histoire profane parlant de Mesr, dont le nom convient mieux à un homme que Misraïm & paroît en être le primitif & la racine, le dit fils de Beïsar, fils de Cham après la dispersion; & que ce fut Kibt ou Kift, frere aîné de Beïsar, qui fonda la Monarchie en Egypte, après que Pharaon eut péri dans le déluge. Voilà précisément le cas où il faudroit pouvoir faire usage de la maxime de Banier & développer les faits véritables qui se trouvent mêlés avec les fables, d'autant plus qu'ils donnent pour ministre à Beïsar Canca-hendi ou Cancab l'Indien, qui, suivant les louanges qu'ils lui donnent, ne peut avoir été que le célèbre Thot ou Thaut second du nom; par conséquent Beïsar seroit Ménès & Osiris, Mesr n'auroit été que son fils, mais la ville que Beïsar avoit bâtie & nommée Mesr, à la naissance du fils de ce nom, aura donné le nom au peuple qui aura été nommé Misraïm: de sçavoir à-présent si Ménès a eu ce nom originairement, comme il paroît par l'histoire d'Egypte, ou celui de Beïsar, ou un autre dont celui-ci n'est qu'une traduction; c'est ce qu'on ne sçauroit déterminer, non plus que la question, si Ménès ou Beïsar a été en effet fils de Cham, ou bien un étranger, vu que Misor se trouve, dans la généalogie de Sanchoniathon, contemporain de Sydyk, tous deux de la race de Caïn, & que Theut, ou Cancab, étoit Indien ou venu de l'orient, (les peuples n'ayant point d'autre nom pour désigner les Orientaux que celui d'Indien) ou du moins un étranger & d'une autre race, puisqu'il est distingué par cette épithete. Il y a apparence que Beïsar l'avoit amené avec

lui. Il est au reste incompréhensible que Kibt, dont la ville de Copt ou Coptos a eu le nom (que d'autres assurent avoir été bâtie par un second Kibt ou Kift, fils de Mefr) n'ait point laissé d'enfans, & que son frere & les descendans de celui-ci lui aient succédé. Il me paroît qu'il y a sous toutes ces narrations, quelque fait historique caché, qui, s'il étoit connu, répandroit bien de la lumière & de la clarté sur l'histoire Egyptienne; car je suis très-convaincu qu'il y a là-dessous bien des vérités, d'autant plus que R. Abr. Zachuth dans le livre Juchasim donne une suite pareille, ou qui n'en differe que peu.

Que fait-on si Ménès a été le premier Roi & s'il a été adoré sous le nom d'Osiris, puisqu'il y a eu sans contredit une plus ancienne Divinité adorée dans le pays sous ce nom, confondue dans les temps postérieurs avec ce premier Roi, auquel ensuite & après son Apothéose on a donné le même nom par honneur? Peut-être Moÿse a-t-il voulu cacher avec soin ce nom de fondateur du Royaume d'Egypte, afin que les Israélites, si enclins à l'idolâtrie, ne s'y adonnassent pas, lorsqu'ils en sçauroient les circonstances, & c'est peut-être cette raison qui lui a fait passer sous silence son nom, & ne parler que de ses descendans & de ses sujets mélangés sous le nom de Misraïm. Le lecteur me pardonnera, si je me vois obligé de récapituler quelquefois ce que j'ai déjà dit ailleurs, il s'agit d'avoir certains faits présens à la mémoire, lorsqu'il en faut faire l'application. Je ne m'y arrêterai pourtant guere.

Qu'on se souvienne donc des faits d'Osiris ou de Bacchus & de ses expéditions; qu'on se souvienne encore du règne de Ménès qui doit avoir été le premier Roi; qu'il doit avoir non-seulement civilisé ses peuples, mais qu'il y a introduit le luxe, inconnu jusqu'alors; que Gnefactus a prononcé pour cette raison des imprécations contre lui, fait trop constaté pour être révoqué en doute & qui est comme prouvé par des monumens publics: qu'on n'oublie pas les villes & les temples magnifiques que lui & ses fils ont fait construire. Que suivant Plutarque, Isis a trouvé un Roi nommé Melcander à Biblus, que Cumberland soutient être Cham & sa femme Astarté, ou suivant cet Auteur Naëma. Qu'on concilie alors tout ceci avec les commencemens, je ne dirai pas des régnes, mais des établissemens des enfans de Noé; on voit bien que l'idée de bâtir des villes & des temples, sans parler des voyages, expéditions & conquêtes d'Osiris, & des peuples nombreux qu'il trouva par toute l'Afrique, l'Asie & l'Europe, ne sçauroit être séparée de celle d'une multitude infinie d'ouvriers & de sujets, encore moins lorsqu'on se rappelle un fait incontestable que tous les Auteurs sans exception qui ont écrit l'histoire d'Egypte assurent que les quatre fils du premier Roi ont eu chacun un Royaume particulier. Et même si Thaut a été un étranger, selon l'idée des Orientaux, s'il a aussi été Roi, & qu'il ait eu pour successeur Athotes second ou Hermogene, suivant Eratosthene, ainsi nommé en Grec, comme né d'Hermès ou Thot; il faudra croire que ces Rois ont eu des sujets pour construire leurs palais, leurs villes & leurs temples, & pour former leur cour & un peuple; on ne le révoque pas en doute; bien plus, on admet le commencement de ces Royaumes, & ce par des fils inconnus à Moÿse & dont il ne fait aucune mention; après quoi on assigne encore l'Ethiopie, la

Lybie, & la Mauritanie à Chus, Phut, & Lud. Remarquons pourtant qu'ici & par-tout ailleurs où l'on admet des peuples descendus d'autres fils de Noé que ceux qui sont mentionnés dans la Bible, l'on pèche autant contre la lettre que moi en ne m'y attachant pas pour le déluge ; vu qu'il est dit expressément que ce sont-là les descendans des enfans de Noé, *Éc. desquels se sont étendus les peuples sur la terre après le déluge* (1) : par conséquent il n'y en a point d'autres desquels les peuples soient descendus. Chacun fait le ridicule qu'il y auroit si on s'attachoit ici à la lettre & qu'il est impossible que Noé en 350 ans, & ses fils dans l'espace de passé 500 ans, n'eussent eu encore d'autres fils, ou que ceux-ci fussent morts sans postérité, tellement qu'aucun peuple n'en eût pu descendre.

Revenons à nos réflexions, & je prie tout lecteur non prévenu de faire usage de son bon sens, aidé d'une saine imagination. Qu'on se figure un pere de famille, avec sa femme & ses enfans, se rendre dans un pays désert, inculte, & pour ainsi dire détruit par le déluge, peut-on se figurer un moment qu'on commence par bâtir des villes, des temples & des palais, & encore plus qu'un fils, se trouvant en âge, passe outre dans des pays éloignés pour y faire la même chose ? Pour moi, je me représente ces premiers Patriarches comme un Robinson & son Vendredi, couverts de peaux, construisant des cabanes, toujours la bêche, la hache & autres outils à la main, lutant contre l'intempérie de l'air, contre la faim & contre les bêtes sauvages ; uniquement occupés de leurs premiers besoins, de leur subsistance & de leur conservation. Supposons qu'une peste enlevât tous les habitans de l'Europe & n'en épargnât qu'une famille en France, que des tremblemens de terre ruinaient en même temps tous les bâtimens & les campagnes, enfin que cette famille désolée fût obligée de recourir à tous les mêmes moyens pour vivre, que si elle se trouvoit dans une Isle déserte, croiroit-on qu'elle s'appliquât d'abord à rebâtir la ville de Paris, l'Eglise de Notre-Dame, le Louvre, le Palais, & qu'ensuite elle relevât Versailles & toutes les merveilles qui s'y trouvent ? que cette famille s'étant accrue à 20, supposé 100, supposé à 500 personnes, une partie se rendit à Marseille, une autre à Bordeaux, une troisième à Lyon, *Éc.* même à Londres, Amsterdam, Madrid, Rome, Vienne, Berlin, *Éc.* pour faire la même chose, avant que d'être parvenue à un degré de multiplication, qui la forceroit de chercher de nouveaux pays ? On avouera qu'il n'y auroit pas la moindre vraisemblance : mais on dira que la multiplication étoit alors infiniment plus prompte qu'à-présent, & qu'on en voit un exemple mémorable chez les descendans de Jacob ; on a raison en quelque façon, pourvu qu'on n'en tire pas une conséquence trop forte. Quant à ce dernier point, il faut observer que cette multiplication extraordinaire arriva par une bénédiction particulière, & de beaucoup supérieure à celle que Dieu donna à Noé & à ses enfans, auxquels il dit simplement, croissez & multipliez & remplissez la terre ; par contre Dieu dit à Abraham (2) „ regarde les étoiles du „ Ciel, peux-tu les compter ? C'est ainsi que fera ta postérité, tu feras le pere

(1) Gen. X. 32.

(2) Gen. IX. 1. XV. 5. XVII. 4. 5. XVIII. 18. XXII. 17.

„ de beaucoup de peuples. Abraham fera une nation grande & puissante, &
 „ je multiplierai très-abondamment ta postérité comme les étoiles du Ciel &
 „ le sable sur les bords de la mer, &c.

Voilà donc des bénédictions qui n'ont jamais été données à d'autres qu'à Abraham & à ses descendans, ainsi on n'en peut rien conclure en faveur des autres.

Voyons à quoi se sont montées les multiplications des fils de Noé, & nous verrons par ce qui est connu & constaté qu'il est impossible d'adopter les conjectures qu'on donne sur ceux dont les descendans ne sont pas connus, ou plutôt sur l'origine des peuples dont nous ne trouvons rien d'assuré, ni chez Moïse, ni chez les Auteurs profanes. Nous avons déduit ci-dessus les opinions des principaux Auteurs modernes sur l'emplacement des fils & descendans de Noé, ils suivent la saine raison & confirment leur opinion par des faits prouvés par l'histoire.

Généralement donc les plus éloignés sont placés par eux des deux côtés de la mer Caspienne au Nord, au Sud, & Sud-Ouest, vers les bords de la Mer Rouge & en Egypte, vu que pour la Lybie, l'Ethiopie, & la Mauritanie, la plus grande partie des Auteurs rejettent leur origine de Chus, Phut, & Lud; vers l'Orient la Province d'Elam ou de Perse, limitrophe du Chusistan & de l'Assyrie, item la Médie; vers l'Occident l'Asie-mineure dont on fait pénétrer ensuite les descendans postérieurs jusques dans la Grece, & tout ceci est conforme à l'Ecriture, à l'histoire & à la saine raison. On suppose avec autant de fondement & de certitude que le siege principal des descendans de Noé a été Babylone & les Provinces les plus voisines, l'Assyrie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Arabie, la Palestine, &c. tout ceci est incontestable. Je prie donc le lecteur de faire attention aux faits & réflexions que j'y vais joindre.

Qu'on examine les cartes géographiques de tous ces pays, & on verra la petite étendue de ceux qui sont situés entre la Mer Méditerranée, la Mer Rouge, le Golfe Persique & la Mer Caspienne, à-proportion de toute la terre, & même en comparaison de l'Asie, même seulement de sa partie connue des anciens: Qu'on considère en même temps que l'Arabie Pétrée & la Déserte ne devoient gueres exciter l'envie des descendans de Noé non plus que la Scythie, tandis que, suivant l'opinion reçue, ils avoient le choix de s'étendre vers l'Orient & vers l'Occident, dans ces climats doux & fertiles. Je ne conçois pas qu'ils aient préféré des Déserts à des especes de Paradis; mais voyons quels peuples se sont établis dans la contrée au Sud de la Syrie & de la Chaldée.

Depuis l'Euphrate, ou plutôt depuis la plaine de Sennaar, sans y comprendre la Chaldée à l'Occident, au Sud de la Syrie, on place les dix fils de Chanaan avec les Casluhim & les Philistim; au Sud & Sud-Est de Sennaar, les fils de Chus, excepté Nembrod, de même qu'une partie des fils d'Aram & de ceux de Péleg, avec tous ceux de Joktan, qu'à la vérité quelques uns placent, sans raison apparente, sur les bords méridionaux de la Mer Caspienne, quoique Seba, Ophir, Hévila, & tant d'autres aient habité sans contredit vers le Midi depuis le Golphe Persique jusques vers l'Egypte, en Arabie,

&

& dans les pays voisins; & que Moÿse place les enfans de Joktan ensemble dans la même contrée. Voilà donc enfans de Chus	5
en ne comptant pas en particulier les enfans de Raëma, ou Reghma;	
de Misraïm, les Philistim & Caphtorim.	2
de Chanaam chef de famille	11
de Sem par Aram, du moins Uz	1
	—
	19

Chefs de peuples dans un si petit espace, sans en compter plusieurs autres qu'on y pourroit placer.

Aucun Auteur que je sache, n'en fait sortir des colonies; & par contre d'un seul Misraïm & d'un seul Phut, qui suivant Bochart doivent avoir partagé toute l'Afrique, on fait peupler, en moins de rien, tout cette vaste partie de notre globe; par Gomer & Thubal, toute l'Europe; par Magog & Meséch, toute la haute Asie, & ce, je le répète, en peu de siècles. Il y a bien plus; & c'est à quoi je prie le lecteur de faire attention; bien loin que ces 19 peuples ayent pu envoyer des colonies ailleurs, ils n'étoient pas assez forts pour peupler ce petit pays, & c'est ce que je vais prouver.

Ismaël étoit père d'un grand peuple (3). Dieu le promit à Agar & à Abraham; il s'établit en Arabie, & tous les Arabes de nos jours, même plusieurs autres Mahométans prétendent en descendre. Moab & Ammon fils de Lot s'établirent aussi dans le voisinage de la Palestine; les 6 fils d'Abraham par Kétura de même, à l'Orient de la Palestine; & on connoît assez le pays de Madian; il paroît même par la narration de Moÿse, (4) qu'une partie des descendans de Dedan se font mêlés parmi les Assyriens, quoique ceux-ci eussent leur nom d'Assur fils de Japhet; d'où on peut conclure que les Misraïm ont pu être comptés parmi les descendans de Cham, quoiqu'ils n'eussent pas eu tous la même origine.

Les Edomites sortis d'Esau étoient aussi un peuple très-nombreux. (5) Dieu l'a promis & lui a donné sa bénédiction par Isaac; sans parler d'un de ses petits-fils, Amalec, dont les descendans faisoient seuls un peuple nombreux. Je voudrois encore une fois, qu'on pût me résoudre cette difficulté: 19 chefs de peuples ne suffirent pas à peupler un si petit pays; d'abord après que Dieu eut renouvelé sa bénédiction, d'autres peuples infiniment plus nombreux, les Ismaélites, les Moabites & Ammonites, les descendans des 6 fils de Kétura, les Edomites & les Amalécites trouverent à se placer encore dans les mêmes Contrées de si petite étendue; tout ceci est avéré par l'histoire sacrée & profane, & on ose pourtant soutenir que d'autres fils de Japhet & de Cham ont rempli un espace infiniment plus grand, sans aucune comparaison, en peu de siècles, sous peu de chefs, & ce lorsqu'il n'y a pas la moindre trace dans l'histoire ni sacrée ni profane pour le prouver, mais que tout roule sur des conjectures.

Avant que de quitter cette réflexion, il la faut appuyer encore & la rendre

(3) Gen. XVI. 10. XXI. 12.

(4) *Ibid.* XXV. 3.

(5) *Ibid.* XXXVII.

sans réplique par un autre calcul. Amalec étant petit-fils d'Esau, on ne peut le compter chef d'une famille, ou commencement d'un peuple, qu'à la mort de Jacob, qui arriva, suivant L'Englet, en 1794 avant l'Ere vulgaire, après que tous les susdits grands peuples depuis les Ismaélites jusqu'aux Edomites eurent trouvé encore place dans la petite étendue de pays, dont nous avons parlé; les Amalécites n'en manquèrent point & s'y établirent aussi. Cependant toutes les autres histoires font mention de quantité de Royaumes établis avant cette époque; le Royaume de Sycione existoit déjà depuis 370 ans; celui d'Argos depuis environ 30 ans. Jupiter régnoit en Thessalie depuis longtemps, étant âgé de 112 ans. Ogygès avoit commencé son règne, seulement selon ceux qui lui donnent le moins d'antiquité, 37 ans auparavant. Les Rois d'Egypte existoient en plusieurs Dynasties depuis plusieurs siècles & celui de Memphis & autres étoient connus à Abraham, Isaac & Jacob; tous leurs ouvrages les plus renommés font d'une bien plus grande antiquité qu'Amalec & Esau; Janus ayant reçu Saturne, pere de Jupiter alors régnant, avoit régné déjà auparavant en Italie, & les Umbriens, Aborigènes, Ausoniens, Sicules, &c. y étoient avant lui; les guerres que Sémiramis faisoit avec des armées si nombreuses précédoient cette époque de plus de 3 siècles; enfin sans parler des Ethiopiens, Scythes, Chinois, Indiens, &c. toutes nations de la plus haute antiquité, je voudrois pouvoir comprendre comment un si petit Coin de la terre n'a pu être peuplé par 19 chefs & qu'il y eut encore place tant de siècles après pour 10 autres & plus, tandis qu'un seul, supposez 4 ou 5, ont pu remplir de si vastes Contrées comme l'Espagne, les Gaules, l'Italie, la Bretagne, la Germanie, le Nord, la Grece & autres parties de l'Europe, item la Scythie, la Perse, les Indes, & la Chine en Asie, enfin toute l'Afrique, & que ces peuples ayent pu être de l'ancienneté, que ceux mêmes qui soutiennent que toutes ces nations descendent de Noé, leur donnent; sans faire même réflexion qu'il leur auroit fallu plusieurs siècles pour pénétrer jusqu'aux extrémités de notre globe; vu que, suivant eux, toute la terre étoit inculte. Jusqu'à ce qu'on puisse me résoudre cette difficulté insurmontable, on me permettra de m'en tenir à mon système & d'assigner aux fils de Noé les Contrées où on les place après le déluge, sans que je vueille disconvenir que dans la suite des temps il en sortit quelques colonies pour peupler divers pays, ou plutôt pour les conquérir sur d'autres peuples y établis de toute ancienneté.



C H A P I T R E X I.

Premieres migrations des Scythes & des Celtes.

JE reviens au second point pour fixer le temps auquel on découvre quelques faits concernant ceux que je nomme Celtes avec D. Pezron.

Il s'agit donc de fixer l'époque du plus ancien Saturne dont on fait quelque

particularité ; j'ajoute cette circonstance , parce que dans l'histoire Egyptienne on en trouve un plus ancien de ce nom , ou du moins dont le nom a été traduit par Saturne , & un autre chez les Chaldéens qui étoient antédiluviens ; l'histoire des deux peuples ne nous en laisse douter en aucune manière. Personne n'ignore que celui des Egyptiens a été un de leurs grands Dieux , que presque tous les Auteurs , au moins les principaux , supposent avoir été des Rois qui ont régné en Egypte avant le déluge ; & quant au Chaldéen , nous apprenons (1) qu'il est apparu , par conséquent en qualité de Dieu , à Xisuthrus pour l'avertir du déluge & lui ordonner de mettre par écrit l'origine , l'histoire & la fin de toutes choses , & de cacher tous ces mémoires dans la ville de Sippara.

Ce n'est pourtant pas de ces deux Saturnes que je veux parler , c'est du fils d'Uranus & de Rhéa , mais du plus ancien qu'on fait descendre de ce couple , & non de celui de la Grèce , à l'histoire duquel on accommoda & appropria ce qui ne devoit se dire que du premier.

Qu'on me permette de copier ici ou d'extraire D. Pezron , & d'y ajouter ce qu'on trouve dans Sanchoniathon , Cumberland & autres Auteurs.

Tous conviennent que Jupiter étoit fils de Saturne , fils d'Uranus fils d'Acmon , fils ou descendant de Man ; excepté que Sanchoniathon nomme Uranus après Amyrus qui a tant de ressemblance avec Acmon ou Acmonos , Acmunos , que tous les Etymologistes accoutumés à de plus grands changemens , diroient que c'est incontestablement le même nom ; d'autant plus qu'Eusebe a grécifié tous ces noms , qui se trouvoient tout autres dans l'original , comme Monsieur Fourmont le prouve.

Jupiter est né & a été élevé en Crete , & quoiqu'il y ait quelques Grecs disent la même chose de leur Jupiter , ils sont contredits par d'autres , qui soutiennent qu'il est né & qu'il a été élevé dans la Grèce ; c'est ce qui est plus probable , vu que , comme nous l'avons remarqué souvent d'après tous les Auteurs , les anciens Grecs ont confondu un de leurs Jupiters avec le Prince Titan de ce nom ; & qu'ils ont soutenu que Jupiter étoit né chez eux ; c'est donc l'origine & l'époque dans laquelle celui-ci , originaire de Crete , a vécu , qu'il faut examiner. Tertullien soutient aux Payens qu'il n'y a eu aucun Dieu chez eux , avant Saturne. Si celui-ci avoit été le pere du Jupiter de la Grèce , qui mourut 1782 ans avant l'Ere vulgaire , comment auroit-il osé soutenir un pareil paradoxe , vu que plus de 300 ans auparavant toute l'Asie & l'Egypte fourmilloient de Dieux ? il n'auroit rien fait à l'avantage du Christianisme & on en auroit tiré des conséquences peu avantageuses & toutes contraires à son but ; il falloit donc qu'il fût persuadé que les Payens reconnoissoient un Saturne infiniment plus ancien & qui étoit antérieur à Bélus même.

Notre Jupiter étoit donc Crétois & pere de Crès Roi de Crete. L'Englet place celui-ci en l'an 1962 avant l'Ere Chrétienne ; Euripide assure qu'un Jupiter , & qu'il nomme le grand , en le confondant avec le premier , nâquit sous le regne de Méliissée successeur d'Ammon (ne nommant point le pere de ce Jupiter) comme celui-ci l'étoit de Crès ; par conséquent , voici encore une

(1) Syncelle chez Bannier T. I. p. 193.

source de confusion. Si, comme tous les autres l'assurent, Crès le premier Roi particulier de Crete après Jupiter a été le fils de celui-ci, il faut bien que le premier Jupiter ait été d'une grande antiquité, d'autant plus que le même Euripide dit que Bacchus revenant victorieux de ses expéditions aux Indes, se joignit aux troupes d'Ammon successeur de Crès, battit avec le secours de quelques troupes Egyptiennes les Titans, & les extermina entièrement. Tout ceci s'accorde d'une manière surprenante avec ce que nous trouvons dans les autres histoires. Bacchus doit avoir été Osiris, par conséquent Roi d'Egypte fils de Cham; l'âge ordinaire des Patriarches de ces temps alloit à 500 ans, les uns pouvoient mourir plutôt, par accident ou de mort naturelle. Cronos suivant quelques-uns étoit Cham, ou du moins son contemporain; dans le premier cas, Bacchus étoit frere de Jupiter, suivant l'Inscription fils de Jupiter, ainsi oncle ou grand-oncle d'Ammon, & pouvoit fort bien le secourir avec des troupes Egyptiennes contre les Titans, qu'on regardoit comme gens turbulens & ennemis presque de tout le genre humain.

Nous remarquerons ici encore que que Diodore & d'autres, en plaçant Astérius plusieurs siècles après Jupiter, dit qu'il épousa Europe que Jupiter y avoit amenée de Sarepta ville de la Phénicie, & que n'ayant point d'enfans, il adopta les fils de Jupiter, Minos, Rhadamante & Sarpedon; on voit par là que non-seulement dans la Grece, mais dans la seule Isle de Crete même, il y a eu plusieurs Jupiters, qu'on peut confondre aisément; aussi des Auteurs sensés assurent que le nom de Jupiter a été adopté par tous les Rois de la Crete.

Je reviens au véritable & ancien Jupiter, fils du véritable Saturne, fils d'Uranus.

Si donc Bacchus ou Osiris a été Ménès; s'il a assisté Ammon le petit-fils de Jupiter de ses troupes; si Ménès est mort 2903 ans avant Jésus-Christ (Pezron place le commencement de son règne à 2969 avant Jésus-Christ) il faudra placer notre Jupiter pour le moins 3000 ans avant cette Ere; mais comme j'adopte la Chronologie Hébraïque, & que j'accorde que Ménès peut être supposé fils de Cham, on pourra placer cette époque de la vie de Jupiter environ 6 à 700 ans plus tard; ou, si on suit Eusebe dans sa Chronique Grecque, qui veut que Crès ait été un des Curetes qui ont élevé Jupiter, ceci rapprocheroit bien plus les temps d'Ammon de celui d'Osiris; & alors on verroit que les deux devoient avoir été entièrement contemporains, mais il n'y auroit point de Jupiter Roi de Crete, ce qui seroit conforme à ce que plusieurs Auteurs en disent & qui donnent presque tous Crès pour premier Roi, il n'en faut pas être surpris. Saturne étoit le maître d'un grand Empire dans le continent. Jupiter naquit ou du moins fut élevé en Crete, parce que sa mere Rhéa voulut l'éloigner & le cacher de Saturne; & lorsque Jupiter eut atteint l'âge viril, toutes ses actions se faisoient dans le continent & dans des endroits éloignés de la Crete; il pouvoit donc fort bien laisser cette Isle à Crès, un de ses protecteurs, qui l'avoient gardé & élevé; & tout ceci forme un tout dans l'histoire sans aucune contrariété ni contradiction.

Jupiter étoit donc fils de Saturne ou Chronos, qui étoit lui-même fils d'Uranus.

Les uns font de Saturne Noé & de ses trois fils les trois fils de celui-ci, Sem, Cham & Japhet, à cause de la ressemblance de ce nombre de trois, quoiqu'il n'y en ait point dans les noms; ils ont été encore séduits par le prétendu partage des trois parties du monde fait selon eux par Noé entre ses trois fils, dont ils trouvoient quelque ressemblance avec la puissance des trois fils de Saturne, supposant l'Asie, leur pays originaire, le Ciel (l'Olympe) n'y est pourtant pas situé. Neptune devoit avoir suivant les uns l'Europe à cause des Isles, & d'autres la donnent à Pluton dans l'idée erronée qu'il étoit le Dis, Pere des Gaulois & Celtes; on a même prétendu que Saturne étoit le Janus à deux visages; enfin on a eu mille imaginations ingénieuses, qu'on n'adopte plus de nos jours.

Cumberland veut prouver que Saturne ou Cronus est Cham, & il croit que c'est un point décidé. Il faut observer que cet Auteur dit, qu'il donna en 2217. avant l'Ere vulgaire, l'Attique à Athènes; en outre il veut que Bélus ait été Cham, & qu'il ait aussi bâti Biblus dans la Phénicie; mais dans la première Epoque, il le fait précéder par Prométhée dans l'an 2247. & par Nérée en 2311, le tout avant l'Ere Chrétienne, & il est entièrement persuadé de ses voyages & colonies.

Notre remarque ci-dessus fera voir si la possibilité même s'y trouve pour ceux qui croient la destruction entière du genre humain par le déluge.

Cumberland veut aussi prouver en partie par Sanchoniathon, que le premier Bélus a été Cronus & son fils Zeus Βυλος ou Jupiter Bélus, Ninus, Nimrod. Il dérive aussi le nom *Il* de 𐤇𐤋 & le Cronus de 𐤏𐤓 ou le premier Roi à corne ou couronne; nous verrons ci-après en quoi il a raison ou tort. Eusebe, dit-il, assure que le premier Cronus a été pere de Chanaan frere de Cus & de Mizraïm; qu'Artapan cité par Eusebe dit que Bélus ou Cronus a resté seul de la race impie que les Dieux avoient exterminée. Voilà donc un autre Auteur ancien qui s'accorde admirablement avec Sanchoniathon en faisant descendre, comme il paroît, Cronus de la race impie de Caïn, & non de Noé, ni de celle de Seth. Notre Auteur confesse pourtant qu'il y a eu dans cette famille plusieurs Cronus & plusieurs Bel.

Suivant Sanchoniathon, Cronus a eu 3 fils nés en Perse, au delà de l'Euphrate. Cumberland croit que Cham a été un Monarque de la terre; vû que Melcander trouvé à Biblus par Isis vouloit dire Roi des hommes, & que c'étoit le même que Cham: il rapporte encore de Sanchoniathon, qu'il fait mention de deux voyages par toute la terre habitée, l'un fait par Astarté sœur de Cronus, l'autre par Cronus lui-même, & qu'Eusebe en ajoute un 3^{me} fait par Osiris & tiré de Diodore du tems de Cronus. Il suppose que Méon, Ménès, Osiris & Mizraïm étoient la même personne.

Je ne m'arrêterai pas longtems à copier & à rapporter ces passages; il suffit que nous voyions que Cumberland suppose & donne des raisons assez apparentes, que Cronus ait été Cham & Bélus; il prouve que Bélus, ou Chus, le pere de Nimrod, doit être placé en l'an de la période Julienne 2610, par conséquent l'an du monde 1900. Cham étoit son pere & il devoit être le véritable Chronus. Uranus devoit donc être Noé; il est vrai que Sanchonia-

thon le place à-peu-près dans ce tems; je dis à-peu-près, son Uranus étant le 11^e. dans la ligne ou arbre Généalogique, & Noé n'est que le 10^e. chez Moyse; mais outre que cet Uranus doit descendre, chez Sanchoniathon, de Noé fils d'Amyrus, nous ne connoissons tous ces noms d'Uranus, de Cronus, de Saturne &c. que par les Historiens profanes, par conséquent nous devons aussi les suivre dans leur Chronologie & Généalogie.

Il suffit qu'il soit prouvé que tous les Auteurs anciens & modernes font de ce Cronus, ou Noé, ou bien un de ses fils, & qu'en tout cas il ait été leur contemporain. Si donc pour le moins Uranus a été Noé ou a vécu de son tems, il faut de toute nécessité qu'Acmon pere d'Uranus ait vécu avant le déluge: que ce soit à-présent l'Amyrus de Sanchoniathon, puisqu'on ignore si son nom dans le Texte Phénicien n'y a pas encore plus ressemblé, ou que ce soit un autre, n'importe; il suffit que des Auteurs, non suspects, comme Alexandre Polyhistor cité par Etienne de Byzance, en parlent, de même que Phérécide cité par le Scholiaste d'Apollonius; que Cicéron parle, de même qu'Etienne, de la ville d'Acmonia; qu'on la voye marquée dans la Géographie de Ptolémée & qu'on la trouve sur des Médailles des Empereurs Romains, que même on voye deux villes de ce nom, l'une & la plus connue dans l'Asie-mineure, & l'autre dans la Dace.

Suivant Pezron, Acmon est le même que Sanchoniathon nommé Elion ou *Ἐλιον*, qu'on ne sauroit douter avoir vécu avant le déluge; & il prouve qu'il parle du même, puisqu'il le fait de la race des Titans, les mêmes que les Aletes de Sanchoniathon; il y ajoute que cet auteur disant qu'il étoit mort à la chasse & que ses enfans l'honorèrent par des sacrifices & des libations, ce qu'il dit s'accorde avec ce qu'en disent les Grecs, qu'on lui consacra dans la Phrygie des bois & des bocages aussi bien que dans la Cappadoce. Il remarque encore que Titans & Géans ont été pris pour synonymes chez les LXX. & dans le Livre de Judith, ce qui me confirmeroit dans mes idées que tout ceci est antédiluvien; vû qu'ensuite il y a eu à la vérité encore des peuples Géans, mais qui n'ont pas subsisté longtems. Revenons à cet Acmon, qui a eu un frere Docas, dont le nom s'est conservé longtems par les plaines de ce nom proche de la ville de Thémiscire, ainsi nommée de *Thémis* fille d'Acmon & *Kir* ou *Ker* Ville dans la langue Celtique.

Voilà donc déjà Acmon & Docas des personnages antédiluviens, quelles étoient leurs actions? Ils firent cette fameuse irruption depuis l'Arménie dans la Cappadoce, dont parle Strabon & y conduisirent les Saces ou Saques leurs sujets. J'avoue que l'Englet place ceci en l'an 2045 avant l'Ere Chrétienne; & Pezron, parce qu'il étend sa Chronologie outre mesure & suppose 5872 ans ou plus depuis la création jusqu'à Jésus-Christ, fait cet événement beaucoup plus ancien en plaçant le commencement du règne de Nimrod à l'an 3086 avant l'Ere Chrétienne; par conséquent si l'on remonte de Nimrod à Noé, contemporain d'Uranus, fils d'Acmon, & qu'on mette le déluge en 3617 avant l'Ere vulgaire, il faudroit qu'Acmon, vû le grand âge des Patriarches, eût vécu longtems auparavant. Tenons-nous-en donc toujours à la Chronologie Hébraïque, elle reviendra au même quant à l'effet, puisque tout revient

à l'âge de Noé & qu'Acmon lui est antérieur, même suivant Sanchoniathon; & quand même on s'en tiendroit à l'Epoque de l'Englet, ce qui est impossible à cause de l'autre Epoque de Noé fixée, on verra par les actions antérieures dont nous allons parler, que, quoi qu'on fasse, elles remonteront toujours jusqu'avant le déluge.

Qui étoit Acmon? Pezron dit avec bien de l'apparence que c'étoit un mot Celta composé de *Ac-* & *mon* ou *man* fils ou descendant de Man: en effet les Grecs le nomment fils de Manès, donnant une terminaison Grecque au nom de Man. Mais qui étoit ce Man ou Manès? Nous trouvons que le plus ancien Roi des Thraces qu'on connoisse a porté ce nom.

Suivant que Pelloutier le dit (2) d'après Hérodote, Denis d'Halicarnasse, & Etienne de Byzance, ces peuples issus des Celtes avoient fort en vénération le nom de *Tis*, écrit *Dis* par César & les Romains, qui étoit le même que Tuiston, dont Mannus ou Manus ou Manès ou Man étoit le fils, & que de-là provenoit qu'ils joignoient si souvent le nom de *Tis* à celui de leurs Rois comme *Atis*, *Cotis*, &c.

Les Auteurs de l'Histoire Universelle parlant des Phrygiens, rapportent plusieurs opinions; dans l'une ils parlent de la fable d'*Atis*, fils de *Nana* qui étoit devenue enceinte d'une Grenade dont l'arbre étoit sorti du sang d'*Acdestis* & celui-ci d'un rocher après le déluge de *Deucalion*, qui avoit fait périr le genre humain. *Midas* Roi de Phrygie donna à cet *Atis* sa fille *Ta*. Par contre lorsqu'ils donnent l'histoire des Rois Phrygiens, ils parlent d'après *Suidas*, d'un *Nannacus*, qui avoit régné avant le déluge de *Deucalion*; il faut observer ici que quoiqu'on fasse mention du déluge de *Deucalion*, ce n'est qu'une méprise ordinaire des Grecs, & qu'il s'agit ici du déluge universel; vu que celui de *Deucalion* n'étoit pas à beaucoup près si ancien, comme nous l'avons démontré, & qu'il est fait mention d'un déluge où tout a péri absolument, quoique celui de *Deucalion* n'ait regardé que la *Thessalie*, qui se trouve fort éloignée de la Phrygie. Ce *Nannacus*, après avoir vécu plus de 300 ans, ce qui s'accorde encore plutôt avec le grand déluge de *Noé* qu'avec celui de *Deucalion* dans le tems duquel aucun homme n'est parvenu à un pareil âge, consulta les Oracles pour sçavoir combien de tems il avoit encore à vivre; il eut pour réponse qu'après sa mort tout périroit; ce qui l'attrista si fort qu'il tâcha continuellement d'apaiser les Dieux par ses soupirs & ses larmes; qu'après sa mort, survint le déluge qui fit périr le genre-humain. Il faut que le fond de cette histoire soit vrai; puisqu'on a conservé des proverbes à ces occasions des tems de *Nannacus*, pour exprimer les tems les plus reculés; *pleurer comme Nannacus*, pour exprimer la plus forte tristesse. Après lui on ne sçait en quel tems régna *Pessinus*, qui donna sa fille à *Atis*; ce *Pessinus* est le même que celui qui est nommé ci-dessus *Midas*; un autre Roi postérieur à *Pessinus*, mais sans savoir encore de combien, fut *Manus* Roi célèbre, de beaucoup de capacité & de vertus. Encore quelques tems après lui, *Gordius* assez connu par l'Histoire, &c.

On voit par tout ce que je viens de rapporter, que les Phrygiens ne se van-

(2) Pag. 127.

toient pas sans raison d'être le plus ancien peuple du monde, & que le nom de Manès doit avoir été en vénération chez eux; il paroît même qu'ils ont donné à ce dernier Roi ce nom à cause de sa vertu & de ses belles actions; suivant Plutarque on a pris les termes de *Manisch* & de *Grand* pour synonymes; que ce soit le mot Celte *Mannisch* ou *mâle viril*, ou bien pour faire honneur au Roi Manès ou Man & pour faire sentir que tel imite les vertus de cet ancien Roi; car on voit, sans que je le dise, que ce mot *Manisch* rapporté par Plutarque, n'est ni Grec ni Phénicien & ne peut être que Celte ou Teuton, ayant la même terminaison Allemande, & subsistant actuellement dans cette langue par *Mannlich Mannisch*, *Maennisch*.

Ménès ou Méon étoit encore le premier Roi de Lydie, laquelle a été nommée de lui Méonie, ensuite Asie & seulement ensuite Lydie; si donc le nom de Méonie a précédé celui d'Asie, on peut juger de son antiquité, & en même tems combien de siècles il a fallu aux Ludim pour avoir de quoi peupler la Lydie, puisque ce fut si tard qu'ils ont pu donner leur nom à ce pays. Il est donc démontré que le nom de Manès a été fort connu & usité dans l'Asie-mineure, principalement chez les Phrygiens, peuple descendu des Celtes, comme Pelloutier & Pezron le prouvent par tant de mots de leur langue tirés de la Celtique, & que ce pays a été conquis par les Celtes, ou Saces, venus du Nord & du Nord-Est. Aucun de ces Manès ou Méon n'a pu être pere d'Acmon, ils lui sont tous postérieurs, comme nous en devons être convaincus par l'Epoque fixée pour le tems auquel ont vécu Cronus & Uranus, prouvée par la conformité des Histoires des Grecs & de Sancho-niathon, auxquelles on peut joindre celle des Atlantes qui disoient qu'Uranus étoit leur premier Roi & grand-pere d'Atlas, par Japet pere de Saturne; & le règne d'Atlas fixé unanimement dans les premiers tems après le déluge. Qu'Uranus ait eu pour pere Acmon, Pezron le prouve en citant Phronutus, Simmias de Rhodes & son Scholiaste, de même qu'Hésychius, où il faut observer que ces derniers disent qu'Uranus a été nommé Acmonide parce qu'il étoit fils d'Acmon. L'explication est bonne, mais Acmonide peut aussi très-bien & mieux encore signifier descendant d'Acmon, qui en ce cas auroit vécu dans un siècle encore plus reculé.

Qui a donc été ce Man, pere d'Acmon? Ne seroit-ce pas le fils de Tuiscon pere des Celtes & selon eux le premier homme? On pourroit le croire, puisque Pezron veut qu'Acmon ou Ac-man signifie *fils* ou *descendant de Man*, comme Acmonide, *fils* ou *descendant d'Acmon*; tout comme on a nommé Héraclides les descendans d'Hercule, & non ses fils immédiats.

D'affirmer que Tuiscon ait été le premier homme, c'est ce que je ne ferai pas, n'étant pas dans cette idée, encore moins dans celle de quelques autres Auteurs qui donnant carrière à leur imagination, ont soutenu que par *Tuiscon* les Celtes entendoient Dieu & par *Mann* Adam, le premier homme, puisque *Man* étoit le synonyme de *Isch*, *homme*; d'autres supposoient que Tuiscon étoit Adam, & *Mann* Noé, uniquement parce que l'un & l'autre de ces derniers avoit trois fils & qu'on ne doutoit point que tout le genre humain, excepté Noé & ses trois fils, n'eût péri dans le déluge: par conséquent en fai-
faut

fant descendre les Celtes de Noé, il le falloit faire par un de ses fils; l'antiquité extraordinaire des Celtes étant connue & avouée, on ne pouvoit que les faire descendre d'un des fils de Noé directement & non par leurs descendans des siècles postérieurs: le mal est que malgré la fécondité de l'imagination, qui ne l'est en aucune chose autant que pour trouver des étymologies, ou de légères ressemblances des noms qu'on chercheroit plutôt dans les langues Chinoises ou Péruviennes que d'en abandonner l'idée; on n'a pû jusqu'ici trouver celle entre les noms de Sem, Cham, & Japhet, & de Jugévon, Hermion, & Istévon; autre malheur, qu'on s'accorde sur ce que Mannus a partagé plusieurs contrées de l'Europe, principalement de la Germanie entre ses trois fils, & que par conséquent s'ils avoient été les mêmes que les fils de Noé, il n'en seroit point resté pour peupler les autres parties du monde.

Si on sçavoit qui a été ce Tuiscon, on pourroit finir toute la dispute; mais ayant été sans-doute antédiluvien comme on sera forcé de le reconnoître, il est mal aisé de déterminer le tems auquel il a vécu.

On prétend que Tuiscon ou Tuiscon a été aussi nommé Theut ou Theutates, que c'est par conséquent le Theut ou Thot des Egyptiens, celui qui fut adoré chez les Grecs sous le nom de Mercure, vû que les Celtes donnoient les mêmes attributs à leur Theut ou Theutates; les Auteurs de l'Histoire Universelle & Baumgarten, avec plusieurs autres, sont dans cette idée; l'Abbé Bannier par - contre paroît les distinguer.

En partant du Mercure des Gaulois (3) il le nomme toujours Teutatès ou Tuiscon, & il assure que c'est le même que le Thot des Egyptiens: par contre en traitant des Dieux des Teutons, il dit (4) que Tuiscon est nommé par Tacite entre les Dieux des anciens Germains, Fils de la Terre, dont les descendans par son fils Mann ou Mannus peuplerent une grande partie du pays; que Schoëdius le croit même un des fils de Noé, & qu'il porta dans la Germanie la connoissance du vrai Dieu & la religion même de ce Patriarche.

Observons dans quelles idées ridicules les Auteurs sont obligés de donner, en suivant ce système ordinaire, que tous les peuples de la terre descendent de Noé. Ils envoient un homme avec quelques enfans faire un voyage de 2000 lieues à travers des terres impraticables, soit par l'inondation récente, soit par les buissons & les bois qui y ont pû croître depuis, soit enfin par les bêtes sauvages, qui s'y sont multipliées à proportion, comme on le voit par l'histoire de Nimrod qui s'est rendu recommandable auprès du peuple, selon le sentiment général, en faisant la guerre à ces bêtes & en les détruisant.

On ajoute que ce fils de Noé y a porté la connoissance du vrai Dieu. A qui? à ceux qui y étoient déjà établis, par conséquent antédiluviens. Il est vrai que pendant plusieurs siècles les Celtes ont conservé la religion naturelle toute pure, telle qu'elle étoit avant le déluge ou peu s'en faut, nous en parlerons ci après.

Il me paroît donc clair que Tuiscon & Theut n'ont pas été les mêmes

(3) Tom. V. pag. 464.

(4) *Ibid.* pag. 570. seq.

divinités; la mémoire du premier a été pendant nombre de siècles révéérée, comme ayant été le père de tous les Celtes; ils ignoroient le nom de son père, c'est pourquoi ils lui donnerent le nom de fils de la terre, dans le même sens que l'on a appelé Autochthones, Indigenes ou Aborigenes les anciens peuples dont on ignore l'origine.

Theut ou Theutatès par-contre a été le Dieu des Marchands & des Sciences, on lui a sacrifié des victimes humaines, ce qu'on n'a jamais pratiqué envers Tuifcon, duquel ils avoient une idée beaucoup plus pure, de toute ancienneté, que de Mercure, qui étoit une divinité plus nouvelle. Pezron (5) reconnoît celui-ci pour le fils de Maïa & de son cousin Jupiter, fils de Cronos, par conséquent de père & de mère de race Titane, & que ce ne fut qu'à l'imitation du Theut Egyptien, qu'il prit ce nom.

Les anciens Celtes Germains n'avoient dressé aucune statue à Tuifcon pour l'adorer. (6) Les Celtes Gaulois par-contre rendoient les honneurs divins à Theut; ajoutez à ceci que Tuifcon étoit de l'antiquité la plus reculée & qu'on ne sçait ce qu'il est devenu.

Il paroît même par tous les Auteurs & suivant toutes les apparences raisonnables, qu'il n'a jamais pû sortir de la Germanie; par-contre on prétendoit avoir trouvé le tombeau du Mercure Theut en Espagne.

César même rapporte que les Gaulois prétendent sortir de Dis ou de Pluton, qui après sa mort fut honoré par les autres peuples comme leur père & leur fondateur, chez les Gaulois sous le nom de Dis, plutôt Tis, chez les Germains sous celui de Tuifcon. Les uns & les autres lui éleverent des statues dans les bois qui lui furent consacrés (7).

Ce passage & le suivant tranchent la difficulté & décident la question. César dit ailleurs (8) qu'il n'y avoit point de Dieu que les Gaulois adorassent plus particulièrement que Mercure, & qu'on voyoit chez eux grand nombre de ses statues, auxquelles on rendoit par-tout un souverain respect, en ajoutant qu'ils le regardoient comme l'inventeur des arts &c. Nous voyons donc,

1°. Que Theutat étoit le Mercure des Gaulois, & Dis le Tuifcon, ou le fondateur de la Nation.

2°. Qu'on se bornoit à révéerer & à honorer Tuifcon en cette qualité, & Theutat en celle de Dieu protecteur des Arts & des Sciences, principalement des Marchands & des Voyageurs.

3°. Que Tuifcon a été le premier homme, dont ils eussent quelque connoissance, & que Theut est venu bien des siècles après lui.

Supposons qu'on ne se rende pas encore à ces preuves & qu'on vueille confondre Tuifcon avec Theut & que même ce dernier soit réputé le Thot des Egyptiens. Je demanderai lequel des deux Thots ou Mercures c'étoit? On sait qu'il y en a eu un antérieur au déluge qui doit avoir écrit l'Histoire des Egyptiens, leurs mystères divins & plusieurs parties des Sciences, sur les monumens déterrés, transcrits & traduits par le second Thot.

(5) Pag. 128. seq.

(6) Tacite dit seulement que les Germains célèbrent par d'anciens vers le Dieu Tuifcon issu de la terre & son fils Mannus, auxquels

ils rapportent l'origine & l'établissement de la nation.

(7) César de bello-Gallico. libro. 6.

(8) Ibid.

Le second Thot ne peut pas avoir été le pere, chef ou conducteur des Celtes. Il a été ministre d'Osiris & ensuite d'Isis. On prétend que ce Roi ou Ménès lui a donné le Royaume de Thebes, & il n'a pas eu le tems de voyager en Allemagne, encore moins a-t'il pû s'y fixer. Il n'y a pas apparence non plus que ce fût le premier, vû qu'il n'auroit pû être connu des Egyptiens, s'il avoit été le conducteur des Celtes. Adam & ses descendans de la ligne dont Noé descendoit, ont habité, ou les environs de Babylone ou de Damas, ou d'Hebron, ou même pas loin de l'Ararat; il n'y a pas apparence qu'un de ses descendans se soit rendu premièrement en Egypte, qu'il y ait demeuré longues années, qu'il se soit appliqué aux études, & que retournant par le même chemin, il ait conduit une Colonie au Nord & au N. O.

Si on veut que le nom de Thot & de Theut soit le même, je n'en sçai rien; mais supposons-le, ne peut-il pas être aussi bien Celte d'origine qu'Egyptien?

Je trouve fort probable que le Celte est une langue ancienne & antédiluvienne; elle a resté longtems dans sa pureté & s'est mieux conservée qu'aucune autre langue vivante; ce qui ne doit pas surprendre, si on réfléchit sur l'étendue immense des pays qui furent peuplés par les Celtes, & que pendant une longue suite de siècles, le gros de la nation n'a point eu de communication avec aucune nation étrangere; puisque ce n'est que dans les pays maritimes, dans la Grece, dans l'Italie, dans l'Espagne, & une petite partie des Gaules, où ils se sont mêlés avec les Colonies étrangères; tout le reste de cette étendue immense des pays de l'Espagne, des Gaules, de la Bretagne, de la Germanie, Pannonie, Sarmatie, du Nord &c. ayant resté un tems infini sans aucun mélange, de même que la Scythie; au lieu que tous les autres endroits, excepté la Chine & l'Ethiopie, ont été inondés souvent par des peuples étrangers: ceux-là même qui n'ont pas tant souffert par le fléau de la guerre, ont commercé avec les étrangers, & leur langue a été altérée; par conséquent, il a été très-possible que la langue Egyptienne avant le déluge ait été la même que celle des Celtes, quoique nous n'en puissions rien sçavoir, vû qu'elle s'est entièrement perdue. Thot le second a pu prendre ce nom ou par honneur parce qu'il a sù la langue ancienne de Thot, puisqu'il a été à même de traduire ses ouvrages, ou parce qu'il a été même Celte de nation; nous avons déjà dit que les Orientaux le nomment Cancab l'Indien; nous avons observé qu'on a donné le nom d'Indien à tous les étrangers d'une origine inconnue venans de l'Orient. Ajoutons que l'Egypte, & l'Afrique en général, n'étant contigues au continent de l'Asie que par l'Isthme de Suez, la navigation étant encore inconnue au tems d'Osiris, il falut bien que Thot en accompagnant Osiris ou Ménès depuis les plaines de Sennaar, vînt de l'Orient; quand même il seroit venu auparavant du Nord de Sennaar. Thot est reconnu par plusieurs Auteurs n'avoir pas été fils de Ménès, mais que celui-ci lui donna un Royaume, quoique d'autres, tant à cause de cette succession que parce qu'ils ne pouvoient le reconnoître que pour descendant de Noé par Cham, à cause du systême général, l'ayent crû son fils. Si avec cela on réfléchit que ce Thot traduisit les Ecrits du premier Thot, que par conséquent cette ancienne langue étoit inconnue aux nouveaux Colons qui avoient besoin d'une

traduction pour l'entendre, on sentira que ce n'est pas sans raison que je crois ce Thot d'une autre origine qu'Osiris & Cham.



C H A P I T R E X I I .

Religion & langue des Celtes.

Nous allons à-présent examiner la Religion & la langue des Celtes, quoique très-succintement, puisque Bannier, Pezron, & autres nous déchargent de cette peine; c'est pourquoi nous ne ferons que quelques réflexions sur la religion antédiluvienne en général.

Nous avons déjà fait voir que Moÿse ne parle que de la corruption d'un certain peuple, qui se trouvoit sous les yeux des pieux Patriarches ancêtres de Noé; que la terre a dû avoir été peuplée alors infiniment plus qu'elle ne l'a été depuis; & qu'il auroit été entièrement contraire à la Justice & à l'Économie divine, telle qu'il l'a manifestée en tout tems, de punir des innocens, ou du moins, en les supposant tous coupables & corrompus, des peuples qui péchoient par ignorance & sans avoir eu des enseignemens & les exhortations nécessaires de la part de Noé.

Cela étant, croira-t-on que parmi tant de cent, peut-être mille millions d'hommes, dont la terre devoit être remplie alors, il n'y en avoit plus aucuns qui ne se fussent corrompus? Ils durent naturellement commencer à quitter Adam peu après le fratricide commis par Caïn, & emporter la connoissance de la Création, & l'idée qu'Adam leur pere, Ayeul, bis-ou tris-Ayeul encore vivant, n'étoit descendu d'aucun homme; qu'il en étoit le premier, sorti immédiatement de la main du Créateur, comme notre terre même. Ils ne pouvoient songer sans être pénétrés d'une sainte horreur, combien Dieu avoit été irrité du forfait de Caïn leur Oncle; en s'éloignant donc de ceux qui auroient pû les corrompre & les séduire, ils conserverent aisément leur innocence & leur premiere simplicité dans les pays déserts où ils pénétrèrent, & la vie laborieuse qu'ils menerent, sans luxe, privés de toutes commodités, le plus souvent du nécessaire même.

Aussi nous voyons que pendant un grand nombre de siècles, même plusieurs d'entr'eux, les Celtes Nomades, Tartares, Curdes, & Turcomans, n'habiterent jamais les Villes; tout au-contre, que par-tout où les anciens Celtes & Scythes ont fait des conquêtes, ils ont détruit les Villes, & qu'il y en a eu peu qui se soient rendus sédentaires, & ce même pour la plupart assez tard; encore pour la meilleure partie, ce ne font que ceux qui ont habité sur les frontieres, ou vers les bords de la mer, ayant eu communication avec les étrangers.

Je conclud de tout ceci, que ces premiers peuples ont dû conserver la religion originale & le culte tout simple du souverain Dieu, Créateur du ciel & de la terre.

Nous avons vû que les Chinois, dont l'antiquité est recondue aujourd'hui généralement, ont conservé la pureté de leur religion, du plus au moins, jusqu'à ce jour; vû que la Secte de Foé & autres n'y sont que tolérées, & que l'ancienne religion est la dominante.

Nous avons fait voir que les Ethiopiens, dans les premiers siècles, n'ont pas connu l'idolâtrie; nous avons prouvé la même chose d'une partie des Egyptiens; sur le chapitre desquels nous ajouterons que Cneph, dont nous avons déjà parlé à l'article de l'Egypte, qui fut adoré seul pendant plusieurs siècles dans la haute Egypte & dont les habitans ne vouloient rien fournir pour l'entretien des Temples des Dieux; que ce Cnef, dis-je, étoit chez eux l'Etre intelligent, (1) qui avoit présidé à la formation du monde, „ qu'ils représentoient suivant Porphyre, sous la figure d'un homme tenant „ une Ceinture & un Sceptre avec des Plumes magnifiques sur la tête; & „ de sa bouche sortoit un Oeuf, duquel sortoit un autre Dieu qu'ils nom- „ moient Phi & les Grecs Vulcain. Ils donnoient eux-mêmes l'explication „ de cette figure mystérieuse; les plumes dont sa tête étoit ombragée, mar- „ quoient la nature cachée & invisible de cette intelligence, le pouvoir qu'el- „ le avoit de donner la vie; sa souveraineté sur toutes choses; & la spiritua- „ lité de ses mouvemens: l'Oeuf qui sortoit de sa bouche désignoit le monde, „ dont il est l'Artisan.”

Il est vrai que Banier ajoute „ quelques idées qu'on prête aux anciens „ Philosophes Egyptiens & à Thaut qui en a été le Maître; il est sûr que „ leur Théogonie est une Idolâtrie grossière, qui a été l'origine & la source „ de celle des Grecs & de plusieurs autres Nations (2).

Il se trompe seulement en ne distinguant pas entre la basse & la haute Egypte, & en ne spécifiant point dans laquelle Cneph étoit reconnu pour le Dieu suprême, Etre éternel & immortel, Auteur de toutes choses.

Pocoke dans sa description de l'Egypte dit qu'Eléphantine étoit située sur une Isle proche Syene & qu'elle avoit un Temple de Cnef ou Cnef. A cette occasion disons que l'ancienne Syene étoit située sur de hauts rochers. Suivant le même, on n'en a jamais connu l'origine; & le puits du Soleil, ce qui fait connoître qu'il a été construit par des Astronomes assez sçavans pour connoître le moment du Solstice, n'est pas moins ancien. Il y a apparence que l'une & l'autre précédent le déluge; que quantité d'habitans se sont réfugiés à Syene pour se soustraire à cette inondation, & que d'autres se sont sauvés en Ethiopie.

Du moins voit-on qu'en Ethiopie & dans la haute Egypte on a conservé très-longtemps la religion naturelle & sans idolâtrie, vu que le temple de Jupiter-Hammon même dans la Lybie, peu éloignée des Ethiopiens, a été plusieurs siècles sans idole ni statue. Je conclus qu'il est absolument impossible que les habitans de la haute Egypte soient de même origine que ceux de la basse, & que ceux-là sont infiniment plus anciens que la plus grande partie de ceux-ci; ma raison en est, entr'autres, que tous les Auteurs parlent de quantité de temples qui existoient sous Ménés dans la basse Egypte, com-

(1) Bannier Tom. I. pag. 178.

(2) Tom. II. pag. 289.

me par exemple, le grand, magnifique & ancien temple de Vulcain, celui de Minerve à Saïs & plusieurs autres. Si donc Cham & ses fils avoient amené l'idolâtrie en Egypte depuis la Phénicie, comme il est probable & avoué à-peu-près par tous les Auteurs qui en parlent; comment des enfans, nés & élevés par des peres idolâtres auroient-ils pu conserver l'idée d'un être infini, immatériel, intelligent, & leur culte sans mélange d'idolâtrie? C'est une impossibilité morale des plus parfaites; par conséquent ceux de la Thébaïde étoient nés & élevés dans une religion plus pure, qu'ils conserverent aussi longtemps qu'ils ne furent pas infectés du venin de l'idolâtrie par leur mélange avec ceux de la basse Egypte & réduits quelquefois sous la puissance des mêmes Rois idolâtres.

Je n'aurai pas grand' chose à dire sur la religion des Scythes & des Celtes; tous les Auteurs s'accordent sur la pureté & la simplicité de leur culte dans les siècles reculés; qu'on consulte les Auteurs ci-dessus cités, de même que l'excellent ouvrage de D. Martin sur la religion des anciens Gaulois. Je ne puis pourtant passer entièrement sous silence ce qu'ils en disent.

Bannier dit (3) que les Ecrivains Latins se contredisent sur cet article, & qu'ils ne semblent chercher qu'à identifier les Dieux de cet ancien peuple avec ceux qu'ils adoroient eux-mêmes. Que les Druïdes, bien loin de révéler leurs mystères à des Etrangers, les cachent même aux Gaulois. L'Auteur croit (4) avec Tacite contre César, que les Bretons ont reçu leur religion des Gaulois, & non ceux-ci de ceux-là; donnant pour bonne raison, que généralement les Isles n'ont été peuplées qu'après la terre-ferme; ce qui fortifie encore mon système en général & celui sur les Celtes en particulier.

D. Martin, (5) Savant si éclairé & si judicieux, croit que la religion des Druïdes ne venoit d'aucun pays; & qu'ils en étoient eux-mêmes les inventeurs; c'est-à-dire qu'ils la tenoient de leurs ancêtres de génération en génération; alors l'objection de Bannier s'évanouit, lorsqu'il dit (6) que pour soutenir cette prétention, il faudroit prouver que ceux qui vinrent peupler ce pays étoient sans religion & sans culte; comme si ceux qui étoient dépositaires des mystères de la religion, connus ensuite sous le nom de Druïdes, n'eussent pu être de la même ancienneté que le peuple même; ou que du moins dès les commencemens il n'y eût pas eu chez eux comme chez tous les autres peuples, des personnes plus éclairées les unes que les autres, dont ensuite s'est formé le corps des Prêtres. Les Druïdes étoient en si grande réputation pour les sciences, & cela de toute antiquité, qu'Aristote, Grec, suppose que les Grecs ont tiré leur Philosophie des Druïdes. D. Martin ajoute „ pour moi je crois qu'elle tiroit son origine des peuples de l'Asie, „ mais que c'étoit par le Nord qu'elle s'étoit répandue dans les Gaules; „ les Celtes, dont nos Gaulois étoient descendus, étoient extrêmement „ puissans & occupoient la plus grande partie du Nord de l'Europe, d'où „ enfin ils se répandirent du côté du midi, & occuperent le pays que nous habitons.”

Il n'est pas nécessaire d'en copier davantage puisque je suis de son sen-

(3) T. V. p. 366.

(4) *Ibid.* p. 369.

(5) Tome I.

(6) P. 371.

timent en ce que la plus ancienne religion des Gaulois dans sa pureté étoit la même que celle des Celtes, & je ne m'en éloigne pas, lorsqu'il y trouve de la ressemblance avec l'ancienne religion des Perses; non que je sois de son avis, lorsqu'il veut que les Celtes tiennent leur religion des Perses; mais bien le contraire: on peut voir chez Pezron & Pelloutier les raisons que j'ai pour adopter cette opinion, dont nous parlerons encore ci-après.

Par contre, comme je l'ai dit, je suis de son sentiment quant à la conformité entre les deux religions (7), les Mages s'opposant de tout leur pouvoir à l'opinion qui donnoit aux Dieux une origine humaine; & il en étoit de même des Druïdes, „ cette ancienne religion des Gaulois, dit-il, (8) „ étoit d'abord assez pure; ce peuple, surtout les Druïdes, avoient de Dieu „ des idées bien plus justes & plus spirituelles, que ni les Grecs, ni les „ Romains. Tacite, Maxime de Tyr & quelques autres nous apprennent que les Druïdes étoient persuadés qu'on devoit honorer le souverain „ Etre autant par le silence & par le respect, que par les sacrifices.

On ne sauroit être que frappé d'étonnement de voir que toutes ces nations éloignées du centre de la demeure des Patriarches & du théâtre où la catastrophe funeste du déluge étoit le plus connue, ayent toutes conservé si longtemps la pureté de la religion, & que par contre la génération de Sem, la même que Dieu avoit choisie pour devenir son peuple, Abraham même & son pere, n'ayent pu se garantir de l'idolâtrie, (9) & qu'on ne la voyoit introduite par-tout, que par les colonies qui venoient de la demeure des fils immédiats de Noé, ou de leurs fils, comme dans la basse Egypte, au Péloponèse, dans la partie inférieure de l'Italie, ensuite en Espagne par les Phéniciens, en Mauritanie, &c. sans parler de tous les pays que les Auteurs ont assignés aux descendans de Noé comme on a vu ci-dessus, & dont aucun n'a été exempt de cet horrible péché. Si tous descendoient de ces enfans, qu'on me donne une raison, seulement plausible, pourquoi tous ces descendans, habitans de la Babylonie, Assyrie, Mésopotamie, Arabie, Asie-mineure, Phénicie, Palestine, Egypte inférieure, &c. ont été idolâtres sous les yeux des Patriarches, qui se sont rendus coupables eux-mêmes de cette transgression, & que tous ceux qui étoient abandonnés à leur volonté, ont conservé la pureté de la religion naturelle & antédiluvienne? Il fera impossible d'en donner une raison tant soit peu probable; puisqu'en tout temps il est arrivé le contraire, je veux dire que ceux qui se sont éloignés du centre de la religion, des lieux où elle étoit enseignée dans sa pureté, sont toujours tombés dans la barbarie & dans l'idolâtrie. Mais suivant mon système, en les supposant séparés longtemps avant le déluge, par conséquent avant cette corruption qui régnoit si universellement dans la Syrie & ses environs, rien de plus facile que de résoudre cette difficulté.

Parlons un peu de la langue des Celtes. Pelloutier & Pezron ont traité au long cette matière; j'avoue qu'il leur est arrivé comme à d'autres Etymologistes de pousser les choses trop loin, & de trouver de la ressemblance dans

(7) P. 363.

(8) P. 375.

(9) Josue Ch. XXIV. vs. 2.

des noms où ne peut trouver tout au plus qu'une conjecture vraisemblable; c'est le fort de tous les Etymologistes. Il y a peu d'années qu'on en a vu un nouveau (10) qui dériroit tous les noms de la langue Celte, & je ne doute pas qu'il n'y eût facilement trouvé l'étymologie de Vizliponzli ou de tout autre nom Mexicain, Péruvien, Japonnois, ou du Monomotapa. Pour rendre pourtant justice à ces Savans, j'ayoueraï aussi, que, surtout Pelloutier, a rapporté tant de mots, & plus de la moitié de ceux qu'on trouve dans son ouvrage sont de ce nombre, desquels on peut dire que ce seroit vouloir s'aveugler de dessein prémédité que de ne pas voir qu'ils sont d'origine Celtique; même le susdit M^r. de Bochat par son érudition & sa lecture immense, nous donne tant de mots de l'ancienne langue Celte, qui n'ont aucun rapport avec aucune langue ancienne orientale, qu'il faudroit vouloir aller contre le bon sens, que de raisonner de la manière que je vais rapporter. Quelques-uns qui ne veulent convenir de rien, principalement ceux qui, comme Bochart & autres sont entichés des étymologies de la langue Hébraïque & Phénicienne, & qui veulent que toutes les autres les reconnoissent pour meres, objecteront: Mais ne peut-on pas dire aussi bien, que ces prétendus mots Celtes ont pris leur origine dans les mêmes langues avec lesquelles elles ont quelque conformité en certains mots? A ceci je répond

1°. Qu'il faut considérer que les Celtes & les Scythes dont je parle aussi, comme venans de même source, ont été réputés en tout temps un peuple très-ancien, nombreux & habitant une étendue immense de pays.

2°. Les nations diverses qui s'y son formées peu-à-peu ont toutes eu la même origine, mais il s'en est pu former divers Dialectes: La raison en est simple, la principale me paroît devoir se former de ce que dans les commencemens on avoit l'usage de peu de choses dont les noms & les termes se conservoient, de même que de ce qu'ils voyoient dans la nature: p. ex: nous apprenons que dans la langue Scythe une riviere s'appelloit Siel ou Syl. Bayer dit (11) que Pline nomme le Jaxartes Sylin, & j'ai appris qu'encore en Suisse il y a plusieurs rivieres qui portent le nom de Syl en Allemand & Tiele en François; que dans le même pays de Suisse il se trouve plusieurs ruisseaux qu'on nomme Aa, qui comme l'Aaré, riviere connue en Suisse, sont de l'ancienne langue Celtique, vu qu'en Livonie, dans la Finlande, en France, en Flandre, &c. il s'en trouve aussi du même nom.

Sur le mot Iberé, Ybernia, Ubiens, &c. on peut lire Pelloutier, il me paroît avoir entièrement raison. Ayant un peu voyagé, je me suis informé de plusieurs choses qui excitoient ma curiosité. J'ai appris que dans une contrée en Suisse on prononçoit encore constamment le U comme J & qu'on disoit *Iber* pour *Uber*, qui est la prononciation Allemande ordinaire, & ainsi de tous les mots sans exception où se trouve un U; quelques Autens nient cette Etymologie, & prétendent que les Iberes ont eu leur nom

(10) M^r. de Bochat dans ses mémoires sur l'histoire ancienne de Suisse.

(11) Comment. Petropal Tom. I.

(12) Pag. 147. 148.

nom du fleuve Ibero ou Ebro, mais comment le prouver? Pelloutier a par-contre prouvé qu'on trouvoit plusieurs Ibériens, & tous situés d'une façon, que ce nom ne pouvoit avoir d'autre origine que le mot *Iber* ou *au delà*. Les Gaulois auront nommé ainsi premièrement leurs compatriotes *au delà* des Pyrénées, *Iber dem berg*; ensuite ceux au delà de l'Ibere, *Iber dem Fluss*, d'où cette riviere a pu prendre ce nom; la *Riviere des Iberes*, à la fin l'*Ibere*; de même que les Ibériens dans la Sarmatie, qui l'ont pu prendre par la même raison; ces Ibériens étant venus du Nord & ayant passé les montagnes, qui se trouvoient entr'eux, & les habitans de la Colchide, & les Cimmériens leurs compatriotes. Dans la Thrace, il y avoit aussi un *Ebro* riviere ou *Iberus*, & comme les Thraces étoient Celtes d'origine, c'est encore la même raison de sa dénomination.

Je dis donc que pareils noms ont du se conserver le plus facilement chez ces diverses nations de même origine, quoiqu'extrêmement éloignées les unes des autres; ce qui prouve sans réplique que ces mots sont Celtes; mais les besoins augmentant de même que le luxe, chaque nation inventa un mot, tel qu'elle trouva à-propos pour exprimer cette chose nouvelle; & alors il ne le faut chercher que chez les nations qui ont été voisines, ou qui en sont sorties ensuite par des colonies, ou dans des pays dans lesquels la même langue s'est conservée. On m'a assuré que dans toute la partie de la Suisse, où on parle la langue Allemande, il y a tant de différens dialectes, du moins par rapport à certains termes, que les uns ne comprennent pas facilement les autres; j'ai vu moi-même des habitans d'une certaine vallée de ce pays, & j'ai été surpris d'en entendre quantité de mots, absolument les mêmes que dans le vieux Teuton du 9^e. siècle; il me paroïssoit même que pour bien lire ce vieux langage, il faudroit emprunter la prononciation harmonieuse de ces gens.

3°. J'observe qu'un mot qui a été toujours en usage, soit qu'il ait encore la même prononciation, ou une autre approachante, chez le gros de la nation, & surtout chez les bas-Bretons, Gallois, dans les vallées de la Suisse & autres où la langue Teutonne est en usage, doit être regardé comme appartenant à cette langue & non à une autre; d'autant plus

4°. Quand cette nation est éloignée du commerce des autres & que ces mots se trouvent en même temps & chez les voisins & dans le cœur du pays des Celtes ou autres dont il s'agiroit, chez les peuples même qui n'ont jamais eu de communication avec les étrangers.

5°. Si les Etrangers chez lesquels on trouve ces mots confessent eux-mêmes qu'ils sont étrangers & n'en peuvent déterrer l'origine, ni l'étymologie, comme Platon, Cicéron, Varron, Festus, S^t. Isidore, &c. le confessent, & qu'on peut voir chez Pelloutier & Pezron. Je ne rapporterai (outre le mot de *πυρ* feu dont nous avons parlé plus haut) que celui de *Petoritum* qu'aucun Savant n'a pu expliquer facilement; ce que lesdits Savans font aisément, le dérivant du mot Celte *petor*, quatre, & l'expliquant par Char à quatre rouës: ce qui s'accorde avec les passages où on trouve ce mot, & que Festus, qui avoit fait beaucoup de recherches sur les langues, avoit deviné; d'autant

plus que nous pouvons conclure de l'étymologie & origine du nom des Celtes, qu'ils sont les inventeurs de cette espece de Chars.

6°. Si on ne peut nier qu'il ne soit venu quelque colonie de dehors dans le même pays où un mot dont on n'y connoit point l'origine, est en usage, & que par contre ce pays n'en a point envoyé dans celui où le même mot est généralement usité; on peut affirmer que ce mot appartient à la langue de celui-ci; ce qui a précisément lieu d'un côté chez les Asiatiques, Grecs & Latins, qui n'ont jamais envoyé de colonies dans l'Allemagne, la Grande-Bretagne, les Gaules, (je parle des temps anciens) encore moins chez les Scythes & les Sarmates: par contre les Thraces, Phrygiens, Pélasges, Umbriens, Aborigenes, Iberes, Ligures, Ausones & tant d'autres d'origine Celtique étant venus du milieu du continent, vers les bords de la mer, & y ayant apporté leur langue; il est clair que les mots qui étoient en usage en même temps chez les Celtes des Gaules, de la Germanie, de la Bretagne, &c. & chez leurs colonies, dans la Grece & l'Italie, qui se trouvent aussi dans les langues Grecques & Latines, y doivent avoir passé des Celtes, & que ceux-ci ne les ont pas reçus des autres; j'en excepte deux choses, celles que le luxe des Grecs & des Latins ont introduites, ou d'autres qui étoient inconnues aux Celtes; on en voit des exemples dans toutes les langues; *p. ex.* quelque Soldat François aura demandé à un pauvre paysan Allemand comment on appelloit un cheval maigre; celui-ci aura répondu *Roff*, (c'est ainsi que les paysans nomment un cheval;) le François l'a appliqué à chaque cheval maigre en le nommant *Roffe*. Il y a encore quantité de pareils noms, *p. ex.* Hallebarde, Lansquenet, Reitres, & autres qu'on a empruntés des Allemands, qui en ont emprunté par contre infiniment plus des François, & lesquels on tâche malaisément de traduire en Allemand, comme Perruque, Casaque, Veste, & dont plusieurs même ne sont plus en usage dans la langue Française. On se moqueroit à juste titre si *p. ex.* on vouloit soutenir qu'une Perruque étoit d'origine Allemande, & Lansquenet ou Landsknecht d'origine Française.

7°. Il faut observer encore, comme je l'ai fait dans mes voyages, que dans les villes & les ports de mer les langues changent continuellement; on sçait en France que le langage de la Cour, disons plutôt celui des petits-maîtres, est sujet à la mode, tout comme les habits; il faudroit faire imprimer chaque année un Dictionnaire Néologique avec les Etrennes mignonnes, encore seroit-il incertain si chez ces esprits qui n'ont pas celui de faire mieux, ce ne seroient pas des termes surannés pour la fin de l'année courante. J'ai été souvent surpris que ces génies qui souhaitent de briller à peu de frais & ne savent comment s'y prendre, ne sont pas tentés d'ériger une Académie & de décider vers la fin de chaque année quels termes doivent être en usage pendant l'année prochaine; ce seroit une fortune pour eux, en faisant imprimer un pareil ouvrage dont quelques-uns pourroient avoir besoin. Je ne trouve à ce projet que trois difficultés, la première qu'il faudroit penser à mettre un certain ordre dans un pareil ouvrage, la seconde qu'ils ne voudroient pas faire les frais de l'impression avant d'être sûrs du débit; enfin

s'il leur venoit dans l'idée un nouveau terme par lequel ils prétendent briller plus qu'un Philosophe avec un nouveau système, ils voudroient s'en servir seuls pour jouir de la gloire d'avoir inventé un terme *du jour*, & alors on les taxeroit d'avoir trompé le public en lui cachant ce terme, dont on devoit se servir cette année.

Qu'on me pardonne ce badinage, on aime quelquefois à se délasser des spéculations & des recherches plus sérieuses.

Dans les ports de mer, il est clair que l'abord d'une infinité d'étrangers y corrompt peu-à-peu la langue originale, en y mêlant plusieurs mots étrangers.

A la campagne par-contre, l'ancien langage se conserve plus longtemps & il n'y entre des changemens que par le commerce que les paysans peuvent avoir avec les habitans des villes; j'en pourrois citer mille exemples, je me contente de rapporter quelques mots du jargon d'une contrée de la partie Françoisé de la Suisse.

On m'y servoit des Ecrevisses & une sorte de poisson qu'on nomme la Lotte, je demandai comme on appelloit l'un & l'autre dans le jargon du pays; on me dit qu'ils nommoient les Ecrevisses *Gambrots*, le *g* prononcé comme avant l'*e* ou *ch*, ou comme s'il y avoit *Jambro* ou *Chambro*, & la Lotte *moustelle*. J'entendis aussi en passant qu'on donnoit aux couvreurs le nom de *Teto*: ceci me fit comprendre que les ancêtres de ces gens avoient eu plus de communication avec les Romains qu'avec les Gaulois & François; vu que les deux premiers mots sont évidemment le *gammarus* & la *mustela fluviatilis* des Latins, comme le mot *Teto* est dérivé de *Tectum*. Si quelqu'un s'avisoit de parcourir les pays & d'étudier un peu ces divers dialectes, je crois qu'il seroit payé de sa curiosité par plusieurs découvertes assez intéressantes. Puisque je parle de la Suisse, je rapporterai un fait, dont à la vérité je ne suis pas témoin moi-même, mais je le tiens de gens dignes de foi. Dans une vallée appartenante au Canton de Berne, appelée si je ne me trompe Hasle ou Hasli, les habitans prétendent être une Colonie Suédoise; on me dit que des Suédois venus en Suisse, avoient eu la curiosité d'aller voir ces prétendus compatriotes & assuré qu'un Suédois pouvoit parfaitement entendre leur langage, & que surtout celui qui se parloit dans le fond des vallées ressembloit si fort à leur langue, qu'ils en avoient été surpris; on ignore en quel temps ces Suédois s'y sont transportés, & on voit par-là que lorsqu'un peuple a peu ou point de communication avec les étrangers, il conserve aisément sa langue primitive.

On ne doit donc pas être surpris, si dans l'Allemagne où il n'a pénétré que d'autres nations d'origine Celte, qui y ont mêlé leurs dialectes, (je veux parler des Huns, Scythes, ainsi d'origine Celte) mais qui en étoient séparées depuis bien plus de siècles; les Vandales, Goths, Hérules, Longobards, Alains, Gépides, Slaves, Boyens, Bourguignons, &c. tous Goths & Cimbres, par conséquent Celtes d'origine; cette ancienne langue s'est assez bien conservée, & encore plus dans le pays de Galles, rempli de montagnes, où les habitans sont isolés & presque hors de communication quelconque avec le reste du genre humain.

J'ai lu que chez les Grisons en Suisse, il y a un peuple qui avoit un langage tout particulier qu'on supposoit avoir conservé beaucoup de l'ancienne langue des Rhætiens, ou de celle des anciens Etrusques, mêlée du Latin; tout ce que j'en fai c'est que j'ai vu la Sainte Bible traduite dans ce langage où j'ai peu compris; le peuple habite aussi des vallées éloignées de tout commerce. Les Relations disent la même chose de la Frise & de plusieurs villages de quelques autres contrées, séparés du reste des habitans qui conservent des restes d'une langue très-ancienne.

Je conclus de tout ceci, que c'est dans les pays qui ont conservé le plus longtemps & qui devoient conserver par les raisons mentionnées l'ancienne langue en tout ou en grande partie, que doit être cherchée la langue primitive, ou du moins la plus ancienne de celles qu'on connoit; entre lesquelles celle des Celtes tient sans contredit un des premiers rangs.



C H A P I T R E X I I I .

*La langue Hébraïque n'a pas été la langue générale & primitive;
& de la confusion des langues.*

Ceux qui sont portés pour l'ancienneté de la langue Hébraïque se récrieront fortement contre un pareil paradoxe, mais qu'ils me permettent de les prier de faire attention que

1°. Il y a déjà eu beaucoup d'Auteurs célèbres qui n'ont pas voulu convenir que la langue Hébraïque fût la primitive.

2°. Que d'autres ont assez bien prouvé qu'elle n'a pas été la langue maternelle d'Abraham, mais qu'elle n'a existé ou été en usage chez ses descendants, qu'après sa sortie de la Chaldée: c'étoit alors en dialecte de la Chaldéenne & de la Chananéenne comme venant de même source.

3°. Que plusieurs ont encore prouvé que Moïse avoit traduit bien des mots en Hébreu; que son nom משה même étoit Egyptien d'origine, quoiqu'il en donne une étymologie Hébraïque; & Ludolf prétend que ארם & ארם viennent de l'Ethiopien; la terre ainsi nommée de sa beauté. Moïse dérive le nom d'Abel de *Vanitas*; on le croit plutôt venir de y-Habil, Dieu-donné, dans l'Arabe; aussi Abulfarage lui donne le nom de Habat-Allah, don de Dieu; & tant d'autres (1). Il est sûr que pendant un séjour de 215 ans que les Israélites firent en Egypte leur langue devoit souffrir du changement, de même que celle des Egyptiens. Je trouve même une circonstance fort remarquable, lorsqu'Abraham se rendit en Egypte, il paroît que Pharaon & les Egyptiens pouvoient facilement se faire entendre d'Abraham & de Sara; desorte qu'il paroît qu'alors les langues Hébraïque & Egyptienne n'étoient tout au plus que des Dialectes de la même langue, au lieu qu'ensuite Joseph pour se déguiser se servit d'un interprète envers ses freres; ce qui ne peut provenir que

(1) Hist. Univ. T. I. fr. Y p. 276.

du mélange de l'ancienne langue de la haute Egypte, & peut-être de celle des Pasteurs.

4°. En supposant que la langue Hébraïque ait été une des premières langues antédiluviennes, cela n'empêche point que d'autres ne soient aussi anciennes, ou peu s'en faut, la langue Celte & la Chinoise, entr'autres, n'ayant aucune analogie avec quelque langue que ce soit; les langues pouvant se changer, naître & périr sans miracle dans un espace de tant de siècles, tout comme les caractères, dont on trouve si grand nombre sur des monumens qu'on ne connoît plus; suivant les apparences, c'est ou la langue Celte ou la Chinoise ou l'Hébraïque, disons plutôt l'Arabe qui est la plus ancienne, puisque dans celle-ci on trouve tant de primitifs de la langue Hébraïque. Ces langues primitives ont été changées & altérées par cette séparation de plusieurs Colonies, arrivée pendant la vie même d'Adam; & par cette séparation se sont formées de nouvelles langues. Si Fohi n'a eu besoin que de 64 caractères, supposez de 3 ou 400, pour exprimer tout ce qui étoit alors nécessaire à la vie, & qu'à présent il y en ait pour le moins 80000 ou suivant d'autres jusqu'à 120000, on peut aisément s'imaginer que les premiers peuples ont ajouté de nouveaux mots aux 3 ou 400 anciens. Additions qui ont dû rendre les langues primitives entièrement différentes, & méconnoissables, lorsque de 80000 mots, il n'y en a plus que 3 à 400 de primitifs.

Il n'est jamais à présumer que diverses nations aient choisi les mêmes, pour exprimer les mêmes idées & les mêmes choses qu'ils découvroient dans la nature ou qu'ils inventoient; par conséquent toutes les nations séparées l'une de l'autre, peu après la Création & dans un certain état de barbarie, devoient avoir des langues entièrement différentes; c'est ce qu'on voit dans l'Hébraïque, la Chinoise, la Celte & autres primitives.

Ceux qui s'attachent à la lettre de l'écriture, feront sans-doute l'objection de la confusion des langues à Babel (2) & ils croiront qu'alors, suivant la lettre, toute la terre avoit la même langue, que ce fut seulement alors que Dieu les confondit, & que les diverses langues en prirent leur origine.

J'y répond

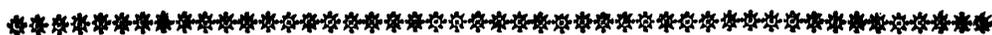
1°. Qu'il faut entendre ce passage comme celui du déluge, & qu'il s'y agit de tous les peuples connus de Moïse & non de ceux desquels il n'avoit pas la moindre idée; par conséquent des enfans & des descendans de Noé y mentionnés, qui en effet devoient avoir la même langue.

2°. Que je ne suis pas le premier qui ait supposé que Moïse ne vouloit pas parler d'un changement dans les langues; le miracle en seroit plus grand que celui que quelques-uns attribuent à la formation d'Adam, qui a pu inventer lui-même une langue pour s'exprimer, & qu'Eve eut la faculté de comprendre; ici il auroit fallu à chaque nation la même faculté pour comprendre chaque terme de la nouvelle langue, ce qui à la vérité n'est pas impossible à Dieu, mais qu'il ne faut pas supposer sans nécessité absoluë; je crois donc avec plusieurs autres, qu'en parlant d'une confusion, Moïse entendoit

(2) Gen. XI. vs. 1.

d'une confusion dans les idées & dans les sentimens, & que l'un demandant des pierres, l'autre apportoit de l'eau, peut-être même que cette confusion procéda d'une toute autre source. Nimrod s'étoit érigé en Chef de tous les descendans de Noé; il étoit violent & despotique suivant tous les Auteurs; il descendoit du cadet des fils de Noé, les descendans des deux aînés ne pouvoient souffrir ce joug qu'il leur vouloit imposer; la confusion, c'est-à-dire, la méfintelligence & la désunion se mit de la partie; ils ne voulurent plus souffrir ce suprême pouvoir de Nimrod, d'autant plus qu'ils prévoyoit que cette ville & cette tour devoient servir principalement à l'affermissement de la Monarchie universelle qu'il méditoit; c'est pourquoi ils s'en séparèrent, & chaque Chef de famille conduisit sa troupe dans une autre contrée pour la gouverner indépendamment de Nimrod. Ceci paroîtra d'autant plus croyable, que, selon une grande partie des Auteurs, Nimrod chassa Assur de ses pays, quoique celui-ci fût fils de Sem, par conséquent cousin-germain de Chus, père de Nimrod, & auquel pour l'ancienneté de sa branche & de sa personne il devoit des égards & du respect.

Une autre considération confirmera encore mes idées. Nous ne voyons aucune trace de ce changement de langage parmi les premiers descendans des chefs nommés dans l'Écriture; & dans toute l'étendue des pays où on les place, on ne trouve point que la langue ait fort différencié dans les premiers tems. Quels sont-ils ces pays? l'Arménie, les côtes méridionales de la mer Caspienne, la Médie, la province d'Elam dans la Perse, l'Arabie, l'Égypte inférieure, les Royaumes de Babylone & d'Assyrie, la Palestine, la Phénicie, la Mésopotamie, la Syrie; & nous comprenons par tout ce que l'Écriture & les Auteurs profanes en disent, qu'en tout tems & même plusieurs siècles après, lorsqu'elles furent déjà corrompues par le commerce des étrangers & les armées qui y ont fait la guerre, il y a eu beaucoup de ressemblance & d'analogie entre toutes ces langues; on a même remarqué que la différence entre la langue Hébraïque & la Punique étoit très-petite, malgré l'espace de tems écoulé depuis l'émigration des Phéniciens: par-contre nous ne trouvons rien qui ressemble à celle des Chinois, Japonnois, Scythes, Celtes, Grecs, Latins, Ethiopiens &c. de façon que les Sçavans, lorsqu'ils se font appliqués à la langue Hébraïque, ont moins de peine à apprendre la Chaldaïque, Syriacque, Arabe, Copte &c. que la Chinoise, l'Irlandoise, ou les langues de l'Amérique; par conséquent ces dernières langues ne peuvent provenir de la confusion supposée, mais être en partie originales & en partie se ressentir du mélange de celles-là, je veux dire de celles des descendans de Noé. Je compte parmi les mêlées, celles des Persans, Egyptiens, Phrygiens, Thraces, Ioniens, Latins, Espagnols & plusieurs autres.



C H A P I T R E X I V .

Histoire ancienne des Celtes.

LE peu que nous venons de remarquer sur la religion & la langue des anciens Celtes, pourra suffire, & nous allons finir l'Article de cette nation, en examinant le reste de leur ancienne Histoire pour prouver leur antiquité. N'étant pas plagiaire j'avouerai encore que je suis ici principalement Pezron & en plusieurs faits aussi Pelloutier qui ne s'accorde pas en tout avec le premier.

Il s'agit donc de ce qu'on peut sçavoir de cette nation & de leurs faits avant Acmon. Si celui-ci étoit fils de Mannus, fils de Tuiscon, il faut que ces actions dont nous allons parler, se soient passées sous ces deux Chefs; mais si ce Tuiscon ou Tuiston est plus ancien, cette Histoire remplira l'espace de tems qui s'est écoulé entre le premier Mann & Acmon.

Strabon dit (1) que les Saces ont pénétré jusques dans la Cappadoce, principalement chez la nation qui habite les bords du Pont-Euxin dans le Pont & qu'ils y établirent une puissante Colonie dans les contrées qui sont arrosées par le Thermodon & l'Iris. On trouve chez les anciens Auteurs que cette contrée, où est située Thémiscire, étoit peuplée par des Barbares qui ne pouvoient être que des Scythes & Celtes: ils étoient trop différens des autres peuples situés à leur midi & à leur orient pour avoir eu la même origine, & la ville d'Acmonie se trouvant dans la Cappadoce, laquelle tiroit son nom d'Acmon, pere d'Uranus, grand-pere de Saturne, celui-ci, contemporain de Noé & de ses fils, si même ils ne sont pas plus anciens, il faut bien que cette irruption soit d'une grande antiquité; je crois pourtant qu'on a confondu deux de ces faits, que l'un est arrivé avant le déluge sous Acmon, qui a bâti ladite ville, & que sous Uranus ou Saturne, ces Scythes y sont revenus & ont aussi fondé la ville de Thémiscire pour faire honneur à Thémis, sœur d'Uranus. (2)

Avant cette irruption les Saques ont fait la conquête de l'Arménie, laquelle a pris suivant quelques Auteurs, le nom de Sacastene, Sacastan, qui est d'une origine & terminaison Celte, *Tan* voulant dire *pays* en langue Celte, comme nous l'avons remarqué; ce mot étant énoncé chez les Perses par *Stan*, & chez les Celtes par *Tan*, je crois qu'on ne trouvera pas la ressemblance forcée, si l'un & l'autre signifient un pays chez les deux peuples. (3)

Pezron remarque encore, que les Saques avoient conquis l'Arménie; que les Phrygiens, pour la plus grande partie, descendus aussi des Celtes, y ont envoyé des Colonies, & que du reste les Arméniens ont de la conformité avec les Arabes & les Syriens. Il ne faut donc pas être surpris que tout ce mélange de langues & de peuples anciens & nouveaux ait pu produire un nation & une langue particulière. (4)

Le même Auteur veut que ces Saces vinrent de la Margiane; que les Per-

(1) Pezron, pag. 43. (2) Ibid. pag. 27. (3) Pag. 38. 39. (4) Pag. 33.

ses leur avoient donné ce nom injurieux, à cause de leurs brigandages & fréquentes invasions; qu'ensuite ceux-ci, selon Plinè, ont nommé ainsi tous les Scythes en général, de la partie de cette nation qui leur étoit la plus voisine; ceux-ci habitant la Margiane furent nommés pour cela Scythes - Amyrgiens par Hérodote.

Tous les Auteurs voulant faire descendre toutes les nations des fils de Japhet, notre Auteur leur donne pour pere Gomer, & prétend que ce sont les Comariens & Chomariens de Ptolomée, les premiers sur les bords septentrionaux du Jaxartes & les autres au midi de l'Oxus. Sur ceci je fais une seule réflexion.

Si les Scythes ou peuples du Nord de l'Asie eussent jamais porté le nom de Gomériens, Gomariens, ou Chomariens, ce nom leur auroit convenu dès les premiers tems & on ne seroit pas surpris qu'il eût changé, & se fût perdu après quelques siècles; mais que chez tous les anciens Auteurs on ne leur donne que celui de Saques ou Saces, Scythes, Cimmériens, Massagètes &c. & que du tems de Ptolomée qui vivoit environ 200 ans avant Jésus-Christ, par conséquent près de 2500 ans après la naissance de Gomer, une partie d'entr'eux ait repris le nom original, inconnu auparavant, quoiqu'il les place dans la partie méridionale de la Scythie, c'est ce qui heurte toute vraisemblance; & lorsqu'on assure que le nom de Cimmériens est le même que Gomériens, c'est encore un exemple d'une étymologie & prétendue ressemblance des plus forcées; il faut changer dans le nom de Cimmer le C en G & l'I en O, alors on aura celui de Gommer, en ce cas rien de plus facile que de déterrer l'origine des peuples.

Avant l'époque de l'irruption des Saces, ou Saques, dans l'Arménie, Pezron place celle de la division qui s'étoit mise entr'eux & dit qu'une partie en fut chassée par l'autre; les fugitifs se retirant dans les provinces les plus orientales & septentrionales de la Perse, (les Monts Gordiens, faussement nommés Caucase, entre-deux) furent nommés Parthes ou fugitifs, & Ariens. Il y a apparence que les Hircaniens leurs voisins, toujours décrits comme barbares & cruels, avoient la même origine. Faut-il donc s'étonner, si les Parthes se mêlant avec les Perses, dont une partie descendoit d'Elam, & s'étant enfin rendus maîtres de tout l'Empire, y aient fait connoître leur culte, & qu'ils aient conservé si longtems une certaine conformité dans les mœurs, & même dans la langue avec les Celtes, de façon qu'encore aujourd'hui on y trouve quantité de mots d'origine Celtique & Teutonne, quoiqu'on n'ait pas le moindre vestige que depuis ces tems les plus reculés, l'un de ces peuples se soit mêlé avec l'autre? Aussi Pezron (5) assure que cette séparation des Parthes d'avec les Celtes est d'une si grande antiquité, qu'elle devance les commencemens de Ninus & du fameux Empire des Assyriens, qu'il place, suivant sa Chronologie, à l'an 2291 avant l'Ere Chrétienne.

Suivant les autres Auteurs, qui n'admettent pas le système Chronologique de Pezron, ni les diverses suites des Rois Chaldéens, Arabes, Babyloniens, &c.

(5) Pag. 30.

&c. Ninus a pourtant commencé à régner 2174 ans avant ladite Ere, & si Nimrod, ou bien Assur, a été le pere de Ninus, on pourroit placer son règne encore plutôt; mais en rétrogradant, comme nous l'avons fait, depuis Saturne, Uranus, Acmon, &c. il faudra bien que tout ceci remonte à plusieurs siècles avant le déluge. Supposons pour un moment que ceci ne remonte que jusqu'avant Ninus, ou si l'on veut à Ninus même; comment la Scythie a-t-elle pu être peuplée? Comment a-t'il pu s'élever des guerres entre les mêmes peuples, les uns chassés hors du pays, les autres faire des conquêtes vers le midi, si tous étoient descendus des fils de Noé?

Nous avons fait remarquer que Strabon & tous les Auteurs Grecs donnoient le nom de Scythes à tous les peuples qui habitoient les parties septentrionales de la terre & qu'ain. ils leur donnoient la même origine; ce qui est exactement vrai suivant notre système. Les Auteurs modernes n'en pouvant disconvenir, & n'osant, suivant leurs préjugés reçus, les faire descendre d'autres que des fils de Noé, ils suivirent la méthode des Juifs & des Grecs en dérivant leur origine de Gomer & de Magog, qu'ils plaçoient vers la mer Caspienne & le Pont-Euxin, quoique Bochart & autres prouvent que l'un & l'autre s'est établi dans l'Asie-mineure, & quand même leur emplacement seroit indiqué juste vers le septentrion, il a été prouvé invinciblement que ces nations de Scythes & Celtes d'un nombre si infini, n'ont pu descendre d'un ou de deux petits fils de Noé, & peupler toute cette étendue immense de pays en si peu de tems comme elles ont fait. Il n'auroit pas pu être question des Gaulois, Teutons, & autres Celtes aussi anciens que les Scythes, avant la Guerre de Troye.

Il ne faut pas oublier d'éplucher ce que Jean Aventin a de vrai parmi tant de fables qu'il rapporte: (6) C'est sans-doute une fable que ce qu'il dit, que Noé a engendré Tuiscon dans l'Arménie & l'a envoyé en Europe; mais on voit du moins par-là que n'osant faire Tuiscon antérieur au déluge, & trouvant que les Celtes ne regardent en rien Gomer, il fait de Tuiscon un fils immédiat de Noé, & aussi ancien qu'il lui étoit possible, suivant le système reçu. (7)

Il dit que Tuiscon, un Géant, l'an 131 après le déluge & au commencement du règne de Nimrod, est venu avec vingt Ducs, les petits-fils de Samus son frere; qu'il a passé premièrement par la Scythie, où son frere Scythus étoit déjà établi; que Tuiscon a divisé les pays de la Germanie ou Europe occidentale en Principautés, l'année 25^e. de son règne. Il n'est pas nécessaire de rapporter toutes ces traditions fabuleuses, qui auront suivant la maxime de Freret & de Bannier un fond historique & véritable; nous en faisons mention seulement pour faire voir que les Teutons ou Celtes se sont toujours crû de la plus haute antiquité & que les Etrangers qui les traitoient de barbares, ne la leur ont point disputée, malgré leur jalousie.

Nous ne devons pas passer sous silence les Vers de Claudien qu'Aventin cite. *Gens una fuere*

(6) Annales Bojorum Basileæ 1580 fol. p. 8.

(7) Pag. 10.

*Tot quondam populū, priscum cognomen & unum
Appellata Phryges
Thini Thraces erant, quæ nunc Bithynia fertur.*

Peut-on voir quelque chose de plus fort que ce témoignage en faveur de notre système? Il a été prouvé par la langue, par les mœurs, & par l'ancienneté des Phrygiens, que leur origine étoit la même que celle des Celtes, & que, selon les anciens Auteurs, ils sont venus du Nord ou Nord-Ouest, ayant porté auparavant le nom de Briges ou Brigiens, les Lettres β , π , & ϕ étant fort souvent confondues & employées indifféremment.

Claudien assure que tant de peuples divers furent autrefois les mêmes, de la même origine & nommés Phrygiens. Il ajoute (ce que nous avons aussi tâché de prouver) qu'il en a été de même des Thraces, & il assure que les Bithyniens en étoient descendus, par conséquent aussi du Nord, & non de l'Orient, demeure de tous les fils de Noé.

L'Auteur dit que Sabatius, Saga, apparemment Saque, le Cousin (*Patruus*) de Tuiscon Roi & grand Pontife des Arméniens, pere de Barzanes, vaincu ensuite par Ninus, s'est rendu chez celui-ci, & delà chez Janus, qu'il suppose Noé.

On voit encore ici du vrai mêlé de fables.

Il parle aussi des annales des Teutons, sçavoir de leurs Poèmes.

Il prétend qu'ils ont eu anciennement leurs propres caractères; se fondant entr'autres sur un ancien diplôme de Charlemagne conservé à Nuremberg (*Reginoburgi*) à St. Emeran, écrit en Latin, mais avec de tout autres caractères.

Ensuite il donne une Liste de plusieurs mots Grecs, tirés du Teuton, dont nous ne rapporterons que quelques-uns des plus frappans: Thyra, Thur, porte; Kyffen, Kuffen, baiser; Cemos, prononcé Zemos, Zuum, une bride; apo, ab, de; Hyper, uber, au-dessus & au-delà; Himation, Hemmet, vêtement & spécialement chemise. Atmilein, athmen, respirer; Bele, les Grecs prononçant comme il a été dit le π le β & le ϕ indifféremment, feile, flèche; Argos, arg, & Phaulos, faul, pour paresseux, mauvais; Lyfein, loeffen, dénouer; Aethax, eydex, un lézard; Uthar, mammelle; Loeffos, letft, le dernier; Laccos, Lachen, une eau dormante, marais; Zeugle, Zugel, un lien pour le bétail; Mylon, muhle, moulin; ressein, rysfen, briser ou déchirer; Brotos, Brot, pain ou aliment; Aethrius, Teyter, clair, tems clair; Graphein, graben, dans le Grec écrire, & chez les Allemands graver; Neos, Neu, nouveau; Pyrgos, Bourg; Tribos, trieb, un sentier; on s'en sert dans les Actes, pour désigner un sentier pour y faire passer le bétail; Telos, Zoll, tribut ou péage; Axine, Ax, une hache; & bien d'autres qu'on peut en partie voir chez Pelloutier & Pezron.

Je ne veux pas dire que les Grecs tiennent tous ces mots des Celtes mais qu'il en est arrivé comme nous l'avons dit au sujet des mots de perruque & de Lansquenet: cependant les Phrygiens, les Eoliens, les Pélasges, & autres ayant été d'origine Celte; & dans leurs langues se trouvant quantité de mots, qui de l'aveu même des plus sçavans Auteurs Grecs étoient d'origine

barbare, on ne sauroit nier qu'ils n'eussent reçu la plupart de ceux dont je viens de parler & quantité d'autres, des Celtes, Scythes, ou Germains.

Enfin pour finir l'extrait de cet Auteur, rapportons les noms des principaux Auteurs anciens qu'il cite pour avoir parlé des Celtes, sçavoir, Ephore, Strabon, Aristote, Tite-Live, Tacite, Festus, Salluste, Appien, Sextus-Rufus, Diodore de Sicile, Caton, Pline, & autres, qu'on pourra consulter.

Au reste il avoue lui-même que les anciens Germains ont enveloppé leur Histoire de beaucoup de fables, & dit que c'étoit leur coutume de tout tems, même dans les derniers siècles, en citant l'ouvrage nommé Theurdank, qui doit contenir la vie de Maximilien: Reprenons notre histoire suivant Pezron. Nous voyons que les Perses sont descendus pour la plupart des Scythes.

Pelloutier ne veut pas que les Scythes aient eu ce nom de *Schicten*, *Schiefen*, *Schuzen*, donnant pour raison, qu'il n'étoit pas certain que les Scythes qui reçurent ensuite le nom de Celtes, se fussent servis effectivement de l'arc & des flèches; ce n'est à mon avis qu'une pure logomachie. Il avoue que ceux de l'Asie porteroient le nom de Scythes, & ceux de l'Europe, pour les distinguer, celui de Celto-Scythes.

Les premiers étoient sans-doute des Tireurs habiles, puisque Cyaxare, Roi des Medes, leur remit ses fils, afin qu'ils devinssent aussi habiles dans cet art que leurs maîtres, qui tiroient également des deux mains. Bayer a si bien prouvé cette étymologie, & montré que cette signification a été conservée de tout tems chez divers peuples, sans parler de l'Allemand, qu'on n'en sauroit douter. Selon lui chez les Lituaniens Szanti; chez les Finnois, Livoniens, Estiens, Lapons &c. Skyta, Kyta & Kit; chez les anciens Prussiens Szythi, a toujours désigné tirer avec l'arc & la flèche, ou un Archer même. Les Scythes eux-mêmes se nommoient Scoloths d'après Scolothus fils de Colaxais, fils de Targitais, qui à-la-vérité ne régna que 1000 ans avant l'expédition de Darius contre les Scythes; mais cela ne veut pas dire, selon lui, qu'ils n'aient pas existé auparavant; il prouve que divers peuples ont fixé l'époque & compté le commencement de la nation depuis celui qu'ils se sont réunis en un corps, qu'ils ont pris une forme de Gouvernement, ou qu'il y est arrivé quelque événement mémorable.

Je reviens à l'objection de Pelloutier. Celto-Scythes vouloit donc dire, des Celtes descendus des Scythes, ou de bons Archers & d'habiles Tireurs, quoiqu'eux-mêmes fussent Nomades & habitans sous des tentes ou *Zelten* dans leur langue; nom qui est encore actuellement en usage chez les Allemands, & on ne sauroit douter qu'ils n'en aient reçu ce nom, comme celui de Nomades & de Scythes; les Tyrrhéniens, des Tours; les Iberes, de la situation de leur pays; les Ligures ou Ligers de leur établissement fixe: les Vandales ou *Wandler*, de leur vie errante; les Pictes, de leurs corps peints: enfin tout est plein de noms qu'on a imposés à des peuples à l'occasion de certaines circonstances, situation, usages &c.

Il en est de même de l'opinion de Bayer & de Pelloutier, qui ne veulent pas que les Sarmates, Ruffiens, Esclavons, Huns, & Tartares soient le même peuple. Bayer ne veut pas même qu'ils en soient descendus.

J'aurois souhaité qu'il nous eût indiqué le pere des Tartares; étoit-il originaire de l'Amérique? Pour les autres, je dis la même chose, qu'ils pouvoient avoir été séparés de bonne heure des Scythes, sans en pouvoir conclure qu'ils étoient d'une autre origine. Comment ceux qui prétendent que toutes ces nations sont descendues de Gomer & de Magog, pourront-ils le soutenir, lorsqu'ils veulent faire sortir chaque peuple d'une Tige particuliere; à cause de la différence des noms? Il est vrai que quelques-uns font descendre les Moscovites de Mefech, à cause de la conformité admirable des noms, quoique Mefech ne soit connu que depuis peu de siècles; mais de vouloir que les descendans de Gomer & de Magog ayent, pour ainsi dire, barré le passage à tous les autres, & que pourtant les peuples situés au delà ne soient pas de même origine, cela me paroît une contradiction inconcevable.

Pelloutier soutient aussi que l'Histoire & la Généalogie des Celtes ne remonte pas si haut que l'avance Pezron, ni qu'Acmon, Ophion, Saturne, & Jaou, ayent été Princes Celtes, croyant les deux premiers noms Grecs & les deux autres Phéniciens; il dit même que ceci est manifeste.

Avec sa permission je ne suis pas de son avis, ni dans l'un, ni dans l'autre point. Quant au premier, il faut seulement se souvenir que Pezron a prouvé par des Auteurs anciens & reconnus authentiques, l'antiquité de Saturne & d'Uranus, par conséquent celle d'Acmon; Sanchoniathon & les Atlantes étant d'accord avec les autres à cet égard. Pour les noms, je ne vois pas qu'Acmon soit plutôt Grec que Celte; & quand même on trouve ce nom & celui d'Ophion dans les Argonautiques d'Apollonius, je ne vois pas que ceci conclue en faveur de ce raisonnement; Pezron ayant prouvé que le mot Acmon étoit composé de deux autres qui étoient entièrement Celtes; ce qui est d'autant plus probable que Mon, Man, ou Manes devoit être pere d'Acmon incontestablement. Or on ne sauroit nier que chez les Teutons le nom de *Mon* ne soit le même, que celui de *Man*; dans plusieurs contrées, les paysans Allemands disent Ma, Man, pour Mon, Mond, la Lune; quand donc même on trouveroit une étymologie du mot d'Acmon dans la langue Grecque, je ne vois pas qu'elle dût prévaloir sur celle qu'on tire de la langue Celtique.

Quand même encore on avoueroit que le nom d'*Ophion* est Grec, on n'en seroit pas plus avancé; vû qu'on doit se souvenir de ce que j'ai dit souvent, qu'on a ordinairement traduit les noms propres, qui étoient significatifs, des langues Assyrienne, Phénicienne, Hébraïque, Egyptienne &c. dans la langue Grecque; le mot d'Ophion peut donc avoir été traduit de la Celtique, d'autant plus que la langue Grecque est incontestablement plus nouvelle, & postérieure au règne du véritable Saturne, fils du véritable & premier Uranus.

Il n'est point encore prouvé que Saturne & Jaou soyent des mots Phéniciens; on en donne des étimologies; Pezron en donne à son tour, & j'avouerai qu'il me paroît plus croyable (voyant que chez les peuples qui ont conservé un reste de l'ancienne langue Celte, on nomme le Sa-

medi, Di-Sadone, & que Sadorn signifie belliqueux dans la même langue, nom donné à un Prince véritablement belliqueux) que de le déduire plutôt de l'Hébreu *Satar*, se cacher, puisque Saturne (8) ne pouvoit prendre ce nom qu'après sa fuite, & que même cette étymologie est avanturée & forcée. On dit à la vérité que Saturne eut auparavant le nom de *Képros*, que les Grecs confondent avec *χρῶνος*; & que les partisans de la langue Phénicienne prétendent venir de *קַרְנ* une corne ou couronne; mais puisqu'ils avouent qu'il peut avoir été ainsi nommé, parce qu'il fut le premier Roi couronné, selon plusieurs anciens Auteurs, je demande à toute personne non prévenue, s'il y a plus de ressemblance entre *Krona*, & *Keren*, mot hébreu, qu'entre *Kronus*, *Krone*, & *Kron*, mot Celte, qui encore actuellement signifie couronne, chez les Allemands; quand même on diroit que *Kron* vient aussi de *Keren*, ce seroit une pétition de principe qu'il faudroit prouver; tous ces anciens peuples n'ayant pu prendre le nom & l'idée de couronne des Hébreux ou Phéniciens; les premiers la nommant Cothor, ou Athara, l'un & l'autre signifiant une ceinture, qui ceint la tête, ce qui est plus raisonnable, qu'une corne, qui est de mauvais augure. Pezron dit que *Faou* signifie *Jeune* en langue Celte, Jaoupiter chez les Latins, qui seuls lui donnoient ce nom, le jeune pere.

Il est remarquable que les Grecs ne lui donnoient jamais ce nom; mais celui de *Zeus*; & que le nom de *Jon*, *Jov*, a été conservé dans tous les cas chez les Latins, sans y joindre celui de *Pater* ou *Piter*, excepté le Nominatif: tout comme dans le mot de *Dis* on trouve l'étymologie du nom Celte, dans les autres cas mieux que dans le Nominatif: *Disis* venant de *Dit* ou *Tit*, les Latins ayant changé le T en D. & donné au Nominatif une terminaison Latine.

Baumgarten, qui a traduit l'Histoire Universelle en Allemand & l'a accompagnée de remarques très-importantes qui prouvent son sçavoir, rejette toute la Théogonie & la Généalogie des Titans, que Pezron donne. On croiroit, ou qu'il n'a pas lu l'ouvrage de cet Auteur, ou qu'il n'a pas fait attention à ceux qu'il a cités; les Titans se trouvant chez Sanchoniathon, chez les Atlantes, & chez les autres peuples: presque tous les disent descendre d'Uranus & de Titée, que les Grecs prenoient grossièrement pour le véritable ciel & la terre, en traduisant les mots Celtes: je le répète, Uranus ayant vécu avant que la langue Grecque ait existé, je crois qu'il est plus raisonnable de dire que les Grecs ont pris ce nom des anciens & l'ont donné par un malentendu au ciel, que de dire qu'on a entendu en effet le ciel par Uranus: Pezron démontre qu'*Ur* signifie un *homme* dans la langue Celte, duquel on a fait le *Vir* des Latins; & que *En* signifie *Ciel*. Si aucune étymologie n'étoit moins forcée que celle-ci, en disant que d'*Uren* les Grecs ont fait *Uranos*, on n'y trouveroit pas tant à redire; *Tit* étant *terre* en langue Celte, sans contredit, il n'y faut point chercher mystère, lorsque suivant l'interprétation

(8) Encore ne suis-je pas de l'avis que cette fuite chez Janus regarde notre Saturne; qu'un plus ancien s'est retiré en Espagne. mais un plus jeune qui regna en Italie, &

Grecque & l'idée grossière de cette nation, ils croyoient Saturne réellement engendré du ciel & de la terre, & que quelques-uns croyoient que le nom de Titans ou enfans de la terre, cachoit un mystère, en voulant désigner par-là une origine ancienne & inconnue. Les Atlantes font sortir les Titans de la même tige que Jupiter, & s'accordent à cet égard avec ce Pezron en dit.

Pelloutier veut qu'on ait supposé les Pélasges des Géans, nom, dit-il, (2) qu'on donnoit aux Scythes & aux Celtes; qu'on les nommoit aussi *Titans*, nom qu'il dérive de leur culte du Dieu *Tis* ou *Teut*, ce qui revient au même, *Tis*, *Tit*, ou *Titée*, étant le même mot Celte; par conséquent, comme il l'avoue, les Titans sont d'origine Celtique, descendant, dit-il, (3) des Thraces qui étoient établis en Grece de toute ancienneté.

Bannier (4) distingue deux sortes de Titans; les uns sont les Aléai de Sanchoniathon, & les autres sont fils de Titée, Saturne & ses freres, qui furent postérieurs aux premiers; si donc ces seconds Titans ont été contemporains de Noé, en quel temps auront vécu les premiers? Et tous ces Auteurs parlant de l'ancienneté des Titans, de leur parentage avec Saturne, & le mot *Tit* & *Tite* étant reconnu Celtique, je ne vois pas pourquoi Baumgarten tourne en ridicule cette opinion.

L'Histoire des Celtes est si abondante que je ne finirois jamais si j'en voulois rapporter les principales parties, & elle a été traitée si à fond par plusieurs Auteurs, sur-tout par Pelloutier & Pezron, que je serois obligé de copier leurs ouvrages: il suffit que j'aie fait voir que leur grande antiquité reconnue ne peut permettre de soutenir qu'ils soient descendus d'un, ou de deux petits-fils de Noé, & qu'ils ayent pu se multiplier d'une manière si excessive, en si peu de temps, comme on seroit obligé de le reconnoître, à moins que de traiter de fables tout ce que tous les Auteurs profanes en rapportent.

J'ajouterai seulement que Bannier cite S. Epiphane, que celui-ci suppose qu'avant le déluge il n'a régné qu'un barbarisme affreux en fait de religion; Fourmont y ajoute le Sabéisme. L'Auteur croit (5) & avec beaucoup de raison, que l'idolâtrie a déjà régné dans la race de Caïn, ou du moins chez une partie de ces hommes corrompus avant le déluge; il suppose qu'on adoroit alors les Astres, suivant d'autres les Anges, dont Dieu se servoit souvent pour se manifester aux hommes.

Fourmont, qui est pour le Sabéisme, le tire de la tradition des Arabes; & il suppose que ceux-ci ont connoissance, par un autre moyen que celui des livres sacrés, de ce qui s'est passé avant le déluge.

Finissons cet article par l'étymologie du nom même de *Celtes*. Nous y trouverons presque autant d'opinions que d'Auteurs; mais nous nous bornons aux deux principales dont l'une le dérive du Grec, & l'autre de la langue Celtique; la première étymologie ne mérite aucune considération, puisqu'il est absurde qu'on cherche dans une langue nouvelle l'origine du nom d'une nation plus ancienne de tant de siècles; outre que tout est forcé, la prétendue ressemblance, & la manière dont on veut prouver que c'est de telle chose qu'on

(2) Pag. 71.

(3) Pag. 72.

(4) Tom. III. pag. 419.

(5) Tom. I. pag. 281. suiv.

les a nommés. Ces derniers ont ce même défaut; il y en a même qui veulent le dériver du nom *Gelt*, *argent* ou *monnoye*, quoique les Celtes ignorassent peut-être pendant 20 siècles ou plus ce que c'étoit; ou du primitif de ce mot, *Galten*, *valoir*, comme des gens qui croient *valoir* plus que d'autres; tout ceci est si forcé qu'on ne sauroit qu'être tenté de chercher une origine plus simple & plus naturelle de ce nom. Il faut donc qu'on trouve un mot plus ressemblant, un mot Celte, un mot dérivé d'une chose très-ancienne, disons de la première antiquité; & nous croyons n'en pouvoir trouver un, nous défions même qu'on nous en montre un autre, qui ait ces qualités, que le mot Allemand *Zelte*, *Tente*; ce mot est prononcé comme Celte, avec une prononciation un peu plus forte, telle que la différence de Z à C l'exige, & telle qu'on prononce le mot Celte dans toute autre langue que dans la Française.

Je n'ai jamais lu aucun Auteur ni ancien ni nouveau, qui n'ait assuré que le gros des anciens Celtes étoient des Nomades, des Pasteurs errans, au point qu'ils avoient les villes en horreur. Il falloit donc se servir de Tentes. Un Savant célèbre, qui a fait sa principale étude de la langue Allemande, & de la Celtique, sa mere, m'a fait des objections sur mon opinion; il m'alléguoit César, Strabon, Hérodote, Marcellin, Justin, & je ne sai quels autres Auteurs, pour prouver que les Celtes & Germains vivoient dans des Chariots couverts; il prouva encore par César, que l'armée, contre laquelle César combatit, ne s'étoit point mise à couvert pendant 14 ans (*qui inter annos XIV. lectum non subissent*) voulant encore prouver par-là qu'ils ne vivoient pas sous des Tentes.

Je répond premièrement à cette dernière objection; qui prouve trop, ne prouve rien: ou il veut dire qu'ils vivoient toujours à découvert, ou que ce ne fut que pendant ces 14 ans; la première assertion seroit contredite par le texte: 14 ans excluent tous les temps antérieurs & postérieurs; il est dit que pendant 14 ans ils ne vivoient sous aucun toit ou couvert; & pour la seconde, à quoi leur servoient leurs chars couverts, si on veut absolument qu'ils aient passé tout ce temps, même les hyvers si rigoureux, dans les neiges & dans les glaces, à découvert? ont-ils eu des corps de fer ou de marbre pour y résister? je crois que si on veut suivre la saine raison, on dira avec moi qu'il faut distinguer entre les Celtes avant ou après le déluge, dans le temps que pendant nombre de siècles ils erroient par le monde avant que de se fixer, & entre ceux qui se sont établis dans les pays, tels qu'ils l'étoient du temps de César, & longtemps auparavant; les premiers ne pouvoient avoir des maisons; ces derniers ne pouvoient s'en passer; les Espagnols, principalement les Turdetains & les Celtibériens, étoient sans contredit des Celtes; les Umbriens, les Ausoniens, les Aborigènes, les Liguriens, tous les Gaulois étoient d'origine Celtique; ils avoient pourtant des maisons & des villes 15 à 20 siècles avant Jules-César; les Germains en avoient de même, mais en petit nombre, cela n'est pas douteux; César ne dit donc autre chose, sinon que pendant ces 14 ans, ces Germains si endurcis à la fatigue faisoient la campagne hyver & été, sans retourner sous les toits de leurs maisons.

Venons à l'autre objection, dont je ne puis concevoir la force. J'ai crû

que toute invention doit être supposée avoir été dans le commencement de la plus grande simplicité; je me figure donc que les premiers hommes auront cherché un abri dans les cavernes & sous les arbres branchus & feuillus; ces derniers ne leur fournissent pas cet abri en hyver, & ni l'un ni l'autre ne pouvoit être transporté; leur vie errante, pour faire paître leurs Troupeaux, exigeoit quelque invention; quoi de plus simple que de la chercher & de la trouver par les peaux des bêtes qu'ils tuoient pour s'en nourrir? Ils savoient par expérience qu'en fait de vêtement elles préservoient des injures de l'air; toute l'invention consistoit donc à en coudre plusieurs ensemble, & à les suspendre; ce qui n'est pas difficile; il n'en est pas de même des chariots & de leurs roues; nous en voyons chaque jour devant nos yeux, & nous n'y faisons pas attention, aussi peu qu'à tant d'autres merveilles de la nature & de l'art, à cause de l'habitude; mais je voudrois qu'un tel Savant se trouvât avec Robinson Crusoë seul dans une Isle & eût besoin comme lui d'une roue, pour voir comment il s'y prendroit; je dis donc qu'il doit s'être passé bien des siècles avant l'invention des roues & des chars; que seulement alors ces Celtes ont réfléchi qu'il faudroit allier ces deux commodités & faire des Tentes ambulantes; je doute fort qu'on puisse trouver à redire à ce raisonnement & système. Prouvons-le encore par un exemple. Non seulement les Curdes, de tout temps pasteurs & Nomades, vivent constamment sous des tentes fabriquées de peaux, mais les Groenlandois & Finlandois, peuples des plus stupides, passent l'hyver dans des cavernes, & l'été, lorsque leur genre de vie devient ambulante, sous des tentes faites de peaux de Rennes & de Chiens-marins: on ne pourra donc qu'être convaincu que c'étoit le plus ancien genre de vie, & en conclure que ceux qui commençoient à fixer leur habitation dans des villes & dans des maisons, nommoient habitans des tentes, des *Zelten*, les Nomades, & enfin tout court *Zelten* ou *Celtes*.

C H A P I T R E X V.

Opinion des divers peuples sur le déluge.

L est temps que je passe au VI^e. Article, pour examiner l'objection qu'on forme contre l'opinion que j'adopte, savoir que tout le genre humain n'a pas péri dans le déluge, prise du consentement & de l'aveu de tous les peuples.

Je me suis déjà expliqué sur le terme d'universalité du déluge; j'ai dit que je le croyois en quelque façon universel; c'est-à-dire, que toutes les parties de notre globe s'en sont ressenties plus ou moins, par certain changement que cet événement mémorable leur a causé, mais que ce changement n'a pas été aussi considérable & par tout le même, comme les systèmes de Burnet, Woodward, Whiston, Newton & autres le supposent, & qu'ainsi tous les hommes n'y ont pas péri, à l'exception seulement de Noé, de ses trois fils mentionnés dans l'écriture, & de leurs femmes. Quand même donc on prouveroit que

que toutes les nations ont cru l'universalité du déluge, ceci ne conclurroit rien contre mon système, parce qu'il faudroit prouver en même temps qu'elles ont été toutes dans l'idée reçue à-peu-près par tous les Chrétiens, que notre globe a été détruit & changé entièrement, & que tout le genre humain y a péri; C'est ce qu'on ne prouvera jamais; les historiens de tous les peuples sont au contraire diamétralement opposés à cette pensée.

Tout ce que nous en avons rapporté en examinant la chronologie, l'histoire & l'antiquité de ces peuples, prouve ma thèse; ainsi, comme il s'agit ici plutôt d'une récapitulation succincte que de nouvelles citations, je m'y arrêterai aussi peu qu'il sera possible.

Commençons par les *Juifs*, puisque c'est sur leur histoire qu'on se fonde; que Moïse a été leur premier historien; que ces Juifs descendoient sans conteste de Noé & de Sem, & qu'ils devoient croire plutôt qu'aucune autre nation, que tout s'est passé suivant l'idée de nos Européens.

Les *Juifs* ne supposent qu'une grande inondation, avec si peu de changement dans notre globe, qu'ils montroient, comme font encore aujourd'hui les Mahométans, le champ de la terre duquel Adam a été formé, & celui où Abel a été tué par Caïn; ils assurent, conformément à mon idée, que plusieurs villes ont été bâties avant le déluge, & réparées après cette inondation; comme les premiers Chrétiens, ils prétendoient que les ruines de la ville d'Enos, bâtie par Caïn, existoient encore; & qu'Hébron avoit été construite avant le déluge; qu'Adam & Eve y étoient enterrés. Il est très-probable que plusieurs villes du nom d'Abel & Abela, ont pour fondateur Abel ou quelqu'un de ses descendans; comme celle de Caïn, dont nous trouvons le nom dans l'Écriture, (1) située dans la Tribu de Juda, ne peut avoir pour fondateur qu'un descendant de Caïn. Qui auroit voulu fonder une ville à l'honneur de cet homme, dont la mémoire étoit en exécration à tous les autres qu'à ses descendans? comment auroit-elle pu être nommée de ce nom après le déluge, si elle n'avoit pas été construite avant cette époque, & qu'on n'eût pas connu sa situation? Que dis-je? même en ce cas, n'en auroit-on pas changé le nom pour ensevelir ce grand crime, comme on l'a fait par des raisons infiniment plus légères à beaucoup d'autres, si une partie des descendans de Caïn, selon Santhoniathon qui étoit du même pays, n'existoit plus alors? Qu'on ne dise pas: ce nom vient des fils de Kénas, qui eurent leur portion dans la Tribu de Juda; il y a déjà trop de différence entre Caïn & Kénas pour donner dans ces prétendues ressemblances: & il faut remarquer encore que Caleb devoit avoir la ville de Kiriath-Arba; qui n'étoit pas dans la même contrée que celle de Caïn; & dans le même Chapitre l'Écrivain, lorsqu'il parle des villes qui avoient changé de nom, rapporte l'ancien nom & le nouveau; Hezron & Hazor, Kiriath-Sanna & Débir, Kiriath-Arba & Hébron, Kiriath-Baal & Kiriath-Jearim. Si donc cette ville eût eu un autre nom, de même que celle de Kina, qu'on pourroit plutôt supposer avoir le nom des Kénites, & qu'on l'eût changé, il y a toute apparence que Josué ou son Historien n'eût pas manqué d'indiquer l'ancien & le nouveau,

(1) Josué XV. 57.

d'où je conclus que c'est le nom que cette ville a eu de tout temps (2).

Voyons à-présent ce que les Juifs disent sur l'universalité de ce déluge, quant aux hommes. Il est vrai qu'ils ont crû en quelque façon que tous les hommes, excepté Noé & ses fils, avoient péri, & ils devoient le croire: ils avoient aussi peu d'idée de l'Europe, du Nord & de l'Orient de l'Asie, & de la plus grande partie de l'Afrique, que de l'Amérique même: en supposant donc, comme moi, que tous les peuples qui habitoient au Midi de la Mer Caspienne, qui peut-être n'existoit pas au temps du déluge; dans l'Assyrie, la Syrie, la Mésopotamie, la plus grande partie de ceux de la Palestine, de l'Egypte, de l'Asie-Mineure, & des Isles voisines, &c. avoient été submergés & avoient perdu la vie dans cette inondation; ils comptèrent que tout le genre humain avoit péri, n'en connoissant point d'autre que les habitans de ces pays: Cependant leurs Rabbins veulent que Sihon & Og ont été des Géans, nés avant le déluge; on ne m'accusera pas sans-doute de donner dans toutes ces rêveries des Juifs; je ne les rapporte que pour faire voir que cette nation, qui devoit mieux savoir jusqu'à quel point ce déluge avoit eu lieu, étoit bien éloignée de l'idée de nos Savans; pourquoi? c'est qu'ils favoient apprécier au juste la manière de parler des Orientaux, & ne prenoient pas à la lettre ce qui étoit écrit suivant le stile enflé & hyperbolique en usage dans tout l'Orient, encore de nos jours; c'est vouloir se tromper de dessein prémédité, que de traduire mot pour mot les Livres Hébreux, & ensuite se tenir à la signification que les mêmes expressions ont dans les langues Européennes.

Les *Assyriens*, *Chaldéens* & *Arméniens* font encore de ceux qu'on cite en faveur de l'universalité du déluge; je crois pourtant que leur témoignage sera encore moins favorable.

Les particularités qu'ils rapportent des temps avant le déluge, n'ont aucune conformité avec l'histoire de Moïse, excepté que Xisuthrus est placé dans la dixième génération, comme Noé; à cause de cette ressemblance & qu'alors il est parlé du déluge, on conclut que Xisuthrus est le même que Noé, parce qu'on se fonde toujours sur l'hypothèse, que tout le genre humain a péri. Si l'on doit conclure de ce que tel a vécu dans tel temps, il faut qu'il soit le même, pourquoi ne dit-on pas que François I. l'Empereur Charles V. & Henry VIII. Roi d'Angleterre, ont été la même personne? ici ni l'histoire antédiluvienne, ni les faits, ni même la durée des générations ne se ressemblent point dans les deux histoires; aussi Bannier, quoique suivant le système reçu, dit, „ il (3) paroît n'être qu'une tradition défigurée de l'histoire de la Création, tirée des écrits de Moïse, ou puisée dans une Tradition encore plus ancienne; comment donc! on reconnoît une tradition plus ancienne, & qui diffère de l'histoire de Moïse! C'est approcher de bien près mon système. Il est sûr que cette histoire de Bérofe & d'Abydene mérite beaucoup d'attention, & qu'elle sert à démêler le vrai du faux, disons plutôt de l'allégorie.

Je viens au déluge même; on ne sauroit nier que quelques circonstan-

(2) Sans parler de la ville d'Adana en Cilicie, mentionnée par Etienne de Bifance, & que Stillingfleet & autres croyent avoir tiré ce nom de celui d'Adam, les Grecs n'ayant point de mots qui finissent en *m*, ainsi ils auront dit Adan, & de-là Adana au lieu d'Adama. (3) T. I. pag. 141.

ces dont ceux-ci font mention, ne ressemblent beaucoup à celles que Moyse raconte: faut-il s'en étonner? les Chaldéens étoient pour la plupart descendans de Noé, par Arphaxad, suivant l'opinion commune; cependant le fond de leur histoire differe extrêmement de celle de Moyse; pourquoi? les descendans des anciens Chaldéens antédiluviens étoient mêlés avec les nouveaux, ils mêlerent aussi les circonstances rapportées du déluge par les ancêtres des deux peuples, tout comme les Grecs celles des Dieux orientaux & Grecs, qu'ils fondirent en une même masse avec les circonstances rapportées des uns & des autres, qu'ils conserverent; ceci est d'autant moins surprenant que les Grecs firent de même de leur déluge non-seulement d'Ogygès, mais de Deucalion même, duquel on peut fixer une époque non douteuse & postérieure de plusieurs siècles à celui de Noé; il étoit donc bien plus facile de confondre celles d'un même événement, lorsqu'il étoit arrivé en divers pays. Cependant, les principales circonstances different essentiellement de celles de Moyse; ou plutôt, suivant l'explication qu'on en a donnée & les expressions employées par les Apôtres, suivant cette explication, dis-je, il n'y a eu que huit personnes de sauvées; mais selon Bérofe, Xisuthrus a pris avec lui ses parens & ses amis; & les Arabes, les Arméniens, les Chaldéens, en font monter le nombre à 80 & plus, ce qui est plus conforme à la saine raison, comme nous l'avons montré en son lieu.

On fera donc convaincu que non-seulement ces peuples n'ont pas eu le moindre soupçon que la terre ait souffert quelque changement considérable, mais qu'ils ne sont pas d'accord sur le nombre des hommes, avec le système ordinaire; sans qu'on puisse savoir s'ils ont cru que le reste du genre humain ait péri: en supposant même ceci, il n'en résulteroit aucune preuve en faveur du système ordinaire, vu que ces nations avoient aussi peu de connoissance des peuples plus éloignés, que les Juifs, les Phéniciens, si proche du théâtre principal de cette catastrophe funeste & qui devoient en être mieux informés que les nations étrangères & plus éloignées, n'en parlent pas; Sanchoiathon continue ses générations sans faire la moindre mention du déluge, soit qu'il l'ait ignoré, soit, ce qui est plus probable, que n'écrivant pas une histoire circonstanciée, il ait cru pouvoir passer sous silence une inondation qu'il aura cru particulière, & dont il en étoit arrivé plusieurs dans divers pays.

Si cet Auteur ne nie pas formellement l'universalité du déluge, il nie pourtant indirectement que tout le genre humain y ait péri; puisqu'il donne seulement la postérité de Caïn par une 20^e. de générations; nous avons déjà remarqué ailleurs qu'on ne sauroit supposer un moment qu'il se soit fait une gloire pour lui & ses compatriotes de descendre d'un homme aussi détesté, & non de Noé homme chéri de Dieu, si la vérité ne l'y avoit pas forcé; & je crois que cet Axiome sera reçu de chaque homme sensé; que, si un historien raconte quelque fait qui regarde lui-même ou sa nation, & qui ne lui soit pas honorable, on ne sauroit jamais le révoquer en doute, comme s'il faisoit le contraire; l'amour propre faisant, pour ainsi dire, notre quintes-

lence, ne veut jamais perdre de ses droits, & tout aboutit à le satisfaire (4).

Nous avons aussi vû, que le système ordinaire ne peut s'accorder avec l'Histoire des Egyptiens. On trouve à la vérité, quelque trace du déluge, mais il n'en est point parlé comme d'un déluge universel; ils rapportent au-contre les Rois qui ont régné avant cette Epoque, leur Histoire, les Pyramides, les Villes & les Temples bâtis antérieurement; l'Histoire même d'Osiris, en le supposant le premier Roi. Il est donc manifeste que leurs Historiens n'ont point crû que tout le genre humain ait été détruit, & s'il s'y est conservé quelque idée, ce n'a été que par le mélange des descendans de Noé par Cham, avec les anciens habitans, & on verra toujours que si dans l'Histoire d'une nation, ce déluge a été représenté comme enveloppant toute la race humaine, cette nation se trouvera aussi toujours, du-moins en partie, tenant son origine des fils de Noé, comme les Grecs & les autres peuples.

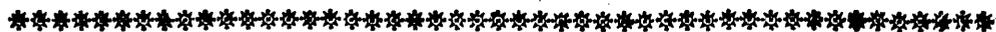
Par contre les Indiens, les Scythes, & les Celtes ignoroient parfaitement cette Catastrophe, si l'on en excepte ceux qui, voisins des pays principalement inondés, se trouvoient en quelque liaison de commerce avec les descendans de Noé, ou avec les Aborigenes ou autres de ceux qui font échappés en se réfugiant alors sur les montagnes.

Pour les Chinois, nous avons vû que leur Histoire contredit formellement l'opinion de l'entière destruction du genre humain par le déluge, & que même leur Histoire, qui a été, pour ainsi dire, examinée par la pierre de touche, qui a passé par le creuset, & supporté toutes les épreuves, a été causée que les Savans modernes ont mieux aimé changer quantité de passages dans le Texte Hébreu, & l'accuser de corruption, que d'expliquer les termes de la narration d'un fait purement historique; aveuglement inouï! On aime mieux sapper tous les fondemens de la Révélation, que de permettre qu'on explique une particularité historique qui n'importe nullement à notre salut. J'avois pourtant crû que les Savans de notre siècle s'étoient défait des préjugés qu'ils avoient en faveur des opinions de nos ancêtres; qu'ils osoient les examiner & les faire passer par les épreuves que la saine raison nous offre & nous prescrit.

Restent encore les Américains: on dit qu'ils ont aussi quelque notion d'un déluge; mais il n'y a rien là de surprenant puisque je ne nie pas qu'il ne se soit fait sentir jusques à un certain point chez eux-mêmes, que des descendans de Noé n'aient pû y parvenir, & que ces colonies mêlées avec les anciens habitans, n'y aient pû apporter l'histoire du déluge, qui cependant n'est pas conforme avec celle dont parle Moysé. Doit-on être surpris que dans un pays si sujet aux inondations, la tradition leur ait conservé quelque idée d'une ou de plusieurs dont les circonstances furent peut-être réunies; comme en Grece celles des déluges de Noé, d'Ogygès, & de Deucalion? En ce cas, je prédis, sans être prophète, que dans mille ans d'ici, si jamais

(4) Selon les Arabes la Caabah de la Meque a été bâtie par Seth; Ismaël l'a rétablie après le déluge, & Jorham, qui étoit dans l'Arche, avoit conservé la langue Arabe, qu'on parloit déjà avant le déluge.

notre globe subsiste aussi longtems dans son état actuel, il y aura des Auteurs qui soutiendront que les inondations arrivées, dans ce siècle même, dans le Pérou & dans le Chili, étoient les mêmes que le déluge de Noé.



C H A P I T R E X V I

Récapitulation générale. Conclusion.

JE prie donc le Lecteur de se rappeler toutes les matieres que nous avons traitées dans cet ouvrage & dont nous avons tiré divers argumens en preuves de notre systême sur la population de l'Amérique.

1. D'abord nous avons rapporté & examiné succinctement les opinions de Grotius, de De Laet, de Hornius, & d'autres Auteurs sur l'origine des Américains; prouvé qu'elles sont insoutenables, & soutenu que le gros de cette nation doit y avoir passé avant le déluge.

2°. Nous avons exposé ensuite notre sentiment particulier, en faisant voir que l'Amérique a dû être peuplée dès avant le déluge, & en montrant de quelle manière elle s'est peuplée d'hommes & d'animaux.

3°. Nous avons examiné ensuite ce que l'Écriture dit du déluge & de sa prétendue universalité, comme la principale objection contre notre systême; nous avons démontré que la narration de Moysé souffre facilement, qu'elle exige même une explication qui lui donne moins d'étendue, & ne fasse pas périr tout le genre humain dans cette catastrophe.

4°. Nous avons rapporté & réfuté les principaux systêmes sur le déluge, & ses causes, & particulièrement celui de Whiston.

5°. A cette occasion nous avons prouvé que la terre devoit avoir eu avant le déluge un nombre d'habitans infiniment supérieur à celui de nos jours, & traité d'autres sujets qui servent à notre systême.

6°. Ensuite nous avons établi un autre systême sur le déluge, simple, moins composé que les autres, & par lequel on peut facilement rendre raison de tout.

7°. Nous avons repris une seconde objection tirée des pétrifications; & nous en avons expliqué l'origine d'une façon à prouver qu'elles ne viennent pas toutes du déluge.

8°. Nous avons rendu raison de notre systême sur la Géogonie, & sur l'état antérieur de notre terre, & de ses anciens habitans.

9°. Après avoir repris succinctement l'Article de la quantité d'eau insuffisante pour un déluge, tel qu'on se le figure, nous avons démontré que l'arche n'étoit pas assez grande pour contenir toutes les especes d'animaux, avec les provisions, &c. ni le nombre de huit personnes suffisant pour les soigner.

10°. Que la plus grande partie des animaux n'auroient pû se rendre en Amérique par les contrées voisines qui nous sont connues.

11°. Nous nous sommes proposé ensuite de tirer de nouvelles preuves en faveur de notre système des différentes Chronologies, & pour y parvenir nous avons commencé par examiner les versions Samaritaine & Grecque, & prouvé l'authenticité du Code Hébreu, par conséquent sa Chronologie.

12°. Nous avons vu par celle des Egyptiens, Ethiopiens, Assyriens, Phéniciens, Indiens, Arabes, Chinois, Scythes, Thraces, Grecs, Italiens, Celtes, &c. & par leur Histoire, que toutes en général & sans exception ne permettent pas de croire selon l'idée vulgaire que tout le genre humain, à l'exception de Noé & de ses trois fils, ait péri.

13°. A cette occasion j'ai déduit mon opinion sur l'origine des Nègres, inexplicable de toute autre manière que par mon système.

14°. Enfin j'ai prouvé qu'aucun peuple, de ceux même qui ont eu quelque notion du déluge, n'a jamais cru que par cet événement notre terre ait subi un si grand changement qu'on le suppose, & que tout le genre humain ait péri entièrement.

15°. Que par conséquent le témoignage de toutes les nations & de presque tous les Auteurs anciens étant en faveur de notre système, il est préférable à celui qu'on a suivi jusqu'à présent, & qu'il est permis d'expliquer le passage de l'Écriture où il est parlé du déluge comme on est obligé d'en expliquer mille autres, surtout en fait d'histoire & de chronologie.

Puisse un plus habile que moi se proposer la même question & la résoudre plus heureusement ! Je me croirai bien payé de ma peine si mon ouvrage en occasionne un meilleur.

F I N.

